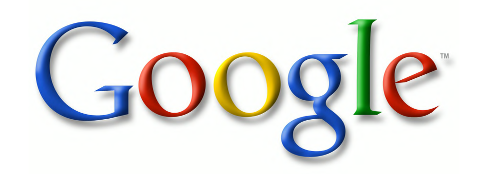
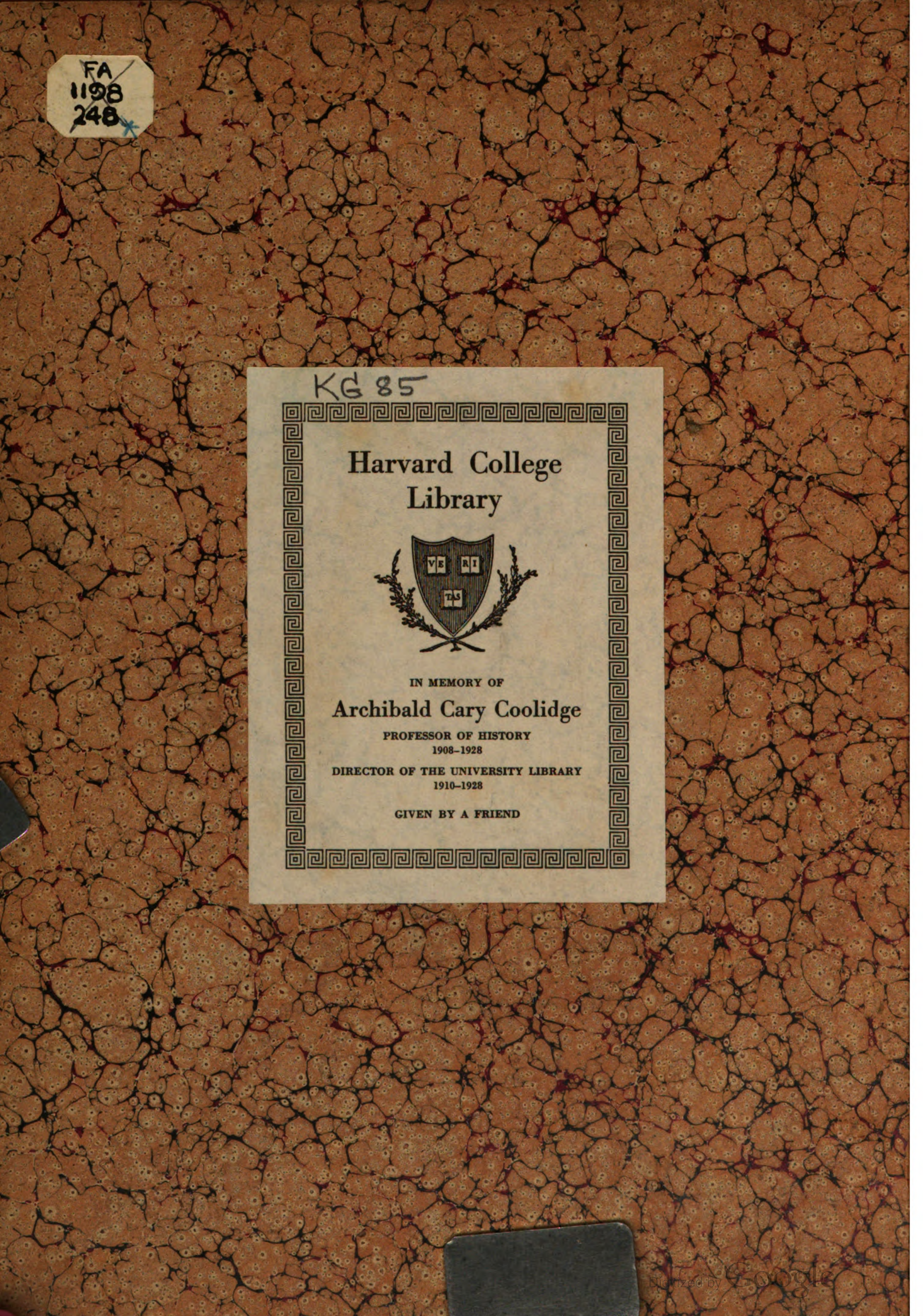

Google


Journal des demoiselles





16 Pl, en Coul.
2 — Noir

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

1881

TABLE

DU QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Deux gravures de modes. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Bande en satin vieil or. — CARTONNAGE : Cache-verre (imitation de faïence émaillée). — PREMIER CAHIER : Costumes et costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

FEVRIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE ET FEUTRÉE : Coussin. — CARTONNAGE : Cache-verre imitation de faïence émaillée. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets — DEUXIÈME CAHIER : Confection, toilettes et toilette d'enfant, leçon de coiffure, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — PLANCHE COLORIÉE : Bande tapisserie (œillets). — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie (panneau de paravent ou dessus de piano). Broderie sur tissu point d'esprit (rideau). — IMITATION D'AQUARELLE : paysage. — TROISIÈME CAHIER : Costumes et costume d'enfant, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de modes (confections, costumes et costumes d'enfants). — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Crochet matelassé pour couverture. — QUATRIÈME CAHIER : Costumes d'enfants, ameublement, broderies et travaux divers.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — TAPISSERIE COLORIÉE : Quart de coussin. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabet. — CINQUIÈME CAHIER : Toilettes de premières communiantes, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Voile de fauteuil (fond tissu, point d'esprit). — SALON DE 1881 : *Un coup de main* (procédé pantotypique). — SIXIÈME CAHIER : Confections, costumes de bain, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Petite bande (appliques). — SALON DE 1881 : *La petite classe* (procédé pantotypique). — SEPTIÈME CAHIER : Costumes, costumes et lingerie pour enfants, broderies et travaux divers.

AOUT. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Lacet anglais et crochet (coffret à bijoux et dentelle). — GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX : Tapisserie par signes (chauffeuse et prie-Dieu). Appliques (Bande, coussin et fumeuse). — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — HUITIÈME CAHIER : Costumes, costume d'enfant, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une grauure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Tapisserie (bande coquelicots). — CARTONNAGE : Abat-jour (premier tiers). — NEUVIÈME CAHIER : Costumes, costumes d'enfants, confection, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une grande gravure de modes (confections). — Une gravure d'enfants. — CARTONNAGE : Abat-jour (deuxième et troisième tiers). — MUSIQUE (polka). — DIXIÈME CAHIER : Broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES : Coussin, pouf et petits objets. — CARTONNAGE : Calendrier (première partie). — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Quart d'un petit tapis de table. — ONZIÈME CAHIER : Confection, costumes, costume d'enfant, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — IMPRESSION SUR ÉTOFFE : Grande pochette en toile. — REPOUSSÉ BLANC : Tulle brodé pour nœud. — PLANCHE DOUBLE DE BRODERIE : Alphabets. — CARTONNAGE : Kiosque parisien, Calendrier (complément). — DOUZIÈME CAHIER : Confections, costume, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PLANCEH I. — *Grande planche recto et verso* : Corsage, costume court. — Tablier de baby, page 1 (cahier de janvier). — Sortie de bal. — Corsage décolleté première toilette (gravure n° 4292 *bis*.) — Robe de petite fille (gravure n° 4292). — Tablier d'enfant, page 1 (cahier de janvier).

FÉVRIER. — PLANCHE II. — *Grande planche* : Jaquette (patron orné) avec broderie en chaînette, p. 2 (cahier de février).

MARS. — PATRON COUPÉ : Corsage-Jersey, page 2 (cahier de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV. — *Grande planche extra, recto et verso* : Mantelet *Roland*, deuxième toilette, — Paletot-visite *Priam*, quatrième et neuvième toilettes. — Jaquette, costume de jeune fille, sixième et septième toilettes. — Pardessus à dos capoté, cinquième toilette (gravure n° 4305). — Robe-paletot, pour petit garçon, première figure, page 3. — Robe avec capotés, costume de petite fille, deuxième figure, page 2. — Jaquette pour petit garçon, deuxième figure page 3. — Pantalon, même figure (cahier d'avril).

MAI. — PLANCHE V. — *Petite planche, recto et verso* : Tunique princesse, première communiante, page 8 (cahier de mai). — Jaquette, première figure (gravure n° 4310 *bis*). — Corsage, première toilette (gravure n° 4310). — Veste et gilet pour petit garçon, deuxième figure (gravure n° 4310).

JUIN. — PLANCHE VI. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage et chemisette, troisième toilette (gravure n° 4314). — Tunique, costume *Pastoret*, page 3. — Col pour enfant, page 2 (cahier de juin).

PATRON COUPÉ : Costume de bain, page 6 (cahier de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII. — *Grande planche, recto et verso* : Robe d'enfant (broderie belge), p. 4. — Tablier d'enfant (broderie russe), page 1. — Robe d'enfant (broderie russe), page 1. — Corsage, costume en sergé prune, page 8. — Parure, page 2 (cahier de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII. — *Petite planche, recto et verso* : Déshabillé pour jeune fille. — Corsage, costume en tissu bayadère, page 7 (cahier d'août).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage avec écharpe drapée, pour jeune fille ou fillette. — Demi-saison, page 8 (cahier de septembre).

PATRON COUPÉ : Col-pèlerine, chapelaine, costume de voyage, page 1 (cahier de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X. — *Grande planche, recto et verso* : Houppelande, dixième toilette. — Jaquette, quatrième toilette (gravure n° 4331). — Robe de petite fille, cinquième figure. — Pardessus de petit garçon, troisième figure (gravure n° 4331 *bis*). — Manteau, troisième toilette. — Visite, première et sixième toilettes (gravure n° 4331). — Pardessus pour petite fille, quatrième figure (gravure n° 4331 *bis*).

NOVEMBRE. — PLANCHE IX. — *Petite planche, recto et verso* : Corsage et pèlerine capotés, costume tissu anglais, page 3 (cahier de novembre). — Paletot de petite fille (gravure n° 4336). — Confection, page 3 (cahier de novembre).

DÉCEMBRE. — PATRON COUPÉ : Pelisse-visite ou sortie de bal, page 5 (cahier de décembre).

Mots carrés du numéro de Décembre : *Pot, Obi, Tir*.



60 — 4119 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



1er Janvier 1881 — Lith. Th. DUPUY et fils, r. des Petits-Hôtels, 22, Paris — 4292

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes des Magasins de La Scabieuse, 10, r. de la Paix — Modes de la Mme Boucherie, 16, r. du Vieux Colombier — Parfums de la Mon Guerlain, 15, r. de la Paix.



1er Janvier 1881 — Lith. Th. DUPUY et fils, r. des Petits-Hôtels, 22, Paris — 4292 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes de Mlles Vidal, r. Richelieu, 104 — Corsets & Tournures de la Mon Leoty, 8, Pce de la Madeleine — Chaussures de la Mon Bernier-Laffon, 160, r. Montmartre.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

A qui veut ecrire ou étudier l'histoire détaillée du long règne de Louis XIV, les documents ne manquent pas : Lettres et Mémoires lui en fournissent à profusion. Tous ne sont pas de même valeur, mais tous néanmoins offrent au lecteur un intérêt que le cours du temps écoulé et des événements accomplis depuis lors n'a pas épuisé.

Au premier rang de ceux à qui on les doit, cette période de soixante-douze années, mémorable à tant de titres, nous présente deux écrivains essentiellement originaux, placés, pour ainsi dire, en regard à ses points extrêmes. L'un, de sa plume inégale, mais vigoureuse, nous en raconte le début troublé, où il a occupé la scène comme acteur : c'est le cardinal de Retz. L'autre, dans une langue qui n'appartient qu'à lui, tantôt familière, tantôt éloquente, souvent incorrecte, toujours pittoresque, en expose à nos yeux le calamiteux déclin, dont il fut le spectateur : c'est le duc de Saint-Simon.

De Retz, nous ne dirons plus rien. Les passages que nous avons naguère détachés de son œuvre, suffisent pour en donner une idée sommaire. De Saint-Simon, nous aurons beaucoup à parler. Ses Mémoires, restés longtemps inédits, étaient cependant connus dès le siècle dernier. Des fragments et des citations en couraient dans les publications de l'époque; mais ils n'ont été produits intégralement au grand jour que dans le nôtre. Cette apparition eut lieu en 1829; ce fut tout un événement littéraire. Depuis lors, réimprimés, réédités, complétés, ils ont conquis une popularité croissante. On en est venu aujourd'hui à les proclamer le chef-d'œuvre du genre.

Le caractère de l'auteur entre pour une grande part dans ce succès. Debout, sous l'impulsion de sa forte et austère nature, devant les corruptions et les bassesses d'un monde de courtisans, il nous plaît par cette austérité même. Elle n'a d'ailleurs rien de raide ni de guindé. Ce n'est pas un pédagogue qui nous prêche; c'est Alceste nous communiquant, telles qu'il les ressent,

... Ces haines vigoureuses,
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Le vice, il le hait, et quand il le rencontre sous sa terrible plume, il ne le lâche que dûment cravaché, et couvert de stigmates sanglants. Mais aussi, quand par hasard il y rencontre le bien, comme il sait le faire ressortir en pleine lumière ! La vie personnelle du duc de Saint-Simon présente peu d'incidents faits pour exciter vivement la curiosité. Ce qui constitue le grand intérêt de ses Mémoires, c'est une suite de tableaux et de portraits du coloris le plus vivant qui fut jamais. Pour rendre la vérité des choses ou celle de ses sentiments, il ne recule devant rien, ni dans les détails ni dans l'expression. Ce réalisme, par le temps qui court, est loin de lui nuire; il a pourtant ses inconvénients, et les esprits bronzés au contact prolongé du monde

peuvent seuls en affronter et en apprécier l'étrange mérite.

Devant ce style et ce caractère qui vous empoignent, — si nous pouvons user de ce terme énergiquement trivial, que Saint-Simon ne désavouerait pas, — on se sent porté à le suivre aveuglément où il vous entraîne. C'est pourtant ce qu'il ne faut pas faire. Homme d'honneur, il est, dans les portraits qu'il trace ou dans les faits qu'il rapporte, toujours sincère; mais il est aussi homme de passion; et cette passion même, qui donne tant de chaleur et de vie à son œuvre, doit nous mettre en garde contre les préventions qu'elle lui inspire parfois. Nous en verrons des exemples.

Cet écrivain, si fort en faveur à notre époque égalitaire, était, comme on le sait, un grand seigneur très-jaloux des priviléges de la naissance, et surtout de ceux qui se rattachaient au titre de duc, dont il déplorait amèrement l'abaissement sous la main niveleuse du despotisme royal. Les « gens de peu », — ainsi qu'il les appelle, — dont se compose le reste du monde, ne l'occupent guère, et il n'en veut tant à ce despotisme, qu'à cause peut-être de la place faite par lui à des fils de bourgeois dans les hautes fonctions gouvernementales. Il s'indigne à voir leurs femmes « monter dans les carrosses » et, qui pis est, « manger », c'est-à-dire s'asseoir à la table du roi. Mais qui aurait le courage d'en vouloir à Saint-Simon? Il est si naïf dans sa foi aristocratique, et il y joint des sentiments si élevés et si droits!

Les circonstances qui avaient entouré son berceau expliquent en partie ce qu'il fut. Son père avait soixante-quatre ans quand, veuf d'une femme aimée, mais qui ne lui avait pas laissé de fils, il croyait devoir, malgré son affliction, chercher sans différer, dans un second mariage, le moyen de perpétuer son nom. C'est de cette union nouvelle que, quelques années plus tard encore, l'an 1675, naissait notre duc.

« Il trouva », — dit-il, en parlant de son
» père, — » une femme toute pour lui, pleine de
» vertu et d'esprit et d'un grand sens, et qui ne
» songea qu'à lui plaire et à le conserver, et à
» m'élever de son mieux. »

Heureux celui qu'accueille, à son entrée dans la vie, une mère de grand sens, qui l'élève de son mieux! On peut affirmer à l'avance qu'il ne sera pas un homme ordinaire.

Saint-Simon, né d'un père en cheveux blancs et d'une mère qui n'était plus jeune elle-même au moment de son mariage, avait crû, près de ses parents, dans un milieu grave, et sous l'influence des jugements sévères que portent des choses du monde les esprits éclairés par l'expérience. Le vieux duc se complaisait dans ses anciens souvenirs, qui le reportaient à la cour de Louis XIII. C'est là qu'il avait passé sa jeunesse, d'abord comme page, puis, avec le titre de premier écuyer, comme favori de ce roi; position redoutable, restée vacante par la chute d'un prédécesseur, et que surveillait l'œil méfiant de Richelieu. Il en jouit durant huit années, vivant en bons termes avec le cardinal, à qui même il se vantait de n'avoir pas été inutile dans la journée fameuse des *Dupes*. Pourtant, un jour, la disgrâce était venue le frapper à son tour.

« Le Duc de Saint-Simon, favori du Roi, — di-
» sent des Mémoires contemporains (1), — eut
» ordre de se retirer en son gouvernement de
» Blaye. Il était neveu de Saint-Léger condamné
» à mort pour avoir rendu légèrement le Cate-
» let, ce qui l'avait fort touché, et même à tel
» point qu'il ne put s'empêcher de s'en plaindre
» et d'accuser d'injustice cette condamnation.
» Cette liberté de parler attira sa disgrâce, qui
» dura jusqu'à la mort du Cardinal. »

Louis XIII, sorti de tutelle, rappela son ancien favori. La place était libre; la hache du bourreau venait naguère de la vider. Il lui rendit toute son amitié, et annonça l'intention formelle de lui donner la charge de Grand-Écuyer, dépouille toute sanglante encore de Cinq-Mars. Mais la mort ne permit pas au Roi d'exécuter son dessein, et cette volonté dernière, qui n'était pas une recommandation près de la nouvelle Cour, demeura sans effet.

« Mon père, dit Saint-Simon, passa le reste d'une
» vie longue et saine de corps et d'esprit sans
» aucune faveur, mais avec une considération
» que le Roi se tenait comme obligé de lui devoir...
» Jamais il ne se consola de la mort de Louis XIII,
» jamais il n'en parla que les larmes aux yeux;
» jamais il ne manqua d'aller à Saint-Denis à son
» service tous les ans le 14 mai... Il triomphait
» quand il s'étendait sur ses exploits personnels
» et sur ses vertus... Il était indigné d'être seul
» à Saint-Denis... »

Honnête et candide vieillard! avait-il si longtemps vécu à la Cour pour ignorer que là, bien plus que partout ailleurs,

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Mais il portait dans sa poitrine de favori un cœur exceptionnel.

« Outre sa dignité, ses charges, ses biens qu'il
» devait à Louis XIII, c'était à ses bontés... qu'il
» était le plus tendrement sensible... »

Ce culte pieux professé pour la mémoire d'un roi dont les historiens nous donnent en général une si pauvre idée, semblerait devoir modifier sur ce point l'opinion établie. Saint-Simon, qui en avait hérité, restitue au fils de Henri IV plus d'un acte de vigueur et de sagesse politique porté au compte de Richelieu. Quant à lui, instruit de bonne heure à respecter le passé, on conçoit qu'il considérât le présent, quel qu'en fût l'éclat,

(1) Les Mémoires de Monglat.

plutôt avec l'œil d'un juge qu'avec celui d'un adorateur.

Tandis qu'il recevait de son père cet exemple de reconnaissance et de fidélité, il recevait de sa mère les plus sages leçons sur la conduite de la vie.

« Elle craignit pour moi le sort des jeunes gens » qui se croient leur fortune faite, et se trouvent » leurs maîtres de bonne heure. Mon père, né en » 1606, ne pouvait vivre assez pour parer à ce mal- » heur, et ma mère me répétait sans cesse la né- » cessité pressante où se trouvait, de valoir quel- » que chose, un jeune homme entrant seul dans » le monde de son chef...Elle ajoutait le défaut » de tout proche... »

Mais en énumérant à son fils les circonstances fâcheuses qui l'entouraient au début du chemin, la prudente femme n'oubliait rien pour lui élever le courage. Cependant l'étude régulière, l'application aux sciences ne l'attiraient pas. Heureusement un goût inné pour la lecture, et spécialement pour celle de l'histoire, était propre chez lui à y suppléer.

« Cette lecture de l'histoire et surtout des Mé- » moires particuliers de la nôtre des derniers » temps de François Ier, que je faisais de moi- » même, me firent naître l'envie d'écrire aussi » ceux de ce que je verrais dans le désir et dans » l'espérance d'être de quelque chose, et de savoir » le mieux que je pourrais les affaires de mon » temps. Les inconvénients ne laissaient pas que » de se présenter à mon esprit; mais la résolution » bien ferme d'en garder le secret à moi tout seul » me parut remédier à tout. Je les commençai » donc en Juillet 1694, étant mestre-de-camp d'un » régiment de cavalerie de mon nom, dans le » camp de Guernsheim sur le vieux Rhin, dans » l'armée du maréchal de Lorges.

Telle est l'origine des Mémoires de Saint-Simon. Ces notes personnelles, prises jour à jour durant près de trente années de vie active, mises en ordre sans doute et complétées durant vingt autres années passées dans la retraite, forment aujourd'hui les quarante-huit tomes que l'on connaît, toutes chaudes encore des impressions du moment où chacune fut écrite; offrant au lecteur toute l'animation des choses présentes, jointe aux leçons instructives des choses passées. Les analyser avec suite serait une œuvre de longue haleine, dont il ne peut être question ici. Nous allons seulement y puiser quelques scènes frappantes, quelques-uns de ces portraits où se révèle la touche vigoureuse du maître, pour faire ressortir sa manière et la couleur du temps qu'il a dépeint.

Le jeune Mestre-de-Camp, lorsqu'il entamait ses Mémoires, n'en était pas à sa première campagne. C'est à l'âge de seize ans, l'an 1691, que, parvenu en Philosophie, et commençant, selon ce qu'il nous dit lui-même, à s'ennuyer beaucoup de l'étude et des maîtres, il fut saisi d'un vif désir d'entrer au service. La guerre, qui avait mis de nouveau sur pied toutes les puissances de l'Europe, ouvrait un champ d'activité à l'ardeur martiale de la jeune noblesse. Il en parle à sa mère, qui élude la requête. Il se tourne du côté de son père, parvient sans trop de peine à le faire entrer dans ses vues, et quand sa mère apprend le petit complot tramé par lui, il n'est plus temps pour elle de s'y opposer.

» Mon père me mena donc à Versailles. Il me » présenta pour être mousquetaire le jour de » Saint-Simon et Saint-Jude à midi et demi... Sa » Majesté lui fit l'honneur de l'embrasser trois fois, » et comme il fut question de moi, le roi me trou- » vant petit et l'air délicat, lui dit que j'étais en- » core bien jeune, sur quoi mon père répondit » que je l'en servirais plus longtemps. »

Adieu donc la Philosophie! L'étudiant émancipé a désormais bien autre chose à penser : il s'agit de s'équiper. La dépense était grande ; le père, jusque là son complice, s'en effraie et recule. Mais un tout-puissant auxiliaire vient en aide au jeune homme.

« Ma mère, après un peu de dépit et de bouderie » de m'être ainsi enrôlé par mon père malgré elle, » ne laissa pas de lui faire entendre raison, et de » me faire un équipage de trente-cinq chevaux » ou mulets, et de quoi vivre honorablement chez » moi soir et matin. »

Ce détail nous montre à quel point était alors onéreux le service militaire aux seigneurs qui voulaient y faire quelque figure. Saint-Simon, grâce à sa clémente mère, peut donc enfin partir, et va rejoindre au siège de Mons les jeunes gens de son âge qui, de même que lui, y débutaient dans la carrière des armes. Dans le nombre, un d'eux l'intéressait plus vivement que tout autre : c'était le fils unique de Monsieur, le neveu de Louis XIV, Philippe d'Orléans alors Duc de Chartres.

« J'avais été comme élevé avec lui, plus jeune » que lui de huit mois; et si l'âge permet cette » expression entre jeunes gens si inégaux, l'amitié » nous unissait ensemble... »

Amitié d'enfance, sentiment que rien n'efface, qui devait revivre plus tard, et présenter ce phénomène singulier d'une intimité entière et confiante entre le rigide duc de Saint-Simon et le Régent, dont le nom rappelle une époque qui a pu être égalée mais non dépassée en immoralité. Jamais contraste entre deux caractères ne fut plus tranché.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette première campagne du nouveau mousquetaire, non plus que sur les campagnes suivantes, auxquelles il prend part successivement comme capitaine dans un régiment de cavalerie, puis comme propriétaire d'un autre régiment acheté par lui, — les régiments étant alors une marchandise dont on trafiquait à prix d'argent. Disons seulement que son respect pour la discipline autant que sa bravoure, — qualité moins rare chez

nos jeunes Français, — lui attire tout d'abord un regard bienveillant et un éloge de Louis XIV. L'incident est noté par lui avec un certain orgueil, bien qu'il témoigne peu d'adoration pour ce monarque tant adulé. Dans l'intervalle, le vieux duc de Saint-Simon meurt; le gouvernement de Blaye, qu'il tenait de la munificence de Louis XIII, passe avec l'assentiment du Roi à son fils, qui hérite en même temps d'une fortune considérable mais obérée, et de ce même titre de Duc, dont il va désormais relever et maintenir dans sa personne, autant que faire se pourra, la dignité, qu'il croit nécessaire au salut de l'État. Le soin qu'il y apporte, dans les petites choses à défaut des grandes, devient la plus forte de ses passions, et, pour ainsi dire, son idée fixe. Il n'avait pas vingt ans, mais pour achever d'établir sa position dans le monde, il lui restait une importante décision à prendre.

« Ma mère qui avait eu beaucoup d'inquiétude » pour moi pendant toute la campagne, désirait » fort que je n'en fisse pas une seconde sans être » marié. Quoique fort jeune, je n'y avais pas de » répugnance; mais je voulais me marier à mon » gré,.. je me trouvais extrêmement seul. Les » millions ne pouvaient me tenter d'une mésal» liance, ni la mode ni mes besoins me résoudre » à m'y ployer. »

Sous cette impression d'isolement, ce qu'il va demander au mariage, ce n'est pas une femme qui lui plaise; non : c'est un beau-père. Un beaupère qui soit son conseil et son guide, voilà l'idéal rêvé par lui. Il ne cherche pas longtemps.

Son choix s'arrête, avec toutes ses sympathies, sur l'homme éminent à qui Louis XIV a confié l'éducation de ses trois petits-fils. Certes le choix est bon.

« Le duc de Beauvillier s'était toujours sou» venu que mon père et le sien avaient été amis, » et que lui-même avait vécu sur ce pied-là avec » mon père... Sa vertu, sa douceur, sa politesse, » tout m'avait épris de lui. Sa faveur était alors » au plus haut point... La réputation de la » duchesse de Beauvillier me touchait encore, et » l'union intime dans laquelle ils avaient tou» jours vécu. L'embarras était le bien. J'en avais » grand besoin pour nettoyer le mien, et M. de » Beauvillier avait deux fils et huit filles. Malgré » tout cela, mon goût l'emporta, et ma mère « l'approuva. »

Sans emprunter l'office d'aucun intermédiaire, Saint-Simon se rend à Versailles, sollicite du duc de Beauvillier un entretien secret, lui expose lui-même l'objet de sa visite, et lui remet un état exact de ses biens et de ses dettes, lui laissant le soin exclusif, si sa recherche est accueillie, de faire dresser, comme il l'entendra, le contrat, que la mère et le fils sont prêts à signer aveuglément.

Le duc de Beauvillier, profondément touché d'une telle démarche et de tant de franchise, y répond à regret par une fin de non recevoir.

» Il me dit que de ses huit filles, l'aînée était » entre quatorze et quinze ans; la seconde très» contrefaite et nullement mariable; la troisième » entre douze et treize ans; toutes les autres des » enfants... que son aînée voulait être reli» gieuse... que pour son bien, il n'en avait pas... » je lui répondis qu'il voyait que ce n'était pas » le bien qui m'amenait à lui, ni même sa fille » que je n'avais jamais vue; que c'était lui qui » m'avait charmé, et que je voulais épouser avec » madame de Beauvillier... Mais, me dit-il, si » elle veut absolument être religieuse? Alors, » répliquai-je, je vous demande la troisième. »

A cette proposition, d'autres objections s'élèvent, relatives à des difficultés éventuelles dans les arrangements de fortune. Saint-Simon ne se décourage pas. Plusieurs entrevues se succèdent. C'est toujours de sa part, la plus vive insistance; de la part du duc de Beauvillier les mêmes réponses tendres, mais négatives. La Duchesse, qu'il voit une fois en particulier, ne fait que les lui répéter pour son propre compte. Saint-Simon tente d'éveiller sa sollicitude maternelle sur cette vocation religieuse qu'on lui oppose. Combien de pauvres filles, qu'un moment d'exaltation a jetées dans le cloître, s'y consument plus tard dans de cruels regrets! — Rien ne l'ébranle :

» Elle me dit que si j'avais vu les lettres de sa » fille à l'abbé de Fénelon, je serais convaincu » de la vérité de sa vocation. »

Saint-Simon y perd son éloquence. M. de Beauvillier, dans un dernier entretien plein d'émotion réciproque, lui affirme que Dieu seul, qui veut sa fille pour épouse, a la préférence sur lui, et l'aurait sur le Dauphin même; il l'exhorte à se marier, comme l'exige l'état de ses affaires, et s'offre à l'y aider.

« La fin de l'entretien ne fut que protestations » les plus tendres... de me servir en tout et » pour tout, de son conseil et de son crédit, et de » nous regarder pour toujours comme un beau» père et un gendre dans la plus étroite union. »

Ces protestations ne furent pas vaines; l'effet suivit les paroles. A partir de là, le jeune duc de Saint-Simon a dans le Gouverneur des petits-fils de France le guide éclairé que réclamait son inexpérience, et devient pour ainsi dire membre de sa famille. Introduit dans cet intérieur exemplaire, il contracte par là une même intimité avec le duc de Chevreuse, beau-frère de M. de Beauvillier. Les deux duchesses étaient sœurs, et filles de Colbert. Le plus complet accord régnait entre eux, fondé sur la parfaite conformité des opinions et des vertus; ensemble ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. C'était une oasis de piété sincère, sans ostentation et sans rigueur outrée, au milieu des corruptions de la Cour. Rien de plus touchant que le tableau qu'en trace Saint-Simon. Leur société particulière se composait de

gens honorables, animés d'un pareil esprit; petit troupeau, comme dit l'auteur, qui avait pour pasteur Fénelon, appelé par le duc de Beauvillier, comme chacun le sait, à diriger avec lui, en qualité de précepteur, l'éducation des jeunes princes, fils du Dauphin. — Nommer Fénelon, c'est rappeler tout ce que la religion peut inspirer d'onction, de charité, et, pour employer un terme plus mondain, de charme attrayant à une nature aimante.

Tel nous le connaissons, tel nous le montre l'attachement que lui conservèrent jusque dans son exil de la cour, en face même de Louis XIV irrité, des amis comme les Chevreuse et les Beauvillier, un élève comme le duc de Bourgogne; mais tel ne le voyaient pas les yeux de Saint-Simon. Malgré sa déférence pour les deux beaux-frères, il maintenait auprès d'eux sur bien des points l'indépendance de son opinion, et en use, dans le cas présent, pour tracer de Fénelon le portrait que voici :

« Fénelon était un homme de qualité, qui n'a-
» vait rien, et qui se sentant beaucoup d'esprit,
» et de cette sorte d'esprit insinuant et enchan-
» teur avec beaucoup de talents, de grâce et de
» savoir, avait aussi beaucoup d'ambition. »

Il le représente cherchant partout des gens qui, selon son expression, pussent le porter.

« C'était », poursuit-il, » un esprit coquet,
» qui, depuis les personnes les plus puissantes
» jusqu'à l'ouvrier et au laquais, voulait être
» goûté, et voulait plaire, et ses talents en ce
» genre secondaient parfaitement ses desseins. »

Ainsi, ce don de plaire, si naturel à Fénelon d'après l'opinion commune, n'était, d'après Saint-Simon, que calcul et artifice, et, au lieu d'avoir devant nous un vrai ministre de l'Évangile, nous n'avons qu'un habile comédien déguisé en archevêque de Cambrai.

« Il acheva de se faire admirer pour n'avoir
» pas fait un pas vers ce grand bénéfice, et parce
» qu'il rendit en même temps une belle abbaye
» qu'il avait eue lorsqu'il fut précepteur, et qui,
» jusqu'à Cambrai, fut sa seule possession. Il n'a-
» vait eu garde de chercher à se procurer Cam-
» brai; la moindre étincelle d'ambition aurait
» détruit tout son édifice, et de plus, ce n'était
» pas Cambrai qu'il souhaitait. »

Nous devons comprendre que c'était Paris; et son désintéressement, comme ses autres vertus, n'avait toujours qu'un seul mobile : l'ambition. M. le duc de Saint-Simon nous peint là un hypocrite bien consommé et bien extraordinaire, qui soutient son rôle sans se démentir un seul instant, ni dans la faveur, ni dans la disgrâce. Tous les actes qu'il nous cite de Fénelon sont dignes de louanges; il se borne à en interpréter à mal l'intention. Sur quels indices ? Il n'en dit pas un mot. Nous rencontrons évidemment ici une de ces préventions étranges dont nous parlions plus haut. Passons, et observons seulement que, pour l'honneur de l'humanité, on souhaiterait volontiers que l'Église et le Monde comptassent dans leurs rangs beaucoup de comédiens comme Fénelon.

Après avoir fait à notre Alceste cette querelle méritée, voyons ce que deviennent ses projets de mariage.

La chose est donc irrévocablement décidée ; il n'aura pas pour beau-père le duc de Beauvillier. La déception éprouvée par lui est amère et douloureuse; il a besoin de consolation. Le monde offre à un homme de son âge des distractions qui pourraient en tenir lieu; mais il en cherche d'autres. A cinq lieues de sa terre patrimoniale de la Ferté est située l'abbaye de la Trappe; c'est à la Trappe qu'il se rend.

Rassurons-nous toutefois, l'excès du désespoir n'ira pas jusqu'à l'y ensevelir à jamais. Il avait là un ami, près duquel il venait seulement rasséréner ses esprits troublés. Cet ami était le réformateur même de la célèbre abbaye, Rancé en personne.

« La Ferté était ma seule terre bâtie où mon
» père passait les automnes. Il avait fort connu
» M. de la Trappe dans le monde, et cette liai-
» son se resserra depuis sa retraite. Il m'y avait
» mené. Quoique enfant, pour ainsi dire encore,
» M. de la Trappe eut pour moi des charmes
» qui m'attachèrent à lui, et la sainteté du lieu
» m'enchanta. Je désirai toujours y retourner,
» et je me satisfis toutes les années. Il vit avec
» bonté ces sentiments dans le fils de son ami; il
» m'aima comme son enfant. »

Rancé, parvenu alors à un âge avancé, avait abdiqué le gouvernement de la sainte maison aux mains d'un autre abbé; mais il en était toujours le père et l'habitant vénéré. Ce qu'il n'avait pas abdiqué après tant d'années passées sous le joug de la règle austère que lui-même y avait établie, et dans les hautes méditations d'une mort prochaine, c'étaient les amitiés fidèles. On se l'imagine peut-être desséché par la pénitence, figé dans un ascétisme rigoureux, étranger aux sentiments de la nature humaine; rien ne ressemble moins à la figure sympathique que met sous nos yeux Saint-Simon, et en qui le charme de l'esprit et des manières n'a pas cessé de s'allier à celui d'un cœur apaisé, mais toujours sensible. Le jeune visiteur ne peut se lasser de cette société sainte et charmante. Les séjours qu'il fait à la Trappe sont pour lui un temps de fête; mais il a soin de les faire d'une façon discrète : — « je n'y » allais que clandestinement, » — observe-t-il. Qu'aurait dit le monde, bon Dieu ! Qu'auraient dit jeunes et vieux à la cour, si l'on avait su qu'à dix-neuf ans, M. le duc de Saint-Simon se permettait de pareilles escapades ?

Un peu plus loin dans ses Mémoires, l'auteur nous raconte comment, possédé d'un vif désir de conserver à la postérité l'image d'un ami si cher, et désespérant d'obtenir que, dans sa profonde humilité, le Réformateur de la Trappe se prêtât

jamais à laisser faire son portrait, il arrive à l'avoir par ruse. Avec la complicité du nouvel abbé et du secrétaire de Rancé, il amène au couvent le fameux peintre Rigault, et le présente au pieux cénobite comme un honnête officier avide de le connaître, mais qu'un affreux bégaiement met hors d'état de prendre part d'une manière active à aucune conversation. Rancé accueille l'étranger avec bonté. Rigault s'assied, et tandis que les deux amis s'entretiennent ensemble, il ne quitte pas du regard son modèle inconscient, qu'étonne un peu cette fixité d'attention. Au bout de trois quarts d'heure, il se retire, et va dans un autre coin de la maison, préparé à cet effet, reproduire sur la toile ce qu'ont vu ses yeux d'artiste.

« Le lendemain, la même chose fut répétée.
» M. de la Trappe trouva d'abord qu'un homme
» qu'il ne connaissait point et qui pouvait si diffi-
» cilement mettre dans la conversation l'avait
» suffisamment vu, et ce ne fut que par complai-
» sance qu'il ne voulut point me refuser de le
» laisser venir. J'espérais qu'il n'en faudrait pas
» davantage, et ce que je vis du portrait me le
» confirma..... Mais Rigault voulut absolument
» encore une séance... J'arrachai plutôt que je
» n'obtins cette troisième visite. »

Ce sera la dernière; une demi-heure suffira pour en finir, dit le peintre. Il l'a juré; il tient parole.

« Rigault travailla le reste du jour et le lende-
» main encore, sans plus voir M. de la Trappe...
» Le matin, je lui fis prendre au crayon le père
» abbé, assis au bureau de M. de la Trappe, pour
» l'attitude, les habits et le bureau même tel qu'il
» était, et il partit avec la première tête qu'il
» avait si bien attrapée et si parfaitement rendue
» pour l'adapter sur une toile en grand. »

Le portrait s'achève ainsi, et ce portrait, c'est un chef-d'œuvre!

Après un tel miracle, l'artiste épuisé de l'effort, resta plusieurs mois incapable de tout nouveau travail. Il est triste de dire que sa probité ne fut pas à la hauteur de son talent. Il s'était engagé envers Saint-Simon à ne montrer son œuvre à personne, et à n'en faire aucune copie, si ce n'est une seule pour lui-même. La vanité et la cupidité le firent manquer à ce double engagement, et, sans compter les mille écus qu'il reçut de Saint-Simon, selon leurs conventions, — un chef-d'œuvre de peinture se payait alors mille écus, — les copies qu'il en fit par la suite lui valurent plus de vingt-cinq mille francs.

Cependant Saint-Simon, demeuré à la Trappe après le départ du peintre, ne laissait pas que d'éprouver quelque trouble de conscience, en face du saint qu'ils avaient trompé.

« Je n'osai jamais lui avouer mon larcin; mais en
» partant de la Trappe, je lui en laissai tout le ré-
» cit dans une lettre par laquelle je lui deman-
» dai pardon. Il en fut peiné et affligé; toutefois
» il ne put me garder de colère.

Le Saint pardonne donc l'offense; il continue même à en aimer l'auteur, et cette affection dura jusqu'à la fin de sa vie. Aux heures suprêmes de l'agonie, après trente-sept années de pénitence, étendu sur la cendre, entouré de toute l'austère communauté en prière, et du redoutable appareil de la mort, Rancé donnait encore une pensée au fils de son ancien ami, et demandait qu'elle lui fût transmise.

Mais nous avons laissé Saint-Simon allant méditer à la Trappe sur son rêve évanoui d'union avec mademoiselle de Beauvillier; il faut maintenant l'y reprendre.

« A mon retour, dit-il, je tombai dans une af-
» faire qui fit grand bruit. »

Cette affaire, c'était la prétention émise par le Maréchal de Luxembourg, et basée sur un certain droit d'ancienneté, de précéder les autres ducs et pairs. Seize d'entre eux s'élèvent d'un même accord contre une telle énormité. Saint-Simon, malgré sa jeunesse, est enrôlé dans la ligue; il y apporte toute l'ardeur de son âge, et toute l'obstination de sa passion dominante. On ne lui fait pas aisément déserter le terrain, quand il s'agit de préséances et de duchés. Porté devant le Parlement, ce litige remplit nombre de chapitres, qui, nous devons l'avouer, à part quelques échantillons de mœurs du temps, dont plusieurs font sourire, ou la peinture de quelques caractères saillants, offrent au lecteur moderne un médiocre intérêt. La mort du Maréchal ne met pas fin au procès; son fils, le duc de Luxembourg, le poursuit, et le gagne. Saint-Simon accuse amèrement la partialité des juges. D'une main conduite par l'indignation et la haine, il fait, à ce propos, du premier Président de Harlay, un de ces portraits à la Rembrandt où il excelle. Nous le citerons ici comme exemple.

Après avoir rappelé les glorieux souvenirs qu'avaient laissés les Harlay et les de Thou du seizième siècle, il continue ainsi :

« Issu de ces grands magistrats, Harlay en eut
» toute la gravité qu'il outra jusqu'au cynisme.
» .... D'ailleurs sans honneur effectif, sans mœurs
» dans le secret, sans probité qu'extérieure, sans
» humanité même, en un mot un hypocrite par-
» fait, sans foi, sans loi, sans Dieu, et sans âme,
» cruel mari, père barbare, frère tyran, se plai-
» sant à insulter, à outrager, à accabler, et n'en
» ayant de sa vie perdu une occasion,...
» ....On ferait un volume de ses traits, et tous
» d'autant plus perçants qu'il avait infiniment
» d'esprit.

En voilà beaucoup, mais ce n'est pas tout; après la dissection morale, vient la description de la personne :

« Pour l'extérieur, un petit homme vigoureux
» et maigre, un visage en lozange, un nez grand
» et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants,
» qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui
» fixés sur un client ou sur un magistrat étaient

» pour le faire rentrer sous terre; un habit peu
» ample, un rabat presque d'ecclésiastique, et des
» manchettes plates comme eux; une perruque
» fort brune et fort mêlée de blanc, touffue mais
» courte, avec une grande calotte par dessus. Il
» se tenait et marchait courbé, avec un faux air
» plus humble que modeste, et rasant toujours la
» muraille, pour se faire faire place avec plus de
» bruit. »

Il n'y a pas un mot qui ne porte coup, et chaque trait de crayon correspond encore à un trait du caractère. Tel était l'homme qui occupait le premier siège judiciaire du royaume. Au reste, affirme cette plume inexorable, à partir de la mort du Président de Bellièvre, successeur de Mathieu Molé, tous les chefs du Parlement de Paris n'ont plus été que de bas courtisans, et des juges prévaricateurs, sans en excepter ces Lamoignon, dont le nom pourtant nous est parvenu comme celui de l'intégrité même. — Ah ! M. de Saint-Simon, que de nobles illusions vous travaillez impitoyablement à nous ôter !. —

Cependant, notre duc s'était remis courageusement à la recherche d'un beau-père, ou du moins n'y avait pas renoncé; il en trouve un, qui, sans avoir peut-être toutes les perfections de M. de Beauvillier, en approche d'assez près pour remplir ses désirs. C'est le Maréchal de Lorges, digne neveu et digne élève de Turenne. Illustré jadis par la fameuse retraite d'Altenheim, qui sauva l'armée française après la mort funeste du héros, il avait vaillamment soutenu depuis lors sa réputation militaire; mais ce n'était pas son seul mérite.

« La probité, la droiture, la franchise du maré-
» chal de Lorges me plaisaient infiniment. Je l'a-
» vais vu d'un peu plus près pendant la campa-
» gne que j'avais faite dans son armée. »

On peut se rappeler que l'auteur avait en effet servi sous ses ordres. Ajoutez à ces circonstances les grandes relations de sa famille, les maisons de Durfort et de Bouillon auxquelles appartenait le Maréchal, et l'on conviendra qu'un tel beau-père semblait avoir été pétri expressément pour concorder avec les idées du jeune duc de Saint-Simon.

Hélas! nulle chose n'est complète ici-bas; il y avait une ombre au tableau : une mésalliance!

« Le Maréchal qui n'avait rien, et dont la pre-
» mière récompense fut le bâton de Maréchal de
» France, avait épousé incontinent après la fille
» de Frémont, garde du trésor royal, et qui sous
» M. Colbert avait gagné de grands biens. »

Les ducs de Chevreuse et de Beauvillier s'étaient, eux aussi, mésalliés. Les filles de Colbert avaient pour aïeul un simple négociant de la ville de Reims. Saint-Simon n'a fait à ce sujet aucune réflexion ; le nom de Colbert pouvait, à la rigueur, tenir lieu d'une suite d'ancêtres. Le mariage du maréchal de Lorges avec la fille d'un financier le blesse davantage. Néanmoins, il avait trop d'élévation dans l'âme pour ne pas apprécier les compensations que le caractère de la Maréchale, indépendamment des dons de la fortune, apportait à son défaut de naissance. C'était une femme qui à une vertu irréprochable joignait une très grande habileté de conduite, et l'avait utilement employée au profit de sa famille. Son gendre futur reconnaissait en elle, comme il le dit, tout ce qu'il fallait pour guider une jeune femme dans le monde et à la Cour, où il entendait que la sienne parût avec honneur. « Elle ne
» vivait d'ailleurs que pour son mari et pour les
» siens » ajoute-t-il.

Une pareille belle-mère était, après tout, acceptable. Saint-Simon le pense ainsi; l'affaire, négociée par des amis communs, se conclut donc.

Le beau-père et la belle-mère sont trouvés ; il ne s'agit plus pour lui que de décider laquelle de leurs cinq filles, — car, sur les six enfants issus de leur union, on ne comptait qu'un fils, — sera duchesse de Saint-Simon. C'est entre les deux plus âgées qu'il est invité à faire librement son choix. Ce qu'il va nous dire ici est assez court ; mais l'expression des sentiments qui se rapportent à ce moment solennel de son existence ne perd rien en force pour être contenu dans de justes limites.

« L'aînée avait dix-sept ans, l'autre quinze...
» Celle-ci était une brune avec de beaux yeux,
» l'autre une blonde avec un teint et une taille
» parfaite, un visage fort aimable, l'air extraor-
» dinairement noble et modeste, et je ne sais
» quoi de majestueux par un air de vertu et de
» douceur naturelle; c'était aussi celle que j'ai-
» mai le mieux dès que je les vis l'une et l'autre
» sans aucune comparaison, et avec qui j'espé-
» rai le bonheur de ma vie, et qui depuis l'a fait
» unique et tout entier. Comme elle est devenue
» ma femme, je m'abstiendrai d'en dire davan-
» tage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de
» ce qu'on m'en avait promis, par tout ce qui
» m'était revenu d'elle, et tout ce que j'en avais
» moi-même espéré. »

L'éloge est complet. Il part du cœur, et semble avoir été mérité. On aime à voir, dans tout le cours de ses Mémoires, de quelle haute estime, de quel respect l'auteur accompagne le nom de madame de Saint-Simon, chaque fois qu'un détail de la narration vient par hasard s'y rattacher. Il en parle sobrement et rarement, mais le peu qu'il en dit nous la montre associée à tous ses sentiments, à tous ses intérêts, et apportant dans cette association, comme élément personnel, le calme d'un jugement sage et droit. Du reste, non moins jalouse que lui des prérogatives du rang, et gardienne vigilante des droits inhérents à son tabouret de duchesse. Sans cette qualité capitale lui eût-elle été aussi chère?

La célébration d'une union si bien assortie est en harmonie avec l'esprit de sagesse, qui en tout y avait présidé.

« Le contrat fut signé. On servit un grand re-
» pas à la famille la plus étroite de part et d'au-
» tre, et à minuit le curé de Saint-Roch dit la
» messe, et nous maria dans la chapelle de la
» maison. La veille, ma mère avait envoyé pour
» quarante mille livres de pierreries à mademoi-
» selle de Lorges, et moi six cents livres dans une
» corbeille remplie de toutes les galanteries
» qu'on donne dans ces occasions. »

L'hôtel de Lorges n'en avait pas fini avec les fêtes nuptiales. Un autre mariage succède presque sans intervalle à celui-ci, mais en diffère singulièrement à tous les points de vue. L'incident n'est pas sans intérêt; il remet en scène devant nous un personnage connu, et forme une suite, dont nous avons déjà fait mention ailleurs (1), à l'épisode romanesque qui tient tant de place dans les Mémoires comme dans la vie de mademoiselle de Montpensier. Nous croyons devoir le rapporter ici avec quelque détail.

APHÉLIE URBAIN.

(1) *Journal des Demoiselles*, numéro d'avril 1880.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

CONTES POPULAIRES ET RÉCITS

PAR X. MARMIER

—

Il est difficile d'analyser un livre de contes, *ondoyants et divers*, mais comme ils sont amusants et charmants, peut-être nos jeunes lectrices nous sauront-elles bon gré d'extraire du volume quelques pages, de dérober quelques fleurs à cette corbeille, cueillie en grande partie sous les neiges du nord.

Voici d'abord l'histoire d'une bonne femme :

« Il y avait une fois un brave homme nommé Gudbrand, qui vivait avec sa femme dans une petite habitation champêtre. Ce ménage était un modèle d'union conjugale. Tout ce que faisait le mari plaisait à la femme et tout ce que faisait la femme était également approuvé par le mari. Ils possédaient une centaine d'écus renfermés au fond d'un coffre, quelques champs et deux vaches.

» Un jour, la femme dit à Gudbrand :

» J'ai idée que tu ferais bien de conduire une de nos vaches au marché pour la vendre. Nous ne voulons pas toucher à nos cent écus. Ainsi il serait bon d'avoir quelque argent dans les mains et nous n'avons pas besoin de deux vaches.

» — Tu as raison, répondit Gudbrand; je vais tout de suite partir.

» Un instant après, il était en route avec sa vache; mais il ne put trouver aucun acquéreur et il se décida à rentrer au logis.

» Le long du chemin, il rencontre un paysan, conduisant à la ville un cheval qu'il désirait vendre :

» Ah ! se dit-il, cette bête me sera plus utile que la mienne. »

» Et il échangea sa vache contre le cheval.

» De distance en distance, d'autres rencontres lui font faire d'autres réflexions et d'autres échanges. Il troque son cheval pour un âne, son âne pour une chèvre, sa chèvre pour une oie, son oie pour un coq, et comme il avait soif et faim, il vendit son coq pour faire un modeste repas, puis ils se remit en marche, et avant de rentrer dans sa maison, s'arrêta à causer avec un de ses voisins, qui lui demanda s'il était content de sa journée.

» Pas trop, répondit Gudbrand, et il lui raconta ses divers échanges.

» Ah ! s'écria le voisin, quelle dégringolade ! Quels reproches ta femme va te faire ! Comment oseras-tu paraître devant elle ? Je ne voudrais pas être à ta plaee.

» — J'avoue, répondit Gudbrand, que j'ai été bien sot, mais ma sottise ne sera pas blâmée par ma femme.

» — Je ne puis te croire.

» — Veux-tu parier cent écus qu'elle ne me fera pas la moindre remontrance ?

» — Soit. Je parie.

» — Viens avec moi. »

» Guidbrand rentra dans son logis; le voisin resta à la porte, de façon à tout voir et à tout entendre.

» Bonsoir, dit Gudbrand.

» — Bonsoir ! bonsoir ! répondit d'une voix affectueuse la femme. Dieu soit loué, te voilà revenu. As-tu fait un heureux marché ?

» — Oh ! oh ! je n'ai guère lieu de m'en glo-



rifier. D'abord, n'ayant pas trouvé à vendre la vache, je l'ai échangée contre un cheval.

» — Tu as eu, dit la femme, une excellente idée. Nous sommes assez à notre aise pour aller, comme d'autres, en voiture à l'église.

» — Oui, mais un instant après, j'ai échangé le cheval contre un âne.

» — C'est encore très bien.

» — Mais ensuite, j'ai échangé l'âne contre une chèvre.

» — A merveille, j'aime beaucoup le lait de chèvre.

» — Mais j'ai échangé la chèvre contre une oie.

» — Tu as eu raison. La chèvre nous aurait obligés à courir après elle sur les rochers. Nous ferons rôtir notre oie, après en avoir tiré un chaud duvet.

» — Oui, mais un peu plus loin, j'ai échangé l'oie contre un coq.

» — Encore mieux. Je n'ai pas grand goût pour la chair de l'oie. Chaque matin le coq nous réveillera. Montre-moi ton coq.

» — Je ne l'ai plus. J'avais faim, et j'ai été obligé de le vendre pour payer mon dîner.

» — Dieu soit loué que tu aies pris cette décision. A quoi nous aurait servi notre coq ? Rien ne nous oblige à nous lever de bonne heure. Dieu soit loué, te voilà revenu, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne me soucie ni de la vache, ni du cheval, ni de la chèvre, ni de l'oie, ni du coq. »

» Gudbrand, à ces mots, se retourna vers le voisin, qui lui dit :

» Tu n'as pas fait une si mauvaise journée, car tu as gagné les cent écus. »

L'ÉCOLIER.

« Dans une rue qui conduit à l'église chemine tristement un jeune écolier. Il monte d'un pas lourd l'escalier du parvis, fait le signe de la croix et s'avance, la tête baissée, vers le confessionnal. Son petit cœur bat vivement et des pleurs roulent dans ses yeux bleus. Le vieux prêtre l'aperçoit et lui dit :

» Pourquoi ces larmes, mon enfant ? Pourquoi sembles-tu si triste ?

« — Oh ! mon père, mon père, j'ai péché, et je ne puis avoir la paix de la conscience tant que je n'aurai pas obtenu mon pardon. Écoutez, s'il vous plaît, ma confession. »

» Il s'agenouille pieusement, mais les pleurs et les sanglots altèrent tellement sa voix qu'il ne peut, malgré ses efforts, prononcer une parole distincte.

» Le prêtre, après avoir vainement essayé de l'entendre, lui dit avec un affectueux accent :

» Puisque vous ne pouvez faire de vive voix votre confession, faites-la par écrit. Dans votre petit sac d'écolier, vous devez avoir une ardoise et un crayon. »

» L'enfant obéit. Il prend son crayon, il écrit et il ne cesse de pleurer. Ligne par ligne, enfin, son douloureux récit est achevé. Il présente sa tablette au prêtre et paraît soulagé.

» Mais les pleurs tombant sur son ardoise ont fait disparaître tous les caractères que la main y traçait. Il n'y reste pas un mot lisible.

» Le vieux prêtre, alors, se tournant vers le pauvre petit, et lui remettant son ardoise :

« Allez, mon enfant, dit-il, allez en paix. Par vos larmes et votre repentir, toutes vos fautes sont effacées. »

Ces deux jolis récits ne donnent-ils pas le désir de connaître leurs frères, recueillis par l'auteur avec tant de goût et de tact ? (1)

LES FEMMES PHILOSOPHES

Les Femmes philosophes, par M. de Lescure, dont nous avons recommandé la lecture aux jeunes femmes qui veulent bien écouter nos conseils, ont paru chez *Dentu* (2). Rien de plus curieux ni de plus instructif que ce livre d'historien et de moraliste, où passent tant de figures plus célèbres que bien connues, et qui raconte la vie intime, pleine de leçons éloquentes, des femmes philosophes du XVIII[e] siècle, vie éclatante au-dehors, profondément misérable au-dedans. Au temps où nous vivons, un livre qui fait apprécier la douceur de la Religion et le néant de la philosophie, est assurément une très bonne œuvre.

M. B.

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 79. — Prix, 3 fr. 50 cent.

(2) Chez Dentu; Palais-Royal, 15, galerie d'Orléans, Paris. — Un volume, 3 fr. 50.



CONSEILS

A MARGUERITE

Vous touchez donc, chère enfant, à ce moment grave de votre existence, entrevu, désiré peut-être : vous êtes demandée en mariage, et vos parents laissent à votre choix une entière liberté. On ne marie plus les filles de force, on ne les marie plus sans les consulter; on fait très bien, seulement, les habitudes modernes empêchent trop souvent qu'entre les deux familles destinées à s'allier, il y ait une connaissance réelle : on se marie d'ordinaire avec l'inconnu. Je trouve cela terrible. Qu'y a-t-il derrière le masque? Bonté, loyauté, rectitude de vie? ou bien tout le contraire? On n'en sait rien, les fiancés sont toujours aimables, et les présents, les fleurs, la corbeille, les félicitations, les fêtes éblouissent et étourdissent la jeune fille, à peu près comme ces boissons fortes qu'on fait prendre à la pauvre veuve que les brahmines mènent au bûcher. Ma comparaison n'est pas jolie, et j'avoue qu'elle ne s'applique qu'à une moitié des mariages qui se contractent dans notre bonne France, mais une moitié, c'est déjà énorme. Vous êtes libre encore, Marguerite, vous n'avez pas parlé! Défendez votre cœur et votre esprit de ce vertige; raisonnez, réfléchissez, voyez.

Vous savez de M. Étienne ce que sait le monde : il est d'une très-excellente famille, de bon renom, il a quelque fortune; ingénieur attaché à une puissante Compagnie, son avenir s'annonce bien; on le dit très-intelligent, et sa figure, brune et mince, est suffisante, un homme étant toujours assez beau; de plus, sa santé paraît robuste. Voilà donc bien des bons points à l'actif de M. Étienne, et une jeune fille étourdie dirait *oui* sans tarder. Marguerite, ce sont là les côtés extérieurs, les dehors beaux et séduisants, mais l'intérieur? le fond, le caractère, enfin? Là est le nœud du mariage. Il ne faut fournir cette longue course, il ne faut porter ce joug qu'avec un être capable de dévouement, qui soit bon et sur lequel on puisse s'appuyer. Tenez, j'ai sous les yeux une lettre authentique de Jean de Witt: cet homme qui périt d'une mort tragique, endurée avec une telle fermeté qu'il récitait des vers d'Horace pendant que les bourreaux brûlaient ses doigts, paraît avoir eu, dans les circonstances ordinaires de la vie, un rare bon sens : il écrivait à un de ses amis, par rapport au mariage d'une parente :

« J'ai toujours placé le principal bonheur en ce monde dans une société indissoluble, contractée avec une personne d'une humeur agréable et conciliante; toutes les richesses de l'univers ne pouvant, à mon avis, compenser le chagrin qu'une humeur incompatible cause, non-seulement à ceux qui sont unis par un nœud indissoluble, mais à toute la famille dans laquelle on a admis une pareille humeur insociable. J'ai reçu de mes aïeux cette leçon, qu'en affaire de mariage, on ne doit point s'allier à des enfants dont les parents ont une humeur déplaisante..... »

Vous voyez que ce digne homme pousse loin son opinion, puisqu'il n'accepte pas les parents d'*humeur insociable*; il est vrai qu'au temps où il vivait et dans son pays, les familles avaient une vie plus intime et plus resserrée qu'à notre époque. Mais retenons de ces maximes ceci : c'est que toutes les richesses de l'univers ne sauraient compenser une humeur *incompatible*; méditez ce mot, ma chère Marguerite, et tâchez de vous informer par vous-même (ceci est difficile) par votre père, par vos frères, de l'humeur de M. Étienne. Est-il bon? A-t-il des égards et du respect pour ses parents? A-t-il pu montrer quelque dévouement à sa sœur, à son frère, à ses amis? Ses manières et son langage ne se ressentent-ils pas de cette grossièreté, de cette rudesse qu'on apprend dans les écoles spéciales et qu'on perfectionne dans les clubs et les réunions d'hommes?... Je pourrais étendre cet interrogatoire, mais trop d'exigence pourrait nuire. Il est nécessaire, pourtant, de s'assurer de quelques qualités essentielles dans le compagnon futur de sa vie. Sans doute, il vous demande la douceur, la modestie, l'amour du chez-soi. En retour, réclamez de lui la bonté, les sentiments affectueux, l'aménité dans les relations familières, qui assurent la paix domestique. On peut aimer un homme orgueilleux, on peut adorer un homme violent, mais, dans l'union conjugale, cet amour-là sera traversé par bien des orages et fera répandre des larmes amères. La bonté et, si on peut la rencontrer, une certaine égalité de caractère sont les bases indispensables au bonheur domestique. Avec la bonté, qui fait naître l'union et la confiance, on supportera bien des épreuves : on s'appuie l'un sur l'autre, on se

confie cœur à cœur, on souffre, mais à deux, on s'inquiète, mais on s'éclaire, on se rassure ensemble; les défauts réciproques (les plus beaux diamants ont des pailles) sont endurés en silence et avec patience, quand chacun des deux époux a de la bonté. Mettez aux prises une femme un peu maladive, un peu capricieuse, avec un homme dur, et vous verrez! Qu'un homme un peu faible, un peu imprudent, commette des erreurs en affaires, s'il a épousé une petite mégère, la paix sera à jamais bannie; si la femme est raisonnable et bonne, elle apaisera, elle éclairera, elle arrangera... la bonté fait des merveilles en ménage...

Avis à vous, Marguerite : ne vous laissez pas éblouir par la position, la fortune, l'amabilité même de celui qui vous demande; allez au fond; envisagez l'avenir avec toutes les vicissitudes qu'il réserve à toute créature, et voyez si vous trouvez en Étienne cette âme douce et forte, sur laquelle on s'appuie en tout temps, — dans la jeunesse brillante, — dans l'âge mûr sévère, — dans la vieillesse mélancolique.

Je ne crois pas trop médire de notre siècle, en disant que les hommes sont devenus plus rudes qu'ils ne l'étaient jadis; la courtoisie des antiques mœurs est oubliée et dédaignée. Les étrangers ont déteint sur nous; les études scientifiques ne donnent pas l'urbanité, la délicatesse des études littéraires; les affaires d'argent endurcissent, les habitudes des clubs et des cafés ne sont pas raffinées; on est moins doux, moins humain, moins bon. Vous me direz : c'est la faute de l'époque : je ne le nie pas, mais cette affirmation ne suffira pas à vous égayer, ni à vous consoler, lorsque, mariée, vous serez l'objet de quelques procédés bien modernes, bien brusques et bien désobligeants. Pensez-y et informez-vous.

Votre amie, M. B.

FAUSTINE

I

LA TOILETTE

Cette histoire n'est pas d'hier : elle date de quarante ans, alors que les innombrables chemins de fer ne zébraient pas encore les belles campagnes de la Belgique, alors que la ville de Liége, où nous allons conduire nos lectrices, ne possédait pas encore ses larges boulevards, ni ses squares ombragés, et qu'on n'y arrivait que par de lourdes diligences, ou par des bateaux à vapeur (invention toute nouvelle alors), portés sur les eaux vertes de la Meuse. Mais le site majestueux et charmant qui ravit autrefois le vieil évêque Notger, est toujours le même; le fleuve roule, ample et fécondant, entre les coteaux riants et les sévères rochers; la ville monte et descend, selon les gracieuses ondulations du terrain où elle fut bâtie; elle s'incline du côté de la Meuse, autour de laquelle elle enlace des quais antiques; des maisons bizarres penchent, sur les rues étroites, leurs façades byzantines ou leur pignons triangulaires, chargés de figurines; de vieilles églises précédées, comme dans les temps anciens, d'un long *narthex*, élèvent leurs tours dans les nues; Sainte-Croix, Saint-Paul, Saint-Jacques, Saint-Martin ouvrent aux fidèles leurs curieuses nefs, chargées de sculptures, et toutes vibrantes encore des souvenirs des anciens âges : le palais des évêques, des princes-évêques, est debout, avec sa sombre architecture et ses deux cents piliers, don des corporations liégeoises à leurs princes, et c'était non loin de ce palais, dans une rue qui gravit le Mont-Cornillon, que se trouvait la vieille demeure témoin, en partie, des événements que nous voulons vous raconter.

C'était une habitation très ancienne et très imposante; elle avait appartenu à une famille patricienne, dont les armes mutilées se voyaient encore au-dessus de la haute porte cintrée; mais depuis plus d'un demi-siècle, une nouvelle famille occupait le vieux logis, et, soit respect du passé, soit insouciance, ces nouveaux possesseurs, les Malfroy, n'avaient rien changé à l'extérieur, ni à l'intérieur de leur habitation. Lorsque la lourde porte s'ouvrait, on apercevait un grand vestibule, tapissé de tableaux et de trophées de chasse, un vaste escalier laissait entrevoir dans l'angle ses marches de pierres et sa rampe aux rinceaux de fer; au fond, par une fenêtre très haute, on distinguait un jardin ombreux, et le feuillage d'une vigne centenaire dessinait, au soleil, des arabesques, sur le pavé de marbre. Où étaient-ils ceux qui avaient planté cette vigne, foulé ces dalles et habité cette maison, somptueuse jadis, aujourd'hui morose et triste?

Elle n'était pas vide pourtant : M. Malfroy et sa

fille Faustine et quelques domestiques l'habitaient, sauf durant les mois de l'été que toute la famille passait aux Ardennes; en ce moment où s'ouvre notre récit, un soir du mois de janvier de l'an 184., on voyait du dehors, fortement éclairées, les fenêtres de la chambre de mademoiselle Faustine, et, plus faiblement, celles de la petite bibliothèque de son père.

Il était tout habillé: cravate blanche, habit noir, comme un homme qui va aller en soirée, et il écrivait posément une lettre d'affaires, car il ne perdait pas volontiers son temps; et près de lui, était ouvert un volume de Voltaire, de la Correspondance, où de temps, en temps, il jetait les yeux pendant que son encre séchait, et il souriait aux âpres plaisanteries que le châtelain adressait à *ses anges*, à M. et madame de Cideville, ou bien aux flagorneries qu'il prodiguait à *son héros*, le duc de Richelieu, ou à la *divine Emilie*, madame du Châtelet.

Pendant ce temps, Faustine achevait de s'habiller, debout, devant une superbe toilette à la duchesse, qu'une nappe de vieille guipure recouvrait et qui portait une série de boîtes de laque, une cuvette avec une aiguière en porcelaine de Saxe, et une collection de buires et de vases d'argent. Des candélabres d'argent projetaient dans le miroir ovale les feux de leurs bougies et reflétaient le visage de la jeune fille. Elle était jeune encore, puisqu'elle n'avait pas trente ans, mais jamais, aux jours les plus riants de son adolescence, dans la fleur de ses seize ans, alors que les églantines neigent sur les joues des jeunes filles et que les premiers rayons de l'âme étincellent dans leurs yeux, jamais Faustine n'avait eu une heure de beauté. L'œil même d'une mère n'aurait pu trouver de charme dans ces traits incorrects, ce front d'homme au dur contour, ce visage amaigri, cette grande bouche aux fortes lèvres, ces sourcils épais, à la Junon, et ces yeux d'un bleu-grisâtre, qui ne parvenaient pas à exprimer la pensée, ni la tendresse.

Faustine était pâle... il est de belles pâleurs : la pâleur ambrée des méridionales et la pâleur d'ivoire des filles du Nord ne sont pas sans attrait, mais la teinte grise répandue sur la figure de mademoiselle Malfroy ne rappelait ni la Provence, ni la Norwége, et le noir foncé de sa chevelure achevait de lui donner un ton maladif et triste. En ce moment, elle venait de relever et de tresser ses cheveux, qui eussent paru beaux sur une autre tête, et, selon la mode du temps, elle les fit descendre, en longs et brillants bandeaux, sur ses tempes et le long de ses joues. Elle se regarda et secoua la tête : le beau miroir ne lui disait pas de choses flatteuses. Elle défit ses cheveux et les tressa à la reine Berthe : c'était d'un effet moins dur que ces courbes de jais, plaquées sur son visage sans jeunesse et sans éclat; elle se regarda encore, et moins mécontente, elle continua sa toilette.

Il s'agissait d'une soirée, chez des amis, et elle avait choisi une robe de taffetas bleu de France un peu décolletée, et qu'ornait une berthe de dentelle d'Angleterre. Faustine se permettait les bijoux et les dentelles; personne n'y trouvait à redire, Faustine n'excitait pas de jalousie; elle était hors rang, hors cadre, et elle pouvait, sans qu'on s'en étonnât, adopter le luxe et les fantaisies des femmes mariées. Sa robe laissait voir le contour de ses épaules, qui n'eussent rien perdu à se voiler sous la mousseline et la soie, mais de longues et belles boucles d'oreilles jouaient sur son cou, une broche de topazes brûlées attachait sa robe, et des bracelets, l'un de topazes, l'autre en or, formant des anneaux, que l'on appelait un esclavage, enserraient son bras; elle avait de jolies bagues, et ses mains, effilées et blanches, étaient la seule partie de sa personne qui portât agréablement les ornements chers aux femmes.

Elle mettait ses gants; sa camériste tenait toute prête une mante de cachemire blanc; Faustine se regardait encore, elle hésitait : pourrait-elle ne pas déplaire ! elle se rendait à cette soirée pour y voir une seule personne, un homme, le seul qu'elle préférât, le seul qu'elle eût distingué; la remarquerait-il à son tour, saurait-il discerner dans ce groupe de jeunes filles celle dont il était aimé, celle qui éprouvait pour lui une sympathie et un dévouement sans bornes?... L'éphémère enchantement de la beauté l'emporterait-il sur les biens de l'âme, et serait-elle dédaignée à cause d'une chevelure blonde, d'un visage en fleur, de ces promesses de la vingtième année, si souvent mensongères ? Ne chercherait-il pas une âme fidèle et une affection ardente sous des traits disgraciés? Oh ! la beauté ! quel don ! quel trésor ! et qu'elle jetterait volontiers ses richesses, qui ne lui ont jamais procuré une heure de joie, aux pieds de l'enchanteur qui lui accorderait ce pouvoir irrésistible, qui soumet les cœurs, qui les force d'aimer !.. Elle pensait à ce vers qu'elle avait lu autrefois et qu'elle comprenait maintenant :

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée !

« Oh ! oui ! se dit-elle à voix basse, que je serais heureuse...

Elle fut interrompue : son père venait d'entr'ouvrir la porte, et il lui disait d'une voix brusque :

« Sera-ce pour ce soir ! la voiture est attelée et les chevaux prendront un rhume.

— Me voici, mon père. »

Elle s'enveloppa de sa mante, et ils descendirent le haut escalier : la femme de chambre, Lambertine, les escortait; elle soutint la robe de sa maîtresse, pendant que celle-ci franchissait le trottoir blanc de neige, puis, elle referma soigneusement la lourde porte, et vint s'asseoir dans l'office, auprès de la cuisinière qui raccommodait un tablier de toile bise.

« Ils sont partis ? demanda le vieux cordon-bleu.

— Oui ; Monsieur a l'air d'un dogue, et Mademoiselle s'était requinquée, il fallait voir ! Elle avait sa belle robe bleue et des chaînes d'or et des pierres jaunes, et des dentelles, et des gants gris-clair, et des nœuds dans ses cheveux, mais, va, Jeannette, elle n'était pas plus belle pour çà! quel museau !

— On ne se fait pas à sa guise, répondit Jeannette d'un ton sentencieux; si on nous consultait, dame ! nous serions comme des déesses. Moi, je ne trouve pas mam'zelle Faustine si laide. Il y a pis : elle n'est pas marquée au B, elle est droite, elle a de bons yeux et elle court comme une biche.

— Vous êtes habituée à la voir, vous, Jeannette, sa figure ne vous fait plus d'effet.

— Possible.

— Elle sait bien qu'elle fait peur aux gens : elle avait l'air tout triste en se regardant dans son miroir tout à l'heure. M'est avis qu'il y a quelqu'un à qui elle voudrait paraître jolie.

— Vous croyez cela, Lambertine ? répondit Jeannette. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire tout bonnement que lorsque je sors avec mademoiselle et que nous rencontrons un certain jeune monsieur, elle prend un coup de feu, elle devient rouge comme de la braise, et qu'elle a remarqué que ce monsieur passe devant la porte à certains jours, alors, elle est à sa fenêtre, elle le regarde derrière le rideau.

— Puisque vous savez tout, vous savez le nom de ce monsieur ?

— Eh ! oui, c'est un baron ; il s'appelle M. de Charlemont.

— M. de Charlemont ! répondit Jeannette en secouant la tête, pauvre mam'zelle !

— Pourquoi ? pourquoi ? répondit la femme de chambre, avec l'anxiété de la curiosité. On dit qu'il n'est pas bien riche, et mam'zelle Faustine, si elle n'a pas de jolis yeux, a beaucoup de jolis écus, cela pourrait s'arranger.

— Je vous dis que non, ça ne sera jamais.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Dame ! Jeannette, vous êtes une ancienne, vous devez le savoir. Il y a bien quarante ans que vous servez monsieur ?

— Oui, oui, j'ai servi son père aussi, j'ai vu marier monsieur, j'ai connu feu Madame, et j'ai vu venir au monde mademoiselle Faustine. Je les connais tous, les tenants et les aboutissants, je sais ce que je dis.

— Eh ben ! je veux bien vous croire, et si ce mariage ne se fait pas, j'en serai fâchée pour mam'zelle, car elle y a mis son cœur.

— Elle le reprendra, il le faudra bien, répondit Jeannette. Et vous, Lambertine, allez donc vous coucher. Je les attendrai avec un bon bouillon ; monsieur aime ça.

— Bonsoir donc, Jeannette. »

Jeannette arrangea son feu, releva sa lampe, et se remit à la couture en réfléchissant, en regardant en arrière, comme le font volontiers les vieillards, qui, près du but, se retournent vers la route parcourue ; de temps en temps, elle disait à demi-voix :

« Un Charlemont ! allons donc ! pauvre Mademoiselle ! j'espère encore que cette effarée de Lambertine se trompe ! un Charlemont ! »

Elle retourna arranger son feu, dont l'édifice venait de crouler : derrière la braise ardente, on voyait une vieille plaque armoriée, qu'un héraut d'armes aurait blasonnée : *d'argent au mont de sinople, surmonté d'une étoile d'azur à six rais, avec deux sauvages pour support*, mais Jeannette ignorait jusqu'au nom de la science des d'Hozier ou des Sainte-Palaye et elle ne se doutait pas de ce que cette plaque enfumée aurait pu révéler aux initiés !

Après minuit, elle entendit la voiture et courut ouvrir la porte cochère. M. Malfroy descendit et aida Faustine à mettre pied à terre :

« Je prendrai du bouillon et un verre de Malaga, dit-il.

— Et moi, je monte, je suis fatiguée. Bonsoir, mon père.

— A demain, Faustine. »

Elle monta rapidement, elle entra chez elle et referma la porte de sa chambre en la verrouillant, comme si on l'eût poursuivie ; puis, dépouillant sa mante, détachant ses nœuds et ses bracelets, elle se jeta sur un fauteuil, placé près de cette toilette, où, trois heures auparavant elle s'était habillée avec quelque complaisance et, ne se contenant plus, elle pleura violemment en s'efforçant d'étouffer les sanglots et les cris qu'une douleur intime lui arrachait.

Ses larmes coulèrent longtemps, amères, inépuisables, sang de l'âme sorti d'une plaie secrète : elle n'avait jamais pleuré ainsi : les chagrins de sa vie, toujours venus de la même cause, s'épanchaient en ce moment. Enfin, elle releva la tête et ses yeux tombèrent sur le miroir, fortement éclairé. Encore une fois, elle y vit son visage, mais non plus calme, non plus à demi souriant, de ce sourire que l'on doit porter aux fêtes du monde. Ses cheveux en désordre, ses yeux rougis, ses traits altérés dénonçaient la douleur et l'égarement de la passion. Sa physionomie avait, en ce moment, quelque chose de funeste : elle se regarda avec colère et dit :

— O tête de Méduse ! que je te hais ! Je ne veux plus te voir ! »

Elle souffla les bougies, mais, jusqu'au jour, elle demeura, demi-vêtue, sur ce fauteuil, pleurant, rêvant, et succombant parfois à de courts sommeils qu'agitaient de mauvais rêves. Il lui semblait, qu'à travers des campagnes arides, elle poursuivait une figure qui fuyait devant elle ; elle voulait appeler, mais le cauchemar pesait

sur sa poitrine et étouffait sa voix; puis, elle demeurait seule, abandonnée et désespérée, il semblait que le monde eût croulé autour d'elle... elle se réveillait, elle luttait contre le sommeil, il la ressaisissait, et de nouveaux rêves, obscurs, terribles, la poursuivaient encore.

Le froid du matin la réveilla; elle était brisée et glacée, et pour prévenir les commentaires de sa femme de chambre, elle se mit au lit, et durant trois heures, elle put réfléchir et retourner de tous les côtés les mauvais rêves qu'elle avait emportés de la soirée de la veille. Enfin, vers neuf heures, elle se leva et descendit pour le déjeûner.

Son père l'attendait dans la vaste salle à manger, près d'un feu brillant, où la houille et le bois se mêlaient agréablement : il lisait le journal, et un volume de Paul-Louis Courrier était à portée de sa main. Simon Malfroy avait plus de soixante-neuf ans, mais droit et vert dans sa petite taille et dans sa maigreur solide, il semblait défier les assauts de l'âge et de la maladie. Son visage sec et brun, éclairé par des yeux vifs, promettait de l'intelligence, mais la bonté, la sympathie pour les autres ne s'y trouvaient pas, et rarement un rayon affectueux, un sourire bienveillant avaient attendri cette physionomie de calculateur serré et de froid philosophe.

Il regarda sa fille lorsqu'elle s'assit à table, en face de lui :

« Vous avez mauvaise mine, dit-il.

— J'ai fort mal dormi.

— Vous avez les yeux battus, on jurerait que vous avez pleuré.

— Quelle idée ! répondit-elle; pourquoi pleurerais-je ?

— Eh ! qui sait ? les femmes ont plaisir à pleurer; votre mère pleurait sans qu'on pût savoir pourquoi. »

Elle ne répondit pas : il mangeait de bon appétit, et en homme pour qui le repas a de l'importance. Elle buvait du thé, mais sans pouvoir avaler une miette de pain. L'affection réelle, instinctive, qu'elle éprouvait pour son père, n'allait pas jusqu'à la confiance : elle était gênée en sa présence : ce regard observateur, cette parole sardonique la glaçaient et refoulaient l'expansion dans son âme; aussi, elle ne s'étonnait pas que sa mère, qu'elle avait à peine connue, eût pleuré, souvent pleuré ! Le domestique entra, avec un journal de Bruxelles et des lettres. M. Malfroy décacheta aussitôt son courrier, lut et relut plusieurs lettres, et s'adressant à Faustine, il lui dit :

« Si vous pleurez pour avoir un mari, selon la vieille chanson :

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie;

voilà encore une occasion qui s'offre : mon vieux camarade Servaise m'écrit de Verviers et insiste encore une fois pour son neveu, qui est son héritier, par parenthèse. Il demande la main de la princesse.

— Oui, mon père, comme les princesses, on me demande sans m'avoir vue, et quand on m'aura vue, on persévérera, parce que ma fortune met un masque d'or sur ma figure.

— Possible. Mais, Faustine, vous auriez donc la faiblesse d'attacher du prix à une jolie figure?

— N'est-ce pas naturel?

— Rien de plus passager : vous savez ce qu'on disait de madame Récamier : *Otez-lui la peau, vous m'en direz des nouvelles.* La beauté passe, c'est une vérité commune, mais de plus, elle lasse, on s'en ennuie, ou bien on finit par ne plus la voir.

— Je ne sais, mon père, mais convenez qu'il est fâcheux de n'être demandée en mariage que pour son argent et qu'il vaut mieux être aimée, ne fût-ce qu'un mois, pour quelque chose d'intime et de personnel.

— Hé! l'argent ! c'est une qualité solide et indiscutable, celle-là. Mais brisons là : acceptez-vous les offres de Servais et de son neveu Frédéric? ils sont pressés, car il est question d'une banque pour Frédéric.

— Non, mon père, je n'accepte pas : veuillez remercier M. Servais.

— Décidément?

— Oui.

— Je ne vous contraindrai pas, vous le savez, car, à mes yeux, l'indépendance, garantie par la fortune, est le plus grand des biens. Si vous avez la sagesse de garder votre liberté, vous serez heureuse.

— Sans affections, mon père! »

Il leva les épaules :

« Les affections! dit-il. Vous avez lu des romans, Faustine. Je vous ai élevée selon mes idées, philosophiquement. et je vous croyais mieux trempée que cela. Vous souhaitez de l'attachement, de l'amour peut-être? »

La jeune fille rougit :

« Si un homme m'aimait? si je l'aimais?

— Fadeurs et fadaises! ces affections réciproques et tendres n'existent que dans les romans; où les rencontrez-vous dans la vie?

— A quoi sert de vivre alors?

— Je me le suis souvent demandé; le sentiment de la vie suffit pour qu'on s'y attache, et elle a de bons moments, la vie! jeune, je me suis amusé dans mes voyages; maintenant, je jouis de la fortune et du bien-être qu'elle donne. Quant aux grands sentiments, ils n'apportent que troubles et désenchantements; soyez sûre de cela. »

Elle soupira :

« Ne rien aimer! se disait-elle.

— Allons, poursuivit-il, en ouvrant une autre lettre, voilà mon fermier de Ninane qui me demande du répit : il se lamente comme un Jérémie.



— Le lui accorderez-vous, mon père?

— Jusqu'à la moisson, et s'il ne me paie alors son arriéré, il aura la plus belle saisie-brandon qu'on puisse voir. Les demandes, les supplications pleuvent; hier, c'était une quête pour les indigents; avant-hier, on me demandait un petit prêt de dix mille francs; aujourdhui, c'est le fermier... les pauvres riches ressemblent à un beau gros fruit que les guêpes dévorent. Souvenez-vous de cela, Faustine, et sachez résister. Ne soyez jamais dupe. »

Il se leva et se retira dans sa bibliothèque, comme il le faisait tous les matins. Faustine resta seule et mortellement triste : à ses chagrins intimes, la dureté de son père ajoutait je ne sais quelle aigreur désolante; tout l'horizon se fermait devant elle; elle cherchait en vain un refuge sur la terre, on lui disait que la terre n'était que trahison : elle ne songeait pas à chercher un refuge dans le ciel : jamais on ne l'avait ouvert à ses yeux; elle demeurait dans un isolement aride, comme les solitaires qui habitaient le désert de Nitrie, qui ne voyaient autour d'eux que des sables, semblables à un océan de poussière roulant sous un ciel de feu, mais au fond de leur âme était l'oasis: la foi en Dieu, la certitude de l'immortalité et les divins et radieux espoirs. Heureux solitaires!

II

LE PASSÉ.

Le père de Simon Malfroy était, à l'époque de la Révolution, cloutier à Chaudfontaine; il habitait, au bord de la Vesdre, la folle rivière, une antique chaumine, dont les murs disparaissaient sous des plantes grimpantes, et dont le toit de chaume ressemblait à un jardin, tant il était vêtu du velours des mousses, du bleu des iris et du vert sombre des joubarbes. A cet endroit, la rivière, barrée par quelques roches, formait de charmantes cascades, irisées au soleil, et elle baignait, quelquefois elle inondait, un jardin plantureux, rempli de légumes et de fruits.

Les Malfroy réunissaient aux gains de leur petite industrie, le fermage d'un pont, où tous, piétons, cavaliers, carrosses et charrettes, devaient payer une obole. Tant d'oboles amassées, tant de clous forgés et vendus, avaient fini par créer une petite fortune aux Malfroy : ils ne s'en vantaient pas, ils la cachaient avec un soin jaloux; ils vivaient pauvrement, ils travaillaient rudement; la mère Malfroy et son petit Simon, accroché à ses jupes, allaient recevoir le péage, pendant que le vieil Hubert forgeait, aidé seulement d'un apprenti, qui tirait le soufflet de la forge, entretenait le feu, puisait l'eau à la rivière, et, au besoin, faisait les commissions. Matin et soir, un mince filet bleuâtre s'échappait de la cheminée, le repas était frugal, les vêtements propres et rapiéciés; mais au fond d'un vieux bahut, se trouvait, bien cachée derrière des piles de linge, une cassette de fer, fabriquée par le vieux Malfroy et qui renfermait assez de pièces d'or pour changer la chaumière en maison, le potager en champs fertiles et les vêtements de bure en habits de drap et de soie. On n'y touchait jamais, on y ajoutait toujours, et le père et la mère se disaient parfois :

« Ce sera pour le petit.

— On pourrait en faire un prêtre, ajoutait la mère, il deviendrait curé et prébendier tout comme un autre.

— Un homme de loi, disait le forgeron; il est très finaud, et quand il tient un liard entre ses doigts, il ne le lâche pas.

Cette finesse et cet amour précoce de l'argent, Simon les devait à son père : il avait travaillé pendant toute sa vie, il avait porté le poids du jour, il s'était vu privé et il s'était privé lui-même; il avait amassé, sou à sou, goutte à goutte, ce trésor qui dormait et qu'il ne savait comment employer, mais en même temps il s'était amassé dans son âme un grand désir, non de jouissance, mais de possession et d'autorité. Il n'espérait pas le réaliser pour lui-même, mais dans le petit garçon fûté, seul fruit de sa tardive union, il voyait déjà un candidat aux positions supérieures de la société; un homme de loi, procureur ou tabellion, qui, en s'occupant de la fortune des autres, ferait la sienne; ou un régisseur de biens, qui ramasserait au moins les miettes de la richesse d'autrui. Régisseur du Prince-Evêque, par exemple, ou du comte de Warroy ou de la douairière de Lède, quel avenir!

Le bonhomme s'entretenait de ces pensées, en forgeant, ou en jetant ses filets dans les eaux claires, ou en cultivant les choux et les navets de son jardin : châteaux en Espagne qui lui semblaient bien éloignés, bien difficiles à bâtir; et il ne se doutait pas que les grandes tragédies politiques dont il entendait parler parfois, lorsqu'il allait à Liège et qu'il y vendait ses clous et ses truites, allaient le pousser au but, et que bientôt le mirage se changerait en réalité.

La Révolution avait éclaté en France; pendant longtemps elle n'eut pas un vif retentissement en Belgique; les communications étaient lentes, les nouvelles rares, on savait seulement que, dans un cataclysme effroyable, tout ce qui constituait l'antique France était abattu et brisé. Les gens instruits le savaient et réfléchissaient; le peuple ignorait, et les événements et leurs causes et leurs résultats; ce ne fut qu'en 1793, lorsque les Français eurent vaincu les Autrichiens à Jemmapes, lorsque des bandes de soldats, commandées par le général Charbonnier, eurent saccagé les antiques abbayes du Hainaut, lorsque la terreur de leur approche se répandit dans l'évêché de Liège, ce fut seulement alors que le cloutier comprit qu'il se préparait des choses nouvelles,

et que la propriété territoriale allait cesser d'appartenir aux abbayes, aux princes, aux nobles. Cette lueur se fit jour dans son esprit, elle fut comme un éclair joyeux; et il comprit et se frotta les mains, car il ignorait par quels services séculaires, par quels exploits et quelles vertus avaient été achetés ces domaines qu'il enviait à leurs possesseurs; aussi, lorsque les principes révolutionnaires s'implantèrent dans les Pays-Bas, lorsqu'on vendit les biens des églises et des monastères, lorsque tout le passé s'écroula, Hubert Malfroy fut bien plus satisfait que surpris.

Il se hasarda; il tira quelques ducatons de la cachette, et il acheta un coin de terre qui avait appartenu au Chapitre de Saint-Lambert; c'était une terre excellente, il la cultiva lui-même, il en obtint une admirable récolte, et l'an d'après, il acheta une petite métairie, ancienne propriété de l'abbaye de Stavelot, et il la loua à un jeune homme, qui, lui non plus, n'avait pas de préjugés sur les origines. Après la métairie, ce furent des prés arrosés par l'Ourthe, un joli bois dont les arbres centenaires tombèrent sous la hache, et enfin, deux maisons dans l'enceinte de Liège, qui avaient appartenu à des officiers du dernier Prince-Evêque. Ces biens, d'une réelle valeur, se vendaient à vil prix, parce qu'on ne comptait pas sur la durée des lois qui en autorisaient l'acquisition, et qu'on redoutait une contre-révolution rétroactive, qui aurait fait rendre gorge aux nouveaux possesseurs.

Malfroy ne craignait rien; la fièvre de l'avarice le tenait et lui criait le : *Apporte! apporte!* de l'Ecriture; il achetait, vendait, trafiquait, et en deux ou trois années, il eut en biens fonds une fortune considérable. Les lois contre les nobles et les émigrés s'appliquaient également en Belgique : beaucoup de familles riches et nobles du pays de Liège avaient fui l'oppression étrangère et s'étaient réfugiées en Allemagne; leurs propriétés furent mises à l'encan, et ce fut ainsi qu'Hubert Malfroy devint acquéreur d'un vieux château, situé en pleine Ardenne, et de la vieille maison où nous avons trouvé sa famille au commencement de ce récit.

Au début de cette révolution domestique, écho de la grande Révolution sociale, il avait caché son opulence de fraîche date; quand il fut convaincu que ses acquisitions revêtaient un caractère durable, qu'il était protégé, lui et ses biens si chers par les lois françaises, il s'enhardit, leva la tête, et sans étaler sa fortune nouvelle, il l'avoua. Il quitta le péage, vendit à un confrère du métier de Saint-Eloi, la forge, la chaumière et le jardin au bord de la Vesdre, et il vint s'établir, avec sa femme et Simon, dans sa grande maison de Liège.

Simon suivit les cours du collége; le petit paysan devint en peu de temps un bon écolier qui tint le haut bout dans sa classe, il semblait, d'instinct, s'associer aux vues de son père et se hausser de tout son pouvoir vers les sphères supérieures de la société, où l'intelligence tient sa place aussi bien que le rang et les richesses; il oubliait son énergique patois wallon, il apprenait le français, le latin et ce qu'on enseignait d'histoire au temps de l'Empire; il parlait bien, il avait une tenue raide et correcte, et les vieux bourgeois qui le voyaient passer, fier de son uniforme bleu, dans les rangs des écoliers, ne reconnaissaient pas l'enfant qui courait jadis, pieds nus, sur le pont de Chaudfontaine et récoltait pour sa mère, les liards des passants.

Sa mère ne se façonnait pas, elle, à cette vie nouvelle : elle regrettait sa bourbe, comme la regrettait une illustre parvenue : elle regrettait tout de sa vie passée : ses travaux rustiques, son petit ménage, l'animation du pont qui lui permettait toujours d'échanger quelques paroles avec les voyageurs : paysans, moines, soldats, colporteurs; elle regrettait ses marmites, son chou, son tablier, le bruit de la forge et le murmure des eaux; mais il fallait renoncer à ce rustique paradis : Hubert Malfroy ne voulait plus quitter Liège, ni les nouvelles affaires dans lesquelles il s'était engagé; cet homme du peuple était devenu en peu d'années un financier habile; il échangea, il prêta, il avança des capitaux, il fit de la banque, et, on le disait tout bas, de l'usure, et il accrut de plus en plus ses richesses inespérées. Les secrètes aspirations de toute sa vie étaient satisfaites et au-delà : il possédait, sans jouir, car il ne s'accordait pas les jouissances que la fortune peut donner; il travaillait, il s'ingéniait plus peut-être que lorsqu'il forgeait ses clous, mais aujourd'hui comme alors, il avait les âpres bonheurs de l'avare, il voyait l'or et les billets remplir les profondeurs d'un coffre-fort, comme autrefois les ducats sa petite cassette de fer.

Sa maison avait l'apparence la plus modeste : il n'avait que les meubles strictement nécessaires; une seule domestique, robuste fille wallonne, suffisait à nettoyer le vaste immeuble et à préparer les sobres repas; elle travaillait trop au gré de madame Malfroy, qui ne trouvait pas à glaner, là où le balai et les bras de la servante avaient passé; pour employer ses longues heures, elle filait, seul travail féminin qu'elle connût, ou bien elle s'occupait du jardin, pauvre jardin, disposé à l'ancienne mode française, avec de beaux parterres remplis de fleurs, et des ifs taillés en candélabres et en autels; les ifs demeurèrent, mais les roses, et les œillets, et les lys et les héliotropes durent céder le terrain aux pois et aux haricots; fidèles images de leurs anciens maîtres, gens de noble race qui avaient pour successeurs les roturiers et les paysans!

Cette antique maison et le château situé dans les Ardennes, appartenaient tous deux aux Charlemont, ancienne famille qui avait tenu une noble place dans les annales de la principauté

de Liège et qui ne comptait dans sa longue série d'ancêtres, que des hommes vaillants et justes, toujours fidèles à leur pays et à leur Dieu.

Quand la France triomphante s'assujettit les Pays-Bas, les de Charlemont émigrèrent en Allemagne, pour éviter le joug étranger; leurs biens furent confisqués au profit de la nation, mis en vente, et achetés par Hubert Malfroy. Il loua le château et les terres, et garda pour lui la maison patricienne.

Pendant ce temps, ses prédécesseurs vivaient à Cologne, du produit de quelques leçons de français que donnait le baron, et d'ingénieux ouvrages d'aiguille, fruit d'un assidu travail de sa femme. Ils avaient deux enfants, nourris, élevés en exil, dans cet amour passionné de la patrie, dont les exilés ont le secret.

Les années se passèrent; madame Malfroy mourut, peu âgée encore; l'ennui et la langueur causèrent sa mort, elle s'éteignit, privée du grand air, des travaux rustiques, des humbles et salutaires fatigues qui avaient rempli la première partie de son existence. Ni son mari, ni son fils ne s'aperçurent beaucoup de sa perte: elle tenait si peu de place! Simon arriva à l'âge d'homme, et fit des études de Droit avec le même succès qui avait présidé à ses études classiques: il devint, selon le rêve de son père, un homme de loi, il plaida, non aux assises, mais dans les affaires commerciales, et il acquit, grâce à son savoir et à sa dextérité, une véritable notoriété. Il était signalé comme un homme froid, âpre dans ses calculs, et allant dans ses entreprises et ses affaires, jusqu'à la ligne de démarcation qui sépare à la rigueur la probité de l'indélicatesse; les exemples de son père avaient grandi en lui : il préférait l'argent à tout, le regardant comme la clef et le levier de tout: en cela, il devançait son époque, qui gardait encore quelques aspirations généreuses et désintéressées. On comprend que le cœur, le besoin d'affection ne l'importunassent guère : il se maria pourtant : il épousa la riche fille d'un vieux notaire, personne innocente et crédule, qui lui apporta beaucoup de biens et encore plus d'illusions.

Installée dans la vieille maison des Charlemont entre son rude beau-père et son froid mari, la pauvre Octavie Malfroy se sentit d'abord contrainte, puis glacée, puis, parfaitement malheureuse. Elle avait vu de près le ménage de son père et de sa mère, qui s'entendaient à merveille, se consultaient toujours et s'aimaient en cheveux blancs, et, à défaut des romans qu'elle n'avait pas lus, cette simple et touchante image du bonheur conjugal lui créait un idéal qu'elle ne put réaliser. Elle essaya timidement : les témoignages affectueux ne rencontraient qu'une indifférence polie; elle chercha à gagner le cœur du fils par ses attentions envers le père, mais celui-ci se regimba et trouva que les plats choisis coûtaient cher, et qu'il était bien inutile d'avoir un tapis et des meubles commodes; elle voulut causer avec son mari, s'intéresser à ce qu'il aimait, il coupa court, et après des essais infructueux, elle se plongea dans cette solitude du cœur, la plus cruelle de toutes, et dans cette infortune, d'autant plus amère, que la volonté d'un autre pourrait la faire cesser et changer des jours sombres en jours de soleil.

Heureusement, elle tenait de sa mère une véritable piété, heureusement, après quatre années de mariage, il lui naquit une petite fille, Faustine; elle jouit pleinement de son bonheur maternel pendant quelques années, l'enfant la connaissait, l'aimait et lui tenait lieu de tout autre bien, quand une courte maladie saisit la pauvre mère, qui s'en alla dans une autre vie, en ne regrettant absolument que sa fille.

Les deux hommes, mari et beau-père, furent un peu attendris par cette mort prématurée; ils s'occupèrent de l'enfant qui gémissait, et, à la grande surprise de l'entourage domestique, le vieux Malfroy acheta à sa petite-fille, une magnifique poupée de Paris. Il était *fey*, comme disent les Écossais, car, après cette dépense si peu conforme à son caractère, il mourut bientôt, et rejoignit sa belle-fille et sa femme dans le cimetière des Chartreux.

Simon Malfroy ne changea pas grand'chose à son mode d'existence, il renonça au barreau et se consacra tout entier aux soins de sa grande fortune; il voyagea quelque peu, il se forma une bibliothèque et il fit arranger sa maison et remit en place les vieux meubles de Charlemont, relégués au grenier; il fit élever Faustine chez lui, par une institutrice qui venait lui donner des leçons. Il rédigea lui-même le programme assez étendu de cette éducation; la religion y figurait comme un art d'agrément, la musique ou la danse; Faustine apprit la lettre du catéchisme, qu'elle oublia bien vite et n'en comprit jamais l'esprit; sa première communion, cette époque mémorable, cette aube du chrétien, qui renferme les promesses du temps et de l'éternité, ne lui laissa qu'une impresssion faible et passagère: elle avait surpris une expression moqueuse sur les traits de son père, lorsque, la veille, humblement, elle lui avait demandé pardon de ses fautes. Il ne l'accompagna pas à l'église, elle n'y fut suivie que par sa pauvre servante, la servante de sa mère, qui pleurait en la voyant approcher de l'autel. Quand le jour fut achevé, personne n'en parla plus, le souvenir, insensiblement, s'en effaça, même de la mémoire de Faustine; son cours de religion était terminé, elle n'entendait plus parler de Dieu, et une messe basse, entendue le dimanche, ne suffisait pas à graver l'idée divine dans sa tête, ni l'amour divin dans son cœur.

Faustine aimait la lecture: son père lui avait

donné les livres, écrits en ce temps-là pour l'enfance; lorsqu'elle sut par cœur l'aimable Berquin, le fade Bouilly, l'utilitaire miss Edgeworth et la raisonnable madame Guizot, elle chercha autre chose, elle interrogea la bibliothèque paternelle: tout foisonnait là-dedans, les antiques livres de Droit, les *Coutumes* et les *Placards*, les livres d'histoire, les *Chroniques de Jean-d'Oultre-Meuse* et tous les livres curieux sur l'histoire particulière du pays, les ouvrages philosophiques du XVIIIe siècle, les auteurs classiques grecs, latin et français, Buffon et ses collaborateurs, et les historiens modernes, et enfin, (tribut payé au temps actuel), beaucoup de romans; Simon Malfroy ne les détestait pas, et il en lisait quelques pages le soir, avec un cigare et un verre de vin du Rhin. Lorsque Faustine dit à son père :

« Je voudrais quelques livres. »

Il alla aux rayons, prit une brassée de volumes, la jeta sur les genoux de sa fille en disant :

« Choisissez! »

Ils étaient tous là, les séducteurs, les corrupteurs, sous leurs masques charmants, avec leurs voix de sirènes: Balzac, Soulié, Sand, Sue; elle les prit, elle les lut, elles les relut, elle s'en assouvit, et le poison s'infiltra dans ses veines. Le cœur tendre, affectueux qu'elle avait reçu de sa mère, s'éveilla; elle rêva: rêves d'un amour immortel, sans nuages et sans terme, éclos, tantôt sous les beaux ombrages du pays de Valentine, tantôt au milieu des luxueuses demeures, décrites par Balzac, tantôt heureux, tantôt contredit, mais toujours répandant son ivresse dans l'âme, et lui faisant oublier les vulgaires ou sombres réalités de la vie dans l'enchantement d'une existence à deux, confondue en une seule.

Ce pauvre cœur de Faustine fut séduit par ces dangereux mensonges; elle perdit pied, comme un nageur novice, elle fut entraînée sur les vagues de la fantaisie vers des rivages imaginaires: elle rêvait une affection réciproque, elle avait tant d'attachement à donner! mais, préoccupée d'elle-même, de son avenir, d'un mariage qui devait lui apporter cette félicité unique, elle s'aperçut avec une amère douleur, que les dons extérieurs lui avaient été refusés. A ses premières apparitions dans le monde, elle surprit une observation piquante, faite tout bas; elle devina que tous la trouvaient laide, elle s'efforça de lutter, en se montrant aimable et prévenante, en prenant ainsi, par son esprit, sa bonne grâce, sans oublier sa fortune, une place dans la société... Hélas! un minois de seize ans, une petite fille sortie de pension la veille, n'avait pas de peine à l'éclipser: elle était classée, dès ses débuts, au rang de celles qui ne peuvent prétendre à plaire, qui ne sauraient être aimées, et que le désir d'aimer rendrait ridicules, elle le comprit lentement, mais douloureusement: elle aima peut-être, en secret, qui le sait? mais ses yeux prudents et ses lèvres closes ne trahirent pas le mystère de son âme; elle fut demandée en mariage, à plusieurs reprises, par des hommes qui la connaissaient à peine, elle refusa fièrement; son père ne la contraignit point: il ne la rendait pas heureuse, car il eût fallu une grande affection pour satisfaire cette âme affamée d'amour; mais il la laissait libre, et il pensait que la liberté jointe à la fortune constituait une part de bonheur dont Faustine aurait pu se contenter.

La religion et la raison auraient pu, en effet, trouver dans cette situation des éléments de bonheur, mais l'âme ardente de Faustine, son imagination nourrie de chimères, voulaient autre chose: c'était à un mari aimé, préféré qu'elle eût voulu sacrifier fortune et liberté; en vain les années s'écoulaient, la première fleur de sa jeunesse était fanée, le cœur ne vieillissait pas, et le même instinct la poussait au-devant des mêmes déceptions. Jamais ses préférences, ni ses chagrins ne servirent de pâture à la risée du public, le secret de ses inclinations éphémères ne fut jamais trahi, elle cacha ses peines sous une orgueilleuse froideur, et ceux qui la voyaient la jugeaient vouée au plus égoïste célibat. On ne se doutait pas que ce cœur si bien voilé battait encore trop vite.

Nous allons reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

M. Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

SUR LA PISTE

Comme il pleuvait ce jour-là! L'eau ruisselait de toutes parts : il en tombait à flots des nuages sur les toitures élevées; il en tombait des toitures sur les murailles mal préservées; il en tombait des murailles sur le seuil des portes et sur l'appui des fenêtres! Elle s'infiltrait dans les greniers par les tuiles mal imbriquées; elle s'insinuait dans les caves par les soupiraux entr'ouverts; elle glissait même jusqu'aux charbons du foyer par le tuyau droit de la cheminée! Les charbons s'é-



teignaient à demi avec un frisson qui faisait dresser l'oreille au chat Muc, et la fumée emplissait la chambre. Mais mademoiselle Églantine Joubert n'y prenait pas garde : attribuant à l'état de ses lunettes le trouble momentané de sa vision, elle essuyait patiemment les verres, et recommençait l'opération toutes les fois qu'un nuage flottait de nouveau sur son papier.

Le chat Muc, les poignets renversés sur sa poitrine velue et les yeux clos en apparence, faisait son ron ron sur un coin de la table ; mais son regard vert, dissimulé par le rapprochement des paupières, suivait curieusement la plume de sa maîtresse écrivant :

Mon Journal.

Ce titre alléchant coiffait chaque feuillet d'un manuscrit volumineux en élaboration. D'autres les avaient sans doute précédés, et quelque serrure discrète défendait contre tout regard curieux ces intimes épanchements du passé ; mais mademoiselle Églantine Joubert si absorbée qu'elle fût par les préoccupations de l'heure présente, ne les oubliait pas et de fréquentes allusions les éveillaient sous sa plume, parmi les faits récents et les incidents du jour. Elle écrivait, les doigts tachés d'encre bleue, et l'air satisfait d'elle-même :

« L'âpre hiver égrène ses derniers pleurs séchés entre ciel et terre par les langues folles des jalouses rafales ; d'épais nuages aux teintes sombres mais variées s'accrochent à la cime rocheuse des pics sourcilleux, à la flèche aiguë des clochers gothiques, au front altier des chênes séculaires, et la foule humaine qui rampe à leur ombre menaçante les redoute et baisse un front craintif.... ! Moi, je plane au-dessus.... Je les vois flotter à mes pieds en tourbillons brumeux et je dresse ma tête dédaigneuse en pleine lumière astrale. A quoi bon abaisser les yeux jusqu'aux plates réalités de la vie ?.... A travers le concert harmonique des rêves ensoleillés, j'entends malgré moi l'écho vague des bruits criards d'en bas.... Mon étourdie femme de chambre vient de casser la glace polie de ma coquette pysché ; mon indolente cuisinière a laissé mes provisions hivernales geler dans le silencieux office, sans profit même pour les rats avides qui méprisent ces produits maintenant avariés ; ma couturière inhabile m'envoie une robe de gala manquée sur toutes les coutures ; mon coiffeur affairé garde indéfiniment ma fausse natte en réparations, ce qui me condamne à une indigence capillaire préjudiciable à mes névralgies dentaires ; mes locataires distraits oublient l'échéance des loyers ; mes fournisseurs malhonnêtes réclament le montant de certaines notes que j'ai payées sans exiger le reçu ; mon voisin processif m'inonde d'assignations brutales et de papiers timbrés au sujet d'un mur mitoyen ; mon vin généreux se pique dans les tonneaux cerclés de fer ; mes confitures aux tons de pourpre et d'or tournent à l'aigre dans les vases transparents ; une notable partie de mon linge d'un fin tissu est devenue l'innocente proie des flots en courroux qui l'ont entraînée vers la mer immense lors de la dernière lessive.... bagatelles que tout cela ! et que m'importe ?.... Mon sang vermeil n'en coule pas plus agité dans mes calmes artères ; mon cœur ferme n'en précipite point ses pulsations ; mon esprit impassible ne se sent pas troublé par ces mesquines épreuves !

Le cœur sans fond, l'esprit sans bornes.... l'esprit sans bornes, le cœur sans fond, tout est là. C'est l'alpha ingénu et l'oméga mystérieux, le commencement juvénile et la fin préparée, la cause inconsciente et l'effet prévu, le seuil vague et le terme précis ! c'est la nuit ténébreuse et le jour aux innombrables rayons !.... C'est la solitude féconde ou stérile ; c'est la foule idolâtre ou haineuse ; c'est le foyer chaud où chante le grillon noir ; c'est la famille aimée etc, etc, etc !

Mademoiselle Églantine Joubert avait tellement accumulé les adjectifs qu'ils commençaient à se faire un peu rares sous sa plume ; la plume hésita, si audacieuse et si prolixe qu'elle se fût montrée jusque-là, et les yeux de la vieille fille demeurèrent fixés sur ce mot « famille » dont l'encre miroitait encore ; ils s'y attachèrent même tellement qu'ils semblèrent bientôt ne voir plus que lui ; quelques larmes leur montèrent aux paupières, mais ce voile humide ne les empêchait pas de contempler à travers son mouvant réseau les images du passé.... des silhouettes d'abord vagues, puis nettes, puis lumineuses, émergeaient de l'ombre ; les visages autrefois aimés lui souriaient encore ; elle entendait de nouveau les voix familières éteintes dans le silence de la tombe ; et ses jeunes ans refleurissaient aux rayons du souvenir. Des lambeaux de vieux refrains chantés faux par son père se mirent à flotter par toute la maison qu'ils égayaient jadis ; ce père, tendre jusqu'à l'idolâtrie, indulgent jusqu'à la faiblesse, avait eu pour sa fille toutes les admirations et toutes les gâteries ; aux lueurs trompeuses de ce culte inintelligent, Mademoiselle Joubert pouvait se croire belle entre toutes, idéalement douée des charmes de l'esprit et des grâces du corps, incomparable enfin ! Si elle n'alla point tout-à fait jusque-là, du moins en approcha-t-elle beaucoup.

« Qui la méritera jamais ? » murmurait l'excellent homme en la voyant traverser un salon ou s'asseoir au piano.

« Elle est digne d'un trône ! » soupirait-il, si elle prenait le dé d'une conversation, si elle ébauchait une aquarelle ou si elle tourbillonnait une valse.

Et la jeune fille, entendant cela, prenait insensiblement des airs de déesse en exil parmi les humbles mortels, comme Apollon chez les bergers. On les remarqua peu d'abord et les propositions matrimoniales affluèrent autour de ses vingt ans ; mais comme aucune d'elles ne s'appuyait sur le trône attendu, elle les repoussa sans

autre examen. Cette dédaigneuse attitude faisait petit à petit le vide autour d'elle, cependant; et les ans passaient lui enlevant les grâces de la jeunesse comme les bises automnales arrachent aux corolles, leurs pétales parfumés. Les amies plus pratiques, selon l'expression qui commençait à se répandre, avaient édifié leurs vies sur de sérieuses bases; elles s'appuyaient au bras d'un mari; elles refleurissaient dans leurs enfants; elles se réchauffaient le cœur au foyer de la famille.... tout cela manquait à Églantine : elle ne conservait plus de sa jeunesse que ce petit nom printanier, dissonance frappante parmi la mélancolique symphonie de son arrière-saison, ce qui faisait dire à un prétendant jadis repoussé :

« Il ne reste plus à cette rose.... que ses épines! »

Hélas! elle en avait de plus d'un genre : les unes accrochaient les passants; les autres se tournaient contre Mademoiselle Joubert elle-même, et sous le coup de leurs saignantes blessures, elle sentait s'accroître chaque jour des regrets superflus.... Mais de quelle nature étaient ces regrets?... N'accusait-elle pas plutôt la destinée qu'elle-même? et si elle avait pu recommencer sa vie, n'aurait-elle point marché encore le front dans les nuées et le cœur dans l'illusion?....

Quoi qu'il en soit, un événement douloureux lui permit de continuer pour un autre le rêve personnel interrompu forcément : son unique sœur, frappée en plein bonheur par la mort d'un mari tendrement aimé, succomba lentement aux douleurs du veuvage et quitta ce monde en laissant un fils qu'Églantine s'empressa de recueillir. Ses espérances trompées refleurirent pour cette jeune existence; ses aspirations d'épouse et de mère, demeurées sans emploi jusqu'alors, se sentirent une raison d'être; et meurtrie par la réalité, de nouveau elle se plongea dans le rêve au profit de Gontran.

« Au profit, ne serait pas le mot convenable, il aurait plutôt fallu dire « au préjudice » si Mademoiselle Églantine fût demeurée la seule éducatrice de son neveu; mais elle s'adjoignit, à propos, un vieux prêtre sans paroisse, l'abbé Macord, jadis capitaine de cuirassiers, dont l'influence à la fois religieuse et militaire contrebalança heureusement la sienne : l'enfant prit de son maître la netteté de caractère et l'austérité de conscience; il reçut de sa mère adoptive une délicatesse de sentiments, une tendresse de cœur qui se dépouillèrent en lui de leurs exagérations maladives, et quand ses vingt-cinq ans sonnèrent, c'était un beau garçon bien campé, bien planté comme disait l'abbé Macord, timide avec les femmes, respectueux pour les vieillards et brave devant le danger.

En évoquant à cette heure les affections mortes, en recommençant, comme elle le faisait chaque jour, la chronologie et la nécrologie de ceux qu'elle avait aimés, Mademoiselle Joubert arrivait par degrés, du passé au présent, pour continuer la chaîne de famille.... bientôt l'ombre pâle des morts s'effaça dans les brumes d'outre-tombe, et le visage de Gontran se dessina vivant et joyeux pour les yeux charmés de la vieille fille, qui oubliait devant lui la page inachevée de son journal et la pluie monotone qui l'empêcherait de se rendre ce jour là chez madame Ambayle sa vieille amie.

Heureusement madame Ambayle, exempte des rhumatismes et des catarrhes qui menaçaient Églantine, affrontait sans inconvénients la pluie et le soleil. Devant le débordement des gouttières elle comprit que la vieille demoiselle ne pourrait point sortir; et, tout au rebours de la montagne qui attendait Mahomet, ce fut elle, montagne ambulante de chair et d'os, qui se dirigea vers le prophète figuré par sa fluette amie.

Et vraiment elle eut bien raison : Comment ces deux femmes se fussent-elles passées l'une de l'autre un seul jour? « L'amitié naît des contrastes » a-t-on dit. Mademoiselle Joubert et madame Aubayle en offraient une preuve : aussi complètement dissemblables au moral qu'au physique, elles s'attiraient, se complétaient, se fixaient par leurs divergences, se servaient mutuellement de repoussoir, et entretenaient leurs forces vives dans un antagonisme généralement courtois qui rapprochait leurs cœurs en raison directe de la distance séparant leurs esprits.

Mademoiselle Églantine reconnaissant le coup de sonnette ami, essuya vivement sa plume et la remit en place; puis elle referma son journal, et comme madame Aubayle se frottait longuement les pieds au paillasson du corridor, elle eut le temps de serrer le précieux manuscrit dans sa cachette, de préparer le fauteuil favori de la visiteuse et de se composer une contenance.

Enfin la porte s'ouvrit et le chat Muc qui n'aimait pas madame Aubayle en profita pour aller faire son tour de cuisine.

« Vous ne m'attendiez point par ce temps-là, j'imagine? s'écria la survenante. On ne mettrait pas un chien dehors et, sans mes doubles semelles, je ne sais comment je m'en serais tirée. Mais c'est égal, je ne me plains point : les sources manquaient d'eau, et chaque goutte de pluie vaut une pièce de cent sous, disent nos fermiers. »

Cette prosaïque appréciation des averses laissa mademoiselle Joubert indifférente. Elle indiquait silencieusement à la visiteuse, le fauteuil préparé.

« Ah! mais non! protesta celle-ci; un fond blanc, des soies d'Alger! Y pensez-vous? et moi qui goutte comme un arrosoir! Je vais chercher une chaise de paille dans votre cabinet de toilette. »

Avant qu'Églantine eût songé à s'y opposer, la chose était faite, et madame Aubayle retroussant le bas de sa robe, présentait au feu ses larges semelles qui ne tardèrent pas à fumer.

« Vous ruisselez en effet; Annette va vous éponger, dit la maîtresse de la maison en sonnant sa femme de chambre.

— Laissez donc, laissez donc, ne dérangez personne, je m'en tirerai bien toute seule. »

Et madame Aubayle détachant son châle le déployait à bras tendus devant la cheminée.

« Il me servira d'écran, expliqua-t-elle et ce ne sera pas de trop, car vous avez toujours des feux, oh! mais des feux!... c'est ce qui vous étiole, ma chère! quelle santé résisterait à cette température de serre chaude.

— Ah! dame, que voulez-vous? on ne peut pas traiter de même tous les tempéraments. Je ne suis pas née fermière, moi! »

Madame Aubayle prit-elle l'allusion pour un compliment? Sans doute, car elle fixa un regard complaisant sur ses chevilles arrondies qui fumaient encore et sur les bras rebondis qui remplissaient ses manches. Puis avec une compassion généreuse :

« C'est vrai, fit-elle, tout le monde ne possède pas dans les veines assez de chaleur naturelle pour ménager ses bûches quand les lilas se défleurissent et que les fruits sont noués sur les branches comme aujourd'hui. Savez-vous ce qu'il vous faudrait?... c'est un appétit semblable au mien. Ah! l'estomac, l'estomac, voyez-vous, tout le reste de la machine en dépend : « Dis-moi combien tu manges et je te dirai comment tu te portes! »

Mademoiselle Églantine leva les yeux au plafond comme pour prendre la rosace à témoin de ce choquant réalisme.

« Voyez-vous, continua son amie sans remarquer cette muette protestation, si vous parveniez à faire comme moi vos quatre repas quotidiens, il vous viendrait, à la longue, du sang aux joues et de la graisse sur les os.

— Et après?... »

Cette apostrophe dédaigneuse interdit la femme grasse et lui coupa brusquement la parole. Son amie en profita pour s'en emparer :

« Et après?... redit-elle; nous sommes un mystérieux composé d'ange et de bête, de corps et d'âme. Si l'ange ne dompte pas la bête?... Si l'âme n'asservit pas le corps?... Concluez vous-même! l'âme qui palpite en nous, c'est la lame plus ou moins bien trempée. D'un acier inférieur, elle demeure inerte et la rouille la ronge. Est-elle au contraire d'un parfait métal, d'une trempe supérieure, d'un fil irréprochable, elle s'échauffe dans le fourreau, elle s'y agite d'elle-même, elle l'use irrémédiablement, elle l'use! elle l'use! » répétait mademoiselle Églantine en attachant un fier regard sur son propre fourreau assez détérioré pour attester la trempe supérieure d'une lame impitoyable.

« Ce n'est pourtant pas l'abbé Macord qui lui souffle ces comparaisons militaires, » songeait madame Aubayle au lieu de répondre.

Mademoiselle Joubert ne vit dans le silence de son amie qu'une confusion trop justifiée par l'état florissant d'un épais fourreau, et jouissant de son triomphe avec modestie, elle ajouta :

« D'ailleurs, il ne dépend pas de nous de changer notre nature; nous devons la subir telle que nous l'avons reçue, sauf à la modifier quelque peu. Aux uns la poésie; à d'autres la prose. A ceux-ci des ailes pour s'élever en volant; à ceux-là ». . . . .

Les gros pieds enfin séchés de madame Aubayle se cachèrent d'eux-mêmes sous ses jupes comme s'ils se fussent d'avance reconnus dans la description commencée.

Églantine toutefois ne termina pas cette description : elle relevait la pelle à feu rudoyée au passage, par l'un des pieds honteux.

« Et, tout bien considéré, reprit-elle au bout d'un instant, je me demande parfois si les parts ne sont point égales plus qu'elles ne le paraissent?... Il faut payer tout privilege, hélas! Je le sais trop! les jouissances immatérielles s'achètent comme les autres et de trop riches dons intellectuels, une imagination trop puissante...

— En effet, la vôtre n'a pas toujours pris le mors aux dents pour votre plus grand bien, ma chère amie, et son dernier mot n'est point dit; car si j'en juge par certains symptômes à moi connus, elle se réveille depuis quelque temps d'une façon qui...

— L'auriez-vous crue parfois endormie? demanda mademoiselle Joubert offensée. Non, Catherine, non : elle n'a point sommeillé, je vous le certifie. Seulement elle traverse par instants des phases mystérieuses, où elle se replie et s'alimente d'elle-même. Cependant il est telles ou telles circonstances où les voix intérieures ne suffisent plus... on cherche le contact d'autres intelligences même inférieures; on désire un avis, on provoque un conseil et c'est prudent, car enfin on peut se tromper! »

« On peut se tromper! » était-ce bien à elle-même qu'elle faisait allusion en disant cela?

Madame Aubayle en eut quelque idée, et pressentit un rôle de conseillère qui d'avance la remplit de fierté. Il n'y avait pas de quoi vraiment, son amie ne la consultant jamais que pour agir au rebours de son opinion.

« Si Catherine qui a les vues courtes, le jugement étroit et les sentiments frustes, se disait-elle, penche d'un côté, c'est que le vrai, le beau, le mieux sont de l'autre côté... »

Et voilà comment, pour connaître cet autre côté, la vieille demoiselle ne prenait aucune détermination sans que la vieille dame lui eût indiqué une voie contraire.

Cette fois, le cas étant plus grave que de coutume, elle soigna son exorde, échauffa le discours et en condensa la péroraison.

Madame Aubayle, les mains nues comme si ses gants l'eussent gênée pour entendre, tournait

méthodiquement ses pouces en regardant le feu. Parfois une objection lui venait à l'esprit, une remarque ou une question lui montaient aux lèvres; elle arrêtait le mouvement giratoire de ses pouces et tentait de parler. Mais un « permettez! » de la discoureuse coupait net sa phrase en deux. Enfin, quand mademoiselle Joubert eut tout dit ou presque tout, elle s'arrêta essoufflée, s'essuya le front comme si la sueur y eût perlé; puis conclut par un « Qu'en pensez-vous? » qui laissait le champ libre à la conseillère.

« Ce que j'en pense? répondit-elle en remettant un gant, ce que j'en pense?... Mais je pense que vous avez raison... »

Ici mademoiselle Joubert eut un imperceptible froncement de sourcils: les deux femmes allaient-elles donc se trouver d'accord sur ce sujet capital?...

« Oui certes, vous avez raison, reprit la grasse Catherine. Il n'est pas toujours sage de laisser les garçons s'ancrer dans le célibat, et quand un jeune homme a passé vingt-cinq ans, le moment est venu de lui dire: « Mon ami, ouvre l'œil et cherche femme! »

— Oh! je vous arrête ici, chère amie! Dire à Gontran: Ouvre l'œil, je l'admets, bien que l'expression manque absolument d'élégance; mais ajouter: « cherche femme ». Non, cent fois non! ce soin me regarde. J'entends lui choisir une compagne, comme je lui choisissais autrefois ses jouets, comme je lui choisis encore ses cravates. Est-ce que les garçons se connaissent en fiancées? Est-ce qu'ils ont le coup d'œil assez perspicace, le jugement assez formé pour s'écrier sûrement: « C'est elle! »

— Comment c'est elle?

— Oui, c'est-à-dire: Voilà celle qui fera mon bonheur.

— Dame... en fait du bonheur qu'ils désirent, ils doivent être meilleurs juges que personne, car chacun comprend le bonheur à sa manière, à ce qu'on prétend, bien qu'à mon avis, il n'y ait qu'une seule façon d'être heureux: s'aimer! et une seule base solide à l'amour conjugal: l'estime. »

C'était simple, beaucoup trop simple pour Églantine qui ne put réprimer un léger mouvement d'épaules.

« Eh! chère amie, s'écria-t-elle, on n'aime pas seulement une femme avec son cœur, parce-qu'elle est honnête, qu'elle dirige correctement sa maison et qu'elle élève ses enfants dans la crainte de Dieu! On l'aime avec ses yeux parce-qu'elle est belle; on l'aime avec son intelligence parce qu'elle est spirituelle; avec son âme parce qu'elle est artiste et poète; avec son orgueil parce qu'elle rayonne! Et toutes ces amours étant nécessaires au bonheur conjugal bien compris, un garçon distingué qui a conscience de sa valeur, ne peut s'éprendre que d'une étoile. Seulement il faut l'aider à la découvrir.

— Ainsi, ma bonne amie, c'est à décrocher les étoiles que va désormais se passer votre temps? quelle tâche!

— Elle ne m'effraie point, Catherine, et je compte la mener à bien. J'aurai besoin d'un peu de concours cependant, et je sollicite le vôtre. Une santé robuste qui réclame du mouvement vous lance beaucoup de tous côtés; vous connaissez une foule de gens dont je sais à peine le nom et vous pourriez me renseigner... »

Madame Aubayle fit une singulière moue... que signifiait donc cette moue-là?...

— Oui, reprit son interlocutrice, vous me dresseriez facilement une liste des meilleurs partis des environs, car il est inutile de nous arrêter aux autres. J'examinerais, je réfléchirais, je....

— Et Gontran?

— Oh! Gontran serait de mon avis, n'en doutez pas! Et, tenez, puisque nous voilà seules et que la pluie nous défend contre les importuns, pourquoi ne commencerions-nous pas tout de suite le dénombrement des héritières?

— Comme vous y allez, Églantine! Enfin, si cela presse tant...

Madame Catherine, la bouche un peu pincée, remit son autre gant et compta sur ses doigts:

— Deux, quatre, sept, neuf, dix... Dix oui! Non, c'est trop; rabattons en... vous n'admettriez jamais tant d'étoiles pour un seul département. A propos, de quelle grandeur vous la faut-il? Neuf... huit... sept... six... C'est assez: avec un numéro de plus, nous risquerions de nous abaisser aux vers luisants. »

Mademoiselle Joubert ne remarqua pas l'ironie contenue dans ces paroles ou dédaigna de s'en froisser. D'ailleurs sa conviction était faite à l'avance;—elle n'attendait que l'opinion contraire de son amie pour se fixer irrévocablement.

« Nous avons d'abord ici Mademoiselle Caloir: dix-huit ans, bonne éducation, belle dot...

— Allons donc! la fille d'un banquier! ces gens sont Crésus aujourd'hui; mais ils peuvent devenir Job demain. Et puis il y a un droguiste dans la famille, ma chère! voyez donc un peu ce bonhomme appeler Gontran mon cousin! vous n'y pensez pas!

— Préféreriez-vous Mademoiselle de Marnous? tous comtes ou barons cette fois. De la distinction, de la beauté, des...

— Oui, mais une dot qui tiendrait dans une tasse à thé! Passons.

— Comment! vous calculez à ce point? Si l'on a besoin d'aimer sa femme avec son orgueil, il paraît qu'un peu d'avarice peut se ranger aussi parmi les facultés affectives? »

Le miaulement prolongé du chat Muc, demandant à rentrer, empêcha cette observation désobligeante d'arriver à l'oreille d'Églantine.

« Et mademoiselle Langeais? qu'en direz-vous? reprit la grosse amie. Une belle santé, un

caractère aimable, des principes à toute épreuve, une grosse dot en bonnes terres...

— Manque absolu de distinction ! attaches de paysanne, extrémités de faubourienne !..

Et la petite des Chaumes ?... Jolie comme une fleur, vive comme un oiseau, bonne comme un ange et riche deux fois plus que Gontran !

— Ah mais non, pour le coup. Il y a des fous dans la famille !

— Oh ! cela, je le nie formellement !

— Si ce n'est pas dans la famille, cela s'en rapproche du moins beaucoup, puisque l'insensé dont je parle est le cousin par alliance d'un neveu du grand-père des Chaumes. Et puis la petite blaise en parlant.

Ah ! vous m'en direz tant !.. conclut ironiquement Catherine. Il n'y a point de fous que je sache parmi les amis des amis des parents ou alliés du baron Claudin ; que penseriez-vous de sa petite fille ?

— Trop blonde ; elle doit être lymphatique et l'on ne sait guère de quelle maladie sa mère est morte. Et puis cette jeune fille chante faux, ce qui fait craindre qu'elle ne voie, qu'elle ne pense ou qu'elle ne sente de même. A une autre, s'il vous plaît.

— Tant pis, car Alice Claudin, de l'avis général, est une étoile de première grandeur, ma chère. Il ne reste plus maintenant que Mademoiselle du Mège..... mais, à vous dire vrai, il serait peut-être un peu présomptueux de frapper à cette porte et...

— Douteriez-vous donc qu'elle ne s'ouvrît à deux battants devant nous ? Vous vous tromperiez fort, Catherine ; et je crois pouvoir compter sur votre discrétion, assez pour vous confier que j'ai reçu de ce côté des avances... significatives. Mais elle ne nous convient pas : nous méritons mieux, quoi que vous en disiez... oui, ma chère, quoi que vous en disiez ! La jeune fille est bien, je le reconnais. Famille distinguée, fortune considérable, hautes relations, elle réunit des avantages appréciables ; mais son frère aîné, fort mauvaise tête, pourra tourner mal : et sa mère, veuve inconsolable, se collera au jeune ménage comme une feuille mouillée. Voyez donc mon neveu en puissance de belle-mère, le pauvre garçon !

— Vous ne lui choisirez cependant pas une enfant trouvée pour éviter les inconvénients de la famille, je suppose. D'ailleurs, ma chère, toutes les belles-mères ne sont pas des marâtres. J'en connais bon nombre qui savent inspirer une tendresse filiale à leur gendre ; et pour mon compte, j'espère bien qu'un jour le mari de ma petite fille...

Ah ! c'est vrai, au fait : cette bonne grosse Catherine possédait en propre une petite fille, orpheline de père et de mère ! Mademoiselle Joubert n'y songeait plus, absorbée dans ses préoccupations personnelles. Elle aurait dû s'en souvenir, cependant, car cette petite fille l'aimait autrefois et ses mignonnes lèvres avaient une irrésistible manière de l'appeler « ma tante » ainsi qu'elle l'entendait faire à Gontran ; mais des considérations de famille l'avaient exilée assez loin de là, au couvent, sous l'œil de sa famille paternelle ; et bien qu'elle eût fait parfois une apparition chez sa grand'mère, Églantine aurait pu dire à peine si elle était laide ou jolie, spirituelle ou insignifiante. Gontran et son avenir l'absorbaient entièrement ; or, il ne pouvait pas lui entrer dans l'esprit que cet avenir et Julienne eussent jamais rien de commun : la jeune fille n'était-elle pas de naissance ordinaire, de fortune modeste et probablement d'éducation très-bourgeoise ?

Cette éducation terminée, après de longues années de séparation, Julienne allait être enfin rendue à sa grand'mère ; et depuis quelques semaines, la bonne dame se préparait à la recevoir comme si l'activité des préparatifs devait hâter un retour attendu si impatiemment.

« Le mari de votre petite fille ?... demanda distraitement mademoiselle Joubert, en reprenant la phrase inachevée de son amie.

— Oui, j'espère que le mari de ma petite fille m'aimera un jour, comme je l'aimerai s'il rend sa femme heureuse.

Le futur bonheur de Julienne intéressait peu mademoiselle Joubert en ce moment, il faut l'avouer. Elle revenait à son idée fixe : marier Gontran ! Or, l'enthousiasme de madame Aubayle pour les héritières du pays, ayant fait déchoir immédiatement celles-ci aux yeux d'Églantine, certain projet encore inavoué qu'elle caressait, lui sembla d'autant mieux imaginé. Cependant, pour que l'excellence en fût établie pour elle d'une manière déterminante, il lui fallait encore le faire désapprouver par son amie.

Catherine provoqua innocemment une confidence nouvelle : « vous méditez ? fit-elle après un long silence ; seriez-vous en train de découvrir, comme Leverrier, une planète dans notre ciel pour remplacer nos étoiles... filantes ?

— Non, pas dans notre ciel ! Décidément, il est désert et terne. Mais ailleurs, mais au loin, doit briller mon idéal... je veux dire l'idéal de Gontran... Cet idéal ne viendra point s'offrir à nous de lui-même, sans doute... et je me demande si ma tendresse pour mon neveu, si mon rôle sacré de mère adoptive ne m'imposent pas l'obligation de marcher au-devant... »

Madame Aubayle écoutait sans comprendre, et ôtait ses gants une seconde fois. Marcher au-devant d'un idéal !... c'était bien vague... et sur quel terrain poser le pied pour cela ?

Mademoiselle Joubert prévint cette question :

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)



NORMANDIE

Heureux celui qui, né sous tes pommiers fleuris,
Peut vieillir à leur ombre, ô Normandie aimée !
Elle affermit le cœur, ta brise parfumée ;
Les jours s'en vont plus gais en tes riants abris.

Quand les vieux rois de mer, soudain, de calme épris,
Couvrirent d'un long flot la Neustrie alarmée,
Le blond scalde à l'œil bleu, chantant sous la ramée,
Pour la gloire éleva ses fiers enfants surpris.

Salut ! les voici tous : Duquesne, âme vaillante,
Malherbe, le poète à la rime savante,
Walhubert le soldat, Ango l'aventurier.

Boiëldieu chante encor dans l'aurore vermeille,
Et le soir, quand les vents bercent le coudrier,
Dans ta voix, Océan, je reconnais Corneille.

ÉMILIE CARPENTIER.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE AU BEURRE BATTU

Prenez un fort morceau de beurre frais, battez-le avec une cuiller jusqu'à ce qu'il revienne à l'état de crème, épaise, mais encore liquide. Ajoutez, sel, poivre, servez avec des asperges ou du poisson cuit au court-bouillon.

***

CÉLERIS FRITS

Faites blanchir de beaux pieds de céleri, lavés et épluchés avec soin. Faites-les cuire avec des bardes de lard, sel, poivre et bouquet garni. Mouillez avec du bouillon non dégraissé et couvrez la casserole avec un rond de papier huilé. Lorsque les pieds seront bien cuits, vous les retirez et les faites mariner dans de l'eau-de-vie sucrée; plongez-les dans une pâte, faites frire comme des beignets.

REVUE MUSICALE

Le premier Janvier 1881. — Souhaits. — Le printemps de la vie et son déclin. — Concert céleste ! Vision. — Réalité. — Opéra-Comique : deux levers de rideau. — Opéra : les reprises et *la Korrigane*. — Musique nouvelle. — Œuvres lyriques de l'année 1880.

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie.
Encore une qui meurt ! Encore un pas du temps;
Encore une limite atteinte dans la vie !
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps !

V. HUGO.

Eh ! oui, nous voici une fois de plus à la veille du premier Jour de l'an. C'est peut-être l'époque de l'année où le positivisme de la vie atteint ses plus grandes proportions.

Jeunesse heureuse et insouciante, qui devez ignorer encore toutes les calamités représentées par ces mots : *Le premier Janvier !* et n'en connaître que les plaisirs, voici nos souhaits pour 1881 :

Continuez à vivre d'étude, d'art, de poésie, de prière. N'êtes-vous pas : « L'ange de la famille ? » Soyez encore, soyez toujours l'orgueil, la joie, le bonheur de vos mères, et endormez-vous, chaque soir, en méditant cette noble page du grand poète dont nous venons de tracer le nom : *La prière pour tous* :



« Ma fille, va prier. — D'abord, surtout, pour celle
Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel! »

Mais nous, à qui chaque année, en disparaissant dans ce gouffre qu'on nomme le passé, lègue des neiges que le renouveau n'efface pas, plus nous comptons de cheveux blancs et plus se multiplient autour de notre existence les stigmates du positivisme. Tout au rebours des acteurs, qui, le matin, au théâtre, voient les décors, aux teintes confuses et grises d'un jour douteux, et qui, le soir, en admirent les tons chauds, les radieuses perspectives, — c'est à son matin que la vie nous prodigue ses enchantements, pour ne nous en montrer, le soir venu, que le côté sombre ou railleur.

Savoir se contenter de peu est une grande sagesse; nous méditions hier, à l'heure où la nuit tombe, sur cette immuable vérité. Seule, enfoncée dans un bon fauteuil, devant le feu tout pétillant dans l'âtre, nous nous mettons à rêver, à réfléchir, à calculer, la plume aux doigts, toute prête à tracer sur la page blanche nos appréciations musicales; toujours considérant les mille images fantastiques qui se dessinent sur les braises ardentes. Peu à peu, il nous semble franchir une porte lumineuse et entrer dans un immense cercle étincelant de lumières. Des nuages d'or se balancent sur notre tête, mille apparitions idéales s'offrent à nos regards. Puis une musique céleste se fait entendre. O ravissement! ô extase! Voici deux mille harpes qui commencent des préludes inénarrables. Les cithares et les lyres s'y joignent et, bientôt, des chœurs d'une harmonie souveraine viennent compléter ce magique ensemble. Enfin, au milieu des chœurs puissants, une voix module des accents d'une adorable douceur, et, chose étrange! cette voix si suave et si pénétrante à la fois, vibre et s'entend d'un bout du globe à l'autre. — Ce qu'on célèbre, dans ces hymnes de flammes : c'est le Génie, c'es la Vertu, c'est tout ce qu'il y a de noble et de sacré ici-bas. — Nous voulons mêler notre voix à ces cantiques, notre langue se colle à notre palais; nous voulons nous élancer dans cet horizon éblouissant de lumières, nos membres se roidissent. Nous écoutons, éperdue, une strophe sonore qui retentit comme un appel suprême, et nous sommes tout-à coup tirée brusquement de ce paradis, par la voix nasillarde de Colette qui nous annonce : quoi? la visite de Madame l'année 1881°, par ces mots chers aux femmes de chambres et aux portiers : *on vous la souhaite bonne et heureuse!...*

Eh, quoi! déjà minuit! — O fatale réalité! et ce rêve aux ailes d'or, aux mélodieux concerts?... Plus rien, ce n'était qu'une vision, hélas! — Et notre compte-rendu, et... Mais tout n'est pas perdu. En l'honneur du 1er janvier, nos lectrices seront indulgentes, elles pardonneront à une quinquagénaire *en herbe*, cette excursion au pays des songes, en apprenant qu'à cette heure, nous n'avons vu, en fait de nouveautés théâtrales, que deux petits levers de rideau représentés à l'Opéra-Comique.

Le premier a pour titre: *Le Bois*. C'est une charmante idylle de Glatigny, mise en musique par M. Albert Cahen. La donnée, très sentimentale, entraine un peu trop de placidité; mais les mélodies sont gracieuses, élégantes même, et font pressentir en M. Cahen un musicien qui n'attend qu'une occasion, c'est-à-dire, une vraie pièce pour se révéler.

Monsieur de Floridor est, au contraire, un excellent spécimen de notre vieil esprit gaulois, et qui serait mieux à sa place encore aux Bouffes-Parisiens. Dire que MM. Nuitter et Tréfeu en ont emprunté le sujet à La Fontaine, c'est avouer du même coup qu'il n'est pas neuf. Cela n'en fait pas moins une petite pièce très amusante, sur laquelle M. Lajarte a dessiné une musique franche et gaillarde, d'un bon style, et dont les jolies mélodies ont, comme le reste de l'ouvrage, une allure toujours en rapport avec la situation des personnages.

Nous le répétons: ce ne sont là que des levers de rideau, pour les belles soirées de *Jean de Nivelle*, dont le succès se maintient au niveau de l'œuvre.

La reprise de *Mignon*, qui s'est faite brillamment, *Le Domino noir*, *Les Dragons de Villars*, etc., feront facilement attendre la première des *contes d'Hoffmann*, d'Offenbach.

L'orchestre Danbé fait des merveilles.

L'événement de ces derniers temps, à l'Opéra, est la reprise du *Comte Ory*, de Rossini. Tout à été dit sur ce maître et sur cette musique célèbres.

Le ballet breton *la Korrigane*, symphonique partition d'un artiste de grand talent, M. Ch. Widor, sera une mine féconde dont vont s'emparer les auteurs de danses. Il y en aura pour tout l'hiver.

Nous voudrions parler encore des *Concerts Pasdeloup*, de l'*Orphelinat des Arts*, et *tutti quanti*, mais cela nous entraînerait hors de notre cadre. Cependant, nous ne terminerons pas sans signaler à nos abonnées, une importante publication du *Ménestrel* : Les *Œuvres Posthumes* de Rossini, qui a lieu sous la direction de M. Vaucorbeil. La première série : *Les Riens*, forme deux recueils.

Dans la deuxième, *Pièces diverses*, un seul volume, où se trouvent d'admirables pages.

La *troisième série* contient de belles études et des thèmes variés, genre classique.

Nous ne pouvons finir sans indiquer aussi les morceaux de danse à grand succès, fournis par les motifs de *l'Arbre de Noël*. Le quadrille et la

polka de *la Montreuse d'Ours*, par Arban; la polka de *la Poupée Parlante*, par L. Mayeur; la *mazurka des Poupées*; *valse et andante des Rêves*; et galop final, par G. Jacobi.

Voici les titres des œuvres lyriques dont nous avons parlé pendant le cours de l'an de grâce 1880: *Les chants de l'Enfance*. — *Jean de Nivelle*. — *Aïda*, à l'Opéra. — *Sylvia*. — *Incognito*. — *La Fée*. — La scène du Ruisseau. — *Le Bois*. — *Monsieur de Floridor*. MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Deux mois de silence, ma chère Jeannette, deux mois! c'est-à-dire soixante et un jours! c'est-à-dire soixante et un levers et autant de couchers de soleil! car enfin ce pâle soleil d'hiver, malgré les brumes et les frimas qui nous le voilent, n'en poursuit pas moins le cours immuable de ses habitudes quotidiennes.

En vain les malheureux voudraient-ils l'éteindre pour prolonger l'oubli dans le sommeil : il se lève, comme disent les bonnes gens et même les gens qui ne sont point bons, il se lève et sa lumière arrache les affligés aux songes de la nuit, les rend à leurs douleurs.

En vain les travailleurs âpres au gain, les oisifs enivrés de flânerie voudraient-ils doubler les heures du travail et du plaisir à la lumière qui tombe d'en-haut : le soleil se couche; et les ateliers se ferment; et les oisifs lassés... de ne rien faire... il y a bien de quoi! les oisifs s'endorment, tout comme s'ils avaient la conscience satisfaite.

Aujourd'hui, en ce moment, ce n'est pas seulement le soleil qui se couche, c'est notre vieille année 1880, essoufflée d'avoir fait tant de choses en douze mois, amaigrie par ses labeurs, hâlée par la chaude saison, gercée par le vent du nord et ridée comme une pomme d'antan que l'on n'aurait point privée d'air.

Demain, dans quelques heures à peine, ce ne sera pas non plus le soleil tout seul qui se lèvera... Ce sera aussi la jeune année 1881, encore un peu gauche dans ses mouvements, inhabile à parler le langage à la mode avec l'accent adopté, les intonations convenues. Mais elle se formera vite, la jeune année 1881... Elle rejettera son maillot d'un coup de coude et ses langes d'un coup de talon ; elle se fera le teint par les procédés en vogue ; elle transformera du matin au soir ses vagissements en roulades.

Il n'y a plus d'enfants, Jeanne! il n'y a plus d'enfants! Ainsi donc, émancipée avant sa majorité, avant même son âge de raison, l'inconnue va nous entrainer tous, jeunes et vieux, grands et petits, coupables et innocents, dupeurs et dupés, affligés ou heureux, tous! dans cette course qui ne retourne jamais en arrière et dont chaque pas est réglé d'avance par Dieu, sans que l'allure de la grande voyageuse puisse un instant se presser ou se ralentir.

Nous ne serons pas libres de presser la marche dans les régions désolées où le sable brûle les pieds, où le simoun fouette le visage! Nous ne pourrons nous attarder ni dans les fraîches oasis remplies d'ombre et de parfums, ni sur les rives embaumées pleines de murmures et de caresses, ni sous la tente hospitalière égayée par les bruits du festin!

« Marche! marche! » dira l'année nouvelle comme ont dit ses aînées.

Et nous marcherons, tantôt le front levé, tantôt la tête basse; aujourd'hui, le cœur soumis ; demain, l'âme révoltée... Juifs-errants parmi les foules pressées ou bien à travers les solitudes silencieuses...

Quelle complainte à faire que celle de notre humanité, ma petite Jeanne! Heureusement ce soin ne me regarde pas... ni toi non plus!

Il nous incombe, n'est-ce pas? bien assez d'autres obligations! Chacun de nous n'a-t-il point son rôle personnel à jouer? sa mission individuelle à remplir? son but propre à gagner?...

Beaucoup se trompent, il est vrai, sur ce rôle, sur cette mission, sur ce but!

Beaucoup s'abusent, hélas! sur la direction à donner à leurs facultés, sur l'usage à faire des *talents* qu'ils ont reçus! sur l'emploi du temps, enfin! sur l'emploi du temps qui est le grand mot, le seul mot de la vie!

Ah! ma Jeannette, comme ils s'abusent!...

Et je n'entends parler ici ni de ceux qui vivent mal, éparpillant par les chemins les lambeaux de leurs croyances et de leur honneur; ni de ceux qui ne vivent ni bien ni mal, simplement inutiles sans devenir malfaisants, si toutefois ceux qui n'opèrent pas un peu de bien n'arrivent pas fatalement à commettre beaucoup de mal...

Je ne veux désigner que certaines âmes qui se croient de bonne volonté, cependant; certaines

natures lancées sur de fausses pistes, certaines existences poursuivant leur cours dans des labeurs mal entendus :

Madame d'Elbeuf a quarante ans, un bon mari, une santé robuste, une fortune solide mais... pas d'enfants. Maîtresse de beaucoup de temps et de beaucoup d'argent, elle pourrait remplir ce temps par des études artistiques et des occupations intelligentes ; il lui serait facile de se composer une famille adoptive qui comblât le vide de son cœur ; on trouverait naturel qu'elle s'entourât d'autant d'amis que ses bienfaits lui créeraient d'obligés..... Parfois madame d'Elbeuf se dit cela, les pieds sur les chenets, quand la pluie fouette ses vitres et que le vent secoue les cheminées..... Alors elle soupire, hoche tristement la tête et murmure :

« Je n'ai pas le temps ! »

Eh ! non vraiment, la pauvre femme : « Elle n'a point le temps ! »

Si elle feuilletait des livres, si elle visitait des musées, si elle entreprenait des voyages, si elle se lançait à la découverte des infortunes cachées, à la conquête des âmes, que deviendraient l'économie, la propreté, le luxe même de son ménage?... Car elle aime le luxe, madame d'Elbeuf : elle en a mis partout... comme la muscade légendaire ! Le luxe a gagné tous les étages de sa maison, tous les coins et recoins de sa demeure. Il s'enfouit dans les caves où les cercles des barriques sont fourbis soigneusement, où les *bibliothèques* minutieusement étiquetées renferment des « éditions rares » des volumes inédits... auxquels on ne touche jamais, par respect pour la symétrie et pour le coup d'œil. Il perche dans les greniers sous les formes les plus invraisemblables. Il foisonne dans les hautes armoires bondées de linge qui n'a jamais servi mais qu'on visite fréquemment. Il étincelle sur les buffets chargés d'une argenterie massive d'un éblouissant éclat. Il rayonne de tout un monde de « bibelots » semés sur les pas de madame d'Elbeuf comme une poussière d'or ! Si ses mains qui ont perdu leur blancheur à ce métier, n'essuyaient, n'époussetaient, n'astiquaient elles-mêmes incessamment, quel terne éclat, grand Dieu ! lanceraient ces merveilles ! La cuisinière emploierait certainement les casseroles de gala aux ragoûts ordinaires ! le valet de chambre négligerait l'emploi des housses au moment du balayage, oublierait trois grains de poussière sur ce dossier Louis XIII et une pincée de cendres sur ces landiers de Bretagne ! Et la vieille femme de charge ? Elle est dévouée ; elle se dit entendue et pleine d'expérience. Mais madame d'Elbeuf sait à quoi s'en tenir sur son compte... N'a-t-elle point, l'année dernière, attaché les faveurs oranges au service K. et les faveurs vertes au service P., tandis que sa maitresse fait le contraire depuis vingt ans ! Elle est bien surveillée, pourtant ! Juge des énormités qu'elle accumulerait si on la surveillait moins !.....

Non, décidément, Jeanne, madame d'Elbeuf n'a pas le temps de vivre par la tête et par le cœur... Les bibelots l'absorbent; elle est créée et mise au monde pour le plus grand bien des bibelots ! Du premier au dernier jour de l'année, elle va fidèlement se consacrer à eux. L'année sera bien employée, n'est-ce pas ?

Madame Ardanne a trente ans et deux fois deux jumeaux qui se ressemblent tous les quatre d'une manière... désolante ! car le type eût certainement gagné à se diversifier. S'ils sont quelque peu mal venants, laids de visage et disproportionnés dans tous leurs membres, ils se montrent aussi de caractère difficile..... Des soins maternels constants et bien entendus amèneraient peut-être le sourire sur ces lèvres plissées, le coloris sur ces joues blêmes, la gaîté dans ces esprits chagrins et la bonté dans ces cœurs envieux.....

On se le dit, on se le répète autour de madame Ardanne... Elle même, par instants, se le murmure tout bas, tout bas... mais à quoi bon ? Elle ne s'appartient point, la pauvre femme ! ou du moins elle s'appartient si peu ! Forcément, elle est moins encore à son mari ; et, dès lors, il semble logique, n'est-ce pas ? qu'elle ne soit pas du tout à ses enfants. Elle appartient « aux œuvres ! »

« Les œuvres » sont une gloire et une sauvegarde de notre temps, c'est reconnu. Leur extension constitue une de nos forces, et chacun l'a si bien compris, de nos jours, qu'elles ont pénétré partout ! Notre bourgade en compte plusieurs, assises sur des bases solides et constamment prospères. Nous leur sommes dévouées; et le bien qu'elles opèrent n'est plus à discuter. Elles suffisaient donc aux besoins généraux; mais elles ne suffisaient point au zèle dévorant qui embrase madame Ardanne : sur ces œuvres-mères, elle ne cesse d'appliquer d'innombrables greffes qui forment à présent un inextricable fouillis ; la pauvre femme s'y perd elle-même. Mais rien ne la déconcerte, rien ne la décourage ; elle remplace chaque greffe morte par une greffe nouvelle : l'œuvre des bas percés la console de l'insuccès des cabas de jonc ; les espérances que lui donnent la semence des chardons pour traversin, la fibre de chiendent pour toile de ménage, etc., etc., etc. ; lui font oublier l'échec du bouillon pour chiens d'aveugles, et de cloutiers, etc. Elle n'a pu aligner trois noms sur sa liste de membres d'une association pour la conversion des voleurs plusieurs fois récidivistes; mais elle compte sur le produit d'une loterie sans lots dont elle n'a point placé encore un seul billet.

Enfin, ma Jeanne, si les véritables « œuvres » ne se recommandaient point et ne se défendaient pas d'elles-mêmes, la piteuse parodie qu'en fait madame Ardanne les saperait, certainement.

A la fin de l'année les quatre jumeaux seront un peu plus pâles et un peu plus méchants. De pauvres gens leurrés par les promesses stériles de madame Ardanne sentiront leur misère peser plus lourdement sur eux; mais elle s'endormira satisfaite en se disant :

« Je n'ai point perdu mon année! »

Ah! que de gens ainsi s'agitent dans le vide, mon amie! et nous-mêmes, Jeannette, si nous examinions bien notre conscience, si nous regardions notre vie à la loupe... et même sans loupe, avec le désir sincère d'y faire des découvertes utiles, si pénibles qu'elles fussent, que d'heures perdues, que d'agitations stériles n'y constaterions-nous pas!

Si le passé ne fut point sans torts à cet égard, ma chérie, tâchons du moins que l'avenir, l'avenir tout prochain, l'avenir de demain, l'avenir de 1881, enfin.....

Ah! mon Dieu! quelle invasion! voilà mon mari, mon fils et ma fille qui se sont équipés eux-mêmes pour sortir, oui, vraiment, eux-mêmes! comme pour me prouver qu'ils peuvent parfois se passer de mon secours, les ingrats! les voici coiffés, gantés, chaussés, qui m'adjurent de les accompagner sans plus de retard chez madame R***, sous prétexte qu'elle se couche tôt et qu'ils veulent lui « souhaiter la bonne année, » avant son premier somme.

Je m'insurge.

C'est toi qui auras le dessus du panier, la fleur et la crème de mes souhaits à partager toutefois avec nos chères lectrices! N'y manque pas, Jeannette, et embrasse chacune d'elles de bonne amitié pour ta

FLORENCE.

P.-S. — Madame R*** était couchée!...

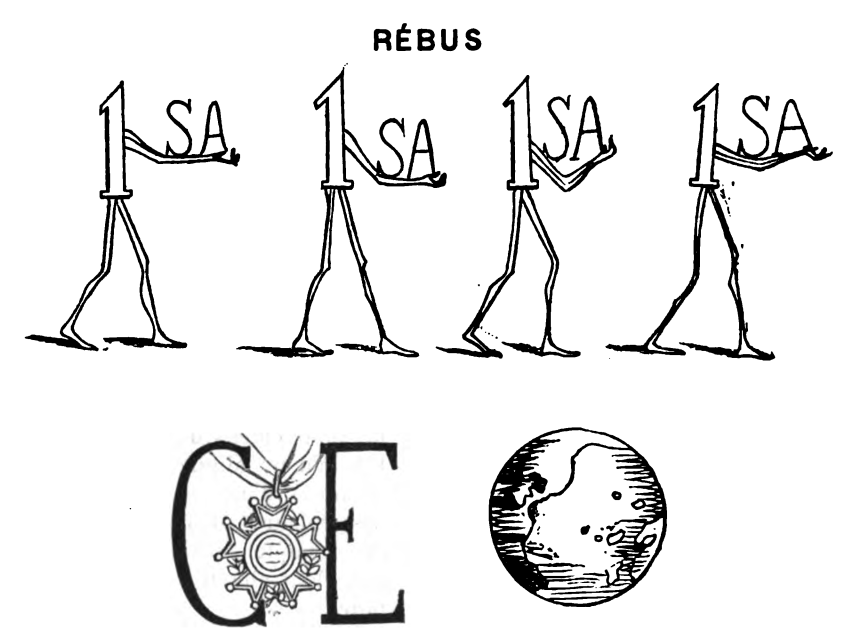
ÉNIGME

Jadis, présidant à la guerre,
On me disait fils de Junon,
Cher à Vénus, père de Cupidon,
Et de Minerve le beau-frère.

On ne m'adore plus, mais on m'aime bien mieux;
J'amène le printemps, j'allonge les journées;
Je redis les bienfaits, les hautes destinées
Du plus grand des patrons, cher à tout cœur pieux;

Enfin, sous un aspect aimable mais profane,
Déployant un talent qu'on n'a point surpassé,
Finesse, naturel, et ravissant organe,
J'ai su plaire toujours, même en l'âge avancé.

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

80—6125 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



Lith. Th. DUPUY et fils, r. des Petits-Hôtels, 27, Paris

1er Fevrier 1881 — 4297

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes de Melles Vidal, *r. Richelieu, 104 – Étoffes en Foulards de la* Compie des Indes



Février 1881 — Lith. Th. DUPUY et fils r. des Petits-Hôtels, 22, Paris — 4297 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Étoffes en cachemire de la Compie des Indes, Bd. Haussmann, 34. Corsets & Tournures de Mme. Emma Guelle, avenue de l'Opéra, 11. Chaussures de la Mon. Bernier-Lasson, r. Montmartre, 160.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

Il existait dans le grand monde de cette époque une mode bien opposée à ce qui se pratique aujourd'hui. Au lieu du voyage de noces que nous avons emprunté aux coutumes anglaises, l'étiquette exigeait qu'au lendemain de son changement d'état, toute jeune mariée subît une sorte d'exposition publique, et, entourée de ses proches, au milieu d'un étalage de luxe souvent ruineux, reçût la foule d'amis et de curieux qui venaient lui apporter leurs hommages. Dans le nombre des visiteurs accourus à l'hôtel de Lorges, conformément à cet usage, on comptait M. de Lauzun. Il avait alors soixante-quatre ans. A côté de la jeune duchesse de Saint-Simon, se tenait une jolie brune qui en avait quinze. C'était cette sœur cadette déjà entrevue par nous tout-à-l'heure. On l'appelait mademoiselle de Quintin, les filles puînées de maison noble, — quand on ne les faisait pas religieuses, — se désignant chacune par le nom de quelque terre dépendante de leur famille. M. de Lauzun l'avait remarquée. Presque au sortir de là, il la faisait demander en mariage à sa mère.

« Madame de Lorges, — dit Saint-Simon, — » aimait trop sa fille pour entendre à un mariage » qui ne pouvait la rendre heureuse. »

M. de Lauzun ne se tient pas néanmoins pour battu. Il fait parler à madame Frémont, aïeule de mademoiselle de Quintin, à M. de Lorges, son père, à M. de Duras, son oncle. Il offre d'épouser sans dot.

Sans dot! que répliquer à cela? Rien, avait déjà proclamé Molière. Le père, l'oncle, l'aïeule se rendent à cet argument péremptoire. L'opposition de la mère fléchit devant leur accord, et surtout devant la perspective de voir sa seconde fille, qu'elle aimait de « prédilection, » duchesse comme son aînée, à qui elle voulait l'égaler. Quant à mademoiselle de Quintin, de fortes raisons la portaient à n'en manifester aucune.

« Phélypeaux qui se croyait à portée de tout, la » voulait aussi pour rien, à cause des alliances » et des entours, et la peur qu'en eut mademoiselle » de Quintin la fit consentir avec joie à épouser » M. de Lauzun qui avait un nom, un rang et des » trésors. »

Phélypeaux de Pontchartrain, quoique d'une famille haut placée, n'était qu'un homme de robe. Voici en outre le croquis que, plus loin, donne de lui en deux lignes notre faiseur de portraits, à propos d'une autre visée matrimoniale que ce même Phélypeaux s'était un jour permis de diriger sur une La Trémouille :

« Phélypeaux, fils unique de Pontchartrain, » avait la survivance de sa charge de secrétaire » d'Etat. La petite vérole l'avait éborgné, mais » la fortune l'avait aveuglé. »

On comprend la peur de mademoiselle de Quintin. Entre deux maux il faut choisir le moindre : pour elle, le moindre était encore M. de Lauzun.

« La distance des âges et l'inexpérience du » sien lui firent regarder ce mariage comme la » contrainte de deux ou trois ans tout au plus, » pour être après lui libre, riche et grande dame,

» sans quoi elle n'y eût jamais consenti, à ce » qu'elle a bien des fois avoué depuis. »

Telles étaient les dispositions de cette jeune fille à peine sortie de l'enfance, en retour de l'empressement que témoignait pour elle le fantasque sexagénaire. Mais cet empressement, d'où procédait-il ? Etait-ce entraînement du cœur et passion? Non; caprice peut-être, mais surtout calcul.

Le duc de Lorges, maréchal de France et capitaine des gardes comme son frère aîné le duc de Duras, ne pouvait manquer, par son crédit et par celui des siens, de ramener son gendre dans les hauts emplois de l'armée, et lui laisserait, à n'en pas douter, comme succession, cette même charge auprès de la personne royale d'où sa disgrâce l'avait chassé jadis, et dans laquelle il avait durement et maintes fois reproché à Mademoiselle de n'avoir pas su le faire réintégrer. Cette éventualité probable ajoutait beaucoup de charmes aux beaux yeux de mademoiselle de Quintin, lesquels d'ailleurs n'y gâtaient rien.

Une union fondée sur de pareils sentiments de part et d'autre avait toute chance de justifier l'impression première de la Maréchale, et ne méritait guère qu'il en fût autrement.

« Lorsque le maréchal de Lorges en parla au » Roi : — Vous êtes hardi, lui dit-il, de mettre » Lauzun dans votre famille. Je souhaite que » vous ne vous en repentiez pas. »

Le Maréchal tarda peu à s'en repentir. Cependant, tout alla bien d'abord. Les nouveaux mariés habitaient l'hôtel de Lorges ; la mère conservait auprès d'elle sa fille chérie. Lauzun n'avait pas porté la complaisance jusqu'à s'engager par un article du contrat à partir pour l'autre monde avant deux ou trois ans ; mais il prenait en patience un état de choses si peu d'accord avec son caractère. Hélas ! rien n'est stable ici-bas. Un jour vint où le maréchal de Lorges, atteint par la maladie, se vit réduit à quitter le commandement des armées.

Toutes les espérances de Lauzun s'en allaient en fumée. Cette déception nouvelle n'était pas faite pour améliorer son humeur naturellement insupportable. Il n'avait plus intérêt à la contraindre; il ne la contraignit plus.

« Ce n'était pas un homme à durer longtemps » au pot et au logis d'autrui, et la jalousie, qui, » toute sa vie, avait été sa passion dominante, » ne se pouvait accommoder d'une maison soir » et matin ouverte à Paris et à la Cour. »

La conduite de sa jeune femme était pourtant exemplaire.

« Elle ne sortait jamais des côtés de sa mère, » et ni le monde ni lui-même n'avaient pu trou- » ver rien à reprendre en elle. »

N'importe, il ne lui épargne aucun mauvais procédé. C'est bien là le capricieux et hargneux Lauzun, tel que la plume désillusionnée de mademoiselle de Montpensier nous l'a dépeint en dernier lieu. Enfin, un matin, profitant de l'absence du Maréchal appelé à Marly par son service de capitaine des gardes, il sort de l'hôtel de Lorges, va s'établir à Paris dans une maison qu'il possédait près de l'Assomption, et de là, mande à sa femme de venir le rejoindre.

« Quoique tout eût dû préparer à cette der- » nière scène, ce furent des cris et des larmes de » la mère et de la fille, qui criaient fort et inuti- » lement; il fallut obéir. Elle fut reçue chez » M. de Lauzun par les duchesses de Foix et du » Lude, parentes et amies de M. de Lauzun. »

Ce n'était pas sous le toit d'un mari que la jeune femme venait habiter. C'était sous celui d'un maître à la manière orientale. Dès le même soir, tous ses domestiques étaient renvoyés, sa maison renouvelée, elle-même placée sous la surveillance de deux duègnes chargées de ne pas la perdre de vue. Toutes ces précautions ne suffisent pas encore au despote jaloux.

« Il lui défendit tout commerce avec père et » mère, et tous ses parents; excepté madame de » Saint-Simon, avec qui même il fut rare dans » les premiers temps, et l'amusa de ce qu'il put » de compagnies qui ne lui étaient pas suspectes. » Après les premiers jours d'affliction et d'éton- » nement, l'âge et la gaîté naturelle prirent le » dessus, et servirent bien dans la suite à sup- » porter des caprices continuels et peu éloignés » de la folie. »

La cousine de Louis XIV, un jour, excédée de ces mêmes caprices, avait invité avec un froid mépris à s'éloigner d'elle pour jamais l'ingrat qui ne lui payait ses bienfaits qu'en faisant le tourment de sa vie. La jeune duchesse de Lauzun, par malheur, n'était pas petite-fille de France. Il lui fallait porter sa chaîne; la porter allègrement valait mieux, après tout, que de s'en laisser écraser. L'homme d'ailleurs était depuis longtemps jugé dans le public.

« Le monde tomba fort sur M. de Lauzun, et » plaignit fort sa femme, et le père et la mère, » mais personne n'en fut surpris. »

— Honore ton père et ta mère, — nous dit la Loi divine. On peut se demander si M. de Lauzun n'outrait pas un peu les droits de l'autorité maritale, en contraignant sa femme à négliger ce précepte sacré. Sans entrer en discussion sur ce point, notons l'exception faite par le tyrannique vieillard dans toute la parenté de la duchesse, en faveur de madame de Saint-Simon. Le charme sérieux qui brillait en elle devait être grand, puisqu'il lui faisait trouver grâce même auprès de cet esprit de travers. Il paraît avoir également bien vécu avec son beau-frère. Saint-Simon, tout en le montrant dans la vérité de son triste caractère, ne formule aucune plainte à cet égard qui lui soit personnelle. Il n'en fait pas un portrait détaillé et suivi comme ceux qu'il trace d'autres originaux plus ou moins célèbres, mais ce qu'il en dit, et les divers traits de bizarrerie ou de ma-

lice qu'il a plus tard l'occasion d'en raconter ça et là, forment un ensemble qui achève la peinture de l'individu.

Avant de le quitter pour n'y plus revenir, disons qu'il ne poussa pas cependant les ridicules rigueurs de sa conduite à l'extrême. Quand, peu d'années après, le maréchal de Lorges mourut, M. de Lauzun alla sans tarder se mettre à la disposition de sa belle-mère, et permit à sa femme de renouer les liens de famille qu'il avait brisés.

Tandis que la duchesse de Lauzun expiait si durement les rêves de prompt veuvage et de liberté dont elle s'était bercée au moment de son mariage, sa sœur aînée jouissait à la Cour de toute la considération que lui donnait le sien.

Hélas, cette Cour brillante avait grand besoin que de nouveaux éléments de vie vinssent s'y infuser. Le siècle finissait ; tout ce qui en avait fait l'éclat dans le gouvernement, dans l'armée, dans les lettres, les arts, ou simplement dans la société, disparaissait tour à tour. Un sentiment de vide et de tristesse vous saisit à ce spectacle. On croit assister à cet office du vendredi-saint où, sur l'autel, les cierges qui l'illuminent s'éteignent un à un, jusqu'à ce que ténèbres complètes se fassent. De page en page, pour ainsi dire, Saint-Simon enregistre la mort de quelque resplendissante célébrité. Ici, c'est La Fontaine.

« Si connu, dit-il, par ses fables et ses contes, » et toutefois si pesant en conversation. »

Un peu plus loin, c'est madame de Sévigné, » si aimable et de si excellente compagnie... » Cette femme, par son aisance, ses grâces naturelles, la douceur de son esprit, en donnait » par sa conversation à qui n'en avait pas ; extrêmement bonne d'ailleurs, et savait extrêmement toutes sortes de choses, sans jamais vouloir paraître savoir rien. »

Charmant éloge, tombé de cette plume qui ne flatte jamais.

Un peu plus loin encore, autre oraison funèbre. Il s'agit de La Bruyère.

« C'était un fort honnête homme, de très bonne » compagnie, simple, sans rien de pédant, et fort » désintéressé ; je l'avais assez connu pour le regretter et les ouvrages que son âge et sa santé » pouvaient faire espérer de lui. »

Cependant, le grand Roi, lui, était toujours là, toujours adoré à Versailles, toujours dominant les hommes et les événements du haut de cette majesté inaltérable, que Saint-Simon, dans l'un de ses récits, qualifie d'effrayante, et dont il ne se départit pas une heure dans toute sa vie.

Pas une heure ! Que disons-nous ? C'est une erreur. Il y eut une heure — une seule — où un emportement subit vint déranger ce masque de superbe impassibilité, derrière lequel s'abritaient ses sentiments, quels qu'ils fussent. L'accident capable de produire cet effet inouï devait être bien étrange et bien formidable. Voici comment notre auteur le rapporte :

« Sortant de table, de Marly, avec toutes les » dames et en présence de tous les courtisans, il » aperçut un valet du Serdeau (office) qui en desservant le fruit, mit un biscuit dans sa poche. » Dans l'instant, il oublie toute sa dignité, et, sa » canne à la main, qu'on venait de lui rendre » avec son chapeau, court sur ce valet qui ne » s'attendait à rien moins, ni pas un de ceux qu'il » sépara sur son passage, le frappe, l'injurie et » lui casse sa canne sur le corps ; à la vérité, elle » était de roseau et ne résista guère. De là, le » tronçon à la main, et l'air d'un homme, qui ne » se possédait plus, et continuant à injurier cet » homme qui était déjà bien loin, il traversa un » petit salon et une antichambre, et entra chez » madame de Maintenon, où il fut près d'une » heure. »

L'assistance, épouvantée et muette devant cet éclat de tonnerre, n'était pas encore revenue de sa stupeur, quand le roi reparait. Parmi les courtisans, il aperçoit le Père de la Chaise.

« Mon père, lui dit-il fort haut, j'ai bien battu » un coquin et lui ai cassé ma canne sur le dos ; » mais je ne crois pas avoir offensé Dieu. » Et » tout de suite lui conta le prétendu crime. La » frayeur des spectateurs redoubla à cette reprise ; » les plus familiers bourdonnèrent contre ce » valet, et le pauvre père fit semblant d'approuver entre ses dents, pour ne pas irriter davantage et devant tout le monde. »

Dans une autre occasion, Louis XIV jetait sa canne par la fenêtre, pour échapper à la tentation d'en frapper un homme qui l'avait offensé. Nous préférons ce trait à celui qui vient d'être rapporté.

Mais quoi, chez le maître de tant de provinces, une si foudroyante colère, à propos d'un biscuit, est-ce croyable ? non : le biscuit était l'occasion, ailleurs était la cause. Quelques plaisanteries injurieuses de la Gazette de Hollande, quelques quolibets des courtisans sur le compte de monsieur le duc du Maine, ce prince si choyé du Roi, cet élève si chéri de madame de Maintenon, accusé d'avoir, dans un jour de bataille, pris un plus grand soin de sa personne que de son honneur, avait amassé dans le cœur royal un flot d'amertume qui n'osait s'épancher au dehors. Le larcin du pauvre valet vint y donner une issue, et quelque mince qu'elle fût, le flot jaillit avec toute l'impétuosité du torrent qui rompt ses digues. Ainsi nous l'explique Saint-Simon.

Monsieur du Maine, madame de Maintenon, ces noms se retrouveront souvent dans sa narration, et toujours tracés en noir par l'encre de la malveillance. L'antipathie que lui inspire surtout cette dernière a quelque chose d'implacable. A défaut d'autre raison clairement déduite dans ses Mémoires, on le croirait mu par une malignité de courtisan, à qui toute haute fortune fait

offense, et qui ne pouvait pardonner à la veuve Scarron d'être assise, quoique dans l'ombre, à côté du trône de France. Dieu sait pourtant que la position n'avait rien d'enviable, et ne donnait à celle qui l'occupait ni bonheur ni joie. Le commerce épistolaire et les entretiens de cette femme de roi avec les dames de Saint-Cyr, sont là pour l'attester. Son âge et le souvenir des vicissitudes qu'elle avait traversées ajoutaient encore au sérieux de son caractère; et ce n'était pas son influence qui pouvait égayer cette cour fatiguée, ni animer ce règne déjà si long. Mais une autre influence jeune et charmante allait venir y suppléer, et projeter encore quelques brillants rayons sur le règne et sur la cour du monarque vieilli.

Le duc de Savoie — ce prince si changeant dans ses alliances, et à qui son inconstance profitait toujours si bien — quittait la coalition des puissances liguées contre Louis XIV, et accordait sa fille Adélaïde au jeune duc de Bourgogne, l'aîné des trois petits-fils de France, l'élève de Beauvilliers et de Fénelon. Déjà la princesse était en route, et arrivait au pont de Beauvoisin, où devait s'opérer pour elle le changement de patrie.

« Elle y coucha, et le surlendemain, elle se sépara de toute sa maison italienne sans verser une larme, et ne fut suivie d'aucun que d'une seule femme de chambre et d'un médecin, qui ne devaient pas demeurer en France, et qui, en effet, furent bientôt renvoyés. »

Enfant de onze ans, enlevée par la politique à son père et à sa mère, la fille de Victor-Amédée comprenait déjà le rôle que cette politique lui donnait. Il ne s'agissait pas ici de pleurer. Les honneurs rendus au rang suprême viennent d'ailleurs, dès le début, l'entourer et la distraire.

« Le dimanche 4 novembre, le Roi, Monseigneur et Monsieur allèrent séparément à Montargis au devant de la princesse, qui y arriva à six heures du soir, et fut reçue par le roi lui-même, à la portière du carrosse. Il la mena dans l'appartement qui lui était destiné, dans la même maison de la ville où le roi était logé, puis lui présenta Monseigneur, Monsieur et monsieur le duc de Chartres. Tout ce qui fut rapporté des gentillesses et des flatteries pleines d'esprit, et du peu d'embarras, et avec cela de l'air mesuré et des manières respectueuses de la princesse, surprit infiniment tout le monde, et charma le roi dès l'abord. Il la loua sans cesse et la caressa. Il se hâta d'envoyer un courrier à madame de Maintenon, pour lui mander sa joie et les louanges de la princesse. »

Cette impression favorable ne devait que se fortifier de plus en plus. Le lendemain, on se transporte à Fontainebleau, où l'on arrive vers soir, après avoir rallié en route le duc de Bourgogne.

« Toute la cour était sur le Fer à cheval, qui faisait un très-beau spectacle, avec la foule qui était en bas. Le roi menait la princesse, qui semblait sortir de sa poche, et la conduisit à la tribune un moment, puis, au grand appartement de la reine-mère, qui lui était destiné, où Madame avec toutes les dames de la cour l'attendait. »

Enfin, on retourne à Versailles. La partie du palais qu'avait occupée feu Marie-Thérèse, et qui, depuis sa mort, restait muette et vide, se rouvre à la vie. Cette enfant qui sera — ainsi le croyait-on, hélas ! — reine de France à son tour, l'habite à l'avance; tous les hommages, comme tous les vœux, sont pour elle, et la cour entière est à ses pieds.

« Le Roi et madame de Maintenon firent leur poupée de la princesse. Il paraît que monsieur de Savoie était bien informé à fond de notre Cour, et qu'il avait bien instruit sa fille; mais ce qui fut vraiment étonnant, c'est combien elle sut en profiter, et avec quelle grâce elle sut tout faire. Rien n'est pareil aux cajoleries dont elle sut ensorceler madame de Maintenon, qu'elle n'appela jamais que « ma tante » et avec qui elle en usa avec plus de dépendance et de respect qu'elle n'eût pu faire pour une mère et pour une reine, et avec cela une familiarité et une liberté qui la ravissaient, et le Roi avec elle. »

La grâce, ce don supérieur à celui de la beauté, et qui, pour plaire, peut se passer d'elle,—on en avait ici la preuve, — la grâce, ce fut là ce qui fit toute la puissance de cette charmante duchesse de Bourgogne; c'est là ce qui nous séduit encore aujourd'hui dans son souvenir, tel que ses contemporains nous l'ont transmis. Ce titre de duchesse de Bourgogne, elle ne le portait pas encore; par décision royale, on l'appelait la *Princesse*. Le jeune duc n'avait la permission de venir voir sa fiancée que tous les quinze jours; mais cette situation dura peu de temps.

« Le roi qui de plus en plus mettait ses complaisances dans la princesse... ne voulut pas perdre un jour au delà de ses douze ans pour faire célébrer son mariage, et l'avait fixé au 7 septembre. Il s'était expliqué qu'il serait bien aise que la Cour y fût magnifique. »

On sait ce que valait le moindre désir de Louis XIV; on peut penser si les courtisans s'empressèrent de satisfaire celui-là. Ce fut une course au clocher à qui se ruinerait le plus complètement et le plus vite.

« Les boutiques des marchands se vidèrent en très peu de jours... Il n'y avait pas moyen d'être sage parmi tant de folies. Il fallut plusieurs habits; entre madame de Saint-Simon et moi, il nous en coûta 20,000 fr. »

Si telle était la quote-part des gens sages dans les prodigalités du moment, qu'on juge du reste ! Les marchands s'enrichissaient, dames et seigneurs s'appauvrissaient, et tant d'efforts ne suffisaient pas encore pour les rendre certains

de paraître sous leurs brillants harnais au jour fixé.

« Les ouvriers manquèrent pour mettre tant » de richesses en œuvre. Madame la Duchesse » s'avisa d'en envoyer enlever par des hoque- » tons de chez le duc de Rohan. Le roi le sut, » le trouva très mauvais, et fit sur le champ ren- » voyer les ouvriers à l'hôtel de Rohan. Il fit en- » core une chose bien honnête..... il choisit lui- » même un dessin de broderie pour la princesse. » Le brodeur lui dit qu'il allait quitter tous ses » ouvrages pour celui-là; le roi ne le voulut pas. » Il lui commanda bien précisément d'achever » premièrement tout ce qu'il avait entrepris. »

Sur les marches du trône absolu, les princes, et surtout les princesses, se croyaient tout permis. Sur ce même trône, en temps ordinaire, on se considérait comme tenu de sauvegarder le droit de chacun. Instruit des profusions auxquelles donnait lieu parmi les courtisans le désir manifesté par lui, Louis XIV en témoigna du regret, mais pour la forme seulement, assure Saint-Simon. La célébration du mariage fut pompeuse, et l'aspect de toute cette Cour, resplendissante de riches étoffes et de joyaux, très agréable aux yeux du roi.

Hélas! derrière cet éclat, ses yeux n'apercevaient pas la détresse populaire qu'on n'osait lui faire connaître, et que dix années consécutives de guèrre venaient de porter à l'extrême. Toutefois pour le peuple même ce mariage était une joie. La paix se signait à Ryswick. On ne se demandait pas si rien dans ses conditions ne froissait l'intérêt national, si la France et le roi qui l'incarnait, pour ainsi dire, en sa personne, étaient bien encore ceux du traité de Nimègue; l'un et l'autre conservaient leur prestige dans le monde. et nul ne prévoyait les mauvais jours que la fortune changeante leur préparait.

APHÉLIE URBAIN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

POVERINA

PAR MADAME LA PRINCESSE OLGA CANTACUZÈNE

Ce livre pur et charmant se passe en Italie, dans une belle vallée auprès de Lucques. Là, demeure une honorable famille de laboureurs, les Moreno, qui sont bons et secourables à tous; Giudetta, la mère de famille, est un modèle accompli de sagesse et de charité, elle est peinte dans ce roman, sous les plus nobles traits. Elle a recueilli, adopté une pauvre jeune fille que des bergers, qui remontaient au printemps dans les hauteurs des Apennins, ont laissée à sa porte; elle la guérit, elle l'élève, et *Poverina* est traitée comme les filles de la maison, de cette maison qu'elle égaye par le charme d'une voix qu'on aurait acclamée au théâtre, et qui, dans ces solitudes, lutte seulement avec les oiseaux. *Poverina* ou *Rosina* est une enfant sauvage, que Giudetta a grand'peine à plier au travail et à une vie tranquille; elle obtient bien des progrès par sa bonté, sa tendresse, mais pourtant il arrive un instant où l'enfant lui cache ses sentiments. La pauvre petite se prend d'un amour enfantin pour un beau pâtre, nommé Néri, et, à cause de lui, par amour pour lui, elle s'éloigne de sa famille adoptive, elle entre dans une manufacture, elle, l'oiseau vagabond qui n'aimait rien que le repos et les chants sous la feuillée, elle dédaigne l'amour d'Angelino, le fils de ses bienfaiteurs, et enfin, sans s'effrayer d'une perspective misérable, sans se laisser rebuter même par les vices très visibles de Néri, la *Poverina* l'épouse. Quel sort elle se crée là! Néri, qui ne veut pas travailler, veut exploiter la voix admirable de la pauvre enfant, et il la propose à un impresario, en quête de belles voix et de jolies figures.

Mais *Poverina* se souvient. Dans ses courses errantes, elle a rencontré un pauvre capucin, devant qui elle a chanté, comme chantent les rossignols, par instinct et par plaisir : il l'a écoutée, et il lui a dit : — Tu as une voix splendide, *figlia mia*. Il n'y a pas de quoi en être fière, ce n'est pas ta faute, c'est le bon Dieu qui te l'a donnée. Mais seulement n'oublie pas ce que je vais te dire. Ce cadeau que tu as reçu pourrait se changer en malédiction : prends garde. Si jamais tu rencontres des gens qui te disent qu'avec cette voix-là tu peux devenir riche, qu'il te suffirait de chanter pour avoir des

bijoux et de belles robes, sauve-toi comme si c'était le diable lui-même qui te parlât. As-tu compris ?

Elle avait compris. Ce capucin (figure très réelle et très historique) était le premier ténor de l'Italie; à lui aussi on avait offert la fortune, les plaisirs, la liberté, à condition qu'il entrât au théâtre et qu'il fît jouir le public de sa voix admirable, il avait toujours refusé ces offres qui ne le touchaient pas, et il était resté capucin, mendiant, en robe de bure et pieds nus.

Poverina se souvint, et quelles que fussent les instances et les menaces de Néri, elle refusa avec une fermeté invincible. Néri la maltraita, elle ne dit rien, il la laissa dans la plus noire misère, elle se soumit; le bon Dieu lui envoya un pauvre petit enfant qu'elle allaita au milieu des larmes les plus amères; cette innocente et malheureuse femme n'avait pour consolation, pour ami qu'un grand chien des montagnes, qui la suivait et la défendait, avec l'instinct de sa race, il haïssait l'homme qui rendait sa maîtresse malheureuse, et un jour que Néri avait levé la main sur Poverina, le chien le mordit profondément. Le chien fut livré à la police et abattu, malgré les prières désespérées de la pauvre jeune mère; mais Néri ne lui survécut pas, la blessure s'envenima; on supposa que le pauvre chien était enragé, et Néri mourut à l'hôpital, pendant que a femme et sa fille, à demi-mortes de faim, allaient tomber à la porte de la ferme des Moreno.

Là, une ineffable miséricorde les accueille : Giudetta les reçoit dans ses bras, la petite fille mourante est soignée et guérie comme le fut jadis sa mère, tous la consolent, tous la chérissent, et enfin, après de longs mois écoulés, Angelino lui demande sa main. Depuis longtemps elle savait combien elle s'était trompée, en croyant aimer Néri, et sentant que la souffrance l'a rendue digne d'une pure affection, elle devient la fille de Giudetta.

Voilà, en peu de mots, le canevas de ce roman, mais il est impossible d'en reproduire le charme. Tableaux riants de la vie pastorale, frais paysages, scènes pathétiques, caractères tracés avec grâce et finesse, moralité parfaite, rien ne manque à cette œuvre aimable et remarquable. Nous la signalons à nos lectrices (1).

M. B.

JOANNA

Par miss Rhoda Broughton.

TRADUCTION DE MADAME DU PARQUET

—

Il faut l'avouer, les romans anglais conservent leur supériorité évidente sur les œuvres d'imagination françaises; nous n'avons pas eu de Walter Scott, ni de Dickens, ni de miss Edgeworth, et quoique les nouveaux romans des Georges Elliot et des Rhoda Broughton n'aient pas la retenue et la sagesse de ceux de miss Burney et de ses consœurs, ils sont néanmoins très supérieurs aux écrits que, chez nous, enfantent les plumes féminines. Ils sont devenus plus réalistes, mais ils sont encore purs et moraux, et empreints du plus incontestable talent.

Ce fut par une belle soirée de mai que Joanna Dering arriva chez sa tante maternelle, mistress Moberley : « Elle sonne pour la troisième fois. Après un intervalle considérable, non de silence, mais d'attente patiente et désolée, un pas lourd se fait entendre dans le corridor de la maison. On tire un verrou, la porte s'ouvre. Un jet de lumière s'échappe d'un petit vestibule éclairé, et quelqu'un du sexe féminin, apparaît dans l'ouverture.

« Je pense que mistress Mob... dit Joanna, s'arrêtant tout court, parce qu'une intuition subite lui dit que, tout improbable que cela paraisse, cet objet est mistress Moberley en personne. — Quoi ? c'est moi, mistress Moberley, ma chère, dit la dame tendant ses deux mains pour saisir la jeune fille et la faire entrer. Je ne pensais pas que ce fût vous, parce que je n'ai pas entendu la voiture. Pour dire la vérité, je crois que je faisais un petit somme. Voulez-vous vous taire, chiens ! Régy, allez coucher ! Algy, allez coucher ! Charlie, allez coucher ! allez coucher, monsieur Brown !...

« Elles étaient restées dans le corridor; enfin, mistress Moberley entoure sa nièce de ses gros bras, et l'embrasse de bon cœur, en voulant la faire avancer ; mais le passage est si étroit que, pour ne pas être étouffées contre les murs, elles doivent se séparer et entrer dans le salon l'une après l'autre...

— Voilà le salon ! dit mistress Moberley en le montrant à Joanna avec l'orgueil du propriétaire. Nous n'y avons pas dépensé beaucoup d'argent, par l'excellente raison que nous n'en avons guère à dépenser... Ah ! ah ! ah ! mais ces demoiselles ont fait en sorte de le rendre fièrement joli, n'est-ce pas :

— Oh ! oui, répond Joanna, l'air atterré, regardant le détail des tricots, des fausses perles, des fausses fleurs, des verres en Bohême rouge, qui lui avaient échappé au premier coup d'œil. »

La pauvre Joanna, forcée par le besoin d'accepter l'hospitalité dans cette maison vulgaire, de se placer sous le patronage de sa tante et de ses deux cousines, Bell et Diana, toutes bonnes mais évaporées, légères et communes, la pauvre Joanna sort du milieu le plus aristocratique: elle avait été élevée par son grand-père, dans un vieux et admirable château, parmi la société la plus distinguée, et entourée de tout le bien-être, de toutes les jouissances que la fortune peut donner. Son aïeul meurt subitement, et la laisse seule,

(1) Chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris. — Prix, 3 fr. 50 cent.

pauvre, grâce à la loi des substitutions qui a fait passer ses biens aux mains d'un parent; et elle se trouve heureuse d'accepter la protection de sa tante maternelle. Pauvre oiseau tombé d'un nid de soie dans un grossier poulailler, Joanna souffre beaucoup; sa délicatesse, ses sentiments, son habitudes, ses pensées, tout est froissé, et pourtant, ses parentes sont bonnes et affectueuses pour elle, et elle est obligée de les aimer, tout en les trouvant insupportables. A ces ennuis se joignent des luttes incessantes contre elle-même : elle est aimée d'un homme qui appartient à son ancien monde, elle le repousse, elle l'éloigne, quoiqu'elle l'aime tendrement, mais enfin, après de longues épreuves, songeant qu'ils sont libres tous deux, ils se promettent leur foi.

Alors intervient la mère d'Anthony Wolferstane, qui apprend à Joanna un funeste secret. Le père de Joanna a flétri sa vie par des crimes, et ce nom qu'elle croit apporter pur et noble à son mari, est affreusement souillé. Joanna se résigne et, le cœur navré, elle s'éloigne de son fiancé. Il faut laisser quelque chose à la curiosité, et nous ne dirons pas la fin de cette histoire.

Le talent de Rhoda Broughton y éclate : esprit d'observation malicieux et profond, sensibilité qui va jusqu'au pathétique, sentiments élevés, tout est réuni dans ce beau roman.

Toutefois nous le conseillons plutôt aux jeunes femmes qu'aux jeunes filles (1).

M. B.

LA VENGEANCE DE GIOVANNI

PAR ETIENNE MARCEL (2)

L'histoire véritable de saint Jean Gualbert est des plus touchantes, on sait qu'il triompha d'un très juste ressentiment, et que voyant à ses pieds le meurtrier de son frère bien-aimé, il lui pardonna au nom de Jésus-Christ. Une grâce suivit une autre grâce : désabusé du monde et de ses affections, Jean Gualbert se donna tout à Dieu, et dans la belle solitude de Vallombreuse, il fonda une seconde branche de l'ordre des Camaldules.

C'est sur ce fond que madame Etienne Marcel a brodé un joli roman, écrit avec chaleur et animé de généreux sentiments; on le lira avec plaisir. Mais pourquoi n'a-t-elle pas dit que son héros *Giovanni* a été canonisé par le pape Célestin III, et pourquoi le fait-elle entrer, vivre et mourir chez les Bénédictins, tandis qu'il fut fondateur d'Ordre et d'un Ordre qui existe encore de nos jours ? Le manque d'exactitude et de vérité ôtent beaucoup de leur valeur aux romans historiques

M. B.

(1) Chez Calmann-Lévy, 3, rue Auber, Paris. Prix : 3 fr. 50.
(2) Chez Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye-Saint-Germain, Paris. Prix : 3 fr.

FAUSTINE

(SUITE)

III

UNE VIEILLE FAMILLE.

Les Charlemont avaient quitté Cologne après les événements de 1815; ils étaient rentrés dans leur pays; le vieux baron avait perdu sa femme, sa fille avait trouvé une alliance en Allemagne, et son fils s'était marié aussi à une jeune fille de Coblentz, qui lui avait apporté un vieux nom, assez de quartiers pour satisfaire tous les chapitres nobles de l'Allemagne, une beauté blonde et un peu d'argent; il ramenait un bel enfant, appelé Wilhem ou Guillaume, du nom de sa mère. Quelques petits débris de fortune, ajoutés au médiocre avoir de la jeune dame, permirent à cette famille de vivre à l'ombre, décemment, noblement même, en voyant quelques amis, qui avaient même origine et qui avaient passé par les mêmes épreuves. Un chanoine et ses sœurs, anciennes chanoinesses de Nivelles, quelques gentilshommes et leurs femmes formaient le fond de ce cercle respectable, qui gardait, du passé, les antiques traditions, et, ce qui vaut mieux, les inébranlables principes. On craignait Dieu, on honorait son propre nom : la piété soutenait l'honneur, comme la chaîne soutient le médaillon; le respect de Dieu et de soi-même inspirait à ces braves gens un certain mépris pour l'argent, un profond mépris de tous les moyens trouvés bons pour en acquérir. Ils estimaient haut leur fière pauvreté, et la plupart d'entr'eux n'aurait pas échangé le donjon de ses ancêtres à demi ruiné et penchant sur la Meuse, ou l'Ourthe ou la Laisse, ses créneaux branlants, pour les plus belles demeures des banquiers, des marchands d'armes, des fabricants de draps de Liège et de Verviers.

« Ils ont tout, les parvenus ! mais cela, ils ne

l'ont pas ! disaient-ils en montrant le vieil écusson gravé sur leur cachet. »

Guillaume de Charlemont grandit dans ce milieu doux, courtois et pourtant sévère ; il fut élevé avec le plus grand soin par son père, homme d'une véritable valeur morale, et par sa mère, dont l'instruction dépassait la limite ordinaire ; il devint ainsi un jeune homme distingué, ferme, et d'une vertu sévère et fière ; au milieu de la génération pratique et remuante de ses contemporains, il semblait un survivant d'un autre âge, mais un survivant jeune, beau et dont l'âme chevaleresque avait revêtu la forme la plus aimable.

Ce fut dans un grand concert, donné au théâtre de Liège, que Faustine vit, pour la première fois, Guillaume de Charlemont. Assise dans sa loge, elle avait parcouru, d'un œil distrait, les rangs des spectateurs, lorsque dans une loge, en face de la sienne, elle aperçut un visage qui lui était inconnu. Elle en demeura frappée et ne put s'empêcher de le regarder encore. Elle vit un très beau profil aquilin, des cheveux châtains coupés courts, qui laissaient découvert un front superbe : il se tourna vers la salle et elle vit des yeux bruns, profonds et doux... Sur l'appui de la loge était nonchalamment posée une main patricienne, et, charme suprême, tout en lui paraissait simple, modeste, et aussi éloigné de la prétention que de la vulgarité. Dans l'intervalle qui séparait les deux parties du concert, il se leva et vint dans une loge voisine de celle de Faustine, saluer deux dames âgées. Faustine le suivit encore des yeux, et enfin, se tournant vers son père, elle lui dit :

« Connaissez-vous ce Monsieur... là... dans cette loge où sont ces deux dames en robes de satin noir ?

— Ce grand jeune homme ? c'est Guillaume de Charlemont. »

Ce nom n'apprenait rien à Faustine : elle ne l'avait amais entendu dans le monde de gens de finances et de loi qu'elle était appelée à voir ; on ne parlait pas des Charlemont : ils faisaient peu de bruit, ils vivaient à l'écart et n'attiraient pas les yeux. Faustine ne les connaissait pas, et elle ignorait que le château et la maison de son père leur eussent jadis appartenu, et que ce seul fait élevait entre eux un terrible obstacle. Elle regarda encore le jeune homme qui était rentré dans sa loge, et qui semblait livré tout entier au plaisir de la musique ; l'orchestre jouait l'ouverture de *Guillaume Tell*, alors dans sa fraîche nouveauté, et M. de Charlemont semblait sous le charme de cette harmonie pastorale et guerrière, où la Suisse des anciens temps semble revivre. Faustine aimait aussi la musique, mais c'était la voix humaine qui parlait à son âme, et lorsqu'une voix de femme, douce et vibrante, chanta le *Saule* de Desdémone, elle se sentit saisie d'une émotion invincible ; l'amour de la belle Vénitienne pour le général maure, lui apparut sous les couleurs les plus poétiques ; elle la voyait (la pensée est si complexe et si rapide !) assise dans la haute salle de son palais du Lido, écoutant les récits de guerre, ou, arrivant, belle, empressée, touchante, auprès de son époux ; puis, malheureuse, soupçonnée, outragée par une injuste calomnie, et se préparant à la mort, en chantant le Saule et sa douce verdure... Son esprit allait dans les espaces imaginaires, mais l'Othello, jaloux et passionné, n'avait pas les traits de la race de Cham, et elle lui prêtait, sans la regarder, la belle tête appuyée contre le fond de la loge, en face d'elle...

Le concert finit ; elle emporta, comme la biche fugitive, un trait dans son cœur, et ce cœur affamé d'affection ne chercha pas d'oubli. Dans sa vie rêveuse, solitaire, inoccupée, Faustine cultiva ce souvenir et vécut avec cette image ; elle s'exalta silencieusement, elle créa, dans sa tête, des romans dont M. de Charlemont était toujours le héros, et elle-même, l'héroïne heureuse car, à force de dévouement et de tendresse, elle avait fait oublier ses disgrâces : elle vivait dans le bleu, dans le songe, dans l'impossible : une circonstance tout ordinaire la ramena sur la terre et donna une fixité à ses rêves : elle remarqua avec joie, avec surprise, que Guillaume de Charlemont passait fréquemment dans la rue qu'elle habitait, et que, toujours, il levait la tête et regardait la vieille maison. Guillaume allait tout simplement à l'Université, où il suivait un cours de lettres, et il regardait, en passant, la maison de ses ancêtres, dont son aieul lui avait parlé souvent. Il ignorait que le possesseur de ses biens eût une fille et qu'elle s'occupât de lui.

Entre Faustine et son père, l'entretien n'était jamais très nourri ; il parlait un peu de ses affaires, de ses fermiers et tenanciers, un peu des événements politiques dont il s'occupait volontiers, jugeant et discutant, au coin de son feu, les grandes questions européennes, et apportant dans ses opinions, son esprit incisif et ses antipathies religieuses. Un jour, il parlait à Faustine de la nécessité de faire une vente d'arbres, sur sa terre d'Ardennes ; il aimait à la mettre au courant de sa gestion, puisqu'elle était son héritière, et il se prit à dire :

« Ils sont magnifiques, ces vieux ormes, ils forment une voûte de cathédrale. Ils datent encore du temps des Charlemont.

La pauvre Faustine rougit :

« Comment, mon père, dit-elle, est-ce que la Sermoys a appartenu à la famille de Charlemont ?

— Vous ne savez pas cela ? Mon père le rabâchait assez souvent, pourtant. Les Charlemont ne voulurent pas subir le joug français, cela se conçoit, ils émigrèrent, et leurs biens, d'après les lois françaises, furent confisqués et vendus. Mon père acheta les terres, le château et cette maison-ci...

— Comment ! cette maison !



— Oui, pourquoi me regarder d'un air ahuri! Ce sont là les suites ordinaires des guerres et des révolutions, et si vous alliez au fond de l'histoire des plus grandes familles, vous trouveriez que le plus clair de leur bien est dû à des confiscations. *Væ victis !* Voyez les Condés en France? ils se sont enrichis des dépouilles du duc de Montmorency, et les Richelieu et tant d'autres, et nos grandes familles belges, cherchez l'origine de leur fortune, vous serez étonnée. Mon père, plus honnête, a acheté ces biens à la nation.

— Oui, mais cette famille en a été privée.

— Juste retour des choses d'ici-bas! Du reste, ils se remplument un peu, grâce à quelques débris du passé, et à l'héritage de leur vieil oncle de Lummen, et la jeune dame a rapporté des *Silbern groschen* de son Allemagne. Ils ont un fils qui est un fort beau garçon. »

Faustine rougit encore, son père le vit et un sourire amer détendit l'arc serré de ses lèvres. Il devinait peut-être, mais les tristesses humaines, même celles de son enfant, ne lui inspiraient qu'une pitié dédaigneuse.

« Si vous voulez en savoir plus long sur les Charlemont, dit-il, je possède leur arbre généalogique qui remonte haut, pas jusqu'à l'Arche de Noé, comme les ducs de Lévy, ni même à Genséric, comme les Mecklembourg, mais ils peuvent prouver qu'ils descendent directement d'un chevalier nommé Alof, qui fit hommage de son fief à Henri de Verdun, évêque de Liège, vers les années 1100. C'est joli, pour ceux qui tiennent à ces fariboles-là. »

Faustine y tenait; et quelque démocratique qu'eût été son éducation, aucune des prérogatives des Charlemont ne la trouvait maintenant insensible. Elle étudia leur généalogie, leurs alliances, leurs blasons, elle se remplit d'enthousiasme pour ces grandeurs éclipsées, et interrogea tous les moyens possibles pour les faire revivre. Un moyen s'offrait à elle, si facile, si doux! Elle regardait l'arbre généalogique, elle consultait ses multiples rameaux, et non loin des illustres noms des La Marck, des d'Aremberg, des Mérode, elle en trouvait de bien obscurs, anoblis de date récente ou riches bourgeois qui avaient accepté pour leurs filles une noble alliance. La richesse, elle la possédait. Elle pourrait apporter à Guillaume de Charlemont et ses anciens domaines, et bien d'autres encore, et un cœur, une âme passionnément dévoués, disposés à s'immoler pour lui. Que faudrait-il pour cela? une rencontre qui leur permît de se connaître, de s'entendre; mais quel vent propice dirigerait l'une vers l'autre deux personnes qui avaient tant d'intérêt à se voir et à se convenir, deux destinées qui pouvaient se compléter l'une l'autre!

De ce rêve à la réalité, il n'y eut pas très loin. La vie réelle a de ces fortunes qui dépassent le hasard des romans. Faustine était depuis longtemps liée avec la fille d'un notaire, mademoiselle Félicie Guiscard; elles avaient quelque sympathie l'une pour l'autre, et chaque semaine, elles passaient ensemble deux soirées, auprès d'une table de travail, où le thé faisait son apparition à neuf heures. Faustine était donc chez son amie, quatre ou cinq mois après le concert, et d'autres jeunes filles s'étaient réunies à elles, travaillant, jouant de l'aiguille et causant avec vivacité des menues nouvelles de la ville. Faustine ne se mêlait guère à l'entretien, elle penchait sous la lampe sa tête pensive, elle n'entendait pas ce qui se disait, son imagination se promenait bien loin de ce salon paisible et de ces caquetages d'enfant. Et comme le dit un Livre qu'elle n'avait pas lu : « Je ne suis pas où mon corps est assis, je suis plutôt où m'emportent mes pensées; ma pensée est ordinairement où est ce que j'aime... » (*Imit.*)

M. Guiscard entra; il se mêla aussitôt à la conversation : c'était un petit vieillard, plein de bonhomie et de gaieté et qui aimait la société jeune et joyeuse; il apportait son contingent de nouvelles, il ranima les étincelles de l'entretien; il raconta même une histoire en patois wallon qui excita les éclats de rire de l'assemblée; seule, Faustine ne s'y joignit pas, mais on était habitué à la voir mélancolique et silencieuse : cependant, Félicie qui la connaissait, la trouvait plus taciturne que de coutume.

Tout-à-coup, la vieille domestique ouvrit la porte et dit d'une voix haute :

« Monsieur, voilà M. de Charlemont qui veut vous parler. »

Toutes les têtes se levèrent : Faustine recula dans l'ombre : M. Guiscard se leva et alla vers le visiteur : il croyait voir le vieux baron, et il se trouvait en face de la belle et jeune figure de Guillaume.

« Je vous demande un million de pardons, cher monsieur Guiscard; je vous croyais seul.

— Entrez donc, monsieur Wilhem, et veuillez vous asseoir : je suis tout à fait à vos ordres, si vous avez quelque chose de particulier à me communiquer, sinon, vous nous ferez grand honneur en prenant une tasse de thé avec nous.

— Monsieur, je viens de la part de mon père, vous rappeler la vente d'arbres de notre petit domaine de Fagnes.

— Je ne l'ai pas oubliée : elle est affichée pour le 28. Nous aurons des amateurs; on a besoin de bois de construction.

— Oui, mais c'est un crève-cœur que de voir abattre ces vieux chênes.

— Eh! vous en planterez d'autres, on peut planter à votre âge... Félicie, une tasse de thé à monsieur Guillaume. »

Félicie vint avec la tasse et la théière; sa petite sœur portait le sucrier et les biscottes de Bruxelles. Le jeune homme se rapprocha de la table et regarda les jeunes filles, que son arrivée avait rendues silencieuses. Il était à côté de Faustine,

qui tremblait intérieurement et n'osait lever les yeux. M. Guiscard n'aimait pas les silences qui coupent les entretiens; il mit sur le tapis la politique et les agitations de cette Europe éternellement agitée. Guillaume répliqua, et Faustine remarqua son langage sobre, distingué, si bien en harmonie avec la supériorité morale que révélait son visage. Il releva à son tour la balle de la conversation, en parlant d'un livre nouveau, et Félicie, qui lisait volontiers, lui donna la réplique et le contredit légèrement. Faustine dit un mot qui soutenait l'opinion de monsieur de Charlemont : il l'écouta avec sympathie et s'adressa à elle, en parlant du poème de Brizeux, qui venait de paraître : elle n'avait pas lu *Marie* ; il en exprima un regret poli : elle tressaillit de joie : il semblait que les paroles, l'attention de Guillaume lui donnassent une nouvelle vie : elle laissa voir qu'elle avait le goût de la poésie et des lettres, et le jeune homme l'écouta avec une douceur attentive qui la charmait de plus en plus.

Trois quarts d'heure s'étaient écoulés comme une seconde :

« Vous partez déjà, monsieur Guillaume ? Prenez au moins un verre de Kummel pour digérer ce thé, vrai breuvage de femmelettes!

— Merci mille fois, monsieur.

— Dites à monsieur le baron que la vente se fera et qu'elle sera avantageuse. »

Le jeune homme serra la main du vieux notaire, salua les jeunes dames et sortit. La nuit se fit pour Faustine.

Cette entrevue, ces paroles, cette présence de l'objet inconnu et aimé, fournirent pendant longtemps un aliment à ses pensées; le regret qu'il avait exprimé sur la perte de ses vieux chênes, la touchait au fond de l'âme, et avivait son désir de lui rendre la fortune, de lui remettre entre les mains des biens dont il semblait si digne. Avec la ruse féminine, elle amena plusieurs fois le nom des Charlemont dans ses conversations avec M. Guiscard et sa fille : le vieux notaire inclinait la tête en entendant ce nom vénéré, et se bornait à dire :

« Dignes gens ! très dignes gens ! tout ce qu'il y a de plus respectable... mais... mais ils n'ont pas le vent en poupe.

Faustine écoutait ces observations sans y répondre, mais l'idée que les Charlemont n'étaient pas favorisés par cette fortune que le monde met si haut, scellait de plus en plus ses idées dans son âme.

Elle chercha les occasions de rencontrer Guillaume de Charlemont, et nous racontions au début ses préparatifs pour une fête où elle espérait le voir, où elle le vit en effet, l'on sait quelle douloureuse déception elle rapporta de ce lieu de plaisir. Lui ne s'était pas même aperçu de sa présence : les traits disgraciés de cette pauvre fille s'étaient effacés de sa mémoire ; il avait passé devant elle sans la regarder, et elle l'avait vu, plein de grâce et d'enjouement, auprès de quelques autres femmes, qu'elle jugeait heureuses entre toutes. Elle pleura longtemps sur ce souvenir, mais il ne la guérit pas.

Peut-être le puissant moteur du monde, le temps, aurait-il fini par accomplir son œuvre d'apaisement, peut-être en serait-elle arrivée à regarder avec un sourire, ce rêve de sa jeunesse, sans une troisième rencontre, qui fut douce et fatale. Elle revit M. de Charlemont chez Félicie, durant une courte visite. On parlait d'un grave accident arrivé dans les mines, et qui impressionnait tout le pays. Faustine jeta dans la conversation un mot ému : M. de Charlemont le releva et s'adressa à elle avec une grâce qui la toucha de plus en plus. Il faisait attention à elle. Elle ne passait plus, indifférente, sous ses yeux... Il semblait, en la distinguant, lui avoir marqué sa place dans le monde : elle n'avait pas la beauté, mais elle avait l'intelligence, la fortune... pourquoi non ?..

Félicie observait, et les questions tremblantes de Faustine, sa pâleur, sa rougeur, son attitude émue lui révélaient bien des choses. Elle avait, comme son père, un esprit hardi et enjoué, elle aimait Faustine et elle se hasarda à l'interroger.

Elles étaient seules dans la chambre de mademoiselle Malfroy, car, là, dans cette maison sombre et peu hospitalière, d'autres jeunes filles ne se rassemblaient pas, et M. Malfroy ne quittait pas, pour la société de sa fille et de son amie, son cabinet, son cigare et ses livres. Sur la table près de laquelle elles étaient assises, se trouvait un rouleau de parchemin que Félicie déroula familièrement : elle poussa une exclamation à la vue de l'écriture gothique, des écussons coloriés et des innombrables rameaux d'un arbre qui avait l'air de puiser sa sève dans la poitrine d'un homme, sous la figure de qui était écrit : *Roderic-le-Noir, premier baron de Charlemont.*

« Bon Dieu ! Faustine, dit-elle, tu t'occupes donc des généalogies ?

— Mais non... répondit-elle un peu embarrassée ; j'ai regardé et étudié celle-ci, qui nous touche un peu, car enfin, cette maison a appartenu aux barons de Charlemont... tu comprends ? j'ai voulu vérifier ces armoiries que nous retrouvons partout ici.

— Oui, oui, rien de plus simple... Connais-tu madame de Charlemont ?

— Non, du tout.

— C'est une fort aimable dame. Elle aime beaucoup mon père et elle nous honore quelquefois de sa visite.

— Elle demeure ?

— Là-haut, tout là-haut, près de l'église de Saint-Martin, dans une jolie petite maison, bien arrangée, soignée : ça n'a pas l'air riche, mais très comme il faut. Il y a des vieilles armes dans



le vestibule et de vieux portraits dans le salon. »

Faustine soupira : heureuse Félicie qui voyait de près ces trésors !

« Madame de Charlemont voudrait bien marier M. Guillaume, elle en a quelquefois parlé à mon père, mais papa n'est pas grand diplomate, et il a tenté, il n'a pas réussi.

— Il me semble, répondit Faustine avec effort, que M. de Charlemont n'a pas de refus à craindre.

— Tu crois cela ? nos industriels enrichis veulent de l'argent, galon sur galon, comme dit papa, et les nobles ont besoin pour la plupart de redorer leur blason : marier M. Guillaume avec les petites comtesses et les petites marquises, ce serait marier la faim et la soif. »

Faustine ne répondait pas ; une émotion extrême étouffait sa voix : l'intermédiaire qu'elle avait tant désiré ne s'offrait-il pas à elle ? laisserait-elle échapper cette occasion unique ? parlerait-elle à cette amie fidèle, dévouée, mais si moqueuse, si peu romanesque, si peu accessible aux grands sentiments ? elle réfléchit longtemps, les yeux fixés sur le vieux parchemin, et enfin, toute pâlissante, elle s'adressa à Félicie.

« Nous nous sommes toujours aimées, depuis notre enfance, t'en souviens-tu ?.

— Certes oui, dit Félicie avec amitié, tu étais comme ma grande sœur, et je n'ai jamais oublié que tu m'as donné tes étrennes, un jour de l'an où les miennes s'étaient trouvées maigres : c'étaient des livres que j'ai encore et des bonbons que je n'ai plus. Cela cimente l'amitié.

— Eh bien ! alors, tu m'écouteras sans rire, sans te moquer ?

— Je te le jure, ma bonne Faustine, parle ! »

Sa figure colorée et enjouée prit une expression sérieuse :

« Cette famille de Charlemont, que tu connais, occupe ma pensée : elle est pauvre, elle est déchue, nous sommes riches, nous possédons ses biens : n'y aurait-il pas moyen de lui rendre justice ?

— Que veux-tu dire, amie ? explique-toi.

— Tu dis que madame de Charlemont voudrait marier son fils... et... »

Elle ne put achever et cacha dans ses mains son visage couvert de rougeur et inondé de larmes. Félicie la regarda avec pitié : la passion la plus vive et la plus chaste, l'émotion la plus généreuse ne pouvaient donner de charme à ce visage disgracié, masque de pierre qui ne se laissait pas transfigurer par l'ardeur de l'âme : elle pensa au beau Guillaume et secoua la tête. Pourtant, elle se pencha sur son amie et l'embrassa, en lui disant à voix basse :

« Si M. Guillaume t'épousait, il rentrerait en possession de ses biens : est-ce là ce que tu penses ? »

Faustine fit un signe affirmatif :

« Ce serait une bien bonne combinaison, et M. Guillaume serait heureux de t'avoir pour femme : mais ton père, ma chérie, approuverait-il ?

— Il n'approuverait peut-être pas beaucoup, car il n'aime pas les nobles, mais il me laisserait libre : la liberté est dans ses idées et ses systèmes.

— Et tu souhaiterais ce mariage ? »

Faustine leva les yeux sur son amie et répondit d'une voix tremblante :

« Plus qu'il n'est possible de l'exprimer !

— Eh bien ! alors, il faut agir et empêcher que M. Guillaume ne s'engage ailleurs. Me permets-tu de parler de ton idée à papa ? il sera enchanté, car il a la passion des anciennes familles ; c'est sa marotte, et il sera transporté à la pensée de rendre aux Charlemont leur antique héritage. Quel beau contrat il libellera !

— Tu ris toujours ! dit Faustine. Je n'ose rire, toute ma vie est sur cet enjeu !

— Tu permets donc que je fasse notre confidence à papa ?

— Oui, mais s'il est repoussé !

— Alors, ma chérie, il faudra se consoler et n'en pas mourir ; ce serait trop dommage.

— Est-on libre de souffrir ou de ne pas souffrir, de mourir ou de ne pas mourir ?

— Il me semble qu'oui, répondit sérieusement Félicie ; il faut avoir de la raison et tenir son cœur à deux mains.

— Le mien m'est échappé, dit Faustine à demi-voix. »

Elles causèrent longtemps encore, et lorsque Félicie retourna chez elle, son amie demeura livrée à un trouble extrême, mélange d'espoir, de crainte, de confusion, de terreur et d'amour. Elle se figurait qu'il acceptait, qu'il avait deviné sous cette offre étrange un dévouement sans bornes ; elle se voyait à ses côtés... elle devenait la fille obéissante de ses parents, elle vivait auprès d'eux, auprès de lui... ingénieuse à deviner leurs désirs, à leur soumettre aveuglément les siens, adoptant, sans efforts, leurs croyances et leurs habitudes ; elle sentait que, pour être digne d'un semblable bonheur, il fallait adorer et remercier Dieu au ciel, que le culte le plus pur, l'adoration la plus fervente ne seraient que l'expression d'une reconnaissance ineffable, que l'argent versé aux mains des pauvres, ne paierait pas sa dette, que la mort, après quelques années de félicité, serait acceptée et offerte comme une suprême action de grâce...

Mais s'il refusait !

Félicie, dès le lendemain matin, avait fait part à M. Guiscard de ce projet :

« Diable ! diable ! s'écria-t-il, cela est sérieux ? ce n'est pas une lubie d'une tête un peu folle, car ton amie Faustine n'est pas très raisonnable, quoiqu'elle ait l'air si sérieux ?

— Non, papa, je vous assure, Faustine y a

bien pensé : elle voudrait épouser M. de Charlemont.

— Et Simon Malfroy?

— Il paraît qu'il ne dirait rien.

— Possible, et puis Faustine est majeure, très majeure. Ce serait superbe à un point de vue, celui des écus, le reste n'est pas aussi brillant.

— M. Malfroy est un honnête homme, n'est-ce pas, mon père?

— Oui, un joli homme de loi, habile, très habile, jouant au plus fin.

— Mais honnête ?

— Oui, Félicie, pourtant les Charlemont trouveront d'autres objections. Songe donc que le grand-père de Faustine était un artisan et que sa grand'mère tenait le péage du pont de Chaudfontaine !

— C'est bien vrai, papa, mais ne voyons-nous pas d'autres mariages conclus dans les mêmes conditions?

— On en pourrait citer... allons, je vais réfléchir mûrement à ton idée... va, ma minette. »

Deux jours après, le bon notaire était en sérieuse conférence avec M. de Charlemont.

« Monsieur le baron, permettez à votre vieux conseil de vous parler franchement : cela mérite considération. Songez! une grande fortune en terres et en portefeuille, vos propres terres, qui étaient dans votre famille depuis des siècles, voilà ce que cette jeune personne vous apporte dans son tablier ! que M. Guillaume dise *oui*, elle sera comblée !

— Je ne dis pas le contraire, mais pour avoir cet argent, et ces terres, et notre château et notre maison patrimoniale, il faudrait... »

« Il n'acheva point; le regard du notaire l'interrogeait :

« Il faudrait se baisser, mon cher Guiscard. Songez à votre tour! songez à l'origine des Malfroy, à la réputation un peu douteuse de M. Malfroy, aux désobligeances physiques de cette jeune personne (vous ne me les avez pas cachées) rien n'expliquerait ce mariage que les vues les plus intéressées et les plus âpres. Nous ne les éprouvons pas! non! je puis vous le jurer.

— Je le sais, monsieur le baron, mais enfin, si M. Guillaume... vous savez, les jeunes gens n'ont pas les mêmes opinions que nous autres vieux. »

Le baron sourit et dit doucement :

« Je crois connaître mon fils. Néanmoins, je le consulterai, ainsi que ma femme, et vous aurez demain notre réponse définitive. Quoi qu'il advienne, mon cher Guiscard, vous savez que nous sommes vos amis et clients reconnaissants.

Le lendemain au soir, M. Guiscard reçut le billet suivant.

« Mon cher ami,

« Je l'ai consulté, nous nous sommes consultés, » et, sérieusement, nous ne pouvons nous décider à accepter cette proposition, qui nous honore et nous laisse une sincère gratitude envers » mademoiselle M. Mon fils, dont je suis très content, nous a ouvert son cœur : il désire épouser une de ses parentes, du côté maternel, mademoiselle Hiltrude de Geistheim. Nous donnons les mains à ce projet, et nous vous renouvelons, mon cher Guiscard, tous nos sentiments dévoués.

» CHARLEMONT. »

« Ma pauvre Faustine ! s'écria Félicie lorsque son père lui eut communiqué ce billet. Oh! qu'elle sera affligée !

— Son idée était-elle bien raisonnable?

— Je ne l'affirme pas, mais elle y avait mis tant de cœur ! Vous me donnez ce malheureux billet, papa ?

— Oui, minette; fais en le meilleur emploi que tu jugeras. »

Quand Félicie apparut chez son amie, son visage, malgré ses efforts sur elle-même, trahissait son chagrin : Faustine, pâle comme à l'heure de la mort, lui dit :

« Eh bien! »

Félicie l'embrassa et la tint un instant serrée dans ses bras.

« Tu ne m'apportes pas une bonne nouvelle ! il me rejette ! dis, explique-toi ! »

Félicie posa le billet de M. de Charlemont sur la table, et Faustine le lut et le relut à deux reprises. Elle s'éloigna d'elle, en disant :

« C'est fini ! l'avenir est fini... »

Toutes deux gardèrent le silence; Félicie ne savait que dire, Faustine succombait sous son chagrin; enfin, elle ne put se contenir, et quoique, d'ordinaire, elle fût maîtresse d'elle-même, des sanglots étouffés la trahirent.

« Chère, chère amie! dit Félicie en lui serrant la main. Songe pourtant que tu ne regrettes qu'un plan, un rêve.....

— J'y avais mis tout le bonheur de ma vie; va, mon cœur ne me trompait pas : j'eusse été heureuse.. et lui aussi... Tout est fini... »

Félicie cherchait des paroles consolantes et n'en trouvait pas : que dire à une âme exaltée, qui regrette une illusion, parée de tous les charmes dont l'imagination, les souvenirs poétiques et romanesques peuvent orner une chimère? la raison paraîtrait glacée, les motifs vulgaires, tirés de la fortune, de la jeunesse, de la santé, de la liberté, inacceptables. Qu'importent tous les autres biens à qui perd un trésor inestimable? La jeune fille cherchait, pensait et se souvenait du secours qu'elle avait trouvé dans ses propres peines : elle se hasarda, et dit à Faustine :

« Chérie, tu sais que j'ai eu bien du chagrin lorsque j'ai perdu maman, c'était un si grand vide pour nous! je ne savais où chercher un peu de consolation : j'ai prié le bon Dieu, j'ai lu de bons livres, et certainement, j'en ai ressenti du bien. »

Faustine secoua la tête, et dit tristement :



« J'envie ceux qui croient et qui peuvent prier, mais pour moi, le ciel est vide et les bons livres, comme tu dis, ne me feraient pas une heureuse impression. Si c'est une faute, elle est imputable à l'éducation que j'ai reçue...

— Mais tu pourrais lutter contre cette éducation mauvaise, et revenir vers le bon Dieu... car enfin, tu l'as connu, tu as fait ta première communion...

— Oui, mon père n'a pas voulu que je fisse exception, mais il a bien soufflé sur ma faible foi, et il l'a éteinte. Je ne crois pas, Félicie! et n'attendant pas de bonheur dans une autre vie, j'en désirais ardemment durant celle-ci. C'est fini. Je tâcherai de reprendre mon train ordinaire, mais il y a quelque chose de brisé en moi. »

Son regard peignait bien la désolation de son cœur et Félicie ne put retenir ses larmes : elle ne déplorait pas le chagrin actuel de son amie, mais bien cette incrédulité qui la laissait sans lumières dans les ténèbres, sans espérance dans l'avenir, sans appui dans l'isolement. Elle regardait autour d'elle : dans cette belle chambre, rien ne rappelait la vie chrétienne; sur la table reposaient un ou deux livres : un livre de Michelet et un roman de George Sand. C'étaient là les sources où puisait cette âme isolée et altérée d'amour!

« Ma pauvre Faustine, dit-elle, quoique je ne sois pas bien dévote, je prierai pour toi. Ne te laisse pas aller, songe que tout n'est pas perdu.

— Tu es bonne pour moi, très bonne, mais tu ne peux comprendre combien je suis à plaindre. Tout me repousse sur la terre et je n'attends rien d'ailleurs! Va, Félicie, tu as un père et des sœurs qui t'aiment, tu es bien plus heureuse que moi... tu es jolie, ton père est estimé, tu seras aimée, et moi, je vivrai et mourrai seule...

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)



SUR LA PISTE

(SUITE)

« Je suis restée trop sédentaire, dit-elle... Mon esprit voyageait, mon imagination avait l'univers pour domaine et cela me suffisait. Mais il eût mieux valu, dans l'intérêt de Gontran, donner une forme palpable, un corps à mes rêves, voir le monde tel qu'il est, nouer de différents côtés des relations utiles, étendre enfin ma sphère d'observation et d'action.

— Où veut-elle donc en venir ? se demandait la bonne Catherine, tournant de nouveau ses pouces.

— Un tort reconnu est à demi réparé, reprit sa pâle âmie. Grâce à Dieu, je ne suis pas encore une invalide et je peux regagner le temps perdu. Ma santé, ma fortune me permettent les voyages; mon devoir me les prescrit, le bonheur de Gontran les exige...

— En êtes-vous sûre?.. Si j'ai bien compris, c'est un voyage d'exploration matrimoniale que vous projetez? Vous iriez à la découverte d'une femme, comme d'autres s'aventurent à celle d'une terre ignorée? Ah! ma petite, quand ils foulent du pied cette terre-là, ce n'est pas toujours la terre promise! Croyez-moi : l'inconnu réserve aux aventuriers plus de déceptions que de jouissances! En bonne conscience, vous n'avez autour de vous que l'embarras du choix; vous savez à quoi vous en tenir sur les personnes et sur les choses; et si quelques imperfections vous choquent en elles, les qualités, les avantages compensant au centuple ces défectuosités, ne sont pas d'emprunt. Croyez-moi : ne lâchez point la proie pour l'ombre! Il vaut mieux tenir que courir! Et qui exige trop n'obtient rien! »

Madame Aubayle tournait au Sancho. Elle parut grotesque à son amie et celle-ci n'attendit pas un proverbe de plus pour décider son départ, puisqu'il soulevait cette concluante désapprobation.

Cependant, comme la grosse dame prenait au sérieux son rôle de confidente-conseillère, bien qu'il ne fût en réalité qu'un emploi de comparse, elle tenta quelques objections encore : La saison transitoire et mal équilibrée avec ses gelées tardives, ses pluies capricieuses et ses coups de soleil dangerereux; la délicate santé de la vieille demoiselle qui pouvait souffrir beaucoup d'un changement d'habitudes; les dispositions mêmes de Gontran qui se prêterait difficilement, peut-être, à cette manière étrange de fourrager le monde pour y chercher femme, comme le chasseur bat la campagne dans l'intention d'y faire lever quelque pièce de gibier.

Églantine ayant de volonté ferme enfourché son dada, ne se laissa point désarçonner. Elle eut réponse à tout et réduisit à néant chaque objection; puis quand elle vit sa vieille amie froissée du peu de cas qu'elle faisait de ses avis, elle tenta de l'amadouer en lui offrant une part de collaboration dans le programme de son prochain voyage.

Commencerait-il par le nord pour se continuer dans l'ouest et finir au midi? ou bien serait-ce tout le contraire?

Églantine et son pupille visiteraient-ils d'abord les amis éloignés qu'ils avaient presque perdus de vue? ou les parents qui usaient volontiers eux-mêmes de leur hospitalité?

Fallait-il débuter par les villes ou les campagnes? par quelques stations d'eaux ou par une plage en vogue?

Serait-il plus habile de garder un incognito modeste que d'attirer l'attention par un luxueux étalage et quelque peu de bruit? *etc.*, etc.

Les deux intimes ne se rencontrèrent sur aucune de ces questions et se convainquirent d'autant moins qu'elles discutèrent davantage. Enfin l'heure du lunch étant venue, Églantine avala une perle d'éther en guise de réconfortant; Catherine se lesta d'une épaisse tranche de pâté, arrosée de bière forte et toutes d'eux se séparèrent sans rancune en disant tout bas, l'une de l'autre:

« Quelle tête! mon Dieu! quelle tête! »

Il pleuvait encore et le chat Muc, repu de blancs de poulet, sommeillait de nouveau sur la table en rêvant de la souris, cet animal fabuleux et inconnu dont il entendait vaguement parler sur les gouttières...

Comme si la résolution aventureuse qu'elle venait de prendre eût rendu à mademoiselle Joubert un regain de jeunesse, elle ébouriffa quelque peu ses cheveux gris en songeant à autre chose, prit un air audacieux et pimpant, arpenta sa chambre avec des allures de sous-lieutenant qui va rompre ses arrêts, et sans même donner un regard au chat qui s'étirait en bâillant, sans songer à couvrir ses épaules du petit châle tricoté qui la préservait des rhumes dans ses allées et venues par les couloirs, elle se mit lestement à monter l'escalier tant haut qu'elle put monter, comme madame Marlborough, d'agile mémoire.

Son ascension la conduisit devant une porte à demi fermée qu'elle poussa vivement.

« Ah! ma tante vous m'avez fait peur! » s'écria Gontran qu'elle surprenait ainsi en plein délit de flânerie artistique.

Si peu flatteuse que fût l'exclamation, mademoiselle Joubert n'y prit point garde, les neveux d'aujourd'hui n'habituant pas leurs tantes à trop de galanterie. Elle s'avança vers le jeune homme qui rêvait devant un chevalet, et regarda la toile.

« Comment! fit-elle, ce n'est pas plus avancé que cela! qu'as-tu donc fait depuis une semaine? »

— Dame... quand le soleil manque tout-à-fait, que la pluie tombe et que les cheminées fument, l'inspiration s'en ressent, voyez-vous, ma tante.

— L'inspiration! l'inspiration!... est-ce qu'elle dépend du jour plus ou moins favorable et du temps plus ou moins chaud, comme les radis semés sur couche?... N'a-t-elle pas sa source, son foyer au dedans de nous-mêmes?... L'inspiration! Ah! que ne sais-je manier la brosse et le pinceau! tu verrais si elle ferait la fière avec moi! J'aurais terminé depuis longtemps ce tableau qui n'avance pas... Là bas du noir dans le ciel et quelques fauves éclairs en zig-zag; à gauche, beaucoup plus de rochers, beaucoup plus! cela fait bien dans le paysage; à droite, des abîmes, des abîmes sans fond, bien entendu; quand il y a un fond cela manque absolument de poésie! Et puis, sous la triple menace de l'éclair qui flamboie, de la roche qui surplombe, de l'abîme qui attire, ce jeune voyageur perdu dans la tourmente avec... au fait pourquoi donc a-t-il la tête couverte ce jeune voyageur? Les rafales auraient dû enlever son chapeau! ce chapeau nuit à la vraisemblance. Fais-le disparaître dans quelque abîme et n'en parlons plus mon ami. Et, avec les cheveux soulevés par les haleines de l'ouragan, ce jeune voyageur sera tout-à-fait ton portrait quand tu viens de passer tes dix doigts dans tes boucles; oh! mais tout-à-fait! »

Gontran sourit avec une secrète satisfaction; en effet, il avait posé lui-même devant lui-même pour le « jeune voyageur ».

« Mais, demanda mademoiselle Joubert, où donc est l'ange du salut que je t'ai demandé? Ce jeune voyageur ne peut se passer d'un guide en pareille extrémité, mon enfant. Evidemment il ne se tirera jamais de là sans secours. Pourquoi n'as-tu pas encore esquissé l'ange?...

— Eh! ma tante, est-ce donc si facile d'esquisser un ange?... Quand je l'essaie, il me passe devant les yeux tant de visions brunes et blondes, les unes vagues et pâles, les autres nettes et lumineuses, celles-ci mélancoliques; celles-là souriantes, que je ne sais à quel type m'arrêter. Je commence et j'efface, je recommence pour effacer de nouveau, et.....

— Eh, bien! mon ami, interrompit la tante en se ravisant tout à coup, laisse encore l'ange en blanc; et d'ici à peu de temps tu auras choisi ton type... ou je me trompe fort.

Le mystérieux sourire qui ponctua cette phrase intrigua quelque peu Gontran; et mademoiselle Églantine qui le remarqua se sentit encouragée à parler. Elle avisa donc un escabeau de vieux chêne et le débarrassa d'un berret basque et d'un plaid écossais pour s'y asseoir à la grande surprise de son neveu. Celui-ci apporta sous les pieds d'Églantine, en guise de tabouret, un coffret aux incrustations de cuivre, et attendit une explication qui ne se fit pas désirer longtemps.

Ce devait être la répétition des confidences faites un instant plus tôt à Madame Aubayle; mais dès les premiers mots, la tante vit les sourcils de son neveu se contracter et son visage s'assombrir.

« J'allais faire fausse route, pensa-t-elle. rebroussons chemin. »

Heureusement, elle ne s'était pas trop avancée encore, et cela fut aisé.



Elle enveloppa donc de voiles discrets ses projets matrimoniaux, et s'efforça de donner au voyage annoncé une couleur artistique à laquelle son neveu pût se méprendre.

Cette fois, ses noirs sourcils se détendirent, son visage s'éclaircit et il collabora de bonne volonté à l'itinéraire qui fut arrêté enfin quelques jours plus tard.

Menant tout de front, Mademoiselle Joubert employa ces quelques jours à presser sa couturière, sa lingère et sa marchande de modes. Elle renouvela son parapluie, s'acheta une ombrelle doublée de rose, et commanda des chaussures à la mode.

Catherine critiquait naturellement l'étroitesse des jupes aux longues traînes, la forme des chapeaux, l'exiguïté du parapluie, la doublure printanière de l'ombrelle et la hauteur des talons.

« Excellent signe ! pensait Églantine, je suis certaine maintenant du bon goût de ma tenue et je puis affronter avantageusement les jurys féminins les plus difficiles.

La servante Marion qui marchait d'étonnements en étonnements, ne put se contenir devant les bottes mordorées.

« Jésus mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est donc vrai ce qu'on me chante à la halle depuis dimanche ? Ma tête m'en sonne, bon sang !

— Et qu'est-ce qu'on vous chante, Marion ?

— Que Mademoiselle va se marier, pardine ! et je tourne presque à le croire ! Jésus mon Dieu ! moi qui prenais Mademoiselle pour une personne de sens !

Une rougeur toute juvénile monta aux joues ridées de la vieille fille, mais un soupir indiscret en atténua aussitôt l'expression.

En ce moment madame Aubayle entra comme un gros tourbillon. Elle avait oublié de mettre ses gants et d'attacher son chapeau.

— Eh bien ! c'est pour demain ! cria-t-elle joyeusement sur le seuil.

— C'est pour demain ! répondit non moins joyeusement son amie.

— Enfin !

— Plaît-il ?

— Je ne me suis jamais sentie si heureuse !

— Et moi donc !

— Excellente amie ! quelle part sincère vous prenez à ce qui m'intéresse !

— Mais c'est vous, au contraire, parfaite amie qui....

— Comment ?

— Que voulez-vous dire ?....

— Je veux dire que Julienne arrive demain à midi ! demain à midi !.... comprenez-vous ?

— Midi ?.... juste l'heure à laquelle nous partons.

— Eh quoi ! vous partez.... quand elle arrive ?... oh !

— C'est-à dire.... Elle arrive.... quand nous partons, chère amie, qu'y faire ?

— Mais.... retarder votre départ de quarante-huit heures, de vingt-quatre heures, de douze heures même ! Seulement le temps de refaire sa connaissance. »

Refaire la connaissance de Julienne semblait à la bonne grand'mère un tel avantage qu'elle s'affligeait naïvement de le voir ajourné pour son amie. Celle-ci se rendant compte de ce sentiment, ne se récria pas contre l'énormité de la prétention, mais répondit d'un ton qui devait prévenir toute insistance :

« Les Bierge sont prévenus et nous attendent à heure fixe. Je verrai Julienne un peu plus tard.... au retour de noce de Gontran. Ce sera une excellente occasion de présenter votre petite-fille dans le monde.

— Merci de l'obligeance, répondit sèchement Catherine.

— Il n'y a pas de quoi, répondit du même ton Églantine. »

Ce fut leur mutuel adieu.

Le lendemain, à midi, une voiture que des voyageurs expérimentés eussent moins chargée de caisses, emportait mademoiselle Joubert et son neveu vers la gare prochaine. Elle faillit accrocher l'omnibus du chemin de fer arrêté devant la maison de madame Aubayle. La vieille fille avança machinalement la tête ; elle vit la lourde portière s'ouvrir, un mignon brodequin se poser sur le marchepied et.... ce fut tout : sa voiture à elle tournait à l'angle de la rue.

« Le pied de mademoiselle Julienne ; peut-être ? supposa Gontran. »

— Sa grand'mère ne pourra toujours pas dire que nous partons sans avoir rien vu d'elle ! riposta la tante.

Cette indifférente supposition et cette riposte égoïste qui semblaient commencer un entretien n'eurent cependant d'autres suites qu'un silence prolongé....

Gontran rêvait-il à l'ange encore inconnu du jeune voyageur ?....

Quant à mademoiselle Joubert, qui saura jamais si, dès ce moment, elle ne réglait pas les importants détails du retour de noce annoncé ?....

Entre le dernier acte d'une comédie de salon et l'annonce d'un souper, elle tressaillit au cri plusieurs fois répété de :

« Lavaufranche-Boussac ! »

Le train s'arrêtait. Un employé ouvrait la portière ; Gontran sauta sur la voie et mademoiselle Joubert se laissa choir en toute confiance dans les bras de son neveu tendus pour la recevoir.

Une voiture publique stationnait dans la gare : sa bâche éraillée portait à peine quelques traces d'un vernis écaillé ; à travers les ais disjoints de son plancher on pouvait, en roulant, examiner les pierres du chemin, et la bourre poussiéreuse s'échappait de ses durs coussins par des crevés nombreux.

Déjà le conducteur hissait bruyamment les ba-

gages sur l'impériale qui craquait sous leur poids; les voyageurs s'engouffraient avec précipitation dans l'intérieur sans compartiments,et mademoiselle Joubert constatait avec une aristocratique terreur qu'elle aurait pour compagnons, de Lavaufranche à Boussac, des bonshommes et des bonnes femmes quelque peu sales qui sentaient le fromage, l'ail, l'eau-de-vie et le tabac !.

Elle fouillait la route d'un regard désolé, quand ce regard s'illumina soudain : il venait d'apercevoir une calèche arrivant au grand trot et dans cette calèche découverte il reconnaissait une silhouette amie.

« C'est Frédéric Bierge lui-même! s'écria la vieille demoiselle. Il a tenu à nous souhaiter la bienvenue le plus tôt possible. Je le reconnais là !

Frédéric lui-même que tout l'arrondissement appelait avec déférence Monsieur le sous-Préfet, Frédéric lui-même ayant arraché sa parente à l'écœurante promiscuité qui la menaçait, lui tourna son compliment d'arrivée avec une galanterie un peu surannée qui charma d'autant plus la voyageuse: et l'ayant fait asseoir à la place d'honneur :

Maintenant, au château! ordonna-t-il à son cocher; et bon train! L'omnibus amènera les bagages.

La voiture avançait rapidement sur la route semée de parcelles de mica scintillant au soleil comme une poussière de diamants. Tantôt elle s'engageait dans des massifs d'arbres résineux dont la sombre verdure se ponctuait du vert éclatant de pousses nouvelles; tantôt elle traversait de riants taillis aux jeunes frondaisons; puis elle côtoyait des sillons couleur d'émeraude où les moissons en espérance ondulaient doucement aux souffles printaniers; elle dominait ensuite les pentes escarpées qui baignent leurs pieds rocheux dans les eaux du torrent, et les premières maisons de Boussac, éparpillées parmi les ramures et les mouvements de terrain, se montrèrent enfin aux regards.

Une masse énorme flanquée de tours en ruines et de remparts effondrés étend sa grande ombre sur la petite ville, c'est le château. Son aspect imposant frappa les voyageurs.

Mais voilà une habitation vraiment royale! s'écria mademoiselle Joubert qui sentit s'accroître aussitôt sa considération pour le maitre actuel de ce prétendu palais. En ce moment, il est vrai, avec sa haute stature et son profil de François Ier, Monsieur Bierge tout roturier qu'il fût, semblait l'hôte naturel de cette noble demeure; mais, il n'en paraissait pas plus fier pour cela et relevant l'exclamation de sa cousine :

Une royale habitation! fit-il.... oui.... il y a quelques siècles, avec ses murailles formidables, ses tours crénelées, ses bastions épais, ses chemins de ronde inaccessibles et ses remparts inattaquables le château de Boussac était le rude souverain de la contrée, Jules César selon quelques-uns, ou Léocade, gouverneur romain dans les Gaules au troisième siècle, selon d'autres, en posa les colossales assises; le dixième siècle, plus vraisemblablement, le vit surgir menaçant et sûr de lui-même, alors que l'organisation du système féodal postait d'innombrables sentinelles de pierre autour des États rivaux. Les puinés de la maison des Déols y règnèrent d'abord; puis il passa aux fortes mains de cette famille de Brosse illustrée par le maréchal du même nom, père d'armes de Jeanne d'Arc. Puis, sa fortune traversant des phases diverses, il échut à divers possesseurs parmi lesquels César duc de Vendôme, François de Rilhac et les Carbonnières, marquis de Saint-Brice... Aujourd'hui, la petite ville, jadis affranchie par un seigneur du château, en est la pacifique maîtresse. Elle y loge son sous-Préfet, ses gendarmes; et ces hôtes s'y meuvent à l'aise, imposant à peine à cette vieille demeure l'empreinte des temps nouveaux, mais recevant d'elle parfois un reflet de poésie qui....

Églantine Joubert ne saisit pas la fin de cette phrase: Elle se demandait ce que pouvait bien avoir de commun l'austère poésie du passé avec sa cousine Evelina Bierge en son nom Tribouillon, native de la rue Mouffetard, héritière à seize ans de la grosse fortune amassée sou à sou par Tribouillon père dans le commerce des peaux, des graisses et de la ferraille, et présentement un peu rondelette, un peu rougeaude, un peu gourmande, mais bonne enfant comme personne, irréfléchie comme elle seule, et le cœur sur la main.

Elle songea seulement alors à s'enquérir de cette aimable boulotte.

« Évelina se porte mieux qu'un charme, bien qu'elle s'accuse d'une prétendue névrose dont chacun la reconnait incapable, répondit le mari. Elle m'eût accompagné à votre rencontre; mais les préparatifs de son grand bal ne lui laissent pas un instant de loisir.

La vieille cousine accueillit cette confidence par un sourire de gratitude; puis posant un doigt sur ses lèvres, elle désigna du coin de l'œil, son neveu qui contemplait le paysage, et détourna le cours de la conversation.

On entrait d'ailleurs en ville et son attention se fixait sur l'aspect monastique et guerrier des habitations et des ruelles; un souffle du moyen âge y circulait encore, et l'on s'étonnait presque de n'apercevoir dans l'ombre d'une arcade, dans la baie d'une ogive ou sur les crénaux d'une tourelle, ni la silhouette d'un chevalier bardé de fer, ni le profil ascétique d'un moine à la robe flottante.

Enfin la voiture déboucha sur la place qui servait autrefois de cour d'honneur au château : une vieille femme en coiffe berrichonne qui tournait un fuseau chargé de laine se rangea contre un mur pour la laisser passer; une nuée de gamins qui jouaient aux billes en sortant de l'école s'envola comme une bande de moineaux devant les chevaux fringants et le cocher criant gare à deux

gendarmes qui rentraient d'une tournée, s'arrêta devant la porte basse couronnée par l'écusson de la famille de Brosse qui portait d'azur à trois brosses d'or.

Évelina Tribouillon, pavoisée de couleurs joyeuses, descendit moitié roulant, moitié tournoyant, la spirale de granit contemporaine des Déols; elle accueillit les nouveaux venus par de cordiales exclamations et, remontant avec eux, leur ouvrit elle-même la porte du salon....

Églantine Joubert s'arrêta sur le seuil et prit, avant de le franchir, une attitude imposante comme si elle avait voulu mettre sa personne en harmonie avec le cadre où elle allait se mouvoir.

Percé de hautes croisées aux profondes embrasures, avec sa large cheminée, son plafond élevé comme un dôme et les tapisseries légendaires qui décorent ses murailles, ce vaste salon intimide plus d'un visiteur et c'est faire preuve d'aristocratie et de grand air que d'y pénétrer pour la première fois sans quelque saisissement.

Gontran, très artiste et un peu poète, y respira tout de suite à l'aise et s'y promena comme dans un musée avec des poses admiratives et des exclamations enthousiastes.

« Et vous aussi mon cousin! s'écria Madame Bierge parodiant César sans s'en douter, et vous aussi vous vous pâmez devant ces vieilleries! mais c'est donc une contagion, une épidémie! Oh! tu as beau me faire des signes, Frédéric; j'ai le courage de mon opinion et je dis ce que je pense, moi! or tu ne me feras jamais convenir, dussent tous les Boussaquins et tous les Marchois me jeter la pierre, que ces grands panneaux à demi décolorés, avec leurs personnages dédaigneux, leur ménagerie enchaînée, leurs étendards païens et leurs perspectives impossibles ne me donnent pas le spleen et n'ont pas cent fois moins de prix à mes yeux qu'un papier frais à dix francs le rouleau ou qu'une imitation de Smyrne achetée pour rien dans le premier magasin venu de Paris.

C'était à se voiler la face.

Le sous-Préfet ne voila rien, pas même son mécontentement. Il haussa les épaules, et fit remarquer à son jeune parent de merveilleux détails qui ne l'avaient point frappé d'abord.

Le même personnage se reproduisait sur chaque panneau : une femme élancée aux splendides parures, dominant de toute la tête les suivantes empressées autour d'elle.

« C'est la dame à la licorne, cette héroïne de roman qui a passionné jadis tant de dames, de damoiselles et de chevaliers. Voyez : la bête fabuleuse ne la quitte jamais, pas plus que ces animaux exotiques, la chaîne au cou.... Tout cela est vivant encore : les physionomies s'animent, les étoffes chatoient, les fourrures frissonnent.... et cependant cette belle dame et sa suite ont vu passer déjà le défilé de quatre siècles. Oh! ces tapissiers d'Aubusson étaient, jadis comme aujourd'hui, des artistes de premier ordre!

— D'Aubusson! allons donc Frédéric; à quoi bon te montrer sous-Préfet de la Creuse autant que cela, puisque nous sommes entre nous. Ces tapisseries sont des Flandres : le receveur qui s'y connait le soutenait encore hier contre le contrôleur qui n'y entend rien.

Le sous-Préfet, connaisseur plus habile encore que le receveur, essayait, pour la millième fois, de prouver à Évelina la provenance marchoise des tapisseries exécutées jadis pour décorer la prison de Zizim à Bourganeuf, quand un domestique interrompit fort à propos la conférence en annonçant le dîner.

« Je t'en prie, Evelina, murmura le mari à l'oreille de sa femme, en traversant le vestibule, je t'en prie, ne me tutoie donc pas devant témoins; c'est du dernier bourgeois; n'avons-nous pas le temps de nous dédommager en tête à tête, mon ange? »

L'ange promit par un signe de tête de s'observer mieux à l'avenir et tint immédiatement sa promesse par des *vous* soulignés qui semblèrent à sa cousine une marque de subite mésintelligence conjugale.

Après le dîner, Gontran, un cigare à la main, suivit le sous-préfet sur le balcon vertigineux célébré justement par madame Sand. Suspendu comme un nid d'aigle à une prodigieuse hauteur, il domine fièrement l'abime rocheux au fond duquel bouillonne la petite Creuse. Les vapeurs du soir émanant de la rivière montaient alors comme une blanche buée traversée par des reflets d'étoiles; elles emplissaient le gouffre en le masquant; elles flottaient autour de l'observatoire aérien, et Gontran put se croire un instant suspendu en plein ciel, sans un lambeau de terre sous les yeux.

En les relevant, il aperçut pourtant à l'horizon l'aride silhouette du mont Barlot, avec ces énormes gibbosités de granit qu'on nomme les pierres Jomatres. Maintes fois, il avait entendu parler de ces roches mystérieuses où l'archéologie retrouve des cuvettes druidiques et de creux sillons jadis fumants de sang humain; la géologie, plus positive et quelque peu sceptique, les attribue tout simplement à l'influence des agents atmosphériques et sur ce point, le receveur et le contrôleur différaient aussi complètement que sur la nationalité de la Dame à la Licorne.

Un peu au delà, les ruines de Toull-Ste-Croix enchevêtrent leur sinistre fouillis...

Parfois, quand l'orage gronde, il semblerait que les fulgurants éclairs, sillonnant le mont Barlot, émanassent de Teutatès et d'Hésus, les dieux détrônés... Des bruits étranges s'entrecroisent parmi les débris de l'oppidum gallo-romain, comme les échos de cette lutte grandiose qui devait se terminer à Alesia, avec César et Vercingétorix pour champions... De rougeâtres

lueurs s'accrochent aux vieilles tours de Boussac comme des lambeaux d'oriflammes, et ces trois gigantesques témoins du passé, le château moyen-âge, la cité gallo-romaine, la montagne celtique, paraissent ressusciter dans un mystérieux colloque où alternent et se mêlent les voix lointaines du passé...

En ce moment, les douces clartés de la lune répandaient leur apaisement sur ce dramatique ensemble; mais en vain conviaient-elles à la rêverie le sous-préfet, qui allumait son second cigare : tout au récit de sa dernière campagne électorale, il restait insensible aux caresses des rayons blancs ! Pour Gontran, dont l'attention aux récits de son hôte n'était qu'apparente, il voguait en plein rêve, en pleine poésie, sourd à la voix de son cousin, comme aux bruits affaiblis qui venaient du salon.

Madame Bierge et mademoiselle Joubert s'y trouvaient seules, les habitués quotidiens n'étant pas arrivés encore, et profitant de leur tête-à-tête, elles avaient entamé la grande question qui importait si fort à l'une d'elles.

« Oui, ma cousine, vous les verrez toutes, depuis vingt pauvres mille francs de dot jusqu'à deux cents; nous n'allons pas au delà de ce dernier chiffre. Elles viendront au complet avec leurs papas, leurs mamans et la bonne volonté de s'amuser. S'amuser dans un bal de province ! dans un bal de petite ville; comprenez-vous cela ?.. Oh ! c'est à Paris seulement qu'on s'amuse, à Paris seulement qu'on danse ! à Paris seulement qu'on vit !.. Le mal de Paris me mine, c'est évident. Voilà la cause de ma névrose !.. »

Assez peu sensible à cette névrose de grassouillette apparence, la tante de Gontran, ennemie des digressions qui n'intéressaient pas son neveu, demandait de plus amples renseignements sur les héritières du terroir, quand on annonça le lieutenant de gendarmerie, le bon curé flanqué de son vicaire, le conseiller d'arrondissement et le notaire avec leurs femmes, le receveur des finances encore célibataire; et la partie de bêtombrée commença, tandis qu'Evelina soupirait à l'oreille de sa cousine :

« La bêtombrée, ma chère amie ! la bêtombrée ! est-ce assez provincial ? assez antédiluvien ? Ah ! si l'on savait à Paris qu'on joue la bêtombrée dans mon salon, quels éclats de rire ! Mais que voulez-vous, ils en raffolent ces provinciaux, et l'on est sous-préfet avant tout. Que les honneurs se paient cher ! »

C'est sans doute à cause du haut prix des honneurs qu'Evelina Tribouillon y tenait tant, car elle y tenait passionnément, quoi qu'elle en dit; et c'était plaisir de voir les airs de princesse bonne enfant qu'elle affectait avec « ses administrés. »

Elle soigna leur bonheur de toutes façons ce jour là : les cartes étaient neuves et les fleurs des jardinières odorantes; le thé fut infusé à point, la brioche fumante, la conversation variée; et pour que chaque sens trouvât son compte dans cette menue gerbe de plaisirs, madame Bierge voulut charmer l'ouïe de ses hôtes par le son de sa propre voix, qui était fausse et quelque peu fêlée, mais sans qu'elle s'en doutât, il faut le dire à sa décharge.

Pendant qu'elle poursuivait l'exécution d'un air tantôt plus haut, tantôt plus bas que le ton, la femme du conseiller disait à celle du notaire qui tricotait un châle :

« C'est bien singulier : je n'aime pas la musique ! Cela me confusionne, en vérité. Mais, franchement celle-ci me porte sur les nerfs. Pourquoi ? «

La personne interpellée feignit de compter ses mailles pour se dispenser de répondre autrement que par un malicieux sourire.

Une autre dame, qui n'avait ni mailles à compter, ni fleurs de laine à nuancer, tournait les pages de la partition. Après le grand air vint la romance, puis une tarentelle, puis une seconde romance, puis une cavatine, puis... Cette fois, la dame qui tournait les pages eut peur sérieusement et pour faire diversion :

Vous nous disiez tout-à-l'heure que votre jeune parent est musicien ? insinua-t-elle d'un air candide,

Elle mentait sciemment; mais certains mensonges profitent à qui les fait, malgré le peu de moralité de la chose.

Églantine saisit cette phrase au vol :

« Oui, oui, fit-elle avec empressement, mon neveu chante et joue du piano; il a même la bonne habitude de ne pas se faire prier. »

Gontran mis en demeure de prouver cette bonne habitude s'y résigna ; et la femme du conseiller qui sentait ses nerfs se détendre en écoutant cette voix si parfaitement juste et si nettement timbrée, demanda de nouveau à sa voisine :

« Pourquoi donc cela ? »

Mais madame Bierge enthousiasmée, ayant voulu déchiffrer immédiatement un duo avec le jeune homme, les nerfs susceptibles se froissèrent de nouveau, et leur propriétaire alarmée dut répéter une fois encore :

Pourquoi donc cela ?....

Elle entreprit, le lendemain, une tournée de visites par pure bonté d'âme ; curieuse et jugeant son prochain d'après elle-même, elle crut contribuer au bonheur de ses concitoyennes en leur annonçant l'arrivée des étrangers au château. Elle supposa l'âge de la tante, esquissa son portrait et détailla les garnitures de sa robe. Elle fit l'éloge du neveu qui lui avait ramassé un peloton de laine, exagéra le charme de sa voix, l'élégance de sa tenue, la distinction de ses manières ; et quand elle eut éveillé dans chaque salon boussaquin, l'attention sur ce nouveau venu, quand toutes les conversations l'eurent pris pour objet, le mot de la fin unanime fut :

« Que vient donc faire cet inconnu à Boussac?.. Il y a quelque chose là-dessous !.... »

Cependant, le grand bal qui devait permettre à mademoiselle Joubert de passer en revue toutes les filles à marier de l'arrondissement était fixé au lendemain. Évelina se multipliait oubliant sa névrose. Elle recevait de Paris des caisses de confiserie qu'elle déballait elle-même comme si quelques bouffées de l'air natal avaient dû s'en dégager pour lui remonter le moral; elle emplissait de fleurs venues à grands frais de Moulins l'immense cheminée du salon, les encoignures et l'enfoncement des croisées; elle faisait placer une plante vivante sur chaque marche de l'escalier recouvert d'un tapis pour cette circonstance solennelle; et si M. le sous-Préfet ne l'en eût empêchée, elle eût prié ses bons voisins les gendarmes d'aider au transport des banquettes et à la pose des verres de couleur, pour que tout fût prêt bien à l'avance. Ne lui faudrait-il pas cette avance pour les soins nécessaires à sa toilette ?

Dès midi, on vit poindre sur toutes les routes, des voitures et des cavaliers : les uns descendaient à l'hôtel du *Saumon vert* dont toutes les chambres étaient retenues depuis plusieurs jours : les autres recevaient l'hospitalité dans les principales maisons de la ville. Châtelus envoya trois danseurs; Lépaud deux joueurs de wisth, Gouzon et Grenouillat quelques demoiselles majeures accompagnées de leurs frères encore imberbes, Chambon tout un essaim de jolies femmes et de magistrats bons valseurs, Evaux s'abstint sous prétexte d'éloignement.

Évelina qui recevait pour la première fois aussi nombreuse compagnie, avait caché, toute la journée, la satisfaction vaniteuse qu'elle en ressentait sous un apparent dédain. Dès que sa cousine pouvait l'entendre :

« Franchement, mon ami, tu.... vous avez trop étendu la liste des invitations; nous pouvions nous en tenir aux seules familles réellement dignes de fixer l'attention de Gontran; mais il te.... il vous faut ton arrondissement! En voilà des gens de salon ! en voilà des gens du monde ! En voilà des invités mignons pour une maîtresse de maison habituée aux élégances parisiennes. Veux-tu.... parier que vos administrées, moins deux ou trois, seront habillées à la mode de l'an dernier? que tes administrés se présenteront en bottes cirées et qu'on vous demandera la saint-simonienne et la bourrée ?.... »

Évelina Tribouillon n'eût point gagné ce pari :

Les *provinciaux* sont maintenant une espèce archaïque tendant à disparaître. Ils ne font plus leur testament pour se rendre à Paris et s'abstiennent de raconter leur voyage au retour. Ils y envoient leurs fils au lycée et leurs filles au couvent; leurs femmes s'y approvisionnent de robes, de chapeaux, de dents, de cheveux, d'usages mondains, d'idées toutes faites et de sentiments à la mode. On retrouve donc le faubourg Saint-Germain, le faubourg saint-Honoré, la chaussée d'Antin et les boulevards célèbres, aussi bien dans les gentilhommières perdues parmi les landes, que dans les bourgades ignorées, dans les chefs-lieux de préfecture ou dans les grands centres industriels et commerçants.

Les partisans du progrès, voyant les nuances locales s'effacer, les montagnes s'aplanir et les vallons se combler, proclament comme une victoire ce nivellement général qui donne à toutes choses le même plan comme la même teinte.... Ont-ils raison?.... que d'autres en décident !

Cette question que le sous-Préfet n'eût pas manqué de résoudre dans un sens favorable aux départements, touchait sa femme, à cette heure, moins que jamais. Elle avait donné l'ordre d'allumer les lustres, les girandoles, les candélabres, tout ce qui peut flamboyer dans un salon et regrettait hautement que leurs feux croisés ne fussent pas centuplés par la réflexion.

« Dis ce que tu voudras, Frédéric, affirmait-elle, vous ne m'empêcherez pas de déplorer, une fois de plus, la présence de ces friperies, qui interdisent d'appliquer aux murailles des décorations intelligentes... et parisiennes... Mais le moyen de faire marcher cette princesse de tapisserie en pleine glace... de Montluçon ou d'accrocher un miroir de Venise au cou de cette grande bête à corne?.. Beaucoup de glaces, vois-tu, parlez-moi de cela pour faire valoir une fête! Sans compter qu'on y peut surveiller d'un coup d'œil, en passant, les agissements de sa toilette. »

Ce post-scriptum de la phrase était une révélation : il manquait, en effet, quelque chose au bonheur d'Evelina, ce jour-là..... Quelle différence si elle avait pu se faire vis-à-vis à elle-même toute la soirée dans cinq ou six grands miroirs, y constater le scintillement des pierreries constellant sa chevelure, la coupe nouvelle de sa robe, les ondulations de sa traine, et se convaincre enfin, par la comparaison, qu'elle était la mieux mise et la plus belle!

Un peu de clairvoyance et de sincérité l'auraient toutefois empêchée de se rendre ce témoignage : Madame Bierge ne devait être, en effet, ni la plus belle, ni la mieux mise : quand arrivèrent les premiers invités, elle ouvrit de grands yeux devant des robes du meilleur goût et des fracs portés avec une parfaite aisance; puis survint une toilette signée par le plus grand des couturiers; un peu plus tard, une nouvelle mariée arborait des diamants de famille remontés chez le premier bijoutier de Paris; une autre laissait insoucieusement ruisseler derrière elle des flots de dentelles Renaissance authentiques, dorées par trois siècles d'élégants services; et les jeunes filles qui ne portaient ni dentelles ni diamants se distinguaient par une simplicité de bon goût en harmonie avec leurs grâces naturelles. Plus tard, quand on ouvrit le piano pour reposer l'orchestre un instant, Chatelus fournit un ménétrier complai-

sant, élève de Chopin; une demoiselle de Gouzon enleva merveilleusement un quadrille américain édité la veille, et quelques instrumentistes amateurs de Chambon rythmèrent à l'allemande plusieurs valses tirées, par l'un d'eux, des motifs du dernier opéra. Les joueurs de wisth et même de bêtombrée, les danseurs et les danseuses, les simples causeurs et cette partie, plus essentielle qu'on ne le croit, du personnel d'un bal, nommée impoliment tapisserie, tout ce monde provincial enfin savait généralement entrer, saluer, s'asseoir, danser, causer, marcher dans un salon comme à Paris, oui vraiment tout comme à Paris!

Évelina Tribouillon dut se l'avouer à elle-même, ce qui la gêna quelque peu; car elle n'était pas très sûre d'avoir vu le vrai grand monde parisien... et, après s'être promis de juger ses invités d'assez haut, elle se demandait vaguement s'ils n'avaient pas eux-mêmes des droits inquiétants à se poser en juges?...

« Bah ! se dit-elle enfin, c'est toujours moi qui suis la sous-préfète, après tout ! »

Cette consolante réflexion lui rendit toute son assurance; le sourire bon enfant revint à ses yeux vifs, à sa bouche épanouie, aux rondes fossettes de ses joues et de son menton; elle se montra franchement flattée de recevoir ce monde comme il faut qui ne se présentait pas en bottes cirées, ne parlait point patois et ne réclamait aucune bourrée bourbonnaise, berrichonne ou auvergnate. Enfin, elle se fit à elle-même les honneurs de son bal avec tant de satisfaction qn'elle se sentit le cœur léger, léger! Il lui vint, en même temps, des ailes aux pieds, et rajeunissant à mesure que le bal avançait, elle se laissa inviter pour une valse qui fut suivie d'une foule d'autres tourbillons, bien que madame Bierge eût passé l'âge de danser.

« La sous-préfète en veut pour son argent ! » pensait malicieusement une pensionnaire oubliée sur sa chaise.

« Ma cousine perd la tête ! se disait Églantine avec aigreur. Croyez donc au dévouement : elle me fait croire qu'elle convoque la cour, la ville, les campagnes, le ban et l'arrière-ban à mon intention, et c'est pour son propre plaisir, tout ce branle-bas ! Tourne-t-elle ! tourne-t-elle ! Véritablement elle rendrait des points à une toupie hollandaise... il ne lui manque plus que de ronfler ! Qui me présentera tout ce monde-là maintenant? Qui me donnera des renseignements et des biographies? Et tandis que cette évaporée Tribouillon tourbillonne, Gontran se fourvoie peut-être, l'innocent! Gageons qu'il invite les plus pauvres et distingue les moins nées !.. »

Cette insupportable pensée fit bondir Églantine hors du fauteuil où elle attendait en vain les hommages des administrés qu'on oubliait de lui servir à point. Voguant au hasard et comme à la dérive, elle heurta le pied trop avancé d'une personne anguleuse préposée, semblait-il, à la garde d'une banquette vide, et pour réparer sa gaucherie, elle voulut se montrer aimable :

« Vous ne dansez plus, Madame, fit-elle en souriant, c'est de bon goût passé un certain âge : la coquetterie intelligente consiste dans une retraite opportune : on se fait regretter. »

La dame qui était une demoiselle un peu mûre posant pour l'ingénue, ne se retirait nullement, mais on l'écartait, car personne, hélas ! n'arrivait à la prendre au sérieux comme adolescente, et les seuls regrets causés par son abstention forcée s'éveillaient en elle-même.

Mécontente et blessée, elle ne répondit pas : Églantine Joubert avait produit un effet contraire, comme on dit au joli jeu de billard.

Elle en prit son parti et passa outre. Un tortillon rose et blanc qui emplissait un fauteuil lui barra le chemin :

« Comment, mademoiselle, vous ne dansez pas ! » s'écria la cousine du sous-préfet trompée par ces couleurs tendres et par la faiblesse de sa vue.

La demoiselle était une dame veuve d'un mari plus jeune qu'elle, mère de deux générations.

« Non, je ne danse pas ce soir, répondit-elle avec un caressant sourire; je ne danse même plus depuis quelque temps : des peines de cœur, des deuils répétés... Mais si je renonce à la polka, il me reste la causerie; cela me dédommage. »

Églantine comprit l'*invite* et s'assit auprès de la dame en deuil rose qui ne s'appelait pas Artémise mais Irène.

« C'est la première fois que vous venez à Boussac, Madame? » demanda l'indigène.

— Dites Mademoiselle, interrompit la voyageuse, qui tenait à paraître aussi fière de ce titre virginal qu'Élisabeth, reine d'Angleterre, elle-même...

— Madame la sous-préfète est votre nièce ? reprit sans se décourager l'hospitalière personne.

— Dites plutôt que le sous-préfet est mon cousin, madame.

— Ah! et... vous comptez honorer longtemps nos murs de votre présence, probablement? »

La « causerie » de madame Irène tournait à l'interrogatoire. Cela ne faisait nullement le compte de la nouvelle venue, qui aussitôt renversa les rôles.

Après tout, qu'importait à madame Irène ! Ses intentions aimables subsistaient quand même ; on leur imposait une autre forme, voilà tout; elle voulut bien se prêter à ce changement et se mit à répondre au lieu d'interroger.

Elle répondit même si complaisamment que mademoiselle Joubert se félicita bientôt de voir sa cousine piquée de la tarentule.

« Sans cet incident chorégraphique, pensait-elle, je l'eusse interrogée elle-même naturellement. Or, elle habite le pays depuis peu et ne sait guère les choses que par ouï-dire; quant à

ses opinions personnelles... hum!.. il est vrai que, à son défaut, Frédéric m'eût renseignée; mais il est tellement sous-préfet, ce pauvre Frédéric, tellement sous-préfet qu'il n'eût pas reconnu la moindre tache aux diamants de sa couronne... administrative. Décidément cette indigène fait beaucoup mieux mon affaire. »

L'affaire se fit tellement bien, que, en une demi-heure, la tante de Gontran fut renseignée. Procédant par élimination, elle écarta toute dot inférieure à cent mille francs, toute jeune personne qui ne parlait que sa langue maternelle, qui manquait de talents d'agrément et qui avait le teint trop pâle ou trop vif, la main large ou la taille courte, quelqu'un de ces vices rédhibitoires enfin qui vouent les filles aux fiancés de rebut. Elle se détourna fièrement des familles qui ne comptaient ni quelque prince de l'Église, ni quelque magistrat de premier ordre, ni quelque maréchal de France ou quelque baron de vieille souche. Et quand elle eut posé le pied sur cette jonchée de vaincus ou plutôt de vaincues, il ne resta debout sur leurs débris que la blonde Angélique d'Hermond avec sa noble famille pour cortège.

« C'est la perle du pays, constatait fièrement la veuve en robe rose.

— Je le crois facilement; mais le pays n'a point sans doute la prétention d'enfermer cette perle dans l'écrin local, de l'accaparer à son profit? On la lui ravira quelque jour et...

— Oh! pour cela, non, mademoiselle! Les d'Hermond se sentent le droit d'imposer leurs conditions aux prétendants et ils en usent.

— Et leurs conditions?..

— Il y en a plusieurs, mais la première est celle-ci : se fixer à Boussac. »

Églantine fit un haut-le-corps.

Habiter Boussac! lui, ce Gontran qui avait ailleurs sa maison paternelle dans sa ville natale; et, tout près, la terre dont il portait le nom! Habiter Boussac! c'est-à-dire abdiquer l'omnipotence locale conquise et léguée par ses ancêtres; renoncer aux habitudes de son enfance, aux amis de sa jeunesse, à ses quotidiennes relations de famille! Habiter Boussac! et la tante Églantine? Faudrait-il également qu'elle se fit boussaquine? ou son fils d'adoption l'abandonnerait-il dans sa vieillesse aux amertumes de l'isolement...?... Habiter Boussac! Elle était vraiment plaisante la prétention de ces d'Hermond.

Mademoiselle Joubert ne put s'empêcher d'en faire tout haut la remarque, ce qui étonna beaucoup madame Irène et la rendit songeuse...

— Après tout, reprit-elle d'un ton conciliant, je ne jurerais pas que ce fût le dernier mot de la famille d'Hermond. Souvent on se promet une chose et l'on en fait une autre, vous savez... les circonstances... les réflexions... »

Le visage d'Églantine se rassérénait à ces insinuations; la confiance lui revenait peu à peu; et, profitant d'une minute où sa cousine reprenait haleine, elle se fit présenter par elle à madame d'Hermond. L'une et l'autre avaient de l'esprit à leurs heures et d'excellentes traditions mondaines; elles se jugèrent rapidement et firent, l'une pour l'autre, des frais inusités. On commençait à le remarquer, lorsque l'annonce du souper détourna l'attention.

« Offre ton bras à mademoiselle d'Hermond, souffla rapidement Églantine à l'oreille de son neveu, qui feignit de ne pas entendre.

— Mais, dépêche-toi donc! Si tu ne te presses pas davantage, tu seras devancé. Et tiens... c'est fait! Maladroit. »

Gontran, étonné, regarda sa tante et se mit à rire :

« Consolez-vous, ajouta-t-il, je ne manquerai pas de compensations : mademoiselle Hainaut m'acceptera peut-être pour cavalier.

— Tu n'y penses pas : vingt mille francs de dot, pas un sou de plus!

— S'agirait-il de croquer sa dot avec elle à ce souper, ma tante?

— Tu ris de tout, c'est insupportable. Quand je te dis que cette jeune fille n'a que...

— Vingt mille francs de dot. C'est déjà dit. Un gage!

— Et une sœur muette!

— Ce n'est pas avec la sœur que je vais causer.

— Et une mère invalide!

— Ce n'est point la mère que je fais danser.

— Enfin, une dot...

— Encore! rassurez-vous, ma tante; ce n'est pas la dot que je trouve aimable et jolie : c'est la jeune fille. »

Gontran offrit son bras à mademoiselle Hainaut, et la tante, alarmée, ne quitta pas ce joli couple des yeux. Toutefois ses inquiétudes se calmèrent quand elle vit l'imprudent s'éloigner de sa compagne après l'avoir installée à table. Le hasard l'ayant rapproché de mademoiselle d'Hermond, il eut aussitôt pour elle ces menues attentions toutes naturelles chez un homme bien élevé; mais Églantine, s'y trompant, crut voir ses vues secrètes secondées par son neveu, et lui envoya du fond du cœur une bénédiction... nuptiale.

« On ne sortira du château qu'au très grand jour! décréta madame Bierge, qui rajeunissait de plus en plus.

Les danses recommencèrent avec un nouvel entrain; et les druidiques autels du mont Barlot se dessinaient déjà dans une lueur d'aube blanchâtre quand le cotillon commença.

Évelina Tribouillon avait réglé d'avance les différentes figures de cette absurdité si amusante pour quelques-uns; et, remarquant la bonne intelligence qui croissait entre madame dHermond et mademoiselle Joubert, elle faisait

conduire cette danse finale par la blonde Angélique avec Gontran pour cavalier.

La jeune fille s'amusait beaucoup, ses yeux bleus, transparents, brillaient d'une étrange animation; la blancheur laiteuse de son teint faisait ressortir le rouge vif des pommettes, et sa main gantée, en s'appuyant sur l'épaule de son danseur, y laissait une trop chaude empreinte.

« On étouffe ici ! Je manque absolument d'air! » fit-elle, entrainant plusieurs de ses compagnes de la chambre au balcon, sous prétexte d'y parfaire une figure compliquée. Tandis que la châtelaine en soignait minutieusement les détails, la jeune fille s'approcha de l'étroite plateforme surplombant dans le vide. Elle offrit avec délices son visage enfiévré à la brise matinale et aspira les humides émanations qui s'élevaient de l'abîme; ses boucles soyeuses, quelque peu défrisées, flottaient sur ses épaules découvertes; son bras nu s'accoudait au garde-fou de fer forgé, sans qu'elle prît garde au léger frisson qui lui parcourait l'épiderme; et la chaude moiteur provoquée par la danse se glaçait sur ses tempes, quand une voix inquiète la fit tressaillir :

« Angélique, Angélique, où donc es-tu ? »

MÉLANIE BOUROTTE.



LE TEMPS ET LES RHUMATISMES

Le Temps n'est plus très jeune, il a quelque mille ans;
C'est un âge avancé pour le commun des gens
Qui fêtent, par hasard, ici-bas sur la terre
Un rare petit centenaire.
Les géologues curieux,
Avec le calcul et la sonde
Voudraient préciser en tous lieux
L'heure exactement sûre où le Temps vint au monde,
Premier du nom et sans aïeux.
Le Temps leur cache à tous son extrait de naissance
Et les réduit à l'impuissance
De livrer le secret des Dieux.
Beau vieillard, encor vert, et marcheur intrépide
Il désigne à la mort qui suit son pas rapide,
Hommes, femmes, enfants, le chêne, les roseaux,
Ce qui se meut dans l'air, ce qui vit dans les eaux.
Là, sa tache finit. Aussi bien il s'étonne
D'entendre les humains, hiver, printemps, automne,
L'accuser de leurs maux.
C'est le Temps, disent-ils, aujourd'hui variable
Qui nous fait éprouver ce mal insupportable
A l'épaule, au sourcil, aux pieds, aux bras, aux mains;
Je le sentais venir à ma douleur de reins;
Il tracassait hier mon pauvre rhumatisme;
S'il se mettait au beau, la fièvre presbytisme
Qui ne me quitte pas, promptement céderait
Au remède bénin qu'on m'administrerait.
— Si je me mets au beau, répartit en colère,
Le Temps, sans s'arrêter — ce qu'il ne saurait faire —
J'ouïrai maintes gens crier que le soleil
Leur donne le vertige et gonfle leur orteil;
Loin de vous plaindre ainsi, bénissez au contraire
Le Temps, grand médecin, délivrant la matière.
Car c'est Lui, tôt au tard, qui d'un revers de faux
Vous guérira, mortels, un jour de tous vos maux!

AUGUSTA COUPEY.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VOLAILLE EN DAUBE

Quelle qu'elle soit, dinde ou poule, faites-la nettoyer soigneusement, nouez-la dans une serviette, passée à l'eau, et mettez-la bouillir dans de l'eau de pluie, à laquelle vous aurez joint : poivre, sel, laurier, etc., etc. Une heure et demie suffit pour la cuisson d'un dindon. Retirez la volaille de l'eau, posez-la sur un plat, placez sur sa poitrine des tranches de citron, afin que la chair demeure blanche.

Ayez deux kilos de jarret de veau et deux pieds de veau, coupés en morceaux, faites en du jus, passez ce jus à travers une serviette, placez-y la volaille, faites-la cuire un demi quart-d'heure, mêlez au jus deux verres à vin de vinaigre et des épices. Otez la volaille, versez le jus dans un plat creux, dégraissez-le quand il sera froid, et posez-le autour de la volaille en forme de cristaux ou de petits rochers.

—

PURÉE DE LAPIN

Vous hachez et pilez de la chair de lapin rôti dont on a enlevé la peau et les nerfs ; mouillez avec du bouillon de gibier, du jus ; faites chauffer la purée dans cette sauce. — Ou bien, mêlez à la purée des jaunes d'œufs et des blancs battus en neige, versez dans un plat creux qui aille au feu et que vous aurez beurré ; placez ce plat sur la cendre chaude en le couvrant du four de campagne, et servez quand le *soufflé* aura pris couleur.

—

CROQUETTES DE MACARONI

Faites bouillir le macaroni dans du bouillon ou dans du lait ; laissez-le parfaitement égoutter et hachez-le très fin ; mêlez-y abondamment du fromage de Parmesan râpé, et, de ce mélange, formez des croquettes allongées, que vous trempez dans de la glaire d'œufs, que vous roulez dans de la mie de pain très fine, et que vous faites frire. Servez avec du persil frit.

On pourrait ajouter au macaroni un peu de jambon haché menu.

REVUE MUSICALE

La Tempête, poëme-symphonie, couronné au Concours. — *La Korrigane*, ballet-symphonie, et son auteur. — Polka des *Grelots*. — Innovation des grelots rémois appliqués à la musique de danse, par E. Ménesson.

Nous sommes quelque peu en retard pour parler des deux œuvres capitales qui ont signalé la fin de 1880.

Dans une publication destinée à la jeunesse, la musique ne doit être considérée que comme un accessoire récréatif, fort bien qualifié, dans ce cas, par les mots « art d'agrément. » C'est pour cela qu'il lui faut céder la place à tout ce qui est, non-seulement du domaine de l'éducation, mais encore de l'instruction, dont le cercle va toujours s'élargissant.

Cela explique aisément que l'espace réservé à la musique dans nos colonnes, ne peut excéder une limite que posent rigoureusement les nombreux sujets que nous y avons à traiter.

Malgré cela, nos lectrices auront bien voulu remarquer que nous ne laissons jamais passer une œuvre importante sans leur donner la mesure de sa valeur, de son plus ou moins de succès, avec notre appréciation consciencieusement étudiée.

La Tempête, de M. Alphonse Duvernoy, est un poëme-symphonie en trois parties. Il est écrit sur une donnée fantastique, éclose dans le cerveau extraordinaire de Shakespeare ; les auteurs du libretto, MM. Armand Silvestre et Pierre Berton, ont trouvé facilement des situations surnaturelles, poétiques, infernales, légères ou dramatiques, toutes si favorables au développement de l'inspiration mélodique et des forces orchestrales.

Couronnée au concours de la Ville de Paris,

c'est sous ses auspices et à ses frais que cette œuvre a eu sa première audition au théâtre du Châtelet.

La brillante réussite de l'ouvrage devant le public a pleinement justifié le choix du Jury, qui, avec une impartiale et haute compétence, a vu en M. Duvernoy un compositeur dont l'avenir ne peut faillir à la gloire de l'art musical français.

La Tempête révèle de grandes et sérieuses qualités chez son auteur. Il semble né mélodiste, et possède, en dehors de la science acquise, ces dons précieux que le travail peut mûrir, mais que la nature seule donne : l'inspiration, la note vraie du sentiment, l'émotion sincère, dans les scènes tendres ou passionnées.

L'exécution de *La Tempête* par mesdames Krauss et Franck-Duvernoy, MM. Faure et Vergnet, a été d'une telle perfection, qu'il a été difficile à la critique de souligner les parties faibles qu'elle a cru remarquer dans cet ouvrage. Ces parties faibles sont rares, et ne portent que sur des questions de minime importance. L'orchestre et les chœurs de M. Colonne s'y sont montrés irréprochables.

De même que *la Tempête, la Korrigane*, ballet-symphonie, est puisé aux sources du merveilleux ; il y occupe une large place, mais dans un genre différent.

Qui ne sait que l'antique Armorique est peuplée de lutins, de feux-follets, de grands et de petits diables, de bonnes et de méchantes fées ? Les vieilles légendes de ce pays, où le surnaturel fait échec à la raison, ont traversé les siècles, résisté à l'action du temps comme ses roches granitiques, et sont encore, dans certaines contrées, aussi vivaces qu'aux plus beaux jours de la sorcellerie. On devine quelles ressources un musicien de premier ordre a pu tirer d'un sujet aux couleurs si variées, surtout quand il a pour collaborateur un poète tel que M. F. Coppée.

Il fallait à M. Widor, le jeune auteur de *la Korrigane*, une grande originalité native pour traiter, avec tant de bonheur, une longue série de scènes dont le fond était la bizarrerie des superstitions bretonnes, mêlée à l'ardente foi religieuse qui distingue cette noble race. De là pour le compositeur, des situations graves ou légères, sentimentales ou fantastiques. A la fois peintre et musicien, il a su fondre sur sa délicate palette les tons les plus opposés, depuis le rose tendre et le bleu de ciel, jusqu'au rouge et au noir diaboliques.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous savons ce que vaut le talent de M. C. M. Widor.

Nous avons pu l'apprécier dans maintes auditions de ses œuvres, supérieurement interprétées entre autres par un artiste de haut mérite, M. Andelauer, organiste de Notre-Dame-des-Champs. Il est admirateur passionné de ce jeune maître et s'identifie avec sa musique jusqu'à la rendre avec une perfection d'auteur.

Cette digression n'est pas en dehors de notre sujet, car M. Widor est un organiste de premier ordre.

Son père, l'une des gloires artistiques lyonnaises, fut pendant de longues années organiste de l'église de la Charité, à Lyon, en même temps que professeur très recherché. Nous en pouvons parler, en évoquant les impressions musicales de notre jeunesse. Combien de fois, — il nous en souvient toujours ! — avons-nous demandé à notre mère bien-aimée entre, plusieurs récompenses, à *notre choix*, celle d'aller entendre la grand'-messe ou les Vêpres à l'église de la Charité.

L'auteur de *la Korrigane* est donc un musicien de race, et cela se lit dans ses compositions.

Cette partition révèle deux qualités primesautières : une rare originalité et une facilité mélodique intarissable. On y sent de plus une organisation lyrique d'une puissante étendue et cette justesse d'expression que d'autres n'acquièrent qu'avec une longue expérience.

De délicieux motifs emplissent cet ouvrage : un vrai régal de pianiste. Chacun y peut puiser selon son goût et son tempérament musical, car chaque pièce y est d'un genre opposé à celle qui la précède comme à celle qui la suit. Réunies, elles n'en forment pas moins un tout homogène, chaud de tons et poétique de forme.

Parmi tous ces charmants morceaux nous recommandons principalement : la *Valse-Mazurke*, de la sabotière; — un superbe *Adagio*, qui la suit; — la *Gigue Bretonne*, qui nous paraît difficile; — une très belle *Marche religieuse* où l'orgue vient mêler ses magiques accords ; — la *Ronde fantastique des Korrigans*, dont le rythme bizarre et le caractère sauvage sont d'un saisissant effet.

Il y a encore la *Valse Lente* ; la *Lutte au Bâton*, etc., etc.

A quoi bon *tant* citer? Nos lectrices, n'ont-elles pas déjà sur leur piano la partition entière de la *Korrigane* ? Mais puisque ces lignes sont tracées, laissons-les pour les quelques retardataires qui auront résisté à cette tentation jusqu'à ce jour.

C'est encore M. Heugel qui s'est rendu acquéreur du ballet de MM. C. M. Widor et François Coppée. Nous n'avons pas besoin d'être Korrigane pour prédire au *Ménestrel*, une seconde édition du succès de *Jean de Nivelle*.

Notre mot de la fin sera pour une nouvelle polka, intitulée *Grelots Rémois*, et composée par M. Arthur Louis.

Son succès est tel, qu'en quelques semaines, elle a dépassé un tirage de 6.000 exemplaires.

Mais son principal mérite n'est pas seulement d'être facile, dansante et très brillante ; elle est accompagnée d'une innovation tout originale, des plus récréatives, qui donne à a danse un brio, un entrain et une gaité extraordinaires :

C'est la *Boucle à Grelots*; elle se place sur le pied droit, tandis que le pied gauche reste au service de la pédale.

La Boucle à Grelots peut aussi se placer sur les mains où elle a une action continue; mais en l'adaptant au pied, on peut lui attribuer une partie distincte, qui dans la *Polka des Grelots* est notée sur une ligne supplémentaire.

Le titre très élégant qui décore la première feuille de ce morceau, contient à son *verso* les explications et avis pour son exécution, ainsi que des figures très soigneusement dessinées pour apprendre à placer la Boucle à *Grelots* et à s'en servir.

Prix net : 2 francs et au-dessus.

Boucle de luxe depuis 5 francs.

C'est une amusante invention, destinée à mettre en mouvement les jambes les plus récalcitrantes.

Cette nouveauté est due à l'esprit ingénieux de M. Emile Ménesson, éditeur distingué de Reims, dont les *violons Guarini* jouissent d'une grande notoriété, justement acquise.

On se procure *Grelots* et *Polka* à Paris, chez M. J. B. Frantz, 64, rue Lafayette.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

L'invitation était ainsi conçue, ma Florence :

« M. et madame de..., vous prient de leur faire l'honneur de venir prendre une tasse de... chez eux le 31 janvier au soir. »

Double étonnement pour moi : d'abord les de.,. qui reçoivent tous les lundis font, au commencement de décembre, une invitation pour la durée entière de l'hiver et ne la renouvellent pas; ensuite ces points de suspension après les mots « une tasse de » m'intriguaient fort.

Le petit hôtel habité par madame de... est une véritable maison de province avec son étage unique, ses plafonds hauts et son jardinet! une chèvre ferait le tour de ce jardinet en trois bonds; et un escargot en deux heures; il s'y trouve bien juste assez de place pour un nid de rossignols au printemps, sur un lilas de Perse; et trois rhododendrons suffisent à le meubler; néanmoins madame de... en est fière et son imagination poétisée en recule indéfiniment les limites.

Nous entrons chez madame de... sans être précédés par le bruit de notre nom qu'un domestique écorcherait sans doute; on a perdu l'usage d'annoncer, dans cette maison... peut-être cela tient-il à l'affluence des célébrités qui s'y pressent; chacun doit les connaître! Ni médiocres ni inconnus : tous illustres! Ni lucioles ni pâles flambeaux : tous planètes! une véritable constellation, ma chère amie; un firmament!... à quelques exceptions près, cependant! ne m'oblige pas à insinuer que je fais partie des exceptions, car on me croirait sur parole... peut-être?

Ce qu'il y a de certain, cependant, c'est que je me produits incognito; nul ne sait, parmi ces puissances littéraires et artistiques, nul ne sait que « *anch' io son pittore*! » et personne ne me soupçonne d'être en même temps mademoiselle *** assez silencieuse dans le monde et *Jeanne* du *Journal des Demoiselles*, si franchement expansive avec sa Florence.

Cet incognito n'est pas sans avantages : d'abord il me permet de recueillir à ton sujet, à celui de nos collaborateurs, au mien, des observations dont nous faisons tous notre profit; ensuite... mais que t'importe l'ensuite! Tu préfères savoir ce qu'on faisait ce soir-là chez madame de..., n'est-ce pas?

On y causait, Florence! on y causait pour de bon! pour de vrai! Ah! l'on ne cause point partout, maintenant! Il est même fort peu de lieux où l'on cause dans le sens intelligent du mot et si l'esprit court les rues comme on le prétend, c'est sans doute parce qu'il a déserté la plupart des salons!

« De quoi parlait-on? vas-tu encore me demander. Laisse-moi te dire plutôt de quoi l'on ne parlait pas :

On ne parlait pas politique; on ne parlait pas chiffons; on ne parlait pas non plus de son prochain pour en médire.

Ce n'est pas que la tentation n'en vînt à quelques-uns; ce n'est pas non plus que quelques autres ne risquassent une épigramme spirituelle ou un trait malicieux... mais l'épigramme et le trait, comme certaines flèches célèbres, revenaient vers qui les avait lancés... les maîtres

de la maison avec leur fin sourire et leur bienveillant regard soulignant une réplique à propos, les détournaient du but.

Et maintenant si tu persistes à me demander de quoi l'on parlait hors le prochain, les chiffons la politique, je te répondrai : de tout... ou à peu près.

Un instant vint, toutefois où le murmure de bonne compagnie qui s'échappait du coin des cheminées, des embrasures de fenêtres, des angles des salons de partout enfin, un instant vint où ce murmure composé de conversations particulières et diverses alla decrescendo ; une sorte de silence général se fit peu à peu et les attentions jusque là éparpillées et divergentes se concentrèrent sur un même point :

Deux domestiques roulaient vers le centre du grand salon une table chargée de gradins circulaires où s'étalait un bazar en miniature et le tirage d'une loterie commençait.

Mon père y gagna une poupée de poche, ma mère un étui à cigares et moi... un abonnement au *Journal des Demoiselles*.

Ce lot se trompait d'adresse ; en vérité une partition de Cressonnois qui venait de l'offrir lui-même, un volume de Sully Prud'homme qui causait alors avec moi, un oiseau de Giacomelli qui s'éventait avec son mouchoir (Giacomelli, pas l'oiseau) n'importe quel fragment échappé au talent du dernier des invités se fût montré plus opportun en venant à moi !

Mon visage trahit mon désappointement, je le suppose, car une toute jeune fille aux allures d'enfant gâtée me dit :

« Si ce lot ne vous plaît pas, je l'échangerai volontiers contre le mien. Voulez-vous ? »

Elle me tendait un bracelet artistique.

« Y pensez-vous, Lucie ? interrompit la fille du peintre S***, Mademoiselle *** ne peut qu'être enchantée, au contraire ; j'ai moi-même offert ce lot, certaine de faire plaisir à qui le gagnerait et...

— Vous courriez risque du double emploi, riposta Lucie ; car enfin qui n'est pas en possession d'un abonnement au *Journal des Demoiselles* ?

— Moi, mesdemoiselles ! répondit une voix de basse taille appartenant au sculpteur M*** qui démasqua son visage barbu caché par un écran.

— Oh ! vous, puisque vous allez vous marier vous serez bientôt une moitié d'abonnée, le mari et la femme ne faisant qu'un ; riposta la fille de l'orientaliste L*** ; Sara, votre fiancée, est une des ferventes de ce journal qu'elle reçoit depuis sa première communion.

— Alors je jouirai...

— Vous jouirez du crescendo soutenu de cette publication, un « rinforzendo » qui n'est pas dû seulement à l'administration, si zélée qu'elle soit !

— Alors quelle est la fée ?

— Dites les fées, monsieur, ; ces fées, vous en avez quelques-unes sous les yeux ; il en fleurit dans chaque quartier de Paris, dans chaque ville ou bourgade de France, dans chaque coin du monde même, car leur nombre est légion ! ce sont les abonnées du *Journal des Demoiselles*.

— Vous ne comprenez pas ! interrompit la sœur du romancier D*** les fées si répandues savent que plus le *tirage* du journal sera considérable, plus les gâteries de l'administration seront facilitées. Elles ont entrepris une propagande qui a produit déjà ses fruits et...

— Ah ! oui ! affirma la pétulante Lucie ; et sans remonter plus haut que ces derniers mois, nous avons lieu de nous féliciter ! rien que la cretonne de novembre...

— Et le vide-poche feutré de décembre donc !

— Et les cache-verres dont le dernier a paru ce matin avec cette romance si bien dans la note actuelle !

— Et la coupe calendrier que vous oubliez de mentionner !

— Et aujourd'hui, outre la gravure de modes, outre la jolie page de travestissements et toute la pâture ordinaire, aujourd'hui encore, le coussin feutré, la bande application, les...

— Grâce, mesdemoiselles, grâce ! interrompit le jeune homme en coupant court à cette énumération ; je suis convaincu et si ma fiancée n'était pas déjà un membre militant de votre ligue...

— Vous l'y enrôleriez vous-mêmes ; c'est ce que vous auriez de mieux à faire monsieur, conclut très sérieusement la jeune Lucie ; oui vraiment c'est ce que vous auriez de mieux à faire dans son intérêt et dans le nôtre ; car enfin si nous ne faisons pas « mousser » notre journal, tant pis pour nous !..,.. l'an dernier, mademoiselle Jeanne avait bien essayé, non d'emboucher la trompette et de battre la grosse caisse, mais de battre tout doucement sur un pauvre petit tambour de chambre pour nous annoncer l'écran de janvier... mais les rigueurs exceptionnelles de la saison ayant fait de cette prétendue merveille une déception pour les abonnées et une grosse perte pour l'administration, mademoiselle Jeanne a crevé son petit tambour et se tient coite cette année. Il faut bien que nous parlions à sa place, si nous ne voulons pas enrayer les progrès du Journal !

Et vraiment elle parlait bien cette petite Lucie ! et mademoiselle Jeanne pouvait alors « se tenir coite » dans son incognito, car elle s'amusait beaucoup.

Un mouvement se fit dans les salons : on allait prendre la tasse de... Un monumental samovar contenait le mystérieux breuvage. Il s'en dégageait un parfum si fin, si subtil, si pénétrant, si aérien... ah ! ce n'était pas du thé ! non, ce n'était pas du thé.

D*** le poète à la mode qui a passé la belle saison dans les montagnes, ferma les yeux pour se souvenir, comme si le souffle des hauteurs lui eût encore effleuré le front; la grande artiste madame A***; un des derniers élus de l'Institut, et quelques hommes célèbres, montagnards comme lui, tressaillirent à ce parfum ainsi que tressaille le pâtre suisse au son du *Ranz des Vaches*, loi de son pays... tous les regards interrogeaient...

Non ce n'est point du thé, fit la maîtresse de la maison, répondant à ces questions muettes, ce n'est pas ce breuvage d'où naissent les agitations nerveuses et les insomnies; ce breuvage si banal aujourd'hui qu'il passe à l'état d'habitude... chez madame Gibou elle-même; ce breuvage qui fait ruisseler des millions français vers l'étranger! La plante dont vous respirez en ce moment le suave arôme tapisse les crêtes rocheuses de nos montagnes dont elle changerait la stérilité en opulence, si vous le vouliez, si nous le voulions tous!... Ses éminentes vertus pharmaceutiques seront peut-être à vos yeux, son moindre mérite; si vous en doutez, consultez le savant docteur P.

Mais si vous n'en doutez pas, prenez tout-de-suite; buvez; et mettez à la mode..... « le serpolet! »

Il faut porter au front la triple couronne de madame de... pour tenter de pareilles innovations, n'est-ce pas, Florence? Celle-ci pourtant fera son chemin dans le monde, car aussitôt les belles invitées qui savouraient le poétique breuvage ont pris jour pour offrir à leur tour « des serpolets. »

JEANNE.

CURIOSITÉ HISTORIQUE ET MOSAIQUE

On sait que le roi Philippe Ier répudia, après vingt ans de mariage, sa femme, Berthe de Hollande, pour s'unir à Bertrade de Montfort. Il relégua Berthe à Montreuil-sur-mer, dans une vieille tour, où elle se mourait de misère et de chagrin. Les enfants de la ville, émus à la vue de cette figure pâle qui apparaissait derrière les barreaux, allèrent quêter et apportèrent à la reine infortunée le pain, les fruits qu'ils avaient obtenus. Elle mourut bientôt néanmoins, à force de souffrance. Ce souvenir s'est conservé à Montreuil: les premier dimanche de Carême, les enfants quêtent par la ville, en chantant de vieux couplets qui retracent l'histoire de la reine Berthe.

—

Nous ne pouvons aller sans toucher terre, mais il ne faut pas s'y coucher et encore moins s'y vautrer.

(*Saint François de Sales.*)

MOT CARRÉ

— L'œil ardent et fixé sur le point que désigne
A leur fougueuse ardeur un éclatant insigne,
— Tous enfants du canton de l'antique taureau,
Arme au poing, reins cambrés et cocarde au chapeau,
Les Suisses de nos jours, gardiens des vieux usages,
— Se provoquent au jeu viril des anciens âges.
La lutte est commencée.. honneur au plus adroit!
Les tireurs montagnards ont acclamé leur roi.

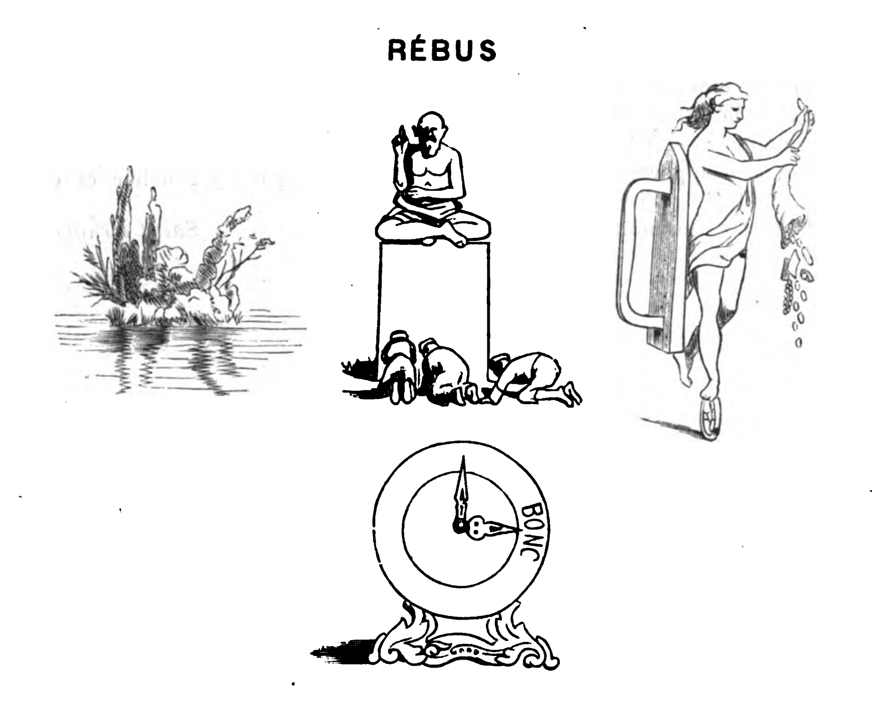


ÉNIGME

MOTS HOMOPHONES

Je suis conjonction, comme adverbe de temps :
— Je suis le chef d'une tribu tartare.
Souverain despote et barbare
Foulant aux pieds des esclaves rampants,
— Puis je désigne une cité normande,
Capitale célèbre et grande
Sous Guillaume-le-Conquérant :
Les sciences, les arts, y règnent maintenant.
— Je suis encor l'asile d'une armée :
De moi s'exhale la fumée
Et du tabac et des chaudrons :
Là résonnent trompette et tambours, et clairons,
Réglant lever, coucher, les repos, l'exercice...
Que la sentinelle avertisse
De l'approche de l'ennemi,
On est soudain debout, fut on bien endormi :
Aux gais propos, aux chansons, aux rasades
Ont succédé les fusillades
Et le grondement du canon.
On combat pour l'honneur, le devoir, le renom..
Tous ne reviendront pas au gîte :
Dans ce champ de la mort la faux moissonne vite.
— En me doublant j'offre un autre danger :
Je suis traître, méchant, ou du moins fort léger :
D'esprits oisifs, je suis le malin exercice ;
Je règne dans la rue, en la loge, à l'office ;
Même dans les salons, mes traits loin d'être exclus,
Sont seulement plus fins, et partant plus aigus.
Et je puis entraîner de maux tout un cortége ;
Je grossis en courant, comme boule de neige...
Fermez l'oreille sur mes pas ;
Mais, si vous m'entendez, ne me propagez pas.

RÉBUS



Le mot de l'énigme contenue dans le numéro de Janvier est : *Mars.*

Explication du Rébus de Janvier : *Chacun porte sa croix en ce monde.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—329 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



1er Mars 1881 — Lith. Th. DUPUY et fils, r. des Petits-Hôtels, 22, Paris — 4301

Journal des Demoiselles

Modes de Paris – Rue Drouot, 2.

Toilettes de Mlles Vidal, 104, r. Richelieu – Modes de Mme Boucherie, 16, r. du Vieux-Colombier. Étoffes en Foulards de la Compagnie des Indes, 84, B^d Haussmann. Machines à coudre à Slasser Breveté S. G. D. G. de H. Vigneron, 70, B^d Sébastopol.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

La paix donc était faite ; mais quand la guerre cessait d'être une réalité, Louis XIV en aimait encore l'image, et se plaisait à l'introduire dans ses fêtes. Il veut donner à sa Cour le divertissement d'un siège et d'un assaut, et se rend dans ce dessein au camp réuni alors à Compiègne, où les dispositions sont prises pour l'attaque simulée et la défense de la ville. Toutes les dames, nombre de courtisans et d'étrangers de distinction, rangés derrière le roi sur un ancien rempart contigu au château, assistent de là au grand spectacle militaire offert à leur curiosité. Plus bas, la foule pressée du peuple en jouit également; mais ce qui absorbe plus particulièrement et d'une manière plus intense l'intérêt de Saint-Simon, c'est, dit-il, un autre spectacle :

« Madame de Maintenon y était en face de la » plaine et des troupes, dans sa chaise à por- » teurs, entre ses trois glaces, et ses porteurs » retirés. Sur le bâton de devant, à gauche, était » assise madame la duchesse de Bourgogne..... » A la glace droite de la chaise, le roi debout..... » Le roi était presque toujours découvert, et à » tous moments se baissait dans la glace pour » parler à madame de Maintenon, pour lui ex- » pliquer tout ce qu'elle voyait et les raisons de » chaque chose. A chaque fois, elle avait l'hon- » nêteté d'ouvrir la glace de quatre ou cinq » doigts, jamais de la moitié, car j'y pris garde... » Jamais il ne parla qu'à elle, hors pour donner » des ordres en peu de mots et rarement, et » quelques réponses à madame la duchesse de » Bourgogne, qui tâchait de se faire parler et à » qui madame de Maintenon montrait et parlait » par signes de temps en temps sans ouvrir la » glace de devant, à travers laquelle la jeune » princesse lui criait quelques mots..... Le roi » mit souvent son chapeau sur le haut de la » chaise pour parler dedans, et cet exercice lui » devait fort lasser les reins..... »

La défense de la place était confiée à Roze, vieux et excellent général qui, des rangs inférieurs de l'armée, était, par une rare exception, monté aux grades élevés à force de mérite et de succès. Ils s'obstinait à sa tâche avec une ardeur qui n'eût pas été plus grande en face d'ennemis véritables. — « Roze ne peut se résoudre à être vaincu, » — observait le roi avec un sourire obligeant. Il fallut pourtant bien s'y résigner, et se rendre, car tout était réglé à l'avance.

« Au moment de la capitulation, madame de » Maintenon apparemment demanda la permis- » sion de s'en aller; le roi cria : « les porteurs » de madame ! » — Ils vinrent et l'emportèrent. » Moins d'un quart d'heure après, le roi se re- » tira, suivi de madame la duchesse de Bourgo- » gne et de tout ce qui était là. Plusieurs se par- » lèrent des yeux et du coude en se retirant, et » puis à l'oreille bien bas. On ne pouvait revenir » de ce qu'on venait de voir. »

Pourquoi donc ? à quel propos une si grande stupéfaction ? Françoise d'Aubigné n'avait pas le titre de reine de France, il est vrai; elle n'en était pas moins la femme légitime de Louis XIV.

Le roi, qui l'avait choisie pour compagne de ses vieux jours, ne pouvait assurément lui donner une plus haute marque d'estime que celle-là. Les soins et les attentions dont il l'entourait en public n'en étaient plus qu'un accessoire logique et obligé. Mais nous parlons comme eût fait peut-être madame Jourdain, et les seigneurs de la Cour considéraient les choses à un autre point de vue.

Tout ce qui troublait l'ordre hiérarchique de la société tel qu'il existait alors et les idées qui s'y rattachaient, choquait le duc de Saint-Simon. Ce qui portait atteinte à l'ordre moral, nous le savons déjà, ne lui était pas moins antipathique. La vie de la plupart des jeunes courtisans n'était point la sienne. Il semble avoir formé peu de liaisons intimes avec les gens de son âge. En revanche, on le voit recherché par les personnages les plus graves. Le chancelier de Pontchartrain, — père de ce Phélypeaux dont il était question naguère, mais bien différent de son peu séduisant fils, — est du nombre. Il fait demander un jour à Saint-Simon une entrevue particulière : ce n'est point pour traiter de quelque affaire d'Etat; c'est pour le prier instamment de lui accorder son amitié. Comment ne pas répondre cordialement à de si flatteuses avances ? Pourtant un obstacle semble devoir s'y opposer.

« Il fallut bien lui avouer que j'avais une amitié qui passerait toujours devant toute autre ; que c'était celle qui me liait à M. de Beauvillier dont je savais qu'il n'était pas ami, mais que s'il voulait encore de mon amitié à cette condition, je serais ravi de la lui donner et comblé d'avoir la sienne. Dans l'instant il m'embrassa. Au sortir de chez lui, ému encore d'une chose qui m'avait autant surpris, j'allai le dire à M. de Beauvillier, qui m'embrassa tendrement, et qui m'assura qu'il n'était pas surpris du désir de M. de Pontchartrain, et beaucoup moins de ma conduite sur lui-même. »

L'amitié n'était pas pour Saint-Simon, on peut en juger par là, un lien contracté à la légère, que le temps et les circonstances peuvent rompre ou relâcher ; c'était un engagement sérieux fait pour durer toute la vie. Dans un autre endroit de ses Mémoires, il prend plaisir à nous faire le portrait du chancelier :

« C'était un très petit homme maigre, bien pris dans sa petite taille, avec une physionomie d'où sortaient sans cesse des étincelles de feu et d'esprit, et qui tenait encore plus qu'elle ne promettait. »

Nous n'en citerons rien de plus. Mais arrêtons-nous davantage au portrait de la chancelière ; car ceux que Dieu a joints sur la terre, Saint-Simon ne les sépare pas dans son affection.

« C'était une femme d'un grand sens, sage, solide, d'une conduite éclairée, égale, suivie, unie, qui n'eut rien de bourgeois que la figure... Noble, magnifique au dernier point, et avec cela ménagère et d'un ordre admirable. Personne, et cela est surprenant, ne connaissait mieux la Cour et les gens qu'elle, et n'avait comme son mari plus de tours et de grâces dans l'esprit. Elle lui fut d'un grand usage pour le conseil et pour la conduite, ce qu'il eut le bon esprit de reconnaître et d'en profiter ; leur union fut toujours intime..... Ce tour, cette galanterie qu'elle avait dans l'esprit, elle l'employait toute à secourir les personnes qui cachaient leurs besoins, qu'elle feignait d'ignorer elle-même. C'était une grosse femme très laide, et d'une laideur ignoble et grossière, qui ne laissait pas d'avoir de l'humeur, qu'elle domptait autant que possible. Jamais il n'y eut de meilleurs parents ni de meilleurs amis que ce couple ; de gens plus polis, on pourrait ajouter quelquefois plus respectueux, et qui se souvenaient le mieux de ce qu'ils étaient... »

Ce dernier éloge n'est pas le moindre sous la plume de Saint-Simon. Remarquons toutefois que pour loger son estime et son amitié en bon lieu, il ne tenait pas rigoureusement compte de l'arbre généalogique. La noblesse du cœur lui suffisait; et quelle femme, même à la condition d'y joindre une laideur grossière, ne voudrait sous ce rapport, valoir la chancelière de Pontchartrain ?

Le temps poursuivait sa marche destructive à travers les dernières années du grand siècle. Saint-Simon continue son nécrologe. Un nom fameux vient y prendre place.

« On perdit le célèbre Racine, dit-il. Personne n'avait plus de fonds d'esprit, ni plus agréablement tourné ; rien du poète dans son commerce, et tout de l'honnête homme. »

Nous dirions aujourd'hui de l'homme comme il faut. Mais d'où vient que notre auteur met en opposition d'une façon si méprisante cette épithète avec celle de poète ? Racine n'avait rien du poète, observe-t-il. Pardon ! Il en avait, ce nous semble, quelque chose, et ce quelque chose, c'était le génie ! — Il est vrai que nombre de faméliques pédants, rimeurs de métier, osaient s'intituler aussi poètes. Le public et les grands seigneurs dont ils mendiaient la protection, les prenaient sans autre examen pour tels, et l'on conçoit que Racine différât essentiellement à leurs yeux des *Trissotins* et des *Vadius* de son temps.

Nul n'ignore que la mort de Racine fût hâtée par le coup de poignard que lui porta au cœur la perte des bonnes grâces de Louis XIV. L'incident qui la lui attira se raconte de plusieurs manières. Voici la version de Saint-Simon : Lorsque le roi ne travaillait pas avec les ministres chez madame de Maintenon, il y faisait appeler Racine, dont la vive conversation les désennuyait. Dans l'un de ces entretiens, il demanda au poète pourquoi la comédie était si déchue de ce qu'il l'avait vue autrefois :

« Racine en donna plusieurs raisons et conclut par celle qui à son avis y avait le plus de part,

» qui était que, faute d'auteurs et de pièces nou-
» velles, les comédiens en donnaient d'ancien-
» nes, et entre autres, ces pièces de Scarron qui
» ne valaient rien, et qui rebutaient tout le
» monde. A ce mot, la pauvre veuve rougit, non
» pas de la réputation du cul-de-jatte attaqué,
» mais d'entendre prononcer son nom, et devant
» le successeur. Le roi s'embarrassa, le silence
» qui se fit tout d'un coup réveilla le malheureux
» Racine... Il demeura le plus confondu des
» trois, sans plus oser lever les yeux ni ouvrir la
» bouche. Le pire fut que le roi renvoya Racine,
» disant qu'il allait travailler. Il sortit éperdu...
» oncques depuis, le roi ni madame de Maintenon
» ne parlèrent à Racine ni même le regardè-
» rent. »

Saint-Simon était-il bien informé? Il nous souvient d'avoir vu ailleurs une distraction pareille attribuée au brusque Boileau, et une toute autre cause à la disgrâce de Racine. Sur la demande de madame de Maintenon, que contristaient profondément les maux du peuple, le poète en avait fait, dit-on, le tableau, destiné à être mis par elle sous les yeux du roi. Le roi le lut, en fut irrité, et, dans la galerie de Versailles, laissa en passant tomber sur le rédacteur de l'éloquent mémoire un regard sévère, puis détourna la tête. C'en était trop pour cette nature impressionnable, dont une grave affection du foie minait déjà les forces. Le chagrin acheva ce que la maladie avait commencé.

Quoi qu'il en soit, ce double travail de destruction ne se fit que lentement. Le grand poète languit encore deux ans avant de disparaître de la scène du monde, où restaient après lui les œuvres de son génie, toujours vivantes pour les esprits capables de comprendre et d'aimer ce qui est délicat, harmonieux et vrai.

Les beaux esprits s'éteignaient; le peuple, sans être encore réduit à l'excès de misère qu'il eut à subir plus tard, souffrait; mais jamais les négociations de la politique n'avaient été plus importantes et plus actives. Le roi d'Espagne se mourait, une immense succession allait s'ouvrir.

Il n'y avait pas d'héritier direct, mais les prétendants à divers titres abondaient, et c'était à qui d'entre eux en arracherait un lambeau. L'histoire nous raconte en détail les allées et venues diplomatiques, les menées souterraines, les traités de partage anticipés, faits, défaits ou modifiés, auxquels donna lieu cette alléchante expectative, jusqu'à ce que le triste roi Charles II, bien qu'à moitié idiot, sentit se révolter en lui son cœur de Castillan, et, sous la pression secrète des membres principaux de son conseil d'État, fort de l'approbation du pape Innocent XII, qu'à leur instigation, il avait consulté, fit un testament final qui léguait en totalité la monarchie des Espagnes et des Indes à son petit-neveu Philippe, duc d'Anjou, second fils de Monseigneur.

Charles II est mort, le testament ouvert et communiqué à l'envoyé de France, qui se hâte d'en expédier la nouvelle à sa Cour. Le roi et les ministres demeurent frappés de surprise. C'est en dehors de toute influence, de toute intrigue françaises, c'est par une inspiration purement espagnole que l'acte a été rédigé. Faut-il l'accepter?

Le Roi convoque chez madame de Maintenon son conseil le plus intime. Beauvillier et Torcy sont d'avis de s'en tenir au dernier traité de partage, qui préserve la paix avec les autres puissances de l'Europe; le chancelier de Pontchartrain opine chaudement en sens contraire. Monseigneur prend la parole. Ni le sévère duc de Montausier, ni le grand Bossuet n'avaient réussi à faire de leur élève un homme de haute capacité; mais ici — « tout noyé qu'il était » — dit Saint-Simon — « dans la graisse et l'apathie » — l'intérêt puissant qu'il a dans la question qui s'agite, en fait un orateur. Il déclare fermement au Roi qu'héritier, par sa mère, de la monarchie espagnole, il ne peut ni ne veut se dessaisir de ce légitime héritage qu'au profit de son fils.

Le Roi se tourne vers madame de Maintenon et lui demande son sentiment. Elle se récuse modestement, mais, pressée de se prononcer, finit par appuyer timidement Monseigneur.

Louis XIV a tout écouté, et remet sa décision à plus tard. La chose vaut la peine qu'on y réfléchisse quelques jours; il veut d'ailleurs s'assurer que la nation espagnole agrée le nouveau souverain qu'il s'agit de lui donner. Le grand Roi n'était pas aussi ennemi qu'on pourrait le croire du suffrage universel.

Au dehors, rien ne transpirait de la délibération. L'ambassadeur d'Espagne en attendait avec anxiété le résultat; la Cour et le public, avec une ardente curiosité.

Plusieurs jours s'écoulent donc ainsi. Enfin, l'attente touche à son terme. On apprend un matin que le Roi, au sortir de son lever, a mandé l'ambassadeur d'Espagne dans son cabinet, où le duc d'Anjou s'est rendu précédemment « par les derrières. »

« Tout aussitôt après, le roi fit, contre toute
» coutume, ouvrir les deux battants de la porte
» de son cabinet, et commanda à tout le monde
» qui était là, presque en foule, d'entrer, puis
» passant majestueusement les yeux sur la nom-
» breuse compagnie : « Messieurs, leur dit-il,
» en montrant le duc d'Anjou, voilà le roi d'Es-
» pagne. La naissance l'appelait à cette cou-
» ronne; le feu roi aussi, dans son testament,
» toute la nation l'a souhaité et me l'a demandé
» instamment; c'était l'ordre du ciel, je l'ai ac-
» cordé avec plaisir. » Et se tournant à son petit-
» fils : « Soyez bon Espagnol, c'est présentement
» le premier de vos devoirs; mais souvenez-
» vous que vous êtes né Français, pour entrete-
» nir l'union entre les deux nations : c'est le

» moyen de les rendre heureuses et de conserver la paix de l'Europe. »

La scène est belle et grande. Louis XIV excellait dans les actes où il pouvait déployer avec ampleur le sentiment de suprême dignité qui était réel en lui, et qui impressionnait d'autant plus qu'il se produisait simplement, comme toutes les choses vraies. L'émotion de l'assistance éclate en bruyantes acclamations.

« Ce premier brouhaha de courtisans passé, » les deux autres fils de France arrivèrent, et » tous trois s'embrassèrent tendrement et à plusieurs reprises. »

A part les deux jeunes princes, Louis XIV, dans cette circonstance solennelle, n'avait appelé aucun membre de sa famille auprès de lui. Monseigneur était à Meudon, Monsieur à Saint-Cloud. Tous les deux savaient la décision prise, et l'heure précise où le Roi devait la déclarer publiquement; jusque là, il y avait, pour eux, obligation absolue de la taire. Cette obligation pesait surtout à Monsieur; dans son impatience enfantine, peu s'en fallait que, pour se soulager d'un si lourd fardeau, il n'imitât le barbier du roi Midas.

« Il se mit sous sa pendule, et quelques mi» nutes avant l'heure, ne put s'empêcher de dire » à sa cour qu'elle allait apprendre une grande » nouvelle, qu'il leur dit, dès que l'aiguille, ar» rivée sur l'heure, le lui permit. »

Le duc de Bourgogne et le duc d'Anjou connaissaient à l'avance le grand secret, sans que rien de leur part l'eût trahi. La duchesse de Bourgogne et le duc de Berry en avaient reçu à leur tour la confidence.

« Leur joie fut extrême, quoique mêlée de l'a» mertume de se séparer. Ils étaient tendrement » unis, et si la vivacité de l'enfance excitait » quelquefois de petites *riottes* entre le premier » et le troisième, c'était toujours le second, sage, » froid et réservé, qui les raccommodait. »

Ce sang-froid et cette réserve étaient précisément ce qu'il fallait au duc d'Anjou, pour plaire au pays sur lequel il allait régner. Cette disposition naturelle le mettait en harmonie avec ce qu'on appelait le flegme espagnol. Déjà il était traité en roi à Versailles. Louis XIV ne le considérait plus comme son petit-fils, mais comme son hôte. Monseigneur, abdiquant ses droits paternels, lui cédait partout le pas, et transporté de joie, « répétait que jamais homme ne s'était » trouvé en état de dire comme lui : le roi mon » père et le roi mon fils. »

— Père de roi, — fils de roi, — jamais roi, — disait, d'autre part, une prophétie qui courait dans le peuple, on ne sait pourquoi. Et la prophétie se vérifia.

Quant au jeune prince, il ne parait pas que sa nouvelle fortune et les honneurs qu'on lui rendait l'eussent ébloui, ni qu'il fût jaloux de rien changer aux habitudes de sa vie :

« Les soirs, il les passait chez madame de » Maintenon, dans des pièces séparées de celle » où elle était avec le Roi, et là il jouait à toutes » sortes de jeux, et le plus ordinairement à » courre, comme des enfants, avec Messeigneurs » ses frères, madame la duchesse de Bourgogne » qui s'occupait fort de l'amuser, et le petit » nombre de dames à qui cet accès était permis. »

Tels étaient les soins qui, en attendant mieux, absorbaient S. M. Philippe V, roi des Espagnes et des Indes. Cependant, le jour fixé pour son départ arrivait. Il faut se mettre en route, quitter Versailles, la patrie, la famille, et les jeux de l'insoucieuse adolescence. Que de choses la lourde couronne posée sur ce jeune front devra lui faire oublier! Ses deux frères avaient demandé et obtenu la permission de l'accompagner jusqu'à la frontière espagnole. La même faveur est accordée à tous les jeunes gens de la cour d'un âge analogue au sien.

L'heure des adieux a sonné. Elle amène avec elle les plus vives émotions. Nous n'abrégeons ici que très peu le récit de Saint Simon; quelle prose oserait se substituer à la sienne pour les rendre dans toute leur vérité?

« Le samedi 4 décembre, le roi d'Espagne alla » chez le roi avant aucune entrée et y resta long» temps seul, puis descendit chez Monseigneur, » avec qui il fut aussi seul très longtemps. Tous » entendirent la messe ensemble à la tribune; la » foule des courtisans était incroyable. Au sortir » de la messe, ils montèrent en carrosse... tout » le chemin jusqu'à Sceaux jonché de carrosses » et de peuple... Dès qu'ils eurent mis pied à » terre, le roi traversa tout l'appartement bas, » entra seul dans la dernière pièce avec le roi » d'Espagne, et fit demeurer tout le monde dans » le salon. Un quart d'heure après, il demanda » Monseigneur, qui était resté dans le salon, et » quelques temps après, l'ambassadeur d'Es» pagne, qui prit là congé du roi son maître. »

Les autres membres de la famille royale, puis enfin les princes et les princesses du sang, sont ainsi successivement introduits.

« La porte était ouverte à deux battants, et » on les voyait tous pleurer avec amertume... » Tout cela dura bien une heure et demie. A la » fin il fallut se séparer. Le roi conduisit le roi » d'Espagne jusqu'au bout de l'appartement, et » l'embrassa à plusieurs reprises et le tenant » longtemps dans ses bras, Monseigneur de » même. Le spectacle fut extrêmement tou» chant. »

Tout est fini. Le jeune oiseau prend son vol loin du nid paternel. — « Quel jour que celui qui ouvre l'absence! » — nous dit madame de Sévigné. En présence du vide creusé ce jour-là parmi les amis qui demeurent, chacun n'a plus rien à faire qu'à essuyer comme il peut ses pleurs.

« Le roi rentra quelque temps pour se remet-

» tre. Monseigneur monta seul en calèche et » s'en alla à Meudon, et le roi d'Espagne avec » Messeigneurs ses frères et M. de Noailles dans » son carrosse pour aller coucher à Chartres. Le » roi se promena ensuite en calèche avec ma- » dame la duchesse de Bourgogne, Monsieur et » Madame, puis ils retournèrent tous à Ver- » sailles. »

Les jeunes princes poursuivaient leur route, sous la conduite de M. de Beauvillier, muni de pleine autorité sur eux et sur toute l'expédition. L'honneur était grand. Pourtant le duc, rongé d'une fièvre continue qui l'épuisait, eût vivement souhaité en être dispensé; mais Louis XIV n'avait voulu entendre à rien. Le maître commandait : mort ou vif, il fallait marcher. Le duc « se crevait de quinquina », pour parler comme Saint Simon, et marchait.

Dans les deux jours qui avaient précédé son départ, le chancelier à la tête du conseil, la Maison royale, toute la cour, les ambassadeurs de Venise et de Savoie, les ministres d'Italie avaient pris congé du roi d'Espagne. A Bayonne, ce n'étaient plus des adieux, mais des hommages de bienvenue qui l'attendaient.

« On trouva une douzaine de personnes de » considération et plus de 4000 Espagnols ac- » courus pour voir le roi. Tous, à l'espagnole, se » mirent à genoux en se présentant devant lui. » Il vit toute cette foule les uns après les autres » et les satisfit tous ainsi au dernier point. M. » de Beauvillier avait souvent entretenu le roi » d'Espagne tête à tête pendant le voyage... Ils » allèrent à Sait-Jean-de-Luz, et le 22 janvier » se fit la séparation des princes avec des lar- » mes qui allèrent jusqu'aux cris. »

C'était là, que, quarante années auparavant, l'Infante Marie-Thérèse apportait dans sa blanche main donnée au roi de France, les droits en eux-mêmes fort contestables, mais légitimés et ratifiés par la volonté du peuple espagnol, qui mettaient aujourd hui la couronne de ses pères sur la tête de l'un de ses petits-fils. Le duc d'Anjou, maintenant Philippe V, devait en payer la possession par bien des luttes et des peines; dès le début, il l'achetait par un grand déchirement de cœur.

« Après quantité d'embrassades réitérées au » bord de la Bidassoa, au même endroit des fa- » meuses conférences de la paix des Pyrénées, » le duc de Noailles emmena le roi d'Espagne » d'un côté, et le duc de Beauvillier les deux » autres princes de l'autre. »

Les douleurs sont vives dans la première jeunesse, mais promptes à s'apaiser et à se distraire, surtout chez les princes. Le retour des frères du roi d'Espagne à travers la France fut un voyage de plaisir. Rentrés à Versailles, ils n'y retrouvaient plus leur jeune compagnon, mais ils y rapportaient ces effluves de vie, d'espérance et de gaîté inhérentes à leur âge, et se plongeaient sans souci du passé ni du lendemain dans les splendeurs qui, depuis près d'un demi-siècle ne cessaient d'illuminer la cour de Louis XIV. Rien n'y semblait changé; l'éblouissement au dehors était toujours le même. Pourtant l'emblématique soleil avait dépassé son midi, et déclinait majestueusement mais, d'une manière sensible vers son couchant, où montaient les sombres nuées qui devaient en envelopper les derniers rayons.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

---

LA VIE DE NOTRE SEIGNEUR JESUS-CHRIST

PAR L'ABBÉ C. FOUARD.

Cet ouvrage s'adresse aux chrétiens; c'est un récit simple, circonstancié de la vie du Sauveur; ce récit est appuyé sur l'Évangile d'abord, sur les traditions des Pères et les interprétations des grands écrivains, qui sont les dépositaires de l'immortelle science. L'auteur y a ajouté tout ce que la véritable et sérieuse science oppose aux romans, trop célèbres, qui ont été écrits *à côté* de la vie de Jésus; sans faire une œuvre de polémique, il a fait pourtant une œuvre d'apologiste et d'apôtre.

Avant que d'écrire, il a parcouru la Terre-Sainte, suivant pas à pas le divin Maître, aux collines de Bethléem, dans le pays désert où il fut tenté, aux bords du lac qu'il aima, dans la ville perfide qui l'acclama et le traîna au supplice, et il a confronté le récit évangélique avec les rui-

nes des lieux où Jésus a vécu. L'ouvrage est divisé en sept parties : l'enfance de Jésus — les débuts de sa vie évangélique — les trois années de sa vie publique, formant trois chapitres — la passion — les quarante jours qui suivirent sa résurrection.

Nous avons parcouru ces deux volumes, et nous trouvons qu'il est difficile de faire une lecture plus douce, plus édifiante et plus instructive. Cette nouvelle *Vie* n'a pas les élans mystiques de celle de Ludolphe le Chartreux, ni la douce naïveté de celle qu'écrivit Saint Bonaventure : elle n'est pas sèche comme la *Vie* du P. de Ligny, ni savante, érudite à l'excès comme celle du docteur Sepp ; elle a assez d'onction pour toucher le cœur, assez de critique et de science pour subjuguer un esprit, même rebelle ; elle plaît par la noble simplicité du style et le charme du récit, où la candeur évangélique est mêlée à l'éloquence forte et démonstrative des Pères et des Docteurs.

Au temps où nous vivons, tout ce que les siècles ont révéré et adoré se voit l'objet de la contradiction et du mépris, la haine contre Jésus-Christ est à l'ordre du jour dans les clubs, les mauvais livres, les mauvais journaux, haine inexplicable, car celui qui en est l'objet est le plus aimable des enfants des hommes ; seul, l'enfer peut le haïr, et c'est l'enfer qui inspire les malheureux blasphémateurs ; en ce temps-ci, plus que jamais, il nous faut chercher à connaître Jésus-Christ ; le connaître, c'est l'aimer, c'est le suivre, c'est s'attacher à lui pour jamais.

Le livre si complet dont nous parlons, aidera puissamment à acquérir ces lumières sur la Religion et son divin fondateur ; nous le recommandons aux familles chrétiennes, comme une bonne lecture de carême — et de toute la vie. (1).

M. B.

POÉSIES PATERNELLES

PAR ARTHUR TAILHAND (1)

Ce volume, de l'école de Laprade, est écrit avec une simplicité qui n'exclut, certes, ni l'élévation, ni la véritable poésie. Nous en citerons un joli morceau qui inspirera sans doute à nos lectrices le désir de connaître la gerbe tout entière :

LE NID ET LA MAISON

Je sais un doux nid sur la branche ;
La mère attentive s'y penche
Quand l'oisillon gazouille un peu ;
Au pied de l'arbre est la pervenche,
Puis, au-dessus, est le ciel bleu.

Je sais un doux toit qui s'abrite
Sous la rose et la clématite ;
Dès que l'enfant joue à l'entour
Un cœur maternel y palpite
De crainte et d'espoir tour à tour.

Je sais qu'un jour, et dans l'espace,
Avec le nuage qui passe,
L'oiseau, plus fort, soudain a fui :
L'attrait de l'infini dépasse
Ce qu'il laisse derrière lui.

Je sais qu'un jour la destinée
Rend la maison abandonnée ;
L'enfant grandi veut aller seul ;
Il voit la vie illuminée
Entre le lange et le linceul.

Oiseau, je sais que la tempête
Éclate en grondant sur la tête
Du déserteur souvent blessé,
Et que maintes fois il regrette
L'humble rameau si tôt laissé.

Enfant, je sais, science amère !
Combien est creuse la chimère
Que l'on poursuit à l'horizon...
Dieu mit l'amour près de la mère,
Et le bonheur dans la maison...

. . . .

Mais tous deux le vent les emporte ;
Tendresse, avis, que leur importe ?
Ils reviendront des longs exils ;
L'un à son nid, l'autre à sa porte...
Hélas ! qu'y retrouveront-ils ?

CADETTE

PAR MADEMOISELLE FLEURIOT (1)

Nous avons le bonheur de compter parmi nos lectrices plus d'une mère de famille, qui a lu ce journal étant jeune fille, et qui le lit encore dans la maturité de l'âge ; c'est à ces mères, abonnées fidèles, que nous dédions cet article, qui est une emprise sur le terrain de la *Poupée Modèle* : elle nous le pardonnera.

Cadette est un livre excellent, écrit pour l'âge auquel les auteurs ne pensent guère : pour l'âge de quatorze à seize ans. Germaine retrace dans son journal, avec autant d'esprit que de candeur, ce qui lui arrive chez sa grand'mère, excellente dame, d'une humeur un peu hautaine, mais qui a le cœur bien placé. Toute sa famille, tous ses voisins défilent dans ces rapports de chaque jour, et ils sont peints avec la verve amusante qui ne fait jamais défaut à mademoiselle Fleuriot.

Mais, à côté de l'esprit de Germaine, esprit fin et observateur, se révèle son cœur généreux ; elle a une sœur *cadette*, fille d'un second mariage de sa mère, et quand cette sœur au berceau est devenue orpheline, Germaine l'adopte, se dévoue à elle, et même triomphe des résistances de son aïeule, entre les bras de qui elle place enfin cette

(1) Chez Lecoffre, rue Bonaparte, 90, Paris. Deux volumes in-8, avec cartes et plans. — Prix, 14 fr.

(1) Librairie Didier, quai des Grands-Augustins. — Prix, 3 fr. 50 c.

(1) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain. — Prix, 2 fr. 25 c.



petite scène abandonnée. L'histoire finit sur une dernière, touchante jusqu'aux larmes, mais nous espérons que l'éducation et le mariage de *Cadette* nous donneront de nouvelles occasions de louer son aimable historien.

HISTOIRE DE DEUX PETITS FRÈRES

PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT (1)

Ceci est la photographie la plus vraie de la vie d'une famille heureuse, où deux petits garçons s'élèvent l'un à côté de l'autre, l'un aidant l'autre, sous la tutelle de la mère la plus tendre et la plus éclairée. Ce sont des enfantillages, mais si bons et si bien racontés, avec tant d'esprit et de cœur, que les mamans les liront avec un sourire attendri, les enfants les liront avec de bons rires : ils en retireront d'excellentes leçons. La plume de madame de Witt, éloquente lorsqu'elle continue les œuvres de son illustre père, charme en devenant toute maternelle, tout empreinte de tendresse, lorsqu'elle parle aux petits enfants. Cet ouvrage est illustré de jolies vignettes qui le recommanderont davantage encore aux petits lecteurs.

(1) Chez Hachette, 79, boulevard Saint-Germain.— Prix, 2 fr. 25 c.

CONSEILS

LA BELLE JEUNESSE

« Papa, tu m'ennuies, et maman m'ennuie aussi ! » Ce propos historique, sorti d'une bouche d'écolier aurait, il y a cinquante ans, valu une paire de soufflets à son auteur ; il y a deux ou trois siècles, l'insolent personnage aurait probablement encouru la malédiction paternelle, si justement redoutée chez les peuples chrétiens ; de nos jours, le père hausse les épaules et dit entre ses dents : Polisson ! la mère pleure un peu, appelle son chéri pour le gronder doucement, câlinement et tout est dit. On tâchera désormais de ne plus ennuyer cette importante Majesté.

Ce fait est vrai, et nous pourrions en citer cent autres. La faiblesse de l'éducation a tué le respect dans l'âme des enfants. Il semble qu'un épais bandeau (tous les amours portent donc le leur ?) soit collé sur les yeux des parents : ils ne voient pas, ils ne veulent pas voir les défauts de leur progéniture, ils craignent de heurter, d'affliger leurs fils en les grondant, en les punissant, et comme le dit le peuple dans son énergique langage, *ils leur coupent le cou*. Hélas ! cette rude parole est l'expression de la dure vérité. Que deviennent ces enfants, ces fils tant chéris, tant ménagés, auxquels on n'a jamais osé dire, à celui-ci qu'il était paresseux, ou menteur ou gourmand, à celui-là qu'il était colère, envieux, méchant pour ses frères, dur pour ses inférieurs ? le paresseux devient un *cancre* au collège, et dans la vie un incapable ; le menteur compliquera ses affaires et perdra ses affections par son manque de véracité ; le gourmand pourra descendre très bas à la suite du troupeau d'Épicure et sacrifier temps, argent, réputation, à des appétits matériels ; l'homme colère aura des duels au régiment et des querelles dans toutes les situations ; le jaloux, l'envieux rendra malheureux son entourage et sera abreuvé lui-même d'un venin, d'un poison mortel au repos et au bonheur de la vie ; le vaniteux se rendra ridicule et l'orgueilleux souffrira cruellement. A qui la faute ? N'est-ce pas à ceux qui ont laissé grandir les mauvais germes, à ces mères faibles et follement tendres, à ces pères plus soucieux de la fortune que du caractère de leurs enfants ? L'enfant a une nature indolente, on trouve pénible de le rappeler sans cesse à son devoir et de stimuler cette intelligence qui veut rester engourdie : la petite mère laisse couler le flot, plaint et dorlote le jeune garçon qu'un sage professeur a grondé, et s'étonne, s'indigne lorsqu'il échoue aux vulgaires examens du baccalauréat ou même du volontariat. Il ment pour s'excuser : dans l'ancien temps, on l'eût corrigé vertement, aujourd'hui, la petite mère protège son bien-aimé contre la colère paternelle, elle intervient, elle excuse, elle justifie, et trop souvent, lorsque le petit garçon est devenu un homme, elle cache ses folies et abrite ses mensonges derrière ses propres dissimulations. La gourmandise ! pas n'est besoin de dire combien on l'excite : comme à table on enseigne à l'enfant à faire grand cas des bons morceaux, à aimer la bonne chère et à mépriser les habitudes simples ! j'ai vu des enfants de sept ans qui, grâce aux leçons

de leur père, distinguaient le vin de Bourgogne des crus de Bordeaux, et les appréciaient tour-à-tour. L'enfant colère : il est si vif, si sensible ! ses fureurs ne sont que des enfantillages qui se passeront quand l'âge viendra. En êtes-vous bien sûr ? Ce dont je suis sûre, c'est que les parents trop mous, trop faibles, qui dissimulent les défauts de leur enfant pour n'avoir pas à les corriger, seront les premiers à en souffrir, et cruellement ! En abolissant en quelque sorte, le sens moral de leurs fils, ils ont aboli en même temps les deux sentiments, tribut légitime de l'enfant à son père et à sa mère — l'amour et le respect. Il est bien démontré par l'expérience que rien n'est plus ingrat que les enfants gâtés : les plus douces condescendances, les plus folles gâteries, le plus aveugle dévouement n'obtiennent pas l'amour, encore moins le respect.

Le respect ! pierre angulaire des familles, de la société, à qui l'accorde-t-on aujourd'hui ? respecte-t-on Dieu, la souveraine Puissance, la souveraine Bonté ? Vous savez comment il est traité par une science ivre d'elle-même et qui se prend pour le point de départ de la création ; vous savez combien d'hommes suivent ces errements, et avec quel empressement la pauvre jeunesse s'efforce de nier Dieu, et comme le dit l'Apôtre, *elle ne veut pas croire de peur de devoir bien agir*. Voyez du bas en haut de l'échelle, le flot montant de l'impiété et de la négation : on ne croit pas en Dieu, on l'outrage, on le blasphème ; les hommes croyants, dans le peuple, sont une rare exception ; les classes élevées en comptent un grand nombre, mais qu'est-ce auprès de la multitude des impies ? On nie Dieu, principe de toute autorité, et par conséquent, on a cessé de respecter la oi, la morale, la paternité.

Comment vos enfants chéris vous traitent-ils, mères idolâtres ? Quels égards ? Quelles douces paroles ? Quelles respectueuses prévenances ? les larmes que vous versez auprès de votre foyer qu'ils désertent, disent le sort qui vous est fait. Vous n'avez pas su les corriger, les amender et maintenant, dans la fougue de leur jeunesse, ils vous quittent, ils cherchent ce que vous leur avez fait connaître dès leur naissance, la satisfaction complète de leurs goûts et de leurs passions : ils s'inquiètent peu de vos larmes ! et votre mollesse, tournant contre vous-même, a dirigé la pointe acérée qui perce votre cœur. On n'a appris à ce jeune homme aucun respect, pourquoi vous respecterait-il ? on ne lui a enseigné aucun effort sur son caractère et ses penchants, pourquoi vous ferait-il des sacrifices ? il est conséquent, sa conduite concorde avec l'éducation qu'il a reçue !

Notre voix sera sans doute une voix perdue dans le désert, l'idolâtrie suivra son cours, mais nous aurons du moins protesté contre des abus, aussi funestes aux jeunes générations qu'à la famille tout entière. Le respect envers Dieu et envers l'autorité paternelle serait certainement pour la société le meilleur rempart contre le péril des révolutions qui la menacent. M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

IV

LA MORT DU PÈRE

Faustine reprit, comme elle l'avait dit, son train ordinaire de vie, elle fit des visites, elle présida un dîner d'hommes donné par son père, elle lut beaucoup, elle cacha sous des dehors calmes la plaie profonde de son âme, mais elle ne put ni oublier, ni se consoler, elle ne chercha pas plus haut ce que la terre ne lui avait pas accordé, et une souffrance incessante dissolvait peu à peu les sentiments doux, la sympathie pour les autres dont elle était autrefois animée. Plus que jamais, elle ressentait un besoin d'affection inexprimable, elle aurait étreint la nature entière, les arbres et les rochers, mais la nature n'est vraiment consolante et douce qu'à celui qui y révère une divinité bienfaisante. Quelquefois, elle faisait l'aumône, dans la rue, au petit savoyard et à son singe malingre, à quelque pauvre vieille blottie dans l'angle d'une porte, à un infirme, qui se traînait à grand'peine : leur joie, lorsqu'une lourde pièce d'argent tombait dans leur main, la tirait un instant de ses sombres pensées, mais ces bonnes œuvres n'avaient pas de lendemain : elle se repliait sur elle-même, sur ce fond amer et sombre qui formait la trame de sa vie.

Elle avait son père... mais elle comprenait trop combien elle lui était peu nécessaire : il se suffisait à lui-même ; augmenter et diriger sa fortune était la grande préoccupation de son esprit ; accroître la somme de ses idées et de ses con-

naissances, par des lectures, des recherches curieuses, était le seul amusement auquel il tînt. Une bonne table ne lui déplaisait pas, il aimait le confort, il ne dédaignait pas la société de quelques hommes, instruits et sceptiques comme lui, mais dans tout ce programme de bonheur, le cœur n'avait aucun emploi; il n'avait jamais rien aimé, et ce n'était pas en avançant dans les froides années de la vieillesse que le feu des affections se serait allumé dans son âme. Il tenait à sa fille par habitude, il voyait en elle son héritière, elle ne lui déplaisait pas, car elle avait les mêmes opinions que lui, et parfois il se disait avec satisfaction en invoquant le nom du Dieu auquel il ne croyait pas :

« Dieu merci ! elle n'est pas dévote ! »

Hélas ! non. Et l'exemple de son amie Félicie ne la convertissait pas. Elles se voyaient toujours, quoique le sentier de Félicie s'éloignât de celui que suivait Faustine. Placée à la tête d'une famille nombreuse, elle avait la charge d'un grand ménage et la responsabilité d'une tribu de jeunes sœurs et de petits frères; ces devoirs la rendaient grave, et tournaient de plus en plus ses pensées en haut. Elle n'avait pas renoncé à se marier, elle avait fait son choix, mais avant que de quitter la maison de son père, elle voulait que sa sœur Charlotte fût en état de la suppléer, et, on le voit, sa vie était aussi remplie de graves obligations que celle de Faustine était remplie de rêves. Elles s'aimaient, et Faustine surtout était reconnaissante de l'amitié que Félicie lui témoignait, mais elle apportait dans ce sentiment l'incurable mélancolie qui était au fond de son cœur : elle n'était pas tout pour Félicie, avant peu Félicie aurait d'autres et de plus puissantes affections, et Faustine éprouvait le besoin d'un amour exclusif et passionné, qu'elle comprenait, qu'elle ressentait sans pouvoir l'inspirer.

Elle avait appris avec une douleur silencieuse, que M. de Charlemont avait épousé sa parente, mademoiselle de Gestheim, et qu'il s'était fixé à Trèves, auprès de sa nouvelle famille. Elle l'avait revu une seule fois, durant sa tournée de visite de noces : elle avait vu la douce et charmante épouse, sur laquelle il attachait de si longs regards, et pendant bien longtemps, le jour, la nuit, elle ne put écarter de sa mémoire ce tableau de deux êtres heureux l'un par l'autre, et s'avançant vers le long avenir avec une absolue confiance. Pour elle, l'avenir ne représentait que des jours interminables, remplis d'un sombre ennui, et aboutissant à un plus sombre néant. C'était bien la peine de naître !

Elle exprimait un jour à Félicie ce dégoût profond que la jeune fille ne pouvait comprendre :

« Tu pourrais être heureuse, pourtant, disait-elle, tu es libre, tu es riche, tu as les plus agréables talents...

— Je suis si parfaitement heureuse, répondait Faustine avec amertume, que j'envie le sort des plus pauvres femmes, oui, des misérables ! Tiens, pas plus tard qu'hier, j'ai suivi un enfant qui me demandait la charité pour sa mère : j'ai voulu voir... j'ai trouvé une femme bien malade, privée de tout, sur un grabat... c'était la plus noire misère qu'on pût imaginer... mais auprès d'elle était son mari, qui la regardait tristement, et un tout petit enfant était couché à son côté... elle était aimée, elle aimait...

— Va ! on ne sait jamais le fond, et cet amour, s'ils l'éprouvaient, ne devait-il pas leur être un tourment, puisqu'ils voyaient souffrir ceux qu'ils aimaient : la mère, ses enfants; le mari, sa femme? On ne vit pas d'amour, Faustine ! mais toi, qui te plains, tu as là une bonne occasion de plaisir, de bonheur même : fais du bien à de pauvres gens, tu en seras récompensée.

— Je leur ai donné de l'argent, assez pour faire soigner la pauvre malade et suppléer au manque de travail du mari. Mais je n'y retournerai plus : ce tableau d'intérieur avec le rayon que je te dis, me fait mal.

— Alors, tu ne viendras donc jamais me voir, quand je serai mariée ? car je compte bien faire bon ménage et avoir l'aspect d'une femme heureuse.

— Je le désire, tu le sais bien, Félicie, et je crois que tu seras heureuse; tu es plus calme et meilleure que moi.

— Meilleure? je ne l'accorde pas. Tu crois à des chimères, voilà tout, tu places la vie et la félicité en dehors des situations réelles, tu te trompes. Pour moi, j'aime mon fiancé, je l'estime surtout; quand nous serons mariés, je me propose de le rendre aussi heureux que faire se pourra, de suivre ses goûts plutôt que les miens, d'avoir une grande déférence pour ses idées, d'élever ensemble nos enfants pour en faire de braves gens, mais je ne m'attends pas à un bonheur idéal; je pense bien que l'humeur d'Antoine ne sera pas toujours charmante (pas plus que la mienne) que nos enfants (si Dieu nous en donne), ne seront pas toujours sages, pas toujours bien portants, mais ces difficultés, ces luttes, c'est la vie elle-même, et je crois que si nous vivions dans l'Ile des Plaisirs, nous en serions bien vite ennuyées.

Faustine secoua la tête, et dit, à demi-voix les beaux vers de Thompson :

But happey. they! the happiert of their kind!
Whom gentler stars unite! and in one fate
Their hearts, their fortunes, and their beings blend!

« C'est de la poésie, dit Félicie en riant; trop beau pour moi, je n'y crois pas, d'ailleurs, à ce bonheur surhumain et parfait. Ne le cherche pas, Faustine, il n'existe pas.

— Tant pis, et, je le répète, alors ce n'est pas la peine d'être. »



Ce dernier mot était l'expression de la plus intime pensée de cette âme qui s'élançait vers l'impossible, et qui reculait, désespérée. Pour ceux qui, comme Faustine, sont la proie d'une idée fixe, d'une obsession persévérante, les objets extérieurs disparaissent, se fondent dans un brouillard, où on les aperçoit à peine; on vit avec soi-même, avec les romans enfantés par sa propre imagination, avec les peines qu'on s'est créées, avec les fantômes qu'on a évoqués. Faustine s'acquittait machinalement de ses devoirs habituels; elle dirigeait la maison, recevait des visites, allait et venait comme dans un long et mélancolique accès de somnambulisme. Un soir, comme de coutume elle jouait au piquet avec son père, et quoique ce fût avec les plus grandes distractions, elle pût annoncer, d une voix mélancolique, qu'elle avait quinte, quatorze et le point; son père parut impatienté, car d'ordinaire, elle s'arrangeait pour qu'il gagnât, et elle dissimulait au besoin les heureuses chanches que le sort lui apportait, et ce fut avec un ton d'humeur qu'il repoussa le verre de bière blanche que la femme de chambre lui servait, selon une vieille tradition.

« Remportez ça! dit-il, et allumez un fagot dans ma chambre.

— Vous vous retirez, mon père, vous ne soupez pas ?

— Non, je ne soupe pas, je suis souffrant, et si vous ne passiez pas votre temps à rêver les yeux ouverts, vous vous convaincriez que je suis très malade.

Elle leva la tête et le regarda : le soleil couchant (on était au mois de mai) entrait par la fenêtre, et un de ses rayons roses, tombant sur la figure de Simon Malfroy, la fit paraître plus pâle et plus desséchée que de coutume : il apparut à Faustine vieilli de plusieurs années, et usé, consumé par un mal qu'il n'avait pas avoué.

« Ou souffrez-vous, mon père? dit-elle avec une inquiétude réelle.

— A la tête, répondit-il, et au foie. Faites prévenir le médecin.

Le médecin, vieil ami de leur maison, arriva promptement, et ne rassura pas Faustine; elle le reconduisit, et sur le palier, il eut avec elle une de ces conversations rapides, que les malades écoutent du fond de leur lit, avec une inquiétude fébrile :

« Ce n'est rien? dit-elle.

— Pardon, c'est un vieux mal qui s'accentue. Il a souffert sans l'avouer, car il est dur à lui-même, mais je viens de constater un abcès au foie et une fièvre violente. »

Faustine pâlit.

« Vous le sauverez? »

Le vieux médecin secoua la tête et dit tristement :

« Il n'est plus jeune. Allons, à demain. J'ai écrit mes prescriptions.

— Que vous a dit le docteur? dit Simon Malfroy à sa fille, dès qu'elle fut rentrée dans la chambre. Je l'ai entendu chuchoter.

— Il me disait que vous aviez beaucoup de fièvre, qu'il fallait du calme.

— Il a dit autre chose! autre chose! répondit le malade en attachant sur sa fille des yeux pleins de trouble où luttaient la terreur et l'orgueil.

— Non, non, dit-elle doucement, laissez-moi baisser les rideaux, le sommeil viendra...»

Il n'eut pas la force de répliquer, sa tête s'enfonça dans l'oreiller, ses yeux se fermèrent, et pourtant, le sommeil ne vint pas; Faustine le veilla silencieusement, et fut témoin, toute la nuit, de son extrême agitation. Les calmants restèrent sans effet, et quand l'aube prompte d'un jour d'été vint illuminer la chambre, elle put se rendre compte des ravages qu'une maladie longtemps cachée avait opérés sur ce visage qui, jusque-là, avait conservé l'énergie et l'animation de l'âge mûr; les yeux si vifs jadis s'éteignaient sous leurs arcades creusées, la peau avait pris une teinte de cadavre, les mains de squelette s'agitaient sur la couverture, et la voix elle-même avait perdu son timbre incisif: l'homme actif, robuste, à la physionomie impitoyable, avait fait place au malade qui a besoin de tous, au mourant qui n'aura bientôt plus besoin de rien. Faustine erra autour de lui, le cœur serré, lui donnant des soins qu'il recevait sans affection, lui offrant des remèdes à la vertu desquels il ne croyait pas. Ils se parlèrent peu; le médecin, M. Forgeur, vint de bonne heure, il causa avec le malade, le ranima de son mieux, mais Faustine, qui voyait sa physionomie en pleine lumière, ne le jugea pas si rassuré.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi entre un mieux éphémère et un mal durable, que chaque jour rendait plus sérieux. Les rémèdes échouèrent, les consultations n'eurent d'autre résultat que d'affirmer que la position était des plus graves, sans espoir de guérison et que l'âge aidait aux progrès d'un mal mortel. Simon Malfroy assistait avec une certaine impassibilité à sa dissolution prochaine; il parlait peu, ne se plaignait pas, ni de la souffrance, ni des insomnies, mais qui donc pouvait deviner ce que recélait ce sombre silence, que redoutait-il? quelles terreurs? quel regrets? que voyait-il dans l'avenir? était-il bien sûr de ce néant qu'il avait proclamé toute sa vie?

M. Forgeur était un vieillard et un chrétien, et, en vertu de son expérience, au nom de sa foi, il prévenait les malades, lorsqu'il les voyait à la porte de l'éternité. Son vieil ami approchait à pas lents, mais certains, de ce seuil redoutable et il ne semblait pas y songer; le médecin ne s'en étonnait pas. il le connaissait, il savait les rébellions de cette âme, il savait combien les lectures impies et les sociétés dangereuses avaient fo-

menté son impiété, mais il savait aussi qu'au bord du tombeau, les fanfarons d'incrédulité hésitent, il savait surtout que Dieu parle en ce moment, et pour la dernière fois, à l'âme qui va paraître devant lui, et que, parfois, de ces pécheurs obstinés, il fait des serviteurs de la onzième heure. Lui-même avait été l'instrument des célestes miséricordes... il essaya encore une fois, et à son ami, près d'expirer, il dit :

« Malfroy, il serait temps de penser à votre salut...»

Un ricanement effleura les lèvres desséchées.

« Mon ami! mon cher ami, dit le vieux médecin en lui serrant la main avec énergie, ne vous moquez pas de Dieu, n'exposez pas votre âme immortelle!

— Que vous importe mon âme!

— Elle m'est chère, comme celle d'un ami, et à qui la sacrifiez-vous? à un vain respect humain! à des critiques que vous n'entendrez pas! Vous mettez en péril votre éternité pour qu'à la Loge de la Sincérité, on ne dise pas que vous avez fait le plongeon.

— Je mourrai comme j'ai vécu! répondit le moribond d'une voix creuse.

— Mon ami, j'ai vu beaucoup mourir : croyez-moi, ne mourez pas sans confession.

— Je n'ai rien à dire.

— Mon ami, nous avons tous erré pendant notre vie, il nous faut bien dire à Dieu : J'ai péché, pardon!

— A Dieu et à son prêtre, n'est-il pas vrai? Ne m'en parlez plus, j'ai vécu sans eux, je mourrai sans eux. »

Le docteur ne put insister davantage, mais il parla à Faustine avant de quitter la maison.

« Non, monsieur, dit-elle, je ne tourmenterai pas mon pauvre père : s'il doit mourir, il mourra en paix.

— Vous assumez une grave responsabilité!

— Soit! et je demande que moi aussi, on me laisse tranquille quand mon heure viendra.

— Prenez garde, Faustine, que Dieu ne vous exauce.

— Ah! dit-elle avec amertume, il m'a fait vivre, il ne peut rien faire de plus. »

La bonne volonté du médecin se brisa contre ces humeurs inflexibles; il renouvela ses tentatives, mais il n'obtint en retour que les brusques réponses de Faustine et les sombres regards du mourant et ses refus obstinés. Le douzième jour, Simon Malfroy, après une longue, terrible et silencieuse agonie, expira, après avoir dit à sa fille :

« Adieu! ne pleurez pas pour moi, ce n'est pas la peine... ne vous mariez pas... gardez votre argent... c'est ce qui importe....»

Il s'agita encore, mais il ne put plus parler. Au dernier moment, une expression d'effroi passa sur son front, il remua ses mains comme pour repousser quelque chose... puis, un soupir, et le silence éternel descendit sur lui, sans rendre pourtant à ses traits ce calme solennel, qui est le suprême rayon de la beauté humaine.

Trois jours après, au soir, un corbillard, suivi d'une voiture, arrivait au village de La Sermoys dans les Ardennes. Faustine avait décidé que son père reposerait dans ce lieu qu'il avait tant aimé et où elle désirait reposer elle-même. Seule avec M. Guiscard, elle avait suivi le cercueil dans ce voyage à travers les monts et les vallées; seule, elle suivit le corps de Simon Malfroy dans l'étroite église où le curé chanta les vêpres des morts, et bénit le cercueil avant de le rendre à la terre; seule elle l'accompagna au cimetière, et de ses yeux fatigués de pleurer, elle le vit descendre dans la fosse profonde. . .

La soirée de Juin était magnifique. Les odeurs des giroflées et des roses s'élevaient dans l'air, un rossignol chantait son hymne céleste, caché dans les branches d'un tilleul; au delà du champ des morts, on voyait le champ des vivants, où le blé grandissait, et à l'horizon, des collines onduleuses qui semblaient teintes d'un sombre azur. Le soleil illuminait la haute croix...

Faustine s'agenouilla sur le tombeau et baisa la terre.

« Adieu, adieu pour jamais! dit-elle.

Elle sortit du cimetière, appuyée sur le bras de M. Guiscard, et elle lui dit :

« Nos appartements sont préparés au château, mais demain vous retournerez à Liège sans moi. Je compte passer ici l'été, l'automne, plus encore peut-être... j'ai pris en horreur cette maison où il est mort.

V.

LE CHATEAU.

Vieille demeure, revêtue de la majesté des siècles et de toutes les mélancolies du passé, le château de la Sermoys s'élevait au milieu d'un des plus beaux cantons forestiers des Ardennes, et pour faire à leur résidence féodale un parc délicieux, les propriétaires n'avaient eu d'autre peine que d'ouvrir dans les bois de larges allées, d'éclaircir des groupes d'arbres à la puissante végétation, de dégager l'horizon et de placer des bancs et des abris rustiques près d'un ruisseau qui formait mille méandres, ou au sommet des chemins montueux d'où les perspectives étaient si imposantes et si belles. Les fleurs sauvages se multipliaient sur ce sol; les hautes fougères, les bruyères rouges couvraient le terrain; au bord de l'eau, les grandes digitales élevaient leurs bouquets et voyaient fleurir à leurs pieds les germandrées qui ressemblent à des chênes en miniature, des draperies de chèvrefeuille se suspendaient aux arbres; dans tous les buissons l'églantier, le houx, l'épine-vinette confondaient leurs sombres feuillages et, en automne,

leurs baies écarlates; les chevreuils couraient dans les halliers, on voyait passer leurs robes fauves comme une apparition légère; on disait que quelques sangliers se tenaient tapis dans de noires retraites, mais on ne les voyait jamais; en revanche, les oiseaux, par milliers, remplissaient de leurs chants et de leurs murmures, ces ombrages et, seuls, en troublaient l'éternel silence.

Le château était isolé du parc et de la forêt par un beau jardin à la Le Nôtre et par des pelouses dont le vert doux était une caresse pour les yeux; autour du château, la Sermoys qui lui donnait son nom remplissait d'une eau limpide les fossés, jadis défense redoutable, aujourd'hui récréation agréable des châtelains. On voyait, tant l'eau était pure, le dos ardoisé des carpes et les prompts mouvements des perches et des goujons qui se poursuivaient à outrance, n'ayant pas d'autres ennemis à craindre.

On pénétrait dans le château par une porte voûtée, surmontée d'une tour, où jadis veillait le guet; probablement, dans les anciennes guerres, plus d'une flèche avait été décochée par ces étroites meurtrières, et on avait jeté sur les assaillants plus d'un pot d'huile bouillante par cette fenêtre grillée. La demeure abandonnée répondait au portail sombre; depuis longtemps, les Malfroy n'y avaient occupé que trois ou quatre chambres, les plus petites; et les grandes salles dallées de marbre, les galeries, les chambres hautes étaient aussi délaissées qu'un palais de Thèbes ou une hypogée de Memphis.

Simon Malfroy ne venait à la Sermoys que pour la chasse, la récolte des fruits et l'aménagement de la forêt; Faustine en avait aimé les beaux sites et les promenades, mais l'intérieur de la maison ne l'avait pas préoccupée; en ce temps-là, le nom de Charlemont était pour elle lettre morte; mais quand elle revint à la Sermoys, qui lui appartenait dorénavant, et à elle seule, ce vieux manoir prit soudain un caractère intime et exceptionnel à ses yeux.

Elle s'installa dans l'appartement que sa famille avait occupé, elle y plaça ses meubles et ses livres qu'elle avait fait venir de Liège, et quand tout fut arrangé autour d'elle, elle commença dans cette maison qu'elle connaissait à peine, un voyage d'investigation qui fut une source d'émotion pour sa pauvre âme, salamandre qui cherchait le feu, comme d'autres cherchent le repos et la fraîcheur.

Depuis longtemps, elle avait l'habitude d'écrire, dans un livre fermé par une serrure, les pensées qui la frappaient dans ses lectures, et ses propres impressions; nous ouvrirons son livre secret et nous y verrons la succession de ses idées:

La Sermoys, juillet 18...

« Voilà deux mois que j'ai perdu mon pauvre père; le vide véritable que m'a laissé sa mort eût été plus profond à Liège : ici, je prends de nouvelles habitudes, je vis dans un autre milieu, et jamais, je pense, je ne quitterai ce lieu où s'abrite mon deuil, et où l'éternelle solitude de mon âme trouve quelque consolation.

» Combien j'aurais aimé mon père, s'il l'avait voulu! comme mon cœur allait vers lui, à défaut de ma mère, dont j'ai gardé un si touchant souvenir, mais que de froideur, de rebuffades, de plaisanteries amères ont refoulé ma tendresse! Toute jeune, je le craignais; plus tard, je ne le craignais plus, je l'aimais encore; il aurait pu tout demander à mon dévouement, mais rien, rien ne m'inclinait plus vers lui. Et dans sa dernière maladie, il n'a pas trouvé un mot pour sa fille, la sécheresse de nos rapports n'a pas cédé au moment d'une éternelle séparation. J'attendais toujours... un mot, un adieu, qui eussent embaumé sa mémoire dans mon âme, rien n'est venu. Je l'ai pleuré pourtant, regrettant ce qui aurait pu être si doux, ce qui fut si amer. J'oublierai ses rigueurs, mais je n'oublierai pas qu'il fut mon père.

» Félicie m'a écrit, elle me demande une réponse. Eh bien! non! j'aime bien Félicie, mais je ne saurais me résoudre à lui écrire, avec l'intimité, la confiance qu'elle désire; je ne puis pas m'amuser à lui dire des banalités, mais ouvrir mon cœur, hélas! à quoi bon, et qu'y verrait-elle? absolument les antipodes du sien! elle est si naïvement heureuse, si aimante, près d'être unie à son Antoine, et pressée entre le désir d'être seule avec lui, dans leur ménage, et le regret de quitter le père, les sœurs dont elle est aimée. Heureuse Félicie!

Ici, l'on te retient, là-bas l'on te désire.

» Moi, rien ne me retient et rien ne m'attend. Pourquoi écrirais-je à Félicie?

» J'ai arrangé les quatre chambres que nous occupions jadis dans ce vaste château; les livres de mon père sont établis dans la chambre où il couchait, on a mis quelques meubles de plus dans la mienne et dans la salle à manger. Rien n'y manque, et pourtant c'est mortellement triste; une maison de veuve, de vieille fille, qui n'est pas dévote, qui n'a ni chiens, ni oiseaux, qui ne voit personne... rien de moins gai.

» Le curé est venu me voir; je l'ai reçu; il m'a parlé de mon père, il a cherché à savoir quelques détails sur ses derniers jours :

» — Il n'était pas pratiquant..... votre digne mère s'en désolait : sans doute, Mademoiselle, vous aurez obtenu de lui un plein retour vers le bon Dieu?

» — Monsieur le curé, je n'ai rien obtenu, car je n'ai pas désiré de changement dans la façon de penser de mon père. Ses opinions sont les miennes et je souhaite mourir comme il est mort.



» Le pauvre curé me regarda avec stupéfaction : ses yeux exprimaient une tristesse que je ne puis m'expliquer.

» — Vous ne pensez pas ce que vous dites, Mademoiselle !

» — Pardon, Monsieur, je le pense on ne saurait plus.

» — Je vous plains bien ! dit-il avec un soupir. Puis, il parla d'autre chose, et il abrégea sa visite. Je regrette d'avoir contristé ce vieillard, mais j'ai voulu, dès les premiers jours, établir ma situation dans le pays.

» Le temps passe, les mois s'envolent, mais, quoi qu'on en dise, la tristesse ne fuit pas sur les ailes du Temps. Je ne puis oublier ! et certes, ce n'est pas le lieu que j'ai choisi pour asile qui m'enseignera l'oubli. Ici, tout parle de lui... Ses ancêtres ont bâti ce château, leurs armes sont partout, leurs noms sont dans toutes les bouches... hier, la mère du concierge qui est très vieille, me parlait d'eux; ils étaient aimés, ils ne sont pas oubliés. Nous passons toujours, je le vois, pour des usurpateurs. J'ai fait causer cette vieille, elle m'a montré les jolis parterres que la grand'mère de M. Guillaume avait fait dessiner et les orangers qu'elle avait semés elle-même et qui sont maintenant de vieux arbres; il y a encore au verger des pommiers dont elle aimait le fruit; je sais que M. le baron couchait dans une grande chambre au midi, madame la baronne donnait du bouillon et des médicaments, elle recevait les pauvres dans une salle du rez-de-chaussée; souvent, elle se promenait dans le parc avec son bel enfant, le père de Guillaume; on le voyait dans un petit carrosse traîné par des moutons, plus tard, il montait un joli cheval des Ardennes... la bonne femme n'a pu l'oublier... et moi, je ne me lasse pas de l'entendre. Elle m'a dit l'autre jour.

» — Vous n'avez donc jamais visité toute la maison? il y a encore au grenier, et dans les grandes salles du premier étage, bien des choses qui viennent des Charlemont. La Nation, comme on disait alors, a tout vendu, les meubles et le château...

» Je ne puis résister à l'envie de voir toute la maison... j'ai tout vu : les immenses pièces abandonnées du rez-de-chaussée, les plus antiques du logis, qui ont vu tant de banquets, de fêtes et de réunions... que de dîners de Saint-Hubert ont eu lieu sans doute, dans cette vaste salle boisée, dont les murs portent encore des trophées de chasse, des trompes, des couteaux, des fusils rouillés, suspendus à des andouillers de cerf ! que de soirées passées dans ce salon, dont les dorures ont encore de l'éclat et dont la belle tapisserie, des Amours bêchant, fauchant, moissonnant, ne sont pas fanées ! La chapelle, d'une très belle architecture gothique, est dans un triste état, vitraux brisés, marbres mutilés... une statue gisait près de la porte : c'était celle d'un homme armé, un chevalier, les pieds sur un lion, les mains jointes sans doute, mais ces pauvres mains de marbre ont été abattues : elles gisent sur le pavé... j'ai recherché l'épitaphe de celui qui fut, sans doute, brave et sage et dont il ne reste que cette triste effigie : hélas ! c'est un Charlemont, un ancêtre sans doute de...

» Je ferai rétablir ce tombeau... du reste, toute la nef est pavée en pierres sépulcrales : le caveau de la famille de Charlemont est sous la chapelle et je vis auprès de ceux dont il tient la vie...

» Les étages supérieurs sont dans un véritable état de ruine, non pas les murs inébranlables et qui dureront des siècles encore, si le pic et la cognée ne s'en mêlent pas, mais les parquets, les boiseries, les vitrages, tout respire l'abandon. J'y mettrai ordre. J'ai visité les greniers; j'y ai trouvé des rouleaux de belles tapisseries qui s'en iront sur ces murs dénudés; j'y ai trouvé aussi de ces meubles anciens dont les formes redeviennent à la mode... je touche avec un respect filial ces choses antiques, qui portent des armoiries, des chiffres trop aimés : la *montagne de Sinople* attire et ravit mes yeux... ô chimères ! ô rêves ! que vous m'avez coûté de pleurs ! et je me complais au milieu de ces souvenirs du passé, quoiqu'ils avivent ma blessure toujours saignante...

» Il me vient parfois une idée qui m'est douce : j'arrangerai la Sermoys, je rendrai belle cette vieille maison, et je la lèguerai à Guillaume. Je ne vivrai pas vieille, il n'attendra pas.

» Dans un coin d'un grenier obscur, j'ai découvert la porte d'un cabinet, et là, j'ai trouvé de vieilles armures, des chandeliers et des chenets noircis par le temps, et enfin, trois portraits, tristement relégués, le visage contre la muraille. Le premier était celui d'une dame, en grand habit du XVIII[e] siècle; elle est très blonde, très blanche et sa physionomie hautaine et froide ne me plait pas. Le second portrait est celui d'un homme en cuirasse, sa longue barbe grise descend sur sa poitrine, son expression rude et altière m'a impressionnée : on dirait qu'il y a bien du sang sur ses longues mains et des souvenirs de massacre et de carnage dans ses yeux sinistres. Mais le troisième portrait, ah ! que je l'aime ! c'est un jeune homme, vêtu de noir, un livre à la main; il a l'air d'un étudiant ecclésiastique, c'est une figure douce, grave, sympathique... qui ressemble à *quelqu'un*. Au-bas du portrait est écrit : *Dom Claude de Charlemont, prieur de l'abbaye de Lobbes, mort en 1747*. Ce dom Claude est vraisemblablement l'oncle de Guillaume, à qui il ressemble tant. J'ai emporté le portrait et je l'ai placé dans ma chambre... il me regarde..... Dom Claude, si vous nous voyez, priez pour nous !

» J'ai fait monter la vieille Rolande, et je lui ai montré les trois portraits...

» — Je les connais bien, dit-elle, mais, Seigneur, Mademoiselle, vous êtes donc allée dans ce trou noir, au grenier de la tour ?

» — Oui.

» — Vous n'avez pas eu peur?

» — De quoi? des hiboux et des chats-huants? ils dorment en plein jour.

» — Oh! ces bêtes-là ont peur de nous, mais, vous savez? il y a d'autres choses.

» — Quoi donc?

» — Vous n'avez rien vu ni entendu dans la tour?

» — Absolument rien.

» — Feu mon père y avait vu et entendu...

» — Mais quoi enfin!

» — Ah! Mademoiselle, qui pourrait le dire? on entendait des soupirs, et au tournant de l'escalier, on voyait *quelque chose* qui montait... on se dépêchait et jamais on ne pouvait mettre la main dessus.

» Je me mis à rire :

» — Vous riez? vous croyez peut-être aussi que, dans le grand bois, près de la chapelle de Saint-Remacle, on ne voit pas apparaître ce portrait-là, qui a l'air si méchant?

» — Oui, je pense qu'on ne le voit pas.

» — Allez, Mademoiselle, vous vous trompez bien : c'est là, près de la vieille chapelle, que ce baron a tué en duel un de ses amis, et tous les deux reviennent pour demander des prières. Tenez, dans le vestibule, on voit encore le poignard avec lequel le baron a frappé l'autre qui était par terre... C'est un grand couteau avec une tête de loup à la poignée... Et voyez comme il a l'air féroce.., ses yeux luisent...

» C'est vrai, ce portrait a quelque chose d'affreux : il pourrait raconter plus d'une histoire sanglante. Je le ferai placer dans le vestibule, auprès du poignard.,.

» Mais non, je pense que je ferai mieux de faire offrir, par M. Guiscard, ce portrait et celui de la dame, à M. de Charlemont : voici ce qui vient d'arriver : j'avais ordonné qu'on nettoyât avec soin les vieux chenêts trouvés au grenier de la tour : la petite servante, chargée de ce travail, est accourue, tout effrayée, criant :

» — Mam'zelle, ils deviennent tout blancs!

» Ces chenêts, admirablement ciselés, sont en argent et portent les armes, le mont de Sinople. Je ne puis conserver cela : des objets si précieux par le travail et la matière ne furent pas, j'imagine, compris dans la vente.

» Je renvoie les portraits, sauf celui du prieur, les objets précieux et un tableau qui paraît avoir une véritable valeur, et qui représente une bataille... ils penseront à moi... me regretteront-ils? oh! non, Faustine, songe à cette belle Hiltrude, qui a tant d'aïeux et qui est si charmante : l'orgueil et l'amour sont satisfaits : pourquoi Guillaume, pourquoi ses parents me regretteraient-ils?!..

M. BOURDON.

(*La suite au prochain Numéro.*)

SUR LA PISTE

(SUITE)

La jeune fille se rejeta vivement à l'intérieur, et sa mère, qui la cherchait, la reconduisit au salon en lui reprochant son imprudence :

« Tu tousses pour un rien, et tu cours au-devant des rhumes comme à plaisir! Vraiment tu es sans pitié pour mes angoisses, ma pauvre enfant, et... »

Un chaud baiser interrompit cette tendre mercuriale, et la danseuse de Gontran se mêla de-rechef au tourbillon rythmé.

« Mais voyez donc l'entrain fou d'Angélique d'Hermond, remarquait la demoiselle mûre qui n'avait pas lâché prise, espérant encore un danseur *in extremis*; a-t-elle assez de feu dans le regard et d'impétuosité dans les mouvements!.. on dirait qu'elle danse pour la dernière fois et qu'elle veut jouir de son reste. »

Hélas! elle prophétisait vrai, l'envieuse personne!

Le lendemain, après quelques heures d'un mauvais sommeil, Angélique s'éveilla la fièvre dans les veines et le délire au cerveau.

Le surlendemain, le délire avait cessé, mais la fièvre durait encore.

Puis une toux incessante lui déchira la poitrine, faisant monter à ses lèvres de minces filets de sang.

Et bientôt un bruit funèbre courut l'arrondissement : les jours de mademoiselle d'Hermand étaient comptés; une phthisie galopante l'entraînait rapidement vers la tombe!

« Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée! » disait, après Victor Hugo, un indigène qui se piquait de littérature.

Le père, lui, ne disait rien... mais son visage expressif parlait pour lui. Jour et nuit, au chevet de cette fille adorée, seul fruit d'une tardive union, il suivait d'un œil hagard les progrès du



mal et recueillait chaque plainte, chaque soupir dans un cœur déchiré... Il se rappelait l'agonie lointaine de sa mère dont la toux aiguë tintait encore à son oreille ainsi qu'un glas à travers les années; il revoyait le poétique profil de sa sœur morte à vingt ans avec cette même fièvre et cette même toux... et devant la créature adorée, image de ces deux êtres et dont les ailes s'entr'ouvraient pour le départ, comme il avait vu se déployer les leurs, il n'espérait plus rien de ce monde.

La mère s'aveuglait de parti pris. Écartant d'un bras farouche ce noir fantôme, dont l'ombre impitoyable gagnait... gagnait chaque jour, elle effeuillait des roses sur le suaire déjà prêt, elle jetait l'éclair d'un indescriptible sourire parmi les ténèbres envahissantes, le faux éclat d'une parole d'espoir dans le silence précurseur de l'agonie... et cette parole, et ce sourire et ces projets pour le lendemain étaient plus navrants peut-être que le désespoir paternel...

Ces poignants détails, qui arrivaient d'heure en heure à la sous-préfecture, y jetaient la consternation,

« Ah! vois-tu, Frédéric, s'écriait Évelina, oubliant le *vous* officiel dans son effusion, vois-tu mon ami, tu me croiras, si tu veux, mais je te le jure, je me console de n'avoir ni garçon ni fille en pensant qu'un pareil malheur pourrait nous arriver!.. J'en serais morte, sois en sûr! et toi, mon pauvre ami, que serais-tu devenu tout seul dans ta sous-préfecture?.. Cette malheureuse mère doit perdre la tête et ne penser à rien! Personne ne s'avisera pour elle de préparer une chapelle ardente avec des tentures argentées et des fleurs blanches comme à Paris... Ce soin me regarde... il faut bien s'entr'aider. »

Et elle traçait d'avance le plan funéraire avec le même zèle brouillon qu'elle apportait naguère aux préparatifs de son bal.

Gontran demandait timidement à sa tante :

« Partirons-nous bientôt?.. »

Et mademoiselle Joubert qui se répétait à chaque minute : « Heureusement la demande n'était pas faite! » mademoiselle Joubert bouclait ses caisses et faisait ses adieux.

La tante et le neveu quittèrent Boussac par une radieuse matinée de printemps, enveloppés de lumière et de parfums. Les oiseaux gazouillaient sur les branches fleuries; les insectes bruissaient parmi les hautes herbes; les agneaux bondissaient en bêlant sur les odorants gazons et les jeunes pâtres échangeaient de gais appels et des refrains joyeux.

Soudain, sur cette symphonie champêtre, une note aérienne et prolongée se détacha comme l'adieu d'une âme qui remonte au ciel... puis une autre, puis une autre encore... et la voix d'airain dit jusqu'au bout son chant de mort...

Le printemps éternel commençait pour Angélique d'Hermond.

Les voyageurs, ayant repris la voie ferrée à Lavaufranche, filèrent rapidement vers le Bourbonnais. La tour massive d'Huriel éveilla dans l'esprit d'Églantine des réflexions romantico-chevaleresques; les hautes cheminées de Montluçon avec la brumeuse atmosphère dont elles enveloppent la ville, lui fournirent le sujet d'une diatribe contre la tendance des temps nouveaux à se matérialiser, mais le couvent de Saint-Maur, pittoresquement assis sur les hauteurs, ramena son esprit vers son objectif de prédilection : quelle quantité de jeunes filles jolies, spirituelles, riches, bien nées sont élevées là!... quelle opulente pépinière matrimoniale!.. C'était peut-être un de ses plus précieux sujets que la Providence réservait à une transplantation merveilleuse dans le jardin de famille dont la tante exaltée dessinait d'avance les massifs romanesques.

Bientôt les vignes du Bourbonnais revêtirent les collines de leurs teintes verdoyantes, ponctuées de toits rouges et de blanches maisons. Le train filait toujours et des stations nombreuses s'effaçaient l'une après l'autre sans laisser un souvenir à Gontran. Souvigny, cependant, avec les restes mélancoliques de sa vieille abbaye, le fit rêver... Il eût bien désiré toucher barre à Moulins, pour y admirer la Bible incomparable arrachée comme une épave au naufrage de ce monastère... Mais Moulins disparut à son tour derrière la blanche haleine de la locomotive avec son paisible cours d'eau, la silhouette grandiose de sa cathédrale, le profil de l'église du Sacré-Cœur et les promenades plantées qui font une verte ceinture à cette calme cité.

Mademoiselle Joubert, cependant, ne pouvait traverser indifféremment Paray-le-Monial. Une foi sincère l'empêchait de passer outre; et puis... qui sait? le hasard n'est qu'un mot, mais la Providence conduit toutes choses... Il est dit : « Aide-toi et le ciel t'aidera... » pourquoi le ciel n'aiderait-il pas à une rencontre fortuite à l'ombre des voûtes sacrées, parmi les émotions d'un pèlerinage?.. Églantine entrevoyait d'avance la pèlerine prédestinée, le rosaire à la main, et cette main tendue vers Gontran, toute pleine de millions, si petite qu'elle fût... les millions tiennent si peu de place!

L'Évangile nous recommande avant toutes choses la recherche du royaume de Dieu et de sa justice, promettant que le reste nous sera donné par surcroît... Mais ce *reste* prenait de si larges proportions dans les ambitieuses rêveries de la tante voyageuse que l'objet principal devenait à peine accessoire... Dès lors, les promesses divines se trouvaient dégagées, et mademoiselle Joubert demeurait livrée à ses propres forces. Ces forces de courte haleine la conduisirent tout d'abord à l'église où l'accompagnèrent ses pré-

occupations terrestres... Une jeune fille à la riche toilette tournait devant elle les pages enluminées d'un livre d'heures armorié que venait de lui tendre un valet d'âge mûr à l'aristocratique livrée... L'imagination d'Églantine s'enflamma; son cœur battit plus vite; elle attendit que l'inconnue terminât ses oraisons pour la suivre et se renseigner... mais elle reconnut bientôt l'inutilité de cette enquête : ses prières terminées, la jeune fille ferma son livre, fit un signe, et le vieux serviteur l'emporta dans ses bras encore vigoureux jusqu'au seuil de l'église, où l'attendait une de ces petites voitures, qui épargnent aujourd'hui tant de fatigue aux bonnes d'enfant.

« Infirme ! soupira mademoiselle Joubert; c'est dommage : elle a grand air et semble riche. »

A table d'hôte, elle ne vit que des visages insignifiants, des toilettes presque monastiques et des allures bourgeoises.

« Pacotille ! pacotille ! murmura-t-elle irrévérencieusement. »

Et sans prolonger ses dévotions, assez mécontente de la Providence qui lui manquait presque de parole, elle fit reprendre à Gontran le chemin de la gare.

Le neveu protesta. Cette manière de voyager à toute vapeur, absolument comme des colis, lui semblait peu artistique. Ses crayons, ses pinceaux ne pouvaient, comme la photographie saisir les gens et les choses au vol ; son esprit avait besoin de silence pour se recueillir, et son âme, avide d'émotions poétiques, n'en récoltait guère dans les salles d'attente bondées et dans les wagons au complet...

« Il s'agit bien d'art ! » s'écria imprudemment la voyageuse. Par bonheur, un choc imprévu, qui la vira de bord, détourna cette phrase compromettante de sa direction pour l'éparpiller sur le plastron empesé d'un gros monsieur courant vers le guichet où Gontran venait de prendre deux billets pour Mâcon.

Les protestations de l'artiste recommencèrent devant les sites pittoresques du Charolais, presque aussitôt effacés qu'entrevus.

Telles ondulations de lignes, telles oppositions de verdure, ces massifs de rochers, ces prairies émaillées d'un bétail gigantesque au pelage presque blanc, ces chevaux qu'on ne tond jamais, ces cavaliers au manteau légendaire, toutes ces fugitives apparitions et bien d'autres encore tentaient sa curiosité.

« Il y aurait une moisson ici ! » répétait-il de temps en temps.

— Non, rien à faire; pays sans intérêt : peu de fortune et peu de noblesse.

— Eh ! ma chère tante, est-il besoin de sacs et de parchemins dans un tableau ?.. »

Églantine se mordait les lèvres, détournait la tête et feignait de dormir. Puis, quand un brusque arrêt à une station, le départ d'un voisin chargé de menus paquets ou l'envahissement du wagon par de nouveaux venus rendaient cette feinte invraisemblable, elle ouvrait les yeux, et la conversation recommençait.

« Séjournerons-nous du moins assez au chef-lieu de Saône-et-Loire pour connaître la ville et ses environs ?

— Peuh !.. la ville ressemble à toutes les villes: une partie neuve et l'autre vieille; de beaux quais et d'affreuses ruelles; de l'opulence là et de la misère ici... après tout, si tu tiens à compter les pierres de la vieille église Saint-Vincent où il n'en reste pas beaucoup, si tu veux absolument saluer le buste de Lamartine et...

— Comment ! si je le veux ! je compte faire mieux encore : Milly, Monceaux, Saint-Point...

— Oh ! pour cela, mon ami, je ne promets rien. Je me suis enivrée, plus que toi peut-être, à la coupe enchanteresse que l'immortel poète emplissait à pleins bords; je sais par cœur les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jocelyn*, etc; j'ai passé d'inénarrables nuits à réciter aux étoiles ces stances mélodieuses et pourtant je me soustrais courageusement à l'attrait d'un magique souvenir, si les circonstances l'exigent, si le soin de ton avenir... Enfin, nous quitterons la voie ferrée à Mâcon; mais ce sera pour le chemin qui conduit à Loché. Ne t'en avais-je pas prévenu ? »

Le fait est que, volontairement ou sans intention, la voyageuse avait complètement omis ce détail préalable.

« Ne t'ébahis donc pas de la sorte ! continua-t-elle en remarquant la surprise mécontente du jeune homme. N'est-il pas naturel que notre première visite en ce pays soit pour Eudoxie ? Et si Eudoxie nous retient avec trop d'instances, si elle s'oppose à ce que nous employions en excursions un temps qu'elle voudrait tout à elle, irons-nous la désobliger? Eudoxie est impressionnable et susceptible; Eudoxie...

— Eudoxie !.. Eudoxie !.. mais qu'est-ce donc qu'Eudoxie, ma tante ?

— Tu plaisantes, j'imagine. Comment ! tu vas me demander maintenant qui est Eudoxie ?..

— Je jure que...

— Je jure, moi, t'en avoir maintes fois parlé; mais les jeunes gens d'aujourd'hui sont trop distraits pour écouter ce qu'on leur dit et...

— Ce reproche ne m'apprend pas...

— Eh bien ! puisqu'il faut te rafraichir la mémoire, je te répéterai qu'Eudoxie Chanterel, ou plutôt madame de Moirs est mon amie de pension, ma meilleure, ma plus tendre amie ! Depuis que nous avons quitté le couvent avec des couronnes au front et des monceaux de prix dans les bras, à peine nous sommes-nous revues, mais nous n'étions pas séparées, néanmoins : de temps en temps je copiais quelques pages de mon journal pour les envoyer à mon amie... en retour elle me confiait ses peines et ses joies, les premiers



battements de son cœur au son d'une voix aimée, son trouble délicieux sous la couronne d'oranger, son orgueil d'épouse, ses ivresses de mère... puis, je le reconnais, les épanchements épistolaires se firent moins fréquents de part et d'autre; ils allèrent se ralentissant de plus en plus; ils cessèrent même durant de longues années... Eudoxie, sans doute, sommeillait dans l'uniformité d'une vie monotone et calme. Une grande douleur la réveilla : la mort d'un fils ! Elle m'en fit part; je pleurai avec elle et nos relations, sans reprendre leur activité première, se renouèrent quelque peu. Elle avait oublié de m'annoncer la naissance tardive d'une fille arrivée en ce monde au moment où s'interrompait notre correspondance; elle s'en montra sincèrement confuse; et, comme pour réparer ses torts, chaque fois qu'elle m'écrit, c'est pour me parler de Jenny. Mais tu ne m'écoutes plus, ce me semble ?.. »

En effet, le train s'arrêtant à l'une des stations qui précèdent Mâcon, le jeune peintre apercevait au bord de la voie un groupe de paysannes qui captivait son attention. Il ouvrit son album de voyage et reproduisit en quelques traits rapides l'original petit chapeau, la collerette plissée et les manches collantes qui tendent à disparaître avec les autres détails du costume local.

« Voyons ! fit mademoiselle Joubert en se penchant sur la page. C'est tout à fait cela, mon ami. Bravo ! Jenny aussi dessine joliment, si j'ai bonne mémoire; elle est même excellente musicienne et parle plusieurs langues. »

Églantine s'avançait trop : la vérité vraie est qu'elle venait d'exagérer beaucoup son intimité première avec mademoiselle Eudoxie Chanterel, la renaissance de cette liaison avec madame Eudoxie de Moirs et la fréquence des épanchements qui en résultaient. En réalité, les anciennes amies de pension s'écrivaient rarement et avec réserve, et la tante de Gontran n'eût jamais songé à visiter la mère de Jenny, si l'insuccès de son séjour à Boussac ne l'eût poussée à de nouvelles recherches.

Cette idée, allumée dans son esprit pendant la maladie d'Angélique d'Hermond, pour s'obscurcir un instant à Paray, avait lui de plus belle devant l'infirmité de la mystérieuse étrangère; elle brillait maintenant de tout son éclat; et, à ses rayons, la vieille fille voyait la nef de son neveu jeter l'ancre triomphalement au port convoité.

« Mâcon ! Mâcon ! cinq minutes d'arrêt ! » criait une voix enrouée interrompant le dialogue des voyageurs. Gontran descendit le premier et tout en recevant des mains de sa tante le parapluie neuf, l'ombrelle doublée de rose et différents menus objets qu'elle tirait un à un des filets, il tourna la tête et son regard rencontra les ifs sombres, les cyprès, les saules pleureurs et les croix d'un cimetière bordant la voie.. C'était le silence implacable opposé comme à dessein au bruit incessant, le repos éternel en face des agitations fugitives, la mort mystérieuse et solennelle côtoyant la vie dans ses tumultueuses manifestations... c'était le but inévitable, le terme de tout voyage terrestre, se dressant comme un avertissement redoutable, comme un éloquent parallèle aux déplacements d'un jour...

Assombri par cette pensée, Gontran n'eut pas le loisir de la creuser davantage : les omnibus se remplissaient rapidement, et mademoiselle Joubert s'impatientait. La tante et le neveu trouvèrent encore deux places vacantes, cependant, et peu d'instants après ils débarquaient à l'Hôtel de l'Europe, où la table d'hôte ne comptait plus que quelques convives attardés. Ils se firent servir seuls, et la voyageuse profita de cet aparté pour questionner adroitement le domestique :

A quelle distance de Mâcon se trouvait Loché? Se procurerait-on facilement des voitures pour s'y rendre ? Combien de temps durait le trajet ? etc., etc.

Le domestique interrogé se contentait de répondre sans commentaires ni digressions; mais ce laconisme, qui déconcertait la vieille demoiselle, ne tint pas longtemps devant ses assauts réitérés. Peu à peu, Tony dépouilla cette déférence anglaise et froide qui ne lui allait pas mieux que ses favoris en côtelettes; son étiquette empruntée se fondit comme la glace au soleil, il redevint franchement un compagnon loquace, un enfant de la Saône babillard comme le gamin de Paris; et quand il apporta le café odorant qui fumait dans une cafetière de ruolz, il avait dit tout ce qu'il savait et davantage encore sur le fastueux château de Loché, sur ses habitudes hospitalières et sur le grand train qu'y menait la famille de Moirs. Il se chargea même d'y faire conduire, le lendemain, les voyageurs, et ceux-ci gagnèrent leurs chambres, satisfaits.

Mademoiselle Joubert s'approcha de la fenêtre et s'y accouda un instant; mais son œil distrait regardait sans voir et sa pensée active restait étrangère à l'agitation extérieure, absorbée par les événements imaginaires qu'elle dirigeait en dedans. Enfin, ce tumulte intérieur eut besoin d'une issue... Églantine ouvrit sa caisse, en tira un coffret fit jouer une clé mignonne dans la serrure, et, sortant de ce mystérieux écrin le plus précieux de ses bijoux, c'est-à-dire « mon journal », elle l'enrichit d'une page nouvelle.

Tandis que sa plume courait sur le papier, de l'autre côté de la cloison, Gontran, ayant ouvert sa fenêtre aussi, ne songeait pas à la quitter : le long du quai, les piétons, les cavaliers et les voitures s'entre-croisaient en tous sens; sur la Saône les pêcheurs ramenant leurs barques plus ou moins chargées, les canotiers luttant de vitesse, les mariniers soupant sur le pont des lourds cha-

lands ou debout à l'avant des radeaux hâlés du rivage, tous ces êtres amphibies enfin, dont le pied touche peu la terre, s'appelaient, se répondaient, mêlant les jurons, les chants et les rires dans une originale symphonie.

De l'autre rive, parvenait jusqu'au jeune homme le murmure confus de Saint-Laurent qui bruissait comme une ruche d'abeilles au moment du coucher; et plus loin, la Saône débordée étendait à perte de vue ses eaux, maintenant immobiles, sur les prairies bressanes. Çà et là des bouquets d'arbres à demi submergés ponctuaient, ainsi que des îlots, le liquide miroir; une barque silencieuse envoyée en reconnaissance comme la colombe de l'arche doublait ces caps de verdure, observait, mesurait, sondait et s'effaçait à l'horizon dans les vapeurs du soir qui commençaient à s'élever. Le soleil déclinant dardait sur cette calme surface de rougeâtres rayons qu'elle multipliait par la réflexion, et les clochers, en tintant l'Angélus, s'envoyaient à travers les airs et les eaux de mystiques bonsoirs. Bientôt la rouge lueur s'éteignit au ciel à mesure que les blanches étoiles s'y allumaient; puis sur les quais, sur le pont, des hommes passèrent avec de longues perches terminées par un sillonnement de ver luisant; les papillons de gaz agitèrent leurs ailes lumineuses derrière le verre des lanternes, et la Saône refléta des guirlandes de flammes.

L'existence nocturne commençait pour Mâcon, cette ville joyeuse entre tant d'autres, qui mange de bon appétit, boit sans s'étourdir, danse toute l'année, chante à pleins poumons et rit aujourd'hui sans jamais prévoir qu'elle pourra pleurer demain. Gontran prêtait volontiers l'oreille aux bruits de la multitude débordant sur les quais, au chant des virtuoses dans les cafés-concerts, au roulement des voitures emportant une foule élégante vers les fêtes mondaines; mais son intérêt s'en détournait bientôt; il fouillait d'un regard pensif les profondeurs de l'horizon champêtre; il devinait dans ces plaines de paisibles toits abritant d'heureuses familles, des tendresses d'époux, des dévouements de mères, des reconnaissances filiales... L'Angélus était le signal de la prière en commun après une journée que des labeurs utiles avaient remplie pour quelques-uns... Le lendemain serait, comme la veille, marqué par l'effort, sanctifié par l'épreuve peut-être... mais l'épreuve accable-t-elle ceux qui s'entr'aident, ceux qui s'entr'aiment?.. Et, pour la première fois, il semblait au jeune homme que la romanesque tendresse de sa vieille tante, que l'austère affection de son précepteur demeuraient impuissantes à combler le vide qu'il se découvrait au fond du cœur... pour la première fois Gontran rêvait... Si ce rêve eût pris une forme, assurément l'orgueil et le calcul n'auraient point manié l'ébauchoir pour la modeler, si cette forme n'eût pas obtenu un regard favorable de la tante Églantine... Heureusement, le rêve restait à l'état de rêve, c'est-à-dire de blanche vapeur et le jeune homme s'endormit sans que son robuste sommeil en fût troublé.

Le lendemain, mademoiselle Joubert, soignant la mise en scène, inspecta minitieusement le char de louage qui l'emportait triomphalement à Loché avec César et sa fortune, c'est-à-dire Gontran; elle en modifia quelque peu les dispositions intérieures, fit mettre des gants au cocher, qui n'en parut pas plus fier, et partit après déjeuner, augurant bien, pour sa campagne matrimoniale, du rutilant soleil souriant à ce bas monde. Elle ne tarda pas cependant à lui trouver une gaieté plus corsée que la saison printanière ne le permettait encore; bientôt même elle reconnut que cette gaieté tournait à la charge; ce n'étaient plus de fines aiguilles de feu qui tombaient d'en haut comme d'aimables plaisanteries, mais des flèches embrasées, et, sous leurs feux croisés, la tante et le neveu essuyaient à l'envi leurs fronts moites et brûlants.

« Cette chaleur-là n'est point naturelle, prétendait le cocher; voici des mouches taquines en diable et les chevaux sont agacés. »

Les chevaux s'agaçaient davantage à mesure qu'ils avançaient; ils donnèrent même de leur état nerveux quelques preuves assez inquiétantes pour les voyageurs s'ils y eussent pris garde; mais le jeune homme contemplait avec intérêt les paysages nouveaux se déroulant sous ses yeux, et la vieille fille répétait intérieurement le rôle de mère noble qu'elle allait jouer. Tous deux cependant finirent par remarquer de gros nuages se formant au ciel, et leurs grandes ombres glissant sur les prairies...

« Tout à l'heure, ça chauffait, maintenant ça va bouillir! affirma le cocher, et le pot au feu débordera. Gare dessous! »

Cette façon triviale d'annoncer un orage déplut à mademoiselle Joubert, qui ne répondit pas; mais elle jeta un regard inquiet vers l'horizon, qui s'assombrissait de plus en plus.

« On dirait que ça vient de Solutré, continua l'automédon; tant pis, ces diables de rochers-là ne soufflent que des sorcelleries! »

Il fouetta ses chevaux, qui prirent la chose en mauvaise part et regimbèrent sous l'affront; au même instant un éclair fauve sillonna le ciel, un grondement sourd parut sortir à la fois des flancs des nuages et des profondeurs terrestres; puis d'autres éclairs et d'autres grondements se succédèrent sans interruption; puis de larges gouttes de pluie rayèrent l'étendue; puis de véritables avalanches liquides s'abattirent par torrents, et l'horizon le plus prochain lui-même disparut derrière ce voile qui tombait d'en haut. Instantanément les ruisseaux débordèrent, le sol se détrempa, les fossés se remplirent, et les chevaux, qui ne posaient plus le pied sûrement parmi les ornières et les flaques d'eau, refusèrent d avancer.

« Je ne peux pourtant pas m'atteler à votre place! vociférait le cocher en leur zébrant les flancs de coups de fouet; hardi, donc, faignants, on sent d'ici l'écurie et l'avoine de Loché ne se mesure pas! »

Ce dernier argument l'emporta sur le mauvais vouloir de l'attelage, sans doute; car aussitôt les « faignants » reprirent un trot laborieux qui les conduisit en peu d'instants sur la place du village; quelques rideaux de calicot s'écartèrent, quelques portes s'entr'ouvrirent, mais les curieux en furent pour leurs tentatives; la voiture s'engageait, sans s'arrêter, dans l'avenue du château.

« Enfin! nous sommes arrivés! » s'écria le cocher avec un soupir de soulagement. Le dernier mot de la mauvaise chance n'était pas dit pourtant : tout à coup mille éclairs à la fois semblèrent s'entre-croiser, un formidable éclat de tonnerre déchira l'étendue, et les chevaux affolés, accrochant un pilastre, s'abattirent en même temps à l'entrée de la cour.

« Deux bêtes couronnées et ma voiture avec des renfoncements! hurla le cocher; coquin de sort! c'est Solutré qui est cause de ça! »

Quant à l'état des voyageurs, peut-être allait-il y songer; mais il fut devancé par les domestiques accourant des écuries et des communs. On releva les chevaux, et l'on allait tirer Églantine et son neveu des profondeurs de la voiture, quand ils en sortirent eux-mêmes sans avaries sérieuses. Toutefois, la consternation se lisait sur les traits de la pauvre tante :

Elle avait manqué son entrée!!

Ses souvenirs historiques aidèrent à l'en consoler, cependant : elle se dit que Guillaume le Conquérant avait, pour la première fois, abordé l'Angleterre d'une façon analogue, et reprit confiance à la voix lointaine du héros murmurant : « Ne fallait-il pas que je saisisse cette terre qui m'appartient? »

Mais un autre mécompte l'attendait : la famille de Moirs n'était pas à Loché!

« Madame et mademoiselle sont au château de Chintré depuis quelques jours, et monsieur est parti ce matin pour les ramener ce soir, dit un majordome grisonnant.

— Mais, ma tante, vous n'étiez donc pas attendue? vous n'étiez donc pas invitée? demanda Gontran soucieux. »

Invitée? Églantine aurait eu quelque peine à l'affirmer; elle se croyait sûre, cependant, d'avoir, elle ne savait plus quand, reçu un appel vague pour une époque non déterminée. Quant à s'annoncer, elle s'en fût bien gardée : elle voulait surprendre les de Moirs au naturel, ne pas leur laisser le temps de se composer un visage à son intention afin de les juger sûrement; et, poussant plus loin ses prétentions, elle comptait, abordant son amie sans se nommer, s'en faire reconnaître immédiatement... après trente ans de séparation!

Reprendre le chemin de Mâcon par cet orage persistant, avec une voiture endommagée et des chevaux blessés, il n'y fallait pas songer; mademoiselle Joubert et son neveu se laissèrent donc introduire au château par le majordome, annonçant toujours la prochaine arrivée de ses maîtres; mais une heure, deux heures, trois heures s'écoulèrent sans qu'ils reparussent. La nuit venait, l'orage un instant apaisé recommençait avec une fureur nouvelle... le cocher mâconnais refusait de risquer une seconde fois ses chevaux et sa voiture; celui du château, absent avec ses maîtres, ne semblait plus devoir rentrer à cette heure et par ce temps... Force fut donc aux visiteurs de se mettre à table, absolument comme chez eux, quand on leur annonça le dîner.

Les domestiques, d'ailleurs, avaient des ordres généraux pour de telles conjonctures. L'hospitalité s'exerçait si largement à Loché que les amis de la maison et aussi les amis des amis l'acceptaient de même. « Vous êtes ici chez vous! » leur disaient à tout propos les châtelains. Et vraiment ils avaient fini par le croire. Églantine fit comme eux, et quand neuf heures sonnèrent, fatiguée de son voyage, de sa chute et de ses émotions, elle se laissa déshabiller, coucher et border dans son lit par une femme de chambre affectée au service des visiteuses du château.

« Cette aventure est tout à fait romanesque! pensait-elle; quelle page piquante pour mon journal! »

Et ce fut en méditant cette future page que mademoiselle Joubert s'endormit le sourire sur les lèvres.

Gontran ne souriait point et n'avait pas sommeil; il envisageait même sous d'assez maussades couleurs « l'aventure romanesque » où il se trouvait engagé malgré lui. Cette prise de possession, quelque peu cavalière, bouleversait toutes ses notions d'étiquette et il avait besoin de croire à l'intimité si étroite, si fidèle de madame de Moirs et de sa tante pour se rassurer. En traversant une galerie de portraits pour gagner sa chambre, il lui sembla que tous ces de Moirs inconnus le regardaient du fond de leurs cadres avec mécontentement et lui reprochaient son intrusion; et quand il s'étendit dans le lit, dont quatre colonnes torses soutenaient le baldaquin, il se demanda si quelque apparition courroucée ne l'en ferait pas sortir avant le jour. Ce ne fut pas toutefois la vue d'un fantôme qui le tint éveillé quelque temps, mais un bruit de roues dans la cour et de voix par les couloirs; on ouvrait et l'on fermait des portes, on échangeait des bonsoirs un peu bruyants, et Gontran put se dire :

« Les châtelains sont revenus. »

Quand il s'éveilla le lendemain, depuis plusieurs heures déjà, le soleil brillait sur la campagne rassérénée; la brise printanière secouait doucement les dernières gouttelettes suspendues aux feuillages et les oiseaux célébraient par de

joyeux gazouillis le retour du beau temps.

Tout en s'habillant, le jeune homme jetait au dehors des regards curieux. La façade du château se dressait à sa gauche avec sa colonnade renaissance, ses cordons sculptés et ses frontons à jours; de l'aile droite, où se trouvait sa chambre, il plongeait dans l'aile opposée dont l'envahissement des plantes grimpantes masquait un peu le style correct et pur. Une croisée fleuronnée s'y ouvrit tout à coup, et dans son embrasure béante, vint s'accouder une apparition inattendue :

C'était une jeune fille ni grande ni petite, ni frêle ni robuste, ni blonde ni brune, ni pâle ni colorée, mais harmonieuse de formes et de couleurs. Ses cheveux, dans l'abandon charmant où les avait laissés le sommeil, ruisselaient sur ses épaules, un peignoir flottant laissait deviner la grâce de sa taille et, dans la fraîcheur de sa jeunesse, dans la souple vivacité de ses mouvements, elle tenait à la fois de la fleur et de l'oiseau.

« Mademoiselle de Moirs est bien jolie ! » pensa Gontran, caché derrière son rideau de mousseline brodée.

Évidemment cette inconnue ne pouvait être que la fille de la maison, rentrée la veille aux derniers grondements de l'orage.

Le jeune homme toujours en observation la vit se pencher au dehors et faire des signaux familiers à quelqu'un qu'il n'apercevait pas; puis elle rentra dans sa chambre, où elle disparut un instant; mais elle reparut bientôt tenant à la main une coupe de cristal dans laquelle plongeaient quelques fétus de paille...

« Dépêche-toi donc, grande sœur ! » cria d'en bas une voix enfantine.

Gontran aperçut alors un garçonnet joufflu, gambadant sur la pelouse comme un faon de belle humeur.

Et tout aussitôt commença un jeu gracieux qui se croyait sans témoins.

La jeune fille, dans son cadre verdoyant, gonflait au bout de son chalumeau d'énormes bulles de savon qu'irisait le soleil; elle les jetait çà et là, comme des atomes d'arc-en-ciel, flottant sous les rayons du matin, et quand elles s'approchaient du sol, l'enfant joufflu, d'un souffle de ses grosses lèvres, en changeait la direction, les éparpillait en tous sens et prenait tant de plaisir à ces évolutions, qu'il les accompagnait d'éclats de rire et de bonds joyeux :

« Encore ! encore ! » criait-il quand les globules aériens diminuaient de nombre.

Ce coup d'œil était charmant : la sœur gracieusement inclinée vers le frère, le frère la tête levée vers la sœur, et cette mouvante éclosion de fleurs aériennes et diaphanes qu'ils s'envoyaient et se renvoyaient à l'envie !

Un mouvement irréfléchi de Gontran fit cesser le charme ; la jeune fille disparut avec un petit cri d'oiseau effarouché en devinant un spectateur, et l'enfant s'éloigna dans les parterres.

Un peu plus tard, mademoiselle Joubert qui avait entendu aussi les allées et venues nocturnes, et croyait au retour des châtelains, reconnaissait furtivement la place, retranchée derrière les vitraux coloriés d'une chambre de grand style.

Elle vit la porte principale s'ouvrir pour livrer passage à un couple d'âge mûr.

« Ce sont eux! pensa-t-elle ; je n'ai jamais revu l'épouse depuis trente ans ; l'époux ne m'a jamais été présenté... quelle belle occasion de les étudier sans qu'ils sans doutent ! »

Le mari, de taille moyenne, sec et nerveux, se tenait droit et un peu raide comme le soldat au port d'armes ; il semblait serré dans un invisible ceinturon et portait haut le menton comme pour éviter le frottement d'un hausse-col.

« C'est étonnant combien monsieur de Moirs a la tournure militaire, pensa Eglantine ; je ne me souviens pas qu'il ait jamais servi, cependant, malgré la rosette qui pare sa boutonnière. Je me le figurais tout autre ; les lettres d'Eudoxie me vantaient si fort sa stature élevée et ses allures aristocratiques !

Le regard de mademoiselle Joubert, cependant, ne fit que glisser sur le mari de son amie, cette amie lui offrait un intérêt plus puissant : un chapeau de paille aux larges bords masquait son visage ; une ample robe de chambre ne parvenait pas à dissimuler les trop riches proportions de son buste, et sa tête dépassait sensiblement celle de son mari.

C'est à n'y pas croire ! murmura l'observatrice, est-il possible ?... Cette Eudoxie dont la taille tenait entre mes mains, cette Eudoxie jadis moins grande que moi, la voici maintenant qui fait songer à la baleine de Jonas !... Elle a poussé en large et en long d'une manière effrayante. Comme le mariage change les femmes ! »

Cependant, le couple matinal tournait l'aile gauche du château pour gagner le parc. Les ondulations de cette longue jupe, les battements d'aile de ce chapeau effleurant les ramures, reportèrent soudainement la vieille fille loin, bien loin de l'heure présente... Ses jeunes souvenirs se reveillèrent tous à la fois comme une nichée d'oiseaux ; une émotion à laquelle ses projets d'avenir étaient étrangers lui remua le cœur; et sans songer à l'incorrection d'une toilette à peine commencée, elle s'élança en dehors sur les traces d'Eudoxie.

« Quelle douce surprise je vais lui causer! pensait-elle en faisant crier le sable des allées sous son pied. Et comme j'ai bien fait de ne point livrer mon nom aux valets qui l'eussent prévenue ! Elle me reconnaîtra, certainement elle me reconnaitra car je n'ai ni grandi, ni grossi, moi !



L'agilité de son pas diminuait rapidement la distance qui la séparait des promeneurs ; tout à coup ceux-ci s'arrêtèrent au bord d'un bassin où frétillaient des poissons rouges. Le mari tira un gâteau de sa poche et le tendit à sa femme qui l'émietta dans l'eau.

« C'est une idylle ! se dit encore mademoiselle Joubert; autrefois, cependant, Eudoxie se moquait des bucoliques. Comme le mariage change les femmes ! »

En ce moment, la dame aux poissons rouges se retourna et ses yeux noirs se fixèrent étonnés sur cette étrangère qui s'approchait à demi coiffée et la main sur son cœur.

« Eh ! quoi ! ses yeux d'azur sont devenus de charbon ! les lis de son visage ont fait place aux pivoines! rien, plus rien d'elle-même !... ah ! j'ai bien fait de rester fille : le mariage décidément change par trop les femmes ! »

Cependant Eglantine qui croyait du moins retrouver sur ce visage méconnaissable le sourire autrefois familier, Eglantine abordait son amie les bras ouverts, comme si l'opulente personne eût pu se confier à ce frêle appui ; mais Eudoxie demeurait immobile, impassible, et mademoiselle Joubert dut se jeter elle-même sur cette large poitrine où la place ne manquait pas pour la recevoir.

« Pardon, madame, mais... » fit la pourvoyeuse des poissons rouges en reculant un peu.

— Madame ! elle m'appelle madame ! interrompit l'embrasseuse avec un geste tragique ; mais tu m'as donc oubliée, ingrate amie ? mais tu ne reconnais donc pas ton Eglantine ? Ah ! je t'aurais dévinée moi, je t'aurais distinguée entre mille, malgré les changements inouïs que le mariage...

— Eglantine ?... je vous jure, madame, que j'entends ce nom pour la première fois. »

Elle a perdu l'esprit, c'est évident, pensa l'amie méconnue.

« Et cependant, ce nom, tu me le donnais encore dans ta dernière lettre ! ajouta-t-elle tout haut.

Ma dernière lettre ?... mais je n'ai jamais eu l'honneur de vous écrire, madame. » Cette fois devant l'insanité persistante de son interlocutrice, Eglantine eut un mouvement de désespoir, et regarda le mari avec une immense compassion.

Celui-ci restait calme.

« Il y est habitué, pensa-t-elle ; ah ! les lettres de cette pauvre femme auraient dû me faire pressentir cette catastrophe ! Je les trouvais un peu étranges... depuis quelque temps ! »

Une larme de pitié lui vint aux paupières ; elle prit bravement la main pleine encore de miettes et la serra sans même songer qu'une soudaine fureur de la géante folle l'exposerait à rejoindre les poissons rouges dans le bassin :

« Pauvre, pauvre Eudoxie !... soupirait-elle.

— Eudoxie ? s'écria la dame avec un sourire qui donna le frisson à son amie.

— Ne vas-tu pas dire maintenant que tu ne t'appelles pas plus Eudoxie, que tu ne veux me reconnaître pour Églantine ?... »

Le monsieur décoré s'égayait évidemment de ce colloque.

« Je ne m'appelle pas Eudoxie.

— Et tu ne t'appelles pas non plus madame de Moirs, peut-être ? et tu n'es point la châtelaine de Loché ?

— Je m'appelle madame de Moirs ; mais je ne suis pas la châtelaine de Loché. Mon mari que j'ai l'honneur de vous présenter, madame, mon mari, le colonel de Moirs, cousin du seigneur et maître de céans, vient de prendre sa retraite et nous avons accepté l'hospitalité de quelques mois qui nous était offerte ici où nous sommes arrivés hier assez tard, en attendant que nous eussions disposé notre propre nid.

— Comment ai-je pu m'y tromper ?... Se dit Églantine ébahie. »

Et tout-à-coup s'apercevant du désordre de sa toilette, elle s'en excusa tant bien que mal et rentra pour y rémédier.

« On a retardé le déjeuner pensant que Monsieur, Madame et Mademoiselle arriveraient auparavant, » lui annonça la femme de chambre qui l'attendait.

Mais la place des châtelains demeura vide et leurs hôtes durent se faire à eux-mêmes les honneurs de la table.

Dans la soirée cependant une voiture enfilant l'avenue, le colonel reconnut l'attelage favori de son cousin et sortit à sa rencontre ; les dames le suivirent à distance.

« Enfin ! se disait mademoiselle Joubert avec un joyeux battement de cœur, je vais revoir Eudoxie ! »

La voiture s'arrêta... la tante de Gontran rougit. Un domestique ouvrit la portière... la tante de Gontran pâlit. Une personne voilée franchit le marchepied... la tante de Gontran sentit l'émotion lui serrer la gorge. Eudoxie leva son voile... ce n'était pas Eudoxie ! la tante de Gontran l'aurait juré sans hésitation, en dépit de tous les changements que peut produire le mariage sur un visage féminin.

Mais si ce n'était pas Eudoxie, qui donc était-ce ?

Tout simplement l'institutrice de sa fille conservée au château par habitude, quoique l'éducation de la jeune personne fût terminée. Mademoiselle Collinet d'ailleurs n'avait pas pris une retraite oisive : elle ne faisait que changer d'emploi, et celui qu'elle occupait présentement n'était pas une sinécure puisqu'elle aidait aux incessantes réceptions du château. Le soin des menus à composer et des appartements à distri-

buer aux visiteurs nombreux lui incombait, et souvent même ses attributions s'étendaient bien au-delà. Elle entra donc facilement dans le rôle de maîtresse de maison qu'elle remplissait de temps à autre et s'empressa d'excuser les châtelains.

Madame de Moirs subitement reprise d'anciennes palpitations de cœur en souffrait tant cette fois qu'elle n'avait pas hésité à profiter du départ de Madame de Chintré dans sa grande berline pour l'accompagner à Lyon, où elle se proposait de consulter un prince de la science. Naturellement sa fille et son mari la suivaient; mais tous les trois rentreraient au plus vite à Loché. Madame de Moirs suppliait tous les hôtes qui avaient pu survenir au château de vouloir bien s'y considérer « comme chez eux » et l'attendre quelque peu.

Mademoiselle Joubert accepta l'invitation sans adresse et son neveu ne protesta que pour la forme contre cette décision: le château de Loché offrait tant d'œuvres d'art à son admiration! une bibliothèque si attrayante à ses goûts studieux! un parc si poétique à ses penchants rêveurs! Et puis... n'avait-il pas promis au jeune frère d'Isabeau la faiseuse de bulles aériennes, de lui enseigner à fondre des balles avec de vieilles fourchettes?

Un second orage, écho affaibli du premier, empêcha toute promenade dans la journée qui ne parut longue à personne, cependant: Gontran, avec mademoiselle Collinet pour cicérone, visitait le château de la base au faîte. Il appréciait les sculptures et les tableaux en artiste, l'architecture en archéologue, l'ensemble en poète, et les rôles se renversant petit à petit, il en vint à faire les honneurs des lieux à l'institutrice ébahie qui n'avait jamais su les voir de cet œil-là.

Un cliquetis métallique les attira dans la salle aux lambris de chêne où des trophées de guerre alternaient avec des sculptures allégoriques; des armures de toutes pièces debout sur leurs piédestaux se dressaient à l'entour comme si des cœurs de chevaliers eussent encore battu sous les cuirrasses polies; et devant cet aréopage immobile qui semblait juger les coups, le colonel faisait des armes avec un garde-chasse.

M. Bourotte.

(La suite au prochain Numéro.)

PREMIÈRE NEIGE

Dans mon verger clos de buis,
Où je puis
Tout surveiller de ma chambre,
Mes deux pommiers — quel malheur!
Sont en fleur...
Et nous touchons à Novembre.
Un caprice, un faux réveil
Du soleil
Au printemps leur a fait croire:
Et les fleurs imprudemment
Un moment,
Ont blanchi l'écorce noire.

Mes pêchers, mon grand souci,
Vont aussi
Rougir dans la matinée
Et perdre, à ce jeu trompeur,
J'en ai peur,
Leurs fruits de toute une année.

Mais un vent souffle du nord
Apre et fort,
Et les avertit du piège;
Tout mon jardin réservé
Est sauvé!
Voici la première neige!

V. de Laprade.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Ameublement d'une maison de campagne

RENSEIGNEMENT DEMANDÉ

—

Vestibule. — Sur le pavé, une natte ou un tapis de corde, rouge et blanc. Aux fenêtres, des rideaux de coutil, rouge et blanc. Patères, chaises cannées, en imitaton de bambou. Grand porte-parapluie. Au mur, une glace. Au plafond, une lanterne en verre rouge. Dans les encoignures, de grands vases de faïence avec des plantes vertes. Devant les fenêtres, des jardinières rustiques pleines de fleurs de la saison. Une fontaine en cuivre brillant ou en faïence, fait bien dans un vestibule.

Salle à manger. — Pendant les mois d'hiver, les maisons de campagne inhabitées se dégradent et les peintures s'écaillent, les papiers moisissent. Des tentures que l'on pose à peu de frais, que l'on enlève de même, remédient à ces inconvénients. Ainsi, la salle à manger serait très jolie avec des cretonnes *verdure flamande*; on y mettrait une table, un buffet et des chaises de noyer; sur le buffet, les ustensiles de ménage un peu jolis que l'on possède: sur la cheminée, une pendule et des grands vases toujours remplis de fleurs; dans la cheminée, buisson de fleurs. Les rideaux, le lambrequin de la cheminée, les portières sont également en verdure, flamande et, avec de la bonne volonté, une maîtresse de maison peut faire exécuter chez elle toutes ces tentures, et décorer sa demeure, sans voir les terribles notes des tapissiers. Je connais une maison de campagne arrangée ainsi, par le seul travail de la maîtresse et de ses domestiques et elle est charmante.

Salon. — Même système. Cretonne crème ou nankin, avec de grands ramages, des oiseaux, des paons etc., etc. Guéridon, table à jeu, table à ouvrage en bambou. Chaises et fauteuils couverts en cretonne, comme les tentures, sans bois apparent. Devant la cheminée, une grande jardinière en osier doré, surmontée d'un treillage couvert de lierre. Pendule, grands cornets du Japon, flambeaux ou candélabres. Un petit lustre au plafond; par terre, un tapis avec un courant de grandes fleurs.

Cabinet de travail. — Des bibliothèques tout autour, pas de tentures, par conséquent. Un bureau, un casier, rideaux de reps couleur mastic. Chaises garnies de même. Pendule et flambeaux de bronze.

Chambre à coucher de femme. — Tentures de murailles, de fenêtres et de lit en cretonne, fond rose ou bleu, lit, toilette, petit bureau en bois laqué blanc avec des filets roses ou bleus, chaise longue; pendule, vases et flambeaux en Gien rose ou bleu, Prie-Dieu près du lit.

Chambre à coucher masculine.—Tenture d'Andrinople. On pourrait encadrer chaque panneau dans une bordure de perse cachemire, rideaux de lit et de fenêtres pareilles. Chaises et fauteuils en acajou et reps rouge. Lit, table à écrire, armoire en acajou. Pendule en onyx, statuettes de bronze ou de terre cuite sur la cheminée.

Cabinet de toilette. — Si on pouvait revêtir les murs de ce cabinet de carreaux de faïence blancs ou bleus, on y trouverait de grands avantages. Toile cirée par terre, toilette à dessus de marbre, porte-serviettes peint en blanc; à défaut d'armoire à glace, grande glace. Applique de cuivre portant deux bougies.

Pour appliquer les tentures que nous conseillons, il faut faire clouer autour de la pièce des lattes hautes de trois centimètres et partant des pitons de distance en distance. A la tenture on coud un ruban de fil, portant des anneaux qui s'accrocheront aux pitons, on fait cet arrangement en haut et en bas de la tenture.



REVUE MUSICALE

Opéra : Gounod et le spiritualisme; l'Alboni. — Opéra-Comique : la centième de *Jean de Nivelle*; Jacques Callot; les *Contes d'Hoffmann* et Offenbach. — *La Mascotte.* — Concert de la *Société chorale.* — Deux compositions importantes de M. Andlauer. — Mélodies et danses nouvelles.

L'Opéra est à la veille d'une grande bataille, c'est d'une victoire qu'il faudrait dire, car le *Tribut de Zamora* qui se prépare dans l'immense ruche de M. Vaucorbeil, a pour auteur le maître des maîtres, le grand Gounod.



Malgré tous les efforts tentés par le naturalisme moderne, pour se glisser dans les arts, ce n'est guère que dans la littérature qu'il a pu jusqu'à présent se faire représenter par des gens de quelque talent.

Dans la peinture il y a peu de continuateurs de Courbet; mais l'art spiritualiste par excellence, la Musique, ne se prêtera jamais à l'envahissement des idées bornées que préconisent les apôtres de la matière. Enfermant la pensée dans un cercle de fer, ils ont le colossal orgueil de lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Mais l'art, qui est une des plus pures manifestations de la pensée, est immatériel; mais le génie a des ailes, et vouloir lui poser les limites étroites du naturalisme est aussi impossible que de prétendre régler la marche des nuages et en arrêter la course. Le nom de Gounod, arrivant au bout de notre plume, nous a inspiré cette digression. C'est que parmi les compositeurs célèbres de l'école française moderne, on peut affirmer que son talent, comme ses œuvres, sont de ceux où le spiritualisme règne dans toute sa radieuse éloquence.

Gounod n'est pas un homme qui sacrifiera au Veau d'or. Musicien, poète et convaincu, il n'abaissera pas sa muse pour prendre le niveau du jour. Il ne dira pas à l'Art : « Tu vas te plier aux caprices de la foule. »

Mais, répondra-t-on, cette foule ne le suivra pas; elle l'accueillera avec indifférence, parce qu'elle marche avec le siècle. Eh ! qu'importe le siècle à la gloire de l'art! Si celui où nous sommes ne voit rien au-delà de son horizon défini, celui qui lui succédera nous ouvrira de nouveau les hautes perspectives de l'infini.

Avant de quitter l'Opéra, et en attendant *la première* du *Tribut de Zamora*, notons la réapparition de la grande cantatrice l'Alboni, — pour une soirée seulement, — dans la représentation organisée par M. Halanzier, pour *l'Association des artistes dramatiques*. Toujours même talent cela se comprend ; mais ce qui étonne, c'est la parfaite et entière conservation de la plus magnifique voix qu'il ait été donné d'entendre. Voilà comme, malheureusement, on ne chante plus. Voilà la tradition vraie, le beau style, la pure essence de l'art italien, de cette école sans pareille, dont nous avons entendu naguère les derniers échos à Ventadour.

La gracieuse *Korrigane*, poursuit le cours de ses succès. Il nous revient que même ils dépassent toutes les espérances. Tant mieux, pour M. Widor, car il le mérite.

A. Favart, *Jean de Nivelle* a célébré sa *centième* et repartant avec sa vaillante désinvolture, il marche allègrement à la conquête de son *second cent*, ce qui ne lui sera ni long, ni difficile.

En attendant, il est déjà question de l'ouvrage en préparation pour ce théâtre, *Jacques Callot*, par les mêmes auteurs, MM. Léo Delibes, E. Gondinet et Ph. Gilles. Avant, nous aurons à nous prononcer sur l'œuvre posthume d'Offenbach, *Les Contes d'Hoffmann*, qui sans doute sera représentée quand paraîtront ces lignes, mais qu'il nous faudra voir plusieurs fois, et lire avec soin, avant d'en apporter ici notre impartiale appréciation. On sait que ce maître rêvait de donner dans cette nouvelle partition sa véritable mesure, afin de répondre à tous ceux qui ne croyaient voir en lui qu'un auteur de pièces bouffes. Nous saurons donc si, à côté du roi de l'opérette, nous aurons encore à regretter un compositeur capable des conceptions lyrique de premier ordre.

Puisque nous avons parlé du créateur de l'opérette, nommons pour mémoire *La Mascotte* de M. Audran, jeune auteur, dont la partition obtient un réel succès aux Bouffes-Parisiens.

Nous n'avons pas l'habitude et ne la voulons pas prendre, de rendre compte de ce genre de pièces de théâtre. Nous dirons seulement à nos lectrices ce que c'est qu'une *Mascotte*, dans les campagnes de l'Italie. C'est une sage et vertueuse jeune fille, qui porte bonheur à tout ce qui l'entoure. On dit, par exemple : « c'est une Mascotte », comme on dit : « c'est un jettatore». Seulement c'est tout le contraire. Celui-ci a le *mauvais œil*, tandis que celle-là c'est le *bon œil*. Mais si vertu et sagesse s'envolent, adieu la bonne chance, pour la Mascotte et pour ceux qui ont le bonheur de posséder pareil talisman dans leur maison!

Laissons les théâtres, et même les concerts, leur nombre nous effraie. Parler de tous est impossible. Cependant, il nous faut faire une exception, le cas est remarquable. Il s'agit du concert à orchestre de la *Société Chorale d'amateurs*, que dirige avec tant de supériorité M. A. Guillot de Sainbris.

Le programme était de ceux auxquels on ne résiste pas; l'élégant et nombreux auditoire de la salle Herz, réuni ce soir-là en faisait foi.

On y a interprété six œuvres, pas davantage, mais quelles œuvres et quelle parfaite exécution! En voici la liste :

Fragments d'une *Cantate d'Eglise*, une des plus belles pages de J. S. Bach. — *Toggenbourg* ballade, avec *soli* et chœurs, de J. Rheinberger, maître de Chapelle du roi de Bavière; musique féconde en détails originaux, et d'un caractère très poétique. — Fragments d'*Anne de Bretagne* opéra inédit de M. Chérouvrier, dont la place est à l'Opéra national. — *Moïse sauvé des eaux*, scène biblique d'un ravissant effet, composée par M. de Boisdeffre, sur une poésie de M. Paul Collin, ce qui n'a pas peu contribué à l'accueil chaleureux que lui a fait un public d'élite. — Un chœur chinois avec *solo*, *Li-Tsin*, par V. Joncières et *Viva Mia Liberta*, cantate de Scarlatti, ont été enlevés avec une verve et une

maestria dignes d'éloges. Orchestre, chœurs et *soli*, ont été déclarés irréprochables, ils étaient conduits par l'éminent Directeur-Président de la *Société*. M. A. Guillot de Sainbris.

Il ne nous reste plus qu'à recommander plusieurs compositions nouvelles d'une réelle importance.

En première ligne nous devons placer les deux morceaux suivants, composés par le savant organiste de Notre-Dame-des-Champs, M. A. Andlauer.

Sa *Marche Funèbre*, pour harmonium et piano, est une page symphonique de premier mérite, qui restera comme un des meilleurs spécimens du genre.

Le premier motif, dans le mode mineur, accuse tout d'abord la plainte lugubre qui se détache de la terre, cherchant à se frayer la route vers les régions consolantes. C'est l'harmonie de la partie de piano, riche en puissants effets, qui est chargée de remplir ce rôle austère. Puis, tout-à-coup, l'orgue fait entendre des voix lamentables, des appels désolés, auxquels répondent d'autres accents d'une indéfinissable mélancolie. Un instant, les plaintes de la terre s'arrêtent, comme calmées par les chants célestes, et s'y mêlent bientôt, amenées par eux dans le mode majeur. La transition est d'une rare distinction, ainsi que le chant qui surgit de la partie de piano, mélodie suave, discrètement accompagnée par les soupirs de l'orgue.

Enfin, chaque instrument reprend son rôle, les voix se séparent, et le pathétique épisode du commencement termine cette œuvre de talent, lançant ses derniers accords comme un suprême adieu à l'âme disparue. Ce beau et artistique morceau est dédié à madame la comtesse de Roussy. Il n'est pas facile, mais on peut le classer tout auprès de la moyenne difficulté.

La seconde pièce de M. Andlauer, est une remarquable étude du poignet, pour le piano, où le professeur se révèle à côté du compositeur érudit. Pour atténuer la fatigue qui résulte de ce genre de travail, il fait alterner les deux mains dans le même exercice, puis les réunit plus loin en parcourant l'échelle des tierces, quartes, quintes, sixtes, octaves où se trouvent semées les plus charmantes modulations. Aussi malgré son titre et son but tout mécanique, ce morceau n'a rien de l'aridité qu'on remarque dans beaucoup d'études. Nous pensons que l'élève qui la jouera correctement, en ne frappant les notes qu'avec le mouvement du poignet, aura réalisé un réel et durable progrès.

Dédiée à son élève, mademoiselle M. Lamande qui est devenue à son tour professeur de mérite, l'*Etude du Poignet*, de M. Andlauer se trouve chez Katto, éditeur, 17, rue des Saints-Pères.

La *Marche funèbre* est éditée chez Jochème, 48, rue Saint-Placide.

Aux amateurs du chant nous citerons les belles mélodies de madame P. Viardot, et à ceux de la danse, le repertoire si varié du célèbre Joseph Gung'l, *Au Ménestrel*.

M. Lassaveur.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ma petite Jeanne, il pâlit, il expire le carnaval de cette année! On ne peut dire qu'il s'éteint à la fleur de l'âge, car il a duré longtemps et les rides commençaient à lui venir; mais il ne lâche point facilement prise pour cela, et tient bon jusqu'au dernier instant. Je ne sais pas si, à Paris, il dissimule son dernier râle sous le bruit des éclats de rire; mais chez nous, il soigne son mot de la fin et veut nous laisser un gai souvenir.

Tandis qu'il se farde pour mourir, je saisis un moment au vol entre le dîner d'hier et le dîner d'aujourd'hui pour causer avec toi; dîner de ce soir chez ma cousine, dîner d'hier chez ma tante.

« Et le dîner d'avant-hier, où l'as-tu pris? demanderas-tu peut-être.

— Chez la marraine de mon mari. »

Oui vraiment, petite Jeanne : depuis le premier janvier c'est un continuel échange de dîners et l'on ne s'explique guère cette recrudescence de bonnes relations gastronomiques. Toutefois, quelle qu'en soit la cause, elle existe et nous en..... J'hésite devant le mot propre... Dirai-je « nous en profitons? » ou bien : « nous en subissons les exigences?...

Ni l'un ni l'autre. Ou plutôt tous les deux.

Nous *subissons* quand les maîtres de maison



nous invitent pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour la satisfaction de leur amour-propre. Ce jour là, ils ouvrent tous les battants de leurs portes, tous les volets de leurs armoires; les tiroirs livrent leurs trésors et c'est une exhibition générale où rien n'est oublié! Le dîner, je te le confie très-bas, n'est pas toujours bon; mais il vient de Paris et coûte cher; on a négligé de chauffer à point la salle à manger; mais tout un musée céramique s'étale sur ses murailles! la maîtresse du logis, peu soucieuse du bien-être de ses hôtes, a omis ces petits soins hospitaliers qui l'auraient assuré; mais elle s'est si bien parée! N'a-t-elle pas d'ailleurs fait changer les fourchettes à chaque plat, et les serviettes au dessert?...

Nous *profitons* de cet entrain gastronomique, au contraire, quand l'invitation n'a rien d'officiel et nous vient de nos amis, raisonnables, s'entend! car, hélas! tous les amis ne sont pas raisonnables et plus d'un cède aussi à l'impulsion générale : celle de la vanité! Parlons des autres :

Ceux-ci se réjouissent à l'avance de « leur dîner » comme d'une fête de famille. Ils en combinent l'ordonnance dans le tête-à-tête conjugal, ils en assortissent les éléments avec les intentions les plus intelligentes et les plus hospitalières; ils songent aux habitudes, aux goûts, aux manies mêmes de chacun; et ces manies, ces habitudes, ces goûts seront délicatement flattés. Ce n'est pas tout : ils ne profiteront pas de l'occasion pour faire une politesse à tel étranger, à tel nouveau venu dont la présence glacerait l'entrain général; ils ont assorti leurs convives avec le même soin qui a présidé à la composition du menu, et chacun de ces convives sera content de son voisin. Et comme en définitive, on ne vit pas seulement de bonne chère, mais aussi de satisfaction immatérielle, la maitresse de ces maisons du bon Dieu s'ingénie gracieusement à mettre chacun en valeur, ce qui est l'infaillible moyen de rendre tout le monde parfaitement heureux... pendant la durée du dîner. Elle a placé mademoiselle A..., dont le teint laisse tant à désirer dans le rayon d'un abat-jour rose qui donne à son visage un reflet avantageux, et madame A... s'étonne joyeusement de voir sa fille en beauté. Elle fournit à madame B... l'occasion de produire quelques fragments de son voyage en Suède qui n'en sont encore qu'à leur centième édition; et madame B... rayonne. Elle demande à M. C... quel rang son fils vient d'obtenir au dernier examen, comme si elle avait oublié qu'il est le premier de sa promotion; et une larme d'heureux orgueil humecte le regard du vétéran quand il proclame au bruit des verres qui s'entrechoquent pour un toast, le triomphe de son enfant! etc., etc., etc. Cette maîtresse de maison là, ma chère Jeanne, a mille aimables façons de réchauffer les cœurs, d'égayer les esprits, et l'on dîne toujours bien chez elle, car elle s'est occupée aussi des estomacs; et, tout aussi difficile pour un menu qu'un bon poète pour un sonnet, elle

Défendit qu'un plat faible y pût jamais entrer!

Pourtant, elle n'a fait venir de loin aucun de ces mets rares dont la qualité, trop souvent, est en raison inverse du prix qu'ils ont coûté : les cours d'eau, les forêts du pays, la basse-cour de sa maison, les espaliers de son jardin ont suffi presque seuls à ses exigences; ce n'est pas dans du cristal de Bohême que les vins scintillent; la faïence de Lunéville avec des fleurs rouges et des coqs jaunes fait tout le luxe du couvert, et l'argenterie de famille, un peu bossuée parfois, n'a pas été renouvelée; enfin la simplicité...

La simplicité!... Ce mot se place de lui-même bien heureusement sous ma plume, n'est-il pas vrai, petite Jeanne?

On a remarqué souvent que les réceptions dont je viens, à grands traits, d'esquisser le tableau, rendent également heureux les amphitryons et leurs convives et l'on s'est demandé pourquoi.

Pourquoi?

Parce qu'elles sont simples et seulement pour cela!... D'une part : aucune de ces préoccupations de vanité constamment en lutte contre des vanités rivales; aucune de ces brêches pécuniaires qui assombrissent l'esprit des prodigues orgueilleux et devraient même parfois alarmer leur conscience de chefs de famille!

De l'autre part : point de ces petites humiliations que l'on éprouve à recevoir mieux et plus qu'on ne peut rendre; point de ces mesquines jalousies dont on souffre, tout en le désavouant!

Des deux parts enfin un flux et un reflux sympathiques, un courant de sentiments affectueux, un échange cordial enfin, qui rend l'indulgence facile, l'obligeance aisée, la vie en commun aimable et qui multiplie les relations amicales en les resserrant!

Ces relations-là se relâchent de nos jours; on le déplore et l'on a raison car, avec elles s'en vont une de nos joies, une de nos forces, une de nos consolations... Le monde a des promesses et des fascinations... Il ne tient pas ses promesses et bientôt ses fascinations perdent leur empire. Il nous a pris avides de jouissances et confiants, il nous laisse désabusés et meurtris. Si nous pleurons, ce n'est pas lui qui essuiera nos larmes; si nous souffrons, ce n'est pas sa main qui pansera nos blessures... oh! non! et pourtant c'est au monde que nous courons aujourd'hui comme s'il avait quelque chose à nous donner en échange de ce qu'il nous prend! comme s'il pouvait remplacer un jour les purs souvenirs de jeunesse que nous dédaignons d'amasser dans le seul champ où ils fleurissent : celui de l'intimité, de l'amitié, de la famille!...

Ah! nous sommes bien fous, Jeanne! et nos pères entendaient mieux le bonheur.

Je m'oublie avec toi! et cependant j'ai promis

à ma cousine de lui arriver une heure avant tout le monde pour désigner les places et surveiller sa toilette!

Je me sauve. A ce soir, chère mignonne.

TA FLORENCE.

P. S. — *Elle* était parée de pied en cap, toutes voiles dehors! et quelles voiles! heureusement j'ai pu faire carguer ou plutôt supprimer ce qu'il y avait de trop rouge, de trop vert; de trop doré. Et le couvert!... pas une fleur sur la table, pas une feuille de lierre ou de pervenche, pas même un brin de mousse! En revanche, comme surtout une effroyable coupe de barbotine remplie de raisins de verre, de pêches de cire et de poires de marbre! Consternation visible sur mon visage; Olympe en veut savoir la cause, impossible de la lui cacher.

Mais balbutie-t-elle, je ne puis enlever cette coupe; c'est un présent de ma belle-mère qui va venir; mon mari tient à ce que je m'en fasse honneur devant elle.

« Eh! ma pauvre enfant, maintiens le contenant, puisqu'il le faut; mais supprime le contenu.

— Et... par quoi le remplacer?

— Tout simplement par ces bouquets de violettes que la petite marchande vient justement t'offrir, par ces héliotropes d'hiver, qui parfument ton jardin, par ces primevères égarées dans tes pelouses, par ces touffes de laurier thym toutes blanches dans tes massifs.

Olympe fit quelques objections, mais son mari survenant approuva mon idée et pour la mettre à exécution, ma cousine enleva la coupe d'une main prompte. Prompte, oui, mais plus maladroite encore, car la barbotine lui échappant tomba sur le parquet où elle se brisa en deux morceaux! Tableau : les fruits artificiels roulant de toutes parts comme des billes d'agathe; la coupe en deuil d'elle-même; le mari consterné se demandant s'il doit gronder sa femme ou la consoler; la femme rougissant, pâlissant et tout près de pleurer!

« Ma belle-mère sera furieuse! dit-elle; certainement elle croira que je n'attache aucun prix à ses présents, que je trouvais sa coupe laide et que peut-être j'ai fait exprès... ah! mon Dieu, mon Dieu!.. Dis que c'est toi! dis que c'est toi!...

Ce mensonge fut épargné au mari, car, heureusement... il y avait des huîtres à l'office!

Ne ris pas, mademoiselle Jeanne; écoute plutôt:

Faire promptement calciner quelques écailles de ce précieux mollusque et les réduire ensuite en impalpable poussière; y ajouter deux blancs d'œufs; mêler le tout en une sorte de colle; enduire de cette colle les lèvres de la blessure; rapprocher les deux fragments de la coupe brisée; les maintenir dans une parfaite adhérence pendant dix minutes... il ne m'en fallut pas davantage pour rendre au mari son aplomb, à la femme sa sérénité, à la coupe son apparence première... et la belle-mère ne se douta de rien!

Je tiens cette vieille recette de madame R. Te le dire, c'est suffisamment te la recommander, n'est-ce pas? (Pas madame R. mais la recette.)

FLORENCE.

ABONNEMENTS D'ESSAI AU PETIT COURRIER DES DAMES

Comme tous les ans, nous offrons un abonnement d'essai, de trois mois, au *Petit Courrier des Dames* et *Journal des Demoiselles*.

On trouvera les conditions de cet abonnement d'essai, A LA QUATRIÈME PAGE DE LA COUVERTURE; elles sont absolument les mêmes que pour les années précédentes, mais nous faisons cette offre avec plus de confiance qu'elle sera bien appréciée, parce que, s'il n'y a rien de changé dans ses prix, le *Petit Courrier* a beaucoup augmenté son format, ce qui lui permet de donner plus d'importance à la partie littéraire du Journal, et plus d'ampleur à ses gravures de modes.

CURIOSITÉ HISTORIQUE ET MOSAIQUE

Robert Ier, duc de Bourgogne, eut le malheur de tuer son beau-père dans un festin; il bâtit l'église de Semur et y fit représenter son parricide afin d'en expier l'horreur par cet aveu public. C'était au XIe siècle.

La meilleure manière de se venger, c'est de ne pas se rendre semblable aux méchants.

Laissons la faute d'autrui là où elle est.

Ne te fais ni le tyran ni l'esclave d'aucun homme au monde. (*Marc-Aurèle*).



MOTS EN TRIANGLE

Oiseau léger, lecteur, au rapide coup d'aile,
Sur mes huit pieds, je tiens beaucoup de l'hirondelle
Et sur sept, rivière au murmure charmant,
Je suis aussi de France un beau département.
Appelé tous les ans pour faire mon service
Sur six pieds, je deviens un soldat fort novice,
Et sur cinq, on me hait quand injuste et cruel,
Je substitue aux lois mon pouvoir personnel.
Sur quatre pieds, d'Espagne une ville frontière,
Et sur trois, patriarche à la longue carrière,
Que, pour sa sainteté, Dieu sauva du trépas
Dont il punit tous ceux qui ne l'adoraient pas.
Et préposition sur deux ; sur un, consonne.
Le problème est posé. Lecteur, je te le donne.

RÉBUS



Explication du mot carré de Février : *But, uri, tir.*

Les mots de l'énigme contenue dans le numéro de Février sont : *quand, Khan, Caen, camp, cancan.*

Explication du Rébus de Février : *Il faut faire contre fortune bon cœur.*

Le Directeur-Gérant : Jules Thiéry

81—766 — Paris. Morris Père et Fils, Imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64



Avril 1881 4305

Journal des Demoiselles

Modes de Paris – Rue Drouot, 2.

Modes de Mad.me Boucherie, 16, r. du Vieux Colombier – Teinturerie Européenne de la M.on Perinaud, 26, B.d Poissonnière – Machines à coudre & à Plisser B.té S.G.D.G. de H. Vigneron, 70, B.d Sébastopol – Foulards de la Comp.ie des Indes, B.d Haussmann, 34.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

L'Europe jalouse ne pouvait voir d'un œil satisfait ses deux plus beaux royaumes réunis dans la main du puissant souverain dont l'orgueil et l'ambition la tenaient constamment en éveil depuis tant d'années. Sous le nom de son petit-fils, c'était en effet Louis XIV qui régnait désormais en Espagne, aussi absolument que sous le sien en France. L'Empereur, obstiné à rêver la possession de la Monarchie espagnole pour son second fils l'Archiduc Charles; Guillaume III, l'âme de toutes les coalitions formées contre la France depuis trente ans, et la cheville ouvrière des récents traités de partage considérés maintenant comme non avenus, se mettent à la besogne: une coalition nouvelle se forme; une guerre générale se déclare. La mort de Guillaume n'y apporte point d'arrêt; en Angleterre, le gouvernement de la reine Anne, en Hollande le grand pensionnaire Heinsius, héritent de ses haines, et poursuivent après lui ses desseins.

La guerre n'effrayait pas Louis XIV, il la connaissait d'ancienne date, et allait au-devant d'elle d'un front superbe et serein. « Le bonheur du Roi. » — comme on disait aux jours de ses triomphes, n'était-il pas là, pour répondre par des victoires aux menaces de ses adversaires?

Oui, Sire; mais tout bonheur s'use, et les conditions nécessaires à la durée de celui-ci subsistaient-elles toujours?

Il eût suffi à Louis XIV, pour s'édifier sur ce point, de promener autour de lui un regard dégagé de toute infatuation personnelle. Quels vides s'y étaient faits!

Plus de Colbert, pour entretenir dans les coffres de l'État le nerf de la guerre; plus de Louvois pour organiser les armées; de Turenne et de Condé, ni de Luxembourg même pour les commander.

Presque au début des hostilités, Catinat, méconnu et repoussé, s'ensevelissait dans sa retraite de Saint-Gratien; plus tard, la disgrâce venait frapper Vauban, coupable d'avoir présenté au Roi le plan, sagement conçu par lui, d'un nouveau système d'impôts, qui eût allégé les charges écrasantes du peuple; et Vauban, malgré ses longs services, s'éteignait dans le chagrin, sans que le roi qui lui devait tant de villes prises sur l'ennemi, tant de villes défendues pour la France, témoignât le moindre regret de l'avoir perdu. Catinat et Vauban, ces deux grands hommes de guerre, ces deux grands hommes de bien, comme Saint-Simon les aime et les honore, tout « gens de peu » qu'ils sont! comme il nous les fait aimer et honorer! En revanche, comme il nous fait connaître dans toute leur incapacité présomptueuse les Tallard, les Villeroy, et ce la Feuillade qu'il mentionne de la façon que voici:

« Je ne crois pas qu'il y ait eu de plus folle » tête ni de plus malhonnête homme jusqu'à la » moelle des os! »

Tels étaient les généraux que la faveur plaçait à la tête des forces militaires de la France. Et celles des alliés marchaient sous les ordres d'Eugène et de Marlborough!

Pour ministre dirigeant, on avait Chamillart « C'était un grand homme, qui marchait en

» dandinant et dont la physionomie ouverte ne » disait rien que de la douceur et de la bonté, et » tenait parfaitement parole. Sa femme était » vertueuse et polie, mais elle ne savait que jouer » sans l'aimer, mais faute de savoir faire autre » chose et que dire..... C'était la meilleure et la » plus sotte femme du monde, et la plus inutile à » son mari ».

On peut compléter le portrait du successeur de Colbert et de Louvois par l'épigramme sous forme d'épitaphe qui courut sur son compte au moment de sa chute, et que nous citons plus ou moins exactement de mémoire:

Ci-gît le pauvre Chamillart,
De son roi le protonotaire.
Il fut un héros au billard
Un zéro dans le ministère.

Ainsi que la plupart des ministres de Louis XIV, Chamillart sortait du Parlement. Son habileté au billard, appréciée de quelques Seigneurs de la Cour, l'avait en effet, sur leur recommandation, introduit dans l'intimité de Louis XIV, grand amateur de ce jeu; un caractère sympathique, l'aménité de ses manières lui avaient valu la protection de madame de Maintenon. Par malheur, la situation critique de la France réclamait d'un homme d'État d'autres talents et d'autres qualités. Saint-Simon tenait en médiocre considération ce bourgeois parvenu, et s'était quelque temps refusé à toute relation familière avec lui.

Cependant la Maréchale de Lorges négociait secrètement le mariage de son fils avec une fille du ministre en faveur. La chose se traitait à l'insu de Saint-Simon. Elle arrive à bien, Saint-Simon l'apprend, s'indigne, et peu s'en faut que le gendre et la belle-mère n'en restent à jamais brouillés.

Mais à cette occasion, il entre en explication avec Chamillart, et un changement complet s'opère dans ses sentiments. Les vertus domestiques du ministre, sa probité délicate, dont il cite des traits singuliers, conquièrent son estime. Il se lie avec lui, ainsi qu'avec ses trois filles, d'une étroite amitié, et Chamillart, le protégé de madame de Maintenon, prend place dans ses affections à côté des Pontchartrain et des Beauvillier.

A partir de l'acceptation du Testament de Charles II, les affaires d'Espagne occupent Saint-Simon autant que les affaires de France. A vrai dire, elles ne peuvent guère en être séparées. Faits de guerre, mouvements des armées, négociations diplomatiques, intrigues politiques ou privées, il expose les événements et leur cause; il nous en montre les agents, et particulièrement cette fameuse princesse des Ursins, qui fut quelque temps le ministre tout-puissant de la Monarchie Espagnole. Saint-Simon en parle d'autant mieux que, d'ancienne date, il possédait son amitié et connaissait toute sa vie. Dans ces amples récits, la grande histoire peut puiser des renseignements précieux. Nous lui laisserons ce vaste champ dont l'étendue nous effraie, bornant notre ambition à glaner ceux qui, dans des limites beaucoup plus restreintes, continuent de nous offrir à Versailles des aspects non moins curieux et non moins instructifs de la personne du Roi, de l'intérieur de sa famille et de sa cour.

La grande alliance entre les puissances ennemies de la France n'était pas encore signée, et déjà l'Empire impatient avait commencé la guerre. Quelques succès signalaient l'entrée en campagne des armées françaises, et nul ne s'inquiétait de ce qui allait suivre, quand un autre sujet d'alarmes vient tout-à-coup secouer les esprits. Un vendredi soir, Monseigneur, à peine retiré chez lui, se trouve pris d'une indigestion soudaine, et en danger de mort, — fin peu héroïque pour l'héritier du trône de France, mais en rapport, il faut le dire, avec son naturel, qui ne l'était pas davantage.

« Il avait passé la journée à Meudon, où il n'a» vait fait que collation, et au souper du Roi s'é» tait crevé de poisson. Il était grand mangeur » comme le roi et les reines sa mère et sa grand' » mère ».

La maison d'Autriche ne le cédait en rien sur ce point, paraît-il, à la maison de Bourbon, dont les princes semblent tous avoir compté au nombre de leurs qualités héréditaires un robuste appétit.

Le Roi accourt près de son fils; tout le palais est en émoi. — Mais l'émoi se dissipe. L'heure fatale n'est pas encore venue; le Roi conserve son fils, et la France son Dauphin.

La France, la Cour, la famille royale même n'en éprouvaient pas au fond une bien grande impression de joie. Pourtant Paris aimait Monseigneur, observe Saint-Simon, « peut-être parce qu'il y allait souvent à l'Opéra ».

La raison est assez mince. Quoi qu'il en soit, les Dames de la Halle croient devoir, entre tout le reste, manifester leur affection pour lui.

« Elles en députèrent quatre, de leurs maî» tresses commères, pour aller savoir des nou» velles de Monseigneur... Il les fit entrer. Il y » en eut une qui lui sauta au collet et qui l'em» brassa des deux côtés; les autres lui baisèrent » la main. Elles furent fort bien reçues. »

Bontemps, le valet de chambre de Louis XIV, les promène lui-même par tous les grands appartements de Versailles. Elles dînent avec lui; Monseigneur leur donne de l'argent, le Roi leur en envoie;

« Elles se piquèrent d'honneur; elles en firent » chanter un beau Te Deum à Saint-Eustache » puis se régalèrent. »

Les Dames de la Halle avaient l'âme noble. Elles jouaient un rôle important sous l'ancienne mo-

narchie et ont beaucoup perdu au triomphe de la Démocratie.

Quelle puissance et quelle tradition du passé sont encore debout aujourd'hui ?

La mort venait de poser le pied sur le seuil de Versailles, et l'en avait retiré ; c'était une première tentative et un premier avertissement. Le moment approchait où elle allait reparaître, pour franchir ensuite ce même seuil bien des fois. La voici, elle arrive, elle frappe, et le coup ne pardonne pas. La victime qu'elle atteint, c'est Monsieur.

Le vide que ce prince laissait dans l'État était nul ; on ne peut en dire autant de celui qu'il laissait à la Cour. Personne ne connaissait plus à fond toutes les questions d'étiquette et de cérémonial, et ne se montrait plus rigide observateur de leurs règles. Ainsi nous l'a fait voir, encore adolescent, Mademoiselle de Montpensier. — « Vous êtes un tripoteux » — lui disait avec humeur la reine-mère. — Monsieur était resté un « tripoteux » toute sa vie, vouée d'ailleurs aux petites choses, et particulièrement aux soins minutieux et sensuels de son propre individu.

Était-ce tout-à-fait sa faute ? Et n'y avait-il en lui rien dont on eût pu tirer un meilleur parti ? — Il ne manquait pas de bravoure, et l'avait prouvé dans les premières guerres de Louis XIV. L'an 1677, près de Cassel, il était même sorti vainqueur d'une bataille livrée par lui en personne au prince d'Orange. Luxembourg, à la vérité, commandait sous ses ordres ; mais à Monsieur, qui, en chargeant l'ennemi, avait eu un cheval tué sous lui, revenait réellement une part notable dans la victoire.

« Dès ce moment, « ajoute Saint-Simon, » la » résolution fut prise, et depuis bien tenue, de ne » jamais donner d'armée à commander à Mon» sieur. »

Monsieur, repoussé des occupations viriles, vécut dès lors d'une vie tout efféminée, avili par les vices que l'oisiveté entraîne, surtout chez les princes. Sauf cette bravoure que Saint-Simon lui reconnaît, « Monsieur, dit-il, n'avait que les » mauvaises qualités des femmes. » — Les Mémoires antérieurs parlent du second fils d'Anne d'Autriche comme d'un enfant si joli et si mignon qu'on s'amusait à l'habiller en fille, préludant ainsi à cet amoindrissement de caractère. Le voici, tel qu'il était au début de la soixantaine.

« C'était un petit homme ventru, monté sur des » échasses, tant ses souliers étaient hauts, tou» jours paré comme une femme, plein de bagues, » de bracelets, des pierreries partout, avec une » longue perruque tout étalée au-devant, noire » et poudrée, et des rubans partout où il en pou» vait mettre, plein de toute sorte de parfums, » et en toute chose la propreté même. On l'accu» sait de mettre imperceptiblement du rouge. Le » nez trop long, la bouche et les yeux beaux, le » visage plein mais long..... J'étais piqué de voir » qu'il fit souvenir qu'il était fils de Louis XIII, » aux portraits de ce grand prince, duquel, à la » valeur près, il était en tout si dissemblable ».

A part le soin jaloux d'éviter tout ce qui pouvait mettre son frère en évidence, le Roi l'aimait, et même, au dire de Saint-Simon, l'aimait tendrement. Monsieur ne lui avait jamais fourni sujet d'aucune plainte. En public, il donnait à la Cour et au monde l'exemple du plus grave respect et de la plus entière soumission à la personne royale ; mais aussi, en particulier, il se souvenait de sa qualité de frère, et du degré de familiarité que ce titre comportait. Dans le cabinet du Roi, alors que tous les princes, et Monseigneur aussi bien que les autres, se tenaient debout, Monsieur se jetait sans façon dans un fauteuil. C'était un privilège que n'avaient pas même les dames, qui, lorsqu'elles se sentaient fatiguées d'être depuis trop longtemps sur leurs jambes, pouvaient seulement s'asseoir sur le parquet.

Pourtant, depuis quelque temps, les deux frères n'étaient plus si bien ensemble. Un jour, à Marly une scène violente éclate entre eux Le Roi reprochait à Monsieur avec amertume les scandaleux déportements du jeune duc de Chartres Monsieur, outré de colère, se répand en reproches à son tour. Que peut faire un jeune prince tenu par le Roi dans l'inaction, à l'écart de tout commandement et de toute participation aux affaires ? — Ainsi, en effet se conduisait Louis XIV à l'égard du fils comme à l'égard du père. — Autres étaient les promesses par lesquelles il leur avait arraché un consentement humiliant au mariage imposé par lui à son neveu avec une fille de madame de Montespan !

Observons ici en parenthèse que ce consentement avait donné lieu à de terribles orages de famille, et, tout forcé qu'il était, valu au duc de Chartres, en pleine galerie de Versailles, un soufflet de Madame, cette rude Allemande, aussi mâle dans ses allures que son époux l'était peu. La scène a du piquant ; qui voudrait la connaître n'a qu'à recourir aux premières pages de Saint-Simon, où elle est vivement, comme toujours, racontée.

Ces promesses de haute faveur, d'emplois, de distinctions, Monsieur les rappelle aigrement à son frère. La querelle s'anime de plus en plus.

« Il se mirent tous deux à se parler à pleine » tête... La porte du cabinet, qui partout ail» leurs était toujours fermée, demeurait en tout » temps ouverte à Marly, hors le temps du Con» seil, et il n'y avait dessus qu'une portière tirée » que l'huissier ne faisait que lever pour laisser » entrer. A ce bruit il entra et dit au roi qu'on » l'entendait distinctement de sa chambre et » Monsieur aussi, puis ressortit... L'avis de » l'huissier fit baisser le ton, mais n'arrêta pas » les reproches. »

Le soir de ce même jour, Monsieur étant retourné à Saint-Cloud, après s'être amplement

gorgé de nourriture au dîner du Roi, comme l'était sa coutume, « sans parler, » observe Saint-Simon, « du chocolat abondant du matin, et de » tout ce qu'il avalait de fruits, de pâtisserie, de » confitures et de toutes sortes de friandises » toute la journée, dont les tables de ses cabinets » et ses poches étaient toujours remplis, » — Un message du duc de Chartres arrive en toute hâte au Roi : Monsieur venait d'être frappé d'apoplexie, il se mourait.

Le Roi part aussitôt pour Saint-Cloud. Monseigneur, dans l'effroi qui lui reste de la mort si récemment entrevue par lui-même, le suit à contre-cœur. Les jambes lui manquent, il faut le porter près du prince expirant. Tout soin, tout secours est inutile; rien ne peut retenir cette vie qui s'échappe et, quelques instants plus tard, s'éteint.

Louis XIV donna des larmes abondantes à cet unique frère, le compagnon de son enfance, que toute sa vie, il avait vu à son côté. Querelles et rancunes sont oubliées.—« De pareils moments,» — dit avec raison Saint-Simon — « réveillent » toute la tendresse : peut-être se reprochait-il » d'avoir précipité sa mort par la scène du » matin. »

Monsieur mourait à Saint-Cloud. Au même lieu, trente ans auparavant, sa première femme, la gracieuse Henriette d'Angleterre, avait rendu le dernier soupir. Un bruit public, auquel Saint-Simon est bien près de croire, la disait empoisonnée. Il raconte tous les détails de cet empoisonnement; tels que les aurait secrètement révélés au Roi l'un des complices; mais en tout cas, Monsieur n'était pour rien dans le crime, œuvre des favoris pervers dont il ne cessa de subir le joug, et l'avait toujours ignoré. C'est dans ce riant séjour de Saint-Cloud, créé et embelli par ses soins, qu'il tenait sa cour particulière. Il en faisait, dit notre auteur, un lieu de délices et de magnificence.

« Tout cela sans le concours de Madame, qui » boudait souvent la compagnie, s'en faisait » craindre par son humeur dure et farouche, et » quelquefois par ses propos, et passait toute la » journée dans un cabinet qu'elle s'était choisi, où » les fenêtres étaient à plus de dix pieds de terre, » à considérer les portraits des Palatins et autres princes allemands dont elle l'avait tapissé, » et écrire des volumes de lettres tous les jours » de sa vie, et de sa main ; dont elle faisait elle-» même les copies qu'elle gardait. Monsieur n'a-» vait pu la plier à une vie plus humaine et la » laissait faire, et vivait honnêtement avec » elle, sans se soucier de sa personne. »

Ne critiquons pas trop la manie épistolaire de Madame, car de ce cabinet tout allemand où s'entassaient les produits de sa plume, sont sortis lettres et mémoires crûment veridiques, bons encore aujourd'hui à consulter sur l'époque qui nous occupe.

On devine sans peine qu'un caractère de ce genre n'avait rien qui pût constituer celui d'une veuve inconsolable. Nous ne la trouvous pas, il est vrai, au pied du lit de l'agonisant; pourtant gardons-nous de croire que, seule au milieu du trouble général, elle demeurât exempte de toute agitation :

« Madame était cependant dans son cabinet, » qui n'avait jamais eu ni grande affection ni » grande estime pour Monsieur, mais qui sentait » sa perte et sa chute, et qui s'écriait dans sa » douleur : — Point de couvent ! point de cou-» vent ! »

On l'avait avertie qu'en cas de veuvage, un couvent deviendrait sa retraite obligée. Cette fille des Palatins n'entendait point cela, et, en effet, elle continua d'habiter la Cour, et de prendre part à ses fêtes, grâce aux dispositions indulgentes du Roi, qui n'avait guère à se louer de cette maussade belle-sœur, de ses boutades, et moins encore des lettres qu'elle écrivait en Allemagne. Dans ces épîtres familières, ni la personne royale, ni celle de madame de Maintenon n'étaient souvent épargnées. La poste, qui ne tenait rien de caché au maître de l'Etat, leur en avait livré le secret; mais l'un et l'autre savaient pardonner.

Nous venons de voir les émotions qui accompagnèrent la mort de Monsieur ; pour compléter le tableau, disons encore un mot de celles qui la suivirent, et voyons comment son deuil fut porté.

« Après un si affreux spectacle, tant de larmes » et tant de tendresses, personne ne douta que les » trois jours qui restaient du voyage de Marly ne » fussent extrêmement tristes ; lorsque le même » lendemain, des dames du palais entrant chez » madame de Maintenon où était le Roi avec elle » et madame la Duchesse de Bourgogne, elles » l'entendirent de la pièce voisine où elles se » tenaient joignant la sienne, chantant des pro-» logues d'Opéra. Un peu après, le roi voyant » madame la Duchesse de Bourgogne fort triste » dans un coin de la chambre, demanda avec » surprise à madame de Maintenon ce qu'elle » avait pour être si mélancolique, et se mit à la » réveiller... »

Voilà pour l'affliction du frère qu'on juge de ce que devait être celle des autres.

« Monseigneur semblait aimer Monsieur, qui » lui donnait des bals et des amusements... Dès » le lendemain il alla courre le loup. »

Passe pour la chasse au loup, diversion violente qui s'arrange mieux avec les grandes douleurs que les prologues d'Opéra. Quant aux jeunes princes, ils n'avaient aucune communication familière avec leur grand-oncle, et s'abstinrent de témoigner des regrets qu'apparemment ils n'éprouvaient pas. Dans la famille royale deux seuls cœurs semblent en avoir ressenti de réels. Aïeul maternel de la Duchesse de Bour-

gogne, le défunt lui avait toujours marqué beaucoup d'affection.

« Quoiqu'elle n'aimât pas grand'chose, elle ai-
» mait Monsieur, et elle souffrit fort de contrain-
» dre sa douleur, qui dura assez longtemps dans
» son particulier... Pour M. le duc de Chartres,
» la sienne fut extrême; le père et le fils s'ai-
» maient tendrement. »

C'était à la fois une affection et un appui que perdait le prince. Le Roi ne l'aimait pas; il le savait, et ne faisait rien pour qu'il en fût autrement. Néanmoins, dans le premier attendrissement, le monarque lui avait dit de compter sur son amitié comme sur celle d'un père. Il se montra en effet généreux envers le fils de son frère, il le combla de largesses et de grâces; mais cette amitié promise demeura toujours une surface sans fond.

Une personne jusqu'alors fort effacée gagnait en importance à la mort de Monsieur. C'était la jeune duchesse de Chartres. Son beau-père n'avait jamais eu pour elle que de bons procédés; toutefois, il se trouvait naturellement interposé entre la princesse et la protection directe du Roi. Cette interposition n'existait plus. Devenue par sa mort duchesse d'Orléans, elle demanda et obtint la permission de tenir une cour à St-Cloud. Le Roi y mit pour seule condition que la société n'y serait point mêlée, et ne se composerait que de personnes honorables. Dans ce cercle choisi, la place de la duchesse de Saint-Simon était marquée d'avance par l'estime publique. Quant au mari, séparé du duc d'Orléans depuis plusieurs années, il se rencontrait rarement avec lui en même lieu, et continuait à se tenir à l'écart. Leur genre de vie respectif offrait trop de différence pour qu'ils pussent se trouver en contact.

« La mort de Monsieur, qui par nécessité l'avait
» ramené au Roi et à Madame sa femme, n'avait
» pu rompre ses engagements de plaisirs. Il se
» conduisait plus honnêtement avec elle et plus
» respectueusement avec le roi; mais le pli de la
» débauche était pris. »

Ce pli, comme on le sait, ne s'effaça plus. Cependant Philippe d'Orléans conservait toujours une disposition affectueuse envers son ancien compagnon d'enfance. La présence de la duchesse de Saint-Simon à Saint-Cloud contribuait à la raviver. Devant elle et devant les autres dames, il exprimait, avec le regret que les circonstances eussent refroidi leurs relations d'autrefois, le désir de les renouer. Madame de Saint-Simon est priée d'en écrire à son mari. Celui-ci, tout raide qu'il était, ne peut rester insensible à des ouvertures venues de si haut. Il vient remercier le prince.

« Cette visite fut reçue avec empressement...
» tout se passa de si bonne grâce de sa part, que
» je crus me retrouver en notre ancien Palais-
» Royal. Il me pria de le voir souvent... Oserai-
» je dire qu'il se vanta de mon retour à lui, et
» qu'il n'oublia rien pour me rattacher? Le re-
» tour de l'ancienne amitié de ma part fut le
» fruit de tant d'avances dont il m'honorait. »

Ainsi se resserre définitivement, pour ne plus se rompre, cette intime liaison, dont nous avons déjà constaté avec Saint-Simon toute la singularité. Ce fait devait avoir pour lui d'importantes conséquences, et l'amener par la suite sur la scène politique. En attendant qu'il figure dans le Conseil de Régence, il se constitue le Conseil privé du duc d'Orléans, et emploie tous ses efforts à le tirer du bourbier de dépravation où ce prince souillait tant de louables qualités dont la nature l'avait doué. L'entreprise eût peut-être rebuté tout autre courage; le sien, pour atteindre un si noble but, ne reculait devant aucune difficulté.

Malgré la guerre commencée, les loisirs d'ailleurs ne lui manquaient pas. Depuis quelque temps déjà, cédant à un mouvement de susceptibilité, ou, si l'on veut, de dignité offensée, il avait quitté le service, à la suite d'une promotion de lieutenants-généraux dans laquelle, contrairement à son attente, et, d'après lui, à son droit, il ne figurait pas. Les maréchaux de Lorges et de Duras consultés par lui, de même que M. de Beauvillier, avaient approuvé sa détermination. Cependant elle était violente. Louis XIV prenait d'habitude en très mauvais gré ceux qui agissaient de la sorte, et leur réservait toutes ses sévérités. Saint-Simon essuie donc de sa part une muette mais assez longue disgrâce, et s'y résigne philosophiquement, car il n'était pas de ces cœurs trop sensibles qu'un coup d'œil mécontent du Roi faisait mourir. Il se voit exclu des fêtes royales; madame de Saint-Simon est seule appelée à jouir des plaisirs de Marly, où il n'est plus invité. Que lui importe? Il va, en pareil cas dans son château de La Ferté, attendre le moment de la rejoindre au domicile conjugal.

Mais le temps amortit les rancunes; ramenons-le à la Cour, où tandis que son esprit d'indépendance l'écartait de la faveur du Roi, l'estime dûe à son caractère lui donnait une autorité morale qui, jusqu'à un certain point, semble lui en avoir tenu lieu. Là nous emprunterons encore à sa galerie de portraits, si riche et si variée, quelques types curieux de l'ancienne société française.

Celui du duc de Coislin est digne, entre autres, d'une mention spéciale.

« Le duc de Coislin mourut, qui fut une perte
» pour tous les honnêtes gens... d'une politesse
» si excessive qu'elle désolait, mais qui laissait
» place entière à la dignité. »

De cette petite mais utile vertu, qui, comme toute chose portée à l'extrême, tombait dans le ridicule, Saint-Simon rapporte plusieurs traits presque bouffons. Nous n'en citerons que deux

» Un Rheingrave prisonnier à un combat où

» se trouvait le duc de Coislin, lui échut ; il lui
» voulut donner son lit, par composition un ma-
» telas. Tous deux se complimentèrent tant et si
» bien qu'ils couchèrent des deux côtés du ma-
» telas... »

A ce même Rheingrave, qui, tout Allemand qu'il était, ne le cédait pas en politesse aux grands seigneurs de France, se rapporte encore le second trait.

« Revenu à Paris, le Rheingrave qui avait eu
» la liberté d'y venir, le vint voir. Grands com-
» pliments à la reconduite. Le Rheingrave poussé
» à bout sort de la chambre et ferme la porte par
» le dehors à double tour. M. de Coislin n'en fait
» pas à deux fois ; son appartement n'était qu'à
» quelques marches du rez-de-chaussée ; il ouvre
» la fenêtre, saute dans la cour et se trouve à la
» portière du Rheingrave avant lui, qui crut que
» le diable l'avait porté là... »

Bien différent était le chevalier de Coislin, frère cadet de ce seigneur si poli. Par esprit d'opposition contre cette politesse outrée de son aîné, qui l'impatientait, il affectait une rudesse de manière et une grossièreté de paysan malin. Saint-Simon en raconte des exemples que nous nous garderons de reproduire. Remarquons seulement qu'il était grand fumeur, caractère aussi rare à cette époque que le serait aujourd'hui dans un genre opposé celui du duc de Coislin.

Passons à un autre portrait, qui ne laisse rien à désirer sous le rapport du coloris. C'est un portrait de femme ; mais on ne saurait accuser le peintre de l'avoir flatté. La princesse d'Harcourt, il est vrai, jouissait auprès de madame de Maintenon d'une faveur peu faite pour le disposer à l'indulgence.

Le premier coup de pinceau est pour l'extérieur :

« Elle avait été fort belle. C'était alors une
» grande et grosse créature, fort allante, couleur de
» soupe au lait, avec de grosses et vilaines lipes,
» et des cheveux de filasse toujours sortants et
» trainants comme tout son habillement. Sale,
» malpropre, toujours intriguant, prétendant,
» entreprenant, toujours querellant, et toujours
» basse comme l'herbe, ou sur l'arc-en-ciel, se-
» lon ceux à qui elle avait à faire. C'était une
» furie blonde, et de plus une harpie. Elle en
» avait la méchanceté, la fourbe et la violence.
» Elle en avait l'avarice et l'avidité. Elle en
» avait encore la gourmandise... »

On se demande ce qui peut manquer au tableau pour en faire un tout complet. Cependant l'auteur continue de s'y acharner durant plusieurs pages. Il nous montre la princesse d'Harcourt, « faisant des affaires de toutes mains, « et courant autant pour 100 francs que pour « 100,000 francs, » trompant les gens d'affaires, et volant au jeu sans pudeur en plein salon de Marly. La cour s'amusait à ses dépens. Le Duc et la Duchesse de Bourgogne lui jouaient les tours les plus malicieux. Que voulez-vous ? On était jeune, on était à Marly, où l'étiquette ne régnait pas si solennellement qu'à Versailles : il fallait bien se divertir un peu. Une fois, ce sont des pétards qui éclatent le soir sur son passage, le long de l'allée qu'elle suivait pour gagner son logement, et l'affolent de terreur ; une autre fois, le Duc de Bourgogne en attache un lui-même sous son siège, dans le salon où elle jouait au piquet.

« Quelque âme charitable l'avisa que ce pétard
« l'estropierait, et l'empêcha. »

Il est souvent bon que les grands aient auprès d'eux des âmes charitables, dans les badinages auxquels ils daignent se livrer ; témoin madame la Duchesse, et la boite de tabac d'Espagne que, faute d'un avertissement salutaire, elle versa dans le verre du poète Santeuil, pour voir la grimace qu'il ferait en buvant son vin. Hélas ! cette grimace se confondit avec les convulsions de la mort.

Les malices auxquelles la Princesse d'Harcourt était en butte n'eurent pas des effets si tragiques. Vingt Suisses sont introduits dans sa chambre avec des tambours, et la régalent de la plus étourdissante sérénade. Un soir d'hiver, madame la duchesse de Bourgogne, à la tête d'une bande joyeuse, pénètre jusqu'à son lit, et l'y bombarde d'une grêle de pelotes de neige qui l'aveugle, la noie, et lui fait pousser les hauts-cris. La victime de ces espiègleries n'osait se plaindre aux puissances.

« Tout était bon de madame la Duchesse de
» Bourgogne auprès du Roi et de madame de
» Maintenon, et la Princesse d'Harcourt n'avait
» point de ressources. »

Peu respectée, comme on le voit, dans le monde, quoique redoutée à cause de son crédit en haut lieu, cette amie de madame de Maintenon ne l'était pas davantage dans sa maison. Elle maltraitait ses gens, les battait même, et les payait mal. Ils ne laissaient pas quelquefois de lui en témoigner leur ressentiment.

« Un beau jour, de concert, ils l'arrêtèrent sur le
» Pont-Neuf. Le cocher descendit, et les laquais,
» qui lui vinrent dire mots nouveaux à la por-
» tière. Son écuyer et sa femme de chambre l'ou-
» vrirent, et tous ensemble s'en allèrent, et la
» laissèrent devenir ce qu'elle pourrait. Une au-
» tre fois, madame de Saint-Simon revenant dans
» sa chaise de la messe des Récollets à Versail-
» les, rencontra la princesse d'Harcourt à pied
» dans la rue, seule, en grand habit, tenant sa
» queue dans ses bras. C'est que tous ses gens
» l'avaient abandonnée, et lui avaient fait le se-
» cond tome du Pont-Neuf ».

Une femme de chambre se donna le plaisir d'une revanche plus complète encore. Seule avec sa maitresse, et se voyant assaillie de ses injures et de ses violences accoutumées, elle va sans mot

dire fermer la porte à double tour, revient sur la Princesse, la renverse, toute grande et forte qu'elle était, la piétine, l'accable de coups ; puis, après s'en être donné à cœur joie, la laisse, sort de la chambre, sort de la maison, et va le front haut, savourer ailleurs, aux applaudissements de tous ses camarades, les douceurs de la vengeance satisfaite.

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain Numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

LA DUCHESSE DE MONTMORENCY

PAR LE COMTE DE BAILLON (1)

On a écrit plusieurs fois la vie de Marie-Félice des Ursins, duchesse de Montmorency et religieuse de la Visitation : nous avons rendu compte dans le Journal du travail d'un de ses plus récents historiens, Mgr. Fliche ; voici que le comte de Baillon, qui semble avoir pour spécialité l'histoire des princesses et des reines, a écrit à son tour la vie de l'inconsolable veuve de Henry de Montmorency.

On ne peut s'en étonner ; cette vie est si touchante et si tragique ! tant d'éclat au début de la carrière, tant de larmes au milieu, un calme si religieux à la fin, tout est fait pour tenter la plume d'un homme de talent et de cœur. Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices cette histoire qui touche à l'histoire de France ? de leur montrer la jeune princesse italienne, presqu'enfant encore, unie au brillant et chevaleresque Montmorency, à qui elle donna tout son cœur en même temps que sa foi, les heureuses années de son mariage, les vertus dont elle fut le modèle, sa charité, sa modestie, sa piété, la conspiration de Gaston, à laquelle le duc prit une part funeste, le tonnerre tombant sur tout ce bonheur et tout cet amour, le duc décapité à Toulouse, l'inconsolable douleur de la duchesse, son long veuvage, sa piété croissante, l'admirable pardon qu'elle accorda aux ennemis de son mari, sainte Françoise de Chantal expirant entre ses bras, elle-même devenue religieuse, fille de saint François de Sales, et couronnant tant de bonheur et tant d'infortunes par une vie et une mort célestes ?

Cette histoire si connue est retracée par M. de Baillon avec beaucoup de charme, et enrichie de quelques détails nouveaux : elle est écrite sur la note grave, qui est le ton vrai de l'histoire, et peut-être la préférerions-nous à celle de Mgr. Fliche, parce qu'elle tourne moins au panégyrique. Nous conseillons cette lecture à nos lectrices, elle est d'un vif intérêt et d'un grand exemple, car Marie-Félice des Ursins a ressenti toutes les joies et toutes les douleurs, et partout et toujours, elle a cherché et trouvé Dieu.

M. B.

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35. — Prix, 3 francs.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

(Causerie)

PAR CH. RABOURDIN (1)

Tous, nous ressentons au fond de notre âme, cette soif ardente du bonheur, car nous sommes créés pour être heureux ; c'est là le but et le besoin de notre nature, mais combien peu d'entre nous rencontrent sur le chemin de la vie ce compagnon désiré, combien se trompent sur le moyen d'être heureux ! Les contes orientaux parlent d'un sultan qui, dans le cours d'une longue existence, compta quatorze jours de félicité. C'est l'histoire d'un grand nombre d'hommes : les jours lumineux, sans froid, sans ombre, sans plis, ni rides, sont si rares ! Mais il est, et l'auteur de la charmante brochure que nous venons vous recommander, le dit à merveille, un bonheur indépendant des autres et des circonstances étrangères, c'est celui qui vient de la paix de l'âme et de la conscience ; quand celui-là manque, tout manque ; celui-là présent, on est heureux jusque dans les bras de la mort. L'auteur ajoute à cette première condition du bonheur d'autres encore, la simplicité des goûts, l'activité, le sage emploi des heures, il fait un petit code à l'usage des braves gens ; nous citerons ici :

« Maîtriser son amour-propre. Quand il est excessif, notre repos n'a pas de plus grand ennemi.

» Faire le plus de bien possible à son sem-

(1) Chez Delagrave, 15, rue Soufflot. — Prix, 1 fr. 50.

blable. Rien ne réjouit le cœur comme une bonne action.

» Aimer et être aimé. On cherche quelquefois longtemps avant d'arriver à bien placer son affection, mais si l'on y parvient, rien ne contribue autant à rendre la vie agréable.

» Être plus sensible au mal qu'on a fait qu'à celui dont on est victime, c'est le moyen de vivre en paix avec son prochain.

» Ces moyens ne sont pas les seuls auxquels nous puissions recourir, il y en a d'autres, mais il est hors de doute que celui qui mettrait ceux-ci en pratique serait bien près d'être heureux. »

Ce qui revient à dire, soyez bon afin d'être heureux, et, vraiment ce bon travail donnerait le désir de se perfectionner; on y trouve à côté d'excellents conseils d'une morale élevée, d'aimables tableaux d'intérieur, où la vie, telle que la conçoit l'auteur, est décrite de façon à faire naître l'envie — l'envie d'être bons, unis, croyants, afin d'être et de rendre les autres heureux.

M. B.

LE MOULIN-FRAPPIER

PAR HENRY GRÉVILLE (1)

On nous a demandé quelques indications sur les romans de madame Gréville qui peuvent être lus par des jeunes filles, en voici un, et un des meilleurs qu'elle ait écrits, qui intéressera à la fois la mère et la fille.

Le Moulin-Frappier appartient à Jean Beauquesne. Jean aime une pauvre fille, il l'épouse, en dépit de l'opposition de ses parents, la protège, la soutient contre eux, mais, lorsque frappé par un accident, il meurt, Geneviève a grand' peine à se défendre contre la dureté de sa belle-mère, et à dérober son petit garçon à de dangereuses gâteries.

Elle prend une forte résolution, elle fuit du Moulin-Frappier, elle va à Paris, et là, à force de travail, d'intelligence et de persévérance, elle parvient à élever son enfant, à en faire un homme distingué. Observons ici que les moyens par lesquels Geneviève parvient à ce but sont un peu invraisemblables, mais il faut accorder quelque chose au romancier. Jean-Frappier-Beauquesne est donc devenu grand; de plus, il est riche, grâce au travail de sa mère et aux économies de ses grands-parents; deux brillantes jeunes filles l'aiment, mais il leur préfère une pauvre servante, un type d'ingénuité et de douceur, et il l'épouse, en dépit de sa mère, qui oublie un peu trop vite sa condition passée. Voilà le roman, ajoutons qu'il est encadré dans un charmant paysage normand, et qu'il renferme plus d'une de ces scènes spirituelles ou touchantes, qui coulent tout naturellement de la plume de madame Gréville,

M. B.

(1) Chez Plon, rue Garancière, 10. — Deux volumes. — Prix, 6 francs.

LE JOURNAL D'UNE FEMME DE BIEN

PAR MADEMOISELLE LILA PICHARD (1)

Nos lectrices connaissent le nom de l'auteur de ce nouveau livre : nous leur avons parlé du *Choix d'un Etat*, excellent travail rempli de notions utiles. Le *Journal d'une femme de bien* réalise ce qu'annonce son titre : jeune fille, femme, mère, Camille de C... raconte ses épreuves et ses joies, fait son examen de conscience et rapporte à Dieu l'hommage de tout ce qui lui arrive, bonheur ou malheur; on le voit, ce livre est inspiré de la *Vie réelle*. Il est écrit avec grâce, on y trouve des pensées solides et de jolis tableaux, et il mérite d'être lu et d'être propagé.

M. B.

(1) Chez Téqui, 6, rue de Mézières. — Prix, 2 fr.

CONSEILS

DEUXIÈME CONSEIL A MARGUERITE

Eh bien! chère enfant, le dé en est jeté, vous êtes engagée, fiancée, promise, vous portez au doigt la jolie bague de fiançailles que remplacera bientôt l'anneau conjugal, solide comme le sera la foi que vous allez jurer. Vos parents vous regardent avec une tendresse suprême, cher oiseau qui allez vous envoler; vos amies travaillent pour vous, et leur élégante aiguille vous brode mille charmantes inutilités; votre futur vous envoie des fleurs; vous êtes comblée d'amitiés, vous êtes heureuse et joyeuse... le moment est-il bien pris pour vous parler raison? voulez-vous lui donner audience? ne craindrez-vous pas une note sévère dans ce concert harmonieux et riant de vos jeunes années et de votre nouveau bonheur? je pense que non, et qu'un conseil d'amie saura encore une fois se frayer la route vers votre cœur.



Déjà, me dites-vous, on parle de la corbeille; la mère de M. Etienne consulte votre mère et vous consulte à votre tour..... cette consultation est, à vrai dire, une invention nouvelle : jadis la corbeille s'élaborait avec mystère; le fiancé essayait de deviner les goûts de sa future femme, il ne les interrogeait pas crûment, et lorsque les présents étaient offerts, ils étaient à la fois, pour la jeune fille, une surprise agréable et la preuve de l'attention qu'avaient excitée ses désirs et ses fantaisies. C'était un moment doux que celui où l'on ouvrait la corbeille: aujourd'hui la fiancée la sait par cœur; elle a vu les châles, apprécié les bijoux, choisi les dentelles, et on a soumis à son choix jusqu'aux éventails et aux porte-cartes et porte-monnaie!

Donc, on vous consulte; c'est ici, chère Marguerite, que la raison intervient et vous dit à l'oreille : Soyez modérée; n'abusez pas de la bonté que l'on vous témoigne; n'entraînez pas votre futur mari à des dépenses au-dessus de sa position; ne faites pas (cela s'est vu) retourner les dentelles et les cachemires chez les marchands, pour en avoir de plus magnifiques; montrez-vous sans exigences et sans coquetterie, noble, généreuse, désintéressée, et ne commencez pas votre nouvelle carrière sous les auspices de l'égoïsme et de la plus féminine puérilité. Est-ce entendu?

Vous me parlez aussi du voyage que vous allez faire avec M. Etienne, aussitôt mariés. C'est un excellent usage que ce déplacement à deux, qui aide à se connaître, qui familiarise l'un avec l'autre ces étrangers de la veille, mais ce voyage n'est bon qu'à la condition de n'être ni trop long, ni trop fatigant. Votre santé, ma très chère, aura tout à gagner à voyager *aux rives prochaines*, et certainement, après un tête-à-tête d'une quinzaine de jours, après les dîners de table d'hôte et les trajets en chemin de fer, vous serez bien heureux de vous trouver *at home*, de revoir votre famille et de reprendre, chacun, vos occupations.

La première pour vous, ma chère enfant, ce sera d'arranger votre maison, de la rendre agréable à votre mari et de la parer des cadeaux de noces que vous aurez reçus. A vrai dire, la plupart de ces cadeaux représentent le superflu, sauf l'argenterie que donne une bonne grand'mère, une pendule et ses flambeaux donnés par un vieil oncle ou peut-être un beau Christ offert par une pieuse amie. Il faut donc acheter le mobilier, et voilà le vaste champ des tentations qui va s'ouvrir devant vous. Que de luxe! que de richesses, que d'inutilités! Le tapissier, homme perfide, vous présentera ses riches étoffes, ses bois somptueux, ses marqueteries et ses incrustations, et vous sifflera à l'oreille: *Il faut faire comme tout le monde!* c'est-à-dire, il faut faire comme ceux qui ont vingt fois plus d'argent que vous! il vous faut un mobilier artistique, des chambres tendues de soie et de brocard, comme cette riche veuve; des meubles anciens, achetés à prix d'or à l'hôtel Drouot, comme ces opulents parvenus; toutes les fantaisies de la mode, comme ce banquier, qui, en quelque années, a quintuplé sa fortune; c'est là *le tout le monde*, du tapissier. Mon enfant, soyez de votre monde, modeste, à mi-côte, n'inaugurez pas votre règne par des dépenses effrénées ou des dettes; poids si lourd à porter! chez ce même tapissier, ou chez son confrère, vous trouverez de la laine et de la perse, des meubles de noyer et de chêne, des arrangements élégants et simples, et vous n'aurez pas besoin des magnificences babyloniennes, si chères surtout aux étrangers et aux parvenus. Le bien-être, et vous pouvez vous l'accorder, le soin, la propreté rigoureuse qui dépendent de vous, suffiront bien à orner votre demeure, où le bonheur habitera. Le luxe ne l'attire pas, la gêne, les dettes, les besoins d'argent le font fuir. Est-ce entendu?

M. B.



FAUSTINE

(SUITE)

VI

SUITE DU JOURNAL.

« Ils ont refusé... les chenets, les chandeliers, le tableau ont été renvoyés à M. Guiscard, ils n'ont gardé que les deux portraits : M. de Charlemont a dit que lorsque la *Nation* avait vendu le château, le mobilier était compris dans la vente. Suivait un mot de remerciement à mon adresse...

» Qu'attendais-je donc de cette offre, pour que le refus me cause une si profonde douleur? quel espoir nourrissait mon misérable cœur! je ne me l'étais pas avoué, mais je pensais que cette démarche me rapprocherait d'eux, que peut-être



ils concevraient enfin pour moi quelque estime, quelque amitié ; que peut-être un regret... J'étais folle. Mon père, qui n'aimait pas les nobles, qui les jugeait pleins d'orgueil et disposés à mépriser ceux qui ne comptaient pas une longue série d'aïeux, mon père se trompait-il? je commence à penser comme lui. Une division profonde existe entre eux et nous : en vain, l'amour, la sympathie la plus tendre veulent-ils tenter un rapprochement... ils demeurent enfermés dans leurs préjugés de caste et leur inflexible vanité... mais nous, sortis de la démocratie, descendants des serfs, des vassaux, des artisans, des cloutiers, des péagers, des pauvres, des misérables, nous pouvons arriver aussi au sommet de l'échelle sociale... l'intelligence, l'industrie, la fortune, sont les degrés que nous franchissons... Je suis fille de mon père, petite-fille de l'ouvrier forgeron, le sang plébéien bout dans mes veines, et je rougis d'avoir pu souhaiter une alliance avec ceux qui nous regardent du haut de feu leurs grandeurs. Un mot, un bon procédé m'eussent attachée à eux pour jamais, j'avais alors un cœur de serve: je ressaisis ma liberté... il m'en coûte encore, mais je triompherai...

» Je prierai M. Guiscard de garder pour lui les chenets et les flambeaux, le tableau de bataille ira décorer mon vestibule ; je laisse volontiers aux Charlemont les deux figures, le portrait sinistre de l'aïeul, le portrait insolent de la grande dame aux panaches bleus, leur tante ou leur grand'mère. Je garde le portrait du prieur..... j'ai tort peut-être, mais ce beau visage me plaît...

» Je l'ai regardé longtemps, il me calme..... il me rappelle des sentiments qui me furent si chers... pourquoi, pourquoi ne m'a-t-il pas mieux connue?... J'ose croire que mon âme lui eût paru digne de la sienne, ou plutôt, pourquoi ne sommes-nous pas nés dans des conditions égales?... grande dame, j'aurais, il me semble, porté avec quelque honneur, un nom honorable ; pauvre, avec quelle ardeur je l'eusse aidé dans ses travaux et soutenu dans sa misère! quelle félicité idéale que de souffrir avec lui, pour lui, comme lui, plus que lui! et après de rudes épreuves endurées ensemble, quelle joie c'eût été de voir enfin un rayon de soleil tomber sur notre humble maison!...

» Je ne sais pourquoi, la vie des pauvres, des journaliers, revêt pour moi un charme particulier : quand, dans mes promenades, vers le soir, je vois une fumée bleuâtre s'élever au-dessus d'un de ces toits moussus, je m'approche, je regarde par la vitre... l'âtre flambe et fait étinceler les chaudrons de cuivre; près de l'âtre, l'homme, le père de famille est assis ; il est fatigué, le poids du jour l'a accablé, mais il va reprendre force et vie à ce foyer qui est le sien, avec son garçon sur les genoux et auprès de sa femme qui va et vient et prépare leur souper... ils sont pauvres, très pauvres, mais ils sont ensemble... ils ont ce qui consola Adam chassé de l'Eden, l'amour et l'appui mutuels...

» Et moi... toujours seule dans ce sombre château... il est arrangé, il est splendide ; les possesseurs d'il y a trois siècles y retrouveraient leur scribanes, leurs panoplies, leurs bahuts et leurs tapisseries, mais ce plaisir d'artiste n'a pas duré pour moi... si c'était un autre manoir que celui des Charlemont! et lui, à qui j'aurais voulu le rendre, ne l'a jamais vu et le refuserait si je le lui offrais... et son parc et sa forêt, il ne les a jamais visités, et moi, j'en connais les plus petits sentiers, les taillis les plus reculés... je cause avec les bûcherons, avec mon vieux garde, avec les bergers qui font paître leurs moutons dans les clairières, et toujours, ils me parlent de César — chose singulière — ou des anciens Charlemont. César a laissé une trace impérissable, aucun autre événement ne l'a effacée, et ces pauvres gens, ces pâtres, racontent encore ce qui fut redit pendant des siècles, au foyer des vieux Eburons. Dans un fourré du bois se trouve une grande pierre levée, c'est, disent-ils, la tombe des soldats de César ; la Sermoys coule, en un certain endroit, entre deux rives très escarpées : c'est le pas de César : *On s'est battu là, du temps de César*... qu'y a-t-il de vrai dans ces légendes? tout peut-être, ou rien.

» Quant aux Charlemont, on s'en souvient, leur histoire est d'hier : voici un carrefour où s'élève un chêne d'une grosseur extraordinaire, c'est le *chêne du baron* ; près de la petite rivière, dans une anse remplie de lis d'eau et de germandrées, était le rendez-vous de chasse ; une dame de Charlemont a fait élever une croix de granit qui subsiste encore, en mémoire d'un piqueur, qui fut décousu là par un sanglier ; l'aïeul à la figure farouche s'est battu en duel près de la vieille chapelle, et, souvenir plus doux, la mère du baron actuel tenait, en été, une petite école dans un joli bosquet, non loin du château. Elle y rassemblait les petites filles du village et leur apprenait leurs prières et les faisait lire et coudre à ses côtés. Ses bienfaits ont laissé une longue mémoire. Nous, possesseurs depuis soixante ans du domaine, on ne parle pas de nous... je tâche de faire quelque bien, je distribue de l'ouvrage et du pain... Ah! s'il m'eût été donné d'être une dame de Charlemont! comme l'âme doit être tendre et la main ouverte lorsqu'on est heureuse!

» Félicie est heureuse, elle m'écrit de Paris, elle est en voyage de noces, et ravie, et doucement éprise, et ne voyant plus dans l'avenir que des perspectives radieuses. Sa froide raison a subi un échec : M. Antoine lui a fait croire à l'éternité comme à l'immensité du bonheur... Je ne lui répondrai pas... que lui dire? je ne veux pas projeter mon ombre dans sa joie... ni lui rappeler le sérieux de ses idées d'autrefois, quand elle

proclamait qu'Antoine ne serait pas toujours aimable, ni les enfants dociles, ni les affaires faciles, ni les jours dorés; elle doutait alors, elle croit maintenant. Je crois aussi, mais à quoi sert?...

» J'ai reçu un mot de M. Guiscard; il m'envoie un billet à lui adressé par le baron de Charlemont et qui me concerne. M. de Charlemont, si dédaigneux de ma première offre, s'en est souvenu pourtant et il me prie de lui restituer les papiers concernant sa famille, que je pourrais avoir entre les mains, ils n'ont pas été compris dans la vente, ajoute-t-il. Un mot de politesse froid et sec termine cette missive. Oh! oui, je les rendrai ces papiers, je rendrai à l'orgueilleuse famille de vains titres, des généalogies, des blasons, des sacs de procédure, des actes de propriété depuis longtemps sortis de ses mains, je rendrai tout et tout sera fini!

» Ils ont trouvé moyen de s'aliéner un cœur qui ne pouvait se détacher d'eux.

» J'ai passé toute la semaine à rechercher ces parchemins; je les ai mis en bon ordre, étiquetés, ficelés et renvoyés. Je n'ai plus rien à eux : leurs biens, leurs domaines sont bien à moi : mon aïeul l'ouvrier, le cloutier, les a payés de sa sueur... notre tour est arrivé! place aux serfs et aux vassaux, et arrière les vieux contes de chevalerie!

» J'ai repris mes crayons et même mes pinceaux; je fais des études dans la forêt : cela me distrait et fait passer quelques-unes de ces heures, si longues, si pesantes... je prends mes points de vue dans les endroits les plus intéressants... j'ai esquissé et achevé la croix de granit, qui se détache si bien au milieu des bruyères, et j'ai étendu à ses pieds le pauvre piqueur mourant, victime des plaisirs d'autrui...

» Je peindrai la chapelle avec son arc gothique où pend encore une cloche qui ne tinte plus, et si je puis, je placerai au milieu de cette ravissante nature, si calme et si douce, l'image du duelliste, essuyant son épée à une touffe de gazon... autrefois, folle que j'étais, je me nourrissais des souvenirs glorieux ou bienfaisants de cette famille, aujourd'hui, je cherche les sanglantes légendes qu'elle possède, comme les possèdent toutes ces races hautaines, qui ont eu le pied sur le cou des faibles.

» La vue de la nature me fait du bien, je m'éloigne souvent du parc trop peigné, trop lissé, je m'enfonce dans la forêt; « il est un plaisir, dit Byron, dans les sentiers solitaires... » Oui, lorsqu'on ne peut s'appuyer sur un bras chéri; lorsqu'on est, comme moi, seule et toujours seule, au matin, au midi, au couchant, la compagnie de la nature repose et console. J'ai beaucoup aimé la mer autrefois, mais aujourd'hui c'est la forêt mystérieuse qui parle à mon cœur; son profond silence, cette obscurité des hautes voûtes de feuillage, tant de fleurs, de plantes sauvages couvrant le sol, le chant des oiseaux au printemps, le pépiement dans les nids, le roucoulement des colombes, le clairon des merles, les senteurs sauvages qui remplissent l'air, la certitude que nul être humain ne viendra troubler ma retraite, tout me charme, tout me récrée. J'oublie. Et ce sont mes heures, les meilleures que je passe, mon portefeuille sur les genoux, assise sur un tronc d'arbre, regardant, songeant. Je dessine un peu, je rêve beaucoup.

» Voici l'hiver... le terre est couverte de neige, adieu, la chère forêt, toujours si belle sous sa blanche tunique! je ne la traverse plus qu'en traîneau, et je l'admire toujours, quoiqu'elle apparaisse si sévère et si taciturne. Il faut rentrer avec le soleil couché, et alors commençent mes interminables soirées. O solitude! ô isolement éternel! je lis, j'écris, je dessine, mais les heures n'en sont pas moins longues et terribles, et quand mes yeux errent autour de ce salon, vaste et grave, dont les sombres tapisseries s'animent sous le rayonnement du foyer, je pense à ce que pourrait être et le salon, et la maison et la vie, si je n'étais pas toujours seule. Si des enfants se roulaient là, sur cette peau d'ours aux griffes d'or, si leur père lisait à l'angle de la cheminée, si je n'étais pas un être en dehors de la chaîne qui relie les hommes ici-bas, tout serait bien et beau : je jouirais de ces splendeurs, de cette vie large et je ne mourrais pas d'ennui, de regrets au milieu de mes inutiles richesses.

» Félicie m'écrit, elle s'obstine à m'écrire et à m'aimer... elle est mère d'un beau garçon, et moi, comme la reine Élisabeth, je puis me nommer une souche stérile. Elle est heureuse, Antoine est heureux, ils sont tous heureux. Et l'enfant se nomme Félix, gage de bonheur. Je me représente leur union, le baiser de la mère à son petit enfant, le baiser du père à celle qui lui a donné un fils... Je répondrai quelques mots, et j'enverrai mon cadeau à Félix. Qu'il soit heureux et que ses parents le conservent!

» Un enfant me consolerait... j'y attacherais ma vie, et dans les heures de mélancolie qui sont mon pain quotidien, je pense quelquefois à adopter une petite créature... qui pourrait m'aimer... cette idée ne me sort pas de l'esprit... le jardinier a beaucoup d'enfants, entre lesquels une petite Angélique toute blonde et jolie... je l'entends en ce moment qui pousse des cris de joie parce que ses frères lui jettent des boules de neige... jusqu'ici je n'ai fait que l'entrevoir, quand elle me tire sa petite révérence, et qu'elle court vers sa mère pour lui montrer les quelques sous que j'ai glissés dans sa petite main. Je veux la voir de plus près...

» J'ai donc fait venir Angélique, en disant qu'elle déjeûnerait avec moi et que je la garderais jusqu'au soir. Sa mère lui avait mis sa belle robe à carreaux écossais, un tablier blanc et elle l'avait frisée comme un mouton. Angélique était

beaucoup moins jolie ainsi qu'avec son fourreau de cotonnade et ses cheveux au vent. Elle entra timidement, les yeux baissés d'un air honteux, et elle me dit à voix basse :

» — Bonjour, Mademoiselle!

» Je la fis asseoir sur une petite chaise, près d'un feu brillant, et j'avais disposé pour elle un *ménage* de porcelaine que j'ai trouvé dans un coffre, au grenier. C'est un jouet d'une Charlemont, qui allait amuser cette fille de paysan; des gâteaux et des bonbons étaient placés sur les petits plats. Je pensais que l'enfant allait se jeter sur ces trésors... pas du tout... elle les regarda à peine et resta blottie dans son coin, en faisant la petite moue des enfants qui ont envie de pleurer. Elle me répondait à demi-voix et sans me regarder; j'appris à grand'peine les noms de ses frères, je sus que Théodore allait faire sa première communion, et qu'elle, Angélique, irait à l'école, l'an prochain. Elle répondait à mes questions, mais elle ne parlait pas, et je ne pus vaincre sa sauvagerie.

» Enfin on annonça le déjeûner; je conduisis ma petite convive à table, on l'assit sur une chaise haussée par des in-folios. J'essayai de la faire manger, mais sans grand succès: je lui offrais des œufs, du poisson, des côtelettes de chevreuil, du pâté... elle détournait la tête, en disant :

» — Je ne veux pas... je n'aime pas cela... je veux m'en aller...

» Pourtant, le dessert obtint plus de succès : un gâteau, de la crême, une orange, trouvèrent le chemin de son cœur... je crus avoir ville gagnée... je la ramenai dans le salon, je lui montrai le ménage, en en faisant valoir les charmes... elle m'écouta un peu, elle daigna boire du vin sucré dans un verre de Bohême, grand comme un dé à coudre, elle paraissait rassurée, je la pris sur mes genoux, je caressai ses cheveux... je prenais plaisir à voir cette peau fine, ces fraîches couleurs, ces joues saines comme un beau fruit... elle me paraissait charmante, je m'y attachais, semble-t-il, et, dans un élan, qui, certes! ne m'est pas habituel, je voulus l'embrasser...

» Mais avec quel empressement farouche elle s'arracha de mes bras! comme elle sut éviter ce baiser tendre, ce baiser d'adoption! Comme elle détourna de moi son visage effrayé! hélas! une glace me renvoyait sa jolie image et la mienne! la mienne! je m'expliquai sa terreur... les monstres devraient-ils oser s'approcher de la grâce, de l'innocence, de la beauté!...

» Elle se tenait debout, droite, les mains sous son tablier; je voulus encore faire la paix :

» — Angélique, lui dis-je, si tu voulais venir ici tous les jours, tu aurais le beau ménage et beaucoup d'autres choses encore, dis, veux-tu?

» Elle secoua la tête .. je lui pris la main, elle la retira et se mit à pleurer :

» — M'en aller! m'en aller! maman!

» Ma vieille Jeannette entra, attirée par le bruit de ces sanglots :

» — Pourquoi cries-tu, méchante enfant?

» — Maman! je veux m'en aller!

» — Tu ne veux pas rester avec Mademoiselle?

» — Non! non! j'ai peur...

» — Ramenez-la, Jeannette, dis-je, et tenez, qu'elle emporte le ménage et les bonbons... adieu, petite Angélique!

» Voilà mon rêve d'adoption écroulé. Je vais retourner à mes pinceaux, quel tableau on ferait d'Angélique sur mes genoux! quel contraste pour un bon peintre... la grâce enchanteresse de l'enfance et la disgrâce extrême... oh! que je m'ennuie de moi-même...

» Voilà le renouveau, le printemps, le ciel d'azur et les prés d'émeraudes, semés de perles... mais cette poésie ne touche plus mon cœur. Je vais au bois, le rossignol élève ses notes vibrantes et pures.., il chante pour sa compagne, tel il chantait près du balcon de Juliette... ô poésie de la nature, rêves enchantés des poètes, cantates des oiseaux, vous ne pouvez plus rien pour un cœur blessé, ou plutôt vous ne faites qu'aggraver ses incurables blessures! Pourquoi Dieu, s'il est, fait-il des êtres aussi malheureux que je le suis! on dit que l'aumône soulage, eh bien! je fais l'aumône, mais je la fais sans plaisir, je vois le fond, je devine les secrètes pensées de ceux que je secours, leur avidité me choque, leur envie, leur jalousie m'offensent. L'autre jour, j'ai trouvé le curé dans une de ces maisons misérables où je vais parfois : nous sommes sortis ensemble :

» — Je vous félicite, Mademoiselle, me dit-il vous avez trouvé le chemin du bonheur. Consoler le prochain est une douce chose.

» — Monsieur, je fais l'aumône parce que je crois que c'est un devoir, que les créatures humaines sont solidaires entr'elles, mais je n'y trouve pas de plaisir : je vois bien les vues intéressées de ces malheureux.

» — Les pauvres gens! l'aumône n'est jamais au niveau de leurs besoins.

» — Ils ne sont pas reconnaissants!

» — Eh! Mademoiselle, il ne faut pas compter sur leur reconnaissance; c'est le bon Dieu qui se charge de payer. Vous savez? il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons pour nos frères. Je vous assure que cette parole rend les pauvres fort aimables.

« Hélas! heureux ceux qui croient!

» 12 juillet 18.. Je consigne cette date, parce qu'elle marque un événement extraordinaire : Hier, j'avais dessiné à l'entrée du bois un beau groupe de châtaigniers, je rentrais au château par le plus court chemin, car il faisait affreusement chaud, quand je vis venir à moi la concierge qui me dit :

» — Mademoiselle ne voudrait-elle pas don-

ner un peu de vin pour une pauvre femme qui s'est trouvée mal ?

» — Sans doute, dis-je, prenez dans l'office une bouteille de vin de Bordeaux. Qu'est-ce que cette femme ?

» — C'est une étrangère, mademoiselle. Elle est tombée en faiblesse à l'entrée du village, près du cabaret; elle a un petit enfant avec elle.

» — Je vais y aller. Prenez le vin, Victoire.

« J'allai, je ne vis personne à la porte du cabaret; on avait porté la pauvre femme dans la salle ; je l'y trouvai étendue sur un banc et soutenue par la cabaretière, qui lui frottait les tempes de vinaigre... Je m'approchai... Quel triste spectacle ! une pauvre créature, vêtue de quelques haillons, les pieds nus, des cheveux d'un noir de jais sortant d'un mouchoir rouge, était là, expirante... ce n'était pas une syncope, c'était une agonie... la faim, la misère, la fatigue, l'ardeur du soleil avaient dévoré sans doute les restes de sa triste vie. Elle paraissait étrangère à notre pays; ses traits corrects et fins, son teint basané, ses formes sveltes, la couleur éclatante et bariolée de son corsage en lambeaux et de sa jupe trouée, dénonçaient une de ces bohémiennes qui, dans nos contrées, courent les foires, disent la bonne aventure, pendant que leurs maris rétament les casseroles et troquent de la poterie grossière contre la vieille ferraille. D'ordinaire, ils voyagent par bandes : celle-ci était seule : non, je me trompe, une petite fille, dont les magnifiques yeux noirs brillaient dans un petit visage maigre, était auprès d'elle et nous regardait toutes, d'un air sombre et un doigt dans sa bouche. Elle pouvait avoir de deux à trois ans : la femme, sa mère sans doute, l'avait portée sur son dos, dans une hotte qui gisait à terre.

» Je lui fis respirer mon flacon et j'essayai de faire passer une goutte de vin à travers ses lèvres... elle se ranima, elle ouvrit des yeux aussi noirs que ceux de son enfant, mais voilés, obscurcis par la mort. Elle semblait vouloir parler : je la soulevai dans mes bras : elle vit l'enfant qui la regardait, et avec un suprême effort, elle me dit en me la montrant, un seul mot : *Xanten !*

» Ce fut la dernière parole, le suprême effort de ce pauvre être ; ses yeux se refermèrent, ses mains s'agitèrent dans le vide, et après quelques minutes, la cabaretière me dit :

» — Mademoiselle, elle vient de passer.

» L'enfant la regardait toujours, mais sans pleurer.

» — Pauvre petite innocente ! dit une des femmes en la prenant dans ses bras, que vas-tu devenir ? Si je n'avais pas cinq enfants !

» — Et moi huit, dit la cabaretière, qui avait recouvert avec un mouchoir blanc le visage de la morte, si je n'avais pas tant de mal à vivre, je prendrais bien cet innocent agneau, mais le moyen ?

» — Nous allons la conduire au château, dis-je, et je me charge des frais de l'inhumation de la mère. La concierge va mener chez moi la petite fille.

» Elle se laissa emmener sans rien dire.

»Les bonnes femmes portèrent le corps dans une chambre voisine, où se trouvait un petit grabat, sur lequel elles l'étendirent. Je m'informai si elle avait des papiers : sa poche était vide, sauf une petite monnaie de Hollande ; dans la hotte se trouvaient une petite chemise d'enfant en gros calicot, un collier de verroterie et quelques morceaux de pain desséchés. Aucune indication ni du nom de cette malheureuse, ni du lieu d'où elle venait.

» Je laissai de l'argent et je retournai chez moi. L'enfant était chez la concierge ; on l'avait déjà dépouillée de ses misérables loques et revêtue d'une chemise et d'un petit sarrau d'indienne. Sa figure lavée, ses cheveux peignés lui donnaient un air moins farouche.

» — Et voici ce qu'elle avait au cou, Mademoiselle.

» C'était une médaille de la Sainte Robe de Trèves telle que les pauvres gens du pays en ont souvent.

» — C'est étonnant, ajouta la concierge, ordinairement ces Bohémiens sont de vrais païens, qui ne croient ni à Dieu ni à diable. Peut-être est-ce un enfant volé.

» — Quelle idée ! lui dis-je. Regardez-la donc, elle est brune comme sa mère, elle a, comme elle, des yeux noirs, longs, fendus, avec des cils admirables, des yeux orientaux... non, la pauvre femme avait mis cette médaille au cou de son enfant comme une amulette. Les superstitions sont de tous les pays. Comment s'appelle-t-elle?

» — Je ne le sais pas, Mademoiselle, elle a l'air de ne pas le savoir elle-même.

» — Ayez l'obligeance de la faire souper et coucher; demain, nous verrons.

» — La pauvre femme errante repose dans la terre, et l'enfant est ici. Elle ne parle point ; les domestiques la questionnent inutilement, en français, en allemand, elle ne répond pas : elle a l'air d'une biche effarouchée... je la laisse chez la concierge, en attendant que je prenne une décision. Si je la gardais ?.. qui sait ? elle s'attacherait à moi peut-être, j'aurais une espèce d'intérêt dans la vie ; et le soin de rendre heureux cet être abandonné m'occuperait... Quand on n'a rien à attendre pour soi-même, on peut se rattacher à la vie par autrui. Je verrai.

» C'est vu. Ce matin, je suis descendue chez la concierge ; le père et la mère étaient sortis, mais leurs cinq enfants étaient là, et j'ai vu qu'ils tourmentaient la pauvre petite vagabonde, comme dans une volière, les oiseaux tourmentent parfois un compagnon plus faible et plus

craintif. Ils la harcelaient de questions, elle ne répondait pas ; ils la tiraient par ses vêtements, elle les repoussait en silence... J'entendis l'aîné des garçons lui crier aux oreilles :

» — Veux-tu bien répondre, ou tu sauras pourquoi. Comment t'appelles-tu et d'où viens-tu ?

» — Oui ! d'où viens-tu ? crièrent les autres enfants en sautant autour d'elle et en la tirant par sa robe. Réponds donc ! méchante !

» Je parus à l'entrée de la chambre ; elle me vit, repoussa les enfants d'un bon petit coup de poing, et elle accourut vers moi et s'attacha à mes vêtements en levant sa tête charmante et en tournant ses yeux suppliants vers les miens. Je la soulevai de terre... aussitôt, elle jeta ses petits bras autour de mon cou, me serra de toutes ses forces et me dit tout bas, en hollandais :

» — *Draag my weg !* Emportez-moi !

» Je fus conquise : je la serrai à mon tour dans mes bras, je l'emportai comme une proie, comme un trésor plutôt... Elle est à moi; la destinée l'a jetée dans mon sein, je ne la laisserai pas échapper... Elle n'a pas eu peur de moi, comme Angélique : cette âme innocente a deviné le cœur sous la laideur du visage. Je t'aimerai, va !

» Le curé est venu aujourd'hui ; il m'a félicitée de ce qu'il appelle une belle action :

» — Le Seigneur vous récompensera, dit-il.

» — Je ne le pense pas, monsieur ; j'y ai pris trop de plaisir.

» — A la bonne heure, mais je persiste à croire que le bon Dieu vous octroyera ses grâces à cause du bien que vous faites. Cela lui va au cœur.

» — Je ne l'en empêche pas.

» — Il faudrait baptiser cette petite fille, *sub conditione*.

» — Comme vous voudrez, monsieur.

» Je ne voulais pas émouvoir de discussion à ce sujet.

» — Vous serez marraine, mademoiselle ?

» — Non monsieur. Vous savez que je n'ai pas de goût pour les cérémonies religieuses.

» — Mais, Mademoiselle, que vous a donc fait le bon Dieu ? Quel mal ?

» — Un grand : il m'a créée.

» — Ah ! Mademoiselle, la vie est pourtant un bien beau présent.

» Je ne répondis pas.

» — Comment appellerez-vous cette enfant ?

» — De mon nom, Faustine.

» — C'est bien : sainte Faustine est une vierge martyre, elle a sa place aux Catacombes, et on lit sur son sépulcre : *Faustine, vierge intrépide, Virgo fortissima.* La cérémonie sera pour demain, et au matin, je dirai la messe pour l'âme de sa pauvre mère.

» Voilà donc ma *Fausta* inscrite sur les registres de l'État civil et sur ceux de l'Église : ce n'est plus une paria, une bohémienne, c'est ma fille, mon trésor bien-aimé.

M. BOURDON.

(*La suite au prochain Numéro.*)

SUR LA PISTE

(SUITE)

« Vous avez en Petrus un pauvre partenaire, colonel, fit mademoiselle Collinet. Mais Jenny va revenir et vous aurez des bottes d'une belle force à parer cette fois ! Depuis votre dernière visite, la chère belle a fait d'étonnants progrès.

— Je l'avais prédit et je l'en féliciterai, mademoiselle. Et dire qu'Isabeau n'a jamais voulu manier un fleuret !

— Je l'en félicite ! parodia tout bas Gontran. »

Dans la bibliothèque, madame de Moirs et mademoiselle Joubert feuilletaient un album héraldique :

« C'est un ouvrage de prix, remarqua l'institutrice, et tous les connaisseurs l'envient à la bibliothèque de Loché ; il renferme toutefois quelques erreurs, prétend Jenny ; cette fille de vieille race en remontrerait à d'Hosier. Elle a le goût des parchemins comme l'abeille celui des fleurs.

— Tout au rebours de ma pauvre Isabeau qui dirait à peine l'âge du jeune Rohan et la devise des Montmorency. Mais en revanche elle sait par cœur Linné, de Jussieu, de Candole et tous les botanistes connus. Cette enfant a des goûts d'une simplicité par trop champêtre !

— Et je l'en félicite ! pensa de nouveau Gontran. »

Un bruit de voix qui se fit entendre dans la cour attira la mère d'Isabeau à la fenêtre : son fils, le garçonnet joufflu enfourchait un poney aux applaudissements des valets d'écurie.

« Ne laissez pas Henriot avec ces maladroits, Madame ! s'écria l'institutrice ; ils lui donne-



raient de mauvaises habitudes équestres. Un peu de patience : Jenny lui transmettra le précepte et l'exemple. Antiope, Penthésilée, Thamyris et Thalestris, ces fameuses reines des Amazones n'étaient que des palefrenières auprès d'elle. Elle adore le cheval, d'ailleurs, et ne manque ni un carrousel, ni une course à vingt lieues à la ronde !

— A la bonne heure ! applaudit le petit frère qui avait saisi cet éloge au trot en évoluant sous la fenêtre ; à la bonne heure ! ce n'est pas comme Isabeau qui ne saurait franchir un saut de loup et n'appliquerait pas un coup de cravache à la rosse la plus rétive.

— Décidément mademoiselle Isabeau est une femme incomprise dans sa famille » se dit Gontran en souriant.

Le soir réunit les divers hôtes de Loché au salon où Isabeau prouva que, inhabile aux exercices masculins, elle maniait, du moins, fort adroitement l'aiguille, la navette et le crochet. Si son père regrettait qu'elle ne sût ni attaquer en tierce ni parer par quarte, il appréciait du moins sa patience à faire, pour l'amuser, d'interminables parties de piquet. Si la mère eût aimé en elle plus de fierté nobiliaire, elle lui savait gré quand même de ses attentions filiales ; elle écoutait volontiers sa douce voix chanter de suaves mélodies et ses doigts mignons glisser sur le clavier comme un essaim d'oiseaux.

« Jenny néglige un peu le piano, constata l'institutrice ; elle lui préfère le violon et le violoncelle.

— Mademoiselle de Moirs joue-t-elle aussi du cor de chasse ? demanda Gontran qui se mordit les lèvres aussitôt cette impertinente apostrophe.

Sa tante le foudroya d'un regard. Heureusement mademoiselle Collinet n'entendit point malice à la question.

— Du cor ? répondit-elle naïvement ; mon Dieu non ! Seulement il lui est arrivé de sonner elle-même l'hallali à la dernière chasse de Goulêne, parce que le piqueur exténué manquait de souffle ; mais ce n'est pas son habitude et...

— Entends-tu, Isabeau, interrompit le petit frère ; entends-tu ? une demoiselle qui sonne l'hallali ! est-ce crâne ? tu n'en feras jamais autant !

— Et je l'en félicite ! pensa une fois de plus Gontran. »

Le trot d'un cheval fit tressaillir l'institutrice.

« Encore un visiteur ! pensa-t-elle ; véritablement c'est une grêle ! De ce qu'on autorise tout le monde à se trouver ici chez soi, ce n'est cependant pas une raison pour que chacun y tombe des nues à toute heure, sans crier seulement gare ! »

Le survenant malencontreux n'était pas un visiteur, mais un exprès du télégraphe.

La dépêche qu'il portait — remise à mademoiselle Collinet, sur un plateau d'argent — fut rapidement décachetée :

« Docteur a besoin de quelques jours pour se décider ; mais arriverons le plus tôt possible ; faire prendre patience aux de Moirs s'ils sont arrivés et bien recevoir les inattendus. Réponse inutile : changeons d'hôtel ce soir ; pas encore choisi l'autre gîte. Écrirai de nouveau. »

EUDOXIE.

Ainsi, mademoiselle Joubert n'avait pu voir de cette chère amie d'enfance qu'elle venait rejoindre de si loin, qu'une signature... qui n'était pas de sa main !

« Eh bien ! nous attendrons ! résolut-elle.

— Cependant, ma tante...

— J'y suis ! j'y reste ! conclut-elle s'appropriant un mot héroïque. »

Elle y resta vraiment, quoique un second télégramme annonçât un nouveau retard.

« Ah ! pensait-elle, si Eudoxie me savait ici, avec quel empressement elle accourrait en dépit de la médecine et du médecin ! »

Mais Eudoxie qu'on ne pouvait prévenir, puisqu'elle n'indiquait pas encore cette fois « l'autre gîte » Eudoxie ne savait pas Églantine *ici*... heureusement peut-être pour les illusions amicales de la vieille fille.

Celle-ci charmait les longueurs de l'attente en ajoutant, d'heure en heure, à *son Journal* des descriptions variées, des impressions nouvelles :

« Resplendissante contrée, écrivait-elle un soir ; » les antiques tourelles des nobles manoirs dressent dans l'azur intense leurs crêtes féodales ; » les parcs giboyeux et les forêts princières retentissent de l'aboiement sonore des meutes seigneuriales et...

— Ah ! mais non, je me trompe, reconnut-elle en s'interrompant ; la chasse n'est pas ouverte ; supprimons les meutes seigneuriales.

Elle supprima les meutes seigneuriales et poursuivit :

« Les mille bruits de la campagne en fête bercent l'âme rêveuse dans une symphonie enivrante. On entend de toutes parts le galop vertigineux des fougueux destriers emportant aux » fêtes voisines les jeunes seigneurs de cette noble contrée, le roulement continu des voitures » de gala où s'étalent fièrement l'aristocratie de » la naissance et celle de la fortune, les cloches » argentines des châteaux et des villas sonnant » les festins, etc., etc.

Quand elle se trouvait à bout d'énumérations, mademoiselle Joubert se tirait d'embarras volontiers par des et cætera.

« Aujourd'hui quelle riante variété de plaisirs » fins et distingués ! D'abord, cette rapide visite » à l'imposant château de Vinzelles tout bruissant, tout peuplé de cavaliers élégants et de

» femmes charmantes; pas une seule à marier, » malheureusement! Puis cette promenade en » bande joyeuse jusqu'à la Saône élargie et dé» bordée ! . On voulait mettre pied à terre, en face d'une île verdoyante enguirlandée de blancs nénuphars.

« Pas là ! pas là ! protesta d'une voix émue l'in» téressante mademoiselle Collinet; ce lieu fatal » me rappelle de trop poignants souvenirs. . » un ciel sombre, une bise d'hiver, la Saône gla» cée.., voilà le cadre exact. Une brillante jeu» nesse chaussée de patins s'ébattant sur la » glace... voilà le tableau vivant. Jenny, ma » Jenny bien-aimée, imprudente, téméraire même, » se risquant plus loin que personne... la glace » amincie craque et se rompt... Jenny pousse » un cri, un seul et disparaît sous les flots... voilà » l'horrible drame !..

— Et le dénouement? demandai-je fortement impressionnée.

« Cinq ou six braves sauveteurs dans l'eau gla» cée : l'un s'en tire avec un membre cassé, l'autre » avec le crâne fendu, un troisième y gagne » une fluxion de poitrine double et le garde» pêche s'y noie !..

— Mais Jenny, Jenny? insistai-je de nouveau.

« Jenny?... sauvée par un terre-neuve! Elle » n'avait laissé dans l'eau que ses patins.

— Et depuis?...

« — Elle en acheta d'autres et n'en patine que » mieux; elle prétend qu'il faut de petites leçons » de ce genre pour apprendre à discerner l'épais» seur de la glace. Oh! ma Jenny réunit les ap» titudes les plus variées, et fait en toutes cho» ses d'étonnants progrès.

» Nous n'en doutions pas, et cette jeune fille » accomplie, résumé brillant de toutes les per» fections demandées aujourd'hui à son sexe, » cette patricienne virile, artiste, audacieuse » ainsi qu'il est de grand air de se montrer au» jourd'hui, m'inspire une sympathie une admi» ration qui grandissent d'heure en heure..... Et » avec cela une si belle dot! une famille si bien » posée!... Oh! ce mariage pressenti, même » avant que je connusse l'existence de Jenny, ce » mariage assorti de tous points est écrit dans le » ciel favorable et se fera au premier jour. » Cependant, chose étrange! insondable mystère » d'homme! Gontran ne semble ni le désirer ni » même y songer!!..... Son attention sentimen» tale s'égarerait-elle ailleurs?... ses aspirations » tendres se fourvoieraient-elles dans des sen» tiers...

Toc! toc fit le doigt de la femme de chambre sur la porte.

Eglantine essuya sa plume et dit : Entrez.

« M. le colonel de Moirs demande à Mademoiselle la permission de se présenter chez elle » dit la femme de chambre en écartant la portière.

« Qu'il vienne donc ! »

La tante Eglantine, replaçant avec respect *mon journal* dans son tabernacle, disposa d'avance un fauteuil pour le visiteur et choisit pour elle-même un vieux trône à crépines d'or où elle s'étendit dans l'attitude majestueuse et distinguée d'une reine en réception de gala.

Le colonel entrait.

Il s'inclina silencieusement devant la vieille fille.

Eglantine attendait son entrée en matière.

Mais le brave soldat, naguère si parfaitement à l'aise sous le feu de l'ennemi, supportait moins bien le regard inquisiteur braqué sur son embarras. Il se troublait visiblement et s'en aperçut lui-même assez pour rougir de ce trouble; il prit donc héroïquement son parti et, par une brusque attaque, il fit brèche du premier coup.

« Mademoiselle, il se passe ici des choses graves que je ne dois pas vous laisser ignorer.

— Des choses graves?... ici?... Et en quoi, je vous prie, peuvent-elles m'intéresser, Monsieur?

— En ce qu'elles vous touchent de près.

— Veuillez donc alors m'en instruire. Je vous écoute.

— Voilà : Mademoiselle, la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui sont des freluquets aux ongles soigneusement limés et aux mains blanches. C'est là tout leur mérite... si mérite il y a. »

Le silence toujours interrogateur d'Eglantine sembla une approbation au colonel qui poursuivit :

« Ils roucoulent des romances, tapotent des sonates... et se jouent trop souvent de la réputation des femmes et du repos des familles... »

Eglantine ne comprenait pas encore et continuait de se taire.

« Les uns voltigent et papillonnent dans un monde inférieur; les autres s'élèvent plus haut dans leur folle présomption.

Eglantine eût dit volontiers :

« Avocat, passons au déluge! »

Elle se contenta de murmurer :

« Je ne devine pas en quoi me touche... »

Mais devant cette impassibilité, le calme forcé du colonel s'ébranlait dans ses bases et la teinte pourprée envahissant ses oreilles ne présageait rien de bon.

« Vous jouez fort bien la comédie, Mademoiselle, ou vous êtes d'une rare ingénuité.....

— Mademoiselle, votre neveu fait la cour à ma fille ! ! »

La foudre éclatant aux pieds de la malheureuse tante ne l'eût pas atterrée davantage.

Eh! quoi! son rêve héraldique et millionnaire allait-il donc se vaporiser comme une goutte de rosée au soleil?... Ses châteaux en Mâconnais s'effondreraient-ils au souffle d'une petite fille sans distinction, sans talents, sans aplomb, sans fierté, une sorte d'Estelle botanisant qui ne saurait sans doute édifier qu'une chaumière sur leurs ruines?

La tante de Gontran se dressa indignée sur

son trône de cuir gaufré, dans une attitude offensive :

« Expliquez-vous mieux ! fit-elle avec une froideur feinte.

— Je m'explique : Depuis quelques jours déja, je soupçonnais les intentions de ce..... jeune homme. Sa politesse raffinée, son hypocrite respect, ses attentions délicates pour ma femme, tout cela m'était suspect... dans certaines situations, Mademoiselle, on a l'épiderme susceptible, c'est une loi d'honneur. Sentinelle, prenez garde à vous ! me répétais-je !... et je prenais garde. J'ai donc parfaitement distingué ce..... jeune homme se faufilant, après dîner, parmi les ramures à travers lesquelles Isabeau et son frère venaient de disparaître. En avant, marche ! J'emboîtai le pas. Mes enfants s'étaient arrêtés au *rond point du chevreuil* sur un banc de gazon : la grande sœur regardait d'un œil l'ouvrage où son aiguille courait et de l'autre un *De Viris* ouvert sur ses genoux :

— Allons, courage, mon Henriot, disait-elle ; encore un effort et tu sauras ta leçon ; je vais te la répéter, écoute bien..

Mais le jeune drôle n'écoutait pas, et l'étude ne profitait qu'à Isabeau.

« Je perds mon temps avec toi, fit-elle découragée ; tu sais pourtant si je suis pressée : Monsieur le curé compte sur cet ornement pour dimanche ! viens au moins tenir mon écheveau, je t'en prie.

— Non ! non ! non ! sifflota le polisson en ricanant.

— Comment ! tu me refuses un si léger service ? tu ne veux pas tenir un instant cet écheveau ? Je ne pourrai jamais m'en tirer toute seule, cependant, il est si embrouillé ! tu ne veux pas ?

— Non ! non ! non ! traderidera lanlai..... ai..... aire !

— Veuillez m'accepter pour dévidoir, Mademoiselle, fit tout à coup votre..... neveu émergeant d'un massif absolument comme par hasard. »

Ma candide enfant qui ne voyait pas autre chose en ce.... jeune homme qu'un simple dévidoir, en effet, allait ingénument lui confier son écheveau lorsque j'apparus !

« Mais Monsieur, interrompit enfin la tante rassurée, de ce que mon neveu s'est montré envers vous et les vôtres, respectueux et poli comme devait faire un homme bien élevé, je ne vois pas qu'il en faille conclure fatalement à une passion qui n'aurait, d'ailleurs, rien d'offensant pour vous.

— Il ne m'est pas encore venu en tête, croyez-le, qu'on ose venir soupirer aux pieds de mademoiselle Isabeau de Moirs, ma fille, sans avoir un nom acceptable à lui offrir ! Seulement, ma délicatesse, mon honneur, me font un devoir d'éclairer le terrain avant de permettre à qui que ce soit d'y aventurer le pied... or, s'il pousse sur ce terrain quelques fleurs qu'on appelle qualités et vertus, il est d'ailleurs complètement stérile... ma fille, Mademoiselle, est, comme vous avez pu le voir, jeune, jolie et bien élevée, mais... sans dot ! Et maintenant qu'on se le dise et qu'on se le redise ! Nul n'accusera jamais le colonel de Moirs de cette vilaine ruse de guerre qui consisterait à cacher sa pauvreté ! »

« Mademoiselle Joubert, mademoiselle Joubert ! » criaient plusieurs voix dans le corridor.

Cette interruption tira heureusement la vieille fille d'une situation délicate. Abandonnant sa royale attitude, elle retrouva une vivacité juvénile pour s'élancer vers la porte et l'ouvrit avec un soupir de soulagement.

« Encore un télégramme ! annonçaient les survenantes. Mademoiselle Collinet avait lu la dépêche à madame de Moirs qui l'avait lue à sa fille qui l'avait lue à son frère, qui voulait la lire à tout le monde et cette dépêche disait :

« Quitterons l'hôtel du Nord demain soir pour
» nous rendre aux eaux sans retourner à Loché.
» Y bien recevoir qui s'y présentera. Amitiés
» aux de Moirs s'ils s'y trouvent déjà. Qu'ils en
» fassent eux-mêmes les honneurs avec vous et
» se souviennent qu'ils y sont chez eux.

» EUDOXIE. »

Enfin ! murmura Églantine, j'ignore où ils seront après-demain ; mais je sais où les trouver demain !

Puis, comme la vice-châtelaine obéissant à ses instructions l'invitait à prolonger son séjour à Loché :

« Merci, répondit-elle, nous partirons demain pour Lyon ou plutôt pour l'hôtel du Nord. »

Gontran parut étonné.

Le colonel se mordit les lèvres et la moustache ; mais le rayonnement d'une conscience sûre d'elle-même et d'une fierté satisfaite jaillit de ses yeux vifs.

L'Hirondelle rasait légèrement les eaux calmes de la Saône ; le blanc panache de vapeur lancé par sa noire cheminée éparpillait ses flocons légers dans un ciel bleu, et les parcs baignant leurs chevelures embaumées dans la rivière, les jardins y trempant leurs bordures fleuries imprégnaient l'onde paisible de suaves senteurs. Dans les salons du vapeur, un valétudinaire sommeillait à demi-enfoncé dans les coussins des divans, quelques voyageurs de commerce se faisaient servir des rafraîchissements sur des tables à bords relevés où les verres et les flacons glissaient circulairement, et deux dames touristes dissertaient sur la manière de manger à Florence et de dormir à Venise.

Les autres passagers épars sur le pont s'y livraient, chacun suivant ses goûts, au repos, à la flânerie ou à l'agitation. Ici un faux artiste à barbe inculte et à chapeau de brigand dessinait,

la pipe aux lèvres ; un vieux prêtre disait son bréviaire en marchant ; un ancien militaire enseignait à son caniche la science du port d'armes. Là, une douairière plus jeune que son âge, se faisait lire par sa femme de chambre une analyse des modes nouvelles ; un géologue en tournée passait en revue le contenu de sa boîte ; une religieuse, les yeux baissés, égrénait son rosaire ; et des enfants rieurs s'appelaient bruyamment, se cachaient, se poursuivaient, s'atteignaient, jouaient beaucoup et se battaient un peu à travers le mouvement général.

Gontran suivait des yeux la spirale de vapeur, les villas aux toitures italiennes, les clochers aux flèches de pierre, les bourgades et les cités qui semblaient fuir avec les rives. Thoissey, un peu reculé dans les terres, excita sa curiosité sans la satisfaire ; Villefranche lui sourit en plein soleil et à partir de Trévoux les enchantements du rivage le captivèrent tout entier ; à peine s'aperçut-il qu'une dame prise du mal de rivière avait besoin de secours à côté de lui et qu'un individu suspect, un *faiseur de porte-monnaie*, sans doute, la serrait de fort près.

Églantine observait, étudiait, comparait. Bien que ses désirs ambitieux fussent maintenant fixés, bien qu'elle nommât dans le secret de son cœur l'épouse qui devait enorgueillir Gontran, elle s'avouait qu'un obstacle à ce mariage pouvait surgir : et tout en poursuivant son but, elle ne s'interdisait point l'école buissonnière, cette battue en tapinois, qui lui ménagerait des ressources en cas d'insuccès.

Elle n'accorda qu'une attention fugitive à quelques groupes féminins sans cachet ; d'autres en avaient trop au contraire, et son regard s'en détourna ; un clan, retranché dans un dédaigneux à parte, lui sembla digne d'intérêt : c'était une famille anglaise, le père, la mère, six filles, deux garçons avec une suite variée de précepteurs, d'institutrices et de demoiselles de compagnie. Un médecin attaché à cette migration, l'assurait contre les exhalaisons malsaines des terres étrangères, les accidents de voiture et les empoisonnements des tables d'hôte.

« Est-ce une troupe ambulante de clowns et de comédiens ? demanda un petit homme au sourire moqueur, mis en verve par les costumes quelque peu excentriques des insulaires.

— Taisez-vous donc, mauvais plaisant ! ce sont les Thomson de Londres ! s'ils vous entendaient et qu'ils me vissent causer avec vous, ils me retireraient leur clientèle et j'y tiens ! Additionnez : douze barriques de Beaune, autant de Nuits, autant de Beaujolais tous les ans, sans compter le Seyssel pour la cuisine et la chartreuse première qualité !

— Diable ! vous m'en direz tant...

— La maison Chaine leur expédie de Lyon des fourgons de marchandises à tout changement de saison ; et, quand ils passent un mois chez nous, il faut louer d'avance cinq ou six loges aux Célestins pour chaque soirée.

— Diable ! fit de nouveau le petit homme maigre avec une admiration bien jouée.

— Ces grandes filles blondes et roses qui sont jolies comme vous voyez, malgré la longueur de leurs dents, apporteront chacune dans leur tablier, le jour de leur mariage, de quoi payer tout un vignoble, savez-vous ? C'est sûr, solide, honnêtement gagné ; il n'y a ni fous, ni somnambules dans la famille, et sur la place de Londres, je connais plusieurs lords qui en feraient volontiers des ladies... Avis aux amateurs. »

L'avis saisi au vol par la tante Églantine fermenta dans sa tête ainsi que le raisin mis en cuve... Mais comment aborder ces étrangers sans une présentation préalable ? s'insinuer dans leur confiance ? savoir où ils allaient etc., etc.

C'est à ce moment que les et cœtera se multipliaient sur ses lèvres !

Perplexe et ne pouvant consulter qu'elle-même, mademoiselle Joubert établit machinalement l'harmonie entre ses mouvements physiques et l'agitation de son esprit et se mit à parcourir le pont d'un pas fébrile

« Si au moins cette mère de famille exotique se trouvait mal, pensait-elle, je pourrais lui présenter des sels... et même des sels an glais... d'ailleurs cette femme robuste n'aura jamais la complaisance de se pâmer ! Si quelque étincelle de cigare enflammait la robe légère de ses filles, je me dévouerais pour l'éteindre.. Si les petits frères qui cherchent à déjouer la surveillance avaient l'esprit de choir dans l'eau, j'avertirais la famille et cela m'en rapprocherait favorablement ; mais rien ! pas un accident, pas un incident ! pas une anicroche !.. Ces gens-là sont assurés contre l'imprévu, parait-il ! »

Dans sa préoccupation et malgré l'ardeur croissante du soleil, la tante Églantine oubliait d'ouvrir son ombrelle bordée de rose : elle la tenait même le bras droit tendu, piquée sur le parquet et s'en servait comme point d'appui tandis que sa main gauche reposait sur sa hanche.

Cependant, les petits insulaires aux jambes nues suivaient d'un regard envieux les ébats des autres enfants... l'aîné remarqua l'inattention de son précepteur plongé dans une lecture ; le second inventa la perte d'un jouet pour le faire chercher par sa bonne, et tous deux échangeant des signes d'intelligence gagnèrent un peu de terrain : le précepteur lisait encore ; la bonne cherchait toujours... Les deux espiègles s'éloignèrent davantage, rougissant d'espoir. Ils se retournèrent... le précepteur s'absorbait de plus en plus ; la bonne furetait de mieux en mieux. Quelques pas de course ou plutôt quelques bonds de chat sur la pointe du pied, pour qu'on les entendît moins, portèrent les fuyards jusqu'à la bande enfantine dont l'animation arrivait au

délire; ils y entrèrent sans résistance malgré les divergences de l'accueil :

« Vive John Bull ! criaient les uns.

— A bas l'Angleterre ! ripostaient les autres. »

Et les lazzis, les hourras, les rires et les taloches s'entrecroisaient activement. La petite guerre commença, moitié par plaisanterie, moitié pour tout de bon; les projectiles les plus variés contrarièrent les allées et venues des passagers qui protestaient: on vit des oranges et des pommes servir à la balistique et une balle de caoutchouc creva, la page que tournait la femme de chambre, juste à l'article chignons. Déjà même des combats singuliers se produisaient parmi la mêlée générale.

Et les deux exemplaires de John Bull prouvaient leur supériorité en l'art de la boxe à deux naturels de Fleury, quand le papa de ces deux indigènes humiliés surgit pour résoudre la question comme le *Deus ex machina* qui dénoue les tragédies.

Et la tante Églantine, calme au sein de l'orage, dont les mugissements ne frappaient même pas son oreille, la tante Églantine demeurait appuyée sur son ombrelle doublée de rose, de laquelle le manche indiscret barrait quelque peu le passage aux combattants.

Cependant la retraite s'effectuait en bon ordre et les Anglais ne lâchaient pied qu'à reculons, offrant encore aux projectiles de l'ennemi une poitrine vaillante criblée par les croûtes de pain, les bouts de bougie, les toupies hors de service et ces objets bizarres familiers aux poches enfantines de tous pays... Mais les jeunes fils d'Albion relevaient encore leurs fronts avec l'audace de la valeur protestant contre le nombre, quand soudain, ô changeants hasards de la guerre ! ces fronts orgueilleux s'abattirent dans la poudre.

L'ombrelle doublée de rose où s'étaient empêtrées les petites jambes nues causait seule ce désastre !

Elle en fut bien punie en s'abîmant elle-même sous le poids des vaincus, le manche en morceaux, les baleines tordues et la doublure lacérée ! c'était justice.

Le père, la mère, les sœurs, les précepteurs, les institutrices et les bonnes se précipitèrent d'un même bond sur le champ de bataille... Mais Églantine, devançant leur sollicitude, s'écriait avec joie :

« Enfin ! je tiens mon accident ! »

Puis, ramassant pêle-mêle les blessés de toute nature, elle jetait avec ostentation les débris de l'ombrelle doublée de rose par dessus le bord ; et d'une main sûre étanchait le sang des petits nez qui s'étaient heurtés dans leur chûte.

Cela valait une présentation; l'entrée en matière suffisait, et mademoiselle Joubert mit à profit le reste du voyage : aux Folies-Guillot, elle questionnait déjà la mère de famille étrangère; à l'Homme de la Roche, elle l'appelait chère madame; et devant l'île Barbe, elle lui demandait son adresse à Londres !... Enfin, quand l'Hirondelle reploya ses ailes au terme de son vol, elle avait pris sur les insulaires assez d'empire pour les entraîner à l'hôtel du Nord avec elle et Gontran.

Elle pressentait donc, en achetant cette ombrelle doublée de rose, qu'elle rentrerait bientôt dans son avance de fonds ?

Mais les formalités de la douane, les difficultés du chargement compliqué de tant de personnes et de tant de colis dévorèrent un temps précieux; puis un cocher se trompant d'adresse fourvoya toute la caravane dans une fausse direction; un embarras de voitures l'attarda sur la place des Terreaux; et enfin, le soir venait, quand elle se croisa dans la cour de l'hôtel avec une voiture emportant vers la gare un homme de haute stature, une femme en riche costume de voyage et une jeune fille que mademoiselle Joubert effleura d'un regard sans intérêt.

Laissant à Gontran les soins de l'installation, elle demanda aussitôt madame de Moirs.

« Au numéro un, répondit laconiquement le domestique ; madame désire y aller ? »

Églantine qui, effectivement ne désirait pas autre chose, se fit immédiatement conduire à cette chambre.

Elle y frappa d'une main fiévreuse. Aucune voix ne dit : entrez.

Elle frappa une seconde fois plus fort, puis une troisième fois plus fort encore... même silence.

Une femme de chambre de l'hôtel traversait le couloir; elle l'arrêta au passage :

« Madame de Moirs est sortie ?

— Elle est partie, madame, partie à l'instant même avec monsieur et mademoiselle. Vous avez dû les rencontrer dans la cour. »

Et de fait, la rencontre avait eu lieu ! mais la voix du cœur, au lieu d'en avertir Églantine, était demeurée stupidement muette. Elle a parfois de ces bizarres caprices, tout comme la voix du sang.

Consternée, mademoiselle Joubert dut s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas chanceler.

« Et... savez-vous où se rend la famille de Moirs ?

— Non, mais quelqu'un de la maison renseignera sans doute madame à cet égard.

Le soir tombait; les baigneurs frileux regagnaient leurs logis temporaires; et, dans chaque hôtel d'Uriage, les salons s'éclairaient, se préparaient et se remplissaient comme autant de casinos.

Une calèche s'arrêta devant l'hôtel du Dauphiné. Au bruit des roues, quelques fenêtres s'étaient ouvertes, et des visages curieux se penchaient au dehors pour examiner les nouveaux venus, car la saison étant un peu tardive

cette année-là, les gens de plaisir attendaient impatiemment du renfort.

Le jeune homme qui sauta lestement à terre sembla tout d'abord justifier leurs espérances ; mais la dame anguleuse et mûre qui s'appuyait sur son épaule pour franchir le marche-pied, parut à chacun un malade pour tout de bon.

Il n'en était rien, cependant : mademoiselle Joubert, en suspension d'hostilités avec son commencement de catarhe et son naissant rhumatisme, se portait bien alors, en dépit de la fatigue commençant à la gagner.

« C'est ici, demanda-t-elle au maître de l'hôtel accouru à sa rencontre, c'est ici qu'est descendue la famille de Moirs ?

— La famille de Moirs ?.. répondit le gros homme se grattant la tête d'une main et tenant son bonnet de l'autre ; la famille de Moirs ?.. connais pas... attendez dònc... non, par ma foi ! ce nom-là ne me dit rien... Mais ma bourgeoise aura peut-être meilleure souvenance. Phémie, Phémie, écoute donc un peu, voir.

Phémie tança vertement son seigneur et maître sur son manque de tête, les de Moirs étant des hôtes à ne pas oublier, bien qu'ils eussent passé quelques heures à peine à l'hôtel : après un premier bain, madame de Moirs avait décidé que, positivement, ces eaux-là lui seraient contraires ; et, pour le moment, elle essayait celles d'Allevard, hôtel des Bains.

Gontran qui ne voyait nullement l'opportunité d'un steeple-chase prolongé davantage, entendit cette nouvelle avec indifférence, et crut naïvement que sa tante s'en tiendrait là.

« Elle voudra sans doute se reposer ici de sa course au clocher, pensait-il ; et j'aurai le loisir d'enrichir mon album. »

Mais il perdit rapidement cette illusion, hélas ! Deux jours après, un brusque détour de la route où il roulait depuis quelque temps, lui laissait apercevoir le clocher neuf d'Allevard, la cité celtique envahie jadis par les Sarrazins qu'en chassait plus tard l'évêque Izarn. Ces belliqueux vaincus ne s'étaient pas laissé battre sans résistance, toutefois ; et, longtemps réfugiés dans les grottes inaccessibles, hantées encore par leur souvenir, ils s'y survivent encore par d'héroïques légendes.

Bien des générations passèrent ; et des conquérants pacifiques, les moines de Cluny, pénètrèrent à leur tour dans la contrée où se répandit aussitôt le parfum de leurs vertus. Ils y fondèrent au pied de Brame-Farine, le monastère de Saint-Pierre et ouvrirent là une école de science et de charité dont les bienfaits se multiplièrent jusqu'à ce qu'un évêque de Troyes détruisît la sainte maison.

Quelques débris de fortifications, ici la base d'une tour, plus loin l'angle d'une muraille, sont les seuls vestiges du moyen-âge encore visibles dans la cité des moines, des Sarrazins et des Gaulois. L'industrie, toutefois, y est restée debout lorsque y tombaient les hommes et les choses ; et les inimitables fers d'Allevard, déjà célèbres avant que les Commentaires de César les eussent vantés, les fers d'Allevard qui fournissaient à la Gaule ses fulgurantes épées, se prêtent aujourd'hui encore à d'innombrables usages.

Comme à Uriage et comme à Lyon, Églantine en débarquant, produisit la question qui tournait au refrain...

« Parfaitement, madame ! répondit en se rengorgeant le factotum de l'hôtel, nous avons la famille de Moirs, maîtres et valets, couchée tout au long sur nos registres. Voulez-vous voir :

1° Monsieur Jean-Eusèbe-Nicanor-Anatole de Moirs, du châteaude Loché (Saône-et-Loire), soixante-deux ans...

— C'est bien, c'est bien, je m'en occuperai à son tour. Quant à présent, c'est sa femme que je cherche. Puis-je la voir ?

— Parfaitement ! c'est-à-dire, madame pourrait la voir si elle était visible ; mais...

— Mais ?

— Madame de Moirs n'est que rarement visible chez elle. Sa maladie exige des distractions variées et... on en a ici tant qu'on en veut, des distractions variées !

L'ombrelle doublée de rose eût tourné d'impatience dans les mains d'Églantine, si l'ombrelle doublée de rose n'était pas allée où vont les neiges d'antan... mais une ombrelle doublée de vert la remplaçait alors, et ce fut elle qui interrompit de trois coups secs, frappés sur le parquet, les digressions du narrateur :

— Je demande à parler immédiatement à madame de Moirs.

— Parfaitement ! j'ai compris. Madame pourrait se donner ce plaisir si elle se rendait pour l'heure aux ruines de Saint Hugon.

— Voulez-vous dire que madame de Moirs s'y trouve en ce moment ?

— Parfaitement ! à moins qu'elle ne soit au bord du lac du Collet... ou bien encore en pleine vallée du Grésivaudan, car madame de Moirs change souvent d'avis et quand elle part pour le nord, c'est souvent au midi qu'elle arrive.

Le dépit d'Églantine se lisait sur son visage.

« Que madame veuille bien patienter, reprit le factotum ; la famille de Moirs et le prince de Sorgues, la marquise de Chelles, les barons de Vaux qui l'accompagnent rentreront aujourd'hui ; c'est forcé : ils ont demain grand déjeuner au Jardin Anglais avec toute la finance de la Terrasse et toute l'aristocratie du Louvre. »

Églantine se calmait un peu. Elle espérait que sa noble amie rentrerait diner et fit pour elle et ses illustres compagnons une toilette qui étonna Gontran.

Mais le premier coup sonna sans que les promeneurs parussent ; le second coup ne les ame-

na pas davantage et leurs couverts nombreux demeurèrent sans emploi quand on servit le repas.

A la table voisine deux femmes dînaient seules.

L'une âgée, ridée, voûtée n'avait absolument que ces titres à l'attention d'Églantine. L'autre, d'un type étrange et d'une rare beauté, l'intrigua immédiatement. Dans ses cheveux aile de corbeau, tranchait une rouge fleur de grenadier; une écharpe de dentelle était fermée sur sa poitrine d'un blanc de neige par une merveilleuse étoile de diamants; et ses bras comparables à ceux de la Vénus mutilée, se montraient nus jusqu'à l'épaule avec un éclatant relief sur sa robe de velours noir.

« Quelle toilette! murmurait Gontran, quelle toilette pour dîner en tête à tête avec une commensale qui s'attache la serviette sous le menton! »

« Quelle toilette! pensait tante Églantine éblouie; quelle distinction! quelle race!.. c'est pour le moins une duchesse millionnaire. Les domestiques s'empressent autour d'elle avec obséquiosité; tout l'hôtel semble à ses ordres! Mais... je ne me trompe pas... on l'appelle mademoiselle! »

Puis elle ajouta tout haut :

« Entends-tu, Gontran, c'est une demoiselle! une demoiselle à marier, mon ami!

— Eh! bien, ma tante, que nous importe?

— Cela nous importe beaucoup, étourneau! se confia tout bas la tante en éveil; cela nous importe tout à fait, car s'il faut renoncer à Jenny... et même peut-être, comparaison faite des deux femmes et des deux fortunes...

— Quelle est donc cette ravissante personne? demanda-t-elle au factotum qui passait près d'elle.

— Cette ravissante personne?.. mais c'est la signora! comment! madame ne connaît pas la signora?... Impossible! tout le monde connaît la signora!

Églantine, confuse de se montrer moins bien renseignée que tout le monde, n'osa pas insister et s'en tint à son admiration première.

La fatigue l'accablait, cependant, et le sommeil la gagnait! Elle fit bonne contenance une heure encore; puis, n'en pouvant plus, elle monta se coucher; mais ce ne fut pas sans avoir écrit à madame de Moirs quelques pages d'un pathos héroïco-sentimental où son séjour à Loché, sa poursuite à Lyon, sa déception d'Uriage, et ses sentiments actuels étaient reproduits plus que suffisamment à l'aide d'épithètes expressives et de et cœtera nombreux. . . . . .

Ce factum, remis le soir même à la fuyante Eudoxie pour la préparer aux émotions du lendemain, préviendrait une nouvelle fugue et assurerait enfin la rencontre désirée.

Le sommeil qui avait taquiné la vieille demoiselle toute la soirée, s'enfuit avec une espièglerie nouvelle dès qu'elle eut la tête sur l'oreiller. Chaque roulement de voiture, chaque bruit de voix la faisait tressaillir... Voilà Eudoxie et son Jean et sa Jenny! pensait-elle; ô Jenny, Jenny, êtes-vous aussi belle, aussi fière, aussi princesse que la signora?..

La signora et Jenny, Jenny et la signora prolongeaient son insomnie... elles s'effacèrent peu à peu, cependant, derrière un tourbillon confus de péris, d'almées et de mandarines; puis les vagues silhouettes de Peau d'Ane, de l'adroite Princesse et de la fée Urgèle portées sur un nuage s'approchèrent du lit... s'inclinèrent doucement... soufflèrent sur les yeux de la tante Églantine... et la tante Églantine se mit à ronfler! qu'on lui en garde le secret!

Heureusement Eudoxie et sa bande qui rentraient pour souper, ne pouvaient entendre ce ron ron féminin et ne s'en doutèrent pas.

« Grand Dieu! comme j'ai dormi tard! s'écriait mademoiselle Joubert s'éveillant le lendemain au premier coup du déjeuner. Étais-je donc si fatiguée? décidément je vieillis. Il est plus que pressant de marier Gontran... peut-être l'an prochain une campagne comme celle-ci me serait-elle impossible..... »

Elle s'habilla soigneusement. N'allait-elle pas déjeuner avec les de Moirs, le prince de Sorgues, la marquise de Chelles et les barons de Vaux?... Ces barons de Vaux l'inquiétaient... sur les deux, il y en avait au moins un de célibataire, sans doute..... à notre époque, on se marie si peu!... Après tout si Jenny s'acheminait vers la baronnie de Vaux ou la principauté de Sorgues, on pourrait se renseigner sur le compte de la Signora, l'étudier, lui plaire, etc., etc., etc.

Au troisième et cœtera la porte s'ouvrit sans que l'on eût frappé; une fille de service entrait dans la chambre étourdiment :

« De la part de madame de Moirs! » fit-elle en remettant à mademoiselle Joubert un pli cacheté.

La vieille fille le saisit d'une main tremblante.

« Eudoxie! Eudoxie! pensa-t-elle, ma lettre l'a bouleversée de joie! elle épiait mon réveil avec impatience! elle n'a pu tarder davantage à me souhaiter la bienvenue... Elle m'attend! Elle m'appelle!... J'accours, Eudoxie, j'accours!!

Eglantine décacheta pourtant la lettre et la parcourut des yeux, ce qui ne fut pas long, car elle était écrite dans le même style que les télégrammes de Loché:

« Touchée aux larmes d'une pareille poursuite.
» Admirable! légendaire!! unique!!! ce serait
» de l'acharnement si ce n'était du surhumain.....
» Incomparable amie! .

» Impatiente de recevoir tes effusions; mais
» obligée de partir immédiatement pour deux
» jours! On devait déjeuner ce matin au Jardin-
» Anglais, la marquise de Chelles en a décidé au-
» trement et moi aussi. Nous nous rendons avec le
» prince et les barons au pic de la Pyramide... ou

» bien à la vallée du Gleyzin ; en route on décidera.

» Désespérée de ce retard ! mais impossible de » manquer à des engagements antérieurs ! circonstances obligent.

» Promène-toi en m'attendant. A bientôt.

» EUDOXIE »

« Hommages de mon mari, respects de ma » fille. Un bonjour de ma part à ton neveu. »

(*La suite au prochain Numéro.*)

M. BOUROTTE.



L'ORAGE

Sous un voile aux tons roux, cachant sa morne face,
Le soleil ne répand que des rayons brisés;
Et les nuages gris qui roulent dans l'espace
Promènent leur grande ombre au flanc des monts boisés.
Un souffle ardent et lourd, dans les gorges profondes
Circule, murmurant des menaces de mort;
Et, sous le frêle esquif, sentant bondir les ondes,
Les pêcheurs effrayés cherchent l'abri du port.

Des sillons enflammés déchirent le ciel sombre;
Une lointaine voix gronde au plus haut des airs,
Descend, tonne, mugit.., et ses éclats sans nombre
Se mêlent continus aux flammes des éclairs.
Entr'ouverts et béants, les rapides nuages
Précipitent les flots que font jaillir leurs chocs;
L'aquilon siffle, hurle ! et des efforts sauvages,
Sur la crête des monts, déracinent les rocs.

Les terreurs de la nuit vont s'abattre livides;
Au sommeil caressant, nul œil ne cèdera;
Les esprits destructeurs, de ruines avides,
Commandent à l'orage... et l'orage entendra...
Où sont les épis d'or et les grappes vermeilles?
Et les rameaux pliants où pendaient les fruits mûrs?
Où sont les nids d'oiseaux et les ruches d'abeilles?
Le toit de l'ermitage et ses fragiles murs?...

La cloche au son voilé, dans la flèche de pierre,
Balance avec lenteur son hymne grave et doux;
Près du cierge bénit qu'allume la chaumière,
Les femmes, en priant, se traînent à genoux.
A la voix du Très-Haut qui remplit l'étendue,
Le méchant, dans son âme, entend crier la peur...
Sur son front orgueilleux la mort est suspendue
Et sa lèvre qui tremble a dit : « Pitié, Seigneur ! »

Dans le ciel apaisé, la lumière splendide
S'élancera demain de sa couche d'azur;
D'autres épis vont naître au champ désert et vide;
D'autres fleurs ouvriront un calice plus pur.

. . . .

Ainsi lorsqu'en nos cœurs les tempêtes du monde
Ont broyé la tendresse et déchiré l'espoir,
Après l'ardente lutte en blessures féconde,
Nous rendrez-vous, Seigneur, le calme d'un beau soir?

MÉLANIE BOUROTTE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

BEURRE D'ANCHOIS

Une demi-douzaine d'anchois ; lavez-les bien, pilez et passez les chairs, sans les assaisonner ; maniez ces chairs réduites en purée avec autant de beurre. On sert le beurre d'anchois sur des tartines ; on en met sous les beefsteks ou sous le filet de bœuf.

—

PATÉ A LA CIBOULETTE

Faites faire un hachis avec du bœuf cru et blanchi, du persil, des ciboules, des épices ; ajoutez-y de la moëlle de bœuf, de la mie de pain trempée dans du bouillon, des parures de truffes et des champignons hachés.

Faites deux abaisses de pâte, celle de dessous plus forte, celle de dessus plus mince, dressez votre hachis, couvrez-le de bardes de lard et de tranches de citron, couvrez avec la seconde abaisse.

Mettez au four, et servez chaud.

—

CHOUX VERTS A LA NORMANDE

Faites-les bouillir à l'eau salée, égouttez-les, faites-les cuire dans le beurre et faites-leur boire, petit à petit, un ou deux verres de bonne crème. Très simple et très bon.

REVUE MUSICALE

Les Contes d'Hoffmann, par Jacques Offenbach. — *La Fille de Jaïre*, par madame de Grandval.

Quoi qu'en ait dit un éminent critique de la presse musicale, ce n'est pas la première fois que l'imagination d'un musicien a été séduite par les bizarres conceptions du conteur Hoffmann.

De 184... à 1850, une jeune femme, d'un très grand talent, possédant une surprenante facilité d'improvisation, s'était éprise des nombreux sujets que lui offrait l'ouvrage du littérateur allemand.

Organiste de la cathédrale de Meaux, mademoiselle Juliette Dillon fut enlevée prématurément à l'art et à sa famille dont elle était l'espoir, lors du choléra qui, en 1854, fit de si nombreuses victimes à Paris.

Sa traduction des *Contes d'Hoffmann*, pour le piano, fut une œuvre relativement considérable, étant donnés l'âge de l'auteur et les difficultés matérielles qu'avait à vaincre une jeune fille sans fortune, glanant péniblement, dans le champ aride du professorat, de quoi subvenir à ses besoins.

Elève de Berlioz, qu'avec raison elle admirait, on trouve dans sa musique ces tendances de rénovation et d'émancipation, que ce maître eut tant de peine à faire accepter de son vivant aux partisans de la routine, et que, plus tard, Richard Wagner devait pousser jusqu'à l'excès.

On devine aisément combien la jeune musicienne, à son début, dut rencontrer encore plus de difficultés que l'illustre auteur des *Troyens* pour faire admettre des tentatives et des audaces qui tendaient à entraîner l'art en dehors des formules consacrées. Aussi, tel un météore qui jette sa flamme, éblouit un instant, puis s'efface, la pauvre Juliette, effleurée par l'aile de la mort, vit s'éteindre avec elle l'étincelle sacrée dont Dieu marque au front tous les grands artistes. Son œuvre est là pourtant, tombée dans cet abîme qui se nomme l'oubli, sans qu'il se soit trouvé un ami qui pût en arrêter la chûte. Un jour peut-être, qui sait, l'un des rares exemplaires des *Contes d'Hoffmann*, moisi dans quelque bibliothèque et recueilli par quelque savant musicologue, aura-t-il acquis une réelle valeur sous sa couche de poussière, et sera-t-il proclamé, discuté et mis en exécution ? Justice tardive ! qui rendra à l'éminente organiste la place qui lui est due parmi les musiciens de notre époque. Elle y a droit, quelque restreinte que puisse être cette place.

Si nous nous sommes attardés dans ces sentiers rétrospectifs, c'est que mademoiselle J. Dillon a ici même, avant nous, tracé d'une plume sûre et autorisée des chroniques, des conseils, des causeries musicales dont le principal mérite était une compétence indiscutable. Nos abonnées, du moins quelques-unes, peuvent encore se souvenir que la *Revue musicale* de ce journal fut inaugurée avec le concours de cette musicienne distinguée.

En nous demandant pourquoi Offenbach avait choisi ce fantastique sujet pour affirmer définitivement son talent lyrique, nous ne pouvons nous empêcher de faire un rapprochement. Les *Contes d'Hoffmann*, deux fois préférés par deux compositeurs de mérite, quoique d'un genre bien opposé — l'orgue et l'opérette — auront été, à vingt-six ans de distance le *chant du Cygne*, pour le vétéran, comme pour la jeune adepte de l'art.

La partition dernière de J. Offenbach a réalisé ses suprêmes espérances, par un franc et légitime succès.

Il faut regretter, cependant, que les auteurs du libretto n'aient pu donner au compositeur une traduction plus exacte du caractère et de la vie d'Hoffmann.

Homme charmant, esprit original, tour-à-tour magistrat ou artiste, selon les caprices de la fortune, ce conteur émérite n'a jamais été l'aventurier, le bohême, le Don Juan de brasserie, tel qu'il a été dépeint par certains biographes. Le musicien et le public y eussent gagné, selon nous, si MM. Jules Barbier et Michel Carré, au lieu de reprendre la donnée inexacte de la pièce de l'Odéon, — œuvre de jeunesse de M. J. Barbier, — se fussent rapprochés davantage de la vérité historique.

Les pages où Offenbach a pu réellement élargir son style, élever sa muse et sortir de son cadre habituel, sont encore nombreuses. La plus décisive, vraiment belle et saisissante entre toutes, est celle du trio, dont l'andante :

D'épouvante et d'horreur...

a causé une émotion indescriptible.

Le *Chœur des Etudiants*, dans lequel se trouve un chant populaire des bords du Rhin, est d'une facture hors ligne.

Avec cela, des romances, barcarolles, couplets délicieusement jolis, d'un style fort original, ont tous été acclamés par de chaleureux bravos. —

Une autre solennité du plus haut intérêt, aura aussi occupé une importante place parmi les grandes manifestations musicales de la saison.

L'œuvre couronnée de madame de Grandval et de M. Paul Collin : *La Fille de Jaïre*, a été exécutée au Conservatoire, par les membres de l'orchestre et des chœurs de la *Société des concerts*, et de l'Académie nationale de musique, sous la direction de M. Altès. En nommant le premier chef d'orchestre de l'Opéra, c'est déjà dire que l'exécution a été magnifique. Celle des soli, non moins irréprochable, était confiée à M. Bosquin de l'Opéra, M. Lauwers et madame Brunet-Lafleur. La grande salle du Conservatoire avait peine à contenir l'élégant auditoire qui s'y pressait en foule.

On se souvient que *la Fille de Jaïre* remporta, l'an dernier, le « Prix Rossini, » sur quarante-deux concurrents. L'auteur du Poème avait obtenu pareille distinction, aussi à l'unanimité. La valeur de cette œuvre justifie complètement ce double verdict.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que le « Prix Rossini » est spécialement un prix de mélodie.

Madame la comtesse de Grandval est en effet mélodiste de naissance, cela se voit, ou plutôt, cela se sent. Sa phrase est large, chante et retombe avec grâce, sans effort ni recherche. Ses idées s'enchaînent avec une remarquable lucidité ; sa pensée est élevée, et, comme sa science est approfondie, qu'elle en est maîtresse, elle vient toujours servir l'inspiration avec à-propos et dans le style qui lui convient.

Dans son orchestration, même clarté et même distinction ; beaucoup de logique, pas d'effets heurtés, et cependant, parfois, cet imprévu qui donne du charme à la musique.

Pour développer ces qualités il fallait un cadre assez large, un sujet d'un certain caractère. *La Fille de Jaïre* réunissait ces avantages.

Les charmants vers de M. Paul Collin ne sont pas seulement des paroles à musique, entortillées dans un nuage. Il s'y trouve toujours une pensée, exprimée avec élégance, sentiment et correction. La rime arrive à son aise, et très heureusement choisie.

Nous pourrions dire que cette partition est admirable en toutes ses parties. Mais avant d'aller plus loin, un mot de critique sur l'une d'elles qui nous a moins charmée : c'est l'accompagnement du *Chœur des Disciples*. Quoique bien mouvementé, d'une bonne et vaillante facture, il est peut-être d'un style trop imagé pour le caractère de l'œuvre.

En revanche, nous louons sans restriction le beau chœur du commencement, où cette phrase d'une suavité exquise :

Le beau lys pur, dans la vallée
Pleine de paix et de fraîcheur,
Epanouissait sa blancheur
Immaculée,
Sous la placidité des cieux clairs,

Sous la placidité des cieux clairs, forme une opposition saisissante avec celle qui la suit, scène imitative d'une réussite parfaite :

Mais soudain, voyez ces nuages,
Dans leurs flancs portant les orages,
Qui de leur deuil épais obscurcissent les airs ;
Aux rapides lueurs des farouches éclairs,
La foudre rugit en éclats sauvages,
L'ouragan s'est déchaîné !

Puis, par une de ces transitions où madame de Grandval excelle :

C'en est fait dans la vallée
Désolée
Le beau lys pur languit déraciné !

on reprend le motif de début de ce chœur vraiment supérieur.



Le duo, nº 2, d'une couleur sévère, est savamment conduit.

Ici se place le *Chœur des Disciples*, déjà nommé.

Il est suivi d'un autre duo avec chœur. Dans ce morceau, ainsi que dans la scène de la *Résurrection*, l'inspiration conduit l'auteur vers les plus hautes régions de l'art sacré. L'andantino que chante Jésus, pour évoquer l'âme de la jeune fille morte et la ramener en ce monde, est digne du maître auquel madame de Grandval doit sa couronne :

> Enfant dont le ciel avait fait un ange,
> Reviens en ce monde à peine quitté;
> Ame, redescends parmi nous, et change
> Ta gloire céleste en humanité!

On voit qu'ainsi que la musique, les vers de M. Paul Collin s'élèvent à une poésie pleine de grandeur.

Cette page de premier ordre est accompagnée d'un superbe chœur, tout rayonnant, qui a électrisé un public difficile à émouvoir : orchestration savante, finale fugué d'un très bel effet, enthousiasme sincère, où l'art, uni à la foi, acquiert une puissante élévation.

—

Nos abonnées trouveront dans le présent numéro, une remarquable composition : *Air de Ballet*, par M. A. Duvernoy, l'auteur couronné, il y a quelques mois, au Concours de la *Ville de Paris*.

On se souvient qu'en Février dernier, nous avons parlé de la *Tempête*, œuvre supérieure, qui a valu à M. A. Duvernoy cette éminente distinction, et qui eut sa première audition au théâtre du Châtelet, par les soins de la *Ville de Paris*.

Il est superflu de répéter ici les justes éloges décernés à ce jeune maître par un aréopage d'une aussi haute compétence que celle du Jury français.

L'*Air de Ballet*, que nous offrons à nos aimables musiciennes du présent et de l'avenir, nous montre le talent de M. Duvernoy sous un aspect nouveau. Au lieu des magistrales conceptions que peut inspirer le déchaînement des éléments, cette fois, c'est la grâce, la légèreté, la verve originale, avec une poétique nuance de sentiment, toujours servies par un style épuré, élégant et d'une grande clarté.

Nous insistons d'autant plus sur le mérite de cette nouvelle composition, qu'un certain nombre de personnes, imbues de préjugés aussi vieux qu'inexplicables, refusent *d'avance* toute valeur aux morceaux de musique qu'elles reçoivent avec leur journal.

Qu'on nous permette de l'avouer : ce n'est pas sans un vif regret, que maintes fois nous l'avons constaté; et, en l'exprimant ici, nous avons l'espérance que nos lectrices voudront bien prendre la peine de lire *sérieurement*, les œuvres musicales que nous leur offrons. Elles peuvent aisément se rendre compte des sacrifices qu'il nous faut faire, pour donner des productions importantes, souvent des opérettes, toutes signées de noms retentissants et honorablement connus.

Tels sont ceux de Victor Massé, Th. Semet, L. Roques, Albert Grisar, Ch. Hess; et des classiques de la valeur de Beethoven, Mozart, Field, etc., etc., nous en oublions, et des meilleurs, dont nous avons publié de charmantes pages, qui, si elles nous ont valu de précieuses félicitations du plus grand nombre, il est vrai, ne semblent pas avoir été aussi bien comprises de l'autre portion de nos lectrices.

Ainsi, pour conclure : nous ne sommes qu'au 1er avril, et elles voudront bien remarquer avec nous, qu'à cette époque, elles ont déjà reçu deux morceaux de premier ordre, puisque leurs auteurs se nomment Wekerlin et Duvernoy.

ERRATUM. — Dans notre *Revue Musicale* de Mars, lire : madame M. Lamandé au lieu de mademoiselle M. Lamande.

MARIE LASSAVEUR

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ma Florence chérie, à toi mon premier salut... ou plutôt mon second, car j'ai poliment répondu à celui du soleil qui recommence à se lever matin. Je l'imite, et j'assiste, par ma fenêtre ouverte, au réveil de la grande ville... Je pourrais le décrire aux Parisiennes du grand monde qui en voient à peine le dernier acte chaque jour; mais vous y avez toutes assisté, chères provinciales, vous avez tant de choses à faire quand vous venez nous voir, que vous prenez à peine le temps de dormir! Nous sommes debout en même temps; et, tandis que vous choisissez un cocher pour vos courses matinales, je commence ma journée de travail.



Je viens d'être surprise en consultant mon agenda pour dater cette lettre. Quoi! déjà le premier Avril! comme le temps fuit rapidement, ma Florence! il nous emporte avec lui sans jamais s'arrêter, et nous ne retournerons pas en arrière pour recueillir les lambeaux de jeunesse, de bonheur, d'illusions, les mille parcelles de nous-mêmes enfin, dont nous avons hélas! jonché notre chemin!... Combien d'autres, avant nous, ont fatigué leurs pieds sur ce même chemin de la vie! Dieu seul en sait le nombre! quelques noms, cependant, ont survécu à l'oubli, les uns inscrits en lettres d'or dans les annales de l'humanité, les autres burinés en sombres caractères. J'en évoque plusieurs; je feuillette les éphémérides de ce premier mois de soleil où tout renaît dans la nature; et, par une étrange ironie, je vois, presque à chaque quantième de ce mois fleuri, la mention d'une mort:

2 Avril 1791. — Mort de Mirabeau. Sa jeunesse avait épuisé avidement la coupe des plaisirs; son âge mûr moissonna les gloires de l'éloquence; il passionna les foules au bruit de sa puissante voix, éclatant comme un clairon, tonnant comme la foudre. Il fut à son heure le drapeau de la révolution, pour devenir plus tard l'espoir de la royauté. On lui décerna l'apothéose du Panthéon et, deux ans plus tard, la populace éparpillait ses restes... Vanités des vanités! Qu'est-ce donc que la gloire et la popularité?...

3 Avril 1800. — Mort de Daubenton le naturaliste qui, après avoir promené son habile scalpel dans les chairs humaines, aida si puissamment Buffon dans l'étude anatomique des animaux. Tandis qu'il gravissait d'un pied sûr les échelons de la science, montant de chaire en chaire et d'académie en académie, madame Daubenton, sa femme, sourde sans doute au bruit de sa renommée, écrivait *Zélie dans le désert*. Je n'ai pas lu ce roman; et toi, Florence? Je voudrais pourtant bien savoir ce que pouvait faire cette Zélie dans le désert...

4 Avril 1817.—Mort de Masséna, *l'Enfant chéri de la victoire*. Rivoli, Zurich, Marengo, Essling ont vu son front fulgurant se dresser devant les vaincus... à son tour il tomba désarmé... la grande victorieuse, la Mort, l'avait touché du doigt.

5 Avril 1794. — Mort de Danton, l'avocat révolutionnaire à la stature athlétique, à la face terrible; le fondateur de clubs, le promoteur des massacres de Septembre, le rival de Robespierre enfin qui lui fit gravir, à son tour, les marches de l'échafaud... « Celui qui se sert du glaive périra par le glaive. »

6 Avril 1520. — Mort de Raphaël, *l'Homère de la peinture*; l'élève du Pérugin, plus grand que son maître; le rival de Léonard de Vinci, de Bartolomeo di San Marco, de Masaccio, de Michel-Ange lui-même, ce colossal génie! l'ami du Bramante; le fondateur de l'école romaine, l'immortel artiste enfin dont la poussière impalpable a blanchi dans la fosse, mais dont les toiles rayonnantes restent jeunes à travers les siècles, ensoleillées d'une gloire qui n'a point pâli!

7 Avril 1498. — Mort de Charles VIII *l'Affable*. Combien de couronnes sur son front! Jeunesse, grâce, royauté, gloire militaire! et toutes ces couronnes tombèrent à la fois! Pour les réduire en poudre, le choc d'une pierre suffit. On montre au château d'Amboise la porte basse contre laquelle ce front de vingt-huit ans vint se briser. Les vieilles tours féodales étendent sur elle leur ombre silencieuse; les arbrisseaux fleuris frissonnent alentour, au souffle de la brise; la Loire coule plus bas comme elle coulait alors... Mais les générations en grand nombre ont passé... et, sur la terre de France, bien des choses sont changées.

10 Avril 1814. — Bataille de Toulouse, c'est à dire beaucoup de morts... Gloire et paix à ceux qui tombent au champ d'honneur!

11 Avril 1814. — Abdication de Napoléon Ier. La mort du malade avec ses effroyables hoquets, la mort du suicidé dans les angoisses de l'isolement, la mort du vaincu lié au poteau du supplice furent-elles plus douloureuses que cette mort morale, Florence?... Et pourtant ce colosse avait courbé sous son sceptre une partie du monde!

12 Avril 1704. — Mort de Bossuet « l'aigle de Meaux » l'ami du grand Condé; le convertisseur de Turenne, de Dangeau et de tant d'autres dissidents; l'immortel auteur d'innombrables écrits où le style s'élève à la hauteur de la pensée; l'orateur des morts illustres, enfin, dont l'encens parfumait les tombes et dont le vol approchait du soleil... C'est face à face qu'il contemple aujourd'hui le Soleil de justice!..

14 Avril 1865. — Assassinat d'Abraham Lincoln..........

16 Avril 1788. — Mort de Buffon. Si comme il l'a dit lui-même: « le style, c'est l'homme » quelle noblesse dans ce caractère! Quelle harmonie merveilleuse dans cet ensemble étonnant! Sans doute il fut peu sensible à ce titre de comte que lui décerna Louis XV; à l'érection de sa statue devançant le jugement de la postérité; à l'admiration universelle qui l'entourait d'honneurs... la joie des difficultés vaincues, des découvertes accomplies, des étapes énormes franchies par bonds lui suffisait... Mais la science ne dira point son dernier mot à l'homme... Dieu a fixé des bornes à ses conquêtes comme aux envahissements des flots.... « *Nec plus ultra*! » Buffon ne put franchir certaines limites et plusieurs erreurs scientifiques sont les pailles de ce diamant..

17 Avril 1799. — Bataille du Mont-Thabor. Les mères ont pleuré mais le « Dieu des armées » a prodigué ses palmes.

19 Avril 1685. — Mort de Letellier, ministre de

la guerre, puis Garde des sceaux de Louis XIV; intelligence supérieure; main ferme; beaucoup de zèle... trop de zèle. Ah! Florence, quand il est si difficile de se gouverner soi-même comment peut-on prétendre à gouverner les masses?

21 Avril 1854. — Bombardement d'Odessa. Hélas! Florence, que d'autres bombardements depuis celui-là!... Les vainqueurs vaincus à leur tour; les fiancées en deuil; les enfants orphelins! La France les adopte; qu'ils la consolent et la relèvent!

23 Avril 1809. Bataille de Ratisbonne. La grande Faucheuse passe et jette les épis sanglants sur le sol... Dieu reconnaît partout les siens et lie lui-même les gerbes pour l'éternité...

27 Avril 1702. — Mort de Jean Bart, ce fils de pêcheur si noble de cœur, si grand d'intrépidité! ce héros légendaire qui ne sut jamais parler le langage des cours, mais dont les exploits invraisemblables étonneront encore les âges futurs; ce marin dont la nef invisible voguait à pleines voiles vers l'éternité heureuse avec le vent en poupe... le vent du devoir accompli, du généreux sacrifice!...

30 Avril 1524. Mort de Bayard à Romagnano, de Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche!* le héros de Fornoue! le conquérant d'une partie de l'Italie! le défenseur du pont de Garigliano, seul contre tous! le vainqueur d'Agnadel! le protecteur de l'innocence! le bienfaiteur de la vertu! le géant de Marignan! le parrain d'armes de François Ier! le sauveur de l'armée française à Romagnano!...

Quelle vie et quelle mort, ma Florence!... Elle clôt admirablement ma liste funèbre, ne le trouves-tu pas?...

Mais l'effrayant spectacle, que celui de ces morts, de toutes les morts humaines, si glorieuses soient-elles, s'il n'était absorbé dans la mort divine qui les protège toutes, dans cet immense drame du Calvaire dont le souvenir nous prosternera dans peu de jours sur les dalles des églises!... Le glas tintera peu de temps, néanmoins... les cloches, de leurs voix sonores, chanteront *Alleluia!* et nos âmes ressuscitées entonneront avec elles le cantique divin... Déjà la Nature y prélude par de joyeux tressaillements; la sève bouillonne; les bourgeons se gonflent, les corolles s'entrouvrent et les hirondelles reviennent. Ah! si nous comprenions leur aérien gazouillement, quels récits de voyages n'entendrions-nous pas! Les unes n'ont plus retrouvé leurs nids là-bas, emportés par les rafales ou balayés par les cruelles ménagères; les autres ont resserré les amitiés anciennes et contracté des liaisons nouvelles; celles-ci regrettent « le pays où fleurit l'oranger »; celles-là lui préfèrent les corniches parisiennes; telle admirait le paysage du haut des airs et telle autre ne songeait qu'aux moucherons; etc. etc. etc., dans le monde des oiseaux, les goûts et les caractères varient comme chez nous, affirment les observateurs. Ils ne sont pas éloignés de croire qu'il s'y produit aussi des commérages!... Oh! ma Florence, si les hirondelles elles-mêmes sont curieuses, indiscrètes et bavardes, en qui donc croire et sur qui compter?

Sur notre mutuelle tendresse, ma chérie.

TA JEANNE.

MOSAIQUE

Célébrité : l'avantage d'être connu des gens qui ne vous connaissent pas. (*Chamfort*).

Plus on juge, moins on aime.
(*Chamfort*).

ÉNIGME

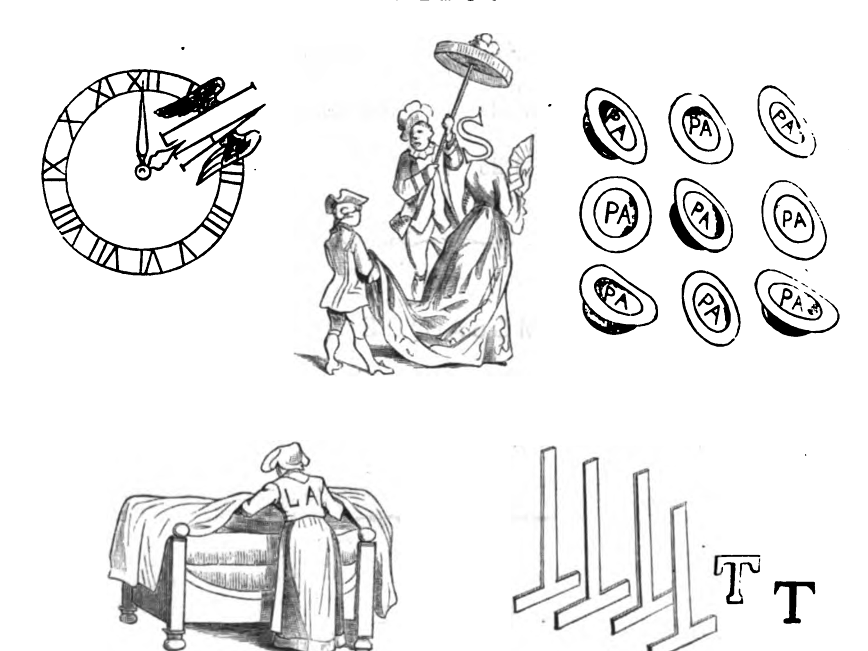
Je suis difficile à trouver
Et plus encore à conserver.
Les curieux, pour me connaître,
Avec grand soin me font la cour,
Mais mon destin me défend de paraître,
Car l'instant où je vois le jour
Est l'instant où je cesse d'être.



MOTS EN CARRÉ

Sur la noire soutane ou la toge, lecteur,
De mon premier on voit briller la toile fine,
Emblème distinctif, variant de couleur,
Le prêtre et l'avocat en ornent leur poitrine. —
Mon deuxième est le nom d'un peuple fort puissant
Qui cultiva jadis science et poésie ;
Mais en devenant faible, il devint ignorant
Et bientôt ignoré. Son berceau fut l'Asie.
Comme un aigle en son nid, dans son vieux château fort.
Mon troisième luttant de sa tour féodale
Sut ébranler parfois la puissance royale.
Son nom a survécu, mais son pouvoir est mort.
Quant à mon quatrième il se dit, cher lecteur,
De tout ce qui s'éteint, de tout ce qui s'efface,
D'un usage perdu, d'un arrêt que l'on casse.
C'est le passé vaincu par le présent vainqueur.
Parasite incommode, hôte fort malveillant
Mon dernier rend, dit-on, l'humeur noire et chagrine.
Pour chasser l'importun, le moyen se devine.
Envers qui nous tourmente, on peut être insolent.

RÉBUS



Les mots en triangle de Mars sont : *Martinet, Aveyron, Recrue, Tyran, Irun, Noë, Et, T.*

Explication du Rébus de Mars : *A l'œuvre on connaît l'ouvrier.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—1284 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



Mai 1881

Modes de Paris. Journal des Demoiselles Rue Drouot, 2



Mai 1881 Imp. Th. Dupuy et fils, 22, r. des Petits-Hôtels Paris 4310

Journal des Demoiselles

Modes de Paris – Rue Drouot. 2.

Toilettes de ville & Costume d'enfant des Magasins Tissier-Bourely & Cie (ancienne Mon Cheuvreux-Aubertot) Bd Poissonnière, 7 – Modes de Mme Boucherie, 16, r. du Vieux Colombier – Corsets & Tournures de Mme Emma Guelle. 11, avenue de l'Opéra – Foulards de la Compagnie des Indes, 34 Bd Haussmann.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

La princesse d'Harcourt, dont il s'agit ici, est, à ce que nous croyons, la même que cette fille du distrait Brancas, dame de la Reine, mentionnée déjà, en diverses occasions, dans les lettres de madame de Sévigné et de madame de Coulanges, avec une pointe d'ironie. Nous nous sommes un peu longuement arrêtés à considérer son portrait par le même motif qui avait porté Saint-Simon à le peindre.

« Cette Princesse d'Harcourt, « dit-il, » est une » sorte de personnage qu'il est bon de faire con- » naître pour faire connaître particulièrement » une Cour qui ne laissait pas d'en recevoir de » pareils ».

En effet, sans cet authentique témoignage, qui pourrait se représenter une figure de ce genre dans la grande galerie de Versailles ou dans les salons de Marly? — Saint-Simon s'est complu à nous en exposer le détail comme critique de cette Cour, qui n'avait pas ses sympathies; précédemment, et dans un tout autre style, il nous a parlé avec non moins d'ampleur d'un caractère fait pour exciter toutes les nôtres. Une grande affliction l'a frappé; le Maréchal de Lorges vient de mourir. C'est avec un sanglot sorti de son cœur qu'il nous l'apprend:

« Le spectacle de cette maison fut terrible. Ja- » mais homme si tendrement et si universelle- « ment regretté, ni si véritablement regrettable. » Outre ma vive douleur, j'eus à soutenir celle » de madame de Saint-Simon que je crus perdre » bien des fois ; rien de comparable à son atta- » chement pour son père, et à la tendresse qu'il » avait pour elle; rien aussi de plus parfaite- » ment semblable que leur âme et leur cœur. » Il m'aimait comme son véritable fils, et je l'ai- » mais et le respectais comme le meilleur des » pères avec la plus entière et la plus douce con- » fiance ».

Dire combien un homme est aimé, et combien il a su aimer, c'est faire suffisamment son éloge, sans qu'il soit besoin d'y rien ajouter. Cependant l'auteur ne peut se détacher si vite de ce cher et triste sujet. Hautes qualités morales, talents, carrière militaire du Maréchal, il met tout sous nos yeux; c'est une biographie qu'il écrit.

Des épisodes intéressants s'y rencontrent; mais il nous faut passer à côté, et poursuivre notre chemin déjà peut-être trop long.

Une autre mort, pourtant, appelle encore notre attention. Ceux surtout qui ont lu, — et, par conséquent, relu, — les lettres de madame de Sévigné; qui ont vécu de sa vie, avec elle, avec ses amis, et se sont faits, pour ainsi dire, de sa famille, ne sauraient y être indifférents.

« Je perdis, « nous dit Saint-Simon », un ami » avec qui j'avais été élevé. qui était un très ga- » lant homme, et qui promettait fort: c'était le » fils unique du comte de Grignan ».

Oui, c'était ce *petit Marquis*, ce *Maillot*, que sa charmante aïeule, après avoir suivi de loin les progrès de son enfance, nous montre faisant bravement à dix-sept ans ses premières armes au siège de Philipsbourg. — La guerre actuelle lui avait déjà fourni l'occasion de se distinguer, quand la petite vérole vint l'arrêter dans sa car-

rière. Il laissait une veuve. — On sait dans quel gouffre les prodigalités incorrigibles du comte de Grignan avait précipité sa fortune. Pour la relever dans la personne du jeune marquis, il avait fallu recourir à un mariage d'argent. Ce descendant des Adhémar, dont le nom est inscrit au livre d'or de la première croisade, s'était humilié jusqu'à unir son héritier à la fille d'un opulent fermier général. Madame de Sévigné, présente à cette noce, en écrit le détail à son cousin M. de Coulanges. Elle parle avec éloge de la parfaite convenance qui n'a cessé d'y règner, et avec bienveillance de la nouvelle marquise. Mais l'orgueil du père et de la mère s'arrangeait peu d'une telle bru, et ne l'acceptait que sous toutes réserves.

« Madame de Grignan, en la présentant au » monde, en faisait des excuses, et avec sa mi» nauderie, adoucissant ses petits yeux, disait » qu'il fallait bien de temps en temps du fumier » sur les meilleures terres. Elle se savait un gré » infini de ce bon mot, qu'avec raison chacun » trouva impertinent, quand on a fait un ma» riage et le dire entre bas et haut devant sa » belle-fille. Saint-Amand son père, qui se prê» tait à tout pour leurs dettes, l'apprit enfin, et » s'en trouva si offensé, qu'il ferma le robinet. »

Le marquis de Grignan ne participait pas sans doute aux mauvais procédés de ses parents envers celle qui portait son nom. On est en droit de le penser, d'après le deuil qu'elle prit à sa mort et ne quitta plus.

« Sa veuve qui n'eût point d'enfants, était une » sainte, mais la plus triste et la plus silencieuse » qui fut jamais. Elle s'enferma dans sa maison, » où elle passa le reste de sa vie, peut-être une » vingtaine d'années, sans en sortir que pour » aller à l'Église, et sans voir qui que ce fût. »

Saint-Simon n'aime pas madame de Grignan, et ne nous la fait pas aimer. Que l'ombre de madame de Sévigné lui pardonne! — Plus loin, voilà ce qu'il nous dit encore : — « Madame de » Grignan, beauté vieille et précieuse... mourut à Marseille... et, quoi qu'en ait dit dans ses » lettres madame de Sévigné, fort peu regrettée » de son mari, de sa famille et des Provençaux. »

L'oraison funèbre est courte, mais elle dit beaucoup en peu de mots.

Ce n'étaient pas seulement ses propres deuils que portait Saint-Simon; son cœur ressentait douloureusement ceux de ses amis. Il nous attendrit en nous peignant celui où un arrêt terrible du sort vient plonger le duc et la duchesse de Beauvillier, dont la famille était presque devenue sienne, comme on l'a vu, à force de confiance et d'attachement réciproques. — Deux fils, alors âgés de seize à dix-sept ans, heureusement doués de la nature, faisaient leur espoir et leur joie. L'un et l'autre entraient dans la carrière des armes sous les plus favorables auspices, quand soudain la petite vérole atteint le cadet, et, en quelques jours, agent cruel de la mort, enlève successivement les deux frères. — Sur dix enfants qui leur devaient le jour, pas un ne restait auprès d'eux dans leur demeure désolée. Sept de leurs filles, en tête desquelles figurait cette aînée, jadis et en vain recherchée par notre auteur, avaient embrassé la vie du cloître; une seule était mariée, et mieux eût valu pour l'infortunée de suivre l'exemple de ses sœurs, car dans ce mariage, unie au duc de Mortemar, homme méchant et corrompu, elle ne trouvait qu'amertume. Tenue par lui captive à Paris, elle vivait séparée de ses parents, sujet constant pour eux de triste sollicitude. Qui ne succomberait à tant de peines?

Le noble couple n'y succombe pas néanmoins : « Leur affliction fut extrême, et ce ver rongeur » dura le reste de leur vie, l'extérieur n'en chan» gea point. M. de Beauvillier continua ses fonc» tions ordinaires. Je ne connais point de sermon » plus touchant que la douleur et la résignation » profonde de l'un et de l'autre. Leur sensibilité, » sans rien prendre sur leur soumission et leur » abandon à Dieu; un silence, un extérieur doux, » apparemment tranquille, mais concentré, et » toujours quelques paroles de vie qui sancti» fiaient leurs larmes. »

Devant cette douleur et cette résignation, ceux qui n'ont pas traversé de si rigoureuses épreuves peuvent passer légèrement; mais ceux qui les connaissent par leur propre expérience, sentent leurs yeux s'humecter.

A quelque temps de là, on voit le duc de Beauvillier reporter tous ses soins et les espérances de sa maison sur un jeune frère. Il le marie, il l'établit dans la place que ses fils avaient laissée vide, et la duchesse le seconde avec une sollicitude affectueuse, sans que nul puisse, à l'apparence, deviner les déchirements secrets de son cœur maternel.

Au risque de nous répéter, disons-le encore : le duc de Saint-Simon choisissait bien ses amis.

A côté des joies ou des douleurs privées, les événements publics suivaient leur cours. On hésite à les aborder, même avec la volonté d'en effleurer à peine l'histoire. On s'attarde malgré soi dans ces dernières années de grandeur illusoire et de mourant éclat, qui vont nous échapper; car, à plus de deux siècles de distance et malgré les catastrophes terribles auxquelles nos pères et nous-mêmes avons assisté, les malheurs passés de la patrie serrent encore aujourd'hui le cœur qui l'aime, presqu'autant que les malheurs récents.

La période des grands désastres a commencé. A la guerre, défaites succédant aux défaites; dans le pays, discordes religieuses et horribles misères; dans la famille royale, deuils sur deuils : tel est le spectacle que nous présentent les dix dernières années du grand règne.

Dans ce ciel si longtemps serein éclate, l'an 1704,

un épouvantable coup de tonnerre : c'est la bataille d'Hœchstædt.

Après Hœchstædt, Ramillies; après Ramillies, Turin. Les armées du roi, comme on disait alors, rejetées hors de l'Allemagne, ont désormais à défendre le sol même de la patrie; les Pays-Bas et l'Italie sont perdus pour l'Espagne.

A côté des incapables, la France comptait encore quelques capitaines estimés : Vendôme, que Saint-Simon appelle pourtant un « héros factice » ; Villars, dont il signale, tout en lui tenant compte de certains talents militaires, les faiblesses ridicules et l'insupportable vanité; Berwick, Boufflers l'aident à soutenir sa lutte prolongée contre l'Europe en armes, à relever même parfois l'honneur de son drapeau, jusqu'au jour marqué par la Providence pour être le terme de ses adversités. Mais, avant que ce terme soit atteint, combien d'efforts inutiles! Que de fautes commises! Que d'échecs subis!

Pour ranimer le moral abattu des armées, le Roi essaie, quoique à contre-cœur, de mettre à leur tête des princes de sa famille. Le duc d'Orléans, à son propre étonnement et à l'ébahissement de la Cour, reçoit l'ordre d'aller prendre le commandement de celle d'Italie. Il s'y heurte à l'antagonisme des chefs placés sous ses ordres en apparence, et qui sont ses maîtres en effet : l'audacieux La Feuillade, dont l'arrogance s'appuie sur la faveur de son beau-père Chamillart, et le maréchal de Marchin. Il retourne à Versailles, rapportant pour toute gloire une blessure, témoignage honorable de sa valeur personnelle, mais ayant appris comment on perd une bataille, et comment s'opère une retraite mal ordonnée.

Plus tard, c'est le tour du duc de Bourgogne. Admis à siéger dans le conseil depuis assez longtemps déjà, ce prince, maintenant âgé de vingt-cinq ans, y montrait un jugement droit et un esprit appliqué aux affaires. Quant à la guerre, il en avait fait à deux reprises, et non sans quelque honneur, un premier apprentissage dans les années précédentes. On le juge en état de passer maître; il part pour la Flandre, accompagné de son jeune frère, le duc de Berry.

Mais Vendôme est là; il y commande et prétend bien commander toujours. L'âge, l'inexpérience, le caractère timide et mesuré du chef qu'on lui associe excitent son mépris. Une lutte s'engage entre eux, et ne tourne pas à l'avantage du petit-fils de Louis XIV. Vendôme a pour lui sa réputation militaire; il a, malgré le cynisme de son caractère et de ses mœurs, — flétris en maint endroit par Saint-Simon avec un énergique dégoût, — la faveur du Roi et un gros parti à la Cour. L'auteur détaille les manœuvres de cette cabale, où lui-même compte plus d'un ennemi, et qui, toute puissante sur l'esprit de Monseigneur, dont elle a su s'emparer, entreprend, pour consolider cet empire dans le présent et dans l'avenir, de chasser, comme il le dit, « le fils de la maison. » La tâche n'était pas si difficile qu'on pourrait le croire.

« Le prince apportait en tout — « raconte » ailleurs Saint-Simon, — une austérité qui lui » donnait un air contraint et souvent, sans s'en » apercevoir, de censeur, qui éloigna de lui » Monseigneur de plus en plus, et dépitait le » Roi même. »

Au camp, durant toute cette campagne malheureuse, le prince se voit abreuver impunément d'amertumes et d'affronts. A Versailles, quelqu'un souffre encore plus que lui. Toujours chargée d'y être la joie intérieure de la famille, de présider aux réceptions et aux plaisirs de la Cour, la duchesse de Bourgogne ne continue ce rôle forcé qu'avec un cœur oppressé de douleur. D'une part, son père est parmi les ennemis de la France; de l'autre, chaque jour apporte quelque sinistre nouvelle, venant de l'armée du Nord. Elle entend blâmer sans ménagement son mari; car le blâme sur les actes du prince ne craint pas de s'exprimer tout haut, même à portée de l'oreille royale, et ses beaux yeux versent des larmes amères. Ces larmes, madame de Maintenon les voit couler; elle s'en émeut; elle se rapproche des amis trop timides du duc de Bourgogne : elle intervient auprès du Roi, et s'étonne d'y sentir son influence contre-balancée par une influence adverse. Souvent de simples bagatelles donnent lieu à de graves dénonciations. Sous ce dernier rapport, il faut avouer avec Saint-Simon, que parfois l'absent fournissait matière aux médisances de ses détracteurs :

« Ils exagérèrent quelques tenues de table » trop longues, et quelques parties de volant, » et tournèrent en ridicule des mouches, guêpes » crevées, un fruit dans de l'huile, des grains de » raisin écrasés en rêvant, et des propos d'ana- » tomie, de mécanique, et d'autres sciences » abstraites. » Le goût un peu puéril, peut-être, du duc de Bourgogne pour certaines observations scientifiques, lui était imputé à crime.

Cependant, les fautes stratégiques, résultat de la mésintelligence des chefs, et des défauts de leur caractère respectif, se sont multipliées. Lille investi par l'ennemi, et défendu jusqu'à la dernière extrémité par le maréchal de Boufflers, n'a pas été secouru; Lille a capitulé. Un officier, envoyé par le maréchal, se rend près du duc de Bourgogne, à son camp sous Tournay, pour lui soumettre les termes de la capitulation.

« Il le trouva jouant au volant et sachant déjà » la triste nouvelle. La vérité fut que la partie » n'en fut pas interrompue. »

En face d'événements si douloureux pour la France, les gens de Cour n'avaient pas tout à fait tort de condamner l'indifférence apparente du duc de Bourgogne, mais ils auraient pu étendre leurs sévérités à d'autres qu'à lui. Le Roi.

même, dans l'attente des courriers de l'armée, dont chacun guettait avec des palpitations d'angoisse l'arrivée, n'interrompait ni ne retardait ses chasses et ses promenades. Quant à Monseigneur, son sang-froid était sans pareil. Le sort de Lille le laisse parfaitement calme.

« Il se trouva présent lorsque Chamillart vint » apporter au roi la nouvelle de l'investissement de cette place, et qu'il en lut la lettre. A » la moitié, Monseigneur s'en alla. Le Roi le rappela pour entendre le reste. Il revint et l'entendit. La lecture achevée, il s'en alla encore, » et sans avoir dit un seul mot. Entrant chez madame la princesse de Conti, il trouva madame » d'Espinoy, qui avait de grands biens de ses enfants en Flandre, et qui, avant ceci, comptait » aller faire un tour à Lille : — Madame, lui » dit-il en arrivant et en riant, comment feriez-vous à cette heure pour aller à Lille ? »

Le fait se passe de commentaires ; revenons à Tournay. La partie de volant est finie, la capitulation de Lille ratifiée, la misérable campagne du duc de Bourgogne terminée, il se hâte de reprendre la route de Versailles.

Dans le même temps, le duc d'Orléans y rentrait, après avoir, comme général, pris en Espagne une honorable revanche de sa déconfiture en Italie. On lui fait bon accueil, mais la curiosité de tous s'attachait avec une bien autre vivacité à celui qui attendait le duc de Bourgogne.

Entré en secrète intelligence avec la Duchesse par l'entremise d'une de ses dames, Saint-Simon lui faisait passer d'utiles avis. Dans le cas présent, il eût voulu que le voyageur n'arrivât qu'au milieu de la nuit, et n'y vît ainsi tout d'abord qu'elle ; mais il en est autrement. Le prince arrive à sept heures du soir. Saint-Simon l'aperçoit, montant le grand escalier, se porte au-devant de lui, et le salue.

« Il avait bon visage, gai et riant, et parlait à » droite et à gauche de lui... Il me fit l'honneur » de m'embrasser,... et il ne parla plus qu'à moi » un assez long bout de chemin, pendant lequel » il me glissa bas qu'il n'ignorait pas comme » j'avais parlé, et comment j'en avais usé à son » égard. »

Le Roi est chez madame de Maintenon ; il y travaille auprès d'elle avec le secrétaire d'Etat Pontchartrain, seul en tiers avec eux, sauf la présence intermittente de la duchesse de Bourgogne. Ce ministre, témoin attentif de l'entrevue, en contait dès le soir même tout le détail à Saint-Simon.

« Sitôt que de chez madame de Maintenon on » entendit la rumeur qui précède de quelques » instants ces sortes d'arrivées, le Roi s'embarrassa jusqu'à changer diverses fois de visage. » Madame la duchesse de Bourgogne parut un » peu tremblante et voltigeait par la chambre » pour cacher son trouble, sous prétexte d'incertitude par où le prince arriverait, par le » grand cabinet ou par l'antichambre. Madame » de Maintenon était rêveuse. Tout d'un coup les » portes s'ouvrirent. Le jeune prince s'avança » vers le Roi, qui, maître de soi plus que qui que » ce fût, perdit à l'instant tout embarras, fit un » pas ou deux vers son petit-fils, et l'embrassa » avec assez de démonstration de tendresse, lui » parla de son voyage, puis lui montrant la » princesse : — Ne lui dites-vous rien ? — ajouta-t-il d'un visage riant. Le prince se tourna » un moment vers elle, et répondit respectueusement comme n'osant se détourner du roi, et » sans avoir remué de sa place. Il salua ensuite » madame de Maintenon qui lui fit fort bien. »

Un demi-quart d'heure se passe en propos insignifiants, tout le monde restant debout ; puis, sur l'invitation affectueuse du Roi, les deux époux se retirent chez eux. Que de choses n'avaient-ils pas à se dire !

Cet intime entretien terminé, il s'agit, pour le duc de Bourgogne, d'aller saluer Monseigneur. Ni le père ni le fils n'avaient grand empressement de se revoir : Le duc de Bourgogue se fait attendre ; il prend le temps de se poudrer. Enfin il vient. La réception n'est pas trop mauvaise, quoique assez froide. Le Roi sonne le souper. A l'entremets paraît le duc de Berry.

« A celui-ci tous les cœurs s'épanouirent. Le » Roi l'embrassa tendrement. Monseigneur le regarda de même, n'osant l'embrasser en présence du Roi. »

Ce cadet, dans toute la floraison naïve de la première jeunesse, était le Benjamin de la famille. — Il n'avait marqué en rien à l'armée, mais il en arrivait exempt des lourdes responsabilités qui pesaient sur son aîné.

Quelques jours plus tard, le duc de Bourgogne, fortifié par les exhortations de sa jeune femme, ose, dans un long tête-à-tête qu'il obtient du Roi, lui faire connaître toute la vérité. Il en sort avec la promesse qu'un nouveau commandement lui sera donné à la campagne suivante. La promesse devait rester vaine ; le duc de Bourgogne ne reparaît plus sur la scène militaire.

Toutefois, les offenses faites à un petit-fils de France ne sauraient être traitées à la légère. Vendôme rentre, lui aussi, à Versailles : il s'y présente le front haut. Mais bientôt, il voit un air d'embarras se répandre parmi ses adhérents, les courtisans l'évitent ; mauvais signe ! — Le signe ne trompe pas. La faveur royale se retire de lui ; il est écarté du service, et, dans son beau château d'Anet, où il va faire de longs séjours, peut méditer à loisir sur l'inconvénient pour un général d'armée de compter au nombre de ses ennemis la duchesse de Bourgogne et madame de Maintenon.

Au milieu de tous ces intérêts qui s'agitent, que faisait, que devenait Saint-Simon ?

Saint-Simon vivait à la Cour en spectateur attentif, en observateur perspicace, en juge sé-

vère de tout ce qui s'y passait, de tout ce qui s'y tramait, étudiant les causes et prédisant les effets. Ses amis, surtout le duc de Beauvillier, l'accusaient souvent de voir les choses trop en noir, les hommes trop en laid. Hélas! les faits accomplis lui donnaient presque toujours raison. Sa rigueur intraitable sur tout ce qui concernait la distinction des rangs et les préséances, parfois une certaine verdeur de parole, lui attiraient des inimitiés. On le desservait auprès du Roi. Il l'apprenait, sollicitait une audience ou la saisissait au vol, et en sortait chaque fois content et justifié. Cantonné dans sa fierté, il voyait les emplois et les dons pleuvoir de la main royale sur d'autres que lui, et n'en briguait aucun.

Une fois pourtant peu s'en était fallu qu'il n'entrât d'une manière active dans l'engrenage politique. On jugeait nécessaire d'envoyer un ambassadeur à Rome. Cette haute mission ne devait être confiée qu'à un duc; le Roi le voulait ainsi. Lequel choisir? En plein Conseil, le Roi prend lui-même un petit almanach contenant la liste des ducs classés par ordre d'ancienneté, la parcourt, et tombe sur le nom de Saint-Simon.

« Le Roi fit une pause, puis dit : — Que vous » semble de celui-là? Il est jeune, mais il est bon. » — Monseigneur qui voulait d'Antin ne dit mot. » Monseigneur le duc de Bourgogne appuya; le » Chancelier et M. de Beauvillier pareillement; » Torcy loua leur avis, mais proposa de conti- » nuer à parcourir la liste; Chamillart opina » qu'on ne pouvait trouver mieux. Le Roi ferma » son almanach, et conclut que ce n'était pas » la peine d'aller plus loin. »

Le secret est imposé à tous jusqu'à nouvel ordre. Saint-Simon ne se doute de rien, quand un soir, le Nonce accourt mystérieusement chez lui, et lui apprend sa nomination prochaine.

« Si l'un des portraits de ma chambre m'eût » parlé, ma surprise n'eût pas été plus grande, « dit-il. »

Vous le croyez bien flatté, bien heureux de cet honneur qui vient le trouver à l'improviste? Non, il est furieux. Disposer ainsi de lui à son insu, sans lui demander si son état de fortune, si son peu d'expérience, si ses aptitudes mêmes ne le rendent pas impropre à pareil emploi, quelle perfidie! Il court chez le Chancelier, chez M. de Beauvillier, chez Chamillart, il les accable de reproches. Le Chancelier se moque de lui. Chamillart et Beauvillier détruisent une à une ses objections; tous les deux lui montrent le danger qu'aurait un refus qui le perdrait à jamais dans l'esprit du Roi. Il finit par céder. Qu'on le nomme; il acceptera, et même ce ne sera pas, il l'avoue, sans quelque plaisir.

C'est avec peine, au contraire, que madame de Saint-Simon acquiesce à cette résolution; mais elle acquiesce, car la raison le veut ainsi. Nous savons combien son mari prisait le sens droit dont la nature l'avait douée; il n'était pas seul à en faire cas

« Je ne puis me refuser — dit-il. — le plaisir » de raconter ici ce que ces trois ministres, et » tous trois séparément, et tous trois sans que je » leur en parlasse, me dirent sur une femme de » vingt-sept ans qu'elle avait alors... Ils me » conseillèrent tous trois avec force de n'avoir » rien de secret pour elle, de l'avoir au bout de » ma table quand je lirais et ferais mes dépê- » ches, et de la consulter sur tout avec déférence. » J'ai rarement reçu aucun conseil avec tant de » douceur. »

Ce conseil, Saint-Simon n'eut pas occasion d'en user à Rome. Les difficultés qui subsistaient alors entre la France et le Gouvernement pontifical s'étaient aplanies; l'ambassade avait perdu toute utilité, et Saint-Simon conservé dans le monde sa position de simple curieux.

Cependant, on sentait là un caractère avec lequel il faudrait compter un jour, et les gens clairvoyants prenaient à l'avance leurs mesures pour se mettre en bons rapports avec lui. Son intimité avec les ducs de Beauvillier et de Chevreuse; sa liaison avec le duc d'Orléans, étaient connues; peut-être soupçonnait-on celle qu'il avait avec le duc de Bourgogne, bien qu'elle fût, dit-il, profondément cachée.

« Il était vrai que dès lors je pointais fort, mais » c'était sans cloche, et quoique j'entrasse depuis » longtemps en beaucoup de choses importantes, » le gros du monde ne s'en apercevait pas encore » parfaitement. »

La curiosité de Saint-Simon trouvait largement matière à s'exercer. Triste était le spectacle! Le beau royaume de France semblait marcher vers sa fin; néanmoins, côte à côte avec la tragédie, se produisait çà et là, comme dans un drame de Shakespeare, quelque trait que la comédie aurait pu réclamer.

On était à bout de ressources. Chaque jour voyait éclore les taxes les plus étranges; les paysans exaspérés repoussaient à force ouverte celle qui venait de frapper les mariages et les baptêmes. Emprunter devenait impossible; les banquiers tenaient leur caisse strictement fermée. En vain Desmarêts, récemment appelé par Chamillart au Contrôle général des Finances, s'adresse au riche Samuel Bernard, le plus fameux d'entre eux non-seulement en France, mais en Europe : autant vaudrait s'adresser à un roc insensible. Toutefois Desmarêts connait l'homme. De même qu'Achille trempé dans les eaux du Styx, Samuel a conservé, dans sa personne un point vulnérable; ce n'est pas le talon, — c'est la vanité. — Sous prétexte de traiter d'affaires, il l'attire à Marly, lui donne à dîner, et l'amène sur le passage du Roi partant à pied pour sa promenade dans le parc. Louis XIV, de complicité secrète avec son Ministre, s'arrête :

« Le Roi dit à Desmarêts qu'il était bien aise de

» le voir avec M. Bernard, puis tout de suite, dit » à ce dernier : Vous êtes bien homme à n'avoir » jamais vu Marly, venez le voir à ma prome- » nade, je vous rendrai ensuite à Desmarêts. » Bernard suivit... il revint de la promenade du » roi, chez Desmarêts, tellement enchanté, que, » d'abordée, il lui dit qu'il aimait mieux risquer » sa ruine que de laisser dans l'embarras un » prince qui venait de le combler, et dont il se » mit à faire des éloges avec enthousiasme. Des- » marêts en profita sur le champ, et en tira beau- » coup plus qu'il ne s'était proposé. »

Tout le temps de la promenade, le Roi n'avait parlé qu'à Samuel Bernard, lui montrant et lui expliquant gracieusement les beautés de son domaine. O Molière ! O La Bruyère ! grands peintres des faiblesses humaines, où étiez-vous? — Mais vous aviez un bon suppléant : Saint-Simon était là.

L'année suivante, l'opulent financier étonnait le monde par une banqueroute que l'auteur appelle prodigieuse, et l'État, malgré sa propre détresse, se voyait obligé de lui tendre une main secourable à son tour.

APHÉLIE URBAIN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

RÉFLEXIONS

DE

Littérature, de Philosophie, de Morale et de Religion

Notre collaborateur M. Antonin Rondelet va publier un nouveau volume, intitulé : *Réflexions de Littérature, de Philosophie et de Morale pratique*. Il veut bien mettre à notre disposition le fragment que voici. Si nos lectrices apprécient, comme nous l'espérons, ces pensées d'un de leurs auteurs favoris, elles pourront trouver le reste dans le volume qui paraîtra chez l'éditeur Louis Vivès, à Paris (1).

⁂

Il faut juger du danger d'un livre, non par ce qui s'y trouve mais par l'effet qu'il produit.

⁂

L'éloquence n'est que le bon sens ému.

⁂

La lecture est une école toujours ouverte de supériorité.

⁂

L'intelligence la plus riche et la plus libéralement pourvue est contrainte de s'alimenter, non pas même pour s'accroître, mais simplement pour se maintenir.

⁂

En dépit de sa verve et de sa bonne humeur, la gaité de Molière laisse aux âmes pensives et profondes un arrière goût de mélancolie, et souvent même une certaine souffrance de cœur.

⁂

Nous portons en nous-mêmes un idéal, auprès duquel languit notre plume aussi bien que notre conduite.

⁂

L'incapacité la plus terrible et la moins remédiable de toutes les incapacités, est de ne pas savoir travailler.

⁂

Les fermes esprits ont le privilège de ne pas prendre le succès pour de la capacité.

⁂

Il faudrait apporter de part et d'autre, dans la conversation, plus d'envie d'écouter et de comprendre son partenaire que de lui répondre et d'en triompher.

⁂

La lecture présente cet avantage de se prêter avec une égale complaisance au délassement d'un esprit trop tendu, aussi bien qu'au recueillement d'une intelligence trop dissipée.

⁂

L'art et la science sont impuissants, comme on le pense bien, à changer notre fond essentiel. Au moins nous permettent-ils d'user de nous-mêmes dans toute l'étendue de nos pouvoirs.

⁂

Il n'y a pas moins de mouvement et d'action dans l'éloquence de la prose que dans celle de la poésie; mais dans la prose, la passion se traduit par l'abondance du discours, tandis que dans la poésie, elle se ramasse afin d'éclater en un seul trait.

(1) Rue Delambre, 13. — Prix : 4 francs.



***

L'imagination est de beaucoup plus tenace que la raison.

***

Les riches d'esprit ont au moins cette supériorité qu'ils sont les seuls à ne point s'appauvrir en se dépensant.

NOUVELLE MYTHOLOGIE

DEDIÉE AUX JEUNES FILLES

PAR MADAME BOURDON

Je me permets de présenter moi-même mon livre à mes jeunes lectrices, parce que je l'ai écrit pour elles et que j'ai tâché, en reproduisant les fables antiques du paganisme, de les rendre plus intéressantes, par des citations empruntées aux auteurs anciens et par la désignation des œuvres d'art que les dieux et les déesses ont inspirées. Dans la *préface*, j'indique le but du livre, et peut-être est-ce là ce qui le recommandera à la bienveillante attention des mères et des institutrices; nous ne donnons pas ce petit livre comme *savant*, nous le donnons comme *chrétien*.

« Dans un ouvrage qui est destiné à la jeunesse, nous nous efforçons de lui faire voir comment, au sein du chaos mythologique, on retrouve les premières assises de la religion. *D'un Dieu les païens firent plusieurs dieux*; *l'idée de la Divinité, dans le polythéisme, était diffuse, travestie, avilie, mais le sentiment n'en était pas éteint* (1). Nous avons insisté sur ces démonstrations, si nécessaires au temps où nous vivons, devant les attaques d'une fausse science qui n'existe que par la négation, et en ajoutant à ces démonstrations quelques renseignements sur les arts qui se sont inspirés du paganisme, sur la poésie et l'éloquence de l'antiquité, nous avons cru créer une œuvre utile, surtout aux jeunes filles. Éclairer leur foi et leur donner quelques notions indispensables, tel est le but que nous nous sommes proposé. C'est un travail modeste, mais pur, et sous ce rapport, nous l'offrons au public avec confiance. »

J'ajouterai que ce travail est divisé en plusieurs parties : la mythologie grecque, la mythologie romaine, la mythologie des Indous, des Perses, des Égyptiens, des Gaulois, des Scandinaves, des nations américaines, des tribus de l'Afrique, sont chacune l'objet d'une petite étude séparée, bien incomplète sans doute, mais qui sert à établir ce que fut, ce qu'est encore l'idolâtrie sur la terre.

L'auteur n'a pas suivi l'obscure science inventée par les Allemands, et adoptée, bien à tort, par quelques auteurs français. On sait que la science germanique ne veut voir dans la Mythologie que l'adoration de la nature et des phénomènes de l'air, de la terre et des cieux. D'après elle, Hercule, par exemple, n'est autre chose que le soleil ; son histoire est celle de l'astre pendant toute l'année et des perturbations diverses qui accompagnent le retour des saisons. L'étable d'Augias, d'après ces érudits, ne serait que les nuages, amassés durant l'hiver, et chassés par le soleil du printemps; la biche de Cyrénée désigne la lune chassée par le soleil, etc. Ces assertions sont-elles soutenables, ne choquent elles pas le bon sens le plus vulgaire ? et alors qu'il s'agit des héros chantés par Homère, célébrés par les Tragiques grecs, est-il possible de regarder ces hommes qui ont vécu, comme des personnifications du soleil et des planètes ? Ils ont vécu, puisqu'Alexandre se vantait de descendre d'Achille, et l'évêque Synésius, d'Hercule, et c'est à des bienfaits réels qu'ils ont dû le culte que les peuples leur ont consacré.

C'est à ce point de vue plus réel, plus positif, moins sujet à d'obscures discussions, que nous avons envisagé la Mythologie; nous avons étudié surtout en elle, non les mystères de la nature, mais les vérités primordiales révélées à l'espèce humaine, et voilées sous des allégories, des légendes et des fables. C'est ainsi que la Sainte Écriture, au Livre de l'Ecclésiaste, explique les origines de l'idolâtrie, nous n'avons pu errer en suivant un tel guide. Mais pour toutes les fautes de conception, et de savoir ou d'expression, daignez pardonner à l'auteur (1). M. B.

(1) Auguste Nicolas.

Les Légendes et Chroniques de Montbriant

PAR MADAME O. J. LAVERGUE

Quelques-unes des pages de ce livre vous rappellent les antiques peintures des artistes d'avant la Renaissance. Elles ont la couleur et l'expression, la naïveté, la piété, la simplicité qui charment dans les toiles des Memling et des Van Eyck. Les monastères, les abbayes, les couvents d'autrefois parlent vivement à l'âme de l'auteur et l'inspirent toujours heureusement. Lisez plutôt les *Abeilles de Valvert* et l'*Excelsior*, deux histoires jumelles, racontant l'une et l'autre la destruction de deux maisons consacrées à Dieu et les efforts, le zèle, la patience avec lesquels des créatures humbles et obscures, un frère convers, un pauvre veilleur de nuit, les relevèrent : rien n'est plus touchant, ni mieux dit, ni plus digne d'être recommandé à des jeunes filles. J'engage nos lectrices à tenir bonne note des *Chroniques de Montbriant* : la ville est imaginaire, mais les récits sont pleins de verve, de vie et de vérité (2) ! M. B.

(1) Chez Putois-Cretté, rue de Rennes, 90, Paris. Prix : broché, 2 fr. ; cartonné, 2 fr. 40 cent.

(2) Librairie Palmé. 76, rue des Sts-Pères, prix, 3 f.

ALBERTE

PAR MADEMOISELLE Z. FLEURIOT

—

Albérte est la suite de la *Petite Duchesse*, joli roman à l'usage des fillettes, que plus d'une sœur cadette de nos lectrices doit avoir entre les mains. Elles ont quitté Alberte au seuil du couvent; nous la retrouvons tout élevée, dans le monde, sous la tutelle d'une sœur très frivole, et convoitée par deux prétendants, très différents l'un de l'autre. Le premier est un noble et brillant officier, noble de cœur et de naissance; le second est un étranger, un Asiatique, fabuleusement riche, et qui éblouit par ses millions, non seulement la sœur d'Alberte, mais Alberte elle-même. On aurait attendu mieux de son âme et de son intelligence. Le roman se déroule entre ces deux compétiteurs, il se déroule longuement à travers des dialogues sans fin, jusqu'au dénouement : Alberte va donner sa foi au nabab, méprisant, repoussant toutes les idées généreuses dans lesquelles elle avait été nourrie, lorsqu'elle se convainc, par ses propres yeux, de l'indignité profonde de cet homme.

L'esprit ne manque jamais aux romans de mademoiselle Fleuriot, ni les sentiments chrétiens; on admire dans celui-ci une belle scène, celle des derniers moments de Luna; mais à l'œuvre actuelle j'en préfère une autre, due à la même plume, aussi spirituelle que féconde : l'héroïne de *Tombée du Nid* m'inspire plus de sympathie que la belle Alberte. M. B.

(1) Librairie Lecoffre, 90, rue Bonaparte. — Prix : 3 francs.

CONSEILS

TROISIÈME CONSEIL A MARGUERITE

—

Quelle question ardue me posez-vous là, chère petite amie! les domestiques! S'il est au monde une classe sur laquelle les idées modernes aient agi d'une façon désastreuse, à coup sûr, c'est bien celle de nos serviteurs. O le temps passé! ô les Jeanneton, les Manon, les Catherine des anciens jours, les Calebs mâles et femelles de nos foyers de famille! Ils n'étaient pas bien stylés, ils se montraient parfois âpres et rustres, mais quelle probité, quel dévouement sous ces apparences grossières : en ce temps-là, être domestique était une profession, et non pas un état transitoire, on tâchait d'acquérir les vertus de cette profession et de recueillir les avantages que donne toute situation honnête et stable; l'habitude *gyrovague* et nomade des servantes d'aujourd'hui surprendrait bien leurs grands'mères, si elles revenaient ici-bas. Voyez donc comment un homme d'un esprit original et profond parle des vieux domestiques; si ce n'est pas à faire envie!

« *Jean* et *Jeanneton* devenaient les amis de la » famille, des amis une fois faits et qui ont conclu » marché. Père, mère, enfants, le chien, le chat, » le cheval, toute la maisonnée était leur chose; » ils disaient *chez nous*, parlant de la maison de » leur maître, et ils disaient vrai. Ils disaient, » not' *Miraud*, (le nom du chien) not' *Pierrot*, » (le chat) not' *Cocotte* (le cheval); ils confon» daient tous les prénoms de leurs propres » enfants avec ceux des enfants de leur maître : » ils usaient du même pronom possessif pour » nommer les uns et les autres. Quand arrivait le » temps de la première Communion pour les fils » ou les filles de la maison, ces braves gens » disaient aux voisins : Not' *Désiré*, not' *Char-* » *les*, not' *Gabrielle* va faire sa première com» munion. C'étaient quasi eux qui mariaient et » dotaient les filles de leur maître : — *Je marions* » *not' Gabrielle*. Et la fille et le futur souffraient » ces libertés grandes de la part d'aussi bons » amis de la famille. La fille se serait fâchée pour » tout de bon s'ils eussent dit autrement. Allez » donc aujourd'hui, beaux fils de famille, vous » laisser tutoyer par vos domestiques. Las! vous » n'avez pas de serviteurs qui vous ont portés » dans les bras, comme le centaure Chiron, son » nourrisson Achille; vous n'avez chez vous pour » vous servir, que des curieux ou des complai» sants... Ces façons d'être des anciens serviteurs » créaient, entre eux et leurs maîtres, des rap» ports qu'il est plus facile de regretter qu'il n'est » facile de les bien définir. C'était, de la part des » maîtres, un commandement toujours bénin, » jamais aigre, ni bourru, ni plein de fracas, » jamais ne sentant son bourgeois mal élevé, son » enrichi d'hier, son *Monsieur Jourdain* pestant » après ce *coquin de tailleur*. De la part des ser» viteurs, c'étaient une obéissance vive et préve-

» nante, une application inquiète à tout ce qui » pouvait plaire à Monsieur ou à Madame, en un » mot, des services qui ressemblaient à des com» plaisances, tant ils étaient rendus de bon cœur! » Les plus petites choses, ces riens qui donnent » bon air au logis et contentement aux maitres, » étaient mis à point avec une perfection tournée » en habitude... » (1)

C'est là un idéal, direz-vous, chère Marguerite; pourtant, les gens d'un certain âge se souviennent d'avoir vu, dans les anciens serviteurs d'un grand-père ou d'une grand'mère, des traits assez semblables à ces admirables types, mais de nos jours, n'espérez pas rencontrer même une image affaiblie de la perfection dans cet humble état. Il faudra vous contenter des serviteurs, tels que les a créés la société moderne, avec ses idées d'égalité, d'indépendance et de morale sans Dieu.

Vous habitez Paris, vous n'aurez qu'une domestique, ce qu'on appelle vulgairement, très vulgairement, une *bonne à tout faire*. Vous lui donnerez les gages ordinaires, qui sont très élevés (40 francs au *minimum*) ce salaire a quelque chose d'extravagant, vu le prix que coûtent la nourriture et le logement que vous devez à votre domestique, et l'abaissement extrême des objets de toilette qu'elle doit acheter sur ses gages; rien de moins logique, mais passons.

Si vous le pouvez, (et tâchez de le pouvoir) que votre domestique loge auprès de vous, sous la même clef; ne la reléguez pas à ce sixiéme ou septième étage, que les architectes parisiens arrangent pour *les gens de maison*, où ceux-ci perdent innocence, probité, mœurs, honnêteté de toute sorte. Vous ne savez pas, vous ne sauriez imaginer ce qui se passe à ce sixième, où les serviteurs de toute la vaste habitation sont cantonnés et où les plus vieux ou bien les plus madrés tiennent école de perversion.

Si vous pouviez voir ce qui se passe là, si vous pouviez entendre ce qui se dit là, vous vous passeriez avec joie d'un cabinet de toilette, d'un petit bureau ou d'une lingerie pour loger près de vous votre servante, la préserver de tout danger et vous préserver vous-même des abus et des scandales qu'elle introduirait dans votre demeure.

Je la suppose logée, mais où l'avez-vous prise, cette aide que vous allez associer à votre vie intérieure? dans une agence, un bureau de placement? rien de moins sûr, alors même que toutes les annonces des journaux et des fiacres répéteraient que *Les meilleurs domestiques se trouvent telle rue, tel n°*. Si vous ne pouvez tenir votre domestique d'une main amie, cherchez-la dans une de ces communautés qui donnent asile aux servantes honnêtes et sans emploi, et alors même, entourez-vous de renseignements sur les deux points essentiels — les mœurs et la probité.

Pour les talents, vous aurez probablement à la former, pour le caractère, vous aurez à supporter; le manque d'éducation rend les manières peu agréables, à moins qu'elles ne soient cajoleuses et flatteuses, ce qui n'est ni bon, ni sûr.

Vous avez appris à l'école de votre chère maman, la précieuse science du ménage; vous la mettrez en œuvre pour former votre servante à l'ordre dans ses travaux, à la propreté, à l'exactitude, et, si vous voulez que votre logis soit bien tenu, votre mari bien servi, votre table agréable à l'œil et au goût, vous devrez mettre *la mainà la pâte*. M. Octave Feuillet parle agréablement, poétiquement, du joli plumeau dont se servait une de ses héroïnes, je vous engage à en acheter un que vous cacherez aux yeux profanes, mais dont vous vous escrimerez, après les nettoyages de la servante, au profit de vos bronzes et de vos laques. Un peu de cuisine ne fera pas mal, vous utiliserez les recettes de la maison maternelle, vous formerez votre servante et vous agréerez à votre mari. Une heure ou deux par jour, consacrées aux comptes et au soin du ménage, vous rendront de grands services. Il ne faut pas trop attendre des servantes de nos jours, et, dans les fortunes modestes, il faut que la maîtresse de maison ait du savoir-faire et sache se dépenser.

Je pense que vous conserverez la saine et sainte habitude de vous lever de bonne heure, et vous aurez, par conséquent, le droit d'exiger que votre domestique soit matinale; le matin est l'heure du travail, et si on ne sait pas le mettre à profit, toute la journée l'on courra après une heure perdue et introuvable. C'est le matin et de bon matin que la servante doit faire la besogne peu récréative: nettoyage des chaussures, des vêtements, balayage, arrangement des feux, nettoyage des lampes (il est malsain pour elles de ne les nettoyer qu'en les allumant) après ces premiers travaux, vient le déjeûner, l'arrangement soigné de la chambre à coucher, du cabinet de toilette; les courses, un second déjeuner, les préparatifs du dîner; le service de ce même repas, le lavage de la vaisselle occupent amplement le reste de la journée, et la domestique, levée de bonne heure, a le droit de ne pas se coucher trop tard.

Je vous engage à ne pas confier trop d'emplettes à votre servante, et ce, pour beaucoup de causes: elle perdra son temps dans les magasins des épiciers, marchands de comestibles, etc., etc., elle choisira mal, elle y apprendra beaucoup de manigances, préjudiciables à votre bourse. Il serait facile de faire vous-mêmes vos choix et vos emplettes, facile aussi et économique, d'avoir, sous clef, provision des denrées nécessaires. Ne multipliez pas pour votre servante les sorties et les occasions de babil et de médisance. Vous savez que les portiers, pardon! les concierges

(1) M. Auguste Nisard. *Anciens et nouveaux serviteurs.*

sont (il y a des exceptions mais elles sont rares) une des plaies de Paris? Qu'y faire?

Vous avez des droits sur vos domestiques : la probité est leur devoir rigoureux, les bonnes mœurs sont indispensables, et il ne faut pas transiger sur ces deux points si essentiels, elles vous doivent de plus, le travail, l'obéissance et la déférence : si la fille choisie par vous possède quelques qualités morales, si elle a un peu de raison, vous arriverez peut-être, avec de la patience, à lui donner ces qualités si nécessaires. Mais n'attendez pas trop de vos raisons, et résignez-vous d'avance à beaucoup endurer, à beaucoup supporter de la part de ce prochain, qui dit et répète si volontiers :

« Entre mes maîtres et moi, il n'y a de différence que l'argent : »

Cette mauvaise volonté générale, surtout dans les grandes villes, surtout à Paris, ne nous dispense d'aucun de nos devoirs de justice envers nos serviteurs. Nous leur devons, vous leur devez — un logement propre et convenable — une nourriture suffisante — des soins attentifs en cas de maladie, la surveillance sur leur conduite et les bons conseils. Ils s'en moqueront peut-être, et pourtant on ne peut se dispenser de les avertir, ces pauvres gens qui se perdent, ces pauvres filles que, trop souvent, les mauvais conseils poussent au précipice.

Adieu, chère bonne Marguerite : je vous souhaite de la vigilance, du courage et de la patience, beaucoup de patience, trois éléments nécessaires à qui ouvre sa maison à la domesticité moderne. On est de son temps, la science fait des merveilles, mais les progrès de la vertu ne sont pas au niveau de ceux de la physique, et je crains qu'à côté de la vie matérielle progressant de jour en jour, la vie morale ne recule chez nous, jusqu'à la barbarie.

M. B.



FAUSTINE

(SUITE)

VII

SUITE DU JOURNAL.

» Ma petite Fausta ne me quitte guère : elle se plaît avec moi, et je crois que pour la première fois, depuis mon enfance, quelqu'un aime à me voir et n'éprouve pas une secrète répugnance à mon aspect. Cette pensée, que j'ai trop souvent nourrie, au fond de mon cœur, comme un vampire, que je n'ai jamais dite à personne et qui me revenait à l'esprit chaque fois que je devais affronter la vue d'un étranger, elle se dissipe, elle s'évanouit sous les caresses de cette enfant; elle accourt vers moi ses petits bras tendus, et les noires idées s'envolent; elle m'embrasse et je me sens adoucie; un sentiment de paix et de joie, bien inconnu jusqu'ici, me pénètre.

» Fausta ne parle que le hollandais, si ce petit baragouin peut s'appeler un langage; je la comprends, je la devine, mais je veux l'habituer à parler français. En vain, je la questionne sur son passé : rien n'est écrit sur les tables de sa mémoire : *Mamma me portait sur ses épaules et nous allions toujours.* C'est tout ce qu'elle a pu se rappeler. Je présume que la pauvre femme avait perdu son mari, le compagnon de sa misère et de sa vie errante, et qu'elle allait, portant sa petite fille en mendiant. Ce nom de *Xanten* qu'elle a prononcé en mourant, est sans doute le nom de la ville où l'enfant est née; c'est la ville célèbre dans les *Niebelungen*, et ma belle petite fleur est venue au monde dans ce lieu de combats et de carnage.

» Elle se développe sous l'influence d'une vie douce : elle s'ébat au grand air tout le jour, elle joue, elle mange, elle boit, et les traces des souffrances de ses premiers jours s'effacent. Son teint est devenu d'une blancheur rosée, elle a des traits délicats qui deviendront beaux, ses grands yeux noirs ont une pureté et un éclat remarquables, et ses cheveux, noirs aussi, séparés sur son front, bouclent naturellement. Tout son petit corps est fin et svelte, elle a des attitudes gracieuses; cette race de Zingares, à laquelle elle appartient sans doute, a gardé, à travers les siècles, les revers, les humiliations, une distinction singulière. J'aime à la voir ainsi, jolie comme une fleur; son aspect me réjouit, et j'espère avoir toute ma vie, près de moi, ce charmant visage. Je ne me regarderai plus, oh! non, mais je la regarderai.

» Qu'a-t-elle donc fait pour s'emparer ainsi de mon cœur ? car elle l'occupe, elle le remplit, elle le rend heureux. Ce qu'elle a fait ? elle m'a aimée. Seule, depuis que ma pauvre mère repose dans la terre, elle n'a pour moi ni froideur, ni répugnance. Mon père n'a jamais aimé personne et je

je n'ai pu faire exception à la règle; Félicie avait pour moi une amitié d'habitude, mais je ne lui ai pas manqué lorsque j'ai cessé d'habiter à deux pas de chez elle... les autres! mes domestiques même, quoique je me croie bonne pour eux, ne me chérissent guère : ils me trouvent trop silencieuse, trop peu communicative; mes voisins ne paraissent éprouver aucune sympathie pour moi... seule, cette innocente enfant, obéissant à un bon instinct de sa nature, m'aime et me caresse. Oh ! qu'elle a raison! il semble que le ciel donne des lumières à ces âmes innocentes et que celle-ci ait deviné combien j'ai besoin d'être aimée de quelqu'un. Je serais morte, ou je serais devenue méchante dans cette Sibérie où mon cœur s'éteignait et se glaçait... Et pourtant, si cette enfant, dans sa joie et sa simplicité, fait une éclaircie dans les ombres de ma vie, qu'est-ce que doit être un enfant à soi, son sang, sa vie, et qui va de son père à sa mère, messager de paix et de bonheur? Ce qui fait aujourd'hui ma satisfaction, n'est qu'un lambeau du bonheur des autres femmes, épouses, mères, et qui n'ont pas dû attendre, pour goûter cette bienfaisante tendresse, que le sort jetât dans leurs bras une orpheline abandonnée... Nous sommes seules sur la terre, ma petite fille et moi, Fausta et Faustine; nous ne tenons à personne, nous serons tout l'une pour l'autre :

Seules à nous aimer, aimons-nous, pauvre enfant.

Ce que Lamartine dit de son bon chien Fido, je puis le dire, à plus juste titre, du cher être, de la chère orpheline que mon âme a adoptée. Je n'ai pas eu de famille, pas de mari, mais j'ai un enfant... La voilà, elle entre, et quoiqu'il fasse un jour noir de décembre, il semble que le printemps entre avec elle... elle a pris un petit oiseau, elle le chauffe au foyer, elle lui donne la becquée, elle le baise... elle est aussi jolie et aussi naïve que la *Nourrice* de Greuze. Je vais m'amuser à la dessiner, ainsi penchée sur son rouge-gorge...

» Mon petit dessin est réussi, et m'a donné envie de faire le portrait en pied de Fausta. Je l'ai menée dans mon atelier (l'ancien oratoire du château); elle n'y était jamais entrée, et elle a regardé avec surprise les vitraux peints qui garnissent une croisée, les vieilles tapisseries, les bahuts chargés de vieux verres, de buires, de faïences, elle regardait tout, mais soudain, elle s'arrêta, effrayée, devant une belle panoplie que j'ai arrangée moi-même avec le plus grand soin. Petit-fille de cloutier, j'ai su nettoyer et monter l'armure d'un sire de Charlemont. Ne sommes-nous pas créés pour être leurs vassaux et leurs soudoyers? Fausta restait immobile, les yeux braqués sur cette sombre image; elle se tourna enfin vers moi, et elle m'interrogea :

» — Cet homme de fer, il va nous faire du mal?

» — Non, ma petite, ce n'est pas un homme, c'est l'habit d'un homme, qui était tout en fer pour aller à la guerre... regarde. »

» J'ôtai un des gantelets et je lui fis voir qu'il était vide, aussi bien que le brassard; elle fut rassurée, et se mit à jouer avec le gant de fer, en y fourrant son petit bras nu et en l'agitant en l'air :

» — Les deux gants? me dit-elle enfin.

— Non, Fausta, il faut que tu restes tranquille, le jour est bon, je vais commencer ton portrait. »

» Elle jeta le gantelet, et accourut vers moi. J'ai la fantaisie de la représenter telle qu'elle était, lorsque je la trouvai auprès de sa mère mourante, et j'avais dit à la femme de chambre de m'apporter la robe verte dont elle était vêtue. Je commençai par dénouer le velours bleu qui retenait ses cheveux, et j'éparpillai ses boucles noires...

» — Pourquoi fais-tu cela? me dit-elle. C'est bien plus joli lorsque mes cheveux sont bien arrangés. »

» La femme de chambre arriva et elle se mit en devoir de déshabiller ma petite Fausta, elle voulut lui passer la robe trouée et arranger ou plutôt déranger sa petite chemise, et ébouriffer ses cheveux, de façon à lui rendre cet aspect pittoresque qui m'avait tant frappée...

» Mais nous trouvâmes une résistance inattendue : ma petite Fausta, en voyant qu'on lui enlevait sa belle robe, trépigna et se débattit en criant :

» — Je ne veux pas mettre ces loques! je ne les mettrai pas! et elle les foula aux pieds, de façon à déchirer en mille lambeaux cette pauvre robe, vestige d'un triste passé.

» — Fausta, tu n'es pas sage! lui dis-je; laisse faire Barbe; je désire que tu sois vêtue comme le jour où tu es venue ici...

— Je ne veux pas! on ne me remettrait plus ma robe bleue; je ne veux pas!

— Pour me faire plaisir!

— Je ne veux pas!

— On te remettra ta robe, et tu auras de la marmelade d'abricots à ton goûter!

— Non, je ne veux pas être habillée comme une pauvresse! Si tu veux me peindre, maman, peins-moi avec ma plus belle robe.

» Je suis bien faible... je ne sais pas résister à ce regard, brillant à travers des larmes, et qui, je ne sais comment, me rappelle, dans sa douceur et sa fierté, un autre regard, qui me fut trop cher. Etranges jeux de la nature: sans doute, ma Fausta, quoique née d'une de ces tribus errantes, objet de haine et de mépris, a dans le fond de son âme les sentiments nobles qui donnaient tant de charmes à ce visage que j'ai de la peine à effacer de ma mémoire. Et quand je rencontre ces beaux yeux, quand ils s'attachent sur moi, je ne saurais leur résister... Fausta fut donc satisfaite: non-seulement, elle ne revêtit pas ses hail-

lons, mais on lui mit sa robe blanche, avec des nœuds roses et un ruban rose-pâle noua ses beaux cheveux. Je me mis à mon chevalet, je commençai mon esquisse, et elle se tint fort sage et fort recueillie. Ce sera une gente demoiselle, mais je regrette un peu l'enfant des landes et des forêts. Il est vrai qu'il faudrait reproduire aussi sa maigreur, son teint basané, tous les stigmates imprimés à son corps par la misère, et qui ont disparu, grâce à dix-huit mois de soins et de tendresse.

» Ma vieille Jeannette, dont j'apprécie les longs services, se croit une autorité dans ma maison et garde avec moi-même un franc parler dont je la dispenserais parfois. Elle se permet des observations sur ma tendresse envers Fausta :

» — Vous la gâtez, Mademoiselle, vous ne pourrez plus la brider, vous verrez! déjà, elle est pire qu'un cheval échappé. Avant-hier, elle a lâché toutes les poules dans le jardin.

» — C'est un amusement d'enfant, Jeannette.

» — Je ne dis pas, mais faut demander au jardinier si çà l'amuse de voir picorer toutes ses semences. Et Barbe nous a dit le beau jeu qu'elle a fait, lorsque Mademoiselle a voulu lui remettre ses habits de mendiante.

» — Jeannette, elle avait peur que ce ne fût pour toujours.

» — Oui, oui, Mademoiselle l'excuse... Mais Mademoiselle elle-même n'était pas dodelinée comme ça! feu Monsieur n'était pas des plus tendres avec les enfants.

» — Je le sais, Jeannette, et c'est à cause de cela que je ne veux pas être sévère avec cette pauvre petite... »

La sévère Jeannette s'adoucit : les souvenirs de ma triste enfance repassèrent sans doute sous ses yeux :

« A la bonne heure! mais tout de même faut pas leur obéir en tout, à ces petites créatures. Je dis cela pour le bien, Mademoiselle, parce que je suis avec vous depuis plus de quarante ans. »

» Elle a, en effet, le droit de parler, la vieille Jeannette ; mais j'ai le droit de ne pas l'entendre. Pourquoi me poursuit-elle dans ma paix, si incomplètement recouvrée? pourquoi mon indulgence pour cette enfant la gêne-t-elle! Fausta deviendra-t-elle une furie et une scélérate, parce qu'à l'âge de quatre ans, elle a préféré sa robe blanche à ses vieilles guenilles? et ne peut-on me laisser la joie, l'innocente joie de faire sourire cette enfant? Si Jeannette savait combien le bonheur m'a été mesuré d'une main avare, elle ne me poursuivrait pas de ses désobligeantes remarques. Un moment de repos dans un fatigant voyage, un répit dans une vive souffrance, n'est-ce pas un bien inappréciable?

» J'observe mes domestiques, et décidément, ils sont ennemis de ma petite Fausta. Oui, ces grandes jeunes filles, Barbe, Hubertine, Sophie, cette bonne vieille Jeannette, mon valet-de-chambre, mon cocher, mon jardinier, sont jaloux d'une pauvre petite enfant, et viennent, à l'envi, me dénoncer ses forfaits. Elle déchire ses robes et ses tabliers, elle n'a aucun soin! elle a pris à la laiterie une telle (1) de lait et elle l'a portée aux veaux, enfermés loin de leurs mères, elle est désobéissante et prodigue ; elle a fait courir les chiens dans le potager, et ils ont détruit un plan d'asperges : elle ne se soucie pas de la fatigue des autres; elle a joué dans le foin avec les petites filles du village, elle ne sait pas se respecter (à quatre ans et demi!) elle a caché le bâton de la mère du concierge, et elle a ri, comme un enfant qu'elle est, de la colère de la bonne femme; aucun respect pour la vieillesse! voilà les griefs, voilà les crimes. Je pourrais, moi, citer les beaux traits de Fausta. D'abord, elle m'aime, donc, elle est reconnaissante; elle donne toujours aux pauvres sur le chemin, elle donne son pain, ses fruits, les sous qu'elle a dans sa poche; elle a compassion des animaux ; les chiens, les oiseaux, les chats sont l'objet de ses soins, et jamais elle ne maltraite une de ces bêtes inoffensives. Elle a même battu la charmante Angélique, qui malmenait un petit écureuil, et maintenant ce même écureuil appartient à Fausta, il est gâté, comblé, à ce point que sa nature farouche s'apprivoise. Dans tous les réquisitoires de mes gens, je ne vois pas une menace pour l'avenir. Certes, je n'ennuierai pas l'enfant par un reproche et des sermons, je ne l'attristerai pas par des châtiments. Que son corps et son âme se développent en paix! je n'assombrirai pas sa radieuse enfance, et comme je la sais bonne, je ne ferai pas peser sur elle le joug de convenances factices, qui ôteraient toute indépendance à sa belle nature, ni même le joug d'une morale dont elle n'a pas besoin : elle est née bonne et droite, cela suffit. Elle m'aimera, elle se souviendra de moi : je ne lui demande rien de plus.

» Encore une équipée! celle-ci m'a, non pas fâchée, mais inquiétée. Il faisait aujourd'hui un temps admirable; les moissonneurs, dans les champs, étaient consolés des rayons ardents du soleil par une jolie brise, des nuages blancs moutonnaient dans le ciel; Fausta, comme de coutume, jouait dans le parc, mais, contre la coutume, elle ne rentra pas à l'heure du déjeuner. Angélique avait également disparu, ce qui me rassura : ni dans le parc, ni même dans la forêt, il n'y avait de danger à craindre. Pourtant la journée s'écoula, le soleil inclina sur l'horizon, et point d'enfants! Je partis pour la forêt qui m'est si familière ; je la parcourus dans tous les sens sans rencontrer les petites filles, je revins, désolée, au château : le crépuscule rendait les recherches difficiles. J'appris que le père d'Angélique était parti de son côté... j'attendis, je ne

(1) Terrine (wallonisme).

touchai pas à mon dîner... Enfin, vers dix heures, Barbe me dit :

» — Les voilà, ces mauvais sujets !

» Et je vis apparaître dans le vestibule mon jardinier qui rapportait dans ses bras les deux fugitives, rouges, poudreuses, fatiguées comme si elles revenaient du bout du monde.

» — Voilà, mademoiselle ! dit-il en déposant à terre Fausta, qui vint s'attacher à ma robe. Toi, Angélique, tu sais ce qui t'attend ! »

» Angélique le savait, car elle se prit à pleurer de tout son cœur. Je saisis les mains de Fausta pour la rassurer, et je dis au bonhomme :

» — Où donc les avez-vous trouvées ?

— Eh ! mademoiselle, à la foire de Chiny. Elles avaient dépensé leurs sous à acheter du pain d'épices, et elles étaient plantées devant la baraque de *Pier-Jan-Clas* (1) ! Je t'en ferai manger du pain d'épices, toi ! pour commencer, tu vas aller te coucher sans souper ! »

» Il emporta Angélique qui criait, et j'emmenai Fausta dans la salle à manger. Je la mis sur mes genoux : je la sentais palpiter comme un oiseau pris dans son nid. Je l'embrassai :

» — Maman, vous n'êtes pas fâchée ?

— Non, mon trésor ! »

» Elle se rassura et elle appuya sa tête fatiguée sur mon sein. L'oiseau se sentait sous l'aile de sa mère.

» Elle dormit paisiblement, et, le lendemain, bien reposée, bien rafraîchie, elle me raconta son odyssée. Angélique l'avait entraînée ; elle lui avait dit qu'on voyait de si belles choses à la foire, mille fois plus belles que la forêt, les fleurs sauvages ; que le sucre d'orge valait mieux que les petites fraises cachées dans l'herbe, et que l'orgue de Barbarie chantait mieux que les fauvettes. Elles sont donc parties, elles se sont égarées deux fois avant que d'arriver à leur but. Fausta avait deux pièces de cinquante centimes, une fortune ! Elles ont cavalcadé sur les chevaux de bois, Angélique a mangé des gaufres et du pain d'épices, elles ont admiré les boutiques et les baraques, elles ont ri aux sornettes de Guignol. Fausta s'inquiétait du retour, à cause de moi, Angélique n'avait pas la moindre envie de revenir : elle craignait le pain sec et les coups.

» Ce qui m'a étonnée dans ce récit, c'est un mot sorti des profondeurs lointaines de son court passé : évidemment, cette foire, ces malheureux saltimbanques, cette musique affolée ont évoqué dans la mémoire de l'enfant, des souvenirs endormis :

» — J'ai vu, m'a-t-elle dit, une dame habillée de rouge, avec de l'or dessus ; elle dansait... Ma première mamma avait aussi une belle robe verte avec de l'or, et elle dansait, comme ça... »

» La pauvre petite se mit à tourner sur elle-même, en étalant sa robe : je l'interrompis : elle me faisait peine... à quel sort je l'ai arrachée ! Désormais, elle possèdera deux conditions de bonheur : elle sera belle, elle sera riche.

» L'Odyssée d'Angélique s'est terminée d'une façon plus lamentable : elle a jeûné, on l'a battue, et demain, elle ira à l'école. On mâtera l'esprit de liberté, elle prendra les mines hypocrites des petites filles bien sages, mais, moi, je désire que ma Fausta reste elle-même ; je l'instruirai des périls qu'elle peut courir en s'éloignant de moi, mais je n'implorerai aucune tutelle étrangère. Elle n'ira pas à l'école, je ne la soumettrai pas à la direction d'une institutrice, je lui apprendrai ce que je sais... et puisse-t-elle se servir du goût des lettres, de la culture des arts, dans des conditions meilleures que celles où j'ai vécu !

» Les mois se passent, les saisons se succèdent, les années arrivent, voilà que ma Fausta doit avoir six ans : il y a trois ans et plus que je l'ai recueillie, trois ans de bonheur relatif... je jouis du bonheur d'aimer, mais, comme toutes les mères, je ne puis me flatter d'être aussi tendrement aimée que j'aime. L'affection ne remonte guère. Je suis, en ce moment, le seul objet qui attire la tendresse de Fausta ; elle me chérit, me cherche, me caresse, mais dans dix ans ! mais quand cette créature aimante s'épanouira, et qu'elle cherchera autour d'elle un cœur à la mesure du sien, alors, je passerai au second rang. Je m'y résignerai, mais, je le sens, à grand' peine... Elle ne sera pas ingrate. mais elle partagera son affection, je ne serai pas mécontente, mais je souffrirai comme toutes les mères. Pauvres mères !

» Mais elle n'a que six ans ; elle est charmante, il ne lui reste de sa naissance que des yeux admirables, et je ne sais quelle originalité élégante qui la distinguera toujours des jeunes filles de notre pays ; ce n'est pas un mouton bêlant, c'est une chevrette gracieuse et vive. Je lui donne des leçons, elle sait lire, et elle lit volontiers : je lui cherche des contes de fées, des voyages, des aventures qui puissent intéresser son imagination. Elle n'a pas besoin des petits romans qui lui apprendraient la vie sociale, ses plaisirs et ses mécomptes, ni des pieux petits livres que recommandent les chères Sœurs, et qu'Angélique rapporte de son école, pas de chanoine Schmidt, pas de *bon Fridolin et de méchant Thierry*. En fait de fables, je veux celles qui l'amusent, en fait de récits sérieux, ceux qui l'instruisent de ce qui est. Les Américains nous devancent bien sous ce rapport, et lorsque Fausta sera plus grande, je lui donnerai toutes les œuvres de miss Martineau : ceci ne poussera pas son esprit vers les romans, que j'ai tant aimés, et qui m'ont fait tant de mal. Elle, je l'espère, trouvera le roman de sa vie avant de l'avoir lu dans des livres.

« Le curé, qui a du zèle, beaucoup de zèle, trop

(1) Nom de Guignol dans les Pays-Bas.

de zèle, s'inquiète de Fausta ; il m'a demandé de l'envoyer à son catéchisme, et il s'étonne que je ne la mène pas au tribunal de la pénitence, puisqu'elle a presque sept ans, l'âge de raison. Je lui ai dit :

— Il m'est impossible de lui inculquer ou de lui faire inculquer une foi à laquelle je n'adhère pas. Quand elle sera grande, elle choisira.

— Vous parlez, Mademoiselle, comme le précepteur d'*Emile*.

— Je goûte, en effet, ses raisonnements.

— Prenez garde, Mademoiselle, vous jouez gros jeu. Si bien née que soit une créature, la morale purement naturelle ne suffit pas.

— Je pense le contraire.

— Les exemples sont nombreux pourtant. Et voyez ces femmes philosophes du dernier siècle, disciples et amies de Rousseau, quelle fut leur vie ! quelle fut leur mort !

— Elles se sont égarées parce qu'elles vivaient dans une société corrompue. Fausta vivra dans la solitude.

— Hélas ! Mademoiselle, croyez-vous que l'isolement soit une puissante garde contre les tentations ? les Saints ont été tentés au désert ! Tout est péril, si nous ne nous appuyons sur Dieu, si nous ne lisons dans sa loi la ligne de conduite que nous devons suivre.

— Nous ne pourrons pas nous entendre, M. le curé, et quelle que soit mon estime pour vous, je ne mettrai pas Fausta au rang de vos ouailles.

— Soit, Mademoiselle, j'ai rempli mon devoir de pasteur. »

Il se leva, et je ne l'ai plus revu. J'ai agi selon ma conviction, j'ose dire, selon ma conscience, et ne m'en repens pas. La solitude où je vis, la concentration de ma pensée, mes lectures longues et réfléchies, ont accru ces dispositions que je dois au sang paternel, et qui, de bonne heure, m'ont fait rejeter les croyances au surnaturel et à la religion révélée. Ne croyant pas moi-même, de quel droit irais-je enrégimenter mon enfant d'adoption au nombre des croyants de naissance, à qui l'on impose une foi qu'ils ne peuvent comprendre ni discuter ? J'attendrai ; à vingt ans, elle choisira ; je ne la blâmerai pas de croire ou de ne pas croire. En attendant, elle vivra libre, heureuse et bonne. Son âme est pure, compatissante, aimante, qu'est-ce que Dieu peut vouloir davantage !

« J'ai dû, hier, me rendre dans une de mes fermes, dont la grange menace ruine ; nous sommes parties de grand matin, j'ai mené moi-même la petite voiture, où Fausta était blottie dans le fond ; elle avait voulu venir avec moi, elle n'aime pas à me quitter, et elle s'amusait beaucoup des incidents du chemin. A la ferme, elle goûta avec des reines-claude et du pain bis ; nous remontâmes en voiture, et je pressai mon petit cheval : le temps menaçait, tout l'horizon était chargé de nuages : bientôt, la pluie commença, pesante, abondante ; nous montions doucement une côte dont le sol était détrempé, mon pauvre Dragon baissait la tête, l'eau ruisselait sur son corps, je le laissai souffler un moment quand nous arrivâmes en plaine, car il avait encore devers lui, la route montueuse de Chiny : la pluie tombait toujours, de plus en plus forte, et l'on comprend le déluge en voyant déverser du ciel ces lentes cataractes ; nous allâmes encore pendant une demi-lieue et nous arrivâmes au pied du côteau ; là, nous rejoignîmes un piéton qui allait à grandes enjambées, luttant contre le vent qui s'élevait et lui jetait la pluie à la figure : l'aspect du paysage et celui du voyageur me rappelèrent le beau tableau de Ruysdael, *le Buisson* : c'était une route malaisée, au bord du chemin, des arbres tourmentés par la rafale, un ciel noir, une pluie inclémente, et un pauvre voyageur, luttant contre les éléments. Il paraissait jeune, et ce n'était pas un paysan ; sa redingote dégouttait d'eau, son chapeau de paille n'avait plus de forme.

« Oh ! maman ! regarde ce pauvre Monsieur ! Si on le faisait monter ? dit Fausta. »

Je fis la volonté de l'enfant :

« Monsieur, monsieur ! montez donc ! »

Il accourut vers la voiture et voulut s'excuser d'y monter, parce qu'il était mouillé et crotté.

« Abrégeons, dis-je, montez ! où allez-vous ?

— A Roche-Haute ; je suis l'instituteur de la commune.

— C'est très bien, je vous déposerai chez vous.

— Vous allez vous détourner de votre route !

— Très peu, Monsieur, je vais au château de la Sermoys.

— Vous êtes mademoiselle Malfroy ?

— Oui, Monsieur. »

Le vent nous cinglait la pluie au visage et interrompit notre conversation ; Dragon marchait doucement ; nous montions le sentier : j'eus le temps de regarder mon compagnon de route : il est jeune, grand, une belle figure intelligente et virile : son costume n'annonçait pas la richesse... pauvre redingote, chapeau qui a mérité les Invalides, houseaux de toile montant jusqu'au genou, c'est le vêtement de nos fermiers, mais celui du pauvre maître d'école était râpé jusqu'à la corde. Je sympathise avec cette noble pauvreté... quand nous eûmes tourné le chemin et que l'aquilon nous laissa en paix, il se prit à causer du temps, thème ordinaire, des récoltes, du pays, et je trouvai qu'il avait bien le sentiment du beau dans la nature ; il me fit remarquer la splendeur d'un arc-en-ciel qui se levait, brillant d'émeraude et de pourpre, au-dessus des grands bois, et il me rappela le mot de Bernardin de Saint-Pierre : *la nature est une femme qui est belle même lorsqu'elle pleure*. Je lui demandai s'il lisait beaucoup :

« Le plus que je puis !

— Vous avez des livres !

— Oui, Mademoiselle, des poètes surtout, fran-

çais, allemands, hollandais... je les aime dans toutes les langues.

— Vous avez bien raison.

— Ils me font oublier les réalités de la vie et de l'école, la vie qui n'est pas sereine, l'école qui n'est pas amusante.

— Vous vivez seul, Monsieur?

— Oui, un de mes gamins me sert de domestique. »

En ce moment, Fausta se mêla à la conversation... elle demanda le nom du village dont le clocher s'élevait au bout de la route :

— C'est mon village, Mademoiselle.

— Vous allez vous en aller?

— Malheureusement. »

Ils causèrent ensemble; la vivacité de l'enfant l'amusait; nous entrions dans le village, et il me pria d'arrêter devant la maison d'école, qui avait bonne mine avec la vigne qui ornait sa façade et les hauts tilleuls plantés dans la cour : derrière la maison, j'entrevis un jardin plein de fleurs : pas un chou, pas une carotte... un jardin de poète. La pluie répandait dans l'air l'odeur du réséda et je voyais s'incliner les hautes têtes des dahlias, et des glaïeuls.

« Je n'ose vous prier de descendre, Mademoiselle, me dit-il, mais permettez-moi de vous remercier du fond du cœur. Jamais, je n'oublierai la pluie de cette après-dînée.

» Il me salua, et nous repartîmes. Cette rencontre m'a plu.

» Mon compagnon de route a touché barre au château : il a remis pour moi une carte portant le nom : *Conrad Wallays, instituteur communal*, un petit livre et un gros bouquet. C'est très poli.

» J'aime les fleurs, et j'ai bien examiné ce bouquet : toutes fleurs très rustiques, mais si bien choisies et si gracieusement arrangées : des œillets blancs, des fleurs de lin écarlates, des lobélias et des héliotropes, des chèvrefeuilles et du jasmin, des fuchsias variés, des zinnias et des verveines, ce sont évidemment des fleurs cultivées par lui, le soir, après les fatigues d'un jour d'enseignement.

» Et ce petit livre! il est le fruit des soirées d'hiver. Ce sont des traductions de poésies allemandes, il les a signées de son nom et il aura consacré ses faibles économies à les faire imprimer. Voici les poésies guerrières de Kœrner, les belles stances de Novalis, le *Jeune amour* de la baronne de Droste, la *Jeune fille abandonnée* du Hollandais Tollens, et bien d'autres, odes, ballades, élégies, qui ont tenté sa verve. J'ai lu bien des vers, je devrais être difficile, et pourtant, je suis contente de ceux-ci. C'est étrange : ce maître d'école poète... et si jeune, si pauvre, si isolé... il pourrait faire un mélancolique poème de sa propre vie... »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

Elle m'envoie promener!... c'est flatteur..... et reconnaissant! balbutia « l'incomparable amie » avec un morne abattement.

Elle laissa Gontran se rendre à la table banale et se fit monter à déjeuner dans sa chambre. La cuisine de l'hôtel était bonne; Eglantine, si éthérée qu'elle fût d'habitude, en éprouva les heureux effets : son appétit stimulé se prêta aux circonstances ; elle mangea presque comme une personne ordinaire; et ses forces morales se remontant avec ses forces physiques, elle se sentit assez ferme, une fois le couvert enlevé, pour confier à « mon journal » ses impressions du moment.

Les idées ne lui venaient pas facilement toutefois, ou plutôt elles lui venaient trop. Eglantine aurait voulu les exprimer toutes, car elles en valaient la peine! mais elle sentait la nécessité de procéder avec ordre, de faire un choix, et sa plume hésitante restait souvent le bec en l'air.

Cependant, quelques accords vigoureusement plaqués sur un piano voisin, un prélude savant qui se prolongeait détournèrent bientôt son attention des et cætera, signes de détresse..... Une voix s'élevait mélodieuse et pure avec les riches intonations du contralto et les aériennes vibrations du soprano. Tantôt elle chantait d'un style ample et religieux quelque suave adagio, et la tante Joubert se surprenait pleurant; tantôt elle lançait les éblouissantes fusées d'un finale aux merveilleuses vocalises, et la tante Joubert, jetant sa plume au loin battait des mains avec transport. Elle n'applaudissait pas seule : un rassemblement se formait dans la rue ; et sous les fenêtres entr'ouvertes laissant ruisseler au dehors ces flots de mélodie avec une insouciance généreuse, les braves éclataient, moins discrets d'instants en instants.



« Qui donc chante ainsi? demanda un nouveau venu; la Patti ne vocalise pas plus légèrement et la Krauss dit moins bien. »

Les auditeurs regardèrent avec étonnement cet arriéré :

— C'est la Signora! répondirent-ils, comme si ce mot voulait dire tout.

La Signora se tut; le groupe se dispersa et mademoiselle Joubert voulut reprendre « mon journal ». Mais l'exaltation artistique où l'avait jetée cet incomparable chant s'opposait à tout labeur sédentaire. Elle fit donc appeler son neveu et comme la pluie menaçait, elle se promena d'abord avec lui dans la galerie à jours du rez-de-chaussée; mais à ce moment il ne s'y trouvait guère que des fumeurs intransigeants et quelques douairières tolérantes.

« On ne voit ici que des vieilles femmes et ce n'est point joli! remarqua Églantine oubliant son âge. Et puis ces fumeurs m'indignent..... c'est aussi impertinent qu'infect! »

Le soleil écartait les nuages; la tante et le neveu se risquèrent au dehors.

« Les splendides colosses! fit le jeune homme en admiration devant les châtaigniers qui dominent et protègent l'Hôtel-des-Bains. Il y aurait là pour moi de précieux modèles si mon pays natal ne me réservait pas les mêmes ressources. Ces troncs géants sculptés par la nature, mieux que ne le sont par des mains d'hommes les fûts des colonnades, ces rameaux vigoureux, ces masses de verdure avec l'épaississement des ombres portées, c'est la décoration naturelle de la Marche et du Limousin. Si nous gagnions cette châtaigneraie, ma tante?

— A quoi bon? n'en retrouverons-nous point assez chez nous? Et puis il faut monter, monter! et je ménage mes forces.

On ne s'en serait point douté; mais la voyageuse le disait de bonne foi.

Elle venait d'ailleurs d'apercevoir la Signora traversant le jardin avec sa terne compagne. Toutes deux s'engageaient dans l'allée de platanes qui borde le Flumet.

« J'aime beaucoup les platanes et les cours d'eau, mon ami; si nous allions de ce côté?

— Tant de promeneurs s'y heurtent et s'y coudoient, ma tante! et puis quelle fatigante exhibition d'oripeaux: « ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales! »

Néanmoins il pilota complaisamment sa vieille compagne à travers la foule. C'était laborieux car la bonne fille, toujours en quête comme un parfait chien d'arrêt, avait les yeux partout à la fois excepté sur son chemin, et ne prenait garde ni aux chocs ni aux abordages dont il fallait que son neveu la préservât lui-même.

Mais d'autres qu'elle traversaient à l'étourdie ce mouvement général: Une petite paysanne portant au bras un panier d'œufs destiné à l'Hôtel-des-Bains avançait comme à regret, tournant la tête à chaque instant pour regarder en arrière; et de fait le spectacle qu'elle cherchait ainsi des yeux était bien assez tentant pour qu'elle eût grand mérite à ne pas s'arrêter : deux minuscules pifferari perchés sur de hautes échasses dominaient la foule de toute leur taille enfantine et se livraient sans rire à une danse étrange rythmée par le bizarre instrument qui leur est familier.

De petits messieurs en robes courtes et de petites dames aux chevelures dénouées les entouraient en battant des mains avec des excitations joyeuses, et la fillette aux œufs murmurait envieusement:

« Sont-ils heureux, bonne vierge! sont-ils heureux ! Dire qu'il y a des petits qui font de si belles choses et d'autres petits qui ont le temps de les regarder! »

Et l'enfant en lutte avec la vie déjà, l'enfant qui connaissait prématurément le prix des minutes et qui se savait attendue, marchait, marchait, tournant toujours la tête.

En sens inverse, avançait rapidement un industriel du même âge portant devant lui une planchette chargée de menus objets dont il poursuivait la vente.

La criarde symphonie des artistes aux échasses le captivait aussi et il hâtait le pas pour s'en rapprocher, levant les yeux vers eux.

Il ne vit point la fillette pressée qui ne l'aperçut pas non plus..... la planchette et le panier s'entrechoquèrent violemment... l'une quitta les mains du petit colporteur, l'autre échappa au bras de la montagnarde... une homérique omelette assaisonnée de canifs, de porte-cigares et de fleurs de verre filé s'arrondit sur la voie, éclaboussant les promeneurs; et le jeune marchand furieux fit voler d'un coup de poing la coiffe de la pauvrette tandis que celle-ci insensible à l'affront criait en sanglotant :

« Bonne Vierge! c'est y possible des pareils malheurs?... et ma mère qui attendait l'argent de ces œufs-là pour s'acheter des sabots neufs! Elle me talochera bien sûr avec les vieux! Elle me talochera...a...a...a!

« Comédie! comédie! ricanaient les sceptiques. Et les sceptiques passaient.

« Ces mendiants nous feraient bientôt changer de rôle avec eux si nous les écoutions! » disaient les indifférents. Et les indifférents passaient.

Cependant le garçonnet rageait crescendo et la fillette pleurait plus fort.

La signora assise au pied d'un platane regardait l'eau couler près de là. Elle se retourna au bruit des sanglots et une émotiou singulière anima son visage comme si une souffrance personnelle l'eût frappée, comme si elle eût retrouvé dans ses souvenirs lointains une scène analogue, comme si elle avait pu savoir ce que c'est que de travailler, de souffrir et d'être battue... quand on a sept ans!

Elle plongea la main dans sa poche et n'y

trouva rien! alors, d'un mouvement irréfléchi, elle détacha sa toque de lophophore, s'en fit une bourse de quêteuse et la tendit à la ronde.

Les offrandes pleuvaient : les hommes surtout s'en montraient prodigues : les sceptiques revenaient sur leurs pas, la bourse ouverte, et les indifférents rebroussaient chemin, prêts à l'aumône.

Néanmoins les pièces d'argent seules s'amassaient dans la mignonne coiffure. La tante Eglantine le remarqua :

« Mets-y de l'or! souffla-t-elle à son neveu; un louis, deux louis, trois louis s'il le faut!

— Mais ma tante... objecta Gontran ne trouvant pas que les circonstances justifiassent une pareille munificence.

— Pas de mais... dépêche-toi! »

Et la vieille fille prêchant d'exemple vida sa bourse entre les mains de la quêteuse qui remercia par un gracieux sourire.

« Elle nous a remarqué! c'est un premier pas de fait; si Jenny...

— Vous dites, ma tante?...

— Je dis... je dis... qu'il est temps de rentrer. Tous les bancs sont occupés; il ne reste plus une chaise à prendre et je me sens lasse. »

Au dîner, des hôtes de passage remplissaient les places laissées vides par les de Moirs et leurs amis.

Ce sont tous gens de rien! décida mademoiselle Joubert dès le seuil de la salle à manger. Et d'ailleurs pas une jeune fille!

Elle fit mettre deux couverts sur une petite table aussi près que possible de la Signora.

Celle-ci se rangea légèrement par la laisser passer et dans ce mouvement sa serviette glissa sur le parquet.

La vieille fille, peu prévenante d'ordinaire par une fausse dignité, se baissa cependant pour la lui ramasser.

L'étrangère un peu étonnée remercia froidement.

« Second pas! se dit l'obligeante personne; et vraiment pourquoi ne tenterais-je pas immédiatement le troisième?... »

Et d'une voix émue :

« Signora, modula-t-elle harmonieusement, si j'avais l'honneur de vous être connue, je solliciterais la faveur de serrer cette petite main charitable, coutumière de bonnes œuvres certainement. Mais quoi d'étonnant à cela : les grands talents et les grands cœurs ne sont-ils pas toujours solidaires?... »

Et vraiment ce petit madrigal féminin paraissait bien tourné à son auteur qui en attendait impatiemment l'effet.

Effet à peu près négatif : la destinataire s'inclina pour remercier machinalement comme une artiste en scène au bruit des bravos et demanda un macaroni.

C'était prosaïque; mais la vie a de ces contrastes.

La soirée s'annonçait assez mélancolique; pour l'abréger, mademoiselle Joubert se coucha de bonne heure et Gontran qui aimait les flâneries crépusculaires gagna l'admirable parc où la cascade formée par le Breda bouillonne avec ses mille cascatelles. Un souffle tiède caressait les vieux tulipiers; les grottes creusées dans le tuf se devinaient à travers le rideau frissonnant du petit bois et le mince croissant de la lune à son premier quartier n'effleurait la cîme des arbres et les reliefs du sol que d'une vague lueur...

Les visions mystérieuses à peine entrevues naguère surgirent de nouveau dans l'âme du jeune homme... comme un soir au bord de la Saône, il pressentit d'autres aspirations, un milieu différent, une chaude intensité de sentiments; et peut-être allait-il passer du rêve à de plus nettes images, quand une épouvantable symphonie de mirlitons, de sifflets d'enfants et de trompettes d'un sou éclata sur les bords du Bréda qui d'horreur, faillit remonter vers sa source, à l'exemple du Jourdain.

La jeunesse dorée à laquelle toute la journée ne suffisait point pour ses plaisirs, se donnait à elle-même cette spirituelle sérénade. Les éclats de rire entrecoupaient la cacophonie; les plaisanteries de haut goût servaient de point d'orgue; et des refrains de mauvais aloi, des couplets licencieux voltigeaient dans l'ombre comme des follets maudits.

Ce fut un réveil désagréable aux songes de Gontran. Choqué dans ses goûts délicats par ce débordement de gaité malsaine, il voulut y échapper et se jeta dans une allée obscure qui lui semblait déserte. Il y marchait seul en effet depuis quelques instants, lorsqu'il aperçut à son extrémité deux points embrasés, les cigares ou les pipes de deux fumeurs.

« Voilà peut-être des échappés de la bande folle pensa-t-il. Et il continua d'avancer. Le bruit de ses pas était assourdi par le gazon; les ténèbres, épaisses déjà sous le couvert du bois, dérobaient sa vue aux promeneurs qu'il ne distinguait pas encore lui-même. Il avançait toujours, cependant; et il fut bientôt assez près d'eux pour entendre leurs paroles quelque peu empâtées.

— Voici venir sa dernière heure! grondait une voix avinée en faisant rouler tragiquement les r.

— Il ne nous échappera point, répondit une autre voix du même ton. »

Il se fit un bruissement de feuilles, un froissement de branches, une agitation de lutte; puis une voix fêlée cria faiblement :

« A l'aide! au secours! on m'assassine. »

« Cela dépendra de vous, vieillard téméraire. La bourse... ou la vie! c'est à choisir.

— A l'aide! répétait plus sourdement la vic-

time que deux mains vigoureuses retenaient au collet. »

Mais deux autres mains non moins vigoureuses saisissaient à leur tour les agresseurs, et Gontran tordait le nœud de leur cravate de la façon la plus inattendue.

« Ah! mais je la trouve mauvaise, celle-là! râlait le premier bandit.

— Est-ce pour de bon? bégayait son confrère; si vous êtes gendarme ou policier dites-le tout de suite et que ça finisse.

— Au fait c'est jute : exhibez vos papiers. De quel droit vous mêlez-vous de nos affaires?

— Du droit qui appartient à tout honnête homme de châtier les lâches brigands et...

— Des brigands! interrompirent les agresseurs en éclatant de rire, des brigands! pas si calabrais que ça, mon bon! c'était une simple plaisanterie, histoire de s'amuser... après le punch!

— Et les pistolets braqués sur le front de ce vieillard?.., plaisanterie aussi, n'est-ce pas?... insista Gontran qui ne lâchait point prise.

— Oh! mais c'est un comble, ça! »

Les garnements riaient de plus belle.

« Tenez! firent-ils enfin, les voilà ces armes terribles... on vous les rend... portez armes! et laissez-nous tranquilles.

— Des étuis de pipes!... cela ne prouve pas cependant que vous n'ayez eu l'intention de dévaliser Monsieur et que...

— Dévaliser Monsieur! nous... ah! ceci est le comble des combles! Devaliser!! mais nous lui ferions plutôt l'aumône s'il exerçait la profession de mendiant!... Dévaliser quelqu'un, nous!! au fait, vous ignorez qui nous sommes. Tenez voici nos cartes.

— Que voulez-vous que j'en fasse? répondit Gontran repoussant les cartons de la main.

— Ah! vous chantez sur ce ton? eh bien vous les recevrez, ces cartes! et après elles une balle dans le cerveau!... vous avez besoin qu'il y entre un peu de plomb.

— Une provocation! gémissait le vieillard; une querelle! un duel... à cause de moi!... oh! cela ne sera pas! cela ne peut être... messieurs... jeunes gens... mes amis... je vous conjure...

Les inconnus, se dégrisant petit à petit présentaient de nouveau leurs cartes à Gontran qui les prit cette fois et leur remit la sienne.

« Hôtel des Bains » ajouta-t-il.

« Hôtel du Louvre » ripostèrent les provocateurs. A demain matin, Monsieur; de bonne heure vous verrez nos témoins arriver.

Ils rejoignirent, en faisant naziller deux mirlitons énormes, la bande folle qui les cherchait sous bois.

« Ainsi... ce n'était pas pour tout de bon! murmurait le vieillard un peu désappointé de n'avoir couru qu'un péril dérisoire; ce n'était pas pour tout de bon! et cependant le sang coulera peut-être!... Oh! je ne puis supporter cette horrible pensée! Généreux inconnu, mon libérateur, mon sauveur, d'intention du moins, jurez-moi que vous déjouerez ces projets homicides, ou comme les Sabines éplorées, j'irai me jeter entre les combattants, offrir mon corps à leurs coups, me...

— C'est cela : comme les Sabines. En attendant, monsieur, permettez-moi de vous reconduire à votre hôtel...

— Hôtel des Plantes; je l'ai choisi à cause du nom : je raffole des sciences naturelles, probablement parce qu'il ne m'a jamais été donné de les étudier.

Les rues d'Allevard n'étaient pas désertes encore; on y rencontrait les gens non phthisiques et non rhumatisants qui peuvent circuler à la fraîcheur du soir; les cafés regorgeaient de consommateurs et les hôtels bourdonnaient à l'envi.

Au seuil du sien où Gontran refusait d'entrer, le vieillard demanda le nom « de son sauveur. »

Celui-ci feignit de ne pas entendre.

« Je viendrai demain prendre de vos nouvelles dit-il.

— Mais non, c'est moi qui dois...

— Mais non, c'est moi qui veux! d'ailleurs j'ai à vous prier de vouloir bien être mon témoin. Qui demanderai-je? »

Monsieur Dumont répondit avec empressement le vieillard..... son témoin! bravo! Je glisserai des balles de liège dans les pistolets! c'est égal : j'aurais bien voulu présenter ce jeune homme à Euphrasie tout de suite.

L'aube du lendemain se leva souriante comme si elle ne devait pas éclairer une scène de meurtre; et déjà les baigneurs matineux se rendaient aux sources, quand le défenseur de monsieur Dumont ouvrit aux premiers rayons du jour des yeux encore chargés de sommeil qui se refermèrent aussitôt; ils avaient entrevu la lumière cependant et le dormeur à demi éveillé put se dire :

« Ce soleil qui commence à poindre, c'est peut-être mon dernier soleil! »

Cette réflexion l'éveilla tout-à-fait. Il se frotta les paupières, se leva et soigna minitieusement les détails de sa toilette comme les gladiateurs qui se paraient pour mourir.

« Que c'est donc bête! » murmurait-il en donnant un tour gracieux à sa chevelure; pour une vétille, pour moins que cela, se croire engagés d'honneur à se casser la tête!... ils sont jeunes, heureux sans doute... ils ont des mères, des sœurs peut-être qui les aiment et les pleureront si... Moi je n'ai que ma tante Églantine qui restera seule... pauvre fille! et l'abbé Macord qui attendait mieux de moi... »

Des pas retentirent pressés dans le couloir; Jean le valet de chambre frappa chez Gontran et lui demanda s'il pouvait recevoir messieurs Charles Gors et Jules de Baix.

« Déjà?... qu'ils entrent donc. »

Les survenants dont le visage était resté la veille enveloppé d'ombre, parurent à Gontran plus jeunes que lui malgré certains stigmates empreints d'ordinaire sur les traits des viveurs. Ils s'avançaient à demi sérieux, à demi souriants et leur attitude ne gardait rien du fâcheux débraillé de la veille.

« Monsieur, commença Charles, nous sommes prêts...

— Moi aussi! interrompit fièrement Gontran.

— Monsieur, reprit Jules, nous sommes décidés...

— Moi aussi!

— Monsieur, ne protestez point: rien ne saurait ébranler notre résolution et nous aurons le courage...

— Croiriez-vous ma résolution moins bien prise et mon courage inférieur?...

— Nous sommes prêts, nous sommes décidés à reconnaître nos torts! et nous aurons le courage d'en faire amende honorable. Que voulez-vous... les fumées du vin de champagne, l'excitation d'une soirée en folâtre compagnie, l'occasion... l'inspiration bouffonne... les ténèbres... nul n'est parfait en ce monde, et nous moins que personne, ne prétendons au prix de vertu Hier, nous étions stupides... et gris! ce matin, nous voici de sang-froid... et désireux de vous serrer la main. Le voulez-vous?

Les trois mains se pressèrent cordialement et bientôt après les nouveaux amis se dirigeaient ensemble vers l'hôtel des Plantes où monsieur Dumont pâlit, rougit et se troubla de fond en comble à leur apparition.

La scène précédente se renouvela dans sa chambre avec quelques variantes. Le vieillard enchanté ouvrit ses deux petits bras pour y étreindre à la fois les ennemis réconciliés; mais il n'en put envelopper que la moitié d'un et cette moitié-là paya pour tout le monde.

« Me voici donc tantôt au comble de mes vœux

s'écriait-il en pleurant de joie,

» Puisque déjà le ciel vous rassemble *en ces lieux*. »

Et M. Dumont se félicitait tout haut de n'avoir pas à prononcer sur le terrain cette autre citation des *Frères ennemis*:

« Si la vertu vous plaît, si l'honneur vous anime
» Barbares, rougissez de commettre un tel crime. »

« Il est bien fâcheux qu'Euphrasie n'assiste pas à cette réconciliation, ajouta-t-il; elle aime tant le pathétique! c'est une lyrique, Euphrasie, c'est une lyrique... Attendez, jeunes amis, si elle est coiffée, je vous présenterai tout de suite. »

Mais Euphrasie n'était pas coiffée et MM. Charles et Jules se retirèrent sans l'avoir vue.

Quant à Gontran, M. Dumont ne pouvait s'en dessaisir aussi vite. Il le retint doucement par le pan de sa jaquette, par le bouton de son gilet, par le nœud de sa cravate qu'il défit sans y prendre garde, et ces divers incidents ayant donné le temps à Euphrasie de détortiller ses papillotes roses, elle parut dans toute sa gloire comme le soleil levant! à vrai dire, ce pauvre petit soleil ne rayonnait guère que d'une candeur juvénile contrastant avec des cheveux gris et les rides d'un visage autrefois poupin mais aujourd'hui vieillot!

« Mademoiselle Euphrasie Dumont, ma sœur, très forte dans la litote et le dithyrambe! » acclama orgueilleusement le vieillard.

Et comme il était fort embarrassé pour présenter aussi le jeune homme dont il ignorait encore le nom...

« Gontran » lui souffla simplement celui-ci.

« Monsieur Gontran répéta-t-il, mon ami, mon sauveur! »

Le petit vieillard s'était promis d'abord de ménager la sensibilité lyrique de sa sœur en lui taisant son aventure tragi-comique. Mais il régnait entre eux une telle habitude de confiance et d'épanchement que, en dépit de sa promesse, il l'en avait instruite immédiatement. Elle fit donc au jeune homme l'accueil qu'il méritait et entremêla ses remercîments de métaphores, de prosopopées et de catachrèses tellement imprévues que Gontran tout-à-fait incapable de répondre en pareil style retrancha son insuffisance derrière un silence modeste et prudent.

Cependant l'heure du repas étant venue, monsieur Dumont voulut retenir Gontran à sa table; mais celui-ci refusa: Il habitait depuis deux jours seulement Allevard avec une parente âgée n'y connaissant personne et qu'il ne laisserait par déjeuner sans lui.

« Du moins accepterez-vous une promenade? Nous avons retenu pour cette après-midi un landau fort commode, et s'il vous plaît d'y prendre place, mon courageux ami, ce sera pour nous une bonne fortune.

Gontran se récusa de nouveau: sa tante aurait besoin de son bras pour une flânerie dans le parc, sans doute: elle tenait à ne pas quitter la ville en ce moment.

« Présentez-nous alors à cette respectable personne, car elle doit être respectable d'âge et de caractère? demanda mademoiselle Euphrasie parlant par *dubitation*; il serait possible que nous découvrissions ensemble les moyens d'embellir mutuellement notre séjour parmi les nymphes aquatiques.

Gontran ne pouvant, cette fois, dire non, prévint aussitôt mademoiselle Jouhert.

A peine prit-elle garde à cet avertissement. Bien autre chose l'occupait en vérité! Elle avait visité, une heure auparavant, la salle d'inhalation froide, unique peut-être en son genre, ingénieuse création du docteur Niepce. Autour des vasques superposées d'où s'élancent deux jets d'eau minérale, une foule élégante se promenait,

stationnait, causait ou lisait au gré de chacun. A travers la vapeur invisible enveloppant cette foule, Eglantine avait bientôt distingué la Signora flanquée de sa comparse. Manœuvrer habilement pour s'en rapprocher comme par hasard, l'aborder au moyen d'un prétexte habile, cela ne paraissait pas à la bonne tante d'une réalisation impossible. Elle en fut néanmoins pour ses frais d'imagination et la Signora les rendit superflus : Elle-même s'avançait avec une fière nonchalance, accueillie au passage par les saluts masculins ; elle-même reconnut Eglantine ; elle-même lui sourit avec un signe de tête et lui dit sans s'arrêter :

« Il reste une chaise libre dans ce coin ; si vous désirez vous asseoir profitez-en : elle ne sera pas longtemps disponible.

— Comment ! si je désire m'asseoir ! s'écria mademoiselle Joubert qui n'y avait pas songé encore ; mais je ne désire que cela, je ne cherche pas autre chose ! j'en éprouve un immense besoin !

— Quatrième pas ! songeait-elle ; ce sera un prétexte pour en faire un cinquième tout à l'heure. »

Elle gagna la chaise qui, en réalité, se trouvait placée trop mal pour que personne en voulût.

Au bout de quelques instants, la situation n'étant plus tenable, la tante de Gontran l'abandonna pour s'élancer à la recherche de la Signora.

Elle ne la revit qu'au déjeuner :

« Quel signalé service vous m'avez rendu ce matin ! lui dit-elle avec effusion ; mes jambes se dérobaient sous moi ! j'étais lasse à ne pas me tenir debout et sans le secours de ce bienheureux siège, peut-être allais-je défaillir. Comment vous remercier...

La Signora se dispensa de le dire : on lui apportait alors une immense corbeille où s'épanouissaient de splendides bouquets ; une carte armoriée accompagnait chacun d'eux. La jeune fille les reçut avec un imperceptible haussement d'épaules corrigé toutefois par une ébauche de sourire, les fit porter dans sa chambre et ne sembla pas y songer davantage.

Comme elle est habituée aux hommages ! pensa mademoiselle Joubert ; évidemment chacun reconnaît sa souveraineté... il faut absolument que je me renseigne tout de suite... car enfin Jenny peut arriver d'un moment à l'autre..... comment faire ?...

La Signora se contenta du macaroni quotidien ; elle avala rapidement une tasse de café sans sucre, et se retirait quand Eglantine fut inspirée lumineusement.

« Madame votre mère n'a point déjeuné avec vous ? » dit-elle avec intérêt ; une indisposition peut-être...

— Ce n'est point ma mère.

— Madame votre tante, alors ? ou...

— Théodora est sujette aux spasmes, interrompit la jeune fille avec dépit ; ils la prennent toujours mal-à-propos.

— Des spasmes ? je connais ça ! je les connais trop, malheureusement ! Mais je possède contre eux un merveilleux spécifique. Voulez-vous me permettre de l'essayer sur votre... duègne.

— Faites... se vi piace. »

Églantine avait des ailes. Elle trouva la pauvre Théodora étendue sur son canapé dans un appareil... dont elle ne songeait pas même à dissimuler la simplicité.

— Vous souffrez bien ?... lui demanda-t-elle avec compassion. »

La malade souffrait tellement sans doute, qu'elle n'eut même pas la force de répondre.

« Est-ce à la rate ou au foie ? »

Même silence.

Théodora ferma les yeux et ouvrit une bouche grimaçante qui laissa voir toutes ses dents jaunes.

« A l'épigastre ou au pylore ?... »

Les yeux ne se rouvraient pas ; la bouche ne se fermait point ! Eglantine en profita pour y introduire quelques gouttes d'eau de mélisse.

« Après tout, voilà une panacée ! dit-elle ; quel que soit son mal, elle s'en trouvera bien. »

En effet, au bout d'un instant, la malade ouvrait les yeux, poussait un soupir de soulagement et tendait la main vers le flacon.

Au bout d'un autre instant, elle se dressait sur son séant et regardait sa bienfaitrice avec un pâle sourire de reconnaissance.

« Ah ! s'exclama victorieusement celle-ci.

— Ah ! reproduisit l'autre comme un écho. »

Il s'ensuivit une nouvelle dose du spécifique et un autre silence un peu long pendant lequel on n'entendait que le balancier de la pendule entre deux colonnettes d'albâtre.

« Elle se remonte, elle se remonte !... remarquait la garde-malade. Enfin elle va pouvoir parler ! si j'en profitais pour la questionner... adroitement ?... »

Ce vulgaire moyen répugnait à sa fierté. Le temps pressait, cependant... Jenny allait paraître... il importait de prévenir toute fausse manœuvre... Églantine passa le Rubicon :

« Vous avez une bien ravissante compagne, insinua-t-elle... La signora semble tourner ici toutes les têtes et ne s'en pas soucier... Elle a placé son idéal plus haut que la foule, sans doute ; elle rêve un attachement spontané, sans calcul qui... que... Elle est de grande famille ? et... riche, n'est ce pas ? »

Théodora qui s'étendait de nouveau sur les coussins continuait de regarder silencieusement la questionneuse. Celle-ci répéta sa double interrogation.

« Non capisco ! » répondit enfin la malade.

Elle ne comprenait pas le français !



« Il fallait donc le dire plus tôt! » gronda la tante Eglantine emportant son elixir.

Une visite l'attendait; on l'en prévint.

« Vous vous trompez; je ne connais personne ici! objecta-t-elle, oubliant l'annonce faite par son neveu.

— On n'a point nommé Mademoiselle, il est vrai; mais on demande la tante de M. Gontran et M. Gontran lui-même. »

Celui-ci, déja au salon, oublia complètement les présentations de rigueur qui se firent d'elles-mêmes et sans noms de personnes.

Mademoiselle Dumont avait arboré pour la circonstance, une guirlande de chapeau d'un blanc tout virginal; une chaîne d'or, héritage de sa grand'mère, descendait en cascade le long de son busc un peu raide, pour accrocher de côté une montre toute neuve; une robe mauve, d'étoffe nouvelle, mais de coupe archaïque, bouffait sur ses hanches plates, et un antique vêtement remis en vogue par les rotations de la mode laissait presque à découvert sa taille de poupée.

La même opposition de contraires se remarquait dans toute sa personne, depuis son sourire de petite fille jusqu'aux brèches de sa denture; depuis ses candides étonnements jusqu'à son expérience des détails pratiques; depuis son ignorance naïve de mille choses du monde jusqu'à son érudition historique et littéraire émaillée parfois d'un peu de grec et de latin.

Cette pensionnaire vieillotte, cette vieille femme enfant était un type!

Eglantine l'étudiait curieusement, mais non sans distractions : à travers les antithèses de la sœur, la conversation du frère avec Gontran lui arrivait par lambeaux; elle y découvrait une façon toute particulière de prononcer les *s* et de souligner les phrases qu'elle ne rencontrait point pour la première fois...

« Mais qui donc ai-je entendu parler ainsi? se demandait-elle.

Puis revenant à la sœur, elle remarquait en elle un tic singulier qui consistait à pencher sa tête sur l'épaule droite dès qu'on lui parlait; et mademoiselle Joubert se disait encore :

« N'ai-je pas connu, il y a bien longtemps, bien longtemps, une personne en possession de ce tic-là?... Où donc était-ce?... »

Espérant d'une heure à l'autre le retour d'Eudoxie, et ne voulant pas le manquer en s'éloignant, elle engagea son neveu à suivre seul ses nouveaux amis vers le *Bout du monde*.

Ils partirent donc tous les trois. Mais le plus impressionnable du trio n'en était pas le plus jeune : ses deux compagnons, malgré leurs cheveux gris, le distançaient en enthousiasme, en exaltation même. Ils s'étonnaient, admiraient, s'émerveillaient à chaque pas avec de bruyantes exclamations et des hyperboles redondantes. On eût dit des aveugles nés s'éveillant au jour, des sourds entendant tout à coup, des muets recevant la parole.

Et de fait, cette éclosion tardive s'expliquait :

« Voyez-vous, mon jeune ami, disait M. Dumont, c'est la première fois que nous faisons un voyage d'agrément, la première fois! Nous n'avons guère changé de place que pour les développements de ma carrière enseignante, et si notre vie s'est trouvée ainsi quelque peu nomade, ce fut sans nous laisser le temps de butiner en chemin. Nous n'avons jamais été de ces oisifs desquels Piis résume la vie en ce distique :

On s'éveille, on se lève, on s'habille et l'on sort;
On rentre, on dine, on soupe, on se couche et l'on dort.

Ces opérations physiques et naturelles se subordonnaient pour nous à l'impérieuse loi du travail; ce fut la majeure de notre syllogisme. Nous en bénissons Dieu toutefois car :

Les travailleurs ne connaissent pas l'ennui.

Ceux qui ne connaissent pas l'ennui conservent la santé du corps et la gaîté de l'esprit.

Ceux qui demeurent gais et bien portants sont les vrais heureux de ce monde.

Donc les travailleurs sont heureux!

Ce sorite qui est une variété de syllogisme (et le syllogisme est, vous le savez, une forme de raisonnement), ce sorite est indiscutable!

« Oui, le travail nous a pris par la main pour nous faire avancer dans la vie, reprit mademoiselle Dumont; sous son égide, nous en avons gravi les abruptes sentiers, les yeux attachés sur les cîmes et le cœur en haut : sursum corda! Ainsi, l'on monte, l'on monte sans s'essouffler! J'emploie le mot au *figuré* bien entendu. Ainsi l'on s'élève aux astres : Sic itur ad astra. Ah! M. Gontran, quel joli arbre, là, le pied dans la mousse. En connaissez-vous le nom?

— Mais c'est tout simplement un sorbier, Mademoiselle, un sorbier des oiseleurs. Dans quelque temps ses baies encore verdâtres rougiront et le couvert des oiseaux sera mis splendidement...

Elle l'interrompit :

— Des oiseaux? en voilà deux bien étranges. En avez-vous jamais rencontré de pareils?...

— Mais Mademoiselle, l'un est une pie et l'autre un geai : rien de plus commun.

— C'est étonnant combien de choses vous savez! »

Les promeneurs s'engageaient dans la gorge boisée où régnait une fraîcheur délicieuse, tempérée par la poussière de feu qui tombait du soleil à travers les ramures; un torrent y bouillonnait, tantôt écumant d'une apparente colère, tantôt jasant, rieur, sur le sable doré; plus haut se dressait un chaos de roches branlantes entremêlées d'une végétation touffue; et, plus haut encore, les glaciers du Gleyzin enfonçaient dans les nuages leurs sombres déchiquetures et leurs blancheurs irisées.

Mon Dieu! que c'est beau! s'écriaient le frère et la sœur, négligeant dans leur enthousiasme l'emploi des synecdoques et des antonomases.

On mit pied à terre; mademoiselle Dumont poussa de petits cris de pensionnaire effarouchée en traversant le torrent sur une passerelle; M. Dumont frissonna d'une terreur délicieuse en croyant distinguer la silhouette d'un ours; et tous deux demandèrent s'ils ne se croiseraient pas au passage avec une bande d'isards?

L'air des montagnes, cependant, creusait leur estomac. On choisit un endroit favorable au pied d'un chêne dont la vieille latiniste demanda la « dénomination. » Son jeune ami fut tenté de répondre « quercus robur; » mais il se contenta de présenter l'arbre sous son nom vulgaire.

Le jambon sentait le rance; le rôti était manqué : « Quoi d'étonnant? aurait dit M. Dumont s'il avait pu s'en apercevoir :

On devient cuisinier mais on naît rotisseur.

et les rôtisseurs sont rares! »

Mais M. Dumont dans les illusions d'un enthousiasme universel trouvait tout parfait. Il fit même honneur, comme un simple mortel, au petit beaujolais qui arrosait le repas et sa sympathie pour son nouvel ami croissant avec les sensations de bien être qu'il éprouvait, il se mit en frais de confidences et raconta sa vie.

C'était simple et touchant :

Fils d'un banquier deux ou trois fois millionnaire, il avait cru d'abord commander aux événements, mais les événements prirent bientôt leur revanche : une catastrophe imprévue anéantit la fortune paternelle. Tout fut perdu « fors l'honneur! »

M. Dumont, très jeune alors, aurait pu s'écrier avec Racine :

Grâce aux Dieux, mon malheur passe mon espérance.
Et je te loue, ô ciel, de ta persévérance!

Mais une précédente catastrophe avait amoncelé trop d'autres ruines dans son cœur pour le laisser sensible à des pertes d'argent : il s'était vu repousser par sa cousine, la fiancée de son choix, l'idole de ses rêves, son idéal enfin! et pourquoi?

Parce qu'il avait un défaut de prononciation.

Cette douleur morale l'eût peut-être tué... mais la ruine des siens lui ôtait le droit de s'y livrer... Il se fit maître d'étude dans un lycée; puis il devint professeur; il obtint la licence, l'agrégation, une chaire dans une faculté; et pendant qu'il franchissait laborieusement ces différents degrés, donnant plus de répétitions que ne l'eussent permis ses forces physiques, le vieux père et la vieille mère gagnaient doucement la tombe dans l'aisance et le bien-être; la sœur Anna se mariait avec la dot amassée par le professeur, et la sœur Euphrasie refusait une autre dot pour ne pas quitter son Alexandre.

M. Dumont portait le même nom que le vainqueur des Thraces, des Illyriens, des Perses, des Egyptiens, des Indiens, des Lybiens, des Assyriens et des Scythes; de Thèbes, d'Issus, de Tyr, de Gaza, d'Arbelles et de Babylone; du roi Darius, etc.

La sœur Anna eut de nombreux enfants et ce fut une génération nouvelle à pourvoir. C'était rude mais l'oncle y arriva. Il venait de marier la dernière nièce, d'établir le dernier neveu et cette coûteuse famille s'avouant satisfaite déclarait sa ferme résolution de se suffire désormais sans nouveaux secours.

Alexandre et Euphrasie pouvaient donc vivre enfin pour eux-mêmes, c'est-à-dire l'un pour l'autre.

Après cette longue absorption dans le travail et l'épargne, ils furent tout étonnés de se découvrir des yeux pour voir le monde extérieur, des poumons pour en respirer l'air, et des ailes pour y voler. Ils les ouvrirent, oui vraiment, aussi bien que n'importe qui! et le premier vol de ces vieilles ailes toutes neuves qui n'avaient pas encore servi se montrait intelligent n'est-ce pas? en les portant tout juste... au *Bout du monde*?

« Ah! terminait le vieux savant résumant avec Voltaire la doctrine de Pangloss : Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles!.. Si *Elle* ne m'eût pas repoussé, je ne pouvais me consacrer à ma famille après sa ruine; si je n'avais pas travaillé pour les miens, la misère en faisait sa proie; si la misère s'en fût emparée, la souffrance, la maladie, le vice peut-être... horreur!... Et les vieux parents descendaient désespérés dans la tombe!... Rien de tout cela n'est arrivé parce que... Eglantine m'a brisé le cœur!... Donc... Eglantine a bien fait de me briser le cœur.

Décidément M. Dumont affectionnait le « sorite! »

Gontran, toutefois, fut moins frappé par la logique de ce raisonnement que par ce nom d'Églantine prononcé comme à regret par le vieillard.

La sœur avait pris la main ridée du frère avec un respectueux attendrissement et la pressait d'une éloquente manière... ses yeux humides se fixaient sur la cime aérienne du glacier comme si elle y eût rencontré de chères images...

« Oui, murmurait-elle, tu es un bon fils, un bon frère... *Ils* ont tout vu de l'autre monde... Papa et maman sont contents de toi! »

Papa et maman!

M. Bourotte.

(*La suite au prochain Numéro.*)



LE RAMIER

Vois-tu là-haut cette aile prompte,
Fugitive comme l'éclair?
Sans repos, elle monte, monte
Puis disparaît au fond de l'air.

C'est le ramier que ta parole,
En vain, a voulu retenir,
Et qui, par l'espace s'envole
Pour ne jamais plus revenir.

Enfants, il en sera de même
Des biens que vous croirez saisir :
Ce vol rapide est un emblême
Des courts bonheurs, du faux plaisir.

Mais voulant indiquer sans doute
Le terme où tout devient réel,
L'oiseau toujours poursuit sa route
Dans la direction du ciel.

ARTHUR TAILHAUD.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ALOYAU DANS SON JUS

Il faut le larder de gros lard, le placer dans une casserole avec épices et un grand verre de vin blanc sec; couvrez et luttez le couvercle avec de la pâte de farine, mettez au four pendant six heures, à un feu modéré.

Dégraissez et servez dans le jus.

—

CARPE AU BLEU

(Recette de Grimod de la Reynière.)

Faites le moins d'ouverture possible à la carpe en la vidant; placez-la dans une poissonnière à sa taille; faites bouillir une demi-bouteille de vinaigre, versez le tout bouillant sur la carpe ; mouillez-la avec du vin rouge, de manière à ce qu'elle baigne; mettez trois oignons coupés en tranches, deux carottes, du persil, de la ciboule, trois feuilles de laurier, du thym, trois clous de girofle, du sel et du poivre; placez la poissonnière sur le fourneau, faites mijoter une heure environ; laissez-la refroidir dans son assaisonnement et servez.



REVUE MUSICALE

Harmonies du Printemps. — Gounod à l'Opéra. — Les compositeurs de l'avenir et leurs œuvres. — Les prochains Concerts d'orgue, de M. A Guilmant.—Une invention d'amateur, utile et musicale.

Il faut réellement du courage pour consentir à ouvrir l'œil et l'oreille aux chefs-d'œuvres humains, tandis que là-bas, non loin de la reine des cités, il y a la grande *Première* du réveil de la nature, qui n'est qu'harmonie, lumière et parfum.

Le rideau s'est levé sur le chœur des violettes, où primevères, jonquilles, amaryllis sont venues jeter leurs notes plus éclatantes, mais jamais aussi pénétrantes, que les mystérieuses voix de la modeste reine des bois.

Quelques vieilles têtes blanchies d'hellebore et quelques petites perce-neige, flétries avant l'âge, assistaient bien à l'*ouverture* de l'immense poème en action; mais loin de leur froide patrie elles n'ont pas tardé à succomber sous le feu de cette incommensurable rampe qui se nomme : le soleil!

O merveilles du Créateur, ô nature éternellement belle, jeune, réparatrice, soleil régénérateur, que vous nous représentez bien la grandeur de celui qui engendra les mondes et créa tout ce qui existe!

Devant ces spectacles magiques, on se prend à regarder en pitié les mascarades de toutes sortes dont l'homme a rempli sa vie, et pour lesquelles, souvent, il sacrifie sa jeunesse, son temps, son argent, sa santé, sans trouver rien qu'amertume au fond de cette coupe, où il croyait puiser l'ambroisie.

Mais notre goût pour les splendeurs de la nature, ne doit pas nous faire oublier notre tâche. Elle est d'autant plus facile que l'art, et surtout l'art musical, est une des plus nobles manifestations de l'âme humaine; que sans lui, la science ne serait qu'une invention purement mathématique et qu'il est aussi une création de Dieu, car il porte l'empreinte des choses divines que le maître universel anima de son souffle.

Attendons encore un peu avant d'aller admirer des horizons splendides, à travers les échancrures des grands arbres. Examinons à vol-d'oiseau quelles sont les créations musicales qui se rapprochent le mieux des éternels chefs-d'œuvre dont l'art n'est que l'imitation.

A part le *Tribut de Zamora*, de Charles Gounod, qui est l'événement capital du moment, il n'y a, à cette heure, à enregistrer que de brillantes et fructueuses reprises sur nos premières scènes lyriques.

On sait de quelle importance sont les ouvrages de ce grand maître, et quelle place élevée ils occupent dans notre musique française. Aussi le flot avide des dilettanti envahit le temple de l'Harmonie, se précipite et élève une insurmontable barrière devant les moins impétueux, les plus humbles, dont les jugements, pour être tardifs, n'en seront ni moins justes ni moins sincères. Voilà pourquoi nous ne rendrons compte du nouvel opéra de Gounod, que le mois prochain, alors que la partition en mains, nous aurons pu pénétrer dans le sanctuaire de ses récentes victoires.

En dehors de la musique de théâtre, il a été publié et exécuté récemment diverses compositions que nous tenons à faire connaître à nos lectrices, car elles portent en elles le germe de l'avenir. C'est le riche sillon où le grain de blé ne peut manquer de produire une abondante moisson.

Malheureusement, si les œuvres du génie restent, les hommes passent, et il faut sans cesse interroger l'horizon où se lèvent les nouvelles constellations, pour les signaler et en recueillir la lumière, à mesure que leurs devancières s'éloignent de nous.

Grâce au talent et à l'énergique volonté de son président-fondateur, M. Guillot de Sainbris, la *Société chorale d'Amateurs* aura mis en relief bon nombre de jeunes auteurs, dont le mérite se fût certainement frayé un chemin, mais avec combien plus de temps et de difficulté. C'est ainsi que *Moïse*, de M. Réné de Boisdeffre; *Toggenbourg*, de J. Rheinberger; *Rebecca*, de César Franck; *Melka*, de Ch. Lefèvre, et encore d'autres ouvrages, ont été exécutés sous la direction de M. de Sainbris, révélant des musiciens auxquels il ne manque qu'une scène plus vaste pour donner l'essor à de plus vastes conceptions.

Ces compositions dont les poèmes sont, pour la plupart, empruntés à des sujets bibliques, conviennent on ne peut mieux à notre public d'élite, que distingue, avant tout, la jeunesse, comme la poésie de l'esprit et du cœur.

M. Paul Collin, qui aura été l'un des premiers à nous faire connaître des *libretti* rimés par de vrais poètes, a écrit de très beaux vers dont se sont inspirés les auteurs de tous ces ouvrages. Son *Moïse sauvé des eaux*, que nous avons déjà nommé dans un précédent article, est d'une notable élévation de style. La simplicité s'y allie à la grâce primitive et à la grandeur des caractè-



res. La rime retombe toujours harmonieusement. Aussi, M. de Boisdeffre, aidé dans sa tâche, a-t-il atteint l'apogée du lyrisme musical, quand il exprime les sentiments qui agitent l'âme de la fille du roi Pharaon à la vue de ce petit Moïse qui doit un jour être si grand.

Il y a dans cette partition des pages de premier ordre. Nous recommandons à nos lectrices l'*air d'Amaïs*, pour mezzo-soprano, avec récitatifs, qui est tout simplement superbe, et dans lequel mademoiselle Richard, de l'Opéra, a obtenu un immense succès. Celui de *la Voix mystérieuse*, pour soprano, d'une allure prophétique, est accompagné par un chœur brillant.

Quant au chœur de début:

Loin de l'éclat pompeux et des bruits de la ville,
Sous la fraicheur des Palmiers verts...

il est impossible de trouver quelque chose de plus poétiquement suave, de plus distingué que ces belles harmonies qui effleurent l'oreille, la charment et rafraîchissent l'âme. M. de Boisdeffre est un grand artiste, cela se sent autant que cela se voit.

Le *Toggenbourg*, ballade de M. Rheinberger, est une dramatique légende du Nord, qui a été exécutée comme nous l'avons dit dernièrement, pour la première fois à Paris, par la *Société Chorale d'Amateurs*. Il se dégage de cette musique comme un classique parfum qui lui donne une rare saveur. Le rôle de l'orchestre est tracé d'une main habile et sûre. Les chœurs sont magistralement écrits. Le *trio solo et chœur*, est un morceau ravissant de sentiment, où la mélodie se marie à une orchestration savamment dessinée. Le chœur de la fin, d'un tout autre caractère, renferme des oppositions d'un bel effet, des sonorités combinées avec une complète connaissance des timbres et des registres des voix.

Cette œuvre originale et dramatique a été vivement goûtée par un public de choix. Il convient d'ajouter que M. Paul Collin a droit à une part de ce succès, car il s'était chargé de traduire en vers français le texte allemand sur lequel était écrite cette partition. Il a eu à vaincre de réelles difficultés, rendues multiples par le germanisme de la forme autant que du fond de ce poème étrange

Il nous faut renoncer ce mois-ci à donner l'analyse de *Melka* et de *Rebecca* : l'espace nous manque; nous en parlerons dans le prochain numéro, car ce sont aussi deux ouvrages d'un haut intérêt. Ces quatre partitions se trouvent chez l'éditeur J. Hamelle, 25, rue du Faubourg-Saint-Honoré, ancienne maison Maho.

On se souvient sans doute des magnifiques concerts d'orgue avec orchestre, inaugurés en 1878 par M. A. Guilmant, au Palais du Trocadéro, et continués avec une vogue croissante en 1879 et 1880.

Cette année, les quatre grands concerts du savant organiste auront lieu les 12 et 19 mai, puis les 2 et 9 juin, à 2 heures et demie très précises.

M. Guilmant, qui a déjà fait connaître au public des œuvres de génie ignorées de la plupart de ses auditeurs, remontant aux premiers temps de la musique en France, exhumera de ce passé des mervellles dont la révélation lui sera un titre de gloire de plus.

Ainsi en dehors de Bach et de Haendel, qu'il a déjà popularisés avec le splendide instrument du Trocadéro, on trouvera cette année, sur ses programmes, les noms fameux des Buxtehude, Rameau, Albrechtsberger, Bruhns, Frescobaldi, Homilius, Pachelbel, Dandrieu, Zipoli, Titelouze, Cl. Merulo, etc., tous choisis parmi les musiciens parus depuis le XVIe siècle. Une place sera réservée dans chaque programme pour les compositions inédites de nos auteurs modernes.

Il nous reste, pour finir, à communiquer à nos jeunes musiciennes une modeste invention, dont nous devons la primeur à un aimable correspondant, amateur ingénieux, qui a mis autant de simplicité que d'obligeance à nous l'offrir, pour en faire bénéficier les abonnées du *Journal des Demoiselles*, Il s'agit d'un procédé pour écrire la musique avec plus de rapidité et de régularité.

Au lieu de la plume qui, si l'on veut écrire vite, forme des notes inégales et difficiles à lire, il faut prendre un petit morceau de bois, une *allumette*, par exemple, la tailler en petit caractère mobile, ayant *la forme d'une noire*. Après l'avoir trempé dans l'encre, on l'imprime sur les lignes et les interlignes de la *portée*, ayant soin d'enlever et de replacer ce caractère avec adresse, pour que l'impression soit aussi nette que possible.

En répétant cet exercice et en corrigeant avec le canif le *caractère-allumette* — si l'épreuve ne rend pas nettement la forme de la noire — on arrivera à imprimer le corps des notes avec une grande vitesse, ce qui est le plus long, exécuté à la plume. Cette dernière sera ensuite employée pour marquer les autres signes de musique, tels que : rondes, blanches, silences, clefs, accidents de toutes sortes, barres et queues des notes.

C'est là que, tout d'abord, la critique se présente à l'esprit : le *caractère-allumette* ne peut servir absolument que pour former le corps de la noire. Il est vrai que d'un trait de plume, on fait des simples, doubles, triples et quadruples croches. Aussi, sommes-nous persuadée, après essai, que malgré ce petit revers de la médaille, l'amateur-copiste gagnera beaucoup de temps, et fera sans peine une copie très lisible lorsqu'il aura l'habitude de ce procédé. L'important est de bien préparer son caractère, qui doit être taillé avec régularité dans sa forme et nettement sectionné.

Nous remercions l'inventeur de ce nouveau système, ne fut-ce que pour son intention d'être agréable et utile à nos lectrices — ce qui est l'être à nous-mêmes. MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Ma belle petite amie,

Il y a peu d'instants, j'avais encore les yeux fermés, et quelques vestiges de songes attardés me flottaient par le cerveau ; un rayon de soleil cependant, qui filtrait joyeux entre les lames des persiennes closes, m'invitait au réveil ; le mouvement des domestiques par les couloirs, le chant du coq, le gloussement des poules, le cri strident des pintades, le nasillement des canards dans la basse-cour, le roucoulement des pigeons sur les toits, le gazouillement des oiseaux parmi les massifs du jardin, tout cela me disait : « Le jour se lève ; fais comme lui ! le temps est beau ; viens en jouir ! »

Je ne me fis pas longtemps chanter, glousser, crier, nasiller, roucouler et gazouiller cet avertissement : Louisette souriait aux anges dans son petit lit à rideaux roses ; Jacques, en brouille complète avec son oreiller qui boudait dans la ruelle, rêvait thèmes et versions dans la chambre voisine sous la protection morale de son père qui... ah ! mon Dieu ! oserai-je le dire ?... osons-le : Mon Pierre ronflait à poings fermés sans la moindre poésie ! Je laissai la fillette en colloque avec ses frères invisibles ; je laissai le garçonnet aux prises avec les déclinaisons imaginaires ; je laissai le père de famille goûter son calme repos d'honnête homme qui a travaillé la veille, qui travaillera le lendemain ; et ma prière faite, ma méditation terminée, je rejoignis madame R. que...

Mais, au fait, je ne te l'ai pas dit encore et j'aurais dû commencer par là, cependant : Nous sommes en villégiature printanière chez cette parfaite amie !

En vraie Parisienne, tu t'étonneras qu'elle ait quitté la ville aussi tôt, n'est-ce pas ? peut-être n'imagines-tu pas le mois de Mai à la campagne ? Je te soupçonne même de ne le comprendre, de ne l'admettre qu'à Paris ?... Sois moins exclusive, mignonne : A défaut de l'art... du jardinier qui remplit vos squares et vos promenades de plantes rares « préparées » en serre chaude, nous avons la nature qui n'est point malhabile ! Elle sème à pleines mains ses trésors au flanc des coteaux, dans l'ombre des vallons, sur l'immensité des plaines... et le germe éclate, la tige grandit, le bourgéon se change en feuille, le bouton devient fleur ! les parfums flottent dans un air que l'haleine des foules n'a point corrompu ; le soleil nous arrive directement et de plein jet et non par ricochets et par chocs en retour comme aux citadins. Nous ouvrons tous nos pores à ce bienfaisant soleil ; nous respirons à pleins poumons cet air vivifiant ; nous nous imprégnons de ces parfums salubres ; nous nous baignons de corps et d'âme dans la grande nature et nous y puisons une exubérance de vie, un besoin d'agir qui nous initient aux mille secrets des champs, à leurs charmes poétiques, à leurs intérêts positifs.

Etonne-toi donc maintenant, ma petite amie, que les gens assez heureux pour posséder une prairie au fond d'un val, des champs un peu plus haut, des bois sur une crête rocheuse, un étang ou même une simple mare ! et moins encore que tout cela : un coin de terre au soleil avec un toit au milieu, étonne-toi que ces gens fuient les murailles noires des rues qui sentent mauvais, pour assister au réveil de la nature, répondre à ses premiers sourires et recueillir, en même temps, ses premiers bienfaits !

Madame R. qui est bien évidemment un composée de matière et d'esprit aime les beaux levers de soleil; mais sous le rayon d'or qui l'enveloppe de lumière et de chaleur, elle songe que ce rayon fertilise la terre et prépare d'abondantes récoltes : « Comme les marsages » s'en trouvent bien ! et le verger donc ! les fruits s'y « nouent » à vue d'œil. Madame R. accorde l'hospitalité de ses plates-bandes aux plantes paresseuses et coquettes qui ne servent absolument... qu'à réjouir le regard humain, ce qui est bien quelque chose, à mon avis ; elle les admire avec une douce condescendance ; mais elle décerne une sérieuse estime à la fleur jaune du colza qui produira la silique oléagineuse ; elle se réjouit quand le serpolet fleurit assez abondamment pour qu'une cueillette journalière métamorphose ses lapins de basse-cour en lapins de garenne ; et la religion des « simples » est la seule qu'elle professe en médecine. Aussi utilise-t-elle chacune de ses promenades au point de vue pharmaceutique. Il y en a pour toute l'année, car les différentes fleurs se succèdent depuis le premier soleil de Mars jusqu'à la dernière brume d'automne.

Madame R. a déjà desséché autant de violettes, de pâquerettes et de pas-d'âne qu'il en faudra cette année pour guérir les rhumes de toute la paroisse ; elle possède une énorme quantité de pulmonaire qui en sera le succédané. En ce moment elle recueille du lierre terrestre, toujours



en vue de toux à venir. Elle y joindra plus tard le mélilot émollient, le chèvre-feuille contre les maux de gorge ; la camomille contre ceux d'estomac ; le sureau sudorifique ; le bouillon blanc vulnéraire et adoucissant ; l'absinthe cordiale, stomachique, antiseptique et fébrifuge ; la petite centaurée aux innombrables vertus ; la douce-amère sudorifique, ennemie de la fièvre et de la pulmonie ; la ronce elle-même et tant d'autres que nous foulons aux pieds ignorant leurs vertus ! tant d'autres auxquelles nous donnons la mort quand leurs sucs bienfaisants sont des sources de vie !

Madame R. lorsque je la rejoignis au potager, semait du chanvre le long d'une planche encore vide. Je la regardai, étonnée. Ce regard était une question :

« On mettra là des choux, répondit-elle ; et quand ils auront pour sentinelles de vigoureuses tiges de chanvre, les chenilles repoussées par l'odeur n'oseront en approcher. Le moyen est simple, comme vous voyez.

— Bah ! répondis-je, ce n'est là qu'un ennemi de moins ! Croyez-vous que, à défaut de chenilles, les moucherons...

— Je le leur défends bien, par exemple ! Je souffre ma graine soigneusement pendant plusieurs jours avant de la confier à la terre et cela suffit pour défendre les petits plants contre ces affreux insectes jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se protéger eux-mêmes. Le résultat poursuivi justifie toutes ces précautions, ma chère enfant : les bons choux font la bonne soupe ; la bonne soupe fait les bons estomacs ; les bons estomacs font la bonne humeur ; la bonne humeur fait les bons ménages et...

— De sorte, interrompis-je en éclatant de rire, que le bonheur conjugal ne tient..... qu'à un chou ?

— Riez, riez, petite folle ; riez ! vous me comprenez quand même, je le sais bien ! et qui plus est, vous mettez ma doctrine en pratique. Vous savez, tout comme moi, que les maris ne vivent pas seulement de tendres sourires et de douces paroles... Pour les attirer, parfois il suffit de se coiffer à l'air de son visage, de chanter du Schubert ou du Mendelssohn avec sentiment et surtout... d'avoir une jolie dot. Mais pour les retenir, cela n'est point assez ! L'homme ne vit pas seulement de pain, est-il dit. Le mari vit encore moins d'amour et de contemplation, si la contemplation et l'amour sont les seuls réconfortants à sa portée, croyez-moi ! Il lui faut la table bien servie et la maison bien dirigée ; le confort intérieur enfin, ce confort sérieux qui n'a rien de commun avec le luxe de nos jours, qui maintient l'équilibre entre le doit et l'avoir et qui permet de se conserver la tête fraîche et le cœur chaud. Hors de là, point de salut ! Ce confort-là ne s'obtient pas en bloc et tout d'une pièce, ma jeune amie ; il se compose de détails aussi menus qu'innombrables. Le soin de chacun d'eux humilierait une femme frivole et superficielle ; mais leur ensemble a de la grandeur, puisque la considération, la sécurité, le bonheur des familles en dépendent. Cela vaut la peine de s'en mêler, n'est-il pas vrai ? de se lever tôt pour diriger les infiniment petits qui forment ce tout imposant, et de se gâter un tantinet les mains, s'il le faut, en les mettant à la pâte, comme on dit vulgairement. Mais la messe sonne au village. Y venez-vous ? »

Nous nous y rendîmes entre les haies d'aubépine en fleurs et nous dûmes traverser le cimetière pour gagner l'église. Les pierres tombales disparaissaient sous un embrassement de stillaires blanches, de myosotis bleus, de silènes roses et de boutons d'or ; les oiseaux chantaient dans les vieux ifs et la résurrection planait sur ce champ de mort...

Quelques paysans priaient à genoux sur les dalles.

« Ils ne savent pas lire, murmura ma compagne à mon oreille ; mais ils savent vivre, c'est-à-dire aimer Dieu. Tout est là. »

Tout est là !.. Ce fut l'incessante idée qui m'absorba durant la messe.

Après le saint Sacrifice, nous suivîmes le curé à la sacristie pour lui demander un pieux renseignement. Sur une étagère vermoulue, un missel à la tranche multicolore s'étalait au soleil. Je le feuilletai machinalement.

« C'est un beau livre, m'écriai-je, un beau livre malgré quelques taches de moisissure qui le déparent un peu. »

Madame R. bondit à ces mots.

« Comment, monsieur le curé ! vous laissez la moisissure envahir vos livres et les vers peut-être aussi les piquer !.. Mais vous ne connaissez donc pas la poudre de coloquinte !.. Ayez-en toujours dans une fiole bouchée par un parchemin percé de petits trous comme on fait pour la sandaraque, et saupoudrez-en vos livres ; battez-les de temps en temps pour en faire sortir la poussière ; renouvelez la coloquinte et vous m'en donnerez des nouvelles ! »

Décidément madame R. est la femme aux recettes. Heureusement c'est aussi la femme aux bonnes recettes.

Comme nous traversions le village, mademoiselle Antoinette, la fille du percepteur, nous rejoignit en courant.

« Ecrirez-vous bientôt à mademoiselle Jeanne ? me demanda-t-elle.

Sur ma réponse affirmative, elle me remit une lettre qu'elle me pria de te recommander instamment.

Donc, je te recommande instamment cette lettre. N'oublie pas de m'en parler bientôt, mon cher cœur.

A toi,
FLORENCE.

MOTS EN CARRÉ

Mes sœurs marchent devant; j'arrive la dernière,
Je suis partout la fin sans me sentir moins fière.

Je nargue la tempête et je brave les flots;
L'ancre au collet, je crie : Honneur aux matelots!

Le roi dont je suis l'arme, en ses étroits domaines,
Asservit sous sa loi tout un peuple de reines.

Amant des vastes mers, en cinglant loin du port,
J'inventai l'instrument qui découvre le nord.

Où sont, dites-le moi, les multiples cortéges
De mes jours, de mes nuits, de mes fleurs, de mes neiges?

MOSAIQUE

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons d'expérience, malgré le nombre de nos années.

(*La Rochefoucauld.*)

—

On n'est pas malheureux parce qu'on ne sait pas lire dans le cœur des autres, mais on le devient si on ne sait pas lire dans le sien.

(*Marc-Aurèle.*)

Devise de Chamfort.

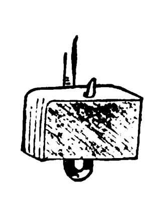
Une tortue, dont la tête est traversée par une flèche, avec les mots : *Heureuse si elle eût été entièrement cachée.*

—

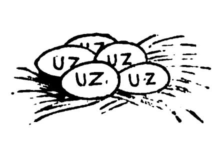
Les révolutions sont des temps où le pauvre n'est pas sûr de sa probité, le riche de sa fortune, l'innocent de sa vie.

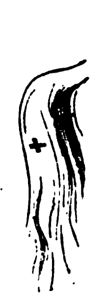
(*Joubert.*)

RÉBUS











Le mot de l'Énigme d'Avril est : *Secret.*

Les mots en carré d'Avril sont : *Rabat, arabe, baron, aboli, ténia.*

Explication du Rébus d'Avril : *La grandeur et la richesse ne font pas la félicité.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81— 1737 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



LITH TH DUPUY & FILS R DES PETITS HOTELS, 22, PARIS.

Juin 1881 4314

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot, 2.

Toilettes & Modes des Magasins de la Scabieuse, 16, r. de la Paix _ Étoffes en foulard de la Compagnie des Indes. 34. Bd. Haussmann _ Chaussures de la Mon Bernier-Lasson 160, r. Montmartre.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

Cette année, — l'année 1709, — reste marquée dans l'histoire comme l'une des plus lamentables qu'ait traversées la France dans sa longue vie de nation. — Tous les fléaux s'accumulent sur elle à la fois. Le ciel, la terre et les hommes sont conjurés pour sa perte.

« L'hiver... avait été terrible, et tel que de mé- » moire d'homme on ne se souvenait d'aucun qui » en eût approché... En soupant chez le duc de Vil- » leroy, dans sa petite chambre, les bouteilles sur » le manteau de la cheminée, sortant de sa très » petite cuisine, où il y avait grand feu, et qui » était de plein pied avec sa chambre, une très » petite antichambre entre les deux, les glaçons » tombaient dans nos verres. »

Ce détail nous montre, en passant, de quels logements les plus grands seigneurs se contentaient à Versailles. L'honneur de l'habiter leur tenait lieu de tout.

Si l'hiver se comportait ainsi dans le palais des rois, qu'était-ce sous le chaume des paysans? qu'était-ce dans toute l'étendue des campagnes?

« ... Les arbres fruitiers périrent; il ne resta » plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni » vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine » d'en parler. Les autres arbres moururent en » très grand nombre, les jardins périrent, et tous » les grains dans la terre. »

A ces causes fatales de misère, se joignaient de coupables spéculations qui en augmentaient les effets. De mystérieux accaparements de blé avaient lieu, sans qu'on connût, — ou peut-être sans qu'on voulût sincèrement en connaître les auteurs.

Cependant, les Parlements s'émouvaient. Ils proposaient d'envoyer quelques-uns de leurs Conseillers faire une enquête sur l'origine de tant de maux, et sur les remèdes à y apporter. Le Roi irrité leur intimait la défense absolue de se mêler des blés. Louis XIV n'avait jamais oublié la Fronde.

L'indigence était générale, et croissait toujours.

« Le Roi n'avait plus de ressource que la ter- » reur et l'usage de sa puissance sans bornes, qui » tout illimitée qu'elle fût, manquait aussi faute » d'avoir sur quoi prendre et s'exercer... Le Roi » ne payait même plus ses troupes, sans qu'on » pût imaginer ce que devenaient tant de millions » qui entraient dans ses coffres. »

Ce que ces millions devenaient, les récits mêmes de l'auteur nous le laissent deviner, au moins en partie. Louis XIV ne soldait plus ses troupes, mais ses prodigalités généreuses n'avaient pas cessé à l'égard de ses courtisans. Des uns, il payait toujours les dettes énormes ou dotait les enfants; aux autres, il assignait de fortes pensions. Il faisait plus; il fermait les yeux sur certaines opérations illicites, auxquelles se livraient sans rougir les plus grands seigneurs. Un entretien de Saint-Simon avec Desmarêts nouvellement installé au contrôle général, nous éclaire sur ce point :

« Il me dit qu'il n'était pas à savoir combien » nous étions éloignés, madame de Saint-Simon

» et moi, de faire des affaires, et de là se lâcha sur » les trésors que MM. de Marsan et de Matignon, » unis ensemble, avaient amassés sans nombre » et sans mesure, et sur tout ce que la maréchale » de Noailles et sa fille, la duchesse de Guiche » ne cessaient de tirer, qui tous les quatre entre » autres avaient fait grand tort à Chamillart. Je » l'arrêtai sur les dernières, et lui contai que » madame de Saint-Simon, fatiguée à la fin de » tout ce qu'elle entendait contre Chamillart à » l'occasion de ces deux dames, l'en ayant averti, » il s'était mis à sourire, en avouant les choses » en leur entier, et lui apprit qu'il avait un ordre » du Roi pour leur donner part à toutes les » affaires qui se faisaient et se feraient... »

On voit que la princesse d'Harcourt n'était pas la seule faiseuse d'affaires qu'il y eût parmi les dames de haut parage.

Après avoir longuement, et de la manière la plus saisissante, exposé l'état désespéré de la France en 1709, Saint-Simon le résume ainsi :

« Ce tableau est exact, fidèle, et point chargé. » Il était nécessaire de le présenter au naturel » pour faire comprendre l'extrémité dernière où » on était réduit, l'énormité des relâchements » où le Roi se laissa porter pour obtenir la paix, » et le miracle visible de celui qui met des bor- » nes à la mer, et qui appelle ce qui n'est pas » comme ce qui est; miracle par lequel il tira la » France des mains de toute l'Europe résolue et » prête à la faire périr. »

On sait en effet les inutiles démarches tentées à diverses reprises par Louis XIV pour traiter avec ses ennemis victorieux. L'implacable triumvirat, — Hensius, Eugène, Marlborough, — jubilait. Voir le grand Roi humilié jusque dans la poussière, et la puissance française anéantie; quel triomphe! En vain Torcy se transporte à La Haye : les exigences formulées en dernier lieu par les vainqueurs, dépassent toutes les bornes du possible. La guerre continue.

Les luttes armées du Protestantisme dans le Midi; ailleurs, le Jansénisme et les rigueurs dont il est l'objet, tiennent aussi leur place dans les Mémoires de Saint-Simon. Mais qui pourrait le suivre ans ses voyages à travers les faits multiples de cette triste époque? Restons simplement à Paris et à Versailles.

A Paris, la cherté du pain excite des mouvements populaires. Des placards anonymes, outrageants pour la personne du Roi, sont, en divers quartiers, affichés sur les murs; des billets pleins de menaces contre sa vie parviennent aux Seigneurs qui l'approchent. On y rappelle les souvenirs de Ravaillac et de Brutus. Une certaine inquiétude gagne son entourage. — Mais les choses se passent en douceur. Quelques bonnes paroles du Maréchal de Boufflers, présent à Paris par hasard, suffisent pour apaiser le peuple soulevé, et les menaces sinistres restent sans effet.

A Versailles, le culte apparent de la royauté n'a souffert aucune brèche. Un regard, un sourire, un froncement de sourcil du Monarque n'ont pas cessé d'être les grands événements de la Cour. Les haines, les prétentions, les cabales s'y heurtent, et amènent des catastrophes individuelles. L'une des plus importantes est la chute de Chamillart. Depuis assez longtemps il avait perdu la faveur de madame de Maintenon. Il conservait celle du maître; mais les malheurs de l'État en tout genre n'attestaient que trop les fautes de son administration, et faisaient la partie belle à ses ennemis. Le Roi le sacrifie donc, et se contente d'environner sa disgrâce de procédés faits pour l'adoucir. Chamillart reçoit ce coup avec une constance et une sérénité de vieux Romain, qui confond d'admiration le monde des courtisans. En effet, à leurs yeux, la disgrâce, n'est-ce pas une mort? L'amitié de Saint-Simon accompagne dans sa retraite le ministre tombé, et reste fidèle au souvenir des services que souvent il a reçus de l'homme en place.

Lui-même, à la suite de quelques dégoûts essuyés à Versailles, se croyant mal vu du Roi, est pris d'une soudaine et violente velléité de quitter la Cour, et d'aller vivre dans ses terres. Ses amis, les Beauvillier, les Chevreuse, les Pontchartrain, les Boufflers, s'unissent à madame de Saint-Simon pour le détourner d'un dessein si dommageable aux intérêts de sa famille et à l'avenir de ses enfants. Ils y parviennent, mais à grand'peine. Par l'intermédiaire d'un honnête homme qui lui est dévoué, Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, il obtient du Roi une audience particulière. Ecouté d'abord d'un front sévère dans ses explications sur divers faits qui lui sont reprochés, puis d'un air plus doux, et enfin avec une entière mansuétude, il recouvre encore une fois la bienveillance royale, assaisonnée du conseil paternel de soumettre son humeur critique aux règles de la prudence. Saint-Simon renonce à ses projets d'anachorète, mais change peu de chose à ses allures ordinaires.

Au risque de déplaire, il n'avait pas cessé de se montrer assidu auprès d'un autre disgracié, — c'était le Duc d'Orléans.

Depuis le retour de ce prince en France, de secrètes dénonciations, venues d'Espagne, le représentaient au Roi comme ayant formé le plan de mettre à profit l'état précaire de Philippe V dans la Péninsule, pour s'asseoir à sa place sur le trône avec le consentement et le concours des Alliés. L'inimitié de la Princesse des Ursins, dont il a provoqué les ressentiments par des imprudences de paroles, le poursuit. On parle de lui faire son procès. L'énergique intervention de Saint-Simon auprès du Chancelier contribue à en faire abandonner l'idée; mais le Duc d'Orléans, en mauvais termes avec le Roi, antipathique à madame de Maintenon, et brouillé par ce der-

nier épisode avec Monseigneur, qui ne revint jamais à lui, n'est plus à la Cour qu'un paria que tout le monde évite.

Saint-Simon veut à tout prix mettre fin à cette intolérable situation. C'est sur le prince même, garrotté par sa faiblesse dans de honteux liens, qu'il faut commencer par agir. Dieu sait ce qu'il en coûte au sévère conseiller de temps, d'exhortations, de patience, pour parvenir à lui faire rompre sa chaîne ! Enfin il y parvient. Il le ramène à son intérieur, et au foyer domestique si longtemps délaissé. La duchesse d'Orléans y tient désormais la place qui lui est dûe. Dans sa joie, cette princesse jusqu'alors peu connue, et douée de plus riches facultés intellectuelles qu'on ne le soupçonnait, voue à Saint-Simon la plus vive reconnaissance ; elle en fait son ami, son confident, son guide. Les deux époux, sous cette influence salutaire, n'auront jamais grande affection l'un pour l'autre, mais ils s'entendront ensemble, et agiront d'accord dans leur propre intérêt et celui de leur famille.

Ce retour de son neveu à une vie plus régulière, est vu par le Roi d'un œil satisfait. C'est un grand point ; mais le zèle de Saint-Simon ne s'arrête pas là. Il s'emploie activement à marier mademoiselle d'Orléans, fille aînée du prince, avec le jeune duc de Berry. Plus d'un obstacle s'y oppose, des ambitions rivales conspirent ; Saint-Simon, secondé par la duchesse de Bourgogne, dont il s'est assuré l'appui, triomphe de tout. Mademoiselle d'Orléans devient duchesse de Berry, et madame de Saint-Simon est sa dame d'honneur.

Ainsi l'ont sollicité avec ardeur le père et la mère de la jeune princesse ; la duchesse de Bourgogne l'a souhaité ; le Roi en a exprimé fortement le désir. Pourtant cette distinction que bien des gens pourraient juger enviable, n'est pour celle qui en est l'objet, comme pour celui qui en partage l'éclat, qu'une humiliation et une grande amertume. Ils ont lutté tant qu'ils ont pu pour s'y soustraire. Dame d'honneur d'une reine de France, la duchesse de Saint-Simon, à la rigueur, accepterait de l'être ; mais d'une princesse de rang secondaire ! comment en supporter l'idée ?

C'est là le vrai motif de leur répugnance ; ce n'est pas celui qu'ils font ouvertement valoir. Ils n'en manquent pas d'autres à produire. Les larmes et les supplications de la femme, la résistance obstinée du mari ne servent de rien. La duchesse de Bourgogne qui les aime, leur fait comprendre que devant ces mots : le — Roi le désire, — il faut courber la tête, et on la courbe.

A l'histoire de la Régence appartient surtout, comme un de ses types les plus saillants, cette duchesse de Berry que nous voyons poindre ici. Elle n'était encore qu'une toute jeune fille de quinze ans, annonçant de la grâce et de l'esprit. Nul ne prévoyait ce qu'elle serait un jour. Dieu ! si madame de Saint-Simon l'avait prévu !...

« Plus cette princesse se laissa connaître, et » elle ne s'en contraignit guère, plus nous admi- » râmes par quel miracle de soins et de prudence, » rien n'avait percé ; plus nous gémîmes du mal- » heur d'avoir réussi dans une affaire que, bien » loin d'avoir entreprise et suivie au point que » je le fis, j'aurais traversée avec plus d'activité, » si j'avais su le demi-quart, que dis-je ! la mil- » lième partie de ce dont nous fûmes si malheu- » reusement témoins. Je n'en dirai pas davantage » pour le présent, et dans la suite, je n'en dirai » que ce qui ne s'en pourra taire. »

Telle était la nouvelle petite-fille de France, près de qui le Roi avait tenu à placer « une per- » sonne dont la vertu de tout temps sans atteinte, » dit l'auteur, « le bon esprit, le sens et les incli- » nations fussent de concert pour une éducation » désirable. »

Peu de joie accompagne ce mariage. Les calamités de la France n'étaient pas à leur fin. La pénurie atteignait jusqu'à la cassette particulière du Roi. Un soir, sur la demande de la duchesse de Bourgogne, c'est à peine s'il trouve sous sa main une poignée d'or à lui donner pour le pauvre duc de Berry, qui, faute de quelques pistoles, ne pouvait prendre place à une table de jeu.

Louis XIV manquant d'argent de poche ! Se figure-t-on cela ? Le grand Roi expiait largement l'orgueil de ses prospérités passées. Ce n'était pas encore assez. En lui tout devait être atteint : l'homme après le souverain ; — après l'orgueil, le cœur.

Par un jour d'avril 1711, Monseigneur se rendant à Meudon, sa résidence ordinaire, rencontre sur la route le saint-Viatique que l'on portait à un malade. Il descend de carrosse et se met à genoux. Sur une question de sa part, il apprend que ce malade en danger de mort est atteint de la petite vérole. Son esprit se frappe. Le lendemain, au moment de partir pour la chasse, il tombe tout-à-coup en faiblesse. On le remet au lit : — Monseigneur a la petite vérole.

Le Roi vient aussitôt s'installer à Meudon ; madame de Maintenon le suit. Mais par une louable sollicitude, il défend aux princes, et dispense quiconque a lieu de craindre pour soi-même d'approcher du château empesté.

Cependant les médecins sont pleins d'espérance ; rien de plus rassurant que leur langage. Le Roi travaille avec ses ministres ; il se promène. Le duc et la duchesse de Bourgogne tiennent à Versailles une Cour animée. « Et cette Cour, dit le narrateur, ressemblait à une pointe de l'aurore. »

Les harengères de Paris, amies toujours fidèles de Monseigneur, sur les bonnes nouvelles qui circulent, accourent au plus vite en carrosses de louage. Il veut les voir et se montre

sensible aux témoignages de cette affection populaire. Dans leur joie, elles parlent de faire chanter un nouveau *Te Deum*. « Il n'est pas encore temps » observe le prince. — Le prince avait raison.

Saint-Simon était à la Ferté. Un message de la duchesse l'informe de l'état des choses.

« On sentira aisément quelle impression je » reçus de cette nouvelle... Je passai la jour- » née dans un mouvement vague de flux et de « reflux qui gagne et qui perd du terrain, tenant « l'homme et le chrétien en garde contre » l'homme et le courtisan. »

En effet, le règne plus ou moins prochain de Monseigneur, entièrement livré à la cabale ennemie, doit, à son sens, amener sa propre ruine, dans laquelle il a bien de la peine, selon son naïf aveu, à ne pas voir celle de l'État. La mort de ce même prince serait le salut de l'un et de l'autre.

Après quelque hésitation, il part pour Versailles n'a pas eu la petite vérole, et, par là, se trouve compris dans la défense de se présenter à Meudon; mais le Roi, instruit de ce retour, lui en sait gré.

Chacun attend, craint, espère. Le temps se passe. Saint-Simon sait le mettre à profit.

« Je ne laissai pas... de percer de mes regards » clandestins chaque visage, chaque maintien, » chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, » d'y nourrir les idées que je m'étais formées » de chaque personnage. »

Vaines devaient être dans cette occasion, comme en tant d'autres, les espérances et les craintes. L'état du malade empire tout-à-coup. En quelques heures, les médecins, Fagon tout le premier, passent de la quiétude au désespoir. Ils perdent la tête. Le Roi n'est averti que lorsque l'agonie a déjà commencé. On l'empêche de pénétrer jusqu'au lit du mourant, à qui les secours de la religion sont apportés précipitamment et comme par hasard. C'est au milieu d'un effarement et d'un désordre inexprimable de tout ce qui l'entoure, que le fils unique de Louis XIV, que l'héritier du trône de France rend le dernier soupir. Il avait cinquante ans.

Un peu avant ce moment suprême, Versailles aussi a changé de physionomie. On vient d'y apprendre que Monseigneur a reçu l'Extrême Onction, que tout espoir est perdu. — Jamais tableau empreint des plus chaudes couleurs de la vie n'égala celui que nous trace ici Saint-Simon de toute cette cour en désarroi. Non, ce n'est pas un tableau, c'est la vie même. La scène est sous nos yeux; nous participons à tous ses mouvements, à toutes ses émotions vraies ou feintes; nous en saisissons tous les aspects matériels, comme tous les aspects moraux. Nulle part dans son œuvre si riche en inimitables peintures, sa plume ne trouve des expressions plus frappantes, plus familièrement pittoresques et originales que celles qu'il emploie à les rendre. Analyser ces pages pleines d'animation est impossible, il faut les lire. Pourtant, à titre de spécimen bien incomplet, nous en détacherons quelques lignes relatives aux personnages qui sont le plus en vue.

« M. le Duc d'Orléans parut et m'appela. Je » le suivis dans son arrière-cabinet en bas sur » a galerie, lui près de se trouver mal, et moi » les jambes tremblantes de tout ce qui se pas- » sait sous mes yeux et au-dedans de moi. Nous » nous assîmes par hasard vis-à-vis l'un de l'au- » tre; mais quel fut mon étonnement lorsque, » incontinent après, je vis des larmes lui tom- » ber des yeux — Monsieur, m'écriai-je en me » levant, dans l'excès de ma surprise. — Il me » comprit aussitôt, et me répondit d'une voix » coupée, et pleurant véritablement. — Vous » avez raison d'être surpris, et je le suis moi- » même; mais ce spectacle touche; c'est un bon » homme, avec qui j'ai passé ma vie; il m'a bien » traité et avec amitié tant qu'on l'a laissé faire, » et qu'il a agi par lui-même... — Il se leva, se » mit la tête dans un coin, le nez dedans, et » pleura amèrement et à sanglots, chose que, si » je n'avais vue, je n'eusse jamais crue. Après » quelque peu de silence, je l'exhortai à se cal- » mer. Je lui représentai qu'incessamment il » faudrait retourner chez madame la duchesse » de Bourgogne, et que si on l'y voyait avec » des yeux pleureux, il n'y avait personne qui » ne s'en moquât comme d'une comédie très » déplacée, à la façon dont toute la cour savait » qu'il était avec Monseigneur. Il fit donc ce » qu'il put pour arrêter ses larmes, et pour bien » essuyer et retaper ses yeux. »

A voir cette bonté et cette sensibilité de cœur chez celui qui devait être un jour le fameux Régent, on se demande ce que l'éducation aurait pu faire d'une telle nature, si ce prince avait eu près de lui dans ses jeunes années un Fénelon au lieu d'un Dubois.

Mais plaçons-nous avec Saint-Simon devant une autre scène. Les ducs de Bourgogne et de Berry en sont les acteurs.

« Les deux princes, ayant chacun sa princesse » à son côté, s'assirent sur un même canapé » près des fenêtres.

» Les premières pièces offraient les mugissements des valets, désespérés de la perte d'un » maître si fait exprès pour eux. Plus avant, » commençait la foule des courtisans de toute » espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les » sots, tiraient des soupirs de leurs talons, » et avec des yeux égarés et secs, louaient » Monseigneur, mais toujours de la même » louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient » le roi de la perte d'un si bon fils... »

» Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait » d'attendrissement et de bonne foi, avec un air » de douceur, des larmes de nature, de religion,

» de patience. Monseigneur le duc de Berry, » tout d'aussi bonne foi, en versait en abondance, mais des larmes pour ainsi dire sanglantes, tant l'amertume en paraissait grande, » et poussait non des sanglots, mais des cris, » mais des hurlements... Cela fut au point qu'il » fallut le déshabiller là même, et se précautionner de remèdes et de gens de la Faculté. » Madame la duchesse de Berry était hors » d'elle.

Cette tête de quinze ans, déjà capable de calculs politiques, avait rêvé pour elle-même auprès de son beau-père, destiné à être roi dans un prochain avenir, une position supérieure à celle de la duchesse de Bourgogne, objet de son ingratitude et de sa jalousie. Tous ces rêves s'en allaient avec Monseigneur.

« Souvent réveillée par les cris de son époux, » prompte à le secourir, à le soutenir, à l'embrasser, à lui présenter quelque chose à sentir, » on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après, » une chute profonde en elle-même... Madame » la duchesse de Bourgogne consolait aussi son » époux... le fréquent moucher répondait aux » cris du prince son beau-frère. Quelques larmes amenées du spectacle, souvent entretenues » avec soin, fournissait à l'art du mouchoir, pour » rougir et grossir les yeux et barbouiller le visage... »

Gardons-nous de prendre ici mauvaise idée de la duchesse de Bourgogne ; elle ne jouait pas la comédie, mais, comme elle le dit quelques moments après à l'une de ses dames, qui l'exhortait tout bas à ne pas feindre des sentiments qu'elle ne pouvait éprouver, « la pitié et le spec» cle la touchaient, la bienséance la contenait, et » rien de plus. » —

« Le duc de Beauvillier, debout auprès d'eux, » tranquille et froid comme à chose non avenue » ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres » pour le soulagement des princes... Ce flegme » dura sans la moindre altération également » éloigné d'être aise par religion, et de cacher » aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour » conserver toujours la vérité. »

Saint-Simon, occupé de scruter ainsi les sentiments de chacun, scrutait aussi et jugeait de même les siens. Cependant, un reste d'incertitude flottait en lui : Monseigneur était-il vraiment mort ?

« Je voulais douter encore, quoique tout me » montrât ce qui était, mais je ne pus me résou» dre à m'abandonner à le croire que le mot ne » m'eût été prononcé par quelqu'un à qui on pût » ajouter foi. Le hasard me fit rencontrer M. d'O, » à qui je le demandai, et qui me le dit nettement. Cela su, je tâchai de n'en être pas bien » aise. Je ne sais trop si je réussis bien, mais au » moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'émoussa ma curiosité. »

Il continue à promener cette curiosité de salon en salon, de physionomie en physionomie. Sur l'avis du duc de Beauvillier, on débarrasse enfin la chambre de la duchesse de Bourgogne de la foule qui l'encombre ; le duc et la duchesse de Berry se retirent dans leur appartement.

« Toute leur nuit se passa en larmes et en » cris. La nuit de monseigneur et de madame la duchesse de Bourgogne fut plus tran» quille. »

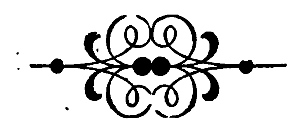
Madame de Maintenon avait ramené le Roi à Marly. Ce prompt retour n'était pas attendu.

« Aussi n'y trouva-t-il rien de prêt ; point de » clefs des appartements, à peine quelques bouts » de bougie, ou même de chandelle. Le Roi fut » plus d'une heure dans cet état avec madame » de Maintenon dans son antichambre à elle, » madame la Duchesse, madame la princesse de » Conti, mesdames de Dangeau et de Caylus..... » On fut longtemps à tâtons, et toujours sans » feu, et toujours les clefs mêlées, égarées par » l'égarement des valets. — Les plus hardis de » ce qui était dans le salon montrèrent peu à peu » le nez dans l'antichambre, et de l'un à l'autre, » tout ce qui était venu s'y présenta, poussé de » curiosité, et de désir que leur empressement » fût remarqué. Le Roi reculé en un coin, assis » entre madame de Maintenon et les deux princesses, pleurait à longues reprises. Enfin la » chambre de madame de Maintenon fut ouver» te, qui le délivra de cette importunité »

Entraînée par la narration tragi-comique de Saint-Simon, notre analyse s'est étendue sur cette mort de Monseigneur plus qu'il ne l'eût fallu peut-être, eu égard à la valeur du personnage. Nous le quittons ici, sans nous arrêter à son portrait, détaillé pourtant avec soin, selon l'habitude du grand peintre. — Le coup de pinceau qui naguère nous l'a montré en passant « noyé dans la graisse et l'apathie, » nous paraît suffisamment résumer l'ensemble de ce caractère dépourvu de tout intérêt historique.

APHÉLIE URBAIN.

(*A suivre*).



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

---

UNE ANNÉE DE MÉDITATIONS

PAR MADAME AUGUSTUS CRAVEN

—

Dans la moindre page écrite par madame Craven, on retrouve cette belle pensée qu'elle inscrivait jadis au frontispice du *Récit d'une Sœur* : *Mon Dieu, je désire que ces pages vous fassent aimer* ! Aussi ne peut-on s'étonner que la plume qui a révélé Alexandrine, idéalisé Anne et Fleurange, ait écrit, sur Jésus-Christ et sur sa doctrine, des choses si tendres et si profondes à la fois. Ce livre a, sur presque tous les livres connus de méditations, l'avantage d'être personnel, de retracer les sentiments, les espoirs et les craintes d'une âme très belle, qui a beaucoup reçu de Dieu et qui a peur de ne lui avoir pas assez rendu. Ce n'est pas devant un bureau que ce livre a été conçu, mais dans un oratoire : la chaleur de la prière l'anime, une conscience éclairée et qui cherche à s'éclairer de plus en plus, y projette sa lumière, un tendre amour pour Dieu l'échauffe, et on y trouve avec délices le style si pur de madame Craven et les hautes et délicates qualités de son intelligence. Ce livre accomplira le vœu de son auteur, il fera du bien ; il est écrit pour un nombre d'âmes choisies, qui désirent avancer dans la bonne voie, en dépit des obstacles que le monde oppose, qu'un cœur aimant, trop aimant, élève aussi ; c'est pour ces âmes appelées, mais lentes parfois à se rendre à l'appel, que ces belles pages ont été tracées. Je citerai quelques passages d'une méditation sur la *Résurrection de Lazare*.

« Jésus aimait tous les hommes ; il n'en est pas un seul pour lequel il ne soit mort, c'est-à-dire auquel il n'ait donné la plus grande preuve d'amour qui se puisse donner, ainsi qu'il l'a dit lui-même. Cependant, quelques-uns de ceux qui ont vécu avec lui sur terre ont eu ce bonheur d'être aimés de lui d'une façon spéciale, Lazare, Jean, Madeleine ! Jésus a sanctifié et béni en eux ces douces affections qui, parmi les joies de la vie, sont celles qui renferment le plus à la fois le souvenir de celles qui nous étaient destinées à la Création, et l'espérance de celles qui nous étaient promises après la mort.

» Jésus a vécu pauvre, caché, méconnu, humilié ; Jésus a maudit le monde avec ses joies. Jésus a accepté toutes les douleurs et toutes les souffrances, mais il a voulu ressentir la plus grande des félicités terrestres, et ses larmes sur Lazare ne sont pas, comme ses autres souffrances, l'expiation de nos fautes, mais la bénédiction d'une de nos joies. En nous interdisant le plaisir, il nous a accordé le bonheur ; sachons bien comprendre cette profonde différence ; sachons lui sacrifier l'un et le bénir lorsqu'il nous accorde l'autre. Sachons accepter comme des expiations, les peines et les dégoûts que le premier nous laisse, et recevoir, comme de saintes épreuves, les douleurs que peut nous causer l'autre. Le bonheur dont nous parlons ne peut être voilé sur la terre que pour nous être rendu éternellement un jour. Mais le plaisir passe sans retour, et ce n'est pas au ciel que sa trace sera éternelle ! »

Voici encore d'utiles et belles pensées :

« Nous nous représentons quelquefois les grandes austérités des saints avec admiration et épouvante, nous demandant si le salut ne peut s'acheter qu'à ce prix ? Cette pensée nous est peut-être suggérée par le démon pour nous distraire par l'inquiétude et le découragement des véritables austérités que Dieu nous demande : le sacrifice absolu de notre malignité envers le prochain est le premier de ces sacrifices nécessaires. Ce sacrifice est plus grand qu'il ne semble, car il oblige à une vigilance perpétuelle. Il met un frein à notre langue, au moment où ce frein est le plus importun, le plus difficile à conserver, il trouble ou semble troubler les épanchements de l'intimité, et souvent il nous semble presque contraire à la stricte sincérité. Soyons, s'il se peut, fidèles, malgré tous ces obstacles et tous ces pièges. Gardons cette sévère discipline que Dieu nous impose. Que *jamais*, s'il se peut, et en *rien*, le prochain n'ait à se plaindre de nous, recommençons sans cesse notre examen et demandons sans cesse pardon à Dieu de nos fautes consenties ou involontaires sur ce point.

A chaque jour suffit son mal.

» La simple raison nous invite à ne point nous préoccuper de ce que nous ne pouvons point modifier, de ce qui ne sera peut-être jamais. Mais lorsque c'est Dieu qui nous donne ce conseil, n'est-ce point une sorte de démence que de nous obstiner à ne pas le suivre ! Quelle paix, quel



silence régneraient en nous, si, tout d'un coup, nous suspendions toutes nos prévisions inquiètes! Quelle place nous ferions dans notre esprit aux choses du ciel, si nous rétrécissions l'espace qu'y occupent les choses de la terre!... Regardons simplement devant nous, le matin, de quels devoirs et de quelles affaires nous aurons à nous occuper ce jour-là. Quelles peines ou quelles joies nous avons à prévoir? quelles difficultés à surmonter? cette prévoyance de la journée nous est permise, elle nous suffit, et par une bizarre contrariété de notre esprit, c'est précisément celle-là que nous n'avons pas; nous nous lançons toujours, ou presque toujours, dans la journée où nous sommes, sans l'examiner mûrement et la préparer d'avance. Elle nous préoccupait, quand elle faisait partie du lointain avenir, et maintenant qu'elle est venue, nous ne nous occupons pas de la bien passer, mais nous pensons à d'autres journées qui doivent venir... Préparons notre journée le matin, et examinons-là soigneusement le soir: ce précepte est doux, parce qu'il contient la paix; difficile cependant parce que notre cœur est inquiet et que notre esprit aspire naturellement à sortir du présent, et qu'il faut lutter contre soi-même pour borner ses pensées, ses désirs à la durée d'un jour... »

Et voici des réflexions profondes sur l'orgueil qui se mêle au zèle:

« Ceux qui, se rendant compte de leur vertu et des défauts, ou imperfections de leurs frères, s'imaginent faire servir l'une à la correction des autres, non pas en laissant paisiblement luire la lumière sur le chandelier, mais en l'approchant de chacun d'eux d'une manière directe et importune, sont aussi imprudents et aussi téméraires que s'ils en agissaient de même avec la lampe du sanctuaire, faite pour luire là où elle est placée pour la gloire de Dieu, inutile et peut-être dangereuse si la main de l'homme s'en empare pour éclairer de trop près les pas des autres... »

Que de pages nous voudrions citer! le pardon des offenses, la médisance, le besoin de plaire, bien d'autres sujets encore sont traités avec une incontestable supériorité. Celle qui a écrit ces belles pages connaît le cœur humain, connaît le monde et se connaît elle-même; il est impossible de lire ces méditations, sans faire un retour sur sa propre conscience et sans ressentir un élan généreux vers le bien. Que ce soit la récompense de l'auteur! (1) M. B.

GILLIANE

PAR RHODA BROUGHTON

Traduit de l'anglais par madame du Parquet.

—

Gilliane a vingt ans; elle dirige la maison de son oncle, elle règne, et gouverne, elle soigne le *squire*, elle élève les enfants, elle régente les œuvres de bienfaisance de la paroisse, elle parait, et surtout elle se croit indispensable, de là, une grande présomption dans son caractère et une extrême assurance dans ses allures. Gilliane n'est pas orpheline, elle a un père, vieux, malade, morose, et qui a voulu vivre seul, laissant sa fille à la tutelle de son beau-frère, le squire Marlowe; ce père très peu charmant, touche à sa fin dernière, il appelle sa fille; elle part avec un regret intense, mais elle pense que son dévouement, ses soins, son intelligence seront appréciés par le malade, comme ils l'étaient dans sa famille maternelle. Une affreuse déception l'attend: voici comment son père l'accueille:

« Ainsi, vous voilà! dit d'un ton maussade une voix faible et cassée; je suis heureux de penser que vous ne vous êtes pas trop pressés.

— Je suis venu aussi vite que possible, répond tranquillement Burnett. (Burnett est le médecin qui a amené Gilliane.)

— Et vous m'avez ramené ma Cordelia? reprend l'autre avec un ton aigre-moqueur.

— Miss Latimer est ici: voulez-vous la voir maintenant?

— Bon Dieu! rien ne presse. C'est un plaisir que l'on peut remettre, dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Chut! lui dit Burnett en jetant un regard du côté de la porte, dont il se rapprocha pour dire à sa compagne de voyage:

— Il ne se sent pas assez bien pour cette entrevue, et il préfère.....

— Merci, réplique Gilliane ironiquement, je ne suis pas sourde malheureusement: c'est un plaisir qu'on peut remettre... »

La suite ressemble à ce triste début, et quoique Gilliane fasse, elle ne peut obtenir de son père un mot doux, un signe affectueux. Le médecin la trouve elle-même hautaine, peu aimable, et il lui laisse voir franchement sa désapprobation; elle est humiliée, abaissée, rendue petite à ses propres yeux, et malgré tout, elle finit par aimer ce censeur austère, ce dur et trop sincère Burnett. Le père succombe à sa longue maladie, il lègue à sa fille une fortune immense, et lui témoigne le désir qu'elle épouse le médecin qui lui avait une fois sauvé la vie. Hélas! Gilliane ne demanderait pas mieux, mais la fierté de Burnett est un obstacle: elle est trop riche, et ils se séparent sans avoir pu s'entendre. Elle revient chez son oncle, elle croit reprendre son ancienne vie et se distraire de ses peines par des occupations nombreuses et par l'affection de sa famille, mais là, sa place est prise: Jane, l'aînée des filles du squire, s'est mise à la tête la maison, elle tient les rênes et ne les cédera à personne. C'est une impertinente petite fille que cette Jane, et l'on est content lorsque le squire se décide à lui donner une belle-mère. Gilliane ne sait que devenir; elle n'a plus

(1) Chez Didier, 35, quai des Grands-Augustins. Prix, 7 fr. 50 cent.

de maison, elle n'est plus nécessaire à personne, lorsque, par bonheur, elle perd son immense fortune, et aussitôt le docteur arrive et réclame des droits que Gilliane ne songe pas à lui contester.

Ce joli roman, qui finit bien, est tout-à-fait digne de l'esprit incisif de Rhoda Broughton et de son judicieux pouvoir d'analyse. Madame du Parquet l'a traduit d'une manière aussi élégante que fidèle (1). M. B.

(1) Chez Calman-Lévy, 3, rue Auber. Prix, 3 f. 50.

DE L'ÉDUCATION

Une plume plus habile que la nôtre pourrait trouver le sujet d'un utile et beau travail dans l'étude de ce qui a été écrit en France sur l'éducation des femmes; peut-être le moment serait-il propice, puisque la perturbation profonde apportée dans l'état social s'étend jusqu'à cette question délicate, protégée jusqu'ici par l'ombre du foyer domestique. Pendant six siècles, on peut dire que la science de l'éducation féminine n'a pas subi de changement dans ses principes : toujours elle a eu l'Evangile pour base, seulement, à mesure que la Société française est sortie des châteaux, à mesure qu'on s'est rapproché, qu'on est devenu plus poli, plus raffiné, à la morale intérieure s'est jointe la politesse des manières, le charme du langage; puis, la culture des lettres a ajouté ses élégances à ces premières notions, les choses superficielles, superflues, ont pris beaucoup de place. mais jusqu'au XVIIIe siècle, Dieu et la Religion ont gardé leur suprême autorité; on les trouve à Saint-Cyr comme on les trouvait sous les voûtes du Palais, où la reine Blanche enseignait ses enfants, où saint Louis traçait pour sa fille ces pieux avertissements, simples et purs comme les lys de France, sévères comme la croix que le saint Roi éleva contre les Infidèles.

C'est à ce grand roi, qui avait autant de distinction d'esprit que de noblesse d'âme, que l'on doit les premières instructions pour la direction des filles. En écrivant pour sa fille Agnès, il ne pensait qu'à l'âme de son enfant : il la voulait sainte comme il était saint lui-même, et chacune de ses paroles est une émanation de son âme, pleine de feu et de douceur, et toute détrempée dans les sucs évangéliques. Nous en citerons quelques fragments :

« Fille, si vous estes en compagnie où parler » convienne, parlez par raison, et devant que la » parolle viengne en la bouche, deux fois devez » penser parmy l'abyme de la raison.

» Fille, si vous voulez parler à homme, mectez » garde que vous ne dictes chose où l'on puisse » mal penser : mais dictes parolles qui soient à » bon édiffiement, par où l'on puisse juger que » vous estes fille saige et advisée.

» Fille, parlez en telle manière que vostre » parole soyt atrempée de la loy de charité, et » que vostre parolle ne soyt griève à nulluy.

» Fille, n'ayez aucune familiarité trop grand » à nulle créature, mais soyez franche (libre) de » cuer et d'esprit.

» Fille, soyez humble de cuer et d'abit. Fille, » aymez povres gens, si vous aimera Dieu, et » aymez toutes bonnes gens, si vous aurez part » en leurs bontés.

» Fille, soyez simple et honneste et peu parlans, de bonnes mœurs et de bonne conver» sation, et pensez tous dis que Dieu vous voyt.

» Fille, soyez véritable, et ne jurez point, ne » mentez, ne parjurez, mais ayez vérité en bou» che, ordre en parolles, et parlez petit. Fille, » aymez et honorez Nostre-Seigneur et portez » paix à tous ceux qui demeureront avec vous. »

On le voit, ces premiers enseignements, adressés par le plus grand, le plus illustre roi de l'Europe à sa fille, duchesse de Bourgogne, sont d'une simplicité si profonde et si pure qu'ils peuvent être utiles à la fille d'un paysan aussi bien qu'à celle d'un prince; ils regardent l'âme et Dieu, ils excluent le monde, ses usages, ses coutumes, et saint Louis, jetant sur le prochain un tendre regard de frère aîné, veut que sa fille traite les pauvres et les riches avec la même douceur et la même courtoisie. Et c'est là le vrai fond de toute éducation, de toute politesse, de toute civilisation : en dehors du *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît,* on retourne vite à la barbarie. A l'heure qu'il est, l'Europe en sait quelque chose.

Deux siècles et demi plus tard, la fille de Louis XI, la brillante et intelligente Dame de Beaujeu, écrivait des enseignements destinés à sa fille Suzanne, qui devint l'épouse du malheureux connétable de Bourbon : elle aussi honore Dieu, elle consent à mettre en pratique les lois

de l'Évangile, mais le monde, l'opinion, le besoin de plaire occupent une grande place dans ses sages avis, et l'on oserait presque dire que sa vertu est surtout faite de prudence. Voici ce qu'elle dit à sa fille sur les relations mondaines :

« Pour la plus grande seureté, je vous conseille que vous vous gardiez de toutes privées » et gracieuses accointances, telles qu'elles » soient, car on a vu plusieurs honnêtes commencements dont la fin a été préjudiciable. Et » quand tout viendrait au mieux, l'on doyt » craindre les fols et légers jugements qui, au » préjudice et charge des dames, se font souvent. » On le voit nous sommes loin de saint Louis et de sa parole fière : N'ayez de familiarité avec nulle créature, et soyez libre de cœur et d'esprit.

La dame de Beaujeu poursuit et parle de la toilette, elle en parle moins austèrement que son saint aïeul, moins austèrement que saint François de Sales; elle semble garder un juste milieu de femme du monde, qui veut plaire sans excès :

« Faites, ma fille, que vous soyiez toujours » habillée le mieux et le plus nectement que » vous pourrez. Car au regard du monde, croyez » pour vrai qu'il est malséant et fort déshonnête de voir une fille ou femme noble sottement habillée et mal en point. Et ne peut » femme être trop gente et nette à mon gré, » mais que ce soit sans trop grande curiosité, » et qu'on n'y mette pas tout son cœur, qu'on en » laisse à servir Dieu... Ma fille, ne soyez pas » de celles qui pour sembler plus gentes et menues, se vestent en hiver si légèrement qu'elles » en gellent de froid et sont souvent jaunes et » découlorées, et pour estre trop serrées, engendrent griesves maladies... »

Elle parle bien de la politesse et de la courtoisie que doivent pratiquer les femmes d'un rang distingué : « Femmes nobles doivent avoir » le cœur si bon qu'elles ne retiennent rien de » l'honneur et courtoisie qu'elles doivent faire » incessamment à chascun : pour ce, ma fille, ne » vous y feignez pas, car plus vous leur ferez » honneur, plus vous accroîtrez le vostre. Mais » il ne suffit pas d'ouvrir la bouche et saluer » entre les dens, ains fault avec parolle douce et » inclinaison de chef faire à chascun selon son » état, et devez faire conscience de retenir ce qui » leur est deu. »

Le monde, les devoirs de la Société préoccupaient fortement Anne de Beaujeu, et ce soin continuel de plaire différencie extrêmement ses avis de ceux du saint roi, son aïeul, qui, avant tout, voulait que Dieu fût le plus aimé, mais lorsque les longues guerres de Religion furent apaisées, lorsqu'une ère de rajeunissement, de renaissance ranima en France le zèle et la piété, de nouveaux écrits parurent et leurs conseils pour l'éducation des filles sont presqu'aussi conformes au pur esprit de l'Évangile que ceux de saint Louis. Nous citerons surtout madame de Maintenon, cette femme de roi pour qui l'éducation était une vocation, et la duchesse de Liancourt, qui a tracé, pour sa petite fille, la princesse de Marsillac, un code de vie pieux et sage, et préservé des erreurs du jansénisme, seule faute que l'on ait pu reprocher à l'auteur : les vertus des Arnauld avaient fait sur elle une vive impression et l'avaient amenée à partager leurs opinions. Nous citerons quelques passages de ce petit livre, qui vient, après deux siècles, de reparaître au jour.

Nous lui emprunterons quelques conseils sur la conduite à garder envers les domestiques, qui nous semblent empreints d'un esprit particulièrement chrétien, d'un esprit d'égalité en Dieu :

» En même temps que vos serviteurs vous rendent le respect et l'honneur qu'ils vous doivent, vous les devez traiter d'égaux dans votre » cœur en les commandant, et les regarder » comme des gens que Dieu a réduits à l'état » de servitude pour aider votre infirmité durant » que vous remédiiez à leur misère. Dieu » vous oblige ainsi à des devoirs mutuels, les » uns envers les autres. Vous leur devez l'amitié et la reconnaissance pour les services » qu'ils vous rendent, comme ils vous doivent » l'un et l'autre pour le soulagement et la protection que vous leur donnez. Vous leur devez » vos soins pour leur âme par la prière pour eux, » l'instruction, le bon exemple et la correction; » vous devez avoir soin de leur corps dans la » santé pour ne pas les peiner, ni trop ni trop » peu, dans la maladie pour les faire secourir » avec soin... Vous devez leur donner des gages » honnêtes et leur assurer même quelque chose » pour l'avenir. Il faut leur paraître douce et » compatissante dans leurs peines, mais ne vous » rendez pas trop familière... parlez-leur toujours avec raison et fermeté... »

Ces avis d'une grande dame de la cour de Louis XIV sont encore applicables de notre temps, car bien que nos serviteurs et servantes n'aient plus envers nous ce sentiment de crainte et de déférence, nos devoirs à nous ne sont pas changés.

Nous citerons encore quelques mots sur l'honneur et le caractère qui montrent une grande connaissance du cœur.

» Rendez votre humeur la plus aysée et la » plus égale que vous pourrez en tout, et demandez à Dieu ce don comme estant plus important qu'il ne semble à la plus part du monde. » N'ayez pas non plus une fantaisie fort dangereuse, qui est d'estimer certains vices ou défauts sous le titre de vertu, et de louer ceux » qui les ont, comme, par exemple, de dire et » croire que les hommes sont francs, quand ils » sont médisants et légers à révéler les secrets; » qu'ils sont braves et hardis, quand ils sont

» brutaux et violents; qu'ils ont un cœur élevé » et bien placé, quand ils ont une ambition démesurée... la fantaisie contraire est de prendre des vertus pour des vices et d'entreprendre de les blâmer, même contre sa pensée... »

A la fin de ce petit volume, se trouve un règlement de vie tracé par l'aïeule pour sa petite-fille, et qui est rempli de conseils délicats et judicieux.

Ainsi, avec le roi Louis et la duchesse de Liancourt, on apprend à mettre Dieu et sa Loi au-dessus de tout, à s'inspirer de l'Evangile en toutes choses ; avec la dame de Beaujeu, on apprend ce que l'on doit au monde ; avec madame de Maintenon, apparaît encore la religion, le sentiment du devoir et des bienséances, mais la misanthropie, le désenchantement, le dégoût obscurcissent un peu ses plus sages conseils. Le mot de l'Apôtre : *Réjouissez-vous*, n'a jamais été la devise de la fondatrice de Saint-Cyr. Elle a résumé elle-même sa direction dans des maximes qu'elle écrivait de sa main sur les cahiers des demoiselles de Saint-Cyr :

« Accoutumez-vous à l'humeur des autres, » n'espérez pas les accommoder à la vôtre.

» Soyez secrètes.

» Accoutumez-vous à être seules.

» Aimez la présence de ceux qui vous reprennent, et que votre conduite soit égale quand ils » vous voient et quand ils ne vous voient pas.

» Cherchez la vérité en tout.

» Contribuez à la paix autant qu'il vous sera » possible.

» Pensez souvent à Dieu.

» Aimez à faire plaisir.

» Il n'y a de véritable malheur que d'avoir » tort.

» Il n'y a de vrai bonheur que de se conformer » à la volonté de Dieu.

» La véritable pénitence est de recevoir de bon » cœur et d'aimer les peines que Dieu nous en- » voie.

» N'ayez d'inquiétudes que pour votre salut : » le reste est trop incertain pour qu'on se mette » en peine.

» N'enviez pas les richesses, puisqu'il faut » s'en détacher pour faire son salut.

» Prenez toujours la dernière place : il vaut » mieux être appelé que chassé.

» Ne faites jamais dépendre votre bonheur » des autres.

» Nous parvenons souvent à ce que nous » avons désiré, et nous n'en sommes pas plus » heureux.

» Soyez raisonnable, ou vous serez malheu- » reuse.

» Si vous ne pouvez toujours donner l'aumône » aux pauvres, donnez-leur vos prières, vos soins » et vos consolations.

» Si vous voulez être agréable dans la conver- » sation, ne parlez guère de vous.

» Souffrez beaucoup avant de vous plaindre.

» Si vous connaissiez le monde, vous le haïriez.

» Prenez la bonne habitude de remplir tous les » moments de la journée.

» Ayez une conduite ouverte, simple, franche » et éloignée de tout mystère. »

Nous avons choisi dans ces conseils, tous excellents, tous chrétiens, mais marqués au coin de la froide tristesse avec laquelle madame de Maintenon envisageait le monde. Elle le connaissait, et les mélancoliques années de sa jeunesse, aussi bien que ses brillantes années de faveur, lui avaient laissé le même dégoût. Elle inspire le courage de bien faire, le soin de la pureté et de la renommée et le détachement de tout sous l'œil de Dieu.

Fénelon dit les mêmes choses : haine du monde, détachement de soi, fuite des plaisirs et des vanités du siècle, mais il les dit avec une douceur et une élégance qui donnent de la grâce à la sévérité de ses conseils : deux défauts surtout lui paraissent redoutables pour le bonheur et le salut des femmes — la frivolité et la dissimulation.

« Observez, dit-il, que la finesse vient toujours » d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin » qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel » qu'on voudrait être... désabusez les enfants » des mauvaises subtilités, par lesquelles on » veut faire en sorte que le prochain se trompe, » sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir » trompé : il y a encore plus de bassesse et de su- » percherie dans ces raffinements que dans les » finesses communes. Dites à l'enfant que Dieu » est la Vérité même, que c'est se jouer de Dieu » que se jouer de la Vérité dans les paroles ; » qu'on les doit rendre précises et exactes et » parler peu pour ne rien dire que de juste, afin » de respecter la Vérité. »

Nobles sentiments et noble langage! Et avec quelle énergie il s'oppose aux entraînements du luxe! tout est encore applicable, comme si l'*Education des Filles* eût été écrite hier:

« Le faste ruine les familles, et la ruine des » familles entraîne la corruption des mœurs. » D'un côté, le faste excite chez les personnes » d'une basse condition, la passion d'une prom- » pte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché, » comme le Saint-Esprit l'assure. D'un autre » côté, les gens de qualité se trouvant sans res- » sources, font des lâchetés et des bassesses hor- » ribles pour soutenir leur dépense; par-là, s'é- » teignent infailliblement l'honneur, la foi, la » probité et le naturel, même entre les plus pro- » ches parents. »

Des exemples bien rapprochés de nous prêtent une grande actualité à ces sévères paroles ; pourtant Fénelon ne détestait pas le monde, il n'en avait pas le mépris et l'horreur comme madame de Maintenon ; il le craignait surtout, et dans ses avis, il donne la manière de s'y

conduire dignement et chrétiennement, tandis que la fondatrice de Saint-Cyr ne voit le bonheur et le salut que loin du siècle et derrière les grilles sacrées du cloître.

A ces éducateurs de haute race succède une femme distinguée, spirituelle, mais dont la morale ne puise pas uniquement aux sources pures. La marquise de Lambert marque bien, dans son caractère et ses écrits, le passage du XVIIe au XVIIIe siècle : elle respecte les croyances religieuses plus qu'elle ne les met en pratique, et, dans ses avis à son fils, à sa fille, elle résume sa morale dans cette définition : *Sans la paix de l'âme, la raison, l'accomplissement des devoirs ; il n'est pas de félicité*. Elle connaissait bien le monde, et ses conseils sur la politesse sont fins et judicieux :

« La vraie politesse est modeste, et comme elle » cherche à plaire, elle sait que les moyens pour » y réussir sont de faire sentir qu'on ne se pré» fère pas aux autres, qu'on leur donne le pre» mier rang dans son estime.

» L'exacte politesse défend qu'on étale avec » hauteur son esprit et ses talents. Il y a aussi » de la dureté à se montrer heureux, à la vue » de certains malheurs. Il ne faut que du monde » pour polir les manières, mais il faut beaucoup « de délicatesse pour faire passer la politesse » jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et dé» licate, on vous passe bien des défauts et on » étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent » de manières ont plus besoin de qualités solides » et leur réputation se forme lentement. Enfin, » la politesse coûte peu et rend beaucoup.

» Il faut éviter le caractère plaisant, c'est tou» jours un mauvais personnage et rarement, en » faisant rire, se fait-on estimer... Il faut savoir » bien écouter et ne montrer dans vos yeux, ni » dans vos manières, un air distrait. Contez » peu ; narrez d'une manière fine et serrée... il » faut quand on parle, plaire ou instruire. Quand » vous demandez de l'attention, il faut la payer » par l'agrément. Un discours médiocre ne sau» rait être trop court. »

On le voit, tout ce qu'écrit madame de Lambert est empreint d'une grande sagacité, mais avec elle finissent les traditions du grand siècle, qu'elle retraçait, quoiqu'affaiblies ; elle en a encore la grâce sévère, mais la foi des Fénelon et des Maintenon s'obscurcissait dans son âme, et comme l'a dit un de ses récents historiens, M. de Lescure : « Sa morale n'est pas assez religieuse ; elle n'est pas éclairée d'en haut ; sa sagesse ne regarde qu'autour d'elle, pas au-dessus d'elle. »

Le XVIIIe siècle s'occupa d'éducation, et les gens les moins autorisés par leurs misères morales de leur vie, se crurent le droit d'élever et de diriger les autres. Nous ne parlerons donc ni de madame d'Epinay, ni même de madame de Genlis, quoique celle-ci se soit constamment honorée par des talents très réels et un dévouement inébranlable à la religion. Madame Campan hérita de quelques bonnes traditions, mêlées à la frivolité et aux vues ambitieuses de l'époque pour laquelle elle écrivait ; la raison pure a dicté les œuvres de madame Guizot, de madame de Rémusat, de madame Necker de Saussure, et dans ces trois auteurs, il se trouve des choses excellentes pour la direction de l'esprit et du jugement, mais si Montaigne a dit vrai, *si tout le gain de notre instruction est de devenir meilleur*, c'est à saint Louis et à Fénelon qu'il faudrait remonter pour diriger l'éducation des filles, c'est-à-dire encore à l'Evangile, à la pierre fondamentale de tout édifice, à la source vive de toute vertu.

M. B.



FAUSTINE

(SUITE)

Nous reprenons le récit de cette histoire, qui n'est pas une invention, et dont nous avons connu la mélancolique héroïne, cette histoire qui n'a eu que trop de réalité ; en le reprenant, nous nous souvenons de ces vers de madame Desbordes-Valmore ; ils paraîtront exagérés à la plupart de nos lectrices, et pourtant ils ne sont pas dénués de toute vérité, et certaines âmes, dévorées d'une soif qu'elles n'ont pas désaltérée aux pures fontaines, s'y reconnaîtront :

Vois-tu, d'un cœur de femme, il faut avoir pitié.
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges ;
Quand elles diraient non, je dis oui. Les plus sages
Ne peuvent, sans transport, se prendre d'amitié !
Juge d'amour !.....

Faustine, quadragénaire, ressentait encore, dans son cœur toujours jeune, ce violent désir d'aimer et d'être aimée, jamais satisfait et toujours vivant : la présence de Fausta, son affection, ses caresses occupaient son âme, égayaient

un peu sa vie, mais ne lui suffisaient pas ; toujours elle désirait cette affection exclusive, ces deux existences en une : Daphnis et Chloé à l'aurore, Philémon et Baucis au crépuscule. Elle avait oublié ou à peu près M. de Charlemont ; son orgueil froissé avait contribué à sa guérison et, du même coup, s'était glacée son admiration pour les classes supérieures, les anciens noms, les vieux souvenirs, les bannières au vent, les blasons et les antiques légendes. Le sang plébéien et les instincts de la race avaient repris le dessus ; son esprit fit une de ces évolutions familières aux politiques de notre temps ; il passa de droite à gauche ; elle changea de plan de bataille dans ses lectures ; Walter Scott, les romans anglais et français du *high-life*, les vieux historiens, les généalogistes furent abandonnés pour les *rustiques figulines* de Georges Sand ; elle s'intéressa à ses ouvriers, elle crut à ses compagnons du Tour de France ; elle lut, elle dévora les élucubrations d'Eugène Sue, et avec Michelet elle déplora les tyrannies exercées sur ses ancêtres, le peuple, les vassaux, les ouvriers ; elle but ces philtres, plus dangereux, plus empoisonnés pour elle que pour les autres, et, dans sa solitude, de nouveaux horizons s'ouvrirent devant son esprit romanesque : les hauteurs ne la tentaient plus, c'étaient les vallées qui lui donnaient le vertige. Le *Guerre aux châteaux ! paix aux chaumières !* trouvait un écho dans son pauvre cœur ; elle commençait à trouver les paysans poétiques, elle revêtait les artisans d'une certaine grandeur ; elle aimait la charrue et le hoyau, elle ne méprisait ni le rabot ni la scie : elle revêtait ces labeurs d'un charme qui est réel, mais qui disparaît sous la trivialité de ceux qui s'y livrent, pauvres gens, courbés vers la terre, sous le poids du soleil et du jour, dont l'esprit ne dépasse pas l'étroite limite du champ ou de l'atelier, et qui ne peuvent être jolis comme les pasteurs de Lignon, ni gracieux comme les bergers de Florian, ni beaux diseurs comme les ouvriers, héros de quelques romans modernes. Faustine ne les voyait pas d'assez près pour les juger ; ils lui apparaissaient dans une espèce de gloire que leur créaient la souffrance, la pauvreté et le courageux labeur ; elle les honorait, les révérait, et, lorsqu'elle rencontra tout-à-coup, par hasard, un homme sorti de ces classes obscures, pauvre, mais lettré, mais poète, mais paré de l'auréole de la jeunesse et de l'intelligence, elle ne put contenir son cœur, toujours poussé à se donner à l'inconnu.

Elle résista peu ; une idée fixe la posséda : de même qu'autrefois elle voyait dans ses rêves éveillés Guillaume de Charlemont, ses beaux traits, sa grâce sévère, qu'elle évoquait les souvenirs glorieux de sa race ; de même elle pensait à Conrad, jeune, pauvre, obligé de demander le pain de chaque jour à un travail ingrat ; elle le plaignait, elle s'associait aux peines, aux dégoûts qu'il devait ressentir, et cette idée chère aux femmes, qui est au fond de leur nature, donner le bonheur à quelqu'un, devenir un ange protecteur pour un être aimé, la hanta de nouveau. Ce roman n'aurait pas eu de dénouement peut-être, et les brouillards de l'âge mûr, les glaces de la vieillesse auraient amorti ce feu intérieur, mais le jeune homme, l'objet de ses secrètes pensées, avait reçu un choc électrique en se voyant l'objet des attentions et des regards de la riche demoiselle Malfroy, et, pour lui aussi, un grand horizon s'était ouvert. Il étouffait dans sa pauvreté, l'école et les écoliers l'ennuyaient à la mort ; il n'avait pas ce qui constitue la vocation : l'amour de l'enfance, le zèle, l'abnégation ; seulement il préférait enseigner les éléments des sciences à de petits paysans plutôt que d'être mineur, serrurier ou scieur de long ; tout enfant, il montrait une intelligence ouverte : le curé de son village l'avait pris chez lui, et avait cultivé cet esprit naissant et cette jeune âme dans l'espoir de donner à l'Eglise un bon prêtre de plus ; mais Conrad n'avait pas d'inclination qui le poussât vers l'autel ; il répétait souvent à ses jeunes camarades qu'il voudrait être chanoine pour ne rien faire et toucher une prébende ; c'était là toute sa vocation ; le curé vit clair dans ce cœur, et, sans se fâcher, il engagea Conrad à prendre une autre direction. Conrad devint instituteur-adjoint, puis instituteur en titre ; sa position modeste n'était pas dénuée d'agrément : il avait un jardin, il habitait un beau pays, il possédait des loisirs... Le curé, très instruit lui-même, lui avait appris l'anglais et l'allemand ; dans les soirées d'hiver, Conrad s'amusa à traduire des vers et de la prose ; les loisirs de l'été, il les employait à cultiver ses fleurs ; ses vers furent imprimés dans un journal de Liège et recueillis en un petit volume : il espérait que cette publication lui vaudrait un avancement ; rien ne vint, rien, sauf l'ennui et bientôt le dégoût de ses humbles fonctions. Il faisait joliment les vers, mais d'autres peut-être faisaient mieux la classe ? Il resta donc instituteur aux petits appointements ; les premières années de sa jeunesse s'écoulèrent, et il prit l'habitude de recourir à la pipe et à la bière, comme un étudiant d'Heidelberg, pour consoler ses soucis et faire passer ses longues heures de solitude. Sa gaieté disparut ; il avait de sourdes et violentes aspirations vers le repos et la richesse ; la grasse aisance des fermiers lui causait de l'impatience, et le luxe des propriétaires de la fureur. Lorsqu'il voyait passer de beaux jeunes gens, à cheval, suivis de leur meute et de leurs piqueurs, il s'élevait de son âme un flot de haine, et, lorsqu'il rencontrait une calèche pleine de femmes, de jeunes filles, traînée par des chevaux qui couvraient leur mors d'écume, débordante de fleurs, pleine de sourires et de gaieté, une douleur envieuse torturait son âme. Personne ne regardait

le chétif magister, le pauvre souffre-douleur des écoliers... Aux grandes fêtes, il dînait chez les fermiers, mais pas un d'entre eux ne lui eût donné sa fille, et les filles elles-mêmes préféraient, hélas! à un pauvre pédagogue le fermier voisin ayant des biens au soleil, ou le notaire dont l'étude rapportait.

Enfin, un jour se leva, jour sombre et pluvieux, mais brillant pour Conrad de tous les feux de l'espérance; une femme prit garde à lui, le recueillit dans sa voiture, l'abrita, l'écouta et le regarda. Cette rencontre était un premier jalon: Conrad osait à peine espérer qu'elle eût une suite; pourtant, six jours après, il reçut un mot de Faustine; elle le remerciait de l'envoi de son livre, elle mentionnait les jolies fleurs et elle lui envoyait, comme à un maître ou un juge, une traduction qu'elle avait faite du *Pêcheur* de Gœthe et d'un petit poème hollandais.

Le dimanche, jour de liberté, arriva, et Conrad alla porter lui-même sa réponse au château de la Sermoys. La coquetterie masculine l'avait bien inspiré: il avait quitté sa lourde redingote, il portait un vêtement complet en coutil gris et un chapeau de paille, acheté pour l'occasion; il avait une bonne tournure, et sa physionomie intelligente avait revêtu une expression aimable. On le fit attendre, car mademoiselle Malfroy était au bout du parc avec sa petite fille, et Conrad eut le loisir d'admirer le salon, ses tapisseries, ses cuivres, ses tableaux, et de contempler, par les hautes fenêtres, les massifs d'arbres, les corbeilles de fleurs et les jets d'eau qui formaient la perspective du manoir.

« Que c'est beau! se disait-il; qu'on serait heureux ici! Pourquoi tant de biens aux uns et rien aux autres? »

Faustine entrait, donnant la main à sa Fausta; elle salua Conrad, et il remarqua (il avait des yeux perçants) qu'elle rougissait en le voyant, et qu'il était moins troublé qu'elle. Ils s'assirent; Fausta, debout auprès de sa mère, regardait attentivement le jeune homme, qui, de son côté, prêtait l'oreille la plus attentive aux paroles de Faustine. Elle lui parlait de ses vers, tout poète goûte ce discours; il lui parla à son tour de ceux qu'elle lui avait envoyés, et elle but la louange qui tombait de ses lèvres qu'elle trouvait si éloquentes, si aimables!

« Votre traduction du *Pêcheur* est charmante, et aussi exacte que charmante; on voudrait voir toutes les poésies de Gœthe traduites de cette façon · elles sont si belles dans leur diversité!

— J'ai traduit peu d'allemand, j'aime mieux l'anglais; tenez, voici l'*Excelsior* de Longfellow, que j'ai essayé de rendre en français... »

Elle tira à elle un album et passa à Conrad la page où se trouvaient les beaux vers du poète américain.

« J'aime mieux encore le *Pêcheur*, dit Conrad, assez habile pour ne pas se montrer toujours flatteur... Mais qu'est-ce que ces charmants dessins? Je les admire, mais je ne puis comprendre leur signification... Tenez, celui-ci: cette foule désespérée au bord de la mer, ces vaisseaux qui s'éloignent... ces soldats qui saisissent les enfants et les femmes...

— C'est, dit-elle, une scène du poème d'*Evangelina*: le départ des Acadiens, que les Anglais ont expulsés du Canada... Cette fois-ci, j'ai traduit Longfellow par le crayon, n'osant le tenter avec la plume.

— C'est admirable! quelle expression! quel mouvement! Vous possédez un beau talent, Mademoiselle!

— J'en sais tout juste assez pour me désennuyer un peu. Connaissez-vous les poèmes de Longfellow?

— Non, Mademoiselle; je serais heureux de les lire.

— Venez dans la bibliothèque; je vais vous les prêter. »

Il admira la bibliothèque, nombreuse, belle, bien rangée:

« Quel asile pour le travail intellectuel! dit-il. Je sens que mon esprit étouffe dans cette bruyante école.

— C'est un état pénible, n'est-ce pas, Monsieur? Il demande beaucoup de dévouement.

— J'en avais beaucoup, Mademoiselle; mais je crois que l'indolence et l'ingratitude des écoliers me l'ont usé. Vous savez le vieil emblême: une lampe: *Pour éclairer, je me consume.* C'est l'histoire des pauvres instituteurs. On entre dans cette carrière avec enthousiasme, on s'y traîne avec dégoût. Faust ne se moque-t-il pas du pauvre maître d'école et de ses marmots?

— Vous n'êtes donc pas heureux?

— Mademoiselle, je suis pauvre et seul, toujours seul; je n'ai plus de parents, et les autres liens de famille ne sont pas très resserrés chez les pauvres gens.

— Moi aussi, je suis seule.

— Je vous plains, mademoiselle, la solitude, même dans ce château, doit être pénible. Mais vous avez cette jolie enfant. »

Fausta le regarda d'un air mécontent, et se pressa contre Faustine.

« Elle m'est bien chère, dit celle-ci, c'est ma fille d'adoption. J'avais besoin qu'elle vînt égayer un peu ma vie isolée.

— Qu'elle doit se trouver heureuse près de vous! Je suis sûr qu'elle a bien des envieux. »

Il se leva pour prendre congé, le volume de Longfellow à la main:

« Nous allons vous conduire jusqu'à la porte du parc, dit Faustine. Ils traversèrent une longue galerie, que rendaient imposante quelques beaux tableaux et des meubles d'un autre âge qui supportaient des faïences précieuses, des antiquités romaines trouvées dans les environs, et quelques fragments d'armures, boucliers et

casques, découverts dans les fossés du château. Conrad admirait et louait; il loua, il admira encore le parc, embaumé par les roses, dont Faustine avait une collection complète, et rempli d'une fraîcheur délicieuse parmi les ardeurs d'une soirée d'été. L'aiguillon du désir s'enfonçait plus avant dans son cœur. Arrivé à la grille, il salua profondément Faustine et voulut embrasser Fausta, elle se recula d'un air farouche en détournant la tête ; il s'en alla :

« Mamma, dit-elle, dis-lui donc qu'il ne doit pas revenir ; je ne l'aime pas du tout... »

Ce mot n'eut pas d'écho dans le cœur de Faustine. Ce cœur-là recommençait à suivre un chemin bien connu: comme autrefois, elle pensait à un être unique qui lui faisait oublier le reste de l'univers ; elle ne le voyait plus sous des traits brillants et chevaleresques ; il lui apparaissait dans le cadre touchant de la pauvreté, de l'isolement, de la mélancolie, propre à une nature istinguée qui se débat contre des soucis vulgaires et des travaux sans éclat, sans renommée. Sa tête se montait, elle se laissait aller à la douceur de cette affection, faite de tendresse et de itié, et bien loin de combattre ce sentiment nouveau, Faustine se prêta bientôt à un échange assidu de lettres et de livres entre l'école et le château. On sait ce que sont les lettres au début d'une relation ; on écrit à toute heure, à tout propos, tout est prétexte: un beau coucher de soleil, une étoile tremblante dans le ciel sombre, un livre lu et que l'autre doit lire, un son de cloche dans l'air, une promenade, tout enfin, et l'on peut mesurer le déclin d'une passion à la rareté des lettres qu'elle inspire. Conrad pratiqua à merveille cette tactique des cœurs épris : il écrivit des pages bien dites, poétiques, confiantes, charmantes ; il laissa entrevoir que son âme s'était donnée à celle qui avait passé dans son chemin comme une apparition bienfaisante, à celle qui le comprenait, à celle dont l'esprit élevé le dédommageait des ennuis de sa vie et de la société de ses ignorants et grossiers voisins. Ces lettres, comme les mains de la Sulamite, distillaient l'encens et la myrrhe, et Faustine, que personne n'avait paru aimer, qui n'avait recueilli de flatteries que de la bouche des inférieurs, s'enivrait des parfums qui s'élevaient de ces messages comme d'une cassolette ; elle les relisait, elle cherchait à deviner le fond le plus secret caché derrière les paroles, et elle finissait par se dire :

« Il m'aime ! il m'aime ! »

Le bon sens se réveillait parfois, et lui disait :

« Songe à ta figure ! à tes quarante ans ! à ta richesse ! — Et ton esprit ? et ton âme ? ne sont-ils rien ? répondait l'amour-propre, ce complice de l'amour. »

Elle se débattit pendant longtemps contre une passion croissante et contre les aveux, les empressements et les prières de Conrad. Elle résistait : le goût de l'indépendance, la crainte de l'inconnu la retenaient ; une autre influence, celle de Fausta, agissait sur elle : l'enfant avait une profonde antipathie contre Conrad et la manifestait, sans vergogne et en toute occasion, mais ces faibles barrières s'écroulèrent le jour où Conrad dit à Faustine :

« C'est un adieu, mademoiselle ; je ne viendrai plus au château... Vous rejetez mon dévouement, ma vie entière qui se donnait à vous : il vaut mieux, pour mon repos, je ne dis pas pour mon bonheur, que je ne vous voie plus.

« Partez, dit énergiquement Fausta, qui avait à peu près compris.

— Revenez ! dit Faustine en lui tendant la main. »

Il la garda dans les siennes.

« A moi ! à moi pour l'éternité !

— Oui, dit-elle, nous ne nous séparerons plus. Je sens que le bonheur est possible sur la terre. »

Sur une parole, à propos d'une émotion, elle venait d'engager sa vie, et elle eut comme une sorte d'effroi en voyant que son amour, secret la veille, était connu et qu'elle venait de s'engager à jamais.

IX

Le mariage était donc arrêté ; Conrad avait donné sa démission d'instituteur.

La cérémonie était fixée au mercredi avant l'Ascension ; Faustine n'avait écrit à personne la grande nouvelle ; elle sentait que le blâme et les moqueries du monde n'auraient pas manqué à sa décision ; elle abandonna même son vieux notaire, son vieux conseil, M. Guiscard, et elle confia à un notaire voisin de la Sermoys la rédaction de son contrat. C'était une grande affaire, ce contrat : Mademoiselle Malfroy ne voulait pas déshériter son enfant adoptive, que, depuis longtemps, elle regardait comme son unique héritière; elle voulait, en cas de prédécès, assurer à Conrad une honorable existence, et elle s'en expliqua loyalement avec son fiancé, en lui montrant le projet de contrat.

Il le lut avec une attention extrême, il en relut deux passages, puis il dit à Faustine :

« Vous comptez donc, chère, garder cette petite fille et lui faire un sort ?

— Certainement; nous l'élèverons et nous la doterons.

— Mais si nous avions des enfants ?

— Assurément, mes dispositions changeraient, mais je n'ose espérer ce bonheur.

— Que vous soyez mienne, c'est tout ce que je désire ; je ne saurais assez vous rendre grâce de votre acquiescement et de toutes vos bontés, dont ce contrat témoigne. Mais, voyez ce

que c'est que d'aimer, je suis jaloux parfois de votre affection pour Fausta ! »

Elle sourit, son pauvre cœur abusé se noyait dans l'amour.

« Vous vous aimerez ! dit-elle, nous nous aimerons ! »

En parlant ainsi, Conrad n'était pas sincère. La rente de douze mille francs que lui allouait Faustine après elle, lui semblait mesquine ; il avait compté sur un don plus magnifique, mais Faustine était fille de son père et une grande réserve, une sourde méfiance, dirigeaient toujours ses relations d'argent avec le prochain. Elle assurait à son futur mari, si pauvre, une vie large et indépendante, mais elle ne se dépouillait pas, elle restait maîtresse de sa fortune, elle pouvait ajouter plus tard à ce don matrimonial, ou bien laisser la loi et le contrat suivre leur cours. Sans le dire à Conrad, la veille, elle avait écrit des dispositions testamentaires en faveur de Fausta, et satisfaite de ces actes de justice, se croyant sûre d'être aimée et de l'enfant et du fiancé, elle envisageait l'avenir avec une tranquillité profonde. Conrad ne dit plus rien, et quoique peu satisfait, il conserva l'apparence de l'amour le plus délicat et de la joie la plus expansive. Ils se quittèrent, mais si Faustine avait suivi son fiancé dans sa route à travers les bois, elle l'aurait vu abattre les fougères à coups de badine, et elle aurait entendu son monologue :

« Maudite enfant ! maudite sorcière ! Sans elle, Faustine m'eût tout donné... Elle me sacrifie à cette petite créature, mais je le lui revaudrai ! Douze mille francs de rente après elle, et quarante mille peut-être à cette vagabonde, c'est trop fort, aussi... On n'épouse pas une vieille fille pour si peu ! »

Pendant qu'il maugréait, Faustine passait sa dernière soirée solitaire avec sa Fausta. L'enfant paraissait triste, elle était assise aux pieds de sa mère adoptive. Ses jouets gisaient par terre ; elle appuyait sa tête contre la robe de sa protectrice et gardait un profond silence. Un peu inquiète, Faustine la relevant, l'assit sur ses genoux :

« Qu'as-tu ? lui dit-elle. Parle, enfant chérie ! »

Fausta baissa la tête et dit d'une voix sourde :

« J'ai du chagrin, beaucoup !

— Pourquoi ?

— Parce que le maître d'école va venir ici et qu'il sera le maître.

— Le maître d'école ! qu'est-ce qui t'a appris cela ?

— C'est Barbe qui l'appelle comme ça.

— Tu l'appelleras M. Conrad, entends-tu ? et tu seras aimable avec lui ; il t'aimera, il jouera avec toi ! tu verras !

— Il ne m'aime pas, et il ne m'aimera pas, et je ne l'aime pas du tout. Mamma ! ne le fais pas venir ! ne t'en va pas à Paris avec lui, reste ici, je serai si sage, tu verras ! je t'aimerai tant ! Oh mamma ! mamma ! »

L'enfant éclata en sanglots si désespérés, qu'ils attirèrent la vieille Jeannette qui faisait quelques derniers arrangements dans l'office.

« Mademoiselle, qu'a donc la petite ? Faut-il de l'eau de fleur d'oranger ?

— Oui, un verre d'eau sucrée.

— Pourquoi pleures-tu comme cela, mon chou ?

— Parce que mamma va épouser ce vilain Conrad ; je ne veux pas qu'il vienne ici, je ne veux pas qu'elle s'en aille... »

Jeannette ne répondit rien, elle arrangea le verre d'eau et en fit boire une gorgée à l'enfant :

« Veux-tu venir coucher ? lui dit-elle, tu sais, je te borde très bien dans ton lit.

— Je ne veux pas m'en aller ! je ne veux pas quitter mamma ! Logez-moi ici, mamma Faustine ! jusqu'à demain... Demain, vous n'y serez plus, le méchant Conrad vous aura emmenée.

— Mais je reviendrai, je rapporterai de beaux joujoux à ma Fausta ! et nous ne nous quitterons plus, calme-toi, ma chère petite fille.

— Laissez-moi près de vous.

— Jeannette, comment faire ?

— Je vais apporter son petit lit ici ; c'est dur aussi pour cette pauvre petite, et pour nous tous, Mademoiselle.

Faustine ne dit rien ; Jeannette avait son franc parler, mais la résistance de l'enfant, le blâme de la vieille servante projetaient une ombre sur sa joie. L'approbation des autres est un doux accompagnement au bonheur. On coucha Fausta, et vaincue par la fatigue de ses pleurs, elle s'endormit bientôt. Faustine resta longtemps auprès d'elle, regardant ce joli visage, ces cils qui étaient encore humides, écoutant cette douce respiration, et se reportant vers les années de joie qu'elle avait dues à cette pauvre enfant. Pourquoi une nouvelle affection s'était-elle mise entre elles ?... Et pourtant, que d'espoirs renfermait cette vie à deux, qui allait commencer le lendemain ! Que la tendresse de Conrad, sa compréhension vive, son esprit aimable et gracieux rendraient l'existence en commun agréable et douce ! Quelle intimité succéderait à de longs jours solitaires ! Quelle réciprocité d'attachement remplacerait ce vide de l'âme dont elle avait tant souffert ! Et il aimerait Fausta, ils seraient deux à l'élever et à la chérir !

Elle s'approcha de la fenêtre ouverte : à la plus belle journée avait succédé une nuit orageuse et sombre ; les hiboux hululaient dans la tour ; elle ferma la fenêtre et plaça le flambeau sur sa table, afin de lire quelques passages encore. Le portrait du prieur était suspendu là : il la regardait ; elle fut saisie d'une sorte de frayeur en rencontrant ces yeux sérieux et doux qui rappelaient le passé.

« S'il avait voulu ! se dit-elle. »

Elle se coucha bientôt et dormit jusqu'au matin d'un sommeil entrecoupé de rêves ; lors-

qu'elle se leva, il pleuvait à torrents, le ciel était gris, les augures ne semblaient pas favorables : Faustine rejeta cette impression, elle fit sa toilette, et sans hésitation ni regret, elle s'unit à Conrad Wallays.

Ils revinrent déjeûner au château, et, dans l'après-midi, ils partirent pour Paris, et de là, pour l'Italie.

M. BOURDON.

(*La suite au prochain Numéro.*)



SUR LA PISTE

(SUITE)

Cette enfantine appellation sur ces lèvres fanées eût éveillé la moquerie des merveilleuses d'Allevard... et de beaucoup d'autres lieux. Gontran, lui, en comprit la suave éloquence...

Papa et maman!

C'était la révélation de cette âme restée enfant pour se soumettre, pour s'immoler dans l'oubli d'elle-même, pour aimer sans partage. Le sentiment filial lui avait conservé sa fraîcheur native et le cœur, toujours enfant, parlait encore la langue de son âge.

Le cocher perdait patience car la nuit venait : « Messieurs, Madame, en voiture! en voiture! répétait-il. »

Le retour fut silencieux... chacun savourait les impressions reçues et se recueillait.

Le rouge fourneau de la fonderie éclairant le crépuscule arracha pourtant de nouvelles exclamations à mademoiselle Euphrasie :

« C'est comme une éruption du Vésuve! s'écriait-elle naïvement.

— Quelle effrayante coulée de lave! quel torrent de feu! quel fleuve incandescent! Et ces étoiles embrasées qui en jaillissent! et ce grondement sourd! et cette métamorphose immédiate du fer liquéfié en roues de wagons, en engins destructeurs, en carènes de navires!... Fantastique!... fantastique!.. c'est un « *nec plus ultra* ! »

Tandis que son neveu faisait sa gerbe d'impressions, Églantine dévorée d'impatience ne quittait pas l'observatoire où elle attendait le retour d'Eudoxie; mais Eudoxie ne revenait point! Le prince de Sorgues reparut seul de toute sa bande, maussade, nerveux évidemment « chaviré » comme le remarqua son domestique breton. Il s'assit d'un air dédaigneux à la table commune ; et quand ses voisins le questionnèrent, il répondit sèchement que ses compagnons d'excursion rentreraient le surlendemain, à moins que ce ne fût le jour suivant... quand il leur plairait après tout.

« Eudoxie aurait bien pu m'envoyer un mot par ce monsieur » pensa aigrement la tante Joubert.

La Signora gagnait à ce moment sa table solitaire. La vieille fille mécontente s'en approcha.

Eh bien! lui demanda-t-elle avec empressement, comment se trouve madame Théodora?

« Mieux, mais elle en a pour deux jours encore. Elle ne me tient jamais quitte à moins. C'est comme un fait exprès pour me priver de promenade. Je ne peux pas courir les montagnes toute seule, pourtant!

— Oh! Signora...

— Oui, je sais bien, je ne manquerais pas de compagnons si j'en voulais. Mais je déteste la conversation des hommes : des compliments ou des impertinences! et les femmes...

La signora s'arrêta un peu embarrassée.

« Les femmes se feraient honneur et plaisir de vous emmener, signora; et pour ma part je serais charmée que vous m'acceptiez demain pour chaperon. Le voulez-vous? »

La signora fit une petite moue dubitative et « prit un temps. » Après tout, songea-t-elle, ne faut-il pas que je marche et que je respire?

« J'accepte! daigna-t-elle ajouter tout haut. »

Un peu après, Gontran rentrait avec les Dumont qui voulaient savoir si la tante du jeune homme ne s'était pas trop ennuyée. Celle-ci les invita gracieusement à la promenade projetée; et ils se retirèrent aussitôt, las mais ravis de leur journée.

« Où allons-nous? demanda le lendemain la signora en abordant ses compagnons de route.

— Aux grottes de la Jeannotte si cela vous convient.

— Cela me convient. Pourquoi pas? »

Le temps était si beau ce jour-là, qu'on négligeait les grottes pour de plus lointaines excursions, elles offraient donc un peu de solitude et de silence ; le prince de Sorgues s'y trouvait cependant, plus sombre que la veille encore. Il fit un salut familier à l'Italienne et quand elle voulut pénétrer sous la voûte rocheuse :



« Casse-cou ! » cria-t-il avec ironie en lui barrant le chemin.

« Vous dites?

— Je dis l'entrée de ces grottes interdite aux jeunes filles. L'imprudente qui en franchit le seuil meurt au bout de l'année... si elle ne se marie pas auparavant ! »

Mademoiselle Joubert et mademoiselle Dumont reculèrent d'un même mouvement comme si elles se fussent encore illusionnées sur leur âge.

La signora se redressait fièrement.

Parlez-vous ainsi parce que je repousse les avides qui spéculent sur mon talent?... d'ailleurs je suis mariée ; vous le savez bien, vous ! irrévocablement mariée !

« Mariée !! répéta comme un gémissant écho, la tante de Gontran.

— Avec l'art ! Mademoiselle ; il sera mon seul maître. « *D'altra cura non ho* ! »

Le prince ricanait.

La signora l'écrasa d'un regard.

« Me méconnaîtriez-vous encore? fit-elle en s'animant.

— Mais vous ne devinez donc pas les enivrements sans pareils de la grande musique à laquelle on donne soi-même une âme et des ailes en l'interprétant?

Mais vous n'entendez donc ni l'éclat des bravos, ni le bruit de mon char triomphal?...

Vous ne voyez donc point les couronnes sur ma tête et la foule à mes pieds ?...

— Et j'abdiquerais cette souveraineté que l'Art me donne ! J'arracherais une part de mon cœur à ce royal époux au profit d'un amour inférieur?... Jamais ! Banville, votre poète, me comprenait, lui, quand il disait comme pour moi :

L'Art est une patrie aux grands cieux éclatants
Où vivent en dehors des pays et des temps,
Les élus qu'il choisit pour ses vivantes proies;
Et ceux-là, donnez-leur vos demeures, vos joies,
Tous les honneurs, toujours leurs cœurs inconsolés
Pleureront, car ils sont chez vous des exilés.

Elle s'était insciemment placée sur un quartier de roche comme sur un piédestal et drapait son burnous blanc dans une théâtrale attitude; son œil lançait des flammes, sa voix, des notes de clairon; et son exaltation croissant toujours elle parut aux promeneurs l'une des fées hantant ces solitudes.

Quelle est donc cette femme ? demanda mademoiselle Joubert intimidée.

« C'est la première chanteuse de la Scala, répondit le prince de Sorgues. Elle se brouille avec l'Italie au profit des Américains qui lui font un pont d'or de toute la largeur de l'Océan ! « L'art est une patrie aux grands cieux étoilés.... de dollars !

— Une chanteuse ! une femme de théâtre ! murmurait la tante consternée; heureusement... je ne m'étais pas avancée encore... et Jenny arrive demain ! ».

Ces témoins qui lui semblaient vulgaires gênaient l'exaltation de l'artiste. Elle leur fit signe de s'éloigner, et s'enfonça toute seule dans les grottes.

« Quelle créature extraordinaire ! répétait mademoiselle Dumont. Je ne connais absolument personne qui lui ressemble. Après tout, je n'ai jamais fréquenté le théâtre !

— Le théâtre a du bon, ma sœur. Je dirai même comme Santeuil : « Castigat ridendo mores ! »

— Est-ce bien vrai, mon frère ?.. J'en doute un peu, permets-le-moi, car le théâtre offrirait alors un ensemble parfait, et l'on pourrait lui appliquer ce vers d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

La tante Joubert se pinçait malicieusement les lèvres, et regardait son neveu du coin de l'œil.

Celui-ci ne sourcillait pas. Il avait pris en trop haute estime le caractère des deux vieilles gens pour se moquer de leurs ridicules.

— Eh bien !... je peux l'avouer maintenant, reprenait Euphrasie... un temps fut où je me sentais, moi aussi, des aptitudes dramatiques... c'était au couvent : à la fête de notre mère ou à la distribution des prix, quand nous représentions Zaïre, Esther ou autre chose, la tête me tournait, je ne me possédais plus !.. nous étions deux comme cela... deux cousines, deux amies... tu sais de qui je veux parler, Alexandre ? Nous dûmes nous en ouvrir à M. l'abbé qui nous conseilla de choisir les derniers rôles pour mâter notre superbe. Je me soumis ; et peu de jours après, à quatre pattes et serrée dans une couverture de laine à poils, je figurai le cochon dans *la Tentation de Saint Antoine*; mais Eglantine Joubert ne put jamais renoncer au rôle d'Athalie où elle excellait. »

La tante de Gontran s'arrêtait toute pâle :

« Vous avez dit ?,. balbutia-t-elle.

— J'ai dit vrai : Eglantine Joubert, ma cousine, eût fait oublier Rachel. Au couvent resta longtemps proverbiale sa manière de prononcer certaine tirade, c'était... »

Mademoiselle Joubert l'interrompit d'un geste saccadé ; ses lèvres tremblaient; quelques larmes lui montaient aux yeux; et cependant, un sourire illuminait ses rides... Elle rejeta son châle en arrière ainsi qu'un manteau royal, elle éleva comme un sceptre son ombrelle neuve, et d'un accent que son neveu ne lui connaissait pas, elle déclama :

Que dis-je, souhaiter? Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,

Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel
Et venger Athalie, Achab et Jezabel!

« Ah ça, veut-elle singer la signora ? pensait M. Dumont ébahi ; pauvre parodie ! pauvre parodie ! »

Sa sœur ne songeait pas à ce rapprochement défavorable. La tête plus que jamais penchée sur l'épaule droite, elle écoutait, elle écoutait... comme si une voix d'outre-tombe eût frappé ses oreilles... Un trouble mystérieux l'agitait d'un frisson...

« Eh! quoi, hésiteras-tu si longtemps ? suis-je donc changée à ce point, Euphrasie Dumont, ma cousine, mon amie ?.. »

Les deux filles tombaient dans les bras l'une de l'autre.

La reconnaissance était faite.

« Est-ce donc là, pensait le professeur avec une émotion profonde, est-ce donc là cette Eglantine fraîche autrefois comme son nom fleuri ?.. »

Il s'efforçait néanmoins de retrouver sur ce visage flétri quelques vestiges du passé... ce regard, ce sourire, dont il reconnaissait peu à peu l'expression, lui remuaient le cœur de nouveau. Mais ce trouble n'avait plus rien de commun avec son ancienne passion ; il en était la transformation idéale... l'amour éteint se rallumait en une amitié austère et les deux mains cordiales qu'il tendit à son ancienne idole ne tremblaient pas.

Celle-ci lui rendit du même cœur son étreinte chaleureuse tout en songeant :

« Les événements ont justifié mon refus... son défaut de prononciation s'est accentué ridiculement, et je n'ai jamais rencontré plus drôle de petit vieux. »

Les trois cousins ne s'étaient pas revus depuis ce refus providentiel. Eglantine attachée au sol natal, avait continué de dire « non ! » à toute une génération de prétendants ; Alexandre accompagné de son cortège de famille accomplissait ses évolutions universitaires qui s'étaient enfin terminées à la faculté de Marseille. Il passa de longues années dans la cité Phocéenne formant de nombreux élèves dont quelques-uns lui firent honneur, et quand l'âge de la retraite l'y surprit, quand il voulut se choisir une demeure stable, il découvrit qu'il ne possédait plus en réalité de patrie, comme la plupart des fonctionnaires, hélas ! et se fixa parmi la famille d'adoption que la science lui avait faite.

Eglantine savait tout cela, car les relations épistolaires, si rares qu'elles fussent, n'avaient point cessé entre les deux cousines. Elles eussent même désiré les compléter par de mutuelles visites ; et de cordiales invitations s'étaient maintes fois échangées entre elles sans que les circonstances leur permissent d'y répondre... Cette fois la Providence se déclarait pour Euphrasie : les deux tiers du chemin étaient franchis et la bonne fille comptait bien emmener la tante et le neveu chez elle.

« Ou plutôt... chez nous ! » rectifia-t-elle en regardant son frère qui s'empressa d'appuyer chaleureusement ses instances.

« Impossible ! impossible ! répétait mademoiselle Joubert, quoique le regard de son neveu la pressât d'accepter. Impossible ! quand je t'aurai dit, chère amie, quelles puissantes raisons me retiennent ici, tu comprendras mon refus.

Mais Euphrasie ne se rendait pas et sa cousine dut lui faire une confidence qui la convainquit enfin.

Ah ! conclut mademoiselle Dumont, si c'est pour cela que tu cours ainsi le monde, si tu crois enfin toucher au port..... Je n'ose plus insister.

« De la part de madame de Moirs » dit comme l'avant-veille le domestique de l'hôtel qui s'avançait à la rencontre des promeneuses.

Et, comme l'avant-veille encore, il remit à mademoiselle Joubert une large enveloppe au cachet armorié.

« De madame de Moirs !... Et cela vient?...

— De l'hôtel même.

— Comment, madame de Moirs est arrivée plus tôt qu'on ne l'attendait?

— Arrivée aussitôt votre départ et repartie tout à l'heure. »

Eglantine croyait rêver. Elle se frotta les yeux comme pour s'éveiller complètement ; elle faillit même se pincer le bras... mais la réalité s'affirmait trop matériellement par ce pli cacheté pour qu'elle pût douter davantage. Elle rompit donc l'écusson de cire portant de gueules aux trois besants d'or et lut !

« Incroyable ! renversant ! ! comment tu me
» poursuis d'étape en étape et tu te dérobes juste
» au moment ou j'accours me jeter dans tes
» bras ! ! ! c'était bien la peine ! !...
» Croyez donc à l'amitié !...
» Télégramme m'attendait ; renvoyé de Loché
» à Lyon, de Lyon à Uriage, d'Uriage ici tout
» comme les caisses de robes demandées à Colli-
» net. Notaire de Marseille a communication
» pressante à nous faire ; le plus court est de
» nous rendre nous-mêmes à son étude. Partons
» immédiatement.
» Si tu veux ton pardon, viens le chercher à
» Marseille, hôtel de l'Union ou hôtel de Victoria;
» il est à ce prix seulement.
» Ton amie justement froissée,
» EUDOXIE.

» *P. S.* — Prince de Sorgues enrage... mais
» trop d'années et pas assez d'argent. Il faut à
» Jenny époux jeune, riche et beau. »

Jeune, riche et beau ! répéta la tante de Gontran ; absolument comme mon neveu. C'est égal :

Eudoxie me paraît sévère... et même injuste !... Ce reproche me blesse... et... je le repousse !... Il est vraiment de ma dignité de protester... et... je proteste !

Elle fit un geste pour déchirer l'épître, mais se contenta de la jeter brusquement dans la cheminée. Effrayée pourtant de cette irrévérence comme si la signataire avait pu la constater, elle ramassa bientôt le griffonnage, le tint quelques minutes dans ses doigts sans le froisser de nouveau... et relut cette prose agitante.

« Prince de Sorgues... » cela ne m'étonne pas ; je pressentais cette recherche... heureusement l'âge... la tournure !... Mais les barons de Vaux sont jeunes et jolis garçons, eux...

— Eh bien ! qu'ils l'épousent après tout ! je ne pense pas la poursuivre ainsi indéfiniment ; ce serait un manque absolu de dignité... Oui, mais... Gontran ?... Ce n'est pas si facile que cela de lui trouver femme..... les circonstances le prouvent ! »

La prose d'Eudoxie frétillait toujours entre ses doigts nerveux :

« A Marseille, à Marseille ! pourquoi pas à Constantinople ? pourquoi pas aux antipodes ?... La distance est autrement longue, il est vrai, de chez nous à Allevard que d'Allevard à Marseille. C'est une cité curieuse et attachante, à ce qu'il paraît... Il le faut bien pour que les Dumont s'y soient fixés... Pauvre Euphrasie ! quel changement de visage ! mais c'est toujours le même noble cœur, tendre et dévoué, malgré son grec et son latin... Je la rendrais bien heureuse en acceptant son ivitation... elle est si peu blasée sur les joies de ce monde... Mais décidément c'est impossible... n'y pensons plus ! »

Elle y pensa, pourtant ; elle y pensa même si fort qu'elle accordait, le soir même, à sa cousine un acquiescement à ses vœux.

« Mon journal !

» O jeu bizarre des événements imprévus !
» Etranges caprices du sort mystérieux ! Décrets
» inattendus de l'immuable destinée !...

» Il y a quelques rapides semaines, la force
» brutale de l'habitude asservissante m'enchaî-
» nait immobile aux rives natales, et me voici
» sous d'autres cieux, sur une plage étrangère !

» Fantastique panorama ! vision vertigi-
» neuse !...

» Les montagnes bleuâtres du pittoresque
» Dauphiné disparaissaient à peine à l'horizon
» brumeux que déjà de nouveaux spectacles
» éblouissaient mes yeux charmés :

» *Valence* la coquette mirant dans les flots
» complaisants du Rhône impétueux sa cathé-
» drale dentelée, son palais épiscopal, sa bruyante
» école d'artillerie, son audacieux pont suspen-
» du... c'est-à-dire la douce paix et la guerre
» aux mains sanglantes, les matérielles choses
» de la terre périssable et les sublimes pensées
» du ciel indestructible !...

» *Montélimar* la friande avec ses enivrantes
» liqueurs, son miel odorant et ses nougats ten-
» tateurs.

» *Orange* l'historique avec son passé militant
» et ses souvenirs agités.

» *Avignon* la guerrière, la sanctifiée, où errent
» parmi les ruines éloquentes de forteresses
» jadis imprenables, de palais princiers, de mo-
» nastères silencieux, les ombres impalpables de
» Gondebaud l'assiégé, de Clovis l'assiégeant, de
» Charles Martel le batailleur ! de Clément V, de
» Clément VI, de Grégoire XI les saints ! de Laure
» la belle, de Crillon le brave, etc., etc.

» *Tarascon* l'éclectique, la vile prose représen-
» tée par les vulgaires cadis, les modestes ser-
» ges, les chapeaux sans caractère, les vinaigres
» corrosifs et les saucissons épicés ! la poésie
» éthérée fleurissant sur les ruines mélancoli-
» ques du fier château des nobles comtes de la
» riante Provence avec le triomphant profil de
» sainte Marthe, l'effroyable silhouette de la
» tarasque monstrueuse, la légendaire figure du
» roi-poète René !

» *Arles*, la capitale antique, avec ses lourds obé-
» lisques, ses légers aqueducs, ses amphithéâ-
» tres imposants, ses vilains arcs-de-triomphe
» indestructibles... ses jolies femmes dont la
» beauté n'a qu'un jour ! etc., etc. »

Cette antithèse plut à l'auteur qui la relut pendant que l'encre séchait au bas de la page.

Elle tourna le feuillet, moula « mon journal » au fronton du verso et poursuivit :

« *Marseille* enfin, la cosmopolite, l'internatio-
» nale, l'universelle ! ! ! Marseille l'antique et la
» nouvelle, l'aquatique et la terrestre, avec ses
» cours ensoleillés, ses bruyantes rues, ses pla-
» ces tumultueuses où se parlent toutes les lan-
» gues humaines, où s'étalent tous les costumes
» civilisés... et autres ! avec ses formidables for-
» tifications, ses ports encombrés où voisinent
» bord à bord toutes les nationalités connues.....
» et inconnues ! Marseille avec son ciel de flam-
» me, sa mer d'azur, etc., etc. Marseille avec son
» incomparable commerce, ses florissantes in-
» dustries, etc. ! Marseille avec ses Sociétés sa-
» vantes, ses Académies, ses Lettres, ses Scien-
» ces, ses Arts, etc. Marseille avec Euthymène,
» Pythéas, Pétrone les légendaires ! avec Bel-
» zunce l'héroïque ! avec d'Urfé, Mascaron, Plu-
» mier, Dumarsais, Barthe, Barbaroux les célè-
» bres !... etc., etc. Marseille enfin où la sainte
» amitié m'attire, où les chers liens de famille
» me captivent, où le toit modeste qui m'abrite
» héberge en même temps toutes les vertus do-
» mestiques, familiales, privées, publiques, so-
» ciales et autres, sous les traits quelque peu ra-
» cornis d'une vieille fille et d'un vieux garçon !
» Marseille où j'arrive à peine, l'esprit agité, le
» cœur ému, pour y déchirer d'une main ferme
» le voile impitoyable qui jusqu'ici cachait à mes
» regards curieux, l'incertain avenir du neveu le

» plus intéressaut, le plus distingué, le plus sé-
» duisant, le plus... »

Mademoiselle Joubert allait recourir aux et cœtera. La sonnerie de la pendule ne lui en laissa pas le loisir.

Déjà ! s'écria-t-elle étonnée ; comme le temps passe vite dans la littérature ! Voici l'heure de courir à l'hôtel de l'Univers ou à l'hôtel Victoria. Une lettre à celui-ci, une autre à celui-là ont prévenu Eudoxie où qu'elle soit... Je ne dois pas la faire attendre.

La famille de Moirs n'était point descendue à l'hôtel Victoria.

« Voilà du temps perdu ! » se dit Églantine contrariée.

Elle se hâta pour regagner ce temps précieux ; et, sous le péristyle de l'Univers, elle rencontra la femme de chambre qui l'avait servie à Loché :

« Comment, Suzette, vous voici ! lui dit-elle étonnée.

— Oui, Mademoiselle ; Madame m'a mandée par dépêche et depuis une heure je suis débarquée. Mais Madame vous attend aussi à ce qu'il paraît. Elle meurt d'envie de vous voir, et m'a recommandé de vous introduire tout de suite. »

Enfin ! s'écria d'aise Eglantine respirant déjà comme un lointain parfum de bouquet nuptial.

Suzette l'introduisit dans une chambre où ne se trouvait personne, et courut prévenir sa maîtresse dont la voix se faisait entendre dans la pièce voisine. Elle reparut aussitôt.

« Madame est désolée de faire attendre un peu Mademoiselle ; mais elle la supplie de patienter qnelques instants : le notaire est là pour une grande affaire de succession ; impossible de le renvoyer. Plus que deux ou trois renseignements, quatre ou cinq signatures et c'est fini. »

« Cela me donnera le temps de surmonter mon émotion » pensa mademoiselle Joubert décidée à prendre toutes choses par le bon côté.

Mais les renseignements se multipliaient et chaque signature se donnait en double, sans doute, car les « quelques instants » avaient passé ; d'autres instants leur succédaient, et d'autres encore, sans amener madame de Moirs.

L'entrebâillement de la porte laissait parvenir des lambeaux de cette conférence jusqu'à la visiteuse qui commençait à la trouver longue. Une voix de femme, celle d'Eudoxie certainement, alternait avec les expressions techniques accumulées par l'homme de loi.

Présomption de survie, proximité de parenté, bénéfice d'inventaire...

« Qu'est-ce que tout cela veut dire ?... » interrompit la patricienne.

Et l'explication suivait, entrecoupée de nouvelles questions, embrouillée par celle-là même qui la réclamait.

Puis Eglantine distinguait encore : apurement de comptes, indivision, rapports, rescision, réductions des donations, etc. Une voix d'homme quelque peu cotonneuse, indécise et ennuyée, provoquait à son tour la traduction de cette langue judiciaire et, de temps à autre, un bâillement mal comprimé ne parvenait pas à demeurer silencieux.

« Jenny, je suppose, n'a pas de signature à donner, se disait la visiteuse ; on aurait bien pu l'envoyer me recevoir en attendant sa mère. »

Et pour combattre l'envahissement de la mauvaise humeur, elle faisait l'inventaire de la chambre. C'était celle de Jenny, si l'on en jugeait par quelques objets traînant sur les meubles et qui ne pouvaient convenir qu'à une jeune fille, entre autres un petit chapeau évaporé fait d'un seul bouquet de fleurs champêtres et une mantille légère plus semblable à une vapeur qu'à un vêtement. Mais en poursuivant son examen, la vieille fille aperçut le même chapeau et la même mantille accrochés à une patère ; un seul ouvrage en deux volumes.

« La mère serait-elle devenue la sœur jumelle de la fille ? se demanda-t-elle.

Évidemment sa mauvaise humeur montait en graine. Elle y montait si bien qu'elle se semait d'elle-même, se multipliant et foisonnant lorsque sept heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel.

« Est-il possible, s'écria mademoiselle Joubert ; et l'on dîne à six heures chez Euphrasie ! »

Elle appela Suzette d'une voix si agitée, que celle-ci parut aussitôt, croyant à un malheur,

« Je ne puis me faire attendre davantage pour dîner ; déclara-t-elle de manière à être entendue par Eudoxie. Annoncez, je vous prie, à votre maîtresse qu'elle me trouvera chez moi, c'est-à-dire chez mes amis, demain toute la journée.

— Madame ne manquera certainement pas de s'y rendre avec empressement. »

Eudoxie ne se présenta pas le matin au rendez-vous ; mais elle se levait tard sans doute ; et puis l'heure était par trop bourgeoise pour une patricienne.

Dans la journée, Églantine l'attendit d'instants en instants, et sa pensée retournant en arrière à mesure que les minutes marchaient en avant, elle retrouva dans ses souvenirs mille détails au désavantage de son amie :

« Elle était vraiment jadis pas mal étourdie et désordonnée, indiscrète et vaniteuse, prodigue et volontaire. etc., etc. Pourvu que Jenny ne lui ressemble pas en cela ! »

Au dîner, elle eut un remords de conscience éveillé par la pensée qu'un accident, un malheur même pouvait seul causer ce retard inouï.

Un peu plus après, dévorée d'impatience et d'inquiétude, elle allait retourner à l'hôtel de l'Univers, quand on lui remit une lettre dont elle reconnut le cachet aux trois besants d'or :

« L'amitié n'est qu'un mot !.. Ingrate ! prendre
» ainsi la mouche !

« Pouvais-je mettre ce notaire à la porte, au



» moment où chacune de ses paroles valait de
» l'or?

» Succession inespérée en Corse! Château,
» maquis, forêt, montagne... et bandits peut-être.
» Mais, obscurités, difficultés, pas une minute à
» perdre pour entrer en possession!

» Demain, jour de paquebot. Nous prendrons
» la mer. Quelques amis nous accompagnent.
» Pourquoi ne seriez-vous pas aussi du voyage,
» toi et ton neveu?.. Allons.. un bon mouve-
» ment! un petit effort! Répare le chagrin que
» tu m'as fait hier. Je n'en ai point fermé l'œil
» de la nuit, cruelle!

» En tout cas, ne me laisse pas m'éloigner avec
» cette grosse peine; et, que tu me suives ou
» non, viens au moins embrasser au départ du
» paquebot,

» Ta fidèle Eudoxie.

» P. S. Baron de Vaux, n° 1, se déclare. Pas
» le temps d'examiner maintenant cette propo-
» sition... N° 2 me paraîtrait préférable... Jenny
» ne se prononce pas. »

La tante Joubert détacha les brides de son chapeau du même air qu'elle eût tranché le nœud gordien; elle ota violemment l'épingle de son châle comme si ce vêtement l'eût étranglée, et son attitude était celle d'une si majestueuse indignation que lorsqu'elle ouvrit enfin la bouche, Euphrasie s'attendait à ce qu'il en sortît comme autrefois l'imprécation de Camille ou la tirade finale d'Athalie.

Mais Églantine, lui tendant la lettre-télégramme, ne prononça que ce mot:

« Lis! »

Elle était si patiente, mademoiselle Dumont, si facile à vivre que, jugeant la chose comme si elle lui fût devenue propre, elle soupira :

« Pauvre madame de Moirs, elle a vraiment le cœur gros comme une montagne! Elle t'aime bien, Églantine!

— Elle m'en fournit une preuve... convaincante! Egoïsme, indifférence!.. c'est de mise apparemment comme les chapeaux-bouquets et les mantilles-flocons!..

— Voyons, cousine, calme-toi! Au premier abord, j'en conviens, ce procédé semblera quelque peu... comment dire?.. mais à une seconde lecture, on devine entre les lignes de cette lettre mille bonnes intentions. Songe donc... une succession de plus ou de moins, cela n'est pas indifférent pour l'avenir d'une fille à marier... château, maquis, forêt, montagne!!! Je supprime les bandits, ce n'est pas une valeur, cela, à moins que leur tête ne soit mise à prix; mais les de Moirs ne sont pas gens à les livrer, je pense.

Et puis, ce départ forcément précipité! la mer à traverser! un cortège d'amis! une demande en mariage! et dans ce tourbillon d'idées, de sentiments, de circonstances, madame de Moirs pense tout d'abord à toi, elle te désire, elle t'appelle, elle veut te faire partager ses impressions corses. Et tu la juges égoïste! et tu l'accuses d'indifférence! »

Églantine balbutiait une réponse entrecoupée de pauses comme si l'évidence de son droit diminuait malgré elle.

« Tu conviendras au moins qu'il y a dans la forme une désinvolture qui... un sans-gêne que... si madame de Moirs, par des procédés qui me sont inconnus, s'est conservée assez jeune pour se coiffer d'une pâquerette et s'habiller d'un nuage, moi je sens le poids des années... quelquefois! et ce rôle de Juif-Errant à la suite, cet emploi de satellite ne sont pas dans mes moyens... J'y renonce! Eh! quoi... voyager dans son sillage parmi les flots irrités?... et le mal de mer donc! et les naufrages!... aborder cette île sauvage encore, plus hérissée de vendette et de bandits que de rochers?... Et les coups de fusil, donc! et les coups de poignard!... Madame de Moirs plaisante. Je n'ai pas à augmenter la dot ma fille, moi!... »

Non: mais la dot de cette fille pourrait s'accroître au profit de ton neveu... le baron numéro un qui se déclarait, semblait avoir peu de chances de succès; le baron, numéro deux qu'on eût accueilli plus volontiers n'offrait encore ni son cœur, ni son tortil...

Mademoiselle Joubert sentait son courroux se calmer peu à peu; sa résolution ne faiblissait pas encore toutefois, et pour s'y maintenir, elle en renouvela tout haut l'expression :

« Plaide, plaide, argumente! tu t'en tires fort bien, ma cousine, reçois mes compliments. Mais... je n'irai pas en Corse! Je n'i... rai... pas... en... Corse!! J'ai dit.

— Soit. Toutefois sur le port de Marseille tu n'as à redouter ni la fatigue ni le mal de mer, ni les bandits. Sur le port de Marseille tu peux, d'un mot, d'un regard, d'un souhait de bon voyage, d'un embrassement au départ, influencer l'avenir, peut-être... Que les Orientaux restent fatalistes si bon leur semble, je n'y contredis pas: mais je suis d'une autre école. Je crois qu'on peut faire beaucoup sa destinée.

— Bonsoir, Euphrasie. »

Églantine prenant son bougeoir, gagna sa chambre.

Cependant il fit jour avant l'heure chez mademoiselle Joubert; on l'entendit s'agiter dès l'aurore, se promener dans sa chambre, et lancer aux quatre murs des lambeaux de monologue. Puis elle s'habilla lestement, appela son neveu et sortit avec lui.

« Alea jacta est! »

Murmura Euphrasie en les voyant tourner l'angle de la rue.

Néanmoins, s'il y avait un sort jeté, c'était un mauvais sort.

Le tumulte qui accompagne les embarquements était à son comble. Déjà les voyageurs exacts s'étaient casés, eux, leurs domestiques, leurs bêtes

et leurs colis; mais les retardataires s'agitaient avec autant de bruit que de confusion, se poussant, se heurtant, s'injuriant, tous plus pressés l'un que l'autre d'envahir le paquebot.

Églantine cherchait, questionnait naïvement, appelait au hasard et voulait absolument reconnaître madame de Moirs. Mais elle allait de méprise en méprise; la voix du cœur, cette fois encore, ne l'inspirait nullement; et les voyageurs gagnaient en hâte le paquebot sans que « le mot, le regard, le souhait de bon voyage, l'embrassement » prédits par Euphrasie se produisissent ni peu, ni prou!...

Enfin la vapeur s'échappait bruyante de la haute cheminée; le paquebot pressé de partir préludait par un frémissement à l'essor qu'il allait prendre... quelques ordres encore... puis un commandement définitif et il se détachait du bord. Les voyageurs penchés sur le bastingage, les amis demeurés à terre échangeaient d'affectueux signaux; les baisers envoyés à pleines mains se rencontraient en l'air, les mouchoirs battaient de l'aile comme des oiseaux captifs; et de confiance, Églantine lança les plus tendres adieux vers un groupe de belles dames qui se massait sur le pont.

« Je ne puis, cette fois, me tromper d'adresse pensait-elle; Eudoxie et sa fille sont certainement dans le tas! »

Quelques étincelles « du tas » jaillirent étourdiment aussi de son côté...

Ce fut tout ce qu'elle en sut.
Ce fut tout ce qu'elle en eut.

Elle rentra d'assez fâcheuse humeur; mais décidée à n'en rien laisser paraître, elle affecta une gaîté trop juvénile pour être sincère. Elle fit des jeux de mots, risqua des plaisanteries, entama des projets et entraîna tout son monde au dehors. Après une promenade sur le Cours, il lui fallut un concert militaire aux allées Meilhan et cette série de plaisirs ne lui suffisant pas encore, elle fit louer une loge au Grand-Théâtre pour le soir même.

Sur le Cours, on lui vola son mouchoir. Elle ne s'en aperçut même point.

Au concert on lui cassa son éventail. Elle n'y prit seulement pas garde.

Au théâtre il y eut une cabale de parti-pris; tonnerre de bravos et tempête de sifflets; chutes et ovations, une véritable tourmente méridionale!... On eut fort étonné mademoiselle Joubert en le lui apprenant.

Elle n'avait d'yeux, d'oreilles et d'attention ce jour-là, que pour les jeunes filles. Et vraiment jamais plus splendide champ d'exploration ne s'était offert à ses désirs: toutes les tailles, toutes les nuances, toutes les physionomies, tous les types! Et quelle profusion!

A force de regarder, d'examiner, de comparer, la tante Joubert perdit la faculté de juger et se découragea.

A force d'admirer elle se sentit éblouie et ferma les yeux.

« Que de filles à marier! que de filles à marier répétait-elle machinalement. C'est trop en vérité! le choix devient impossible et...

— Aussi n'iras-tu point le tenter parmi ces myriades d'inconnues, j'imagine? interrompit mademoiselle Dumont.

Nous sommes très répandus à Marseille, sans qu'il y paraisse. Alexandre y compte un grand nombre d'élèves aujourd'hui pères de famille; j'y ai donné moi-même pas mal de leçons dans ma jeunesse. Ces relations de professeurs à disciples sont devenues des liens d'amitié. On nous convie à plus d'un conseil de famille dans le grand monde marseillais; on nous donne voix au chapitre, quand se discutent les affaires intimes et je sais des foyers où l'on ferait bon accueil au prétendant amené par nous...

— Comme tu es pratique en dépit du latin! Ah! tu es une bonne amie, toi! une vraie amie!... J'accepte. »

Tout de suite commença une série de visites et de présentations qui devait se poursuivre chaque jour.

« Nous verrons d'abord les Bessebarre, » avait dit mademoiselle Dumont. Ce fut par là qu'elles commencèrent en effet.

Le docteur Bessebarre, spécialiste distingué, s'était acquis une véritable renommée; ses innombrables cures tenaient du miracle et il faisait école. La richesse avait suivi le flot toujours montant de sa réputation, et sa fille Marthe passait justement pour un des plus beaux partis de Marseille.

« Sa dot est le moindre de ses mérites, affirmait la bonne Euphrasie; mais... je ne t'en dirai pas davantage... on juge Marthe au premier coup d'œil; c'est une nature limpide et lumineuse qui n'offre ni ténèbres ni bas-fonds. »

La jeune fille se trouvait seule au salon; elle en fit les honneurs aux visiteurs en attendant sa mère; et si mademoiselle Joubert avait été frappée tout d'abord par l'élégante harmonie de sa personne, la grâce de ses mouvements, le charme de son sourire et de sa voix, elle fut bien vite captivée par l'esprit tout naturel, le ton parfait, le jugement prématuré de Marthe. Il se dégageait de ses paroles comme un parfum de sensibilité enjouée, de franchise un peu attendrie qui pénétrait les plus rétifs, et la sœur d'Alexandre, en la voyant gagner du terrain de phrase en phrase dans le cœur d'Églantine, se disait délicieusement :

« Eureka! »

La porte s'ouvrit sur cette réminiscence antique. Madame Bessebarre entrait aussi impé-



tueuse, aussi attifée que sa fille était simple et calme.

« Ah ! chère mademoiselle Dumont, s'écria-t-elle en répondant à peine au salut d'Eglantine, dans quel trouble vous me voyez!... c'est un malheur affreux ! je ne m'en consolerai jamais, et je courais vous en faire part... nous sommes si heureux !... c'est-à-dire non !... c'est-à-dire... si ! tenez je perds pied complètement : je parle et je déparle ; je ris et je pleure... excusez-moi ! »

Les visiteurs regardaient avec étonnement la mère de famille.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

LA SAINT-JEAN

Tandis que dorment les faucilles
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain,

On voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve
Comme une aile de papillon.

J. BRETON.

UN COUP DE MAIN (1)

L'Océan furieux, dans un lointain naufrage,
A pris un jour le père et ne l'a point rendu !
La mère sous son deuil, lasse, à bout de courage,
A, dans la tombe, alors, pas à pas descendu !

L'aïeul resté debout après ce double orage,
Sur l'enfant, frêle fleur, tient son bras étendu...
Le rire dans les yeux et « le cœur à l'ouvrage »
Il murmure attendri : « Non ! tout n'est pas perdu ! »

Non : tout n'est pas perdu car l'amour illumine
Ce calme regard d'ange et cette rude mine
D'une même clarté tout le long du chemin...

Le vieillard, sans compter, lui-même se dépense ;
Et, fière de l'effort, la mignonnette pense
Pour de bon, pour de vrai, donner... un coup de main !

MÉLANIE BOUROTTE.

(1) Voir l'Annexe portant ce titre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

OMELETTE AUX CERISES

50 cerises de Montmorency, ôtez-en les queues et les noyaux, passez-les au beurre, battez bien six œufs, mêlez les cerises aux œufs, faites l'omelette comme à l'ordinaire, saupoudrez-la de sucre, et si vous aimez le goût du rhum, versez-en deux cuillerées sur l'omelette, au moment de la servir.

—

CROUTES AUX FRAISES

Coupez des carrés de pain bien rassis, faites-les frire, et qu'ils soient durs; faites un petit sirop de sucre, plongez-y les fraises; placez les fraises et leur sirop au milieu d'un plat creux, rangez autour les croûtons, et, au moment de servir, arrosez chaque croûton de quelques gouttes de kirsch.

—

CONFITURES DE GROSEILLES VERTES

Prendre les groseilles les moins mûres possible et, avant que les grains ne soient formés, ôter les têtes et les queues. Jeter de l'eau bouillante dessus, les faire égoutter ensuite, faire un sirop. Mettre même poids de sucre que de groseilles. Quand le sirop est fait, y mettre les groseilles, cuire le tout en 1/4 d'heure ou 20 minutes selon que la confiture est plus ou moins prise.

REVUE MUSICALE

Charles Gounod et *Le Tribut de Zamora*. — Concerts.

Dans notre numéro de décembre 1878, nous écrivions ici à propos du *Polyeucte* de Gounod :

« Quand il s'agit du talent d'un homme qui a signé *Faust, Mireille, Roméo et Juliette*, il faut, en quelque sorte, se sentir son égal devant l'art, il faut être bien sûr de soi, pour lancer, comme d'infaillibles oracles, une critique aussi tranchante. »

Ce que nous disions alors peut s'appliquer, à bien peu de chose près, à ce qui se passe aujourd'hui dans un certain nombre de journaux, au sujet du *Tribut de Zamora*.

Quoi qu'on en dise, Gounod est et restera le chef de cette brillante phalange d'où rayonnent déjà les noms de Reyer, Saint-Saëns, Massenet, César Franck, Guiraud, Delibes, Widor, A. Duvernoy, Ch. Lefebvre, de Grandval, de Boisdeffre, nous en oublions sans doute. C'est ce bataillon d'élite qui chaque jour affirme victorieusement la progressive supériorité de notre génie musical, supériorité avec laquelle auront maintenant à compter les écoles célèbres de l'Italie, de l'Allemagne et même du monde entier. Les Rossini, les Meyerbeer, et encore d'autres de nationalités diverses, venus en éclaireurs, riches de l'héritage des Palestrina, des Cimarosa, des Galuppi, des Beethoven, des Mozart, des Weber, ne peuvent-ils d'ailleurs être revendiqués par la France? N'est-ce pas en France qu'ils sont venus chercher la consécration de leur génie? N'est-ce pas elle qui leur a ouvert toutes grandes les portes de la gloire? N'est-ce pas à son foyer qu'ils ont vu éclore leur célébrité?

Aujourd'hui nous récoltons ce qu'ils ont semé. Nous aussi, nous avons des maîtres, une école que l'Europe acclame et qu'à son tour elle imitera.

Mais de ce que quelques individualités puissantes ont ainsi élevé le niveau de l'art musical français, il ne s'ensuit pas que dans toute la nation, il ait atteint ce degré de maturité qui ne peut être que le fruit du temps et de la popularisation de leurs œuvres.

De louables efforts, tentés depuis quelques années, ont déjà donné des résultats concluants. Voyez la foule qui se porte aux Concerts Colonne, Pasdeloup, Guilmant, etc. Voyez ces Fanfares, ces Orphéons organisés dans nos campagnes comme dans nos villes. N'est-ce pas un signe que dans cinquante ou cent années, peu importe, nous serons la nation la plus musicale qui existera? On verra alors, comme autrefois dans la Péninsule ou la Germanie, éclore les chefs-d'œuvre comme les roses sur les buissons.

En attendant, sachons goûter ceux que le ciel nous envoie et si nous ne pouvons pas encore les bien comprendre, n'ayons pas l'aveugle et

·mmense vanité de les vouloir juger sans appel. Cela nous remet en mémoire cette pensée, écrite par une femme de talent et d'esprit :

« Il est naturel à l'homme de détruire ce qu'il » ne peut posséder, de nier ce qu'il ne comprend » pas, et d'insulter à ce qu'il envie. »

Un signe évident de la faiblesse de certaines appréciations musicales, c'est la manie des comparaisons, critique facile, qui pourrait être faite aussi bien par un laboureur que par un musicien !

Ainsi, on a découvert que dans le *Tribut de Zamora*, Gounod avait dû s'inspirer du Finale de la *Dame Blanche*, dans la scène de la vente. Ailleurs, on a trouvé que la *Marche Espagnole* avait quelque réminiscence avec telle phrase du *Moïse* de Rossini; de beaux modèles en tous cas.

Mais cela tombe de soi-même et ne supporte pas qu'on s'y arrête, si l'on pense que le musicien est toujours, si peu que ce soit, esclave d'un poème, et quel poème, souvent !

On prend fréquemment l'analogie des situations scéniques, des rôles mêmes pour l'analogie musicale. Rien n'est plus perfide pour le compositeur et plus injuste en même temps.

Il est évident que vingt scènes religieuses, traduites musicalement par vingt auteurs, tout en étant de diverses factures, devront se ressembler par le style, à moins qu'il s'en trouve parmi eux qui consentent à écrire une prière dans le style du boléro ou de la cavatine.

C'est donc, à notre avis, une grave et trop fréquente erreur que ces comparaisons d'une critique aux abois, s'accrochant à des vétilles.

Quand il s'agit d'un maître tel que Gounod, c'est vraiment pitié que de le voir éplucher ainsi ! Lui, le grand artiste aux larges conceptions, aux vastes connaissances et à l'inspiration toujours si admirable par son élévation.

Heureusement pour nous, pour l'art et pour la gloire de notre école, ces mesquines rodomontades ne sauraient atteindre assez haut, pour effleurer seulement la célébrité de Gounod. Elles disparaissent bientôt, étouffées par les clameurs enthousiastes de l'admiration, bien autrement nombreuses et retentissantes.

Nous sommes loin aussi de partager cette opinion que la Krauss « seule, a fait son rôle », et nous pensons que les auteurs y sont bien pour quelque petite chose !

Si l'inimitable Rachel n'avait été précédée de Corneille et de Racine, peut-être ne se fût-elle jamais révélée. Si la grande tragédienne de l'Opéra n'avait pas trouvé ce paroxysme du pathétique et du sentiment, où Gounod laisse monter sa muse dans le rôle d'*Hermosa*, elle n'eût pu rendre, avec la même vérité déchirante, ces émouvants épisodes de la folie et de l'amour maternel.

Il faut conclure. Cela nous est facile : la nouvelle partition de Charles Gounod est une œuvre complètement belle.

Le détail des morceaux de cet ouvrage fera le sujet de notre prochaine *Revue Musicale*. Une seconde audition nous est nécessaire, car la lecture de la partition aide beaucoup, mais ne suffit pas pour apprécier les nombreux effets scéniques du drame. Nous ajouterons que le scenario, dont on a pu lire l'analyse dans tous les journaux, se prête parfaitement à la variété, au luxe des costumes comme à la richesse des décors. M. d'Ennery est aussi fécond qu'ingénieux, et il excelle dans l'art de multiplier les situations. Mais, littérairement, on se demande où est la pièce, et on se prend à regretter qu'il ne se trouve pas, pour des musiciens de telle valeur, des librettistes d'une valeur égale.

***

Il nous reste peu de place pour parler des concerts et publications nouvelles. Cependant nous ne saurions passer sous silence la belle séance de musique religieuse qui a eu lieu, sous la direction de M. Pasdeloup, dans l'église métropolitaine Notre-Dame-de-Paris.

On sait que l'*Association des Artistes musiciens* a l'habitude de célébrer la fête de l'*Annonciation* par une semblable solennité. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole au *Ménestrel* :

« On a entendu d'abord une marche d'un beau caractère, de la composition de M. de Boisdeffre; puis, a commencé l'exécution de la messe solennelle de madame de Grandval, œuvre fortement pensée et habilement traitée, digne en un mot de la haute réputation de son auteur. Le temps et l'espace nous manqueraient également pour l'apprécier d'une manière complète; disons seulement que la *Messe solennelle* de madame de Grandval, pour solos, chœurs, orchestre et orgue, est une partition de musique sacrée d'une incomparable valeur, et qu'elle a produit une vive impression qui, si la sainteté du lieu l'eût permis, se serait plus d'une fois manifestée par des applaudissements et des bravos chaleureux.

» A. M. »

***

Gardons-nous aussi d'oublier l'une des plus intéressantes matinées de musique de la saison. Elle a été donnée Salle Philippe Herz, par madame Lafaix-Gontié, professeur de chant et de piano, pour l'audition de ses élèves, dans la première partie du concert.

La seconde a été défrayée par madame Lafaix-Gontié elle-même, avec le concours de MM. Charles René, Henri Berthelier, de l'Opéra; Guillemot, du Palais-Royal, et Soumis, de l'Opéra-Comique.

Un programme admirablement choisi, était offert au public.

Comme morceau de début, un beau *choeur* de Mendelssohn, rendu avec un ensemble et une

exactitude de nuances parfaites. C'était charmant à voir, autant qu'à entendre, ce joli escadron aux frais minois; les uns mutins, les autres d'une suave gravité.

En véritable chef d'orchestre, madame Lafaix-Gontié, qui excelle aussi dans l'art du chant, avait groupé ces mélodieuses voix de manière à ce que chaque partie conservât tout le relief voulu par l'auteur. Il nous a été facile ainsi de juger de suite, que le plus grand nombre d'entre elles se distinguait par la beauté du timbre, la justesse d'attaque, et une sûreté d'exécution assez rare chez des élèves pour en féliciter hautement le professeur.

Après cette pièce d'ouverture, une gentille fillette de sept à huit ans à peine, a émerveillé l'auditoire par son exécution correcte, sa bonne tenue au piano et toutes les grâces naïves de sa grande jeunesse.

Mais notre surprise diminua en apprenant que l'heureuse mère de ce doux chérubin était madame Lafaix-Gontié, ce qui explique la maturité précoce de cette intelligence musicale. Elle était musicienne avant de naître.

Enfin, nous ne saurions dire si madame L... chante avec plus de sentiment que madame de la M..., ou si mademoiselle M..., a une plus belle voix que madame R. F. Nous n'affirmons pas davantage si mademoiselle B. P., a autant de virtuosité que mademoiselle F. M., ou un plus beau style que madame G. D., ce serait un tour de force de mémoire dont la nature est incapable; mais nous savons que ces qualités qui, réunies, constituent presque la perfection en l'art musical, sont toutes réparties sur la jeune légion que madame Lafaix-Gontié a fait apprécier à sa *Matinée Annuelle* d'élèves. De même, si dans un parterre, vous cueillez vingt fleurs différentes et en formez un bouquet, chacune n'en possédera pas moins ses riches couleurs et son délicat parfum.

Un des derniers morceaux de ce tournoi féminin, *La Danse des Sylvains*, extrait de *la Tempête*, d'A. Duvernoy, pour piano, à huit mains, a été exécuté avec une remarquable entente et habilement enlevé.

Pour la deuxième partie, notre tâche est plus facile et moins longue à remplir.

MM. René et Berthelier ont rendu avec une maëstria de grand style, les *Fragments de Sonate*, de Beethoven. M. Berthelier s'est fait applaudir ensuite seul, dans une *Danse Hongroise*, de Delibes, et dans une *Berceuse*, d'Alard, perle de composition, enchâssée dans les diamants d'une exécution irréprochable. M. Charles René n'a pas été moins heureux dans la *Polonaise* de Chopin, un chef-d'œuvre, qu'il a interprété avec toute l'énergie martiale, parfois sauvage, toujours originale de cette musique *empoignante*, quand elle est ainsi comprise.

Madame Lafaix-Gontié, changeant son rôle de professeur contre celui de Cantatrice émérite, après une ravissante *mélodie*, de Lagout-Midmer, qu'elle a dite avec un goût exquis, s'est fait acclamer dans un air de *Jean de Nivelle*, de Delibes. On y a apprécié son excellente méthode, une prononciation très nette, clairement découpée, un grand charme dans sa diction, qualités précieuses qu'elle sait transmettre à ses élèves et qui font de son école l'une des meilleures que l'on puisse choisir.

M. Guillemot est d'un comique achevé. Il a désopilé l'auditoire avec plusieurs *chansonnettes* de bon goût, où le talent ne le cédait en rien à l'esprit.

M. Soumis, l'accompagnateur bien connu, a vaillamment contribué au succès de cette brillante séance.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Est-ce bien toi, Florence?

Florence, est-ce bien toi?........

Toi qui, au sortir de l'église, enveloppée de soleil, imprégnée de parfums printaniers, toi, en compagnie de madame R.. qui, pour ne pas être une rose de Mai n'en vaut pas moins son prix...

Est-ce bien toi qui as saisi l'épine sans y blesser tes doigts et?...

Est-ce bien toi qui m'as transmis placidement l'épître de Mademoiselle *** sans même en soupçonner le contenu?... sans avoir la tentation de la rendre à son auteur ou de la déchirer en menus flocons blancs ou de la livrer aux flammes ou de l'empêcher d'une manière quelconque de parvenir à son adresse?

Et pourtant tu es une épouse vertueuse, une

mère dévouée, une amie fidèle, une honnête créature enfin, animée des meilleures intentions!

Ah! les bonnes intentions! que de gens elles ont perdus! l'enfer en est pavé, mon ange!

Evidemment, mademoiselle *** est pleine d'imagination et d'ingéniosité! il lui pousse des idées dans le cerveau comme les champignons dans une cave, c'est à dire avec une remarquable abondance! Quand elle aura mêlé la robe rose et la robe jaune pour faire de leurs inconvénients des avantages; quand elle taillera ses ongles à la mode de demain; quand elle se sera quelque peu allongé la taille; je ne doute pas qu'elle ne remplisse d'imprévu et de bonheur l'existence d'un mari, avec ou sans tutoiement?...

Mais notre existence à nous, Florence, que deviendrait-elle, vouée à la lecture de pareilles missives?... La journée a des bornes, le temps n'est pas élastique; les minutes nous sont comptées; nos forces ont des bornes, il serait de l'intérêt général de nous demander de ce temps et de ces forces un emploi pratique, comme dirait madame R... un emploi intelligent, profitable à toutes.

Que mademoiselle *** veuille bien consulter son journal : elle y verra traitées, *pour tout le monde à la fois*, les différentes questions d'hygiène, de ménage, de savoir-vivre, de modes, etc., etc., qu'elle nous propose. Elles ne seront pas résolues *pour elle seule*, il est vrai, mais le seront-elles moins bien?

Elles le seront beaucoup mieux, au contraire! Notre plus cher désir est le perfectionnement du Journal pour la commune satisfaction de *toutes* ses abonnées? Que ces chères abonnées veuillent donc bien ne pas nous user en détail; qu'elles nous laissent notre temps, nos forces, notre liberté d'esprit pour les choses vraiment intéressantes, et toutes s'en trouveront mieux encore que nous. Ainsi soit-il!

JEANNE.

RECTANGLE-ACROSTICHE

Véridique ou menteur, pourvu qu'il soit bien fait,
Mon premier, cher lecteur, est pour moi plein de charmes;
S'il sait me faire rire ou répandre des larmes,
Il a rempli son but et je suis satisfait.

Tremblant à tout moment dans des alarmes vaines
Veillant le jour, la nuit, redoutant les voleurs,
Mon second ici-bas ne connaît que les peines.
Sa triste passion cause tous ses malheurs.

Monarque infortuné, plus infortuné père,
Du troisième, lecteur, funeste fut le sort :
En dirai-je trop long, si je vous dis qu'Homère
En magnifiques vers a raconté sa mort.

Mon quatrième, hélas! est l'horrible demeure
Où des choses sans nom se donnent rendez-vous,
Où va tout ce qui passe et se fane avec l'heure,
Où va la fleur flétrie avec le billet doux.

Sous le brillant soleil de la chaude Provence,
Fier de son passé, fier de ses enfants,
Mon cinquième, lecteur, belle cité de France,
Etale avec orgueil ses nobles monuments.

Entraînant après lui la douleur, la tristesse,
Mon sixième est un mal difficile à guérir;
Le captif, l'exilé le ressentent sans cesse
Et ce mal est si fort qu'il fait souvent mourir.

A peine le zéphyr fond la parure blanche
Dont le froid vent du nord a revêtu nos champs,
Que l'on voit mon dernier annoncer sur sa branche
L'éveil de la nature et le joyeux printemps.

Si de ce long rébus l'insondable mystère
Portait dans votre esprit le trouble et l'embarras,
Vous en aurez la clef aisément, je l'espère,
Si vous voulez, lecteur, lire de haut en bas
De chacun des sept mots la lettre initiale :
Vous y verrez le nom d'un artiste fameux
Et dont l'habile main n'eut jamais de rivale.
Vous trouverez encor, dans les temps fabuleux (1),
Une horrible Déesse, au meurtre toujours prête,
Que la Fable nous montre une torche à la main,
Avec d'affreux serpents qui sifflent sur sa tête,
Les cheveux hérissés, ivre de sang humain.

(1) Comme les premières, les dernières lettres de tous les mots forment un acrostiche.

MOTS EN CARRÉ

**Je suis le mois charmant où fleurissent les roses
Avec les papillons, fleurs dans l'azur écloses.**

**L'homme est une poussière... en mes frêles parvis
Je tins, après la mort, cette argile autrefois.**

**Je produis sans pareil le souple cachemire
Que votre œil connaisseur, ô Mesdames, admire.**

**Son « *voyage à Saint-Cloud, par mer* » folle gaîté !
A fait passer sa plume à la postérité.**

MOSAIQUE

Si l'on réfléchissait en temps utile à la place que prend l'argent dans la vie des personnes les moins avides, on le traiterait avec plus de prudence, afin seulement de n'en être pas dépendant. L'économie est ce grand secret-là.

(Mme Swetchine.)

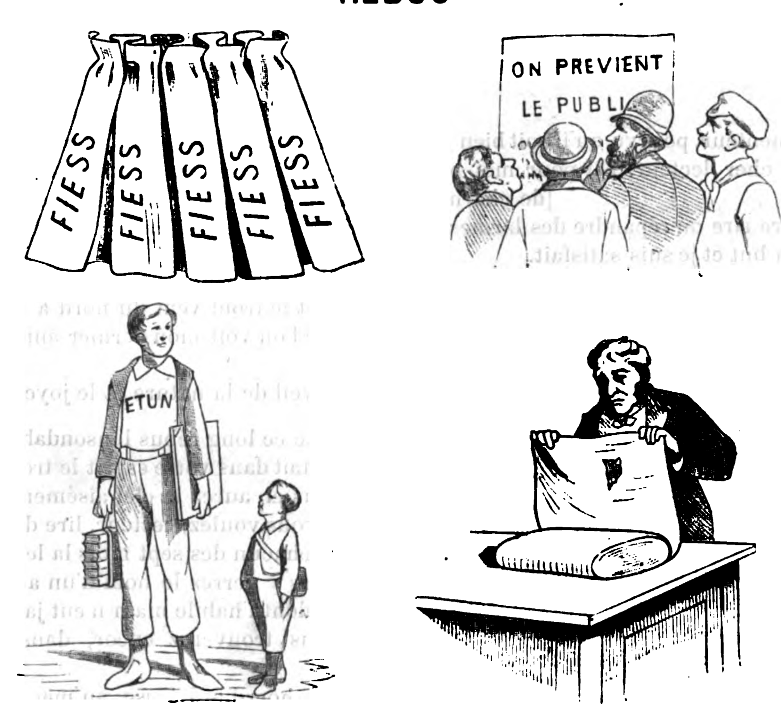
L'argent ne doit entrer en la maison des gens d'honneur que par la voie de la vertu.

(Amyot).

Dieu voit la fourmi noire qui, dans la nuit noire, marche sur le marbre noir.

(Proverbe turc.)

RÉBUS



Les mots en carré de Mai sont : *Oméga, marin, ergot, givia* et *antan*.

Explication du Rébus de Mai : *La rouille use plus que le travail.*

***Le Directeur-Gérant* : JULES THIÉRY**

81— 2048 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



Juillet 1881 LITH TH DUPUY & FILS R DES PETITS HOTELS, 22, PARIS 4318

Journal des Demoiselles

Modes de Paris, Rue Drouot. 2.

Toilettes des Magasins TISSIER-BOURELY & Cie *ancienne Mon Chevreux-Aubertot.*
Etoffes en foulard des Indes de la Compagnie des Indes. *34. Bd Haussmann. Parfumerie de la Mon* Guerlain. *15. r. de la Paix. Machines à coudre de la Mon* Bacle. *46. r. du Bac.*

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(FIN)

Les regrets qui suivaient le défunt dans sa tombe ne prirent chez personne, — hors le pauvre jeune duc de Berry, son fils préféré, — les allures du désespoir.

« Pour le Roi, jamais homme si tendre aux » larmes, si difficile à s'affliger, ni si prompte» ment rétabli en sa situation parfaitement na» turelle. »

Divers changements s'opèrent, nécessités par la circonstance. Il n'y a plus de Monseigneur : Ce titre que l'habitude attribuait exclusivement au fils de Louis XIV, disparaît avec lui. Il n'y a plus de duc et de duchesse de Bourgogne, ou du moins on cesse de les nommer ainsi : il y a un Dauphin et une Dauphine, et jamais les honneurs qui se rattachent à ce rang ne furent mieux justifiés. Portés par leur position nouvelle à une plus grande distance au-dessus de tout ce qui les entoure, ils ne montrent nul empressement à s'en prévaloir, et semblent uniquement occupés du soin de plaire à chacun. Pour y parvenir, il suffisait à la Dauphine de rester ce qu'avait été la duchesse de Bourgogne ; c'est ce qu'elle fait. Quant au Dauphin, plus rapproché maintenant, plus connu et mieux apprécié du Roi, il prend un aplomb qu'il n'a jamais eu. La timidité qui l'enfermait dans son cabinet pour éviter les regards du monde disparaît. Sans rien perdre du sérieux de son esprit ni de la solidité de ses vertus, il en perd la raideur et l'austérité. Son aïeul le prend en gré chaque jour davantage, et lui donne une marque d'estime qui dépasse tout ce qu'on pouvait attendre de Louis XIV. Il ordonne aux Ministres d'aller rendre au Dauphin compte de toutes les affaires, de se transporter même auprès de lui, quand il jugerait à propos de les appeler. Le monarque fatigué fait plus encore : il renvoie à son petit-fils l'examen et la décision de questions qui le troublent, se faisant ainsi soulager par lui de ce poids du gouvernement qu'il s'était toujours montré si jaloux de porter seul depuis un demi-siècle.

Le cœur de tous les gens de bien s'ouvrit à l'espérance. On entrevoyait dans un avenir prochain un règne réparateur, où l'ordre, la justice, une administration sage et modérée, remplaceraient les abus de celui qui finissait et dont la décrépitude laissait apercevoir tous les vices, cachés jadis derrière les splendeurs et les gloires de ses belles années.

Tels sont les rêves des Chevreuse et des Beauvillier. Parmi les plus beaux dont ils se bercent, figure le retour de leur ami, toujours cher, toujours vénéré, l'archevêque de Cambrai, depuis tant d'années confiné dans son diocèse, et à qui le prince, leur commun pupille, a, sans désobéir au Roi par des relations directes entretetenues malgré sa défense, conservé un si profond attachement. Saint-Simon, lui aussi, se livre à la joie, mais ce retour en expectative de l'illustre prélat, sur lequel il n'a pas changé d'opinion, n'entre pour rien dans ses motifs. Son injustice à l'égard du maître ne l'empêchait pas, on le sait, d'être entraîné par une vive sympathie vers l'élève de Fénelon. Jusqu'alors

rares et dissimulés, ses rapports avec lui vont se resserrer, tout en redoublant de mystère. Appelé secrètement dans le cabinet du Dauphin, il reçoit dans une suite d'entretiens ignorés de tous, hormis du duc de Beauvillier, l'entière confidence des plans, des vues et de tout ce que se propose le prince pour la réforme du gouvernement et le bien du royaume. L'esprit d'équité et d'humanité, l'amour du peuple qui l'animent transportent Saint-Simon d'enthousiasme. Un détail important vient y mettre le comble : le relèvement de la noblesse, et surtout de la dignité ducale, entre dans les projets du futur roi de France. Quelle découverte, et quel espoir !

» Un volume ne décrirait pas suffisamment » ces divers tête-à-tête » — dit l'auteur.

Aussi ne les décrirons-nous pas. Notons seulement un passage, qui nous révèle les sentiments du prince sur un sujet délicat :

» ... Revenant tendrement au Roi, il se plai-
» gnit de la mauvaise éducation qu'il avait eue,
» et des pernicieuses mains dans lesquelles il
» était successivement tombé. Son cœur natu-
» rellement bon et juste avait sans cesse été
» détourné du droit chemin. Sans s'en aperce-
voir... un long usage l'avait confirmé dans la
» route une fois prise, et avait rendu le royaume
» malheureux. »

Les intentions droites du Dauphin, les réformes méditées par lui, auraient-elles effacé les malheurs du royaume? Auraient-elles répondu suffisamment aux aspirations des générations nouvelles, prévenu la Révolution, ou du moins adouci la pente du précipice? Nul ne peut le dire ; Dieu ne lui permit pas d'en faire l'essai.

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis la mort de Monseigneur, mais on avait serré les rangs, et l'on n'y pensait plus. A Versailles comme à Marly, les choses suivaient leur cours ordinaire, quand un soir la Dauphine se sent prise de soudains frissons. Un accès de fièvre se déclare ; il se renouvelle et redouble les jours suivants. Des symptômes étranges se manifestent; le mal progresse à pas de géant. Tout l'art des médecins échoue à le combattre. Ils sont au nombre de sept: aucun n'est capable d'en déterminer la nature.

De sinistres soupçons s'élèvent. On parle tout bas d'une boite de tabac fin d'Espagne donnée à la princesse, et qui, laissée par elle dans un cabinet où nulle autre n'entrait jamais, a disparu, et n'a plus été revue. Peu de temps auparavant, des avis anonymes étaient parvenus, d'une part, à un médecin de la Cour, de l'autre, au roi d'Espagne, annonçant l'empoisonnement prochain du Dauphin et de la Dauphine. L'avertissement, sans que l'on crût devoir en tenir grand compte, n'avait pas laissé de préoccuper les esprits.

Consumé par l'inquiétude et par une fièvre ardente, gagnée au chevet de la malade, le Dauphin y restait obstinément enchaîné. Toute l'autorité des médecins est impuissante à l'en arracher : il faut que celle du Roi intervienne, et le force à se retirer dans sa chambre.

Dans celle de la Dauphine, où la science humaine poursuit en vain son rôle ingrat, la Religion vient remplir le sien. — Le soir du sixième jour, le Roi et madame de Maintenon montaient en carrosse au pied du grand escalier de Versailles :

« Ils étaient l'un et l'autre dans la plus amère
» douleur, et n'eurent pas la force d'entrer chez
» le Dauphin. »

La joie de leur sombre vieillesse — cette Adélaïde de Savoie, si aimable et si aimée — n'était plus !

Aimée, elle le fut au delà de ce qui semble possible dans les Cours. On en citerait au besoin des exemples qui étonnent. Comment ne l'eût-on pas idolâtrée? Au premier rang des dons heureux qu'elle tenait de la nature, brillait celui qui donne du prix à tous les autres, et sans lequel tous les autres sont peu de chose : la bonté.

« Douce, timide, mais adroite, bonne jusqu'à
» craindre de faire la moindre peine à personne,
» et toute légère et vive qu'elle était, très capa-
» ble de vues et de suite de la plus longue ha-
» leine, la contrainte jusqu'à la gêne dont elle
» sentait tout le poids, semblait ne lui rien coû-
» ter. La complaisance lui était naturelle et cou-
» lait de source. »

Ces lignes sont empruntées au portrait que Saint-Simon trace ici avec amour et douleur de celle qui, à vingt-six ans, vient de mourir dans l'éclat de la grandeur et l'épanouissement de la jeunesse. Ce portrait, nous l'avons tous lu ; c'est là que tous les écrivains qui ont à parler d'elle vont s'inspirer. Cependant nous en rappellerons encore, mais très brièvement, quelques traits :

« Elle était régulièrement laide, les joues pen-
» dantes, le front trop avancé, un nez qui ne disait
» rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux
» et des sourcils châtain-brun fort bien plantés,
» des yeux les plus parlants et les plus beaux du
» monde, peu de dents et toutes pourries, dont
» elle parlait et se moquait la première... »

Le reste était parfait; elle avait le regard noble et doux, le sourire expressif.

« Une marche de déesse sur les nues. Elle plai-
» sait au dernier point. Les grâces naissaient
» d'elles-mêmes sous ses pas, de toutes ses ma-
» nières, de ses discours les plus communs... »

Son esprit naturel et gai, dont Saint-Simon se plaît à raconter quelques vives saillies, portait la vie autour d'elle. On ne s'imaginerait jamais, s'il n'en rendait témoignage, jusqu'où la majesté de Louis XIV se faisait de bonne composition avec l'espiègle princesse.

« En public, sérieuse, mesurée, respectueuse » avec le Roi, en timide bienséance avec madame » de Maintenon... En particulier, causante, sautante, voltigeant autour d'eux, tantôt penchée » sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, » tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur » sautait au cou, les embrassait, les baisait, les » caressait, les chiffonnait, leur tirait le dessous » du menton, les tourmentait, fouillait leurs » tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, quand » elle les voyait en humeur d'en rire, et parlant » quelquefois dessus. Admise à tout, à la réception » des courriers qui apportaient les nouvelles les » plus importantes, entrant chez le Roi à toute » heure, même des moments pendant le Conseil, » utile et fatale aux ministres mêmes, mais toujours portée à obliger, à servir, à excuser, à » bien faire... »

« Avec elle s'éclipsèrent joie, plaisirs, amusements mêmes, et toutes espèces de grâces; les » ténèbres couvrirent toute la surface de la Cour; » elle l'animait tout entière, elle remplissait tous » les lieux à la fois, elle y occupait tout, elle en » pénétrait tout l'intérieur. Si la Cour subsista » après elle, ce ne fut plus que pour languir. » Jamais princesse si regrettée, jamais il n'en fut » de si digne de l'être, aussi les regrets n'en ont» ils pu passer, et l'amertume involontaire et secrète en est restée, avec un vide affreux qui n'a » pu être diminué. »

Devant ce vide, devant ces ténèbres, peu s'en faut que la plume ne tombe de notre main. Bien des scènes de deuil vont suivre; nous ne ferons que les traverser d'un pas rapide, en courant vers le terme d'un règne où, comme eût dit Bossuet, Dieu semblait avoir rassemblé toutes les extrémités des choses humaines. Racontées par Saint-Simon avec une sincérité d'émotion et une mâle simplicité de style qui n'en font que mieux ressortir tout le pathétique, elles offrent le plus haut intérêt, mais un intérêt poignant. Jusqu'à présent, soit dans le fond, soit dans la forme, nous n'avons guère demandé à ses récits que des sourires; les larmes qui jaillissent de ce cœur viril sont contagieuses : nous ne devons ni ne voulons en imprégner nos pages.

Le Roi était à Marly, pénétré ainsi que madame de Maintenon de la plus vive douleur, — « qui » fut la seule véritable qu'il ait jamais eue en sa » vie, » — observe Saint-Simon; en quoi peut-être notre auteur s'avance un peu trop. Auprès du Dauphin demeuré à Versailles, nul n'était admis, à de longs intervalles, que son frère, son confesseur et le duc de Beauvillier, qui, bien que malade, quittait son lit « pour aller admirer dans » son pupille tout ce que Dieu y avait mis de » grand. »

Le lendemain, on le presse de se rendre auprès du Roi. C'est un devoir, il ne peut s'y soustraire. Brisé d'âme et de corps, il se fait transporter à Marly, et vient s'y heurter aux plus cruelles angoisses. Saint-Simon est là : « Je fus épouvanté » du changement de son visage », dit-il.

Le Roi serre longuement son petit-fils entre ses bras, dans une effusion presque muette de larmes et de sanglots, puis le regarde et s'effraie à son tour. Il lui recommande tendrement de se conserver, et, sur l'avis des médecins, lui ordonne d'aller se mettre au lit. Le prince obéit.

Sa piété, si profonde et si sincère, sortait victorieuse de la plus redoutable épreuve qui pût lui être infligée : la perte de cette épouse adorée, sur qui se concentraient toutes les forces passionnées de son cœur. « Le sacrifice fut entier, » dit Saint-Simon, « mais il fut sanglant. » Cette même piété allait le soutenir durant le peu de jours qu'il avait à passer dans ce monde sans elle. Dès le premier instant, il s'était senti mortellement atteint; ses heures suprêmes sont celles d'un saint. Ni les grandeurs, ni les plaisirs, ni ce trône de France qui l'attendait, n'obtiennent de lui un regret. Six jours s'écoulent encore. Le 18 février 1712, au matin, Dieu réunissait à jamais ceux qu'il venait de séparer un moment...

« Ces Mémoires, » dit Saint-Simon, « ne sont « pas faits pour y rendre compte de mes senti» ments. En les lisant, on ne les sentira que trop, » si jamais longtemps après moi ils paraissent, » et dans quel état je pus être et madame de Saint» Simon. Je me contenterai de dire qu'à peine » parûmes-nous les premiers jours un instant » chacun; que je voulus tout quitter et me retirer » de la Cour et du monde, et que ce fut tout l'ou» vrage de la sagesse, de la conduite, du pouvoir » de madame de Saint-Simon sur moi, que de » m'en empêcher avec bien de la peine. »

Tout entier à ses regrets, néanmoins, cet homme qui aime si fortement, quand il aime, consacre un grand nombre de pages à dépeindre le caractère, la personne, à repasser sur toute la courte vie de celui qu'il pleure, et avec qui tant d'espérances descendaient au tombeau.

Ces espérances, l'enfance du duc de Bourgogne ne les avait pas fait naître; loin de là :

« Ce prince naquit terrible, et sa première jeu» nesse fit trembler; dur et colère jusqu'aux der» niers emportements, et jusque contre les choses » inanimées; impétueux avec fureur, incapable » de souffrir la moindre résistance, même des » heures et des éléments, sans entrer dans des » fougues à faire craindre que tout ne se rompît » dans son corps... »

Saint-Simon rapporte ailleurs que le jeune duc « s'emportait contre la pluie, et voulait briser les » pendules, quand elles sonnaient l'heure qui » l'appelait où il ne voulait pas. » —

« Livré à toutes les passions, et transporté de » tous les plaisirs, souvent farouche, et naturel» lement porté à la cruauté, barbare en railleries... » de la hauteur des cieux, il ne regardait les » hommes que comme des atômes avec qui il

» n'avait aucune ressemblance, quels qu'ils fus-
» sent. »

Mais à côté de ces dispositions qui semblaient former l'étoffe d'un détestable tyran, se révélaient de riches facultés intellectuelles.

« L'esprit, la pénétration brillaient en lui de
» toutes parts. Jusque dans ses fureurs, ses ré-
» ponses étonnaient... il se jouait des connais-
» sances les plus abstraites. »

Tel était l'aîné des petits-fils de Louis XIV lorsqu'il fut remis aux mains du duc de Beauvillier. Dompter cette nature sauvage n'était pas une petite tâche; voyons ce qui en advint :

« De cet abîme sortit un prince affable, doux,
» humain, modéré, patient, modeste, pénitent...
» Tout appliqué à ses devoirs, et les comprenant
» immenses... Il mit toute sa force et sa conso-
» lation dans les prières, et ses préservatifs en de
» pieuses lectures... »

Aidé de Fénelon et de Fleury, comme précepteurs, du duc de Chevreuse à titre d'ami, et de quelques serviteurs dévoués, le sage gouverneur avait mené son œuvre à bien. Comment ils s'y prirent tous de concert, c'est ce que devrait étudier et méditer quiconque aspire à diriger l'éducation de la jeunesse.

Le développement physique n'avait pas, chez le duc de Bourgogne, réussi au même point.

« Il était plutôt petit que grand, le visage long
» et brun, le haut parfait avec les plus beaux
» yeux du monde, un regard vif, touchant, frap-
» pant, admirable, assez ordinairement doux,
» toujours perçant... le bas du visage assez
» pointu, et le nez long assez élevé, mais point
» beau, n'allait pas si bien... Il avait les plus
» belles jambes et les plus beaux pieds qu'après
» le Roi j'aie vus à personne. »

Nous abrégeons la description. Somme toute, l'ensemble eût été plutôt agréable, si au sortir de l'enfance la taille du prince ne se fût déformée. Aucun des moyens qu'on emploie d'ordinaire en pareil cas n'avait été négligé pour obvier au mal; tous demeurèrent sans effet.

« devint bossu, mais si particulièrement
d'une épaule, qu'il en fut enfin boiteux... Ce qui
» doit surprendre, c'est qu'avec des yeux, un es-
» prit si élevé, et parvenu à la vertu la plus extra-
» ordinaire et la plus éminente piété, il ne se vit
» jamais tel qu'il était pour sa taille ou ne s'y
» accoutuma jamais... Il en faut conclure qu'il
» n'est pas donné à l'homme d'être ici-bas exac-
» tement parfait... »

Que de qualités supérieures devaient se montrer en lui, pour faire accepter de bon gré à la France ce Roi futur, boiteux et bossu!

Le Dauphin mourait avec la conviction que sa fin rapide, comme celle de la Dauphine, était due au poison. Les mêmes symptômes à peu près avaient marqué la maladie de l'un et de l'autre. Les médecins, faute de pouvoir y donner un nom, en assignèrent également, et de la façon la plus affirmative, la cause à une substance toxique, qu'ils n'étaient pas mieux en état de reconnaître que de nommer. Un seul d'entre eux, l'honnête Maréchal, ose contredire Fagon et ses autres confrères, déclarer le fait plus que douteux, et insister auprès du Roi pour qu'il rejette de son esprit cette idée sinistre qui troublerait à tout jamais son repos. Maréchal n'est pas écouté.

Trois semaines plus tard, le jeune enfant à qui échoit le titre de Dauphin, va rejoindre ses parents à Saint-Denis. L'opinion qui prévaut tire de là une force nouvelle.

Il y a donc poison; c'est le cri universel. Mais l'empoisonneur, où est-il?

Aucune recherche n'est faite, aucune mesure n'est prise pour le trouver. Toutefois les murmures de la Cour le dénoncent sourdement; la voix du peuple éclate et le signale tout haut. Chaque tombe fermée au pied du trône n'est-elle pas un degré qui en rapproche le duc d'Orléans?

Ce prince, ramené par Saint-Simon, comme on l'a vu, à la vie de famille, n'avait pas tardé à s'en fatiguer. Il était retourné à ses anciennes habitudes de désordre, et à la société de ses compagnons de plaisir. Le temps qu'il ne donnait pas à ces distractions malsaines, il le donnait à l'étude des sciences physiques, pour lesquelles son esprit actif et curieux ressentait un attrait particulier. Il avait appelé auprès de lui un habile chimiste; il s'était créé un laboratoire, l'y regardait travailler, et y travaillait avec lui.

Quoi de plus évident? C'est de ce laboratoire que sort le poison.

Le duc d'Orléans ne peut plus paraître en public sans que la menace et l'injure viennent le frapper à la face. La foule s'ameute en hurlant sous les fenêtres de son palais; la police doit prendre des mesures de précaution pour le sauver des fureurs populaires.

Dans son désespoir, et par d'autres conseils que ceux de Saint-Simon, il va trouver le Roi, il implore la permission d'aller se mettre à la Bastille. Sinon, que tout au moins on arrête Humbert, le chimiste, qu'on l'interroge, que la lumière se fasse! Le Roi l'accueille avec un froid dédain. Il insiste; le Roi lui tourne le dos. Les portes de la Bastille ne s'ouvriront ni pour Humbert, ni pour le duc d'Orléans.

Saint-Simon, instruit après coup par la duchesse de la démarche qui vient d'être faite, se récrie et s'indigne. Le prince devait-il descendre jusque-là, au lieu d'imposer silence à la calomnie par sa fière attitude, comme son rang et son innocence lui en donnaient le droit?

Il est trop tard; le mal est fait. La position du duc d'Orléans reste la même : c'est celle d'un pestiféré.

« M. le duc d'Orléans fut non-seulement aban-
» donné de tout le monde, mais il se faisait place
» nette devant lui chez le Roi, et dans le salon;
» et s'il y approchait d'un groupe de courtisans,

» chacun, sans le plus léger ménagement, faisait » demi-tour à droite ou à gauche, et s'allait ras- » sembler à l'autre bout... Je fus le seul, je dis » exactement l'unique, qui continuai à voir M. le » duc d'Orléans à mon ordinaire et chez lui, et » chez le Roi, à nous asseoir tous deux en un » coin du salon... à me promener avec lui dans » les jardins, à la vue des fenêtres du Roi et de » madame de Maintenon. »

Les amis de Saint-Simon s'effraient de cette conduite; ils lui représentent la colère royale suspendue sur sa tête. Le duc de Beauvillier obtient avec peine qu'il s'éloigne quelques jours. Il revient, et ne cesse d'agir de même jusqu'aux temps voisins de la mort du Roi, où la perspective prochaine de voir le gouvernement de l'État passer aux mains du duc d'Orléans mit fin, de la part des courtisans empressés, à sa quarantaine.

Pendant que les deuils s'accumulent dans la maison du souverain, la France, cette autre grande malade, voyait enfin luire pour elle une espérance de vie. Elle se relevait languissante, épuisée, mais entière. Un changement de ministère en Angleterre, la mort d'un empereur en Allemagne avaient commencé le miracle; la victoire de Denain, — une victoire après tant de défaites! — le complète : la paix d'Utrecht est signée.

Comme roi, Louis XIV peut rendre grâces à Dieu; comme père de famille, il n'en a pas fini avec les douleurs.

« Je n'ai donc plus que vous! » — avait-il dit tout en pleurs à son dernier petit-fils, le duc de Berry, au moment où il perdait le Dauphin.

Celui-là même ne devait pas lui rester. Un an après, la mort, — une mort analogue à celles qui l'avaient précédée, et toujours attribuée à cette cause mystérieuse où l'on voyait un crime, — emportait le duc de Berry à l'âge de vingt-huit ans.

Ce prince ne brillait ni par l'esprit ni par l'instruction. Enfant, il n'avait rien voulu apprendre; lire et écrire, c'est en quoi consistait à peu près tout son savoir. Mais il possédait un sens droit, et un cœur excellent.

« C'était le plus beau et le plus accueillant des » trois frères, » — dit Saint-Simon, « par consé- » quent le plus aimé. — Il fut universellement » regretté. »

Quel désert, quel incurable ennui autour du vieux roi! — Que la tâche de madame de Maintenon devient difficile! Elle n'a désormais pour l'y aider que le duc du Maine, de plus en plus cher à tous les deux, et Jeannette de Pincré.

On connaît le duc du Maine; peu de personnes ont entendu parler de Jeannette de Pincré. Il faut en dire deux mots, car elle jette la lueur d'un dernier sourire sur ces jours de tristesse où s'éteint la vie de Louis XIV.

Issue d'une famille noble de Bretagne, Jeannette de Pincré, ou plutôt de Penchrech, était passée, à l'âge de trois ans, des mains d'une mère veuve, ruinée et chargée de famille, aux mains charitables de madame de Maintenon, qui la faisait élever auprès d'elle et sous ses yeux, comme une sorte de fille adoptive. Dès le début, Jeannette avait plu au roi par sa familiarité naïve, se jouant avec le cordon de sa canne, et lui montrant les beaux habits que lui donnait madame de Maintenon. Etre toujours roi est une grande fatigue; on aime quelquefois à s'en reposer. Louis XIV « ravi, » dit Saint-Simon, — « de » voir cette jolie enfant à qui il ne faisait point » peur » s'était pris depuis lors d'affection pour elle et la traitait en petite favorite, à qui l'on passait bien des choses. Du vivant même de la duchesse de Bourgogne, il semble qu'elle ait usurpé ou imité quelques-unes des privautés permises à la princesse.

« Elle parlait de tout au roi, lui faisait des » questions, le tiraillait quand elle le voyait de » bonne humeur, se jouait même avec ses papiers » quand il travaillait... Elle en usait de même » avec madame de Maintenon, et se faisait aimer » de tous ses gens. »

A quatorze ou quinze ans, par les soins de sa bienfaitrice, Jeannette épouse un jeune officier, noble et brave. Le roi donne au mari le gouvernement de Guérande, mais, d'après son expresse volonté, Jeannette — qu'on appelle pourtant madame d'Ossy, ou d'Auxy, — demeure, et cette vie d'enfant continue à suivre son cours ordinaire sous la tutelle de madame de Maintenon.

Elle était dans cet intérieur royal si assombri, un amusement nécessaire; seule, elle y projetait encore par sa présence quelques reflets de jeunesse, — rayon de soleil, auquel ont tant besoin de se réchauffer les vieillards.

Dans toute la force de l'âge, Saint-Simon voit, lui aussi, s'attrister le chemin de l'existence. Le temps rompt et disperse, dans sa marche incessante, ce faisceau de cœurs amis auquel le sien s'était si vivement associé. Le duc de Chevreuse part le premier, le duc de Beauvillier le suit. Leurs vertus et ses regrets inspirent à sa plume émue d'amples et touchantes oraisons funèbres; hommage pieux que leurs dignes veuves seront appelées à recevoir également de son affection. La Chancelière de Pontchartrain n'est plus; le Chancelier, dégoûté du monde, quitte le ministère et la Cour, pour s'ensevelir dans la retraite, et s'y occuper du soin exclusif de son salut. Toutes ces figures dont il est entouré à son entrée dans le monde, disparaissent, et font place à d'autres qui nous sont étrangères, et dont aucune ne nous offrira plus le charme des premières amitiés.

Vieux chêne, au milieu d'une forêt mise en coupe et defrichée, resté debout comme pour en indiquer l'emplacement au voyageur, Louis XIV survit presque seul à ses contemporains. On dirait que la mort, qui a tout abattu autour de lui, n'ose l'approcher, subjuguée par cet aspect imposant,

devant lequel chacun se sentait intimidé. Cependant l'infatigable bûcheronne doit terminer son œuvre. Elle avance donc, mais à pas comptés, et comme en hésitant. Le 10 août 1715, elle porte le premier coup de cognée; — le 1er septembre, elle achève.

Arrêtons-nous. La mort de Louis XIV — le monarque tout-puissant, qui remplit de son règne, et presque de sa personne, les trois quarts d'un siècle, — tient trop de place dans les Mémoires de Saint-Simon, pour en trouver une ici.

Disons-le seulement : Cette fin de roi est belle.

On sait avec quelle fermeté calme, et qui n'avait rien de théâtral ni de joué, partageant jusqu'au bout sa pensée entre les soins du gouvernement et ceux de l'Eternité, il vit s'approcher la terrible visiteuse. Il l'attendit et la reçut, drapé, pour ainsi dire, dans la majesté de son manteau royal.

« Je croyais qu'il était plus difficile de mourir, » — disait-il à madame de Maintenon.

Plié sous le poids de soixante-dix-sept années d'âge, et de soixante-douze années de règne, dont cinquante de pouvoir effectif et absolu, il devait sentir le besoin du repos.

A présent, voilà madame de Maintenon à Saint-Cyr, Louis XIV à Saint-Denis, et l'ombre du XVIIe siècle qui subsistait encore, y est avec lui. Le peuple, las d'un aussi long règne, et dont les jeunes générations n'en ont connu que les souffrances et les revers, a jeté sur la route les malédictions et la boue à son cercueil, et Massillon, du haut de la chaire chrétienne, nous dit devant le catafalque royal : — Dieu seul est grand !

Le rideau tombe, le drame sérieux est fini ; toutefois la représentation à laquelle nous assistons, ne l'est pas. Ce même rideau va se relever, pour nous montrer d'autres scènes, d'autres décors, d'autres acteurs. Cette seconde pièce, — la pièce folle, — c'est la Régence. Saint-Simon n'en rend plus compte en simple spectateur; lui-même y joue un rôle. Membre du Conseil de Régence, ami toujours sévère, confident toujours intime du duc d'Orléans, il est au cœur de tout le mouvement politique. Que de caractères, que d'épisodes, que de tableaux se déploient encore devant nous ! — Cette dernière partie des Mémoires de Saint-Simon n'en est certes pas la moins curieuse ; mais elle réclamerait à elle seule une étude étendue et particulière ; il ne peut être question pour nous de l'aborder.

En 1723, un coup d'apoplexie frappe le duc d'Orléans. La vie publique de Saint-Simon est terminée. Il se retire dans ses terres, et y passe les trente dernières années de son existence. Ce qu'il en fit, ce n'est pas de lui que nous le savons. Ses Mémoires, comme il le fait observer plus haut, n'ont pas été écrits pour nous parler de sa personne ; mais lors de leur apparition posthume, ils sont venus apprendre à notre siècle comment, sans ambitionner ni prévoir le rang où les placerait un jour dans les lettres françaises l'estime de la postérité, le duc de Saint-Simon avait su employer son loisir.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

CONTRE LA MUSIQUE

PAR M. DE LAPRADE

Un poète qui n'aime pas la mélodie ! Apollon dédaignant le chœur des Muses ! voilà qui peut étonner, et, en lisant ce titre, on se dit que l'auteur a écrit au moment où l'importunait l'éternel piano d'une voisine ou les fausses notes d'un virtuose en herbe. Mais non, il n'est pas ennemi d'un art qu'il place au niveau de la poésie, seulement, il en déplore la décadence née de l'abus : il se plaint que la musique ait perdu le rôle moral qu'elle devrait occuper dans la société : pour lui, la musique est l'expression des plus hautes pensées : elle accompagne la prière, elle élève les âmes ; sur un champ de bataille, elle encourage au sacrifice de la vie, elle ne doit s'associer à rien de bas, ni de trivial ; c'est l'art des grands enthousiasmes, et on le force en le pliant aux idées les plus vulgaires ; les opérettes et les chansonnettes l'outragent. La mélancolie profonde de toute musique, la plus gaie même, donne bien raison à l'auteur ; l'art divin ne peut,



sans profanation, se voir ravalé aux plaisirs communs, ni être associé aux propos burlesques, grotesques, carnavalesques, aux facéties, aux inepties; la musique n'est pas faite pour accompagner les plaisirs grossiers. C'est là l'idée de M. Laprade, et nous nous y associons de grand cœur; sa satire *contre la musique* est un joli plaidoyer en faveur de la musique; peut-être, dans une seconde édition, pourrait-il, lui qui aime les enfants et qui s'est occupé d'éducation, y ajouter quelques avis sur l'étude de la musique, indiscrètement appliquée à tous et à toutes. L'art et les écoliers sont à la fois violentés par cette étude forcée d'un art pour lequel il faut des dispositions particulières, innées, et l'on ne peut sans regret voir cet immense gaspillage de temps, le temps le plus précieux de la vie! dont piano et chant sont le prétexte. Quoi de plus lamentable que de voir au piano une petite fille qui n'a ni oreille, ni sentiment de la mesure, ni le goût de la musique; qui s'ennuie mortellement à déchiffrer les notes, les blanches et les noires, les croches et les doubles-croches, qui tapote un air dont elle ne comprend ni le rythme, ni l'expression; qui, de la musique, n'apprend que la partie mécanique, et encore! cette pauvre enfant consacre à la plus ennuyeuse des études au moins deux heures par jour, et pour quel résultat? les pianos toujours muets qui ornent les salons des jeunes mariées le disent du reste, et l'on sait ce que devient, au bout de bien peu d'années, ce talent acquis à grands frais. Pourquoi forcer la nature? pourquoi plier tous les esprits sous cet uniforme joug musical? ces heures de supplice pourraient être si bien employées: à quelles lectures fructueuses, à quelles études utiles, à quels jolis travaux on pourrait les consacrer! Mais non, il faut faire comme tout le monde, et infliger la musique aux êtres les moins disposés à la comprendre, les plus disposés à l'oublier. Ne serait-il pas temps enfin de renoncer à cet engouement qui n'est pas, certes, inspiré par l'amour de la musique, et pourrons-nous espérer que M. de Laprade examine cette question: *Le temps perdu par la musique*!!! (1)

NATHALIE KOUMIAROF (2)

PAR GEORGES DU VALLON.

Nous présentons à nos lectrices un nouvel auteur que nous soupçonnons fort d'être une Clorinde, cachée sous l'armure masculine; elle a la grâce dans les idées, le charme dans les détails qui dénoncent son sexe. Pour un début, ce jeune auteur a choisi un sujet un peu vaste: la sainte Russie, la malheureuse Pologne, le Nihilisme et ses adhérents; c'est beaucoup pour une courte nouvelle, pourtant l'auteur a su intéresser. Trois jeunes filles jouent leur rôle dans ce récit, elles figurent, en quelque sorte, les partis et les opinions qui se partagent la Russie. Nathalie est fiancée à un jeune officier qui meurt sous le poignard d'un nihiliste; elle-même embrasse la foi catholique et devient Fille de la Charité; Hedvige, jeune fille polonaise, épouse dans un cachot l'homme à qui sa mère l'avait promise et le suit en exil; Olga est affiliée aux sectes secrètes qui rongent l'empire du Tzar; elle est arrêtée, jugée et condamnée: ces trois destinées s'entrelacent et constituent l'ensemble du roman.

Le style de M. Georges du Vallon laisse à désirer: il devrait se purifier et se simplifier. Les gens de goût n'admettent pas ces tournures de phrases, très en vogue dans la petite littérature: *reprenait Hedvige suppliante... dit Olga ironique*, etc., etc. Autre remarque: l'auteur ne semble pas bien connaître la vie intérieure des Filles de la Charité; elles n'ont pas de cérémonies brillantes pour l'émission des vœux, ni robe blanche, ni fleurs, ni bijoux: la Sœur Supérieure reçoit leurs promesses et leur donne *la cornette*, c'est le nom consacré; tout est simple en elles et autour d'elles.

Nous espérons que l'auteur de *Nathalie* nous donnera bientôt un nouveau livre sur un sujet plus attrayant, et qui lui permettra mieux de faire connaître ses qualités d'esprit et de cœur.

M. B.

PETITES LECTURES

Pour les Institutrices et les Mères (1).

Tout récemment nous avons parlé de l'Education, en jetant un coup d'œil rapide sur les écrits que cette question délicate a inspirés en France; c'étaient des plumes royales, nobles, sacerdotales, qui traçaient ces règles; aujourd'hui nous dirons un mot d'un écrit modeste, venu de Lorraine, et qui mérite l'attention des mères et des institutrices. Il est évident que celle qui l'a écrit aime et connaît l'enfance, et elle trace, pour l'éducation, des conseils puisés dans la réflexion, dans l'observation, sortis du cœur et échauffés par le zèle. Tout est bon dans ce petit livre, qui est sorti de l'âme et de l'expérience d'une humble institutrice; elle avait recueilli, comme un trésor, les anciennes maximes sur l'éducation; les idées modernes ne se rencontrent pas chez elle; elle aime les enfants, elle ne les adore pas; elle apprécie la science mais elle donne le pas sur elle à la morale chrétienne, elle met le devoir au-dessus de tout, elle élève le cœur, et dans ce petit volume, si modeste qu'il soit, se trouvent

(1) Chez Didier. — Prix franco, 2 fr.

(2) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins. — Prix franco, 2 fr.

(1) Chez Vagner, 3, rue du Manège, à Nancy. — Prix franco, 1 fr. 80 c.



tous les avis pratiques pour faire des chrétiens, des honnêtes gens, des femmes distinguées et pures.

Il s'adresse, on le conçoit, à celles qui ont charge d'âmes; c'est à elles que nous le signalons avec une entière confiance. Elles liront avec intérêt les jolis portraits qui terminent le volume, et qui sont tracés d'après nature.

M. B.

Méthode pour cuire les Porcelaines chez soi

—

A celles de nos lectrices qui s'occupent de la peinture sur porcelaine, nous signalons un bon petit livre, intitulé :

Méthode nouvelle pour cuire chez soi les peintures sur porcelaine, chez M. Gabelle, à Châteaubriant. Prix 1 franc 50 centimes.

CONSEILS

IVe CONSEIL A MARGUERITE

—

Non, mon enfant, je ne suis pas surprise que, dans ce chemin qui paraissait tout semé de roses, vous rencontriez quelques épines. Quand on a longtemps véou, rien n'étonne, et bien moins encore ce qui fait le fond de la vie humaine, l'ennui, les chagrins, les combats, dures nécessités auxquelles nul n'échappe. Jeune, mariée à l'homme que vous aimez, assez riche pour vos désirs, vous trouviez la terre agréable et l'existence facile ; mais voici que s'élève une voix discordante qui trouble ce doux concert. Votre belle-mère, dites-vous, est jalouse, elle vous déteste, elle vous blâme, vous contrarie, vous froisse, et la présence de votre mari ne l'arrête pas, bien au contraire. Pauvre femme! ce n'est pas de vous, Marguerite, que je veux parler, c'est de cette pauvre mère, qui n'a pas assez d'abnégation pour voir donner à un autre ce trésor d'affection qu'elle avait seule possédé. Elle souffre, elle s'irrite, elle s'aigrit, elle est fort à plaindre. La nature suit sa pente, le cœur suit sa loi, *l'homme quitte son père et sa mère pour suivre sa femme*, et l'âme de la mère, collée à celle de son fils, se déchire sous l'effort de cette séparation, que les fils, ni les filles même, n'ont pas le talent d'adoucir. En général, emportés par la fougue de leur âge, ils rompent ces doux et tendres rapports du fils avec la mère ; ils ne décousent pas. Et peut-être votre Etienne, qui vous aime tant, qui vous met si haut, n'a-t-il pas ménagé d'une main délicate l'amour de sa mère, et il a laissé voir, trop ouvertement, où le portaient ses préférences. Les mères doivent s'attendre à cette ingratitude inconsciente, elles le savent d'avance, mais il faut une grande force d'âme pour l'accepter, quand le moment est venu, pour se taire et pour voir avec des yeux bienveillants, l'innocente rivale, qui accapare complètement cette âme si chère et dont les moindres mouvements ont du prix pour celle qui l'a développée et couvée. Ma bonne Marguerite, réfléchissez à cela, au mal involontaire que vous faites à votre pauvre belle-mère, et vous excuserez ses boutades, ses critiques et ses tristesses ; vous serez généreuse envers elle : il lui plaît de contrôler votre ménage, la direction que vous lui imprimez, votre table, les arrangements de votre maison, laissez tomber sans réplique les observations qui vous semblent injustes, se taire n'est pas si difficile ! et profitez de ce que ses remarques peuvent avoir de bon et d'utile. Les maris ne sont jamais fâchés que l'on fasse chez eux ce qui se faisait dans la maison maternelle, et j'en vois, arrivés à la vieillesse, qui disent encore avec plaisir : *C'est comme chez ma mère* ! il y a là, soyez-en sûre, Marguerite, un sentiment qu'il faut ménager. Etienne, en ce moment, est très épris, et lorsque vous vous plaignez de quelque brusquerie de sa mère, il fait chorus avec vous, il ne la défend pas ou à peine, mais croyez-le, si vous savez être patiente et respectueuse, il vous en saura un gré infini : aujourd'hui il ne veut pas vous contrarier, mais demain, mais dans un an, il vous jugera, et vous trouverez en lui, selon que vous aurez été douce avec sa mère, ou implacable, un ami de plus en plus fidèle, ou un rigide censeur. Il faut bien se l'avouer : la situation d'âme où vous le voyez aujourd'hui sera passagère : on n'est pas toujours amoureux, mais les qualités nobles de la femme obtiennent toujours, chez un homme bien né, l'estime et l'attachement. Et voici une de ces occasions où vous pouvez montrer que vous n'avez pas une âme commune : je vous

accorde que votre belle-mère est injuste, jalouse, que ses procédés ne sont pas aimables, que ses paroles acerbes contre vos amies et vos anciennes relations ne sont pas de bon goût, eh bien! triomphez d'elle et de son mauvais vouloir par la douceur, la patience, la bonté; n'aigrissez pas contre elle l'âme que vous lui avez ravie, tâchez de lui faire comprendre, au contraire, qu'elle a gagné une fille et qu'elle n'a pas perdu un fils. Que faut-il pour remporter ces belles et touchantes victoires? de la modération, répondre peu ou pas aux blâmes, quelle que soit leur inopportunité, en profiter lorsqu'ils ont un côté acceptable, et laisser voir, franchement, de bon cœur, que vous savez profiter de la leçon sous quelqu'amère enveloppe qu'elle soit cachée; continuer à votre belle-mère vos visites, vos invitations, engager votre mari à l'aller voir seul; ne pas lui faire de cachoteries, votre vie n'a rien, il me semble, qui doive être caché, et ces dissimulations puériles, qui ont pour objet une dépense, une partie de plaisir, froissent, et à juste titre, ceux et surtout celles qui en sont l'objet. Avoir enfin, en tout, une conduite douce, sincère, égale, et si vous le pouvez, ajoutez-y des prévenances : un bouquet, un petit ouvrage, une de ces bagatelles qui disent : *J'ai pensé à vous!* triomphent parfois des plus violentes antipathies, et, certes, ce n'est pas une antipathie que vous avez à vaincre! J'ai vu l'effet d'un sachet d'odeur, un joli sachet, brodé et parfumé, offert avec grâce, sur l'humeur d'une grand'mère fort intraitable : essayez, un jour de fête, à la Sainte-Marie, par exemple, d'un de ces jolis truchements, et vous verrez, vous verrez une fois de plus s'accomplir la parole évangélique : *Bienheureux ceux qui sont doux!* Soyez-en persuadée, Marguerite, dans les rapports de famille, qui sont inévitables, le vrai moyen de vivre en paix, c'est de beaucoup céder et d'apporter, en toute rencontre, un profond esprit de conciliation et de support. Vous en trouverez la récompense.

Votre amie, M. B.



FAUSTINE

(SUITE)

X

APRÈS DEUX ANS.

Deux ans s'étaient écoulés déjà depuis que Faustine était devenue madame Conrad Wallays, deux ans qui, pour elle, avaient passé comme un bon rêve, lune de miel prolongée, pendant laquelle elle avait perdu le souvenir du passé, avec ses amères déceptions, ses peines imaginaires peut-être, mais cruelles; elle possédait ce qu'elle avait si ardemment désiré : l'amour dans le mariage, l'amour et la présence continuelle de l'être aimé, l'amour et les confidences et les longs entretiens, les promenades au matin dans la rosée, au soir, sous les blancs rayons de la lune, l'amour et des prévenances infinies, des attentions auxquelles rien n'échappait, qui se multipliaient sans se ressembler et créaient autour de cette femme, si isolée jadis, sans appui, sans conseil, sans joie, une atmosphère délicieuse. Son âge mûr connaissait enfin les félicités que sa jeunesse avait enviées aux autres; elle avait un ami, un mari, assidu auprès d'elle, qui épiait ses volontés, qui ne paraissait jamais lassé ni de l'aimer, ni d'en être aimé, et qui savait trouver pour lui plaire, les paroles tendres et les procédés délicats que l'amour inspire. Tous les matins, il lui apportait une gerbe de fleurs, qui semblait l'augure des bonheurs de la journée.

Il avait introduit, dans leur existence matérielle, un bien-être dont Faustine, durement élevée, ne s'était jamais avisée; un calorifère immense chauffait l'immense château, la table réunissait les produits de tous pays, les serres étaient devenues un très beau jardin d'hiver, des attelages de prix avaient remplacé les solides chevaux des Ardennes, et les domestiques du pays, un peu rustres, gens probes sous une enveloppe grossière, étaient remplacés par des laquais bien stylés et de grande mine; la vieille Jeannette était morte avant ces métamorphoses; elle n'avait vu ni le chef orgueilleux, ni les gens de livrée, ni les valets de chambre corrects et guindés, ni les filles de service coquettes, ni le nouveau jardinier, un maître, un savant; elle s'en était allée doucement, fermant l'ère de la simplicité au château de la Sermoys, et Faustine, absorbée dans ses joies, avait remarqué à peine la mort de la vieille servante de son père. Elle

vivait dans un cercle enchanté, où personne ne pénétrait; jamais le public n'était admis à jouir des magnificences écloses au château; Conrad et Faustine se suffisaient; il ne paraissait heureux qu'à ses côtés, elle n'était certainement heureuse qu'auprès de lui. Le passé devenait un mauvais songe dont elle était enfin réveillée! Elle continuait son journal, elle y écrivait :

» Il est donc des jours bénis dans la vie! Ils s'enchaînent les uns aux autres, comme les brillantes perles d'un collier, et plus les jours de bonheur se multiplient, plus je les trouve ravissants, touchants et doux. On dit qu'on se fatigue de tout... Oh! celui qui a dit cette parole cruelle : tout lasse, tout passe, tout casse, celui-là n'avait pas éprouvé les amertumes de la solitude, du désenchantement et des espoirs trompés! Il n'aurait pas crû qu'on pût se lasser d'être heureux! Je ne saurais dire combien j'ai peur maintenant de la souffrance, et combien me glace la pensée que mon Conrad, mon mari, pourrait ne plus être là à toute heure!... qu'il pourrait... je ne veux pas écrire ce mot horrible! et pourtant, la menace de la séparation plane toujours sur nos têtes... L'autre jour, ce jeune homme n'est-il pas mort, frappé par un mal soudain, en rentrant du champ qu'il avait ensemencé?.. Hélas! tout est péril autour de nous, la nature si belle peut devenir redoutable... ce lac où il nage peut l'engloutir, le cheval qu'il monte, le briser contre terre, ce vent frais peut glacer son sang, ce rocher, près duquel il passe, peut s'écrouler sur lui. Je ne vis pas lorsqu'il n'est pas à mes côtés...

» J'avais donc raison en pensant que les classes populaires, ces généreuses nourrices de la patrie, possédaient, en même temps que le courage, la persévérance, l'amour du travail, tous les sentiments délicats et généreux. Voilà mon mari, mon bien-aimé Conrad, fils d'un pauvre cultivateur, qui n'a jamais vu le monde, la société brillante, mais qui a deviné, par le seul instinct de son cœur, la courtoisie, les attentions, les soins les plus aimables... Jamais une parole brusque, toujours l'affection tendre et les tendres soins. Le cœur l'inspire, et quel bon maître! Tous les chagrins sont envolés, ils ont disparu comme la triste neige disparaît aux rayons bienfaisants du soleil. Je me laisse vivre, je me laisse aimer, je me laisse soigner comme un être précieux et chéri. O jours bénis, ne finissez jamais!

« Chaque journée est un poème qui commence par un message embaumé! Souvent, Conrad m'apporte lui-même son bouquet, lorsque je suis encore au lit, car il exige que je me repose et me ménage; quelquefois, il le confie à Fausta, mais l'enfant sauvage ne s'acquitte pas volontiers de la commission. Ce matin encore, elle a jeté sur mes genoux sa gerbe fleurie, des roses admirables, en disant brusquement :

« Tenez, mamma, il vous envoie cela! »

« J'ai voulu l'embrasser, elle s'est sauvée. Je la crois jalouse de Conrad, ma pauvre petite fille! Il est vrai, soyons juste, que seule elle occupait mon cœur, et que, maintenant, elle a un rival qui prend beaucoup de place. Mais jamais l'amour conjugal n'a exclu l'amour maternel... Avec la raison, et les années, Fausta verra combien elle m'est chère; elle s'attachera à Conrad : il l'aime, il est plein de bonnes intentions pour elle, il veut l'instruire lui-même, et il commencera, dit-il, dans un an. L'enfant, comme autrefois, court et joue; elle n'a plus de compagne, depuis que le jardinier et sa petite Angélique sont partis, mais elle s'amuse seule, elle a des jouets, elle a un chien; elle a, dans le parc, une petite chaumine, qui est sa maison; elle dîne et soupe avec nous, elle est plus choyée, plus gâtée que beaucoup d'enfants de son âge, elle doit être heureuse... Je l'élèverai et la marierai, son sort est assuré. Mais en attendant les années graves de la vie, je la laisse à elle-même, à ses jeux, à ses courses, elle se développe et devient très forte et aussi très-jolie. Je vieillirai entre elle et Conrad... mais vieillirai-je? je suis trop heureuse pour vivre longtemps... Je me suis interrompue dans le récit de ma journée : il vient lorsque je suis levée et habillée, et je m'habille avec soin pour ne pas lui déplaire... Il aime le bleu, je porte du bleu; il aime les dentelles, je porte des dentelles, je varie mes toilettes. Mais, hélas! lorsque je me regarde, je déplore de n'avoir pas à offrir un autre visage à ses yeux aimés! Mais il a deviné l'âme sous la laideur de l'enveloppe, il m'aime... Nous commençons notre délicieuse journée, nous lisons les journaux en prenant le thé, et la conversation serait interminable, si la voiture n'attendait à la porte. Il veut que je me promène en voiture ouverte, et que je prenne l'air... Nous sortons ensemble... nous allons de préférence dans les bois, sans que leur charme nous lasse jamais... nous rentrons... il écrit à côté de moi, ou bien, il me fait la lecture jusqu'au repas du milieu du jour. Je dîne entre Conrad et Fausta... Ma petite Tzigane n'est pas toujours aimable ni civilisée, mais il est évident que ce défaut de sensibilité se corrigera avec l'âge. Hier, n'a-t-elle pas jeté une pêche à la tête de Conrad? J'ai voulu la gronder, il m'en a empêchée, il est si bon! J'ai demandé à l'enfant pourquoi elle s'était permis cette impertinence :

« Parce que je ne l'aime pas! je veux qu'il s'en aille, mamma!

— Cela ne se peut pas, chère! il restera toujours ici.

— Alors c'est moi qui m'en irai. »

« Conrad a beaucoup ri de cette boutade, mais l'antipathie de cette enfant est inconcevable.



« Nous passons l'après-midi ensemble, parfois, souvent même, nous nous promenons dans les serres, dans le parc, même dans les vergers et le potager. Partout, il y a quelque chose à voir, des ordres à donner. Nous nous entendons en tout : nous avons mêmes goûts et même volonté. Il n'y a qu'un point sur lequel nous ne nous entendons pas, les affaires d'argent. Conrad ne les comprend pas... il ferait aux fermiers de telles concessions, que bientôt nous serions ruinés... Les affaires, les discussions l'ennuient et lorsqu'il m'arrive un notaire ou un tenancier, il m'abandonne aussitôt et ne revient que lorsque le fâcheux, l'importun est parti. J'ai dû forcément garder la direction de mes affaires, il ne veut pas en entendre parler... »

Voilà, ce qu'après deux ans de mariage, croyait et pensait Faustine. Elle avait en son mari une foi absolue, bien justifiée par tout ce qu'elle voyait de lui ; aucune dissonance n'avait troublé ce concert. Conrad possédait une perspicacité rare et un très grand pouvoir sur lui-même. Il avait vu et avait deviné ce qui captiverait l'âme ardente de Faustine, ce qui lui donnerait sur elle un pouvoir presqu'absolu, et quoiqu'il lui en coûtât peut-être, il avait renoncé à ses habitudes un peu matérielles, il avait abandonné la pipe et le culte du dieu Cambrinus, cher aux races allemandes ; il avait entouré Faustine de soins, d'égards, d'attentions ingénieuses, et, sans se démentir un instant, il avait joué, au profit de sa femme, la comédie de l'amour profond et désintéressé. Il avait soigneusement caché ces pensées que Pascal appelait les pensées *de derrière la tête*, les plus intimes, les plus insondables, celles qui ne se confient pas ; elle ne pouvait supposer, la pauvre Faustine, que, lorsque appuyée à son bras, il lui parlait le langage des poëtes, lorsqu'il empruntait à Lamartine ou à Schiller les expressions d'une affection ardente, il rêvait au moyen de se faire un jour attribuer cette grande fortune dont il jouissait, mais qu'il ne possédait pas ; elle ne pouvait pas se douter, lorsqu'à table, il tentait de faire causer Fausta, lorsqu'il la grondait à propos de quelqu'incartade, lorsqu'il émettait des plans superbes pour l'éducation de *leur* fille adoptive, elle ne pouvait se douter du degré de haine qu'il éprouvait pour cette enfant, obstacle à ses désirs, rivale d'affection, rivale d'intérêt! Elle eût frémi si elle eût vu le fond de ce cœur sur lequel elle se penchait, dans lequel elle croyait lire. Pauvre Faustine!

Un instinct secret, une défiance naturelle, éclairaient mieux l'enfant ; elle repoussait les caresses de Conrad, elle écoutait ses paroles affectueuses d'un air de mépris, et ce qu'elle soupçonnait en lui de haine, elle le lui rendait en antipathie. Elle l'avait vu venir à regret, la violente tendresse que Faustine montrait à toute heure à son mari avait éveillé la jalousie de l'orpheline, seul objet jusqu'alors des pensées de sa mère, et lorsque Fausta eût démêlé que le nouveau maître de la maison l'exécrait, elle se prit à le détester de plus en plus et le lui laissa voir. Aucun frein ne retenait cette âme impétueuse, livrée à elle-même, ardente dans son amour, ardente dans sa haine et à qui on n'avait pas appris, au nom de Dieu, à modérer ses passions. Faustine s'attristait parfois, lorsqu'une parole brusque de l'enfant, un mouvement répulsif qu'elle n'avait pas maîtrisé, faisait monter le rouge de la colère au front de Conrad, mais elle espérait tout du temps, le temps devait amener le calme, la raison, l'affection, développer le cœur, élever l'esprit ; le temps, ce grand maître! qui n'enseigne que les gens trop vieux pour profiter de ses leçons!

Le temps passa donc, sans amener d'amendement. Fausta se montra tout à fait rebelle aux premières leçons que Conrad voulait lui donner : ni promesses ni menaces ne pouvaient lui faire articuler A B C. Elle se refusait aux lettres humaines avec une fermeté digne d'une meilleure entreprise ; elle se refusait à tout exercice de mémoire, à tout travail d'aiguille que les femmes de Faustine auraient voulu lui enseigner, et plus que jamais, elle errait comme un faon, dans le parc et les fourrés du bois. La santé de Faustine déclinait un peu ; elle gardait la chambre et peut-être ne se rendait-elle pas un compte bien exact de l'existence oisive et vagabonde de l'enfant : elle subissait une influence bien chère, et lorsque Fausta témoignait de l'aversion à Conrad, c'était naturellement Fausta qu'elle blâmait. Les scènes étaient fréquentes, et Conrad y apportait une si angélique patience!

« Notre enfant, disait-il, est une petite Tzigane, un oiseau des forêts, qui ne veut pas rester en cage, ni apprendre de beaux airs. Il faut attendre.

— Que vous êtes bon, ami!

— Je désire que vous soyez heureuse, que rien ne vous trouble, ma Faustine.

— Je suis parfaitement heureuse quand vous êtes près de moi, et je ne doute pas que Fausta ne vous aime enfin comme vous le méritez si bien! »

Fausta assistait à ce tendre dialogue : elle était debout près d'une étagère chargée d'ivoires et de cristaux antiques ; elle écoutait. Tout-à-coup, elle se retourna avec un mouvement si brusque, qu'elle renversa un vieux gobelet qui portait les figures des Apôtres ; il se brisa en mille morceaux ; elle ne s'en inquiétait pas, et d'une voix vibrante, elle dit :

« Moi! vous aimer, méchant! jamais! »

Elle courut se jeter sur la chaise longue de Faustine, l'embrassa, malgré une légère résistance, et elle lui dit avec des larmes de colère :

» Faites-le partir, mamma! il ne vous aime

pas! hier, il a haussé les épaules pendant que vous parliez... je l'ai vu dans la glace... il se moque de vous! »

Faustine rougit et leva les yeux sur son mari.

« Vous n'avez pas compris, Fausta, dit-il d'un ton composé. Votre mamma me parlait d'un de ses fermiers, qui est un homme bizarre, et je levais les épaules parce que je désapprouvais les actions de cet homme.

— Ce n'est pas vrai! répéta Fausta, vous avez toujours l'air de vous moquer d'abord... et vous fumez en cachette de mamma, je l'ai bien vu, moi!

— Fausta, dit Faustine d'une voix faible, je suis malade, tu me fatigues.., va jouer... »

Fausta l'embrassa passionnément et sortit de la chambre. Conrad vint s'asseoir auprès de sa femme et lui prit la main :

« Vous me croyez, dit-il, et vous savez, chère âme, si je vous aime et vous respecte!

Oh! oui, dit-elle, je ne puis vivre sans cette certitude. Mais cette enfant m'effraie... Qu'allons-nous en faire?

— Mon Dieu, dit-il d'un ton naturel, mes idées, à son égard, changent; je pensais la garder toujours avec nous, l'élever dans nos idées, lui donner une instruction complète, en faire enfin une femme ressemblant à vous, Faustine, si c'était possible, mais en présence de cette hostilité inébranlable, mes idées s'ébranlent, elles, à leur tour.

— Que penseriez-vous, cher ami?

— Je pense qu'il vaudrait mieux l'éloigner de nous, pendant quelques années, en la plaçant dans un pensionnat choisi, en Allemagne; elle nous reviendrait adoucie, apprivoisée... nous n'aurions plus que de la joie avec elle.

— C'est une grande détermination, cher; réfléchissons encore...

— Oh! oui, rien ne presse... dormez un peu... je vais lire auprès de vous un roman de George Sand, et je vous le lirai tout haut, s'il est digne de vos oreilles délicates... »

Elle lui prit la main et la tint dans les siennes, jusqu'à ce que le sommeil vînt : il resta à ses côtés, rêvant, calculant, réfléchissant, et si Faustine avait vu à l'improviste cette physionomie obscurcie et dont le masque était tombé, elle eût frémi.

Le lendemain, après le diner qui avait été court et silencieux, Faustine se coucha, Fausta prit sa volée, et Conrad, lorsqu'il vit sa femme endormie, lui écrivit au crayon un mot qu'il posa sur le lit, avec un lys du Japon pour presse-papier. Il lui disait : « Je vais à la ferme faire la » commission dont tu m'as chargé; repose dou- » cement, ma bien-aimée. »

Il sortit, respirant l'air à pleins poumons, comme un homme qui s'est longtemps contraint, et pour aller à la ferme, il prit le chemin des écoliers, par la forêt. Autour de lui, tout était calme, ce calme inexprimable des après-midi d'été; les hommes étaient aux champs, les vaches paissaient silencieuses, les oiseaux se taisaient, à peine entendait-on, de loin en loin, le cri du coucou; le soleil, brûlant dans la plaine, ne répandait dans le bois qu'une chaleur tempérée, l'ombre était délicieuse, et ce repos de la nature semblait fait pour inspirer de douces pensées. Pourtant, il ne paraissait pas agir sur Conrad; il allait, les sourcils froncés, enfoncé dans ses pensées, et décapitant avec sa canne, comme un autre Tarquin, les innocentes petites fleurs qui poussaient le long de l'étroit chemin. Tout-à-coup, il s'arrêta, un peu surpris : une colonne de fumée bleuâtre s'élevait au bout du chemin et remplissait l'air d'une odeur agreste de feuilles, de fanes et de menu bois brûlés. Conrad marcha plus vite, il arriva près de la chaumine de Fausta, et il aperçut Fausta elle-même à genoux devant le feu et soufflant de toutes ses forces. Sa jolie figure, colorée par la flamme, aurait fait un excellent tableau : elle ne désarma pas Conrad : il courut vers la petite fille, la fit relever de force et lui dit :

« Que fais-tu là?

— Vous le voyez bien : je fais cuire des pommes-de-terre.

— Que tu as volées!

— Volées! je les ai prises dans les champs de mamma, et ce qui est à mamma est à moi, elle me l'a dit souvent.

— Et le faisan argenté que tu as fait envoler l'autre jour était à toi, aussi? réponds? »

Elle le regarda avec colère, et répartit :

« Je répondrai à mamma.

— Ta mamma, comme tu dis, ne veut plus entendre parler de toi : demain, tu partiras pour l'Allemagne, nous te mettrons en pension et nous n'entendrons plus parler de cette méchante petite bohémienne! »

Fausta pâlit :

« Cela n'est pas vrai! vous mentez! dit-elle. »

Il lui prit le bras et le serra :

» Je ne mens pas, dit-il, tu vas partir. Je suis le maître ici, et tu l'apprendras à tes dépens.

— Moi, je dirai à mamma tout ce que vous faites quand vous allez au village : elle vous chassera! je vous ai bien vu, allez! je sais bien des choses!»

Elle se dressait, hardie et arrogante : Conrad, dont la conscience n'était pas à l'abri du reproche, fut saisi, devant cette résistance, d'une fureur inexprimable.

« Mauvaise bête! dit-il. »

Et sa canne, maniée d'une main vigoureuse. s'abattit six ou sept fois sur les épaules de l'enfant.

« Veux-tu t'en aller? décampe! lui dit-il en la cinglant de nouveau. »

Quoique Fausta fût née intrépide, la douleur triompha de son courage, elle s'enfuit : Conrad,

tremblant de fureur, la vit prendre une des allées les plus sauvages de la forêt, il la poursuivit encore, en faisant cingler sa canne, elle courait de plus en plus vite, comme un malheureux animal forcé à la course, et enfin, il la perdit de vue, et il ne la chercha pas.

Le soir, Fausta ne revint pas à la maison; Conrad fit battre tout le pays, mais elle ne se retrouva point, et personne ne put s'expliquer cette disparition.

XI

L'ENFANT PERDUE.

Faustine, malade, car l'automne de la vie n'est jamais sans souffrance, retenue chez elle, dans sa chambre et même dans son lit, éprouvait la plus vive inquiétude au sujet de l'enfant, mais Conrad multipliait les démarches; il écrivait au gouverneur de la province, aux procureurs du roi, aux commissaires de police, à tous ceux qui pouvaient donner quelques renseignements sur l'enfant disparue, mais aucune lumière ne se faisait; on ne l'avait pas vue, on avait interrogé vainement les voitures de saltimbanques, les bandes de Bohémiens qui allaient à la grande foire de Luxembourg, Fausta n'était pas parmi eux; on avait sondé les cours d'eau, interrogé les lacs et les étangs, le pauvre petit corps ne s'y trouvait pas : elle s'étonnait, elle s'affligeait à l'excès : comment tant de zèle intelligent restait-il sans résultat! elle aurait voulu que Conrad allât lui-même à la recherche de Fausta :

« Vous quitter, ma bien-aimée! dans l'état où vous êtes! il ne faut pas me le demander. Et pour qui? pour cette ingrate, comblée de vos bienfaits, et qui a fui votre protection et votre amour!

— Pauvre enfant! elle n'a pas su ce qu'elle faisait!

— Ma chère amie, je crois aux instincts de race : Fausta appartient à ces tribus vagabondes qui errent depuis des siècles à travers le monde et que jamais on n'a pu fixer : Fausta n'a pu être fixée ni par l'amour, ni par le bien-être...

— Vous croyez donc qu'elle est avec ces hordes de voleurs, de diseuses de bonne aventure?

— Hélas! il en passe tous les jours dans les environs... n'est-ce pas cette année que l'on célèbre la procession dansante d'Eternach, un pastiche du moyen-âge : tous ces gagne-deniers y vont, et Fausta pourrait être parmi eux.

— Il faut la faire chercher, promettre une grande récompense... je vous en conjure, ami, ne négligez rien. »

Conrad écrivit missive sur missive; ces lettres si bien dites, si éloquentes, partirent-elles pour leur destination? il est permis d'en douter, et celles qui partirent suggéraient toutes des réponses négatives et désolantes. On ne retrouvait pas la moindre trace de Fausta.

Quand l'enfant s'était vue menacée et battue, un conflit d'idées se fit dans sa pauvre tête : on la rebutait, on la frappait, on allait l'enfermer dans une prison (un pensionnat n'était pas autre chose à ses yeux) donc, sa protectrice ne l'aimait plus, ne la défendait plus et l'abandonnait tout entière à son ennemi. Que faire alors? fuir, fuir les coups d'abord, la prison ensuite; et, légère comme une gazelle, l'enfant courut par les sentiers non-frayés qu'elle connaissait mieux que personne, aucun œil humain ne la vit au sortir de la forêt; elle tourna le village, elle monta une haute colline, la redescendit, et se trouva de nouveau dans un bois, aux fourrés inextricables. La nuit la surprit, couchée sous un buisson de myrtes, elle soupa de quelques fruits sauvages et d'un morceau de pain resté dans sa poche; elle but, dans le creux de sa main, un peu d'eau froide qui coulait, goutte à goutte, d'un rocher entouré de menthes, puis, elle dormit comme une enfant qu'elle était.

L'aube vive et rose la réveilla : elle se souvint, et quoique ses jambes fussent bien fatiguées et son estomac bien creux, elle se remit en route; toute la journée, elle erra dans ce bois, enchanté comme celui de la belle Viviane, elle ne put en trouver l'issue, elle retombait toujours auprès de la petite fontaine qui suintait du rocher, et, comme la veille, elle n'eut d'autre nourriture que des noisettes, des mûres sauvages que le soleil n'avait pas encore noircies, quelques sorbes et des faînes dont les écureuils n'avaient pas voulu. Elle dormit mal, et le lendemain, elle se remit en route, se proposant d'aller toujours tout droit devant elle.

Elle marcha lentement, car elle était épuisée, et vers midi, elle vit enfin le terme des longues arcades de la forêt; elle aperçut un champ jaune de blé, et au bout du champ, une très petite ferme. Elle s'écarta de la ferme, toute figure humaine lui faisait peur; elle suivit une route tout opposée qui menait vers un long espace couvert de bruyères et de plantes sauvages : pour y arriver, elle franchit un ruisseau, impétueux comme un petit torrent; elle y laissa ses bottines, éculées par les marches des jours précédents. En ce moment, la petite Fausta avait fort mauvaise mine, et on n'aurait pas soupçonné en elle l'héritière d'une opulente maison : ses cheveux mêlés, embrouillés, étaient pleins de poussière, de feuilles mortes et de brins de gazon; sa figure fatiguée, pâlie, et non lavée, était noircie par le jus des baies sauvages; son tablier blanc n'était plus qu'un lambeau, sa robe de mousseline anglaise avait subi le contact des épines et des broussailles, ses pieds étaient nus... ses restes d'élégance avaient un aspect misérable, comme celui des pauvres danseuses de foire,

des pauvres enfants de la mandoline.... si son père et sa mère l'avaient vue ! si Faustine l'avait vue !

Dans la bruyère, il y avait un chemin frayé : Fausta y rencontra deux petites filles très sages, très propres, qui revenaient de l'école, leur panier au bras :

« Regarde celle-là ! comme elle est sale ! dit la cadette à la vue de Fausta.

— Elle a l'air tout misérable, répondit l'aînée. Veux-tu ça ? ajouta-t-elle en tendant à Fausta un morceau de tartine resté au fond du panier. »

Fausta détourna la tête : la petite fille posa le pain au bord de la route, prit la cadette par la main et elles coururent chez elles, à la ferme, où les attendait le bon repas de midi.

Fausta prit le morceau de pain, le dévora et se remit en route ; elle erra dans la vaste bruyère, et enfin, fatiguée à l'excès, elle se cacha dans une espèce de grotte, de retraite, formée par des plantes enlacées, elle s'y endormit, le froid de la nuit la réveilla, elle avait très faim, et, pour la première fois, elle se prit à pleurer. Quand ses larmes furent épuisées, elle réfléchit autant qu'elle le pouvait... on ne lui avait rien appris, elle ignorait Dieu, elle ignorait le monde... livrée au seul instinct de la nature, elle avait aimé Faustine qui était bonne, et elle s'était amusée, on ne lui avait rien demandé de plus ; les domestiques, même la vieille Jeannette, avaient eu soin de lui dire que sa mère était une saltimbanque ; elle avait retenu cette parole, parfois, elle avait vu passer ces pauvres nomades, et dans sa cervelle d'enfant, elle se proposait de rejoindre une de ces troupes et d'aller avec elle, aussi loin que possible, au bout de la terre.

Elle se remit en route, lentement ; les fruits étaient rares dans la bruyère, la pauvre petite, chancelante, épuisée, ne trouva rien que de l'épine-vinette, âpre et sûre, qui calma sa soif sans apaiser sa faim ; elle se traîna toute la journée, et vers le soir, elle atteignit un hameau, composé de quelques petites maisons, assez semblables à la chaumine où Fausta faisait jadis le ménage de sa poupée.

La première de ces maisons servait de cabaret, et on y vendait en même temps quelques menues denrées : sur une planche en dehors de la porte, on voyait des paquets de chicorée, du sucre d'orge dans un bocal, des poires et des petits pains vieux de quatre ou cinq jours. Fausta éprouvait dans ses entrailles les angoisses de la faim ; la propriété d'autrui, le tien et le mien, n'avaient pas un sens très net pour elle, elle ne savait rien des lois sociales, et, sans hésitation, elle s'approcha, étendit la main et saisit deux petits pains.

Elle en mangea un gloutonnement, sans aller plus loin, toute à la satisfaction de l'appétit, et elle fut aussi surprise que troublée, lorsque la cabaretière, sautant hors de sa maison comme une louve de sa caverne, la saisit durement par le bras, criant :

« Je t'y prends, voleuse ! vaurienne ! coureuse ! »

A ces cris, les voisines arrivèrent et il se forma autour de Fausta un cercle de visages menaçants et un concert de clameurs. On l'interrogeait en patois wallon, elle ne comprenait pas ; son silence, son air hagard, le désordre de ses habits impressionnaient fâcheusement ces femmes ; on avait volé dans le hameau des volailles et des lapins, on avait forcé les pauvres troncs de la chapelle, elles voyaient des brigands partout, et cette malheureuse petite fille leur paraissait l'éclaireur d'une nouvelle bande. Point de pitié pour elle !

Le garde-champêtre fut appelé ; il emmena Fausta, il l'enferma dans une petite chambre, chez lui, mais avant que de l'enfermer, il lui donna une grande assiette de soupe, ce brave homme avait des enfants : Fausta se coucha sur un lit de camp, et dormit d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, elle fut transférée à la ville voisine.

Quinze jours après, M. Conrad Wallays reçut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Le garde-champêtre du hameau de *** dépendant de la commune de *** a amené à la
» maison d'arrêt de *** une enfant, arrêtée en fla-
» grant délit de vol et de vagabondage. Inter-
» rogée à plusieurs reprises, cette enfant a fini
» par déclarer qu'elle se nomme Fausta (sans
» indication du nom de famille) qu'elle a été éle-
» vée chez mademoiselle Faustine Malfroy, au
» château de la Sermoys, et qu'elle s'est enfuie,
» parce qu'on menaçait de la battre et de l'enfer-
» mer.

» Si vous désirez, Monsieur, réclamer l'enfant
» élevée par Madame votre épouse, veuillez me
» l'écrire, ou mieux, la venir chercher ; elle sera
» remise entre vos mains ; sinon, le tribunal
» prononcera.

» Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de
» ma considération distinguée.

» X. V.

Procureur du Roi, près le tribunal civil de *** »

Cette lettre fut remise à Conrad pendant que Faustine dormait, à la suite d'un violent accès de fièvre. Il la mit dans sa poche, et les pieds sur les chenets (on faisait du feu dans cette chambre de malade) un verre de vin de Clos-Vougeot près de lui, il réfléchit profondément. Son plan fut arrêté, et le soir même, il écrivit à M. le Procureur du roi.

Château de La Sermoys. Septembre 18...

« Monsieur,

» L'enfant dont vous voulez bien me parler, » s'est vue, en effet, l'objet des bontés de ma » femme; mais elle y a mal répondu ; ses inclina- » tions vicieuses nous ont causé beaucoup de » soucis, et la santé délicate de madame Wal- » lays lui interdit dorénavant de telles préoccupa- » tions. Nous vous serions extrêmement recon- » naissants; Monsieur le Procureur, si vous » vouliez faire entrer cette enfant dans un éta- » blissement d'orphelines, où elle pourra être » instruite et corrigée, et, pour aider à cette » éducation un peu tardive, et qui peut-être, de- » meurera bien inutile, j'ai l'honneur de vous » adresser un billet de mille francs. Je remets » l'affaire à votre obligeance, et s'il m'était per- » mis d'exprimer un vœu, ce serait celui de ne » plus entendre parler d'une enfant qui nous a » causé mille chagrins.

» Je suis avec reconnaissance et respect, Mon- » sieur le Procureur du Roi,

» Votre très obéissant serviteur,

» C. WALLAYS. »

« Enfoncée, la Fausta ! se dit Conrad en pliant sa lettre ; ceci vaut mieux que des coups de canne. »

Il porta lui-même sa lettre à la poste.

Faustine ne se rendait pas bien compte de ce qui se passait autour d'elle, mais lorsque la fièvre nerveuse tomba, lorsque l'aurore de la convalescence lui rendit sa présence d'esprit, elle s'informa aussitôt de Fausta. Conrad baissa tristement la tête :

« Où est-elle ? elle est morte ! et vous n'osez pas me le dire !

— Non, ma bien-aimée, elle n'est pas morte, mais peut-être vaudrait-il mieux... j'ai ici une lettre du Procureur du roi de ***, qui annonce qu'on l'a vue avec une horde de Bohémiens qui retournait en Autriche... je vais vous lire la lettre. »

Il lut en effet une lettre ; (l'enveloppe, avec le timbre du parquet de ***, reposait sur le lit de Faustine ;) cette lettre disait qu'on avait vu la petite fille, qu'elle paraissait gaie, qu'elle parlait de sa bienfaitrice en se moquant... on l'avait laissée aller, quoiqu'on eût à lui reprocher un vol...

Faustine cacha, à ce mot, son visage dans son oreiller :

« Les instincts de race ! la loi de l'atavisme ! vous auriez eu beau faire, amie chérie, vous ne l'auriez pas changée.

— Vous vous en informerez ? Vous ne l'abandonnerez pas ?

— Je vous le jure. Reposez-vous maintenant, ma vie, j'ai besoin que vous viviez... »

Elle se calma sous l'influence de cette parole aimée, elle guérit et on ne sut plus rien de Fausta. Sa mère adoptive la croyait errante sur les routes d'Europe, à la suite des chameaux et des ours ; elle était dans un tranquille et sévère couvent de la petite ville de Diekirch, dans le Grand-Duché de Luxembourg.

Conrad avait joué gros jeu, mais il avait gagné la partie.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

« Eh bien ! vous ne me félicitez pas ! vous ne me plaignez point ?...

— Mais, chère Madame, il faudrait d'abord savoir...

— Ah ! c'est juste, je ne vous l'ai pas dit encore. Quel coup imprévu ! une pareille décision prise en un clin d'œil. Le docteur y songeait depuis longtemps, dit-il ; aussi n'en a-t-il oublié ni une consultation à donner, ni une visite à faire. Mais moi ! moi !... quel changement dans ma vie !... Songez donc qu'elle s'échappe de mes bras, qu'elle habitera à cinq cents pas de nous au moins ! Tenez la vie est une épreuve trop... »

Un flot de larmes noya l'épithète au passage.

« Mais quel assemblage de perfections que cet Edouard ! pas de fortune c'est vrai ; que nous importe ? Son talent lui en tient lieu : la lumière du barreau marseillais, ma chère amie ! Ces chers enfants ! ils s'adorent voyez-vous. Ne rougis donc pas, Marthe ; on doit toujours s'adorer pour s'épouser ! c'est essentiellement moral. Mais cette part de tendresse hélas ! ne la prend-on point sur celle qui nous revient à nous, pauvres mères ? Le mariage se fera dans un mois ; quel jour de deuil !... Je vous y invite. Il faut que tous nos amis partagent notre joie ! ».

« Nous débutons mal ! constatait mademoiselle Joubert en sortant. Tu n'avais donc rien deviné?...

— Eh! que voulais-tu que je devinasse? Je voyais ce jeune homme en honneur chez les Bessebarre, c'est vrai; mais fallait-il en conclure fatalement à un mariage? Nous serons plus heureux chez mademoiselle Galescasse.

— Qu'est-ce que mademoiselle Galescasse?

— Une perle. Elle possède les vertus domestiques les plus solides! L'étude des langues et des arts l'a trouvée rebelle malheureusement, mais comme elle tient sa maison! Pas un grain de poussière, pas une toile d'araignée, pas une négligence, pas une erreur dans les comptes de fin de mois! Sévère pour elle-même, elle l'est plus encore pour ses domestiques et pour son entourage. Quand je lui donnais des leçons, elle ne m'a jamais surprise en avance ou en retard d'une minute sans me le faire remarquer. Oh! c'est une précieuse femme qui saura mener sérieusement sa barque et la préserver du naufrage corps et biens, celle-là! Et tiens, justement elle vient à nous. Bonjour Rosine.

— Bonjour Mademoiselle; si j'avais su votre retour, j'aurais été vous voir; je sors tous les jours de cinq heures un quart à six heures vingt-cinq pour les visites d'obligation... et d'amitié... Vous vous êtes amusée?

— Oui certes! mais il ne s'agit pas de moi; qu'êtes vous devenue en mon absence, ma chère enfant?

— J'ai changé le vieux meuble de la salle à manger contre un moins caduc... et j'ai eu du retour! une excellente affaire. J'ai mené à bien une lessive de six mois, malgré la pluie! J'ai ourlé moi-même douze douzaines de torchons, et remis à neuf tous mes matelas. Voilà une économie! la main-d'œuvre est si chère!

— Oui, mais vous êtes si riche! et tant de pauvres femmes qui n'acceptent pas l'aumône sollicitent du travail!

— Que dites-vous donc à ma fille? demanda un petit homme couperosé, l'œil vif et le nez au vent. »

Euphrasie présenta M. Galescasse à la tante de Gontran.

« Ma cousine mademoiselle Joubert ajouta-t-elle, la meilleure des parentes; vous la voyez ornée d'un sien neveu, dont elle a fait son fils... un parti hors ligne, M. Galescasse! les qualités physiques, les grâces de l'esprit, les dons du cœur... et une belle fortune.

« Et cette fortune, demanda-t-il, cette fortune acquise... par le jeune homme lui-même?

— Y pensez-vous? à vingt-cinq ans!

— A cet âge, Mademoiselle, j'avais fortement grossi déjà le magot paternel. Mais ce jeune homme, du moins... travaille?

— Incessamment.

— Commerce?

— Point que je sache.

— Industrie?

— Encore moins.

— Alors je ne vois pas...

— Les arts, mon cher Monsieur, les sciences, la littérature! Oh! son intelligence ne chôme pas, je vous le certifie. Elle se développe, elle grandit, elle s'enrichit, elle se fortifie dans l'étude. »

.... *Vires acquirit eundo!*

— Excusez-moi, Mademoiselle, je n'entends pas le grec! interrompit le bonhomme parodiant Molière sans le savoir.

— Il n'y a point de honte, M. Galescasse... ou presque point; seulement ce n'est pas du grec que je vous cite là, c'est du latin: un hémistiche de Virgile sur la Renommée, livre IV de l'*Énéide*, cent soixante-quinzième vers.

— La renommée, la renommée... bulle de savon, Mademoiselle! Elle s'élève un instant, brille au soleil, crève et... qu'y avait-il dedans? qu'est-ce qu'il en reste?... Jeune homme chargé de renommée, voyez-vous, piètre acquisition pour une famille. Vend-il au moins ses tableaux, ses découvertes, ses romans, votre candidat?

— Ma foi je ne m'en suis pas informée. En tout cas, il est assez riche pour ne point négocier son intelligence.

— Billevesées! billevesées! Voilà comme déraisonnent toutes les femmes, Rosine exceptée toutefois. Ah! parlez-moi de ce cerveau-là!... rien de puéril, rien de féminin, rien de poétique, ni de séraphique, ni de fantastique!.... un grand livre, quoi! un vrai grand livre où le doit et l'avoir se balancent, je ne dirai pas à un grain de sable près, mais sans même un grain de sable de différence!... Quelle fille, Mademoiselle! Je vous en réponds, elle n'épousera qu'un travailleur, celle-là! J'entends un travailleur pour tout de bon, un travailleur sérieux! un fils du commerce ou de l'industrie, avec des marchands et des industriels pour ancêtres! un homme qui produise, mais qui produise du solide ayant cours sur nos marchés! Un homme qui puisse coter en chiffres connus chacune de ses inspirations, et qui sache évaluer le prix du temps comme le chargement d'un navire ou l'approvisionnement d'un dock! Parlez-moi d'un mari de ce numéro. C'est première qualité et non pacotille, cela! ça peut se garantir et... Rosine ne mérite pas moins. »

Mademoiselle Joubert en était convaincue et tourna brusquement le dos.

« Si nous sortions? » fit-elle à son amie.

Mais l'amie engagée dans une autre conversation ne lui répondit pas.

« J'arrive de ma bastide, lui disait un vieillard à la physionomie débonnaire quoique malicieuse. Je devais vous porter l'invitation des petites qui exigent absolument votre présence à leur anniversaire; mais puisque je ne vous trouverais pas



chez vous, permettez-moi de vous présenter ici ma requête. »

Euphrasie murmura quelques mots que mademoiselle Joubert ne pouvait distinguer.

« Amenez vos amis, je vous en prie, et qu'ils soient les bienvenus. Vous savez qu'il y a place pour tout le monde à la bastide. Et d'ailleurs les petites ne me pardonneraient pas un refus de votre part; elles prétendraient que je m'y suis mal pris. »

Une inspiration soudaine fit rayonner le regard de mademoiselle Dumont.

« Je ne doute pas, dit-elle, que mon amie n'accepte une aussi gracieuse invitation... surtout si vous la lui adressez vous-même.

— Présentez-moi donc à elle et veuillez appuyer ma demande. »

Sur un signe d'Euphrasie, mademoiselle Joubert fit à la proposition du vieillard l'accueil désiré.

« Je serai charmée que tu voies les deux roses, dit en sortant la sœur du professeur à la tante de Gontran ; peut-être n'aurais-je pas songé tout de suite à la Bastide Gauthier, mais elle s'ouvre d'elle-même à nous ; c'est d'un heureux augure.

— Ainsi soit-il, ma chère amie! ainsi soit-il! car je commence à me décourager un peu ; les obstacles se dressent comme à plaisir sur mon chemin ; les plus charmantes visions, les plus charmantes perspectives m'échappent comme des mirages trompeurs... A travers mes désenchantements et mes déceptions, il me restait du moins une stable espérance : Jenny ! Cette étoile fixe, il est vrai, se voilait parfois d'un nuage ou s'éclipsait derrière un nouvel astre, mais pour reparaître bientôt... Il semble aujourd'hui qu'elle ait pour jamais abandonné mon ciel... Eudoxie ne m'écrit pas ! Eudoxie ne songe plus à moi, peut-être ! Eudoxie n'a d'attention que pour son manoir corse, ses arbousiers, ses myrtes... et ses barons de Vaux .. A son aise ! N'y pensons plus... et respirons le parfum des deux roses. Sont-elles de même nuance ?

Très-joli ! très-joli ! tu penses à la rose rouge et à la rose blanche: à York et à Lancastre. Rassure-toi, mes roses ne forment qu'un seul et même bouquet. »

Mademoiselle Joubert voulut questionner davantage ; mais son amie, d'un air mystérieux gros de promesses, répondait seulement :

« Tu verras! tu jugeras ! »

Gontran, toujours en dehors des projets de sa tante, se prêtait toutefois merveilleusement, et surtout sans le savoir, à leur réalisation. En attendant le grand jour du départ pour la bastide, il flânait en artiste, visitant les musées, fouillant les vieux quartiers, s'arrêtant au coin des rues devant l'étalage des marchands de bric-à-brac ; les hommes de toutes nationalités qui défilaient devant lui dans leurs costumes divers, avec leurs types différents, lui fournissaient aussi de curieux sujets d'observation. Il fut donc assez médiocrement satisfait quand il lui fallut s'arracher à son furetage artistique et monter dans le breack en partance pour la bastide.

L'aube éclairait à peine les hauteurs de Notre-Dame de la Garde.

En partant de bonne heure, avait dit monsieur Dumont, nous n'aurons pas à redouter le soleil, et nous jouirons de la fraîcheur matinale.

La fraîcheur de Marseille en été!

Certes, il n'en flottait pas le moindre souffle dans les rues étroites qu'il fallait suivre longtemps ; elle n'habitait pas davantage les faubourgs par lesquels on devait quitter la ville, et quand on aborda la campagne, du sol foulé par les chevaux, des talus de la route, des murs d'enclos qui la bordaient par endroits, se dégageaient de chaudes effluves enveloppant déjà les promeneurs d'une atmosphère menaçante.

Toutefois, le frère et la sœur habitués au climat du midi et jugeant par comparaison, s'écriaient en humant de confiance cette prétendue fraîcheur:

« Quel instant délicieux ! quelle heure enchanteresse ! la rosée, la brise, les blanches vapeurs sur les ruisseaux... Ah ! tout cela fait aimer la vie.

— Mais qu'as-tu donc, Eglantine? Tu t'éventes ! prends garde ; tu pourrais te refroidir.

Le soleil montait rapidement à l'horizon ; la sueur mouillait la croupe des chevaux, l'écume blanchissait leurs mors. Mademoiselle Joubert dénouait son chapeau.

Un vent chaud comme une haleine de cratère s'éleva, poussant des nuages de poussière ; on eût dit qu'il soufflait le feu... Mademoiselle Joubert détacha son châle.

Cependant les chevaux accéléraient leur allure comme s'ils eussent impatiemment poursuivi l'ombre d'une écurie, mais il n'y avait déjà plus d'autre ombre que le mince filet projeté par la natte inclinée d'un cantonnier.

Mademoiselle Joubert s'épongeait le visage.

« Quelle fraîcheur ! pensait-elle.

Et le mistral soufflait plus fort! Et le soleil montait plus haut !... Mais l'heure marchait aussi et l'on arrivait.

Une grille encore fermée arrêta les chevaux ; elle était peinte en vert, et terminée par des lances d'or qui semblaient lutter de scintillements avec les flèches du soleil ; on croyait recevoir tout cela dans les yeux et la tante Joubert ferma les siens instinctivement.

A chaque extrémité de cette éclatante barrière, un kiosque aux verrières de couleurs chauffait au soleil ses arêtes de bois découpé. La tante Joubert, qui tenait à savoir si elle n'était pas aveugle définitivement, eut le courage de rouvrir les yeux pour s'en assurer... Elle regarda le kiosque de droite et distingua, se détachant sur les vitraux circulaires, une ravissante jeune

fille, la tête penchée au dehors et le bras en abat-jour sur son front.

Un léger bruit à gauche fit tourner Eglantine de ce côté ; à l'autre kiosque la même vision lui apparaissait, tout à fait la même ; la ruisselante chevelure de jais, la taille élégante, le bras nu, la robe blanche ! c'était à n'y pas croire.

« Comment donc a-t-elle si vite changé de place ? se demanda la tante de Gontran ; c'est de la magie. »

Elle regarda de nouveau à droite.

La même silhouette s'y dessinait encore !

Elle se mit à loucher d'instinct, attacha un œil sur chaque kiosque et vit à la fois parmi les vitraux embrasés qui lançaient des flammes de toutes couleurs, deux jeunes filles tellement pareilles que l'une semblait être l'image de l'autre dans un miroir.

« Effet d'optique ! se dit-elle en renouant son chapeau pour effectuer convenablement son entrée. »

La grille verte roulait sur ses gonds ; les chevaux s'arrêtaient dans la cour, le maître de la maison s'empressait à la rencontre de ses hôtes :

« Vous arrivez les premiers ! dit-il joyeusement; soyez les bienvenus ! Cora ! Laura !

— Voici papa ! répondit d'un côté une voix rieuse.

— Voici, papa ! faisait du côté opposé la même voix, mais tout à fait la même, cristalline, moëlleuse, avec un petit accent méridional tout joyeux et tout pimpant.

— Effet d'acoustique, se dit encore mademoiselle Joubert ; évidemment, une seule personne a parlé. »

On entrait dans le salon par une porte vitrée ouvrant sur une vérandah, la jeune fille aux yeux noirs y pénétrait aussi :

« Ma fille !..., dit monsieur Gauthier la présentant à l'étrangère avec une physionomie dont il était facile de traduire ainsi l'expression :

— N'est-ce pas qu'elle est charmante, sympathique, irrésistible ?... Si l'on trouve mieux... qu'on vienne me le dire ! »

Eglantine convaincue faisait en toute sincérité son compliment d'introduction à la jolie brune ; mais celle-ci le recueillait à peine, attirée au dehors par de nouveaux arrivants.

Les bruits de voitures se succédaient sans interruption dans la cour ; le salon commençait à se remplir ; le maître de la maison le traversa de nouveau gracieusement escorté comme auparavant, et s'inclinant une seconde fois devant mademoiselle Joubert :

« Ma fille ! fit-il avec le même sourire de paternel triomphe.

— Est-ce l'usage du pays comme les trois saluts du régisseur au public, se demandait la voyageuse étonnée de cette répétition ; Euphrasie appellerait cela un pléonasme, bien certainement car...

Une vive surprise interrompit ces réflexions :

La fille de monsieur Gauthier se doublait tout à coup ! Elle allait joyeusement de groupe en groupe enlacée à elle-même avec des rayons tout semblables dans ses quatre yeux et des sourires absolument frères sur ses deux bouches. Véritablement l'optique et l'acoustique n'y étaient pour rien.

Églantine ne put retenir un cri d'étonnement.

Les deux roses sont jumelles, lui dit mademoiselle Dumont :

Ce sont deux mêmes fleurs sur une même branche;
Deux gouttes de rosée écloses à la fois,
Deux perles de même eau dans leur coquille blanche,
Deux oisillons pareils dans leur doux nid sous bois.

« Dispense-moi de te nommer l'auteur de ce quatrain... ma modestie s'y oppose. »

Mais la tante de Gontran n'écoutant plus son amie, la laissait à l'incognito qu'elle eût cependant quitté sans peine. Elle suivait des yeux les « perles de même eau », « les oisillons pareils » qui voltigeaient d'invités à invités avec le plus charmant gazouillis.

Ravissantes ! ravissantes ! répétait la vieille fille. Ah ! vraiment, si ces enveloppes idéales renferment un cœur digne d'elles...

Le jour n'est pas plus pur que le fond de *leur* cœur !

Cette fois, c'est Racine qui parle, chère amie. Phèdre, scène II, acte IV.

De nombreux convives entouraient une table splendidement servie. En dépit de la chaleur arrivée à son paroxysme, on mangea vaillamment, on but de même ; la causerie fut un pétillement, l'éclat de rire une incessante fusée, et mademoiselle Joubert qui ne s'était pas trouvée encore à pareille fête se sentait quelque peu lasse et enfiévrée au vingtième toast en l'honneur des deux roses.

Cette sensation devait être générale, car les convives jetant leurs serviettes au hasard, réclamaient tous un peu d'air et d'exercice.

Le maître de la maison tenait son programme tout prêt ; mais une certaine coquetterie d'Amphitryon en réglait la révélation progressive. Il le révélerait habilement article par article, laissant croire à ses hôtes qu'ils inventaient eux-mêmes leurs plaisirs.

Un attrait de nouveauté, de curiosité, de sympathie peut-être portait déjà les deux roses vers Gontran, cet étranger au teint blanc, aux manières distinguées, attentif auprès des femmes, qui jouait du piano mieux qu'elles, qui chantait en artiste, et causait en homme d'esprit. Mademoiselle Euphrasie avait soin de faire sur son compte une foule de révélations habiles autant que vraies, et ses actions montaient d'instants en instants, comme aurait dit M. de Galescasse.

Elles montraient même à ce point, que les habitués de la maison, les amis de la veille en prirent quelque ombrage.

« Excellent symptôme » constatait Églantine attentive au moindre indice.

Elle avait grand mérite, toutefois, à se tenir ainsi en éveil car, ce n'était pas sans peine : une insupportable pesanteur de tête l'accablait ; des douleurs lancinantes lui traversaient le crâne, et le sang circulait dans ses veines lourd et brûlant comme du plomb fondu. Il lui fallait bien l'antidote rafraîchissant d'un tableau plein de promesses....

Bientôt cependant l'ombre des verges sur leurs têtes, la fraîcheur du foin sec sous leurs pieds ne suffisant plus au bonheur des invités, ils rentrèrent pour se livrer à différents jeux de salon où plusieurs excellaient; mais si habiles qu'ils s'y montrassent, Gontran les distançait facilement : il remplissait les bouts rimés plus vite que personne; il improvisait des charades originales, tout à la fois auteur, régisseur et costumier: et quant il dut racheter un gage, il crayonna en quelque traits une si ressemblante esquisse des deux roses que M. Gauthier, dans son enthousiasme, promit de la faire encadrer le lendemain. Quant aux jumelles, presque toujours côte à côte, elles continuaient de voir avec les mêmes yeux, d'apprécier avec le même jugement, de sentir avec le même cœur. Jouait-on au secrétaire, leurs réponses toujours semblables trahissaient leur anonyme; essayait-on des homonymes ou des proverbes, l'une restait souvent court parce que l'autre répondait absolument comme elle se proposait de le faire elle-même. Gontran les eût confondues sans un grain de beauté qui ponctuait en noir le menton de Cora tandis que Laura laissait voir sur sa tempe droite un original flocon de cheveux blancs parmi le jais de sa chevelure. Dans leur adolescence, la première simulait parfois ces fils d'argent, la seconde reproduisait par une mouche le signe fraternel, et avant que la ruse fût découverte, l'une se laissa souvent punir pour l'autre, et l'autre ent faire décerner à sa compagne les récompenses qu'elle méritait elle-même.

Cette tendre union ne se démentant jamais, croissait au contraire avec l'âge, et le père de famille les interpellant à part demandait d'ordinaire :

« Cora, dis-moi si vous voulez ceci ou cela ? »

« Laura, confie-moi ce que vous déciderez ce soir, ou ce que vous ferez demain. »

Cora répondait invariablement comme l'eût fait sa sœur.

Laura prévenait sans variantes les intentions de sa moitié.

Un second repas digne du premier fut servi au crépuscule. Sous prétexte de laisser pénétrer un peu de fraîcheur, on laissa toutes les fenêtres ouvertes, et des nuées de moustiques en profitèrent pour envahir la salle à manger. Ils se promenaient sur les mets, se noyaient dans les verres, se brûlaient aux bougies, s'abattaient sur les mains qu'ils criblaient de morsures en nasillant dans leurs petites trompettes. C'était odieux. Aussi l'annonce du feu d'artifice qui devait faire diversion à cette torture fut-elle saluée avec reconnaissance.

On le réservait pour bouquet, pour couronnement de la fête!

Les gerbes, les soleils, les emblèmes, les allégories se succédaient avec une éblouissante rapidité; les fusées éclataient comme des jets de volcan, les chandelles romaines lançaient des étoiles multicolores vers la voie lactée; et la chaleur des braves ne le cédait en rien à celle du divertissement. Celui-ci pourtant touchait à son terme; la pièce finale, deux soleils jumeaux sur un buisson de roses allaient s'éteignant hélas! lorsque, avant de s'abîmer dans l'éternelle nuit, ces astres lancèrent un jet furieux de jaunes étincelles sur le gazon-étoupe; ce dernier s'enflamma comme c'était son droit; entraînés par l'exemple, les massifs de tiges creuses et de semences folles prirent feu bravement; puis ce fut le tour des paquets de verges, des fouillis de fagots, des mâts de Cocagne eux-mêmes et les perroquets, réveillés dans leur premier sommeil, tournoyèrent lourdement et s'abattirent sur le sable brûlant avec des cris gutturaux horribles et d'effroyables contorsions.

« Mon cacatoès ! » s'écriait Cora s'élançant vers les suppliciés.

« Mon cacatoès ! » faisait en même temps sa sœur avec un bond pareil. »

Elles se baissèrent à la fois pour ramasser l'oiseau malgré les crépitements de la flamme qui gagnait, malgré les tourbillons de fumée plus épais de seconde en seconde; mais un arbre perchoir se pencha soudain sur elles avec un craquement sinistre... Son écorce exfoliée depuis longtemps s'éparpillait en charbons rouges sur les robes blanches quand le neveu d'Eglantine se précipitant vers les jumelles en péril enlaça leurs tailles souples de ses bras vigoureux et les arracha presque suffoquées à la fournaise qui les enveloppait déjà. Il était temps : La ceinture rouge de Cora, le volant brodé de Laura commençait à flamber !... Il étouffa les flammes dans ses mains et quand les jeunes filles se remirent de leur effroi, quand elles purent enfin remercier leur sauveur, elles remarquèrent ses mains blessées et sa barbe roussie.

« Oh !... » firent-elles dans un même élan de reconnaissance attendrie.

— « Oh !... » répéta comme un écho la voix paternelle ; « Oh ! merci... jeune homme... vous êtes un brave cœur... je ne l'oublierai pas !... »

Ce peu de paroles avaient dans la bouche du père aussi pâle que tremblant une ardente élo-

quence... chacun en fut frappé sans doute et Mademoiselle Joubert plus que personne, car elle en oublia du coup son mal de tête et ses frissons... Mais ils surent bien s'en venger quand le breack eut repris le chemin de la ville... Les roues semblaient marquer leurs traces dans le cerveau de la pauvre fille ; chaque pas des chevaux s'y imprimait, les savantes citations de ses amis le martelaient cruellement et la voix de Gontran même y causait une souffrance. Puis le mal gagnant toujours, on dut appeler le docteur Bessebarre au milieu de la nuit, et le lendemain les deux roses la trouvèrent alitée.

Elles revinrent les jours suivants avec leur père, et l'intimité commencée à la bastide progressait rapidement. Gontran, toutefois ne s'y prêtait qu'avec réserve, et sortait d'ordinaire à l'heure de cette visite quotidienne. Eglantine profitait de son absence pour parler de lui et remarquait la rougeur que son nom faisait parfois monter aux joues des sœurs jumelles.

Pauvre tante ! il fallait qu'elle eût le mariage de son neveu bien à cœur pour s'en occuper maintenant, car son fâcheux état de santé ne s'améliorait pas... au contraire. Elle se sentit même si mal un jour qu'elle résolut de frapper un coup décisif.

« Il est temps aujourd'hui, se dit-elle ; peut-être demain serait-il trop tard. »

Les jumelles entraient à ce moment, Eglantine les éloigna pour rester seule avec leur père.

Elle se dressa sur les oreillers dont les garnitures l'entouraient d'une auréole diaphane. Ses mains décolorées tranchaient sur la couverture pourpre, comme celles d'un cadavre ; ses lèvres pâles frémissaient sous l'empire d'une émotion intérieure ; ses yeux creux lançaient du fond de leurs orbites des regards brillants de fièvre... Elle les fixa sur M. Gauthier d'une étrange façon... M. Gauthier presque aussi impressionné qu'elle même attendait...

Alors, oubliant le style pompeux qui, d'ordinaire, était le sien, sans périphrase ni épithète, avec l'imposante simplicité des heures solennelles, elle demanda au père la main d'une de ses filles pour Gontran.

« Laquelle ? » lui fut-il répondu aussi simplement.

Laquelle ?... mademoiselle Joubert n'y avait pas songé, vraiment. Les jumelles étaient si absolument pareilles ! épouser l'une ou l'autre, n'était-ce pas choisir la même ?...

Peut-être Gontran se fut-il montré d'un autre avis ; mais il ignorait qu'on discutât son avenir à ce moment. Pourquoi le consulter ? N'accepterait-il pas tout fait un bonheur préparé par des mains plus habiles que les siennes.

— Laquelle ?... répéta mademoiselle Joubert ; mais celle des deux qui l'aimera.

« Laura, Cora ! » appela le père.

Les jumelles rentrèrent enlacées gracieusement. Un pressentiment secret les troublait ; une expression nouvelle de pudeur et de joie les embellissait encore. En les contemplant, ému comme s'il les regardait pour la première fois, M. Gauthier sentit deux grosses larmes, deux larmes jumelles aussi, lui monter aux paupières.

Eglantine admirait... une suprême espérance lui rendait un semblant de vie... elle souriait dans sa pâleur de moribonde.

« Mes enfants, dit enfin le père de famille en raffermissant sa voix, mes enfants, laquelle de vous consent à placer sa main dans la main du plus sympathique jeune homme que nous ayons rencontré, à se confier en sa loyauté, à s'en remettre à lui du soin de son bonheur ?... Mes enfants, laquelle de vous acceptera pour mari M. Gontran, votre sauveur ?...

— Moi !

— Moi ! »

Répondirent deux voix sœurs d'un même accent joyeux.

Le père chancela... pour la première fois les jumelles entrecroisaient leurs regards comme des lames d'épées... elles pâlirent... et se détachèrent l'une de l'autre.

« Veuillez attendre un peu une réponse définitive, Mademoiselle ! murmura péniblement M. Gauthier s'inclinant pour sortir.

Le retour à la maison de campagne fut silencieux ; et le repas du soir, à peine effleuré. Le père arpenta toute la nuit, d'un pas fiévreux, sa chambre solitaire ; les filles s'agitèrent jusqu'à l'aube dans leurs lits jumeaux avec des soupirs mal étouffés.

A l'aube, M. Gauthier les fit appeler. Elles le trouvèrent pâle avec un cercle bleuâtre sous les yeux. Il se tenait debout devant un grand cadre où, dans le rayonnant éclat de ses vingt-ans, une femme admirablement belle confondait dans un même embrassement deux toutes petites filles aux cheveux bouclés ; les jumelles sur le sein de leur mère.

Elles s'approchèrent sans se regarder... s'étaient-elles dit bonjour ?

Le père prit une de leurs mains dans chacune des siennes et les réunit sans intention ; elles frissonnèrent mais ne les retirèrent pas, et les jeunes cœurs agités battirent plus régulièrement à ce contact.

Mes enfants, dit enfin le vieillard, j'ai médité, j'ai prié toute la nuit... Je me suis inspiré de l'amour maternel qui veille invisible sur vous... à travers les brumes voilant à notre monde celui qu'habite votre mère ; nos cœurs s'entendent comme autrefois... c'est sa voix qui, ce matin, vous dit de nouveau par la mienne : Mes enfants la quelle de vous consent à épouser Gontran votre sauveur ?...

Les jumelles levèrent les yeux vers le visage ému penché sur elles... puis vers l'image adorée qui leur souriait tendrement... puis les petites

mains froides qui ne s'étaient pas cherchées se serraient expressivement.

Le père attendait anxieux. Il redit :

« Mes enfants, laquelle de vous consent à épouser Gontran, votre sauveur ?

— Ce n'est pas moi !

— Ce n'est pas moi !

— Jamais !

— Jamais ! »

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre et s'étreignirent délicieusement.

Mon Journal !

(Du Puy en Velay.)

« Est-ce un mirage de mes souvenirs trom- » peurs ? une fantastique erreur de mes sens abu- » sés ? un rêve confus où j'ai visité tant de lieux » différents, où j'ai rencontré tant de personnes » dissemblables, où j'ai formé tant de projets ?

» Non... non... cette cruelle insolation qui m'a » conduite aux portes sombres du noir tombeau » n'est pas un songe fallacieux, pas plus que les » avides sangsues, la glace diaphane sur mon » front brûlant, la diète sévère... Pas plus que » cette naturelle horreur pour un ciel implaca- » ble, pour un climat meurtrier, pour une tempé- » rature assassine qui me tuaient plus sûrement » que le fer homicide ou le perfide poison ! pas » plus que cet impérieux besoin de retrouver » l'air natal si pur et si frais, le ciel changeant » de mon berceau montagneux, ses brises par- » fumées, ses limpides cascatelles, ses ver- » doyants horizons !... etc. !

» Non... ces tendres adieux échangés au cruel » moment d'une séparation douloureuse, ce dé- » part pathétique d'une maison amie où deux » nobles cœurs battront toujours à mon sou- » venir, non, cet inexplicable et suprême refus » des deux roses fraternelles ; non, ce silence » mystérieux de l'ingrate Eudoxie, non, tout cela » n'est pas une mentale erreur, une hallucina- « tion menteuse !...

» Nous voyageons à petites journées, revenant » au cher pays par un chemin nouveau... oh ! » oui !... j'eusse retrouvé sur la route impitoya- » ble déjà parcourue toutes les ternes déceptions » qui en ont marqué les étapes laborieuses !...

» Gontran l'étonnant, Gontran l'incroyable n'a » donc rien vu, rien désiré, rien regretté ?... Il » revient *bredouillé*, suivant le grossier langage » des chasseurs, et l'on dirait qu'il ne s'en doute » même pas !...

» Tout à cette filiale joie qu'éveille en son » cœur reconnaissant le retour inespéré de ma » santé, il me prodigue les tendres soins et les » attentions délicates... il parle, lit, chante, rit » pour distraire ma convalescence; il moissonne » d'une main sûre les épis artistiques, grossis- » sant à chaque pas sa gerbe d'or ; il... Mais à » propos d'ébauches hardies, de types rares, il » ne m'a point confié qu'il ait découvert encore » celui de l'ange gardien, l'ange mystérieux du » jeune voyageur de son tableau symbolique...

Le « jeune voyageur » lui-même en chair et en os coupait ici la phrase. Il revenait du bureau de poste où la bonne Euphrasie avait adressé les lettres arrivées pour Eglantine depuis son départ, et comme le voyage se faisait lentement, quelques-unes de ces lettres étaient un peu vieilles de date; parmi ces dernières s'en trouvait une timbrée de Corse avec le cachet bien connu aux trois besants d'or...

« Enfin !... » s'écria mademoiselle Joubert qui sentit, à cette vue, sa rancune s'adoucir et ses espérances mortes renaître dans son sein. Elle lut :

« Non l'amitié n'est pas un mot... J'en fournis » la preuve ! Depuis que la mer nous sépare, la » mienne s'est avivée en raison de la dis- » tance... Pensée, souvenir, tendresse... tout à » toi !

» Soif de te revoir ! faim de t'embrasser ! Re- » tour en France au premier jour ! Je vole dans » tes bras ! A bientôt donc, car je ne doute pas que tu ne m'attendes impatiemment à Marseille.

» Ton Eudoxie.

» P. S. Un leurre, que ces héritages d'outre- » Méditerranée !... mystification sur toute la » ligne. Pas même un bandit à la clé ; rapporte- » rons cependant deux mouflons noirs ; c'est là » le plus clair de la succession. Barons de Vaux » nous ont *quittés*, j'en suis aise : Jenny eût dé- » daigné le numéro un, et mérite mieux encore » que le numéro deux. Gentil bonjour à ton ne- » veu de ma part. »

Une seule chose frappa la tante Joubert dans cette lettre. Eudoxie gagnait en toute hâte le continent pour la rejoindre à Marseille et ne l'y trouverait pas !... Son ancien courroux était tombé ; il ne lui restait que le regret de causer une déception à son amie.

Et puis... les barons de Vaux numéro un et numéro deux fondaient au soleil... ce départ faisait brèche dans la citadelle pour un assaut plus facile... Et si l'héritage corse s'évanouissait en fumée, Jenny n'en restait pas moins une fille riche comme devant, une étoile de première grandeur, selon l'expression de madame Aubayle, douée de toutes les grâces et de toutes les perfections !...

Et Jenny allait aborder la rive marseillaise, elle y posait déjà le pied, peut-être, tandis que Gontran lui tournait brutalement les talons !... ironie du sort ! perfidie de la destinée etc. etc. etc. !!

Cette insupportable pensée agit sur la convalescente plus énergiquement que les pilules du docteur Bessebarre ; sa lassitude se dissipa subitement ; les forces lui revinrent en un clin d'œil ; elle se sentit radicalement guérie ; et,

comme le cheval de bataille hennissant au son de la trompette guerrière, elle se dressa pour de nouveaux exploits.

Le premier était une lettre à madame de Moirs où chaque épithète avait sa doublure ; le second, un télégramme de cent mots au moins pour le cas où les de Moirs seraient débarqués déjà. Lettre et télégramme, adressés hôtel de l'Univers, contenaient des excuses exaltées, des protestations chaleureuses, des effusions presque passionnées, une tentative d'invitation, etc. etc. etc. Eglantine en attendrait la réponse au Puy.

Le temps paraissait long, toutefois, à mademoiselle Joubert; et, pour l'employer, elle se mit à parcourir avec un entrain tout nouveau la patrie du cardinal de Polignac ; ses yeux rencontrèrent par hasard un étalage de dentelles :

« Si j'en choisissais quelques-unes pour Catherine et mes amies de chez nous ? » se dit-elle.

Elle entra dans le magasin.

Une acheteuse élégante employait à elle seule plusieurs commis :

« Mieux que cela, je veux encore plus beau! » disait-elle à chaque nouveau carton qu'ils lui présentaient.

« C'est singulier... pensait Eglantine, je connais cette voix. »

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

LA CLOCHE

Je revois tout pourtant... le clocher solitaire,
Et son toit surplombé que domine la croix,
Et l'église, et la tombe, où dans un coin de terre,
Père, aïeul regrettés, je vous mis autrefois.

Mais rien n'est plus resté de ce qui fut ma vie.
A ma sombre maison irai-je encor chercher
Quelque trace peut-être au froid néant ravie,
Et que n'ont eu pour moi l'église et le clocher?

Ainsi j'allais partir, quand une voix céleste
Descendit de la tour sur mon front incliné;
Et je la reconnus. Elle me disait : « Reste!
» Mon chant, triste aujourd'hui, te fêta nouveau-né.

» Je suis la vieille cloche, et pourtant je demeure.
» Ici, tu le sais bien, j'ai tant sonné Noël!
» Par pitié l'on me garde à présent, car je pleure
» Comme si le passé pouvait être éternel!

» Reste : nous parlerons des amitiés anciennes,
» Et ma voix sera douce à ton cœur attristé.
» La bise mêlera tes plaintes et les miennes.
» Frère, fais comme moi, reste! » — Je suis resté.

A. LESTOURGIE.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PIGEONS MARINÉS ET FRITS

Coupez-les en quatre, faites-les mariner pendant trois heures avec vinaigre, eau, toutes sortes de fines herbes, sel et poivre, épices; égouttez-les et trempez-les dans de l'œuf battu, roulez-les dans de la farine, faites-les frire, et servez entouré de persil frit.

GROSEILLES VERTES AU VINAIGRE

Epluchez-les, placez-les dans un bocal, couvrez-les de vinaigre bouillant, renouvelez deux fois cette opération.

Elles servent de condiment avec les viandes.

TOMATES A LA GRIMOD

Otez les pépins de vos tomates, bourrez-les d'une bonne farce de volaille ou de veau ou même simplement de chair à saucisses, avec persil, ciboules, estragon, soupçon d'ail hachés. Faites cuire au four, en couvrant les tomates de fine chapelure. Arrosez d'un jus de citron au moment de servir.

ABRICOTS MERINGUÉS

Dans un plat allant au feu, étendez une couche épaisse de marmelade d'abricots; sur cette couche, étendez une couche d'abricots bien mûrs sans noyaux, recouvrez le tout de blancs d'œufs battus en neige et sucrés; faites passer quelques minutes sous le four de campagne.

REVUE MUSICALE

La partition du *Tribut de Zamora*, par M. Ch. Gounod (deuxième article), scénario de MM. d'Ennery et Brésil.

Nous avons dit le mois dernier ce que nous pensons du maître, de son œuvre en général, de son influence sur l'art musical français, dont il est et demeurera, pour notre époque, incontestablement le chef.

Nous voulons aujourd'hui essayer d'indiquer à nos lectrices, — autant que le permet l'exiguïté de notre cadre, — les grandes lignes de son dernier *chef-d'œuvre*.

Oui, nous soulignons ce mot, pour que l'on comprenne bien que ce n'est pas par distraction qu'il est tombé de notre plume. Oui, jamais, peut-être, Gounod ne s'est élevé si haut, jamais, peut-être, il ne s'est autant rapproché de l'infini; et, n'en déplaise à tous les grands blasés de ce temps, comme aux partisans des musiques de l'avenir, il a créé là, pour sa gloire, un monument aussi impérissable que le sont l'*Armide*, l'*Alceste*, l'*Orphée*, l'*Iphigénie*, pour celle de Gluck.

L'orchestre ouvre le feu par un *prélude* enchanteur et un *Chœur d'introduction* discrètement accompagné. Doux et voilé comme un rayon matinal, ce morceau doit être recommandé aux maisons d'éducation auquel il convient sous tous les rapports.

L'Aubade:

O blanc bouquet de l'épousée,

composition d'un caractère poétique et tendre, quoique chantée par un ténor, est du plus charmant effet dans une voix de soprano même limitée.

La scène qui précède le duo de ce premier acte est d'une beauté d'instrumentation qui vous enchaîne malgré vous à l'orchestre, et malgré le poignant intérêt qui s'éveille déjà aux accents émus de Xaïma. Les transitions les plus inattendues, l'ampleur des récits, la majesté de style, voilà en deux mots, ce que nous allons rencontrer souvent dans les nombreuses pages du *Tribut de Zamora*. Une chose à noter, c'est que dans ces modulations savantes, nulle recherche; dans ces transitions souvent imprévues, rien de heurté pourtant. C'est délicatement fondu comme se fondaient sur la palette de

Salvator Rosa les couleurs les plus intenses à côté des tons les plus suaves. Ainsi, dans cette phrase :

Oh oui! je me souviens!

on éprouve une sorte de commotion inexprimable en se sentant doucement transporté dans le ton d'*ut dièze* mineur, après avoir parcouru dans celui d'*ut* majeur l'échelle des harmonies les plus pénétrantes, et souvent neuves. Dans cette même scène encore, quelle chaude inspiration que cet hommage de Ben Saïd, rendu à la femme espagnole :

La femme d'Orient pâlirait devant toi!

quelle noblesse charmante, quelle élégante facture.

Le *duo* d'amour est coloré et rapidement conduit. Il jette un éclair de douce ivresse au milieu des souvenirs douloureux exprimés dans la précédente scène. Au lieu de commencer par l'andante de rigueur, il débute par un *allegretto appassionato*, qui suit le récitatif, et se termine par un délicieux *air* de soprano, un *andante* expressif, tout à fait *gants blancs* par sa distinction.

Le *Chœur de la Cloche* constraste fort à propos avec la scène de l'*Edit*, — ou de l'impôt, suivie du finale. Elle est d'un superbe effet. Une sorte de récit mesuré, soutenu par de majestueux accords, lui donne un caractère réellement imposant.

Dans le *finale* on sent courir un souffle guerrier. Le motif remarquable de Ben-Saïd, la phrase énergique du ténor, les supplications du vieux roi, les lamentations de la pauvre esclave Iglésia, le tirage au sort des jeunes captives, tout cela encadre admirablement le *Chant de guerre national*, espagnol :

Debout! enfants de l'Ibérie!

attaqué par les chœurs avec une très vaillante allure. Nous le retrouverons sur les lèvres de la folle inspirée, Hermosa-Krauss. Ce beau chant électrise la salle entière, non-seulement parce qu'il se réchauffe au souffle de la grande tragédienne, mais aussi parce qu'il est d'une facture noblement martiale, franchement venu et trouvé d'un seul jet. Le maître a dû évidemment songer en l'écrivant que, tout en étant destiné à soulever l'enthousiasme des foules, cet hymne populaire devait conserver une large simplicité, pour être compris par elles. Nous avons vainement cherché où pouvait bien se trouver sa ressemblance avec le « début du finale de *Moïse*, » idée émise par un éminent critique pourtant. Cela est tout à fait du domaine de l'imagination.

Le deuxième acte nous montre la population sarrasine de Cordoue, en liesse. Voici la *Kasidah*, chant patriotique musulman, déjà célèbre par sa vigoureuse couleur, sa forme et son originalité. Il est rendu à la fois piquant et grave par l'alliance de l'élément guerrier à celui de la passion.

C'est alors que paraît Hermosa, dont le rôle renferme les situations les plus dramatiques de la pièce. Toute cette première scène de douce folie est d'une poésie tendre et mélancolique. Une sorte de vision céleste amène sur les lèvres de la pauvre égarée cette touchante mélodie dans le ton de *la* mineur :

Pitié! car je ne suis qu'une hirondelle,

qui est suivie d'un vaporeux pianissimo dont la beauté orchestrale est inexprimable. Les instruments murmurent de délicieux arpèges, en passant par ces mille modulations dont le génie seul a le secret.

La *Marche et Chœur* en *ut*, page brillante, n'est point une marche guerrière : elle est écrite dans le meilleur style des musiques de cortège. Pour les pianistes, c'est une pièce d'un effet assuré.

Tout le finale de ce second acte constitue, autant musicalement que scéniquement, une des plus remarquables parties de l'œuvre. L'*Arioso* que chante Hermosa, dans cette grande scène, est l'un des airs que nous admirons le plus. Il peut convenir à tous les genres de voix. La vente des captives, le jeu des enchères, les terreurs de Xaïma, les fureurs impuissantes de Manoël, les lamentations de la folie, les triomphants sarcasmes du vainqueur Ben-Saïd, tout cela forme un tissu de contrastes, où, à côté d'une clarté absolue, le musicien a su apporter une variété de couleurs d'une rare sûreté de touche.

Nous voici au point culminant : le troisième acte, où, reconnaissant sa fille, Hermosa recouvre la raison.

Le rideau se lève sur les splendeurs d'une fête au palais du vainqueur. Le ballet s'annonce par un *chœur de Mauresques*, qui caractérise agréablement la mollesse orientale des harems. Puis, du milieu des flots, une voix s'élève, doucement balancée, et, portée par la brise, vient un instant captiver l'oreille. C'est une *barcarolle* que chante un jeune esclave :

Ma belle, effleurons de nos rames,

ravissante inspiration, écrite en *la* bémol, qui traverse la scène comme un souffle embaumé.

Dans le ballet, partie fort importante de l'ouvrage, on trouve des spécimens de danse de tous les pays.

Parmi tant de gracieux motifs vifs ou langoureux, sémillants ou graves, selon le caractère des peuples qu'ils ont mission de représenter, nous aimons beaucoup l'originalité de la danse grecque, la lourdeur de la danse arabe, la fougueuse légèreté de la danse espagnole, et une valse, que l'Allemagne peut nous envier.

C'est avec regret que nous passons sous silence beaucoup de pages fort à remarquer, pour arriver à la scène du *Duel* vigoureusement écrite,



savamment agencée, puis enfin, au fameux *Duo de la Folie*, ou les grands sentiments, aux prises avec les fortes passions de la vie, vont concourir à l'action du drame.

Mais c'est surtout à l'amour maternel que Gounod réservait les plus pathétiques élans de sa muse inspirée. Chaque fragment de cette scène est marquée au coin du génie. Son souffle embrasé circule; il anime et la mère et la fille; il enveloppe et la scène et le public.

Après la vision cruelle de ses malheurs passés qu'elle évoque avec l'aide de Xaïma, — mélange de terreurs et d'espoirs, de sourires et de larmes, — Hermosa soulève la salle par la reprise du chant Ibérien :

Haut les glaives et haut les cœurs!

Puis au nom de Miguel Ferreras, prononcé par sa fille, la lumière a lui dans son âme troublée, elle s'écrie tout à coup :

Puissances du ciel! comment sais-tu ces noms?

et, tombant dans ses bras, Xaïma lui répond :

O ma mère!...

explosion émouvante, d'un magnifique effet.

C'est splendide, et c'est surtout ainsi parce que le musicien a trouvé dans son âme des harmonies divines, des accents grandioses et une foi qui, seule, sait rendre la vérité dans l'art.

Il nous faut renoncer à décrire le quatrième acte, autrement qu'en indiquant, au milieu de récitatifs et d'ensembles d'une réelle éloquence musicale : la *Cavatine* de Manoël, d'un sentiment exquis ; le *duo*, vibrant et coloré ; la touchante *romance du trio*, et le finale où se trouve un dramatique *duo*, entre Hermosa et Ben-Saïd, puis cette phrase de sa mère suppliante et vengeresse :

Dieu mesurera mes forces à ma peine!

qui est d'une majestueuse ampleur.

Telle est, selon nous, imparfaitement esquissée, l'œuvre nouvelle du maître français. Que peut la critique de parti-pris, devant un si beau génie. Le temps dira, si « comme celles de Corneille, ses hardiesses sont sublimes. »

Gounod représente le spiritualisme musical. Il écrit moins pour les sens que pour l'âme, il en connaît les aspirations immatérielles. Il sait rendre à la fois les émotions sérieuses du cœur, les orages de la passion et les poétiques tendresses.

La partition du *Tribut de Zamora* se trouve chez l'éditeur Choudens, 265, rue Saint-Honoré, où les adeptes du piano la trouveront réduite à leur usage, ainsi que des transcriptions, fantaisies et danses des auteurs en vogue, appréciées du monde musical.

MM. Choudens père et fils sont les heureux possesseurs de presque tous les chefs-d'œuvre de Gounod, y compris ses belles mélodies.

Force nous est de remettre au prochain mois, les concerts Guilmant, qui ont eu un succès retentissant, et les compositions nouvelles, parmi lesquelles le recueil de mélodies de M. A. Coquard occupera une large place.

***

Quelques mots, en terminant, sur la brillante soirée musicale donnée, Salle Érard, par madame Béguin-Salomon, pianiste et professeur de talent.

Elle s'était adjoint le concours d'artistes distingués : MM. Taffanel, Sautet, Garigue, Camille Lelong, Trombetta, Van der Gucht et de Bailly, tous instrumentistes de premier ordre. Aussi Hummel, Beethoven, Mendelssohn, Hændel, ont-ils été interprétés tour à tour avec une rare perfection.

Madame Beguin-Salomon s'est fait bisser dans une transcription de Liszt, sur le quatuor de *Lucie de Lammermoor*, qu'elle a exécutée avec un sentiment exquis et une grande maëstria. Le chant était dignement représenté par le baryton Giraud, qui s'est fait justement applaudir dans diverses compositions de choix.

Nous sommes forcée de remettre aussi au mois suivant l'analyse de *Melka* et de *Rebecca*, deux ouvrages nouveaux de sérieuse valeur.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Devine un peu, ma petite Jeanne, d'où je t'écris ?

« La belle question ! répondras-tu. C'est bien difficile à imaginer, vraiment ! D'abord, tu m'écris de la petite ville que tu habites; de ta maison sise, comme disent les hommes de loi, dans ladite ville; de ta chambre, la pièce la plus gaie de cette maison; et sur ton bureau, l'un des meubles favoris de cette chambre.

— Quatre erreurs dans une seule réponse, Jeannette! Je ne veux pas t'en faire commettre davantage en stimulant de nouveau ta pénétration

et je te dirai, sans plus de préambule, que je t'écris... du fond d'un châtaignier. Tu lis bien, ma mignonne : du fond d'un châtaignier ! Ce géant végétal a deux cents ans peut-être... le temps, de ses dents aiguës, en a rongé la moëlle, le bois parfait, l'aubier, le liber même! la seule écorce rugueuse, sculptée par la nature, est encore debout comme une guérite vivante, comme une cellule d'ermite avec l'ogive béante qui lui sert d'ouverture ; des jets, magnifiques et vigoureux dans leur jeunesse, entés sur cette ruine, s'en élancent chargés de leurs fines aigrettes légèrement dorées qui produiront des fruits ; et la vie, en son efflorescence, jaillit à flots de cette mort apparente... Ne trouverais-tu point là d'étranges rapprochements à faire ?... Je les entrevois ; mais je ne te les indiquerai pas pour te laisser le plaisir de philosopher d'après tes propres inspirations. Une épaisse couche de détritus végétaux s'est amassée dans cette niche d'un nouveau genre; quelques garminées y poussent parmi les fougères ; un lierre sombre et luisant y a pris racine et une guirlande de chèvrefeuille, dont les baies commencent à rougir, festonne les bords de l'ogive, et grimpe à l'assaut des ramures où gazouillent les oiseaux. Un essaim d'abeilles se cache dans la voûte ligneuse, une fourmilière, au pied de l'arbre, étale sous mes regards son activité, sa discipline, son bon ordre pleins d'enseignements, et je laisse choir de mes mains un livre plein d'intérêt cependant, pour épeler le grand livre de la nature, plus intéressant que lui.

Au bas de la châtaigneraie, verdoyante cité dont j'occupe en ce moment le plus antique palais, le sol tapissé de mousses et de gazons plonge brusquement dans un frais torrent qui se contente de gazouiller aujourd'hui, mais entre sérieusement dans des colères bruyantes quand la fonte des neiges ou les pluies d'automne en élèvent le niveau ; de gigantesques ancholies roses, blanches et bleues, d'élégantes reines des près, des chrysanthèmes aux disques d'or, des eupatoires au suave parfum, cent autres plantes fleuries en émaillent les rives et s'y mirent dans l'eau. Sur l'autre bord, s'étendent à perte de vue de riantes prairies où paissent les troupeaux ; d'immenses *flaques* de blé mûr ondulant sous la brise comme une mer dorée; et la sombre masse d'une forêt de pins ; quelques groupes de rochers jettent leur note grise dans toute cette verdure ; les toits des villages la piquent de points rouges et les clochers y lancent, lorsque sonne l'Angélus, leurs poétiques volées comme un chant aérien.

» Quand mon regard s'est perdu dans ces lointains ensoleillés, quand il s'est empli de lumière et d'espace, il rebrousse chemin et je le ramène autour de moi... à quelques pas, deux petits pieds foulent à peine la mousse, en s'y posant ; une robe de toile rose semble voltiger entre les ramures basses comme les ailes d'un papillon ; une chevelure blonde, en délicatesse avec un chapeau de paille qui s'en sépare à tout moment, flotte au gré de son caprice ; et le rire perlé de ma fille éclate en fusées de cristal. Son frère se prête complaisamment aux jeux qu'elle imagine ; et la petite l'en récompense par une franche gaîté. Devant cette gaîté qui bat follement des mains, Jacques oublie l'égratignure qu'il vient de se faire en cueillant pour Louise cette branche fleurie, la chute où il a failli gagner une entorse en poursuivant à sa prière un lézard à la robe d'émeraude : il oublie bien d'autres inconvénients encore supportés pour l'amour d'elle avec une touchante sérénité. Je voudrais, du moins, que Louise s'en souvînt...

» Mon Pierre entend et voit ses enfants, il m'examine moi-même sans paraître occupé d'autre chose que de sa pêche d'écrevisses. Le traître ! fiez-vous donc aux grands et gros hommes qui tendent des balances de ficelle le long d'un cours d'eau !... Ce soir, il aura noté chaque mouvement de son fils, chaque inflexion de voix de sa fille et me les communiquera dans ces épanchements intimes que nous tâchons de rendre profitables à nos enfants.

Les chers petits ne soupçonnent pas maintenant cette surveillance. Louise jette un cri de joyeux étonnement : elle vient de découvrir dans un enchevêtrement de mousse et de gazon, une petite châtaigne de l'an dernier que les glaneurs n'ont pas trouvée et que les gelées de l'hiver n'ont pu atteindre dans son abri moelleux.

« Elle est luisante comme les grains du chapelet de père Ambroise ! remarque ma petite fille. Bien sûr elle sera très bonne encore. Si nous la mangions, Jacques ?

— Semons-la plutôt, Louise ; il en sortira un arbre ! un arbre grand... tiens, grand comme celui qui sert de cabane à maman.

Malgré l'étrangeté de l'assertion, Louise crut son frère parce qu'il ne ment jamais.

« Comment, fit-elle, nous mettrons en terre cette petite chose qui tiendrait dans la main de ma poupée Lili, et tout à coup...

— Oh ! tout à coup ! non, ma Louise.

Et patiemment, avec son bon sourire, il mit à la portée de sa sœur les notions de sylviculture qu'il possédait. Elle écoutait ébahie et s'exclamait à chaque instant.

« Vraiment, s'écriait-elle, c'est à n'y rien comprendre et cependant c'est vrai, puisque tu le dis. Et non seulement des fruits, des fleurs, des feuilles, des bourgeons, des branchages, un tronc énorme et tout cela rempli de... comment dis-tu? ah ! voilà : de canaux de sève, de vie ! mais encore des racines énormes, des racines aussi développées sous terre que les branches sur nos têtes ! Et tout cela dans cette petite coquille grosse comme rien du tout! Eh bien ! sais-tu ? cela me rappelle la citrouille de

Cendrillon qui renfermait tant et tant de choses! mais ton histoire est plus jolie! Et puis elle est vraie, n'est-ce pas? vraie pour de bon?

Jacques allait répondre quand Louise aperçut un papillon aux teintes variées voltigeant comme un lambeau d'arc-en-ciel :

« Attrapons-le! » dit-elle.

Ils le poursuivirent longtemps et ne purent l'atteindre; mais ils l'avaient parfois approché de si près que les ravissants détails de sa parure leur seraient familiers désormais.

« Quelle jolie petite bête! répétait ma fille. Certainement papa ne possède pas une aussi charmante fleur dans tout son jardin.

— La chenille qui a produit ce papillon est cependant assez laide, interrompit mon fils.

— La chenille qui... mais, mon Jacques, je ne te comprends pas. Je ne te comprends même pas du tout.

Cette fois encore le garçonnet fit à sa petite sœur une conférence d'histoire naturelle aussi intéressante que la première. Il prit la chose « ab avo » comme dirait un savant en us, et décrivit en peu de mots les diverses transformations des larves.

« Vrai? cela se passe comme cela? tout à fait comme cela? répétait la fillette. Peau d'Ane avait à peine autant de robes! mais Peau-d'Ane est un conte et cela ne m'amuse guère, parce que ce n'est pas vrai. Tandis que l'histoire des chry... chry... des chrysalides me plaît beaucoup. Oh! elle me plaît très! »

Louise venait de formuler sans y songer une critique des contes de fées, capable de faire réfléchir plus d'une mère. Je n'ai jamais permis que de semblables compositions égarassent l'imagination de mes enfants. Les aventures de Peau d'Ane et de Cendrillon ne leur étaient pas étrangères, cependant. Hélas! il n'est pas de surveillance, si vigilante soit-elle, qui puisse tout prévenir et tout éviter. Un livre oublié sur la table, dans une maison étrangère, une bonne pour les endormir, une petite amie pour les émerveiller, une autre maman elle-même leur avaient offert le fruit défendu.

« Et pourquoi défendre ce fruit-là? me dirastu, Jeanne? »

Pourquoi? parce qu'il est malsain, en dépit de ses apparences inoffensives. La plupart des contes de fées sont immoraux, on ne peut le nier. Et ne le fussent-ils pas, ils présenteraient un autre inconvénient : celui de fausser l'imagination et le jugement; celui d'introduire l'enfant dans un monde factice tellement plein de séductions que la réalité lui paraît ensuite aussi décolorée, aussi terne que sévère. Il aime le merveilleux, dit-on.. Eh bien! qu'on lui en serve! mais du bon! du vrai!.. Le merveilleux abonde autour de nous et sort des doigts de Dieu, ma chère Jeanne. Le merveilleux éclate dans le brin de mousse et le ciron, dans la germination du brin de blé et la composition d'une goutte d'eau, comme dans la splendeur des soleils et l'immensité des mondes.

Ce merveilleux-là excite les nobles curiosités, passionne les hautes intelligences, enfante les génies! il se met à la portée de tous les âges, de toutes les intelligences, de toutes les conditions. Il console, il fortifie; il éloigne des choses mesquines et rapproche des grandes; et d'échelons en échelons, par l'étude et l'admiration des œuvres divines, il conduit à leur auteur!

Voilà pourquoi, ma Jeanne, nous passons tant de jeudis dans les champs. C'est la plus fructueuse journée de la semaine. Avec de petites amies à la mode, des femmes en raccourci, Louise eût appris aujourd'hui peut-être quelle est la couleur en vogue et comment se nomme le costume en faveur. Sur le penchant de cette châtaigneraie, elle étudie la toilette des marguerites et les mœurs des insectes. Elle saura que tout est grand parce que tout sort des mains de Dieu, et la chère petite qui se détourne aujourd'hui de son chemin pour ne pas heurter du pied le scarabée qui passe, plus tard s'abstiendra du mot spirituel qui eût peiné une amie.

J'avais engagé à nous accompagner aujourd'hui deux jeunes filles dont je médite la conversion. Mademoiselle Paule a refusé : il fallait se lever trop matin. Mademoiselle Yvonne ne pouvait venir : sa couturière ne lui a point rapporté sa robe neuve.

Ah! Paule, si vous saviez ce qu'est un lever de soleil qui sème les diamants sur chaque brin d'herbe, les parfums dans l'atmosphère et la lumière partout; si vous saviez quelle suave prière s'exhale de toute la création au lever du jour et quelle émotion possède le cœur chrétien qui s'y associe, vous n'auriez point peur de vous lever matin pour assister à la fête. Mais vous ne le savez pas et vous préférez à cette fête les persiennes closes, les rideaux baissés, l'épaisse atmosphère d'une chambre fermée, et la transpiration amenée à vos tempes par le contact de l'oreiller. Est-ce donc pour cela que vous avez dix-huit ans? O jeunesse, jeunesse, que vous êtes vieille!... il ne vous manque plus qu'une tabatière et des rhumatismes. Quant à vous, mademoiselle Yvonne... Mais la plus frivole de mes lectrices, si tant est qu'il se trouve une lectriee frivole chez nous, celle-là même vous réfuterait facilement et vous condamnerait sans peine! C'est donc à elle que je vous livre. Pour moi, je vais aider mon mari à lever ses balances.

FLORENCE.

Les mots du Rectangle-Acrostiche du N° de Juin sont : *Roman*, *Avare*, *Priam*, *Hotte*, *Arles*, *Ennui*, *Lilas*.— Les premières lettres de ces mots donnent *Raphaël*, et les dernières lettres *Némésis*.

MOSAIQUE

Toutes les véritables vertus dérivent de la bonté, et si on voulait faire un jour l'arbre de la morale, comme il en existe un des sciences, c'est à ce devoir, à ce sentiment, dans son acceptation la plus étendue, que remonterait tout ce qui inspire de l'affection et de l'estime.

(*Mme de Staël.*)

Moment présent, petite éternité pour nous.

(*Fénelon.*)

—

Il existe chez la plupart des hommes un poète, mort jeune, à qui l'homme survit.

(*Sainte-Beuve.*)

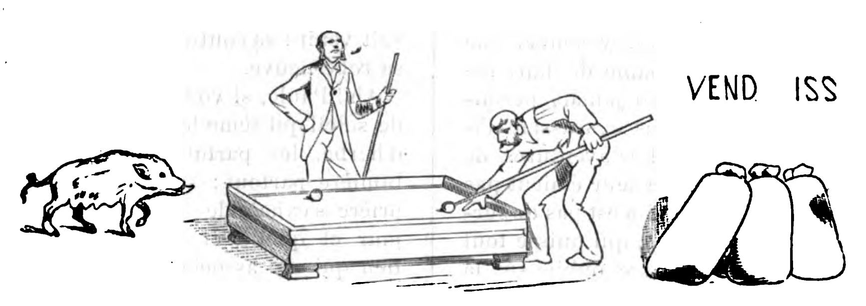
MOTS EN CARRÉ

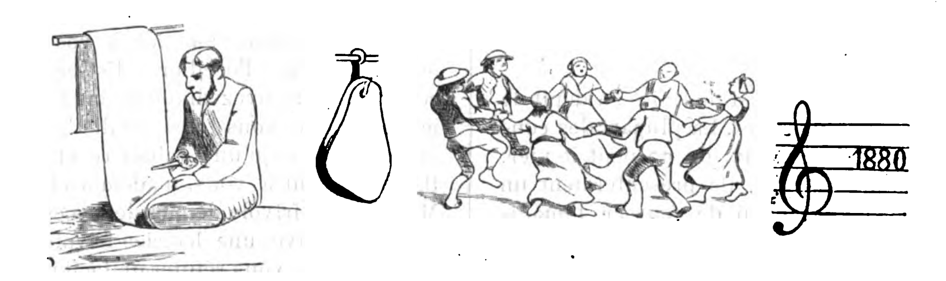
J'emporte dans mon vol l'âme et l'intelligence
Vers les sphères d'en haut jusques à l'idéal;
Et j'inspire l'esclave en sa triste indigence,

Comme le souverain sur son trône royal.
Mais la foule, souvent, m'ignore ou me dédaigne...
Et, refusant d'offrir l'encens à mon autel,
Le rude montagnard qui, sur les glaciers, règne,

Préfère à mes splendeurs le jeu parfois mortel
Où, calme, s'illustrait le vieux Guillaume Tell.

RÉBUS





Les mots en carré de Juin sont : *Juin, Urne, Inde, Néel.*

Explication du Rébus de Juin : *Simplifier sa vie est un grand art.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—2511 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64



1er Août 1881 Th. Dupuy & Fils 22 Rue des Petits Hôtels Paris 4323

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Toilettes des Magasins de Mme Tissier & Bourely (ancienne Mon. Cheuvreux-Aubertot) Bd. Poissonnière. 1_ Modes de Mlle. Tarot, avenue de l'Opéra. 5_ Parfums de la Mon. Guerlain. 15. r. de la Paix_ Teinturerie Européene. Mon. Perinaud. 26. Bd. Poissonnière.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

INSTRUMENTS A PERCUSSION

Bien que cela nous reporte déjà loin, vous n'avez peut-être pas tout à fait oublié, Mesdemoiselles, que nos derniers entretiens ont eu pour objet les instruments de musique. Je vous ai dit qu'il y en avait trois sortes ; les instruments à cordes, les instruments à vent et les instruments à percussion. Nous avons étudié les deux premiers, et il me reste, pour compléter l'étude, à vous entretenir des *Instruments à percussion*, ceux qu'on frappe pour leur faire produire des sons. Ces instruments s'appellent cloche, castagnettes, tambour, grelot, grosse caisse, tambourin, pavillon chinois, timbale, triangle, timbre, harmonica, cymbales, sistre, etc. Nous commencerons par celui que sa puissance, comme sonorité et comme volume, place naturellement au premier rang.

LA CLOCHE.

Sans parler des Chinois, qui ont connu tant de choses avant nous, même les cloches, on peut dire que la cloche, si elle n'a pas atteint tout d'abord les proportions volumineuses que nous lui voyons aujourd'hui, remonte à la plus haute antiquité. La cloche primitive et minuscule, c'est-à-dire la sonnette, date de très loin, puisque le grand-prêtre, d'après l'Exode, avait des sonnettes au bas de sa robe pour avertir le peuple de son entrée dans le sanctuaire. Chez les Athéniens, les prêtres de Proserpine et de Cybèle se servaient de la cloche dans leurs mystères; et, à Rome, les réponses des oracles étaient reçues au bruit des cloches, que l'on sonnait en l'honneur de la divinité qui était consultée.

Les cloches, devenues plus considérables par leur son et par leur poids, sont citées souvent dans les auteurs latins; mais on les voit destinées surtout à annoncer l'ouverture des marchés et des bains publics. C'est beaucoup plus tard que

Les cloches dans les airs de leurs voix argentines
Appelaient à grand bruit les chantres à matines.

La plus ancienne cloche de France est peut-être celle qui est conservée dans la cathédrale de Saint Pol de Léon (Finistère), sous le nom breton de *au Hyr Glass*, ou la Longue Verte, dénomination indiquant sa forme et sa couleur. On attribue à ses sons la vertu de rendre l'ouïe aux sourds et de préserver des maux de tête : elle date du onzième siècle; elle n'est pas coulée; elle a la forme d'une pyramide tronquée à angles arrondis. Cette cloche est munie d'une anse en bronze qui indique qu'elle était destinée à être sonnée à la main.

On peut fixer au douzième siècle l'époque où les cloches se répandirent dans toute la France. Alors commencèrent à s'élever sur nos églises, soit au centre de la croix, soit au milieu de la façade, soit à l'un des angles, ces clochers qui donnèrent un aspect nouveau aux temples chrétiens, et devinrent bientôt le type caractéristique de l'Eglise d'Occident.

Le clocher est un doigt qui nous montre le ciel.

La remarque a été faite par l'auteur du *Génie du Christianisme*; ce clocher, dans la plupart de nos églises, donne à nos hameaux et à nos villes un caractère moral que ne pouvaient avoir les cités antiques. Les yeux du voyageur viennent d'abord s'attacher sur cette flèche religieuse dont l'aspect réveille une foule de sentiments et de souvenirs : c'est la pyramide funèbre autour de laquelle dorment les aïeux; c'est le monument de joie où l'airain sacré annonce la vie du fidèle; c'est là que les chrétiens se prosternent au pied des autels, le faible pour prier le Dieu de force, le coupable pour implorer le Dieu de miséricorde, l'innocent pour chanter le Dieu de bonté. Un paysage parait-il nu, triste, désert, placez-y un clocher champêtre, à l'instant tout va s'animer : les douces idées de pasteur et de troupeau, d'asile pour le voyageur, d'aumône pour le pèlerin, d'hospitalité et de fraternité chrétienne, vont naître de toutes parts.

Etymologies.

Les noms latins de la cloche ou plutôt de la clochette, qui rend un bruit clair et argentin, étaient *tintinnabulum* et *tintinnus*, formés de *tinnire*, résonner. Nous voyons là l'origine des onomatopées *tinter*, *tintement*, *tintouin*, ainsi que de l'ancien mot *tentir* dont le composé *retentir* nous est resté; mais nous n'apercevons rien qui rappelle la cloche, et, par conséquent, ce n'est pas à la langue latine qu'il faut demander l'origine de notre mot.

Au VIIIe siècle, la cloche se nommait *clocca*, *clocha*; tel est le point de départ. Seulement, on s'est partagé sur la provenance de ce mot : on s'est demandé s'il était allé des langues romanes dans les langues germaniques et celtiques, ou si c'est le contraire qui avait eu lieu. Dans le premier cas, les uns le rattachaient au verbe *clocher*, boiter, à cause du balancement, du mouvement d'oscillation de la cloche; les autres, dans le second, le tiraient du verbe *kloppen*, battre, frapper. Mon goût très prononcé pour les origines imitatives me fait donner la préférence au verbe clocher : la cloche mise en branle rappelle très bien la claudication du boiteux.

En italien, la cloche se nomme *campana* : elle doit ce nom à la *Campanie*, soit à cause du perfectionnement introduit dans la fabrication des cloches à Nole, ville de la Campanie, soit parce que, au dire de Pline, l'airain de Campanie était très renommé. C'est de ce mot *campana*, usité en France au 4e siècle, que sont venus le *campanile*, petite tour ouverte et légère servant de clocher, *la campanule*, fleur en forme de clochette, et *la campane*, tenture de soie, d'argent filé, etc., ornée de petites cloches de même matière. — C'est ainsi que le latin *campus*, qui a si naturellement engendré *le camp*, *les champs*, *la campagne*, et les pays de plaine appelés *Champagne* et *Campanie*, se trouve à la racine de plusieurs mots qui n'éveillent d'autre idée que celle de cloche.

Il est curieux de constater ce qu'on ignore de mots et de choses lorsqu'on examine de près un objet et qu'on le prend par le menu; voici, pour en faire foi, les noms des diverses parties dont se compose une cloche : la *patte*, bord inférieur qui est mince; la *panse* ou la *pince*, partie la plus épaisse contre laquelle frappe le battant; les *saussures*, partie moyenne se rapprochant de la forme cylindrique; la *gorge* ou la *fourniture*, passage entre les saussures et la panse, le point où le métal s'épaissit et où la cloche commence à prendre un diamètre plus fort; le *vase* supérieur, partie supérieure de la cloche à peu près cylindrique, entre les saussures et le cerveau; le *cerveau*, calotte supérieure recevant l'anneau auquel le battant est suspendu; les *anses*, bras supérieurs au moyen desquels on suspend la cloche; et enfin, le *battant*, qui est de fer forgé, en forme de poire très allongée terminée par un appendice ou poids, destiné à lui donner de la volée.

On attribue à Paulin, évêque de Nole, l'idée première de se servir de clochettes pour annoncer aux fidèles les heures des offices; mais ce n'est qu'au commencement du septième siècle, sous le pape Sabinien, que les cloches furent en usage dans les églises. Avant cette époque, on convoquait les fidèles pour le service divin en frappant sur des planches spéciales appelées *planches sacrées*.

A partir du xe siècle, époque où les cloches se multiplièrent dans toutes les églises de la chrétienté, on peut dire que l'Italie est la véritable patrie des cloches. Elles y étaient tellement en honneur qu'on les faisait sonner jour et nuit. Le bavardage des cloches (*cicalata di campane*) devint proverbial; l'habitude et le mot se répandirent dans plusieurs de nos provinces; témoin ce dicton : « D'où viens-tu? — De Troyes. — Qu'y fait-on? — L'on y sonne. »

C'est de l'emploi des cloches, pour indiquer le moment de célébrer les offices ou de réciter certaines prières, que naquit l'usage de sonner les heures du haut des clochers. Ce fut Charles V qui, vers l'an 1370, régla cette nouvelle application des cloches concurremment avec l'emploi des horloges publiques et monumentales.

Le Tocsin.

Les cloches autrefois n'avaient pas aussi exclusivement qu'aujourd'hui un caractère religieux : tous les Hôtels-de-Ville avaient leur cloche, destinée « à sonner le couvre-feu au soir, le point du jour au matin » à célébrer les réjouissances publiques, à convoquer le peuple aux réunions, ou à annoncer la naissance d'un héritier du



trême. La possession du beffroi (1) et de la cloche était intimement liée à la possession des libertés municipales; aussi, lorsque les princes voulaient amoindrir ces libertés, ils privaient les habitants de leurs cloches. Les vainqueurs d'une place forte, lorsqu'ils avaient employé le canon, s'emparaient des cloches, ainsi que de tous les instruments de cuivre et de bronze, et il était rare que les vaincus ne fissent pas de grands sacrifices pour racheter leurs cloches.

En même temps qu'elles ont présidé aux fêtes populaires et aux exercices religieux, les cloches se sont mêlées aux agitations publiques, aux révoltes, à la guerre civile, et souvent elles ont sonné le tocsin, ce tintement pressé et redoublé qui ressemble si bien à des cris d'angoisse et qui jette l'effroi dans les âmes. « Qui de nous a perdu la mémoire de ces hurlements, de ces cris aigus, entrecoupés de silences, durant lesquels on distinguait de rares coups de fusil, quelque voix lamentable et solitaire, et surtout le bourdonnement de la cloche d'alarme ou le son de l'horloge qui frappait lentement l'heure écoulée. » Les cloches des églises ont sonné l'alarme aussi souvent que celles des beffrois : c'est au premier coup de vêpres que commença le massacre des Français à Palerme en 1282, et ce sont les cloches de Saint-Germain-l'Auxerrois qui donnèrent le signal du massacre des protestants dans la nuit du 24 août 1572 (2). Le glas funèbre de la cloche est inséparable, dans notre histoire, des *Vêpres siciliennes* et de la *Saint-Barthélemy*.

Ce passage de Henri Estienne nous apprend de quelle façon le mot *tocsin* s'est formé : « On dit *sonner le tocsin*; mais il vaut mieux escrire *toquesin*; et encore, si en ajoutant un *g*, on escrit *toquesing*, on approchera plus près de l'étymologie : car c'est un mot gascon composé de *toquer*, au lieu de ce que nous disons *toucher* ou *frapper*, et de *sing* (3) qui signifie cloche, et principalement une grosse cloche, comme volontiers en effroi on sonne la plus grosse. »

Les grosses Cloches.

Les cloches en Asie sont en très grand nombre, surtout en Chine, au Japon, et dans les contrées où s'est répandu le bouddhisme. On cite, comme particulièrement remarquable, celle de Pékin qui pèse 65,000 kilog. et celle de Canton qui a 22 mètres de circonférence à son ouverture. Mais l'Europe n'est pas restée en arrière, et la liste de nos principales cloches, par ordre de grosseur, vous donnera une idée de nos richesses à cet égard :

Anvers	8.000 kilog.
Rome	9.500 —
Malines	10.000 —
Bruges.	11.500 —
Cologne	12.500 —
Erfurt.	15.000 —
Paris.	16.000 —
Sens.	17.000 —
Vienne (Autriche)	20.000 —
Londres	21.500 —
Novgorod	31.000 —
Moscou	70.500 —

Ne soyez pas surprises, Mesdemoiselles, de voir la cloche russe damer le pion à ses sœurs en les laissant aussi loin derrière elle : les Moscovites ont la passion des cloches ; celle que je viens de vous citer a un battant de 2,000 kilog. et elle remplit la ville de Moscou tout entière de ses sons graves et puissants. Lorsqu'elle fut placée dans la cathédrale, en 1819, la foule se précipita sur M. Bogdanof, le directeur des travaux, lui baisant les joues, les mains, les genoux, et lui déchirant ses vêtements pour garder les morceaux en témoignage de reconnaissance.

Moscou, au reste, possède une autre cloche bien autrement extraordinaire par son volume ; c'est celle que l'on nomme *la reine des cloches* (*Tzar kolokol*); elle resta enfouie plus d'un siècle au milieu du Kremlin dans le fossé profond où elle avait été fondue en 1733; c'est seulement en 1836 qu'elle fut suspendue. Elle a 22 mètres de circonférence à sa base, 6 mètres 67 cent. de hauteur, et son poids est de 200,000.kilog. C'est une montagne de métal, objet des pieuses visites de tous les habitants. Elle pèse presque autant à elle seule que les douze autres cloches réunies citées plus haut.

Le poids considérable des cloches me remet en mémoire la légende des cloches de Saint Jacques de Compostelle. Vers la fin du xe siècle, un vainqueur maure, Almanzor, les aurait fait transporter à Cordoue sur les épaules des prisonniers chrétiens; et 260 ans plus tard, saint Ferdinand, par représailles, les aurait fait reporter à Saint Jacques de Compostelle sur les épaules des prisonniers musulmans. On s'est étonné que pendant la durée d'une si longue possession, les musulmans n'aient pas fondu ces cloches dont ils ne faisaient rien.

Le nom de *bourdon*, qui éveille en musique l'idée des notes basses, par analogie sans doute

---

(1) Exactement, le mot beffroi désigne l'ouvrage de charpente destiné à contenir et à permettre de faire mouvoir des cloches; mais prenant le contenant pour le contenu, on a donné le nom de beffroi aux tours renfermant les cloches de la ville ou de la commune.

(2) Le signal officiel de ce massacre fut donné, sur l'ordre de Catherine de Médicis, non par ces cloches, mais par le tocsin du Palais de Justice et la cloche de l'Hôtel de Ville, sonnant simultanément. Néanmoins, les conjurés prirent aussi pour signal le son de l'*Office de Matines*, qui se chantait tous les jours, à minuit, à Saint-Germain-l'Auxerrois. (Troche, *La Tour de l'Horloge du Palais de Justice*.)

(3) La cloche tirait ce nom au moyen-âge du latin *signum*, signe, parce qu'elle avait surtout pour office de donner le signal.

avec le bruit que produit le bourdonnement des abeilles et des bourdons, a été donné aux cloches les plus grosses, à cause de leurs sons graves et un peu confus.

Les Carillons.

Une sonnerie composée de plusieurs cloches accordées à différents tons et dirigées au moyen d'un clavier compose ce que l'on nomme un *carillon*, parce que les cloches, dans les premiers instruments de ce genre, étaient au nombre de quatre et formaient un *quadrille*. L'ancien verbe *quadrillonner* est devenu *carillonner*.

C'est surtout en Hollande, en Belgique et en Flandre qu'il faut chercher les carillons. Le premier établi en Flandre, à la fin du XVe siècle, est celui d'Alost; les plus célèbres sont ceux de Bruges, qui a coûté trois millions, et qui n'a pas moins de quarante-sept cloches; celui de l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam, qui coûta aussi des sommes énormes; celui d'Anvers, qui, dès 1540, réunissait soixante cloches; celui de Lieven qui en a quarante-cinq; celui de Cambrai qui, composé de dix cloches à l'origine (1558), doit à quatre perfectionnements successifs d'en avoir trente-sept aujourd'hui. En France, nous avions encore le carillon de Saint-Maclou, à Rouen, qui réunissait huit cloches parfaitement accordées ensemble, et qui, au premier coup des grands offices des fêtes solennelles, sonnait dans son entier l'hymne qui devait y être chantée; celui de Notre-Dame de Reims, composé d'une grosse cloche et de douze petites ; celui de Saint-Remi de la même ville, sur lequel le sonneur exécutait des airs en tintant deux cloches, tout en carillonnant avec cinq autres simultanément; celui enfin de la *Samaritaine* à Paris, qui, avant d'être détraqué, eut sa période de gloire. En Angleterre, les principaux carillons sont ceux de la cathédrale d'Exeter, qui se compose de dix grosses cloches, de Sainte-Marguerite à Leicester, de Sainte-Marie à Nottingham, de Saint-Sauveur et de Saint-Léonard à Londres.

Le carillon de Dunkerque, qui a laissé son nom à un air populaire, a dû sa réputation, au XVe siècle, au talent de son carillonneur : de toutes parts, on accourait pour entendre l'habile manière dont il jouait les airs les plus difficiles sur les cloches.

La plupart des carillons français sont des carillons mécaniques fonctionnant seuls, au moyen de gros cylindres armés de pointes, semblables aux cylindres des boîtes à musique : en roulant sur leurs axes, mus par la force motrice des rouages de l'horloge, ces cylindres soulèvent et laissent tomber de petits marteaux sur les cloches ou les timbres que le choc fait vibrer. Aussi les carillons donnent-ils toujours les mêmes airs tant que le pointage du cylindre n'est pas changé.

CHARLES ROZAN.

(*La suite au prochain Numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

DUCIS

Il était de la race de Corneille, race simple, croyante et forte, et quoique placé à un degré bien moindre, son génie tragique n'était pas sans grandeur, et la beauté de son caractère donna plus d'autorité à son talent, en imprimant à sa vie une modeste et véritable dignité.

Jean-François Ducis était né à Versailles, d'une mère française et d'un père savoisien : il se ressentait fortement de cette origine alpestre ; « je suis,disait-il,lion par mon père, et berger par ma mère, » et il resta, toute sa vie un homme aux mœurs simples, au cœur droit, exerçant et vénérant les vertus de famille; fidèle à la foi catholique et ne cessant jamais de la pratiquer, sans que la grande révolution et ses écarts, ni le théâtre et ses grelots, l'aient détourné de la prière et d'une fréquentation habituelle de la religion. Son âme habitait les sommets, et aucune clameur populaire, aucun son de flûte des enchanteurs ne l'en fit descendre. Il écrivait pour lui seul un journal intitulé : *Ma grande affaire*; ce journal renfermait ses examens de conscience, la discussion de ses craintes, de ses scrupules, tout ce qui touchait enfin à la grande *affaire* de son salut. Vous voyez que cet auteur dramatique ne ressemblait pas à ses confrères, ni aux contemporains de sa vie, ni aux auteurs modernes.

Il avait fait de bonnes études, et pendant assez longtemps il chercha sa voie : il fut secrétaire du maréchal de Belle-Isle puis commis au minis-



tère de la guerre; puis secrétaire du comte de Provence; le besoin d'écrire le tourmentait, et, en 1769, il avait alors trente-six ans, Ducis offrit au théâtre la tragédie d'*Hamlet*, qui fut vivement applaudie. Et pourtant, Ducis ne savait pas l'anglais; il s'était inspiré d'une traduction en prose de Shakespeare, et de la même façon, il traduisit *Roméo* et *Juliette*, le *Roi Lear*, *Macbeth*, *Jean-sans-Terre*, *Othello*; il imita de même Sophocle et Euripide, et il donna enfin une tragédie, *Abufar*, qui était tout-à-fait de sa création.

Quoique ces pièces ne fussent pas conformes au modèle original, quoiqu'elles n'aient pas reproduit, il s'en faut, la vigueur de pensée de Shakespeare, le coloris de ses tableaux, la grâce et la force de ses caractères, elles obtinrent cependant un brillant succès : elles offraient au public français un art nouveau, des sujets auxquels rien ne ressemblait sur la scène nationale, c'était enfin une révélation, à laquelle le talent extraordinaire de Talma prêta un charme incomparable. Madame de Staël, qui savait pourtant l'anglais, nous a retracé avec émotion le génie de Talma embrasant, en quelque sorte, le talent froid et mélancolique de Ducis. Il serait injuste néanmoins de méconnaître avec quel sentiment Ducis retraçait les mouvements élevés et graves de l'âme humaine; s'il n'a pas su faire parler *Roméo* et *Juliette*, ni *Hédelmone* (c'est le nom qu'il donne à la *Desdémone d'Othello*,) avec quelle noblesse et quelle vérité il interprète les sentiments paternels! Voyez la malédiction prophétique du père d'*Hédelmone*; il la lui adresse lorsqu'elle le quitte pour suivre le noir Othello :

Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.
(*à Othello*)
Tu m'as trompé, perfide. O ciel! dans ta vengeance
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence,
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité
Prête à la trahison l'air de la vérité,
Et, s'il la peut saisir, l'abusant par un songe
Prête à la vérité tous les traits du mensonge!
. . . .
Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abîme,
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime,
Et qu'alors tout-à-coup lui montrant son flambeau
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau!
Et toi qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare!
. . . .
Crois-moi, veille sur elle! une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Adieu.

Le dialogue entre Œdipe et Antigone sera toujours touchant et beau, quels que soient les défauts de la pièce dont il fait partie.

ŒDIPE.
Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père,
Ma fille, assez longtemps, j'ai gémi sur la terre,
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.
ANTIGONE.
Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.
ŒDIPE.
Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma [faiblesse.
ANTIGONE.
Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.
ŒDIPE.
Ma vie est un supplice, et, pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.
ANTIGONE.
Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?
ŒDIPE.
Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui, jusqu'à ce jour,
M'a montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.
ANTIGONE.
Mon sort! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère!
Hélas! c'est à mon bras que le vôtre eut recours;
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes,
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes;
Hélas! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalait mon courage.
Seule, au fond des déserts, j'ai marché sans effroi,
Croyant toujours avoir vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous demeurons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie! ah! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage
Vous suivre et vous aimer voilà mon héritage.
ŒDIPE.
Dieu! vous avez payé mes tourments, mes travaux
Ma joie en ce moment a passé tous les maux,..

Deux êtres infortunés vivant l'un pour l'autre ne liront jamais sans attendrissement les paroles d'Antigone. Ducis était le poëte des sentiments purs et vrais, et dans ce cercle d'horreurs dont les entoure la Tragédie, ils sont comme une gerbe de fleurs sur l'autel des Euménides.

Ducis disait de lui même : « J'ai dans mon clavecin des jeux de flûte et des coups de tonnerre. Ses jeux de flûte, ses pièces familières : *A mon petit logis*, *A mon petit caveau*, sont charmantes; citons-en une moins connue, mais qui mériterait de l'être.

A MON PETIT RUISSEAU

—

Ruisseau peu connu dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule
Comme toi, j'aime le désert.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords,
Déjà sous l'ombrage, il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau.

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,

Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Jadis, chez des Vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas! peu d'instants)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

Il a écrit en vers faciles son portrait :

. . . .

De père en fils, Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Souple, mais fier, pour lui ce monde étrange
Où l'attristait, ou n'offrait rien de beau,
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau;
Même lion, dans sa brusque colère,
Il secouait quelquefois sa crinière
Et tout-à-coup redevenait agneau.

. . . .

Rarement triste et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage;
Sage, il aima la sage liberté,
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge,
Pour des monts d'or, il n'eût point fait un pas,
Pour lui, détour, ruse, étaient lettre close,
De toute intrigue, il vécut ennemi.
Trop peu de temps, dans la plus douce chose
Il fut heureux : Thomas fut son ami.

Citons encore la fin des vers, *A mon petit Bois* :

Bois pur, où rien ne m'importune
Où des cours et de la fortune
J'ignore la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts,
Où je vis avec l'innocence
Le sommeil et la douce aisance
Et l'oubli de cet univers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraicheur sous tes couverts!

Tout le plaisir délicieux de la solitude respire dans ces vers : *O bienheureuse solitude! seule béatitude!* semble-t-il dire avec saint Bernard. Il vivait seul, en effet; il avait perdu ses parents, si tendrement aimés, ce père auquel il dédiait *Hamlet*, cette mère qui aimait le *Roi Lear*, il avait perdu ses deux femmes, toutes deux chéries, toutes deux pleurées, quoique l'une d'elles méritât moins que l'autre pleurs et amour; il avait perdu ses deux filles; il se consolait avec Dieu, avec des livres, avec des pensées toujours poétiques sous des cheveux blancs, mais comme il le disait lui-même : *Le bonheur n'est qu'un malheur plus ou moins consolé.* Il avait des amis. Thomas était le premier et le plus aimé, Bernardin de Saint-Pierre, connu tard, mais avec lequel il avait des affinités par le goût de la nature, Népomucène Lemercier, qui avait comme lui la veine tragique, le curé de Roquencourt, à qui il adressa une jolie épître, Legouvé, quelques autres encore; il leur écrivait, et c'est dans ces lettres que l'on rencontre la plus fidèle image de la belle âme de Ducis : il écrivait :

« Je suis auprès de mes consolateurs, de vieux » livres, une belle vue et de douces promenades. » J'ai soin de mes deux santés, je tâche de les » faire marcher ensemble et de n'avoir mal, ni à » l'âme ni au corps... Oui, mon ami, j'ai épousé » le désert, comme le Doge de Venise épousait la » mer Adriatique; j'ai jeté mon » anneau dans les » forêts.

» Je continue auprès de mon feu des lectures » douces et des heures paisibles qui vont à petits » pas comme mon pouls et mes affections inno- » centes et pastorales. Je lis la *Vie des Pères* » *du Désert*, j'habite avec saint Pacôme, fonda- » teur du monastère de Tabenne. En vérité, c'est » un charme de se transporter sur cette terre des » anges, on n'en voudrait plus sortir. »

Son logement était une espèce de Thébaïde où pourtant pénétraient ses amis. Le buste de Corneille, celui de Shakespeare ornaient son cabinet de travail; on y voyait encore un crucifix et un tableau mystérieux retourné contre le mur. Ce tableau lui rappelait la plus grande affliction de sa vie (la mort de sa première femme); ses amis qui avaient son secret, n'y portaient jamais les yeux. C'est dans ce lieu qu'il écrivait et méditait; c'est là qu'il recevait ses amis, le peintre David, Bitaubé, le vieux Lebrun, l'aimable Andrieux, le malheureux Marie-Joseph Chénier, Collin d'Harleville et Bernardin de Saint-Pierre. Cette société distinguée et charmante le consolait des tribulations qui ne lui furent pas épargnées dans son second mariage; il écrivait à Bernardin de Saint-Pierre ces mots qui révèlent son caractère et les ennuis domestiques, si amers parfois, qu'il rencontra durant la fin de sa carrière :

« Il m'est impossible de m'occuper d'affaires; » elles me répugnent, j'en ai l'horreur. Le mot » de devoir me fait frémir. Enfin, il y a dans mon » âme, naturellement douce, quelque chose d'in- » dompté qui brise avec fureur les chaînes misé- » rables de nos institutions humaines. Je sais » bien que ma femme ne peut concevoir mon » refus (de la place de Sénateur); mais elle est » femme; la richesse, les titres, les honneurs, » son intérêt personnel, tout cela agit sur elle, et » je ne m'étonne pas... Vous voyez, mon cher

» ami, que c'est dans moi-même, au fond de moi-» même, que je dois chercher le bonheur. »

Ce bonheur, il l'avait trouvé dans la femme objet de son premier choix et dans ses parents dont il ne pouvait parler sans émotion.

Il écrivait en parlant de son père :

« Il n'y a pas de jour que je ne pense à lui, et » quand je ne suis pas trop mécontent de moi-» même, il m'arrive quelquefois de lui dire: *Es-tu* » *content, mon père?* et il me semble alors qu'un » signe de sa tête vénérable me réponde et me » serve de prix.

» Je mourrais avec regret, écrivait-il à » Talma, si la mort m'enlevait avant d'avoir » rendu à la mémoire de mon père le témoignage » de ma tendresse et de ma reconnaissance. » Sa mère occupait la même place dans ses affections, il en parle de façon à remuer le cœur. Cette grande âme, si fidèle aux affections de la famille, était bien propre à l'amitié, Thomas, Bernardin, Andrieux trouvèrent en Ducis le plus constant et le plus sincère des amis. Les vertus de Ducis ajoutaient à la renommée de ses talents, et en 1815, le général de Bulow, qui commandait à Versailles, lui écrivait (les ennemis de la France se piquaient alors de courtoisie). « Si j'avais été » instruit plus tôt de votre séjour à Versailles, » j'aurais donné les ordres nécessaires pour écar-» ter de vous les désagréments et les peines que » la guerre entraîne trop avec elle. Je m'empres-» serai de faire tout ce qui dépendra de moi pour » vous prouver l'estime que nous faisons de vos » talents et le respect que nous avons pour vos » vertus. Si le monde littéraire connaît les uns, » les honnêtes gens chérissent les autres, soyez-» en sûr, Monsieur, et votre noble caractère vous » a fait encore plus d'amis que vos ouvrages ne » vous ont acquis d'admirateurs. »

Ducis mourut à Versailles, le 22 mai 1816 et fut enterré, comme l'avait ordonné son testament, « très simplement, à peu de frais, dans le cime-» tière de ma paroisse, le plus près possible de » ma chrétienne et tendre mère. »

Ducis avait succédé, à l'Académie française, à Voltaire. On sait que c'est pour lui qu'Andrieux avait écrit ce vers si connu :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

appréciation juste de l'homme et du poète.

M. B.

DILEXIT

PAR MADAME LA BARONNE MARTINEAU DES CHESNEZ

Ce volume, que nous n'avons pu finir sans attendrissement, est un des meilleurs romans qui aient paru depuis plusieurs années; il parle à l'âme, ce qu'on ne peut dire de beaucoup de livres modernes, même les bons et les pieux, tant la bonté, la tendresse sont étouffées en France par les idées modernes, le besoin de jouir et de posséder.

Ces idées-là sont bien loin du modeste héros de ce petit volume : *Dilexit, il a aimé*, toute son histoire est enfermée dans ce mot: *Dilexit*. Marcien est un pauvre domestique, qu'on n'a pas beaucoup aimé, dont on n'a pas deviné la valeur morale, mais qui, sans s'inquiéter du retour, a aimé profondément ses maîtres et les enfants de ses maîtres, devenus orphelins et pauvres. Il accomplit pour eux des prodiges de dévouement: il les nourrit, les élève, les maintient autant qu'il le peut, dans le rang où ils sont nés et, finalement, à force d'énergie, il parvient à leur faire restituer une fortune immense. Ces deux enfants, Richard et Annie, le chérissent, l'apprécient, mais combien faible est leur affection à côté de l'amour absolu de ce pauvre serviteur! Ils le quittent, ils voyagent, ils lui font une petite rente, sans se demander si elle suffira aux besoins de la vieillesse et de la maladie, et lorsqu'ils reviennent, beaux, grands, brillants, leur ami est moribond; il meurt en les aimant, heureux d'aimer : l'amour le plus pur, le plus désintéressé, a été l'aliment de sa vie : jamais il n'a paru s'apercevoir de l'oubli, de l'ingratitude de ceux qu'il a tant chéris; jamais un reproche, jamais un retour sur lui-même, jamais une comparaison entre la richesse qu'il a rendue à ces enfants et la détresse où ils l'ont laissé : cette âme sublime qui aime en Dieu, est satisfaite de son lot : *Dilexit*. A elle, peuvent s'appliquer les belles paroles de l'Imitation : « Il n'y a rien au » ciel de plus doux que l'amour; rien de plus » fort, de plus élevé, de plus agréable, de plus » rempli, ni de meilleur, parce que l'amour est » né de Dieu et qu'il ne peut trouver de repos » qu'en Dieu. »

Lisez ce petit livre, chères lectrices, il vous donnera une de ces salutaires émotions qu'on paierait cher dans certains moments arides de la vie; il élève vers Dieu et il fait aimer (1).

M. B.

LE ROMAN D'UN MÉDECIN DE CAMPAGNE

PAR M. MARYAN

Nous signalons à l'attention de nos lectrices un joli roman, dû à une plume connue et aimée, qui nous semble en voie de progrès continuels. Elle raconte l'histoire d'un brave médecin de village, laborieux, courageux, intelligent, qui s'est attaché de toutes les forces de son cœur à une jeune fille très distinguée et très pauvre. Il la voit malheureuse, isolée, et il lui offre sa main : elle accepte : mais de cruelles déceptions

(1) Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix, 2 fr. *franco*.



les attendent tous deux : elle ne peut s'accoutumer à cette vie humble, solitaire, sans plaisirs et sans éclat, et son mari ne peut s'accoutumer à la voir languir et souffrir. Nous ne vous dirons pas le dénouement; mais si vous lisez ce joli livre, vous en admirerez le style gracieux et vous en suivrez avec intérêt les péripéties (1).

M. B.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE

PAR JULES GIRARDIN

Nous recommandons aux écoliers qui vont en vacances ce gentil volume, composé d'historiettes, simples peut-être, un peu terre-à-terre, mais racontées avec un entrain spirituel et une élégante facilité. Les héros de ces récits sont presque toujours des enfants, des collégiens, dont les défauts et les qualités amènent un petit drame. Cela est *vécu*, comme on dit en langage moderne, et j'ajoute que ces pages sont en même temps très honnêtes et très morales. Nous les signalons aux mères de famille, souvent embarrassées lorsqu'il s'agit de choisir un livre pour un Maurice ou un André (1).

M. B.

(1) Un volume, chez Bray et Réteaux, rue Bonaparte, 82, Paris. — Prix, 2 fr.

(1) Librairie Hachette. — Prix, 1 fr. 50.



FAUSTINE

(SUITE)

XII

SEULS.

Fausta ne reparut plus, et lorsque Faustine, convalescente enfin, commença à reprendre la vie ordinaire, son mari, par des soins redoublés, constants, ingénieux, s'efforça de combler le vide et de faire oublier l'enfant tant aimée jadis, qu'il avait sournoisement chassée de cette maison qui avait dû être la sienne un jour. La faiblesse, la langueur d'esprit où se trouvait Faustine l'aida à réussir dans cette entreprise. La maladie avait ébranlé cette constitution vigoureuse, et les ressorts de l'âme même semblaient tout allanguis : elle se laissait vivre, elle goûtait le plaisir de la convalescence, ce plaisir doux et voilé comme un soleil d'automne, sans rien demander de plus : un beau jour, une lente promenade sous les grands arbres, la conversation et la présence de son mari lui suffisaient; elle ne parlait pas de Fausta, et l'on se gardait bien d'évoquer ce nom à ses oreilles. Pensait-elle à l'enfant fugitive, à ce pauvre être qui l'avait rattachée à la vie, et qu'elle avait tant aimée ?... peut-être. Cependant, les insinuations de Conrad et ses thèses sur les influences de race avaient produit leur effet sur son esprit : elles avaient dépoétisé Fausta, et, vu les dispositions habituelles de Faustine, qui perdait son auréole perdait ses droits à l'amour. Pourtant, un jour, elle se souvint : pour la première fois, elle avait pu aller jusqu'à la forêt, belle encore sous les frissons du vent d'octobre, et mêlant aux feuillages encore verts l'or et la pourpre des teintes automnales ; les buissons se couvraient de baies de corail, et les oiseaux voletaient du sorbier tout couvert de fruits au buisson où jadis l'églantine avait fleuri : Conrad donnait le bras à sa femme, elle le dirigea vers un coin ombragé qu'elle aimait beaucoup, et où, jadis, elle avait fait bâtir le rustique abri destiné aux jeux de Fausta. Il existait encore, mais il avait déjà l'aspect des demeures abandonnées : les araignées filaient leurs toiles devant la petite fenêtre, les feuilles mortes obstruaient le sentier, les jouets de l'enfant gisaient dans le gazon, mouillés par la rosée et les pluies, et, détail plus triste, le petit écureuil que l'enfant élevait était mort de faim, oublié dans sa logette. Faustine soupira profondément, et dit : — Quelle désolation ! elle animait tout ici.., et ce pauvre animal !... — Venez, ma chérie, ne restez pas ici... les souvenirs de cette petite malheureuse vous font du mal. Venez, retournons... je puis supporter bien des choses, mais non votre tristesse...

Le charme de la voix aimée agit comme de coutume, et le mélancolique souvenir de Fausta s'effaça comme une aquarelle touchée par un acide. Tout le passé s'effaçait ainsi, et Faustine se livra de plus en plus à la fascination que son mari exerçait sur elle : la faiblesse de sa santé. sa vie sédentaire et isolée la livraient tout entière à l'influence de Conrad. Elle ne voyait, n'entendait que lui ; le monde extérieur ne lui parvenait que par sa voix et par son intelligence, lorsque, confinée chez elle, couchée sur sa chaise longue, il lui lisait, sans jamais se fati-



guer, les journaux, les revues, les livres nouveaux. Elle n'avait gardé de sa vie et de ses occupations d'autrefois que la direction de sa fortune : Conrad n'y entendait rien, Conrad ne s'en souciait pas !

Comment se fit-il pourtant, qu'après trois années encore passées dans ce tête-à-tête, la fortune de Faustine se vit donnée, par un acte en bonne forme, un acte *entre-vifs*, à Conrad Wallays ? Par quelles habiles insinuations, par quelle mystérieuse sorcellerie, par quel enchantement de la voix et du regard s'était-il fait adjuger tant de biens, tout en laissant sa femme persuadée qu'il n'y attachait pas d'importance et que le bonheur de vivre à ses côtés suffisait à ses désirs ? Personne ne l'a su : Conrad n'a pas révélé ses machinations et Faustine n'a pas raconté quel pouvoir magnétique s'était étendu sur elle : elle était dans le cas des âmes trop aimantes, aimant en dehors de Dieu, et abandonnées sans restriction à l'idole qui, pour elles, remplace toute religion et tout amour.

Elle avait signé ces dispositions avec joie : tout acte de dévouement, tout sacrifice alimente la flamme de l'amour. Elle se reposait en paix, elle croyait avoir conquis et assuré l'avenir, car elle avait donné à cet homme pauvre, seul, sans amis, obligé de demander sa vie à un pénible labeur, elle lui avait donné la liberté, la tendresse, la fortune, tous les biens que l'on peut envier : le pauvre maître d'école serait possesseur de ce château dont ses aïeux regardaient peut-être avec crainte les hautes tours ; il avait les plus aimables loisirs, les jours les plus calmes, tout ce qu'il pouvait désirer, il le possédait, elle ne demandait, en retour de ses dons, qu'un peu d'affection, et elle ne l'obtiendrait pas ! Ah ! quatre ans d'une union heureuse la rassuraient contre cette crainte, et lorsqu'au dedans d'elle-même, une voix importune lui rappelait son âge et sa laideur, sa pauvre âme, devenue confiante, rappelait tant de traits d'attachement et de délicate tendresse... pourquoi donc Conrad changerait-il, alors que l'habitude, les souvenirs d'un commun bonheur avaient scellé leur lien et enlacé leurs cœurs par la chaîne indestructible des souvenirs?...

Conrad était parvenu à son but, tous ses efforts, toute sa volonté avaient tendu vers la possession de ces richesses : pour y arriver, il avait contraint ses goûts, réformé ses habitudes ; il avait joué une comédie de tendresse et de désintéressement ; il avait feint d'aimer cette femme dont il se riait intérieurement; il avait feint le mépris de l'argent, l'unique chose qu'il aimât ; il avait chassé de la maison une enfant innocente, et il avait opposé un front d'airain aux demandes et aux inquiétudes de Faustine; pendant quatre ans, il n'avait pas cessé de se vaincre et de triompher de ses inclinations les plus invétérées ; il n'avait pas quitté ce château, il n'avait pas quitté le côté de cette pauvre femme qui ne pouvait se passer de lui ; il avait joué au poète, à l'homme aimant, insouciant et ne voulant de la terre que les sentiments les plus éthérés, à la fin, sa primitive nature se révoltait, et ses instincts, peu délicats, peu vaporeux, encore moins poétiques, nageaient à la surface. Il avait de la race germanique (il croyait aux hérédités du sang), le besoin de l'excitation du cerveau produite par la bouteille ; il ne détestait pas la bière blonde, il estimait le vin du Rhin, couleur d'ambre, il aimait extrêmement les crus français, et même la fée aux yeux verts ne le laissait pas insensible ; la cave du château, formée par M. Malfroy, était abondante en richesses, et peu à peu, goutte à goutte, Conrad se laissa aller à des inclinations naturelles. Au dîner, au souper, il but un peu davantage, il se prit à faire un grog le soir et à faire précéder le repas d'un verre ou de plusieurs verres d'une liqueur excitante ; bref, il se risqua sur une pente qu'on ne descend que trop vite et au bas de laquelle est une abîme de misère et de dégradation.

Faustine fut extrêmement indulgente pour les premiers écarts, elle se payait de beaucoup d'illusions, elle se rappelait volontiers les grands hommes qui n'avaient pas méprisé le vin, les poètes qui avaient trouvé des inspirations au fond de la coupe, les orateurs qui mouillaient leurs lèvres d'une liqueur généreuse avant que de monter à la tribune, et aussi longtemps que Conrad sut demeurer dans les bornes, aussi longtemps, il trouva sa femme indulgente et bonne. Conrad pensait connaître à fond le caractère de Faustine, il la croyait (elle l'était en effet) avide d'affection, et faible jusqu'aux dernières limites, pour ceux qu'elle aimait et dont elle se croyait aimée ; il n'avait pas entrevu la fierté, l'humeur indépendante et sauvage qui se cachaient au fond de cette âme ; il n'avait pas prévu que, devant une offense ou un outrage, elle aurait déchiré son cœur plutôt que de céder. Et convaincu que sa puissance sur elle était à l'abri de toute atteinte, il se laissa aller à des passions qu'on n'épuise pas en les rassasiant.

Il est inutile (puisque nous ne faisons pas ici un récit *naturaliste*) de descendre avec Conrad tous les degrés par lesquels il arriva enfin au désordre absolu de la vie, à l'oblitération des facultés, au complet oubli de sa dignité et de ses propres intérêts. Faustine le vit d'abord avec stupeur, puis, avec horreur... quoi ! c'était là cet être chéri !

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé !

Cet homme chancelant, titubant, qu'un valet de chambre ramenait chez lui et couchait, cet homme aux propos grossiers, cet homme qui allait au cabaret avec les marchands de chevaux et les paysans, cet homme qui buvait en secret dans sa chambre, cet homme que sa présence ne pouvait

contenir, qui lui jetait de mauvais regards lorsqu'elle le suppliait de se modérer, cet homme était ce même Conrad, tant aimé, aimé avec tant de confiance et un si absolu dévouement! Comment, l'idéal était-il tombé dans la boue? Comment, en si peu de temps, en moins d'une année, cette cruelle métamorphose s'est-elle accomplie? Si Faustine avait interrogé le passé de son mari, elle y aurait trouvé la réponse à sa question: ces défauts existaient, déguisés; ils reparaissaient avec une nouvelle violence, sûr, qu'il se croyait, de l'impunité.

Faustine aima longtemps et excusa comme on le fait, lorsqu'on aime, mais peu à peu, devant des scènes journalières, le mépris se glissa dans son cœur et y tua l'affection. On le sait, l'affection ne résiste guère, en pareil cas, lorsqu'elle n'est pas appuyée sur le devoir et sur Dieu... Celle de Faustine succomba, et bientôt, elle n'eut plus de ménagements pour l'époux dégradé, qui la délaissait et l'outrageait. Les discussions, disons mieux, les disputes se succédèrent...

Elle l'attendait un soir, l'heure du repas était sonnée depuis longtemps, et Faustine éprouvait cette impatience nerveuse qui accompagne l'attente et qu'augmentent les déceptions. Ce n'était pas la première fois que Conrad la faisait attendre, depuis qu'il avait pris l'habitude de passer de longues heures au *Tourne-bride* du village, avec les passants, les maquignons, les officiers de cavalerie en remonte qui y venaient pour leurs affaires; seulement, ce jour-là la séance se prolongeait plus que de coutume. Huit heures, neuf heures sonnèrent à la tour du château, puis la demie avant dix heures.

« Servirai-je Madame? dit le domestique qui venait alimenter le feu.

— C'est inutile, répondit Faustine. Desservez, au contraire; je vais me coucher. »

Elle monta dans sa chambre, elle congédia sa femme de chambre qui l'attendait, et s'assit près de la cheminée. Elle resta ainsi, pensive, pendant bien longtemps, et sous le calme extérieur, une colère violente s'agitait dans son âme... jamais il n'avait à ce point manqué aux convenances, aux égards qu'il lui devait, jamais il ne l'avait offensée devant ses domestiques, qui, sans doute, à l'office, riaient des tristesses de *Madame* et comparaient la longue lune de miel à la lune de fiel et d'absinthe qui luisait maintenant. Sa colère intérieure montait comme les flots, et arriva à son paroxisme lorsqu'elle distingua, dans la longue galerie qui menait à la chambre conjugale, un pas lourd et hésitant. Il entra... Oh! comme le désordre, le péché, le mal intérieur de l'âme avaient tracé leurs stigmates sur ce visage, dans ces yeux fatigués et rougis, dans cette attitude vile qu'il s'efforçait de rendre ferme.

« Je suis en retard, balbutia-t-il, mais une fois n'est pas coutume: j'ai rencontré le major des lanciers, et je...

— Eh qu'importe ce qui vous a retenu! s'écria Faustine avec un emportement qu'elle ne pouvait dominer; ce qui importe à mes yeux, ce sont vos détestables habitudes, qui vous ramènent chez moi, à cette heure, et dans l'état où vous êtes!

— Vous n'êtes pas aimable! dit-il en s'efforçant de rire. Autrefois, vous trouviez bien tout ce que je faisais.

— Autrefois! dit-elle, vous osez *maintenant* parler d'*autrefois*.!

— Pourquoi pas! ne sommes-nous pas toujours les mêmes, mari et femme! je suis un peu moins assidu à vos genoux, voilà tout... je me distrais un peu, je bois un peu, votre cher Alfred de Musset en fait bien d'autres!.. vous comprenez? ce rôle d'amoroso devenait fatigant à la fin...

Il débitait ces paroles d'une voix pâteuse et lourde, qui achevait d'agiter tous les nerfs de Faustine; elle lui saisit le bras et dit:

— Vous devez vous corriger! Je ne puis pas endurer plus longtemps la vie qui m'est faite!

— La poule ne doit pas chanter devant le coq: je suis maître ici, et je vous le ferai bien voir!

— Vous me le ferez voir! misérable! mendiant rassasié à ma table! serpent réchauffé à mon feu! »

L'emportement de Faustine excita chez son mari une véritable fureur.

« Ah! je suis un misérable! et vous, qu'êtes-vous! une vieille folle que j'ai trop ménagée! Taisez-vous, ou!...

— Je ne me tairai pas, vous me faites trop souffrir!

— C'est comme ça!

Un soufflet retentit... Faustine se recula. Conrad lui-même semblait atterré. Sous l'injure, elle avait repris son sang-froid, et une résolution inexorable se lisait sur ses traits:

« Tout est fini entre nous, dit-elle, rien ne me rapprochera jamais de vous. Je vous ennuie, je pense que vous vous déplaisez ici, eh bien! séparons-nous à jamais. Par notre contrat de mariage, je vous ai assigné une rente de 12,000 fr. Je vous en donnerai trente, mais vous partirez demain... demain... je ne vous reverrai plus.

Conrad était dégrisé, comme s'il eût reçu le soufflet au lieu de l'avoir donné; il calcula rapidement la somme de plaisir que représentaient trente mille francs par an, il songea que ces trente mille francs n'annulaient pas la donation entre-vifs, et il dit d'un ton résolu:

« Quand on ne peut plus s'entendre, il vaut mieux se quitter. J'accepte et je partirai demain. »

XIII

LE VEUVAGE.

Faustine avait brisé d'une main résolue ce lien qui, pendant plusieurs années, lui avait été mille fois plus cher que la vie même : elle s'était penchée sur l'abîme et elle avait entrevu l'âme à laquelle elle s'était abandonnée avec une si aveugle confiance : elle avait vu l'égoïsme, les calculs avides, les caresses intéressées, les vices grossiers, et elle n'avait eu qu'un seul désir, celui d'éloigner à jamais d'elle l'homme qui l'avait trompée. Elle avait payé son départ, et ce départ s'était effectué.

Elle resta seule, et dans les premières semaines, elle fut comme l'esclave dont les chaînes sont tombées, elle n'éprouvait rien qu'un sentiment de sauvage indépendance, qui suffisait à son bonheur : elle était donc libre ! elle était seule ! elle ne devait plus s'inquiéter des démarches d'un autre, épier son retour, craindre son entrée, craindre les commentaires des valets ! elle ne redouterait plus les mauvaises paroles, la désillusion moqueuse jetée sur le passé... tout était fini, tout était éclairci, tout avait disparu, le passé et ses charmes, le présent et ses amères douleurs, elle était de nouveau seule, mais libre ! en possession d'elle-même ! On ne sait par quel miracle d'équilibre, sa santé se rétablit, son esprit ferme et net reprit ses assises, il semblait qu'elle se réveillait d'un mauvais songe, et redevenait elle-même, la fière Faustine Melfrey.

Elle remit en ordre sa maison, elle reprit ses lectures, ses occupations d'autrefois, elle changea ses domestiques, et elle parut oublier que, pendant six ans, elle avait vécu sous le joug du mariage et que ce joug, elle l'avait baisé et adoré. Elle se reprit à écrire son Journal, qu'elle avait abandonné pendant les heures mauvaises de son union : les pages du cher et silencieux confident de sa vie passée eussent été souillées par le récit de ces scènes cruelles et triviales à la fois, qui avaient abouti à la rupture, qu'elle nommait maintenant une délivrance. Elle écrivait :

« Mon pauvre père avait bien raison, lorsqu'il me disait à sa dernière heure :

« Ne te marie pas ! »

N'eût-il pas mieux valu demeurer dans ma solitude, que de goûter ces joies enivrantes, auxquelles a succédé un si amer dégoût et qui ont abouti à un isolement définitif, éternel ? J'ai été heureuse, je me suis crue aimée... hélas ! ce qui a suivi l'acte entre-vifs m'a vite enlevé ma croyance...

« Je crois que pour le mariage, il faut moins de sensibilité et plus de savoir-faire que je n'en avais. Je ne puis pas dire comme Valentine de Milan : plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ! tout m'est, tout me frappe, m'afflige, me consterne, et je n'ai pas le talent, si nécessaire ! de voiler mes impressions. Elles éclatent, et celui qui m'offense se trouve offensé à son tour. Peut-être, plus prudente, plus calme, aurais-je pu éviter la grande catastrophe... mais non ! quelle prudence, quel calme auraient résisté aux découvertes que j'ai faites et qui ont frappé mortellement dans mon âme l'amour, la confiance, bonheur !

« Que n'ai-je pas lu dans cette âme que je croyais unie à la mienne par un nœud indestructible ! quelle cupidité ! quel froid égoïsme ! que de dissimulation ! quels vices odieux et que de trahisons envers moi, qui m'étais fiée si aveuglément à sa foi ! Dans l'ivresse, j'ai vu au fond de ce cœur corrompu et endurci, et j'aurais peut-être supporté, pardonné le dernier outrage, si je n'avais acquis cette triste science... je ne regrette pas ce que j'ai fait, ni même ce que j'ai appris.

« Je reprends ma vie d'autrefois, quoique mes forces d'autrefois ne soient pas revenues. Je me promène beaucoup dans le parc, je ne hante plus la forêt, je lis, je dessine, je m'occupe des soins de ma fortune, un peu négligés... Cette fortune, qui s'est accrue depuis la mort de mon père, à qui donc ira-t-elle ? Fausta, Conrad en ont été tour à tour les destinataires... L'enfant a fui, l'époux a démérité... que faire de cet argent qui m'a donné si peu de joie... à qui le laisser ?... Je réfléchirai...

« J'écris ceci à ma table de jadis, sous le portrait du prieur... il me regarde comme autrefois de ses yeux scrutateurs et doux... Conrad n'aimait pas ce portrait... il avait raison... C'est le seul rival qu'il ait eu...

« Un souvenir est encore un rival...

Oh ! que tout cela est loin de moi ! que les peines de ma jeunesse se perdent dans le lointain, et que ces nobles chagrins ont été remplacés par des peines affreuses et inavouables, mortelles à la dignité, à l'affection, à tout ce qui est cher et précieux au cœur...

« ..... J'ai passé quelque temps sans écrire ; je me sens souffrante, je me sens vieillir. Voilà une année que je vis de nouveau seule... je ne saurais regretter le parti que j'ai pris, ni la liberté que je me suis assurée à prix d'argent, pourtant, cet isolement éternel me pèse. Pourquoi ne possédé-je pas les biens communs à tous, des frères, des sœurs, une famille ? Pourquoi, lorsque je me mariai, n'ai-je pas pu rencontrer un homme droit, une nature aimante ? Pourquoi n'ai-je pas d'enfant ?.. Toutes les peines de ma jeunesse reviennent, accrues par une fatale expérience de la vie... Je pense souvent à Fausta... Où est-elle ? dans quel abîme de misère, de corruption peut-être, est-elle descendue ? Je n'oserais la reprendre, et pourtant je sens dans mon âme un

immense compassion pour l'oiseau voyageur qui a bu dans ma coupe et dormi sous mon toit. Je m'informerais bien d'elle, mais j'éprouve une invincible répugance à mêler la justice et la police dans mes affaires personnelles. Et comment faire autrement?

» ..... Le souvenir de Fausta me poursuit... je rêve d'elle, le jour, je la vois devant moi, comme une apparition, et il semble qu'elle m'appelle; c'est comme une hallucination. Où est-elle ? dans quelle partie de l'Europe? Avec quelle horde de jongleurs, de danseurs, de marchands d'orviétan? A quels dangers n'est-elle pas exposée? O ma pauvre enfant! ma pauvre belle, pourquoi m'as-tu fuie, moi qui t'aimais! Tu étais jalouse, mais jamais, sache-le bien, tu n'as été éloignée de mon cœur. Toujours je t'ai aimée, j'arrangeais ton avenir, et lui-même... il paraissait t'aimer, mais sans doute j'ai été trompée en cela comme en toute chose. Il savait si bien feindre, et, pauvre dupe, j'avais en lui une foi si absolue !...

» Voilà près de deux ans qu'il s'est éloigné; jamais il n'a donné de ses nouvelles; je sais qu'il vit parce qu'il touche ses rentes... et jadis, nous ne nous quittions pas! Quelle chose étrange d'avoir versé le plus intime de son cœur et de ses sentiments dans le cœur d'un autre, de lui avoir tout dit, craintes, doutes, faiblesses, de l'avoir adoré à genoux.,. et puis, de penser à lui sans émotion, avec une indifférence voisine de la haine... Les chrétiens qui croient en leur Dieu, beauté immortelle, amour céleste, sont bien heureux! Ne croit pas qui veut. Je n'avais pas de foi, et la conversation de Conrad n'était pas faite pour m'en donner. Au nom de la science, il ne croyait à rien... Hélas! il n'aimait rien.

» 24 *décembre.* — Il n'est plus!... Conrad n'est plus! J'ai reçu hier un télégramme qui m'était adressé par un hôtelier de Paris; je le transcris ici :

« M. Conrad Waillys, mort subitement cette nuit. Trouvé son adresse dans son portefeuille. Attends ordres pour funérailles. »

» Ses funérailles! quoi! cette vie active, débordante est finie! subitement arrêtée!... J'ai eu des larmes pour lui, qui m'en a tant fait répandre. S'il avait voulu !

» Tout est fini, tout est réglé. Je suis en correspondance avec cet hôtelier, personne ne peut me remplacer pour ces tristes soins, je suis seule. J'ai demandé des funérailles convenables, une concession et une pierre tombale dans le cimetière, et j'ai fait informer quelques arrière-cousins de Conrad qu'ils pouvaient se partager ses dépouilles... j'ai appris avec douleur que cette mort subite avait eu pour cause des excès... malheureux Conrad : nous pouvions être si heureux! et le voilà disparu à toujours ! et il ne me laisse qu'un souvenir humiliant et déchirant.

» Dans mes nuits sans sommeil, je suis poursuivie par le regret de n'avoir pas su mieux souffrir. Si, plus patiente, plus endurante, je ne l'avais pas chassé de ma maison, il vivrait... peut être se serait-il corrigé... Ces pensées sont insupportables ! Oh! quel besoin de pardon et de paix je ressens dans ma misérable âme! qui me les apportera? Nul n'a le pouvoir de guérir une plaie aussi profonde...

« Je me déplais à La Sermoys, ces murs, ces jardins, ces arbres ne me rappellent qu'ennuis, chagrins, espoirs trompés, bonheurs illusoires; je veux les quitter, je retournerai à Liège, dans la maison où mon père et ma mère sont morts. Je veux régler nos affaires... je sens que la mort me presse... depuis cette nouvelle du 24 décembre, je suis malade, je n'attends plus de longs jours ici-bas. Tant mieux! bientôt ce jour sombre sera fini, et l'éternel silence, l'éternel repos auront commencé.

« Je quitte demain La Sermoys pour aller trouver le lieu de ma naissance et de mon dernier repos. Adieu! maison que j'ai tant aimée! adieu! beaux ombrages! adieu, ce parc et cette forêt où Fausta a joué, où elle s'est sentie heureuse, où Conrad m'a dit de douces paroles, où j'ai eu tant de foi et de tendresse! Adieu, souvenirs de ma vie... je ne vous retrouverai plus... jamais je ne reverrai la Sermoys... adieu encore.

M. Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

SUR LA PISTE

(SUITE ET FIN)

Et plus la voix se faisait entendre, plus elle en retrouvait dans sa mémoire l'accent jadis familier...

Une manœuvre habile à travers les cartons, les ballots et les comptoirs la mit bientôt en face de l'acheteuse.

Deux cris d'étonnement partirent à la fois ;

« Mademoiselle Joubert !



— Madame d'Espagne!

— Quelle heureuse rencontre! comment êtes-vous ici? Quelle charmante surprise! que faites-vous donc au Puy?

— J'y demeure depuis quelques semaines sans avoir eu le temps de vous en faire part; mais je n'y aurais pas manqué au premier jour: je me souviens trop de votre accueil parfait lors de notre exil dans votre petite ville où nous tenons à ne pas nous laisser oublier! Ah! la vie des fonctionnaires et de leurs femmes, quelle torture incessante! C'est le mouvement perpétuel, le brisement chaque jour répété des meilleures relations, des plus chaudes amitiés! Quand donc mon mari prendra-t-il enfin sa retraite? »

Mais M. d'Espagne était jeune encore; et, quoi qu'elle en dit, sa femme appréciait trop les avantages d'une position qui rapportait honneurs et profits, pour en désirer l'abandon.

« Nous parlerons à loisir de toutes ces choses, ajouta-t-elle, car je suis trop heureuse de vous retrouver pour que vous m'échappiez facilement. »

Elle donna encore quelques ordres aux commis empressés et se tournant de nouveau vers mademoiselle Joubert:

« Vous m'excuserez, n'est-ce pas? c'est urgent. Le vicomte de Matignac amène à sa famille une jeune Grecque à millions qu'il vient d'épouser; c'est demain la fête de bien-venue et j'ai pensé qu'il serait de bon goût d'y arborer une toilette locale; il faut bien faire un peu de popularité. Que pensez-vous de ces dentelles? »

Le soir même, en dépit de leurs protestations, la tante et le neveu étaient installés chez madame d'Espagne, et le lendemain ils l'accompagnaient au bal dont les préparatifs faisaient rumeur depuis quelques jours.

Mademoiselle Joubert, cependant, se sentait encore la tête endolorie et quelques frissons lui parcouraient l'épiderme; mais elle s'était dit:

« Après tout, il n'est pas sûr que Jenny nous plaise... et que nous lui plaisions... Multiplier les bonnes chances de Gontran, chercher, voir, étudier, comparer, c'est mon devoir, il me semble. »

Ce devoir était simplifié ce soir-là, car il ne se trouvait à la fête qu'un petit nombre de jeunes filles. Fidèle à son système d'élimination, mademoiselle Joubert, renseignée par son ancienne amie, eut bientôt fait le vide autour du seul objectif qui lui parût digne de Gontran: la fille de la maison. Et quand elle l'eût isolée ainsi de toutes compétitions inférieures, elle put l'admirer à son aise sans comparaisons ni distractions.

Et vraiment Marie de Matignac justifiait cet enthousiasme.

Elle n'était ni perchée sur ces talons-échasses qui sont à la fois une disgrâce et un danger, ni comprimée comme une momie par ces bandelettes invisibles qui, collant les vêtements au corps, en accentuent les formes avec indécence et enlèvent à ses mouvements toute souplesse et toute liberté. Un couturier en vogue eût tonné devant ce mépris des dernières lois promulguées; mais un artiste, un poète eussent applaudi à cette fière indépendance de la grâce et du goût. Avec ses cheveux châtains sans fleurs ni pompons, avec sa robe blanche aux plis moëlleux dont les lignes sculpturales n'étaient gâtées par aucun plissé, par aucun bouillon, par aucun froufrou, mademoiselle de Matignac semblait l'idéal. La réalité, autour d'elle, portait de fausses boucles et ne pouvait pas s'asseoir.

Elle était là bien dans son cadre cette jeune patricienne aux yeux profonds; le vieil hôtel, imprégné de grands souvenirs avait vu naître, vivre et mourir les nombreuses générations dont elle résumait les vertus; les portraits d'aïeux la suivaient d'un œil fixe comme si une protection fût descendue de leurs cadres pour flotter autour d'elle; et ses valets grisonnants étaient les petits-fils de ceux qui servaient autrefois ses ancêtres. Sur cet imposant repoussoir du passé, le présent faisait un cortége sympathique à la descendante des preux: instinctivement les jeunes hommes baissaient le regard en lui parlant et ses compagnes mêlaient, à leur insu peut-être, un sérieux respect aux affectueuses familiarités qu'elle provoquait elle-même.

Evidemment un grand cœur et un grand caractère pouvaient seuls placer si haut cet enfant dans l'opinion publique.

« Gontran subit le charme, pensait mademoiselle Joubert; tantôt rêveur et langoureux, tantôt scintillant et enjoué, il me semble troublé comme je ne l'ai jamais vu... après tout, si cette jeune fille est moins riche que Jenny, je la sais de plus ancienne race... et puis Jenny apprend de sa famille à gaspiller l'argent et mademoiselle de Matignac fait preuve d'une simplicité rassurante pour un mari... Il faudra voir... il faudra voir. »

Les échos de la fête devaient se prolonger le lendemain au château de Matignac, non loin du Puy. Les invités de la veille s'y retrouvèrent, et si l'hôtel avec ses riches lambris, la foule avec son attitude respectueuse avaient paru un cadre de choix pour la beauté de Marie, ce vieux château plus imposant que luxueux, flanqué de tours carrées, ces arbres plusieurs fois séculaires du parc entrelaçant leurs ramures en arches majestueuses, cet horizon sévère et cette silencieuse nature s'harmonisaient merveilleusement avec le sourire calme de la jeune fille, son regard pénétrant et sa simplicité pleine de grandeur. Elle était partout chez elle et bien partout comme si, recevant une partie de sa grâce des lieux qu'elle habitait, elle leur eût communiqué aussi quelque chose d'elle-même.

Le nouveau marié faisait les honneurs de cette terre seigneuriale à sa jeune femme; le vieux comte de Matignac parlait chasse et combats avec ses contemporains; la comtesse s'occupait activement du bien-être de chacun, et sa fille Marie réservait ses plus délicates attentions pour les invités que leur âge, l'humilité relative de leur position ou leurs disgrâces personnelles reléguaient un peu à l'écart.

Mademoiselle Joubert lui sembla mériter une attention spéciale en sa qualité d'étrangère, qui l'isolait naturellement. La voyageuse, d'ailleurs, en dépit de son courage, n'avait pas recouvré ses forces et les ravages de la maladie demeuraient assez empreints sur son visage, pour que la jeune fille s'en aperçût. Elle l'entourait donc de soins empressés, d'ingénieuses prévenances, et la tante Eglantine s'y méprenant, pensait :

« Gontran lui plaît, évidemment! cela ne m'étonne pas... il est digne d'elle comme elle me paraît digne de lui... Ah! ma foi, si Jenny paraît trop tard à l'horizon, tant pis pour elle après tout! »

Un déjeûner prolongé fatigua visiblement la vieille demoiselle que Marie de Matignac emmena dans sa chambre pour l'y faire reposer.

Mademoiselle Joubert y passa une heure délicieuse, attirée de plus en plus par cette nature supérieure qui se révélait sans voiles dans l'intimité du tête à tête.

« Oh! songeait-elle, Jenny avec ses talents masculins, sa brillante éducation à la mode supporterait-elle la comparaison?.. Je commence à le croire, la Providence ne m'a pas conduite ici sans des intentions particulières... »

Quand la tante charmée se trouvant un peu mieux voulut rendre sa suave compagne à ses devoirs d'hospitalité générale, le salon était vide; en revanche, la salle de billard retentissait du bruit des queues sur les billes accompagnant les éclats de rire; et du fumoir s'échappait un nuage empesté contractant les sourcils du vieux comte, ami de l'ancienne étiquette.

Les femmes et quelques jeunes gens, pour lesquels le billard était sans charmes et le tabac sans attraits, s'éparpillaient au dehors; les uns se vouaient au jeu de croket, les autres escaladaient à cheval un sommet voisin, d'autres encore visitaient les écuries, car le vicomte faisait courir, elles renfermaient des trotteurs célèbres et des sujets connus.

Aucune de ces distractions fatigantes ne se trouvant à la portée d'Eglantine, mademoiselle de Matignac lui proposa une promenade en bateau.

Un limpide cours d'eau traversait le parc et s'y attardant par mille gracieux méandres, il le quittait ensuite comme à regret pour baigner à leur tour d'ombreux vallons et de fraîches oasis. Une nacelle amarrée au rivage se balançait au clapotis de ses ondes courtes.

Mademoiselle de Matignac appela un jardinier, capitaine sans équipage du fragile esquif.

Ce marin d'eau douce qui s'éloignait n'entendit pas et disparut.

« Je vais le poursuivre et l'amener bon gré mal gré, dit la jeune fille, à moins que vous ne teniez pas...

— Oh! pas le moins du monde... l'eau m'a toujours fait une affreuse peur et...

— En ce cas, ma tante, interrompit Gontran qui surgissait à propos comme un personnage de comédie, je ne me proposerai pas comme nautonier. »

Mais mademoiselle Joubert se ravisant pensait en style dramatique : « C'est le ciel qui l'envoie... merci, mon Dieu! »

« C'est-à-dire, rectifia-t-elle, j'ai peur de l'eau quand... quand elle est trouble ou quand il tonne et surtout quand le batelier m'est inconnu, mais avec toi, mon cher Neptune, je me sens brave comme Amphitrite, car tu as fourni tes preuves nautiques! Vous jugerez de son talent à manier la rame et l'aviron, Mademoiselle. »

Marie hésitait un peu...

« Je ne sais pourquoi, reprit avec astuce la courageuse tante, mais cette rivière m'appelle, m'attire, me fascine irrésistiblement!... heureux les glaïeuls qu'elle arrose, les cailloux qu'elle polit, les poissons qui l'habitent! »

La jeune fille était vaincue. Elle offrit son aide à mademoiselle Joubert pour l'embarquement et toutes deux s'installèrent pendant que Gontran démarrait.

Il manœuvrait sans efforts et se jouait des difficultés comme un habitué des eaux... c'était la force et la grâce à la fois! et la plus coquette préméditation ne l'eût pas mieux présenté. Ah! si sa pauvre mère eût pu le voir alors!...

Mais à sa place, une autre tendresse l'enveloppait... et la tante Joubert en extase se disait :

« Il est irrésistible ce garçon! et quand il le voudra il pourra dire comme César : « Veni, vidi, vici! » C'est Euphrasie qui m'a appris cela. »

Le batelet rasait l'eau comme une hirondelle et filait rapidement; déjà même il quittait le parc et s'avançait à travers les flaques d'ombre et de lumière dessinées sur les petites vagues par les coteaux voisins et par leurs échancrures. Les aulnes, les saules, les frênes marquaient le cours de la rivière mêlés aux essences forestières qui cherchent la fraîcheur; les plantes aquatiques tressaient à leurs pieds une guirlande fleurie et sur un sable d'or des essaims de petits poissons projetaient leurs silhouettes agiles et mouvementées.

Gontran, appuyé sur l'aviron souvent inactif, laissait, par instants, la barque suivre le fil de l'eau; son regard humide et souriant se perdait

dans l'étendue; il rêvait sans doute... à quoi rêvait Gontran?...

Marie, la tête penchée, semblait écouter elle-même le chant mystérieux d'intimes pensées... à quoi pensait Marie?...

Mademoiselle Joubert ne rêvait point et ne pensait pas davantage: Elle jouissait, elle rayonnait!...

Le son d'une cloche traversa ces diverses impressions comme une dissonance :

« C'est le premier coup du souper, fit la jeune fille; il est temps de rentrer. »

Rentrer! Et pourquoi faire grand Dieu? pensait la tante Eglantine; pour manger? horreur! comme si l'amour se nourrissait de pain!

Pauvre tante Eglantine! elle allait vite en besogne, n'est-ce pas? et prenait facilement son désir pour la réalité.

La barque remontait le courant moins vite qu'elle ne l'avait descendu; il semblait qu'elle se prêtât aux vues secrètes de mademoiselle Joubert en prolongeant cette heure charmante. La cloche du château sonna une seconde fois sans que les promeneurs eussent gagné le parc. Le soleil disparaissait derrière les arêtes rocheuses encore empourprées de son dernier adieu; la blanche lune montait à l'horizon et la rivière avait de mystérieux frissons tout pleins de poésie.

Gontran se plongeait de plus en plus dans son rêve et contemplait furtivement Marie.

Marie penchait le front davantage et regardait en elle-même.

Cependant les premiers arbres du parc étendaient leurs ombres traversées de rayons blancs sur ces muettes rêveries; la façade massive du château s'illuminait brillamment dans un lointain de moins en moins vague... encore quelques instants et le charme serait rompu, l'occasion s'envolerait...

Eglantine eut une inspiration bien banale, bien vulgaire... que voulez-vous... la poésie ne s'éveille pas sur commande, à l'heure juste où on l'évoque.

« Quel parc princier! s'écria-t-elle faute de mieux; quelle demeure seigneuriale! Ah! ce n'est pas sans regret que vous allez quitter tout cela, Mademoiselle! »

Elle faisait allusion au mariage toujours imminent pour les riches héritières.

Marie tressaillit.

« Comment pouvez-vous savoir?... fit-elle avec étonnement

Eglantine eut un frisson et pensa :

Mon Dieu! serait-elle fiancée comme mademoiselle Bessebarre?...

« Comment savez-vous cela? reprit la jeune fille; en dehors de ma famille tout le monde l'ignore. »

Eglantine fort embarrassée pour répondre eût donné beaucoup au contraire pour oser questionner. Elle choisit un moyen terme et fit un geste évasif.

« Ah! je devine, reprit la jeune fille: mon secret est si près de n'en être plus un que ma mère l'aura confié à madame d'Espagne... de confidence en confidence, il vous appartient en ce moment. Je ne le regrette pas, Mademoiselle. »

Ce prétendu secret qu'Eglantine avait si peu de peine à garder lui oppressait pourtant la poitrine d'une étrange manière...

« N'est-ce pas que j'ai bien choisi mon maître? continuait Marie. »

Un rayon de lune glissant sur la rivière montra la physionomie de son interlocutrice étrangement dédaigneuse.

« Vous êtes jeune, protestait la vieille fille, vous êtes adorable, vous pouviez avec profit vous presser un peu moins et... bien mieux choisir.

— Quelle audace ont les femmes! pensait Gontran qui, tout en manœuvrant, saisissait au vol des lambeaux de l'entretien; ma tante s'immisce vraiment là dans des choses bien délicates! »

Et, tout en se disant cela, Gontran éprouvait au cœur une angoisse qu'il ne s'expliqua jamais.

Choisir mieux! répétait Marie en regardant son interlocutrice avec une surprise mêlée de peur comme si elle se fût attendue à lui voir commettre quelque monstrueuse insanité. Choisir mieux que Jésus!...

C'était donc là ce secret si bien gardé. Mademoiselle de Matignac entrait en religion.

Elle avait attendu pour le faire qu'une autre sœur fût donnée à son frère, qu'une autre fille la remplaçât auprès de ses vieux parents, que la souche antique enfin pût espérer revivre dans un entourage de jeunes rejetons. Et maintenant qu'une orgueilleuse joie rayonnait au front du chef de famille, maintenant que le vide laissé par elle se comblerait, maintenant que les pleurs causés par son départ seraient essuyés par d'affectueuses mains, elle se rayait elle-même du tableau de famille et s'enveloppait d'un linceul avant le temps.

Eglantine, pâle et enfiévrée, lui fit toutes les objections banales qui ont cours dans le monde sans qu'elle y accordât d'autre réponse qu'un sourire éloquent.

La nacelle abordait le rivage: des verres de couleurs scintillaient dans les gazons; des lanternes vénitiennes se balançaient aux ramures; un harmonieux orchestre préludait sous les fenêtres ouvertes de la grande salle où bruissaient de nombreux convives; et « l'orgueil de la vie » rayonnait de tous ces fronts, de tous ces regards, de tous ces sourires.

Eglantine ne voulut pas souper. Elle fit atteler et reprit le chemin du Puy.

Une lettre de madame de Moirs l'attendait :

« Chère !

» Quoi ! la souffrance, la maladie, le danger et » je ne l'ai point deviné ! Mon cœur se brise à » cette pensée. Mais aussi pourquoi ne pas nous » suivre en Corse ? La fièvre t'y eût épargnée. » Tout ce mal est arrivé par ta faute.

» Invitation charmante mais d'une acceptation » difficile...

— Ai-je insisté à ce point ? se demanda Eglantine qui ne se rappelait pas cette indiscrète pression.

« Tu me fais une si impérieuse obligation d'un » dédommagement à tes poursuites inutiles que » je cède à ton ultimatum.

» Je te laisse donc tout juste le temps de rentrer chez toi et je t'y rejoins au plus tôt.

« EUDOXIE. »

P. S. — « Immense effet produit par Jenny en » Corse; on ne parle que d'elle de Bonifacio à » Rogliano ! »

Heureusement la Corse est pauvre ! conclut la tante Joubert ; et il faut à Jenny un époux aussi riche que jeune et beau... un époux enfin absolument comme mon neveu. Je n'en puis maintenant douter; l'événement est proche ! l'événement est proche !

Pour hâter les préparatifs de cet événement capital, mademoiselle Joubert retourna chez elle ne touchant plus barre en aucun endroit, malgré les protestations de sa santé malmenée ; et, sans s'arrêter aux attendrissements du retour, elle emplit en toute hâte sa maison de plafonneurs, de peintres et de tapissiers qui la transformèrent en un clin d'œil. C'était vraiment dommage, car il y avait harmonie parfaite entre cette vieille fille à la fois romanesque et positive et cette vieille demeure aux antiques souvenirs où l'art et le confort se mêlaient également. Heureusement aucune entreprise ne fut tentée contre les boiseries sculptées, les tapisseries trois fois séculaires, les marronniers de la terrasse et les plates-bandes démodées du jardin à la française. Mais l'appartement destiné à la famille de Moirs prit d'avance l'empreinte de ses futurs habitants.

Un cordon bleu retour de Paris relégua la vieille cuisinière dans un emploi subalterne ; une femme de chambre nouveau style fit retentir les couloirs du froufrou de sa traîne et du martellement de ses talons pointus ; on dispensa le jardinier de son service à table pour l'y remplacer par un valet en habit noir ; et quand Eglantine eut consacré huit jours à cette organisation très compliquée, mis toutes choses sur un pied digne des hôtes attendus, elle put se reposer.

Madame Aubayle, intriguée par ce branle-bas qui mettait la ville en rumeur, blessée par l'abstention de son amie qui n'avait pas trouvé le temps d'aller à elle, se tenait dignement sous sa tente, bien résolue à n'en sortir qu'à bon escient. Mais l'ange de ténèbres et l'ange de lumière qu'elle portait en elle comme chacun de nous contribuèrent également à l'en arracher.

L'un lui soufflait à l'oreille : « que signifie ce remue-ménage ? quels sont ces hôtes attendus ?... quels projets se cachent sous ce mystère qu'un peu d'adresse percerait facilement ?... Après tout, ces blessantes cachotteries justifient l'indiscrétion... Et d'ailleurs ne dominerais-tu pas ce manque d'égards en n'y prenant pas garde, c'est-à-dire en allant à Eglantine comme si elle t'avait devancée... Et puis, si jusqu'alors elle te rebattit les oreilles des supériorités de son neveu, n'as-tu pas une revanche à prendre avec ta petite fille ?... Eblouis-la sans plus tarder : Va voir ton orgueilleuse amie ! »

L'autre murmurait : « Son voyage a duré longtemps ; elle en revient malade encore ; de pressantes occupations se joignent à la souffrance pour la retenir au logis. Elle s'étonne peut-être de ne pas t'y voir accourir ; elle s'en afflige et te soupçonne d'indifférence... Et pourtant vous vous aimez depuis l'enfance comme vos mères se sont aimées... Les années resserrent les liens d'amitié au lieu de les relâcher ; la vieillesse qui creuse des vides chaque jour plus nombreux crée aux survivants le besoin de rapprocher les rangs... Eglantine adoptera Julienne en son cœur comme tu as adopté Gontran, bien que tu veuilles parfois t'en défendre... Va voir ta plus ancienne, ta plus chère amie ! »

Et madame Aubayle suivit ces deux conseils qui n'en faisaient qu'un seul. Julienne l'accompagnait. Sa beauté, selon la classification adoptée par un spirituel auteur, n'était point de celles qui se prouvent mais qui s'éprouvent. On ne l'eût pas distinguée dans une foule, et le premier regard jeté sur elle ne laissait aucune impression ; mais si l'œil retournait vers ce visage au teint mât, il s'y fixait bientôt complaisamment ; si l'oreille écoutait cette voix sympathique, l'oreille caressée lui demandait d'autres paroles ; et l'image de cette enfant se gravait dans les cœurs par ce mystérieux pouvoir nommé charme qu'on tenterait en vain de définir.

Mademoiselle Joubert la trouva bien élevée et l'accueillit de son mieux ; mais dans ses manières perçait une petite pointe de protection qui eût indigné madame Aubayle si elle s'en fût rendu compte.

Gontran, chassé des étages inférieurs par les allées et venues des ouvriers, s'était réfugié d'abord dans son atelier sous le toit. « Le jeune voyageur » y luttait encore seul contre la tourmente ; il était en vérité bien temps de lui envoyer du secours ! mais le pinceau de l'artiste se chargeait en vain de couleurs... l'inspiration ne venait pas encore ; « l'ange gardien » refusait toujours d'apparaître.

Impatienté de l'évoquer inutilement, le peintre voila de nouveau sa toile, jeta son pinceau et sortit. D'ailleurs il lui tardait de reprendre possession de ce cher coin perdu, de cette oasis natale pré-

férée par lui à tout le reste du monde. Il fit d'abord des visites et ne trouva personne, pas même madame Aubayle qui, cependant, ne quittait jamais la ville.

En règle avec les convenances, Gontran put alors se livrer à ses goûts et reprendre ses flâneries artistiques, tantôt fouillant un livre qu'il ne lisait pas, tantôt portant sur ses épaules le sac traditionnel qu'il oubliait souvent d'ouvrir... Sans doute il épelait en lui-même de plus intéressantes pages; sans doute il crayonnait en esprit des esquisses d'avenir qui, malgré le vague des contours et l'absence de reliefs, ne manquaient point de charme pour lui..

Un matin, il traversait la ville pour gagner la campagne et longeait une grille enchevêtrée de plantes grimpantes, quand à travers ce rideau fleuri lui parvint un gazouillis charmant. Il ne connaissait point cela et s'arrêta surpris. C'était plus fort et plus moëlleux qu'un murmure de source, qu'un chant de brise ou d'oiseaux... sans ressembler à un concert humain pourtant. Gontran prêta l'oreille plus attentivement et distingua bientôt une très simple mélodie, de naïves paroles, tout un chœur enfantin. Rien de nettement parlé ni de vraiment chanté, rien de sifflé ou de gazouillé et cependant c'était tout cela en même temps. Cette étrange symphonie faisait sourire le jeune homme tandis qu'un attendrissement nouveau lui effleurait le cœur. Il écarta les tiges fleuries des capucines et des liserons et plongea un regard curieux au delà.

Un étroit préau le séparait seul d'une maison sans étage dont les fenêtres larges ouvertes éclairaient une vaste salle aux murs blancs égayés par des images coloriées. Au fond, des gradins s'élevaient nombreux, hauts à peine chacun de quelques centimètres; et là s'étageait l'essaim le plus varié qu'on puisse imaginer de blondins et de brunettes au-dessous de sept ans.

« Sœur Marianne est malade; c'est moi qui ferai la classe aujourd'hui, dit une fraîche voix de jeune fille. Vous serez bien sages, n'est-ce pas, mes anges? »

Les anges affirmèrent leurs intentions vertueuses par des oui, oui criés sur tous les tons, des battements de mains mignonnes et des trépignements de petits sabots.

Puis la classe commença remplie par les exercices intelligents que tout le monde connaît. Ces rythmes variés, ces cadences bien observées, ces mouvements pleins de grâce et de mesure, ce chant-gazouillis réglant chaque manœuvre, tout cet ensemble enfin de choses sérieuses dans leur but, puériles en apparence, charmait le jeune homme qui en comprenait le sens touchant, et demeurait immobile, les pieds dans la rue, la tête parmi les fleurs multicolores, oubliant qu'il écoutait aux fenêtres.

« O Sainte Charité, pensait-il, quelles inspirations sublimes sont les tiennes! »

Et il contemplait d'un regard ému ces petits êtres dont les parents gagnaient à ce moment peut-être le pain de la famille à la sueur de leurs fronts... Absorbés dans des tâches impitoyables, éloignés forcément du foyer domestique, ils eussent fatalement abandonné leurs enfants aux pernicieux hasards de la rue, aux fanges du ruisseau, sans la salle d'asile qui leur ouvrait ses portes. Ils avaient mis en hâte un bruyant baiser sur ces jeunes visages au seuil du doux abri et s'étaient éloignés pour tout le jour, tranquilles et fortifiés... Les pères façonnaient le fer rouge à grands coups de marteau sur l'enclume, taillaient le granit résistant, montaient aux échelles de maçonnerie, s'aventuraient sur les toits en pente raide ou versaient leurs sueurs comme une rosée sur la terre souvent ingrate; et pendant que, soldats du travail, ils affrontaient les mille dangers de leurs métiers différents, des lèvres pures chantaient:

Petit Jésus, pour nous travaillent nos papas!
Soutenez de vos mains leurs efforts et leurs pas.

Les mères, vouées à des tâches moins périlleuses peut-être, ne se lassaient pas moins dans un labeur continu... pendant que leur aiguille courait parmi l'étoffe, que leur fer chaud séchait l'amidon, que leur battoir frappait le linge au bord de la rivière, pendant que le froid, la chaleur, la fatigue les étreignaient tour à tour en diverses saisons, des mains mignonnes toutes ponctuées de fossettes se joignaient pour la prière:

Bon Jésus, nos mamans sont aux rudes ouvrages;
Pour les récompenser, rendez-nous bons et sages.

Et les pères et les mères qui savaient cela travaillaient d'un cœur léger. Que leur importaient les morsures de l'hiver, les ardeurs de l'été: les enfants trouvaient à l'asile un bon feu quand la bise hurlait, une ombre rafraîchissante pendant les jours caniculaires, une protection maternelle en tout temps.

Bientôt cependant l'attention de Gontran changea d'objet et se porta sur la suppléante de sœur Marianne.

Debout au sommet des gradins, éclairée par en haut comme une apparition, elle dirigeait de la voix, du geste et du sourire ces phalanges enfantines dont le regard ne la quittait pas. Un rayon maternel jaillissant de ce cœur virginal glissait sur les fronts purs où voltigeaient les boucles folles; et il s'établissait entre cette mère adoptive de vingt ans et sa turbulente famille un flux et un reflux de tendresse visibles aux yeux de l'âme.

Elle annonça une suspension dans les exercices et les sabots mignons marquèrent le pas pour descendre la rampe. La suppléante de sœur Marianne s'inclina bien bas, les bras ouverts, et les deux plus jeunes parmi ces tout jeunes s'y blot-

tirent effrayés par la descente. Tandis que leurs bras potelés s'enlaçaient pour faire un collier à leur douce gardienne, de nombreuses petites mains s'accrochaient à sa robe de toile bleue dans les plis flottants de laquelle se cachaient et se montraient des têtes blondes et brunes et ce fut à demi baignée dans ce nuage d'anges rieurs qu'elle aborda le préau :

« Une religieuse future sans doute, pensa le spectateur indiscret en se retirant bien vite. Quel dommage ! elle est vraiment mieux que belle. »

Il gagna la campagne escorté par cette vision et son travail s'en ressentit ; elle y répandait comme une lumière, comme un souffle qui lui donnaient la vie.

Le peintre déjeuna d'une friture chez un meunier qui vendait frauduleusement un vin qui amenait de l'eau à son moulin ; et se trouvant bien là, il s'y établit pour ébaucher l'écluse. Après l'écluse vint le tour des petits meuniers, les cheveux poudrés à blanc et leurs tartines en main... Depuis le matin seulement, l'artiste comprenait bien la poésie de l'enfance ! Puis un grand chien noir se posant de trois quarts parmi le groupe enfariné, tranquille et patient comme un modèle de profession, l'artiste croqua aussi le chien. Il s'aperçut alors que le soleil déclinait à l'horizon et reprit le chemin de la ville.

Des caisses nombreuses encombraient le vestibule de sa maison ; les bruits d'installation, l'agitation des domestiques et plus encore le trouble joyeux de sa tante apprirent au jeune homme l'arrivée des hôtes attendus.

« Elles sont ici ! elles sont ici ! lui criait Eglantine du haut de l'escalier. La mère est à peine changée... un miracle, mon ami ! et la fille !... tu la verras ! ! Mais habille-toi vite pour dîner ; on a déjà sonné le premier coup. »

On sonna de même le second puis un troisième sans que la famille de Moirs parût et l'on commençait à s'inquiéter quand les deux dames sortirent de leur chambre attifées à l'envi ; elles n'avaient omis ni un bijou ni un pompon ; de là ce long retard. Ils étaient si nombreux, si compliqués, leurs pompons et leurs bijoux ! Elles portaient d'ailleurs des toilettes à peu près semblables, et Gontran familiarisé avec la magie des pinceaux s'expliqua facilement la prétendue conservation d'Eudoxie qui savait aussi les manier... sur son visage.

M. de Moirs naviguait avec modestie dans le sillage de sa femme et de sa fille. C'était un chef de famille à la suite.

La tante de Gontran présenta triomphalement son neveu et jouit en son cœur du bon effet qu'il produisait. Pour lui, madame de Moirs se rappela le dernier compte rendu artistique de son journal et le récita comme venant d'elle ; Jenny parla de toutes choses à grand renfort de paradoxes assez bien tournés qui avaient un tort, cependant, celui de ne pas être inédits. M. de Moirs applaudissait sa femme, applaudissait sa fille, trouvait le dîner bon, les maîtres du logis aimables, les domestiques attentifs, la maison comme il faut, la ville bien bâtie et semblait dans les dispositions les plus favorables pour user de l'hospitalité offerte.

Dès le premier soir, on traça des plans, on arrêta des projets, on dressa des listes d'invitation ; les nobles hôtes d'Eglantine furent mis au courant des ressources locales comme distractions et plaisirs et les deux dames en regagnant leurs chambres purent se promettre une villégiature mouvementée, car cette petite ville, c'était la campagne à leux yeux.

Mademoiselle Joubert dont les forces n'étaient pas rétablies encore s'effrayait bien un peu de ce programme ; mais pour quelque raison que ce fût elle ne l'eût pas changé et s'épanouissait en pleine allégresse... Ne touchait-elle pas au but ardemment poursuivi ?...

Elle avait couru le monde inutilement à la suite de son rêve parmi les obstacles sans cesse renaissants, et ce rêve à son tour la cherchait, la trouvait sous son propre toit et s'y ferait bientôt réalité... Mademoiselle Joubert n'en pouvait douter : Jenny surpassait encore le portrait complaisamment tracé par la bonne Collinet, le type conçu par l'imagination d'Eglantine .. elle était digne de comprendre, d'apprécier Gontran et Gontran lui-même avait trahi son admiration toute la soirée par des silences expressifs et des distractions tout-à-fait sentimentales...

Ah ! pauvre tante, comme vous vous trompez ! Le jeune homme connaît à Paris cinq cents exemplaires de ce type banal qui a pour vous l'attrait de la nouveauté. Ces hardiesses et ces timidités, ces enthousiasmes et ces dédains, ces idées et ces sentiments, toutes ces choses apprises et convenues ne lui disaient rien de vrai, rien de réellement sérieux et bon ; il les savait par cœur, et aurait pu vous dire à l'avance où commencerait telle scène, où finirait telle autre.

Non, non, ce n'était pas l'image de Jenny qui flottait dans ses rêves tandis que vous enrichissiez « mon journal » d'un dithyrambe nouveau... mais peut-être en fermant les yeux pour se recueillir, entrevoyait-il un pan de robe bleue dans de petites mains d'enfants...

Le lendemain matin, il sortit de bonne heure et le hasard le fit passer devant la salle d'asile ; le hasard a tant d'à-propos... quelquefois.

Le même gazouillis rythmé s'échappait encore par les fenêtres ouvertes ; le jeune homme écarta les capucines, brusqua un peu les convolvulus et regarda... l'apparition de la veille s'était évanouie, à sa place trônait la bonne vieille sœur Marianne qui portait lunettes et parlait du nez !

La famille de Moirs dormait encore, quand il rentra, mais mademoiselle Joubert attendait im-

patiemment son neveu et le gourmanda sur sa sortie matinale. Ne devaient-ils pas régler ensemble certains détails urgents ? Cette série de repas, de soirées, d'excursions serait si compliquée ! elle avait une telle importance !... Il fallait que le souvenir en demeurât dans le pays.

Le déjeûner de midi, retardé par la toilette de la mère et de la fille, interrompit cette conférence qui fut remplacée par une dissertation sur les usages anglais et sur les modes françaises, Jenny toutefois y déployait une science et une ardeur qui émerveillaient sa tante future. Malheureusement, le neveu de celle-ci jetait une ombre sur son ravissement.

« A-t-il perdu la langue? pensait-elle; il ne souffle mot! Ce serait à croire qu'il ignore même l'existence de Londres et de Paris! Vraiment, il dort! »

Pour le réveiller, elle le chargea impatiemment de plusieurs commissions :

« Tu passeras aussi chez madame Aubayle, ajouta-t-elle : tu y porteras les invitations que j'envoie aux autres par la poste. Et tu insisteras fortement pour qu'on les accepte, fortement, ne l'oublie pas ! Catherine est susceptible au point de se blesser de ce que je n'y aille pas moi-même. Elle, qui n'a pas l'habitude des réceptions, ignore combien elles absorbent une maîtresse de maison!.. A propos, tu me diras comment tu trouves sa petite fille... si tu y penses.

« Quelle corvée! » soupira le jeune homme en s'éloignant.

« Madame est au jardin, lui répondit une rustique servante de Catherine ; si Monsieur veut que je l'y conduise...

— C'est inutile » répondit Gontran, qui connaissait la tonnelle où la vieille dame passait souvent les chaudes après-midi.

Il s'en approchait distraitement quand le son d'une voix jeune et charmante lui fit ralentir le pas. Cette voix lisait en baissant le ton de phrase en phrase: elle s'éteignit bientôt dans un vague murmure et le visiteur n'entendit plus rien.

Il atteignait alors la tonnelle et s'arrêta au seuil :

Dans le fond, sur un fauteuil rustique où sa grasse personne s'étalait à l'aise, madame Aubayle venait de s'endormir. A ses pieds, à demi-couchée sur le gazon, mollement appuyée sur un chien de taille énorme, la lectrice feuilletait son livre en silence.

Au bruit fait par le visiteur, elle se releva d'un bond et Gontran reconnut la jeune fille de la salle d'asile.

C'était Julienne.

Au retour, il ne dit pas à sa tante « comment il la trouvait. » N'y pensait-il point?.. la vieille demoiselle oublia de le lui demander.

La petite fille de Catherine fut néanmoins de toutes les fêtes qui suivirent, bien qu'elle demandât parfois grâce à sa grand'mère. Mais la bonne Catherine demeurait inflexible autant qu'infatigable. « Elle avait son idée » sans doute; il semblait que ces fêtes se donnassent pour sa petite fille et qu'elle la considérât comme obligée de s'y rendre.

« Elle est partout la reine, n'est-ce pas ? disait souvent à son neveu mademoiselle Joubert, qui n'avait d'yeux que pour Jenny et ne savait plus s'il existait d'autres jeunes filles.

— Partout ! répétait avec conviction le jeune homme qui pensait à Julienne et ne voyait qu'elle dans chaque réunion.

— Quel savoir universel ! quelles grâces brillantes! quelle distinction, mon neveu !

— Quelle douceur! quelle modestie! quel charme indéfinissable, ma tante !

« Il en est fou, c'est parfait » concluait mentalement la vieille fille.

« Elle l'apprécie... Dieu me protège ! » constatait à part lui le jeune homme.

« A quoi bon retarder la demande? » se demandait l'une.

« Pourquoi ne pas me déclarer tout de suite! » se disait l'autre.

Cependant la petite ville était en joyeuse rumeur et les plaisirs s'y succédaient avec une telle rapidité que les cancans avaient à peine le temps d'éclore.

Mademoiselle de Moirs étonnait bien un peu tout le monde avec son éducation « de l'avenir; » mais il y avait tant de bonhomie dans ses allures cavalières, tant de brio dans ses extravagances, elle dominait d'ailleurs les habitudes locales avec une assurance telle qu'on admirait de confiance et que les pastiches pullulaient à ses rayons vainqueurs comme les mauvaises herbes au soleil d'Avril.

Julienne seule restait elle-même. Aussi passait-elle inaperçue, ce qui est le suprême triomphe pour les natures d'élite.

Déjà « la localité » et ses environs n'offraient plus rien de nouveau, aux hôtes d'Eglantine; on en serait bientôt réduit à se répéter... Madame de Moirs parlait vaguement de départ.

Mademoiselle Joubert tressaillit.

« Il est temps ! se dit-elle. Ce soir je parlerai. »

Le soir, la châtelaine de Loché entraîna une bande nombreuse au théâtre où elle impatienta le parterre en parlant haut tout le temps de la représentation. La bande alla souper ensuite chez le maire de la ville, un vieux garçon qui recevait les femmes du grand monde; un bal improvisé suivit le souper, et la pauvre Eglantine, qui n'était pas à la hauteur de ces fatigues, se coucha de bonne heure en murmurant :

« Ce sera pour demain ! »

Le lendemain, c'était l'ouverture de la chasse. Les Nemrods du lieu admirèrent fort le costume hybride des étrangères... Mais l'un d'eux ayant

plus tard son chapeau troué par un coup de feu de Jenny eut le mauvais goût de penser :

« Décidément l'aiguille convient mieux aux doigts féminins que le fusil. »

On remit les chevaux aux domestiques et l'on revint aux canots. Désireuse de prendre sa revanche, mademoiselle de Moirs voulut diriger le sien. Mais elle ignorait la dangereuse allure de ces cours d'eau montagnards qui ménagent de perfides surprises. En dépit de son habituel aplomb elle se déconcertait, et comme une monture qui se sent mal tenue, la barque se livrait à d'étranges fantaisies.

«Gare au tourbillon! » cria quelqu'un du premier canot.

« Gare aux roches pointues! » avertit le rameur du second.

Mais déjà le troisième, celui de Jenny, se fourvoyait parmi les roches pointues et les tourbillons... une rame échappa brusquement à la main de la canotière, l'autre se brisa contre un écueil... La barque tournoya, tournoya... elle ne contenait que des femmes, et ces femmes ne savaient que crier et gémir, si ce n'est Julienne qui restait calme et priait Dieu.

« Sacrebleu! tonna de la seconde barque un marin retraité qui se croyait encore à son bord, je n'avais pas remarqué cela : une femme pour capitaine! Quelle folie! exposer la vie des autres pour satisfaire un caprice! »

Il aventura cependant la sienne sans hésiter. Il était temps : une seconde plus tard, la barque se brisait sur les récifs couverts d'écume!..

« Bah! dit fièrement Jenny un peu pâle néanmoins, est-ce qu'on se noie ? cela ne se voit que dans les romans,

Cela s'était vu un certain jour d'hiver sous les glaces de la Saône, pourtant, et par sa faute!,. L'avait-elle donc oublié ?..

Eglantine ne put encore « parler » ce jour-là : madame de Moirs et sa fille étaient absorbées par des combinaisons de costumes inédits.

Ces costumes et beaucoup d'autres pavoisèrent le lendemain des breacks, des landeaux, des charrettes anglaises, équipages hétérogènes réquisitionnés par toute la ville.

Au premier village on laissa les chevaux, qui avaient pris une allure folle en partant, souffler un peu.

Les enfants entourèrent les voitures avec des démonstrations bruyantes :

« La comédie! les comédiens! criaient-ils alléchés par ces bariolures fantaisistes.

On visita le petit château de la Chézotte, bijou d'architecture féodale, merveilleusement conservé dans son écrin de chateigneraies; on s'abattit comme un essaim bavard sous les voûtes du Moutiers Vrun, riche en sculptures antiques auxquelles il ne manque absolument que le cachet religieux; on admira, du fond de l'abîme le viaduc de fonte lancé sur la vallée avec ses piles colossales et son tablier retentissant où roulent d'heure en heure les files de wagons qui feront quelque jour un effroyable saut... Et quand on eût diné sur l'herbe, d'une foule de mets qui n'étaient rien moins que champêtres, on regagna les voitures.

Jenny voulut conduire elle-même.

« Laissez-la faire! dit madame de Moirs. C'est son triomphe! »

Oui... mais la roche tarpéienne est près du Capitole! vérité si vraie qu'on abuse de la citation.

Le chemin tournant taillé dans la roche vive avait à droite un mur de granit, à gauche, l'abîme au fond duquel bouillonnait la rivière. De brusques détours, des rampes trop rapides y provoquaient de fréquents accidents; mais Jenny était si sûre d'elle-même!

Elle dut reconnaître bientôt, cependant, les difficultés de sa tâche; mais la défiance ne la gagnaît pas encore. On descendit la côte avec une effrayante rapidité... Jenny avait oublié d'enrayer. Les chevaux, exaspérés par cette chose roulante qui les poussait, prirent le mors aux dents,.. Jenny lâcha les rênes, ferma les yeux et sentit que le prochain détour de la route jetterait le panier dans le précipice béant... horrible mort!

Tout à coup, une violente secousse accompagnée de craquements se produisit... les compagnons de Jenny émaillaient le chemin çà et là comme les épaves d'un naufrage; les uns avec le front saignant et les vêtements déchirés, les autres avec les côtes meurtries ou les membres contusionnés se tâtaient anxieusement... Toutefois aucun accident grave n'était à déplorer et toutes ces vies devaient à Gontran leur conservation inespérée : une seconde d'hésitation de sa part, moins de promptitude dans son élan, moins de vigueur dans son poignet et la voiture, au lieu de verser sur le chemin, s'abîmait dans le gouffre!

Le récit de cet événement ne fit point pâlir Eglantine qui veillait chez elle aux préparatifs d'un grand dîner. Ses yeux rayonnèrent, la rougeur de la fièvre colora de nouveau ses joues... mais c'était une fièvre d'enthousiasme et de bonheur.

Les clairs encouragements d'Eudoxie ne manquaient pas à son amie de pension ce soir-là....,

Quand chacun se fut retiré, l'amie de pension rejoignit son neveu dans l'atelier où il s'enfermait mystérieusement; ses yeux lançaient de joyeuses flammes.

« Je t'ai deviné, je t'ai compris, mon enfant! débuta-t-elle avec solennité.

— En effet, ma tante, il m'a semblé que vous lisiez dans mon cœur...

— A livre ouvert, mon ami... et j'en approuve les sentiments.



— O ma bonne, ma chère tante !

— Bien plus, je m'efforçais de les faire naître ; c'était mon vœu le plus ardent... Quand elle sera ta femme, rien ne manquera plus à mon bonheur !

— Oh ! que ce soit le plus vite possible alors !

— Le terrain est prêt, mon ami, je n'ai pas eu de peine à le sonder. Encore quelques heures, et son propre aveu et le consentement de ses parents...

— De... ses parents ?., »

Gontran se leva tout pâle ; une terrible lumière commençait à l'éclairer.

« Monsieur et madame de Moirs seront fiers de te nommer leur fils, reprit la vieille fille ; quant à Jenny...

— Mais ce n'est pas elle que j'aime ! interrompit Gontran avec un cri douloureux ; ce n'est pas elle que je veux épouser... Jamais ! jamais ! jamais !

Ce fut à Mademoiselle Joubert de pâlir :

— Et qui donc ? bégaya-t-elle d'une voix sifflante.

Gontran courut à son chevalet ; d'un geste rapide il découvrit le tableau commencé... « la place de l'ange gardien » n'était plus en blanc : l'image suave de Julienne éclairait « le jeune voyageur » de son regard céleste.

— La voilà ! dit le jeune homme d'une voix vibrante.

— Elle ?... dans son ombre, dans son silence, dans sa médiocrité ?... jamais ! jamais ! jamais !

. . . .

De quel air affronter, le lendemain, Eudoxie qui attendait sans doute avec impatience une demande officielle ? Quelles ne seraient point sa douleur, son indignation devant l'attitude silencieuse et embarrassée de son amie ? Comment excuser, comment expliquer un tel outrage ?... Car enfin, c'était bien le plus sanglant des affronts que cette retraite.

L'infortunée Eglantine maudissant son neveu, Julienne, les circonstances imprévues, l'implacable destin, la fortune ennemie etc. etc. etc. n'osait quitter sa chambre.

Madame de Moirs vint l'y trouver en peignoir rose et des roses sur les joues et des roses dans le sourire. Elle tenait à la main une lettre teintée de rose :

« C'est de Collinet, ma chérie. Elle nous rappelle en hâte ; Loché plein de monde ; impossible de suffire seule aux exigences du moment. Baron de Vaux numéro deux nous revient et... titre authentique, succession toute récente... et pas corse ! Nous partirons ce soir. Merci de ton hospitalité... tu nous as vraiment reçus de ton mieux. C'était gentil ; d'ailleurs nous sommes peu difficiles. »

. . . .

Plus de riants matins ; plus de chaudes soirées ! les nuages plombés tombent lourdement dans le ciel assombri ; la nature prend le deuil des vivantes saisons ; le sommeil de la mort l'envahit peu à peu ; les asters mélancoliques, les pâles chrysanthèmes ont passé comme les roses de Juin, comme les primevères d'Avril et les feuilles sèches commencent à joncher le gazon des grands bois.

La petite ville aussi s'attriste et fait silence. Le départ d'Eudoxie a clos la série des plaisirs et ouvert, pour son amie, une ère de solitude et de morosité. Son salon s'entr'ouvre à peine pour quelques visites assez mal accueillies ; la bonne Catherine blessée par des mots piquants, des allusions désobligeantes n'apparaît maintenant qu'à d'énormes intervalles chez mademoiselle Joubert qui ne daigne plus ni la consulter ni la contredire ; et Gontran dans une attitude de révolte silencieuse et d'amère protestation déserte chaque jour davantage la maison où sa tante demeure en un tête-à-tête maussade avec le chat Muc qui se fait vieux... « Mon journal » lui-même se dérobe aux empressements de l'auteur qui s'intimide en l'abordant.

Le catarrhe endormi menace de se réveiller ; les rhumatismes enrayés s'agitent sourdement... décidément la vie est triste... heureux les morts !

En y songeant, Eglantine se dit que cette semaine brumeuse de novembre leur est consacrée ; elle éprouve le besoin de se réfugier dans leur souvenir et prend le chemin du cimetière.

Les trépassés reposent... mais une religieuse agitation entoure leurs couches funèbres ; les vivants, ceux qui se souviennent, qui regrettent, qui pleurent, enlèvent les feuilles mortes, émondent les arbrisseaux, renouvellent les couronnes et des colloques à demi-voix s'échangent souvent d'une tombe à l'autre.

« Voulez-vous que je vous aide, mademoiselle Julienne ? dit une voix de femme derrière un groupe de stèles.

— Non, Toinette, merci. Je tiens à faire moi-même cette chère besogne.

— C'est juste... ils devinent peut-être là-dessous que vous vous occupez d'eux. Après tout, Mademoiselle, pourquoi plaindre les morts !... ils ne combattent plus, ils ne souffrent plus !... ah ! que leur place me fait envie !... »

Les deux interlocutrices se rapprochèrent. Elles s'assirent sur un tronc de cyprès renversé par la bise et causèrent d'un ton contenu...

Mademoiselle Joubert, distraite dans sa prière, écoutait malgré elle, tandis que deux ifs jumeaux lui formaient une cachette impénétrable aux regards.

Elle entendit les doléances irritées d'une jeune femme du peuple lasse des autres et d'elle-même ; sous l'empire de l'amertume intérieure, sa voix avait de rauques intonations ; elle s'élevait par

degrés et de farouches éclats entrecoupaient les doléances...

Un mari qui désertait le foyer domestique pour le cabaret; des enfants presque abandonnés dont la seule autorité maternelle ne suffisait point à réprimer les vices naissants; une belle-mère hargneuse qui ne pardonnait pas à la jeune femme de lui avoir pris son fils, ah! c'était beaucoup, c'était trop! et Toinette succombait sous le fardeau.

« Dieu me punit! concluait-elle; la vieille mère s'opposait à ce mariage et nous avons passé outre... ah! Mademoiselle, comme votre grand'-mère a bien fait, comme vous avez eu raison de repousser ce pauvre M. Gontran qui vous aimait au point de renoncer pour vous à l'héritage de sa tante, à sa tante elle-même, à tout l'univers, quoi!

Les deux ifs s'agitèrent à un sursaut d'Eglantine; les choses avaient-elles été si loin?

Taisez-vous, Toinette, taisez-vous!... comment savez-vous cela?

— Tiens! quand je ne le saurais point, ne l'aurais-je pas deviné?... La tante qui voulait absolument une grande héritière bout dans sa bile, c'est évident! le neveu qui vous aime en perd le boire et le manger, ce qui lui fait perdre en même temps la santé, ça se voit de reste. Madame Aubayle... suffit! et vous, pauvre petite sœur des pauvres, joli cher ange du bon Dieu...

La jeune fille faisant taire cette femme avec une douce autorité la rappelait au sentiment de sa propre situation :

Eglantine entendit de religieux conseils, de pieux encouragements, de pathétiques exhortations.

Puisque la faute était commise, il ne suffisait pas d'en gémir : la réparation s'imposait d'elle-même; adoucir la vieille mère par une soumission dévouée... n'y avait-elle pas tous les droits, elle qui avait nourri de son lait, de ses sueurs le fils rebelle?... ramener le mari... ce n'était pas une attache humaine qui la liait à lui... le sacrement donne des grâces célestes pour l'obéissance, la miséricorde, l'amour!... et l'amour n'est-il pas plus fort que le vice, que la dégradation, que la mort même?... Grouper les enfants sur ses genoux, dans ses bras pour leur apprendre à croire, à prier, à sentir le regard divin fixé sur eux... La religion n'est-elle point l'unique sauvegarde du bonheur, de l'honneur des familles?...

Les branches des ifs tremblaient de plus en plus... il s'en échappait comme des exclamations attendries: on eût dit qu'elles allaient brusquement s'écarter pour livrer passage à quelqu'un...

Elles reprirent leur immobilité cependant. Julienne se disposait à partir.

« A ce soir, dit-elle, à ce soir. J'irai faire mes adieux au faubourg.

— Vos adieux?...

— Oui : grand'mère m'envoie passer un an, deux ans peut-être dans ma famille paternelle... l'air d'ici me fait mal, dit le médecin..... J'ai besoin d'en changer. »

Cette fois les deux ifs s'écartèrent violemment et mademoiselle Joubert en sortit les yeux baignés de larmes.

Julienne ne partit pas. Est-il besoin de le dire? et deux ans plus tard, tante Eglantine qu'elle nommait alors « ma tante » comme en ses jours d'enfance, tante Eglantine écrivait :

MON JOURNAL

« Ceci est le dernier volume, la page suprême » mais non in extremis, car je sens la jeunesse » immatérielle, la fraîcheur morale, le printemps » idéal, refleurir dans tout mon être renouvelé... » Mais l'indéfinissable bonheur se passe de l'impuissant secours des descriptions incomplètes... et le bonheur indescriptible habite sous » mon toit béni!...

» Ils sont là sous mes yeux attendris, l'époux » généreux au cœur viril, l'épouse idéale aux » chastes sentiments. Le pas ferme du jeune » homme imprime sa trace nette sur le sable humide des sentiers horticoles... la robe bleue » de la jeune femme, c'est singulier comme elle » aime les robes bleues! la robe bleue de la » jeune femme caresse de ses longs plis les » bordures multicolores de pâquerettes mignonnes.

» Les deux têtes expressives se rapprochent, » les bras s'enlacent pour servir de vivant berceau à l'enfant adoré qui sourit et gazouille en » ce nid caressant...

» La tante rajeunie se penche à la fenêtre observatrice... le regard loyal et reconnaissant du » neveu bien-aimé se lève sur elle; le céleste » sourire de la nièce chérie l'accueille, les baisers séraphiques envoyés par les doigts roses » de l'adorable premier-né lui parviennent en » plein cœur... etc., etc.! C'était bien la peine de » poursuivre si loin, si longtemps le bonheur » rêvé, pendant qu'il m'attendait ici!

» Je le tiens... il ne m'échappera plus. Fermons le livre terminé.

» Ah! j'oubliais :

» L'irrésistible numéro deux n'était qu'un faux » baron! L'infortunée Jenny, sa frivole et brillante compagne, plaide en séparation!! Son » imprévoyante famille vend la terre patrimoniale, le splendide Loché!!!

» Qu'est-ce que cela veut dire?...

» O impénétrable Eudoxie! »

FIN

MÉLANIE BOUROTTE.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

VINAIGRE FAIT AVEC DES MURES SAUVAGES

Prenez des mûres sauvages, cueillez-les avant leur parfaite maturité, lorsqu'elles sont d'un beau rouge; mettez-en une bonne quantité dans un chaudron avec du vin rouge; faites jeter un bouillon; versez-le tout dans un baril, remplissez-le de vin; ajoutez du sel, quelques poivres longs, si vous en avez, bouchez le baril; au bout d'un mois vous aurez de très bon vinaigre.

*
* *

TERRINE DE LAPEREAU

Après avoir ôté les têtes des lapereaux, coupez-ceux-ci en quatre et bardez-les de lard. Garnissez une terrine avec des tranches de veau et de jambon. Faites passer les quartiers de lapereaux au beurre, arrangez-les dans la terrine, avec beaucoup d'épices et de fines herbes, couvrez-les de bardes de lard, et faites cuire à petit feu. Avant de servir, ajoutez un jus d'orange.

*
* *

PÊCHES FLAMBANTES

Faites un sirop de sucre et mettez-y vos pêches jusqu'à ce qu'elles soient attendries, mais rien de plus; qu'elles conservent leur forme; retirez-les, ajoutez au sirop du sirop de cerises pour lui donner une teinte agréable; posez les pêches dans un compotier qui ne craigne pas le feu, arrosez-les abondamment de kirsch; versez autour le sirop, et allumez le kirsch en servant.

REVUE MUSICALE

Coup-d'œil à travers champs. — M. Guilmant au Trocadéro. — Concerts. — Compositions nouvelles.

Avril, le mois des nids, mai, celui des couvées, juin, le mois des roses, et juillet, celui des moissons de grains, de fleurs, de fruits de toutes sortes, sont déjà passés, et nous n'avons pu encore abandonner complètement la musique, pour nous livrer sans réserve aux douceurs de la vie champêtre.

Assise au bord du ruisseau qui murmure ses gracieuses chansons en arrosant la prairie, nous aurions voulu rendre compte à nos lectrices de ces concerts bien autrement enchanteurs que ceux des villes; de ces insaisissables harmonies que, le soir, on entend, à l'heure où le soleil disparaît à l'horizon, derrière les grands arbres de la forêt.

Est-il bien réel que déjà voici août qui commence?

Août! mais si ce n'est pas encore le regret, ce n'est déjà plus l'espérance! — Nommons-le la réalité, car il amène la réalisation des labeurs péniblement accomplis; il nous dit que la grange est pleine, que les greniers regorgent d'une riche moisson et que les petits des couvées sont de grands garçons, qui chantent comme père et mère et voltigent tout seuls dans les ramures.

Ceux-là sont les heureux qui, libres de s'envoler où leur désir les entraîne, s'enivrent d'enthousiasme et de poésie. Un brin d'herbe pour abri, une étoile, un nuage pour dôme, ils s'en vont à travers les tièdes brises et le parfum des roses, chercher les joies infinies. Pour eux, la vie, c'est une caresse de leur mère, les feuillages des grands chênes et les fleurs penchées sur la rive. Ils ignorent la science que l'on puise dans ces gouffres brillants qu'on nomme *capitales*. Là, les oiseaux ne chantent pas; la vie a plus de larmes que de sourires, les enthousiasmes y sont de convention et n'emportent jamais ceux qui s'y agitent au delà des limites de la réalité.

Philosophes insouciants, satisfaits du cercle étroit dans lequel ils se renferment, pour eux la

spiritualité n'est qu'une idée vague, ou plutôt une absence d'idée. N'associant à la nature aucune essence divine, ils placent l'âme dans le cerveau.

On sent quelque chose d'immense, de sacré qui fait venir la pensée de l'Eternité, dans cette nature puissante où tant d'êtres si petits naissent, se meuvent, meurent et renaissent incessamment.

Les oiseaux des bocages, comme les lions des déserts, les insectes, les plantes, les cèdres gigantesques, seuls, sans le secours des hommes, sous le regard de Dieu, se perpétuent depuis d'incalculables jours et nous disent que son œuvre est immortelle. Tandis qu'en face des grands centres de civilisation, où le génie de l'homme accumule les palais, l'or et les plaisirs, le penseur a le cœur serré, en écoutant à travers les siècles futurs une voix qui lui crie : « Tout cela est un travail humain qui croulera, et le passant de l'avenir y viendra contempler des ruines !... »

Nous avons fait un coude énorme pour arriver à l'art musical, en partant des nids jaseurs et des prés fleuris. Il fait si bon s'attarder dans les verts sentiers, et l'hiver sera si tôt venu ! trop tôt, pour ceux qui n'auront pas de feu dans l'âtre !...

D'ailleurs, si parmi les œuvres de la créature il en est qui se rapprochent de l'infini, c'est certainement celles du génie musical. Elles semblent être d'essence divine. Elles sont impalpables, éthérées. Vous pouvez saisir du regard la forme, la couleur, vous les pouvez toucher du doigt. Mais le son ? Il reste insaisissable autant qu'invisible ; il fuit, il s'élève, et seules, l'âme et l'oreille le peuvent suivre et en être frappées.

Nous ne sommes donc pas si loin qu'on le penserait tout d'abord, de notre point de départ, pour parler à nos lectrices des merveilleuses harmonies répandues à profusion sur un public enthousiasmé, par M. Guilmant, dans la salle des Fêtes du Trocadéro. Nous avons en revanche été des premières à exprimer, au début de ses concerts d'orgue, quel avenir était réservé à ce novateur qui popularise des chefs-d'œuvre ignorés, et le plus magnifique instrument qui soit sorti de la main de l'homme.

Certes, il n'était pas difficile d'être devin en ces choses, connaissant la valeur de l'artiste, son énergie et sa persévérante volonté.

Aujourd'hui, la victoire la plus complète et la mieux justifiée a couronné ses efforts ; ses derniers concerts en sont une preuve irréfragable.

Il ne nous est pas possible de donner une analyse détaillée de ces deux séances remarquables, mais nous tenons à dire que M. Guilmant s'est fixé au premier rang de nos symphonistes français en exécutant deux œuvres de sa composition. Une *Marche-Fantaisie* et une *symphonie* pour orgue et orchestre, pièces de maître, d'un style élevé, grandiose, dont l'effet a électrisé le public.

Ce n'est donc pas seulement la palme de virtuose qu'il faut décerner à M. Guilmant, mais encore celles de novateur et de compositeur.

***

Le charmant recueil de mélodies de M. Arthur Coquard mérite qu'on s'y arrête. Il se compose de douze morceaux de chant. La note triste domine dans quelques-uns. Ainsi *Lucie*; *Haï-Luli*; *Absence* ; *Hélas ! si jeune encore !* semblent écrits sous l'inspiration de la douleur. Mais à côté, on trouve *Mimi-Pinson*, d'une verve comique de bon aloi et d'une originalité rare. La *Berceuse* est d'un autre genre de gaieté, douce et enfantine, avec une jolie pointe de sentiment. C'est frais, c'est rose, c'est gracieux.

Tracées d'une main exercée, ces pages accusent une réelle érudition et font le plus grand honneur à M. Arthur Coquard, auquel il est aisé de pronostiquer d'autres succès.

On remarquera que, dans ce recueil, le musicien a fait preuve d'un goût littéraire qu'il est bon de citer, afin que l'exemple soit suivi. Il n'a choisi ses paroles que dans les grands maîtres de la poésie française, tels que Racine, X. de Maistre, Saint-Maur, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, V. de Laprade.

Les maisons d'éducation feront bien de se procurer chez l'éditeur de ces mélodies, M. Léon Escudier, un *chœur*, à trois voix égales, du même auteur, petite pièce ravissante de grâce et de simplicité. Sa place y est marquée. Il a pour titre : *Petit Enfant, Petit Oiseau.*

***

Enfin, nous allons pouvoir dire ce que nous pensons de *Melka*, légende fantastique, avec soli et chœurs ; poème très remarquablement versifié par M. Paul Collin, musique de M. Ch. Lefebvre, gloire naissante, mais certaine.

Il suffit de lire ou d'entendre l'*Introduction* et le *Chœur des chasseurs*, pour pressentir que l'on est en présence d'un tempérament lyrique vigoureusement accentué. Cette présomption se change en certitude, dès qu'on arrive au *Chœur des Ondines*, une des plus remarquables pages de la partition. Rien n'est plus joli, plus élégant ni plus savamment écrit que cette pièce. On y est amené par un air de basse d'une très large facture et d'un sentiment musical qui indique que M. Ch. Lefebvre est un symphoniste doublé d'un mélodiste.

Le *duo* renferme des passages d'un beau pathétique, dont l'effet est encore agrandi par

une orchestration pleine, serrée et admirablement conduite.

Un *Chœur à bouche fermée*, accompagne l'air de la *Reine du Lac*. Il est ravissant, et la transition qui s'opère sur l'accord de septième du ton de *si* majeur, en quittant celui de *si* bémol, procure à l'oreille une sensation des plus charmantes.

Le *trio*, véritable page de maître, est écrit avec élan et d'un seul jet. Le style en est largement suivi, quoique dans un mouvement rapide. L'instrumentation en est chaude, colorée, riche sans profusion.

Enfin, le *Chœur final*, non moins savamment conduit, est d'un caractère martial et énergique qui en fait une marche des plus brillantes.

Du reste, cet ouvrage a été exécuté et acclamé comme il mérite de l'être, notamment par la *Société chorale d'amateurs*, que dirige avec tant de supériorité M. A. Guillot de Sainbris. — On le trouve chez l'éditeur Hamelle, ancienne maison Maho. MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Eh ! oui vraiment; c'est déjà le premier août, le premier août 1881 !

Il me semble être encore au premier janvier ; mais le premier janvier a passé vite! Ainsi a fait le Carnaval avec ses grelots ! Ainsi a fait le Carême avec ses austérités; ainsi a fait Pâques avec ses réjouissances; ainsi a fait le mois de Mai avec ses roses nouvelles et ses cantiques anciens; ainsi a fait Juin qui a commencé à dépeupler Paris; ainsi a fait aussi Juillet qui le voit presque veuf de Parisiens... Tandis que le temps passe si vite, nous passons de même et nous voici au premier Août, jour de la fête de Sainte-Sophie dont le nom signifie Sagesse. Je n'ai pas la prétention de t'apprendre cela, ma Florence, à toi qui sais tout... ou presque tout. Tu n'ignores pas non plus que la sainte veuve canonisée sous ce nom par l'Eglise avait donné celui des vertus théologales à ses trois filles ; sainte Foi, sainte Espérance et sainte Charité. Comme elles devaient savoir bien croire, espérer, aimer! Elles surent de même subir le martyre avec leur mère, à Rome, sous le règne d'Adrien... Aujourd'hui, ma Florence, verrions-nous beaucoup de mères et de filles marcher volontiers ensemble vers le supplice?..

Nous savons endurer bien des supplices, le sourire aux lèvres, cependant : celui du « corps baleiné » entre autres, du ficelage, des hauts talons, des faux cheveux, etc. Nous sommes héroïques pour braver l'ardeur du soleil, la taquinerie des mouches, l'inondation de la poussière dans une enceinte de pesage; nous restons de longues heures sur la brèche d'un bal, aux feux des lustres qui nous brûlent les yeux, aux sons de l'orchestre qui nous martellent le cerveau, à respirer une atmosphère viciée ou plutôt à ne pas respirer du tout ! Nous supportons, parfois, avec une admirable intrépidité, un stoïcisme antique, les tortures d'autrui! Nous battons même des mains quand le cerf pleure, que le sanglier pille les piqueux, que le taureau éventre le cheval ou que le picador râle dans l'arène! Héroïques jeunes filles que nous sommes !..

Mais si nous savons veiller, en revanche, il nous est impossible de nous lever de bonne heure, pour assister à une messe matinale, suivre la charmante et poétique procession des Rogations.

Si la fatigue du plaisir nous laisse debout, celle du travail nous fait reculer !..

Si nous disons, au milieu des mille gênes du monde, au milieu des cent mille persécutions de la mode « douleur, tu n'es qu'un mot » nous fuyons l'ennui d'une visite à quelque vieille femme sourde ou rabâcheuse; la longueur d'un sermon qui nous ferait bâiller! notre santé capricieuse, si forte à certains jours, si débile quelquefois, ne peut résister à l'abstinence, au jeûne, aux sérieuses pensées, au recueillement, à la solitude!

Si les drames sanglants de la forêt et du cirque nous exaltent, nos nerfs délicats, notre sensibilité féminine se révoltent devant les affreuses laideurs de la misère, de la maladie, du malheur! et nous détournons nos yeux et nous écar-

tons nos pas de la misère, de la maladie, du malheur !

Mais pendant que ma plume court, le temps fait de même, et le premier Août va passer à son tour comme ses devanciers; déjà j'entrevois l'aurore du 12... c'est la fête de Sainte-Claire... Cette sainte-là n'offrit point sa tête au glaive du bourreau, ses membres aux ardeurs du bûcher, à l'écrasement de la roue, mais elle se voua tout entière à l'obéissance, au renoncement, au sacrifice. Fille de grande maison, destinée aux splendeurs, aux gloires terrestres, elle ne voulut embrasser que la croix; elle n'épousa... que la pauvreté.

Eh, bien ! Florence, à mon avis, cette incessante mort qui dure tout une vie, cette obscure immolation de toutes choses, qui a Dieu seul pour témoin, est plus difficile que l'abord du billot, que l'ascension du bûcher au grand soleil, sous les mille regards de la foule haletante. Une grande, éclatante, héroïque action est bientôt faite, et beaucoup de gens l'accompliraient à leur jour, portés par les circonstances; mais un incessant chapelet de petites œuvres, de petits mérites à égrener dans le secret, comme c'est méritoire ! comme cela demande un amour de Dieu pur de tout mélange humain !.. C'est aussi plus à notre portée, plus pratique, comme on dit aujourd'hui; et pour imiter cela, il n'est pas nécessaire de nous ensevelir au fond du cloître : notre famille, nos amis nous offrent assez d'occasions de mortifications, de renoncements, de dévouements obscurs, pour que nous devenions de vraies saintes si nous en saisissons seulement la moitié !..

Quant à épouser la pauvreté... mon Dieu, quel frisson général à ce seul mot !

Vous l'épouserez, pourtant, mes petites amies, vous qui encensez le veau d'or et qui, d'avance, donnez votre cœur ou ce qui se trouve à sa place au mari qui l'achètera le plus cher. Vous épouserez la pauvreté parce que vos désirs croîtront toujours, à mesure qu'ils seront satisfaits ; parce que la satiété vous créera des besoins sans cesse renaissants, comme le foie de Prométhée dont le bec du vautour n'a jamais pu venir à bout; parce que si vous possédez une maison, il vous faudra un château et que si le château vous est donné, un palais vous semblera seul digne de vous, et encore ! oh ! les pauvres petites pauvresses que vous ferez, mes chéries ! car vous ne serez point pauvres en esprit, bien au contraire !

C'est pourtant si facile d'embrasser cette pauvreté-là : il ne faut qu'un peu de bon sens, un peu de cœur.

Il est vrai que cela n'est pas donné à tout le monde, bien que chacun de nous se croie en possession de ces avantages.

Sainte Hélène, dont l'Eglise célébrera aussi la fête, le 18 de ce mois, Saint-Hélène, première femme de Constance Chlore, qui devait la répudier pour épouser la fille de Maximin, sainte Hélène, que son fils Constantin, devenu empereur, salua du titre d'Impératrice, sainte Hélène connut, au faîte des grandeurs, au comble de l'opulence, cette pauvreté selon Dieu. Elle avait des palais pour demeure, mais ce n'était pas son cœur qui les habitait : « le zèle de la maison de Dieu la dévorait » de ses pieuses mains, elle élevait un temple au Dieu du Calvaire, au lieu même de son supplice, et sa récompense surgissait du sol sacré sous la forme de la vraie Croix découverte par ses soins.

Sainte Hélène bâtissait une église, sainte Claire fondait des abbayes, sainte Sophie était choisie pour patronne de la basilique admirable édifiée par Justin et Justinien, à Constantinople. Pour nous, ma Florence, je ne pense pas que nous attachions jamais notre nom à quelque monument célèbre. Mais, si cette gloire nous manque, il en est une autre à la portée de chacune de nous... un édifice nous est confié, à nous aussi : le foyer domestique. A nous de le construire, de l'embellir, de le garder. Ainsi fais-tu, ma chérie, ainsi font ou feront toutes nos chères lectrices, je le suppose. Mais pour embellir son foyer, pour s'y plaire, il faut l'aimer... et pour l'aimer, il importe de le quitter le moins possible... Que de femmes le désertent, cependant ! C'est qu'elles n'y sont pas retenues par les deux liens qui le rendent précieux : le sentiment du devoir, la tendresse conjugale...

Parmi celles-là, beaucoup se sont mariées pour s'appeler madame, porter des diamants et gouverner une maison. Le mari était l'accessoire, le prétexte à tout cela, et pour bien remplir son emploi, une seule qualité lui suffisait : la richesse. Mais, l'on s'accoutume vite à la richesse et l'on ne s'habitue pas à la sottise, à la vulgarité, à cent autres choses plus graves encore, que ces femmes-là découvrent bien vite chez leurs maris de hasard... Elles n'ont pas consulté Dieu pour le choisir; elles ne le consultent pas davantage pour se consoler. Aussi, ne se consolent-elles point, elles s'étourdissent. Nous assistons chaque jour aux conséquences de ces étourdissements !

Nous avons même, en ce moment, sous les yeux, l'acte final d'étourdissements prolongés, qui amènent Madame *** devant le tribunal où elle plaide en séparation contre un mari qui ne demandait que cela. Si tu veux remonter au déluge avec moi, je te raconterai l'histoire de ce mariage ou plutôt cette tragi-comédie.

PROLOGUE. — Une vieille dame prend son café au lait, gratte son perroquet, peigne son chat. Le café a trop de chicorée, le perroquet trop d'exigences, le chat trop de... La dame se décourage et s'ennuie : « Si je mariais Viviane pour me distraire ? pense-t-elle. Elle découvre à Viviane un certain comte qui vient d'on ne sait

où; elle en écrit aux parents de Viviane qui consultent leur fille; celle-ci trouve le titre et la fortune à sa convenance; tout se brasse et se bâcle par correspondance : il n'y manque plus que « l'entrevue » un dernier préjugé qui finira par disparaître.

PREMIER ACTE. — Un buffet de gare. C'est là que l'entrevue aura lieu pour dérouter les amis et les ennemis. On ne s'est jamais vu, mais l'on s'est arrangé de manière à se reconnaître quand même.

Viviane et ses parents arrivent les premiers et s'assoient à la table d'hôte. Aussitôt un monsieur blond survient... le comte est blond... c'est lui! Il salue s'assied, se met à manger. Il mange! comme il joue bien son rôle; nul ne devinerait un amoureux à ce bel appétit. — Entrée d'un autre monsieur blond qui presse les mains du premier venu en l'appelant avec une affectation joyeuse : monsieur le comte.

« Plus de doute! » pense le père de Viviane. Ce gendre-là me produit bon effet; du premier coup d'œil on voit qu'il est riche. »

« Plus de doute! » se dit la mère de Viviane. Ce gendre me flatte; il a de grandes manières. A première vue, on devine un gentilhomme. »

« Plus de doute! » s'écrie intérieurement Viviane elle-même. Pourvu que je plaise à un homme aussi riche et aussi noble! »

Et voilà le père, la mère et l'enfant qui acceptent dans leur cœur cet inconnu.

« C'est égal; il mange! il mange! remarquent-ils. Effet de timidité sans doute; encourageons-le. »

Ils l'encouragent.

Le comte répond aux encouragements.

Dessert, café, liqueurs.

Le comte s'encourage lui-même par un petit verre de chartreuse, suivi de quelques autres. Le père, la mère et la fille attendent la déclaration. Elle va éclater...

Le comte se lève ému visiblement.

« Mesdames, Monsieur, dit-il, honorez-vous ce soir les murs de cette ville de votre présence? »

Le père, la mère et la fille se regardent ébahis.

« Si vous devez honorer ce soir les murs de cette ville de votre présence, continue le noble étranger, daignez prendre quelques billets pour la représentation à mon bénéfice: je joue le comte Ory. »

Tableau!!!

DEUXIÈME ACTE. — Le comte Ory a disparu. Le vrai comte apparaît. On le prend d'abord pour un marchand de lunettes; mais tout s'éclaircit, et...

Bah! je ne continue pas, Florence; la suite et la fin sont trop noires.

Si les préliminaires d'un mariage sont rarement aussi bouffons, conviens du moins qu'on les voit souvent aussi légers? Quoi d'étonnant alors si les choses tournent mal?

Aussi quand je me marierai... Mais je ne me marierai pas, Florence; je manque absolument de temps pour cela; le *Journal des Demoiselles* est si absorbant!

Liée à ce maître et seigneur, je lui dérobe cependant le temps de t'aimer et de te le dire, que tu sois encore ou nom au fond de ton châtaignier.

A toi, JEANNE.

ÉNIGME

Tour à tour on me voit un adverbe de temps,
Un chef tartare, — une cité normande :
Notre-Dame de Délivrande
A comblé de bienfaits ses pieux habitants,
— Je suis encor l'asile où repose une armée :
Là, de feux innocents s'exhale la fumée ;
Soit avant, soit après le fracas du canon,
Là résonnent trompette et tambour et clairon,
Réglant lever, coucher, la soupe, l'exercice,
Jusqu'à ce que soudain la vedette avertisse.....
— Lorsque vous me doublez j'offre un autre danger :
Des réputations point ne suis ménager :
Je règne dans la rue, à la loge, à l'office,
Et jusques au salon j'exerce ma malice ;
J'exagère le mal; je l'invente souvent.
Je me propage avec l'agilité du vent.....
En se rendant l'auteur d'un fléau si funeste.
On compromet sa place au royaume céleste.

MOTS EN CARRÉ

Minuit sonne; le train fuit entre les vieux saules.

La voyageuse rêve au vêtement de bal
Qui doit laisser à nu ses neigeuses épaules
Sous les lueurs du lustre aux fleurons de cristal.

Le noir Turco revoit cette cité du Maure
Gardée au bord des flots par deux caps à la fois:
L'écolier qu'une soif d'aventures dévore

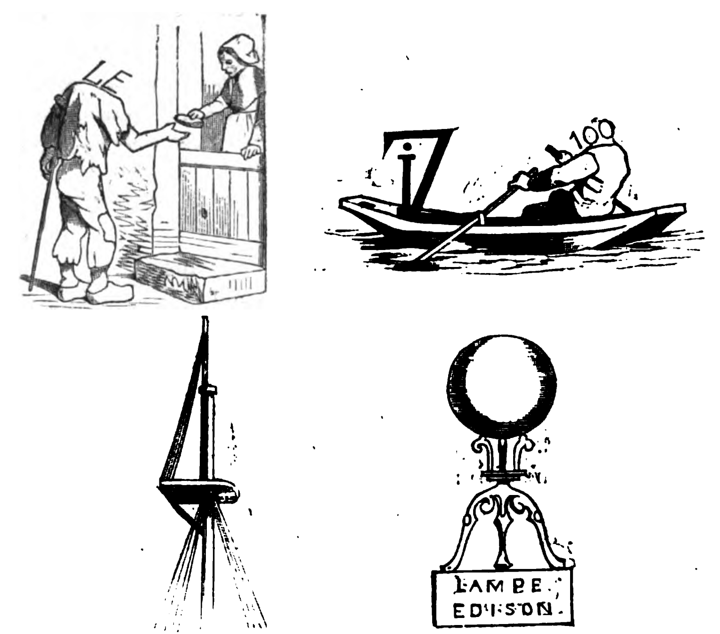
Du marin de Dunkerque, efface les exploits.
Et l'homme des vergers introduit dans l'écorce

Un jet mystérieux, philosophal rameau
Qui, dans ses songes, rend aux arbres morts la force
Et change en pomme d'or les fruits noirs de l'ormeau.

MOSAIQUE

Ce fut à Larouillies, village au sud d'Avesnes, que, pour la dernière fois, une déclaration de guerre se fit par le ministère d'un héraut. Louis XIII, décidé à rompre avec l'Espagne, dépêcha à Bruxelles, en mai 1635, son héraut d'armes, Jean *Gratiolet*, sous le titre d'Alençon, accompagné d'un trompette, et portant la cotte d'armes fleurdelisée, pour déclarer la guerre au cardinal-infant. Ce prince tarda à le recevoir; le héraut s'acquitta de son message dans les rues de Bruxelles, et revint sur ses pas. Arrivé à Larouillies, il y planta un poteau et y afficha la déclaration, aux bruyants éclats de la trompette.

RÉBUS



Les mots en carré de Juillet sont : *Art, Roi, Tir.*

Explication du Rébus de Juillet : *Les babillards sont les larrons du temps.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—2822 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.



1er Septembre 1881 LITH TH DUPUY & FILS R DES PETITS HOTELS 22 PARIS 4327

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. Rue Drouot. 2.

Toilettes de Melles Vidal. 104. r. Richelieu — Modes de Mme Boucherie. 16. r. du Vieux-Colombier — Teinturerie Européenne. Mon Perineaud. 26. Bd Poissonnière.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE A TRAVERS LES MOTS

INSTRUMENTS A PERCUSSION

(SUITE ET FIN)

Les Jaquemarts.

Les pays du Nord sont ceux aussi où l'on voit le plus fréquemment cette figure d'ordinaire en métal qu'on appelle *Jaquemart*, du nom, dit-on, de son inventeur (Jacques Mark). Cette figure représente un homme, quelquefois aussi une femme, qui, un marteau à la main, sonne les heures sur une cloche ou sur un timbre. Ménage a une autre opinion sur l'étymologie de ce nom: il le compose des mots Jaque et maille, Jaque de maille (habillement de guerre), à cause de l'habitude qu'on avait, au moyen âge, de mettre sur les tours, au sommet des clochers et des monuments élevés, des hommes d'armes chargés de veiller au repos public, en avertissant de l'approche de l'ennemi ou des incendies, ou des meurtres qui se commettaient souvent dans l'intérieur des villes. C'est la même idée qui a fait penser que Jaquemart était peut-être une altération de l'allemand ou flamand *Jackman*, l'hommé armé d'une jaque.

La famille Jaquemart (le père, la mère et l'enfant) que l'on voit sur la tour de Notre-Dame de Dijon, avait, si l'on en croit Froissart, pris naissance à Courtrai. C'est Philippe-le-Hardi qui l'aurait enlevée de cette ville, ainsi que l'horloge, pour punir les habitants d'avoir refusé de rendre à Charles VI les éperons dorés des chevaliers français tués sous ses murs en 1312. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Jaquemarts datent de fort loin; beaucoup d'églises d'Allemagne en possédaient déjà au XIVe siècle. Les Jaquemarts, au reste, paraissent bien élémentaires lorsqu'on les compare aux mécanismes que déjà nos pères pouvaient admirer à la même époque. Je n'en citerai d'autre exemple que la fameuse horloge de Lunden, en Suède. Au moment où devaient sonner les heures, deux cavaliers se rencontraient et se donnaient autant de coups qu'il y avait d'heures à sonner; aussitôt après, une porte s'ouvrait, et l'on voyait la Vierge Marie assise sur un trône, tenant l'enfant Jésus entre ses bras; elle recevait la visite des rois mages suivis de leur cavalcade, marchant en ordre; les rois se prosternaient et offraient leurs présents; deux trompettes sonnaient pendant la cérémonie, puis tout disparaissait jusqu'à l'heure suivante.

Les Dijonnais se sont sans doute habitués à regarder Jaquemart comme leur compatriote, car on le trouve célébré par un vigneron de Dijon dans un poème du XVIe siècle intitulé *Mairiaige de Jaiquemar*, poème dont voici un échantillon en français moderne :

> Jaquemart de rien ne s'étonne;
> Le froid de l'hiver, de l'automne,
> Le chaud de l'été, du printemps,
> N'ont pu le rendre mécontent.
> Qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il grêle,
> Il a sa tête dans son bonnet
> Et ses deux pieds dans ses souliers;
> Il ne veut pas sortir de là.

On disait proverbialement de deux époux bien unis : *Ils s'accordent comme Jaquemart et sa femme*; et, pour indiquer que l'heure était venue de se retirer, de s'aller coucher :

Madame Jaquemart,
Il se fait tard.

Il n'est pas sans intérêt de citer, pour compléter l'histoire des Jaquemarts, ce passage d'une lettre publiée au commencement du siècle :

« Les Jaquemarts actuels, qui sont des machines ouvrées en fer, représentent des gardiens réels, placés jadis aux galeries des beffrois. Ces gardiens étaient chargés de frapper les heures, et de donner le signal du feu ou de tout autre danger. Il serait peu intéressant pour vous de connaître tous les noms qu'ils eurent depuis le vᵉ siècle, temps auquel ils ne frappaient encore que sur des plateaux de cuivre; mais je ne puis me dispenser de vous dire que, sous le règne de Charles V, on les désignait par le nom de *tembriers*, et que le peuple, toujours clair dans ses appellations, les nommait *Jaquemarts*, ce qui, dans la langue de nos ancêtres, signifiait *mal couchés*. Les imitations par lesquelles on remplaça *tembriers* ont conservé le nom populaire. »

La Cloche dans les proverbes.

La cloche est entrée trop avant dans nos usages et dans nos mœurs pour ne pas occuper une certaine place dans notre langue figurée. La plupart des locutions où on la trouve s'expliquent d'elles-mêmes :

Le coup de cloche, le signal, l'avertissement : Il est vrai que j'ai été fort malade ; ces petits avertissements sont des coups de cloche que bientôt il n'y aura plus d'heure pour nous. (Voltaire.)

Faire sonner la grosse cloche, recourir aux grands moyens, faire intervenir celui qui a le plus de pouvoir.

N'être pas sujet au coup de cloche, avoir sa liberté d'aller et de venir à son gré, n'être pas tenu de se trouver quelque part à heure fixe, et pouvoir se dire : Je suis maître de mon temps.

On ne peut sonner les cloches et aller à la procession, variante du proverbe : on ne peut être au four et au moulin ; on ne peut faire deux choses à la fois.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son; il faut entendre le pour et le contre, on ne peut se prononcer sur un différend si l'on n'a pas entendu les raisons des deux parties ;

C'est le son des cloches; on leur fait dire ce qu'on veut; ce sont des paroles, des propos que chacun peut interpréter à son gré. — Comment puis-je gagner le ciel ? demandait un riche à un religieux. — Écoutez les cloches du monastère, lui fut-il répondu : elles disent que c'est par des dons, des dons, des dons.

Deux expressions seules peuvent laisser de l'incertitude sur les causes qui les ont fait naître : *Fondre la cloche*, prendre un parti, une résolution extrême ; quelque chose comme brûler ses vaisseaux ; et *Etre penaud comme un fondeur de cloches*, être étonné, consterné de voir manquer une chose sur laquelle on comptait.

Ces deux expressions viennent des difficultés de tous genres qui entouraient jadis la fonte d'une cloche. D'une part, on ne se décidait pas, sans y avoir beaucoup réfléchi, à dépenser tant d'argent et de soins ; d'autre part, quand venait l'heure de réaliser les espérances, on n'était pas sans inquiétude sur les résultats obtenus. — Depuis longtemps, nous avons des usines pour la fonte des cloches ; nous avons aussi des procédés dont on est sûr ; il n'en était pas ainsi autrefois : les fondeurs se transportaient dans les localités où l'on voulait faire fondre des cloches ; on creusait une fosse près de l'église, on bâtissait un fourneau, et c'était, pour les habitants des paroisses, une préoccupation grave, un véritable souci de savoir si la fonte réussirait ou non. On lit dans les registres des comptes de l'œuvre de l'église de Troyes, qu'en 1475 Jacques de la Boutiole et Robinet Reguin viennent à Troyes fondre plusieurs cloches. Pour les exciter à bien faire, « les chanoines leur font présent de harengs, de carpes et d'autres choses ; M. J. de la Hache, marchand, leur donne en outre dix pintes de vin. Les vicaires de l'église visitent les ouvriers, chantent le *Te Deum* et assistent à la bénédiction des cloches. »

Telle était l'émotion causée par la fonte des cloches qu'on cite des fondeurs qui sont morts de douleur d'avoir échoué, ou morts de joie d'avoir réussi. D'autres, comme Jehan le Machou, qui fondit la grosse cloche de Rouen connue sous le nom de son donateur Georges d'Amboise, sont morts de fatigue.

Puisque nous venons de fondre des cloches, disons que la matière employée est un composé de cuivre rosette et d'étain fin, alliage vulgairement nommé potin ou métal de cloche ; le cuivre entre pour trois quarts et l'étain pour un quart. On a cru longtemps que l'argent mêlé à cet alliage donnait aux cloches un son plus pur ; mais c'était là une supposition toute gratuite; cet appoint donné par les fidèles a dû entrer dans la bourse des fondeurs plus souvent que dans leurs creusets.

L'expression *Gentilshommes de la cloche* n'appartient plus qu'à l'histoire : on appelait ainsi, avant la révolution, les maires et les échevins à qui l'exercice de leurs fonctions conférait un droit de noblesse dans seize villes de France. Cette dénomination, un peu ironique, venait de ce que les assemblées où avait lieu l'élection de ces officiers municipaux étaient convoquées au son de la cloche.

Pour exprimer que la cloche célèbre les baptêmes et les funérailles, on disait autrefois : *La cloche est le premier et le dernier ménétrier de la vie*. Cela rappelle le proverbe italien qui fait des cloches *les trompettes des cimetières*.

Le clocher figure aussi et sans aucune obscurité dans quelques-unes de nos locutions :

Placer le clocher au milieu de la paroisse, mettre à la portée de chacun ce qui doit servir à tous.

N'avoir vu que son clocher, n'avoir pas quitté son village, ne rien connaître du monde.

Intrigues de clocher, petites intrigues locales ; *Rivalités de clocher*, jalousies de petite ville à petite ville.

Course au clocher, course à travers champs ; n'ayant pour but qu'un clocher vu de loin, on se dirige vers lui en franchissant tous les obstacles : les haies, les fossés et les rivières.

Les cloches dans la poésie

Ce qui prouve une fois de plus la vérité du proverbe : *On fait dire aux cloches ce que l'on veut*, c'est que leurs sons, graves ou aigus, tristes ou joyeux, ont produit sur des esprits supérieurs les impressions les plus opposées : Gœthe ne les aimait pas et Schiller les a chantées ; et de deux hommes célèbres, peu suspects de poésie, Napoléon et M. Thiers, l'un se laissait émouvoir et l'autre ricanait.

« Le son de l'*Angelus*, écrivait le génie-fléau dans son exil, me manque à Saint-Hélène ; je ne puis m'accoutumer à ne plus l'entendre. Jamais le son des cloches n'a frappé mon oreille sans reporter ma pensée vers les sensations de mon enfance ; l'*Angelus* me ramenait à de douces rêveries quand je l'entendais sous les bois de Saint-Cloud ; souvent on me croyait rêvant à un plan de campagne ou à une loi de l'empire, mais tout simplement je reposais ma pensée en me laissant aller aux premières impressions de ma vie. »

Il y a loin de ces souvenirs et de cette émotion à la boutade de l'historien de l'Empire : « ... Car il faut remarquer en passant, dit-il, que les gens les plus grossiers sont ceux qui aiment davantage les cloches et le son des cloches... Les paysans, les gens de basse condition, les enfants, les fous, les sourds et muets, aiment beaucoup à sonner les cloches et à les entendre sonner. Les personnes spirituelles n'ont pas de penchant pour cela. Le son des cloches les importune, les incommode, leur fait mal à la tête, les étourdit. » Jamais M. Thiers n'a entendu

Dans le lointain les cloches réunies
Répandre dans les airs leurs saintes harmonies.

Les poètes, en général, ai-je besoin de le dire, ne partagent pas l'étrange opinion de M. Thiers : pour eux comme pour tous les cœurs sensibles, la cloche est la grande voix qui se mêle à toutes les émotions d'ici-bas comme à tous les mystères ; elle parle en même temps de la vie et de la mort ; elle a des élans joyeux pour dire qu'un enfant vient de naître, pour publier au loin la sainte allégresse du père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de la mère ; elle a des accents funèbres pour appeler les prières et les larmes sur ceux qui ne sont plus. « Tout se trouve, dit Chateaubriand, dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir. »

Dans le clocher de mon village
Il est un sonore instrument,
Que j'écoutais dans mon jeune âge
Comme une voix du firmament.

Quand après une longue absence,
Je revenais au toit natal,
J'épiais dans l'air, à distance,
Les doux sons du pieux métal.

Dans sa voix je croyais entendre
La voix joyeuse du vallon,
La voix d'une sœur douce et tendre,
D'une mère émue à mon nom.

Maintenant, quand j'entends encore
Ses sourds tintements sur les flots,
Chaque coup du battant sonore
Me semble jeter des sanglots.

Pourquoi ? Dans la tour isolée,
C'est le même timbre argentin,
Le même hymne sur la vallée,
Le même salut au matin.

Ah ! c'est que depuis le baptême,
La cloche au triste tintement
A tant sonné pour ceux que j'aime
L'agonie et l'enterrement !

LAMARTINE.

L'airain, dont les cloches sont faites, s'emploie souvent dans le style poétique, pour la cloche elle-même :

La peur, l'airain sonnant dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

SAINT-LAMBERT.

Le monotone accent de l'airain solennel
Fatigue en vain les airs de son lugubre appel.

MILLEVOYE.

Le poète des *Harmonies* et des *Méditations* nous a donné un exemple de l'emploi des mots airain et bronze, pour désigner la cloche, dans cette belle strophe du *Poète mourant* :

L'*airain* retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour à tour chante et pleure
Pour célébrer l'hymen, la naissance et la mort.
J'étais comme ce *bronze* épuré par la flamme ;
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

De même qu'elles parlent au cœur et qu'elles éveillent en nous les sentiments les plus intimes de l'âme, les cloches parlent aux oreilles : elles ont une harmonie et un charme qui ont une véri-

table grandeur, et qui rappellent au dehors de l'église ce que les orgues disent au dedans.

A celles d'entre vous, Mesdemoiselles, qui pouvez lire Schiller dans sa langue, je recommande le *chant de la cloche*, qu'on a si justement appelé le poème de la vie : vous retrouverez là les accents chaleureux ou tendres d'une âme qu'animaient l'amour de la patrie et de la liberté, l'enthousiasme des grandes choses et l'adoration pour la Divinité. A travers le travail de la fonte, où les strophes en petits vers semblent faire entendre les coups redoublés et les pas rapides des ouvriers qui dirigent la lave brûlante de l'airain, vous verrez passer successivement, dans une poésie lyrique unie aux sentiments les plus élevés, l'enfant et sa mère, le jeune homme et sa fiancée, la vie humaine avec ses joies et ses luttes, l'orage, l'incendie, la révolte, l'enterrement, et enfin le repos et la paix.

CHARLES ROZAN.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

DE L'ENFANCE AU MARIAGE

PAR MADAME RHODA WHITE

—

Ce livre avec son joli titre nous arrive d'Amérique, précédé d'une grande réputation, que nous trouvons justifiée en partie, car il est écrit avec les intentions les plus droites et les plus pures, et il renferme de bons, de sages conseils sur l'éducation de l'enfant au sein de la famille. Ce n'est pas un roman d'éducation, comme l'*Adèle* et *Théodore*, de madame de Genlis; madame de White n'a pas le talent pratique, les vues suivies, le plan méthodique et vaste que l'institutrice des princes d'Orléans avait mis en usage pour ses illustres élèves, et expliqués dans son livre; de l'*Enfance au Mariage*, ne renferme pas un plan d'éducation, mais des idées sur cet important sujet, idées encadrées dans une série de scènes domestiques, racontées avec beaucoup de grâce et de simplicité.

L'idée de l'auteur sur les enfants, c'est qu'il faut s'appliquer à les rendre heureux et à les faire vivre dans une atmosphère d'innocence, d'ignorance du mal et du péché; ce plan est plus admirable que réalisable; il ne dépend pas toujours de nous de verser le bonheur sur ceux qui nous entourent, et l'enfant au berceau participe aux souffrances de ses parents, pauvreté, maladie, mésintelligence même; la plus dévouée tendresse ne peut pas sauver tant de pauvres êtres, ni de l'infortune, ni de la funeste contagion des mauvais exemples. Aussi, madame Rhoda White a-t-elle choisi pour héros un père et une mère placés dans une situation tout-à-fait exceptionnelle, ils sont très bien nés, riches, distingués et vertueux; ils s'aiment l'un l'autre avec une affection inexprimable, ils s'accordent en tout, et, par conséquent, il ne leur est pas très difficile de donner à leurs enfants une grande somme de joie, de les défendre de tout dangereux contact et de développer, dans cette pure atmosphère, tout ce qu'il peut y avoir dans ces jeunes âmes, de sentiments élevés et bons.

On le voit, elle a décrit une position peu commune, et, par conséquent, les exemples qu'elle met en avant ne sont pas toujours imitables; elle encourage les jeunes femmes à créer pour leurs maris, leurs enfants, l'intérieur le plus confortable, mais le peuvent-elles? elle cite sa charmante Rose Elgin, qui, un jour de pluie et de tempête, fit clore les fenêtres de la maison, l'illumina *à giorno*, fit préparer le plus délicat des dîners, et dissipa ainsi la mauvaise humeur que le temps sombre avait donnée à son mari; rien de plus charmant, rien de moins faisable pour beaucoup de maîtresses de maison. Les traits de charité de son héroïne sont beaux et touchants, mais combien faciles lorsqu'on dispose d'une grande fortune! Mise en action, l'obole de la veuve plairait davantage.

Tout n'est donc pas faisable dans ce qu'enseigne madame Rhoda White, pourtant, il est une leçon que toutes les mères devraient graver dans leur âme et qui est admirablement exposée dans ce livre, c'est le soin de cultiver l'affection dans l'âme des enfants, en les aimant d'abord, et en tâchant d'éveiller leur affection pour ce qu'ils doivent aimer : parents, frères, filles, serviteurs, amis, pauvres; en donnant des aliments continuels à ce feu de notre âme, qui crée les beaux dévouements et les nobles actions. Apprendre à l'enfant, dès son bas-âge, à sacrifier à autrui, à son frère, par exemple, ses petites propriétés, ses



petits plaisirs, à préférer autrui à soi-même, c'est donner à l'âme l'enseignement le plus viril et le plus tendre à la fois, et cette leçon, madame Rhoda White la donne avec une chaleur communicative. La vie moderne est un dissolvant de l'amour, et pourtant rien n'est plus grand que l'amour, la charité, puisque le plus bel hommage que nous puissions rendre au Seigneur, c'est de lui dire avec Saint Jean : *Nous croyons en l'amour que Dieu a eu pour nous.*

Tous les adages de ce livre ne sont pas applicables ; il semble n'avoir été écrit que pour un petit nombre, pour ceux qui sont placés à la tête de la société, mais à ceux-ci il parle avec tant de force de leurs devoirs, avec tant de chaleur du bonheur que donnent la religion, les affections de famille et les œuvres de charité, qu'il ne peut être que très sympathique et très utile. Les conseils que donne l'auteur sur l'éducation physique des enfants nous semblent très sages ; les tableaux d'intérieur sont charmants, et si l'on reprochait à ce livre de peindre une félicité idéale, une félicité qui n'existe pas, nous dirons qu'il la fonde toute sur l'Évangile, et que si l'Évangile était mis en pratique ici-bas, l'homme serait heureux, les peuples seraient unis, et les vices domptés laisseraient place à la vertu, qui a le vrai secret du bonheur terrestre. A ce titre et à beaucoup d'autres, le livre de madame Rhoda White mérite d'être recommandé. (1)

M. B.

MAITRE LE TIANEC

PAR MADEMOISELLE MARTHE LACHÈZE

—

Nous allons essayer de raconter ce roman nouveau, œuvre d'imagination plutôt que d'analyse, et qui annonce des qualités d'invention, de conception dramatique, rares chez les femmes qui écrivent.

Miguelle de la Jousselière est élevée comme une fille par un de ses oncles, le général de la Jousselière, qui l'a recueillie pauvre, orpheline et abandonnée de tous; mais chez elle, la reconnaissance ne répond pas aux bontés et aux tendresses dont elle est l'objet. Elle envie la fortune chez tous ceux qui la possèdent, et la situation modeste de sa famille adoptive lui est pénible. Pendant qu'elle se débat contre son sort, très doux pourtant, elle apprend par la voix d'une misérable, que la fortune de ses parents et protecteurs ne leur appartient pas, qu'elle a été volée à son propre père... Avec un autre cœur, Miguelle aurait rejeté ces accusations, elle se serait jeté entre ceux qu'on voulait déshonorer et leur accusatrice; mais loin de là, elle accueille les soupçons, elle fait plus, elle cherche des preuves à l'appui, elle est près d'en trouver, car ce que lui a dit la malheureuse bohémienne est vrai : le père du baron de la Jousselière a dépouillé son frère, aïeul de Miguelle. Ici entre dans l'action l'avocat le Tianec, héros du livre; il est l'ami de la famille de la Jousselière, et instruit des détails de cette ténébreuse affaire, placé entre ses devoirs d'état et ses sentiments de tendre affection pour ses vieux amis, il n'hésite pas: il sacrifie toute sa fortune, il la donne à Miguelle et à sa complice.

La Providence intervient et récompense la générosité de Corentin le Tianec; il épouse une jeune fille admirable qui lui rend sa fortune doublée et triplée; Miguelle se repent un peu, donne une part de son argent si mal acquis aux pauvres, et se marie avec un homme dont elle est aimée. Dénouement beaucoup trop heureux, beaucoup trop doux pour une aussi méchante créature.

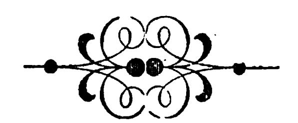
Ce livre intéresse, il est vivant; le caractère héroïque de Corentin le Tianec, captive l'imagination ; le dialogue est souvent spirituel ; le style a un cachet marqué d'élégance et de soin, on ne peut lui reprocher que de trop fréquentes interversions, par exemple: « Au portrait caché dans le médaillon de Miguelle, la femme pâle ressemblait. » « A soi-même on ne se révèle jamais trop tôt. » « Votre tante m'a prise pour vous, et de ses projets, m'a fait les premières ouvertures... »

Nous demandons pardon à mademoiselle Lachèze de la minutie de cette critique, mais il serait regrettable que des affectations de style vinssent gâter un aussi joli talent. (1)

M. B.

(1) Ract et Falquet, libraires, 18, rue Cassette, Paris. — Deux volumes in-12 à 7 francs.

(1) Chez Blériot, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Prix, 3 fr.



CONSEILS

ASSOCIATION CHARITABLE DES FEMMES DE FRANCE

Les associations charitables, quoique souvent menacées dans leur existence, se multiplient, et, sous toutes les formes, viennent en aide à ces malheureux, qui, semblables aux enfants spartiates voués aux flots du Taygète, ne peuvent pas soutenir le combat de la vie : malades, infirmes, invalides, veuves, orphelins, vieillards, ont leurs œuvres spéciales, et trouvent des mains compatissantes pour les soulager, des abris pour les recevoir, une tutelle bienfaisante pour les préserver de la faim et de l'abandon; des Sociétés de Secours mutuels se créent de toutes parts pour venir en aide aux travailleurs; ouvriers, artisans, commis, artistes, ont des caisses de prévoyance et d'assistance; toutes sortes d'institutions ingénieuses s'occupent des misères publiques, patentées en quelque sorte, mais celles qui se cachent dans l'ombre, celles qu'une juste fierté éloigne des distributions autorisées et des aumônes en plein soleil, — les pauvres honteux, en un mot, — n'ont pas trouvé jusqu'ici une aide efficace. Et parmi ces infortunes qui se voilent et se cachent, celle des femmes bien nées, qui sont tombées dans le besoin par un revers de fortune ou par la mort de leurs appuis naturels, est une des plus déplorables.

Qui ne les a connues, ces pauvres femmes, ces pauvres filles dignes d'un rang dont il ne leur reste que les habitudes faciles, les souvenirs poignants, et une fierté qui devient une souffrance de plus ? Veuves et orphelines de fonctionnaires, d'officiers, de négociants, de légistes, elles sont demeurées sans ressources, lorsqu'un deuil précoce leur enleva le mari, le père dont les talents, l'emploi, l'industrie assuraient leur existence. Tout bien-être a péri avec lui : elles usent leurs dernières économies; elles veulent demander au travail une ressource et une consolation. Mais que le travail est pénible à qui n'a pas fait avec lui une longue connaissance ! que le travail des femmes, l'aiguille de la couseuse ou de la brodeuse, est devenu improductif! que les doigts de fer des machines font une redoutable concurrence aux *doigts de fée*, célébrés par les romanciers; et dans un autre ordre de labeurs, que l'obtention du brevet demande de veilles, et quand il est conquis, tout est-il fait? Que de démarches il faut faire, que de protections il faut invoquer, pour arriver au plus modeste emploi, dans les asiles, les écoles ou au sein des familles qui confient leurs filles aux soins d'une institutrice ! Chaque place est convoitée et disputée par des douzaines de concurrentes. Et s'il s'agit de leçons à donner, musique, peinture, que de temps avant qu'un talent timide soit connu, avant qu'une clientèle se soit formée ; et pendant ces années d'attente et de lutte, les dernières ressources s'épuisent et, avec elles, la force, la santé, l'espérance.

Ces infortunes, si nombreuses autour de nous, dont chacun, dans sa sphère, a vu des exemples, ont éveillé l'ardente et intelligente compassion d'un groupe d'hommes et de femmes distingués, qui ne se sont pas bornés à une pitié stérile. Ils ont conçu l'idée d'une œuvre établie sur des bases solides, et destinée à venir en aide au malheur, à la faiblesse, au courage. Les patronnesses, les protectrices, les aides actives de l'Association, choisies dans les rangs élevés de la société, là où la fortune et les relations sont le point d'appui de la bonne volonté, viendront en aide aux protégées pour obtenir des emplois, des leçons, des places de lectrices, de dames de compagnie; puis, afin d'éviter à celles qui travaillent de leurs mains des démarches pénibles, humiliantes et souvent dangereuses, pour les soustraire au prélèvement considérable que leur fait subir le commerce, l'Association a ouvert, *Boulevard Haussmann, 36 bis*, un comptoir permanent pour la vente de leurs ouvrages, broderies, tapisseries, crochet, etc. etc.; cette vente a lieu tous les jours *de trois à six heures*: en outre, l'Association assure aux membres de l'œuvre, en cas de maladie, les secours médicaux et les remèdes gratuits. La Société distribue des secours en argent ou en nature, et même des vêtements pris à son vestiaire. Les femmes sociétaires âgées ou infirmes ont droit à des secours annuels renouvelables et à une pension après un certain temps d'association.

Tout a été prévu : le travail et l'aide qu'il faut lui apporter, la maladie et les secours qu'elle réclame, la vieillesse et la tranquillité à laquelle elle a droit : et pour être admise dans cette Société, il faut, *protectrice* ou *protégée*, payer annuellement la somme de *douze francs*; on a



voulu cette loi d'égalité, afin de relever la dignité de celles qui reçoivent et de leur donner un titre de plus à la fraternité de celles qui les obligent.

L'œuvre fonctionne depuis quelques mois déjà, et elle a donné, à notre connaissance, les résultats les plus consolants ; aussi, osons-nous la recommander à toutes nos abonnées ; toutes peuvent y souscrire, les unes pour aider à une entreprise morale, excellente, destinée à faire du bien, les autres pour s'assurer peut-être un appui dans les instants de détresse que l'avenir peut leur réserver. C'est une Société de charité et une Société de prévoyance tout à la fois, et, à quelque titre qu'on l'envisage, il est honorable et bon d'en faire partie.

Le siège de l'Association est rue Neuve Saint-Augustin, 58, à Paris.

M. B.

LES COURS

On a bien voulu nous demander notre avis sur les cours, non pas les cours littéraires, philosophiques, scientifiques, destinés aux gens les plus sérieux, mais sur ces classes de français et d'histoire, d'anglais et d'italien, de musique et de dessin, si à la mode à Paris, et où tant de jeunes filles reçoivent une instruction aussi distinguée que complète. Après avoir entendu et pesé les raisons pour et contre, car ces cours ont leurs avocats et leurs détracteurs, nous dirions bien comme Henri IV, après des plaidoiries en deux sens : — Ils ont raison tous les deux ! les motifs convaincants abondent des deux parts, et on ne peut se former une opinion générale là où la question individuelle a une si légitime importance.

Le cours supprime l'internat et laisse tous ses droits à l'éducation de la famille ; chose excellente, admirable, si la famille est ce qu'elle doit être : unie, régulière, sédentaire, sérieuse et plus amie des bonnes œuvres que des bruyants plaisirs. Si la famille a les défauts contraires, si elle est dissipée, légère, si le père et la mère ne s'entendent guère, si la vie n'y est pas réglée et grave, l'enfance et surtout l'adolescence auront tout à gagner, en s'abritant à l'ombre d'une maison religieuse ou d'un pensionnat sagement conduit ; les bons exemples, les bonnes lectures, l'ordre, la discipline répareront les brèches laissées par la première éducation, celle de la maison paternelle. Heureux qui n'a rien à effacer, à oublier de cette chère maison paternelle, heureux qui peut dire jusqu'à la fin de la vie, avec Lamartine :

« Ces lieux encor tout pleins des fastes de notre âme,
» Sont aussi grands pour nous que ces champs du destin
» Où naquit, où tomba quelque empire incertain. »

mais il n'en est pas ainsi de toutes les familles, et pour celles qui ne sont pas exemplaires, qui ne sauraient pas faire à l'éducation d'un enfant le sacrifice de quelques divertissements, pour celles-là, les pensionnats sont une institution bienfaisante.

Nous supposons une famille sinon accomplie, du moins à peu près, où ni paroles, ni actions ne peuvent blesser l'œil innocent et pénétrant d'une enfant ; son éducation est, pour ainsi dire, toute faite, car elle n'a qu'à se modeler sur sa mère : pour l'instruction, sa mère la conduit aux cours, l'enfant s'en trouve bien : le cours est admirablement fait : clarté, méthode, intelligence, intérêt, émulation, rien n'y manque: l'élève apprend à aimer l'étude, elle fait ses devoirs *con amore*, et, pour peu qu'elle persévère, elle acquerra une érudition peu commune, qui lui permettra d'aspirer aux honneurs du brevet, et, les cours de piano et de chant aidant, elle deviendra une véritable artiste. Tout cela est bon, excellent, l'instruction est un trésor qui n'a jamais pesé à personne ; il peut arriver, à l'époque inconstante où nous vivons, qu'on ait besoin de demander à des connaissances réelles le pain du jour ; il sera bon qu'une femme puisse enseigner (je crains seulement que bientôt il y ait en France plus d'institutrices que d'élèves, plus de marchands que de chalands) il sera bon qu'une femme puisse aider son mari, instruire ses enfants, écrire peut-être pour leur donner du bien-être (car les femmes auteurs sont aujourd'hui Légion, leur profession est lucrative), et toutes ces assurances contre l'avenir incertain, toute cette culture de l'esprit, tous ces dons, toutes ces grâces, le cours peut les donner : je le répète, ils sont intelligemment conçus et admirablement professés.

Voilà, certes, un beau côté de cette institution, voyons l'autre face.

Les cours destinés à une instruction complète qui comprend au moins les éléments des sciences et la connaissance des arts, changent absolument les questions d'existence de la mère et de la fille. La vie intime, sédentaire, domestique, n'existe plus : dès le matin, la mère et la fille sont en campagne, à pied, en omnibus, en tramway, elles vont à un premier cours de langue, de géographie, d'histoire, de calcul, auquel en succède un second, d'anglais ou d'allemand ; elles déjeûnent — chez elles — ou à la pâtisserie la plus proche ; de là, au cours de musique, de chant, de maintien ; enfin, elles reviennent exténuées au logis. Que s'est-il passé durant l'absence prolongée de la maîtresse de la maison ? Ses domestiques ne le lui diront pas, mais sûrs d'une liberté presque complète, ils s'arrangent en conséquence. La jeune fille, éloignée du foyer, habitant ou la rue ou les salles des cours, n'apprendra pas cette douce science du ménage, qui s'acquiert en suivant sa mère à l'office, à la lingerie, en l'entendant donner des ordres, examiner des emplettes et discuter avec des fournis-

seurs. C'est bien dommage! elle connaîtra les dynasties égyptiennes, mais le prix du beurre ?

Autre écueil, la toilette! toilette de la mère, toilette de sa fille, lutte entre les mères, lutte entre les filles, à qui apportera à ces studieuses réunions le plus d'élégance *sérieuse*, (on met ce mot à toutes les sauces) à qui paraîtra et la plus riche et la plus experte en fait de chiffons. Les cours avancent l'instruction, mais convenez qu'ils nuisent à l'éducation, à la formation de l'âme, à l'éclosion des vertus féminines, la modestie, le silence, le goût de la retraite et le culte de la simplicité. Et si cela est, ainsi que l'affirment ceux qui connaissent cette institution nouvelle, si, pour créer des savantes et des bachelières, on annihile la femme de ménage, la femme d'intérieur, la véritable femme française, je sais bien de quel côté je voudrais voir pencher la balance. Ayons en France des Françaises et laissons les Américaines au Nouveau-Monde! M. B.



FAUSTINE

(SUITE)

XIV

A LIÉGE

Faustine est rentrée, après dix ans d'absence, dans la maison où elle est née et qui vit sa triste jeunesse : — Je ne la quitterai plus! dit-elle, ainsi qu'elle avait dit en arrivant à la Sermoys, mais désormais l'avenir semblait court devant elle ; quoiqu'elle ne fût encore que dans l'âge mûr, elle avait beaucoup vécu et beaucoup souffert. La maison paternelle lui parut douce pourtant ; à la Sermoys, trop de souvenirs douloureux erraient sous les arbres, autour des parterres, près du foyer : là, elle avait aimé, là elle s'était confiée, là elle s'était vue outragée et trahie! ici, c'était la commémoration de la jeunesse que l'éloignement revêt d'un charme mélancolique, qui venait à sa rencontre ; ses anciennes blessures étaient guéries, l'apaisement s'était fait, et en rentrant dans de vieilles habitudes, elle sentit s'adoucir l'âpreté des chagrins récents. Elle visita la maison tout entière, elle reprit possession de son ancienne chambre, elle regarda de nouveau, toute pensive, les armes des Charlemont, sur les boiseries et au fond des cheminées, elle erra dans les allées du jardin, elle cueillit une fleur à un antique jasmin, devenu presqu'un arbre et que son père avait planté jadis, et tous les anciens souvenirs remuant son cœur, elle sentit le désir violent de revoir ses amis tant négligés, Félicie et son père ; elle les connaissait et elle savait que ces cœurs excellents ne la repousseraient pas.

Quinze jours après son arrivée, elle fit atteler et se rendit chez Félicie ; elle regardait avec une espèce d'attendrissement sa ville natale, s'étonnant que des pierres, le cours du fleuve, les jeux du soleil sur les tours et sur les monuments, pussent ainsi remuer le cœur.

Objets inanimés, avez-vous donc une âme,
Qui s'attache à notre âme et l'oblige d'aimer!

Elle retrouvait la vieille ville, l'antique Legia, telle qu'elle l'avait vue, enfant; elle se souvenait tout à coup d'une rencontre faite au coin de cette rue, d'une pensée qu'elle avait eue, en longeant les bords de la Meuse; d'un beau jour de printemps où, sur ce grand marché aux fleurs, elle avait cueilli des muguets et de la quarantaine. Il semblait que le souffle de la jeunesse revînt vers elle avec douceur, sans amertume, dépouillé de toutes les tristesses d'autrefois ; et elle s'élançait vers son amie comme aux jours lointains où elle arrivait chez M. Guiscard, pour y passer la soirée, en causant et en attendant que la servante annonçât M. de Charlemont!

Elle tressaillit lorsque la voiture s'arrêta, non devant la maison de M. Guiscard, en face de l'église Saint-Jacques, mais devant une maison neuve, sur un nouveau boulevard, et que le domestique lui dit : Madame est à la maison.

Elle descendit, on la fit monter au premier étage et entrer dans un petit salon très simple, mais dont l'aspect révélateur fit soupirer Faustine.

« Ils sont heureux ici! se dit-elle en regardant la table à ouvrage, la petite bibliothèque, les chaises d'enfants dispersées de tous côtés et les jouets rangés sur une planche. Félicie méritait cela. »

Un pas léger se fit entendre, la porte s'ouvrit, et Félicie entra; elle n'était pas seule, une belle petite enfant de six ans la tenait par la robe.



« Madame, dit-elle d'un air embarrassé, je ne pense pas avoir l'honneur... »

Faustine releva son voile.

« Félicie, dit-elle, ne me reconnais-tu pas ! »

— Est-ce possible ! s'écria Félicie en se jetant à son cou. Toi, Faustine ! tu ne m'as pas tout à fait oubliée !

— Je ne t'ai jamais oubliée, quoique j'aie paru bien ingrate, mais, que veux-tu, je n'avais rien de bon à te dire...

Elles s'assirent ; la petite fille se tenait à l'écart, regardant avec une espèce d'effroi le triste visage de Faustine ; Félicie la regardait aussi, mais avec un intérêt compatissant et tendre ; elle devinait de noirs chagrins sous cet extérieur calme, un peu composé, et combien il lui semblait que l'amie de sa jeunesse l'avait devancée dans ce chemin qui va si vite de l'adolescence à la vieillesse, du bruit de la vie au silence éternel ! Elle lui prit doucement la main et lui dit :

« Je suis heureuse de te revoir... mais toi, comment es-tu ?

— Tu me trouves bien vieillie, dis ?

— Nous sommes vieillies toutes deux, mais, dis-moi, de qui portes-tu le deuil ?

— De mon mari, répondit Faustine à voix basse.

— De ton mari ! tu t'es mariée et nous n'avons rien su ! tu es devenue veuve, et nous n'avons rien su ! ah ! Faustine ! »

Faustine avait une physionomie si humiliée et si triste que son amie se tut, sous l'empire d'une profonde compassion.

« Pauvre amie ! dit-elle, chère Faustine !

— Je te raconterai tout ce qui s'est passé depuis dix ans, dit enfin Faustine, tu sauras tout ce que le mari et l'enfant...

— Quoi ! un enfant ! tu as un enfant !

— Non, je n'ai plus d'enfant, je t'expliquerai tout... ne parlons plus de moi, ce n'est pas la peine, parle de toi, Félicie ! Tu as été heureuse ?

— Des jours de soleil et des jours de pluie, mais je crois que le bon soleil a dominé. J'ai un digne et excellent mari, nous nous aimons beaucoup, nous avons une absolue confiance l'un dans l'autre. Le bon Dieu nous a donné six enfants, celle-ci, Clémentine, est ma plus jeune fille, j'ai une Antoinette et une Thérèse, plus, un Félix, un François et un Georges ; nos affaires ont prospéré, nous pourrons élever nos enfants et les doter. De plus, j'ai eu le grand bonheur de conserver mon père, et ma sœur, qui n'a jamais voulu le quitter. Voilà, *grosso modo*, notre histoire. Faut-il te dire les inquiétudes, que m'a données une grave maladie de mon cher Antoine, les maladies de mes enfants : rougeole, scarlatine, angine, et le reste, les ennuis d'une perte d'argent, le souci que nous donne notre second garçon, François, qui est fort arriéré, et toutes les petites tribulations de chaque jour ! tu sais, chaque vingt-quatre heures amène son pain, sa joie et son chagrin. Résumé : actions de grâces à Dieu.

« Tu es toujours la même, dit Faustine, heureuse par toi-même, par ton caractère... moi je n'ai pas su gouverner ma vie, et me voici au terme.

— Pas encore ! dit vivement Félicie, tu me dois des années d'amitié, tu m'as tant négligée

— Je réparerai, si je puis. Viens me voir, et prie M. Guiscard de t'accompagner. »

Elles se revirent et se revirent fréquemment, le long et rude hiver commençait, Faustine ne sortait guère, sa santé faiblissait visiblement, et son amie venait vers elle, amenant tantôt un de ses nombreux enfants ou son mari, ou sa sœur, ou M. Guiscard ; on causait doucement des jours d'autrefois ou bien des nouvelles du jour, mais personne n'interrogeait Faustine, personne ne voulait presser sa confiance, ils laissaient à cette âme blessée et fermée le temps de se détendre, sinon de se guérir, car ses plaies paraissaient incurables, et rien ne la rattachait au plaisir de vivre... elle parlait peu d'elle-même, moins encore du passé, jamais de son mariage, pourtant, elle parla un jour de Fausta, qu'elle appelait son enfant.

M. Guiscard et Félicie étaient seuls avec elle ; le soir était venu, les bougies allumées, Félicie, assise près de la table, travaillait à l'aiguille, M. Guiscard feuilletait avec une certaine distraction les pages dorées des albums ; Faustine, étendue dans un grand fauteuil, rêvait... Ils auraient pu se croire rajeunis de dix ans, n'étaient la souffrance et les cheveux blanchis de Faustine, la gravité de son amie, la taille courbée du notaire, ses lunettes et sa chevelure d'un blanc de neige ; les années avaient passé, effleurant le père et la fille, appuyant une main pesante sur la fille de Simon Malfroy ; pourtant les cœurs n'étaient ni refroidis ni changés.

« Quel est donc ce portrait d'enfant ! demanda tout à coup M. Guiscard, en plaçant l'album devant sa fille.

— Je ne le connais pas, mon père. »

Faustine y jeta un coup d'œil, et d'une voix émue, elle dit :

« C'est la petite Fausta, mon enfant d'adoption.

— Elle est délicieuse ! dit Félicie que tous les enfants attiraient ; quels yeux brillants ! quel joli front ! et ce sourire ! chère petite !... que tu as dû l'aimer !

— Oui, aimée tendrement, répondit-elle, et amèrement pleurée.

— Tu l'as donc perdue ? pauvre amie !

— Oui, mais pas de la façon que tu crois. Elle n'est pas morte : elle s'est sauvée, elle a rejoint une horde de bohémiens qui la traînent avec eux... qui l'ont initiée sans doute à leur exécrable métier... elle est perdue, bien perdue...

— Comment, reprit Félicie qui avait un esprit très positif et qui aimait à connaître le fond des choses, comment, cette enfant que tu aimais, que tu comblais de bontés, car je te connais, tu devais être toute tendresse pour elle, comment s'est-elle sauvée de chez toi ! cela paraît inexplicable.

— Fausta avait un naturel jaloux, la présence de mon mari lui faisait de la peine... elle était née d'une femme Zingare, tzigane, bohémienne; je l'avais prise près de sa mère mourante, et adoptée, et élevée, et chérie...

— Quel âge avait-elle?

— Je ne le sais pas au juste : cette pauvre femme agonisante n'a rien pu me dire, excepté un nom de lieu : *Xanten*, tu sais c'est le nom de la petite ville où se sont passées les scènes des *Niebelungen*. »

M. Guiscard leva la tête à ce nom de *Xanten*, il réprima une envie de parler, regarda encore le portrait, et dit enfin :

« Et cette enfant, Madame, n'avait aucun signe particulier, rien qui indiquât son nom et son origine?

— Rien... une médaille de Trèves, attachée à son cou par un cordon noir, voilà tout... la mère n'avait pas de papiers... l'enfant ne savait rien d'elle-même... elle parlait à peine, et le peu de mots qu'elle savait, c'était du hollandais... en cherchant dans ses plus lointains souvenirs, elle m'a dit que sa mère dansait... vous voyez qu'en fuyant l'abri, le repos, la sécurité, elle a obéi à l'instinct de race... les oiseaux fuient aussi...

— Oui, dit Félicie, mais ils fuient vers de plus doux climats. Es-tu sûre que cette petite n'a pas été maltraitée chez toi, par des domestiques, par une institutrice, que sais-tu! t'on mari l'aimait-il? »

Faustine réfléchit et répondit enfin:

« Il l'assurait, mais il m'a tant trompée! quand Fausta a fui, j'étais fort malade, et je n'ai pas pu me rendre un compte exact des démarches que l'on a faites pour la retrouver.

« Vous êtes sûre qu'on en a fait? demanda M. Guiscard.

— J'ai vu des lettres... les lettres d'un procureur du roi, je crois... Conrad m'a expliqué, je l'ai cru... je le croyais si absolument, en ce temps-là!

— Mais, ma chère Madame, si depuis vous avez eu de bonnes raisons de douter de sa loyauté, pourquoi n'étendriez-vous pas vos doutes jusqu'aux événements qui vous ont séparée de cette enfant? »

Faustine le regarda avec émotion:

« Vous pensez qu'il l'a maltraitée, chassée peut-être?... je n'étais guère en état de la défendre, en effet. Mais qu'importe maintenant? elle doit être tombée bien bas!

— C'est égal, dit Félicie, je voudrais connaître la vérité. Si cette enfant n'est que misérable, tu seras heureuse de lui faire du bien; si, comme tu le crois, elle est tombée bas, c'est un devoir de lui tendre la main.

— Ma chère Félicie, dit Faustine, tu parles comme il y a quinze ans; tu as toujours du zèle.

— Ce n'est pas du zèle, c'est l'horreur de l'incertitude; je me mets à ta place, voilà tout.

— Tu croirais donc que cette enfant ne serait pas irrévocablement perdue pour moi! elle m'a été si chère! et elle m'aimait.

— Écoutez, chère Madame, dit M. Guiscard, qui semblait s'intéresser à Fausta, si vous vouliez me donner une note, avec des dates précises, je ferais quelques démarches pour retrouver les traces de cette jeune fille, et je pense que ce ne serait pas en vain. Que diantre! dans notre bonne Belgique, on ne perd pas un enfant comme on perdrait un petit chien. »

Faustine lui tendit la main :

« Je vous remercie, dit-elle. Vous me faites voir cette douloureuse affaire sous un nouveau jour... comment n'y ai-je pas pensé plus tôt : elle était jalouse de lui : il était peut-être jaloux d'elle... il connaissait mes intentions : je voulais la doter largement, lui léguer mes biens, la propriété de ma fortune, et il aimait l'argent... il a pu éloigner ma pauvre enfant, petit-à-petit, me prévenir contre elle... je me souviens de ses insinuations continuelles... race de vagabonds, instincts sauvages, lois impérieuses du sang, que de discours il m'a faits sur ces thèmes... crédule, absorbée en lui, je l'écoutais, je le croyais... ma pauvre Fausta! que je me trouve insouciante et dure à son égard! j'aurais dû m'éclairer... »

Elle s'interrompit, des larmes roulaient sur ses joues; elle pleurait rarement, Faustine, et ses pleurs semblaient sortir d'une source profonde, et amère autant que profonde.

« Mon père la retrouvera, console-toi, lui dit Félicie avec amitié; mon père réussit toujours dans ses entreprises...

— Eh bien! cher Monsieur, je rassemblerai mes souvenirs, et demain, je vous enverrai quelques indications... »

Ils se séparèrent, et lorsque Félicie fut dans la rue, au bras de son père, elle lui dit:

« Vous espéreriez?

— Peut-être. Je voudrais connaître l'origine de cette enfant. Quelle tête que Faustine, et que d'aventures dans une vie en apparence si paisible!

— Elle n'a pas été heureuse, elle est là, solitaire au milieu de sa richesse, et moi, quand je pense aux sept qui m'attendent chez moi!

— Ma minette, je m'en irai tranquille de ce monde, puisque je te vois si contente, mais, c'est égal, je voudrais retrouver cette enfant perdue, j'ai mon idée. »

Quelques jours après, les clercs, les vieux amis de M. Guiscard apprirent avec surprise qu'il était allé faire un voyage dans le Luxem-



bourg; il avait emmené avec lui l'aîné de ses petits-fils. Le vieux notaire avait reçu une indication qui l'avait mis sur la voie, et sans en rien dire à madame Wallays, il s'était mis en route, en annonçant simplement qu'il écrirait.

Pendant huit jours, on ne reçut d'autres lettres que celles de Félix, qui annonçait que son grand-père se portait bien, et que lui, Félix, était le plus heureux des êtres; il voyageait, il allait en voiture, il dînait à table d'hôte, il logeait à l'auberge... Il embrassait son père et sa mère et ne semblait pas pressé du tout de revenir au logis. Un premier voyage est un grand événement.

Enfin, Faustine reçut un pli sur lequel elle reconnut l'écriture, ferme encore, de son vieil ami. Elle l'ouvrit, et depuis bien longtemps, son cœur n'avait palpité d'espérance et d'impatience comme en ce moment.

« Très chère Madame,

» Il m'a semblé inutile de vous écrire le résultat de mes démarches préparatoires; elles vous auraient tenue dans un état que le poète qualifie *du plus grand des maux*; maintenant, que pas-à-pas, je suis remonté jusqu'à la source, je puis vous parler et vous annoncer que nos recherches sont couronnées de succès.

» J'ai retrouvé à L..., en qualité de juge, M. B., qui était substitut, à l'époque où Fausta s'enfuit de chez vous. J'ai évoqué les souvenirs, et voici, Madame, ce qu'il m'a raconté.

» Au milieu de l'été de 18..., le garde-champêtre de la commune de Redange, avait arrêté une enfant qui venait de prendre deux petits pains dans une boutique. Cette enfant était évidemment en état de vagabondage : elle fut donc arrêtée, emmenée à L... et interrogée par le substitut. Elle était assez grande, brune, très jolie; ses vêtements souillés, déchirés, étaient de belle qualité, mais il semblait qu'elle eût couché sur la terre, et passé au travers des halliers et des ronces. Cette enfant paraissait extrêmement sauvage, et plutôt sauvage que timide; il s'écoula des jours avant qu'elle pût se décider à parler. Enfin un peu rassurée par M. B., qui semble un digne homme, elle dit qu'elle se nommait *Fausta*, qu'elle avait une maman, qui habitait un beau château, près d'un grand bois; qu'un homme méchant était venu demeurer avec sa maman, que cet homme ne l'aimait pas, qu'il l'avait menacée, qu'il l'avait battue (elle en portait les marques) et qu'alors elle s'était enfuie. Elle avait couché dans les bois, elle avait mangé des fruits sauvages; et, arrivant dans un village, elle avait vu du pain : elle l'avait pris, car elle avait très faim.

» Veuillez croire qu'elle ne débita pas ce discours tout d'une haleine; il fallut lui arracher les paroles, et M. le Substitut a dû faire provision de patience. Lorsqu'il fut bien informé, il chercha, s'informa, s'enquit, et il apprit enfin que mademoiselle Malfroy, habitant La Sermoys, avait adopté l'enfant d'une mendiante, que depuis, elle s'était mariée à M. Conrad Wallays, et que l'enfant s'était enfuie. Il crut bien faire en écrivant à madame Wallays, il ne reçut pas de réponse; il écrivit à M. Conrad Wallays, et il reçut en retour la lettre que je joins ici, avec un billet de mille francs, que je ne joins pas. Un peu étonné, mais pensant que les dires de la pauvre enfant n'étaient pas sincères, il obéit aux désirs de M. Wallays, il le plaça à Diekirch dans une communauté très pauvre, qui la reçut avec plaisir. Les mille francs payèrent sa pension pour plusieurs années, et elle se trouva ainsi préservée de tout péril, élevée modestement avec d'autres petites filles, pauvres et délaissées comme elle.

« Ayant reçu tous ces renseignements, je suis allé à la maison des Orphelines; j'ai trouvé un couvent où le vœu de pauvreté semble pratiqué dans son acception la plus rigoureuse. On me mena dans un parloir un peu glacial pour mes vieux os, mais d'une propreté hollandaise; de là, on voyait une cour sablée où les enfants jouaient sous le regard d'une bonne Vierge, placée dans un petit encadrement de lierre et de liserons : les grandes travaillaient à l'aiguille, assises sur des bancs. Je cherchai des yeux qui pouvait être Fausta, mais, sous ce même costume noir, elles se ressemblaient toutes.

« Madame la supérieure vint me trouver, et elle eut la bonté de me parler avec ouverture de cœur. Permettez que je vous redise ses paroles et ses impressions.

»—Aucune de nos petites filles ne nous a donné autant de peine que l'enfant dont vous vous informez. Elle semblait étrangère à toute notion de christianisme, elle ignorait jusqu'au *Notre Père*! Elle ne distinguait pas nettement le bien du mal, et quoiqu'elle eût de jolies façons, à table, par exemple, quoiqu'elle fût exempte de la grossièreté de nos autres enfants, elle ne paraissait avoir reçu aucun principe. C'était l'enfant de la nature... Eh! mon Dieu! quand la religion n'y met pas la main, la nature est une pauvre chose! Elle ne voulait pas apprendre, elle paressait tout le jour, elle se révoltait contre la clôture, plusieurs fois elle tenta de s'enfuir, elle osa même frapper une de nos sœurs, qui la retint au moment où elle allait passer au-dessus d'une muraille... Eh bien! cette même religieuse s'attacha à la petite, et s'efforça de lui faire du bien. L'enfant se laissa prendre par la charité et la douceur de Sœur Gertrude, et peu à peu, nous la vîmes se transformer. Elle prit goût à notre enseignement, elle devint obéissante, elle étudia le catéchisme, et je pense que sa première communion, faite avec tant de ferveur, l'a tout à fait métamorphosée. Elle est le modèle de nos enfants, Monsieur, et si vous venez nous la reprendre, nous la regretterons fort.

— Madame, lui dis-je, je ne viens pas pour mon propre compte. Une dame, que j'honore beaucoup, m'a chargé de m'informer de Fausta.

— Nous ne la nommons pas Fausta, mais Madeleine, dit la religieuse; si cette dame veut prendre Madeleine avec elle, elle la trouvera douce, soumise, pieuse, peu instruite, par exemple — nous élevons nos pauvres filles pour en faire des ouvrières — mais capable de se former, car elle a de l'intelligence.

— C'est fort bien, ma sœur, lui dis-je, je vous remercie mille fois de ces détails et vous demande pardon de vous avoir fait perdre un temps que vous employez si bien. »

« Je la saluai et je quittai la maison. J'y suis retourné aujourd'hui, et j'ai demandé à voir Fausta-Madeleine... Je l'ai vue au milieu de ses compagnes, à l'ouvroir... Je ne voulais pas lui parler, de peur d'éveiller en elle des espérances qui, peut-être, ne seraient pas satisfaites... Elle est grande pour ses quinze ans, svelte, de grands beaux yeux, et un air comme il faut sous son pauvre costume noir et son petit bonnet blanc. J'ai régalé de gâteaux tout l'ouvroir; un vieux grand-père peut se permettre ce plaisir-là.

« Maintenant, chère Madame, décidez. J'attendrai ici votre réponse et je suis du fond de l'âme, votre ami dévoué et respectueux serviteur.

II. GUISCARD. »

Le lendemain, M. Guiscard reçut un mot de Faustine :

« Amenez-la moi, je vous en conjure, le plus tôt possible. Je pense que je n'ai plus longtemps à vivre et je veux la voir et jouir de sa présence. Veuillez indemniser très largement ce couvent où elle a trouvé un abri.

Vôtre

FAUSTINE MALFROY. »

Le bon M. Guiscard, très content au fond de l'âme, s'en alla allègrement vers l'orphelinat : il demanda la Supérieure et Madeleine ;

« Je viens la chercher, ma bonne sœur, dit-il en prenant la main de la jeune fille.

— Nous le craignions, Monsieur, mais si c'est pour son plus grand bien ! Madeleine, vous allez nous quitter.

Les yeux de Madeleine se remplirent de larmes, elle se serra contre la vieille religieuse :

— Ma mère, vous quitter ! et pour qui ?

— Mademoiselle, lui dit M. Guiscard, vous souvenez-vous de votre mère adoptive, du château de la Sermoys, de votre première enfance ?

Elle rougit :

— Si je m'en souviens ! dit-elle. Est-ce ma mère Faustine, qui veut me revoir ?

— Oui, Mademoiselle. »

Elle joignit les mains avec un profond sentiment de tendresse :

— Je la reverrai donc! je ne l'ai jamais oubliée et j'ai tant prié pour elle, le jour de ma première communion ! O ma mère, c'est vous qui m'aviez appris à prier!

— Nous partirons demain, dit M. Guiscard, dont les lunettes se mouillaient. Je viendrai vous chercher; maintenant, je vais montr madame la Supérieure les preuves de ma mission et nous acquitter envers la maison.

— Allez, ma fille, allez auprès de sœur Gertrude, elle vous mènera à la chapelle. »

XV

RÉUNIES.

Elles étaient ensemble, dans les bras l'une de l'autre, et jamais plus tendres embrassements ne les unirent. Faustine avait ressaisi son enfant avec la passion qu'elle mettait à toute chose, elle lui faisait redire ses malheurs, son odyssée dans la forêt, la prison, les chagrins de l'enfant au couvent, où elle se débattait contre la règle et la clôture, comme l'oiseau farouche que l'on enferme dans une cage. Ce récit excitait chez Faustine une indignation qu'elle ne voulait pas exprimer, parce que le premier auteur de tant de maux les avait expiés par sa mort soudaine; mais elle se promettait bien de dédommager sa Fausta de tant de souffrances et d'employer ses dernières années, ses derniers jours peut-être, à assurer son avenir. Elle écoutait d'une oreille moins avide lorsque la jeune fille lui dépeignait la vie paisible et douce que les sœurs lui avaient procurée, lorsqu'elle s'était soumise à son sort; les cérémonies dans la petite chapelle, les jeux et les travaux avec ses pauvres petites compagnes, les délices de la première communion, rien n'émut Faustine, et le bruit que faisaient ses préjugés la rendait insensible aux paroles tendres que l'enfant employait pour parler de ses institutrices. Elle s'en aperçut peut-être et elle refoula cette expansion. Le soir, on avait dressé son petit lit dans la chambre de Faustine, et celle-ci la vit s'agenouiller, chercher des yeux quelque pieuse image, et tirer enfin de son corsage un crucifix de bois devant lequel elle pria et pria longuement.

« Tu dis de longues prières! lui dit enfin Faustine.

— Maman, j'ai tenu à remercier Dieu. Songez donc!

Dès le lendemain, Fausta fut installée dans la maison en qualité de fille de madame Wallays. Le petit costume noir fut remplacé par de jeunes et jolies toilettes; on lui arrangea, à côté de la chambre que sa mère ne quittait presque plus, un salon d'études où Faustine fit placer une bibliothèque bien choisie; elle voulait que sa fille complétât, par la lecture, une instruction nécessairement incomplète, et elle se plaisait déjà à former des plans d'études où elle-même



et Fausta puiseraient aux mêmes sources. Un peu d'amour la rattachait soudain à la vie, et pourtant, elle le savait, l'archer aux flèches trop sûres la guettait dans l'ombre. Si près de quitter la vie, elle la ressaisissait, elle l'étreignait, elle se plongeait avec une volupté d'âme inexprimable dans cette tendresse perdue et retrouvée ; enfin, elle semblait défier la mort dans les bras de son enfant. Fausta lui répondait de toute la force de son cœur : elle n'était plus l'enfant indisciplinée, sauvage, indépendante, et en conservant ses instincts généreux et tendres, elle était devenue de plus pieuse et patiente ; la suave loi de l'Évangile s'était gravée dans cette âme altière, et sa présence, ses soins, son entretien eurent pour Faustine une douceur incomparable ; elles ne se quittaient pas l'une l'autre, sans se lasser jamais.

« Je vous ai trop longtemps quittée, ma mère, disait Fausta ; je n'irai pas voir madame Félicie. ni le cher M. Guiscard, je les verrai ici ; j'aime mieux rester aurpès de vous.

Félicie, qui redoutait tout dissentiment entre la mère et la fille et dont la qualité par excellence était une âme pacifique, eut l'ingénieuse idée d'arrîver le dimanche matin, en grande toilette, escortée de ses trois filles, et d'enlever Fausta pour la messe. Faustine n'osa ni contredire son amie, ni attrister l'enfant, qui l'embrassait si joyeuse, en disant qu'elle allait prier pour sa guérison. Et même pendant la durée de la grand'messe, il lui vint une idée heureuse : elle possédait un joli tableau, une *Pieta*, de l'école italienne, elle possédait un bénitier d'argent, qui avait servi à sa mère. Elle fit apporter les deux objets et ils furent attachés près du lit de Fausta. Le soir, lorsqu'au lieu de sa petite croix de bois, elle vit le tableau, Marie assise, le corps de son fils sur ses genoux, Marie si touchante et si belle, elle interrompit son oraison et courut se jeter au cou de Faustine :

« Quand tu regarderas le tableau et le bénitier, tu penseras à moi... plus tard !

— Ma mère, ne nous séparons jamais ! Dieu m'a rendue à vous, pour toujours.

— Il n'y a pas de toujours, Fausta.

— Si, maman, dans le ciel. »

Faustine ne dit rien : la foi profonde et naïve de sa fille lui semblait respectable : elle avait tant souffert, faute de cet appui, qu'elle aurait cru commettre un crime en l'enlevant à Fausta. Elle la laissait libre de prier, de lire des livres de piété, et même d'écrire aux sœurs de l'orphelinat, quoiqu'elle éprouvât une secrète jalousie contre celles qui avaient exercé une si salutaire influence sur sa fille ; elle triomphait d'elle-même, et Félicie, qui la devinait, l'admirait aussi ; elle disait à son père :

« Comme elles sont heureuses ensemble ! que vous avez donc bien fait de vous mêler de cette affaire !

— Oui, peut-être, dit-il en hochant la tête, mais je crains bien que madame Faustine ne m'en sache plus autant de gré dans quelque temps.

— Pourquoi donc !

— Çà, ma minette, c'est mon secret. Qui vivra verra.

M. Bourdon.

(*La suite au prochain Numéro.*)

L'ÉTAPE

I

Un régiment d'infanterie, qui échangeait la garnison de Lons-le-Saunier contre celle de Besançon, s'était vu arrêter dans sa route, au moment d'atteindre cette dernière ville, par une de ces tourmentes de neige telle qu'on en voit dès la fin d'octobre dans ces régions montagneuses. La troupe avait dû arrêter sa marche dans le village de Torpes et y anticiper l'étape.

Le colonel s'était présenté chez le maire, demandant asile dans la commune pour ses officiers et ses soldats, jusqu'à ce que le temps rasséréné permît de se remettre en route. Le maire s'était empressé de distribuer les logements et de réquisitionner des vivres chez les habitants ; du reste, la précaution était inutile : chaque famille avait invité les officiers et les soldats, qu'elle recevait par ordre, à partager ses repas.

Cependant, on ne savait quand finirait l'*occupation* du village ; la neige, qui recouvrait la terre d'un manteau dont l'épaisseur atteignait cinquante centimètres, ne cessait de tomber en flocons pressés, poussée par le vent aigu de l'est. Le ciel était sombre et bas ; bien qu'il fût à peine deux heures de l'après-midi, il faisait

presque nuit. Le régiment, aveuglé par la neige, avait dévié de son chemin qui ne se distinguait plus au milieu des champs sous ce linceul blanc. Le cœur de l'homme le plus énergique se serrait devant ce tableau de désolation et, quand la troupe était tombée sur le village qu'elle n'aurait pas dû traverser, les soldats avaient poussé un soupir de soulagement.

Un jeune lieutenant, Guy de Loël, avait été désigné pour un logis d'assez chétive apparence, qui avait fait faire la grimace à son ordonnance, lorsqu'il y avait apporté la valise de l'officier.

« Mon lieutenant, avait-il été dire à M. de Loël qui n'avait pas encore quitté la mairie, on ne vous a pas logé dans un château.

— Bah ! avait répondu le jeune homme, une nuit est bientôt passée et pourvu que j'aie une chambre propre....

— Oh ! pour ce qui est de cela, mon lieutenant, soyez tranquille, la maison tout entière reluit comme une pièce d'or neuve, et la maîtresse du logis frotte et astique encore votre chambre, qui n'en a pas besoin. »

Quelques instants plus tard, M. de Loël se rendit au gîte qui lui avait été assigné. C'était une maison basse, se composant d'un unique rez-de-chaussée et entourée d'un petit jardin clos de haies. L'architecture en était des plus simples ; mais, en été, ces murs rustiques devaient disparaître sous les fleurs et le feuillage. Une vigne et un rosier les recouvraient de trois côtés ; la partie exposée au nord était abritée sous un manteau de lierre toujours vert.

En approchant, l'officier fut agréablement frappé de la netteté des vitres et de la blancheur des rideaux, gracieusement drapés. Le logis était divisé en deux par un étroit vestibule tapissé d'un papier coutil. M. de Loël frappa à la première porte qu'il trouva à sa droite; une voix douce lui dit d'entrer et il se trouva en présence d'une femme d'environ cinquante ans, vêtue avec une simplicité extrême, mais dont la toilette dénotait des soins de propreté exquise. Des bandeaux de cheveux gris, encore abondants, encadraient son visage pâle et délicat, un peu maladif même.

La pièce dans laquelle M. de Loël venait d'entrer paraissait en parfaite harmonie avec la personne qui s'y trouvait. Les murs en étaient couverts d'un papier gris rayé de vert. Au-dessus d'un buffet de chêne, une large étagère supportait des livres, élégamment reliés pour la plupart. Un piano, deux fauteuils, quelques chaises c'était tout l'ameublement; mais, si modeste qu'il fût, il annonçait une certaine distinction dans les habitudes de ses propriétaires.

« Soyez le bienvenu, Monsieur, dit la dame âgée au lieutenant. Notre maison n'est pas très confortable, mais nous ferons de notre mieux pour vous y donner une hospitalité supportable.

— Je suis persuadé, Madame, répondit M. de Loël touché de cet accueil, que je me trouverai à merveille ici et que je n'aurai jamais eu de meilleur gîte.

— Je vais vous conduire à votre chambre où j'ai fait du feu. Vous devez avoir besoin de changer de chaussures, après avoir marché dans la neige toute la matinée. »

Il suivit son hôtesse qui le fit rentrer dans le petit vestibule et le conduisit jusqu'au bout. Là, ouvrant une porte à gauche :

« Vous voilà chez vous, dit-elle. Si vous manquez de quelque chose, venez me le demander ou envoyez-moi votre soldat. M. Palan, mon mari, va rentrer, au reste, et il ira s'enquérir de vos besoins.

— Je crois bien qu'ils ont été tous prévus, répondit l'officier, en jetant un coup d'œil autour de lui. »

Madame Palan l'avait introduit dans une chambre simple et exiguë, mais charmante. Elle était tapissée d'un papier blanc à fleurs lilas ; un bon feu brûlait dans un petit poële de faïence, car il n'y avait pas de cheminée. Le lit était étroit et sans rideaux, mais couvert d'un tapis blanc et rose ; une table de toilette garnie de même, une petite commode, une table à écrire, c'était tout, et cependant cette chambre était plus agréable que certaines pièces luxueuses, où le sombre ébène et les brocatelles ne sauraient éveiller une idée gaie, en dépit de leur somptuosité.

« C'est une chambre de jeune fille, se dit M. de Loël. »

Et, en effet, une statuette de la Vierge placée à la tête du lit sous un rameau de buis desséché, un panier à ouvrage et quelques livres portant le nom de Christine Palan, lui firent découvrir qu'on l'avait logé dans la chambre de la fille de la maison. Où donc était cette jeune fille ?

Quand son ordonnance entra pour prendre ses ordres, il lui recommanda de ne pas salir ni endommager cette mignonne chambrette, qui devait être tout étonnée de recevoir des hôtes barbus.

Comme il achevait sa toilette, on frappa à sa porte et un homme d'au moins soixante ans se présenta. C'était le maître de la maison qui venait s'informer si l'officier désirait quelque chose.

On causa de la tempête de neige et de la route parcourue par le régiment; puis M. Palan quitta le jeune homme en lui annonçant qu'on dînerait à six heures.

Comme sa femme, le vieillard s'exprimait avec correction et élégance; comme elle, il était vêtu simplement mais avec un soin irréprochable. Il était grand, maigre et cependant vigoureux. Ses cheveux étaient tout blancs. Il avait une belle figure, mais ses yeux s'abritaient derrière des lunettes couleur fumée.

« Quelle est cette famille ? se demanda M. de Loël, assurément des gens déchus d'une position meilleure. »

Il s'approcha de la table à écrire ; il avait à répondre à la lettre d'un ami et il se mit à chercher du papier. Evidemment, on avait apprêté cette table avec son encrier ouvert et son porte-plume garni d'une plume neuve, pour qu'il s'en servît. En prenant une feuille dans un cahier de papier à lettres, une page couverte d'une écriture fine et élégante en tomba. Involontairement, sans penser à ce qu'il faisait, l'officier y jeta les yeux. C'était une lettre inachevée.

« Je te remercie, ma chère Lauriane, écrivait-
» on, de m'avoir trouvé aussi vite une position
» qui va me permettre d'aider mon père et ma
» mère à vivre. Nos ressources devenaient cha-
» que jour plus précaires et je souffrais d'être à
» leur charge, au lieu de gagner ma vie et la
» leur. Sois tranquille, je trouve les appointe-
» ments superbes. Deux mille francs ! cela va
» au delà de mes rêves.

» Mais, tout en sentant le prix du secours qui
» nous arrive, j'ai le cœur serré. Ne te moque
» pas de moi, ma vaillante cousine ; je cache mes
» angoisses aux deux êtres qui m'adorent et
» dont je dois être le soutien, mais je puis bien
» te le dire à toi — car j'étouffe — j'ai peur, je
» ne sais quelle vague appréhension m'a saisie.
» Que trouverai-je là-bas ? Hélas ! le nid était
» bien modeste, mais si chaud et si doux..... »

M. de Loël était arrivé au bas de cette page, sans avoir conscience de l'indiscrétion qu'il commettait. Il rougit tout-à-coup, en pensant qu'il avait surpris les confidences d'un cœur aimant, action indigne d'un gentilhomme.

« Ce doit être de Christine, se dit-il. Elle est, selon toutes probabilités, institutrice ou dame de compagnie. Et, sans doute, elle regrette, dans la maison étrangère, le nid d'où la pauvreté l'a forcée de s'envoler. Sa nature est tendre et sensible. D'autres jeunes filles, à sa place, se seraient réjouies de quitter un toit si humble pour aller chercher la fortune par le monde, d'échanger le village contre la ville bruyante et gaie. Elle, elle tremble et elle regrette d'aller vivre loin de la tendresse de son père et de sa mère. C'est par désintéressement qu'elle est partie. Elle doit être une femme exquise. »

Il continua à rêver ainsi et oublia d'écrire sa lettre.

A six heures, M. Palan vint le chercher pour se mettre à table.

Le dîner était servi dans la pièce où il était entré en arrivant. La nappe d'une blancheur neigeuse, des assiettes de faïence blanche et mauve, des verres étincelants, tout cet ensemble ne fit qu'exciter l'appétit du jeune officier.

Le menu était simple : un potage, un poulet provenant assurément de la petite basse-cour qui occupait un coin du jardin, un plat de légumes et des fruits cuits composaient ce repas, qui avait été apprêté par la maîtresse de la maison, et dont elle faisait les honneurs avec une bonne grâce et des soins touchants.

La conversation devint tout de suite intéressante. M. de Loël ne se bornait pas à être un officier très instruit dans son métier, il était versé dans les littératures française et étrangères, il prenait un vif intérêt à toutes les découvertes scientifiques, et il causait bien. Son hôte se montrait, peu à peu, sous l'aspect d'un homme d'une haute valeur intellectuelle, et madame Palan, dans un mot qu'elle jetait de temps en temps laissait voir qu'elle n'était pas étrangère aux matières qui entretenaient la conversation.

Au moment où l'on se levait de table, on cogna au volet. Madame Palan ouvrit la fenêtre. C'était le facteur, qui avait aussi été égaré dans la neige et qui n'avait trouvé son chemin jusqu'à Torpes qu'avec des peines infinies et un retard de sept heures.

« C'est une lettre de Christine, fit Madame Palan avec un éclair de plaisir dans les yeux.

— Tiens ! nous en avions eu une hier, fit observer son mari. Que dit la chère enfant ?

— Oh ! peu de chose. Vous permettez, monsieur ? ajouta-t-elle, en se tournant vers Guy.

— Mais je me retire, Madame.

— Attendez, il faut au moins que je vous donne de la lumière et, comme nous sommes impatients de savoir ce que nous écrit notre fille, il faut que vous subissiez la lecture de sa lettre. »

Elle commença aussitôt.

« Cher père et chère maman,

» Je ne vous écris qu'un mot, car Madame la
» duchesse m'attend pour son whist, mais vous
» avez dû recevoir aujourd'hui une longue lettre
» de moi. Je vous annonce seulement une petite
» caisse qui contient un bon gilet de chasse pour
» papa, une capeline pour maman, du chocolat,
» du thé, des conserves et les deux derniers nu-
» méros de la *Revue des deux Mondes*.

» Je vais ce soir à l'Opéra, vous voyez qu'il ne
» faut pas me plaindre. Mais je jette un regard
» dans la petite salle à manger, bien chaude,
» je l'espère, où je vous vois causant tous deux
» de votre petite Christine, qui vous embrasse et
» vous aime tendrement. »

La voix de la mère mollissait et une larme glissa sur la joue du père. M. de Loël fut gagné par cette émotion, mais il sentit qu'il était de trop, que le père et la mère avaient besoin de causer sans témoin de la fille absente et bien-aimée. Il prétexta une affaire de service et sortit.

Il retrouva ses camarades dans un cabaret passable du village où ils s'étaient réunis, mais il ne put prendre part à la conversation générale.

Le fils du maire vint se joindre aux officiers,

et sembla plus particulièrement attiré vers Guy. Celui-ci en profita pour avoir des renseignements sur son hôte. Il apprit que M. Palan avait été professeur de littérature et qu'une maladie d'yeux, compliquée d'une laryngite, avait interrompu sa carrière avant qu'il eût atteint l'âge fixé pour obtenir une pension de retraite. En même temps, presque toute la dot de sa femme avait été engloutie dans un désastre financier. Ils s'étaient retirés à Torpes où le frère de Madame Palan était alors curé, ils avaient élevé et instruit eux-mêmes leur fille, vivant assez difficilement avec les bribes de la dot de Madame Palan et le produit de quelques travaux littéraires de l'ancien professeur. Mademoiselle Christine, arrivée à vingt ans, avait voulu se servir de l'instruction qu'elle avait reçue et elle était institutrice dans une grande famille.

Jusqu'à ce qu'il s'endormit, Guy pensa à Christine, et elle se représenta encore à lui dans son sommeil. Il n'avait pas osé demander si on avait un portrait d'elle; d'ailleurs, il préférait peut-être se la figurer sous des traits qu'il aimait à lui donner et qui convenaient au caractère dont elle lui semblait douée.

Le lendemain, la neige avait cessé de tomber, elle avait même fondu en partie pendant la nuit, sous l'influence du vent sauté brusquement à l'ouest et accompagné d'une fine pluie; le régiment s'aventura par des chemins boueux vers Besançon.

Guy de Loël avait échangé d'affectueux adieux avec ses hôtes d'un jour et leur avait demandé la permission de venir les revoir.

Mais à peine était-il installé à Besançon, qu'il reçut sa nomination de capitaine dans un régiment qui tenait garnison à Paris.

II

Pendant plusieurs jours, Guy de Loël ne cessa de penser au séjour qu'il avait fait à Torpes. Etait-il donc si séduisant ce village enseveli sous la neige ? Le ménage Palan, tout intéressant qu'il fût, absorbait-il à ce point l'esprit d'un jeune homme de vingt-sept ans ? Non, mais une figure idéale, créée par son imagination, flottait sur ce village perdu, sur cette maison modeste où il avait dormi une nuit.

Le nouveau capitaine n'avait pas tout à fait les idées de son temps. Il était Breton, très croyant et fils unique d'un gentilhomme de vieille souche, qui avait été militaire et qui s'était marié dans son âge mûr à une jeune femme d'un caractère un peu enthousiaste. Guy avait perdu son père, alors qu'il n'était qu'un enfant, et il avait été élevé par sa mère qui l'idolâtrait et qui lui avait inculqué, avec l'amour du beau, ses goûts délicats et raffinés. Cette éducation n'avait pas été assez virile, et Guy manquait un peu de décision et de fermeté. La lutte de la vie lui donnerait-elle ces vertus masculines, ou bien succomberait-il dans la bataille parce qu'il ne les possédait pas ?

En dépit du genre de vie qu'il avait mené depuis huit ans, un jour ici, un autre là, il était resté tout imprégné des souvenirs de son enfance ; il était tel qu'on avait pu le connaître dans son vieux manoir héréditaire, avec des yeux rêveurs, une tendance à revêtir toutes choses d'une teinte poétique, encore amoureux des beaux vers, des murmures de l'Océan et des grandes scènes de la nature.

Comment avait-il choisi la carrière militaire, cet être impressionnable, cet artiste, ce poète ?

Son père le lui avait ordonné en mourant. Le vieux gentilhomme, resté fidèle aux principes de sa race, avait voulu que son fils fût élevé dans les mêmes idées; mais il estimait qu'on peut mettre son épée au service de la France sous tous les gouvernements et que le drapeau importe peu, quand il s'agit de l'honneur du pays.

Le nouveau régiment de Guy de Loël était caserné Avenue de Latour-Maubourg, le capitaine se logea aux environs.

Le lendemain de son arrivée était un dimanche, M. de Loël voulut assister à la messe et choisit l'église de Sainte-Clotilde.

Comme il y entrait, il croisa deux femmes qui en sortaient. L'une d'elles, arrivée à la vieillesse, s'appuyait sur le bras d'une jeune fille habillée très simplement.

Les yeux de Guy tombèrent d'abord sur la vieille dame, de sorte qu'il ne fit guère qu'entrevoir celle qui l'accompagnait. Mais il fut frappé de surprise et murmura :

« C'est étrange, ce visage de jeune fille est celui qui hante tous mes rêves depuis quelque temps.

Quant à celles qu'il avait rencontrées, elles avaient également remarqué ce jeune officier qui entrait dans une église en uniforme.

Elles étaient montées en voiture et, en s'installant dans son coupé, la dame âgée avait dit :

« Il est très bien ce capitaine qui vient d'entrer à Sainte-Clotilde ; il a tout à fait les allures d'un gentilhomme, et j'ai été touchée de le voir pénétrer dans une église pour y entendre la messe. C'est si rare, de notre temps, de voir les jeunes gens suivre les pratiques du culte.

La voiture s'arrêta devant un hôtel de la rue de Varennes qui portait les armes d'une vieille famille. Les mêmes armoiries, qui se reproduisaient sur le coupé, d'or sur champ d'azur, auraient de suite appris aux gens versés dans la science héraldique et les généalogies, qu'on se trouvait devant l'hôtel des ducs de Fontareine.

En effet, la dame âgée était la duchesse de Fontareine. Quant à la jeune fille, elle était à la fois secrétaire et demoiselle de compagnie de la duchesse, et institutrice de l'arrière-petite-fille de celle-ci; cette enfant, avec un petit-fils, le duc Raoul de Fontareine, composaient toute la famille de la vieille dame.

— Mademoiselle Christine, dit Madame de Fontareine, lorsqu'elle eut gravi l'escalier, quand vous aurez passé à la *nursery* pour voir Bérangère, voudrez-vous bien revenir auprès de moi, j'ai quelques lettres à vous dicter? »

La jeune fille reconduisit d'abord la duchesse à son appartement, puis entra dans la chambre de l'enfant, une petite fille de quatre ans, d'une beauté merveilleuse, qui jouait avec une poupée, sous la garde d'une jeune bonne anglaise.

« Te voilà, Christine! cria l'enfant accourant à la jeune fille. Tu vas rester, n'est-ce pas? et me raconter une histoire. Maud n'en sait pas d'aussi belles que toi.

— Tout à l'heure, *my darling;* je reviendrai. Maintenant, il faut que j'aille écrire avec ta grand-mère. Maud va te raconter le chat botté. N'est-ce pas, Maud?

— Oui, miss, fit la jeune anglaise, qui paraissait avoir beaucoup d'affection et de déférence pour Christine.»

En effet, cette dernière l'avait beaucoup aidée et consolée, quand elle était arrivée de Londres, l'année précédente, sans savoir un mot de français. A ses moments perdus, Christine avait enseigné notre langue à la jeune gouvernante qui avait fait des progrès rapides sous cet aimable professeur. En retour, Christine recevait d'excellentes leçons d'anglais durant les entretiens de l'enfant et de la jeune bonne, qui s'exprimait avec le pur et doux accent du Middlesex.

Christine embrassa son élève et passa chez la duchesse. Ce n'était pas absolument une sinécure que la position de la jeune fille dans cette riche maison. Elle tenait la correspondance de la vieille dame, elle lui faisait la lecture dans la journée, jouait au whist le soir, s'il manquait un partenaire. Elle donnait des leçons à la petite Bérangère, surveillait les soins qui lui étaient donnés par Maud, et enfin, il était rare qu'elle n'eût pas à accomplir chaque jour une ou plusieurs missions de confiance, soit dans la maison, soit au dehors.

Elle avait su inspirer l'estime dès le premier jour et, dans cette situation si difficile à l'ordinaire, elle s'était attiré jusqu'aux égards des domestiques. Quant à la duchesse, elle traitait Christine non-seulement avec une politesse exquise, mais encore avec une bonté presque maternelle.

III.

Le lendemain du jour où nous avons introduit quatre nouveaux personnages auprès du lecteur, Guy de Loël jeta les yeux sur la liste des personnes à voir que sa mère lui avait envoyée. En tête, se trouvait inscrit le nom de la duchesse douairière de Fontareine, avec l'indication du lundi comme son jour de réception et, en observation, ces mots : « Notre parente éloignée. »

« Je commencerai par cette maison », se dit Guy.

A quatre heures, il était rue de Varennes. Deux ou trois personnes étaient groupées autour de la cheminée, près de la vieille dame, quand on annonça Guy.

En entendant son nom, la duchesse s'écria :

« Soyez le bienvenu chez moi, mon cousin. Je vous remercie de votre empressement à me venir voir. J'ai reçu ce matin une lettre de votre charmante mère qui m'annonçait votre arrivée. Mais, ajouta-t-elle, il me semble vous avoir déjà vu hier.

— Moi aussi, Madame, je me rappelle vous avoir rencontrée hier à la porte de Sainte-Clotilde. »

La duchesse, ravie de retrouver dans son jeune parent le capitaine qui avait fait la veille une si favorable impression sur elle, traita Guy avec toutes sortes de bontés.

« Je souhaite vivement, lui dit-elle, que vous deveniez l'ami de mon petit-fils, et je voudrais que ma maison fût plus agréable, pour vous y voir souvent. »

Comme M. de Loël allait répondre, une jeune fille, vêtue d'une robe de cachemire gris d'une grande simplicité, entra par une porte située au fond du salon, mais elle ne fit que traverser la pièce, en s'inclinant légèrement et ressortit immédiatement par une autre porte placée en face de celle par laquelle elle était apparue. Guy avait eu néanmoins le temps de reconnaître la jeune personne qui, la veille, prêtait son bras à la douairière.

« Mademoiselle Christine, lui avait dit la duchesse tandis qu'elle passait, voulez-vous me chercher le dernier numéro du *Correspondant* que madame de Brézieux désire emporter. »

A ce nom de Christine, Guy avait tressailli et il avait regardé la jeune fille plus attentivement.

« C'est apparemment votre demoiselle de compagnie? avait demandé une dame assise auprès de madame de Fontareine. Je ne l'avais pas encore aperçue.

— C'est que vous êtes toujours venue à l'heure où elle donne sa leçon à Bérangère ou quand elle est sortie pour moi.

— Ella paraît distinguée et bien élevée.

— Oui, et je l'aime beaucoup. Elle appartient à

une famille honorable. Son père était professeur, une maladie du larynx l'a forcé de prendre sa retraite.

— Votre demoiselle de compagnie ne se nomme-t-elle pas mademoiselle Palan, madame? interrogea Guy.

— Oui. La connaîtriez-vous, mon cousin?

— Je ne l'avais jamais vue; avant hier où je l'ai aperçue sortant de l'église avec vous. Mais j'ai logé chez son père dans la route que j'ai faite avec mon régiment de Lons-le-Saunier à Besançon, et je puis lui donner des nouvelles de ses parents, à la date de trois semaines.

— Et bien! quand elle va rentrer.

Christine reparut quelques instants après.

— Mon enfant, lui dit madame de Fontareine, voici mon cousin, le vicomte Guy de Loël qui, allant de Lons-le-Saunier à Besançon, a logé chez votre père. Il veut vous donner des nouvelles de votre famille.

— Ah! monsieur, fit Christine, s'avançant avec empressement, ma mère m'a parlé de cet incident en m'écrivant. Ainsi, vous les avez vus, et comment étaient-ils?

— Mais en bonne santé à ce qu'il m'a paru.

—Tant mieux. J'ai toujours peur que ma mère ne me donne les nouvelles meilleures qu'elles ne le sont en réalité.

— Je puis vous rassurer. Ils se portaient bien, malgré la rigueur exceptionnelle de la saison. Ils m'ont reçu à leur table et tous deux m'ont fait si cordialement les honneurs de leur maison, que je leur garderai toujours un souvenir reconnaissant de l'hospitalité qu'ils m'ont donnée.

Je devais aller les revoir, continua le capitaine, mais j'ai été promu à mon nouveau grade dans un autre régiment et je n'ai pu leur faire la visite que je projetais. Voudrez-vous bien leur expliquer, mademoiselle, d'où vient que je n'ai pas profité de la permission qu'ils m'avaient donnée de retourner à Torpes?

En ce moment, un beau jeune homme d'une vingtaine d'années entra dans le salon. Imaginez les traits d'un jeune dieu grec, unis à la tournure d'un gentilhomme français de grande race et vous aurez le portrait du duc de Fontareine, l'oncle de Bérangère, le petit-fils de la maîtresse du logis.

« Bonjour, grand'mère, fit-il en portant à ses lèvres la main de son aïeule.

Puis il salua toutes les personnes présentes et plus particulièrement Christine, sembla-t-il.

La douairière présenta son petit-fils à M. de Loël et le duc s'assit auprès du capitaine. Mais Guy se retira bientôt après.

« Vous connaissez donc M. de Loël? demanda Raoul de Fontareine à Christine, après que l'officier fut sorti.

— Je lui parle aujourd'hui pour la première fois. Mais il se trouve qu'il a logé chez mon père pendant la route qu'il a faite de Lons-le-Saunier à Besançon. Il me donnait des nouvelles de ma famille. »

Le duc aurait bien voulu continuer l'entretien, mais sous le prétexte d'un ordre à donner de la part de la duchesse Christine quitta le salon.

« Quelle tête! murmura le jeune homme. Elle me traite comme un homme de sac et de corde. Il paraît qu'elle est moins dédaigneuse avec le nouveau venu. Ce capitaine me déplaît souverainement. Au diable la parenté bretonne! En faveur du lieu de sa naissance, ma grand'mère va adorer cet officier et on le retrouvera ici tous les jours.

Le duc de Fontareine admirait fort Christine. Toutefois, il ne le témoignait que par un respect profond et une courtoisie toute chevaleresque.

Cependant, la jeune fille accueillait assez froidement les attentions de Raoul; elle ne voulait les encourager en aucune façon. Elle avait une haute raison et une grande dignité féminine et, comme le jeune duc était bien au-dessus d'elle par sa situation sociale, il lui plaisait de maintenir la distance entre eux, pour maintenir aussi l'estime. La vieille dame avait remarqué le système de conduite adopté par Christine à l'égard de son petit-fils, et elle lui savait bon gré de sa prudence et de sa réserve fière.

IV

Raoul ne s'était pas trompé: madame de Fontareine avait été absolument charmée par M. de Loël; elle l'invita à une soirée qu'elle donna en son honneur et qui était la première depuis le jour où elle avait perdu la sœur de Raoul, morte en donnant naissance à Bérangère, il y avait quatre ans de cela. Le talent de mademoiselle Ferrat, jeune cantatrice de salon, devait être la *great attraction* de cette soirée.

Christine avait obtenu la position qu'elle occupait chez la duchesse par l'intermédiaire de Lauriane Ferrat, dont la mère était la cousine germaine de celle de Christine. C'est à elle qu'était adressée la lettre inachevée que Guy avait trouvée et lue sans y penser.

Mademoiselle Ferrat avait été élevée dans l'opulence. Son père était un riche financier connu dans toute l'Europe; mais au moment où sa fille sortait du couvent et où il la produisait avec orgueil dans le monde, des spéculations trop hardies lui avaient fait perdre son immense fortune. Il était mort du chagrin d'avoir ruiné les siens et une foule de familles (au nombre desquelles il fallait compter les Palan) qui lui avaient confié leurs capitaux.

A dix-huit ans, Lauriane Ferrat s'était trouvée presque sans ressources. Heureusement pour elle et sa mère, elle avait une voix merveilleuse et elle en tira parti pour vivre. Elle se



fit entendre dans les salons du grand monde où on se l'arracha bientôt. On l'avait sollicitée très vivement d'entrer au théâtre, mais sa mère avait été justement effrayée pour sa fille d'une telle carrière et Lauriane, elle-même, avait un autre but : elle rêvait de faire un beau mariage, soit avec un financier comme avait été son père, soit avec un homme porteur d'un beau nom et placé dans une haute situation.

Quand la petite-fille de madame de Fontareine avait été mariée au comte de Bergnes, mademoiselle Ferrat avait plusieurs fois chanté dans les soirées données chez la duchesse à l'occasion du mariage. Puis la mort soudaine du comte suivie bientôt de celle de la jeune femme avait fait fermer le vieil hôtel de la rue de Varennes.

Cependant, Lauriane avait appris quelques années plus tard que la duchesse cherchait une demoiselle de compagnie, à qui elle pût en même temps confier l'éducation de son arrière-petite-fille. Madame Ferrat avait vivement pressé sa fille d'aller solliciter cet emploi pour Christine, voyant là le moyen de réparer quelque peu le tort que son mari avait fait involontairement à la famille Palan.

Mademoiselle Ferrat avait réussi et, depuis l'arrivée de Christine à Paris, les deux jeunes filles s'étaient liées d'une affection, sincère de la part de Christine, superficielle du côté de sa cousine.

C'était à mademoiselle Ferrat que la duchesse avait pensé pour donner quelque attrait à la soirée organisée afin de présenter Guy dans son monde.

Celui-ci avait accepté avec empressement l'invitation qui lui avait été adressée. Christine avait fait une grande impression sur lui. On se rappelle qu'il y avait beaucoup pensé sans la connaître et, maintenant, il trouvait étrange qu'elle réalisât si complètement l'idée qu'il s'était faite d'elle, d'après un fragment de lettre et la maison où elle avait vécu. Il avait raconté cette histoire à sa mère, car il lui écrivait toujours très longuement et, celle-ci, qui était comme son fils de nature rêveuse et un peu exaltée, s'extasiait, avec lui, du merveilleux de la ressemblance parfaite qui existait entre l'image créée par l'imagination de Guy et la personne réelle.

Dans ces dispositions, Guy arriva des premiers chez madame de Fontareine. La jeune fille était encore plus charmante que les deux premières fois qu'il l'avait vue. Elle portait une robe en légère étoffe de laine blanche, qui se fermait au cou sous une grosse ruche de tulle. Elle avait mis dans ses cheveux une rose sombre, que madame de Fontareine l'avait forcée de cueillir dans la serre qui longeait le salon où elles se tenaient en ce moment.

« Aimez-vous la musique, mon cousin ? demanda la vieille dame à Guy.

— Avec passion, madame.

— Alors, vous serez servi à souhait et j'en suis bien aise. Vous entendrez ce soir une voix incomparable.

Guy regarda Christine. Madame de Fontareine comprit qu'il croyait qu'elle parlait de la jeune fille. Elle lui dit que c'était la cousine de mademoiselle Palan qui chanterait et lui raconta son histoire.

« Lauriane n'a pas seulement un talent magnifique, ajouta Christine quand la duchesse eut fini de parler ; elle est encore admirablement belle.

— C'est très vrai, fit la duchesse, mais à mon goût, il en est de sa figure comme de sa voix, elle est parfaite, cependant elle ne touche pas. Je l'admire autant qu'aucun autre, mais elle n'a jamais remué une fibre en moi par son chant. »

Christine n'eut pas le temps de défendre sa cousine de cette appréciation, car d'autres invités se présentèrent.

« Elle l'a appelée Lauriane, pensa Guy. C'est sans doute celle à qui elle écrivait. Tout cela est vraiment bizarre. Qui m'aurait dit que je les connaîtrais toutes deux. »

Quelques instants après, Lauriane fit son entrée accompagnée par sa mère.

Guy fut littéralement ébloui à la vue de mademoiselle Ferrat. Elle était âgée de vingt-cinq ans, et dans tout l'éclat d'une beauté parfaite. Elle était grande et svelte, son maintien et sa tournure avaient une grâce hautaine. Son visage était d'une pureté de lignes antiques. Ses longs yeux, de nuance indécise, se fermaient à demi, ce qui achevait de donner à ses traits une expression quelque peu dédaigneuse que le sourire d'une bouche charmante devait, quand elle le voulait, savoir corriger et adoucir. Sa robe vert Nil, garnie de dentelles blanches et de roses pâles, lui allait à ravir ; elle était décolletée et jamais plus belles épaules ne furent sculptées par Phidias. Ses cheveux couleur d'or se tordaient en un riche diadème que ne rehaussait aucun ornement. Elle n'avait pas un bijou. Ses oreilles n'avaient jamais été percées pour ne pas en déformer le lobe rosé. Son beau cou, fin et long, se passait de collier avec avantage. Sa toilette couleur d'eau appelait la comparaison d'une ondine ; les roses de son corsage avaient été choisies du même incarnat délicat que celui de ses joues.

On la traitait en égale partout où elle allait et la duchesse lui présenta le vicomte de Loël dans toutes les formes. A ce nom, elle appela sa mère qui causait à deux pas.

« Maman, dit-elle, votre amie de couvent, dont vous me parlez souvent, ne s'est-elle pas mariée à un monsieur de Loël ?

— Si, ma fille.

— Eh bien ! Monsieur que voici et qui porte ce nom, pourra peut-être vous donner de ses nouvelles. »

Elle se leva sur ces mots, le duc Raoul venait lui offrir son bras pour la conduire au piano.

Madame Ferrat avait eu le temps de demander à Guy de Loël si sa mère n'était pas une demoiselle de Vobraye, et il avait répondu affirmativement, quand la voix de Lauriane s'éleva au milieu d'un silence presque religieux, entamant cet air délicieux des *Noces de Figaro* : Mon cœur soupire...

Quand, au milieu des félicitations et des applaudissements qu'elle recevait comme chose due, elle fut revenue s'asseoir auprès de sa mère, elle trouva celle-ci causant d'une façon animée avec M. de Loël.

Madame Ferrat venait de retrouver en lui le fils d'une amie qui lui avait été chère, dans l'âge heureux où le cœur s'éprend facilement. Le tourbillon de la vie parisienne lui avait fait perdre madame de Loël de vue quelques années après son mariage.

Guy lui exprima vivement l'admiration que son chant avait excitée en lui.

« Jamais encore, lui dit-il, je n'avais rien entendu de comparable à votre voix. J'en étais dans le ravissement.

Lauriane sourit d'un air détaché :

— Maman a-t-elle trouvé en vous quelqu'un avec qui elle ait pu parler de sa chère Yolande du couvent?

— Vous savez le prénom de ma mère, mademoiselle?

— Ah! c'est votre mère! Mais oui, j'ai tellement entendu parler d'elle Il paraît que ma mère et la vôtre étaient des amies comme on n'en voyait guère alors et comme on n'en voit plus.

— J'écrirai demain à ma mère pour lui raconter comme son souvenir était fidèlement conservé par madame Ferrat. Elle en sera bien heureuse, j'en suis certain. »

En ce moment, Christine, qui veillait au bien être des hôtes de la duchesse, passa près d'eux. Elle vint serrer la main de Lauriane.

« Comme tu as chanté, dit-elle. Tout le monde dit que tu as atteint la perfection.

— Vraiment! fit Lauriane en riant.

— Oui. C'est de l'enthousiasme quand on t'écoute. »

Guy regardait Christine. Pendant un instant, il avait pu l'oublier, fasciné qu'il était par la beauté souveraine et le talent de mademoiselle Ferrat. Mais, bien que cette dernière l'éblouît encore, il admira, même auprès d'elle, la grâce chaste de Christine, l'intelligence sérieuse qui se lisait sur son front et la douceur expressive de ses yeux.

« Il me semble que la duchesse te cherche, dit Lauriane à Christine.

Quand sa cousine se fut éloignée, elle parut plus enjouée. Elle déploya toutes les séductions de son esprit un peu paradoxal et de sa verve moqueuse. On eût dit qu'elle tentait de conquérir le jeune capitaine, mais celui-ci était trop modeste pour s'en douter. Du reste, Lauriane était fort entourée et elle était aimable pour tout le monde, en fille prudente qui tient à avoir plus d'une corde à son arc. Seul, le jeune duc de Fontareine était traité par elle avec une certaine hauteur. Est-ce parce qu'il était d'un âge à ne pouvoir en faire un mari; ou bien, en dépit de sa parfaite courtoisie, parce qu'il ne paraissait pas absolument subjugué? En effet, Raoul gardait toute sa liberté et sa présence d'esprit en face de cette prestigieuse beauté, de ce chatoyant esprit, de ce talent sans pareil; l'altière Lauriane ne le lui pardonnait pas.

Elle chanta encore plusieurs fois et toujours avec le même succès.

Tandis qu'elle était applaudie et louée, Christine restait dans l'ombre, mais sans paraître en souffrir nullement. Elle se tenait volontiers à l'écart.

Guy sortit de l'hôtel de Fontareine avec les dames Ferrat.

« Me permettrez-vous, Madame, dit-il à la mère, d'aller vous porter des nouvelles de Bretagne?

Lauriane abaissa ses paupières sur ses prunelles glauques qu'un éclair de plaisir avait traversées.

— Sans doute, répondit avec empressement madame Ferrat, qui ne pensait qu'au plaisir d'entendre parler de son amie. Nous sommes chez nous le jeudi.

Le jeune capitaine remercia, mit ces dames en voiture et retourna chez lui la tête pleine de deux images bien différentes.

V

Guy venait assidûment chez la duchesse de Fontareine, qui recevait le lundi et le vendredi.

Grâce au séjour qu'il avait fait à Torpes, Christine et lui avaient toujours une occasion de causer ensemble. M. de Loël s'informait, avec un intérêt affectueux, à chacune de ses visites, de la santé de ses hôtes d'un jour, c'était une espèce de préambule à leurs petites causeries. Guy se sentait de plus en plus attiré vers cette jeune fille, qui savait charmer sans y prétendre, dont les moindres mouvements étaient empreints de grâce, dont le doux visage révélait l'âme droite et pure. Il n'était pas jusqu'à sa voix pénétrante qui n'indiquât une nature généreusement douée, un cœur aimant. Enfin, dans la conversation, elle laissait deviner une intelligence rare, que les principes les plus élevés et les plus solides rehaussaient. Cependant, Christine ne parlait jamais avec Guy au delà de quelques instants. Elle était réclamée par mille soins, puis, elle sentait qu'il n'était pas de bon goût dans sa

position d'accaparer l'attention d'un visiteur, surtout ce visiteur étant un jeune homme.

Le capitaine n'était pas moins fidèle aux jeudis de madame Ferrat. Il ne pouvait se défendre d'admirer Lauriane, qui relevait sa beauté par des toilettes savantes et qui faisait briller son esprit original sur toutes ses faces. Elle traitait Guy mieux qu'aucun autre habitué du salon de sa mère, et le jeune officier était flatté de la préférence qu'elle lui accordait. Il subissait, chose étrange, une double influence : loin de Lauriane, il était invinciblement attiré vers Christine, mais en présence de la sirène, il était séduit, entraîné, et la douce image de la jeune institutrice s'effaçait quelque peu.

Un jeudi, il arriva chez mademoiselle Ferrat un peu plus tard que de coutume.

» Je croyais que vous ne viendriez pas, lui dit Lauriane, qui recevait seule, ce jour-là, et que je ne pourrais vous faire mes adieux.

— Vos adieux ! fit-il d'un air consterné. Vous partez donc ?

— Eh oui ! un frère de ma mère gravement malade dans le Poitou nous appelle auprès de lui. Il m'est pénible de quitter Paris et... mes habitudes, mais on se doit aux membres malheureux de sa famille. »

Elle n'avait garde d'ajouter que son oncle était riche, qu'il ne réclamait pas ses soins, mais qu'elle allait vers lui espérant qu'il ferait d'elle son unique héritière. Elle avait pourtant hésité à se rendre en Poitou ; elle s'était bien aperçue du charme que Christine exerçait sur Guy et elle se disait que mieux vaudrait peut-être ne pas s'éloigner, pour ne pas laisser le terrain libre à sa cousine, mais Lauriane était une fille pratique, positive ; elle pensait que la fortune du vieil oncle n'était pas chose à dédaigner, qu'elle la mettrait à même de faire un autre mariage si Guy lui échappait. Puis Christine, naïve et sans calcul, était facile à vaincre.

« Que vais-je devenir le jeudi ? fit Guy, je m'étais fait une si douce habitude de venir... parler de ma mère avec madame Ferrat.

— Vous vous passerez fort bien de nous, j'en suis certaine, répondit Lauriane avec son plus séduisant sourire. »

Guy allait protester et dire peut-être des paroles sincères, entraîné qu'il était par la situation, mais qu'il eut regrettées, un instant après, quand une dame entra. C'était l'amie intime de mademoiselle Ferrat, et Guy l'avait rencontrée plusieurs fois déjà.

« Eh bien ! Lauriane, dit la dame, tu pars donc pour soigner l'oncle au million. Espérons qu'il te le laissera à toi seule, car s'il le divisait entre ses nombreux neveux et nièces, la part de chacun serait mince. Je pense que tu t'arrangeras de façon à ce que le gâteau ne soit pas partagé. »

Le visage de mademoiselle Ferrat s'était empourpré.

« Je n'ai pas les sentiments intéressés que tu me prêtes fort gratuitement, ma chère, dit-elle. Je vais soigner mon oncle par devoir et par affection.

— On dit toujours cela, fit la dame ; mais où serait le mal, quand tu voudrais hériter seule. »

Mademoiselle Ferrat s'apprêtait à répliquer et vertement sans doute, car ses yeux étincelaient, quand la porte s'ouvrit laissant passage à une autre visiteuse. Guy se leva aussitôt pour sortir, il était désagréablement impressionné.

En regagnant son logis, il pensait à la scène qui venait de se passer. Certes, la jeune dame, amie de Lauriane, avait un ton acerbe et ne paraissait pas bonne, cependant elle disait peut-être vrai, et il était pénible à Guy de voir mademoiselle Ferrat sous les traits d'une femme fausse et intéressée.

Par un retour très naturel, l'image de Christine se présenta alors à sa pensée. Sans doute elle était moins belle que sa cousine, mais comme elle savait charmer! Son esprit n'éclatait pas en saillies vives et peu charitables souvent, mais combien son sens était droit, quelle rectitude dans son jugement, comme sa belle intelligence saisissait, comprenait tout; comme elle savait rendre gracieusement sa pensée et comme on sentait le cœur sous les mots!

Pourquoi Guy de Loël établissait-il cette espèce de parallèle entre les deux cousines ? Etait-il donc entraîné aussi bien vers l'une que vers l'autre ? Que résulterait-il de ce double sentiment, de cette irrésolution de son cœur qui ne savait où se fixer ?

VI

Le lendemain du départ des dames Ferrat. Guy fit une visite rue de Varennes. Il trouva sa vieille parente fort affairée. Elle recherchait, aidée de Christine, un titre ancien qui devait figurer dans un procès. Les deux femmes se reconnaissaient difficilement dans l'amas de papiers poudreux et précieux que la duchesse ne voulait pas confier à son avocat. Raoul avait bien promis de venir à leur secours, mais il était pris par les courses où il espérait que son cheval Black remporterait le premier prix.

Guy offrit ses services. La duchesse accepta et l'officier revint le lendemain à l'hôtel pour débrouiller ces parchemins.

On était arrivé au commencement du printemps. Le jardin de l'hôtel sur lequel donnaient les fenêtres près desquelles on travaillait était plein de soleil, de verdure tendre et de fleurs parfumées, dont la brise apportait les senteurs aux

trois personnes réunies dans le salon. Le ciel était d'un bleu doux, estompé encore de légers nuages blancs. La duchesse était assise seule à une petite table, absorbée par son chartrier, Guy et Christine, plus rapprochés d'une fenêtre, passaient les titres en revue.

Un instant, Christine interrompit son travail et se mit à regarder pensivement le ciel et quelques oiseaux qui s'élevaient dans les airs. Guy s'arrêta à son tour et la contempla. Jamais elle ne lui avait paru aussi jolie, jamais elle ne l'avait ému ainsi. Tout à coup, elle sentit le poids du regard de Guy posé sur elle. Elle secoua la tête, tout en souriant et en rougissant.

« Vous auriez voulu être parmi les nuages et les oiseaux que vous admiriez ainsi ? lui demanda le jeune homme.

— Mais, répondit-elle, n'avez-vous jamais eu ce désir de courir ainsi dans l'espace avec eux?

— Et vous vous rendiez sans doute à Torpes dans leur compagnie. Ce jardin de votre père que j'ai vu enseveli sous la neige, doit être plein de fleurs et de chants aujourd'hui. J'aimerais, comme vous, à m'y retrouver. »

Christine ne répondit pas.

— Pensez-vous, reprit-il, un peu piqué par ce silence, que je serais moins bien reçu par vos parents que la première fois?

— Et pourquoi donc? fit Christine. Ils ont conservé de vous un souvenir excellent. Mais le hasard vous ramènera-t-il jamais de ce côté?

— Ce n'est pas toujours le hasard qui dirige nos pas. »

La jeune fille redevint muette.

« Et vous, continua l'officier, n'aimeriez-vous pas à voir la Bretagne et l'Océan dont la grande voix m'a bercé? »

Christine commençait à se sentir embarrassée.

« Mais, fit-elle, il est peu probable que j'aie jamais l'occasion d'aller visiter votre pays. »

Et elle se remit à feuilleter les parchemins. La porte s'ouvrit et Christine vit entrer la petite Bérangère avec une sensation de soulagement.

L'enfant courut à elle et lui prodigua ses caresses. Guy regardait ce tableau délicieux : la petite fille pendue au cou de Christine qui la contemplait d'un air de tendresse maternelle.

C'était l'heure où M. de Loël se retirait. Il se leva pour aller saluer la duchesse, puis il enleva Bérangère dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises, comme pour prendre sa part dans son affection...

Huit jours se passèrent pour Guy et Christine dans cette intimité. Le premier attendait impatiemment l'heure d'accourir chez la duchesse, bénissant l'inanité des recherches qui s'exécutaient. Christine s'était fait aussi une douce habitude de la présence du jeune homme. Un jour où il ne vint pas, les heures parurent plus longues à Christine, toutes remplies qu'elles étaient de ses occupations et de ses devoirs habituels. Elle crut qu'elle ressentait ce vide parce qu'elle aimait à causer avec lui, leurs idées et leurs goûts étant les mêmes sur une foule de points.

Ann Seph.

(La suite au prochain Numéro).



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ALOUETTES A LA MINUTE

Faire fondre du beurre dans une casserole, y mettre les alouettes et les retirer lorsqu'elles ont pris couleur. Hacher fin un quart d'échalotes, un peu de persil, 20 champignons pour 12 alouettes et jeter ce hachis dans le beurre demeuré au fond de la casserole, ajouter trois cuillerées de bouillon, un verre de vin blanc sec, laisser cuire pendant cinq minutes, mettre les alouettes, et servir chaud. On peut ajouter des croûtons.

***

CONFITURES DE POIRES FONDANTES

Pour quatre kilogrammes de fruits, deux kilogrammes de sucre. Que les poires ne soient pas trop mûres; épluchez-les, coupez-les en quatre, ôtez le cœur et les pépins, mettez-les dans une terrine, avec le sucre cassé en petits morceaux, laissez-les ainsi vingt-quatre heures. Faites-les cuire une heure à feu vif, en les remuant constamment (sans les écraser), avec une écumoire de cuivre. Ajoutez le zeste haché et le jus de deux citrons.

***

SAUCE BLONDE POUR RÔTI OU POISSON

Dans un verre de bon bouillon, faites fondre un peu de beurre frais, avec persil, oignon et champignons hachés, mouillez avec un verre de vin blanc, un citron coupé par tranches et son zest, sel, poivre; faites bouillir un quart-d'heure, ajoutez trois jaunes d'œufs, remuez bien, passez au tamis et servez sous un turbot, ou des soles, ou du saumon, ou pour accompagner un rôti de veau.



LE CHAPELET

Ce collier qu'une croix termine
Et que ma mère déroulait,
Est-il parure féminine?...
— Ma fille, c'est un chapelet.

C'est le bijou de la prière ;
En bois, en plomb, comme en or fin,
Dans le palais ou la chaumière,
La foi chrétienne est son écrin.

Chaque perle entre les doigts passe,
Pour saluer avec ferveur
Cette Vierge pleine de grâce
Qui fut la mère du Sauveur.

L'hymne pieuse ainsi s'achève
En embrassant le crucifix,
Et la main droite au front se lève,
Au nom du Père, au nom du Fils.

La vie aussi n'est qu'un rosaire
Qui se déroule grain à grain,
Dans l'espérance ou la misère,
Dans le bonheur ou le chagrin.

Le chapelet apprend, mignonne,
Qu'on doit bénir joie et douleurs.
Il symbolise la couronne
Faite d'épines ou de fleurs (1).

ARTHUR TAILHAUD.

(1) *Poésies paternelles*, chez Didier, 35, quai des Augustins, Paris. — Un volume, 3 fr. 50 c.



REVUE MUSICALE



La musique en voyage. — Etude. — Fantaisie (sans musique) sur la nature. — Coup d'ailes vers les astres.

La musique voyage, elle a quitté Paris. Elle est aux bains de mer, aux stations thermales. Elle se repose au fond des villas champêtres, elle se régénère sous les ombrages des grands parcs.

Bien avisée, selon nous, elle ne dédaigne pas une petite *fugue* sur les bords de la Newa, ou mieux encore sur les glaciers de la Suisse.

La suive qui pourra.

Quant à nous, qui n'avons point les goûts nomades, qu'il nous soit permis de laisser errer librement notre pensée, sur tout ce qui nous entoure, dans cette nature toujours jeune, toujours riche et féconde en chefs-d'œuvre.

Il n'est nul besoin de franchir les monts, ni de doubler les caps, pour en goûter les profondes harmonies. C'est le même soleil qui éclaire des milliers d'horizons et qui réchauffe les bords des océans immenses, comme ceux des modestes ruisseaux. Ce sont les mêmes brises qui soupirent pendant les soirs d'été à travers les grands pins maritimes et les faibles roseaux de la rivière. L'univers est rempli de mystérieuses voix qui célèbrent tour à tour l'allégresse de la vie, la terreur de la mort. Puissant contraste! admirable synthèse, qui

symbolise la lutte éternelle entre le bien et le mal, aux yeux du penseur, du moins.

Malheureusement, le goût des splendeurs de la création n'est pas développé dans les masses, elles y sont généralement insensibles.

Nous devons convenir, en revanche, pour l'honneur de notre époque, que beaucoup d'intelligences cultivées se jettent avec ardeur dans l'étude de la nature. La science a pris un bâton de voyage, et s'est mise à parcourir le globe pour l'explorer, lui arracher ses secrets et nous les révéler ensuite. C'est un pas de fait vers la foi, quoi qu'en disent ou quoi que fassent les apôtres de l'erreur, car les merveilles de la création sont éclairées d'une lueur divine.

Il importe que le sentiment de la nature se développe et s'épure chez le peuple. Il importe qu'il étudie ses phénomènes, ses transformations, ses prévoyances, ses délicatesses. C'est là qu'il trouvera, dépouillée de dangereux sophismes, la source de toute morale et de toute instruction. Alors, seulement, ses jugements faussés, ses instincts mal conduits seront ramenés à l'idée du beau et du vrai, il retrouvera la conscience de son âme. Il est aussi certains esprits, vastes mais turbulents, qui n'eurent jamais une heure de méditation dans leur vie agitée. Pouvant tout édifier, ils se consacrent à tout détruire. Aimant les milieux frivoles, faciles à s'exalter, difficiles à contenir, ils ébranlent l'univers en rêvant de gouverner un coin du monde.

C'est dès la jeunesse qu'il faut s'habituer à lire dans les pages immortelles que la nature déroule sous nos yeux. Tout est grand, fécond, religieux dans ses phénomènes, dont quelques hommes ont su faire de si magnifiques applications. Ces éloquents témoignages de la puissance de Dieu, qui a mis dans le cerveau humain la somme d'intelligence nécessaire pour comprendre, comparer, classer, utiliser ses créations, sont et seront toujours les intarissables sources où l'homme ira puiser les principes de tout savoir, de tout progrès et de toute vérité.

On enseigne la science de la matière, on la propage, mais on néglige, on abandonne celle de l'esprit.

Les examens les plus laborieux, les solutions les plus hardies ne nous empêcheront jamais d'élever nos regards jusqu'au sanctuaire de la vie éternelle.

La végétation prise dans son ensemble revêt un caractère particulier de grandeur qui nous étonne. Les harmonies naturelles des plantes, leurs rapports avec les êtres vivants, leur commune origine, tout, en elles, nous conduit à l'idée d'un Dieu immense et paternel.

En contemplant les merveilleux ressorts qui régissent le mouvement et la vie, en examinant ces organes multiples au moyen desquels s'accomplissent les fonctions végétales, nous ne pouvons nous défendre d'une profonde admiration pour la prévoyance infinie de la nature.

Les pures et délicates jouissances qu'on puise dans l'examen approfondi de ses éléments si variés : géologie, végétation, entomologie, astronomie, ne s'évanouissent pas avec l'âge, comme les amusements stériles de la jeunesse. Elles prennent une direction sérieuse, et deviennent pour tous une source abondante de conversations instructives et de profitables enseignements.

Puisque nous avons nommé l'astronomie, quelques mots en terminant se trouveront d'actualité, justifiées par la *comète*, qui a si chaudement exécuté sa partie dans l'immense orchestre des astres, qu'elle a failli nous métamorphoser en salamandres, et faire de notre planète un océan de feu !

C'est aux bergers de la Chaldée que l'on doit les premiers éléments de la science astronomique, de même que c'est aux laboureurs de l'Égypte qu'on doit celle de la géométrie.

La vie en quelque sorte oisive des premiers, les poussait à chercher dans l'observation des merveilles de la nature, une occupation à leur esprit. Les autres dont une inondation du Nil avait confondu les propriétés, inventèrent des mesures exactes pour reconnaître leurs champs d'avec ceux de leurs voisins. Ainsi l'astronomie est fille de la contemplation, la géométrie est fille de l'intérêt.

Camille Flammarion dit que les comètes « sont des amas de vapeurs de la dernière ténuité et qu'elles s'enfoncent dans les cieux à toutes les profondeurs. »

Il ajoute que « leur nombre est immense, selon toute probabilité, et qu'il s'élève à des centaines de mille. »

Le célèbre professeur termine ainsi : « Vu de loin, l'Univers est un ensemble gigantesque de systèmes stellaires, dont les soleils radieux, les planètes splendides, les comètes flamboyantes et toutes les créations éthérées se croisent, se cherchent, se succèdent incessament, emportées par un mouvement perpétuel dans les routes diverses où les lois divines les conduisent. La vie habite là, non la mort; l'activité non les ténèbres; l'harmonie, non le silence; les transformations successives des choses existantes, non l'immobilité et l'inertie. C'est là, c'est là surtout, qu'il faut regarder pour connaître la réalité de la création vivante, et non sur le grain de sable où nous sommes confinés ici-bas. »

Mais au lieu de conduire nos lectrices dans le monde des soleils, que ne pouvons nous nous envoler avec elles, dans les planètes *Mars* ou *Uranus* ! La température humide de la première, ou les neiges glacées de l'autre nous sembleraient si délicieuses, en ce temps de canicule enragée !

Qu'elles nous pardonnent d'avoir quitté notre sujet habituel, pour effleurer sur l'aile de la fantaisie, les immuables chefs-d'œuvre du maître des univers.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Moqueuse!... Est-ce ainsi que tu abuses de mes confidences?... Comment! Je t'écris du fond d'un arbre et tu t'empresses d'en avertir toutes nos amies! les unes m'envient; les autres se moquent de moi; celle-ci me nomment Estelle, ce qui oblige mon Pierre à s'appeler Némorin; celles-là me saluent d'un: « bonjour, belle Ermite » qui ne se dit pas sans rire, et je suis fort embarrassée pour répondre à ces différentes appellations; aussi... n'y répondrai-je pas.

Je tiens cependant à vous affirmer que je sais encore vivre sous un toit et même marcher dans un salon; que je ne suis pas plus implantée sur les bords du Danube, en coiffe de paysanne, que dans les flancs de mon châtaignier; et qu'enfin au besoin, je fais preuve de civilisation, je remplace le brodequin par le soulier de satin, et le patois par du français correct ou à peu près. Tout le monde n'en pourrait pas dire autant, ma Jeanne, par ce temps de langue verte et d'expressions internationales: Le vocabulaire en vogue a vu le jour aux halles; pour se déplacer en grandissant; des loges de concierges, il s'est introduit dans les coulisses de théâtre; de celles-ci, il a fait invasion dans les boudoirs et dans les salons, dans les villas et dans les châteaux... petit poisson est devenu grand parce que le mauvais goût lui a prêté vie; et petit poisson a pondu tant et tant d'œufs, que la terre et l'onde frémissent devant cette universelle éclosion. Enfin, le croirais-tu? la gendarmerie elle-même, la gendarmerie qui est une de mes passions, une de mes croyances, une de mes religions, la gendarmerie se laisse corrompre! L'autre jour, un gendarme de Saint-Sulpice remettait un procès-verbal au juge de paix; celui-ci après l'avoir lu essuie ses lunettes, se frotte les yeux et relit... Ce juge de paix ignore absolument ce que c'est que de *piquer un soleil, casser du sucre, avoir une araignée dans le plafond*, etc. Comment aurait-il pu deviner ce que c'est que de *tailler une basane*. Et cependant Jeanneton Galuchot, en plein bourg, devant le porteur de contraintes, la pêcheuse d'écrevisses et le tondeur de chiens, avait *taillé une basane* à son mari!

Tu peux te priver de l'explication. Le gendarme l'a donnée au Juge de paix, mais celui-ci me la refuse; ce qui me prouve une fois de plus les écueils de l'argot: repoussant à la surface, il a le fond bourbeux!

Donc, je me contente du simple français d'autrefois; et, comme il est suffisamment clair, on me pardonne ce faible et l'on me reçoit quand même. On ne m'en reçoit que mieux, prétend madame R... qui veut m'avoir à toutes ses réunions.

Cette indulgente amie est à la campagne pour longtemps encore, plus active, plus occupée que jamais. Elle amasse les provisions d'hiver comme la fourmi, et prépare les conserves mieux que le baron Brisse; elle se trouve à la fois ici, là et ailleurs; elle suffit à tout: et comme si ce n'était pas assez de faire le bonheur de son mari, de ses filles et de ses gendres, de ses fils et de ses brus, elle étend son action jusqu'à ses amis dont elle ensoleille la vie, jusqu'à ses intimes dont elle parfume l'existence!

Elle nous réunit en ce moment sous son toit: les maris, pour ouvrir la chasse; les femmes, pour faire du temps le plus agréable emploi possible, ce qui, pour quelques-unes, consiste à n'en rien faire du tout.

Nous sommes nombreux, très nombreux, même! et cependant aussi peu encombrants que gênés. Cette maison est si intelligemment aménagée et tenue avec tant d'ordre! Il s'y trouve si exactement une place pour chaque chose, chaque chose y occupe si invariablement sa place que l'empiètement et la confusion y semblent impossibles.

Les Parisiens épris des niches badigeonnées et des biscuits de Savoie et autres pièces montées qu'on nomme castels et villas dans leur banlieue, ne daigneraient pas honorer d'un regard la maison de madame R..., M. R... lui-même, a sur la conscience une phase d'injustice à son endroit.

Quand il revint de Paris où l'étude du droit l'avait retenu un peu trop longtemps, quand après avoir épousé la fraîche mademoiselle G..., devant un cortège de deux cents oncles et tantes, grands-cousins et grandes-cousines, petites-cousines et petits-cousins qu'on hébergea trois jours, il amena sa jeune épouse sous le toit conjugal, ce ne fut pas d'un air triomphant, oh! non!... Les

espiègleries architecturales des environs de Paris lui avaient gâté le coup d'œil; le regard encore plein de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, de toutes les parodies possibles et impossibles d'ordres architectoniques, il trouvait cette grande masse carrée hideuse : ni créneaux en miniature! ni machicoulis de poche! ni tourelles d'étagère! rien!... rien que des murailles solides tapissées de plantes grimpantes, des portes monumentales et de larges fenêtres qui laissaient entrer sans façon des flots d'air et de soleil!

C'était tout bonnement inacceptable et l'on ne pouvait vivre là!

M. R... en jugea du moins ainsi et décréta sans plus d'hésitation, la démolition complète du vieil immeuble. Pendant qu'on réunissait assez de pics, de pioches et de marteaux pour l'entamer, M. R... enfermé dans son cabinet, faisait des plans de reconstruction... Durant huit jours, il traça, effaça, retrancha, ajouta, combina et créa dans le silence et le recueillement. Puis ayant jugé son œuvre bonne, il étala ses plans sous les yeux de sa femme. C'était si compliqué vraiment, qu'elle crut n'y rien comprendre. M. R..., avec autant de promptitude que de condescendance copia aussitôt ses plans en relief... madame R... n'avait que trop compris!...

« Vois-tu, mon ami, dit-elle avec une expérience précoce, tu as peut-être tort de me consulter, car je n'entends rien à l'architecture! Ce qui me prouve même mon manque de bon goût, c'est que... vraiment... je ne trouve pas ça joli... et cependant, ça doit l'être, puisque c'est toi qui l'as fait! Après tout, il ne s'agit que de s'entendre. Voyons, supposons que ta maison soit la plus belle demeure de l'univers; c'est entendu. Mais, dis-moi : est-ce pour toi ou pour les passants qu'elle sera construite?..

Et comme le mari ne comprenait pas très bien où voulait en venir sa femme, elle ajouta :

« Oui, les passants, les touristes, les voyageurs diront certainement : quelle ingénieux fouillis d'ailes, d'angles, de pointes et de rondeurs, d'ogives et de cintres, de creux et de saillies que cette habitation! Assurément, c'est un individu bien habile qui a imaginé tout cela. Connaissez-vous son nom?.. Si c'est pour ces messieurs-là que tu jettes ton argent dans le mortier, tu auras fait tes frais, mon ami, n'en parlons plus. Mais si tu construis ton nid pour ton usage personnel et pour celui de ta famille, ne crains-tu pas qu'il ne nous semble peu commode un jour?.. Que de place perdue par l'impossibilité de s'en servir! Que feras-tu, en effet, de ces tourelles et tourillons? de ces poivrières, galeries, etc?.. Ces ailes masqueront le jour à la façade principale tout en la privant d'air; ces colonnades surplombant rendront humides et tristes les étages inférieurs; ces...

Et madame R., avec son bon sens pratique, démolit pierre à pierre la Babel maritale. Quand elle la vit rasée, elle s'empressa de semer du sel sur l'emplacement :

« Et les frais d'entretien d'une machine aussi compliquée, ajouta-t-elle, les nombreux domestiques à payer, à nourrir! les complications d'existence! le temps perdu, l'argent gaspillé, la mauvaise humeur et les préoccupations, as-tu porté tout cela au devis?..

Et enfin, conclut-elle, les vieux souvenirs d'enfance, l'écho des voix éteintes, la trace des pas de ta mère, par quoi les remplaceras-tu?..

Ce fut le dernier coup : monsieur R. était vaincu! Il encadra ses plans; mais il congédia les démolisseurs, et la vieille demeure, suffisamment rajeunie pour ne pas l'être trop, resta en harmonie avec les êtres bons et hospitaliers qui l'habitent, avec le paysage aux larges lignes qui lui sert de cadre.

C'est dans ce cadre, ma petite Jeanne, que se déroule depuis quelques jours le tableau vivant dont les scènes varient d'heure en heure. Nos maris n'ont pas de grands équipages de chasse et battent la campagne à pied comme de simples bourgeois qu'ils sont pour la plupart; mais après les exploits de la journée, s'ils reviennent le carnier vide, ils nous rapportent, en revanche, belle humeur et non moins bel appétit. Leur conversation s'attarde un peu trop, il est vrai, sur la randonnée du lièvre, les ruses de la perdrix, la fougue de Fanfare ou la mollesse de Trompette; mais cette conversation les amuse, eux qui ont toute l'année l'ennui des rapports administratifs et du travail de bureau! Allez donc, Fanfare! allez donc, Trompette! Sommes-nous d'ailleurs si amusantes pour ces chers maris, quand nous parlons chiffons?...

A propos de choses ennuyeuses, on cite toujours la pluie, n'est-ce pas? Eh! bien, chère belle, la pluie n'est pas ennuyeuse du tout chez madame R. Elle tombait hier à torrents. Impossible de risquer au dehors une robe de toile ou un chapeau de paille; impossible même d'exposer aux averses la batterie d'un fusil ou le museau de Fanfare! Non, vraiment, on n'aurait pas mis un chien dehors! Les hommes dissimulaient à peine leurs bâillements en tambourinant sur les vitres inondées; les femmes s'enlaidissaient en faisant la moue et l'atmosphère du salon s'alourdissait sensiblement. Madame R., retenue à la lingerie depuis le déjeuner, nous revint souriante et jugea d'un coup d'œil la situation :

« Oh! les paresseux! fit-elle. Voulez-vous bien travailler! »

Mais les hommes étaient las du billard, les femmes, de la musique, les enfants, du loto et des autres jeux en leur possession.

Madame R. s'en aperçut :

« Nous sommeillons, dit-elle en souriant. Réveillons-nous par quelques jeux d'esprit. Personne n'est bête ici, que je sache! et tout le



monde s'y trouve à la hauteur des circonstances.»

En effet, les portraits, les charades, les homonymes ramenèrent bientôt des pétillements dans tous les regards et des saillies snr toutes les lèvres.

Quelqu'un proposa des proverbes. C'était à moi de deviner. Je sortis à mon tour. Quand je rentrai, suivant les règles du jeu, la première personne à laquelle j'adressai une question quelconque y répondit en glissant, parmi les nombreux mots d'une phrase, le premier mot du proverbe, c'était : *tel*. Tu penses bien que cela ne me dit absolument rien. La seconde personne interrogée n'eut pas de peine à placer le second mot dans une courte réponse. C'était *qui*. Conviens qu'il n'y avait pas de quoi me mettre sur la voie. La troisième avec le troisième mot *rit* ne m'aida pas davantage ; la quatrième avec le quatrième : *vendredi* me fit dresser l'oreille. Je devinai quand la cinquième prononça *dimanche* et pour faciliter la sixième réponse, je demandai au sixième : Que fera votre fille, si vous la grondez demain? Il vit que je tenais mon proverbe et ne prit même pas la peine de répondre : « Elle pleurera ! »

Mais ce jeu est difficile ; parfois, souvent même, les interrogés manquent d'à-propos ; s'ils ont à placer le mot brebis, par exemple ou hareng ou quelque autre de ce genre et qu'on les interroge sur le dôme des Invalides ou l'Assomption de Murillo, ils perdent contenance. D'autres, au contraire, ont trop d'à-propos : ils se jouent si bien des difficultés, ils noient si complètement leur mot dans un déluge d'expressions plus saillantes, que le malheureux Œdipe de salon rougit, se trouble et donne sa langue aux chats.

Madame R..., faisait cette observation en proposant de changer de jeu, quand un gentilhomme qui passe les hivers à Paris, demanda au contraire, la continuation des proverbes avec modifications :

« Chez la duchesse de M..., dit-il, chez le littérateur de B..., et chez le peintre D..., ce jeu là ne se parle point : il s'écrit ; par conséquent, chacun choisit son proverbe à son gré, le fait tout seul et le donne à deviner à tout le monde. Il s'agit simplement d'attraper au vol une idée, la première venue, qu'elle ait ou non du rapport avec le sens du proverbe choisi. L'essentiel est de placer à son ordre chacun des mots de ce proverbe pêle-mêle avec les autres mots nécessaires à l'expression de cette idée. Voulez-vous essayer ?

Nous le voulûmes.

La plupart des joueurs se contentèrent de la prose, le simple langage des hommes ; quelques-uns adoptèrent le langage des dieux.

Ainsi, madame R..., d'un crayon quelque peu émoussé qui traçait gros et lisible, écrivit :

« On l'a remarqué : Tel qui pose pour la phi-
» lanthropie est souvent, en secret, un maître
» avare et dur, un tyran domestique ! et tel, con-
» sidéré comme un grand homme par le public,
» descend du piédestal devant son valet de
» chambre. »

Ce n'était pas difficile à deviner. Mais pour peu que tu aies l'esprit paresseux aujourd'hui, chère Jeannette, je vais t'épargner la peine de chercher :

« On l'a remarqué : *Tel* qui pose pour la phi-
» lanthropie est souvont, en secret, un *maître*
» avare et dur, un tyran domestique ; et *tel* qui
» est considéré comme un grand homme par le
» public, descend du piédestal devant son *valet*
» de chambre.

Tel maître, tel valet.

Le gentilhomme, habitué des soirées de la duchesse, du poëte et du peintre où ce jeu spirituel est si fort en honneur, nous livre ces vers :

Qui d'entre vous, Mesdemoiselles,
Dédaignant bijoux et dentelles,
Aime la mousseline... et la simplicité ?...
Qui d'entre vous, Messieurs, n'aspire
Qu'à bien penser et qu'à bien dire,
Et, par de faux besoins, n'est pas sollicité ?...
Enfin qui d'entre nous, en toute modestie,
Reconnait son erreur, s'en repent, se châtie,
Et pour tous indulgent ne se pardonne rien ?...
A celui-là je dis, s'il existe : « C'est bien ! »

« Devine, Jeanne. Je t'humilierais en t'aidant, n'est-ce pas ? Cependant, n'y mets pas de fausse honte et... si tu as besoin d'un peu de lumière... Tu en demandes ?... Eh bien ! ce proverbe a cinq mots ; il commence par *qui* et finit par... Oh ! tu m'en voudrais de te souffler à ce point ! Cependant j'ajouterai, au risque de te fâcher, que le second mot est au troisième vers ; le troisième mot au cinquième vers ; le quatrième mot, au huitième vers ; et le cinquième au dernier.

— Ah ! pour cette fois, si le chat entrevoit le moindre bout de ta langue, c'est que tu le voudras bien.

A toi.

FLORENCE.



PROVERBE

D'avance nul ne sait quel sort sera le nôtre,
Si ce n'est Dieu.
Serons-nous Job? Crésus? guerrier? prophète? apôtre?
Tout glace ou feu ?
Ou mieux : En son labeur, notre vaste cervelle,
Aux applaudissements des peuples ébahis,
Ira-t-elle doter d'une..... mode nouvelle
Notre pays?...

MOSAIQUE

Le véritable prix de l'existence lui vient non pas des plaisirs qu'on y goûte, mais des devoirs qu'on y accepte.

Antonin Rondelet.

—

Vivre, ce n'est pas seulement apprendre, c'est appliquer.

Legouvé.

Le passé s'embellit à nos yeux des ennuis du présent.

De Stassart.

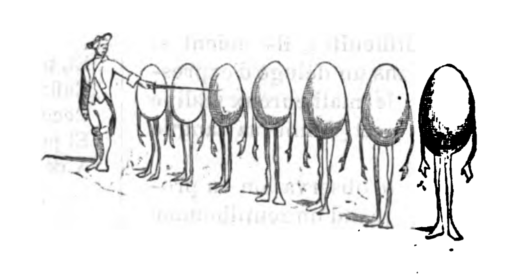
—

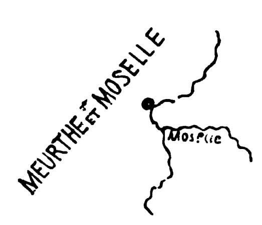
L'avarice et la charité se trahissent par des effets semblables : la charité se fait dans le ciel le trésor que l'avarice se fait sur la terre.

Balzac.

RÉBUS









Explication de l'Énigme d'Août : *Quand, Khan, Caen, camp, cancan.*
Les mots en carré d'Août : *Robe, Oran, Bart, Ente.*
Explication du Rébus d'Août : *Le pauvre sans patience est une lampe sans huile.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81—3211 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.



1er Octobre 1881

Lith. Th. Dupuy & fils. R. des Petits Hotels, 27, Paris

4331 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris_ Rue Drouot. 2.

Costumes de la Mon J. Lacroix. Bd. Haussmann, 62_ Modes de Mme Boucherie. r. du Vieux Colombier. 16.

Corsets et Tournures de Mme Emma Guelle. 11. avenue de l'Opéra_ Teinturerie Européenne de la Mon Perineaud 26. Bd. Poissonnière.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES JOUETS D'ENFANT

LE MÉNAGE

I

Le jeu de la poupée est l'expression d'une pensée inconsciente et profonde.

La petite fille cède à un besoin instinctif d'imitation, lequel répond, à son insu, aux aspirations les plus intimes de sa nature. Elle anticipe sur la vie, elle se regarde tout d'un coup comme une jeune maman, et elle fait entendre à cette enfant imaginaire les mêmes leçons qui lui sont adressées à elle-même.

Le jeu du ménage n'est pas moins conforme aux allures ordinaires de la vie, et ne se présente pas moins naturellement à l'esprit.

Chaque jour, l'enfant est appelée à se mettre à table, et l'on sert devant elle le repas qui a été apprêté pour la famille. A moins qu'une grande richesse ne relègue dans un lointain tout-à-fait inaccessible à ses yeux les opérations qui précèdent le déjeûner ou le dîner, l'enfant ne peut manquer de s'y intéresser, et elle rêve comme un suprême bonheur de faire aussi la cuisine. De là, l'origine du jeu du ménage.

A cet instinct d'imitation se mêle, il faut bien en convenir, un autre mobile, beaucoup moins innocent et beaucoup moins digne d'être approuvé : je veux parler de ce besoin de la gourmandise dont les enfants sont si visiblement tourmentés. Si, d'un côté, il n'est pas mauvais que les petites filles prennent quelque idée personnelle des soins les plus particuliers du ménage, on peut éprouver aussi quelque appréhension et craindre que les apprêts ou la consommation de ces petits repas ne contribuent au développement et au raffinement d'une sensualité précoce.

II

Qu'il me soit permis tout d'abord de distinguer entre ce que j'appellerai le repas réel et le repas fictif. Les mots eux-mêmes expliquent ici ce que je veux dire. Ces deux façons de jouer au ménage demandent à être étudiées à part, d'autant plus que chacune d'elles se prête à deux subdivisions; le repas fictif peut être, tour à tour, ou le dîner imaginaire ou le dîner d'apparat, comme aussi le repas réel peut devenir une occasion de gourmandise ou un moyen d'instruction.

III

On se figure trop que les enfants, dès leur plus bas âge, sont pris et confisqués par leurs sens. Rien de moins exact, et il suffit de les observer d'un peu près pour constater que, malgré la sensualité des natifs instincts, c'est encore l'imagination qui joue le rôle prépondérant dans l'économie de cette première existence. Ceux que leur devoir met en rapports continuels avec les petits enfants ont souvent le tort de ne point prendre à partie directement leur esprit et les facultés de leur âme : ils y trouveraient plus de ressources qu'ils ne pensent contre les premières avidités de la nature.

Rien n'est plus ordinaire que de donner ou de refuser à l'enfant quelques friandises, à titre de récompense ou de punition. Vous voyez, la plupart du temps, l'enfant engloutir ce bonbon sous vos yeux, comme pourrait le faire un singe du Jardin des Plantes ou l'un des loups de la ménagerie. Le pauvre petit, qu'aucune éducation et qu'aucun avertissement n'a préparé, ne songe ni à en offrir à son camarade, ni à en garder la moindre partie pour un autre moment, ni à en faire aucun usage où l'esprit vienne prendre une part d'amusement.

Et pourtant, si, tout d'un coup, vous venez proposer à ce même enfant de faire avec vous un festin composé uniquement de morceaux de papier, de feuilles d'arbre, de sable et de petits cailloux, vous le voyez aussi joyeux, aussi animé, aussi ardent, que s'il s'agissait en effet des mets les plus exquis. Il déploie toute son adresse pour confectionner, en guise d'assiettes et de plats, de petits bateaux de papier ou de petits plateaux de carton auxquels il prodigue les dénominations les plus somptueuses. On dirait, comme le roi Midas, que tout ce qu'il touche se convertit en or. A cet âge heureux, on a l'illusion facile, parce que l'imagination est complaisante ; on possède encore la baguette merveilleuse des fées, et à la voix de la petite fille, ces plats imaginaires se remplissent d'une cuisine fantastique. Il faut voir alors de quelle façon appétissante la petite cuisinière décrit ses rôtis, ses ragoûts, ses pièces montées, lesquels n'ont aucune existence en dehors de son imagination.

Pendant ce temps, les jeunes convives du même âge, et quelquefois plus petits encore, se prêtent avec une docilité charmante à cette représentation de la vie : ils tendent gravement leur assiette ; ils demandent qu'on leur ajoute ou qu'on leur ôte de ce prétendu potage ; ils le soufflent pour se défendre de le trouver trop brûlant ; et pendant la durée de ce banquet à trois services, ils se représentent assez fortement la saveur des différents mets pour décrire, et même pour mimer les sensations afférentes à chaque plat.

IV

Voilà les faits que l'observation peut constater chaque jour dans la vie courante des enfants. Il ne faudrait pas leur dire, comme je l'ai entendu faire parfois, avec une brutalité inintelligente : « Tenez, voilà un morceau de sucre ou de chocolat pour votre dinette, cela vaudra mieux » que vos morceaux de papier! »

Les personnes qui parlent avec si peu d'à-propos et si peu de mesure n'entendent rien à la vie. Elles devraient se dire, si elles voulaient y mettre un peu de réflexion, que l'enfant aura probablement toujours à sa disposition quelques chiffons de papier ou quelques poignées de sable, mais non pas des sacs de dragées ou de pralines. D'ailleurs, lorsque vous donnez à ces bambins un morceau de sucre pour suffire à toutes les nécessités de leur cuisine, vous ne les dispensez point du tout d'avoir recours à leur imagination. Ils ne laissent pas d'être obligés de se figurer les asperges et le poulet, s'ils veulent faire un dîner semblable à celui de la famille. Il faut donc toujours retomber dans leur premier idéal ; seulement il est bien certain qu'on est venu à bout de le leur gâter par ce langage intempestif. Du moment où on leur a fait remarquer la prééminence bestiale du bonbon sur le morceau de papier, tout le reste du festin perd immédiatement son charme, et l'enfant, rendu sceptique par la gourmandise, finit par regarder d'un air de pitié cette petite mise en scène qui avait pour lui tant d'attrait. Cette façon précoce de rendre les enfants positifs n'ajoute guère, comme on le voit, à l'entrain de leurs jeux et à la gaîté de leur vie.

V

Je ne sais pas si les enfants de notre temps ont l'imagination moins féconde et plus paresseuse que celle de leurs grands-pères ; mais ce qui est certain, c'est que les marchands de jouets se sont évertués à lui venir en aide par des représentations et des figurations matérielles.

Il n'est personne d'entre nous qui n'ait eu l'occasion de voir ces volailles ou ces légumes de carton, dont chaque soir on est censé faire des soupers fins dans les pièces de théâtre : A les regarder de la salle, on en mangerait, et l'eau vous en vient à la bouche ; volontiers s'écrierait-on, comme le personnage de l'Avocat Pathelin : « Je sens que l'on apprête l'oie ! »

C'est précisément cette satisfaction un peu platonique du sens de la vue que l'on a voulu ménager aux enfants. On a confectionné de petits plats et de petites assiettes avec cette porcelaine tendre qu'on appelle vulgairement du *biscuit*, des plats et des assiettes sur lesquels se trouvent incrustés, à la façon d'un bas-relief, les différents mets qu'on peut servir sur une table : des poissons, des fruits, de la pâtisserie, etc. On a pris le soin, pour rendre sans doute l'illusion plus complète, de revêtir chacun de ces petits objets de ses couleurs naturelles. Vous apercevez ainsi la chair rose du saumon à côté des reflets verdoyants du raisin, le tout dans des dimensions microscopiques, et tel qu'on aurait pu le servir aux convives de Lilliput.

VI

On s'était sans doute promis, à l'aide de cette invention, de venir en aide au divertissement



des enfants, et d'y ajouter quelque intérêt par cette nouveauté.

C'est précisément le contraire qui a eu lieu ; et une fois le premier moment de la possession passé, les enfants ne font plus aucun cas de ce jouet, et ils le relèguent bien vite parmi ceux auxquels ils ne reviennent jamais.

Rien n'est plus facile à expliquer au point de vue de la connaissance du cœur humain, et il faut croire, pour se livrer à de pareilles inventions, que ces honorables industriels ne l'ont guère approfondi.

Sans cela, ils auraient pu se dire que la vraie jouissance de l'imagination est une liberté absolue et sans bornes. Tant que cette faculté se sent maîtresse d'elle-même, tant qu'elle peut prendre son essor, sans être guidée ni retenue, elle se complaît dans cet heureux vagabondage, et il lui est loisible de se donner à elle-même, dans les champs infinis de la pensée, des spectacles toujours nouveaux. Vous placez sur une découpure de papier une petite brochette de bois, et vous me prévenez que c'est là un homard. A partir de ce moment, je le vois avec sa cuirasse écarlate, ses yeux noirs, ses grandes pinces ouvertes. Quand nous aurons changé de rôle, lorsque je serai devenu le cuisinier, et vous le convive, il est bien entendu que je vous servirai à mon tour la même brochette de bois sur le même carré de papier. Seulement, cette brochette ne sera plus un homard, elle sera devenue un merlan, et à votre tour, vous apercevrez avec la même complaisance et la même lucidité, ses teintes grises et argentées, son œil d'ambre, sa queue fourchue. Vous pouvez par ce même procédé faire défiler devant vous tous les poissons de terre et de mer, et il n'est pas à craindre que la marée vienne à vous manquer comme à Vatel.

Pendant que la faculté imaginative se donne ici libre carrière, on dirait que les sens s'entendent avec elle et viennent s'associer complaisamment à ses desseins. Lorsque je me représente par la pensée tel ou tel mets déterminé, il ne m'est pas plus difficile d'en imaginer l'odeur et la saveur que la forme. Toutes ces illusions volontaires se prêtent les unes aux autres un mutuel appui, et se fortifient pour produire un effet d'ensemble. Au contraire, lorsque l'enfant a devant les yeux ces réductions microscopiques des objets qu'il voit figurer journellement sur la table de son père, aucune illusion n'est plus possible; il doit se résigner à reconnaître qu'il a devant les yeux un simple jouet, et il ne lui est plus possible d'y associer aucune idée empruntée au domaine de la réalité.

VII

Cette fabrication de plats en porcelaine colorée n'est qu'un premier pas dans la voie du luxe et de la dépense où les jouets d'enfants, comme tout le reste, entrent de plus en plus. On sait quelles inventions extravagantes ont été mises en œuvre par les marchands en ce qui concerne les poupées, et à quelles sommes exorbitantes s'élèvent ces groupes et ces ensembles qu'on vous met en demeure d'acheter. Il en va de même, bien entendu, pour les ménages, et nous devons ici à l'industrie moderne des raffinements dont nos pères ne s'étaient point avisés. Ce ne sont plus seulement les petites princesses auxquelles on donne des jouets ornés de blasons et d'armoiries: la poupée bourgeoise a aussi son service de table, marqué à son chiffre : on le retrouve sur les imperceptibles serviettes et sur chacune des pièces de porcelaine.

Alors, recommence pour l'enfant cette éternelle comédie du *bibelot* qui tend de plus en plus à se substituer aux amusements véritables. Ce ne sont plus les petits garçons et les petites filles qui s'assoient eux-mêmes à la table du festin : le repas est servi dans l'appartement et sur la table de la poupée. Ce sont d'autres poupées qui jouent le rôle de convives, et tout le service est réduit à cette même échelle : des lustres en miniature éclairent cette salle à manger installée à la façon d'un décor de théâtre; ces cristaux, ce surtout, ces fleurs mignonnes, ces flambeaux et ces candélabres qui ressemblent à un point lumineux et comme à une paillette d'or, tout cela forme un ensemble intéressant à première vue, et dont l'enfant se trouve tout d'abord saisi. Toutefois, à mesure que la contemplation se prolonge, l'intérêt va en diminuant : le regard se lasse vite de cet apparat où rien ne change, où chaque objet a sa place marquée, où il n'est pas possible de changer le moindre détail dans l'ordonnance générale sans que toute l'harmonie soit exposée à périr, où le plus léger mouvement compromettrait l'équilibre des convives et la fragile sécurité du festin.

Il va sans dire que, dans ces ménages de poupées, il ne saurait être question de faire figurer aucun mets véritable, tout au plus quelques bonbons de la nature de ceux qui peuvent se saisir au bout des doigts. La petite maman, malgré toute sa bonne volonté, se figure difficilement que ces friandises soient croquées par sa fille de carton, et dans tous les cas, c'est un soin dont elle préfère s'acquitter elle-même.

VIII

Ce jeu du ménage par procuration, cette mise en scène et cette installation dénaturent presque complètement l'idée primitive sur laquelle repose ce genre d'amusement. Au fond, il s'agit de reproduire, entre enfants, un des épisodes périodiques de la vie réelle.

Dès qu'on se met à manger réellement, l'imagination n'a plus rien à faire; les sens s'éveil-

lent avec leur impétuosité accoutumée, et ce qui n'était d'abord qu'une jouissance de l'esprit devient trop souvent une provocation et une satisfaction de la gourmandise.

Pour beaucoup d'enfants, le prétendu jeu du ménage n'est pas autre chose que l'occasion de faire, sous prétexte de collation ou de goûter, un excellent petit repas, composé uniquement de friandises. Les parents saisissent ce prétexte pour adresser quelques invitations, et tout de même qu'on a imaginé les bals d'enfants, nous avons aussi les dîners d'enfants.

Là encore, il faut bien le dire, il ne reste plus rien de ce qui constitue le jeu du ménage.

La cuisinière ou le chef d'office exécutent leur besogne au fond de leur sanctuaire: on apporte sur la table les crèmes et les babas, et toute la cérémonie aboutit à figurer le dessert du premier dîner venu. La seule différence qu'on y peut voir, c'est que les parents ne se trouvent point là d'ordinaire : toute cette petite jeunesse se sent ainsi livrée à des bonnes et à des gouvernantes qui n'ont pas toujours toute la fermeté et toute la sagesse requises. Les enfants profitent de cette abondance de friandises pour s'en mettre sur l'estomac plus qu'il n'en faudrait; si bien que le jeu du ménage, ainsi pratiqué, se réduit en définitive à la liberté des indigestions.

Il ne faut pas se montrer chagrin avec l'enfance et lui demander mal à propos des mortifications que peu de grandes personnes se mettent en peine de pratiquer. Ou doit avouer cependant qu'avec nos habitudes de luxe et de confortable, nous n'attachons peut-être pas une importance suffisante à cette éducation de la bouche et de l'estomac.

Ce n'est pas pour rien que l'enfant a été doué de ce jeune et robuste appétit, auquel les recherches ne sont point nécessaires. Toute complaisance intempestive, tout raffinement d'apprêt ou de qualité, n'aboutissent qu'à rendre son goût plus difficile et son alimentation plus malaisée. Vous avez alors, devant les yeux, le spectacle répugnant d'un dégoût précoce, d'exigences gastronomiques tout à la fois ridicules et dangereuses chez un enfant; et c'est ainsi que la faculté de se nourrir s'étant en quelque sorte perdue dès leurs premières années, ces écoliers arrivent dans les pensionnats, avec des papas et des mamans qui réclament pour eux des dîners à trois services.

IX

Il faut en venir enfin à ce qui est vraiment le jeu du ménage, et tout ce que nous avons dit jusqu'ici n'en est en quelque sorte que le préliminaire.

Le jeu du ménage ne consiste point seulement à se mettre à table à la façon des grandes personnes pour y manger dans des ustensiles de poupées ; le véritable bonheur, la suprême joie n'est pas de dévorer le menu, quelque friand qu'il puisse être; c'est de le préparer. Lorsque l'on se distribue les rôles, personne, même parmi les plus gourmands, ne se soucie d'être le marquis ou la comtesse, assis au festin et servis par la livrée; le poste de faveur, celui après lequel chacun soupire ouvertement ou en secret, c'est celui de cuisinier, ou même de marmiton. Le vrai bonheur n'est-il pas de mettre soi-même la main à la pâte, d'allumer le feu, de tenir en main le manche de la casserole?

C'est pour entrer dans cette pensée et pour rendre possible ce divertissement, qu'on a pris la peine de reproduire sur petit modèle tous les ustensiles nécessaires à la confection des repas.

Ces ustensiles et cette batterie de cuisine se présentent, chez les marchands, sous deux formes bien différentes : la forme conventionnelle et la forme réelle.

ANTONIN RONDELET.

(La suite au prochain Numéro).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

LE COMTE ARMAND DE MELUN

PAR M. L'ABBÉ BAUNARD

—

Nous ne dirons de M. de Melun, ni sa naissance, si noble qu'elle fût, ni sa brillante éducation, ni le rang si distingué qu'il occupa dans le mond le plus distingué; nous ne dirons de lui que sa charité, à laquelle il fit concourir tout ce que Dieu lui avait accordé de dons extérieurs : sa fortune, il la consacra aux pauvres; l'autorité que lui donnaient son rang et sa belle intelligence servit la cause de ses amis indigents; son



esprit fut tout appliqué à leurs besoins; il leur sacrifia son temps et sa santé et si, du séjour heureux où il est arrivé, il pouvait parler, il dirait encore de placer ses pauvres auprès de lui, avant lui.

Il apprit la charité à l'école des femmes — le sexe pieux — comme nous nommait Saint Augustin. Sa mère et une pieuse dame, madame Letissier, madame Swetchine (1), la sœur Rosalie, dont il a si bien écrit la vie, furent ses institutrices.

Il a écrit lui-même sa première visite à sœur Rosalie; nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter ce touchant récit :

« Au nom de madame Swetchine, la sœur Rosalie me reçut presqu'aussi bien que si j'avais été pauvre. Mais elle était habituée à voir venir à elle ces vocations d'apôtres et de diacres que la curiosité inspirait plutôt que la foi, et qui se retiraient à la vue peu attrayante de la misère. Elle eut la mauvaise pensée, comme elle me l'avoua plus tard en riant, que je pourrais bien être un de ces amateurs. Elle résolut donc de me soumettre, dès le premier jour, à une sérieuse épreuve, et, me mettant quelques bons de bouillon, de viande, de cotrets dans la main, elle me donna une sœur pour diriger mes pas, m'indiqua quelques ménages des environs, et me chargea de les voir, de les servir et surtout de les consoler. Je devais, au retour, lui rendre compte de mes courses et de mes observations.

La première maison dans laquelle je montai ne différait de ses voisines que par plus de misère encore. Sur un lit sans matelas, sous une mince et sale couverture, était couché un pauvre homme encore jeune, à la face blême, aux pommettes rouges, respirant à grand'peine, et que dévorait une fièvre ardente, résultat d'une fluxion de poitrine arrivée à sa dernière période. Autour de lui, trois petits enfants pleurant, tandis que sa femme, à l'air maussade, à la figure renfrognée, se lamentait sur son abandon, et semblait disposée à accuser de sa misère la maladie du mourant. Celui-ci était un ouvrier laborieux et intelligent qui, jusqu'alors, avait fait vivre tant bien que mal sa petite famille, mais la maladie était venue absorber ses modestes économies. Le médecin envoyé par la sœur Rosalie venait de déclarer à la pauvre femme qu'il n'y avait pas grand'chose à faire, et le malade lui-même, en me tendant la main, semblait, de son regard triste et doux, vouloir me dire un dernier adieu.

« J'étais fort ému; mais, surmontant mon émotion, pour ne pas ajouter à son découragement, je pris une chaise et je m'assis auprès de son lit... Je le conjurai d'avoir confiance en Dieu, et, m'emparant de la tasse placée à son chevet, je lui fis boire une potion que depuis le matin il avait refusée. Dès lors, il devint plus calme. J'en profitai pour adresser à sa femme quelques mots de bienveillance et d'espoir. Elle pleura et s'excusa de la mauvaise humeur qu'elle venait de montrer. Je jouai un instant avec les petits enfants, mis les bons sur la cheminée, y joignis une pièce de monnaie et serrai affectueusement la main de mon malade, l'assurant qu'avec de l'énergie et des soins, il se tirerait d'affaire. Les enfants voulurent embrasser le Monsieur, et quand je franchis le seuil de cette pauvre famille, je fus bien récompensé par le regard de reconnaissance dont le malade consolé accompagna mon départ.

Le même jour, M. de Melun visita une pauvre vieille dont il parle ainsi :

« L'infortunée était malade, couchée sur de vieux chiffons, dans un trou dont on aurait fait à peine une étable, sans meubles, sans rideaux, sans autre vitre à la fenêtre qu'un lambeau de papier. Elle n'avait personne pour la soulager et lui verser à boire, excepté une bonne voisine aussi pauvre qu'elle, qui, deux fois par jour, avant et après avoir fait sa journée, montait à son taudis. Je ne saurais décrire la triste obscurité, la malpropreté et l'infection de cette demeure où la mort disputait sa proie à la misère, et cependant, j'y restai longtemps, car la pauvresse m'attirait par quelque chose d'encore plus intéressant que l'horreur de son état : c'était une religion qui illuminait ce taudis et parfumait ces haillons; c'était une résignation à son infortune, une foi dans la prière qui inspirait pour elle une vénération religieuse; c'était là vraiment le pauvre de l'Evangile, le Lazare destiné à habiter le sein d'Abraham. Je la quittai avec plus d'édification encore que de pitié : j'étais plus disposé à l'envier qu'à la plaindre...

« Quand, de retour à la maison de la rue de l'Épée-de-Bois, je fis à la sœur Rosalie le récit de ce que j'avais vu, elle m'écouta avec une attention mêlée d'un peu d'étonnement : elle était surprise du goût que j'avais pris à ma première mission. Elle me remercia de l'aide que je venais apporter à son malheureux quartier, et, avec cet accent simple et pénétrant qui va droit à l'âme, elle me demanda en riant, pour achever mon admission parmi ses auxiliaires, de faire parvenir une lettre à un ministre, d'écrire un billet de recommandation au maire de mon arrondissement, d'apostiller une pétition au Directeur général des Postes et une autre au Directeur des Tabacs. Je m'y prêtai de bonne grâce et je retournai chez moi, l'âme émue de ce que je venais de voir, enchanté de mes pauvres, de la sœur Rosalie, du bien qu'elle m'avait fait faire, et résolu de continuer ce cher apprentissage... »

Il le continua toute sa vie, ou pour mieux dire il devint maitre en fait de charité.

(1) Voir : *Journal des Demoiselles*, année 1857, p. 100.

Il va continuer à parler de son pauvre malade: « Il était mieux, il renaissait à l'espérance, il renaissait à la foi, la guérison de l'âme avait préparé celle du corps. La santé revenue, je l'établis concierge dans une bonne maison, et il devint, par la suite, l'humble auxiliaire de notre *Œuvre de la Miséricorde*. Cette occupation le mettant sans cesse en rapport avec moi, nous aimions à nous rappeler le jour où nous nous étions vus pour la première fois... Il mourut pendant une de mes absences de Paris. Ses dernières paroles furent un remerciement pour la sœur Rosalie et pour moi; et, parmi tant de malheureux et de misères que je vis depuis, jamais je n'oubliai le premier que j'avais eu le bonheur de visiter. »

M. de Melun eut le bonheur, très rare, de ne se ralentir jamais. *Il avait mis la main à la charrue et ne regarda pas en arrière*. Les pauvres et les enfants occupèrent désormais ses pensées et ses actions; il avait pour l'enfance délaissée une sainte passion; il ne pouvait pas laisser se perdre un seul de ces petits, et seuls, leurs bons anges savent combien il en a nourris, vêtus, abrités, élevés : il les aimait, c'est tout dire.

Les pauvres honteux, si nombreux au milieu du luxe de Paris, attirèrent aussi sa charitable attention. « Aucune misère, écrivait-il, n'est plus digne d'intérêt: précipité d'une extrémité de l'échelle sociale, le pauvre honteux se trouve désarmé contre le sort... Il dérobe sa misère dans un dernier reste de luxe, et l'apparence du bien-être, dont sa honte s'enveloppe, éloigne le secours qu'appellerait son malheur...»

Or, sous le nom si chrétien de la *Miséricorde*, une œuvre s'était formée pour le sauvetage de ces naufragés de la fortune. M. de Melun en fut le secrétaire jusqu'à la fin de sa vie : son amour pour ces pauvres était sans bornes, écrit le témoin oculaire le mieux informé. Seul de tous les membres de l'*Œuvre de la Miséricorde*, il les recevait chez lui, et pendant un grand nombre d'années, toutes ses journées commençaient par deux ou trois heures d'audience qu'il leur offrait régulièrement... Il était respectueux, timide même avec ces malheureux... »

Nous ne pouvions énumérer ici toutes les œuvres auxquelles M. de Melun prêta son appui, appui du temps, de la bourse et du cœur. Son biographe le suit dans cette carrière de charité, et la raconte avec un tact et un bonheur d'expression bien remarquables. Il déroule ainsi, d'œuvre en œuvre, d'année en année, la vie de M. de Melun. Il n'oublie ni ses livres, si intéressants, ni ses relations avec tout ce que Paris, et, on peut le dire, la France, a compté d'âmes généreuses et bienfaisantes. Il décrit avec chaleur cette époque heureuse, avant et après la Révolution de 1848, où la piété, la charité, la liberté semblaient prendre racine en France, grandes, sublimes espérances, trop démenties depuis. M. de Melun assista à l'Empire, il vit la guerre de 1870 et ses suites lamentables: les malheurs publics donnèrent un plus vigoureux élan à sa charité, et les malheurs particuliers, surtout la mort d'un fils unique et bien-aimé, donnèrent à sa piété un essor plus soumis et plus tendre. Tout serait à citer dans ce volume, si vaillant et si intéressant, tout, jusqu'à la dernière heure de M. de Melun, lorsque, il y a peu d'années, le 24 juin 1877, il rendit à Dieu une âme qui avait vécu pour lui. Les mères et les filles, les pères et les jeunes gens liront avec fruit, avec admiration, le livre dont il n'est donné ici qu'une très-imparfaite analyse (1).

M. B.

(1) Un beau volume avec portrait, chez Poussielgue, 15, rue Cassette, Paris. Prix, 8 fr.



FAUSTINE

(SUITE ET FIN)

XVI

LE SECRET.

Un mois s'était rapidement écoulé depuis que Fausta et sa mère adoptive étaient réunies: la joie, depuis si longtemps absente, depuis si longtemps étrangère, avait galvanisé Faustine; elle était mieux, elle restait levée une partie du jour, elle avait pu sortir en voiture, et pourtant, un inquiet pressentiment la poursuivait; elle voulait écrire son testament, selon les formes légales afin d'assurer à Fausta, sans conteste, la presque totalité de sa fortune. Elle fit prier M. Guis-



card de venir conférer avec elle à ce sujet ; il était absent, et après plusieurs jours d'attente, il se présenta enfin, et la trouva seule : c'était l'heure consacrée aux petites études de Fausta.

« Je vous attendais avec impatience, mon cher Monsieur, lui dit-elle. Vous savez que j'ai à conférer avec vous. Je veux que mes dernières volontés soient inattaquables : vous serez mon exécuteur testamentaire et le tuteur de ma fille. J'espère que vous accepterez ces deux missions ?

— Vous n'en doutez pas, Madame, mais avant ..

Il s'arrêta : Faustine reprit :

— Mais avant ?

— Avant, il faudrait peut-être s'assurer de la véritable position sociale de cette jeune personne.

— Elle n'en a aucune, sauf celle que je lui assure, et je tâcherai qu'elle soit belle et sûre, cette situation !

M. Guiscard ne répondait pas, mais il avait la physionomie de quelqu'un qui a quelque chose de grave à dire; il fit un effort sur lui-même et reprit :

— Chère Madame, que diriez-vous, si je vous avouais que j'ai découvert le véritable état-civil de votre enfant ?

Faustine pâlit :

— Vous avez découvert ?

— Oui, le mot de Xanten, que vous avez prononcé à son sujet, a été pour moi comme un trait de lumière... J'ai d'abord cherché les traces de l'enfant, puis, celles de son origine, et je suis arrivé... vous souvenez-vous de la famille de Charlemont ?

Faustine inclina la tête, et sentit aux battements précipités de son cœur que jamais ce nom ne lui serait indifférent. Il continua :

— Guillaume de Charlemont est allé, après son mariage, se fixer à Xanten, et l'été, il habite une maison de campagne, près de cette petite ville. Il a des enfants, mais sa femme et lui regrettent toujours, et très amèrement, une petite fille qui leur fut volée, lorsqu'elle n'avait que dix-huit mois...

Faustine pâlit encore et joignit les mains :

— Continuez, dit-elle à voix basse.

— Eh bien ! voici en quelles circonstances : une jeune servante traînait l'enfant dans une petite voiture et, en dépit d'une défense expresse, elle sortit du jardin et s'engagea dans l'avenue, qui était très courte et aboutissait à une grande route. La grand'mère de la petite servante demeurait là. Cette fille étourdie alla lui dire bonjour, laissant l'enfant endormie dans sa voiture. Elle resta, elle l'a avoué, dix minutes... elle perdit de vue le dépôt... Au retour, la voiture était vide... jamais, en dépit de toutes les perquisitions, l'enfant n'a reparu... on a accusé les jongleurs, les saltimbanques, les bohémiens, mais on n'a pu mettre la main sur personne... Cette petite enfant, Wilhelmine de Charlemont, était grande pour son âge, elle n'avait pas le teint coloré, ses cheveux étaient bruns, ses yeux très noirs, avec de longs cils : elle portait au cou une médaille de la Sainte Robe de Trèves... »

Faustine ne répondit pas, elle était plongée dans un abîme d'étonnement, de douleur et, qui le croirait? de joie. Fausta serait la fille de M. de Charlemont ! c'est pour lui qu'elle l'avait sauvée, gardée, élevée... elle le reverrait... Cette idée lui apparut à côté d'une autre, Fausta ne lui appartiendrait plus... M. Guiscard, surpris de son silence, lui dit doucement :

« Eh bien ! Madame !

— Ce que vous m'apprenez me renverse, dit-elle sincèrement. Je croyais Fausta à moi pour toujours. Vous êtes certain de tout ceci ?

— Absolument.

— L'avez-vous révélé à M. de Charlemont ?

— Non, Madame, c'est à vous à le lui apprendre.

— Je vous remercie... vous avez bien agi... mais je n'écrirai pas... C'est à vous, Monsieur, vous, le vieil ami des Charlemont, qu'il appartient de leur annoncer cette heureuse nouvelle. Moi, je préparerai Fausta, et je me préparerai moi-même...

— Chère Madame, vous ne serez pas mécontente de M. de Charlemont ni de sa femme : ils sont excellents, et ils vous doivent tant de gratitude !

— Peu importe, dit-elle, oui, peu importe maintenant... pour le temps qu'il me reste à passer sur la terre. J'espérais mourir dans les bras de Fausta... mais, vous le savez, tous les bonheurs m'ont été refusés... et même celui-là, ce dernier funèbre bonheur...

— Chère Madame, dit M. Guiscard, nous n'allons pas vous perdre si vite, et peut-être trouverez-vous de la joie dans ce qui vous peine aujourd'hui.

Elle réfléchit un instant et répondit :

— Ce que vous dites là n'est pas impossible... Je serais heureuse de voir une famille à Fausta... et l'idée de consoler la douleur d'un père pourra m'être douce. Allez donc lui écrire.

— Je viendrai vous montrer ma lettre. »

Elle demeura seule, absorbée dans ses pensées, qui allaient de Fausta, si chérie, à Guillaume de Charlemont, tant aimé jadis et dont le nom seul réveillait son cœur assoupi. Elle, dont il avait méprisé l'alliance, allait lui donner une joie inespérée, elle allait compter dans sa vie... c'était donc la peine d'avoir vécu ! Elle ne voulut pas parler à Fausta, avant que la réponse des Charlemont ne fût connue; la lettre de M. Guiscard, accompagnée des pièces justificatives, était partie, et la réponse vint avec une promptitude qui fit peur à Faustine : tout fait ombrage dans une vie triste ;

« Ils vont la reprendre ! se dit-elle. »

Elle ouvrit la lettre en tremblant.

CHER MONSIEUR,

« Que Dieu vous comble de ses bénédictions pour l'immense joie que vous nous apportez! Nous ne doutons pas, nous ne pouvons douter, ma chère femme et moi, que l'enfant, si généreusement recueillie par madame Wallays, ne soit notre fille bien-aimée Wilhelmine : toutes les indications que vous nous donnez se rapportent exactement à elle : l'époque, l'âge, les traits, les yeux, la médaille, et enfin les notions sur la misérable qui nous l'a dérobée : une bande de Bohémiens a erré, en ce temps-là, dans notre voisinage : la justice les a poursuivis sans trouver notre pauvre enfant : la femme qui l'avait emportée cheminait seule, nous n'avons pu ressaisir sa trace. Nous l'avons cherchée pendant douze ans, avec des larmes et des angoisses, et nous ne cesserons de louer la divine Providence qui l'a sauvée, gardée et préservée.

» Ma femme et moi, nous suivrons de près cette lettre; notre cœur vole vers notre enfant, et nous nous sentons pressés d'offrir à madame Wallays les hommages de notre éternelle reconnaissance, et à vous, cher Monsieur et ami, tous nos sentiments de gratitude et d'ancienne et fidèle amitié.

Tout vôtre,

GUILLAUME DE CHARLEMONT. »

Il y avait dans cette lettre un trésor de larmes et un trésor de joie: mais la joie l'emportait. Fausta aurait un nom et un père; elle serait protégée et chérie, et l'image de celui qui allait recevoir Fausta sur son cœur, éveillait les souvenirs de jeunesse, toujours doux lorsque de longues années nous en séparent, comme les rochers et les monts âpres et nus, paraissent à distance, revêtus d'or et d'améthyste. Par quelle étrange voie sa destinée se trouvait-elle rapprochée de celle des Charlemont, et comment, au seuil du tombeau, les vœux de sa jeunesse se trouvaient-ils presque réalisés? Elle n'avait pas été sa femme, mais elle avait servi de mère à son enfant. Cette pensée lui mettait au cœur une si profonde consolation qu'elle assemblait dans la même tendresse le père et la mère de Fausta... Antipathie, rancune, jalousie involontaire, mauvais souvenirs attachés à son mariage, tout s'effaçait dans une seule idée :

« Ils me doivent Fausta, et Fausta sera heureuse. »

Pourtant, il fallait l'avertir. Faustine avait relu à plusieurs reprises la lettre de M. de Charlemont, et savouré ces expressions reconnaissantes qui la rendaient fière; elle se leva de sa chaise longue et alla vers le salon d'étude où se trouvait sa fille. Fausta était assise, elle lisait avec attention en prenant des notes; une carte de géographie était étendue devant elle. On voyait son profil régulier, ses longs cils abaissés, les nœuds de sa belle chevelure noire et le contour délicat de son cou, que ceignait une légère chaînette d'or. Faustine vint s'asseoir près d'elle et passa son bras autour de sa taille; l'enfant l'embrassa, et lui dit tout-à-coup :

« Maman, vous avez pleuré!

— C'est vrai, dit Faustine, j'ai pleuré à cause de toi, chérie, pleuré de plaisir et de tristesse.

— A cause de moi? Vous ai-je donc fait de la peine? Oh! pardon, alors!

— Non, ma chère fille, tu ne m'as fait aucune peine, aucune, mais...

— Dites, maman!

— Voudrais-tu me quitter, Fausta?

— O maman, jamais!

Elle se cacha dans le sein de Faustine, comme dans un inviolable refuge.

— Enfant! dit-elle, écoute: tu as une mère, tu as un père : ils nous sont connus, ils vont venir te voir... ils t'aimeront; après moi, tu ne seras plus seule sur la terre... la solitude est si affreuse! ton père et ta mère te chériront... tu verras...

Fausta écoutait ces paroles entrecoupées, elle ne paraissait pas les comprendre.

— J'ai une mère, oui, vous, maman!

— Je serai toujours ta mère, mais, ma bien-aimée, tu n'es pas la fille de cette pauvre femme, morte à La Sermoys; elle t'avait volée à tes parents, à monsieur et madame de Charlemont... tu t'appelles Wilhelmine de Charlemont.

Fausta pleurait et se rattachait étroitement à sa mère adoptive :

— Je connais ton père, lui dit celle-ci, si tu savais comme il est bon et noble, tu serais contente de lui appartenir... Ta mère était bien belle... je l'ai vue autrefois... tu vas porter leur nom, si honoré, tu auras dans le monde une toute autre situation que celle qui t'était réservée... Vois, je suis contente, sois contente aussi...

En dépit de ces paroles généreuses, les pleurs de Faustine coulaient, mais elle s'exaltait par la grandeur même du sacrifice : ses paroles touchaient profondément Fausta, et l'inclinaient vers ce père et cette mère inconnus, sans la détacher de celle qui lui montrait en ce moment même une si ardente affection.

Deux jours après, elles attendaient, émues, tremblantes, M. et madame de Charlemont, que M. Guiscard avait annoncés. Faustine avait voulu que sa fille fût parée et belle, mais son émotion la parait mieux que sa robe de soie cendre de roses, ses broderies et ses petits bijoux. On sonna à la porte de l'antique maison, et, pour la première fois depuis soixante ans, un Charlemont en franchit le seuil. M. Guiscard guidait, introduisait, annonçait... mais madame de Charlemont, sans entendre les premiers compliments, courut à Fausta, la parcourut d'un regard, et lui passant les bras autour du cou, elle s'écria :

« Mon enfant! mon trésor! » et elle la poussa dans les bras de son père.

M. Guiscard s'essuyait les yeux; il manquait



en ce moment à Faustine un Dieu qu'elle pût remercier : Dieu fait bien défaut à ceux qui l'ont banni de leur vie.

Ils vinrent enfin vers elle, et elle se sentit pressée dans les bras de Fausta et de sa mère, tandis que Guillaume de Charlemont lui serrait et lui baisait la main. Le bonheur l'oppressait en ce moment, elle les aimait tous, et la douce figure de madame de Charlemont, embellie encore par la joie, semblait éclairer son âme d'un pur et chaud rayon.

Ils dînèrent tous ensemble pour la première fois; Faustine réunissait à sa table ses amis, et quels amis! elle était assise entre M. de Charlemont et M. Guiscard, Fausta entre son père et sa mère, Félicie et son mari complétaient le nombre des convives.

« Je bois à mademoiselle de Charlemont et à ses heureux parents, dit, au dessert, M. Guiscard en levant son verre, où pétillait le vin de Champagne.

— Et moi, dit M. de Charlemont, je bois à la mère adoptive de notre fille, qui demeurera la sienne.

— Que Dieu est bon! » dit à son tour madame de Charlemont.

La soirée se passa doucement, et Faustine, assise à l'écart auprès de madame de Charlemont, lui conta d'une voix émue comment elle avait trouvé Fausta, comment elle s'y était attachée, et comment, par quels artifices, elle lui avait été ravie. La tendresse de cette âme, tant frustrée d'affection, éclatait dans ce récit, madame de Charlemont pleurait et répétait :

« Dieu est bon! il l'a sauvée et nous l'a rendue, à vous et à nous.

— Vous l'emmènerez pourtant!

— Il le faudra bien : elle doit être connue de ses frères, de nos parents, de nos amis, mais nous vous la ramènerons, et jamais, croyez-en sa mère, elle n'oubliera sa mère adoptive. »

Les jours qui suivirent cette première rencontre furent infiniment doux pour Faustine; elle les passait avec sa fille et ses nouveaux amis, elle se sentait l'objet de leur reconnaissance et de leur attachement, et lorsque le soir, elle les voyait tous, groupés à son foyer, elle ne demandait rien de plus à la terre: les mauvais souvenirs fondaient sous ce souffle nouveau d'affection, l'amertume s'en allait, les passions amorties, amour et haine, ne laissaient subsister dans son âme qu'une tendre et profonde bienveillance pour tous ceux qui l'environnaient. Pour elle, les rayons du soleil couchant avaient plus de charme que l'aurore.

Il y avait pourtant un point noir dans cet horizon : le départ de Fausta et de ses parents était prochain; ses frères allaient quitter le collège pour venir la voir, et elle devait être présentée aux parents de sa mère.

La veille du jour où la famille de Charlemont allait partir pour Xanten, M. Guiscard se trouvait seul dans son cabinet avec le baron; ils réglaient un compte, et quand le notaire eut compté à son client le dernier écu, il dit tout-à-coup :

« M. le baron, vous êtes bien décidé à partir demain?

— Mais oui, qui peut vous en faire douter?

— L'inopportunité! Pourquoi quitter madame Faustine!... elle est bien malade, et elle a tant de joie de votre présence!

— Nous apprécions vivement son amitié, Fausta l'aime comme elle doit l'aimer, et madame de Charlemont et moi, la chérissons comme notre meilleure amie, mais...

— Mais... quel mais?

— Elle est trop riche! nous ne voulons pas que l'on croie que nous guettons son héritage! »

Le notaire fixa sur le baron ses yeux encore vifs, et s'écria :

« C'est chose admirable, M. le baron, combien vous ressemblez à feu votre père! dans une circonstance délicate, il m'a fait une réponse tout-à-fait semblable!

— Tant mieux, dit le baron, je suis heureux de la ressemblance.

— Oui certes, pourtant, il ne faut pas se faire des fantômes d'honneur, ni s'escrimer contre des moulins à vent. Pourquoi ne voulez-vous pas de l'héritage de madame Faustine, qui n'a pas de parents?

— Pas de parents?

— Eh non! son père, Simon Malfroy, était fils unique, sa mère, également fille unique; la dernière cousine de sa mère est morte à Huy, il y a quelques années, elle a légué ses biens aux hospices; sa grand'mère paternelle avait deux neveux, qui ont été pris pour les guerres de l'Empire, vous savez? l'aigle ne dédaignait pas les passereaux? l'aîné de ces pauvres garçons est mort en Russie, le second, à Leipzig. Vous voyez!

— C'est égal, je ne veux pas l'influencer par notre présence. Elle peut avoir la volonté de donner aux bonnes œuvres.

— Hélas! elle ne les connaît pas:

— N'importe! il faut qu'elle soit libre, et nous partons. »

Ce départ fut un déchirement pour Faustine: le froid et la nuit se faisaient autour d'elle, et pourtant, quels tendres adieux, quelles promesses de retour avaient accompagné le dernier moment de la séparation! Fausta pleurait amèrement; madame de Charlemont trouvait des paroles expressives et tendres, et elle ne pouvait oublier le dernier mot du baron :

« Entre nous, c'est à toujours. » Pourtant, elle était affreusement triste.

La première lettre de Fausta souleva ce fardeau de mélancolie : elle était heureuse, mais si mémorative au milieu de son bonheur! Son amour filial s'était dédoublé : elle aimait son père et sa mère, mais elle aimait Faustine et le lui disait dans cette lettre qui n'était qu'une caresse. Elle racontait sa

vie nouvelle, la maison de son père, la vieille ville de Xanten et la joie d'avoir vu et embrassé ses frères Herbert et Jean. Sa lettre vivait, aimait, s'épanchait, et, venue du cœur, elle allait frapper à la porte d'un autre cœur. Faustine répondit promptement, et il ne s'écoulait pas de semaine qu'elle ne reçût plusieurs lettres de ses amis de Xanten; madame Hiltrude surtout se plaisait à lui écrire : elle avait amèrement pleuré sa fille perdue, et elle se sentait une inexprimable gratitude pour celle qui l'avait abritée, aimée et qui la lui avait remise, pure et charmante, entre les bras. Elle avait deviné les plaies de cette âme si généreuse pourtant, elle avait deviné ce qui lui manquait, au soir comme au matin de la vie, et elle en gémissait devant Dieu, elle en parlait même ouvertement avec sa fille; elle avait reconnu et salué avec joie dans l'âme de Fausta le même zèle, le même amour qui brûlaient dans la sienne et c'était là, pour elle, un motif toujours nouveau d'actions de grâce envers Dieu; elle le disait même à Faustine :

« Non, chère Madame, je ne pourrai jamais dire assez la reconnaissante affection que vous m'avez inspirée, et plus je vois ma Fausta, plus ce sentiment augmente et croît dans mon âme, en même temps que ma tendre gratitude envers notre Seigneur qui l'a gardée, à l'ombre de ses autels, alors qu'elle était éloignée de vous. Elle est si bonne, si aimante et si pieuse, notre chère fille! elle a tant de pureté et d'affection dans le cœur! que serait-elle devenue pourtant, si votre âme compatissante ne s'était attendrie sur elle, si vous me l'aviez recueillie et bercée sur vos genoux? Je me représente souvent, et avec larmes, le moment où vous avez eu pitié de mon enfant... Que Dieu vous récompense dans ce monde et dans l'Éternité.

» Notre fille pense bien à vous, vous n'êtes jamais absente de son souvenir; elle est la joie de notre maison, ses deux frères en sont très fiers; son bon père lui donne des leçons d'histoire, cela est bien, quoique à mes yeux, son éducation soit très complète: elle a le sens du devoir et elle sait aimer.

» J'espère, chère dame et amie, que votre santé s'améliore et que vous vous soignez : vous le devez pour nous tous, à qui vous êtes si chère.

» Je vous embrasse du fond du cœur, et vous offre les respects affectueux de mon mari. Fausta vous écrit.

» Votre amie,

» HILTRUDE DE CHARLEMONT. »

Fausta vint montrer sa lettre à sa mère, qui l'approuva :

« Ma mère, dit Fausta, j'écris avec tout mon cœur à ma mère Faustine, et pourtant, je n'ose lui dire tout ce que je fais, tout ce que je pense. Vous m'avez fait lire de beaux livres, cette vie de Sainte-Élisabeth, entr'autres, qui m'a touchée, eh bien! je n'oserais pas lui dire l'impression que ce livre m'a faite. J'ai bien peur que ma mère Faustine ne soit pas bonne chrétienne.

— Il faut prier pour elle, tout est donné à la prière. Tu lui dois tant!

— Oui, ma mère, répondit Fausta qui regardait pensivement devant elle, oui, si elle ne m'avait recueillie, je serais comme cette pauvre petite qui est là, dans la rue: elle vend des paniers... et ses parents habitent une voiture, là-bas, regardez! qu'ils ont l'air misérable! »

Madame de Charlemont regarda par la fenêtre avec un sentiment de mélancolie, la pauvre créature, qui pieds nus, en loques, allait offrir de porte en porte, paniers et corbeilles, et qu'on rebutait presque partout :

« Va vite lui porter cette aumône, dit-elle à Fausta, et embrasse-moi. Dis lui de venir ce soir : nous lui donnerons des souliers et une jupe. Va, chérie.

— Il me semble que je la vois elle-même, se dit-elle, quand Fausta fut partie en courant: merci, Seigneur, qui me l'avez si bien gardée! »

XVI

LE DÉNOUEMENT

L'hiver qui s'écoulait ne fut pas clément pour Faustine; elle déclina avec les beaux jours et ne refleurit pas au printemps; ses forces défaillaient et il semblait que la possibilité aussi bien que le désir de vivre s'éteignissent en son sein. Elle s'occupait toujours de Fausta, et, un jour de mai, elle dit à Félicie qui la visitait assidûment.

« Il faut la faire venir! qu'ils viennent tous... je n'en ai plus pour longtemps... »

Félicie le craignait, elle suivait de près les progrès du mal; sans tarder, elle écrivit à madame de Charlemont, et trois jours après Fausta était ramenée par ses parents auprès de sa mère adoptive. Elle les accueillit avec une émotion extrême, car elle était trop faible désormais pour voiler ses impressions, les mourants reviennent presque toujours à la sincérité de l'enfance, et lorsqu'elle les vit tous autour de sa chaise longue, elle laissa voir combien elle les aimait. Elle tenait dans ses mains amaigries la main d'Hiltrude et celle de Fausta et elle regardait M. de Charlemont avec la tendresse d'une sœur.

« Ne me quittez plus! dit-elle.

— Non, chère amie, lui dit madame de Charlemont, nous resterons auprès de vous, jusqu'à ce vous soyez guérie.

— Je crois que ce mot n'a pas de sens pour moi. Pourtant, si je guérissais, je voudrais retourner à La Sermoys... avec vous. »

Elle faisait des projets, quoique la vie lui échappât, quoique la lumière fût à son déclin, quoique la quenouille de lin fût au bout; elle avait beaucoup désiré la mort, et elle ne la

croyait pas si prochaine. Il était pourtant impossible que ses amis se fissent illusion, et Félicie leur communiqua les craintes du médecin ainsi que ses propres inquiétudes :

« Elle mourra comme son père.

— Sans Dieu ! disait-elle. J'ai essayé, j'ai tenté, et j'ai rencontré une résistance inflexible. Comment faire ?

— Prier, dit madame de Charlemont; Dieu ne nous refusera pas cette chère âme, n'est-ce pas, ma Fausta ?

— Mère, je donnerais tout à Dieu pour elle ? »

Le mal s'aggravait, Faustine avait toute sa connaissance et elle voulait la présence presque continuelle de ses amis. Un jour, après une crise, M. de Charlemont avait emmené sa femme; Fausta était seule, à genoux, auprès de la chaise longue où sa protectrice achevait de vivre :

« Que fais-tu, ma fille? dit-elle à voix basse. Eh quoi ! tu pleures? ne me regrette pas trop, ma chère petite, je n'ai pas été heureuse en ce monde.

— Mais après? demanda Fausta, en attachant sur son amie des yeux pleins de douleur et de tendresse.

— Après? je ne sais... je ne saurais discuter en ce moment.

— Oh! maman! si vous vouliez prier avec moi et demander à Dieu qu'il nous réunisse !

— Enfant! répondit-elle d'un ton mécontent, ne me tourmente pas au point où j'en suis. »

Fausta n'osa rien dire, mais ses pleurs redoublèrent; il y eut un très long silence; l'enfant pleurait et priait... on entendait le murmure de la prière et tout-à-coup, elle dit d'une voix distincte :

« Mon Dieu! prenez pitié de maman, qui a eu pitié de moi ! Mon Dieu ! sauvez-la! je vous offre tout pour elle ! »

Faustine ne dit rien; M. et madame de Charlemont rentrèrent bientôt, et l'on demeura en silence auprès de Faustine, qui restait immobile les yeux fermés, quoique le bienfaisant sommeil ne fût pas venu. Elle réfléchissait, en ce moment sa vie tout entière passait devant elle; elle revoyait les tristesses de sa jeunesse, les épreuves de son âge mûr, le sentiment d'isolement qui avait toujours pesé sur son âme, et elle se demandait si elle avait suivi la vraie route, et si, dans sa recherche avide du bonheur, elle n'avait pas rejeté les consolations qui en tiennent lieu. Elle se demandait s'il n'était pas temps de répondre au Dieu de sa mère, au Dieu de son enfant, de l'enfant qui offrait tout pour son salut, et repassant en idée son existence entière, dominée par les passions, sans guide et sans fanal, elle se disait :

« J'ai erré ! »

Personne ne parlait, il semblait que tous eussent l'impression que quelque chose d'inconnu s'agitait dans cette âme, et tous respectaient son entretien avec elle-même. Vers la fin de la soirée, M. de Charlemont se retira, emmenant sa fille, Félicie les suivit : Hiltrude allait passer la nuit auprès de leur amie. Faustine l'appela vers minuit et lui dit à voix basse :

« Fausta a pleuré sur moi ce soir, je ne veux pas qu'elle pleure encore... amenez-moi un prêtre, demain matin, et priez pour moi. »

Madame de Charlemont tressaillit de joie et l'embrassa :

« O chère amie ! dit-elle, quelle consolation vous nous donnez à tous !

— Je pense que je me suis trompée, dit Faustine : je me suis moquée de ceux qui avaient la foi, puis je les ai enviés; maintenant, je veux faire comme eux. »

Le ciel lui en accorda la grâce et lui en laissa le temps. Toutes les bénédictions que l'église octroye à ses enfants furent répandues sur elle, et elle en comprit la grave douceur. Sa vie s'épuisait, mais son visage rayonnait, elle gardait la mains de sa fille adoptive dans les siennes, en disant :

« Je lui dois tout... je lui devrai le ciel... »

lle était expirante... Madame de Charlemont offrit le crucifix à ses lèvres, elle leva des yeux éteints sur le baron et soupira :

« Dom Claude, priez pour moi ! »

Ce fut sa dernière parole que personne ne comprit.

Faustine fut, suivant un désir qu'elle avait souvent exprimé, ramenée au cimetière de La Sermoys et enterrée près du grand Calvaire. Son testament fut ouvert : elle léguait tous ses biens à Fausta de Charlemont, sauf un legs important à Félicie et des dons aux pauvres du village.

« Voilà ton domaine, ma fille, dit le baron en souriant.

— Mon père, ce sera le vôtre, mais, dites, n'est-ce pas que nous n'oublierons jamais ma mère Faustine ?

— Jamais ! »

***

Fausta s'est faite religieuse dans la pauvre maison où elle avait été recueillie pauvre et abandonnée. Elle avait promis tout à Dieu pour le salut d'une âme, et elle a tout donné. Elle est pleinement heureuse. Ses parents, rentrés en possession de l'héritage de leurs ancêtres, n'ont pu oublier Faustine : elle vit dans leur cœur et dans les bienfaits qu'ils répandent en son nom, et quoique madame de Charlemont ait fait à Dieu un immense sacrifice, en lui donnant l'enfant perdue et retrouvée, elle le bénit tous les jours et elle admire les voies de la Providence.

FIN

M. BOURDON.



L'ÉTAPE

(SUITE ET FIN)

Le soir de ce même jour, qui n'avait pas paru moins long à Guy, le jeune capitaine s'était examiné sérieusement. Il avait reconnu qu'il aimait la jeune fille et il avait accompli un acte décisif. Il avait écrit à sa mère et, lui expliquant que les qualités les plus sérieuses et les plus rares avaient déterminé son choix, il lui avait avoué son amour pour Christine en lui disant qu'il serait heureux qu'elle l'approuvât. Il était bien assuré que madame de Loël ne ferait aucune objection sous le rapport de la fortune; il était suffisamment riche pour pouvoir épouser une femme pauvre. Il y avait bien le côté de la naissance... mais Christine avait le cœur si noble! Enfin il plaida sa cause, dans sa lettre, avec la chaleur d'accent d'un homme vraiment épris.

Le lendemain du jour où il avait écrit à sa mère, il revit la jeune fille, mais il ne lui dit rien qui pût lui faire soupçonner la manière dont il avait agi. Ils reprirent le fameux travail, toujours avec des résultats aussi infructueux. Quelques jours se passèrent encore ainsi, pendant lesquels l'attrait qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre, ne fit que grandir et se fortifier.

Un soir, Guy exhuma de la poussière des siècles le titre si longtemps recherché. En même temps, Christine, qui venait de recevoir une lettre, lui annonça le retour de ses parentes. Cette nouvelle fit à Guy une impression désagréable.

Arrivé chez lui, il trouva une lettre, lui aussi, elle était de sa mère :

« Mon enfant bien-aimé », écrivait madame de Loël, « si Christine est telle que tu me la
» dépeins, je n'ai aucune raison pour mettre
» obstacle à votre mariage. J'aurais pourtant
» souhaité que ta femme appartînt à notre milieu.
» Réfléchis bien encore et pour toi et surtout
» pour elle. Si ton amour diminuait un jour, ne
» regretterais-tu pas d'avoir fait un mariage d'in-
» clination dépourvu de tout avantage matériel?
» Et, alors, Christine ne serait elle pas malheu-
» reuse? Si tu es sûr de toi, si madame de Fonta-
» reine n'a rien à objecter contre ce mariage que
» la disparité de rang et de fortune, alors je
m'incline devant ton désir, car je suis bien per-
» suadée que la femme qui a su toucher le cœur
» de mon Guy est digne de nous appartenir. »

C'était bien la lettre que le capitaine attendait.

Aussi, deux jours après l'avoir reçue et pendant lesquels il avait réfléchi, comme le lui demandait sa mère, se rendit-il de bonne heure chez madame de Fontareine. Il savait qu'à cette heure de la journée, Christine disposait d'une heure de liberté. Jamais on ne l'appelait ni ne la dérangeait de la part de la duchesse pendant ces instants, qui étaient bien à elle. Il pria le valet de pied de demander Christine de sa part, et le vieux serviteur, habitué à les voir compulser, depuis quinze jours, les titres poudreux de la famille, ne fut nullement étonné de cette visite consacrée à l'institutrice.

Celle-ci parut bientôt, un peu surprise. Quand Guy lui eût déclaré qu'il voulait l'entretenir, seul à seule, d'une chose sérieuse, elle l'introduisit dans la salle d'études où elle était sûre que personne n'entrerait.

Le jeune officier parut troublé d'abord. Enfin. comme Christine, embarrassée, attendait qu'il parlât, il s'arma de courage et, alors, s'exprimant avec vivacité :

« Depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, dit-il, un profond sentiment de tendresse et de respect est entré dans mon cœur. Je ne serai plus heureux que si vous consentez à devenir ma femme.

— Moi? fit Christine qui rougit et pâlit successivement.

— Oui, vous, Christine, que j'estime et que j'aime de toutes les forces de mon âme.

— Mais, répondit-elle émue et troublée, vous n'avez pas pensé aux obstacles. Je suis une pauvre fille obscure... Un tel mariage convient-il au vicomte de Loël?

— N'avez-vous pas toutes les vertus et toutes les grâces? Qui porterait mieux mon nom? ne suis-je pas assez riche pour deux?

— Mais, fit-elle encore, votre mère?..

— Elle consent, si le portrait que j'ai fait de vous est exact, et je suis resté au-dessous de la vérité. »

Elle demeura sans parler pendant quelques minutes. Guy la contemplait anxieusement. A la fin, deux larmes roulèrent sur ses joues.

« Je vous crois trop loyal pour penser que vous voulez m'abuser, dit-elle; et, franchement et loyalement, je vous dirai aussi que je vous aime. Il n'y a que deux jours, reprit-elle, en votre absence, que j'ai compris ce que j'éprouvais pour vous.

Tout attendri, il prit sa main et la porta à ses lèvres :

« Chère, chère Christine, fit-il, je tremblais que votre cœur ne fût pas libre ou de n'avoir pas réussi à vous plaire.

— Je n'ai d'abord voulu vous obtenir que de vous-même, dit-il. J'aurais craint de vous devoir à une influence quelle qu'elle fût. Maintenant, permettez-moi d'avertir madame de Fontareine et d'écrire à votre père. Je suis pressé d'assurer mon bonheur. »

Il sortit enivré, laissant Christine non moins heureuse.

VII

En dépit de l'estime que lui inspirait le caractère de Christine et malgré l'affection qu'elle lui portait, la duchesse fut bouleversée par la communication de Guy.

« Mon enfant, lui dit-elle, sans doute cette jeune fille est sans reproche, elle est belle, intelligente, sérieuse et bonne, mais avez-vous bien pensé à la différence de vos situations respectives? Elle est pauvre, sans naissance, elle ne vous apporte aucune alliance avantageuse ou glorieuse.

— Je l'aime telle qu'elle est, dénuée des biens de ce monde, mais riche de grâces et de vertus.

— Mais... votre mère, que dira-t-elle ?

— Je lui ai fait l'aveu de mon amour pour Christine, elle consentira à mon mariage, parce que Christine est digne, à tous les points de vue, d'être sa fille. »

La duchesse n'avait plus rien à dire, mais après le départ de l'officier, elle fit appeler Christine.

« Ma chère enfant, lui dit-elle, je comprends que vous ayez fait bon accueil à la proposition de mariage de M. de Loël ; cependant, avez-vous bien réfléchi à tous les inconvénients qui peuvent résulter, pour vous-même, d'une union aussi disproportionnée? Quand M. de Loël vous aimera d'un amour moins ardent, — et, malheureusement, les affections humaines sont sujettes au changement — quand vous le trouverez moins aimant, quels ne seront pas vos regrets en pensant qu'il déplore peut-être de vous avoir épousée, pensée qui sera loin de son cœur, je l'espère, mais qui pourrait y germer cependant. A l'âge où l'ambition s'empare de l'homme, il se dira, qu'un autre mariage aurait augmenté sa situation dans le monde. Et, alors, comme je vous plaindrais ! Croyez-moi, pour vous-même et par dévouement pour lui, forcez-le à réfléchir encore. »

Christine releva son beau visage pâli par les appréhensions que la duchesse venait de faire naître dans son esprit. Des larmes roulaient dans ses yeux.

« Je l'aime, dit-elle, et c'est pourquoi j'ai agréé sa recherche. Je n'ai pas pensé une minute aux avantages de ce mariage. S'il venait à le regretter, je crois que j'en mourrais de chagrin. Mais s'il perdait nom, rang, fortune, je me consolerais aisément, pourvu que son amour me restât.

— Bien, ma fille. Alors, pour tous deux, soumettez-le à un temps d'épreuve. Interdisez-lui d'écrire aujourd'hui à votre père. Fixez six mois. Après ce temps, s'il est toujours résolu à vous épouser, comme vous êtes une noble enfant, j'approuverai sa persévérance et je verrai s'accomplir ce mariage sans crainte ni pour l'un ni pour l'autre.

— Je vous obéirai, Madame, répondit Christine. »

Mais en même temps, son cœur se serra. Un voile couvrit, à ce qu'il lui sembla, le soleil radieux des premiers jours de juin. Néanmoins, elle écrivit à Guy pour lui raconter sa conversation avec la duchesse, et lui imposer six mois de réflexion.

Guy répondit en se plaignant avec tendresse du retard apporté à ses chers projets. Il se soumettait impatiemment. Si bonne que fût cette lettre, elle ne parvint pas à dissiper l'angoisse qui avait saisi Christine.

VIII

Les dames Ferrat étaient de retour. L'oncle millionnaire, bien guéri, semblait avoir refait un long bail avec la vie et, comme c'était un vieillard malicieux, l'héritage était, de nouveau, remis en question.

Un jour, les deux dames vinrent voir Christine à l'heure où on la savait libre, mais il se trouva qu'elle était sortie. La duchesse, qui descendait au jardin, les rencontra comme elles s'en allaient et les invita à venir cueillir quelques roses.

Pendant que Lauriane faisait un bouquet, madame de Fontareine crut pouvoir raconter à madame Ferrat la recherche dont Christine avait été l'objet et qui avait été ajournée sur son avis.

Quand Lauriane et sa mère furent rentrées chez elles, madame Ferrat rapporta à sa fille la nouvelle que lui avait donnée madame de Fontareine. Lauriane reçut cette communication d'une manière qui eût alarmé madame Ferrat, si la nuit tombante ne lui eût dérobé les traits de sa fille.

Celle-ci rentra dans sa chambre quelques instants après. Elle était pâle comme une morte, ses dents claquaient, bien que la chaleur fût accablante.

« Je jure, fit-elle avec un accent effrayant, que

Christine n'épousera pas Guy de Loël, dont je veux, moi-même, devenir la femme.

Trois jours plus tard, la duchesse partait pour sa terre de Mérelle, située à cinq lieues de Paris. Elle avait invité Guy à l'y venir voir quelquefois, afin de ne pas paraître séparer complètement les deux jeunes gens.

Lauriane eut un mouvement de joie : elle avait le champ libre, elle pouvait dresser ses batteries. Guy, jeune, ardent, naif, serait facilement trompé. Christine éloignée devenait bien moins redoutable.

La première fois qu'elle reçut Guy, elle l'accueillit comme elle n'avait encore jamais fait, et ne cessa de le magnétiser de ses prunelles couleur d'eau, dont elle connaissait l'influence toute puissante.

Guy ne tarda pas à retomber sous le charme qu'il avait déjà éprouvé. Cependant, il n'oubliait pas Christine. Tout ce qu'il y avait de bon et de généreux en lui aspirait vers la jeune fille, quand il était hors de la présence de Lauriane; et quand il venait à Mérelle, il paraissait toujours le même, et lui-même croyait sincèrement qu'il n'avait pas changé.

Chose singulière, il n'avait pas parlé à Lauriane ni à sa mère de ses projets de mariage. Lauriane avait persuadé à sa mère qu'il n'en fallait pas paraître instruite, puisque ni Christine ni le jeune homme n'avaient jugé à propos de leur en faire la confidence.

Madame de Fontareine avait obligeamment invité madame et mademoiselle Ferrat à venir passer une journée à Mérelle, pensant que Christine serait bien aise de promener ses parentes dans le parc, la merveille du pays.

Il y avait près d'un mois que Guy n'avait donné signe de vie à la duchesse, si ce n'est par un court billet où il s'excusait de ne pouvoir accepter une invitation à diner qu'elle lui avait adressée. Il prenait pour prétexte une affaire de service, mais en réalité, il n'avait osé ni pu refuser à Lauriane d'assister à une matinée musicale qu'elle donnait ce jour-là. Mademoiselle Ferrat, qui était censée ignorer l'amour de Guy pour sa cousine, avait pu insister pour qu'il lui consacrât sa journée au préjudice de la châtelaine de Mérelle.

Lauriane arriva au château un beau matin et sans sa mère, quelques jours après cet incident. Elle trouva Christine amaigrie et pâlie, et elle l'entraîna dans le parc.

« Tu me sembles souffrante, dit-elle à la jeune fille d'un ton de tendre intérêt, tu devrais voir un médecin.

— Je t'assure que c'est fort inutile, répondit Christine, je ne ressens aucun malaise.

— Alors, c'est une peine morale qui te fait ainsi pâlir, et qui cercle tes yeux de noir. Ne puis-je rien pour t'aider ou te soulager? »

Il faisait, ce matin-là, un temps lourd et orageux. A l'heure où le facteur passe, Christine avait eu une déception. Elle s'était attendue à une lettre de Guy : il ne lui écrivait pas, mais la duchesse avait bien voulu entretenir, avec son jeune parent, une correspondance où Christine tenait sa place. Le courrier n'avait rien apporté, par la raison que Lauriane s'était chargée de transmettre, de vive voix à Christine, un message affectueux du jeune capitaine. Elle s'était bien gardée de remplir la mission qu'elle-même avait sollicitée et la pauvre Christine, que ce silence inquiétait, avait le cœur gros et les nerfs malades. Elle ne put retenir ses larmes.

La crise était arrivée, telle que l'attendait et la désirait Lauriane.

« Mon enfant, reprit-elle en caressant Christine, je crois deviner : Permets-moi de te parler comme une sœur. Tu aimes M. de Loël et, pendant quelque temps, tu as cru qu'il te rendait cet amour.

— Il m'a demandée en mariage, dit Christine, et pour suivre les conseils de la duchesse, je l'ai prié d'attendre six mois avant de se considérer comme mon fiancé.

— La duchesse a eu une idée bizarre. Il faut saisir les jeunes gens au bond. Mais il devait changer six fois en six mois !

— En ce cas, Lauriane, madame de Fontareine a bien fait de fixer ce temps d'épreuve, répondit Christine avec dignité. Je n'aurais pas voulu surprendre les sentiments de M. de Loël. Au contraire, je pensais que, si son amour était vrai et profond, il ne ferait que s'accroître avec le temps.

— Tu m'as permis de te parler comme une sœur, n'est-ce pas ? »

Christine secoua la tête d'une manière affirmative.

« Eh bien ! sans savoir que les choses en fussent au point où tu le dis, j'ai compris que M. de Loël regrette un engagement qu'il a pris. Il m'a répété plusieurs fois que, dans un moment de fougue, on s'engage parfois légèrement, perdant ainsi son avenir. Peut-être subit-il l'influence de sa mère qui doit voir avec regret s'effectuer un mariage disproportionné, laisse-moi te le dire, sous le rapport, sous le seul rapport de la fortune et du rang.

— Tu m'affirmes, dit Christine qui ne pleurait plus, que M. de Loël paraît regretter la proposition de mariage qu'il m'a faite ?

— Je ne sais s'il veut parler de cette proposition, répondit perfidement Lauriane, mais il semble déplorer de s'être lancé à la légère dans une grave aventure.

— Il suffit, dit Christine. Aussi bien, ces temps-ci, j'ai cru le remarquer au peu d'empressement qu'il mettait à venir ici et même à donner de ses nouvelles. Je prierai madame de Fontareine de le dégager en mon nom.

— Garde-toi bien d'agir ainsi, fit Lauriane,

laisse-moi voir et sonder encore. Je te promets de te dire l'entière vérité. »

Elle craignait que la duchesse ne défit son ouvrage.

« En attendant, je voudrais m'éloigner. La duchesse recueille chez elle une parente pauvre qui pourrait me remplacer.

— Oui... mais... babutia Lauriane à la fois heureuse et contrariée de la résolution de Christine, si tu n'épouses pas le vicomte, que feras-tu ?

— Autrefois, dit Christine, j'avais déjà pensé à ouvrir une école de filles à Torpes. »

Et comme Lauriane protestait.

« J'ai besoin de me plonger dans le calme profond de la vie des champs, après cette secousse.

— Tout n'est pas perdu, peut-être, dit Lauriane qui, malgré tout, rougissait du rôle indigne qu'elle jouait en brisant le cœur de Christine, en lui faisant perdre un avenir heureux et jusqu'à l'humble situation qu'elle occupait dans le présent. Mais ce ne fut qu'un éclair, l'amour du luxe, le désir d'arriver à une position élevée, sa jalousie contre Christine, étouffèrent vite ce scrupule.

« Pauvre enfant, reprit-elle en embrassant Christine, espère encore, mais tu as peut-être raison de partir, si tu dois être frappée par cette déception, au moins que ce soit parmi ceux qui t'aiment tendrement. Je veux croire que M. de Loël ne reprendra pas sa liberté, mais si cela arrivait, compte sur moi pour te retrouver une situation analogue à celle que tu perds. »

Et c'était bien son intention. Elle pensait à remuer ciel et terre pour épargner du moins cette perte matérielle à Christine.

IX

Le lendemain, la cousine de la duchesse arriva et Christine sollicita un congé. Elle ne voulait apprendre à la vieille dame sa détermination de rester auprès de ses parents que de loin, et de façon à ne pas être ébranlée dans sa résolution.

Elle traversa Paris sans s'arrêter, elle était pressée de s'enfuir.

A la même heure, Lauriane était avec Guy et lui faisait une confidence.

« Je suis chargée de nouvelles qu'il m'est pénible de vous transmettre, disait-elle. Christine est partie.

— Comment ?

— Oui, elle n'a pas osé vous écrire, ni vous voir. »

Guy la regardait pétrifié d'étonnement.

« Écoutez, reprit-elle, c'est une longue histoire. Christine avait seize ans quand elle fut demandée dans un château des environs de Besançon pour y donner des leçons à deux petites filles, tout en continuant elle-même ses études. Le père de ces enfants était veuf, il s'éprit de la jeune institutrice et voulut l'épouser ; mais sa mère s'opposa au mariage et il recula devant le chagrin qu'il lui causerait, en lui donnant une bru qui n'était pas celle de son choix. Cette mère vient de mourir, il a renouvelé sa demande à Christine. Il est fort riche, de grande maison, très amoureux d'elle, il réalise entièrement son idéal ; elle a accepté, pressée, il faut le dire, par son père et sa mère, et pour vivre auprès d'eux. Elle était libre encore, n'étant pas engagée formellement avec vous. Elle m'a chargée de vous remercier de votre recherche et de vous dire qu'elle croyait devoir obéir à ses parents ; qu'aussi bien la demande du comte... (je ne puis me rappeler son nom pour l'instant), était antérieure à la vôtre et qu'elle avait senti se réveiller pour lui, dans son cœur, un sentiment d'affection, dont elle n'avait pas reconnu la nature autrefois. »

Guy avait laissé dire Lauriane sans l'interrompre. Il avait excessivement pâli, bien que, tout en parlant, mademoiselle Ferrat le caressât des yeux.

Il la quitta bientôt après et ne put trouver le repos. Il n'aurait jamais cru Christine capable de calcul, et il découvrait qu'elle n'était qu'une fille comme tant d'autres, cupide et sans cœur.

« J'étais un pis-aller pour elle, » pensa-t-il.

Et l'idée ne lui vint pas de s'éclairer auprès de la duchesse. Il sentait qu'il avait montré peu d'empressement ces derniers temps, et il aurait dû en exprimer ses regrets, en demander son pardon, puisqu'il se disait parfois que le départ et le mariage de Christine pouvaient bien être dirigés contre lui comme une vengeance.

L'indécision de son caractère lui fit adopter et rejeter vingt fois l'idée d'écrire à Christine, qui se montra peut-être aussi trop crédule ; elle aurait dû rendre directement à Guy sa parole, mais, frappée dans sa dignité de femme, elle crut devoir garder un fier silence.

Lauriane, elle, comprit qu'il fallait continuer à agir vivement pour assurer le succès de l'odieuse trame qu'elle ourdissait. Elle fit croire à sa mère que Christine n'avait pu se résoudre à épouser Guy, qu'elle n'avait accepté que pour mettre son père et sa mère dans une plus large aisance mais que le sacrifice lui coûtait trop et qu'il ne fallait plus prononcer son nom en présence du jeune capitaine pour ne pas l'affliger.

Elle sut rappeler Guy ; elle s'associa à sa tristesse, lui témoigna une bonté, une amitié fraternelle, comme elle disait. Guy se laissa bercer et consoler. Christine n'était plus là, c'était d'ailleurs une infidèle et une ingrate ; la séduisante Lauriane n'eut pas grand peine à le

subjuguer entièrement. Elle mit en œuvre toutes les ressources que lui fournissaient son esprit, sa beauté, son talent. Que pouvait faire Guy ? Il ne songea pas à résister. Lauriane avait éveillé en lui un sentiment auquel il ne savait donner de nom, la bonté qu'elle lui montrait acheva de le jeter à ses pieds, il la conjura de devenir sa femme.

Elle se fit prier, dit qu'elle craignait de ne pas régner seule dans son cœur d'où il n'avait peut-être pas entièrement chassé Christine. Puis elle eut l'air de consentir, pour le consoler et se dévouer à lui, et pressa alors les préparatifs du mariage.

Tout servait ses indignes projets. Le régiment de Guy allait partir pour tenir garnison à Lyon, on ne se retrouverait pas en présence de la duchesse et on laissait madame Ferrat à Paris, il n'y avait donc pas à craindre que la vérité se fit jour de longtemps.

Guy avait raconté à sa mère la « trahison » de Christine, il avait aussi parlé des consolations et des bontés qui lui avaient été prodiguées par sa cousine et il obtint le consentement de madame de Loël à son mariage avec Lauriane, comme il l'avait obtenu quand il s'était agi de Christine ; seulement la châtelaine bretonne, tout en se réjouissant à l'idée de voir la fille de son amie mariée à son fils, regrettait qu'elle eût été forcée d'exercer son talent en public. Mais toutes ses amies parisiennes lui avaient fait de mademoiselle Ferrat d'unanimes éloges, elle n'eut pas l'idée de refuser.

Lauriane se maria brusquement, sans grand cérémonial, à la veille du départ du régiment. Cette circonstance lui permit de consommer les choses sans que madame de Fontareine eût le moindre soupçon de ce qui se passait. Guy avait écrit à la duchesse, dans le salon de Lauriane, pour lui annoncer son mariage, mais sa fiancée eut soin de retenir sa lettre qui ne parvint à Mérelle que le lendemain de la cérémonie. Elle avait également su persuader à madame Ferrat, d'attendre pour écrire ces nouvelles à monsieur et à madame Palan et rien ne vint déranger ses plans.

Le lendemain de son mariage elle partait pour Lyon, tandis que madame Ferrat allait retrouver en Bretagne son ancienne amie, que sa santé avait retenue loin de son fils, en ce moment solennel de sa vie.

Lauriane se disait bien que sa mère allait apprendre de madame de Loël le soi-disant mariage de Christine et comprendre tout ce qui s'était passé ; mais que lui importait, elle savait que sa mère serait désolée, mais lui garderait le secret.

X

Quant à la duchesse de Fontareine, elle s'expliqua le départ de Christine en recevant la lettre de Guy. En même temps, la jeune fille lui écrivait :

« Madame la duchesse,

» Je n'ai pas voulu vous demander un congé » définitif, parce que vous auriez peut-être voulu » me retenir et que je n'aurais pas eu la force de » vous résister. Il m'en coûtait déjà tant de vous » quitter et aussi ma petite Bérangère, même » pour retourner auprès de mes parents bien- » aimés !

» Je veux aujourd'hui vous dire que je ne » reviendrai pas, et vous remercier des bontés » que vous avez eues pour moi lorsque je vivais » près de vous. Je vous sais le plus grand gré du » conseil que vous m'avez donné au sujet de la » recherche dont j'ai été l'objet. Si je ne vous » avais pas obéi, j'aurais le regret de me dire » que M. de Loël n'est pas heureux, puisqu'il ne » m'aimait pas véritablement. Il s'était laissé » entraîner par un caprice passager. Ma cousine » Lauriane m'a ouvert les yeux et j'ai voulu » partir sans vous attrister de mon chagrin. Car » j'ai souffert et je souffre encore, je l'avoue, » mais Dieu aidant et la tendresse de mon père et » de ma mère, je me consolerai, je l'espère, par » le travail et l'accomplissement de mes devoirs.

» Je suis institutrice communale à Torpes. » Si humble que soit cette position, je crois fer- » mement que j'y trouverai des satisfactions. »

La duchesse ne put s'empêcher de passer cette lettre à son petit-fils, qui était venu à Mérelle pour la saison des chasses.

« Elle a été trahie par sa cousine, car elle ignore le mariage de cette Lauriane avec M. de Loël.

— Vraiment, grand'mère, c'est un peu votre faute si ce malheur lui est arrivé. Pourquoi n'avoir pas laissé s'accomplir ce mariage tout de suite ? Elle était bien digne de devenir madame de Loël.

— Oui, mon fils, et j'ai comme un remords de mon intervention dans cette affaire, bien que j'aie agi avec de bonnes intentions.

— Guy était faible, mais elle aurait su se l'attacher à jamais. Il n'y aurait qu'un moyen de réparer la mal involontaire que vous lui avez fait, ce serait de me permettre de l'épouser. »

La duchesse le regarda avec un étonnement profond.

« Parles-tu sérieusement, Raoul ?

— Très sérieusement grand'mère. Je vous jure qu'elle ferait une duchesse adorable

— Elle n'oubliera jamais Guy de Loël.

— C'est bien ce que je crains, » répondit Raoul avec un soupir.



XI

Christine luttait courageusement contre sa douleur. Elle était soutenue par la tendresse de son père et de sa mère, et elle se donnait corps et âme à ses devoirs nouveaux. C'était une nature énergique qui ne désertait pas le combat de la vie à la première blessure, toute grave qu'elle fût. Elle continuait à lutter ne croyant pas qu'elle dût se retrancher dans un égoïsme solitaire, parce que ses premières espérances avaient été déçues. Elle sentait qu'elle n'aimerait plus jamais aucun homme comme elle avait aimé Guy, et qu'elle ne pourrait se marier, mais il y a dans ce monde d'autres devoirs que ceux d'épouse et de mère et, ceux-là, elle voulait les remplir.

Sans feindre une gaieté qui ne les eût abusés ni l'un ni l'autre, Christine, en présence de son père et de sa mère, s'efforçait de montrer un visage serein. Quand elle sentait venir une crise de douleur, elle s'enfermait dans sa chambre ou s'en allait seule par un sentier désert. Ses parents respectaient ce besoin de solitude, qui lui venait par accès, et ils priaient Dieu de la consoler.

La pauvre enfant eut un jour terrible, ce fut celui où, en apprenant par la duchesse, — et sans commentaire — le mariage de Lauriane avec Guy, elle se dit que sa cousine l'avait jouée et trahie. Mais qu'avait-elle dit à Guy ? Il n'était plus temps de protester contre les mensonges de Lauriane. Et cependant combien il lui était pénible d'avoir été noircie peut-être dans son esprit! Irait-elle troubler cet intérieur, inspirer à Guy la défiance contre sa femme? Non, non, il valait mieux qu'elle portât seule le poids de son affliction, que Guy vécût en paix. Quelle plus grande preuve d'amour pouvait-elle lui donner que de se sacrifier silencieusement à son repos.

Les habitants de la commune avaient été ravis d'acquérir une telle institutrice pour leurs filles. En outre, quelques riches propriétaires des environs l'avaient priée de donner des leçons à leurs enfants. Sous le rapport matériel, sa position devint tout de suite aussi bonne qu'elle pouvait le souhaiter.

Mais tous ses devoirs remplis, elle avait des heures difficiles. En dépit d'une ferme volonté, il y a des moments où l'on succombe sous le poids des regrets. Ceux qui penseraient trouver sur l'heure la récompense complète des combats qu'ils livrent, tomberaient dans une lourde erreur et se décourageraient en voyant qu'on doit recommencer si souvent. Il faut savoir attendre que le temps fasse son œuvre. Peu à peu, sans que nous nous en apercevions, la plaie se cicatrise, la douleur poignante se change en mélancolie et, enfin, vient le règne de la paix profonde et durable.

Il y avait deux ans que Christine, comme un oiseau blessé, était venue se réfugier dans l'ancien nid. On était à la mi-juillet, en plein été radieux. C'était le soir. L'âme de la jeune fille était enfin rassérénée. Elle n'avait pas oublié, mais ses regrets avaient perdu de leur intensité. Elle était plongée dans une rêverie profonde, elle admirait la sérénité de cette belle nuit d'été. La chaleur avait cessé d'être accablante et, assise auprès de la fenêtre de sa petite chambre, elle livrait son front à l'air rafraîchi. Des myriades d'étoiles éclairaient la nuit et les yeux de Christine étaient plongés dans le ciel. Malgré le frémissement du feuillage, le parfum des fleurs, la tiédeur du vent, elle était transportée dans une scène toute différente. C'était l'hiver, un linceul blanc couvrait la terre, le ciel était noir. A la place où elle se tenait, elle voyait un homme jeune et beau qui rêvait d'elle, sans la connaître encore.

Tout à coup elle fut arrachée à ses souvenirs. On marchait le long de la haie du jardin. Elle entendait aussi des voix et ces mots vinrent jusqu'à elle :

« Oui, la guerre est déclarée, disait-on. C'est fini ; j'arrive de Besançon la nouvelle est placardée partout.

— Nos pauvres enfants ! répondit-on. » Puis les paroles et les pas se perdirent dans l'éloignement. »

Christine tomba à genoux, saisie par un froid mortel le cœur serré.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! cria-t-elle dans sa détresse, il sera au nombre des combattants. Protégez-le, sauvez la France ! »

XII

Presqu'à la même heure, une autre scène se passait dans le jardin de l'hôtel de Fontareine. Guy, seul à Paris pour affaire de service, ayant su que la duchesse avait passé l'été dans son hôtel pour s'y faire soigner par son médecin ordinaire, était venu lui faire une visite et lui apporter la nouvelle de la déclaration de guerre, qu'il venait d'apprendre chez le général qui commandait la place. On l'avait prié d'attendre, de la part de la duchesse, qui était en conférence avec le docteur M..., et il était descendu au jardin pour jouir de cette belle soirée.

Il allait par les allées, pensant, au moment d'entrer en campagne, à tous ceux qu'il aimait et qu'il avait aimés. Sa femme ne l'avait pas rendu trop heureux. Peu de jours après le mariage, elle avait laissé paraître son amour de domination, son excessif orgueil, sa personnalité égoïste. L'image de Christine se présentait

à lui en même temps que celle de Lauriane, il la voyait marcher devant lui dans ces chemins sablés, qu'il lui avait vu effleurer de son pied léger, tenant la petite Bérangère par la main. Qui lui aurait dit que l'intérêt prendrait une si large place dans ce cœur qu'il croyait noble entre tous. Au moins était-elle heureuse auprès de l'homme pour lequel elle l'avait repoussé ?

Il semblera étrange que Guy ne fût pas encore détrompé. Mais sa femme entretenait soigneusement son erreur ; madame Ferrat, mue par un sentiment qui se comprend, ne parlait jamais de Christine, enfin M. de Loël n'avait revu ni Raoul de Fontareine ni la grand'mère de celui-ci, personne qui pût lui dire la vérité.

Le capitaine était arrivé auprès d'un massif, il entendit une voix douce qui disait :

« Il faut venir vous coucher, *my love*.

— Tout à l'heure, Maud. Raconte-moi encore une histoire ; tu sais bien, celle de Christine qui est si belle.

— Demain.

— Non; ce soir. Mais dis donc, elle ne revient pas Christine. Tu m'avais toujours dit que je la reverrais.

— Un jour peut-être.

— Qu'est-ce qu'elle fait donc qu'elle ne vient jamais chez nous.

— Elle est loin d'ici et elle instruit de pauvres petites paysannes, chère miss Christine. »

A ces mots, Guy tourna brusquement le massif.

« Que dites-vous de Chris... de mademoiselle Christine? interrogea-t-il avec anxiété.

— Je dis qu'elle est maîtresse d'école dans son pays.

— Comment! elle n'est pas mariée ?

— Non, monsieur.

— Mais alors... »

Un flot de sang monta à son front, il se contint pourtant et quitta brusquement la jeune anglaise. Il sortit de l'hôtel, se faisant excuser auprès de la duchesse sur une affaire de service qui l'empêchait de l'attendre plus longtemps.

Rentré chez lui, il eut envie de courir à Christine; il avait oublié les chaînes du devoir militaire, il ne pensait plus qu'il était marié, que la jeune fille ne pouvait plus l'écouter. Sa femme lui apparaissait sous des traits odieux, il comprenait qu'elle avait menti à Christine comme à lui.

— Cette guerre me sauve, murmura-t-il, qu'aurais-je fait ?

C'est ma faute, reprit-il; pourquoi ai-je cru sans interroger Christine ou la duchesse ? La fatale beauté de Lauriane m'aveuglait. J'ai passé à côté du bonheur et j'ai brisé un cœur, car je suis sûr qu'elle était sincère, elle, qu'elle m'aimait.

Il fit son testament. Il divisait sa fortune en deux parts. Avec l'une il assurait l'avenir de Lauriane, l'autre était laissée à sa mère, à qui il écrivit une lettre, qu'elle ne devait ouvrir qu'au cas où il mourût, et où il lui demandait de faire accepter à Christine l'autre moitié de sa fortune. Il racontait tout à madame de Loël et la priait de connaître Christine, de la faire venir auprès d'elle.

Il partit quelques jours plus tard, sans avoir eu le temps de revoir sa femme, circonstance qu'il bénit. A quoi auraient servi les reproches et les récriminations ? Il se disait que Dieu lui ferait peut-être la grâce de l'appeler à lui au milieu d'une bataille, et qu'il était inutile de se plaindre à cette femme sans cœur.

Il avait vivement regretté de n'avoir pas d'enfant, aujourd'hui il s'en réjouissait.

XIII

Un hiver terrible a changé l'aspect du village de Torpes, où nous avons laissé Christine dans une belle et sereine nuit d'été. La neige l'ensevelit, comme le premier jour où nous y sommes entrés à la suite d'un régiment d'infanterie. Il est encore plein de soldats, mais ils portent l'uniforme étranger, ce sont des Prussiens ! L'armée de Bourbaki n'a pas été comprise dans l'armistice, on s'est battu aux environs. Blessés et mourants ont été apportés dans les maisons du village. Au-dessus de l'école des filles flotte l'étendard blanc à la croix rouge, qui n'a pas toujours été respecté. Une ambulance est établie là, et Christine prodigue ses soins à ceux qui souffrent, n'importe de quel côté ils combattent.

On vient d'amener un nouveau convoi de blessés, au nombre desquels se trouve un jeune commandant français. L'ambulance est pleine, impossible d'y donner place aux nouveaux venus. Il faut disperser les infortunés soldats dans les maisons du village. Un chirugien a examiné la blessure du commandant que Christine n'a pas encore regardé.

« Il faudrait pourtant qu'il mourût en paix, ce jeune homme, » dit le médecin.

Christine vient de jeter les yeux sur ce pâle visage et voilà que ses traits à elle aussi se sont couverts d'une pâleur mortelle.

« Je vais le faire transporter chez moi, » dit-elle d'une voix éteinte.

Puis après un instant.

« Ainsi vous croyez qu'il mourra?

— Je lui donne douze heures au plus. »

Christine, sur ces mots, partit en avant. Elle prépara sa petite chambre pour y recevoir le mourant. Ses membres étaient agités d'un tremblement convulsif, la pâleur n'avait pas aban-



donné ses lèvres, mais sa présence d'esprit était entière.

On apporta l'officier sur un brancard et on le coucha dans le lit de Christine. Il n'avait pas ouvert les yeux.

« Il n'y a plus rien à faire, dit le médecin. De temps en temps, vous lui ferez prendre une cuillerée de ce cordial, mais il n'est pas au pouvoir de la science de le sauver. »

Christine resta seule auprès du blessé. Son père et sa mère étaient à l'ambulance. Elle s'agenouilla et pria avec ardeur pour l'âme de celui qui allait mourir.

Tout-à-coup, il ouvrit les yeux et promena son regard autour de la chambre. Un étonnement immense se lisait sur son visage. Cette chambre, il la connaissait bien. Il n'avait fait qu'y passer une nuit, il y avait quelques années déjà, mais les moindres détails de son ameublement étaient restés dans son souvenir. Il avait déjà couché dans ce lit; il s'était assis à cette table pour écrire et il avait trouvé, dans ce buvard, une confidence adressée par une jeune fille à celle qui était devenue sa femme. La douce chaleur de ce poêle avait une fois déjà réchauffé ses membres engourdis. Mais cette femme agenouillée au pied de son lit, la tête ensevelie dans ses mains, il ne l'y avait pas rencontrée la première fois. Et, cependant, c'est elle qui s'était emparée de son cœur en souveraine et qui y régnait, qui y avait toujours régné seule, bien qu'il en eût épousé une autre qu'il croyait aimer.

« C'est un rêve, pense-t-il. Un rêve que Dieu envoie à ceux qui vont mourir, pour leur adoucir le moment suprême. C'est dans ses bras que j'aurais voulu quitter la vie. »

Mais la femme agenouillée a relevé son beau visage couvert de larmes, c'est bien elle qui le regarde.

« Christine ! Christine !

— Guy ! »

Ils restent quelques minutes sans parler, anéantis par l'émotion.

« Dieu m'a accordé la grâce de vous revoir, dit-il, pour implorer votre pardon.

— Qu'il soit béni, répondit-elle, puisqu'il me permet de vous soutenir et de vous consoler au dernier moment.

— Christine, envoyez chercher un prêtre, car mes instants sont comptés, je le sens. Puis revenez près de moi et ne me quittez plus, il faut que je vous explique... »

Elle fut bientôt de retour.

« J'ai été trompé, lui dit-il d'une voix haletante. On m'a dit... que vous aviez épousé un homme plus riche que moi,.. plus aimé... et d'un rang plus élevé... J'ai eu le tort de vous croire ambitieuse... et calculatrice... Je n'ai appris la vérité qu'il y a six mois... Pouvez-vous... me pardonner ?

— Guy, il faut que vous me pardonniez aussi. Je n'aurais pas dû croire que vous regrettiez de vous être engagé à une pauvre fille. J'ai été comme vous trop crédule... »

Ses larmes l'interrompirent.

Il attira sa main et la baisa longuement.

« Nous aurions été si heureux, » dit-il.

Le vieux curé de Torpes arriva bientôt. Il entendit la confession de Guy, puis il rappela Christine qui apprêta un autel en retenant ses sanglots ; et Guy reçut les derniers sacrements. Le prêtre disait les prières des agonisants, le mourant et la jeune fille y répondaient.

Guy chercha de nouveau la main de Christine.

« Vous écrirez à ma mère, dit-il. Elle sait tout. Je veux que vous deveniez sa fille. »

Puis plus bas :

« Que Dieu... m'accorde la grâce... de vous revoir là-haut... Chris... tine. »

Elle était penchée vers lui, son dernier souffle s'exhala dans un sourire qu'il lui adressait.

Elle le contempla longtemps. Depuis quelques jours, elle avait vu souvent mourir, mais elle n'avait pas eu le temps d'analyser ses impressions, réclamée qu'elle était par mille soins. Cette fois, sans que rien l'en eût distraite, elle venait de voir le regard de Guy se voiler peu à peu, puis s'éteindre; aux faibles mouvements qui l'agitaient, encore, avait succédé cette immobilité terrible qui rend le visage des morts si imposant et si étrange.

Les larmes ruisselaient sur ses joues, elle les essuya courageusement. Elle appela pour qu'on ensevelît Guy et, tandis qu'on l'apprêtait pour la tombe, elle alla couper dans le jardin des branches d'arbustes verts, qu'elle débarrassa de la neige qui les couvrait. Quand l'ensevelisseuse se fut éloignée, elle joncha la couche du mort de ces feuillages d'hiver, puis elle se remit à prier.

Vers le soir, on frappa à la porte. Un jeune homme qui portait l'uniforme d'officier de la mobile demandait à être introduit auprès de Christine.

Elle vint et reconnut le duc de Fontareine.

« Je viens, dit-il, d'être fait prisonnier sur parole. J'ai appris, d'un soldat, que vous avez recueilli M. de Loël blessé et mourant, je voudrais le voir.

— Il est mort, fit-elle.

— Dieu lui a fait une grande grâce en lui permettant de vous revoir. »

Ils entrèrent ensemble dans la chambre funèbre. Le visage du mort était empreint d'une sérénité inexprimable. Il reposait au milieu du feuillage, vêtu de son uniforme déchiré dans les combats.

Raoul le regarda longtemps, fit une prière et l'embrassa.

« Il s'est battu comme un lion, dit-il. Il allait au-devant des balles et des obus, je l'ai vu. Il portait double plaie au cœur : la défaite de la

France et... Tout le monde se disait qu'il souhaitait que la mort le prît dans la bataille. »

Le lendemain, vers le soir, un cercueil sortait de la maison de Christine. Sur le drap noir, on avait disposé l'épée voilée d'un crêpe et les épaulettes du commandant. Le corps était porté par des soldats français prisonniers. Raoul conduisait le deuil, suivi par les officiers ennemis présents dans le village, en grande tenue. Puis tous les habitants de Torpes vêtus de noir et, au milieu d'eux, perdue dans la foule, Christine qui dévorait ses larmes sous son voile.

On descendit le corps du jeune commandant dans la terre glacée et, le soir, sa tombe était recouverte d'une épaisse couche de neige.

***

Avant de quitter Torpes, le duc de Fontareine demanda une entrevue à Christine.

« Je devrais attendre, lui dit-il, mais je désire que mon sort soit fixé. Il y a bien longtemps que je vous aime. Pourriez-vous consentir un jour à devenir ma femme?

Elle le regarda avec surprise, puis secoua lentement la tête.

« Ma grand'mère, reprit-il, serait heureuse de vous appeler sa fille. Elle dit que jamais cœur plus noble et plus vaillant n'a battu dans une poitrine de femme.

— Merci, fit Christine en lui tendant la main, et pardonnez-moi de vous dire que je ne saurais aimer deux fois.

— Je ne serais pas jaloux, répondit-il, du souvenir que vous *lui* garderiez et j'essaierais de me contenter du peu que vous pourriez me donner. »

— Non, dit-elle, vous méritez un cœur qui vous appartienne tout entier et, je l'espère, quelque belle et noble jeune fille vous rendra heureux, quand vous m'aurez oubliée. »

Il fit un geste de dénégation, mais n'insista plus.

Madame de Loël ne voulut pas enlever à Christine le corps de son fils. Elle pensait qu'il devait être doux à Guy de reposer dans le paisible cimetière de Torpes. Elle y vient tous les ans à l'époque de la Fête des Morts et pleure, avec Christine, sur cette tombe soigneusement pourvue de fleurs en toute saison. Les deux femmes s'écrivent fréquemmet. Madame de Loël a fait à grand'peine accepter une partie de sa fortune à Christine, qui l'emploie en bienfaits de toutes sortes.

La mère de Guy a donné son château breton à un parent, qui perpétuera le nom de Loël, et elle viendra demeurer, avec Christine qu'elle aime comme sa fille, auprès de la tombe de Guy.

Lauriane s'est remariée, à l'expiration de son deuil, avec un homme plus jeune qu'elle, qui la maltraite et la ruine. Elle chante de nouveau dans les salons pour gagner sa vie.

FIN

ANN SEPH.

COMMENT ON DEVIENT VIEILLES FILLES

I

MARTHE.

C'était un intérieur de vieille fille. Pour ornement, une parfaite propreté, quelques souvenirs d'un temps déja bien loin, des portraits de famille, une foule de petits riens qui semblaient précieux aux regards de la propriétaire, et que nul étranger n'eût même aperçus. Mademoiselle Martin vivait là, sur douze mètres carrés, et s'y trouvait assez au large, car elle avait pour principe que ce qu'on possède suffit, à moins que l'on permette à ses désirs de sortir de l'enclos.

Ceux qui voyaient passer Mademoiselle Martin n'avaient jamais pensé à la plaindre; son visage paisible n'offrait aucune de ces traces émues qu'on retrouve sur celui des êtres passionnés. Elle avait vieilli sans tristesse, et même sans trop le remarquer, tachant de faire tous les jours un peu de bien, celui qui se présentait sur sa route, et se confiant, avec la bonne foi de l'enfance, à Dieu qui nous garde tous.

Elle avait eu des liens de famille, le temps les



avait rompus. Demeurée seule, la vieille demoiselle n'avait conservé qu'une amie intime, mais des plus intimes et des plus fidèles. Une veuve, de quinze ans plus jeune qu'elle: Madame Algan, était la seule personne qu'elle vît avec un plaisir toujours nouveau. Le malheur avait été la cause ou, pour mieux dire, le prétexte de cette liaison étroite et durable.

Ce soir, au coin d'un feu modeste mais savamment combiné et soigneusement entretenu depuis le matin, la veuve causait avec son amie, car elle était venue passer une heure chez elle, apportant son ouvrage, et d'autre part, le tricot de Mademoiselle Martin allait s'allongeant, de façon à prendre tout l'air d'un joli bas de coton blanc pour une petite jambe de onze à douze ans.

Assise devant la table qui supportait la lampe, Marthe, la jolie fille de Madame Algan, s'amusait à colorier des images ; c'était son passetemps lorsqu'elle accompagnait sa mère sous ce toit si parfaitement hospitalier. Ce soir, elle mettait fréquemment du vert pour du bleu, et du bleu pour du vert; il l'en faut excuser, la conversation la touchant d'assez près.

« Allons, ma bonne Delphine, donnez votre consentement, et dès demain je me mets en campagne pour trouver un petit appartement à notre convenance.

— Non, je ne puis y consentir, ma bonne Rosalie. Cette proposition que vous voulez bien me faire n'arrange que moi; vous en souffrirez certainement, habituée comme vous l'êtes à vivre seule et à votre gré.

— Allons, je vois que vous partagez les préjugés ordinaires; vous croyez que les vieilles filles ont nécessairement une vie pleine d'habitudes, dont elles ne peuvent se départir sans tomber malades. Voyons, convenez-en, c'est là ce qui vous empêche d'accéder à ma demande de vivre ensemble, d'associer nos petites ressources et de les doubler ainsi ? »

Madame Algan ne répondait pas; Marthe, qui venait de faire un ciel absolument vert, posa son pinceau, bien décidée à se mettre en tiers dans l'entretien.

« Voyons, Marthe, dis-nous ton opinion? Aurais-tu de la peine si ta mère se décidait à venir habiter avec moi?

— Non, au contraire Mademoiselle, répondit Marthe avec empressement. »

Ce n'est pas que l'enfant se souciât le moins du monde de Mademoiselle Martin, mais il lui semblait qu'une association lui rendrait la vie plus commode, et à cause de cela, elle la désirait.

Alors, la vieille demoiselle baissa la voix comme si des étrangers eussent pu l'entendre, et elle se remit à faire pour la centième fois, l'addition des avantages et celle des inconvénients; elle rappela que Madame Algan, sans cesse malade, lui avait avoué manquer souvent de soins intelligents ; qu'il lui était quelquefois très pénible de conduire Marthe à sa pension le matin, et d'aller l'y chercher le soir ; que ses rentes très restreintes l'obligeaient à s'imposer de fortes privations, etc.

Marthe écoutait d'un air indifférent, et comme si ce récit détaillé eût manqué d'exactitude. Des privations ? Elle n'en a jamais supporté, et elle ne se doutait pas que l'aisance dont elle jouissait était précisément le fruit des continuels sacrifices de sa mère.

On causa ainsi près d'une heure ; les aiguilles ne marchaient plus, et rien ne se décidait. Tout à coup, Marthe s'écria :

« Ma petite maman, moi je voudrais bien demeurer avec Mademoiselle Martin ! Pourquoi ne voulez-vous donc pas ?

— Je crains d'abuser de sa grande bonté, mon enfant, et de son amitié toute dévouée, »

La pauvre mère avait parlé selon sa pensée ; mais le cœur était déjà vaincu par l'insistance de son amie et par le désir de Marthe, exprimé vivement.

La lampe baissait, l'huile allait manquer; cela prouvait un extra; car Mademoiselle Martin avait cette lampe depuis au moins quarante ans, elle en connaissait au juste la capacité, et cette lampe fournissait aux besoins des soirées de l'hiver.

On alluma une bougie pour poser les conclusions, et il fut arrêté que, le lendemain étant un jeudi, Marthe profiterait de son congé pour faire avec Mademoiselle Martin, la chasse aux écriteaux.

« Ne vous effrayez pas, chère amie, ajouta-t-elle gaiement, n'ayez pas trop peur de vivre avec une vieille fille; je vous le dis franchement, je n'ai que deux habitudes, bien innocentes toutes deux : Prendre mon café noir, et caresser mon chat !

Madame Algan se mit à rire avec son excellente amie, remerciant la Providence qui, sous les traits de Mademoiselle Martin, allait lui venir en aide, par les secours de détail provenant de l'association.

Quand la porte du petit appartement se fut ouverte et refermée, la vieille demoiselle, qui ne perdait jamais de vue l'économie, commença par remettre de l'huile dans sa lampe. Elle ne se sentait point portée au sommeil, bien qu'il fût plus tard que de coutume. Assise dans son grand fauteuil, un tabouret sous les pieds, toute seule en face de l'heureux Minet pour lequel tout à l'heure elle venait d'avouer sa faiblesse, Mademoiselle Martin se mit à réfléchir, ou plutôt à regretter.

Ce qu'elle faisait, elle le faisait de bon cœur ; cependant une longue expérience ne lui laissait pas ignorer les difficultés de la vie en commun. Elle connaissait le caractère bon et doux de son amie, mais elle connaissait aussi le caractère dédaigneux, vaniteux de la petite Marthe, ses caprices égoïstes, son défaut de prévenance, et c'était là ce qui la préoccupait. Mais comme tous ceux

qui veulent réellement être utiles, cet examen ne l'ébranla point ; et, jetant un regard triste sur les objets qui l'entouraient, elle sembla dire adieu au seul bien dont jamais elle eût été jalouse, c'est-à-dire à cette douce liberté que laisse la solitude.

La nuit sépara de ses ombres et de son grand silence le mercredi et le jeudi. Quand Mademoiselle Martin se réveilla, le sacrifice était si complet qu'elle oublia de se demander si elle n'aurait pas à souffrir de ce changement d'existence. Elle fit avec délices sa tasse de café noir, la but lentement pour en mieux savourer l'arôme, versa du lait dans une jolie soucoupe de porcelaine pour le premier déjeuner de son chat, et lui adressa quelques paroles qui, pour être toujours les mêmes, n'en étaient pas moins bien senties. Cela étant fait, la bonne personne ne s'occupa plus que de mettre en ordre son petit appartement, si propret, si plaisant.

Pour en chercher un autre, il avait été convenu qu'elle irait prendre Marthe chez sa mère, et que de là, on explorerait le quartier du Luxembourg, afin d'être à portée de ce superbe jardin, s'il était possible.

Marthe n'avait que douze ans, et déjà l'instinct d'une vanité toute féminine perçait en elle. Marthe avait de ces coquetteries prématurées, qui, si elles sont ridicules dans la jeunesse, sont tout à fait absurdes dans l'enfance.

Mademoiselle Martin, bonne par nature, et plus confiante que perspicace, ne s'apercevait pas des regards furtifs que l'enfant jetait sur l'ensemble de la toilette de la vieille fille. Le fait est que Marthe, loin d'être reconnaissante avant tout de la proposition faite à sa pauvre mère, se sentait humiliée de sortir avec une vieille demoiselle, dont le chapeau accusait au moins trois ans par sa forme, en dépit des brides neuves qui juraient si bien avec le reste. Elle faisait grande attention aux petits souliers que portait Mademoiselle Martin, contrairement à l'usage qui, depuis quelques années, emprisonnait les pieds des femmes dans des bottines. Les gants étaient de filoselle, au lieu d'être de peau, hérésie notable ! La robe avait pu être jolie ; mais les passants ne s'en doutaient pas. Quant au manteau, il était de forme si antique que Marthe n'en pouvait prendre son parti. Et pourtant, il le fallait.

Mademoiselle Martin, absolument fondue dans la question d'appartement, ne se souciait point d'autre chose. Armée de son parapluie, qui devait l'aider dans ses nombreuses ascensions, elle interrogeait les concierges, escaladait les étages, se pressait, s'agitait, comme si toute l'importance de la chose eût été en sa faveur. On ne trouvait rien. S'il y avait, pour le prix restreint dont on était convenu, deux belles chambres à coucher, il fallait monter quatre-vingts marches ; si au contraire les jambes ne se fatiguaient point, on devait se soumettre à vivre à l'étroit, dans une sorte de souricière.

Marthe s'amusait assez de ce jeu, qui mettait la pauvre Mademoiselle Martin à bout de forces. De temps à autre, la douce créature poussait un petit hélas ! qui aurait pu passer pour le commencement d'une plainte ; mais vite elle disait avec une naïveté qui, à son âge, lui était encore familière :

« Ah ! que je suis donc bien aise que ta maman veuille bien s'en rapporter à moi ; elle eût été si fatiguée ! »

Enfin, on trouva, rue de la Santé, un fort petit appartement, donnant sur des jardins. Ce n'était qu'un troisième étage, ce qui, à Paris, passe encore pour une hauteur assez élégante. Une vraie bonbonnière, bien distribuée, commode, fraîchement tapissée, une merveille au pays des Lilliputiens ! Mademoiselle Martin en jugea ainsi, prévint son amie, qui vint à son tour examiner, apprécier, et finalement on donna le denier à Dieu.

Quinze jours plus tard, on était en train de déménager, et Marthe trouvait cela très amusant, pendant que sa mère, n'en pouvant plus, s'asseyait dans tous les fauteuils qu'elle rencontrait, et que Mademoiselle Martin oubliait, à force de fatigue, son café noir et son gros chat.

Quand toute chose fut à sa place, les deux dames eurent le loisir de constater bien des inconvénients. Marthe n'en constatait aucun, car un joli cabinet de toilette, attenant à la chambre de sa mère, lui avait été donné pour elle seule ; elle y couchait, y avait son armoire, sa commode, ses jeux, donc tout était bien.

Cependant, afin que l'association des deux amies fût réellement une amélioration en ce qui concernait la position pécuniaire de Madame Algan, sa généreuse amie avait choisi un appartement trop étroit pour que ses souvenirs de famille s'y plaçassent convenablement. Elle en déroba une partie, qu'elle cacha dans ses armoires ; c'est un de ces petits dévouements dont l'amitié fait toujours un secret. Madame Algan put croire que son amie était réellement charmée de sa nouvelle situation, et tout ce qu'elle voyait la confirmait dans cette idée, tant la vieille fille était habile à dissimuler ce qui lui causait de la gêne.

Le travail de l'emménagement était à peine terminé, que le premier jeudi, se présentant, permit à Marthe de recevoir deux de ses jeunes amies dans sa nouvelle demeure. C'étaient Marguerite et Clotilde, qui, à la pension, rivalisaient avec Marthe et lui disputaient souvent les meilleures places, car ces trois enfants n'étaient pas du nombre de ces paresseuses que l'on voit dormir sur leurs bancs ; c'étaient au contraire trois bonnes travailleuses.

Ce qu'on reprochait à Marguerite, ce pourquoi on la punissait quelquefois, c'était un penchant inné à la moquerie. Croire faire preuve d'esprit, en ridiculisant même les personnes les plus respectables, c'est si facile, si vulgaire !

Ce qu'on reprochait à Clotilde, c'était un désordre sans pareil, une étourderie qui lui faisait oublier tous les détails de la vie pratique.

Ces deux enfants étaient de deux ans plus âgées que Marthe, et exerçaient sur elle une forte influence.

La première visite dans la nouvelle maison qu'habitait Madame Algan était fort intéressante. On se promena gaiement jusque dans les recoins les plus obscurs, on trouva le tout fort étroit, mais fort joliment agencé.

« Quelle est cette porte ? demanda Clotilde.

— C'est celle de la chambre de Mademoiselle Martin.

— L'amie de ta maman ?

— Oui.

— Une vieille fille? Qu'elle doit être comique !

— Oh! je t'en réponds! s'écria Marthe, subissant aussitôt l'influence moqueuse de Marguerite.

— Fais-nous la donc voir ?

— Peut-on entrer, Mademoiselle ? demanda Marthe en frappant discrètement.

— Oui, oui, certainement, mes enfants, se hâta de répondre, avec la plus grande bonhomie, la respectable demoiselle. »

D'abord, elle ne se doutait pas qu'on eût même l'idée de se moquer d'elle ; ensuite, il faut bien le dire, si elle eût pu le supposer, elle ne s'en fût pas mise en peine, tant le sérieux de son esprit et son caractère élevé la mettaient au dessus de cette sotte manie de moquerie qui se retrouve dans beaucoup d'enfants et les rend eux-mêmes si ridicules.

MADAME DE STOLZ.

(*La suite au prochain Numéro.*)



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GIGOT EN VENAISON

Battez bien un gigot déjà mortifié; piquez-le de petit lard; mettez-le dans une marinade tiède faite moitié eau, moitié vinaigre, citron en tranches, ail, muscade, oignon, coriandre, thym, laurier, bouquet de persil et ciboules, poivre et sel; laissez-le mariner pendant vingt-quatre heures, retirez-le, faites-le cuire à la broche, en l'arrosant de sa marinade, après l'avoir passée au tamis. Servez-le dans son jus.

SAUTÉ DE LAPEREAU

On lève les chairs d'un ou plusieurs lapereaux en ôtant toutes les parties nerveuses, on les coupe en tranches arrondies; on les arrange dans une casserole plate, on les couvre de champignons, on fait tiédir un gros morceau de beurre qu'on verse dessus, on les saute; quand ils sont cuits, on ajoute un peu de jus de viande et de jus de citron, et on sert avec une couronne de croûtons frits.



REVUE MUSICALE



Chasse et musique. — Le Songe d'une soirée d'automne. — Ses conséquences. — Conclusion. — Nouveautés musicales.

Si la musique a quitté les Casinos et les plages, elle n'a pas encore complètement renoncé aux charmes de l'automne.

La suivrons-nous dans les châtellenies, où elle va s'arrêter un mois encore avant de reprendre possession de son immense foyer parisien ? — Décidément non, car là elle n'occupe qu'un rang secondaire où, du moins, elle doit faire alterner ses succès avec les succès cynégétiques. On n'écoute ses harmonies que lorsque la voix du cor a cessé de troubler le silence des forêts et des taillis. L'une chante dès l'aurore, l'autre s'éveille au crépuscule. Celle-là est le signal des luttes ardentes, des émotions viriles et matérielles, des fatigues crânement acceptées par les disciples de Saint-Hubert; celle-ci arrive à l'heure du repos, se répand comme une rafraîchissante rosée, invite au *farniente* et remplit l'âme de douces rêveries, qui font oublier au guerrier de la famille les meurtrissures de la rude journée de combat.

Parfois, le vainqueur du jour, écrasé sous ses lauriers, se laisse aller à une invincible somnolence et il rêve !

Dans le songe qui le berce, le son du cor se mêle aux accords de l'instrument et à la belle voix d'une jeune fille, qui résonne comme une cloche d'or.

Il rêve qu'il poursuit une gazelle, mais — Buffon ne l'avait jamais entrevue — cette gazelle a des ailes blanches, un cou de cygne, auquel est atta-

chée une tête de femme d'une adorable beauté! Elle le conduit à travers monts et vaux, tantôt rasant les ravins profonds, tantôt disparaissant derrière une futaie, ou se montrant au bout d'une clairière. Dans sa course échevelée, plusieurs fois le chasseur l'ajuste. Mais, rapide comme la flèche, elle part, s'aidant de ses ailes, quand sa fine jambe d'acier est entravée par les ronces et les lianes des fourrés.

Enfin, arrivé au détour d'un sentier, il s'arrête comme galvanisé : elle est là, à vingt pas devant lui, l'oreille tendue, le nez au vent, regardant, tout là-bas, l'eau qui étincelle au soleil, et qui va devenir pour elle le port de salut! Il épaule son fusil, le coup va partir, quand tout-à-coup, faisant volte-face, elle fixe sur le chasseur un regard d'une indéfinissable douceur. Il est désarmé ! D'un bond, mettant pied à terre, il s'élance au devant de cette fantastique proie, sans trop savoir s'il la veut vivante ou morte. Il n'a plus qu'un pas à franchir, il va la toucher... ô déception! plus légère que les fils de la Vierge, qui se balancent dans les airs, elle reprend sa course, mais d'une allure moins vertigineuse. Le cavalier éperdu — dont la monture n'a pas suivi les évolutions, occupée qu'elle est à brouter les feuilles des noisetiers — le cavalier, sans perdre son temps à se remettre en selle, se précipite sur cette piste quelque peu mythologique. Ils arrivent presqu'en même temps au cours d'eau qui se trouve à la lisière du bois. Elle va se plonger dans l'onde tutélaire : Arrête ! s'écrie le chasseur, laisse-moi contempler ton beau visage, fais-moi seulement entendre ta voix et, qui que tu sois, femme ou gazelle, je te fais grâce de la vie, je te rends la liberté! Un éclat de rire étrange, argentin et moqueur est toute la réponse du séduisaut animal, qui en même temps, d'un saut léger, fend l'espace et se trouve sur la rive opposée. Sans réfléchir, comme tout bon descendant de Diane, qui ne craint pas plus l'eau que le feu, le chevalier de la cartouche s'abime dans les flots !.. Mais il paraît que la sensation cessa d'être agréable à ce moment-là, c'est ce qu'il nous affirma, du moins, quand, réveillé brusquement par la commotion de sa chute, le jeune châtelain se trouva au milieu du salon, assez effaré, secouant ses vêtements, fort secs d'ailleurs, et cherchant du reregard la merveilleuse vision, la décevante image qu'il nous retraça comme nous venons de le faire.

Pendant ce joli rêve, les virtuoses s'étaient succédé au piano, sans se douter que là, tout auprès, leurs mélodieuses voix avaient fait naître dans le monde surnaturel des songes, un épisode aussi gracieux que palpitant.

On dit que cette comique aventure, toute imaginaire qu'elle soit, a laissé dans l'esprit du comte de *** une telle impression, que depuis, il n'a pas repris son fusil. Seulement, il va chaque jour se promener à pied, accompagné de son chien *Triton*. Il gagne le bois, suit le sentier, comme l'autre soir, jusqu'à la rivière. Là, il s'arrête, regarde longuement couler le flot, cueille quelfleurs sauvages qu'il respire et lance dans le courant, puis reprend mélancoliquement le chemin du château.

Comme il y a un patron protecteur pour messieurs les chasseurs, il existe peut-être une fée providentielle dont la bienfaisante influence protège les innocentes gazelles de tous poils et de toutes plumes?

Pour nous, qui chaque année voyons arriver l'époque des chasses avec terreur, nous nous en réjouirions en pensant philosophiquement que Saint-Hubert fait là un vilain métier! Nous ne voudrions voir détruire par ses nombreux sectaires que les fauves et autres animaux malfaisants. Nous souhaitons donc à tous les modernes Nemrods du présent et de l'avenir, de rencontrer, non pas seulement en rêve, une mystérieuse gazelle, dont le regard les contraigne à désarmer pour jusqu'à la fin de leurs jours!

Que nos lectrices, que leurs pères et leurs frères, pardonnent à notre amour des oiseaux et de toutes les pauvres mères inoffensives vouées au plomb meurtrier, cette conclusion d'une *femme sensible* qui tout l'été a *entendu leur ramage!* Ils comprendront mieux nos effrois, quand nous aurons ajouté que notre toit abrite un adorable ménage de colombes, modèle de grâce et de fidélité. Les imprudentes! elles s'en vont par les bois, sans souci du danger, imprévoyantes et heureuses, sans songer que si le comte de ***, a déposé les armes, il reste encore des millions de brûleurs de poudre, animés de l'enthousiasme le plus meurtrier.

Finissons, comme nous avons commencé, en consacrant à la musique notre dernier coup de plume, pour nommer les premiers prix de chant et de piano, — sans commentaires.

CHANT : Madame Rose Delaunay et mademoiselle Jacob ; M. Vernouillet.

PIANO : Mademoiselle Talfumière; MM. Calado et Mesquita.

A propos de chant, nos lectrices nous sauront gré de leur signaler un important ouvrage qui vient de paraître, *au Ménestrel*, il a pour titre : *Le Chant*, ses principes et son histoire, par MM. Th. Lemaire et H. Lavoix, fils. Texte et musique, net : 12 fr. Ce remarquable volume renferme tous les éléments nécessaires à une complète éducation musicale et vocale.

Autres nouveautés du *Ménestrel* : la *Chanson de l'Alouette*, musique de M. Félix Clément, paroles de M. Victor de Laprade (de l'Académie française), pour voix de soprano.

Musique de danse arrangée très facilement, à deux et à quatre *petites mains*, par M. J. Rummel : *Six célèbres valses*, de Johann Strauss.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Florence, mon cœur, veux-tu savoir de grandes nouvelles ?

— Oui, certainement.

— Eh bien! écoute :

Nous sommes au mois d'octobre, c'est-à-dire en automne, car cette charmante et mélancolique saison a commencé le vingt-deux septembre, à neuf heures cinquante-neuf minutes du soir. Note bien que ce n'est ni à neuf heures cinquante-huit minutes, ni à dix heures sonnant : c'est à neuf heures cinquante-neuf minutes, juste. O savants, que vous réglez bien l'horloge du bon Dieu !

En ce mois d'octobre, à des époques bien différentes, divers faits mémorables se sont produits tels que... l'érection de l'obélisque de Louqsor ! Je m'empresse de t'en faire part. C'était le six octobre mil-huit-cent-trente-six.

Je te communique également l'éclosion de cette autre nouveauté : l'inauguration de l'éclairage au gaz à Bruxelles, huit octobre mil-huit-cent-dix-neuf. Es-tu contente ?

Maintenant, approche ton oreille de ma bouche, et je te confierai que Christophe Colomb, un grand homme... a découvert l'Amérique le douze octobre quatorze cent nonante-deux. Hein! qu'en dis-tu ?..

Il te faut encore du nouveau, n'en fût-il plus au monde? Apprends alors que... le vingt-cinq octobre quatorze cent quinze, pas plus tard... mais non... je n'en dirai rien; cette date est écrite avec du sang et encadrée de noir dans nos annales françaises, et je veux être gaie aujourd'hui, c'est décidé!

Mais toi, mon ange, n'aurais-tu pas la même décision? Je te vois une mine presque effarée, et peu s'en faut que tu ne prennes un air pincé, toi, Florence! D'où vient donc?.. Ah! j'y suis : c'est la plaisanterie ci-dessus qui t'offusque, n'est-ce pas? — Oui.—Je la biffe, ô ma Florence; je la supprime à grands coups de grattoir! Je la regrette du plus profond de mon cœur, et je te supplie de la plonger dans les abîmes de l'oubli ! C'est fait, n'est-ce pas?—Oui.—N'en parlons plus.

Conviens, toutefois, que tu as quelque peu mérité cette espièglerie : Comment, tu embouches la trompette, tu bats la grosse caisse... pour nous apprendre, à nous Parisiennes, comment on joue les proverbes à Paris! toi, chère ingénue, qui as découvert Vichy l'an dernier, et qui habites un châtaignier cette année, quand c'est ton bon plaisir, tu as la prétention de nous introduire dans les salons d'accès difficile, celui de la duchesse de M... par exemple! Mais, mon ange, nous y sommes admises depuis longtemps; et nous collaborons au jeu plein d'intéret que vous avez le bon goût d'apprécier. Comme ton gentilhomme « innominato » nous le colportons de la cour à la ville et de la ville aux champs. De cette petite poésie de poche, nous passons à d'autres exercices d'un ordre plus élevé; et, souvent, les hommes oublient la politique, et les femmes, les chiffons à la lecture d'un poème, faite par une voix émue. J'ai remarqué dès longtemps combien ces lectures en commun, ce détachement, si momentané qu'il soit, des infiniment petits de la vie, émoussent les aspérités particulières, rapprochent les cœurs, élèvent le niveau général ! et, cette remarque, je la faisais de nouveau le mois dernier dans la petite ville de Jézauvilliers, un village, soit dit entre nous, où j'ai passé quelques jours.

Par une attention délicate pour le « bas bleu » abordant cette rive peu connue, mais d'autant plus hospitalière, on s'était mis tout d'abord à parler littérature, comme l'on m'eût offert un fauteuil daus un salon ou une fleur dans un jardin. Mais, insensiblement, on y prit goût pour la chose elle-même. Bientôt, le notaire exhuma, des profondeurs de sa mémoire, quelques tirades classiques ; l'adjoint, un ancien romantique, riposta par du Victor Hugo; le percepteur, jadis orné d'un brin de rhétorique au collège de Jézauvillers, ne se fit point prier pour lire un sien vaudeville qu'il nommait, avec une rougeur absolument exempte de modestie, son « péché de jeunesse » et je ne pus me défendre de livrer à mon tour plusieurs pages inédites.

Mais... ô Florence! quelques strophes, quelques vers ont parfois bien de l'influence sur la destinée des gens! Ecoutc... et fais-en ton profit.

Parmi le groupe nombreux que composaient nos relations quotidiennes se trouvaient un jeune homme et une jeune veuve.

La jeune veuve : vingt ans, des apparences enfantines, une main de petite fille, un pied de grande poupée. Avec cela, des yeux brillant de tous les enthousiasmes, mais encore humides des larmes versées dans les tristesses d'un premier mariage ; un cœur tout disposé à s'éprendre de qui le mériterait et... de bons domaines au soleil.

Le jeune homme : un grand et gros garçon que l'on soupçonne de boire du vinaigre pour pâlir son teint rougeaud ; de porter un corset pour atténuer l'envahissement d'un embonpoint précoce ; et de teindre ses cheveux roux en noir pour se donner un air fatal ou inspiré. Cet honnête indigène qui pose pour le penseur, pour l'artiste, pour le héros même, à l'occasion, cet homme qui pose n'est pas encore posé dans la vie ! Comme Jérôme Paturot, il consacre ses jours à la recherche d'une position sociale ; comme plus d'un poète, il contemple, dans ses insomnies nocturnes, des mirages d'épousailles, de foyers, etc. Mais s'il a cela de commun avec ces poètes, la ressemblance ne va pas jusqu'à lui mettre la plume dans la main et la rime au bout de la plume. Cependant...

Cependant, un jour, nous partîmes tous pour une pêche d'écrevisses ; les uns s'installèrent dans des voitures avec les engins de pêche et les provisions de bouche ; les autres enfourchèrent des chevaux, ceux-là se contentèrent de modestes bourriquets ; ceux-ci préférèrent marcher ; tous arrivèrent sains et saufs. Les balances furent convenablement amarrées ; les écrevisses firent leur devoir et s'y entassèrent ; chacun se vanta de prendre les plus grosses ; la satisfaction devint aussi bruyante que générale et, quand sonna l'heure du goûter, l'on s'assit joyeusement à table, c'est-à-dire sur l'herbe, et l'on y fit honneur du plus bel appétit. Pas à l'herbe : au goûter !

Lorsqu'on eut bien mangé, lorsqu'on eut bu presque à sa soif, les langues se délièrent, les visages s'épanouirent, les yeux brillèrent, les lèvres sourirent, les cœurs s'épanchèrent, les âmes s'ouvrirent, etc.

N'est-ce pas, Florence, que c'est beau le passé défini ? Mais c'est fatigant. Changeons de gymnastique.

Le bon jeune homme qui pose n'était pas, toutefois, au diapason général. Il prétendait n'avoir pas faim quoiqu'il mangeât comme un terrassier ; il se plaignait d'une horrible migraine sans qu'on lui vît les yeux battus ; et ma bonne mère, qui l'entendit pousser un soupir de phoque, me dit à demi-voix :

« Pauvre garçon ! il n'a pas dormi cette nuit du tout : l'inspiration le travaillait. »

— L'inspiration ?

— Mais oui : il fait des vers ; et s'il ne me l'avait dit en secret, je ne pourrais vraiment garder cette découverte pour moi seule, car il a du talent, ce jeune homme.

— Comment le savez-vous ?

— Ma chère enfant, j'attire la confiance, tu le sais bien. Monsieur *** a subi la loi commune : il s'est senti porté naturellement à me dire ses petites affaires... et ses grands vers ! car ce sont des Alexandrins. »

La voix de ma mère s'était élevée sans qu'elle s'en aperçut ; et le prétendu secret, surpris au vol, n'en était plus un pour personne. Monsieur *** sollicité de toutes parts, consentit à livrer sa production nocturne à l'admiration générale, et, tirant de sa poche une feuille de papier couverte de caractères tracés au crayon, il allait charmer nos oreilles par la révélation de ces caractères, lorsque, se ravisant, il froissa le précieux papier dans ses deux mains, faisant mine de le livrer à « la fureur des flots » qui coulaient tout doucement près de là.

« Inconoclaste ! » s'écria le notaire en lui arrêtant la main ; « Vandale ! » ajouta l'adjoint arrachant la précieuse page à cette main crispée.

Le percepteur, qui se piquait de bien lire, ne lança aucune épithète au poète ; mais il sollicita la permission d'interpréter son œuvre.

« A quoi bon ? soupira celui-ci enveloppant la petite veuve d'un regard éloquent ; à quoi bon, si... Cependant, puisque c'est le vœu général... »

J'ignore si c'était vraiment le vœu général ; mais c'était évidemment celui de la jolie femme encore en deuil. M. X *** faisait ses frais, comme on dit au théâtre.

Le percepteur ayant toussé, passé sa main sur ses lèvres et pris un temps, commençait...

Oui vraiment : c'était de belle et bonne poésie : les vers bien ciselés révélaient une main habile ; la pensée juste planait d'un libre vol sur les hauts lieux ; le sentiment, toujours tendre, vibrait en chaque mot ; et quand le lecteur avec un léger tremblement dans la voix dit :

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage
Dont l'arôme suave embaume le chemin,
Et ce bouquet, moins frais que ton rose visage,
Je veux, à ton corset, l'attacher de ma main.

on put remarquer un lumineux sourire dans les yeux de la petite veuve ; et, dans la main du poète qui se révélait d'une manière si imprévue... une branche de chèvre-feuille en fleurs.

Pour moi, je ne voyais ni la « fleurette sauvage » ni le sourire ; mais seulement le visage enthousiasmé de ma mère qui m'interrogeait du regard.

« Eh, bien ! fit-elle enfin tout haut, qu'en dis-tu ?

— Comment ! répondis-je de même étourdiment, vous ne reconnaissez point la facture d'Achille Millien ! »

Je me mordis alors les lèvres jusqu'au sang ; mais il était trop tard. Cependant l'exclamation aurait passé peut-être inaperçue sans la maladresse effrontée du prétendu poète qui la releva lui-même.

« Ne dites-vous pas que ces vers sont d'Achille Millien, Mademoiselle? me demanda-t-il avec un haut-le-corps plein de dignités blessées.

— Je dis, monsieur, que vous doutiez de nos connaissances poétiques et du choix de nos lectures; vous avez voulu constater la délicatesse de notre palais en nous servant du Millien premier choix sous une autre étiquette. L'espièglerie est charmante et pleine d'esprit. Mais, si nous n'avions pas reconnu le goût du terroir, convenez que cela vous eût prodigieusement amusé et que vous vous seriez bien moqué de nous, en nous détrompant! »

Le malheureux n'en convint pas du tout; et, au lieu de saisir avec empressement là perche que je lui tendais, il perdit pied et s'envasa en soutenant que je plaisantais moi-même et que la composition de ces stophes lui coûtait une nuit d'insommie.

J'étais assurément plus embarrassée que lui-même; le notaire riait sous cape; l'adjoint se considérait comme grièvement offensé par l'évidente supercherie du pseudo-littérateur; et le lecteur atterré redisait machinalement:

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage, etc.

Quant à la jolie veuve, plus pâle qu'une marguerite des champs, elle semblait près de s'évanouir...........

Le soir même, elle se glissait dans ma chambre.

« Est-ce sérieux, est-ce vrai ce que vous disiez tantôt? » me demanda-t-elle.

Pour toute réponse, j'ouvris à la page 170, le volume qu'Achille Millien m'avait adressé la veille avec une aimable dédicace et la jeune femme put y lire elle-même en chancelant:

Moi, j'ai cueilli pour toi la fleurette sauvage, etc.

L'indignation fit étinceler son regard; elle ferma le livre ensuite avec un calme effrayant qui ressemblait à une sentence de réprobation. Sa résolution était prise.

Madame... n'épousera pas monsieur *** et c'est ma faute! ou plutôt: non! c'est la faute de ce monsieur: pourquoi ne pas se contenter franchement d'être un bon garçon qui n'a rien inventé... si ce n'est son talent poétique, mais qui néanmoins n'est pas une bête? pourquoi faire le paon alors qu'on est un simple geai, assez joli volatile, après tout? pourquoi descendre jusqu'à l'escroquerie pour se faire admirer quand on pourrait se faire aimer, ce qui vaut mieux, en demeurant honnête?...

Non-seulement, c'est indélicat; mais c'est bête, absolument bête, n'est-ce pas Florence?... et...

Mais je m'exalte comme si, pour la première fois, cette vilaine chose appelée mensonge blessait ma vue! comme si elle n'y était pas accoutumée, au contraire! comme si notre époque infirme ne prodiguait pas cette fausse monnaie! comme si elle ne se trouvait pas dans toutes les mains! comme si la loi du *paraître* ne soumettait pas tous les âges et tous les sexes!...

Menteur, monsieur *** de Jezauvillers! mais menteur aussi monsieur Dufour qui se fait du Four et s'invente des armoiries! menteur, monsieur A. qui ouvre à tout venant sa maison, luxueusement montée et son château secrètement criblé d'hypothèques; menteur M. B., qui se vante de plusieurs duels dont les témoins sont introuvables et qui a déserté devant le feu de l'ennemi! menteur M. C., qui se pose en Mécène et confondrait facilement un Rubens avec un Téniers, menteur... bah! les lettres de l'alphabet n'y suffiraient point.

Et les femmes donc.

On admire les dents blanches, les cheveux blonds, la taille fine d'Amélie, le docteur du Bouchet a confectionné les premières; M. de Bysterweld planté les seconds; madame Guelle arrondi la troisième!

On vante l'intelligence et l'esprit de Bathilde: ils sont faits de mémoire, Bathilde n'entre jamais dans un salon sans avoir repassé sa leçon du moment. C'est le fameux « plat du jour. »

On célèbre la suave douceur de Céleste... comment voudriez-vous qu'il lui restât un peu de vivacité le soir? Elle en a tant dépensé tout le jour à tancer sa femme de chambre, à taquiner ses sœurs, à morigéner sa mère! car c'est la règle aujourd'hui: les enfants ont pris les verges et fouettent les mamans. Si ces dernières sont mal élevées, qu'on s'en prenne aux petites filles!

On croit aux aieux de Diane et comment n'y croirait-on pas? la noble fille en parle si souvent! on dirait qu'elle assistait avec eux à la prise de Saint-Jean-d'Acre. Les fleurs de lis s'étalent sur ses mouchoirs, sur ses bonnets de nuit et fleurissent sous ses doigts; les armoiries de sa famille sont reproduites autour d'elle à un nombre illimité d'exemplaires; aussi les marquis seuls et les ducs oseront-ils aspirer à sa main! et pourtant, si son père portait d'azur, le grand-père de celui-ci ne portait que du sinople... en vendant des herbages au-dessus du cours!...

On salue en Émilie... Mais... « assez mon esprit! »

M. du Four, M. B., M. C.. monsieur... et leurs pareils; Amélie, Bathilde, Céleste, Diane, Emilie et leurs semblables se rencontrent, s'éblouissent, se trompent, s'épousent, et... le reste se devine! Tant pis pour eux! ils l'ont bien voulu.

S'ils avaient passé à devenir nobles de cœur, riches d'intelligence, beaux moralement, le quart du temps gaspillé à s'affubler d'un masque; s'ils s'étaient efforcés d'*être* et non de *paraître*, quelles bases solides pour leur avenir! quelles différences dans leurs destinées!...

En conviens-tu! Oui, tu en conviens.

Pour conclusion et, dans cette conformité d'opinions, embrassons-nous, Florence, en répétant: « rien n'est beau que le vrai! » Th. Jeanne

MOTS EN CARRÉ

La portière avait mis, dans son... de paille.
Kock et Châteaubriand, la grisette...
Conduisant à l'école une rose marmaille
Au... tapageur rebelle à ses holà!
Quand elle eut enfermé ses marmots dans la classe,
Elle flâna, causa, musa jusqu'à midi;
Puis rentra pour dîner, confuse, rouge et lasse
Autant qu'un criminel cherchant un...
Elle était absorbée et heurta sur sa route,
Éparpillant le sel, un grand et neuf...
Le portier se fâcha. Il devinait sans doute.
« Parbleu! me direz-vous, ce n'était pas malin! »

MOSAIQUE

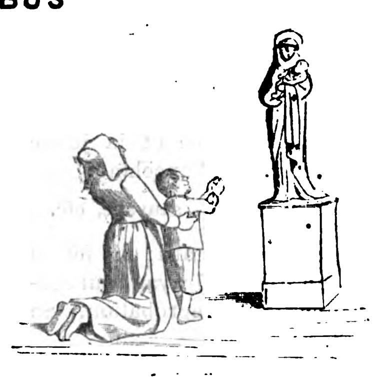
Les sots peuvent être embarrassés, mais ils ne sont jamais timides.

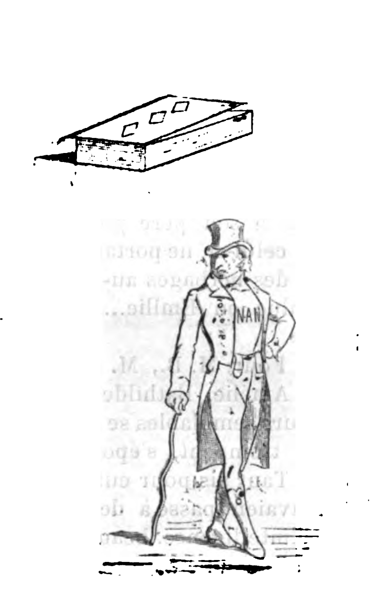
De Stassart.

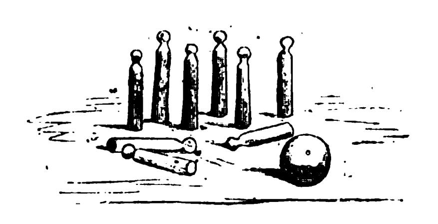
La passion de l'homme est de savoir à peu près ce que sera son lendemain.

Doudan.

RÉBUS







Explication du Proverbe de Septembre : *Nul n'est prophète en son pays.*
Explication du Rébus de Septembre : *Le sage apprend de tout le monde.*

Le Directeur-Gérant : Jules Thiéry

81— 3506 — Paris. Morris Père et Fils, Imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



4336

1er Novembre 1881.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Drouot, 2

Modes de Mme Boucherie, 16, r. du Vieux Colombier — Parfums de la Mon Guerlain, 15, r. de la Paix — Corsets & Tournures de Mme Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra



ᴿNovembre 1881 LITH. TH. DUPUY & FILS R. DES PETITS HOTELS, 22, PARIS 4336 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris – Rue Drouot, 2.

Toilettes de Mlle Tarot, 4, r. Favart – Corsets & Tournures de Mme Emma Guelle 11 avenue de l'Opéra –
en Cachemire de l'Inde de la Compie des Indes, 34, Bd Haussmann – Teinturerie Européenne Mme Perineaud 26, Bd Poissonnière.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

LES JOUETS D'ENFANTS

LE MÉNAGE

(SUITE ET FIN)

X

On ne peut pas se figurer la quantité de ménages qui, sous toutes les formes et à tous les prix, se vendent aux enfants. J'entends ici des jouets purement conventionnels qui figurent les objets par leur forme, et non point par leur emploi.

Ces ménages sont souvent réduits aux proportions les plus exigües et aux matériaux les plus élémentaires : c'est un assortiment complet en bois blanc de la Forêt Noire, renfermé dans une boîte de sapin, et qu'on offre à la convoitise de ce jeune public, pour la modique somme de *treize sous*, rendue dans nos bazars français. Ce sont de petits objets tournés rapidement, ou confectionnés à l'outil ou au couteau : il y a, dans la petite boîte magique, des plats, des assiettes, des verres, des bouteilles, jusqu'à des chandeliers : le tout, de ce beau bois blanc lequel prend vite une nuance blonde de la teinte du froment. Pour un prix plus élevé, les assiettes s'agrandissent et se multiplient; le petit service présente quelques filets argentés, exécutés à la mine de plomb, ou quelques enluminures rouges et vertes, semblables à celles qui décoraient déjà au dix-septième siècle la toilette en bois blanc envoyée d'Allemagne à madame de Sévigné par son cousin Bussy-Rabutin.

Il va sans dire que cette innombrable famille des ménages en bois blanc, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux plus perfectionnés, ne comporte aucune possibilité de se livrer à des opérations culinaires : l'enfant n'a entre les mains que de vains simulacres semblables, à tout prendre, à la petite assiette de carton et de papier.

Les ménages de fer blanc rentrent dans a même catégorie. En raison de leur matière, ils représentent, en général, beaucoup moins la garniture de la table que la batterie de cuisine : ce sont des grils, des lèchefrites, des casseroles, faites d'une feuille de métal si mince qu'elle n'a que le souffle, et il ne faudrait pas s'aviser de montrer le feu à ce petit outillage. Il faut donc absolument faire semblant de cuire et de rôtir, et imaginer dans ce fourneau vide et sous cette marmite refroidie la chaleur d'un foyer absent.

De même que les ménages de bois blanc, confectionnés d'ordinaire dans les chalets de la Suisse et de l'Allemagne, ne comportent habituellement aucun objet en métal, réciproquement les boîtes de fer blanc ne renferment pas non plus d'objets en bois. Pour rencontrer cette alliance qui réunit l'assortiment et complète le service, il faut en venir aux ménages de luxe, où chaque objet a été confectionné avec la matière qu'il comporte et où l'on trouve par conséquent des verres en verre, des serviettes en toile avec leurs anneaux en bois, des couverts en métal, des assiettes en faïence, des plats en porcelaine, etc.

Ici, nous commençons à rencontrer les symptômes caractérisques du véritable jeu du ménage : les gobelets peuvent contenir l'abondance, les soupières, le potage brûlant; les plats sont ca-

pables d'aller sur le feu en personne, sans courir le risque de se fêler ou de se fendre. Il y a donc là tout l'appareil nécessaire pour servir et pour manger un diner véritable : il ne s'agit plus que d'en opérer la préparation.

XI

Autant je me suis insurgé, toutes les fois que j'en ai eu l'occasion, contre les ameublements, les toilettes et les bijoux de poupée, autant j'approuve les petites batteries de cuisine à l'usage des enfants, et tout ce que l'on a inventé d'ingénieux pour leur permettre de confectionner eux-mêmes la plupart des mets qui nous sont servis.

Ces jouets sont, en grande partie, d'invention récente, sous leur forme démocratique et accessible. Il y a toujours eu, pour les très grandes fortunes, pour le divertissement des petits princes et princesses, des ménages qui ne laissaient rien à désirer; seulement ces échantillons uniques revenaient à des prix exorbitants. Aujourd'hui, on trouve à très bon compte de petits fourneaux chauffés par une lampe qu'on peut allumer en toute sécurité, des casseroles de cuivre parfaitement étamées, des plats émaillés à l'intérieur, et dans lesquels s'opère en toute sécurité la confection des mets sucrés et des ragoûts, telle qu'elle pourrait s'opérer dans l'officine la mieux pourvue. Un petit oiseau cuit parfaitement à cette broche, et le pot-au-feu lui-même, au bout d'une patience convenable, répand cette odeur caractérisque qui fait la joie naïve des bonnes gens.

XII

Ce genre d'occupations et de divertissements présente pour les enfants toutes sortes d'avantages.

Avant tout, il faut se persuader que, bien loin de favoriser la gourmandise, cette sorte de jeu la déroute et la suspend.

On a dit bien des fois que les vrais chasseurs n'aiment pas le gibier. Il se passe peut-être quelque chose d'analogue chez la petite fille. Dès qu'au moyen d'un tablier de cuisine ou d'un torchon, elle se voit métamorphosée en cuisinière, elle pense, non plus à manger le dîner, mais à le préparer. Si l'un de ces plats a particulièrement réussi, elle est tout heureuse et toute fière de voir l'empressement et la satisfaction avec lesquels on le déguste, mais l'idée de s'en réserver une plus grosse part, ou peut-être même d'y toucher, ne lui vient point du tout. La gourmandise est un défaut si vulgaire et si inférieur, qu'il suffit du moindre usage et de la moindre préoccupation de l'esprit pour en affranchir les âmes qui ne sont point encore devenues les esclaves ordinaires de leur nourriture.

Indépendamment de cet avantage, il faut considérer encore l'utilité que peut retirer ainsi une petite fille d'une vue plus directe des actions qui, plus tard, s'accompliront journellement chez elle.

Monsieur Michelet, au milieu de tant d'idées fausses dont il a parsemé ses histoires et ses autres ouvrages, n'a pas laissé de faire ressortir avec bonheur ce côté antique et patriarcal du rôle de l'épouse et de la mère de famille. Il est permis de trouver, comme lui, qu'un plat spécial, préparé par ces mains intelligentes et délicates, s'offre sur la table domestique avec plus de grâce et de suavité. Sans doute, il faut faire la part des mœurs modernes. Nous avons perdu beaucoup de cette bonhomie et de cette majesté qui permettaient à nos grand'mères, sans déroger à rien, de prendre entre leurs mains aristocratiques le manche de la poêle pour retourner elles-mêmes l'omelette, ou la grande cuiller pour imprimer le mouvement aux confitures dans la bassine, et cependant je sais, de science certaine, qu'en dépit de bien des minauderies et des affectations concédées à la pose mondaine, il y a encore beaucoup plus de femmes qu'on le pense qui vont faire le tour de leur cuisine, et, si j'en crois les écoles créées à cet effet en Angleterre et aux Etats-Unis, peut-être avec trop de fracas, il y a apparence que ces connaissances-là ne passent pas pour inutiles dans l'ensemble d'une éducation. Au reste, on peut voir figurer dans les programmes de telle institution de demoiselles, des prix de soins domestiques, de ménage, voire même de confitures, auxquels l'entourage de la future maîtresse de maison ne laissera pas de trouver quelque profit.

XIII

Le jeu du ménage présente cette particularité heureuse qu'on y peut réunir dans un commun divertissement les petits garçons et les petites filles. Ce n'est pas là un médiocre avantage. Il n'est pas de plus mauvaise politique, même en vue des résultats futurs de l'éducation et des épreuves inévitables de l'adolescence, que de les séparer absolument et de les retenir à des distractions qui les isolent les uns des autres. C'est inaugurer de bonne heure une séparation, pour ne pas dire une répulsion, qui devra plus tard tout naturellement se poursuivre et s'achever par le cigare, par le cercle, par le club, par tout ce qui rend l'homme étranger à la femme.

Il y a des petits garçons qui jouent volontiers à la poupée. On ne saurait blâmer les personnes qui trouvent ce divertissement peu séant pour eux. Ces idées de papa, de maman, de mariages, d'enfants,

n'ont rien de bien convenable pour occuper ces petites imaginations, et ce n'est pas de ce côté que je voudrais diriger leurs pensées.

Au contraire, il n'y a nul inconvénient à ce qu'un garçon, quelle que soit la condition que lui prépare l'avenir, sache allumer le feu, sortir un œuf de sa coquille ou éplucher un plat de pommes de terre. Ils auront comme volontaires d'un an ou comme réservistes bien d'autres besognes à faire. Il n'est point du tout hors de propos qu'ils s'initient, même dès leur enfance, à ces tâches un peu étranges par lesquelles il leur faudra plus tard passer.

XIV

La règle à suivre pour rendre le jeu du ménage réel, véritablement utile à l'enfance, est précisément l'inverse du ménage imaginaire. Il ne faut plus qu'il y ait rien de concédé à l'imagination et à la convention. Il ne faut plus que, sous prétexte de dîner à faire, on en tire occasion de croquer impunément des friandises.

Ici tout doit être sincère et positif. Il s'agit de confectionner un mets déterminé, et de le confectionner suivant les règles de la cuisine, de telle sorte, qu'il y ait, dans le ragoût la quantité de sel et de poivre, et dans la salade la dose d'huile et de vinaigre nécessaires à leur bon goût. La crème ne doit pas être tournée ni le rôti brûlé. L'œuf à la coque trop ou trop peu cuit ressemble beaucoup à une faute d'orthographe qui ajouterait ou retrancherait une lettre aux prescriptions de la grammaire. Aussi bien y a-t-il deux avantages principaux dans ce divertissement de la cuisine, lorsqu'il est réglé et poursuivi d'une façon convenable :

En premier lieu, les jeunes filles apprennent véritablement la recette pratique d'un certain nombre de plats, recette et procédés qu'il n'est jamais inutile de savoir : en second lieu, pour aboutir aux résultats qu'ils poursuivent, c'est-à-dire la bonne condition d'un mets quelconque, les enfants sont tenus à observer une foule de précautions, et à dépenser une somme d'attention relativement considérable.

Le lait qui bout sur le feu ne met aucune complaisance à ne point prendre la fuite et à ne point déborder ses rivages. Il ne faut pas oublier de retourner sur son gril la petite côtelette d'agneau, sous peine d'être averti par une forte odeur de charbon de sa triste destinée.

Le ménage réalise donc, au plus haut degré, cette condition essentielle d'un jeu intelligent et efficace, qui est de fournir un aliment utile à la vague activité des enfants. Dès qu'un amusement quelconque provoque et règle à la fois leurs mouvements, dès que leurs facultés sont invitées au travail et leur attention à la persévérance, la nature de l'objet dont on les occupe n'importe pas autant qu'on pourrait le croire. Ils prennent aussi bien là qu'ailleurs des habitudes précieuses d'ordre, de régularité, de propreté. La mémoire y trouve son compte comme tout le reste de l'esprit, et cette application du temps à un emploi si journalier et si essentiel pendant tout le reste de la vie, l'emporte sur une foule d'autres jeux. Le grand avantage pour l'enfant est ici de n'être point entraîné à la dissipation, mais au contraire porté au recueillement et à l'effort.

XV

Le jeu du ménage ne comporte pas seulement la préparation des mets qui doivent figurer sur la table du festin, mais encore la pratique et l'observation d'un certain nombre de relations sociales, auxquelles il est excellent que l'enfant s'habitue de bonne heure, afin de s'en tirer plus tard correctement.

Cette petite comédie du dîner et de la soirée mondaine entraîne naturellement le simulacre de ce que l'enfant voit se passer sous ses yeux d'une façon journalière. Pour peu que les parents aient d'adresse et de pratique de l'éducation, ils s'arrangeront pour que ce petit dîner ne se passe point d'une façon brutale et toute matérielle. Il faut, pour bien faire, qu'il y ait, d'une part des invités, et de l'autre des maîtres de la maison ; il faut que l'on sonne à la porte, qu'on se débarrasse des manteaux, des pardessus, enfin qu'on soit introduit dans le salon pour s'y livrer à quelque entretien, avant que l'on annonce le service. Une fois assis autour de la table, il ne doit pas non plus y avoir d'enfants, mais bien des messieurs et des dames, se traitant les uns les autres avec les égards et la cérémonie qu'ils se doivent naturellement entre eux.

XVI

Les indications que l'on donne ici et que l'on pourrait développer dans le même sens, réclament hautement, pendant la durée de ces jeux, la présence ou tout au moins la proximité, sinon des parents eux-mêmes, au moins d'une personne suffisamment autorisée, et capable tout à la fois de donner un bon conseil et de le faire accepter. Le détour est bien facile. Il ne s'agit point en effet, de moraliser sur les manières et les devoirs du monde, mais ce qui est bien différent et portera à ses élèves beaucoup moins d'ombrage, de leur enseigner une représentation plus exacte de la société. L'effet moral qu'ils ressentent de ces bons avis n'est pas très différent de l'accueil

qu'ils feraient à un conseil donné pour un rôle de charade. Pendant ce temps, les bonnes manières, le ton et les formules de l'exquise politesse restent dans les habitudes, et c'est souvent pour avoir joué à la maîtresse de maison et à la madame devant quelque douairière du temps passé, que les petites filles en renouvellent et en perpétuent, avec la grâce délicate de la jeunesse, les grandes manières et les précieuses traditions.

XVII

N'oublions pas non plus que le jeu du ménage comporte la figuration d'une cuisinière qui opère autour de ses fourneaux, comme aussi de domestiques qui peuplent l'antichambre ou qui servent à table.

Rien n'est plus malaisé et plus délicat à traiter que cette question des domestiques. Ce n'est point ici le lieu de faire entendre des doléances cent fois répétées sur la transformation qui, à cet égard, s'est accomplie dans nos mœurs. Quels que puissent être les rapports anciens ou nouveaux qui persistent ou qui se sont établis entre les maîtres et les serviteurs, il n'en est pas moins vrai que certaines règles dominantes ne sauraient être abrogées et doivent, en tout état de cause, être maintenues.

Un enfant ne saurait, pour aucune raison au monde, se départir de la stricte politesse, et je dirai plus, des égards qu'il doit à ses inférieurs : non pas qu'il faille les traiter jamais sur le pied de ses égaux, vu que ces mêmes inférieurs sont les premiers à en pâtir, toutes les fois que les règles de la hiérarchie ne sont pas suffisamment observées. Il y a là, comme on le voit de reste, des questions de tact et de mesure qu'il est à peu près impossible d'enseigner aux enfants par la théorie, et d'un autre côté, la pratique de la vie réelle entraîne inévitablement après elle, des occasions de froissement et de susceptibilité qui rendent les âmes moins perméables aux bons avis.

Dans le jeu du ménage, tout passe sans difficulté, et les observations qu'on peut faire à la petite maîtresse sur un mot trop dur ou sur des façons trop brusques, ne sont plus que des inexactitudes de mise en scène, dans lesquelles le fond du caractère n'est pas censé être mis en question. Sous le bénéfice de cette convention salutaire, on peut redresser impunément ces travers de la première fierté, ces airs malséants, ces paroles peu avenantes qui, plus tard, transportées sur le théâtre de la vie, suffisent souvent pour alimenter autour de nous un mécontentement sourd et une irritation mal déguisée.

Il convient, pour conclure cette petite étude, de répéter une fois de plus à propos des ménages, ce que disait des jeux enfantins une femme de beaucoup de cœur et d'esprit : « On se préoccupe à juste titre des leçons où les enfants s'instruisent, mais qui sait s'il ne faudrait pas mettre au premier rang les jeux où ils s'élèvent? »

ANTONIN RONDELET.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

LA JANGADA

PAR M. JULES VERNE (*Collection Hetzel*)

—

Nous ne parlons pas souvent des contes scientifiques de M. Verne, que lisent probablement les jeunes frères de nos abonnées; la science sérieuse est chose aimable, la science amusante, romanesque, problématique presque toujours, ne rentre pas du tout dans le cadre de lectures que nous aimons à indiquer à nos chères lectrices: nous voulons pour elles ou une morale élevée, ou une instruction positive, et les voyages sous les mers ou dans les airs nous semblent manquer à la fois de fond et d'intérêt. Mais le nouveau livre de M. Jules Verne, qui comptera peut-être parmi ses meilleurs, mérite d'être signalé à celles qui veulent bien nous lire: il les instruira et, par le drame qui s'y trouve mêlé à un ingénieux récit de voyage, il les touchera.

La *Jangada*, au Brésil, veut dire train de bois, et c'est en effet, un immense train de bois, une forêt tout entière, formée des essences les plus précieuses, que la famille Garral confie au fleuve l'Amazone, et sur lequel, elle s'embarque elle-même, bâtissant une maison sur cet amas flottant. On devine les péripéties d'un tel voyage, les tempêtes, les mauvaises rencontres, brigands et crocodiles, les actes de dévouement et de

courage, nés de tant de périls. Aucun de ces mobiles dramatiques ne manque au récit, sur lequel plane d'ailleurs un mystère qui inquiète le lecteur, ce mystère ne se dénoue pas dans ce premier volume et fait attendre impatiemment la fin de l'ouvrage, dont nous parlerons en temps et lieu. Il n'est pas besoin de dire que la nature est décrite avec charme, et que les dialogues ainsi que les accidents de cet étrange voyage sont empreints à la fois d'esprit et de bonhomie.

Nous recommandons ce joli livre aux mères de famille; jeunes filles et jeunes gens le liront volontiers. (1)

M. B.

(1) Tome Ier, un volume in-18, 3 fr. — Par la poste, 3 fr. 50. Le tome II est sous presse.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

PAR MADAME M. MARYAN

—

Ce récit gracieux qui a obtenu, dans notre *Courrier*, un véritable succès, vient de paraître en volume. Il intéressera toutes nos lectrices; elles voudront savoir si cette fortune revient enfin à Géraldine, sa véritable propriétaire, qui s'est si généreusement sacrifiée pour défendre l'honneur de celui qui la lui avait volée. Peut-être le dénouement et le repentir du coupable ne sont-ils pas assez bien amenés, mais la fraîcheur du style dédommage de ces légères imperfections (1).

(1) Librairie Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Un 18-jésus, 2 fr.



CONSEILS

5me CONSEIL A MARGUERITE

—

Vous me prenez pour juge, mon cher petit cœur, juge entre votre mari et vous, et, connaissant ma vive affection, vous pensez que je vous serai tout à fait favorable dans la double question qui vous a divisés; car enfin, vous êtes divisés, vous avez eu une discussion, je ne dis pas une querelle · oh non! et j'espère qu'on pourra appliquer à votre première querelle l'expression d'une vieille romance :

> Et chaque jour la départie
> Etait remise au lendemain.

Qu'il en soit ainsi de toutes les querelles de ménage! qu'elles soient toujours remises au lendemain; car la première division sérieuse de ces deux cœurs qui doivent être si entièrement unis, peut devenir une fissure par où fuiront la sympathie et la confiance. Ne vous disputez pas, j'ose dire même : ne discutez pas. C'est une habitude funeste dans le commerce de la vie que les discussions; si vous n'êtes pas du même avis que votre mari, ma chère Marguerite, taisez-vous (*le silence est le plus bel ornement des femmes*, disait le vieux Sophocle) et, à moins de raisons sérieuses, n'entrez pas en lice, n'ouvrez pas ces querelles de mots, qui irritent les deux parties et n'en convainquent aucune.

Dans le cas actuel, puisque vous me prenez pour arbitre, je dis franchement à votre mari que j'aime et que j'apprécie, qu'il a tort, vraiment tort. Quoi, cher Étienne, vous possédez une femme bien élevée, délicate, pieuse, qui a vécu dans un milieu choisi, dont les yeux n'ont pas vu le mal, dont les oreilles ignorent les expressions grossières, dont le cœur et l'imagination sont restés purs, et vous venez lui apporter, vous! un de ces livres nouveaux, qui, sous prétexte de peindre au naturel les mœurs du peuple, en étalent avec complaisance toutes les corruptions! Vous voulez que Marguerite lise cela, parce qu'il faut tout connaître, et suivre le mouvement intellectuel! Où donc est la nécessité de connaître ce qu'il y a de plus vil et de plus misérable ici-bas, de se remplir l'esprit d'images révoltantes et de lire, à tête reposée, des propos qu'on ne souffrirait pas dans la bouche de son laquais? Ces misères existent, il n'est que trop vrai, mais qu'une femme les visite par la prière, par l'aumône donnée aux œuvres de zèle, si l'occasion s'en présente, il suffit. Le goût, le cœur, l'esprit, la conscience ont tout à perdre à ce contact des choses basses. Mêleriez-vous un diamant à de la fange? Orneriez-vous la chambre de Marguerite de ces ignobles caricatures qu'on étale aux vitres des kiosques? Non; pourquoi alors vouloir meubler son esprit des figures que vous jetteriez au feu si une main peu délicate les avait déposées sur la table?

Mon cher Étienne, vous avez beaucoup aimé

le Père Lacordaire, écoutez-le donc; ce qu'il écrivait à un de ses disciples, à propos des mauvaises fréquentations s'applique bien aux mauvais livres :

« La familiarité accoutume aux choses aussi bien qu'aux personnes; ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd de sa délicatesse, l'esprit de sa clarté, on finit par aimer ce qu'on repoussait... »

C'est vrai et c'est effrayant.

Respectez donc la dignité, la pureté de votre jeune femme, et si vous voulez qu'elle lise, butinez pour elle dans le vaste champ de la littérature française : morale, histoire, voyages, théâtre, romans, biographies, vous aurez de quoi occuper bien des soirées d'hiver, et même toutes les soirées d'hiver d'une longue vie. Mais plus de romans *naturalistes*, je vous en conjure.

Vous voyez, chère Marguerite, que je donne tout à fait raison à vos répugnances contre ce vilain livre ; pourtant, ne triomphez pas ! je donne tout autant raison à votre mari, lorsqu'il s'oppose à cette nouvelle relation, qui vous plaît et que vous voudriez cultiver. Je connais madame Armande X... Je ne la juge pas : je la crois innocente des erreurs qu'on lui impute, mais de graves imprudences ont compromis son nom, souillé sa bonne renommée, et vous n'aurez rien à gagner à son intimité. Elle est mondaine, légère, étourdie dans ses démarches, compromettante dans ses paroles : on ne la trouve jamais chez elle, son intérieur est mal réglé, son mari n'est pas heureux, ses enfants sont livrés aux domestiques ; elle manque de réserve dans ses paroles, de modestie dans ses manières, de prudence dans ses amitiés... tout ceci, vous le savez aussi bien que moi, et vous savez combien le monde la juge cruellement. Votre cher mari vous défend cette liaison; il la trouve dangereuse sinon pour le fond de votre conduite, au moins pour les apparences, et les autres nous jugent sur l'apparence, ils s'inquiètent fort peu du fond. Vous croyez, dites-vous, que madame Armande est calomniée ; vous voudriez la défendre et la consoler ; ma chère enfant, vous êtes trop jeune pour devenir la duègne et le mentor d'une femme, depuis longtemps émancipée, et trop émancipée. Vous ne lui feriez pas de bien, elle pourrait vous faire beaucoup de mal. Je vous en conjure à votre tour, chère Marguerite, obéissez à votre mari : ne rompez pas bruyamment : cela ne vaut jamais rien, mais refusez doucement et poliment les invitations de madame Armande, dîners, petites *sauteries*, comédies de société, voyages en tête-à-tête au bord de la mer, location à frais communs d'un chalet sur quelque plage, éludez et refusez; elle comprendra, la pauvre femme, et ne vous poursuivra pas longtemps.

Vous vous réjouirez un jour d'avoir suivi le bon conseil de votre mari; à mesure qu'on avance dans la vie, la réputation, sur laquelle on ne peut rien ou presque rien, nous devient plus précieuse; elle est le trésor d'un âge avancé, elle est la juste récompense de la vie. Ne jouez pas avec elle ! et souvenez-vous que saint Augustin disait : « Celui-là est cruel qui, satisfait du témoignage de sa conscience, néglige sa réputation. »

M. B.

COMMENT ON DEVIENT VIEILLES FILLES

(SUITE ET FIN)

Les trois amies entrèrent dans la chambre de Mademoiselle Martin, la saluant à peine, et promenant un regard investigateur sur cette espèce de musée des antiques, où elles se trouvaient. Il y eut alors des chuchotements, des sourires, on se poussa le coude, comme font les petites pensionnaires mal élevées, et Mademoiselle Martin, malgré sa bienveillance native et son peu de perspicacité, ne put s'empêcher de trouver fort peu polies les amies de Marthe.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de l'appartement, ce qui ne demanda pas plus de dix minutes, on s'installa dans la chambre de Madame Algan, absente pour quelques heures, et l'on se mit à bavarder ; c'était encore ce qu'on savait le mieux faire. La conversation sauta d'un sujet à l'autre, sans aucune suite, jusqu'à ce que Clotilde, avec son étourderie ordinaire, en vint à demander carrément comment et pourquoi Madame Algan avait eu la singulière idée de s'associer avec une vieille demoiselle, qui devait être si ennuyeuse.

Marthe savait bien le pourquoi, mais elle se serait bien gardée de le dire, car son défaut, à elle, défaut capital, c'était un insupportable orgueil, qui lui inspirait sans cesse de se faire



passer pour avoir de la fortune, tandis que sa malheureuse mère souffrait les tourments secrets d'une pauvreté qui, dans sa position sociale, était réelle, quoique habilement déguisée.

« Je ne sais pas trop, répondit Marthe, d'un air indifférent, pourquoi maman est venue demeurer ici avec Mademoiselle Martin ; c'est apparemment parce que cette bonne vieille demoiselle s'ennuyait toute seule.

— Elle doit être cousue de manies ?

— Je ne les ai pas encore comptées, faute de temps, ma chère ; mais j'en ai déjà entrevu quelques unes.

— Je vais te dire les autres; écoute bien, Marthe. Une vieille fille a toujours un chat, au profit duquel on la voit dépenser toute l'affection et tout le dévouement qu'elle aurait mis au service d'une famille.

— C'est vrai, elle a un chat.

— Je le savais bien ! Une vieille fille boit tous les jours, à heures fixes, soit du café, soit du thé, soit une infusion quelconque.

— Oui, oui, c'est du café qu'elle prend, du café noir.

— J'en étais sûre ; et le ciel croulerait qu'elle le prendrait encore. Elle doit préférer les modes vieillies, les couleurs que personne ne porte, les grands manchons quand on n'en voit que des petits, les volants, les dentelles, les ornements de tout genre, quand on s'habille simplement ; et la simplicité quand on se décide à se parer de nœuds, de galons et de fleurs ?

— C'est tout à fait cela !

— Sans doute. Les vieilles filles ne font rien comme tout le monde, j'aimerais mieux être toute seule dans un bois, avec des loups, que d'habiter avec une vieille fille !

— Même avec des loups ? objecta Clotilde ; mais excitée par l'entrain de la moqueuse Marguerite, elle ajouta :

— Une vieille fille doit passer une partie de sa journée à ranger ses affaires, et l'autre à éviter de les déranger.

— Justement ! Mademoiselle Martin met chaque chose à sa place, et croit que tout est perdu si je lui dérange un fauteuil, une petite table, un tabouret.

— Elle doit économiser jusqu'à un petit bout de bougie ? N'est-ce pas ?

— Certainement ! jusqu'à une allumette.

— Que c'est amusant ! Non, rien n'est drôle, rien n'est ridicule comme une vieille fille !.... Pourvu que nous n'allions pas rester vieilles filles !...

— Par exemple ! s'écrièrent ensemble Marthe et Marguerite, jamais ! C'est impossible ! »

Elles se mirent à rire aux éclats, comme de petites folles, et la bonne Mademoiselle Martin se disait ingénument au bruit de ces rires :

« Allons ! Elles s'amusent ! Tant mieux, c'est de leur âge. »

Elle eut même la gracieuse pensée de leur offrir un goûter : du chocolat qui lui venait directement de Bayonne, et du pain d'épice de Reims.

L'apparition de la bonne Mademoiselle Martin n'eut d'autre effet que de donner lieu à de nouvelles remarques par lesquelles ces trois têtes sans cervelle s'excitèrent à de nouveaux rires.

Quand elle fut retournée dans sa chambre, la conversation retomba sur la cohabitation.

« Pourquoi ta mère a-t-elle donc choisi un appartement si étroit ?

— Je n'en sais rien, Marguerite ; c'est Mademoiselle Martin qui l'a cherché et trouvé. Maman ne fait que ce que veut sa vieille amie ; ce n'est pas ma faute.

— Non, mais ce doit être bien ennuyeux ! Pourquoi donc n'avez-vous pas une domestique à demeure ?

— Parce que Mademoiselle Martin trouve qu'une femme de ménage nous suffit. Maman se laisse tout-à-fait mener.

— Il en résulte que tu vis très petitement, toi qui es destinée, d'après ce que tu nous as dit à la pension, à avoir cent mille livres de rente.

— Au moins ! Je dis cent mille en comptant au plus bas. L'héritage auquel nous avons droit est énorme.

— C'est l'héritage de parents éloignés ?

— Oui, des cousins de ma mère, qui demeurent à quelques lieues de Paris, dans un vieux et magnifique château, entouré de fermes, de bois, d'étangs, de champs, de prairies ! que sais-je ?

— Comment, tu as des parents si riches ? Je t'en fais mon compliment. »

Marguerite et Clotilde étaient en train de concevoir pour leur compagne cette espèce de considération mi respectueuse, mi-jalouse qui souvent s'attache à la prévision d'une grande fortune. La porte de l'appartement s'ouvrit du dehors, c'était Madame Algan qui rentrait. Elle dit bonjour fort gracieusement aux amies de sa fille, les engagea à jouer comme bon leur semblerait, pourvu qu'elles ne fissent pas trop de bruit, et entra dans la chambre de son amie pour causer avec elle, et verser dans son sein ses préoccupations maternelles, qui certes n'étaient pas celles d'une mère à la veille de posséder au moins cent mille livres de rente, plus un superbe château.

II

LES CHATELAINS

Une seule bougie, surmontée d'un abat-jour vert, éclaire un grand salon à quatre fenêtres. Un meuble en beau velours d'Utrecht se cache, depuis longues années, sous de misérables housses

usées, et déchirées. Tout est contraste dans cette superbe demeure, accusant à la fois richesse et pauvreté. Sous les magnifiques ombrages du parc, on trouve à peine un fragment de siége, pourri de vétusté. Aux détours de ces belles pelouses, pas une corbeille de fleurs, pas une rose! Ce n'est ni la splendeur, ni la misère ; c'est le désert au sein de l'abondance, c'est la pauvreté volontaire, sans mérite et sans charité ; en un mot c'est l'*avarice*.

Si l'on traverse ces grands potagers, on n'y voit que d'inutiles herbages ; peu de légumes ; seulement ceux que Gertrude cultive en se donnant bien de la peine, car Gertrude est le pivot sur lequel tourne cette piteuse installation. C'est elle qui soigne ses vieux maîtres, et supporte les conséquences de leur sordide économie, dégénérée en manie sous les glaces de l'âge. C'est Gertrude qui prend soin du ménage, et fait la cuisine, bien peu de cuisine, il est vrai, car Monsieur et Madame mangent fort peu de chose, et Gertrude mange les restes. Entre ces murs antiques, gardant, malgré la décadence morale des possesseurs, le cachet des vieux manoirs, on souffre de tout : du froid, de la chaleur, de l'isolement, du mépris, et surtout de la peur ; car la perpétuelle crainte de ces riches vieillards est de se voir quelque nuit la proie des brigands. Tous les soirs, ils se retranchent comme dans une citadelle, après avoir fermé vingt portes à double et triple tour. Gertrude seule a su se garder de cette mortelle épouvante. Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle ne possède au monde que de quoi remplir une malle, et quelques centaines de francs épargnés sur ses maigres gages, dont elle a même longtemps envoyé la moitié à son père? Peut-être encore parce que, chaque soir, après les fatigues de la journée, elle s'endort la conscience en paix, ayant voulu bien faire, et s'en remettant à Dieu du soin de son âme.

Ce soir, Monsieur et Madame Kelly sont comme à l'ordinaire en tête-à-tête après le diner, n'ayant rien à se dire de nouveau, et dormant pour abréger le temps. Cependant, un léger bruit dans le vestibule suffit à les réveiller, car probablement ils rêvaient de voleurs.

« Qu'y a-t-il ?

— Quelqu'un se dirige vers le salon.

— Une visite ? pas possible !

C'était vrai. Les dormeurs se levèrent ensemble, pour recevoir une demoiselle âgée qui, tous les ans, venait passer trois ou quatre mois de la belle saison dans une maisonnette fort simple, entourée de ce qu'on appelle un jardin de curé. Cette maisonnette représentait un petit capital de treize ou quatorze mille francs, pas davantage; néanmoins, on y pouvait vivre à l'aise pendant les chaleurs et l'automne, c'est ce que faisait Mademoiselle Martin, et de plus, elle cultivait des fleurs, elle allait voir les pauvres, elle travaillait pour l'Eglise du village, dont, hélas ! les châtelains ne s'occupaient jamais.

Monsieur et Madame Kelly ne sortaient de leur torpeur économique qu'en voyant Mademoiselle Martin. Tout en elle leur plaisait. Elle ne leur portait point ombrage par sa toilette, ni par son grand air; elle ne leur donnait point de leçons indirectes sur les bienfaits qu'ils auraient dû répandre autour d'eux, et qu'ils ne répandaient pas ; enfin, elle les égayait par son esprit aimable, et leur témoignait en toute occasion une véritable bienveillance.

« Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir; veuillez donc vous asseoir dans ce fauteuil. »

En émettant ce vœu, Monsieur Kelly avait soin de présenter le fauteuil sur lequel il s'était endormi, car il n'était sûr que de celui-là et d'un autre, occupé par sa femme. Quant aux sièges, dont les vieilles housses cachaient le velours, on ne s'en servait jamais.

Mademoiselle Martin salua avec l'aisance d'une personne qui ne se sent pas déplacée parce qu'elle est chez des gens riches, quoiqu'elle soit elle-même dans la plus modeste position de fortune.

« Mademoiselle, dit Madame Kelly, assez gracieusement, nous étions tout étonnés de ne pas vous voir apparaître cette année dans nos campagnes, et nous vous regrettions.

— Vous êtes mille fois bonne, chère Madame, de m'avoir regrettée.

— Comment pourrait-il en être autrement ? Vous êtes la seule personne qui veniez nous voir. Nous ne connaissons plus âme qui vive, e si notre fidèle Gertrude ne nous disait parfois quelques nouvelles des alentours, nous pourrions nous croire dans une île déserte. »

On causa sur ce ton pendant quelques minutes; puis Mademoiselle Martin, amenant avec intention la conversation sur elle-même, dit avec abandon :

« Moi aussi, j'étais toute triste de ne pas revoir mes bons voisins et ma maisonnette, où je trouve à bon marché, tant de petites jouissances ; mais il faut vous dire, puisque vous avez la bonté de prendre intérêt à ce qui me concerne, que j'ai changé mon genre de vie; c'est un peu tard, peut-être, mais je ne m'en repens pas.

— Auriez-vous renoncé à vivre seule, comme vous en aviez une si longue habitude?

— Oui, tout à fait renoncé. J'ai demandé à une intime amie, Madame Algan, de venir habiter avec moi; nous avons pris à Paris, dans un quartier fort sain, un appartement à notre convenance et nous y vivons à nous trois ; car j'oubliais de vous dire que mon amie a une fille de douze ans nommée Marthe, fort avancée pour son âge, qui travaille toute la journée chez une maîtresse de pension, et revient à six heures à la maison pour dîner.

— C'est une chose grave qu'une association, objecta Monsieur Kelly ; permettez-moi de vous demander, Mademoiselle, si vous y avez suffisamment songé ?

— Oh oui ! ce n'est pas une surprise. Depuis longtemps je désirais cette réunion.

— L'isolement vous pesait, sans doute ? Je le comprends ! Vous n'étiez pourtant pas isolée comme nous, soupira tristement la sombre châtelaine, en rajustant sa vieille mantille qu'elle avait jetée par respect humain sur ses épaules, pour cacher les désastres de son vieux corsage.

— Allons, chère Madame Kelly, ne vous plaignez pas d'être isolée ; il ne tiendrait qu'à vous d'être entourée, puisque vous avez, sinon de votre côté, du moins du côté de votre mari, des parents honorables.

— Des héritières ? Non, non, il est inutile de revenir là-dessus, répondit le châtelain avec un peu d'aigreur. Ma femme, pas plus que moi, ne désire avoir aucun rapport avec la famille de mon cousin Kelly ; nous avons eu maille à partir ensemble, et j'ai juré que jamais, jamais, je ne nouerai aucune relation avec qui que ce soit de sa descendance.

— Ce monsieur avait une fille ; je crois vous l'avoir entendu dire ?

— Une fille, c'est possible. Je ne la connais, ni ne veux la connaître. Quant à mon héritage, je jure bien qu'elle ne l'aura pas ! J'aimerais mieux le morceler, le laisser à n'importe qui !... Mais nous n'en sommes pas là, heureusement !

— Non, nous n'en sommes pas là, répéta la vieille Madame Kelly, comme une ruine qui renvoie l'écho d'une autre ruine.

A la faible lueur de la bougie, Mademoiselle Martin constatait cependant les ravages d'une année de plus sur ces visages livides. Monsieur Kelly, particulièrement affaissé, semblait n'avoir plus que peu de temps à vivre ; mais son âme éprise de la terre, bien que se privant de toute jouissance, ne voulait pas entendre parler du compte qu'il faudrait rendre à Dieu de son administration.

Abandonnant à dessein un sujet de conversation si peu sympathique aux riches habitants du château, Mademoiselle Martin parla de son amie.

« C'est une femme intéressante au plus haut point par ses malheurs. Elle est veuve depuis neuf ans, et elle n'a élevé sa fille jusqu'ici que par un dévouement sans pareil ; elle s'affaiblit tous les jours, et il est fort à craindre qu'elle ne laisse bientôt la pauvre Marthe orpheline.

— Voilà ce qu'on gagne à se marier sans fortune, dit sèchement Monsieur Kelly.

— Ah ! c'est bien vrai ! ajouta la vieille dame On fait une folie, et les enfants la paient. »

Ce fut toute la compassion jetée sur Madame Algan, dont on était loin de soupçonner l'origine, car elle était la fille unique de ce cousin Kelly avec qui on s'était brouillé.

Mademoiselle Martin reprit :

« En vertu de notre association, fruit d'une ancienne et profonde amitié, nous avons résolu, Madame Algan et moi, de ne plus nous séparer. Pour cette raison, j'ai attendu l'époque des vacances de Marthe, ne voulant pas jouir toute seule de la tranquillité de ma maisonnette et de la beauté de mes fleurs, car cette année mon vieux jardinier s'est surpassé, et je suis ravie de mes roses, de mes hortensias, de mes œillets !

— Ce vieux jardinier est assez commode en effet ; vous le retrouvez tous les ans, et sa femme vous est utile pendant votre court séjour à la campagne.

— Elle suffit aux besoins fort restreints de mon ménage, et ces braves gens demeurant à ma porte, je ne me suis jamais sentie isolée. Mais maintenant, je suis en famille, et la vie n'en est que plus douce. Madame Algan a la bonté de se trouver bien dans ma petite retraite et les vacances de l'enfant se passeront plus sainement à la campagne que dans un étroit appartement de Paris. Si vous voulez me le permettre, Madame, j'aurai l'honneur de vous présenter mon amie et sa fille. »

Les vieux châtelains se regardèrent d'un air de connivence et Madame Kelly répondit :

« A vous vrai dire, chère Mademoiselle, autant nous sommes heureux de vous revoir chaque année, autant nous redoutons les nouvelles connaissances.

— Cela suffit, je n'insiste pas.

La bonne Mademoiselle Martin passa de ce sujet à un autre, avec une parfaite indifférence, si l'on en jugeait par le calme de sa physionomie; mais en réalité, son affection de sœur pour Madame Algan venait de recevoir un coup qui détruisait en un instant un projet longtemps rêvé. Elle n'avait eu qu'une pensée en attirant à Bois-Fleuri son amie malade et sérieusement menacée, c'était de la mettre en rapport avec des parents éloignés, dont elle était la seule héritière, de la faire valoir auprès d'eux ; de les forcer pour ainsi dire à l'estimer, et même à l'admirer, et enfin de les décider à ne pas la frustrer de l'héritage. Il fallait renoncer à ce moyen si délicatement cherché ; la sauvagerie méfiante des vieillards rendait toute tentative impossible. Madame Algan demeurerait donc absolument étrangère, car n'ayant jamais voulu, depuis plus de trente ans, entendre parler de ses cousins, Monsieur Kelly ne savait ni le mariage, ni par conséquent le nom de celle qu'il repoussait par un double instinct d'aigreur et d'avarice.

Vint l'heure de se retirer. La vieille demoiselle s'en alla toute triste; et en passant, elle salua amicalement Gertrude. Cette brave paysanne, déjà courbée par l'âge, et bien plus par la fatigue, c'était le seul cœur qui veillât dans cette vaste demeure. La chaleur de ses sentiments faisait une vive mais silencieuse opposition

à la froideur systématique de ses maîtres. Elle ne disait rien, car on la tenait à distance; cependant elle observait tout, et sa finesse naturelle lui donnait l'intelligence de ce qui se passait au-dessus de sa sphère. Une sorte de compassion s'était formée en elle, à la vue du profond abandon où vivaient les châtelains; elle les servait avec un dévouement que ne rebutaient point les petitesses dont elle était souvent victime, et elle aimait Mademoiselle Martin par reconnaissance, parce qu'elle ne s'était jamais détournée du vieux donjon maudit, se contentant de plaindre les propriétaires, qui s'étaient eux-mêmes privés du plus grand bonheur des riches, celui de faire du bien.

Gertrude savait qu'en toute occasion la malveillance des paysans pour le château se traduisait par l'insulte ou la moquerie; elle comprenait qu'il en fût ainsi puisque, en présence des passions populaires, les ouvriers n'y trouvaient pas de travail, et les pauvres pas de pain; mais elle savait gré à la vieille demoiselle de sa bonté et de l'oubli qu'elle paraissait faire de ce qui irritait la population.

Gertrude, sa chandelle en main, accompagna la visiteuse jusqu'à la grille de la cour d'honneur, dans laquelle, au lieu de fin gazon, poussaient des pommes de terre.

« Eh bien, ma bonne demoiselle, vous voila donc revenue avec nous? Comment avez-vous trouvé nos maîtres? Bien affaiblis, n'est-ce-pas? Et puis bien tristes? Toujours en face l'un de l'autre! Sans parents, sans amis! Seuls dans ce grand château, où l'on pourrait loger quarante personnes! Se laissant manquer de tout! Ah! Mademoiselle, comment donc faire?

— Faites de votre mieux, ma bonne Gertrude, et le Bon Dieu fera le reste! ».

On arriva ainsi jusqu'à la grille, que Gertrude ferma au moyen d'un énorme cadenas, et pendant que mademoiselle Martin traversait un champ en friches pour regagner sa maisonnette, la vieille servante rentrait au sombre manoir, où, dans un silence de mort, s'achevaient deux existences inutiles. Les persiennes de la façade ne s'ouvraient jamais; on eût cru ce grand bâtiment des vieux âges condamné à l'oubli, ou à cette lente destruction qu'amène fatalement l'inaction de l'homme. Auprès de la cuisine se trouvait l'office destinée aux gens, mais adoptée comme résidence habituelle par les maîtres, à l'exception de la soirée, où l'on se tenait, comme nous l'avons vu, dans le salon. Quelques paires de sabots, deux vieux parapluies, d'affreux chapeaux de paille, à l'usage du jardin, un manteau datant de vingt et quelques années, une pelisse couleur puce, usée et rapiécée, c'était l'attirail pompeux des châtelains, qui vivaient, dans un coin retiré de leur propriété, comme vivent deux pauvres dans leur misérable chaumière.

Ayant pris chacun à la main un bougeoir de cuisine, ils montèrent un étage et gagnèrent leurs chambres, hautes et larges, mais dénuées de tout confortable et de toute élégance. Gertrude allait veiller encore, car elle avait tant d'ouvrage et elle travaillait si lentement, grâce à son âge avancé et à ses rhumatismes, qu'il lui fallait souvent terminer sa tâche dans les premières heures de la nuit, au lieu d'aller se reposer dans le grand cabinet, nu et laid, qui lui servait de chambre.

Arrivée chez elle, mademoiselle Martin rendit compte à son amie, en présence de Marthe, du peu de succès de sa démarche. Elle s'était trompée; il fallait s'y prendre autrement, elle essaierait tous les moyens les uns après les autres. Madame Algan était bien touchée de cette sollicitude et de cette volonté bonne et persévérante; mais elle n'avait jamais bien auguré de l'affaire, et pensait tristement que, en quittant ce monde, elle laisserait sa fille sans appui et sans fortune, ne pouvant même pas terminer une éducation qui devait être un jour sa seule ressource.

Quant à l'orgueilleuse Marthe, dont la taille élevée et la beauté altière attiraient déjà les regards, bien qu'elle ne fût qu'une enfant de treize ans, elle avait beau entendre sa mère soupirer, elle ne s'en croyait pas moins l'héritière des Kelly. Comment cela se ferait-il? Peu lui importait. Elle s'était levée pour se pencher à la fenêtre et regarder ces masses d'un vert noirâtre, que le clair de lune détachait sur le ciel, et dont elle se disait avec une vanité générale : — C'est mon parc!

Elle écoutait le bruit grave de la chute d'eau, agreste beauté que la nature avait gardée en dépit des avares, et elle se disait encore: « C'est à moi! Puis son imagination, développée par l'étude et par la lecture, lui permettait de peupler ces belles solitudes et d'y faire entrer, comme éléments de ses plaisirs, une foule élégante, le bruit, les sons joyeux des cors de chasse, tout l'appareil de la richesse qui ne s'appuie que sur le luxe, la jouissance et l'orgueil. Alors, elle arrivait à se dire : « Je serai châtelaine! je vivrai dans ce vieux manoir qui dort, mais que je réveillerai! Je serai grande dame! Je ferai toutes mes volontés! Si les cousins sont avares, tant mieux! Ils ont peur de dépenser de l'argent! Eh bien, j'en aurai davantage!

III

L'HÉRITIÈRE DU VIEUX MANOIR.

Marthe venait d'atteindre l'âge de seize ans; elle était une des plus jolies élèves de sa pension, et ses vêtements de deuil donnaient à son teint de blonde et à sa riche chevelure une beauté de plus.



De qui donc porte-t-elle le deuil ? Hélas ! de sa pauvre mère que Dieu a rappelée à lui, tout à coup, par pitié sans doute, afin qu'elle ne connût par l'amertume des adieux d'une mère à son enfant. Cette mort a été une affreuse surprise, et mademoiselle Martin s'est efforcée de faire pour la fille de son amie tout ce que peut suggérer l'amitié.

Madame Dorat, fière des progrès de son élève, et d'ailleurs bonne et compatissante, a consenti à recevoir Marthe au nombre des internes, en modifiant le prix de la pension. Mais la bonne mademoiselle Martin croit devoir faire plus encore pour la fille de madame Algan ; elle se gênera ; elle diminuera son petit train de vie, si modeste pourtant ; elle louera sa chère maison des champs, et, avec ces ressources réunies, elle pourvoira aux frais d'une éducation brillante ; car dans ses projets, Marthe est toujours l'héritière des Kelly ; elle poursuivra ses plans, elle arrivera à la réussite. Si malheureusement elle échouait, mademoiselle Algan, instruite et possédant des talents distingués, pourrait se suffire à elle-même. Telle était la pensée de la respectable vieille fille, pensée bien chère et bien pure d'égoïsme, car la jolie enfant ne lui témoignait aucune reconnaissance, et recevait comme lui étant dus tous ces sacrifices.

Nous la retrouvons dans le grand jardin du pensionnat, le jour même de la distribution des prix ; elle a été quatre fois couronnée, en a conçu un détestable orgueil, s'attribuant à elle-même tout le succès ; ne faisant point la part d'une nature privilégiée, douée d'une mémoire puissante, d'une conception facile. Elle étudie en jouant, et se trouve néanmoins à la tête de sa classe. Le succès est pour elle la conséquence du moindre travail, et pourtant, la voilà bouffie de vanité, et toisant ses compagnes du haut de sa grandeur. Pauvre fille! Si l'on avait pu voir le fond, si l'on avait pénétré dans ce sanctuaire fermé où se tient cachée la pensée qui fait tout l'homme, combien on aurait été tenté de mépriser cette jolie tête couronnée de roses, et dont l'intelligence, se tenant à la surface des choses de la vie, n'avait jamais touché l'intime, n'avait jamais, pour ainsi dire, fraternisé avec le cœur. En ce moment, elle cause avec Clotilde et Marguerite, qui sont toujours ses compagnes préférées.

— Quel bonheur! Voilà les vacances! Nous allons donc, pour deux mois, dire adieu à nos bancs, à nos livres, à nos maîtresses surtout! Quel débarras ! N'est-ce pas, Clotilde ?

— Tu t'adresses bien ! Moi qui désire les vacances depuis le jour de la rentrée! Non, je ne m'habituerai jamais à cette vie sans plaisir.

— Sans plaisir ? madame Dorat nous vante pourtant bien haut les joies de nos récréations et de nos fêtes ; mais tu n'en es pas plus charmée que moi ?

— Assurément non.

— Je te comprends. Quant à moi, si ce n'était le contentement de me retrouver sans cesse avec toi, Clotilde, et avec Marguerite, je m'ennuierais à la mort chez madame Dorat. Et toi, Marguerite, tu ne dis rien, mais tu es de mon avis ?

Marguerite répondit, comme à l'ordinaire, par une série de moqueries, ne respectant ni l'autorité de madame Dorat, ni celle des sous-maîtresses, à plus forte raison. En deux minutes, tout fut ridiculisé dans ces termes légers, faciles, amusants, que les esprits moqueurs ont toujours à leur service, et Marthe trouva cela charmant. Clotilde était moins enthousiaste à l'endroit de Marguerite, car celle-ci excitait sa jalousie par ses assiduités auprès de Marthe, la future châtelaine, assiduités fort bien reçues, et payées même par une sympathie rieuse, la seule que pût donner Marthe, et qui d'ailleurs suffisait à ses deux compagnes.

La fille de madame Algan n'avait, hélas ! rien gardé de la modestie de sa mère. L'orgueil, qui faisait le fond de son caractère avait étouffé peu à peu les germes de ses qualités naturelles. La jeune fille n'éprouvait que le besoin incessant d'être adulée, et trouvant en Clotilde et en Marguerite l'approbation journalière de ses actes et de ses paroles, elle entretenait ces dispositions par des demi-mots adroits sur le brillant avenir qu'elle rêvait. Oh ! quand elle serait maîtresse du vieux manoir de Bois-Fleuri, quelles jolies fêtes elle donnerait! Et combien s'y amuseraient Clotilde et Marguerite !

Les folles pensionnaires n'entendaient rien aux choses de ce monde, et loin de se demander si vraiment leur amie serait une riche héritière, elles la croyaient sur parole, et chacune, dans son ambition juvénile, aurait désiré être seule choisie, seule aimée, afin de recevoir seule le reflet de tout ce bonheur doré qui attendait Marthe. De franche amitié, il n'était point question en tout cela. Le trio féminin ne possédait pas cette bonhomie qui se mêle souvent aux liaisons des jeunes filles, sans tenir compte de l'avenir. C'était déjà le calcul, l'intérêt, les prévisions, c'était, moins l'expérience, le monde en petit.

— Je vais donc partir pour la mer avec toi, ma chère Clotilde ; vraiment, ta maman est bien aimable ! Non-seulement, elle me procure du plaisir, mais encore elle me sauve de nombreux tête-à-tête, des plus soporifiques, avec mademoiselle Martin !

— Ah ! je conçois que tu redoutes le contact d'une vieille fille! Mais ne t'inquiète pas; c'est moi qui mène la maison ; je n'ai qu'à dire à maman : — « Je ne veux pas aller aux bains de mer sans Marthe ! » — Cela suffit. L'année prochaine, j'inventerai autre chose pour changer ; je demanderai la Suisse, je promettrai d'y reprendre des forces et de belles couleurs roses, mais à condition d'avoir Marthe avec moi, et tu verras que

nous irons en Suisse ! Papa ne fait que ce que veut maman, bien qu'il soit souvent de mauvaise humeur ; et Maman n'attend que l'expression de mes désirs pour les satisfaire. Donc, je te promets de ne jamais te laisser subir mademoiselle Martin pendant huit mortelles semaines.

Marthe se mit à rire ; Marguerite lança quelques plaisanteries, plus ou moins sottes, qui passèrent pour fines, vu le complaisant auditoire, et l'intime amie de madame Algan fut encore une fois sacrifiée par l'orgueilleuse enfant qui vivait en partie de son dévouement obscur. Elle n'ignorait aucun détail de ce dévouement de tous les jours ; mais elle se gardait d'en laisser rien soupçonner à ses compagnes, et, madame Dorat étant la discrétion personnifiée, la famille de Clotilde, pas plus que celle de Marguerite, ne se doutait de rien. On pensait que la mère, enlevée subitement avait transmis à l'orpheline les moyens de pourvoir à une brillante éducation, en attendant le superbe héritage qui ne pouvait, croyait-on, tomber sur une autre tête que sur la sienne.

Par un effet de l'attrait qu'éprouvent les esprits légers pour ce qui miroite au loin, madame Delpit, mère de Clotilde, souriait à la liaison de sa fille avec une riche héritière, dont l'humeur enjouée promettait du plaisir à ses amies. N'ayant jamais mis en doute ce qui n'avait d'autre fondement que les bavardages des trois pensionnaires, elle flattait Marthe pour satisfaire Clotilde, et l'attirait pendant les vacances, donnant pour prétexte le vif intérêt que lui inspirait mademoiselle Algan, sans mère et sans famille.

Madame Dorat ne pouvait repousser, au nom de son élève, une offre aussi aimable ; elle voyait même là une question de santé, de repos, de bien-être, car la jeune fille se serait trouvée bien à l'étroit dans le petit appartement de mademoiselle Martin pendant les vacances. Mademoiselle Martin, elle-même, ne se sentait pas le courage de s'opposer à ces invitations, elle qui n'était en mesure de procurer à sa jeune protégée aucun plaisir. Et pourtant, il n'y avait qu'elle et madame Dorat qui veillassent sur l'orpheline. La pauvre mère avait laissé en mourant quelques titres au porteur, entre les mains de son amie, et aussi les papiers de famille établissant l'identité de Marthe, si jamais elle était déclarée héritière des Kelly. La respectable vieille fille se trouvait, par circonstance, à demi-chargée de mademoiselle Algan ; mais celle-ci ne lui témoignant ni confiance, ni gratitude ; leurs rapports étaient froids et gênés. Au contraire, les relations nouées avec les Delpit devenaient de plus en plus aimables et presque nécessaires ; on s'amusait !

Laissons Clotilde et Marthe partir pour Trouville, et briller au casino ; laissons Marguerite, dans un cercle moins opulent, se moquer persévéramment de tout, critiquer ceci, cela ; imiter avec un rare bonheur les défauts naturels de chacun, faire rire les complaisants, et acquérir une réputation de moqueuse, dont un jour elle subira les conséquences ; suivons mademoiselle Martin dans ses nouvelles démarches auprès des châtelains de Bois-Fleuri, et voyons-la faire pour une autre ce que l'intérêt personnel ne lui aurait sans doute pas dicté.

Le sombre M. Kelly marchait à sa fin, et, malgré son penchant pour la vie solitaire, regrettait que sa vieille voisine eût loué sa maison de campagne. Touchée de ce regret, mademoiselle Martin venait souvent de Paris passer la journée au château, entre le déjeuner et le dîner, afin de ne causer aucun surcroît de dépense ; elle savait que c'était prendre le malheureux vieillard par son faible et elle avait résolu de lui plaire, et de resserrer les liens de bonne amitié qui s'étaient formés entre eux. Elle aidait madame Kelly à distraire l'octogénaire, à qui tout portait ombrage ; elle faisait avec lui de nombreuses parties de piquet, et lui racontait toutes les petites anecdotes qu'elle avait lues dans son journal, en passant les assassinats, bien entendu, car l'esprit affaibli du malade ne rêvait plus que brigands, incendiaires, malfaiteurs de tout genre.

Il y avait sans doute dans l'âme de l'avare une fibre résonnant encore, car le Dieu des éternelles miséricordes permit à mademoiselle Martin de toucher cette fibre et d'en tirer le seul son qui pût monter vers le ciel.

Tout en causant avec lui, elle réveilla des voix qui dormaient dans son cœur ; ces voix lui rappelèrent le précepte oublié de la charité ; il fit quelques aumônes dont s'étonnèrent ceux qu les reçurent. Peut-être allait-il faire davantage, peut-être même aurait-il fini par entendre prononcer le nom de Marthe ; mais vint ce jour où la figure de ce monde passe, où l'âme, éprise ou non des bien temporels, les abandonne. M. Kelly se réconcilia avec Dieu, tendit la main à sa femme et à la vieille amie, et s'en alla, seul et pauvre, par ce mystérieux sentier qui, pour le pécheur repentant, commence dans l'ombre et finit dans la lumière.

Il arriva alors ce qui se voit souvent. Bien qu'il n'y eût entre les Kelly qu'une affection d'habitude, le veuvage fut pour la pauvre femme un coup écrasant. Elle eut peur de sa solitude, peur de ne plus trouver réponse à sa pensée, même à propos de ces riens qui remplissent toute vie. Une sorte d'effroi nerveux s'empara en même temps de son esprit ; elle se croyait vouée aux menées ténébreuses, en proie aux mains avides des envieux, menacée de tous côtés. La fidèle Gertrude ne pouvait plus vaquer à ses nombreuses occupations ; il fallait qu'elle se tint le plus souvent tout à côté de sa maitresse, pour faire évanouir les fantômes créés par une imagination malade.

Alors madame Kelly poussa vers Paris un long cri de détresse, que l'amie de madame Algan entendit. Elle accourut au vieux manoir, fut plus que jamais indulgente, serviable, et accepta enfin, tacitement, les fonctions, purement honorifiques bien entendu, de dame de compagnie.

Gertrude ne se lassait pas d'admirer la bonté de mademoiselle Martin ; sa patience à écouter d'anciennes histoires qu'elle savait par cœur ; la grâce qu'elle mettait dans les soins intelligents donnés à la pauvre malade.

— Ah ! Mademoiselle, s'écriait naïvement la vieille servante, c'est bien à vous que le Bon Dieu aurait dû donner cent mille livres de rente ! Vous auriez su vous en servir, vous ; il n'y aurait plus eu de pauvre dans la campagne, sauf les ivrognes et les paresseux !

— Dieu sait ce qu'il fait, ma bonne Gertrude, répondait mademoiselle Martin ; s'il a voulu que je fusse pauvre dans ma condition, c'est que, apparemment, cela vaut mieux ainsi.

— Non pas, non pas, reprenait la vieille, je vous dis, moi, que le bon Dieu se trompe quelquefois ; et en voilà une preuve !... Puis elle riait, la bonne âme, car elle était, entre toutes, très dévote, et bien soumise à la volonté de Dieu. »

Tout le temps des vacances se passa pour Mademoiselle Martin au Bois-Fleuri, à deux pas de sa chère maisonnette, que des étrangers habitaient. Lorsque Marthe revint de Trouville, pour rentrer chez Madame Dorat, l'amie de sa mère eut soin de se trouver à Paris afin qu'elle y fût mieux reçue, ou plutôt afin qu'elle eût la joie d'y être attendue. L'élégante jeune fille passa un jour et une nuit chez Mademoiselle Martin, et dans la chambre qui avait été celle de sa mère. Elle eut un léger trouble, quelques larmes mouillèrent ses yeux ; mais à peine cette émotion demanda-t-elle la sympathie de la vieille amie, on passa vite à autre chose. Il ne fut question que du délicieux *far niente* de la plage, et des plaisirs du casino. Marthe semblait avoir mené toujours une vie brillante et exempte de soucis.

Les habitudes commodes se prennent vite ; la jeune pensionnaire avait laissé sur le rivage de la Manche le peu de simplicité qui lui restait ; elle rapportait, avec un goût plus vif pour le luxe, des manières affectées et ces mille nuances de l'orgueil qui se fait jour dans les poses, dans les gestes, dans les inflexions de voix. C'est alors, plus que jamais, qu'elle appréhenda d'avoir l'air d'être protégée, surveillée, conduite, par une vieille fille manquant d'élégance, et n'ayant même, en avançant en âge, aucun vestige de distinction physique. C'est alors enfin qu'elle dit tout bas à Clotilde et à la moqueuse Marguerite ce mot cruel :

« Rien ne m'ennuie comme de sortir avec Mademoiselle Martin, elle est trop mal habillée et trop laide ! »

Ce à quoi Marguerite répondit très spirituellement :

« Ma chère, elle a une si drôle de manière d'arranger ses cheveux gris qu'elle me fait l'effet d'un crapaud coiffé en bandeau.

Clotilde ricana ; c'est l'applaudissement vulgaire de toute platitude : et l'orgueilleuse Marthe eut le triste courage d'applaudir aussi.

Dès que Mademoiselle Algan fut rentrée chez Madame Dorat, sa douce et généreuse protectrice retourna au vieux manoir, non sans jeter un regard de tristesse sur l'étroit enclos où, depuis longues années, elle se reposait si bien pendant quelques mois d'été. Mais elle chassait bien vite tout retour personnel, car c'était son intime amie qu'elle voulait servir encore en se dévouant pour son ingrate enfant.

Madame Kelly la reçut comme on reçoit une personne dont on ne peut plus se passer; et Mademoiselle Martin vit clairement qu'on en était venu à cette limite extrême, où tout se tourne en personnalité, quand l'existence n'a été qu'une suite d'actes égoïstes. Madame Kelly l'avait réellement prise en amitié, mais à sa manière ; ne tenant aucun compte de ce qui pouvait convenir, ou ne pas convenir à son infatigable compagne. Il fallait être auprès d'elle tout le jour ; bien plus, il fallait coucher dans sa chambre, et calmer ses frayeurs par de douces paroles. Aucune liberté du matin au soir; mauvais sommeil, pauvre régime, telle était la situation de la dame de compagnie, et la triste châtelaine ne s'en apercevait pas.

Cependant la patience de Mademoiselle Martin était de celles, d'un genre d'ailleurs assez rare, qui ne se lassent pas. Elle endurait les ennuis, les maussaderies, les coups d'épingle, la privation de tout travail intellectuel, de toute lecture préférée, la séparation d'excellents amis qu'elle avait à Paris ; elle endurait tout cela le sourire aux lèvres, le front calme, le cœur dispos, et il ne fallait rien moins que la perspicacité de la vieille Gertrude pour voir qu'elle souffrait beaucoup.

Une nuit, vers la fin de l'automne, nuit d'orage et de tempête, Madame Kelly entendit un léger bruit dans une chambre voisine de la sienne. Son oreille, toujours tendue, était d'une finesse extrême, en dépit de l'âge. Elle appelle sa compagne qui à l'instant est debout, écoutant, et reconnaissant hélas ! qu'on scie un volet. Elle ne peut nier l'attaque, la chose est certaine ; que va-t-elle faire? Perdra-t-elle la tête, comme cela est si naturel aux femmes, et si facile à tout le monde ? Non, Mademoiselle Martin, sous les proportions délicates d'un corps usé, cache une âme virile. Pendant qu'elle réfléchit pour trouver un moyen de défense, la vieille Gertrude accourt, dans le simple costume des dormeurs épouvantés. En la voyant, sa maîtresse s'écrie :

« Ah ! si mon pauvre mari était là, il nous défendrait à coups de revolver !

— Auriez-vous un revolver, chère Madame ?

— Le sien est là, toujours chargé ; mais il me fait aussi peur que les voleurs.

— Dites-moi où il est, et ne craignez rien. »

Madame Kelly indiqua l'armoire où l'arme était cachée. La vieille fille ouvrit brusquement la fenêtre et tira. Gertrude se signa, moitié par frayeur de l'arme elle-même, moitié par scrupule, car elle pensait que c'était bien mal de s'exposer à tuer un homme.

« Tranquillisez-vous, Gertrude, j'ai tiré en l'air ; mais soyez bien persuadée que si le danger avait été menaçant, j'aurais visé juste. »

Gertrude se signa pour la seconde fois, en ouvrant de grands yeux, pendant que deux hommes s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs jambes, et repassaient le saut de loup qu'ils avaient franchi.

Cette scène n'avait duré qu'un instant, et Madame Kelly, au paroxysme de la plus forte émotion, avait perdu connaissance. En vain Gertrude lui frottait-elle les tempes avec du vinaigre ; ses yeux demeuraient fermés, et on la voyait à peine respirer. Ce fut seulement au bout d'une demi-heure que la pauvre dame revint à elle, tremblante, maheureuse, ne sachant trop ce qui s'était passé.

« Allez vous recoucher, Gertrude, dit Mademoiselle Martin, je vais calmer Madame Kelly en causant avec elle, à demi-voix. »

Elle causa en effet, et si doucement, et avec tant de bonté, que la malade se ressouvenant en même temps du danger auquel on venait de la soustraire, et de tous les soins dont elle était l'objet depuis la mort de son mari, passa son bras autour du cou de mademoiselle Martin, et lui dit avec l'effusion d'une véritable amitié :

« Je vous devais le repos ; à présent je vous dois la vie ! Ah ! puisqu'il faut tout laisser, c'est vous qui serez mon héritière ! »

Ce mot entra dans le cœur de la vieille fille, comme une réponse à une question. Sa pensée monta vers madame Algan et, embrassant la malade, elle s'efforça d'éloigner d'elle toute idée sombre qui, après un si grand trouble, eût pu être nuisible et écarter un sommeil réparateur.

La nuit s'acheva sans nouvel incident. Les trois femmes étaient trop ébranlées pour dormir tranquilles ; cependant, la pauvre madame Kelly, se sentant si bien gardée, n'eut pas de ces songes terribles qui, trop souvent, la laissaient au réveil triste et malheureuse.

Le lendemain, sans reparler de ce qui s'était fait la nuit, elle envoya Gertrude acheter une feuille de papier timbré, et écrivit ses dernières volontés. Ensuite, elle dit à la fidèle servante :

« Je n'ai jamais fait de testament, parce que j'ai toujours entendu dire que cela portait malheur ; mais je viens de m'y décider.

— Madame a bien fait, répondit simplement l'excellente fille, ceux qui disent ça font des menteries. Madame sera plus tranquille maintenant, et vivra encore bien des années.

— Dieu vous entende, Gertrude ! L'essentiel est pourtant de se préparer à sortir de ce monde. C'est ce que je veux faire, avec l'aide de mademoiselle Martin. Tout est adouci par elle, et en lui laissant tout, je ne lui rendrai pas ce qu'elle aura fait pour moi.

Gertrude, étonnée de la confiance de sa pauvre maîtresse, sur un sujet dont elle ne parlait jamais, reçut ainsi la confidence et madame Kelly ajouta :

— Je compte sur votre discrétion, Gertrude.

— Madame n'a pas besoin d'avoir peur ; je sais garder un secret. »

Mademoiselle Martin étant revenue un moment après, la malade lui dit en lui remettant le testament.

« Ceci ne regarde que vous ; gardez-le et ne m'en parlez jamais. »

Epuisée de l'effort, elle retomba sur sa couche et dit à voix basse :

« Maintenant, il faut penser aux choses d'en haut ; c'est fini de la terre, je le sens. Soyez bien mon amie jusqu'à la fin !

— Je ne vous quitterai plus, répondit mademoiselle Martin, le cœur profondément touché de ce qui venait de se faire. »

Effectivement, elle ne la quitta plus ; ce dévouement dura de longs mois, pendant lesquels mademoiselle Martin n'alla à Paris que de loin en loin, uniquement pour voir mademoiselle Algan au parloir, ou pour la faire sortir. Dans ces entrevues, la jeune fille ne s'occupait nullement de mademoiselle Martin, de sa santé, de la fatigue que pouvaient lui causer ses voyages ; non, elle cherchait à lui faire partager les impressions qu'elle ressentait : humeur, ennui, jalousie ; elle lui racontait mille petits cancans de pensionnaires fort insignifiants. Moi, moi, toujours moi ! C'était le sujet favori, unique même, de ces entretiens.

Mademoiselle Martin s'en allait, se disant :

« Un peu d'esprit, pas de cœur ! Pauvre madame Algan, qu'elle a bien fait de mourir !

— Elle reprenait le chemin de fer, et rentrait au vieux manoir où madame Kelly, de plus en plus affaissée, lui disait :

— Que vous avez été longtemps absente ! quand vous n'êtes pas là, j'ai peur ! »

Elle sut rassurer cette âme qui tremblait peut-être devant un passé inutile ; elle sut lui faire faire du bien ; il fallut lui en indiquer la manière, car elle ne s'en doutait pas. Enfin, sur cette pente insensible qu'on appelle la vieillesse, il y eut un jour une secousse légère qui amena la

chute. Madame Kelly sortit de cette demeure opulente que sa manie sordide avait rendue misérable, et alla rendre compte de ses trésors à Celui qui, par pitié pour sa créature, se détourne de la faute quand il voit le repentir.

Pendant que l'on préparait dans la pauvre église de Bois-Fleuri, les funérailles de la châtelaine, Gertrude dit avec respect à mademoiselle Martin.

« C'est à vous, Mademoiselle, que je dois obéir, car vous êtes, Madame me l'a dit, vous êtes l'héritière.

— Silence, Gertrude ! silence ! »

Mademoiselle Martin ouvrit un sac de cuir qu'elle tenait à la main ; elle en retira le testament, le jeta au feu, et dit à la fidèle servante en se retirant avec vivacité :

« Vous voyez bien qu'il n'y a pas de testament ?

— Qu'avez-vous fait, Mademoiselle ! quoi une si belle fortune va revenir à l'Etat ?

— Oui, s'il n'y avait plus une seule personne du sang des Kelly ; mais je connais une jeune fille qui est Kelly par sa mère, et c'est elle qui héritera.

— Qui est-ce qui ira dire qu'elle existe ?

— Moi.

— Qui est-ce qui le prouvera ?

— Moi.

IV

BOIS-FLEURI.

« Quel plaisir, mes chères amies, de vous faire les honneurs de chez moi ! Je savais bien que cela finirait ainsi, puisque j'étais seule héritière, et que les vieux cousins Kelly avaient l'un et l'autre trop peur de la mort pour faire un testament.

— Mais comment a-t-on pu prouver tes droits ?

— C'était facile ; une simple affaire de temps, mademoiselle Martin avait reçu de ma mère le dépôt de nos papiers de famille ; elle a du reste fait valoir ces titres avec un empressement extrême, et monsieur Dorat, qui veillait aussi à mes intérêts, lui a indiqué la marche à suivre. Tu vois, ma chère Marguerite, que je lui ai des obligations, et qu'il ne faut plus tant se moquer d'elle ?

— Comment veux-tu que je ne me moque pas d'une vieille fille ? C'est si ridicule ! J'aimerais mieux épouser un chien coiffé que de rester vieille fille !

— Moi aussi ! » s'écria Clotilde.

Marthe s'abstint de répéter le mot, car jetant un regard caressant sur son vieux manoir habilement restauré sans être rajeuni, sur ses bois, sur ses plaines, elle se sentait, bien plus encore qu'autrefois, gonflée d'orgueil, et pensait :

« Moi, pour ne pas rester vieille fille, je n'aurai qu'à choisir qui je voudrai et quand je voudrai.

Elle avait dix-huit ans. Elle en avait fini avec les études régulières, et ne s'occupait plus que de talents d'agrément. Sa position étant devenue magnifique, elle avait voulu jouir le plus tôt possible de son château et de son parc, et pour cela, s'était mise complètement sous le patronage de madame Delpit qui disait avec complaisance : j'ai deux filles, Clotilde et Marthe.

L'intimité rieuse qui avait toujours existé entre les deux élèves de madame Dorat n'exclusit pas la moqueuse Marguerite. Elle venait en troisième, et son esprit facile était à ce duo une perpétuelle distraction. Elle avait peu de fortune et point de beauté; aussi cherchait-elle adroitement à se faufiler chez les gens riches et amis du plaisir. Pour y parvenir, elle les flattait, quitte à se moquer d'eux une heure après. Marthe, trop légère pour se méfier, l'attirait au Bois-Fleuri, et obtenait de ses parents qu'elle y passât quelques semaines, sous la surveillance de madame Delpit.

C'est ainsi que nous avons vu tout à l'heure les trois jeunes filles réunies ayant gardé chacune leur caractère principal. C'était encore l'orgueilleuse Marthe, dont le cœur froid sommeillait jusqu'à devenir ingrat, car si elle ignorait le secret de l'héritage, elle savait que mademoiselle Martin s'était gênée, avait vécu étroitement pour lui faire donner une éducation plus complète. C'était encore la légère Clotilde, affamée de plaisir, comptant les heures sérieuses pour des heures perdues, menant ses trop faibles parents, les portant à gaspiller une fortune médiocre, et à escompter l'avenir. Enfin, c'était encore la moqueuse Marguerite, étrangère à tout sentiment de bonté et de charité, ne voyant toute chose que sous son aspect comique, créant du ridicule plutôt que de n'en pas trouver ; faisant sourire les étourdis, et se préparant, dans les hommes de quelque valeur, des juges sérieux et sévères.

On avait résolu de bien s'amuser, et comme les cent mille livres de rente que possédait Marthe, outre le château, permettaient les joyeux ébats, on demandait tous les jours à madame Delpit, qui dirigeait la tribu, d'inventer quelque nouvelle partie de plaisir. Rien de charmant comme cette vie facile, ressemblant à un éclat de rire prolongé. Bientôt on sentit le besoin d'avoir de nombreux convives; madame Delpit fut priée d'inviter ses connaissances. On donna de grands repas, on dansa ; Marthe était reine, et Marthe croyait que ce bonheur bruyant durerait toujours.

Et mademoiselle Martin, que devenait-elle et que faisait-on d'elle ? L'amie de madame Algan, déchargée du fardeau qu'elle s'était volontairement imposé, avait tout simplement reconquis

la jouissance de sa petite maison de campagne, située au milieu d'une verte prairie, à un quart d'heure du vieux manoir. Marthe avait cru s'acquitter complètement envers elle en lui remboursant toutes les avances qu'elle avait faites pour son éducation. La vieille demoiselle avait accepté ce remboursement, car elle avait bien juste de quoi vivre, et elle voulait donner l'hospitalité à Gertrude, vieille, maladive et grognon, que Marthe n'avait pas gardée, vu sa tournure peu élégante et son langage vulgaire.

Que faisait-on de mademoiselle Martin? A peu près rien. Marthe allait la voir en courant, et toujours parce qu'elle passait par là. Elle l'invitait à dîner quand il n'y avait personne; et, devant les élégantes visites de Paris, elle affectait en lui parlant, un sans façon, une hauteur, qui faisait de la pauvre vieille fille une personne en sous-ordre, mais qu'on voit néanmoins par circonstance de voisinage. A aucun, Marthe n'aurait dit :

« Voici la plus intime amie de ma mère. Si j'ai quelque instruction, quelques talents, c'est à elle surtout que je le dois.

Il y avait quelqu'un qui voyait, qui jugeait cette conduite indigne, fruit d'un orgueil détestable, c'était la vieille Gertrude, dont le caractère s'aigrissait sous le malaise de l'âge, et qui était sans cesse au moment d'oublier qu'il ne fallait pas trahir le secret de mademoiselle Martin. De temps en temps, la canne sur laquelle s'appuyait sa faiblesse résonnait plus fort sur les dalles, ou sur les marches de l'escalier. Elle brandissait la tête, elle marmottait quelques paroles aigres; et si mademoiselle Martin, toujours si douce, venait à lui demander :

« Que dites-vous donc, Gertrude?

Elle répondait, presque en colère :

— Je dis, je dis, je dis que c'est vous qui êtes l'héritière et non pas l'autre!

— Silence, Gertrude, vous m'avez promis le secret!

— A vous? Non, je n'ai rien promis!

Un sentiment de justice poussait la pauvre servante à blâmer toutes les allures de mademoiselle Algan, au milieu de la petite cour qu'elle s'était créée. Si elle avait senti dans la belle jeune fille une profonde reconnaissance pour les soins dont mademoiselle Martin avait entouré sa jeunesse, la paysanne se fût peut-être habituée à voir Marthe occuper, sans le savoir, la place de la véritable héritière; mais cette froideur, cette fierté si déplacée, la honte qu'elle semblait avoir d'entretenir des relations avec une demoiselle âgée, laide, mise à l'antique, et réputée relativement pauvre, tout cela faisait branler la tête de la vieille, et excitait son humeur, devenue sombre et morose.

Marthe, toujours accompagnée de la famille Delpit, voulut aller aux eaux pour s'amuser. Là, elle rencontra un étranger, fort élégant, que sa beauté charma, que sa fortune éblouit. Il la demanda, et comme son orgueil la rendait trop coquette pour abréger le temps où elle pouvait jouer un rôle de reine, elle lui fit attendre une réponse qu'elle se plut à ajourner indéfiniment. Peu pressée de se vouer à de graves devoirs, très fière d'enchaîner à son char le bel Espagnol, Marthe pensait qu'il ne se lasserait jamais, et que jamais non plus il ne chercherait à voir de plus près l'idole, c'est-à-dire à étudier son passé, son caractère, ses habitudes. Le contraire arriva. Le jeune Castillan finit par retrouver cette dose de bon sens qui permet à un homme de se dire :

— La tête ne me tourne plus; profitons-en pour analyser le moral de cette vision qui m'a frappé. Voyons quelles sont mes chances de bonheur?

Il n'en était encore que là, bien que l'orgueilleuse Marthe l'eût désigné comme un soupirant, trop heureux de soupirer! Chacun se demandait à quand le mariage? Le triomphe de la châtelaine était complet! L'étranger, riche, très riche, de noble race, adoptait pour seconde patrie la France; dans la France, Paris et Bois fleuri.

Cependant, le soupirant qui, à force d'attendre, était rendu au sang-froid, avait eu la pensée de finir par où il faudrait toujours commencer. Pendant que la belle étoile brillait aux horizons lointains, lui, revenu sans bruit à Paris, s'acheminait vers l'établissement de madame Dorat, et lui demandait quelques renseignements sur une de ses plus remarquables élèves. Madame Dorat fut polie, discrète, prudente; mais tout en se montrant fort bienveillante à l'égard de mademoiselle Algan, elle eut grand soin de se tenir dans des généralités bonnes pour la cantonnade, et non pour celui qui se voit près de former un lien indissoluble. Ces louanges banales, ces appréciations vagues, éveillèrent l'attention de l'étranger; il fut pris de cette peur salutaire, par suite de laquelle un homme se promet de savoir ce qu'il lui importe tant de connaître.

Madame Dorat, bien loin de cacher l'admirable mission de mademoiselle Martin près de l'orpheline, alors si peu fortunée, en parla avec les plus vifs éloges, ne tarissant pas sur le dévouement de la vieille demoiselle et sur la reconnaissance qui lui était due. Elle ajouta qu'aux approches de l'hiver, mademoiselle Martin était revenue à Paris, laissant dans sa maisonnette de Bois-Fleuri une vieille servante chargée de la montrer aux acquéreurs, car elle était à vendre.

L'Espagnol fut on ne peut pas plus surpris. Aux eaux, et dans cette tournée fiévreuse qu'il avait faite, guidé par l'étoile, il n'avait pas une seule fois entendu nommer mademoiselle Martin. Etait-ce impardonnable oubli? Etait-ce ingratitude? Dans le premier cas, le jeune gentilhomme eût craint la légèreté qui va jusqu'à nuire au cœur; dans le second, il n'eût jamai

voulu entendre ce *oui* qu'on lui avait fait espérer si longtemps.

C'était un caractère bien décidé. La vérité ne se faisait pas jour; il résolut de la mettre en lumière à tout prix.

On l'avait naguère attiré au Bois-Fleuri, avec d'autres invités; il avait fait connaissance avec le vieux manoir, ses ombrages et ses gracieux alentours; mais on ne lui avait pas dit, en lui montrant la maison blanche au milieu d'une prairie :

« C'est là que l'amie de ma mère achève en paix son utile existence; elle a tout fait pour moi! »

Non, Marthe et ses deux amies avaient laissé dire à l'Espagnol que cette petite construction, sans cachet, gênait la vue, qu'il serait à souhaiter qu'on pût l'abattre. La voix de l'orpheline ne s'était pas élevée pour protester: au contraire, elle avait dit que c'était la demeure d'une pauvre vieille fille, qui trouvait charmante cette affreuse bicoque. Marguerite avait fait alors de cette vieille fille une peinture si comique, si amusante, imitant sa démarche, ses gestes et sa manière de dire, avec une si rare finesse, que Clotilde avait applaudi et que la jeune châtelaine avait ri aux éclats.

Serait-ce la demeure de mademoiselle Martin! se demanda l'Espagnol. Cette vieille demoiselle, sacrifiée à la légèreté, à la moquerie, le serait-elle aussi à l'orgueil qui engendre l'ingratitude? Je le saurai.

Il se drapa dans un grand manteau, après avoir coupé sa longue barbe, ce qui le rendait méconnaissable, et prenant en hâte le chemin de fer, il entra dans son rôle d'acquéreur et parut devant Gertrude.

La bonne femme était à cent lieues de supposer qu'elle fût en présence de l'imprudent dont la voix publique disait: « Il sera seigneur de Blois-Fleuri. » D'ailleurs, elle n'avait plus qu'une idée, une seule! Mademoiselle Martin vendait sa maisonnette, et la vendait, tant elle avait à souffrir de froideurs et d'humiliations de la part de la châtelaine.

Gertrude, outre la querelle de sa bonne maîtresse, qu'elle épousait, bien entendu, avait encore à tenir compte de ses propres regrets, car elle avait toujours vécu dans ce pays; Bois-Fleuri, c'était sa France, à elle; et bien qu'elle eût passé de tristes années au château, ses yeux presque éteints cherchaient encore au loin ces sombres masses de feuillage, où le soleil osait à peine entrer. Dans sa douleur impatiente elle se laissait aller, surtout en l'absence de mademoiselle Martin, à dire facilement tout ce qu'elle avait sur le cœur.

L'acquéreur prétendu saisit en un moment toutes ces nuances, et dressa ses batteries de manière à faire, selon les règles, le siège de la bonne femme. Il se montra lui-même causant, parla du pays, des habitants, vanta le site, et gagna les bonnes grâces de la vieille servante, qui devint peu à peu très communicative. C'était ce qu'il voulait. Il amena la conversation sur le château, dont les tourelles se dessinaient avec majesté sur l'azur du ciel. Gertrude ne put s'empêcher de dire :

« La châtelaine se marie.

— Ah! qui épouse-t-elle?

— Un Espagnol, à ce qu'on dit. »

Une fois lancée, la langue de Gertrude ne s'arrêta plus. Elle ne s'apercevait pas que l'acquéreur l'écoutait avec un intérêt fort particulier, l'excitant à parler par d'adroites questions, et recevant ses amères confidences avec une physionomie impassible. Elle en dit bien long, la bonne femme, ne pouvant s'empêcher d'ajouter à chaque plainte nouvelle :

« Ah! si l'on savait ce que je sais! mais non, mademoiselle Martin m'en voudrait si je le disais; c'est son secret. »

L'Espagnol visita la maison du haut en bas eut soin d'y trouver ceci et cela qui ne lui convenaient point, et s'en alla; mais non pas comme il était venu, car un changement complet s'était fait en lui. L'enthousiasme tombé, il raisonnait; et raisonnant, il se disait:

« Dieu me garde d'épouser une orgueilleuse, une ingrate! »

A quelque temps de là, on répétait de tous côtés que le mariage de mademoiselle Algan était rompu; et comme les cancans de village vont toujours s'exagérant, on avait soin de dire que les cadeaux avaient été rendus juste au moment où l'on allait publier les bans. Vainement madame Delpit assurait-elle que les choses n'en étaient point là; vainement Marthe affirmait-elle à ses amies qu'elle n'avait jamais consenti à la demande, que ce n'avait été qu'un projet en l'air, auquel on lui avait conseillé de ne pas donner de suite. Le monde des campagnes n'est pas plus indulgent que celui des villes, et formule ses appréciations d'une façon plus nette; c'est pourquoi les gens du Bois-Fleuri disaient tout bonnement :

« Mademoiselle allait se marier; mais il paraît qu'au dernier moment, le monsieur n'a plus voulu d'elle. »

L'humiliation fut écrasante! Plus on avait fait briller l'étranger, dont la recherche flattait l'amour-propre, plus sa retraite était remarquée. De son côté, il se défendait en disant qu'il ne se sentait pas le moins du monde engagé, puisqu'on ne lui avait jamais fait l'honneur d'une réponse positive.

Comme on le pense, Marthe ne tenait à cette alliance que par les côtés qui pouvaient rehausser encore sa position. Elle eut de petites fureurs contre le Castillan, et, tout en disant de lui tout ce que facilement invente un esprit féminin irrité, elle ne tarda pas à rêver d'autres conquêtes.

Cependant, la Providence, qui avait accordé à Marthe tant d'avantages et de jouissances, avait, du même doigt, élevé la digue destinée à borner et à circonscrire les désirs de son âme orgueilleuse. Cette digue, c'était la vieille Gertrude. L'affaiblissement de sa tête lui faisait dire et faire des choses dont elle n'avait plus conscience. On appelait *enfance* l'état où elle tombait; mais cette enfance était empreinte d'un peu de fiel, et ce fiel s'était formé de son juste mépris pour l'injustice. On la trouvait bien sévère quand elle blâmait la jeune et fière châtelaine, quand elle disait de son mariage manqué.

« C'est bien fait! le bon Dieu l'a punie!

— Et pourtant, elle était excusable, et il lui eût fallu la plénitude de ses facultés pour comprendre et imiter la résignation généreuse de mademoiselle Martin. »

Il s'était enfin présenté un véritable acquéreur; la maison blanche était vendue. Le jardinier et sa femme s'occupaient du déménagement, car mademoiselle Martin, le cœur triste, paraissait le moins possible au Bois-Fleuri. Gertrude, obligée d'aller vivre à Paris, puisque sa chère maîtresse s'y fixait, hiver comme été, ne décolérait plus et l'on riait de l'espèce de manie qui la portait à parler sans cesse du château et de l'héritière des Kelly, qu'elle ne pouvait pas voir en peinture.

Dans une de ses promenades, Marthe descendit de cheval, ainsi que son amie Clotilde et la moqueuse Marguerite, aux abords de la maison vendue, et, sans songer que Gertrude avait encore assez de tête pour sentir l'inconvenance du procédé, elle entra hardiment, disant à ses compagnes :

« Il faut que je vous montre les belles fleurs que l'on cultive ici. »

La vieille bonne venait d'empaqueter les plus chers souvenirs de sa maîtresse. Elle éprouvait ce malaise de l'exilé qui s'en va, et se reprend à tout objet que forcément il abandonne. On peut juger de l'effet produit sur son faible cerveau par l'air arrogant de mademoiselle Algan, qui feignait d'ignorer que mademoiselle Martin ne vendait sa petite propriété qu'à force de dégoûts. Elles se regardèrent, l'une l'autre, fièrement et avec une sorte de mépris. L'une disait :

« Pauvre vieille! elle ne sait plus ce qu'elle fait, ni ce qu'elle dit.

— L'autre murmurait bien sûr tout bas : Dire qu'elle se croit l'héritière! Et qu'elle prend des airs qui lui vont si mal! Ah! si je pouvais parler! »

Marthe fit entrer ses deux amies dans chaque chambre, faisant, d'un ton fort dégagé, l'historique de la maisonnette et témoignant à toute minute son étonnement de ce qu'on ait pu se plaire dans de pareils nids à rats, le plafond sur la tête, du carreau sous les pieds, l'odeur de la cuisine un peu partout. La moqueuse Marguerite emporta la pièce en contrefaisant mademoiselle Martin, racontant à son vieux chat ses impressions de départ, et y mêlant au besoin quelques larmes de regret.

Gertrude avait tout entendu. Un moment elle hésita entre des pleurs d'enfant et une de ces colères puériles qui tenaient à son état mental; enfin, elle se décida pour ce dernier parti et, apparaissant tout à coup comme un spectre dans le lieu où causaient les jeunes filles, elle se mit à parler avec une si grande émotion, et une telle volubilité, que c'est à peine si, à travers ce flux de paroles, Marthe put distinguer celles-ci :

« Ah! certes, ça lui suffisait bien; mais elle aurait pu être mieux logée; elle n'avait qu'à ne pas jeter au feu le testament qui la faisait héritière, elle et non pas une autre! »

Trois grands éclats de rire accueillirent cette sortie; et Marthe, de l'air dédaigneux que la saine raison ne devrait jamais prendre devant la faiblesse d'une intelligence usée, Marthe s'écria :

« Vous allez voir bientôt que l'héritière des Kelly, ce n'est pas moi! C'est mademoiselle Martin!

— Oui c'est elle! cria Gertrude, qui ne se possédait plus, venez avec moi, je vais vous en donner la preuve. »

Marthe suivit la bonne femme pour se divertir, car elle se faisait, par un reste d'enfantillage, un jeu de son malheur. Clotilde et Marguerite l'attendirent en regardant les fleurs, ces jolies ingrates qui passent d'un acquéreur à l'autre sans souffrir, et sans pâlir, pourvu qu'on leur laisse un peu d'eau.

Gertrude conduisit Marthe dans sa propre chambre, ouvrit sa malle, déjà fermée au cadenas, en tira un vieux portefeuille, et de ce portefeuille une feuille de papier timbrée, à demi-brûlée, sur laquelle on lisait encore, outre la date et la signature :

« Je laisse tous mes biens, meubles et immeubles, à mon amie mademoiselle Martin, demeurant à Bois-Fleuri.....

— Tenez, emportez-le, je n'en veux plus. C'est moi qui l'ai retiré du feu, au moment où mademoiselle l'y jetait pour vous faire devenir héritière. Allez! allez! je ne veux plus vous voir! Allez! Dieu ne pouvait pas vous bénir, vous avez été trop ingrate!

Elle tomba assise sur sa malle, la pauvre vieille, et ne sachant plus où elle était; sa tête se troublait de plus en plus.

Marthe tremblante avait caché dans son corsage ce terrible papier. Il semblait qu'un coup de massue lui eût été donné. Elle ne voyait plus clair; il fallut toute la force de sa volonté pour aller dire à ses amies :

« Allons retrouver nos chevaux. »

On rentra au château; mais soit par l'effet d'un choc, soit plutôt par suite d'un demi-évanouissement, la jeune châtelaine tomba de cheval, en rentrant dans la cour d'honneur; elle

poussa des cris affreux, déchirants; on s'empressa autour d'elle; mais le mal était fait, et s'il n'était pas mortel, mademoiselle Algan ne pouvait manquer de rester pour toujours boiteuse et infirme.

V

TROIS VIEILLES FILLES.

Vingt ans après, sous les ombrages du grand parc de Bois-Fleuri, mademoiselle Algan, assise dans une petite voiture à mécanique, qu'elle gouvernait elle-même, se trouvait encore entre ses deux amies de pension, mademoiselle Clotilde Delpit et mademoiselle Marguerite Desbordes. Ces trois visages s'étaient assombris sous ces vingt années de vagues espérances, de cruelles épreuves et d'amères déceptions.

Marthe n'était plus l'orgueilleuse Marthe, si fière de sa beauté, de ses richesses: Dieu lui avait envoyé la vérité et la douleur. La première avait dessillé ses yeux et lui avait appris à se connaître elle-même. La seconde avait achevé de la rendre humble, en lui montrant combien peu de minutes suffisent à Celui qui nous mène pour faire d'une reine adulée une valétudinaire.

Marthe avait versé des flots de larmes, non de ces larmes stériles qui ne purifient pas, mais de ces larmes saintes qui crient pardon à Dieu et à tout être offensé. Au bruit de son accident, la bonne mademoiselle Martin était accourue de Paris pour lui dire :

« Je vous plains! En quoi puis-je vous servir? »

Il y avait eu, entre ces deux âmes, un de ces sublimes regards que le repentir et la bonté ont fait naître ici-bas, pour l'honneur de l'humanité.

Marthe, vaincue, terrassée par la souffrance, avait été refaite pour ainsi dire. Elle-même avait eu le courage de révéler à l'amie de sa mère le secret qu'elle tenait de Gertrude.

« Hélas! avait dit la malheureuse jeune fille, si mon cœur n'était brisé, c'est à genoux que je devrais vous demander pardon!

Mademoiselle Martin avait redit encore, et avec bien plus de tendresse :

« Je vous plains! En quoi puis-je vous servir? »

Et puis, elle lui avait imposé silence; elle avait dit ne vouloir jamais entendre parler du secret, trahi par la faiblesse. On n'en parlait plus, mais comment aurait-on pu l'oublier?

La vieillesse de mademoiselle Martin, enfin honorée, enfin consolée, s'était paisiblement achevée au château, comme celle d'une mère auprès de son enfant. Une étroite intimité s'était établie entre la jeune infirme et sa vieille amie. Nul ne connaissait le fait du testament détruit; mais souvent, lorsque mademoiselle Algan, plus touchée encore des tendres soins qu'elle recevait, se reposait sous l'ombrage, et oubliait un moment son infirmité, elle disait à mademoiselle Martin, cette parole à la fois délicate et caressante :

« Ah! Bonne amie! Que je me trouve donc bien chez vous! »

Lorsque s'endormit la vieille demoiselle, s'en allant bien calme aux pieds du Bon Maître, Marthe lui fit faire un tombeau sous ses grands arbres, afin de pouvoir y porter de fréquents hommages, et y demander, au nom d'une âme sainte, la grâce de savoir vivre *seule*, car c'était *seule* que Dieu la voulait; il le lui avait prouvé. La prétendue rupture de ce mariage, dont son orgueil avait fait tant de bruit, lui avait nui dans le cercle des esprits sérieux. Après son accident, elle s'était vue délaissée de ceux qui n'aimaient en elle que les plaisirs qu'elle procurait à ses invités. Quant aux maris, il ne s'en était pas présenté, sinon ceux que la fortune séduit toujours, et dont elle avait le bon sens de se défier.

A la longue, elle avait cependant mis à l'épreuve un petit nombre d'amis, qui venaient la voir à la campagne, et la distraire de ses ennuis. Mais elle ne devait être ni épouse, ni mère; et les étrangers qui passaient et demandaient : Qui donc habite ce superbe château? recevaient toujours cette réponse : — C'est une vieille fille.

Mademoiselle Delpit, toujours parée, les cheveux teints, les joues peintes, s'éternisait dans ses prétentions au mariage; mais la faiblesse de ses parents lui avait été fatale; elle avait joui de tous les plaisirs, elle avait brillé, elle avait été fêtée, encensée, admirée et non pas épousée, la ruine ayant été presque complète, et permettant à peine d'acheter cet attirail de toilette qui varie à chaque saison. Clotilde oubliait souvent les quarante-deux printemps qui avaient passé sur sa tête; *elle faisait la jeune* et n'y gagnait rien. Tous passaient sans s'arrêter; beaucoup ne l'avaient même pas vue; les plus attentifs remarquaient en elle des restes de beauté, et disaient d'un air indifférent :

« Elle n'a pas dû être mal cette vieille fille. »

Mademoiselle Marguerite Desbordes était devenue affreuse, bien que jadis elle n'eût été que laide. Pour se venger du sort contraire, elle se moquait encore, parfois avec esprit; mais ceux même qu'elle faisait rire se seraient bien gardés de l'épouser à aucun âge. Marthe l'invitait par habitude, et un peu par compassion, car le vide s'était fait autour de la moqueuse Marguerite, et chacun s'en allait répétant :

« Elle n'est pas bonne, la vieille fille !

FIN

MADAME DE STOLZ.

EN SILENCE

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE PAUVRE FILLE

I

LA NUIT

Lorsque je me sens tout-à-fait seule (mais est-on jamais seul, puisque notre Dieu est partout?) il me prend des envies de retourner vers le passé et de revivre ce que j'ai vécu jadis. Pourquoi? Je n'en sais rien : car enfin, retourner en arrière, ce n'est pas aller au pays du bonheur. J'ai peur, il me semble, dans la monotonie de mon existence, de voir s'effacer mes souvenirs; j'ai peur que le brouillard ne les ensevelisse, et je vais les retracer brièvement pour moi-même, moi seule, car, à coup sûr, nul ne s'intéressera à ce que j'écris sur ces pauvres feuilles volantes, destinées à un éternel oubli.

Je ne parlerai pas de ma première enfance, passée avec des servantes qui n'étaient, si je m'en souviens exactement, ni bonnes ni méchantes : elles me soignaient et ne me donnaient pas de mauvais exemples; deux jeunes frères, Octave et Maxime, s'élevaient à côté de moi : notre mère veillait aux soins de sa maison et aux devoirs de sa position, elle voyait et aimait le monde; notre père, receveur des finances, à Orléans, était tout à son emploi. Quand je grandis, on me donna des maîtresses de français, d'histoire, de géographie, et je suivis les catéchismes de Sainte-Croix; ce fut là un grand bonheur pour moi; je fis ma première communion avec une joie que je n'ai jamais oubliée, et qui me transporte encore, à l'heure qu'il est. Que de projets, d'espérances, de saints enthousiasmes! j'aurais bien couru aux Indes pour y prêcher la foi de Jésus-Christ; j'aurais volé au martyre, le bon Dieu ne me voulait pas là... il me l'a bien montré.

J'avais dix-sept ans, j'étudiais et je priais de mon mieux, et, par un secret instinct, je ne m'occupais pas de ce qui se passait autour de moi : je voyais que les choses n'allaient pas très bien, et je voyais clair aussi que je n'y pouvais rien. Je fermais les yeux, je me bouchais les oreilles, parce qu'il me semblait que le respect filial me défendait de voir et d'entendre.

Une nuit d'hiver, ou plutôt un soir, car on nous faisait coucher de bonne heure, je dormais tranquillement quand un faible bruit m'éveilla, et une vive clarté frappa mes yeux. Je me souvins aussitôt que ma mère devait aller à une grande réunion chez le préfet : elle passait par ma chambre, contiguë à la sienne, et c'était la lueur de la lampe que portait sa femme de chambre qui venait de me tirer de mon premier sommeil.

« Maman ! dis-je.

— Eh quoi ! Antonie, tu ne dors pas ! je t'ai réveillée, j'en ai bien du regret ! »

Elle s'était approchée de mon lit, et, soulevée sur l'oreiller, je la regardais avec attention. Elle était très belle encore; Octave, qui faisait de bonnes études, disait qu'elle ressemblait à Junon, la *déesse aux yeux de bœuf*; elle avait, en effet, une tête aux traits réguliers, des cheveux noirs admirables et des grands yeux bruns, au regard clair, fier et tranquille. D'une taille élevée et mince, elle était, ce soir-là très bien habillée; ses bras blancs sortaient de sa robe de velours noir, couverte de dentelles, sa parure de rubis était en ordre de bataille, au bras, au cou, aux oreilles; elle me parut enfin éblouissante, et pourtant, je n'étais pas contente, j'avais le cœur serré... Elle s'en aperçut, elle m'embrassa et me dit :

« Ne sois pas triste, Antonie : l'an prochain, tu viendras avec moi. »

Elle partit : j'entendis la voix de mon père qui l'attendait; elle me parut impatiente et triste, cette voix chérie.

Ma mère se trompait : je ne souhaitais pas la suivre dans le monde, ce n'était pas dans les salons que m'eussent attirée mes goûts et mes désirs. J'étais triste, à cause de l'éclat, du luxe que nous étalions : j'avais compris le jour même que nous n'avions qu'une richesse d'emprunt, et que notre situation était menacée, comme ces pauvres villages qui sont au pied des monts et des glaciers, et qu'une avalanche peut anéantir en quelques minutes. Je pressentais l'orage et je plaignais ma mère.

II

LE LENDEMAIN

Nous étions à déjeuner : ma mère semblait fatiguée de ses succès de la veille, mon père, soucieux et préoccupé plus que de coutume; mon frère Octave profitait de la distraction de nos parents et lisait un roman à demi caché sous sa serviette; mon petit Maxime en profitait aussi et mangeait à s'étouffer; la galantine et sa gelée allaient y passer, lorsque le domestique entra, et dit d'un air particulier :

« Monsieur, le garçon de recettes de la Banque veut vous parler.

— Faites-le entrer ici, » dit mon père.

Cet homme entra, son porte-feuille retenu par une chaîne d'acier, sous le bras; à la main, il tenait deux ou trois papiers longs, surchargés de timbres et d'écritures :

« Je me suis présenté hier, Monsieur, dit-il avec politesse. Vous avez encore jusqu'à ce soir.

— Je le sais, dit mon père d'une voix étouffée. Donnez-moi votre bordereau, s'il vous plaît.

— Voici, Monsieur : 5,326 fr. »

Il se retira : Ma mère paraissait accablée, mon père marchait dans la chambre d'un air désespéré :

« Allez jouer, mes enfants, dit enfin mon père. Toi, Antonie, tu peux rester. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra bien que tu saches. »

Quand les enfants furent partis, il jeta le bordereau devant ma mère, et lui dit :

« Voilà !... trois mille cinq cents francs empruntés au banquier, il y a six mois, une traite de 600 francs de votre couturière, et 926 francs de *broches*, tapissier, orfèvre, fournisseurs de toutes sortes et... pas un sol en caisse.

— Mon ami ! répondit-elle effrayée. Est-ce possible ?

— Ne vous ai-je pas assez avertie? Mais, disiez-vous, il fallait faire honneur à notre position, excellente excuse pour les toilettes, les dîners, le train ruineux...

— Vous oubliez le jeu ! répondit ma mère d'une voix irritée. La dette au banquier, quelle cause a-t-elle?

— J'ai tenté la chance pour combler nos déficits, et j'ai perdu, c'est vrai. »

J'étais anéantie : ces reproches amers, ces visions de l'avenir, de la ruine, du déshonneur troublaient ma raison :

« Nous sommes donc perdus ! dis-je tout haut.

— Oui, grâce à ta mère ! dit mon père avec irritation.

— Sans oublier ton père.

— Je vous en supplie, m'écriai-je, ne dites pas cela ! n'ajoutez pas à notre malheur ! Ne puis-je rien faire ?

— Hélas ! ma pauvre petite, que pourrais-tu ? tu n'as rien !

— Si ! j'ai une maison, en Auvergne, le legs de mon oncle-parrain.

— Cette bicoque ! tu la garderas, ce sera un dernier refuge.

— Mes rubis ! dit ma pauvre mère.

— Soyez tranquille : on les saisira.

— Mais chez nos amis, ne trouverions-nous pas ?

— Des amis ! a-t-on des amis dans la situation où nous sommes ! nous en avons d'ailleurs usé et abusé ! Je vais envoyer ma démission au receveur-général.

— Réfléchissez encore !

— Je n'attendrai pas qu'on me jette à la porte ! »

Je suivis ma mère dans sa chambre, si élégante, si joyeuse, si bien préparée pour les fêtes de la vie, et, saisie de douleur, je fondis en larmes. Elle s'était jetée sur sa chaise longue, et elle m'attira vers elle :

« Ah ! que tu as raison de pleurer, ma pauvre fille ! Nous perdons tout... nous voici pauvres, désormais...

— Maman, je ne pleure pas les pertes d'argent; si mon père et vous sembliez unis, je serais encore contente...

— Alors, tu risques de ne l'être jamais. Tu vois comme il me reproche quelques futilités, et lui... »

Je la suppliai de ne pas achever... hélas ! durant toute cette terrible journée et les suivantes, je n'entendis que de tristes nouvelles, et plus triste encore un échange de reproches amers, cruels, sanglants à l'envi...

Nous étions absolument ruinés : dots, héritages, tout était dissipé; mes malheureux parents avaient toujours marché en avant, dans l'espoir d'un grand et profitable avancement. Mon père le méritait sans doute, et pourtant, il n'est pas venu : nous n'avions plus rien; ils étaient désespérés... O mon Dieu ! venez à notre aide ! ne cessais-je de répéter.

III

UN MOIS PLUS TARD

Tout est fini : mon père avait installé son successeur; nous avions vendu meubles, argenterie, bijoux, nos dettes étaient à peu près payées; nous n'avions eu à nous plaindre de personne, non pas même de nos créanciers, ni à nous louer non plus, car les *amis*, si assidus *au jour* de maman, si bons convives à nos dîners, ne se sont guère montrés chez nous quand le malheur a sonné à notre porte... Il a fallu quitter Orléans et Sainte-Croix. Où aller? alors j'ai proposé ma maisonnette d'Auvergne... la bicoque... et faute de mieux, ma mère a accepté... Mon père est allé à Paris pour y chercher un emploi.

Jamais je n'oublierai notre arrivée à la Bico-

que... elle a conservé son nom, cette pauvre demeure hospitalière, notre refuge, le legs précieux que m'a fait un parent qui m'aimait... Nous arrivions par une admirable matinée de printemps, mais le beau printemps n'avait pour nous ni rayon, ni parfums. Nous avions traversé Tulle; la Bicoque est située dans un faubourg qui a déjà un aspect tout villageois... je n'osais dire que j'admirais la pureté de l'air et les échappées de paysages qui nous souriaient entre les maisons basses, au-dessus des haies en fleurs; au-delà, des pâturages remplis de vaches pensives et contentes. Nous allions à pied: la voiture publique nous avait déposés à Tulle, une charrette nous suivait, elle portait nos literies, quelques chaises et des malles : Maxime était grimpé au-dessus des coffres et regardait avec des yeux tout surpris les pauvres gens qui nous regardaient aussi. Ma mère s'appuyait sur moi, elle était faible, épuisée etne prêtait attention à rien; Octave portait une petite caisse où se trouvaient ses livres, ses cahiers et son étui de mathématiques... nous cheminions lentement, sans entrain et sans vigueur... enfin, nous arrivâmes devant une très petite maison, dont une bonne vieille femme tenait la porte ouverte : elle vint à nous :

« C'est vous, dit-elle à maman, qui êtes madame Vernon?

— Oui.

— Eh ben! vous v'là cheux vous. »

Elle nous fit entrer : mon père avait eu la sage précaution d'écrire à un de ses vieux amis de Tulle, et c'était grâce à ce soin, que nous trouvions la maison aérée et disposée du mieux possible. Mais ce mieux, qu'il était donc affreux aux yeux de ma pauvre mère!

La bonne femme aida à monter les lits, puis, elle s'en alla : son homme l'attendait. Nous restâmes seuls.

Ma mère s'était jetée dans un vieux fauteuil de paille, et elle, si fière, si peu expansive, pleurait à sanglots :

« O mes enfants! mes enfants! où sommes-nous! »

J'avoue que la Bicoque n'avait rien de très engageant : une vaste cuisine et une salle spacieuse formaient le rez-de-chaussée; un rude escalier de pierres noircies par l'usage menait à l'étage qui renfermait cinq chambres à coucher, basses, mal éclairées par d'étroites fenêtres et garnies de quelques vieux meubles sans fraîcheur et sans valeur; pas d'autres rideaux que les branches des hauts poiriers pleins de promesses pour l'automne.

Je n'étais pas fatiguée : je déballai nos malles et je fis, de mon mieux, trois lits. Je réunis dans la chambre de ma mère tout notre luxe et toutes nos splendeurs : un miroir qui n'était pas cassé, une toilette et une commode, et mon lit au pied du sien... c'était à mille lieues de la belle chambre bleue... Et le dîner! il fallait y songer. Maxime pleurait de faim et d'ennui... J'avais trouvé dans la cuisine du pain frais et du lait; dans la cave, il y avait quelques bouteilles de vin, à demi enterrées dans le sable; Octave avait visité le jardin et il avait rapporté des fraises... les fraisiers et leurs coulants avaient envahi tout le potager... ce fut là notre premier repas...

Le lendemain, l'ami de notre père, M. Herbault, vint nous voir, accompagné de son fils; il nous fit quelques offres de service, mais d'un ton si froid et si sec, que maman les déclina; il ne les réitéra point. Son fils, lui, nous regardait avec intérêt, et en partant, il dit à Octave :

« Je reviendrai vous voir et je vous montrerai les belles promenades du pays... »

Il nous salua très poliment.

Ce jeune homme était plus âgé qu'Octave : il avait l'air très bon, et sa physionomie inspirait la confiance...

C'est ainsi que nous prîmes possession de la Bicoque.

IV

JOURS SANS SOLEIL

J'ai beau regarder en arrière, je ne vois que des jours pareils, tous pareils, et quoiqu'ils fussent pesants, laborieux, leur souvenir ne m'est pas amer. Notre dernière année d'Orléans, avec les dettes que je pressentais, les discussions dont l'écho venait jusqu'à moi, étaient bien autrement tristes. Le labeur et la pauvreté ne m'ont jamais effrayée.

Je travaillais donc; je faisais le ménage, le pauvre ménage : rangements et repas, lessive et repassage... j'avais vu faire les domestiques de ma mère.. J'essayai même, aidée de mes frères, de cultiver ce grand jardin, envahi par les mauvaises herbes, par la folle végétation des liserons et du lierre, au milieu desquels perçaient par ci, par là quelques roses obstinées à vivre ou les rrmures des pois qui s'étaient ressemés d'eux-mêmes. Octave ne m'aidait pas de bonne grâce : il se plaignait du temps dérobé à ses études... pauvre frère! Il avait raison, il voulait travailler, se frayer un chemin, et ce n'était pas en arrachant le plantain de nos allées qu'il arriverait à son but... Maxime, lui, se plaignait bien vite de la fatigue et de la chaleur, du vent, de l'humidité, et il allait s'asseoir aux pieds de ma mère, et finissait par s'endormir la tête sur ses genoux.

Un jour, je bêchais avec un petit plantoir un carré de terre dont j'avais ôté les pierres et où je voulais semer de l'oseille, lorsque le fils de M. Herbault, René, parut tout à coup.

M. BOURDON.

(La fin au prochain Numéro.)

PLAINTES D'UN ÉCOLIER

Hélas! pourquoi faut-il, quand tout chante en mon âme
Et que le doux soleil me pénètre et m'enflamme,
Pourquoi faut-il, Seigneur,
Que je consume ainsi mes plus belles journées,
Étudiant toujours des choses surannées
Qui me glacent d'horreur?

Eh! que me font, docteurs, Rome qui vous étonne
Et ce peuple géant qui portait la couronne
De l'univers dompté?
Oh! grands noms de César, de Brutus et d'Auguste,
Chants vantés de Néron et poisons de Locuste,
Adieu! voici l'été.

Oh! je voudrais m'enfuir au dehors, dans la brume,
Partout où l'oiseau chante, où l'aurore s'allume
Dans les bois, au grand air.
Je voudrais m'en aller vers un lointain village,
Ou promener mes pas errants sur une plage
Que vient laver la mer.

Dire qu'il faut rester courbé sur un pupitre
Et ne voir le ciel bleu qu'au travers de ma vitre,
Lorsqu'il vibre en mon cœur
Des accents inconnus, et qu'il monte à ma lèvre
Des gammes d'harmonie, enfants nés d'une fièvre
D'amour et de bonheur.

Oh! qui sait quand un jour, le maître viendra dire
« Repose toi, mon fils, tu peux monter ta lyre
Va poète, à l'azur!
Qui sait si cette lyre, avec mes pleurs trempée,
Ne sera pas semblable à quelque vieille épée
Qui s'est rouillée au mur!

Et pourtant, ô Seigneur, je courberai la tête :
Tu m'as fait pour la peine et non point pour la fête.
Si c'est là mon devoir,
Si mon bras doit servir à défendre ta cause,
Je ne maudirai pas la sueur dont j'arrose
Un sol ingrat et noir.

LÉON DE BISTOVHEN.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POMMES DE TERRE EN ÉTUVÉE

On les pèle et on les coupe en tranches; on les met dans une casserole avec du beurre, poivre, sel, ciboule et persil hachés; un peu de farine; on mouille avec du bouillon et du vin : on sert à courte sauce.

CHAMPIGNONS AU VIN

Mettez dans une casserole des champignons avec beurre, persil, ciboule, échalotte hachés; faites passer sur le feu, mettez-y une pincée de farine, mouillez avec un verre de vin de Champagne, un peu de bouillon; ajoutez sel et poivre,



faites cuire à très petit feu et réduire à courte sauce. Servez avec des croûtons frits.

*
* *

SAUCE POUR LE LIÈVRE

Mettre le foie du lièvre dans une petite casserole avec un bon morceau de beurre et un petit oignon; le laisser frire quelques minutes, ensuite ajouter le sang et du vinaigre, poivre, sel; laisser mijotter le tout pendant une ou deux heures, puis passer le tout dans un fin tamis en écrasant très-bien le foie. Remettre le tout dans la casserole et y ajouter un bon verre de vin rouge et du sucre. Epaissir la sauce avec un peu de farine et y ajouter, avant de le servir, la sauce qui se trouve dans la lèchefrite avec le lièvre.



REVUE MUSICALE



Paris rayonnant, Paris artistique, Paris en travail. — Passé, présent, avenir. — Rarissime trouvaille du *Journal des Demoiselles*.

—

Voilà Paris redevenu le centre des enchantements, le foyer ardent de tous les arts, de toutes les intelligences, de toutes les gloires : celles du passé, celles du présent, celles de l'avenir.

Dans le passé, on évoquera les grandes ombres de ces hommes dont le génie nous a tracé des routes vastes et sûres, des horizons lumineux et des lois fondamentales, sur lesquelles les générations s'appuieront d'âge en âge, pour élever le niveau de l'art par de nouveaux chefs-d'œuvre. On fera revivre la mémoire de ces maîtres anciens, en facilitant au public l'audition de leurs plus célèbres pages, comme en exhumant de la poussière que laissent les ans sur toutes choses, celles encore ignorées, mais non moins dignes d'être connues.

Dans le présent, on s'agite, on travaille, on prépare. On croirait que personne n'a émigré vers les rives fleuries, vers les bois et les près verts. La fièvre de la production parcourt tous les degrés de la vie humaine. Les artistes sont des premiers sur la brèche. Ils semblent sortir de terre tout armés pour la lutte. Ah! c'est que pour eux, il n'est guère de trêve. C'est que, pendant que nos jolies mondaines s'*esbattaient* aux champs, ces infatigables piocheurs, enfermés dans une retraite profonde, préparaient les succès de demain, et faisaient jaillir de leur cerveau l'idée longuement mûrie, l'inspiration qu'un rien effarouche, mais qui aime à venir se poser sur les fronts rêveurs, tour à tour penchés sur le sillon ou levés vers le ciel.

Il suffit, en effet, de jeter un coup-d'œil rapide derrière chaque rideau de nos scènes lyriques, ou d'en approcher seulement l'oreille. On croit entendre comme un immense bourdonnement. Ce sont autant de ruches, rivalisant entre elles, où chaque individu apporte matériaux sur matériaux : celui-là sa plume, celui-ci sa note, l'un sa voix d'or, l'autre son jarret d'acier.

Toutes ces rumeurs, ces agitations, ce travail opiniâtre ne sont que la mise en œuvre de longs et patients labeurs, accomplis dans le silence et le recueillement. Tout cela viendra à jour fixe, devant un public souvent distrait, qui s'en ira sans songer à ce qu'ont coûté, peut-être, de dures privations et de brûlantes veilles, ces quatre heures de plaisir qu'il vient de goûter.

Saint François de Sales disait : « Les abeilles mettent des mois à faire du miel que les hommes avalent en une bouchée. » Les *abeilles de l'art*, les artistes, les penseurs, mettent plus que des mois : ce sont souvent des ans, des vies entières qu'ils passent à élaborer le miel, destiné, non pas à notre nourriture matérielle, mais à celle de notre intelligence.

Le présent s'annonce donc brillamment. A l'Opéra : *Françoise de Rimini*, de MM. Jules Barbier et Ambroise Thomas;

Un *Ballet grec*, de MM. Nuitter et Blaze-de-Bury;

Le transfert du *Barbier de Séville* sur notre première scène lyrique, qui sera rendu au public tel qu'il fut composé par Rossini, à Rome, en 1816, mais en conservant naturellement la traduction française.

A l'Opéra-Comique : on parle d'une nouvelle partition de Léo Delibes, *Lakmé*.

Attendons encore pour nous occuper de la *Taverne des Trabans*, de MM. J. Barbier, Erckmann-Chatrian et H. Maréchal;

Enfin, on dit grand bien d'un nouvel ouvrage de M. Ernest Guiraud, qui prendra rang parmi les nouveautés de la salle Favart.

Notre cadre, très limité, ne nous permet pas de sonder les promesses de l'avenir. Il vaut mieux



tenir que *courir*, dit un proverbe assez vulgaire, mais vrai.

C'est en vertu de cet aphorisme, sans doute, que l'administration du *Journal des Demoiselles*, comme pour donner raison à nos lignes de début, vient de pratiquer de véritables fouilles dans le passé glorieux de l'art musical français.

Son but, on le devine, était de se rendre agréable à ses lectrices, en leur faisant hommage du fruit de ses recherches.

Le plus complet succès a répondu aux efforts tentés par notre Direction. Elle nous pardonnera si, devançant l'heure des révélations, nous trahissons un secret qu'elle ne nous a pas encore confié — ce qui nous absout — mais que nous avons surpris, sans trop de difficulté, en furetant dans les travaux en préparation pour l'année 1882.

Faut-il le dire, ce secret?...

Il nous semble que tous les jolis minois roses de nos lectrices sont en l'air! — Oui! oui! — s'écrient-elles comme un seul homme.

Eh bien! foin de la discrétion! nous parlerons, nous en dirons la plus grosse moitié! Mais encore : il faudrait essayer un peu de deviner. Voyons : s'agit-il d'une danse posthume composée par Marie Stuart ou la reine Hortense? Ou bien ne serait-ce pas quelque vieux manuscrit retrouvé dans les ruines d'Herculanum, et signé d'un nom en *us?* Ou bien encore — le hasard est si grand! — aurait-on mis la main sur quelque ouvrage inédit de Grétry, de Boïeldieu, d'Hérold, d'Hal...—Nous brûlons! c'est ici que le jeu s'arrête, nous avons nommé Hérold.

Pour consommer notre indiscrétion sur le ton de gravité qu'elle mérite, ajoutons donc que le *Journal des Demoiselles* s'est rendu acquéreur, en effet, d'une œuvre, *inédite en France*, de ce maître charmant, Ferdinand Hérold, le seul compositeur français, a dit Scudo, « dont les œuvres expriment le sentiment indéfini de la mélancolie. Sa musique respire partout une tristesse résignée et pénétrante, qui témoigne de l'origine germanique de la plus belle gloire du théâtre de l'Opéra-Comique. »

C'est au prix de grands sacrifices, que l'administration du *Journal des Demoiselles* pourra offrir cette intéressante *Trouvaille* à ses abonnées.

Dès que les copies en préparation seront terminées, nous en ferons l'objet d'une lecture approfondie, et nous donnerons ici, en décembre, l'analyse des différentes pièces ou fragments qui composent cette *rareté* musicale. Nous avons jeté furtivement les yeux sur ce curieux manuscrit, et au travers de ses inénarrables pattes de mouches, nous avons eu des éblouissements, comme si les rayons de l'aurore nous eussent caressé le visage! Puis en réfléchissant, maintenant, qu'il nous reste une sorte de vision de ces mélodies fraîches et naïves, nous nous souvenons que l'auteur de *Zampa* les a écrites à l'heure si poétique de sa jeunesse, que ce furent probablement les premières qui virent le jour et révélèrent alors quel génie se levait à notre horizon musical.

La publication que fera le *Journal des Demoiselles* de cette œuvre, commencera en janvier 1882, et sera continuée, dans cette même année, autant de fois que le nombre des morceaux de piano et de chant l'exigera, car nous pensons qu'on devra retrancher, comme inutile à nos lectrices, les chœurs et ensembles de l'ouvrage.

On comprendra, nous l'espérons, que le programme des *Annexes* étant déjà surchargé par les nombreux travaux qu'il nous reste à publier, pour cette fin d'année : tapisseries, cartonnages, etc., etc., on comprendra, disons-nous, que nous ne puissions commencer la publication de cette *curiosité* artistique avant le mois de janvier 1882.

Nos abonnées se convaincront, comme nous, de l'authenticité de cette musique, dès que nous aurons mis sous leurs yeux, des documents puisés aux sources les plus autorisées et les plus consciencieuses.

Nous donnerons en même temps le titre de l'ouvrage; c'est l'autre moitié *du secret*; secret forcé, cette fois, car il ne figurait sur aucune des pages parcourues subrepticement par nous!

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

As-tu un moment d'audience à me donner, ma chérie? Oui, car tu poses ta plume et tu écartes tes paperasses. Tu ne sortiras point pour cela de la littérature... plus ou moins littéraire, car je t'en apporte à pleines mains. Craignant d'être confondues avec les innombrables correspondantes du *Journal des Demoiselles* et de voir leur prose s'attarder dans ses bureaux, quelques-unes de mes amies, d'âges très-différents, me supplient de te la transmettre *directement à toi-même*!



Lis :

« MADEMOISELLE,

» Voici novembre et ses tristesses... heureusement un rayon de soleil luit parmi les nuages : la sainte-Catherine! Nous la fêtions l'an dernier au couvent; nous en faisons aujourd'hui les préparatifs dans le monde, mes amies et moi. Nous nous entendons très-bien sur le but : s'amuser! les moyens amènent entre nous quelques discussions; voulez-vous prononcer?

» Le matin, messe; c'est convenu. Le soir... Cécile a une voix charmante : Donnons un concert... pour les pauvres, dit-elle; j'y chanterai. Alix adore la danse et la parure; celle-ci fait ressortir sa beauté naturelle; celle-là met en relief la grâce de ses mouvements : « Un bal costumé! demande-t-elle; j'y serai en gitana! le rouge et le noir me vont si bien! » Quant à moi, j'ai des dispositions dramatiques étonnantes... pourquoi ne jouerions-nous pas la comédie?...

» Voulez-vous bien me croire, mademoiselle, votre toute dévouée.

» CLÉMENTINE. »

Je suis curieuse de ta réponse, ma chérie; voyons un peu :

» MA JEUNE AMIE,

» Vous êtes-vous demandé quel intérêt la vierge martyre pourra bien prendre aux divertissements que vous préparez en son honneur? La palme dans les mains et les yeux fixés sur vous, je ne doute pas qu'elle ne prête une oreille charmée aux trilles et aux cadences de mademoiselle Cécile; mais sera-t-elle convaincue que le seul désir de soulager les pauvres l'a poussée à cette exhibition d'elle-même?... Quant aux charmants oripaux de mademoiselle Alix, êtes-vous bien sûre que la martyre égyptienne les admire autant que le voile des sœurs de charité, autant que l'humble livrée de la misère résignée?... Pour vous, je vous féliciterai de vos dispositions artistiques, si vous y tenez absolument; toutefois, sainte Catherine doit être fort arriérée en fait de théâtre; elle applaudirait avec plus d'autorité la psalmodie des Visitandines ou des Carmélites; ne le pensez-vous pas? Vous ne ferez pas vos frais, ô muse! vous ne ferez pas vos frais avec elle!

» Mais je plaisante un peu et vous le comprenez, n'est-ce pas? Toutefois je vous dirai sérieusement: La vanité, l'orgueil sont de mauvais conseillers; et qui s'appuie sur eux est menacé de choir... S'amuser pour s'amuser, décemment, avec mesure, c'est permis entre les heures de travail; mais poursuivre le succès frivole, s'enivrer d'applaudissements mondains, se dresser sur un piédestal, est-ce chrétien?... La philosophie païenne elle-même y trouverait à redire; elle blâmerait humainement un tel emploi des heures, des forces, des talents; elle prédirait les déceptions, les amertumes, les désenchantements et les désespérances devant l'inanité des folles joies... Elle avait du bon, la philosophie païenne... mais nous avons mieux!

» Amusez-vous, ma chère correspondante; mais simplement, sans arrière-pensée, avec l'aimable désir d'amuser autrui et non de l'éblouir, et si ma sincérité vous choque, pardonnez-la au zèle cordial qui me l'inspire. »

Jeanne, tu te fais une ennemie, peut-être!... Mais non : espérons mieux de mademoiselle Clémentine. Elle froncera d'abord ses jolis sourcils; elle mordra ses lèvres pourpres; puis les jolis sourcils se détendront; les lèvres pourpres souriront sur les dents blanches; Clémentine aura compris et... tu compteras une amie de plus. Mais tu ne m'écoutes pas; tu déchiffres!... Elles sont nerveuses et agitées, ces pattes de mouche; donne, je connais cette écriture :

« CHÈRE MADEMOISELLE JEANNE,

» L'automne s'écoule : le ciel est gris; les champs sont gris; la vie est grise; tout est vraiment terne en ce monde; ne le trouvez-vous pas? J'en ai d'abord douté... on me prétend jolie, spirituelle, distinguée... suis-je tout cela? peu m'importe! à quoi cela sert-il? J'ai vu ma cousine qui est laide épouser un Adonis; ma sœur qui n'inventera jamais rien, est la femme d'un grand poète; ma nièce, qui ressemble à une fermière, sera marquise dans quelques jours; et moi... je coiffe sainte Catherine! Mon Dieu oui; c'est comme cela. Je ne me donne pas toutefois pour une demoiselle d'atours follement gaie... ce n'est pas avec des sourires et des enthousiasmes que j'enfonce l'épingle traditionnelle... non! pourquoi mentirais-je?

» Au lieu de cet humble rôle, j'aurais pu, moi aussi, me coiffer du bandeau de fleurs d'oranger!... J'ai compté les prétendants jusqu'à douze; à partir de ce chiffre, je les ai laissés tomber pêle-mêle dans le tas; et vraiment méritaient-ils autre chose? La noblesse était pauvre; la richesse par trop roturière; la beauté, bête; le talent, trop jeune ou trop âgé... aucun soupirant parfait! l'idéal n'a point paru!... Ce qui commence à paraître, c'est un certain nombre de lustres sur ma tête... Hier on a aurifié trois de mes dents; mon teint menace de se plomber quelque peu; mes cheveux s'éclaircissent évidemment et... j'engraisse!... ô suprême affront des ans!...

» Eh bien! ensuite?... ne vais-je pas geindre et m'apitoyer sur mon célibat!... D'ailleurs, il est volontaire; on sait bien que j'ai toujours dit non. M'attendrir sur moi-même?..... et ma cousine, ma sœur, ma nièce la marquise auraient trop beau jeu à se moquer de moi!... Après tout, elles n'ont pas rencontré l'idéal non plus : l'Adonis n'adore que lui-même;

» le poète est souffreteux; le marquis n'ap-
» porte en dot qu'un vieux blason. J'entends
» dire qu'il y a toujours ainsi partout quelque
» tare, quelque lacune, et que rien n'est parfait en
» ce monde... Conclusion : « Contentez-vous de
» peu de chose. Eh ! bien non ! non ! non ! tout ou
» rien » c'est ma devise. Elle ne m'empêche pas
» cependant de trouver une fois de plus que. . le
» ciel est gris; que les champs sont gris; que la
» vie est grise...

» Bah ! j'en prends mon parti et pour le prouver
» je vais me réjouir. Qu'on me donne la plus
» longue de toutes les épingles pour attacher les
» coiffes de ma patronne! qu'on me laisse chanter
» de joyeux refrains en l'honneur du célibat ! Mes
» amies Paule et Blanche feront chorus; elles
» aussi se pourvoient à la pelotte fatale et par
» les mêmes raisons que moi... aussi nous enten-
» dons-nous à miracle! et nous voulons être
» gaies ! et nous narguons le mariage ! et comme
» preuve, nous allons fêter la sainte Catherine
» avec un vif éclat! et nous vous invitons à la
» fête ! c'est pour cela que je vous écris, que vous
» ayez ou non des dents aurifiées, des cheveux
» rares et un naissant embonpoint.

» Nous vous attendrons le 25. Et d'avance,
» soyez la bien venue.

» HERMANCE. »

Eh bien, Jeanne, qu'en dis-tu? Ah! je la vois, tu ne chercheras pas longtemps ta réponse ; déjà ta plume court. Laisse-moi lire :

« CHÈRE INCONNUE,

» Oui, la vie est grise !..... quand nous la fai-
» sons telle. Dieu l'a colorée, ensoleillée... Mal-
» heur à qui ne sait pas voir les couleurs et se
» chauffer au soleil! Toutes ces couleurs ne
» sont pas brillantes; il est vrai ; et ce soleil a
» des taches quelquefois; mais est-ce une raison
» pour lui préférer les ténèbres ?

» Vous proclamez bien haut votre fière devise.
» Mais qui donc a le droit de dire : « tout ou
» rien! » Est-il quelqu'un ici-bas qui mérite
» « tout »? Et quand cet être impossible existe-
» rait, oserait-il donc marcher incessamment
» couronné de roses sur cette même terre où
» Jésus a porté la couronne d'épines et la croix
» d'ignominie ?... Tout ou rien ! mais c'est comme
» si l'on disait : « Je veux tout, parce que je
» mérite tout! » ou bien comme si l'on s'écriait :
» « Je ne mérite pas, mais j'exige quand même ! »
» Serait ce digne ? Serait-ce honnête ?

» Vous n'y aviez point songé, n'est-ce pas ? mais
» vous le reconnaitrez. Vous ne vous laisserez
» plus envahir par les stériles illusions, les rêves
» et les chimères... c'est cela seulement qui rend
» « le ciel gris, les champs gris, la vie grise. »
» A vous les belles réalités de ce monde, c'est-
» à-dire l'épreuve acceptée, le travail exécuté,
» le devoir accompli, les saintes tendresses goû-
» tées dans la douceur et l'humilité !...

» A vous l'époux loyal et bon qui ne sera ni
» Crésus, ni Montmorency, ni Michel-Ange,
» mais qui vous aimera; qui vous donnera l'ap-
» pui de son bras pour le pèlerinage à deux; la
» considération au dehors, la paix au dedans...
» malgré ses imperfections et malgré... les
» vôtres! A vous le foyer, la famille!

» Et vous trouveriez tout cela terne, gris!...
» Voilà pourtant ce que vous avez dédaigné!
» Allons, chère aveugle, ouvrez les yeux,
» étendez la main, non pour piquer de travers,
» dans les coiffes de sainte Catherine, des épin-
» gles qui vous blesseraient les doigts; mais
» pour saisir le bonheur s'il passe encore à votre
» portée.

» Et maintenant m'attendrez-vous encore le 25
» de ce mois? »

Ne ferme pas sitôt cette lettre, Jeanne; je veux la relire. A présent aux derniers les bons. Voici la fin. Oh! tu n'auras point de peine avec mademoiselle Eulalie ; son écriture est calme, posée.

« MA CHÈRE ENFANT,

» Je suis vieille, un peu sourde et à demi para-
» lysée. Les vides se sont faits autour de moi
» sous les coups de la mort; ma fortune a disparu
» comme ont disparu mes amis, ma famille... et
» cependant, que Dieu soit béni, puisqu'il me
» laisse un cœur pour l'aimer, et pour aimer aussi
» mon prochain avec ce cœur de vieille fille.

» Ce cœur-là n'a pas toujours eu des ri-
» des, il entrevoyait, au printemps, la vie à
» deux, la tâche partagée, le mariage chré-
» tien avec ses joies et ses devoirs... Les de-
» voirs de cette nature, cependant, ne lui
» étaient pas destinés; il dut en accepter d'autres,
» les jeunes sœurs à élever après la ruine de la
» famille; la vieille mère infirme à soigner, à
» consoler...Les années ont passé; le temps a fait
» son œuvre : la jeune sœur s'est envolée, heu-
» reuse au bras d'un époux ; la vieille mère s'est
» envolée, confiante dans le sein de Dieu. La fille
» est restée seule comme une ruine branlante au
» milieu d'un désert... mais le lierre soutient
» cette ruine, les oiseaux y chantent, le soleil
» l'égaie... Oui, ma chère enfant, je me fais un
» bonheur du bonheur d'autrui, une famille d'a-
» doption de ceux qui souffrent autour de moi...
» Je me fais une gaîté avec certains souvenirs,
» les souvenirs d'enfance, les souvenirs de jeu-
» nesse...oh ! les chers souvenirs ! Il en est un que
» je veux réveiller au profit de quelques orpheli-
» nes dont je suis entourée : celui de la sainte
» Catherine. Cette date que j'ai tant de fois
» saluée avec joie, leur laissera aussi, grâce à
» moi, de souriants souvenirs ; ce sera fête chez
» la vieille fille rajeunie pour une heure, et je
» vous demande sans façon de contribuer à la
» réjouissance en vous chargeant de diverses
» commissions dont la liste suivra. Vous serez

» ainsi des nôtres, et vous aurez un titre de plus » à l'affection d'une doyenne parmi les camériss» tes de sainte Catherine.

» EULALIE. »

Ah ! ma petite Jeanne, de telles amies sont dangereuses pour une personne aussi peu disposée que toi au mariage! Heureusement tu n'as ni jeune sœur à doter, ni vieille mère à nourrir. Et puis... tu as si bien sermonné mademoiselle Hermance!

Je t'aime et je t'embrasse,

FLORENCE.

CHARADE

Au malheureux qui tend la main
De mon premier je fais hommage,
Et je vois briller soudain
Mon dernier sur son visage.
Mon tout, dit la fable, autrefois
Prit par métamorphose un gracieux minois.

MOSAIQUE

Plus on juge moins on aime.

Chamfort.

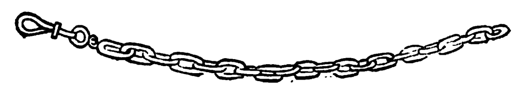
***

La plupart des gens emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

La Bruyère.

RÉBUS





Explication du Mot carré d'Octobre : *Cabas, Atala, Babil, Alibi, Salin.*

Explication du Rébus d'Octobre : *A tout vœu, bon enjeu.*

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

81— 3792 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Drouot 2

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VIE D'ANDERSEN

Tirée du récit de Hjalmar Hjorth Boyesen.

« Ma vie est un conte de Fées magnifique, disait Andersen, un conte heureux et rempli d'événements. »

Ce poète des enfants ne voyait pas grande différence, du reste, entre une histoire vraie et un conte de Fées; les récits fantastiques qu'il tira de sa brillante imagination furent pour lui toujours réels : — Chaque vie humaine est un conte de Fées écrit de la main de Dieu, prétendait-il. — Et c'était merveilleux, en effet, de l'entendre raconter l'histoire de son enfance dans la petite ville d'Odensée, son voyage à Copenhague, son élévation non pas à la fortune, mais, ce qui vaut mieux, à la gloire, à la plus pure des gloires, celle qui devait lui assurer une place dans le cœur de la jeunesse du monde entier, car ses livres sont du petit nombre de ceux qui aient été traduits, non seulement dans toutes les langues européennes, mais encore en japonais et en hindoustani. De petits Indiens aux joues brunes, assis sous le large feuillage des palmiers au bord du Gange, lisent : *la Petite Marchande d'allumettes* et *la Fille de glace;* de petits Chinois, au teint jaune et aux yeux en virgule, font leurs délices des *Aventures d'un Soldat de plomb;* bien des mères, sous le ciel d'Espagne ou d'Italie, endorment leurs bébés à l'aide de ces mêmes histoires ; et il y a peu d'enfants, croyons-nous, en Danemark et en Suède, en France, en Allemagne et en Angleterre qui ne se soient réjouis de la bonne fortune du *Petit Ink,* lequel apprenait sa leçon de géographie pendant son sommeil, ou qui n'aient déploré le malheureux sort de Knud gelé à mort *Sous le vieux Saule.*

Le soir, quand Andersen, assis devant sa table, écrivait à la lueur d'une lampe qui laissait le reste de la chambre dans une demi-obscurité, il croyait voir tous ces enfants du monde entier s'attrouper autour de lui, curieux de savoir quel nouveau conte il inventait pour eux; ces petites figures fraîches et rondes lui apparaissaient éclairées d'un bon rire, ou baignées de larmes sympathiques; c'était son plaisir et sa récompense.

Hans-Christian Andersen naquit à Odensée dans l'île de Fionie, le 2 avril 1805, il est mort en 1875 à Copenhague. Le père Andersen était un pauvre cordonnier qui habitait avec sa femme et son enfant une seule petite chambre servant aussi de cuisine. Le grand lit où couchait toute la famille avait été fabriqué par le cordonnier lui-même dans le catafalque d'un grand seigneur, et les draperies funèbres qui restaient attachées au cadre de sapin en faisaient tout l'ornement. Ce fut sur cette couche, noire et triste comme une tombe, que le petit Hans-Christian fit ses premiers rêves.

Son meilleur amusement était de coudre des habits de poupée pour le théâtre de marionnettes qu'il avait arrangé avec beaucoup de goût; sa mère lui donnait volontiers tous les chiffons dont elle pouvait disposer, car la bonne femme croyait voir dans cette prédilection singulière pour l'aiguille le germe d'une vocation

dont elle était fière : son fils serait tailleur ! — Mais la destinée de tailleur ne séduisait pas l'enfant; il eût préféré être roi, vêtu d'un manteau brodé d'or et traîné en carrosse à six chevaux. Comme il n'était pas probable qu'il atteignît jamais ce haut rang par les voies habituelles, il compta sur une foule de moyens extraordinaires ; ce qu'il aimait surtout de son théâtre, c'était la possibilité d'y figurer comme général ou même comme empereur, bref sous la forme qui le tentait le plus dans le moment. Une vieille lavandière lui ayant dit, par ignorance ou par plaisanterie, que l'empire de Chine était situé sous la rivière d'Odensée : « Il ne me parut pas impossible, raconte Andersen, qu'un prince chinois se creusât quelque chemin souterrain jusqu'à nous, et que, m'ayant entendu chanter, il m'emmenât dans son royaume, d'où je reviendrais riche et puissant pour bâtir un château à Odensée. Combien de soirées ai-je passées à faire le plan de ma future résidence ! »

Les contes merveilleux venaient donc tout naturellement au fils crédule et enthousiaste du cordonnier. Il avait à peine cinq ans lorsqu'il se berçait de ces chimères, et depuis il les continua toujours, ajoutant sans cesse au conte bleu de sa vie quelque nouveau chapitre plus curieux que le précédent.

A six ans, le petit Hans-Christian perdit son père et dut, pour aider sa mère, qui était devenue blanchisseuse, travailler dans une manufacture. Comme il était laid et faible, ses camarades le tourmentaient ; il revint un jour, en larmes, déclarer à sa mère qu'il ne mettrait plus le pied à la fabrique. La mère avait le tort de gâter son fils unique; elle lui donna raison au lieu de l'exhorter à la patience ; aussi recueillit-elle bientôt le fruit de sa faiblesse : Andersen envoyé à l'école se révolta contre un coup de baguette que lui avait donné la maîtresse, et courut de nouveau chercher refuge auprès de sa mère qui ne put le décider à retourner en classe. Cependant il n'était pas paresseux. Ayant trouvé chez une vieille dame la traduction de Shakespeare en danois, il se mit à écrire une tragédie de sa façon dont tous les personnages s'entre-tuaient à la fin.

Andersen n'était pourtant pas d'humeur féroce, mais une vraie petite fille au contraire, disaient les gamins, amateurs de jeux violents et hardis; ceux-ci se moquaient de lui quand, ayant été battu trop fort, il fondait en larmes sans rendre le coup qu'on lui avait porté. Les livres le consolaient de tout. Il restait chez lui à lire tandis que ses camarades jouaient. Sa mère, après la première communion, l'exhorta sérieusement à entrer en apprentissage pour devenir tailleur, mais il répondit qu'il voulait être célèbre et à cet effet résolut de se rendre à Copenhague. La pauvre blanchisseuse finit par lui permettre, comme toujours, d'agir à sa guise et lui remit tout ce qu'elle avait d'argent, cinq dollars environ. Avec cette faible somme, il partit.

Son intention était de solliciter quelque emploi au théâtre; le meilleur moyen pour l'obtenir lui parut être de se présenter chez une actrice en vogue, à qui tout naïvement il raconta son histoire; voulant prouver ensuite qu'il avait les qualités requises chez un acteur, il se mit à déclamer tout son petit bagage de poésie, puis à danser. Il y gagna d'être congédié au plus vite, l'actrice effrayée l'ayant pris pour un fou.

Son argent fut vite dépensé; il erra ensuite par les rues sans savoir que devenir ; l'idée le frappa tout à coup de s'adresser au chanteur italien Siboni, dont il avait vu le nom dans un journal. Siboni l'accueillit avec bonté et lui vint en aide de son mieux. D'autres personnes, cependant, s'étaient intéressées à ce pauvre garçon si confiant et si doux. Il reçut des leçons gratuites d'allemand et de latin. Sur ces entrefaites la maison hospitalière du conseiller Collins, bien connu dans l'histoire contemporaine du Danemark, s'ouvrit pour Andersen, et le roi, à la requête du bienfaisant conseiller, se chargea des frais d'instruction de ce jeune affamé de science, qui prit rang parmi les élèves du collège de Slagesle.

Le recteur ou principal de ce collège était un homme sévère et emporté qui ne comprit rien à la nature sensitive d'Andersen, et ne cessa jamais de le tourner en ridicule devant les autres écoliers. Vraiment la figure du jeune rêveur prêtait à la plaisanterie. Grand, blafard et dégingandé, il avait un nez énorme, le dos voûté, des bras beaucoup trop longs dont il ne savait que faire; ajoutez à cela qu'ayant commencé ses études très tard, il faisait partie à seize ans d'une classe inférieure où on l'eût pris pour un géant dans une assemblée de nains. Andersen oubliait les humiliations dont il était abreuvé en écrivant des poèmes qu'il osa lire à l'excellente famille Collins, pendant les vacances de Noël. L'impitoyable recteur apprenant ceci, lui fit de durs reproches, déclara que ses vers n'étaient que galimatias, et lui défendit d'en composer désormais.

Des années d'un travail difficile conduisirent Andersen à l'Université de Copenhague, et la vie commença enfin à lui offrir des dédommagements. C'est une grande chose en Danemark d'être étudiant, *civis academicus*, comme on dit. L'Université avec ses gradués et ses sous-gradués forme un monde à part, opposé à celui des Philistins, c'est-à-dire des marchands, des artisans et des petits bourgeois, qui n'ont pas eu l'avantage d'une éducation complète. Aucun homme ne peut tenir un emploi du gouvernement sans être gradué de l'Université ou de l'une des Académies militaires. Andersen fit dès lors partie de la meilleure société, non plus par grâce, mais par droit de mérite et de position.

Aussitôt qu'il le put il s'adonna exclusivement à la littérature. Son premier livre, *un Voyage à pied*, fit tout d'abord beaucoup de bruit. Les rudes leçons du recteur de Slagesle avaient eu le bon effet de mettre Andersen en garde contre la sensibilité exagérée qui, dans sa première jeunesse, lui donnait l'air sauvage et pleurnicheur à la fois; le *Voyage à pied* révéla un autre homme de brillante et joyeuse humeur, prêt à rire de tous les accidents qu'il rencontrait. Ce livre se vendit bien, les journaux le vantèrent, tout le monde en parla.

Encouragé par un premier succès, il publia ses poèmes réunis qui furent reçus à leur tour avec une faveur marquée. Le premier argent qu'il gagna servit à une excursion à travers Séeland, Fionie et le Jutland. Tout en voyageant, il rencontra une jeune fille qui lui inspira le plus profonde affection. Malheureusement elle était déjà fiancée à un autre; ce fut le motif du célibat d'Andersen qui n'eut d'autre famille que ses nombreux lecteurs.

Bien des années plus tard, une belle paysanne qui avait entendu parler de lui comme d'un grand poète honoré sur toute la terre, et qui avait lu aussi probablement quelques-uns de ses contes, partit pour Copenhague où demeurait Andersen, et lui dit qu'elle l'épouserait volontiers. Il l'écouta stupéfait, ne pouvant comprendre dans sa modestie qu'une femme se souciât de lui :

« Je serai pour vous une compagne fidèle dit la paysanne, j'aurai grand soin de mon mari.

— C'est que je ne veux jamais me marier, chère enfant, » répondit le poète.

Et la singulière voyageuse disparut là-dessus comme elle était venue.

Après avoir publié un nouveau volume de descriptions intitulé : *la Côte occidentale du Jutland*, Andersen se rendit en Allemagne où il fit connaissance avec deux écrivains dignes de le comprendre et de l'aimer : Tieck et Chamisso.

A cette époque il lui fallait gagner sa vie, car il n'avait plus de pension du roi. La littérature dramatique étant la plus productive de toutes, il entreprit d'adapter au théâtre certains romans de Walter Scott, avec l'aide de deux compositeurs qui firent la musique de *Kenilworth* et de *la Fiancée de Lamermoor;* mais les Danois sont d'ardents patriotes qui redoutent ou méprisent toute importation étrangère de ce genre. La critique se tourna donc violemment contre Andersen; sa tentative parut absurde; les gens qui y étaient le moins autorisés, des inconnus, venaient l'accabler de reproches; par une odieuse injustice on allait jusqu'à condamner maintenant ses anciens ouvrages. Certain soir, quelqu'un attaqua ses poèmes avec véhémence, dans une réunion dont Andersen lui-même faisait partie, discutant le texte ligne à ligne, et comptant, par exemple, combien de fois l'adjectif *beau* était répété dans chaque page. A la fin, une petite fille qui avait suivi, dans le livre qu'elle tenait sur ses genoux, cette critique malveillante, se tourna vers le juge et dit innocemment : « Il n'y a qu'un mot pour lequel vous ne l'avez pas grondé. C'est le mot *et*. »

Tout cela n'était rien en comparaison des diatribes imprimées contre lui. L'ouvrage d'un poète de talent, Henrick Hertz, qui, dans des *Lettres* datées de l'autre monde et attribuées aux morts illustres, tançait vertement les vivants, et en particulier Andersen, écrasa pour ainsi dire ce dernier. Il se crut perdu sans retour. Par bonheur, le conseiller Collins, témoin de son affliction, le décida enfin à se distraire par un voyage dont le Roi paya les dépenses.

Andersen traversa l'Allemagne, se rendit de là en France et commença à Paris le poème d'*Agnete*, qui fut achevé au Locle, petit village des montagnes du Jura, où il était allé chercher le calme et le silence au milieu d'une paisible population d'horlogers. *Agnete* fut attaqué en Danemark comme l'avaient été ses précédents poèmes. Au lieu de s'indigner contre cette persistante injustice, l'auteur résolut de produire une œuvre plus importante, dont le mérite fût au-dessus de toute discussion.

A cet effet il passa l'hiver en Italie, travaillant à son grand roman de l'*Improvisateur*, où le récit des luttes et des déboires d'un homme de talent, qui n'est autre que lui-même, se mêle à la plus charmante peinture des mœurs italiennes et à d'exquises descriptions de la nature. L'amitié du statuaire danois Thorwaldsen, qu'il avait rencontré à Rome, soutint son courage. Il publia très rapidement deux romans nouveaux : *Rien qu'un violon* et *O. T.*, études intéressantes de la vie populaire en Danemark. Les lettres *O. T.* désignent un pénitencier d'Odensée où vient à naître le héros du livre; selon la coutume, il a la marque flétrissante O. T. imprimée sur son bras, au fer rouge, comme les criminels qui l'entourent. Quand il est d'âge à quitter la prison, le stigmate ineffaçable, qu'il emporte avec lui sans l'avoir mérité, l'expose à d'étranges aventures.

Ces romans changèrent la fortune d'Andersen. La mansarde misérable où il végétait reçut la visite du comte de Rantzau-Breitenburg, alors premier ministre en Danemark, qui, ayant lu l'*Improvisateur*, offrit à l'homme capable d'exprimer noblement de si beaux sentiments, l'asile le plus honorable dans son château du Holstein. Grâce à ce puissant protecteur, Andersen, qui n'avait jamais gagné de quoi se vêtir convenablement, obtint une pension de l'État. On a reproché à Andersen une sorte de culte pour la royauté et pour la noblesse; ce sentiment, où il n'entrait pas l'ombre de bassesse, n'était de sa part qu'une pure et sainte reconnaissance. Comment aurait-il pu oublier que

l'estime et les secours lui étaient venus des plus hautes sphères, tandis que la critique et le public s'acharnaient à l'envi contre lui ?

Le drame du *Mulâtre*, joué au Théâtre Royal de Copenhague, ajouta encore à sa gloire qui fut cependant établie en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Russie avant d'être ratifiée par ses compatriotes. Enfin le succès universel des *Contes merveilleux* triompha des dernières préventions, et Andersen fut proclamé, dans son pays natal comme à l'étranger, le premier des poètes danois. Il sembla même que ses anciens détracteurs prissent à tâche d'expier leurs torts. On l'entoura d'égards et de respects. Durant les voyages annuels qu'il fit dès lors à travers l'Europe, les députations se portaient à sa rencontre, les princes lui envoyaient des présents; il était invité à lire ses contes dans les palais royaux, et tous ceux qui l'ont entendu se rappellent cette voix sympathique et cet accent d'une naïveté presque enfantine, qui était sa séduction. Andersen ne se laissa jamais enivrer par les hommages et les flatteries, il n'oublia jamais ce qu'il avait souffert, afin de mieux consoler à son tour ceux qui souffraient; il resta toujours par excellence l'ami des enfants.

Quand ce grand vieillard passait dans les rues de Copenhague, courbé en deux, étrangement vêtu d'habits mal coupés, ses cheveux blancs comme la neige pendant autour de ce visage qui eût été commun sans l'expression tendre et vraiment angélique des yeux gris lumineux, tous les bambins couraient à lui, le saluant, lui touchant la main. Il aimait les caresser, les prendre sur ses genoux, dans ses bras. Quand il apprenait que l'un d'eux était malade, il allait s'asseoir à son chevet et se mettait en frais d'improvisation jusqu'à ce que l'enfant eût oublié son mal pour ne penser qu'aux merveilles que cet esprit charmant avait le don d'évoquer. Les plus pauvres recevaient sa visite. On le vit revenir chaque jour à l'hôpital pendant des semaines, auprès du lit d'un étranger menacé de perdre la vue; l'expérience l'avait rendu confiant dans l'enchantement de la parole. Il arrivait sans se faire annoncer.

« Je suis Andersen, disait-il. Voulez-vous me permettre de vous conter mes histoires pour vous désennuyer? »

On souriait de ses bizarreries et on ne pouvait s'empêcher de l'aimer. Il était le favori de tous, du plus misérable artisan comme du Roi lui-même. Toutes les portes s'ouvraient devant lui. Lorsqu'il mourut, le Danemark fut en deuil. De tous les pays voisins arrivèrent des fleurs pour parer son cercueil. La famille royale, l'armée, l'Université, professeurs et étudiants, le monde des lettres et le peuple en masse l'accompagnèrent jusqu'à sa dernière demeure. Des souscriptions furent ouvertes pour lui élever une statue. Bref, l'histoire d'Andersen rappelle un de ses plus beaux contes : le *Vilain petit Canard*, méprisé par tous les hôtes de la basse-cour, battu par ses frères parce qu'il ne leur ressemble pas, poursuivi par les poules pour la même raison et réduit au rôle de souffre-douleur jusqu'au jour où deux oiseaux majestueux descendent le cours de la rivière. Le prétendu laideron ouvre ses ailes et s'élance vers eux; il a senti soudain qu'il est un des leurs, et trois cygnes s'élèvent dans les nues.

T. B.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Editeurs

A TIRE D'AILES

PAR RENÉ DES CHENAIS

—

Deux souffles divers ont inspiré ce livre, deux courants purs le vivifient : l'amour de Dieu et l'amour de la patrie; le clairon y résonne aussi bravement que dans les chants guerriers de Deroulède; les hymnes sacrées y prolongent leur harmonie, et, si un esprit moqueur mêle ses sifflets à ces chants, ces sifflets sont une noble vengeance : l'auteur ne siffle que les impies et les scélérats. Nous voulons vous citer quelques-uns de ses vers, et vous verrez qu'ils sont d'un poète :

UN CURÉ

—

Là-bas, là-bas, en la chaumière,
Dans le vallon, près du sentier,
De grands chênes, un mur de pierre,
Le puits à l'ombre d'un pommier.



On est bien là, c'est la patrie,
Foyer béni, cher nid d'oiseau,
Il faut, pour rafraichir la vie,
Si peu de joie et si peu d'eau!

Les merles nichent dans la haie,
Les chèvres vont à l'abreuvoir;
Et près du bois, dans l'oseraie,
Les hannetons volent le soir.

Et l'on s'ébat, au clair de lune,
Sur l'aire, quand on a dansé,
C'est le tour de la cruche brune...
Tout ce beau temps est-il passé!

Les Allemands sont au village.
Dans les champs, plus de laboureurs,
Plus de troupeaux au pâturage
Et plus de rire dans les cœurs.

Ils sont vingt-sept dans le village.
Vingt-sept chevaux, vingt-sept hulans;
On étouffe des cris de rage;
Les chiens de ferme vont hurlants.

« Allons, curé! parle, vieux prêtre! »
Hurle le hulan rugissant.
« Dis-nous où tu caches le traitre
» Ou les corbeaux boiront ton sang. »

Le traitre! Un enfant de la France,
Un lignard de vingt ans, blessé,
Brisé, vaincu par la souffrance,
La veille au chemin ramassé!

Le curé se prit à sourire.
Le bon soldat est quelque part.
Le curé seul pourrait le dire...
Mais le curé n'est pas bavard.

« Ta tête, ou celle de ce traitre! »
Et le hulan met, furieux,
Son pistolet au front du prêtre.
Le vieillard regardait les cieux.

« Mon crâne est assez blanc, je pense,
» Je le crois mûr pour le trépas,
» Mais ce soldat est à la France
» Et la Prusse ne l'aura pas! »

Le Prussien est fou de colère
Il vise à la tempe et fait feu.
Et le vieux curé roule à terre!
« Vive la France! France, adieu! »

Citons encore une pièce charmante :

L'ANGÉLUS DU SOIR

Sonne, sonne là-bas dans l'ombre,
Douce voix qui parle de Dieu!
Le pré s'endort sous le ciel sombre
Le jour baisse et nous dit adieu.
Cloche, message de prière
Echo de foi, d'amour, d'espoir,
Tu nommes les cieux à la terre.
Sonne toujours, cloche du soir!

Sonne, *Angélus*, sous la feuillée
L'oiseau du soir cherche un abri,
La hulotte, à peine éveillée,
Ouvre l'aile et jette son cri.
Le dernier rayon qui le dore
Pâlit au couchant et s'en va;
Et la cloche au loin sonne encore
Sa prière : *Ave Maria.*

Ave Maria! Salut, reine!
Le vent passe dans le clocher
Et va mêler sa voix lointaine
A la chanson du vieux berger.
L'insecte suit aussi la bise
La feuille vole au vent du soir,
Mais à la tour de l'humble église
L'*Angélus* seul dit! au revoir!

Les pièces de ce recueil sont-elles toutes parfaites? Non, mais aucune ne déplaira aux âmes généreuses : l'hymne et le sarcasme, l'ode et l'élégie, tout sert au poète pour louer Dieu, défendre à souhait les justes causes, flétrir les mauvaises.

Nous recommandons ici à toutes nos lectrices ce charmant volume, édité avec luxe par la maison Bray et Retaux (1).

M. B.



LE LOCATAIRE DES DEMOISELLES ROCHER

PAR JULES GIRARDIN (2)

Je me figure un jeune frère malade, convalescent, à qui sa sœur ainée lit ce joli volume; avec quel plaisir ils suivront les modestes accidents de la vie d'un jeune homme, presqu'enfant encore, abandonné à lui-même, exposé à bien des chutes et gardé par la droiture de son caractère et l'énergie de ses principes. Il résiste aux mauvais exemples donnés par des camarades —les camarades! l'écueil de la pauvre jeunesse; il ne va pas au café, il ne fait pas de dettes, il ne se querelle pas, il n'a pas de respect humain, il demeure simple, droit, honnête, et l'occasion venue, il fait preuve d'un grand courage. La modestie et la force morale de cet enfant, le *Locataire des demoiselles Rocher*, opèrent mêm des conversions chez ses amis, chez ses confrères; il en est heureux sans en être glorieux.

Ce charmant roman, que l'on trouve trop court, est plein d'observations et de vie; les demoiselles Rocher, si dignes et si bonnes, intéressent, et l'on apprend avec plaisir, à la fin du livre (qui tourne un peu court à cet endroit) que leur locataire devient leur neveu.

Nous recommandons cette jolie œuvre aux familles qui nous lisent; il est rare de rencontrer autant d'esprit uni à autant de sagesse.

M. B.

(1) Rue Bonaparte, 82. — Prix, 3 francs.
(2) Librairie Hachette. — Prix, 3 francs.

LE CHOIX DE FRANKLINE

I

La villa du général Dorly apparaissait, aussi charmante que confortable, à travers la haute grille qui fermait l'entrée du parc. Gazons verts, corbeilles de fleurs fraîches et variées, bois touffu, étang limpide et poissonneux, bosquets ombreux, appartements meublés avec élégance et commodité, rien ne laissait à désirer. Pourtant, si vous aviez pénétré dans le grand salon du rez-de-chaussée, vous auriez vu le général, plongé dans sa bergère, en face de la fenêtre ouverte, contemplant d'un air sombre et distrait le gai panorama qui s'étendait devant lui, tandis que sa fille, la jolie Frankline, restait immobile et soucieuse en face d'une sonate de Mozart, son auteur favori. Elle allait cependant en attaquer les premières notes, lorsque la forte voix du général retentit sur un ton découragé :

« Ainsi, il ne te plaît pas?

— Non, pas du tout.

— Sacrebleu! et dire que c'est le dixième ! et un si beau garçon! des renseignements parfaits! Ah! j'en tomberai malade, sûrement, j'en tomberai malade.

— Eh bien, père, dis-moi quel est celui que tu veux que j'épouse, je l'épouserai; l'obéissance me portera peut-être bonheur.

— Non pas! non pas! Est-ce que j'ai l'habitude de te contraindre, moi? Tu t'imagines que je veux te marier contre ton gré?... Tu me feras mourir; je te dis que tu me feras mourir!

— Calme-toi, père, calme-toi; tu veux que je me marie?

— Assurément.

— Eh bien, avec qui?

— Avec celui qui te plaira, parbleu!

— Et, si aucun ne me plaît?

— Ah! voilà, voilà ce qui m'enterrera... Comment! je t'ai proposé un avocat, un officier, un notaire, un banquier, un consul, un député, et tu me refuses tout cela. Qu'est-ce qu'il te faut donc? un empereur, peut-être? c'est cela que tu veux? Allons, dis-le; qu'est-ce que tu veux? qu'est-ce que tu veux?

— Père... un homme que je puisse aimer. »

Frankline voyait les sourcils du général se rejoindre sévèrement, et son large front se couvrir de plis menaçants. Elle pressentit un orage; mais elle savait admirablement le conjurer. Légère comme un oiseau, elle traversa le salon, s'assit sur les genoux de son père, mit un tendre baiser sur ses cheveux blancs, et, d'un geste câlin, lui passa les bras autour du cou. Ce gracieux manège réussit à merveille : le général ne put s'empêcher de sourire; il caressa les boucles blondes de sa fille, lui tapota sur la joue, et rendit à sa voix le timbre bienveillant qui lui était habituel.

« J'attends le baron de Bernheim, dit-il; il va venir pour la demande officielle; je m'étonne même qu'il ne soit pas arrivé. »

La jolie bouche de Frankline exécuta aussitôt une petite moue de mauvais augure pour le baron de Bernheim.

« Oh! encore un! fit-elle, avec ennui.

— Tu vas les refuser sans les voir, à présent! s'écria le général, indigné. Il ne manquait plus que cela! Tu veux me désespérer?

— Non; mais, je t'en prie, mon père chéri, reçois-le un instant tout seul. Je voudrais seulement faire un tour à cheval dans le parc, pour me changer un peu les idées. Je te promets que quand j'aurai galopé, je me sentirai mieux disposée en sa faveur. Je suis, d'ailleurs, si lasse de tout cela que je prendrais volontiers le premier venu, pour en finir. Tu ne me fais presque plus jamais ta bonne figure de papa, maintenant...

— Vraiment! et quelle figure est-ce que je fais donc?

— Ta figure de général.

— Eh bien?

— Eh bien, je ne l'aime pas, moi! C'est bon pour les soldats. Et, ajouta-t-elle, en ouvrant la porte, que le baron soit beau ou laid, spirituel ou bête, bon ou méchant, je l'épouse!

— Frankline! ne ris pas, ma fille, ne ris pas de cela; et, surtout, ne l'accepte pas s'il te déplaît. Pauvre enfant! tu pourrais être éternellement malheureuse...

— Non; mais je le prendrai peut-être s'il ne me plaît pas, pour que ton chagrin finisse.

— Du tout! du tout! je veux qu'il te plaise.

— Alors, je ne le prendrai que s'il me plaît un peu.

— Ce n'est pas suffisant. Il faut qu'il te plaise beaucoup, tout-à-fait. Je veux que tu sois heureuse, entends-tu? très heureuse! »

Franckline sourit.

« Oui, mon bon père, dit-elle, c'est entendu :



nons ne le prendrons que s'il nous plaît énormément, ce qui pourrait bien ne pas arriver. Mais aussi, quelle idée de vouloir me marier! je suis si heureuse comme cela!

— Et moi aussi, mais tu sais bien...

— Ah! tes vilaines raisons! je les connais, j'en ai pleuré pendant trois jours. Je ne veux plus les entendre; je me sauve. D'ailleurs, voilà ton baron: on a sonné à la grille; il faut que je prenne par le petit bois pour ne pas le rencontrer.

— Ne sois pas longtemps.

— Trois fois le tour du boulingrin, et je reviens.

— Dis à Pierre de t'accompagner.

— C'est inutile; je prendrai Flora; il n'y a rien à craindre avec elle.

— Va donc.

— Pas avant de t'avoir embrassé! Fi! la vilaine mine... Adieu, général! Et elle partit, en riant. »

II

De sombres réflexions traversaient l'esprit du général, les nuages s'amoncelaient sur son front, et sa préoccupation devint si profonde qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, ni le domestique annoncer : « madame De Lassalle. » Aussi laissa-t-il échapper une exclamation plus soldatesque que courtoise, lorsqu'il se sentit légèrement touché au bras. A peine eut-il levé les yeux que la joie brilla dans son regard, tandis qu'un large sourire relevait sa moustache grise.

Madame de Lassalle avait été voisine de campagne du général. Venue d'Auvergne pour l'éducation de son fils qu'elle avait mis dans un lycée de Paris, elle avait préféré habiter Neuilly, afin que, pendant ses jours de sortie, l'enfant eût un air plus pur que celui de Paris. La mère de Frankline vivait encore à cette époque; les deux familles nouèrent des relations très-intimes qui continuèrent après la mort de madame Dorly, survenue peu de temps après.

Quand il eut quitté les bancs du collège pour ceux de la Faculté de Médecine, le jeune de Lassalle revint demeurer chez sa mère, et c'est seulement après l'obtention de son diplôme de docteur qu'il retourna, avec elle, dans leur pays où son père avait laissé le souvenir le plus respecté,et où son mérite personnel lui avait procuré très vite une clientèle aussi étendue que sympathique.

Le général ne les avait pas revus depuis leur départ, et n'avait même pas entretenu de correspondance avec eux, étant d'humeur peu épistolaire ; mais son affection était restée la même. Ce fut donc avec une surprise égale à sa joie qu'il accueillit son ancienne voisine.

Il se leva vivement ; et, lui pressant les mains avec affection :

« Quoi! dit-il, c'est vous, ma vieille amie!... Vous arrivez, comme la Providence, au bon moment. Je ne m'attendais guère à cette consolation dans mon malheur!

— Dans votre malheur! s'écria la visiteuse avec inquiétude : Frankline est malade?

— Non, non, elle se porte à merveille. Mais mettez-vous donc là, vous serez mieux. La fenêtre ne vous gêne pas?

— Du tout! il fait si chaud! et puis vous avez une vue admirable. Que je prenne mes yeux, dit-elle, cherchant son lorgnon. Vous n'en êtes pas encore là, vous, général? Qui est-ce que je vois galoper là-bas? on dirait une femme. Mais c'est Frankline, il me semble?

— Oui, c'est elle. Ah! ne m'en parlez pas.

— Comment! que je ne vous en parle pas! moi qui ne viens que pour cela. Ah çà, qu'est-ce qu'elle a donc fait, cette enfant-là? et d'où vous vient cet air d'enterrement?

— Figurez-vous qu'elle me fait mourir de chagrin.

— Elle! la gaieté personnifiée! un esprit charmant! un cœur d'or! et avec cela un bon sens surprenant à son âge, malgré ses airs d'étourdie. Je n'y comprends rien; expliquez-moi donc ce mystère.

— C'est bien simple. Je ne peux pas la marier.

— Vous ne pouvez pas la marier! avec ses yeux! avec son teint! avec sa taille! Ah çà, permettez-moi de vous le dire, général, vous n'y entendez rien, absolument rien. Les prétendants devraient faire queue chez vous; c'est que vous les faites fuir.

— Je les fais fuir! moi!... Grand Dieu! il en est encore venu deux ces jours-ci et jen attends un tout à l'heure.

— Eh bien, alors?

— Alors, elle n'en veut pas. Aucun ne lui plaît.

— Ah! tant mieux.

— Comment, tant mieux?

— J'ai mon idée. Mais, au fait, pourquoi étiez-vous si pressé de la marier, cette petite? elle n'a que dix-neuf ans.

— Parce que je puis m'en aller d'un moment à l'autre. Elle n'a ni mère, ni tante, ni sœur; elle serait seule au monde. Vous pensez bien que cette idée-là m'est intolérable.

— Mais elle est invraisemblable aussi, cette idée-là. Vous en aller? et pourquoi çà? Vous montez à cheval comme à vingt ans, vous lisez sans lunettes, et vous marchez sans canne: vous passerez la centaine, général; c'est moi qui vous le dis.

— Oui, et mon asthme?

— Ne savez-vous pas qu'il faut tuer les asthmatiques pour s'en débarrasser? Demandez à mon fils...

— Ce cher Robert! et moi qui ne vous en parlais pas. Comment est-il?



— Mais, fort bien. Vous en jugerez, d'ailleurs, par vous-même, car il va venir. Je lui ai donné rendez-vous ici; il devait même arriver avant moi.

— Il est à Neuilly?

— Non, à Paris. Nous y sommes venus tous les deux. Il a été appelé en consultation, et je l'ai suivi, précisément à cause de ce projet dont je vous parlais et que j'espère mener à bien. »

Baissant alors légèrement la voix, et rapprochant son fauteil, madame De Lassalle mit le général au courant de ce fameux projet qu'il parut accueillir avec un enthousiasme mêlé d'inquiétude. Nos lecteurs ont peut être deviné ce dont il s'agissait; aussi ne seront-ils pas étonnés qu'un tel sujet fit durer longtemps la conversation. Nous leur demanderons la permission de laisser les deux interlocuteurs à leur entretien mystérieux, et de revenir à notre amie Frankline.

III

Avec l'heureuse mobilité que possède l'esprit à son âge, Frankline en s'élançant sur Flora, ne pensait déjà plus au motif qui l'y avait fait monter. Elle partit au galop, légère et gaie comme un pinson; mais quand elle se fut un peu éloignée, elle songea à rentrer, et l'idée de la maison lui rendit en même temps celle de sa situation. Son gai visage se rembrunit aussitôt; comme son père, elle tomba dans une méditation profonde qui n'eût pas été sans danger avec une bête moins douce et moins raisonnable que Flora. Flora, en effet, à part deux ou trois manies des plus innocentes, comme de s'arrêter tout à coup pour brouter n'importe quoi, ou de s'ébrouer violemment s'il passait un véhicule quelconque, était la jument la plus paisible, la plus convenable pour une fillette étourdie et rêveuse.

La première vision qui passa dans l'esprit de Frankline fut celle du baron de Bernheim; un grand soupir l'accueillit. « Ah! pensa-t-elle, qu'il est vrai de dire que nul n'est content de son lot en ce monde! Peut-être que quelque pauvre fille se désespère d'être contrainte par ses parents à un mariage qui lui déplait, au moment même ou moi je gémis de me trouver dans l'obligation de choisir. Il y a vraiment des instants où la liberté vous pèse... Choisir! mais sur quoi se décider? Ils vous disent tous la même chose. » Cette idée lui donna le vertige; elle voulut descendre de cheval; et, oubliant qu'elle était seule : « Pierre, cria-t-elle, venez m'aider, je vous prie. » Puis, toujours plongée dans ses pensées, elle étendit machinalement son pied sur une main qui s'avançait; et, d'un léger bond se trouva à terre. A peine y fut-elle que, levant les yeux, elle jeta un cri. Ce n'était pas Pierre, qui se tenait respectueusement incliné devant elle; c'était un beau jeune homme, aux traits réguliers, à la physionomie grave, à la mise sévère.

« Ah! s'écria-t-elle, Robert! monsieur Robert!

— Suis-je donc assez heureux pour que vous m'ayez reconnu? dit-il en souriant.

— Oh! parfaitement; d'ailleurs il n'y a pas si longtemps que nous ne nous sommes vus.

— Vous trouvez? je ne suis pas de votre avis : neuf ans! cela paraît long, quelquefois.

— Y a-t-il vraiment neuf ans? Eh bien, vous n'êtes pas changé; vous avez toujours votre air sérieux, de la barbe en plus, voilà tout. Mais, par quel heureux hasard vous êtes-vous trouvé là pour me tendre la main? »

A ce moment, Flora, peu curieuse de la conversation, traversa la route pour aller brouter une branche de genêt.

« Ah! dit Frankline, que vais-je faire de mon cheval? Si vous vouliez me l'attacher solidement à ce hêtre, je l'enverrais chercher en rentrant. »

Le jeune homme, aussitôt, se mit en devoir d'attacher Flora. Quand ce fut fait :

« Je suis à vos ordres, dit-il; où voulez-vous aller?

— Mais, vous veniez à la maison, je suppose, demanda Frankline.

— Oui, j'y ai donné rendez-vous à ma mère.

— Votre mère... Ah! quel bonheur; je l'aimais tant.

— Elle doit même y être déjà, car j'ai été retardé. J'ai pris par la petite porte, du côté du bois; tout m'a semblé changé et je me suis perdu dans une espèce de labyrinthe.

— Une espèce! vous êtes bien poli. C'est moi qui l'ai dessiné; père me l'a fait faire il y a deux ans, et il n'est pas déjà si *espèce*, puisque vous vous y êtes perdu. Mais je vais vous montrer le chemin, car ce coin-ci a été bouleversé de fond en comble: suivez-moi. »

Frankline le précéda dans un étroit sentier qui longeait la lisière du bois. Elle s'arrêtait de temps en temps pour cueillir quelque fleurette puis elle reprenait sa marche, légère et joyeuse. Quel bonheur! point de baron; un ami d'enfance à la place; il ne serait pas question de mariage; on pourrait jaser à son aise sans que la conversation tombât sur ce sempiternel sujet; allons! la journée finissait bien.

« Vous souvenez-vous, cria-t-elle à Robert, de nos goûters chez la tante Benoist?

— Si je m'en souviens!

— Vous étiez bien contrariant.

— Et vous, bien capricieuse. »

Ils rirent tous les deux.

— Voyez, dit-elle, si je suis un bon guide; n'apercevez-vous pas la maison?

— Je crois que oui.

— A la clairière, vous la verrez mieux. »

Arrivée à la clairière :

« Oh! fit-elle, qu'elle chaleur! j'ai une soif! Mais

la source est tout près, attendez-moi là, je reviens. »

Et elle partit, suivant le cours d'un mince ruisseau dont le filet d'argent serpentait entre des roches moussues. En deux minutes, elle fut à la source, l'eau coulait, limpide et glacée, sortant d'une petite grotte humide.

« Dans quoi vais-je boire ? » se demanda Frankline.

Elle chercha des yeux autour d'elle, et ne vit rien qui ressemblât à une coupe.

« Bah ! j'ai mes mains : à la guerre comme à la guerre, » et, s'agenouillant, elle avança ses deux petites mains vers la source.

En ce moment, une voix forte retentit :

« Ne buvez pas de cette eau, vous avez beaucoup trop chaud.

— Mais c'est précisément parce que j'ai chaud que j'ai soif.

— Ne buvez pas ! je vous en prie.

— Ah ! c'est la jalousie qui vous fait parler, dit-elle avec impatience; je vous cèderai la place après. » Et elle tendit les deux mains sous le jet limpide.

— Je vous le défends ! » cria Robert d'une voix impérieuse.

Il arrivait auprès d'elle, et, joignant l'action à la parole, il donna une brusque secousse au bras de la jeune fille. L'eau qu'elle portait à ses lèvres jaillit de tous côtés. Elle se retourna, légèrement irritée.

— Et de quel droit ? demanda-t-elle avec un peu d'humeur, voulez-vous m'empêcher de boire de cette eau ?

— Du droit qu'a tout homme sensé d'empêcher une enfant de faire des folies, répondit-il d'un ton ferme. La vôtre pouvait être mortelle.

— Allons, soit, fit-elle, soudain calmée, on vous obéira, docteur.

— C'est déjà trop, continua-t-il d'une voix adoucie, mais encore émue; c'est beaucoup trop que vous y ayez trempé vos mains. Donnez-les moi, que je les essuie. »

Frankline les tendit, en souriant.

« Vous êtes bien toujours le même, allez ! aussi contrariant qu'autrefois; et, je ne sais pourquoi j'ai toujours eu la faiblesse d'en passer par toutes vos volontés.

— Ainsi, vous ne m'en voulez plus ? demanda-t-il affectueusement.

— Non, encore comme autrefois ! »

Tout en parlant, ils étaient rentrés dans la clairière ; ils s'assirent.

« Si vous le voulez bien, dit Robert, puisque nous ne nous sommes pas oubliés, nous laisserons l'*autrefois* : les longs retours sur le passé conviennent aux vieillards, et le présent me semble trop agréable pour le sacrifier ainsi. »

Un soupir de Frankline l'interrompit.

« Ah ! c'est que je suis bien vieille, allez ! »

Elle disait cela si sérieusement qu'il ne put s'empêcher de rire.

« Vraiment ? mademoiselle, dit-il; vous ne paraissez pourtant pas absolument décrépite, et, si mes souvenirs sont exacts, vos vingt ans n'ont point sonné.

— Monsieur Robert, on est toujours vieux quand on est triste.

— Et vous êtes triste ?

— Mortellement.

— Ne pourriez-vous confier vos chagrins à un ancien camarade ?

— Bien volontiers. Mon père veut, à toute force me marier.

— Eh bien ! mais, je ne vois rien là de si affligeant.

— Ah ! c'est que tous les partis qu'il me propose me déplaisent; je les refuse, cela le désole; il pleure en prétendant qu'il me laissera seule au monde, et moi je pleure de le voir pleurer. Voilà la jolie maison que nous faisons depuis un an ; est-ce gai ?

— Non, vraiment, et je voudrais qu'il me fût donné de vous consoler tous deux.

— Comment cela ?

— Frankline, dit-il, reprenant l'appellation de leur enfance, et plongeant son regard dans le sien; il est une question que je voulais vous faire ce soir, devant votre père, mais elle me brûle les lèvres. Après ce que vous venez de me dire, je ne puis plus attendre. Frankline, voudriez-vous être ma femme ? »

Elle jeta un faible cri.

« Etes-vous vraiment venu dans cette intention ? demanda-t-elle en pâlissant.

— Oui. De votre réponse dépend le bonheur de ma vie. »

La jeune fille se taisait.

« Parlez, oh ! parlez ! dit-il d'une voix suppliante.

— J'ai bien envie d'accepter, murmura-t-elle, mon père serait si heureux ! »

Robert se leva.

« C'est une pensée qui vous honore, dit-il; mais ce n'est pas à elle que je veux devoir votre consentement. Le sentiment ardent et profond que j'éprouve veut être payé de retour. Je vous aime, Frankline ; mais vous, pourrez-vous m'aimer ?

— Vous m'aimez ! vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez vue qu'enfant.

— C'est précisément pour cela que je vous connais. Dans l'enfant se voient, à découvert, les qualités qu'aura plus tard la femme; la jeune fille, au contraire, est un livre fermé. Bien habile est celui qui, à travers la triple couverture des convenances, de la timidité et de la coquetterie sait deviner ce qui s'y trouve écrit ! Il faut se décider, sur la dot ou sur le visage, et ni l'un ni l'autre ne peut rendre heureux.

— Méprisez-vous donc la beauté ?



— Non, puisque vous êtes belle; mais elle seule n'eût pas conquis mon cœur. Je vous aime pour votre âme, Frankline, pour votre âme plus belle encore que votre charmant visage.

— Mon âme! dit-elle souriant, où l'avez-vous vue?

— Je l'ai vue, répondit-il gravement; oui, vraiment vue. Et, se rasseyant près d'elle, il continua avec émotion : Revenons à nos souvenirs, si vous le voulez bien. Vous rappelez-vous que madame de Gèvres, votre marraine, vous fit cadeau d'une belle poupée?

— Yvonnette. Je crois bien! Ah! je l'ai bien aimée.

— Vous lui aviez fait, le jour-même, une toilette en mousseline blanche dont vous étiez très-fière; il fallut que toute la maison l'admirât, et les éloges sur votre adresse ne vous furent pas épargnés. Votre père nous envoya nous promener dans ce bois avec Yvonnette, devenue votre inséparable. Vous aviez dix ans; moi, je faisais ma première année de médecine. Vous vous proposiez de procéder au baptême de la poupée, et vous me réserviez l'honneur d'être son parrain. Vous en souvenez-vous?

— Oh! parfaitement; seulement, je ne me rappelle plus comment cela finit.

— Je me le rappelle, moi. En arrivant, nous vîmes un nid d'oiseaux en haut d'un arbre; il vous fit envie, je montai pour le chercher. Quand je redescendis avec ma prise; une branche cassa et je tombai lourdement sur les roches. Je m'étais fait une large entaille à la jambe, le sang coulait abondamment, je n'avais rien pour l'étancher, et entourer la plaie. Mon mouchoir s'était trouvé sali par le nid que j'y avais enveloppé, le vôtre était trop petit; vous m'offrîtes le jupon d'Yvonnette. Le jupon ne suffisant pas, la robe fut offerte de même; toute la toilette y passa. Vous aviez encore votre nécessaire dans votre poche, il vous servit à me coudre le bandage. Yvonnette revint, nue comme un ver. « Pauvre poupée! » m'écriai-je, craignant de voir des larmes dans vos yeux. « Que c'est heureux que je l'aie emportée! » dites-vous, avec un sourire que je n'ai jamais oublié. Votre dé était perdu; mais vous en aviez d'autres, vous n'y fîtes pas attention. Je suis revenu le soir, au même endroit; je l'y ai trouvé, et il ne m'a pas quitté depuis. Le voici, ce petit dé, Frankline; l'enfant qui s'en est servie sera ma femme ou je n'en aurai jamais. Et, maintenant, croyez-vous que je vous aime?

— Je le crois.

— Alors, répondez, oh! répondez-moi : voulez-vous être ma femme? »

Elle pâlit; ses yeux riants se mouillèrent.

« Je le voudrais, dit-elle, faiblement; mais, j'ai peur...

— Peur! oh! pourquoi? »

Elle leva sur lui un regard hésitant.

« Vous m'avez parlé de vos souvenirs, dit-elle; eh bien, moi aussi, j'en ai un qui m'obsède. Chaque fois qu'il s'agit de me décider, je le vois se dresser devant moi, et le courage me manque... »

» — Il y a un an, je vis avec mon père deux petits tableaux, qui m'impressionnèrent au dernier point. Au-dessus du premier se trouvait écrit un seul mot : *avant*; au-dessous du second, un autre : *après*, et cette indication avait quelque chose de saisissant dans sa brièveté. *Avant*, représentait un jeune homme et une jeune fille; celle-ci, debout, souriante et rougissante, la tête légèrement inclinée, l'attitude fière et gracieuse, le regard heureux: celui-là, à genoux, humble et passionné, prononçant évidemment cette douce phrase que vous venez de me dire : « je vous aime. » Dans *après*, c'étaient les mêmes personnages, mais quel changement, grand Dieu! L'homme debout, hautain, farouche, le geste menaçant; la femme à genoux, les mains jointes, pâle, suppliante, terrifiée; un flacon d'absinthe sur le guéridon, expliquant toute la scène. Monsieur Robert, c'est peut-être un enfantillage; mais, chaque fois qu'il est question de me marier, je revois mes deux petits tableaux.

— Ah! fit-il, avec un accent de reproche, comment pouvez-vous croire... »

Elle l'interrompit vivement.

« Non, non! je sais, je sais que peu d'hommes s'avilissent au point de frapper une femme; je sais que vous êtes de bonne compagnie! Mais, il n'y a pas que les coups qui blessent; et si *après* devait être pour moi seulement une indifférence hautaine, un despotisme poli, ou une condescendance méprisante, c'en serait plus encore que je ne pourrais supporter. Vous m'aimez; vous le dites, je le crois; mais tous ceux qui m'ont demandée m'ont dit la même chose; tous m'ont promis un bonheur sans mélange, une complaisance constante, plus encore! une soumission absolue. Et, pourtant, vous me permettrez de croire que tous ces hommes ne sont pas semblables, et que leurs femmes n'auront pas un sort identique.

» A aucun d'eux je n'ai parlé ainsi, parce que je n'avais dans le caractère d'aucun d'eux la confiance que m'inspire le vôtre. Moi aussi, je vous connais d'enfance, je sais qu'on peut se fier à votre parole...

— Eh bien, alors?

— Oh! tout ce que vous m'avez dit jusqu'ici est irréprochable. Le prétendant, aujourd'hui est parfait, j'en conviens; mais que sera le mari demain? Elle s'était levée à son tour, la joue rougissante, les yeux brillants d'émotion. Eh bien, monsieur! s'écria-t-elle, d'une voix vibrante, répondez, sur votre honneur! Quand je serai votre femme, quand la chaîne se trouvera rivée entre nous, pour toujours, que serez-vous pour moi? esclave ou tyran?



— Ni l'un ni l'autre, dit-il d'un ton grave et tendre. Je serai ce que je dois être, Frankline, votre maître, ou, plutôt, votre guide, dans ce voyage de la vie que nous ferons ensemble; suivant avec vous le sentier que vous aurez choisi; heureux de vous laisser cueillir au passage tous les fruits et toutes les fleurs; et ne me servant jamais de mon autorité que pour vous préserver d'un abîme.

Elle comprit la loyauté et la noblesse d'un tel langage; son regard prit une douceur infinie.

« Allons trouver mon père, dit-elle, en lui tendant la main. »

Il la pressa avec transport, et la garda dans la sienne. Ils reprirent ainsi le chemin de la villa.

IV

Ce qu'il y a de diabolique, disait le général à son interlocutrice, c'est qu'elle n'en voudra pas encore.

« Vous croyez? demanda madame De Lassalle, avec incrédulité.

— Parbleu! si je le crois, c'est-à-dire que j'en suis sûr... »

Au même instant, la porte s'ouvrit, laissant voir Robert et Frankline, les mains encore unies,

Le général se leva d'un bond, et resta suffoqué par la joie, sans même leur avoir adressé une question, l'heureux père ouvrit les bras à Robert: « Mon fils! » lui dit-il.

« Ma fille, » s'écria madame De Lassalle, tandis que Frankline cachait sa jolie tête dans son sein.

Tous les yeux étaient humides, et tous les cœurs contents.

Le général s'arracha le premier à ces effusions, et s'asseyant dans son fauteuil, il attira sa fille près de lui.

« Ah çà, fit-il, raconte-moi donc un peu ce qu'il a pu te dire pour fléchir si vite ce petit cœur rebelle. Quelle promesse merveilleuse, quel mot magique a-t-il donc prononcé?

— Père, dit-elle, souriant et rougissant, il a dit qu'il serait mon maître.

— Quoi! s'écria le général, c'était là ce que tu voulais! Si j'avais pu me douter d'une chose pareille, je leur aurais recommandé à tous de faire les croquemitaines.

— Cela n'aurait pas suffi; il n'a pas seulement dit qu'il serait mon maître, il m'a prouvé qu'il était digne de le devenir. Ton vœu est exaucé mon père chéri: ta fille sera heureuse. Et, baissant la voix, elle mit son père au courant de tout ce qui s'était passé entre eux, tandis que Robert faisait le même récit à sa mère qu'il avait entraînée à l'écart.

— Général, dit madame De Lassalle, en plaçant devant lui Robert et Frankline, il ne vous reste plus qu'à bénir ces enfants-là pour leurs fiançailles.

— De toute mon âme! s'écria le général, de toute mon âme, ma vieille amie! Mais, croyez-moi, ceux dont l'amour est né de l'admiration d'un noble caractère, et de l'attrait d'un bon cœur, ceux-là sont déjà bénis de Dieu. »

MARIE LIONNET.

EN SILENCE

AUTOBIOGRAPHIE D'UNE PAUVRE FILLE

(SUITE ET FIN)

« Je cherche Octave, dit-il. Mais, mon Dieu! mademoiselle, que faites-vous donc là?

— Vous voyez, dis-je, je voudrais faire venir de l'oseille pour notre soupe.

— Vous ne pouvez pas, cependant, travailler à la terre, vous! comme une esclave, vous, mademoiselle! Octave devrait vous aider.

— Octave étudie; il a besoin d'apprendre afin de pouvoir gagner sa vie.

— Oui, oui, je sais bien; mais c'est égal, vous ne pouvez pas vous tuer! Je vais vous envoyer la mère de ma nourrice, Madeleine; elle est forte comme un homme, et elle vous fera ces grosses besognes. J'y cours.

Il y courut, et je ne saurais dire les services que Madeleine nous a rendus depuis ce temps-là: non seulement elle cultive le jardin, mais elle nettoie, elle blanchit, elle fait notre chétive cuisine, et tout cela, presque pour rien. Nous ne pouvons donner de gros gages, ayant à peine de quoi vivre. Mon père nous envoie un peu d'argent, très-peu, et nous avons, pour subsister, nos légumes et nos fruits.

L'automne venu, c'est Madeleine qui a eu la



bonne pensée de nous faire vendre des poires, des pommes, des choux, des pommes de terre, superflu de nos provisions, superflu qui nous a permis d'avoir le strict nécessaire. C'est encore Madeleine qui, me voyant un jour occupée à un tricot pour maman, m'a dit :

« Si vous vouliez, mam'zelle, faire de ces beaux fichus en laine rose ou bleue, je les vendrais bien à une grosse marchande de la ville. »

J'avais un peu de laine, reste de nos jolis travaux d'autrefois, j'ai commencé, et Madeleine a vendu mes petits châles, des capelines et de petits chaussons d'enfants. Nous avons pu subsister... la Providence a toujours sa main étendue sur nous, et j'aurais été satisfaite, oui, heureuse même, si ma pauvre mère avait pu oublier le passé.

Elle ne se plaignait jamais, elle ne parlait presque pas, elle n'encourageait aucun de nos efforts, et, toute la journée, elle restait absorbée dans une seule pensée, travaillant machinalement à un petit ouvrage d'aiguille, et ne s'inquiétant pas de nous. Seules, les lettres de mon père la tiraient de sa torpeur : alors elle éclatait en regrets, en reproches, le passé reparaissait, et la vue de ce mandat, de ce pauvre argent dont mon père se privait sans doute, exaltait encore sa colère :

« Rien que cela ! Après avoir jeté au vent des sommes folles! Il veut donc que nous mourrions de faim pendant qu'il jouit de Paris? Il nous jette les miettes de sa table!

— Mais, maman, disait Octave, songez que mon père a un emploi aux Assurances, un petit emploi qui suffit à peine à ses propres besoins!

— A qui la faute? »

Elle reprenait. Quel chagrin elle me causait! quelle épée dans le cœur!

Si elle se fût contentée de l'amour le plus tendre, je me serais épuisée, anéantie pour elle... J'essayais de tout pour la satisfaire, pour obtenir un sourire, une parole douce. Comme un enfant chéri, elle avait les meilleurs plats de notre pauvre table; elle aimait le laitage, j'avais appris, je crois, tout ce qui peut se faire avec du lait. Je lui gardais nos plus beaux fruits, René Herbault nous apportait, tantôt un perdreau, tantôt une truite, je soignais le couvert, je mettais des fleurs partout, je veillais à sa toilette, et, avec les débris de notre luxe passé, je lui créais des parures; rien ne lui faisait plaisir; elle vieillissait et le jour où elle compta des cheveux blancs sur ses tempes et au milieu de ses belles tresses noires, fut un jour d'aigreur et de douleur. Je voulus la consoler :

« Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir été belle et de ne l'être plus, me dit-elle.

C'est vrai, mais je ne regrette pas plus la beauté que les richesses. Le vrai bonheur n'est pas là ; n'est-ce pas Racine qui a dit :

D'un cœur qui t'aime
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

Oh! que c'est doux et que c'est vrai! »

René nous donnait de sa chasse et de sa pêche; quelquefois, il aidait Madeleine à cultiver le jardin; il prêtait des livres à Octave, mais il vint un moment où René dut nous quitter. Il avait passé des examens, et son père avait sollicité et obtenu pour lui une place dans les Domaines. René était nommé à Belley.

Il vint nous faire ses adieux ; il semblait triste et je m'affligeai de voir partir, pour toujours sans doute, un ami si dévoué. Il salua ma mère et embrassa mes frères, puis il me dit en me tenant la main :

« Je reviendrai, mademoiselle Antonie, ne m'oubliez pas. »

Quand il fut parti, ma mère dit en levant les épaules :

« Qu'est-ce que c'est que cette promesse de retour et cette adjuration à Antonie! Ne compte pas sur lui, ma pauvre petite; les filles ruinées sont des non-valeurs pour les jeunes gens à marier. Il était amusant de gravité, ce petit René!»

Ces paroles me firent peine, et je pensai à René avec plus d'amitié que je n'en avais autrefois.

Son départ avait fortement impressionné mon frère Octave; il avait près de dix-neuf ans; il avait complété son instruction avec une force de volonté peu ordinaire, et pourtant aucune carrière ne s'ouvrait devant lui. Il aurait voulu entrer à l'École Centrale, ne pouvant aspirer à l'École Polytechnique, mais le moyen? Mais les fonds?

Il me parlait de ses désirs contrariés, une après-dînée d'automne. Nous étions assis sous un petit berceau de chèvre-feuilles, au bout du jardin; je faisais un fichu au crochet, il me regardait sans me voir, et enfin il me dit :

« Voilà René lancé! Il est bien heureux! Il a une voie tracée devant lui, et il arrivera, tandis que moi! Ah! si notre père et notre mère avaient mieux gouverné leur barque, je serais aussi en mesure d'arriver, mais que peut-on quand on n'a pas même le premier sou pour passer un examen?

— Il faudrait beaucoup d'argent, Octave?

— Beaucoup, non, mais trop encore pour des malheureux comme nous.

— Qu'est-ce que tu voudrais faire? Explique-moi tes vues. Tu sais si je t'aime.

— Oui, Antonie, tu es très bonne, je le sais, et je souffre parfois en voyant que maman ne t'apprécie pas à ta vraie valeur.

— Ne parlons pas de cela, parlons de toi. Que voudrais-tu?



[illegible], et quand il fut parti


ANE



Que de peines ignorées d'elle-même, ma pau-

Je fis un signe affirmatif, et quand il fut parti,

— Passer l'examen des sciences nécessaire pour entrer à l'École Centrale, faire mes études à cette école, et en sortir avec le brevet d'ingénieur.

— Et quand on possède ce brevet?

— On se place dans des manufactures, aux chemins de fer, chez des fabricants de produits chimiques. On a plusieurs cordes à son arc, on peut vivre, se tirer d'affaire... que je serais heureux si c'était possible! Mais jamais! C'est affreux de penser qu'il dépendait de nos parents, s'ils avaient été sages de nous frayer à tous une belle voie commode...

— Chut! et laisse-moi réfléchir. »

Une idée venait de se présenter à mon esprit; je la tournai en sens divers, et enfin je lui dis :

« Ne serait-il pas possible d'avoir de l'argent sur cette maison, sur la Bicoque? »

Il poussa une exclamation.

« C'est une idée! Un créancier, un prêteur pourrait, en effet, prendre hypothèque; seulement, ma pauvre sœur, ta maison serait grevée et, le cas échéant, il aurait le droit de la vendre.

— Je ne veux pas regarder l'avenir, le présent nous presse. Il faut que tu aies quelque moyen pour te faire un sort. Je vais écrire à mon père. »

Il m'embrassa, et me répéta, plus ému que jamais il n'avait paru l'être :

« Va, tu n'obligeras pas un ingrat, je n'oublierai jamais ta bonté, tu verras. »

Après de longs pourparlers, la maison fut hypothéquée, Octave passa un excellent examen, il entra à l'École Centrale, et je restai seule avec ma mère et le pauvre Maxime.

V

JOURS SOMBRES

Rien ne luit dans ce passé, pas un pâle rayon de soleil. Que j'ai fait aller le crochet et l'aiguille durant les longs jours d'été, durant les interminables soirées d'hiver, entre ma pauvre mère ennuyée et dolente, et Maxime, qui feuillette des images et à qui il est bien difficile de faire apprendre une leçon. Pauvre enfant! pauvre frère! Il grandit, mais son intelligence ne se développe pas. Octave a gardé pour lui seul le vouloir, la compréhension et l'énergie. Chez Maxime, les besoins matériels semblent seuls exister. Aucune prévision de l'avenir, aucun désir d'arriver à quelque chose; il ne peut pas imaginer un autre sort que le sien; il ne regrette ni ne souhaite rien. Qu'adviendra-t-il de lui? Avant très peu d'années, la conscription le réclamera, et sans défense, sans volonté, sans esprit, il faut bien le dire, que deviendra-t-il perdu dans un régiment? Mon Dieu et mon unique confident, vous voyez mes peines et mes soucis, ayez pitié de nous!

Que de peines ignorées d'elle-même, ma pauvre mère m'a faites! elle ne peut pas accepter notre situation, elle se plaint, se lamente, accuse autrui, et méprise les faibles efforts que je puis tenter pour rendre notre vie supportable.

« Tu feras des millions de fichus blancs et roses, et tu ne parviendras pas à nous faire vivre! qu'est-ce que le travail des femmes? va, tu te consumeras de fatigue et de travail sans arriver à rien. Les hommes seuls peuvent... si ton père avait voulu!... si ton frère voulait un jour... mais remarque que je ne compte pas sur lui... je le connais : l'oiseau ne reviendra pas au nid qu'il a quitté...

— J'espère mieux d'Octave, maman.

— Pauvre petite, remplie d'illusions, tu verras! Tu t'es dépouillée pour lui... il te tournera le dos.

— Oh! maman, je vous en supplie, ne dites pas cela! vous me percez le cœur.

— Est-ce que le cœur n'est pas destiné à être percé? crois-tu que le mien soit sain et sauf? Et Maxime? qu'adviendra-t-il de lui? il est à peu près idiot.

— Maman!

— A quoi bon se dissumuler ce qui est? pauvre petite! »

Ces dialogues me laissaient dans l'âme un fond de noire tristesse, les lettres que mon père nous adressait, lettres rares, n'étaient pas faites pour ramener la sécurité dans nos âmes: lui aussi se plaignait de l'exiguïté de ses ressources, et de la raideur de ses chefs; il trouvait des supérieurs chez des gens que, jadis, il ne regardait pas comme ses égaux. Ses lettres étaient toujours accompagnées d'un mandat, et cette faible somme impatiemment attendue, n'était que trop promptement dépensée. Je ne me doutais pas, à dix-sept ans, de ce qui était nécessaire même aux plus pauvres...

Trois ans s'écoulèrent ainsi; pendant ces trois ans, Octave fit de très bonnes études à son école, et, dès sa sortie, il fut placé chez un grand fabricant de machines : il était heureux, au comble de ses vœux, plein d'ardeur au travail, d'espérances pour l'avenir... il voyait, à portée de sa main, fortune et succès, et dans ses lettres, il me témoignait une vive gratitude : il m'envoya un billet de cent francs sur ses premiers appointements.

Cette année-là, René vint voir ses parents, avant que d'aller à Bayonne, où il venait d'être nommé : il nous fit visite une première fois, avec son père, visite embarrassée et froide, puis, il revint seul, la veille de son départ. Il nous parla beaucoup d'Octave, et avec la plus vive amitié; il parla de lui-même, des nouveaux avancements qu'il espérait, et en parlant ainsi, il me regardait, je sentais sur mon front ce regard affectueux et bon, et je n'osais répondre : il se leva enfin, et il me dit d'un ton de prière :

« Je reviendrai! je vous retrouverai? »

Je fis un signe affirmatif, et quand il fut parti,

ma mère se moqua de lui et de moi, et elle finit par me dire d'un ton plus sérieux :

« Jamais son père ne consentirait à vous marier.

— Hélas! c'est bien possible. »

L'hiver se passa encore, sombre, froid, triste. Les envois de mon père se faisaient plus rares, mais Octave envoya encore quelques secours. Nous vécûmes. Comment? de privations, et comme disait ma mère... cela ne coûte pas cher.

Cette année-là, mon pauvre Maxime tira au sort et amena un mauvais numéro. Il s'en affligea beaucoup : indolent et timide, ayant la conscience de sa faiblesse et de son incapacité, il redoutait la vie militaire, et pourtant, il dut partir. Je ne saurais dire combien j'en fus affligée, et sa première lettre n'était pas de nature à me rassurer : Il écrivait :

« MA BONNE MAMAN, MA BONNE SOEUR,

» Je suis entré dans un régiment de cavalerie, » parce qu'on a trouvé que j'avais la taille. Je » suis à Poitiers. On est bien nourri, puisqu'on a » de la viande tous les jours, mais on doit beau- » coup travailler. J'ai un cheval qui s'appelle » Coco; je dois le soigner, le panser, l'étriller, le » laver et lui donner à manger, avant de pouvoir » m'occuper de moi. On se lève très matin, la trom- » pette sonne pour çà; on va aux écuries, j'ai peur » des ruades des chevaux; quand ils sont arrangés, » on nous mène à l'école, pour apprendre à mon- » ter à cheval; je suis tombé hier et je me suis » fait mal au genou; l'instructeur est rude et il a » de vilains mots à la bouche; les autres se » moquent de moi et ils me donnent des sobri- » quets. La nuit je ne dors pas beaucoup, mon » lit est très-petit, il y a de mauvaises odeurs et » je pense bien à ma petite chambre de la Bico- » que. Que je voudrais y être encore! Je vous » embrasse, ma bonne maman et ma bonne sœur, » et je suis :

» Votre fils chéri, MAXIME. »

Cette pauvre lettre, que j'ai eu peine à déchiffrer, vu l'écriture et l'orthographe, m'a laissé un sentiment douloureux. Pauvre frère! perdu au milieu de ces étrangers, qui méprisent sa faiblesse, privé, sinon du bien-être, au moins des soins et des caresses que nous avions pour lui, sans une voix qui le console, sans une main qui le soutienne, pauvre frère! je lui ai écrit en gros caractères, je lui ai parlé du bon Dieu, et j'ai mis dans ma lettre un mandat de cinq francs. Impossible de pouvoir davantage.

VI

JOURS DE DEUIL

Vers l'automne de cette même année, il nous est venu une bien mauvaise nouvelle. Depuis quelques mois, mon père écrivait de moins en moins, ma mère s'en impatientait, nous ne recevions plus aucun secours, et sans les produits de notre jardin et de notre basse-cour, si bien soignés par Madeleine, sans l'aiguille et le crochet, je ne sais comment nous aurions vécu. Madeleine avait eu l'idée d'élever deux petites poules, et, grâce à elle, nous avons une basse-cour; nous vendons des œufs et nous avons même vendu quatre poulets; nous vendons tous nos fruits... La divine Providence, qui veille sur tout ce qui vit, ne nous a pas abandonnées.

Octave nous dit qu'il économise pour avoir quelques fonds qui lui permettent de s'associer avec un de ses anciens camarades, qui a de la fortune et qui veut entreprendre une usine. Mon frère y entrerait comme associé et directeur. Alors, il nous aidera... Maintenant, il ne le peut pas...

Au mois de septembre, arriva une lettre de mon père : il quittait son emploi, parce qu'il était excessivement souffrant, et il revenait auprès de nous pour guérir ou mourir, disait-il.

Il arriva peu de jours après... j'étais si heureuse de le revoir, mais quand je l'eus bien regardé, après l'avoir bien embrassé, je fus consternée du changement que sept ans avaient fait en lui. J'avais quitté un homme brillant de santé, de force, je revoyais un vieillard.

O mon pauvre père! que le poids du jour a été pesant pour vous!

Ma mère le reçut sans enthousiasme, mais avec amitié : il nous parla de sa vie à Paris, il avait beaucoup travaillé, peu gagné, et ses forces s'étaient épuisées par le chagrin, le manque de soins et l'excès du labeur.

« Ce sont là, trois vampires qui sucent le sang et la vie, dit-il.

— Il en est d'autres! » ajouta ma mère d'un ton qui me glaça.

Il ne répliqua point, et une paix supportable s'établit. Le moyen d'ailleurs de ne pas avoir pitié de celui qui nous revenait malade, exténué, mourant? tous nos soins et toutes nos pensées ne furent bientôt remplis que de lui. Il était, le médecin le dit, au bout d'une maladie de poitrine, qui avait ruiné sa robuste constitution. Nous fîmes de notre mieux, la pauvre bonne Madeleine nous aida bien; elle nous aida même de son argent, elle disait :

« Prenez, M. René me le rendra. »

Je fus obligée de demander un peu d'aide à Octave; il envoya deux cents francs, en me disant qu'il partait pour l'Algérie, où ses affaires l'appelaient pour longtemps. Cette lettre me fut très pénible, je pus la cacher à mon père.

Il passa l'hiver au coin du feu : nous lui tenions compagnie, et parfois, ma mère, qui lit fort bien, lui faisait une lecture. Elle choisissait des romans ou des pièces de théâtres; j'aurais voulu autre chose; heureusement, nous recevions de temps en temps la visite de notre curé, et doucement, paisiblement, il amenait notre cher malade à des pensées depuis longtemps négligées.

Les grands froids du printemps, les vents glacés descendus des monts, firent beaucoup de mal à mon père : il dut garder le lit, et bientôt il ne le quitta plus.

Ce fut alors seulement que les illusions qu'il avait conservées se dissipèrent, il ne compta plus guérir, et il me parla, mais à moi seule, de sa fin prochaine :

« Je ne regrette pas la vie, disait-il, je n'ai pas été heureux, mais je déplore de vous laisser après moi sans protection et sans fortune. Comment ferez-vous, ma pauvre Antonie?

— Je travaillerai, mon père, et peut-être qu'Octave nous viendra un peu en aide. »

Il secoua la tête.

« Ne compte pas sur lui, mon enfant; il aime l'argent, il n'en aura jamais assez. Mais ce projet de mariage avec René Herbault, aboutira-t-il?

— Mon père, il n'y a pas de projet, il n'y a pas d'engagement : il m'a seulement demandé d'attendre.

— Cela ne t'engage à rien, ni lui non plus.

— C'est ce que je pense, mon père. »

Ces conversations qui se renouvelaient souvent et presque dans les mêmes termes, le laissaient plus sombre : un jour, il me dit :

« Combien je déplore de n'avoir pas mieux conduit ma vie! ma pauvre fille, toi qui es si généreuse, toute ta vie sera un long sacrifice, et personne ne t'en récompensera.

— Si! dis-je : Dieu!

— Dieu! tu y crois donc!

— Oh! oui, et je le sens près de moi! Mon père, il est près de vous aussi... il vous attend pour vous consoler. »

Il ne répondit rien, mais quelques jours plus tard il me demanda mon *Imitation*, disant :

« Ma mère en lisait un chapitre tous les soirs. »

Dieu parlait et il fut entendu! Ces dernières semaines de la vie de mon bien-aimé père m'ont légué un souvenir aussi doux que triste : serviteur de la onzième heure, il paya, par un véritable amour, les dettes d'une longue vie. Ma mère le soignait assidûment, il lui témoigna de l'affection, et quelques heures avant de mourir, il l'embrassa et la serra sur sa poitrine : elle pleurait : ils s'aimaient et se réconciliaient avant que de se quitter pour jamais. Mais non! c'était un *au revoir* pour l'éternité!

Octave assista aux funérailles, et se montra généreux pour nous, mais j'aurais préféré à ses largesses un peu de confiance, d'ouverture de cœur. Sa bourse était ouverte et son âme fermée.

René Herbault écrivit à ma mère une lettre de condoléance, très-douce, très-sympathique, et dans laquelle il lui disait qu'il fallait espérer de l'avenir. Notre pauvre Maxime écrivit plusieurs lettres:il pleure son père et il est très malheureux au régiment.

VII

JOURS D'ORAGE

Six mois s'étaient passés; notre existence monotone était rentrée dans son lit; rien n'était changé, sinon que nous ne recevions plus des lettres de Paris, que nous allions tous les jours nous agenouiller sur un petit tertre, où la croix sortait d'un massif de fleurs, et que ma mère, si elle se plaignait encore, ne parlait plus de mon père que pour louer ses qualités et son cœur. Nous vivions paisiblement, avec ce fond de mélancolie, qui, je crois, n'est étranger à aucune existence; n'y a-t-il pas partout des regrets et des craintes?

Je travaillais beaucoup, je variais mes petits ouvrages afin de les mieux vendre; le jardin et la basse-cour fournissaient à nos besoins avec cette inépuisable bonté de la nature, qui semble un reflet lointain de la bonté féconde du Créateur. Nous n'avions pas de grandes craintes pour le présent; seul, mon cher Maxime nous inquiétait : je le devinais malheureux et opprimé dans ce monde soldatesque où la force de corps, la vivacité d'esprit sont uniquement comptées. Que faire pour lui? Si Octave avait pu, si Octave avait voulu lui acheter un remplaçant! mais il n'y fallait pas songer.

Un soir de l'hiver qui suivit la mort de mon père, nous reçumes très-inopinément la visite de M. Herbault, qui ne venait jamais nous voir. Nous en fûmes surprises, et sa sécheresse plus qu'ordinaire nous glaça à notre tour. Après quelques paroles indifférentes, le temps, la neige précoce, le mauvais état des chemins, il dit tout à coup, en s'adressant à ma mère :

« Est-ce de votre aveu, madame, que mon fils veut demander la main de votre fille? »

Maman pâlit, et répondit avec douceur :

« Si M. René a votre aveu, monsieur, il aura certainement le mien.

— Il ne l'a pas, je dois vous le dire franchement; et si c'est vous, mademoiselle, qui le soutenez, je vous engage à renoncer à ces visées : je ne consentirai jamais!

— Monsieur, répondit ma mère en s'animant à son tour, je ne sais qui vous autorise à venir me faire une scène chez moi!

— Je ne vous fais pas de scène; je vous dis seulement, je dis à mademoiselle, ce que j'ai écrit à mon fils aujourd'hui même. Il m'a écrit qu'il voulait épouser mademoiselle Antonie, qu'il n'en épouserait pas d'autre; je lui ai répondu qu'il n'aurait jamais mon consentement. Jamais! Quant à vous faire une scène *chez vous*, madame Vernon, apprenez que ce *chez vous* ne vous appartient pas : je suis votre créancier hypothécaire, vous ne me payez pas mes intérêts; je ferai vendre la Bicoque dans l'espace d'un mois.

— Monsieur, s'écria ma mère, je vous en supplie! ne nous chassez pas de notre seul asile! ayez pitié de nous!

— Vos prières sont bien inutiles; je veux corriger René de ces billevesées d'amour; nous verrons un peu s'il épousera une fille sans feu ni lieu! »

Il s'en alla, et ses menaces s'effectuèrent. J'écrivis à Octave; je le suppliai de nous venir en aide et de racheter cette maison, engagée pour lui. Il ne le pouvait pas! tous ses fonds étaient engagés dans son commerce, les affaires allaient mal, mais plus tard, quand il verrait clair, nous n'aurions pas à nous plaindre de lui. Il nous envoyait deux cents francs pour louer une autre maison.

La Bicoque fut vendue, et nos souvenirs attachés à ces murs, à ces arbres, à ces paysages que l'on voyait au loin, furent arrachés de nos cœurs. Nous étions sans refuge, car les maisons à louer ne se rencontraient pas, mais la bonne Madeleine nous invita à venir chez elle : elle mit à notre disposition deux chambres, son petit jardin et un hangar pour nos poules, et nous nous estimâmes heureuses d'abriter nos têtes sous ce pauvre toît!

Nous sommes tout à fait descendues au rang des pauvres : la possession de la Bicoque nous donnait encore un certain rang dans ce pays, pauvre lui-même; la Bicoque avait toujours appartenu à la famille de mon père; son aïeul y était né; aussi longtemps que nous étions là, il semblait que l'honneur héréditaire nous abritât; nous en voilà chassées... ce petit lambeau de considération, qui plaît à l'amour-propre, nous est enlevé... que Dieu soit mille fois béni!

M. Herbault en est-il plus heureux? il nous ruine et il afflige son fils... Que Dieu lui pardonne!

On dit qu'un malheur ne vient jamais seul, ce qui n'a rien d'étonnant, en voici un nouveau pour nous : Maxime a reçu un coup de pied de cheval, il a la jambe cassée et il restera absolument estropié. Quand il sera sorti de l'hôpital, il nous reviendra. Comment le faire vivre? Dieu pourvoira. Ma pauvre chère maman est noyée dans les larmes; elle répète :

« Nous sommes trop malheureux! »

Non, puisque Dieu compte nos épreuves.

* * *

Il est là, le pauvre frère, épuisé de souffrance, infirme, assis auprès de l'âtre, comme autrefois mon père, et si accablé qu'il comprend à peine sa situation et la nôtre. Il a vu cependant que nous n'habitions plus la Bicoque et il a paru mécontent.

Octave a envoyé un peu d'argent, un chèque, comme il dit, pour les plus pressants besoins: il va se marier avec la sœur de son associé, Jenny Barry; il paraît heureux, et il ne se doute pas que d'autres puissent être malheureux. Il fait, dans sa lettre, une allusion à l'argent qu'il nous a versé : il aura dans l'avenir *de nouvelles charges*... nous lui sommes donc une charge! *Fiat!* mon Dieu!

Il faut pourvoir cependant aux besoins de ma chère maman, de mon Maxime... mon aiguille et mon crochet deviennent bien insuffisants, les modes changent, et elles ne se doutent pas, que du vol de leurs ailes légères, elles froissent bien des intérêts et laissent sans ressources les indigentes ouvrières. Le jardin de Madeleine ne rapporte presque rien, ni fruits, ni légumes délicats; les œufs sont employés à nous nourrir; nous ne devons plus espérer en Octave... il faut faire autre chose. J'ai imaginé d'instruire les petites filles, comme le font les bonnes *béates* du pays : je glanerai après elles, et quoique je ne sois guère instruite, je pourrai toujours apprendre le catéchisme et l'*A B C* à un petit enfant. Je gagnerai quelque argent pour eux... mon sang, ma vie, plutôt que les voir souffrir!

J'ai des élèves: les mères de famille sont contentes parce que j'enseigne aux petites filles à se servir de l'aiguille... je tâche aussi de les rendre propres, laborieuses, et, s'il se peut, pieuses. Il y a de grandes répugnances à vaincre dans cet état: il s'y trouve aussi des récompenses. L'amitié que me témoignent ces pauvres petites en est bien une, et je ne m'étonne pas que les Béates, qui ont dévoué leur vie entière à ces obscurs labeurs, aient une mine si paisible et si satisfaite. Quelques-unes d'elles, quand elles reviennent de la sainte Table, semblent transfigurées.

Je crois que l'on me plaint beaucoup; les quelques personnes que je connais ici me témoignent des égards, mais toujours ces marques de sympathie sont mêlées de mots compatissants et de paroles de blâme à l'adresse de mon frère et de mes malheureux parents. Il est bien difficile de défendre Octave, puis qu'on le sait (tout se sait!) heureux, bien marié, et jouissant de ce qu'on appelle les biens de la vie; mais mon père et ma mère ne seront jamais attaqués devant moi : la mémoire de mon père m'est si sacrée! et l'infortune de ma pauvre mère sevrée de toute joie, effacerait des torts, si elle avait eu des torts.

On me plaint, et, en m'interrogeant, je ne me trouve pas à plaindre. Je devine ce qu'est le bonheur des élus de ce monde, mais je sais quel est le bonheur d'une conscience tranquille, qui ose regarder l'éternel avenir avec des yeux sereins; je sais quel est le bonheur d'une âme qui repose entre les bras de son Dieu, je sais quel bonheur c'est de pouvoir se dire : ceux que j'aime s'appuyent sur moi, et de mes labeurs, je leur fais une part de joie et de paix. On me plaint, mais quand maman me sourit, quand ce bon Maxime s'assied avec confiance à notre table, je ne me plains pas. Je plaindrais volontiers Octave.

VIII

UN ÉVÉNEMENT

La cloche de l'église sonne lentement : c'est un trépas ; je prie pour le défunt inconnu ; mes petites filles arrivent (je tiens ma petite école au jardin durant l'été), la cloche sonne toujours, et une petite dit :

« C'est pour le vieux M. Herbault; il vient de mourir, il n'a pas été longtemps malade. »

Pauvre René! le voilà donc orphelin! Je prie encore et je fais prier les enfants, et lorsqu'elles sont à l'ouvrage, je vais trouver ma mère et je lui dis la nouvelle. Elle lève les épaules et dit :

« Que Dieu lui soit plus miséricordieux qu'il ne l'a été envers nous! »

Deux jours après, on célébrait les funérailles ; j'y suis allée, je me suis cachée derrière un pilier, et j'ai vu le triste cortége que conduisait René : il avait l'air très-affligé; il ne m'a pas vue; m'aurait-il d'ailleurs reconnue sous cette cape noire que j'ai adoptée, car je n'ai pas assez d'argent pour suivre, même d'infiniment loin, les modes des demoiselles? J'ai prié pour lui et pour son père.

Il n'est pas venu, mais il a demandé de nos nouvelles à Madeleine. Je sais qu'il est reparti pour Bayonne. Madeleine assure qu'il est riche... tant mieux! il fera un si bon emploi de sa fortune!.. . je ne le reverrai plus... qu'est-ce qui l'attirerait dans ce pays ?...

L'hiver est long et triste ; la neige couvre les chemins, les montagnes lointaines semblent des pics d'albâtre; tout est mort et glacé, et sans que je le veuille, la sourde tristesse des jours sans soleil s'insinue dans mon cœur. On me l'a dit souvent : la vie est triste... Oui, ma vie est triste! toujours ces mêmes labeurs, toujours ces pauvres enfants ignorantes et grossières, toujours des soucis, toujours, autour de soi, des besoins impérieux auxquels il est bien difficile de satisfaire. Il me semble qu'un mot d'éloge et d'affection relèveraient mon âme, mais ma mère, accablée par l'infortune, est devenue morose, et mon pauvre Maxime voit de jour en jour s'éteindre sa faible étincelle d'intelligence. Pourvu qu'il dîne et qu'il dorme, il est content. Et moi, je suis triste. Madeleine est toujours gaie : elle est à son rouet, elle chante :

A la première ville
Son mari l'habille
Tout en satin blanc.
A la seconde ville
Son mari l'habille
Tout en or et en argent!

Elle aime ces vieilles chansons, où l'on voit de l'or, de l'argent et du satin blanc, cela représente le bonheur à ses yeux. Le bonheur! il y a cependant des gens heureux ; Octave paraît heureux, il a un enfant; il nous l'a annoncé en nous envoyant des dragées qui ont fait grand plaisir à Maxime.

Le moindre grain de mil
Ferait mieux mon affaire...

Je vais aller à l'église pour chasser ces mauvaises pensées. La tristesse n'est pas agréable à Dieu.

IX

JOUR DE SOLEIL

J'ai fait un rêve : est-ce un rêve? il me semblait qu'il était soir. Notre petite lampe brûlait ; ma mère tricotait à l'angle de la cheminée, Maxime dormait de l'autre côté; j'étais près de la table, et je finissais un beau châle blanc ; tout à coup, Madeleine jette un cri de surprise, et dit à très-haute voix :

« J'en étais bien sûre! »

La porte s'ouvre... René entre.

Il va vers ma mère et il la salue si cordialement qu'elle est obligée de lui répondre avec amitié. Il vient vers moi, il me prend la main, la retient, et il me dit à haute voix :

« Antonie, voulez-vous laisser pour toujours votre main dans la mienne? J'ai dû obéir à mon père... maintenant, je suis libre, je vous demande d'être ma femme : je serai le fils de votre mère et le frère de Maxime. Confiez-vous à moi! »

Je me tournai vers ma mère.

« Oui, pauvre chère fille! dit-elle. Que ton père serait heureux!

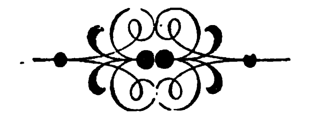
— Ma mère a dit oui. »

Il me mit au doigt un anneau... j'étais si pleinement heureuse... cela doit être un rêve!

Non!... ce n'est pas un rêve! Voici à mon doigt l'anneau de René et l'on publie nos bans dans trois jours.

Mon Dieu! vous êtes bon pour votre enfant!

M. BOURDON.



ÉCONOMIE DOMESTIQUE

GARNITURE POUR LE BOEUF.

Prenez un raifort, râpez-le et placez ces vermicelles autour du bouilli.

***

PETITS PATÉS AUX CREVETTES

Mettez dans une casserole un beau morceau de beurre dans lequel on délaye, en le laissant fondre, une bonne cuillerée de farine; ajoutez-y un peu d'eau chaude, poivre, sel, et un peu de noix de muscade. Laissez tout bien bouillir et ensuite ajoutez-y les crevettes. Versez le tout dans les petits pâtés.

REVUE MUSICALE

La Jeunesse de Henri V, prince royal d'Angleterre, musique inédite en France. — Son auteur : F. Hérold. — Détails biographiques sur la jeunesse de ce maitre, d'après MM. Fétis, A. Adam, Scudo et L. Escudier. — Notre Album-Prime : Les Célébrités, 6e volume de *Piano-Revue*.

—

Avant d'entrer dans de nouveaux détails sur l'ouvrage d'Hérold, encore inédit en France : *La Jeunesse de Henri V*, d'Angleterre, dont nous commencerons la publication en Janvier prochain, il serait bon de parcourir la vie, trop courte, hélas ! du célèbre auteur de *Zampa*, d'en remonter le cours même jusqu'à ses débuts dans la carrière musicale.

Indépendamment de l'intérêt qui s'attache à la connaissance du passé de nos grands maitres, des difficultés qu'ils eurent à vaincre, des ronces qui entravèrent leurs pas, ou des pentes fleuries sur lesquelles ils n'eurent qu'à se laisser glisser, nous aurons encore l'avantage de donner à nos lectrices la preuve incontestable que cette musique d'Hérold, *inédite en France*, fut bien réellement composée par ce disciple des Méhul, Lesueur, Dalayrac et Boïeldieu.

En effet, le premier sentiment qu'on éprouve en face d'une œuvre dite *inédite*, c'est le doute.

Ici, rien de semblable ne peut se produire. L'œuvre a vu le jour quelque part, à trois cents lieues de nous. Ce qui, alors, sans les prodiges de la vapeur, en représentait plus du triple.

C'est donc bien, néanmoins, une véritable *trouvaille* que ces premières inpirations d'Hérold, et l'administration du *Journal des Demoiselles* se félicite d'avoir pu vaincre nombre de difficultés d'édition et de chiffres, pour en offrir la primeur à ses abonnées.

Louis-Joseph-Ferdinand Hérold naquit à Paris, le 28 janvier 1791.

Ses principaux biographes, Fétis, Ad. Adam, qui fut son ami, et P. Scudo s'accordent à dire que son père, originaire de Hambourg, où il avait étudié la musique sous la direction d'Emmanuel Bach, fut un professeur de piano très distingué. Il mourut d'une maladie de poitrine, laissant une veuve dans un état de fortune médiocre, mais du moins à l'abri du besoin, et un fils en bas-âge.

Hérold apprit la musique en se jouant, comme on apprend la langue maternelle, et quoiqu'il n'eût pas été tout d'abord destiné à la carrière des arts. Placé de bonne heure dans l'une des meilleures pensions de Paris, où il fit d'excellentes études littéraires, la mort prématurée de son père, en lui faisant une nécessité de ce qui n'avait été jusqu'alors qu'un agrément, rendit ses progrès plus rapides encore.

Ferdinand Hérold, idole de sa mère, qui jeune et jolie, refusa constamment de contracter une nouvelle union, voulant consacrer toute son existence à son fils, fut l'objet de la sollicitude de tous les amis de son père. M. Adam, le père de l'auteur du *Châlet*, professeur de piano au Conservatoire et qui était son parrain, reporta sur l'enfant toute l'amitié qu'il avait eue pour Hérold le père, son compatriote et son confrère. Ferdinand fut admis dans sa classe, où il remporta bientôt le premier prix de piano. Pour concourir, il exécuta une sonate de sa composition; c'est la seule fois que ce cas se soit présenté, dit A. Adam. Il n'avait alors guère plus de seize ans.

En 1810, il était déjà en état de recevoir des leçons d'harmonie de Catel; en 1811, il passa sous la direction de Méhul, qui l'éclaira de son expérience et lui communiqua son goût pour les formes amples et dramatiques, enfin, en 1812, il concourut à l'Institut et remporta le grand Prix de Rome.

Le sujet de la scène du Concours était *Mademoiselle de Lavallière*, que Louis XIV veut enlever du couvent où elle s'est retirée. Les concurrents avaient trois semaines pour composer leur musique. La mère d'Hérold va pour le visiter à l'Institut, six jours après son entrée en loge. Elle le trouve jouant à la balle dans la cour ; sa tâche était terminée. Quelques instances qu'on lui fit, il ne voulut pas rester un jour de plus.

« J'ai été enfermé assez longtemps quand j'étais en pension, dit-il, à présent je veux respirer le grand air. »

Il partagea son premier prix avec M. Cazot.

Une des plus utiles prérogatives attachées au Prix de Rome était de vous arracher à cette funeste conscription, qui décimait si cruellement nos familles à cette époque. Hérold, à peine âgé de vingt ans, dut à ses succès d'éviter d'aller por-



ter le mousquet sur les bords glacés de la Néva. Il partit pour Rome.

Depuis longtemps il soupirait après ce ciel de l'Ausonie, sous lequel il lui semblait qu'on ne devait trouver que de belles inspirations. Aussi a-t-il souvent avoué depuis lors, que le temps qu'il avait passé dans la capitale du monde chrétien était le plus heureux de sa vie.

Après de laborieux travaux, il quitta cette terre classique des arts pour se rendre à Naples.

Là, il lui sembla vivre d'une autre vie. Un ciel incomparable, un air pur, vif et léger, un site admirable, l'enthousiasme naturel des habitants, tout était fait pour lui donner, dans ce pays, cette fièvre de production qu'on n'éprouve point ailleurs avec autant d'intensité.

C'est avec ravissement qu'il passa trois années entières dans la patrie des Palestrina, des Cimarosa et des Galoppi. Son génie facile et brillant se sentait attiré vers ce pays des grands mélodistes, vers cette terre fortunée, toute remplie de lumière, de belles formes et d'échos harmonieux. Il ne voulut pas la quitter sans lui avoir payé un tribut de reconnaissance en composant, pour elle, expressement, un opéra italien. Le désir d'écrire pour le théâtre le tourmentait, c'était une belle occasion.

M. Adam, le père, qui à Paris avait donné des leçons aux enfants du roi de Naples, avait fait obtenir à Hérold, dès son arrivée dans cette ville, la place de professeur de piano des jeunes princesses. Aidé de cette royale protection, il écrivit d'abord, et put faire représenter à Naples, au théâtre *Del Fondo*, un opéra en trois actes intitulé :

La Gioventu di Enrico Quinto,

qui eut un succès flatteur et de bon augure, dit Scudo ; — qui eut un succès immense, affirme Ad. Adam.

Quoi qu'il en soit, comme nous le disons au début de ces lignes, Hérold n'a point fait connaître à ses compatriotes la musique de cet ouvrage, et cet honneur était réservé au Journal des Demoiselles, soixante-six ans plus tard !

Un fait à remarquer, c'est qu'à l'époque dont il s'agit, un préjugé presque invincible était répandu dans toute l'Italie et surtout à Naples, contre les musiciens de l'Ecole française.

C'était donc fort honorable pour un jeune compositeur, né sur les bords de la Seine, d'avoir un premier ouvrage joué avec succès, sur un théâtre italien, et chaleureusement acclamé, vivement applaudi par un public Napolitain.

Vers la fin de 1815, dit M. Léon Escudier, — on vit arriver d'Italie, où il était allé s'inspirer aux beautés de la nature et aux sublimités de l'art, au ciel bleu et aux ruines, aux brises embaumées par les roses de Pœstum ou par les orangers de Pausilippe, et au calme mélancolique du chemin des Tombeaux, — on vit arriver à Paris un jeune homme à l'imagination ardente, à l'âme impressionnable, la tête remplie de souvenirs, le cœur plein de mélodies ; il se nommait Hérold. Sa carrière musicale fut courte comme sa vie, mais elle fut des plus brillantes. *Zampa* et le *Pré aux Clercs* resteront toujours au rang des plus beaux ouvrages de la scène française.

En 1816, alors qu'Hérold désespérait de pouvoir jamais se produire au théâtre, tous les obstacles lui furent aplanis par la rare bienveillance d'un homme illustre, par Boïeldieu, qui lui tendit une main fraternelle et l'admit à écrire un acte dans un opéra de circonstance, *Charles de France*, dont il était chargé, à l'occasion du mariage du duc de Berry.

Quelle bonne fortune pour un jeune auteur de débuter sous les auspices d'un tel collaborateur ! Cette musique eut un grand succès, et la part d'Hérold fut très remarquée. Théaulon qui avait écrit la pièce de *Charles de France*, lui donna son poëme des *Rosières*. Puis vinrent ensuite : *La Clochette*, *le Premier Venu*, etc., etc., et enfin *Marie*, en 1826, qui obtint un très grand succès, et fut, dit Scudo, — l'œuvre où le génie d'Hérold, épuré par le travail, s'épanouit dans toute sa grâce et donne la mesure de sa force.

Pour la musique de ballet, ce maître n'avait pas de rival.

Hérold est mort le 19 janvier 1833, à quatre heures du matin, au même âge et de la même maladie que son père. Il a laissé, dit en terminant Ad. Adam, une jeune veuve et trois enfants, dont un garçon ; puis une malheureuse mère, dont toute l'existence avait été consacrée à ce fils auquel elle ne croyait pas devoir survivre. On la vit souvent errer autour de l'Opéra-Comique, consultant les affiches, pour voir si l'on donnait quelque ouvrage de son fils. Lorsqu'elle y apercevait son nom chéri, elle se mettait à pleurer !... et se retirait douloureusement dans sa demeure solitaire, pour revenir le lendemain pleurer de nouveau au même endroit ! Ce fut-là toute sa vie. Son bonheur, c'était Hérold; sa seule consolation, la gloire qu'il a laissée !

En janvier prochain nous nous occuperons du libretto et des morceaux de chant et de piano de cet intéressant ouvrage : *la Jeunesse de Henri V*, dont la mise en lumière ne doit pas nous faire oublier aujourd'hui une non moins attrayante publication.

Nous voulons parler de l'*Album* que chaque année nous mettons à la disposition de nos abonnées.

Si l'on veut bien compter les beaux volumes rouges et ornés de dorures, qui sont alignés dans la bibliothèque musicale, on verra que nous en sommes à la 6e série du *Piano-Revue*.

Ce sixième volume, comme les précédents, distingué par un double titre, aura, cette année, celui de : *Les Célébrités du Piano*. Cela indique déjà que les *102 morceaux de musique dont il se compose* ont été triés sur le volet, avec autant de compétence que de goût.

Prétendre les énumérer tous ici serait presque aussi difficile que de faire entrer toutes nos gracieuses lectrices dans une bonbonnière ! Mais nous pensons qu'on nous saura gré d'en citer le plus grand nombre possible, afin que lorsqu'elles demanderont cet Album dans nos bureaux, les abonnées connaissent déjà, par notre exposé et par les titres, une bonne partie des œuvres hors ligne qu'il contient.

Le choix de pièces classiques ou sérieuses est en nombre imposant.

Tels : l'ouverture de *Preciosa*, de Weber; un ravissant *Duetto*, de Mendelsohnn; *Marche Hngroise*, de Schubert; *Une plainte* (Brises d'Orient), F. David; *La clémence de Titus*, marche de Mozart; *Mazurka*, de Chopin, op. 30; ouverture de *Faust*, de Spohr; *Castor et Pollux*, sarabande de Rameau; *Romance sans paroles* de Mendelsohn; marche triomphale de *Thésée*, opéra de Lully; *Les Vendangeuses*, de Couperin; *Nocturne*, de Chopin; *Il Crociatto in Egitto*, de Meyerbeer; *L'automne et l'Hiver*, de Haydn; *Prométhée*, ballet de Beethoven; ouverture de

l'Élisire d'Amore, de Donizetti; *Larghetto*, de Clémenti ; 2 autres *mazurkas*, de Chopin, op. 33; ouverture du *Calife de Bagdad*, de Boïeldieu ; *La Sérénade*, de Schubert; *Air de danse*, de Weber; *Marche*, de Beethowen; *Chasse des Sylphes*, de Mendelsohnn; fantaisie sur le *Moïse*, de Rossini ; ouverture *de Joseph*, de Méhul ; *Rose Sauvage*, mélodie de Schubert; *Rondo*, de Chérubini ; autre *Rondo*, du 3[e] concerto de Steibelt ; *L'Épreuve villageoise*, de Grétry; ouverture de *Sophonisbé*, de Paër; *Andante*, de Beethoven, etc.

Voilà certes, des noms d'une incontestable célébrité, voilà des titres qui nous dispensent d'y joindre l'éloge, ce que nul ne saurait leur refuser.

Mais ce n'est pas tout. Triplez, si vous le voulez, le chiffre de ces noms et de ces pièces remarquables, et vous n'aurez pas encore atteint le total de tous ceux qui forment notre recueil. Ces autres pages, qu'il nous faut passer sous silence, ce sont : des *Fantaisies*, des *Rêveries*, des *Airs* d'opéras, des *Mélodies*, des *Couplets*, des *Bluettes*, des *Chansons*, des *Menuets*, des *Danses* de toutes sortes. Ces noms, qu'une juste notoriété a rendus populaires, sont ceux de Victor Massé, Massenet, Litolff, Offenbach, de Kontski, Duvernoy, de Groot, E. Pessard, Planquette, Spindler, Benda, Nibelle, Strauss, Arban, C. Schubert, etc., etc.

En face de ces arguments décisifs, et qui nous semblent sans réplique, il ne nous reste qu'à ajouter que nulle part, quels que soient la ville, l'éditeur ou le marchand, on ne saurait rencontrer, ainsi réunis, tous les avantages que présente la publication du *Piano-Revue*.

Il est inutile de rappeler ici que rien n'a été épargné, comme par le passé, pour joindre, dans cette édition, aux plaisirs de l'intelligence, le charme des yeux et du goût. La beauté du format luxueusement relié et doré, rend l'ALBUM-PRIME digne de prendre sa place dans les plus élégants salons.

Les conditions de prix sont toujours :
10 fr., en prenant l'Album dans nos bureaux ;
12 fr., pour le recevoir par la poste.

Pour plus de renseignements : Voir l'annonce à la couverture du Journal.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Ah ! ma chérie, qu'elle distance il y a de la coupe aux lèvres ! bien qu'on semble peu le soupçonner. Je te préparais *con amore* un limpide breuvage qui bouillonnait dans le verre. Pour le composer, j'extrayais les sucs les plus pénétrants : *la Gioventu d'Enrico Quinto, Charles de France, la Clochette, le Premier Venu, les Traqueurs, l'Auteur mort et vivant, le Muletier, le Roi René, le Lapin blanc, le dernier jour de Missolonghi, l'Illusion, l'Auberge d'Auray, le Pré aux Clercs, Zampa*; toutes ces fleurs charmantes écloses dans le jardin d'Hérold, je les avais cueillies pour en distiller l'arôme et lorsque, triomphante, j'allais tendre vers toi cet ennivrant breuvage, une autre main devance la mienne, ma coupe s'éloigne de tes lèvres et..... mais tu n'y perds absolument rien... au contraire! Elle était de simple cristal : celle de mademoiselle Lassaveur où tu vas boire est d'or fin, ornée de pierreries et couronnée de fleurs !

Je ne garderai point rancune à notre savante amie pour m'avoir ainsi distancée, quand mon siège était fait ; oh ! non ! j'entends trop bien mes intérêts ; au lieu de la bouder, je vais la lire, ce que je ne fais jamais sans plaisir et profit. C'est elle qui te dira qu'Hérold était parisien; elle t'inclinera vers cette vocation précoce qui se manifestait dès l'âge de six ans ; tu suivras, avec elle, l'adolescent, prix de Rome, vers la ville éternelle et de là jusqu'à Naples où *la Gioventu d'Enrico Quinto* fut la première étoile attachée à son front !

Mademoiselle Lassaveur, en attendant qu'elle effeuille pour le *Journal des Demoiselles*, le mois prochain, cette pâquerette printanière qui a nom *la Gioventu d'Enrico Quinto*, mademoiselle Lassaveur t'apprendra qu'Hérold eut pour maître Méhul, pour ami Boïeldieu... tu le savais déjà, peut-être. Sais-tu également que l'illustre parisien mourut à quarante-deux ans, Florence ?. Mais il avait commencé sa course triomphale à cette heure où tant d'autres génies n'ont point encore quitté leurs langes !... Mozart aussi prit un essort prématuré..... et Mozart, hors d'haleine avant l'âge, se courba pour mourir quand sonnait à peine midi...

Ah! petit Jacques, petite Louise, je vous vois lire ces lignes et conclure.....

Eh ! bien oui, Florence, tes bien aimés ont raison si leur instinct condamne la culture intensive de l'esprit, les primeurs de l'intelligence, le culte de quelques-uns pour les enfants prodiges ! — Je ne les admets, moi, qu'à l'état d'exception. Malheureusement, aujourd'hui, bon nombre de mères en voudraient faire une règle générale..... Tous prodiges, tous !... Et les bonnes étrangères



infestent la France pour le bien futur... de l'ennemi ! et les fronts de cinq ans pâlissent sur de gros livres ; les doigts mignons qui peuvent à peine tenir la plume se crispent dans ce maussade exercice ; les intelligences encore dans les limbes en sont arrachées violemment, exposées avant l'aube au soleil du midi, tendues si fort que parfois la corde se brise ! La grâce enfantine, la fraîche santé printanière s'en vont à tire-d'ailes ; mais la sotte vanité vient au triple galop ! Trouves-tu que cela fasse vraiment compensation, Florence ?

— Non !

Il faut des compensations, pourtant, n'en fut-il plus au monde !

Les mères en imaginent :

L'intelligence de l'enfant est surmenée, c'est vrai ! condamnée aux travaux forcés; c'est encore vrai ! Chauffée à toute vapeur au point de dérailler; c'est de plus en plus vrai !

Mais quels ménagements pour son corps : ni fatigue, ni froid, ni chaud ; des boules d'eau bouillantes aux pieds, de la flanelle ailleurs, de l'édredon partout ! Quels fortifiants ingénieux ! pas de vache enragée, par exemple, rien que du sang de bœuf et de la viande crue ! On parlait bien dans l'antiquité d'une certaine moelle de lions qui... la recette en est perdue. L'huile de foie de morue la remplace. Est-ce avec avantage ?

Et le cœur ?... Ah ! ces mères compensatrices ne l'exposeront pas à l'hypertrophie par un développement immodéré ! L'enfant-roi, l'enfant-prodige, l'enfant-centre s'aimera d'abord ; s'aimera ensuite ; s'aimera uniquement ! N'est-ce point assez ?

Et le caractère ? Ah ! dame, on ne peut tout mener de front ; bas ou élevé, large ou mesquin, irascible ou indolent, le caractère poussera tout seul et s'arrangera à sa guise. C'est son affaire !

Je donne libre carrière à ma verve caustique en t'écrivant parce que tu n'es pas une mère compensatrice, Florence. Mais si tu l'étais... je ne m'abstiendrais pas davantage : au contraire ! Cela te servirait... peut-être.

Non ! ta Louisette ne porte pas de fruits avant de pousser des fleurs ! et ton Jacques... Il étudie l'histoire de son pays plutôt que celle d'Herculanum ou de Palenqué, je pense ? Qui sait même s'il ne confondrait pas le *Enrico Quinto* d'Hérold avec son Altesse le comte de Chambord ?

Mais, j'y pense : si quelques abonnées distraites tombaient dans la même erreur ! les unes protesteraient en criant: Vive la République; les autres nous sauteraient au cou en répétant : Vive le Roi ! Et, de confiance, le public nous accuserait de révolutionner les femmes en parlant politique !

Ah ! Dieu nous en préserve !

J'avais raison : Louise prend *Enrico* pour *haricot !* et Jacques demande :

« Qui était celui-là ? »

Celui-là, mon Jacques, était à ton âge un fort méchant garçon. Il avait de qui tenir, il est vrai ; car son père, Henri IV de Lancastre, Henri l'usurpateur, avait plus d'une fois plongé ses mains dans le sang et sa conscience dans le crime pour conquérir le trône des Plantagenets ! Heureux les enfants qui, comme toi, mon Jacques, peuvent honorer leur père, fût-il un gardeur de troupeaux !

Le jeune Henri, alors prince de Galles, n'apportait de mesure ni dans ses extravagances ni dans ses fugitifs repentirs : tantôt ses populaires équipées le jetaient en prison comme un vulgaire malfaiteur ; tantôt, dans un grotesque déguisement, il se frappait la poitrine avec de bruyants remords, courbait son front dans la poussière et, présentant un poignard au roi son père, le suppliait de lui ôter la vie plutôt que sa confiance !

Cependant, dévoré par le souvenir de ses crimes, Henri IV s'éteignait lentement... Un jour, se réveillant d'un fiévreux sommeil, il s'aperçoit que la couronne royale, placée près de son lit, a disparu !...

Le prince de Galles l'avait enlevée.

« Beau fils, lui dit le roi le faisant comparaitre aussitôt devant lui, quel droit croyez-vous donc avoir sur cette couronne, quand vous savez que votre père lui-même n'en avait aucun ?

— Monseigneur, répond le jeune homme, vous la conquîtes avec l'épée, et ce sera par l'épée que je la conserverai. »

Hélas ! mon Jacques, cette épée devait être bien fatale à notre pays !... Pauvre France !... Gouvernée par un roi insensé, livrée aux sanglantes ambitions des partis, elle voyait alors le plus pur de son sang rougir le champ de bataille d'Azincourt ; elle sentait le glaive ennemi lui pénétrer en plein cœur ; elle entendait chaque jour une de ses villes, une de ses provinces crouler dans un gouffre sans fond... Pour le combler, ce gouffre, pour arrêter la chute et prévenir l'effondrement définitif, il ne fallut rien moins que Jeanne d'Arc...

Jacques... tu le sais, n'est-ce pas ? on te l'a dit ? on te le répète chaque jour en t'exhortant à devenir un homme... un homme, tu m'entends, Jacques; tu comprends ce que ce mot-là veut dire : Deviens un homme, un vrai ! cette race-là se fait rare en quelques lieux, dit-on.

JEANNE

P. S. — Je rouvre ma lettre, Florence. Au moment où je la fermais, le courrier du soir m'est parvenu et j'en extrais pour toi les quelques autographes ci-joints.

« Mademoiselle,

» Savez-vous ? J'ai touché hier le prix de mes exemptions. C'est le premier argent que je gagne. Il est en or ! J'ai bien envie d'un cheval de bois

et j'aurai de quoi me l'acheter à mécanique, savez-vous ? Mais mon trésor me semble trop précieux pour être employé aux plaisirs d'un brise-fer comme moi... demain, le cheval prendrait le mors aux dents ; après-demain, il se couronnerait ; le jour suivant... adieu la mécanique !

» Ma sœur Paule a douze ans. On lui fait sa chambre pour elle toute seule, avec des filets bleus sur fond blanc ; une chambre de fille, quoi ! Pour moi, j'aime mieux le rouge, vous savez.

» Il y aura des bénitiers, des crucifix, des statuettes, mais pas un seul tableau ! Pourtant ma sœur les aime beaucoup les tableaux ! la preuve, c'est qu'elle se fait punir en collant sur les murs de la salle à manger toutes les estampilles de magasin qu'elle peut attraper.

» J'apprends que vous avez dans vos bureaux quatre grands paysages d'Allongé, à la disposition des acheteurs. On dit que c'est très-beau et tout à fait *chic*. Moi, je tiens pour le *chic*, vous savez. C'est ça qui ferait une fière galerie dans la chambre de Paule... et même dans celle de maman... Après tout, elles pourraient partager n'est-ce pas ?

» Si vous pensez que je sois assez riche pour faire le bonheur de Paule avec ce beau présent, je vous prie de vouloir bien me le faire expédier avant Noël dans une caisse exprès. Surtout qu'elle soit neuve ! Je n'aime pas le vieux, vous savez.

» J'ai l'honneur, *et cœtera*.

» JACQUES D'EMBROYES.

» Voici mon adresse : Monsieur Jacques d'Embroyes, élève de sixième au lycée à Lille en Flandre, département du Nord. »

Que monsieur Jacques se tranquillise ; la caisse sera neuve ; le prix bon marché ; la satisfaction de mademoiselle Paule, pleine et entière ; et sa reconnaissance, proportionnée au plaisir que lui aura causé son généreux petit frère.

Passons au numéro deux :

« Mon Dieu, mademoiselle, que c'est donc agréable de se marier ! si vous le saviez, vous ne persisteriez pas dans le célibat, je vous le certifie !

» D'abord, on a quelqu'un de plus à aimer ! on s'entend appeler madame ; on saisit toutes les occasions de parler de son mari parce qu'en songeant à lui, on songe également qu'il vous aime !

» Voilà quinze jours seulement que je jouis de tous ces bonheurs-là ; et je sens bien que, dans quinze ans, ils n'auront rien perdu de leur fraîcheur !

» Et puis l'on monte son ménage petit à petit, ce qui donne plus de saveur à chaque objet nouveau. J'ai commencé par la cuisine, en femme pratique. J'arrive au salon : un canapé, quatre fauteuils et quatre chaises. Pas de pendule encore, mais des fleurs sur la cheminée.

» La table du milieu est vide, car je ne parle pas d'un album de photographies quelque peu défraîchi... Cette surface de marbre, lisse et déserte, me taquine... malgré moi, je la compare aux steppes de la Russie...

» Puisque, providence des ménagères à bourse modeste, vous mettez à leur portée un objet de luxe et d'art dont la valeur est bien au-dessus du prix qu'on en demande, je vous prie de m'envoyer votre nouvelle série de *l'album crayons et fusains* dont le frère aîné a si brillamment fait son chemin dans le monde des salons, cette année, signé par quatre maîtres différents.

» Quand il me viendra des visites ou des amis le soir, ou du monde à dîner, on y trouvera des sujets variés de conversation qui détourneront de la politique et des chiffons. Et enfin, la beauté de ces paysages artistiques fera compensation à la laideur de certains visages déparant l'album de photographies...

» Mon cher mari monte l'escalier à pas précipités. Je vole à sa rencontre.

» Au revoir, mademoiselle, et merci d'avance. »

Veux-tu lire le numéros trois, Florence ?

« Mademoiselle,

» J'ai quinze ans. On dit que c'est un bel âge... pour quelques-unes peut-être, mais pas pour moi !... Un affreux accident m'a condamnée à l'immobilité pour toujours. J'habite au fond d'une cour, une petite chambre où le soleil n'arrive pas. Mon père, caissier dans une maison de commerce quitte le logis dès l'aube ; ma mère, qui donne des leçons de grammaire, court le cachet toute la journée, et je suis seule presque toujours !

» Si vous saviez comme je m'ennuie ! Je me sens parfois triste à mourir, et l'existence du bohémien qui mendie en plein soleil me paraît préférable cent fois à la mienne. Oh ! le soleil, les arbres, la campagne, que cela doit être beau ! que j'en voudrais jouir, ne fût-ce qu'en peinture !

» Mais la visite des musées elle-même est interdite à mon infirmité... les voitures coûtent cher et je n'ai pas de domestiques pour me descendre de notre sixième étage.

» Si du moins je pouvais... Eh bien ! oui : je pourrais glaner quelque peu derrière la moisson d'autrui !

» Mon cousin Georges sort de chez nous. Il portait triomphalement sous son grand bras d'Hercule un splendide et lourd album acheté dans vos bureaux pour presque rien, dit-il : *le cours gradué des paysages au fusain* par Allongé ! « Veux-tu voir ? » m'a-t-il dit.

» Si je voulais voir !

» Eh ! quoi, un texte explicatif aussi facile à comprendre qu'attrayant à lire ! tous les principes de l'art charmant qui m'attire, exposés gra-



duellement! Un cours complet enfin, avec le professeur... à distance, c'est-à-dire gratis !

» J'étais émerveillée. Mais si la théorie m'enchante, que dirai-je donc des paysages eux-mêmes ?

» Ma marraine veut m'offrir des étrennes, elle n'entend que par vos oreilles, ne voit que par vos yeux et compte vous consulter à ce sujet. Pour l'amour de Dieu et de moi, conseillez-lui de m'envoyer ce cours de paysages !

» En étudiant cet art, en faisant chaque jour un progrès, je ne m'ennuierai plus. La solitude me pèsera moins au milieu de la belle nature habilement reproduite :

» *Terrains et eaux.* — Il me semble assister aux premiers jour du monde, des oiseaux pour habitants... mais l'homme va venir avec la faute et la rédemption !...

» *Prairies inondées.*—C'est l'heure des sauvetages, des dévouements... il fait donc parfois bon vivre en ce monde, puisqu'on y trouve de nobles cœurs ?...

» *Sur la falaise.— Etude de ciel.— La mer.*— J'assiste aux idylles de la côte, aux drames de la mer... j'entends des sanglots, des rires, des chants... et sur tout cela plane le ciel immense, du fond duquel Dieu voit, et mène toutes choses.

» *Le soir dans la campagne.— Les peupliers. — La ferme.* L'Angélus tinte emportant l'âme au ciel. la brise murmure, dans les arbres élancés, la suave chanson qui endort les oiseaux ; les poules picorent dans la cour ; les moutons vont rentrer au bercail, et sous le toit de chaume, après la prière en commun, les gens s'endormiront fortifiés par le grand air, sanctifiés par le travail.

» *Marée basse.—Roseaux.— Rivière. — Etude de fonds. — Plantes près de l'eau.* — Quel vigoureux contraste entre ces rocs sévères momentanément à sec, et les souples roseaux qui semblent murmurer ! Cette rivière roule dans ses eaux des richesses de travail et d'industrie dont elle inonde la contrée ; que d'air, que d'espace, que de soleil dans cette autre vallée qu'émaillent de blanches maisons ! Et ces plantes aquatiques ? J'en respire le parfum subtil, et vraiment il me monte au cerveau avec des bouffées de joie !... Ces *chardons*... on en mangerait ! Cette *rue de village*... ah ! quelle différence avec nos rues de Paris que la fumée des toits enténèbre à midi ! Cette *route*... J'y vois un médecin de village, sans doute... il n'est jamais pressé, lui ! il a du temps à consacrer à ses malades, lui. Il les connaît, il s'y intéresse, il les console ; il me guérirait, lui...

» Qu'il ferait bon voguer dans une blanche nacelle sur le limpide *Etang* ! J'y crois être : les toutes petites vagues me balancent doucement ; du clocher pointu le carillon s'élève ; et là, sur le chemin qui se perd dans les grands arbres, un baptême villageois vient de passer gaiement...

» Ce *Torrent* fait du bruit sous un ciel orageux ; les *Bouleaux* dépouillés de leurs feuilles tremblantes étalent sous mes yeux leurs troncs de satin blanc ; les *Saules* baignent leur pied dans l'onde transparente où l'on voudrait se baigner soi-même ; ce *Hêtre* se dresse mystérieux au-dessus des taillis, prêtant ses branches innombrables aux ramiers qui roucoulent, aux nids gazouillants, aux écureuils grimpeurs ; le *Chêne* n'est plus un « baliveau » ; ce n'est pas un « ancien » ; c'est encore un « moderne » comme dit mon oncle le forestier. Il a des siècles à vivre encore... si l'homme ne s'y oppose ! Et nous, mademoiselle Jeanne, nous passons comme la fleur des champs... Oui ; mais c'est pour renaître guéris, transfigurés, immortels dans le sein de Dieu, n'est-ce pas ?...

» Cette *Neige* immaculée n'est ni froide, ni triste. Comme elle étincelle au soleil ! A la sortie de l'école, les gamins du village viendront s'y ébattre comme autant de moineaux babillards ; ils en feront des boules, innocents projectiles ; et les éclats de rire égaieront le taillis ; cette *Cascade* bouillonne, éveillant les échos et s'irise au soleil...

» Mais voici déjà le *Soir* ; c'est la fin de l'album. La lumière et les ténèbres se confondent à l'horizon ; la terre et le ciel se distinguent à peine l'un de l'autre ; le mystère emplit l'étendue et l'on se sent impressionné...

» Le soir de notre vie lui ressemble-t-il, mademoiselle Jeanne ? Oui, pour quelques-uns, sans doute. Mais pour quelques autres, le soleil de justice ne s'obscurcit jamais, n'est-il pas vrai ? Alors la fin du jour est l'aube de l'éternité... »

Ah ! chère correspondante, laissez-moi vous envoyer le *cours de paysages d'Allongé*... sans la participation de votre marraine !

Finissons-en, Florence :

« Mademoiselle,

» Trente ans de service ; dix-huit campagnes ; croix d'officier ; aveugle et manchot depuis Gravelotte.

» Veuf d'ancienne date. Une fille : Antigone, Cornélie ! Ame d'ange ; esprit de lutin ; gosier de rossignol ; doigts de fée sur un clavier. Soirées en tête à tête charmées tout le long de l'année 1881 par la cinquième série de *Piano-Revue*. Admirable et varié, mais maintenant su par cœur. M'envoyer la sixième, annoncée sous le titre : *Célébrités du piano*. Etrennes pleines d'avenir, d'intérêt et de consolations pour le père et la fille !... Merci ! Dieu vous le rende ! »

Je biffe les salutations, la signature et je t'envoie ces quatre lettres afin que tu les répandes pour le plus grand bien de nos amies communes.

A bon entendeur, demi-mot suffit !...

JEANNE.



MOTS EN CARRÉ

Sur la hutte, pesait l'hiver en Sibérie;
Dans le vase aux flancs creux, bouillonnait le repas,
Produit insuffisant d'une active industrie,
Empêchant de mourir, mais ne nourrissant pas.
Les flots durcis du fleuve et les déserts de glace
Fournissaient chaque jour le sordide menu;
Car, dans l'art qui demande adresse, calme, audace,
Excellait forcément l'exilé demi-nu.

MOSAIQUE

L'Hôtel-de-Ville de Paris, appelé autrefois la Maison-aux-Piliers, appartenait au XIIIe et XIVe siècles au dauphin de Viennois, dont le dernier, Humbert, donna ses états à Philippe de Valois; afin, dit-il, dans l'acte de cession, *de garder nos sujets et terres des périls qui pourraient advenir*. Les franchises du Dauphiné furent garanties, et les fils aînés des rois de France furent obligés de porter le titre et les armes des Dauphins (1344). Le duc d'Angoulême fut le dernier Dauphin.

RÉBUS

Explication de la Charade de Novembre : *Souris.*

Explication du Rébus de Novembre : *Petit homme abat grand chêne.*

Le Directeur-Gérant : Jules Thiéry

81—4119 — Paris. Morris Père et Fils, Imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nous avons été priée d'aller voir plusieurs jolies corbeilles de mariage, et nous avons constaté, mesdemoiselles, que le châle de l'Inde y tenait une place des meilleures. Certaines de ces corbeilles en contenaient jusqu'à trois, mais dans aucune il n'était supprimé. Nous sommes d'autant plus satisfaite de le voir si généralement préféré à une confection, que nous avons été souvent appelée par vous à fixer votre choix. Sans hésitation, nous vous engagions à choisir un châle de l'Inde et, selon votre taille, à le prendre long ou carré. Voila notre réponse aux dernières lettres que nous avons reçues à ce sujet; nous la mettons en tête du *Courrier des modes*, parce qu'elle rentre tout à fait dans ses attributions.

Les réceptions du jour de l'an servent de prétexte à la création d'une foule de jolis modèles de toilettes élégantes. On ne peut pas toujours définir l'époque à laquelle appartiennent ces charmantes fantaisies, dont les styles sont si divers; c'est souvent la reproduction des plus jolis types des anciens portraits. Jamais, du reste, les étoffes n'ont été si belles et si variées. Quant aux nuances, rien de semblable ne s'était encore produit. Le noir mélangé d'or a un succès tout particulier. Dans la gamme des bleus, on trouve une série de teintes merveilleuses : bleu acier avec des reflets d'éclair, bleu d'eau, allant du gris au vert, bleu turquoise, bleu paon, bleu de roi, bleu marine, etc., etc.

Il en est de même dans la plupart des couleurs, surtout dans le *rouge*, d'une tonalité si riche. Commençant au rose le plus tendre, on arrive au pourpre le plus foncé et au grenat, avec reflets ombrés et changeants.

J'ai pu admirer plusieurs costumes de dîners et réceptions; les corsages sont décolletés, ou ouverts avec manches demi-longues.

J'ai remarqué une robe en satin *vert d'eau* garnie de belles bandes de satin corail, brodées de soies de couleurs style indien. Le corsage décolleté avait une draperie de satin corail; bouquet de roses corail avec feuillages de roseaux. — On revient aux berthes de vieille dentelle; elles font surtout bien sur du velours grenat, bleu, noir. La peluche de soie en nuances très claires, blanc rosé, bleu de ciel, etc., se mélange pour le soir avec du satin. On en fait des corsages aux jeunes filles; ils se mettent sur des jupes de tulle ou de *tarlatane*. Les très petits volants plissés sont ce qu'il y a de plus joli et de plus jeune; on les coupe en long par des bandes de peluche ou de satin. Quelquefois une large ceinture odalisque, sortant de dessous les bras, passe un peu au bas de la taille, et vient se nouer à gauche. Si le corsage est de couleur, la ceinture, qu'elle soit en satin, en peluche, en surah, ou autre tissu, doit être de même teinte; souvent à frange de chenille d'or ou d'argent.

Le jais blanc est d'un charmant effet sur une toilette toute blanche; un simple petit fil de perles à la tête de chaque volant produit un joli scintillement.

Les garnitures en fleurs seront très à la mode; des guirlandes traversent le corsage en partant d'une épaule, et courent en biais sur la jupe, jusque sur la traîne. D'autres sont placées sur le lé du devant de la robe, en long ou en travers. De petites guirlandes font le tour des corsages ouverts, et se retrouvent sur les manches. On en porte aussi en jabots sur les robes fermées; la guirlande est placée alors au milieu de deux dentelles. Pour cela, on choisit de préférence de petites fleurs, telles que violettes, ne m'oubliez pas, primevères, etc. En fleurs naturelles, c'est tout-à-fait joli. — Les bouquets se portent de nouveau au milieu du corsage, sans pour cela interdire ceux qui sont placés de côté.

Je suis obligée de signaler, tout en trouvant la chose bien inutile, l'apparition de petits manchons *du soir* excessivement élégants. Il y en a de grands comme la main, composés de coquillés de satin et de dentelle dans lesquels sont enfouis des petits oiseaux. D'autres en marabouts, en peluche, ornés de rubans et de fleurs. Quelques bouquets en fleurs naturelles. Sur des manchons de satin blanc, rose, bleu, etc., se place au milieu d'un ruché de dentelle, un nœud de ruban retenu par un bijou brillant.

Quant aux manchons de ville on en voit aussi de très coquets, mais peu confortables, ne pouvant être portés qu'en voiture et en visite. Pour les courses à pied, il faut s'en tenir à ceux de lou-

tre ou de castor, de dimension convenable, afin de pouvoir y entrer facilement les deux mains.

Presque tous les manteaux d'hiver sont garnis de fourrure. Les casaques de loutre, ou imitation de loutre, sont toujours très goûtées pour les jeunes filles. Le col forme châle en castor ou en renard argenté, manchon idem, et souvent la petite toque de loutre, joli complément de toilette, quand le visage s'y prête.

Il se fait, outre la longue visite, un nouveau genre de pardessus, dont les manches prises dans le dos sont très longues et arrondies. Le dos plus ou moins brodé ou garni de belles passementeries, s'arrête au bas de la taille; il est terminé par des nœuds en cordelière, avec des lands, sous lesquels partent deux gros plis doubles, non garnis. Ce manteau se fait en damas brocart, ou velours broché, et les plis sont en satin uni.

La peluche de soie blanche fait des vêtements très élégants aux petits enfants. On y ajoute quelquefois un col, des revers et des poches en peluche bleu de ciel ou grenat. Le grand chapeau de feutre blanc à longs poils, avec plume blanche, ou de la nuance des ornements du manteau, complète ces charmantes toilettes.

La petite capote paraît décidément réunir tous les suffrages, comme coiffure seyante et distinguée.

Pour l'habitude, celle en peluche noire, avec ornement vieil or, est très comme il faut.

Avec les costumes de visite, il est de bon goût d'avoir un chapeau assorti. Les capotes ou les chapeaux de satin tendu doivent être de même nuance que la toilette. Les formes sont petites, quoique bien coiffantes. Beaucoup de plumes teintées et ombrées. Pour les réunions de jour, matinées, messes de mariage, ou théâtre, on voit assez de chapeaux clairs; mais sur le pavé, il faut choisir du noir ou des couleurs foncées, et bannir les bijoux, à l'exception cependant des boucles d'oreilles, des broches, des épingles pour attacher les brides du chapeau. Les seuls bracelets admis dans le jour sont ceux en or ou en argent. Le soir, c'est tout différent, car les bijoux sont mêlés à tout. On en voit sur les parements des habits, dans les dentelles des jabots, sur une manche pour y retenir un nœud et une fleur. Dans les cheveux, peu ou beaucoup, selon la richesse des écrins. On n'a jamais tant vu de diamants.

Il est question d'une nouvelle transformation dans nos coiffures. Les chignons anglais vont disparaître, ce genre n'allait vraiment bien qu'aux très jeunes filles. On fait des tentatives pour revenir aux frisures. Les coiffures *Sévigné* et *Fontange* s'harmoniseraient bien avec les toilettes copiées sur les portraits de leur temps. En tout cas, les têtes tendent à augmenter un peu de volume. Les chignons s'étoffent de plus en plus, et pour le soir on y mélange des boucles que, de nouveau, on verra tomber sur les épaules. Les bandeaux plats, ondulés ou non, ne conviennent qu'aux brunes, aux traits réguliers. Pour les blondes qui aiment les cheveux coupés sur le front, elles les portent frisés, en petites boucles légères. Mais il faut avoir soin de ne pas en trop couvrir le front, ce qui durcit la physionomie.

VISITES DANS LES MAGASINS

La forme des chapeaux est si diverse, qu'il nous est difficile d'en désigner une qui soit spécialement plus à la mode qu'une autre. Ce qui doit surtout diriger le choix d'un chapeau, ce n'est ni la vogue, ni le succès qu'il a, mais la manière dont il coiffe. Un chapeau qui sied, n'est-ce pas ce que toutes les femmes cherchent et désirent? La forme capote est gentille, et madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, la chiffonne avec un goût charmant, en tulle noir perlé avec petit panache de plumes, brides et dessous bouillonné de satin Duchesse de couleur; elle convient aux jeunes filles et aux jeunes femmes et ne coûte que 25 francs; en peluche de tons à la mode, 30 et 35 francs.

Des ornements variés et nouveaux en plumes, des fantaisies de perles, des fonds couverts de broderie chenille et perles, se disposent sur le velours, le satin ou la peluche. Les chapeaux assortis aux costumes se font beaucoup, et nous en avons vu chez madame Boucherie de richement brodés de perles mordorées, d'acier et d'or. Les dames âgées y trouveront des chapeaux avec mantille en dentelle espagnole et des coiffures en tulle et dentelle ornées de fleurs en satin très bien montées. Les petits pouffs en tulle, ou coquillés de dentelle sont coquets et se piquent soit de côté, soit derrière, par une grosse épingle dorée qui les traverse. Il est essentiel, en commandant à madame Boucherie un chapeau ou une coiffure, d'envoyer les renseignements suivants : son âge, la grosseur de la tête, la couleur des cheveux et la manière dont on se coiffe.

*
* *

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN
15, rue de la Paix.

Ces renseignements qui nous sont demandés par un grand nombre de nos lectrices, s'ils ne s'adressent pas directement à vous, mesdemoiselles, peuvent cependant vous être utiles dans certains cas. Si vos lèvres et vos mains se gercent facilement par le froid, nous vous recommanderons de faire usage pour les mains, du savon Sapoceti et pour les lèvres du Baume de la Ferté; si vous êtes sujettes aux engelures, ce même baume les fera disparaître Nous vous dirons encore, et ceci d'après les conseils de M. Guerlain, qu'il ne faut pas approcher du feu vos mains humides et que, pour les essuyer, il faut vous servir d'une serviette très-sèche. Pour les jeunes femmes dont la peau est très susceptible et se gerce facilement, la Crème lénitive est parfaite; la Crème de fraises est aussi d'un excellent emploi : on l'étend comme le cold-cream et

on l'essuie avec un linge fin au bout d'un quart d'heure. Le visage bien essuyé, on le saupoudre de Cypris que l'on ôte ensuite avec la main.

Nous avons dit de faire usage du Sapoceti, car un bon savon est la première condition pour entretenir les mains douces et blanches. Les pâtes d'amandes, les eaux seraient inutiles et ne produiraient aucun effet, si on se servait de mauvais savon. La grenadine est une excellente pâte d'amandes liquide qui s'emploie à sec. On en prend gros comme une noisette, et on s'en frotte les mains jusqu'à ce que la pâte se détache et tombe en poussière. Pour bien sécher la peau, condition essentielle pour la préserver des gerçures, on pourra faire une légère friction avec un linge imbibé d'Eau de Cologne. Nous vous avons déjà énuméré toutes les qualités de l'Eau de Cologne impériale russe : le parfum en est exquis et la conservation indéfinie. Les jeunes filles peuvent en faire usage aussi bien que du Bouquet Marie-Christine, dont le parfum fin et léger est des plus agréables. Nous signalerons aux personnes qui aiment à parfumer leur mouchoir, un nouvel extrait de M. Guerlain qui a la vogue : Rose et Œillet, une odeur exquise.

***

MACHINES A COUDRE

De M. H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

Nous avons fait connaître dans les visites des magasins du mois de décembre, les avantages dont nous pouvons faire profiter nos abonnées, par suite d'arrangements pris avec M. H. Vigneron, l'inventeur de plusieurs machines à coudre et à plisser. La machine à la main l'*Eclair*, avec le socle, les accessoires, les guides et un livre d'instruction très explicatif, leur sera livrée ou expédiée franco, au prix de 33 fr. 50, **jusqu'au 31 Décembre 1880; à partir de cette époque, le port sera à la charge de l'Abonnée;** toutes les demandes doivent être adressées au bureau du journal. Si cette excellente petite machine à main cesse de plaire, on pourra l'échanger chez M. Vigneron contre une machine plus forte, M. Vigneron s'engageant à la reprendre pour 50 fr. à valoir sur l'achat d'une autre machine. L'*Eclair* a valu à M. Vigneron le diplôme d'honneur à l'exposition de Clermont-Ferrand. Les personnes domiciliées à Paris pourront recevoir des leçons gratuites en s'adressant boulevard Sébastopol, 70, et rue Neuve-des-Petits-Champs, 97.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES.

De A. B., chimiste, chevalier de la légion d'honneur, 5 bis, rue des Rosiers.

Nous avons reçu de nos lectrices des compliments et des remerciements pour leur avoir conseillé ces préparations. Ces compliments nous les renvoyons à qui de droit. On nous demande de rappeler de temps à autre la manière d'employer l'eau et la pommade et aussi les effets que l'on obtient par un usage continu. Quoique ces renseignements soient tout au long dans la notice qui accompagne chaque boîte, nous nous rendons au désir de nos lectrices. Ces cosmétiques, uniquement composés de sucs végétaux, s'emploient : la pommade tous les jours et l'eau deux ou trois fois par semaine, quand les cheveux malades tombent beaucoup ; ils arrêtent donc la chute des cheveux, les fortifient, leur donnent de la souplesse, de l'éclat, et presque toujours ramènent à leur couleur primitive les cheveux blanchis prématurément ; ils les font repousser aux places dégarnies, soit à la suite d'une maladie, soit par le poids des faux cheveux; si les cheveux, trop malades pour être guéris, continuent à tomber, pendant les premiers jours, après l'emploi de la pommade et de l'eau vivifiques, il ne faut point s'en préoccuper, car, en même temps, d'autres cheveux repoussent en abondance.

Nous ne saurions trop insister sur ce point important : que ces préparations sont non seulement inoffensives, mais extrêmement salutaires et recommandées par beaucoup de médecins comme les meilleures dont on puisse faire usage. Se méfier des contrefaçons et exiger que chaque boîte et chaque flacon portent les initiales de l'inventeur A. B. entrelacées. Ecrire directement à M. L. Bonneville, 5 bis, rue des Rosiers (au Marais).

C. L.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4292

Toilettes et modes des magasins de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

PREMIÈRE TOILETTE. — Toilette de dîner en brocart et satin gris argent. Jupe découpée à panneaux séparés par des pointes de plissés superposés en satin; draperie enroulée en satin et brocart faisant tunique et se perdant sous le pan de derrière qui tombe en cascade sur la traîne. Corsage en brocart avec gilet étroit en satin, décolleté en fichu, garni de chaque côté du gilet d'un coquillé de dentelle blanche; dos à basque-pouff formant deux coques réunies par un flot de pattes de satin; dentelle retombant à l'encolure; manche demi-longue avec bracelet en satin bordé de coquillés de dentelle (1).—Camélia dans les cheveux.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en cachemire de l'Inde et satin noir. — Manteau en drap satin bordé de velours frappé; le dos a une seule couture et tient à la manche; les revers, en velours frappé, se séparent à la pointe du bas. Col à deux pointes derrière rappelant le mouvement des revers du bas. Effilé chenille autour du col et de la manche-visite. — Chapeau en feutre peluche ras avec bord et brides en peluche marabout; dessus en chenille mousse noire.

COSTUME D'ENFANT. — Jupe plissée en tissu écossais. Veste ouvrant sur une chemisette russe plissée en satin ; petite draperie de satin faisant ceinture et nouée derrière à longs pans couvrant la jupe. (Voir la planche de patrons jointe à ce numéro).

GRAVURE DE MODES N° 4292 *bis*.

Toilettes de bal de mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en tulle bouillonné et satin blanc. Jupe en satin, découpée devant en pattes

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 janvier.

étroites tombant sur de petits plissés de tulle; tablier de tulle plissé à plis contrariés; pouff bouillonné en tulle. Corsage en satin à pointe devant et derrière, décolleté en carré avec petite chemisette en tulle bouillonné; manche bouillonnée retenue par un cordon de fleurs de lin; un cordon des mêmes fleurs est posé à l'encolure (voir la planche de patrons). Sur la jupe et dans la coiffure, touffe de fleurs de lin avec feuillage givré.

Deuxième toilette. — Jupe en faille rose pâle, à longs panneaux découpés garnis de passementerie en fine chenille mousse, et perles saumon nuancées; de hauts plissés de faille remplissent l'espace laissé entre les panneaux; traîne bordée d'un coquillé de dentelle. Corsage à pointes, largement ouvert sur un plastron uni faisant tablier drapé, avec longs pans bordés d'effilé perlé et noués en pouff derrière; le corsage décolleté en rond est orné de passementerie semblable à celle de la jupe; dos court; manche à draperie croisée, légèrement relevée sur l'épaule (1). — Dans les cheveux, piqués de primevères de Chine avec feuillage en chenille mousse.

Sortie de bal en tissu cachemire fond blanc. — Dos vague à gros plis retenus sous des motifs de passementerie en corde avec glands; manche-visite bordée, comme le bas, d'un effilé en laine mohair blanche mêlé de soie des couleurs du dessin. (Voir la planche de patrons).

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Bande en satin crême; les appliques sont bordées d'un gros cordonnet d'or, cerné par un point de Boulogne en soie d'Alger. Le même double cordon trace les parties de l'arabesque remplies par une broderie en point de riz, qui est en soie d'Alger bleue dégradée de quatre tons.

Cache-verre, imitant la faïence cloisonnée.

MUSIQUE

Premier papillon, romance styrienne, inédite, par Wekerlin.

PREMIER CAHIER

Costume Jersey pour enfant. — Tablier de baby. — Tablier d'enfant. — Costume court. — Robe de chambre. — Chancelière. — Léonie. — Berthe. — Pochette à ouvrage en natte indienne. — Chausson de baby. — Vide-poche. — Tapis de table ou dessus d'album. — Capeline de baby. — Entre-deux. — Garniture guipure Richelieu — Porte-lettres chevalet. — Dentelle au crochet en travers. — Panier à bois. — J. M. enlacés.

PLANCHE Ire

1er côté

Corsage montant, costume court. } Page 1 (cahier de janvier).
Tablier de baby. }

Sortie de bal (gravure n° 4292 bis).

2e côté

Corsage décolleté, première toilette (gravure n° 4292 *bis*).

Robe de petite fille (gravure n° 4292).

Tablier d'enfant, page 1 (cahier de janvier).

(1) Les abonnées aux éditions verte et orange recevront ce patron le 16 janvier.

RENSEIGNEMENTS & CONSEILS

Madame A. R. — Vous êtes-vous adressée à la maison Cheuvreux-Aubertot? Nous vous engageons à demander les devis de trousseaux; vous pourrez mieux fixer votre choix que sur l'à peu près que nous pourrions vous envoyer. Ce que nous vous affirmons c'est que le linge de maison et de corps, la lingerie fine, etc., y sont parfaitement soignés et que les plus petits détails ne laissent rien à désirer. Nous avons examiné bien des trousseaux et des layettes exécutés par cette maison, et toujours nous n'avons eu que des compliments à adresser. Pour les étoffes d'ameublement, les tapis d'Orient, ainsi que pour les fantaisies, coussins, tapis, etc., etc., adressez-vous encore à la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière.

Madame de K. — Veuillez vous en référer à la réponse qui précède, tant pour les devis de trousseaux que pour la confection.

Madame de V., à C. — Nous regrettons de ne pouvoir satisfaire à vos demandes. Les patrons de décembre sont découpés et imprimés: il est impossible de faire paraître le mois suivant les patrons demandés dans les derniers jours d'un mois.

Madame U. L. — Pour obvier à cet inconvénient, nous ne voyons que le corset de grâce de madame Léoty, 8, place de la Madeleine. Il soutient les épaules, empêche la taille de se courber et offre assez de soutien pour éviter la fatigue aux complexions délicates. On le porte indifféremment sous et sur le corsage. Le corset pour justaucorps est d'une forme plastique en rapport avec nos modes collantes; forme qui laisse au buste la souplesse et l'élégance.

Madame F. H. — Tendre les murs en lampése olive; les diviser en panneau, soit par des bordures d'Aubusson fond Van Dyck, soit par des bandes de velours; gros câble au-dessus de la plinthe et au bas de la corniche. Rideaux et portières olive, avec draperie Van Dyck et olive, et bandes pareilles à celles des panneaux. Si cet arrangement est trop sombre, choisir un tissu broché fond bleu ancien tirant sur le vert, et former les panneaux avec des bandes unies de l'un des tons du broché.

Le Directeur-Gérant : Jules-Thiéry.

6125 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La peluche a toujours la vogue; on l'emploie non-seulement en chapeaux, manchons, vêtemens, garniture de toilette, mais aussi pour ameublement, rideaux, tables, cadres, ornements de paniers. housses de pianos, etc., etc.

Il faut, du reste, convenir que la fabrication et les nuances de ce tissu sont extrêmement jolies et se prêtent facilement à mille combinaisons.

Le vêtement élégant, à la mode du jour, convenant également bien aux jeunes femmes et à celles qui ne le sont plus, est la *pelisse Lamballe*, avec plusieurs rangées de fronces autour du cou. On en fait de ravissantes en peluche noire, ou de nuances foncées; les deux devants et les manches sont ornés d'un volant en pareil, peu froncé, liseré et doublé de couleur ainsi que la pelisse.

J'en ai remarqué une charmante, en peluche d'un bleu un peu vert, doublée de satin bleu pâle, avec beaux nœuds de satin; elle devait recouvrir un costume de satin de laine, même teinte, mélangé de peluche.

D'autres pelisses, toujours genre Louis XVI, se font en satin noir uni ou broché. Elles sont garnies de dentelle espagnole frisottée, et doublées de satin ou de surrah vieil or ou grenat. On emploie aussi à cet usage un certain tissu de satin épais, à envers de peluche. — Quelques-unes sont garnies de bandes de fourrure.

Cette forme de vêtement se fait beaucoup pour le soir, en nuances claires avec des ornements fort élégants.

Il y a de ces pelisses en satin blanc brodé de jais, garnies de dentelles blanches. On y ajoute quelquefois un capuchon de dentelle.

Les corsages-habits en peluche sont très habillés, et permettent de finir le soir des jupes claires dont les corsages sont défraichis. On les orne de très beaux boutons brillants, et l'on garnit l'ouverture et les manches de belles dentelles blanches. La peluche rubis, ou grenat, est celle qui va le mieux avec toutes nuances.

Quand on veut faire faire une belle toilette, servant à plusieurs fins, je conseille le modèle que voici :

Corsage et longue traîne en peluche, ou en velours, je suppose violet Améthyste. Plastron de corsage et devant de jupe en satin mauve, plus ou moins bouillonné.

Second, devant et plastron en satin vieil or, ce qui donne un air tout différent au corsage, et à la traîne violette. On fait deux corsages. Un montant ouvert, et un décolleté, ce qui sera encore une variété de la même toilette.

Un costume court pourra aussi se transformer pour le soir, par l'adjonction d'une traîne rapportée.

Les perles de couleur sont toujours très goûtées en broderies, et font surtout bien aux lumières. On les pose en entre-deux disposés en long, sur des robes de nuances claires : vert d'eau, bleu-pâle, aurore, etc., alternées avec des coquillés de dentelles blanches.

Les perles d'acier sont charmantes sur du satin gris.

La toilette que je vais décrire a été très admirée dans un grand dîner, la semaine dernière. Elle était portée par une femme d'un certain âge:

Robe en satin merveilleux gris acier, à traine. Le bas est garni tout autour d'un volant à plis surmontant deux tout petits plissés de satin, l'un un peu plus clair que la robe, l'autre, un peu plus foncé.

Le devant de la robe se compose d'une draperie tombant jusque sur le bas du volant; elle forme la pointe par beaucoup de plis très tirés des côtés et découvrant entièrement deux lés tout brodés de perles d'acier et d'argent, sur dentelle noire très légère. Corsage à basque. L'ouverture et le tour des basques brodés de la même manière. La basque de derrière est très allongée et ouverte. Les draperies de la traîne passent au milieu et se rejoignent au moyen d'un mélange de coques et de pans de ruban de satin de deux gris. Bouquet de roses rouges au corsage. Souliers de satin gris, teinte la plus foncée. Longs gants, du gris le plus clair.

Dans les cheveux, coiffure de dentelle noire toute brodée de perles d'argent et d'acier, avec roses rouges. Epingles et étoiles d'acier.

Les costumes de ville les plus élégants sont de nuances foncées : *Noire, loutre, prune, gros bleu, vert myrte*.

Les corsages se font beaucoup forme Marie-

Antoinette, courts à la taille sur les hanches, et à longue pointe devant. On en voit qui sont lacés sur plastron différent, coulissé, plissé ou bouillonné.

De belles broderies découpées en velours et soutaches se posent sur satin, comme dans ce modèle :

Le jupon court est en satin merveilleux couleur *Loutre* ; le bas est garni de trois petits plissés : deux loutre et celui du milieu, nuance vieil or. Au-dessus de ces très petites garnitures se trouve une bande haute de 50 centimètres de satin vieil or, toute recouverte d'une belle broderie de velours *Loutre* découpé. Les lés de derrière, bien chiffonnés, sont en satin Loutre. Le corsage-habit a tout autour une semblable broderie doublée de vieil or. Manches idem.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

Voici quelques robes d'un trousseau, expédié par mesdemoiselles Vidal à la Cour de Saint-Pétersbourg; nous avons choisi ces riches modèles parce qu'ils nous ont semblé tout à fait nouveaux; quoique d'un certain prix, ils peuvent s'exécuter à des prix modiques en choisissant des tissus à la mode, mais moins chers. Les étoffes employées pour ces robes sont hors ligne comme fabrication; ceci explique les prix élevés de chacune. La robe de mariée, la plus simple, est en satin blanc de Lyon, et satin broché pour les garnitures; elle coûte 650 fr. La robe dont la traine fait manteau de cour est en satin blanc avec un tablier uni cerné d'un panneau en broché, formant tout le long deux gros plis tuyau d'orgue, disposition qui donne de l'élégance à la tournure. La traîne est un peu relevée en pouff par d'énormes coques attachant une guirlande de fleurs d'oranger qui part du corsage, sur lequel une longue pointe en broché fait plastron; coquillé de point à l'aiguille de chaque côté : coquillé semblable sur la manche qui se termine par un joli revers en broché.

Une robe de réception et de dîner est en satin noir et satin ciselé à tulipes en relief, peluche et soie mate, brodée et garnie de tulle brodé de jais, avec deux corsages ; prix 1,200 fr. Tablier en satin brodé d'un riche dessin en perles de jais, relié à une très longue traine carrée en satin ciselé, à fleurs, par un soufflet de trois plis en satin qui fait panneau et sur lequel passe une draperie-panier. — genre feuille — en satin à fleurs bordée d'une dentelle perlée. Corsage forme princesse se perdant sous la draperie, ouvert en carré avec manche demi-longue, le tout chiffonné de dentelle blanche et de dentelle perlée. Le corsage de réception a le grand décolleté carré avec berthe en tulle brodé, et une dentelle à l'entournure.

Robe de grande soirée en broché changeant mastic, grenat et bleu, et peluche rubis; prix 850 fr. La robe en broché, le bord découpé en créneaux avec crevés plissés en satin rubis. Sur le tablier deux draperies en peluche rubis, séparées par une draperie plissée en broché, le tout se perdant sous une tunique en peluche dont les deux pans noués inégalement se prolongent avec grâce sur la traîne. Au contour et au bord des draperies, application d'une broderie découpée en perles bleu-pâle, perles ombrées et fil d'or. Au corsage ouvert carrément, col en peluche descendant de côté avec application de broderie; à la manche, même broderie surmontant un parement de peluche. Plissés de tulle pour manche.

Le costume de voyage est d'une certaine élégance; si la façon en est simple, les étoffes sont fort belles; un velours ciselé évêque, combiné avec un fin tissu, genre tricot, prix 550 fr. La jupe ronde est en velours ciselé et le corsage à basque détachée, devant, est à dos princesse; les lés relevés en plis formant spirale sont très chiffonnés vers le haut. La draperie tablier sous laquelle se perd la basque est plissée diagonalement et relevée à gauche par une fort belle cordelière à glands en soie et perles assorties au costume. Col et revers de manche en velours ciselé. La description de ces élégantes toilettes n'est qu'une preuve de plus du goût, de la recherche et du soin que mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu, apportent dans le choix des étoffes, la nouveauté des garnitures et l'exécution des commandes qui leur sont confiées.

ÉTOFFES NOUVELLES

De la Compagnie des Indes, boul. Haussmann, 34.

—

C'est une bonne fortune que de pouvoir déjà vous parler des tissus nouveaux créés pour nos costumes de printemps. Nous mentionnerons aujourd'hui, d'abord le satin royal d'été pour toilettes élégantes. Un léger dessin courant, style Louis XVI, sur fond noir, canard, scabieuse, en soixante centimètres de largeur à 8 fr. 50 le mètre. 2° Un dessin perlé formant feuille, rappelant les broderies de perles en relief sur fond noir, gros vert, scabieuse, sur fond prune (l'encadrement de la feuille est rouge), prix 9 fr. 3° Un dessin anémone aux couleurs naturelles très adoucies, sur fond prune, gros vert, marine foncé, grenat, coûte 9 fr. 50 le mètre. 4° Un dessin rose exotique des plus jolis sur fond noir, marine, prune, marron, coûte 10 fr. le mètre. 5° Dessin velours de Gênes sur fond rose de chine, ciel, glycine, biscuit, coûte 9 fr. 50 le mètre. Tous ces satins d'été ont soixante centimètres de largeur; on trouve les satins unis, assortis à tous les fonds désignés ci-dessus, à 7 fr. 50 cent. le mètre en soixante centimètres de largeur.

Le swra gros grain broché d'un dessin égyptien aux coloris : grenat et bronze d'art, sur fond bronze; deux tons feutre sur fond grenat; marine et cardinal sur fond vert myrte; bronze d'art et bois sur fond prune; grenat et mousse sur fond marine; vieil or et grenat sur fond beige — un fond nouveau que nous désignons sous ce nom, malgré une différence dans la teinte, — prune et mousse sur fond loutre. Ce magnifique swra coûte 16 fr. 50 le mètre en soixante centimètres de largeur; on trouve assorti aux fonds désignés, le swra gros grain uni à 10 fr. le mètre, même largeur. Le Shang-Haï est une jolie étoffe à rayures Panama sur nuances foncées. Nous désignerons un fond marine — chaîne et trame marine avec fil or — un autre cardinal, un vieil or, un marine, le tout très harmonieux; ces mêmes rayures se trouvent sur toutes les nuances foncées avec coloris différents. Le mètre 10 fr. 50 en soixante centimètres de largeur.

Le Shang-Haï écossais quadrillé, mêmes nuances que la rayure précédente. Les deux s'emploient pour costume complet ou se combinent avec du tissu de cachemire de l'Inde uni, qualité d'été, assorti au fond du Shang-Haï, qui coûte 10 fr. 50 le mètre en soixante centimètres de largeur, et le cachemire 6 fr. 50 en un mètre ving t

centimètres de largeur. Le swra rayé est une des plus charmantes; nouveautés on le trouve sur fond vert, loutre, noir, marine, prune, marron, beige; il s'emploie comme le Shang-Haï et aussi avec le granité; il coûte 9 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur, et le granité 5 fr. 50 en un mètre vingt centimètres de largeur. Le Shang-Haï rayé et natté a des dispositions nouvelles pour costume complet, il coûte 9 fr. le mètre en soixante centimètres de largeur. Le mois prochain nous continuerons la momenclature des tissus nouveaux de la Compagnie des Indes. Nous terminerons en rappelant à nos lectrices que cette maison envoie franco la collection de ses échantillons, et que chaque échantillon de tissu à déssins coloriés sera accompagné de l'échantillon de l'étoffe unie, assortie au fond. Une mention pour le tissu chintz-cashmere en lainage moëlleux à filets de couleurs, genre natté, sur fond noir, beige, havane, très employé pour costume de voyage élégant; coûte 7 fr. 50 en un mètre vingt centimètres de largeur.

CHAUSSURES DE LA MAISON BERNIER-LAFFON
160, rue Montmartre.

—

Si l'on nous demande une maison de confiance où la chaussure soit de bonne qualité, élégante de forme et de prix raisonnable, nous ne pourrons mieux faire que d'indiquer la maison Bernier-Laffon. Les hommes, les femmes, les fillettes et les enfants y trouveront tous les genres de chaussures; la chaussure de fatigue comme la chaussure de fantaisie. En ce moment de bals et de soirées nous parlerons des élégants souliers de satin et dirons à nos lectrices qu'elles peuvent envoyer à M. Bernier-Laffon l'étoffe pour les souliers qu'elles voudraient assortir à leur robe, de même pour les souliers ou bottines de toilette de mariée. La chaussure pour fillette y est particulièrement soignée, et la Polonaise en chevreau glacé piquée blanc à revers de soie aussi solide que la façon en est gracieuse. Pour les enfants voués, la bottine blanche en veau mort-né est bien gentille et inusable; pour les mamans, la demi-botte de courses en chevreau à points découverts est d'un très bon usage, les talons bien établis, en cuir, en gutta entourés de cuir, ceux-ci plus légers au pied. M. Bernier-Laffon cherche à rendre les chaussures fabriquées dans sa maison, confortables, agréables au porté, de forme coquette et avantageant le pied sans le gêner, la première des conditions de bien-être. La Polonaise en satin, claquée de chevreau glacé découpé en dents ou uni, piqûres blanches, est une chaussure habillée pour toilette de visite, le talon en gutta de forme Louis XV ou talon droit. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

MAISON SPÉCIALE DE DEUIL DE LA SCABIEUSE
20, rue de la Paix.

—

Voici la description d'un costume pour grand deuil, habillé, qui reste austère bien qu'il soit élégant. L'étoffe, un épinglé fin, est d'un très bon usage. La jupe est inclinée avec plissé d'épinglé surmonté d'un plissé de crêpe anglais, et le tablier en crêpe anglais bouillonné horizontalement, et coupé de trois volants étagés, est cerné d'un revers en crêpe anglais qui rabat sur un panneau drapé; les lés de derrière chiffonnés en pouff. Le corsage à basque évidée devant, a un fichu de crêpe anglais froncé aux épaules et à la taille et, derrière, un plissé sous la basque fendue; un parement ouvert sur le dessus de la manche, sur un bouillonné de crêpe. Le dessous de jupe et la doublure du corsage sont en soie; prix de 200 à 275 francs suivant la qualité de l'étoffe. Se fait au même prix en différents tissus de deuil. Le chapeau est en crêpe anglais forme béret, enveloppé d'une torsade se terminant en longue écharpe voile tombant sur le côté. 45 francs; sans le voile 35 francs. Voici un vêtement pour grand deuil remplaçant le châle après les trois premiers mois. Forme visite à manche religieuse; il se fait en belle vigogne, se double d'un sergé de soie, se garnit d'un très haut biais de crêpe anglais et coûte de 200 à 250 fr. Un peu modifié, en armure de soie ou en petit drap armuré garni d'une dassementerie mate ou perlée ou de peluche, il convient au demi-deuil. Un très élégant modèle d'habit Louis XV pour toilette de visite est en velours noir brodé à même, au contour de la longue basque, devant et sur les poches, d'un dessin en perles de jais et soie mate faisant relief. Un jabot et une manchette de dentelle très fournis: coûte 375 fr.; le même doublé de satin avec application de passementerie faisant broderie 300 fr. avec dentelle perlée 275 fr. Après six mois de grand deuil les chapeaux se font en crêpe anglais frangé ou brodé. La forme Fanchon Scabieuse est seyante, drapée de crêpe anglais frangé à même; cette frange légère apparaît au milieu des plis, tombe devant sur un bord garni de biais les brides en crêpe sont frangées de côté: 55 francs. Cette même forme en crêpe anglais festonné à la main. avec perles brodées en soie a une draperie croisée sur le fond; au bord de la passe un cordon de perles, mates 65 fr. Un autre est à fond noir en swra avec draperie formant lien, mélangé de swra et de crêpe anglais. Deux cordons de perles en jais devant ainsi qu'au bavolet. Brides en surah avec biais de crêpe: 65 fr. Terminons par la description d'une mantille en dentelle espagnole blanche serrée en capuchon, derrière. Devant, un nœud en velours scabieuse traversé d'une flèche, 45 fr. Une coiffure pour dame d'un certain âge. La dentelle perlée est joliment coquillée et parsemée de violettes russes en velours violet de deux tons; sur la mantille carrée qui couvre le chignon, légères traînes de violettes russes. C. L.

LEÇON DE COIFFURE

—

Faites une raie frontale et une raie transversale descendant un peu bas derrière l'oreille, de chaque côté; vous prenez une petite mèche que vous traversez sur toute la masse de cheveux qui tombent sur la nuque en les tordant, pour servir de fondation; les cheveux du bandeau sont ondulés sur épingles en spirales (Figure nº 1).

Etalez ensuite vos bandeaux, ondulés très en arrière presqu'à la Chinoise, laissant seulement paraître un peu de la raie frontale, et les petits cheveux qui bordent le front. Séparez ensuite les cheveux de la nuque en trois parties égales: ajoutez dans chacune des parties une mèche de cheveux postiches dont la pointe se trouve frisée, relevez ensuite en anneau la mèche du milieu en mettant la pointe frisée en forme de vague afin de cacher le tortillon (Figure nº 2).

Relevez ensuite en coque légèrement tordue la mèche de chaque côté de l'oreille, faites avec les pointes quelques vagues, retenez le tout avec des fourches en écaille comme l'indique la figure nº 3.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4297.
Toilettes de mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104.

PREMIÈRE TOILETTE.—Jupe en brocard rose, découpée à créneaux sur un plissé de satin rose, celui-ci tombant sur un volant de blonde espagnole, sous lequel sont deux petits plissés bordant la jupe, un en faille rubis et un en satin rose; le tablier est retiré très en arrière, et terminé par une quille en satin rose sur laquelle est posée une passementerie de perles et chenille. Traine manteau de cour en velours rubis, fixée au bas du corsage sous une corde de passementerie rose et rubis avec glands; un triple rang de petits plissés de faille rubis, de satin rose et de dentelle blanche borde la traine; il est posé pied à pied avec une disposition semblable, remontant de façon à former une grosse chicorée. Corsage à pointes devant, ouvert sur un gilet décolleté très étroit en satin rose; col médicis et manche demi-longue avec crevés de satin rose — Bouquet de roses dans les cheveux et au corsage.

DEUXIÈME TOILETTE. — Guimpe et tablier capotés en gaze unie. Corsage carré en gaze brochée ouvert sur la guimpe et fixé par trois petites pattes soutenant des branches de bruyère; dos princesse; trois cordons de bruyère ornent le tablier (1). — Guirlande Watteau des mêmes fleurs dans la coiffure.

GRAVURE DE TRAVESTISSEMENTS N° 4297 *bis*.

MISS DIANAH. — Costume de chasse en drap marron; jupe courte garnie au-dessus de l'ourlet de deux bandes de velours noir. Corsage à longue basque plate découpée sur les hanches; une bande de velours est posée de chaque côté des boutons et orne le corsage tout autour en suivant les contours de la basque, qui est abattue devant sur une pointe de gilet très étroite; manche ouverte sur un crevé de foulard mauve; petit jockey orné de velours. Feutre chamois relevé de côté orné d'une grande plume marron. Gants et buffleteris en peau de daim; bottes en cuir de Russie avec revers.

MARINIÈRE. — Robe princesse en toile d'Alsace rayée rouge et blanc, sur laquelle est jetée une écharpe de flanelle rouge nouée derrière; col-revers en flanelle légèrement ouvert devant; manche demi-longue avec revers également en flanelle rouge. Gourde suspendue en bandoulière. — Bonnet *Masaniello* en flanelle rouge. — Bas rouges à coins brodés et galoches vernies avec bouffettes de cuir.

ANDALOUS. — Culotte et veste en velours gros bleu, ornées d'effilé grelots en laine assortie; manche arrondie ouverte jusqu'au coude. (2) — Ceinture rayée en laine ou en soie. Chapeau de feutre noir à bord gouttière avec torsade de velours bleu et pompons noirs. — Guêtres en cuir gaufré avec manchettes de laine effilée.

ÉGYPTIENNE. — Jupe plissée en *voile de religieuse* blanc. Tunique de même étoffe découvrant un corselet de satin bleu pâle; devant, draperie plissée flottante, en satin bleu pâle; les pans de la tunique, les bandelettes ornant le devant de la jupe, le dessus d'épaule et le bas de la manche courte, sont garnies de traverses en galons jaunes ou de broderies en fil d'or; des deux longs pans de la tunique, part un ruban de satin qui fait un gros nœud sur la jupe derrière (1). Brassard en métal ou en galon d'or. La coiffure, retenue par un bandeau ou un cercle en métal orné d'un croissant au milieu du front, se compose d'une calotte en gaze paille, avec barbes pareilles aux bandelettes de la tunique. Le bandeau en métal peut être facilement remplacé par un galon d'or recouvrant une bande de carton ou un peigne cintré. — Bottines blanches avec cothurnes en galon d'or.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 février.

PLANCHE COLORIÉE, REPOUSSÉE ET FEUTRÉE.

COUSSIN, modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan. Le fond est en foulard surah crème. Les appliques en peluche cramoisie; elles sont fixées par une soutache ou une corde d'or que cerne un point de Boulogne en fine chenille noire; les nervures sont marquées par un gros cordonnet d'or. Les étamines sont en broderie plate. (Voir le montage p. 5, cahier de ce mois).

CACHE-VERRE POUR PORTE-BOUQUET
IMITATION DE FAIENCE ÉMAILLÉE

CACHE-VERRE, pour servir de pendant à celui paru en janvier. Les deux sont ornés d'un dessin persan. On les monte en les coupant au ras du dessin tout autour, laissant seulement la marge dans la hauteur, sur le côté des écritures, et on colle comme un cache-pot. On place dans ce cornet, soit un verre à pied, soit un verre conique, allongé, dans lequel on met un bouquet.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET, pour mouchoir ou linge de table, plumetis, cordonnet et pois.

ALPHABET, pour mouchoir, plumetis cerné d'un cordonnet léger.

H. D., pour linge de table. Le plus petit modèle servira à volonté pour serviette ou pour nappe; si on l'emploie pour les serviettes, le grand modèle servira pour les nappes assorties; si on l'emploie pour nappe on le réduira pour les serviettes, en suivant le procédé indiqué dans le Manuel du *Journal des Deselles*; le grand modèle s'utilisera également pour taie d'oreiller ou pour draps d'enfant; il pourra être augmenté pour drap de grand lit.

DEUXIÈME CAHIER

A. B. enlacés. — Garniture. — L. C. enlacés. — Porte-lettres à pied. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Toilette de réunion pour petite fille. — Petite dentelle crochet et mignardise. — Toilette en satin. — Jaquette avec broderie en point de chainette (patron coupé). — Panier-glaneuse. — Serviette de poche. — Bande en drap. — Madeleine. — Petite dentelle au crochet en travers. — Pouff ou tabouret de piano en tapisserie. — V. S. enlacés. — Bouquet pour semé. — Adèle. — Coussin. — Leçon de coiffure. — Carré au crochet avec lacet anglais. — Garniture. — Frange à glands (crochet à la fourche). — Porte-montre. — Petit semé. — Claire. — E. B. — V. L. — Blague à tabac. — Panier-bourriche.

PLANCHE II.
PATRON ORNÉ
Modèle de mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104

JAQUETTE avec broderie en chainette, page 2 (cahier de février).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 février.

Le Directeur-Gérant : JULES-THIÉRY.

81-329 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Nous avons revu cet hiver des pardessus portés aux messes de mariage. Généralement les personnes faisant partie du cortége s'en abstenaient, ne les trouvant pas assez habillés ; mais le froid, si rigoureux, a fait sentir le besoin de se couvrir davantage. Aussi, avons-nous vu apparaître un grand nombre de châles de l'Inde, diversement portés, vêtement aristocratique et commode que, dans la sacristie, nos élégantes laissaient glisser de leurs épaules. Ils faisaient très bel effet sur les robes à traîne en satin de Lyon, Merveilleux, Duchesse et sur le swra gros grain. Les teintes douces, des dessins artistiques finement brodés sont bien en harmonie avec les couleurs adoptées par la mode. On les dirait sortant à l'instant du métier, si l'on ne savait qu'il faut des mois et des années aux brodeurs Indiens pour livrer un de ces produits de leur merveilleuse industrie. La place nous manquant aujourd'hui pour donner quelques-uns des prix du châle de l'Inde demandés par nos lectrices, nous les prions de vouloir bien patienter jusqu'au mois prochain.

Cette époque va nous ramener bien des oisifs, plus ou moins délicats de santé et ayant pu fuir les rigueurs de l'hiver, en gagnant les climats plus doux de Nice ou de Pau.

Pour voyager, le bon goût a adopté le petit costume court de drap ou de lainage, genre anglais très simple, coupe de tailleur. Grand chapeau de feutre à longues plumes.

Afin de ne pas ressentir la différence de température, il est utile de se munir d'un vêtement, indispensable en voyage, forme pelisse longue de même étoffe que le costume, ou en drap ou vigogne beige, ne prenant pas la poussière. Cette pelisse a un petit capuchon pouvant se rabattre sur la tête en wagon. L'intérieur de ce pardessus chaudement doublé est pourvu de différentes poches extrêmement commodes, dans lesquelles trouvent place tous les objets indispensables en route, tels que billets de place, carnet, mouchoir de poche, flacon, petit peigne, brosse, etc.

La femme comme il faut se distingue par le soin et l'ordre de sa personne ; l'élégance de la toilette n'est nullement nécessaire, elle est subordonnée à la position ou à la fortune possédée, mais la propreté et l'harmonie sont obligatoires.

Les toilettes d'*intérieur* sont de plusieurs genres. Il y a la prosaïque *robe de chambre* convenant surtout aux grand'mères ou aux femmes souffrantes ; *les matinées* pour les élégantes, et les robes spécialement disposées pour mettre chez soi quand on ne sort pas, ou quand on rentre de visites ou de promenades. Beaucoup de costumes de courses n'ayant pour corsage que le vêtement semblable aux jupes, la nécessité de les remplacer, en rentrant dans sa maison, a donné naissance aux robes spéciales dont nous parlons.

D'abord, comme robe de chambre, le plus joli modèle se fait à queue et à plis creux derrière; ce pli part du cou ou ne prend qu'à la taille. Pour ce genre, les étoffes unies sont les plus jolies, on met double balayeuse autour. Le devant fermé tout le long avec coquillé de dentelle, mélangé ou non de coques de ruban, est très gracieux. A celles que l'on veut rendre élégantes, on met un grand col pèlerine en guipure, avec de hautes manchettes semblables. La robe ouvre quelquefois sur un devant différent ; ainsi du cachemire, sur de la peluche. On voit des devants de satin capitonnés ou bouillonnés, et dans ce cas le col et les paremens de la robe le sont également. Une femme qui n'est plus jeune aura un bonnet de tulle point d'esprit ou de guipure, doublé de surrah de nuance assortie aux nœuds de la robe. Une femme moins âgée portera une coiffure très séyante, forme toque ; le fond mou en foulard ou surrah rose pâle, bleu clair, vieil or, etc. Le devant est formé par un biais de trois doigts en velours ou peluche grenat recouvert d'une dentelle blanche cousue à plat, et faisant revers sur le fond. Le bord et la dentelle se terminent en arrière, en dessous du fond, par un flot mélangé, coques et pans.

Les jeunes femmes malades ne pouvant quitter leur chaise longue, arborent généralement du

fort belles toilettes en satin, surrah ou popelines, presque toujours ouvertes sur de beaux devants-tabliers garnis de dentelle. Les satins clairs sont ornés de belles fourrures. La coiffure se compose d'un nœud alsacien de satin mélangé de dentelle, ou d'un petit bonnet avec pouff de dentelle de côté. Souliers de satin avec petit chou de dentelle. — Un joli raffinement est d'avoir un couvre-pieds assorti à la robe.

Les négligés du matin se font de plusieurs sortes. Sur un jupon court plissé, se portent des robes très commodes, assez étroites d'ampleur, forme Mac-Farlane, non ajustées à la taille, avec poches apparentes et pèlerines. Si l'on aime a être maintenu on ajoute une jolie cordelière.

Un autre modèle se compose d'un ancien jupon de velours rafraîchi, sur lequel se porte une façon casaque ajustée faisant redingote par derrière, et ayant un assez haut volant devant et sous les bras ; comme ornement, un effilé ou une dentelle. En cachemire ou en flanelle avec dentelle écrue, c'est joli et non salissant.

Les robes d'appartement sont très souvent composées avec d'anciennes toilettes. La sobriété des nuances et des garnitures n'étant pas imposée par le bon goût, comme aux costumes du dehors, on peut à cet égard se laisser aller un peu à sa fantaisie, afin d'utiliser ce que l'on a chez soi. Ces costumes se font courts ou longs, à volonté. Il est quelquefois facile, dans un ancien manteau de velours ou autre étoffe, de tailler une casaque pas trop collante, et d'y adapter par devant, un très long gilet de peluche rubis, gros bleu, ou vieil or, avec jabot de dentelle. Les poches plus ou moins ornées, et n'importe quel jupon en dessous, on aura immédiatement un arrangement très soigné.

Les couturières commencent à songer à des modèles nouveaux, car c'est en Mars et pendant le carême, que se créent les plus jolies choses. Il est question de charmants petits mantelets en soie brochée et damassée. Beaucoup de corsages à longue pointe, lacés sur des plastrons différents. La forme habit pour les corsages servant de vêtement persistera, dit-on. On parle de revenir à la faille, sans toutefois abandonner le satin; celui dit Merveilleux convient à toutes les saisons. Je viens de voir un charmant costume de ce même tissu, *bleu saphir*.

L'habit ouvre sur un devant composé de petits volants liserés de satin saumon, et traversé deux fois par une écharpe bleue doublée de saumon ; l'habit avec revers est lui-même ainsi liseré. Le drapé de derrière est traversé par l'écharpe, dont l'envers saumon se laisse voir au milieu des plis bleus. — Chapeau-capote en satin bleu coulissé. Pouff de plumes saumon de côté.

Pour le printemps, les plumes vont céder la place aux fleurs. On en a tant porté : sur les chapeaux, dans les cheveux, et même aux corsages !

Les soirées musicales, les réceptions et les dîners s'annoncent nombreux pour la première moitié du carême. C'est à ces intentions que je dirai que les jabots de fleurs sont tout à fait en vogue sur les robes habillées. La manche demi-longue est aussi entourée d'une petite guirlande de fleurs fines. On en met encore autour de l'ouverture des corsages carrés et on en porte en sautoir, comme un grand cordon. Il va sans dire qu'on en mélange dans les longues traînes, qu'on en place en tablier soit en long, soit en travers.

Le jais blanc ne se porte plus autant; il est remplacé par de petites perles de cristal qui font le plus brillant effet sur la dentelle; puis, par de fausses perles fines composant les plus riches broderies sur tulle blanc.

On m'a montré une toilette de satin rose pâle, montante, avec manches n'allant qu'au coude, dont le col Médicis, tout le tablier et les garnitures des manches étaient ainsi brodés de petites perles. C'est tout ce qu'on peut voir de plus joli et distingué. Aucun bijou de couleur, rien que des perles ou des diamants.

Le voile ou le barège sont les étoffes des jeunes filles. Un dessous de soie est presqu'indispensable, avec ces étoffes ; d'anciennes jupes de soie blanche se teignent fort bien en rose ou en bleu.

Il est fréquent qu'une robe de barège ou de mousseline, laissée blanche l'année précédente ait perdu sa fraîcheur et soit devenue un peu *grise*.

Dans ce cas, il faut l'orner de *grenat*. C'est le meilleur palliatif.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

ÉTOFFES NOUVELLES

De la Compagnie des Indes, boul. Haussmann, 34.

—

Nous avons commencé, le mois dernier, à donner des renseignements sur les nouveaux tissus de printemps et d'été; nous les compléterons aujourd'hui en vous signalant pour le costume journalier et le costume de voyage élégant, le tissu Chintz-Cashmère qui coûte 8 fr. en 1 mètre 20 centimètres de largeur, tissu de laine souple, doux au toucher, formant un natté havane mêlé de rouge, de blanc, de noir, de bleu marine et de bleu pâle; un natté beige formé des couleurs ci-dessus.

Pour les costumes habillés, le swra double chaîne à riches rayures inégales, de coloris différents sur tous les fonds, coûte 10 fr. le mètre en 60 centimètres de largeur; le swra sur fonds glacés marine et blanc, grenat et blanc, écru et loutre, dessins écossais enluminés, les mêmes dispositions sur fonds purs, beige, marine, prune, même prix et même largeur; le swra glacé gros grain à rayures, parmi lesquelles se trouvent de très jolies rayures pour deuil et demi-deuil, coûte 10 fr. 50 le mètre, même largeur ; ces rayures peuvent composer un costume complet ou se combiner avec un fond uni en swra gros grain, satin swra merveilleux ou un lainage uni; le Shang-Haï armure, natté multicolore, pour costume très élégant donne des plis d'une souplesse

gracieuse et des relevés charmants, même prix et même largeur que le précédent. — On trouve à la Compagnie des Indes, le swra uni, assorti à toutes les nuances de cachemire de l'Inde, au prix de 7 fr. le mètre en 65 centimètres de largeur.

Le swra gros grain uni, nuances claires et foncées à 10 fr. le mètre en 60 centimètres de largeur, le satin swra merveilleux, toutes nuances à 10 fr. 50 cent. le mètre, soieries qui peuvent s'employer comme costume complet ou se combiner avec le tissu de cachemire de l'Inde, qui n'a pas épuisé sa vogue, la toile de l'Inde, le granité, le natté, le voile de religieuse. La Compagnie des Indes envoie *franco* la collection de ses échantillons et des assortiments combinés, de swra et de cachemire. Ecrire directement à l'adresse donnée.

***

MACHINES A COUDRE

De M. H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

—

La machine à coudre *l'Eclair*, que nous avons pu livrer à nos abonnées au prix de 30 fr. a généralement plu. Quelques abonnées, cependant, désireraient qu'elle fut plus forte ; nous leur répétons que si cette machine cesse de leur plaire, elles pourront l'échanger, chez M. Vigneron, qui la leur reprendra pour 50 fr., à valoir sur le prix d'une machine plus forte. De nombreuses récompenses ont été décernées à M. Vigneron pour ses machines à coudre, dont le mécanisme très simplifié est facile à mettre en mouvement et d'un outillage parfait.

A l'Exposition universelle de 1878, une médaille, de même aux expositions de l'Industrie à Paris, et dernièrement, la seule médaille d'or décernée à l'Exposition de Clermont-Ferrand.

L'organisation des usines de M. Vigneron lui permet de livrer en quelques jours, tous les produits de sa fabrication.

Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur
Chez M. L. Bonneville, rue des Rosiers, 5 bis.

—

Ces renseignements sont adressés aux nouvelles abonnées, que nous ne pouvons renvoyer aux visites des magasins de l'année 1880, où ces renseignements sont donnés. L'eau et la pommade vivifiques sont uniquement composées de sucs végétaux extraits par des moyens puisés dans une connaissance approfondie de la chimie organique ; l'inventeur a obtenu des résultats remarquables. Nous ne saurions trop insister sur ce point important que ces préparations sont non-seulement inoffensives, mais extrêmement salutaires et recommandées par beaucoup de médecins, comme les meilleures dont on puisse faire usage. Les personnes qui les ont employées en disent merveille, et nous-même avons pu apprécier que tous ces éloges sont mérités.

Ces cosmétiques arrêtent la chute des cheveux, leur donnent de l'éclat, de la souplesse, les ramènent presque toujours à leur couleur primitive, lorsqu'ils ont blanchi prématurément ; les font repousser aux places qui se sont dégarnies à la suite d'une maladie ou par le poids des faux cheveux ; si les cheveux trop malades pour être guéris continuent à tomber pendant les premiers jours, ne pas s'en préoccuper, parce qu'en même temps, d'autres cheveux repoussent en abondance. La pommade s'emploie tous les jours, on en frotte avec le doigt la racine des cheveux; on se sert de l'eau deux ou trois fois par semaine, avec une brosse douce bien imprégnée. Une ou deux applications par semaine suffisent pour entretenir les cheveux dans un bon état et les préserver des maladies qui les font tomber, se décolorer et perdre leur brillant. Nous engageons nos lectrices à se méfier des contrefaçons; chaque boîte et chaque flacon portent les initiales de l'inventeur : A. B. enlacés.

***

JOSEPH LACROIX

Tailleur spécial pour enfants, 62, boulev. Haussmann

—

Les mamans impatientes qui nous ont demandé des renseignements sur les modes des petits garçons seront satisfaites, nous l'espérons; de ceux que nous allons leur donner et que nous compléterons le mois prochain. Les modèles nouveaux créés par M. Lacroix pour sa jeune clientèle étant en exécution dans ses ateliers, nous n'avons pu encore les voir. Si nous ne disons rien des façons, nous pouvons parler des étoffes qui sont d'une nouveauté charmante, de belle et bonne qualité. Tissus anglais mélangés : cachemire-vigogne — un mélange de plusieurs couleurs qui donnent des teintes très jolies, mais impossible à définir, teintes de ton moyen. — La Cheviot mélangée, la seule employée pour cette saison ; la cheviot unie tout-à-fait délaissée, le cachemire reps anglais myrte, pain brûlé, un tissu souple qui doit habiller les enfants en perfection. Ces différents tissus s'emploient également pour le costume et le pardessus. Comme forme de pardessus pour les enfants de 5 à 8 ans, M. Lacroix fait une façon qui a grande vogue, tant auprès des mamans qu'auprès des bambins. Cette façon dite *cocher* est vague, avec pèlerine et ceinture l'ajustant au corps. Une manche un peu bouffante au coude et serrée au poignet. M. Lacroix me disait que la joie de ces enfants en se voyant si *cossus* n'est égalée que par celle de la maman.—Au-dessus de 8 ans le pardessus un peu court, ajusté, prenant bien le corps. Plus de pardessus long.

***

VAILLANT, PROFESSEUR DE COUPE

Paris, 148-150, rue Montmartre

—

Au commencement de la saison, nous croyons devoir rappeler aux personnes confectionnant elles-mêmes leurs toilettes ou celles de leurs enfants, ainsi qu'aux couturières désireuses de modèles de haute nouveauté, que nous tenons à leur disposition tous les patrons paraissant dans le *Journal des Demoiselles* et dans le *Petit*

Courrier; en outre, nous avons constamment une collection de modèles haute nouveauté, tout montés en mousseline et en papier, ou plat. Adresser directement les demandes à M. Vaillant, 148-150, rue Montmartre, Paris, par un mandat de poste. Pour les pays étrangers, indiquer sur le mandat : *payable aux bureaux de la Bourse.*

Envoi franco d'un tarif du prix des patrons à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie. Prière de bien indiquer — si c'est une gravure coloriée dont on demande les patrons, le numéro et la couleur de la toilette — si c'est une gravure dans le texte du journal, indiquer la page, la couleur, l'étoffe du costume et la date du journal.

Nous nous chargeons de la coupe de tout costume ou confection, aux prix suivants : Corsage 3 fr. ; casaque 4 fr.; robe princesse 5 à 6 fr.; polonaise 8 à 10 fr., essayage compris.

Pour les dames de province, envoyer un corsage *allant bien*.

Aperçu du prix des patrons pour les corsage et paletot

Patron plat en papier depuis 1 fr. 50. — Patron monté en papier depuis 2 fr. — Patron monté en mousseline depuis 3 fr. — Polonaise en papier plat 2 fr. 50, en mousseline 5 fr., sur mesures 50 centimes en plus.

En vente une nouvelle Méthode de coupe à base triangulaire. *Deuxième Edition.*

Prix, 2 fr.; par la poste, 2 fr. 25.

Cours de coupe de neuf à onze heures du matin et de une heure à trois heures.

Prix du cours complet 50 fr.; par leçon 5 fr.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4301.

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, rue Richelieu, 104
Modes de madame Boucherie,
16, rue du Vieux-Colombier, 16.

Première toilette. — Jupe en *limousine* gris gazelle, ornée de bandes à rayures *fondues*, de nuance assortie à celle de l'étoffe unie. Tunique-princesse ouverte sur le tablier et bordée d'une bande rayée; une écharpe drapée en étoffe rayée traverse devant et se perd sous le pouff mêlé d'uni et de rayé. (1) — Capote à fond résille en chenille et or avec dentelle assortie tombant sur le front; le réseau est arrêté derrière sous un rouleauté en dentelle de chenille et or. Brides en satin.

Deuxième toilette. — Costume en cachemire myrte et tissu à mille raies de même teinte mêlée de rouge et de vieil or, bordé de plissés de satin myrte; tunique drapée avec pointe unie. Casaque *garde-française* à gilet mille raies, gilet sur lequel se détache le devant du corsage à dents découpées; basque dentelée faisant habit derrière avec plis superposés, le côté droit fermant sur le gauche; la basque-habit n'est pas découpée; à partir du fuyant de l'habit, les pointes des dents se détachent sur une sous-basque rayée. — Chapeau orné d'une draperie myrte avec oiseau de côté, et brides en satin vieil or.

Costume de petite fille. —Toilette en armure bleu faïence. *Demi-saison* en drap léger beige, (1) bordée à cheval d'un biais étroit en velours marron; dos à basque plissée; sur cette basque viennent se poser deux pointes bordées, tenant aux petits côtés, et reliées entre elles par un motif en corde de laine marron; un autre motif est placé au haut du plissé; le haut de la pointe reçoit également un motif en corde avec glands; le devant gauche, largement croisé sur le droit, vient se boutonner très bas presque en arrière, au bas d'un long revers drapé fixé sous un motif avec glands; poche et parement rappelant la disposition de la basque derrière. — Grand feutre relevé de côté avec pompons marron.

PLANCHE COLORIÉE

Bande en tapisserie. On peut faire cette guirlande d'œillets au petit point pour bande étroite; le fond est en soie d'Alger ou en laine anglaise, blanc ivoire.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.
Voir les explications et croquis, page 2, du cahier de Mars.

1er côté

Tapisserie par signes, point des Gobelins; panneau pour paravent ou côté pour dessus de piano.

2e côté

Angle pour rideau, bordé d'un picot de dentelle. (Voir page 2 du cahier.)

Dessus de piano, tracé de la bande du devant.

IMITATION D'AQUARELLE

Paysage, étude.

TROISIÈME CAHIER

Costume en cachemirienne (patron coupé). — Crochet matelassé. — Rideau. — Paravent. — Dessus de piano. — Bande appliques en toile. — Costume en vigogne. — Petit semé. — Entre-deux. — Table-étagère. — M B enlacés — Sachet à mouchoirs. — Broderie sur étamine pour têtière. — Panier-cloche. — Branche de bluets. — Costume d'enfant.

PATRON COUPÉ

Corsage-Jersey, page 2 (cahier de Mars).

PRIME MUSIQUE

ENTIÈREMENT GRATUITE

Offerte par M. E. MENNESSON *aux abonnées du* **Journal des Demoiselles.**

Toute abonnée qui en fera la demande, joignant à sa lettre une bande du journal à son adresse, recevra *franco* de l'éditeur, un morceau de piano : **Grelots rémois**, par Arthur Louis. L'immense succès de cette nouveauté est dû à l'originalité du genre, à la musique brillante, gracieuse, facile, et au luxe de l'édition.

Ce morceau peut se jouer *avec accompagnement de grelots placés au pied de l'exécutante*; il produit alors un merveilleux effet d'orchestre; la boucle à grelots s'envoie *franco* contre 2 fr. 10 en timbres ou mandat-poste.

Adresser les demandes à M. Émile Mennesson, éditeur, à Reims (Marne), et non pas au Bureau, 2, rue Drouot; nous ne tiendrons aucun compte des demandes qui nous parviendraient à Paris.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars.

Le Directeur-Gérant : Jules Thiéry.

81-766 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64



JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La saison de printemps nous amène les plus jolies étoffes, toujours dans les teintes pâles; le *Gris* paraît dominer pour le moment.

Les broderies d'acier vont faire fureur. Souvent les perles d'acier sont mélangées de perles d'argent ou de jais blanc ou noir. Plusieurs jolis modèles de toilettes grises m'ont été montrés, je les décris en commençant par le plus simple.

En cachemire français gris souris, destiné à une jeune fille. — Robe princesse ouverte tout le long sur un tablier entièrement brodé de passementeries de même teinte. La robe est plate sur les côtés et ne forme de draperies que par derrière. Manches très collantes avec hautes manchettes de guipure d'Irlande. Grand col idem, formant cinq grandes pointes retombant en arrière, sur les épaules et par devant. — Pour sortir, double petit collet aux bords brodés de passementeries. Col droit également brodé. — Agrafes d'argent oxydé. — Capote en surrah gris, à passe un peu évasée, dont la doublure de soie rose est coulissée en dessous, brides roses. De côté, touffe de roses au feuillage naturel. — Gants de Saxe gris, coupe mousquetaire. Ombrelle grise doublée de rose.

Autre toilette grise plus élégante.

En satin merveilleux *gris acier*, courte. Un assez haut volant composé d'un large pli gris acier, alterné avec cinq autres plis de même étoffe, d'un gris plus clair, tourne tout autour, et monte devant jusqu'à la taille. Jupe de teinte plus foncée formant écharpe et couvrant le devant à la hauteur de quarante-cinq centimètres seulement. Elle est très tendue, marquant plusieurs plis, et se termine en queue bien drapée en arrière. Le bord est garni d'une belle frange d'acier et d'argent, surmontée d'une fine broderie de ces mêmes perles. — Corsage à pointes avec belle broderie semblable au milieu du dos, remontant autour du cou. — Boutons acier et argent. — Chapeau de paille du gris le plus clair, avec brides de satin un peu plus foncé. Guirlande de glands acier et argent, avec feuillage de différents verts. — Ou bien chapeau de paille gris, grande forme ronde, relevée d'un côté et ornée de longues plumes grises et blanches. Epingles d'argent traversant la calotte. Petite mante de satin merveilleux, brodée comme le costume, avec semblable effilé; elle est attachée devant par de longs flots de ruban de satin des deux tons de gris. — Ombrelle brodée de perles d'acier et d'argent. Cette toilette est de demi-deuil. — Si l'on n'est pas en deuil, on mettra à son corsage un petit bouquet de roses de couleur.

Pour le soir le gris s'organise avec du satin blanc; et des perles de cristal ou de jais blanc s'ajoutent à celles d'acier. Les diamants apportent leur scintillement au brillant de ces broderies avec lequel ils s'harmonisent fort bien. Dans les cheveux, des marabouts de perlettes d'acier ou d'argent. On en place également sur les chapeaux de grandes visites ou de spectacle. Le satin gris argent se mélange aussi avec du satin noir. Pour les femmes qui ne sont plus jeunes, c'est d'un très bel effet. Les dentelles blanches, surtout les anciennes, en sont le plus joli ornement.

Les toilettes du soir *sont* presque toutes à caractère ; c'est-à-dire qu'elles sont pour la plupart la reproduction d'anciens tableaux. Peu importe l'époque et le style, pourvu que, jolies, elles aillent bien à la femme qui les porte.

La robe suivante était portée par une jeune femme un peu poudrée.

Le devant ou tablier en moire rose un peu bouillonnée. Le bas de la robe se compose d'un coquillé en travers, de vieille dentelle blanche mélangée de coques de ruban de moire rose. Le corsage est en satin Duchesse *noir*. Il est à paniers, retroussés des côtés pour laisser voir leur envers de moire rose; ils vont rejoindre la queue qui est bien drapée et fort longue. Elle est noire, et semble doublée de rose. Au bord se retrouvent, comme sortant du dessous, des coquillés de dentelle blanche et de rubans roses.

Le corsage est peu décolleté, et en rond ; il a un charmant fichu en gaze blanche avec deux rangs de vieille dentelle, et sans pans; il est attaché devant par un gros bouquet de roses. Les manches demi-longues sont aussi en gaze blanche avec deux garnitures de dentelle et un nœud de moire rose. Dans les cheveux, petite couronne de roses, posée sur le côté.

Les robes froncées et à ceintures sont adoptées par les jeunes filles et les jeunes femmes minces. Le surrah, le foulard, le voile, et en général tous les tissus d'été se prêtent fort bien à ce genre de costume.

Pour porter avec un costume de surrah loutre glacé, on choisit un chapeau de paille même nuance, garni d'une écharpe écossaise loutre et vieil or, avec petits filets grenat et bleu clair.— Les chapeaux ronds se font toujours grands, et les noirs dominent. Beaucoup sont brodés de jais, d'autres d'acier, avec clous au bord. On en voit qui sont fermés avec fond mou en tulle noir ou tulle loutre, tout pointillé d'acier; de très élégants tout en jais blanc avec bouquet de côté ou couronne de fleurs autour de la calotte.

La dentelle noire est extrêmement employée pour garnitures de robes et de vêtements. On en fait de grosses ruches triples ou quadruples au bas des jupes, et on en orne les corsages, beaucoup en jabots très fournis.

La forme Petite Visite en satin Duchesse, très commode à porter, de même que les mantelets, emploient beaucoup en ruche et en garnitures la dentelle Espagnole, qu'on retrouve encore en brides de chapeau sur la tête des femmes d'un certain âge, dont elles accompagnent admirablement bien le visage.

Nous pressentons une modification dans la coiffure. Elle s'accentue de plus en plus. Les cheveux absolument plats et le chignon très resserré n'allaient vraiment bien qu'à un très petit nombre de toutes jeunes filles; on a reconnu l'avantage de se garnir un peu la tête, et sans retourner aux coiffures gigantesques des années précédentes, on revient à des proportions qui seront un juste milieu entre ces deux écueils.

AVRIL 1881

VISITES DANS LES MAGASINS

TISSUS DE LA COMPAGNIE DES INDES
24, boulevard Haussmann.

Nous parlerons aujourd'hni à nos lectrices des garnitures que la Compagnie des Indes fait exécuter sur les cachemires, satins assortis aux étoffes choisies, et dont elle enverra les échantillons en même temps que ses collections d'étoffes. Nous désignerons d'abord une dentelle espagnole à 5 fr. 50 cent. et 10 fr. le mètre; un effilé jais ou acier à 15 fr. sur quatorze centimètres de hauteur et une application de ces mêmes perles à 18 fr. le mètre; les dessins de ces applications sont fort beaux en perles de couleurs assorties aux étoffes choisies, cette broderie, qui se découpe, coûte 20 fr. Voici maintenant des garnitures brodées en soie, jolis dessins. La garniture ne se fait que par métrage de huit mètres trente cent. et coûte 120 fr. brodée sur satin royal assorti aux beaux tissus Louis XVI, rose exotique, égyptien, dont nous avons parlé dans les Visites de février et de mars. Nous prions donc nos lectrices, pour les détails et les prix, de vouloir bien s'y reporter. La garniture sur Tussor, même métrage coûte 50 fr. et 70 fr. en couleur unie sur surah ou satin assorti au costume choisi; 65 fr. sur le tissu de laine noir et 70 fr. en couleur. Un dessin très riche sur cachemire noir, 70 fr., et 75 fr. sur couleur. En envoyant les échantillons avec combinaison d'étoffe unie, pompadour ou autre disposition, la Compagnie des Indes joindra à chaque combinaison, un échantillon de la broderie, pour que les dames puissent se rendre compte de cette riche et nouvelle garniture. De plus une étiquette indiquera les prix. Chaque garniture sera faite sur la même étoffe unie que celle choisie et sera livrée en six ou huit jours. Il sera aussi envoyé des figurines montrant diverses combinaisons de tissus riches et nouveaux : rayures, carreaux, rose exotique.

La Compagnie des Indes vend des fins de pièces par coupe, à des prix très réduits. Nous citerons : un foulard croisé bronze à petites paillettes maïs et bleues qui coûtait 7 fr. 50 cent. le mètre; le coupon de six mètres soixante 35 fr. Un cachemire imprimé à 8 fr. le mètre, 29 fr. les cinq mètres quarante centimètres. Une soie nattée noir et blanc à 10 fr. 50 cent. le mètre, 32 fr. les cinq mètres; un broché à 12 fr. le mètre, les trois mètres 22 fr., etc., etc. Ces étoffes ont soixante centimètres de largeur, et quelques-unes quatre-vingt-cinq centimètres. Le cachemire de l'Inde et le foulard font de jolies combinaisons de printemps, mais la nouveauté de haute fantaisie est aux rayures, carreaux pompadours de tous genres.

CORSET-CUIRASSE DE MADAME EMMA GUELLE
11, avenue de l'Opéra.

La première condition pour que le corsage d'un costume prenne la taille avec élégance, c'est qu'il soit essayé sur un corset allant bien ; sans un bon corset, la meilleure couturière n'arrive jamais à faire un corsage gracieux. Donc, nous recommandons la cuirasse de madame Emma Guelle, dont le succès auprès des jeunes filles, jeunes femmes et mamans, croit chaque jour. Le corset-cuirasse allonge et amincit la taille, sans gêner, tout en effaçant les hanches, il les prend si bien qu'on ne ressent ni gêne ni fatigue; de tous les corsets que nous avons vus, le corset-cuirasse de madame Emma Guelle nous semble le mieux compris aussi bien pour l'hygiène que pour l'élégance. Le busc articulé incassable, dont madama Guelle est l'inventeur, est mis à tous ses corsets et ne se trouve que chez elle. C'est aussi chez elle que se trouve la *Tournure ovoïde* créée expressément pour les toilettes actuelles. Mignonne et gracieuse, elle donne juste au drapé le développement nécessaire, sa forme particulière, s'effaçant sur tout le contour, le maintient au milieu. La *tournure ovoïde* coûte 6 fr., port compris. Envoyer le montant dans la lettre de commande.

JOSEPH LACROIX
Tailleur spécial pour enfants, 62, boulev. Haussmann

Nous avons donné, le mois dernier des renseignements sur les nouveaux et jolis tissus dont M. Lacroix à le monopole et avec lesquels il habille si gentiment sa jeune clientèle masculine; nous prions donc les mamans de vouloir bien consulter ces renseignements.

Quant aux façons, nous ne pouvons qu'indiquer imparfaitement les modifications qu'elles subissent sous les adroits ciseaux de cet habile tailleur d'enfants ; c'est une couture plus cintrée, une autre droite, un veston boutonné à l'encolure au lieu de s'ouvrir; quoi qu'il fasse on est assuré d'une façon absolument réussie. La culotte s'arrondissant sous le genou et boutonnée de côté est la seule portée à tous les âges. Voici, du reste, quelques indications qui pourront mettre au courant de ce que portent les bambins.

Plus de robe plissée, elle est remplacée, de 3 à 6 ans, par la redingote dessinant légèrement la taille, retenue, sous le ventre, dans une ceinture en cuir fermée par une boucle en métal de deux tons assortie aux boutons ; si la ceinture est en drap, elle sera de même couleur que le costume ; dessous, une petite culotte courte ne dépassant pas. Le petit drap bleu dans toute la gamme des tons bleus faïence et gendarme, est tout à fait nouveau, et le plus employé : de 6 à 10 ans la culotte dessinant le genou, et le veston droit, fermé à l'encolure, supprime le gilet ; la cheviot de fantaisie est l'étoffe préférée pour ce genre de costume qui a très bon air. Le costume habillé pour une messe de mariage ou toute autre cérémonie, se fait en drap bleu de roi un peu clair, veste et culotte semblables, et le gilet gris perle ou d'une autre nuance s'harmonisant avec le bleu choisi; avec le costume en drap mordoré, le gilet serait en casimir chamois, écru, toujours dans les tons clairs assortis au costume. Les premiers communiants portent la veste bleu de roi, le gilet et le pantalon en laine blanche, un tissu charmant : quant au pardessus il prend la façon *petit homme* et se fait en petit drap brun clair, avec col en velours de ton plus foncé. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

TEINTURERIE EUROPÉENNE
26, boulev. Poissonnière

Au renouvellement des saisons, nous rappelons à nos abonnées les perfectionnements que M. Perinaud a apportés dans la teinture des étoffes ; et avec quelle perfection les soieries et les lainages sont teints dans les nuances fines. Le satin, la faille, le surah sont souples, brillants comme une étoffe neuve. Les costumes teints sans les découdre ont enchanté nos abonnées qui désireraient, écrivent-elles que l'on pût moderniser la façon parfois trop ancienne des costumes qu'elles envoient à teindre.

M. Perinaud, pour les satisfaire, vient d'attacher à sa maison (la seule de ce genre) une des premières ouvrières de Paris, qui sera chargée

de transformer, autant que faire se pourra, les draperies et garnitures afin de donner au costume teint, sans le découdre, une façon nouvelle, et cela dans des prix modestes. Voilà, nous pensons, de la vraie et bonne économie.

Parfaitement réussie la teinture en réserve des châles de l'Inde et Français ; c'est un véritable travail d'art que tous ces délicats dessins réservés dans leurs nuances premières sur le fond teint noir ou de couleur. Les ameublements de soie ou de laine sont également teints en nuances à la mode, dans des conditions parfaites. Quant au nettoyage des étoffes, la Teinturerie Européenne regrette de ne pouvoir s'en charger; mais pour venir en aide à nos abonnées qui lui ont écrit à ce sujet, M. Perinaud a composé une nouvelle benzine parfumée, dont une goutte enlève instantanément toutes les taches sur tous les tissus. Le flacon coûte 1 fr. 50. Cette opération est si facile que les dames pourront-être elles-mêmes leur dégraisseur. Autre économie. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée.

TRAVAUX DE FANTAISIE

Broderie et tapisserie de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

—

Voici quelques renseignements sur les ouvrages brodés sur toile et piqué blancs.

Le couvre-assiette de dessert, forme ronde, en toile de Hollande, avec broderie russe en coton de plusieurs couleurs, coûte 3 fr. dessiné ou 5 fr. avec échantillon et fournitures. Une serviette à thé, même genre, effilé au contour, 4 fr. dessinée, 7 fr. échantillon et fournitures. Un cache-maillot en piqué reps brodé en soutache mêlée de point russe 20 fr. dessiné avec les fournitures; une robe polichinelle froncée au milieu des jambes avec volant soutaché, rapporté au bas; 22 fr.. dessinée avec les fournitures; un châle anglais en flanelle, une pointe formant capuchon, soutache de coton et gros feston au contour, 16 fr. avec les fournitures et dessiné. Couverture *amusante* pour berceau en piqué gaufré formant damier, sur le carreau mat sont brodés en soie bleue des jouets variés : chariot, chien, moulin, tambour, 15 fr. dessinée avec les fournitures et Travaux sur tulle broché : on entoure le dessin d'une soie ou d'un fil plat ou d'or, ce dernier donne un effet charmant : une pelote ronde coûte 5 fr., la paire de pans pour cravate 4 fr. 50, l'éventail 16 fr., fournitures comprises. En tulle noir, la voilette coûte 16 fr.

Ouvrages de tapisserie, un prie-Dieu avec guirlande de marguerites ou d'églantines roses, chiffres et croix, 30 fr. échantillonné avec les fournitures; un tabouret piano, guirlande Louis XVI, boutons de roses réunis par des enlacements de ruban; au milieu, motif assorti avec oiseaux au petit point, le tout fait et la soie pour le fond 45 fr.; fond en laine 40 fr.; un autre genre ancien dessin lancé avec les fournitures 22 fr.; un pouff carré Henri II échantillonné avec les fournitures, laine ancienne 45 fr. une fumeuse, dessin lacé, chimère et attributs au petit point 65 fr., sans chimère 40 fr. Citons tout particulièrement un superbe tapis de table en drap bronze ayant 2 m. 50 de long sur 2 mètres de large. Appliqué aux deux bouts, dans la largeur, un entre-deux de filet guipure brodé en laine rose sèche sur les points mats, et encadré d'une bande d'indienne cachemire qui se prolonge sur la longueur; entre ces deux bandes, sur l'espace correspondant en sens inverse à l'entre-deux, un courant de feuillage avec grappes est brodé en laine de tons éteints. Au contour une frange en fil faite à même avec brins de laine mélangés de couleur. Prix 280 fr. préparé, fournitures et grand échantillon.

La mode est à la broderie de couleur; pour compléter cette garniture d'une dentelle au crochet assortie, on trouve chez mademoiselle Lecker, du fil de toutes les couleurs par pelote de 125 grammes à 75 cent. la pelote.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES N° 4305.

Toilettes. Confections de printemps et costumes d'enfants.— Ancienne maison Cheuvreux-Aubertot, boulevard Poissonnière, 7.

Modes, madame Boucherie, r. du Vieux-Colombier, 16.

PREMIÈRE TOILETTE (Louis XV) — Paletot long en tissu anglais mêlé, croisé devant (1); collet et double col rond en satin broché pompadour. La longue basque est relevée en capote; les revers sont doublés de satin broché et retenus par des boutons plats cachés sous la poche; bande pompadour au haut du revers découpé de la poche et parement à talon de satin broché pompadour. Boutons d'acier. — Chapeau en rubans de paille blanche alternant avec des rubans de crin noir et blanc, orné de dentelle noire venant envelopper légèrement une touffe de coucous mi-partie jaune paille et noire; brides de dentelle.

DEUXIÈME TOILETTE (Roland). — Mantelet de satin noir, doublé de satinette brochée café. Le col faisant revers carré devant est en tissu perlé, bordé de cabochons de jais et de dentelle; il est séparé au milieu, derrière; un nœud de satin est posé entre les deux parties du col. Trois rangs de dentelle avec tête en passementerie bordent le mantelet dans le bas; le pan est rabattu en revers pour simuler le dessous de la manche; ce revers est en tissu perlé pareil au col et bordé comme lui de cabochons de jais. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de paille chenillée noire et agréments de crin, avec brides en tulle moucheté noir; dessus, bouquet de roses trémières doubles, de plusieurs tons, grenat et rouges.

TROISIÈME TOILETTE. Robe en cachemire d'Écosse marron et foulard broché. — Visite (Récamier) à basque plissée derrière à plis creux, avec nœud en large ruban de satin au haut du plissé (2). Devant, coquillé de dentelle, semé de petits nœuds de ruban de satin; dans le bas et à la manche, double rang de dentelle avec appliques de passementerie perlée; la même garniture simule le collet; une collerette de dentelle coquillée fait le tour du cou. Doublure en crêpe de soie pompadour. — Chapeau de paille d'Italie, bordé d'un agrément en dentelle de paille; ruban paille drapé dessus et faisant brides; aigrette de marabout avec paillettes de paille; dessous tendu en velours rouge

QUATRIÈME TOILETTE (Priam). — Paletot-visite en drap léger bleu marine, doublé de surah laque, et orné de petits galons d'argent (voir la planche de patrons); manche tenant au dos, garnie de larges pattes superposées, bordées de galons d'argent et retenues par un bouton; poche à triple patte également bordée de galons, col à trois pans ornés du même galon. (Voir le dos à la neuvième toilette.) — Chapeau en paille beige vieil or, avec rubans de paille cousue faisant revers roulés, doublés de satin sublime loutre; touffe de barbeaux loutre et de réséda vieil or avec mélange de folle avoine.

CINQUIÈME TOILETTE — Robe en faille et satin noir.— Pardessus (Catherine II) en damassé de soie, bordé de deux rangs de dentelle au-dessus desquels est posé un galon épinglé, bordé de corde de chenille, avec jais et grelots de jais. Dos capoté jusqu'à la taille et plissé à la basque; devant plissé à plat; col en dentelle coquillée tombant devant avec grelots de jais; manche froncée à la vieille, garnie de coquillé

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 avril.

de dentelle et grelots. (Voir la planche de patrons de ce mois).—Mantille en dentelle espagnole noire, croisée devant par une épingle; double dentelle perlée tombant sur le front; dessus, cordon de boutons d'or légèrement voilé par une dentelle et, de côté, bouquet de pensées et de boutons d'or.

Sixième toilette. — Jaquette en tissu anglais natté; basque plissée sur les côtés; poches plates posées sur le plissé; col et collet liserés de faille grenat; manche large du bas, plissée dans un bracelet liseré de grenat et fermé par un bouton. (Voir la planche de patrons de ce numéro et ce vêtement de face à la figurine suivante) — Capote en tulle drapé; frange de myosotis sans feuillage, tout autour, et petite touffe de myosotis de côté.

Septième toilette. — Jaquette croisée devant avec double rangée de boutons bronzés (voir le dos à la précédente toilette); revers tenant au col. — Chapeau en paille blanche avec dessous bouillonné en satin bleu turquoise; derrière, revers bouillonné et nœud effilé. Demi-couronne d'aubépine rosée.

Huitième toilette. — Robe en côteline, bleu marine. — Visite (Sully) en grenadine brochée et à jours; le dessin à jours est cerné par un cordon de perles. Devant fermé très bas sous un gros nœud de satin; dentelle perlée avec pendeloques de jais autour de la visite; manche drapée avec nœud de satin à la saignée; derrière, nœud avec pans retenant le drapé; plissé de dentelle autour du cou et devant. — Capote à fond perlé acier; dentelle avec perles d'acier, tombant sur le front; cordon de géranium rouge et grenat; une seconde dentelle retombe à demi sur une guirlande de feuillage de géranium teinté; de côté, touffe de géranium rouge et grenat; brides de satin noir.

Neuvième toilette. (Priam dos.) — Paletot-visite en drap bleu marine; dos bordé de galon d'argent, doublé indépendamment du devant qui est fixé en dessous à quatre ou cinq centimètres du bord sur les côtés; basque ornée de trois pattes boutonnées, partant de boutonnières en galon d'argent. (Voir le devant, figurine 4.) — Chapeau de tulle perlé; draperie de tulle perlé bordée de chenille; bord bouillonné étroit en velours; de côté, touffe de roses boutons d'or et de giroflées.

Petite fille de cinq a six ans.— Costume (Arménia) en côteline gris gazelle orné de satin brun doré, gilet bouillonné à pointe aiguë, en foulard bleu pâle imprimé japonais; robe boutonnée de chaque côté du gilet; les côtés plus longs que le devant sont relevés en petits revers doublés de satin et boutonnés; double poche avec revers boutonnés de même; dos terminé en pattes capotées, repliées en rouleaux; le côté du dos est plissé et liseré de satin. Col avec double liseré de satin et petits revers boutonnés; manche à parement à revers également boutonné, dégageant un talon de satin plissé en travers. — Chapeau de paille orné de ruban de satin blanc, et plume en couronne.

Fillette de dix a onze ans. (Pensionnaire). — Jupe plissée en limousine beige; robe-paletot croisée devant à basque fuyante; poche, col et parement en cachemire marron. nœud de satin au cou. Dos froncé, ruban de satin marron de chaque côté du froncé venant se nouer devant — Chapeau orné d'un nœud cocarde en satin et bouquet de plumes marron

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4305 *bis*.

Modèles de Mme Boucherie, 16, r. du Vieux-Colombier.

Chapeau en paille marron. — Le bord appuie devant sur les cheveux et le côté droit est relevé sur une double guirlande de myosotis et de pâquerettes. Un nœud en surah posé à plat devant. et une torsade autour du fond.

Toque en paille noire a bord gondolé; bordé de velours. — Touffe de roses thé et fleurettes de fantaisie ombragées d'une résille perlée et chiffonnée sur le fond.

Toque en gaze pour jeune fille. — Gaze beige drapée sur un fond de tulle. Cordon de perles bleues au bord et touffe de ces mêmes perles enfouie, de côté, dans la gaze.

Chapeau en tulle noir perlé. — Forme capote-fond tendu, nœud et coquillé devant, coupés d'une touffe de primevères en velours brun et d'une autre plus volumineuse en satin et velours blé de trois tons. Diadème en satin sur lequel retombe une dentelle perlée. Brides en dentelle.

Chapeau pour dame agée. — La passe est faite de deux rangs de dentelle perlée et le fond d'une mantille espagnole qui fournit aussi les brides. Cette mantille est chiffonnée de plis et reçoit d'un côté une touffe d'oreilles d'ours en velours.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Tricot matelassé pour couverture. Voir le détail du point, page 1 (cahier de Mars). — Notre modèle en laine blanche 10 fils et en soie bleue cordée, est destiné à une couverture de berceau, ou de voiture pour baby; on peut remplacer la soie par de la laine de couleur, et faire cette disposition de telles nuances que l'on voudra, pour couverture de lit ou de voyage. Le feston enlacé qui borde tout autour est fait en une seule fois, en travaillant alternativement avec la laine et avec la soie : toutes les demi-brides sont en crochet Marie-Louise — 1 demi-bride en soie prise dans une maille du bord de la couverture — 11 mailles chainettes en soie — retirez le crochet de la soie dont vous rejetez la chaine en arrière — 1 demi-bride en laine dans la maille suivante du bord * — 11 mailles chainettes en laine — retirez le crochet de la laine dont vous rejetez la chaine derrière celle en soie — piquez le crochet dans la dernière maille de la chaine en soie que vous ramenez en avant sous la chaine en laine pour faire : 1 demi-bride dans la maille suivante du bord — 11 mailles chainettes en soie — retirez le crochet de la maille et rejetez la chaine derrière la blanche, que vous reprenez avec le crochet pour la ramener en avant et faire 1 demi-bride en laine dans la maille suivante — retournez au signe * — aux angles vous faites quelques augmentations en prenant deux ou trois fois : 2 demi-brides dans la même maille.

MUSIQUE

Air de Ballet, Par M. J.-B. Duvernoy.

QUATRIÈME CAHIER

Petite serviette à aiguilles. — Guêtre pour baby. — Dentelle au crochet. — Trois costumes de petites filles. — Lambrequin pour étagère. — M. F. enlacés. — Deux costumes de petits garçons. — Motif pour semé. — Tenture de fenêtre pour chambre de jeune fille. — Garniture — Pantoufle — Bonnet d'enfant. — Capeline au crochet pour baby. — Papeterie.

PLANCHE IV.

1er côté

Mantelet (Roland), deuxième toilette. } Gravure n° 4305.

Paletot-visite (Priam), quatrième et neuvième toilettes. } Gravure n° 4305.

Jaquette; costume de jeune fille: sixième et septième toilettes. } Gravure n° 4305.

Robe-paletot, pour petit garçon, 1re figure, page 3 (cahier d'avril).

2e côté.

Pardessus a dos capoté, cinquième toilette gravure n° 4305.

Robe avec capotes, costume de petite fille; 2e figure, page 2. } Cahier d'Avril.

Jaquette, pour petit garçon, 2e figure, page 3. } Cahier d'Avril.

Pantalon, pour petit garçon, 2e figure, page 3. } Cahier d'Avril.

Le Directeur-Gérant : Jules-Thiéry.

31-1284 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les fronces et les petites coulisses rivalisent en ce moment avec les plissés, toujours fort goûtés comme ornements de costumes.

Les corsages froncés vont surtout bien aux personnes minces, dont elles avantagent la poitrine, elles permettent l'usage de jolies boucles de ceinture. Les décolletés, froncés à la Vierge, sont le triomphe des jeunes filles élancées et bien faites. On voit des gilets, des plastrons et des tabliers entièrement coulissés. Les costumes d'enfants sont aussi pour la plupart froncés dans le dos, sur le devant, et au bas de la taille. Une large ceinture fait tête à deux volants également froncés. Du reste, en ce moment, toute forme est possible ; rien ne domine précisément, et c'est à chaque personne de savoir choisir ce qui lui convient le mieux, la mode autorisant tout ce qui est joli et de bon goût. On fait également : corsages-habits, tailles rondes, longues pointes, rondes ou pointues, polonaises, robes princesse, etc., etc.

Les corsages des robes de ville sont fort montants et ont presque tous des petits cols droits. On fait encore des gilets plissés, bouillonnés ou coulissés ; le surah se prête bien à ces combinaisons, et on l'emploie beaucoup avec des costumes de lainage. Aux anciennes robes ouvertes, on dispose des chemisettes de foulard, ou de surah, un peu bouffantes ; cela rend la robe plus *actuelle*.

Les corsages habillés sont ouverts en rond ou en cœur, et l'intérieur est garni de ruches de tulle ou de fouillis de dentelle. On fait aussi de très jolies chemisettes plissées, en organdi ou en tulle avec une grosse ruche de tulle ou de dentelle à l'encolure.

Pour le soir — car les réceptions recommencent et paraissent devoir être nombreuses — le décolleté se fait de bien des manières : En rond, en carré allongé, en pointu dans le dos, etc. Si la robe est tout à fait décolletée, on ne met point, de manches ou très peu, et c'est alors que la coupe du corsage doit être irréprochable.

Dans les autres cas, il en est quelquefois de même, ou ce sont des demi-manches, en dentelle ou en étoffe. La dentelle blanche, même avec des robes foncées, fait bon effet et avantage le bras. Les gants se portent excessivement longs ; ceux sans boutons ont plus de genre, ceux de Suède sont généralement préférés.

Dans les étoffes, pour costume de printemps, on n'a que l'embarras du choix. Le cachemire de toute sorte, le voile et la mousseline de laine restent les plus pratiques. On les mélange avec des tissus ombrés et rayés, en laine ou en soie. Les fonds à petits damiers ou à très fines rayures noires et blanches, brunes et blanches, etc., etc., ornés de rayures bayadères, composent de jolis costumes nouveaux. Mais c'est le genre satin léger qui a la vogue pour les toilettes élégantes, qu'il soit uni, rayé ou broché : satin merveilleux, satin duchesse, satin parisien, satin changeant et ombré. Les rayures multicolores claires ou foncées servent à faire les garnitures des satins unis.

Le blanc est toujours distingué entre tout. Voici une toilette en surah blanc très remarquée au milieu d'autres, cependant fort jolies.

Jupe à traîne. Le devant se compose de trois draperies plissées en travers, et retenues de côté par de gros choux de satin. Ces draperies sont garnies chacune d'une belle dentelle espagnole blanche. La traîne est ornée dans le bas de deux volants plissés fin, surmontés d'une dentelle. Corsage décolleté à longue pointe devant, et à postillon derrière. Du milieu de la petite basque allongée et dentelée, sort un fouillis de dentelle se perdant dans le drapé de la traîne. Le corsage est très bas, il est dentelé de dents pointues reposant sur une chemisette décolletée et froncée en dentelle espagnole. L'emmanchure du corsage est aussi découpée à dents, et sans manches. Une dentelle espagnole soutient le bord des dents. Bouquet de fleurs des champs au corsage. Couronne de fleurs semblables dans les cheveux.

Le noir a aussi sa distinction qu'il conserve, malgré toutes les séductions nouvelles. Le surah, si brillant et si souple, se brode de jais, de perles bleutées et s'orne de dentelle noire. La dentelle espagnole jouit d'une grande vogue ; on en garnit beaucoup les vêtements d'été. Quelques-uns sont même tout en dentelle, ainsi que des jupes de robes très habillées, dont le dessous est de couleur ; par exemple en satin *vert myrte*, comme une toilette que j'ai vue ces jours-ci.

La jupe de satin est ornée de plissés. Par dessus, jupe de dentelle noire entièrement droite et sans relevés, ouvrant sur un tablier tout brodé de perles vertes, de jais et de perles d'or. Corsage de satin vert, ouvert en carré. Il est à pointes rondes garnies d'une frange de perles et de brins d'or. L'ouverture est brodée comme le tablier. Manches demi-longues en dentelle noire.

Les bijoux sont très en faveur ; des agrafes et des broches se posent sur les draperies des corsages en avant, en arrière, sur les manches et jusque sur les pointes. Des devants de corsages sont tout en pierreries ou diamants. Dans les cheveux, les plumes, les fleurs sont attachées par des agrafes brillantes ; de beaux peignes et des cordons de perles retiennent les bandeaux, toujours plats et ondulés. L'acier, l'argent brodent les chapeaux et les toilettes de ville.

Les pailles de couleur s'assortissent aux costumes : La blanche est peu choisie, la noire au contraire. La paille à jours, un peu écrue, se double de couleur et fait des chapeaux fort élégants. On trouve des ombrelles de dentelle écrue doublées de rose, de bleu, de lilas, etc., allant fort bien avec ces derniers chapeaux, ainsi que des éventails et des gants, ou des mitaines de même teinte.

Le châle de l'Inde long remplace, au bois, le manteau garni de fourrure. La température d'avril, qui n'a guère été clémente, a obligé les habituées du tour du lac à se couvrir d'un vêtement plus chaud que la pelisse de surah, et elles n'ont trouvé rien de mieux que ce *châle* d'un porté si aristocratique lorsqu'il est drapé avec grâce. Il est commode à jeter sur les épaules et commode aussi à rejeter au besoin. Un châle de l'Inde long porté en voiture se met souvent dans la longueur et sans être replié ; il se drape comme un burnous et enveloppe presqu'entièrement la femme. Beaucoup de pardessus faits de châles de l'Inde rayés et autres, sont garnis de beaux effilés cachemire, de ganse, de motif, de gland de passementerie. La forme visite à double manche rapportée est la plus courante, ce qui prouve qu'elle est aussi la plus jolie. Pour clore le chapitre du châle de l'Inde, nous dirons que le châle carré se drape derrière, en plis qui remontent à la taille où les arrête un motif de passementerie, de grande proportion, qui se termine par plusieurs jeux de glands.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

MODES DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier, près le Bd-St-Germain.

—

Les chapeaux de printemps et d'été de madame Boucherie sont bien jolis avec leurs garnitures de fleurs et les charmantes fantaisies dont ils sont ornés. De la grâce dans la manière dont les fleurs sont jetées, dans le *croquage* de la passe, dans la disposition des fantaisies en font des coiffures très seyantes. Madame Boucherie fait à des prix modestes de gentils chapeaux de paille forme capote, qu'elle ornemente d'un bouquet de fleurettes, de ruban et de jolies brides. A 25 fr. on peut avoir une capote en paille, et de 25 à 35 la même plus habillée. On porte beaucoup d'acier dans la garniture des chapeaux : perles, broderie, flèches et épingles, et même, tissu de soie melangé d'acier font tout à fait nouveauté. Nous avons vu ce tissu formant brides et draperie sur une petite forme des plus coquettes ; des roses mélangées et enfouies de côté sont traversées d'une flèche. Un chapeau en paille avec un courant de fleurs au bord de la passe, pour brides un large ruban ombré des diverses couleurs des fleurs ; les prix varient de 30 à 45 fr. et plus, selon la finesse des ornements. Les chapeaux ronds sont aussi fort bien garnis, pour eux les plumes sont obligatoires ; elles se posent devant, comme un nœud alsacien, sous un bavolet croqué, et de bien des manières encore. Les toques vont aux jeunes visages, elles peuvent recevoir des bandeaux de plumes de fantaisie, des pompons, des bords en velours et de longues plumes de faisan. Tous les prix sont des plus raisonnables.

TISSUS DE LA COMPAGNIE DES INDES
24, boulevard Haussmann.

—

Nous venons d'examiner la collection des tissus légers, et nous citerons comme charmants et d'un porté facile et agréable : le granité de l'Inde, nuances à la mode nombreuses, coûte 5 fr. 50 en 1 m. 20 c. de largeur ; le *voile* à 6 fr. le mètre en 1 m. 25 c. de largeur ; la *toile* de l'Inde à 6 fr. 50 en 1 m. 30 de largeur ; les tissus s'emploient avec le surah assorti.

Les swras écossais et rayés sont jolis comme dispositions et combinaisons de couleurs, ils s'assortissent aux swras unis et composent des costumes aussi élégants qu'originaux ; c'est la grande vogue en ce moment. Les satins pompadours, la rose exotique, le velours de Gênes, l'anémone dont nous avons déjà parlé obtiennent un vrai succès et les robes organisées avec ces tissus et le satin uni assorti aux fonds, sont d'une nouveauté incontestable.

Pour faciliter le choix, la Compagnie des Indes a joint à chaque étoffe de fantaisie l'étoffe unie qui s'y assortit, le rose exotique coûte 10 fr. le mètre en 60 cent. de largeur, et les suivantes 9 fr. 50 même largeur, l'uni 7 fr. Les foulards à petits motifs s'emploient pour costume complet, ils s'ornent de plissés unis et de dentelle. Une des plus jolies étoffes, à notre avis, est le Shang-Haï armure nattée multicolore ; les couleurs qui se fondent dans un glacé donnent des effets doux, qui permettent de le porter à la ville, il coûte 10 fr. 50 en 60 cent. de largeur ; il y a aussi un Shang-Haï à 9 fr. le mètre.

Le cachemire de l'Inde d'été s'emploie beaucoup, même avec les tissus décorés ; ils forment une oppositon qui plaît.

Les séries les plus courantes à cette époque sont celles de 6 fr. 50 et 7 fr. en 1 m. 20 de largeur. Le *chintz-cashmere* coûte 8 fr. le mètre en 1 m. 20 de largeur, c'est une très gentille étoffe, souple, douce à la main, un genre de natté a filets noirs, rouges, bleus, blancs, ou dominent la teinte havane pour les uns et, pour les autres, les teintes biche, marron doré. On trouve dans ce même genre de tissu les dispositions suivantes : rayures grenat et bleu paon coupant le fond en petits et moyens carreaux, rayures fondues vieil or sur prune. Les collections étant prêtes on peut en faire la demande à la Compagnie des Indes qui les enverra franco avec prière de les retourner, le choix fait. Ecrire à l'adresse donnée.

CONFECTIONS ET COSTUMES
Ancienne maison Cheuvreux-Aubertot,
7, Boulevard Poissonnière.

—

Voici la nouveauté dans tout son épanouissement : Le *Brillant*, une visite drapée en satin, garnie de dentelle espagnole et d'une belle broderie ombrée de perles de couleur avec aiguillettes et nœud ruché, prix 445 fr. ; la même avec broderie de jais 250 fr. La pelisse *Elisabeth* est en satin d'été armure, doublée de soie de couleur et garnie de deux rangs de dentelle espagnole et d'une belle passementerie ; derrière, nœud Louis XIV, prix 355 fr. ; avec garniture plus simple, 300 fr. L'*Archiduc* est en tulle espagnol flottant sur un dessous de surah. La manche est le prolongement du dos sur le côté, volants de dentelle piqués de pampilles en jais, 345 fr. Le mantelet *Gentil Bernard* est en tulle espagnol garni de dentelle et égayé de glands en passementerie et jais, 325 fr. La mantille *Christine* également en dentelle a le dos tendu, des volants au contour, des aiguillettes en jais et un nœud bébé, 200 fr. La mantille *Isabelle*, en satin et dentelle, frange de jais, nœuds, le dos piqué de motif en jais, 200 fr. Le *Coquet*, visite en petit drap d'été bronze, doublée de surah avec plissé à la fente, derrière, et dépassant le bord de la manche ; col en drap ; au contour joli galon, 125 fr. En costumes courts nous nommerons : La *Primevère*, en cachemire de l'Inde bronze, garni de bandes en satin rayé de tons éteints. Un plissé au bas de la jupe et deux draperies pincées, au milieu, d'un

groupe de plis et relevées derrière. Corsage, à basque, plissé de chaque côté d'un plastron rayé, ceinture en satin bronze, ornement rayé posé sur la basque du dos, 195 fr. Costume *Malicorne*, en quadrillé fantaisie loutre, bleu, crème et satin loutre. Jupe en soie garnie, au bas du tablier, d'un plissé de satin plissé en biais. Tunique en lainage, le bas rejeté dessus avec plissé en biais. Corsage à basque, plastron plissé, ceinture supportant une aumônière. Petite pèlerine à col rabattu et revers en satin, 285 fr. *Ramonette* est un costume en cretonne pompadour garni de dentelle de fantaisie. La jupe, garnie d'un plissé grenat, fait transparent sous la dentelle qui rehausse un plissé-tablier. Tunique faisant pointe sur les côtés et devant; dessous, trois rangs de dentelle et un au contour de la tunique. Pouff relevé par des nœuds de satin grenat, corsage à basque évidé sous la hanche, nœud chiffonné derrière et, sous le col, une cravate plissée avec nœud grenat.

CORSETS DE MADAME EMMA GUELLE
11, avenue de l'Opéra.

—

Plusieurs de nos lectrices voulant savoir quelles sont les différentes formes de corset créées par madame Emma Guelle et quels avantages ces formes offrent comme hygiène et élégance, nous répondrons que madame Guelle, qui a reçu la médaille d'or à l'exposition de Paris, a une coupe de corset parfaite qui soutient la taille sans la fatiguer ni la gêner; que cette coupe modifiée suivant la taille, l'allonge, la rend élégante, svelte, élancée, sans raideur, lui laissant la souplesse naturelle; que le bas du corset emboîte les hanches, et que l'on s'y sent à l'aise. Pour les jeunes filles ayant une tendance à se plier — devrais-je dire, à se voûter ?— le corset à épaulières est on ne peut mieux compris, et la disposition de ces épaulières fait redresser le corps petit à petit et le maintient. Il comporte un baleinage spécial. Le corset du matin sans busc, sans ressorts, sans baleines, convient aux personnes malades et à celles qui ayant abandonné le corset à la suite d'une maladie désirent en reprendre l'usage. De plus, des corsets sont créés pour chaque dame, suivant les conseils du médecin et les différentes maladies. Le corset orthopédique vient au secours de toutes les difformités, et le coussin creux, création de madame Guelle, évite tous les inconvénients des coussins faits de filasse, de laine et même de crin. A tous ses corsets madame Guelle pose le busc articulé, incassable, dont elle est l'inventeur et qui a l'avantage, sur les bucs ordinaires, de se prêter à tous les mouvements sans gêner, et sans craindre de le casser. Il offre cependant la résistance voulue; il est fait de plusieurs minces lames d'acier entaillées et prises les unes dans les autres. —La tournure ovoïde créée pour les costumes actuels est tout à fait réussie, elle est envoyée franco contre un mandat de poste de 6 fr.

CHAUSSURES DE LA MAISON BERNIER-LAFFON
160, rue Montmartre.

—

Les chaussures de cette maison sont d'un excellent usage, de formes élégantes et relativement d'un prix modéré. Le soin qu'on apporte dans le choix des matières employées et aussi l'exécution ne laissent rien à désirer. Pour les enfants les mamans y trouveront : la Polonaise en chevreau glacé piquée en blanc, le soulier Lamballe vernis ou chevreau mat ; le soulier Fénelon à 8 et 9 fr., et pour les enfants voués, des bottines en veau mort-né. Pour vous, Mesdames et Mesdemoiselles, le choix est grand. Voici les prix des différents genres de souliers qui se portent à la ville. Le soulier lacé en coutil gris coûte 8 fr., le soulier Richelieu même étoffe piqué en couleur et un talon Louis XV, 10 fr. 50, en chevreau glacé demi-lacé 8 fr. 50, en chevreau glacé forme Charles IX, 10 fr.; le même à talon Louis XV, 14 fr. Le soulier Richelieu découpé à jours, talon Louis XV 17 fr.; un autre en satin fantaisie claqué vernis à dents piquées 13 fr. 50, en satin noisette claqué de chevreau doré, talon Louis XV piqué. 18 fr. 50. Puis des fantaisies élégantes brodées de jais à 15 fr. 50, et brodées pompadour à 11 fr. Nommons encore le soulier bain de mer à 5 fr. 50 et la bottine à 5 fr. 95. Les bottes élégantes sont : les Polonaises en chevreau glacé piquées blanc, en chevreau mordoré, en satin noir, claques en chevreau glacé piquées blancs, guêtres façonnées, en satin marron, claques en chevreau doré. Toutes à talons Louis XV en gutta. Nous prions de s'adresser directement à la maison Bernier-Laffon.

TAILLEUR SPÉCIAL POUR JEUNES GARÇONS
Joseph Lacroix, 62, Bd. Haussmann.

—

Nous avons parlé des divers costumes que M. Lacroix a créés pour son élégante et jeune clientèle; nous avons appuyé sur la manière dont ils sont faits, sur leur coupe parfaite, sur la nouveauté et le choix des étoffes dont il a le monopole, sur le bon goût des accessoires : boutons, boucles, ceintures, qui ont un cachet artistique; nous prierons donc nos lectrices afin de nous éviter une répétition, de vouloir bien se reporter pour tous ces renseignements, aux visites des magasins des premiers mars et avril. Aujourd'hui nous dirons que le costume de premier communiant que fait M. Lacroix est tout ensemble sérieux et élégant; en petit drap bleu de roi, avec le pantalon et le gilet en lainage blanc. Pour les costumes d'été, la toile est remplacée par un lainage appelé Pacha, léger avec du soutien; c'est un tissu mélangé gris et havane clair; havane foncé brun, bleu et vert, gris mélangé à filets bleus et rouges, mais tout cela de nuances *perdues*. La façon est charmante : une blouse avec ceinture et culotte un peu bouffante, ou un veston droit avec culotte boutonnée de côté, les deux façons suppriment le gilet. On fait encore le costume marin en cheviot bleu ou blanc, ce dernier particulièrement joli, et la vareuse pour les temps froids, en molleton *pilote* bleu ou blanc, doublé de flanelle avec capuchon mobile. Du reste quelque façon que l'on choisisse on est assuré de l'élégance et de la solidité.

HYGIÈNE-PARFUMERIE GUERLAIN
15, rue de la Paix.

—

Comme l'hiver, l'été a son influence souvent fâcheuse pour le teint, il faut donc par l'emploi de quelques bons cosmétiques se prémunir contre les boutons, les rougeurs et les taches de rousseur qui viennent endommager le visage. Ce n'est point en faisant usage de nombreux cosmétiques que l'on obtient un bon résultat; peu, mais très bons, voici notre conseil. En ce moment se servir pour le visage de la lotion de Guerlain; on en imbibe un linge fin que l'on passe sur le visage, l'essuyer légèrement; un flacon suffit pour deux mois. La poudre de Cypris pour saupoudrer. Pour les mains, nous préconisons toujours le savon Sapoceti dont le prix varie suivant le parfum, mais dont la base reste la

même : le blanc de baleine dont les propriétés adoucissantes entretiennent la blancheur et le velouté de la main. A l'amande, ambroisie, fleurs des Alpes, bouquet Hespéride, il coûte 1 fr. 50 ; à la verveine, œillet-rose, magnolia, fleur d'oranger, bouquet, benjoin, acacia : 2 fr. ; jockey-club, mousseline, gardenia : 2 fr. 50 ; fleurs d'Italie, violette, rose blanche : 3 fr. et 4 fr. au réséda. L'amidine de guimauve aux pistaches est analogue, mais bien supérieure aux poudres d'amandes. Disons que les meilleures préparations, pâtes, etc., ne produiraient aucun effet si l'on se servait d'un savon ordinaire ; il faut donc avant tout faire usage d'un très bon savon. Pour les soins de la bouche, rien de meilleur que l'alcoolat de cresson et de cochléaria au quinquina. Ce dentifrice conserve l'émail des dents, raffermit les gencives et laisse une fraîcheur persistante. Les odeurs à la mode sont : le bouquet Marie-Christine, l'héliotrope blanc, le parfum de l'Exposition et l'eau de Cologne ambrée.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4310.

Modèles des magasins Tissier et Bourely (ancienne maison Chevreux-Aubertot), boulevard Poissonnière, 7.

Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe en cachemire d'Écosse myrte; au bord, un plissé surmonté d'une draperie de satin de même ton, disposée en pointes montant sur la jupe; devant plissé en foulard écossais multicolore. Tunique courte légèrement relevée au milieu par un petit capoté, et ornée d'un revers en foulard écossais, très bas devant et s'agrandissant sur les côtés ; derrière, pan arrêté, un peu tombant; coques de foulard faisant pouff. Corsage-cuirasse, court derrière; devant long à basque abattue; col marinière et revers *gondolés*; une draperie de foulard est posée sous le col et vient se croiser au bas des revers dans une boucle. Parement drapé mélangé de foulard ; poche carrée en foulard.— Chapeau de paille noire orné de deux gros nœuds de ruban écossais posés l'un au-dessus de l'autre ; bouquet de roses de haies, et derrière, sous le chapeau, cache-peigne de boutons.

DEUXIÈME TOILETTE. — Tunique-princesse (1) en mousseline de laine café, ornée d'un grand revers de satin à rayure brochée; le drapé est fixé sur les côtés; dos également princesse; pan flottant sur la jupe plissée. Le corsage est orné d'un revers découpé faisant col-capuchon à pointe, derrière ; une seule couture réunit les deux morceaux au milieu du col; haut parement droit. — Fanchon de roses, paille et saumon, mêlées d'une touffe de myosotis; brides en satin façonné.

TOILETTE DE PETITE FILLE. — Jaquette en surah à grosses côtes nacarat, bordée d'un petit velours de ton plus foncé; elle croise devant en ouvrant un peu sur une chemisette montante; la basque rapportée dégage un tablier étroit en nansouk, couvert de petits volants brodés; le petit volant bordant la robe de dessous dépasse tout autour. Col drapé en nansouk avec garniture brodée; hautes manchettes assorties.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte, recevront ce patron le 16 mai.

GRAVURE D'ENFANTS N° 4310 *bis*.

Toilettes de fillette et d'enfants de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183.

Costumes de petits garçons de M. Lacroix, boulevard Haussmann, 62.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe plissée à plis creux en foulard écossais. Jaquette à basque rapportée en mousseline de laine beige ; la basque, à angles abattus est ornée de petits biais de satin des tons de l'écossais. Écharpe en foulard drapée très bas et nouée de côté; col et parement plat en foulard. (Voir la planche de patrons.)

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe princesse (1) en toile quadrillée ornée de petits galons; la basque du dos est plissée; le devant est plat et orné des mêmes galons remontant pour simuler un gilet; double collet dégagé devant avec garniture de petits galons ; parement plat; ruban de faille retenu dans de petites pattes de toile.

TOILETTE DE FILLETTE. — Tunique princesse (2) en tissu *médaillon* ouverte sur une chemisette en surah mauve, capotée sur la poitrine et au dessous de la taille, se terminant sur la jupe en un tablier drapé à plis égaux, bordé d'un petit plissé ; la tunique, plus longue que le tablier, est légèrement relevée sur les côtés. Dos en surah plissé en long, traversé par trois rangées de capoté, le dernier au dessous de la taille; à partir de ce capoté, la draperie se sépare en deux pans flottants plissés qui forment coques, et retombent sur les lés de côté réunis derrière. Col plat en surah mauve.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Culotte boutonnée en diagonale drapée marron. — Gilet montant boutonné droit. — Veste à basque rapportée devant; petits revers arrondis croisant sous un seul bouton. Petits boutons de faille marron.

DEUXIÈME COSTUME POUR PETIT GARÇON. — (Voir la planche de patrons). Longue veste fuyante en petit drap bleu glacé, couvrant presque la jupe plissée et dégageant un faux-gilet boutonné tout le long. Revers caché en partie par le col blanc.

TAPISSERIE COLORIÉE.

QUART DE COUSSIN. — Cette disposition peut être transportée sur un fond de tulle de telle couleur que l'on voudra, en maintenant les tons de même force.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET POUR TAIE D'OREILLER, plumetis et pois. Ce dessin peut être simplifié de deux manières : en supprimant les pois ou fleurettes, ou en remplaçant les fleurettes par un groupe de trois pois

CINQUIÈME CAHIER

Toilette de première communiante. — Bonnet de baby dentelle bretonne. — Chausson de baby.— Dessous de lampe. — Pochette à ouvrage. — Garniture. — Tapis de table. — Germaine. — Entre-deux. — Garniture. — Angle, appliques. — Dessus de berceau. — L. M. enlacés. — Garniture. — Toilette de première communiante (devant et dos). — Couverture de berceau. — E. C. enlacés.

PLANCHE V.

1er CÔTÉ

TUNIQUE PRINCESSE, toilette de première communiante, page 8 (cahier de mai).

JAQUETTE, première figure (gravure n° 4310 *bis*).

2e CÔTÉ

CORSAGE, première toilette (gravure n° 4310).

VESTE et GILET, petit garçon, deuxième figure (gravure n° 4310 *bis*).

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte, recevront ces patrons le 16 mai.

Le Directeur-Gérant : JULES-THIÉRY.

81-1284 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64



JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS. DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les soies molles sont une des jolies nouveautés du moment, qu'elles soient unies, glacées, ombrées, à petits damiers, rayures, ou grands carreaux. On les emploie beaucoup en écharpes plissées en travers, posées sur des tissus de nuance unie, et formant un très-gros nœud *Bébé*, en arrière; les deux larges coques retombent sur le milieu de la jupe, et les pans un peu plus bas. Généralement ces nœuds se font doubles afin d'avoir plus de soutien, et de ne pas laisser voir d'envers. Le large nœud *Bébé* n'a pas besoin de tenir à une écharpe, il est souvent le seul ornement d'un costume. Du reste, je ne cesserai de le répéter, car c'est de plus en plus vrai, il n'y a pas de forme ni de modèle dominants ; la mode adopte et permet tous les genres, pourvu qu'ils soient seyants et de bon goût. La femme élégante et comme il faut ne suit pas la mode, elle la fait.

Si l'on possède, d'une année précédente, une robe en surah, ou en corah de l'Inde écrue, il est facile de la transformer en l'ornant de foulard à carreaux Madras de teintes capucine et marron, ce qui lui redonnera du ton. Un chapeau de paille marron sera également rafraîchi par une draperie bien nouée en même tissu à carreaux.

Les teintes foncées persistent à être très en faveur. Néanmoins, pour les mois de chaleur, on va revenir au blanc et à l'écru. J'ai trouvé charmant un costume de nankin garni de deux assez hauts volants plissés, surmontés chacun d'une jolie dentelle écrue posée presqu'à plat. Corsage froncé au milieu du dos; devant, grand col pèlerine en dentelle écrue croisant jusque dans la ceinture, qui est ronde et à boucle; hauts revers de dentelle aux manches. Écharpe plissée en travers, en surah ombré de toutes nuances depuis le vieil or jusqu'au brun foncé. Gros nœud Bébé en arrière retombant sur le dernier volant. Ombrelle écrue garnie de dentelle semblable. Bottines mordorées. Chapeau rond en grosse paille brune avec plume marron tournant tout autour; de côté, bouquet de boutons d'or. Longs gants de Suède.

Il se fait de fort beaux rubans de différentes largeurs ombrés et pékinés pour garnitures de costumes. Le surah gros bleu, prune, gros vert, etc., etc., est particulièrement choisi pour être ainsi orné. On trouve aussi de jolies dispositions de dessins de cachemire se posant souvent en pointes au travers des plissés, des volants en tissus unis.

Voici le moment ou l'on va songer aux départs pour les villes d'eaux Il est donc bon de s'occuper des costumes de voyage.

Le petit drap léger est toujours un des tissus préférés. Le loutre et blanc à petit damier imperceptible, est extrêmement comme il faut et peu salissant. Plusieurs rangées de piqûres blanches suffisent à orner la jupe et la petite casaque. Le jupon se compose d'un haut volant plissé. Les piqûres peuvent être remplacées par un biais de satin loutre se retrouvant en col-revers et en poche au vêtement.

Un autre modèle plus élégant est celui-ci : En cachemire de l'Inde cannelle. Le bas a un volant plissé en satin, même teinte. La jupe de cachemire est plissée en travers par devant, et forme derrière une draperie avec deux bouffants. Celui du bas est resserré par une patte de satin, et l'autre monte presque jusqu'à la taille du corsage qui est de forme habit à longs pans s'ouvrant au milieu pour le laisser passer. Le corsage échancré aux hanches forme une pointe devant. Tout le tour du corsage, en y comprenant les pans, est orné d'un revers de guipure blanche un peu ivoire. — Manteau russe en petit drap cannelle, doublé de satin. Gros nœud double en ruban de satin posé sur l'ouverture, un peu plus bas que la taille.

Les robes et les vêtements habillés sont très-brodés de perles de jais, d'ambre, de nuances multicolores, d'or, d'argent, d'acier, etc., etc. On met du jais même sur les toilettes de deuil les plus sévères. On en met sur les chapeaux et les pardessus garnis de crêpe anglais.

Les ombrelles aussi sont fort brillantes. La plupart sont brodées de perles et ont des dentelles d'or, d'argent ou d'acier. Les manches sont plus ou moins ciselés et incrustés. Beaucoup ont de grosses têtes de chiens.

Les éventails sont tout pailletés, or, argent, et acier. Au soleil, c'est éblouissant.

Les rayures bayadères ou algériennes font fort bien avec de l'uni foncé ou beige. Les étoffes pekinées sont d'un charmant effet en volants plissés, qu'elles soient en satin, ou simplement en percale, notamment en mais et bleu, rose et grenat, noir et blanc, etc. La percale à dessins se garnit simplement, souvent d'un ou deux liserés de satinette unie. Boutons idem. De petites pèlerines à double collet quelquefois froncées cinq

ou six fois autour du cou, et bien étroites aux épaules, sont un gentil complément de costume.

En tissu d'été, je recommanderai la *toile de l'Inde* unie, de toutes les nuances connues, spécialement destinées aux toilettes de plages et de casinos. *La Batiste d'Irlande* garnie de broderie et de dentelles, blanches ou de couleur. *La toile* de *Canton*, avec jolis dessins de couleur sur fond bis ou bleuté. La dentelle Espagnole fait rage, aussi augmente-t-elle de prix chaque semaine; on en fait des chapeaux, on en orne les visites et les mantelets; elle compose de délicieuses mantilles et écharpes. Elle s'emploie en robes doublées de couleur : en voici un spécimen très-remarqué dans un grand dîner de cette semaine.

Jupe de satin rubis avec deux volants plissés, recouverts chacun d'une dentelle espagnole seulement soutenue. Chaque dentelle est surmontée d'une belle broderie de jais, laissant retomber de temps en temps une longue pendeloque brillante. Petite jupe-écharpe de dentelle plissée en travers, se terminant en arrière par quelques drapés mélangés de pendeloques de jais et coques de ruban de satin rubis. Corsage de satin ouvert devant et recouvert de dentelle espagnole un peu froncée; elle croise devant en entrant sous une ceinture ronde, en satin rubis. Pour le jour, on met dans l'intérieur du corsage une petite chemisette ou plastron en satin rubis froncé, et les manches de dentelle sont doublées de couleur. Le soir, elles ne sont pas doublées et l'intérieur du corsage reste ouvert.

Sur des costumes de dentelle avec dessous noir, on met une ceinture de couleur tournant autour de la taille, et venant former, derrière, un nœud énorme dont les coques sont très-tombantes; car maintenant, la tournure ne doit bouffer qu'à 25 centimètres de la taille. C'est pourquoi presque tous les vêtements, visites-mantilles ou mantelets, sont pourvus d'un nœud assez volumineux faisant saillie à cette distance. Les personnes non cambrées doivent faire l'acquisition d'une tournure peu développée en largeur.

Les modes d'enfants actuelles sont vraiment jolies et commodes pour eux. En voici quelques aperçus. La forme polonaise est généralement adoptée, comme dans ce modèle en cachemire bleu clair : volant plissé de 15 à 20 c. dans le bas. Au-dessus et faisant tête, se trouve une écharpe de surah du même bleu, formant 3 gros plis en travers. Le bord est garni d'une belle guipure blanche. Cette draperie entre sous deux poufs de cachemire formés à la suite du dos par des plis froncés 7 fois à la taille; celle-ci est très-longue. Grand col de surah orné de guipure. Il croise devant et entre sous l'écharpe; revers et guipure aux manches. En popeline *rose*, j'ai remarqué l'arrangement que voici : le devant est plat et sans autre garniture que de jolis petits boutons. Le corsage est décolleté et les manches sont courtes. Deux guipures blanches sont posées en revers du haut en bas par côté, et encadrent les volants qui ne prennent qu'à leur suite, et qui sont alternés. Deux plissés roses et deux en guipure légèrement froncée. Le bord du corsage et les manches ont un revers de guipure.

En nankin, on fait de charmantes petites blouses froncées en haut et en bas du corsage. Larges ceintures écossaises ou ombrées. J'ai aussi vu de délicieux petits costumes en surah écru garnis d'une broderie écrue. Les volants en biais ont au bord une broderie doublée d'un petit plissé de couleur, souvent grenat. Grand col croisé garni de même.

Les cols atteignent, en grandeur, des proportions inouies. On en fait beaucoup en étamine blanche ou écrue.

Les chapeaux aussi sont très-grands. Beaucoup en grosse paille. Il y en a de chinés. Ceux pour l'ordinaire sont ornés de gros nœuds en soie molle, assortis aux costumes. Les plus habillés ont de grandes plumes.

VISITES DANS LES MAGASINS

MAISON SPÉCIALE DE DEUIL
à la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Il nous semble que s'adresser, pour les tissus noirs, à une maison de deuil connue, c'est être assurée de la durée et de la beauté des étoffes : il y a tant de choix dans le noir! Nous nommerons comme excellents et ne se graissant pas, l'Epingline, Paramatta, drap havanais, crêpeline, étoffes de grand deuil; pour le même deuil, mais plus souples : la toile de l'Inde, barège de Virginie, mousseline de Chine, bengaline. Pour deuil de six mois pouvant se garnir de soie, les armures de laine de première fabrication en 120 centimètres de largeur à 4 fr. 75, 5 fr. 75 et 6 fr. 75 le mètre; une série de pékin cachemire laine et soie à 6 fr. 75 en 120 centimètres de largeur. En outre de ces tissus de fond, la Scabieuse a des étoffes d'été pour demi-deuil, nouvelles et élégantes. Ce sont : Les gazes de Chambéry unies et pékinées, brochées et brodées, des armures grenadine tout soie, la grenadine de soie damassée, la sicilienne unie et façonnée, le crépon, le granité, toutes étoffes employées pour les robes de dîner et de soirées et pour les costumes courts. Voici la description d'un costume de deuil en voile et crêpe anglais. La jupe en taffetas, garnie d'un plissé en voile et d'une demi-jupe en crêpe anglais, plissée verticalement de triples plis creux arrêtés à 20 centimètres du bord inférieur, est voilée d'une tunique relevée assez haut, tombant en pointe après avoir fourni un pouf. Le corsage à basque évidée sur la hanche, forme habit découpé sur un plissé de crêpe; prix 225 fr. Le chapeau a la forme capote en crêpe anglais avec garniture de perles mates sur le bandeau, mêmes perles sur le bavolet et nœud devant, 45 fr.

Costume de demi-deuil en surah noir garni de dentelle espagnole. Jupe en taffetas couverte de plissés de faille et de volants en dentelle espagnole, alternés, draperie pouf mélangée de dentelle; écharpe en surah nouée de côté, froncée au bas des pans qui reçoivent de beaux glands. Le corsage est à taille ronde, devant, avec ceinture plissée, prenant de la couture du dessous du bras et la basque du dos relevée et chiffonnée en pouf, 375 fr. Le chapeau est en paille de riz garni d'une demi-couronne noire — glycine ombragée par une dentelle perlée de jais et barbe de dentelle, 60 fr. Voici une très gentille écharpe-mantelet, descendant à

la taille, à pans fichus plissés et croisés devant, où les maintient un flot en très-beau et large ruban de moire. Comme garniture, une belle broderie de soie sur grenadine—feston au bord extérieur — appliquée au contour de l'écharpe.

MODES DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier, près le Bd-St-Germain.

—

S'étendre sur le goût exquis de madame Boucherie, sur la grâce avec laquelle elle sait disposer les garnitures de ses chapeaux, sur le charmant fouillis de plissés, de dentelle et de draperie, chiffonné avec un art sans pareil, ne nous semble pas aussi pratique que de vous détailler quelques-uns de ses modèles qui coiffent à ravir. Nous citerons d'abord pour les jeunes filles et les jeunes femmes le chapeau paillasson blanc, noir ou de couleur, à passe plate légèrement abaissée de côté, drapé de foulard écossais avec une fantaisie de plumes placée de côté ; ce chapeau très coiffant se garnit aussi de foulard uni, prix incroyable : 20 fr. Une capote en paille noire coûte 25 fr., elle est ornée d'un côté d'un nœud en dentelle espagnole avançant sur le bord de la passe et de l'autre, d'une touffe de roses nuancée ; les brides en dentelle. Cette capote en paille marron se garnit de même; le nœud en surah crème coquillé de dentelle crème et les brides assorties, 25 fr. Les boléros très en vogue, se font en paille anglaise noire, le bord en velours ombragé d'une dentelle espagnole perlée avec cordon de perles en jais. Coquillé de dentelle autour de la calotte et pouf de plumes noires ou nœud en surah et bouquet de fleurs, 35 fr. Un gentil chapeau en paille marron petite forme Directoire est relevé autour en bourrelet bouillonné de velours marron, demi-guirlande de marguerites des prés à cœur grenat montée de côté. Coquillé de dentelle et de mousseline de soie avec traverse posant à demi sur le fond, 30 fr. Chapeau en paille anglaise forme capote, garni de Strogoff écossais—une superbe étoffe—formant bouillonné, piqué de pensées en velours rappelant les couleurs de l'étoffe, et se prolongeant en larges brides, 50 fr. Nous le désignons particulièrement aux personnes d'âge moyen. Un autre d'un goût parfait est en paille de riz loutre, forme capote, le bord en velours loutre avec petite dentelle de paille et de chaque côté, deux palmes en plumes mélangées, réunies au milieu de la passe par une traverse écossaise piquée de marguerites or et acier. Brides écossaises et, dans le bas, deux rangs de dentelle de paille, 55 fr. Ce même chapeau avec les palmes en plumes loutre coûterait 35 fr. La paille à jours est à la mode. Voici un chapeau tout en paille-dentelle à jours, le bord de la passe tuyauté avec grand nœud de velours noir ombragé d'une dentelle de paille tuyautée, soulevée de côté par une demi-guirlande nuancée de fleurs ponceau. Brides en crépon de soie garnies de dentelle de soie, 40 fr. Il nous reste à parler du chapeau rond en paille de manille qui répond à la couleur café au lait, c'est la vogue du moment. Le bord se relève autour, mais inégalement et plus accentué d'un côté ; le dessous doublé de velours loutre avec dentelle manille retombant à plat dessus ; comme garniture, une draperie en crépon loutre attachée par un bouquet de plumes loutre; le bout des plumes teinté rose chair, 50 fr.

CORSETS POUR DAME
ET CEINTURE POUR JEUNE FILLE.
de madame Léoty. 8, place de la Madeleine.

—

Nous parlerons d'abord de la ceinture de grâce, cette utile et charmante création de madame Léoty qui lui devra les remercîments des mères de famille. Avec cette ceinture baleinée autrement que le corset, la jeune fille d'une complexion délicate et tendant à se courber, sera maintenue sans être comprimée, elle lui permettra aussi sans fatigue l'étude du piano; elle peut se mettre sur le corsage, si on la fait en soie ou velours. Les corsets pour dame sont gracieux de coupe, prennent et cambrent la taille qu'ils amincissent, développent la poitrine et dégagent les hanches ; le buste s'y sent à l'aise tout en étant maintenu. Ils sont, suivant les prix, ornés de dentelle plus ou moins fine, éventaillés de soie bleue, rose ou blanche, selon le goût, et soignés dans les plus menus détails. Nous prions, pour les renseignements et les mesures à envoyer, d'écrire directement à madame Léoty.

DE L'HYGIÈNE DE LA PÉDALE MAGIQUE
de la maison Bacle, 46, rue du Bac.

—

Les Machines à coudre sont aujourd'hui d'un usage trop répandu pour qu'il soit nécessaire de rappeler les services qu'elles rendent à l'industrie du vêtement. Le seul reproche sérieux qu'on puisse faire, même aux meilleurs systèmes, est relatif à l'hygiène, car c'est incontestablement avec raison que depuis longtemps, les médecins ont en France, et à Paris surtout, relaté l'effet pernicieux du mouvement des pieds pour la santé des personnes travaillant continuellement aux machines à coudre.

Il restait donc un grand perfectionnement à apporter aux Machines à coudre, et bien des tentatives ingénieuses ont été faites dans le but de les faire marcher sans fatigue ni souci.

La PÉDALE MAGIQUE, seule, résoud le problème tant recherché.

Son avantage principal est de supprimer totalement les efforts à faire. En effet, bien que le mouvement des pieds ne disparaisse pas entièrement, il est rendu tellement facile par le système même du mécanisme, qu'un enfant peut facilement faire manœuvrer cette machine, et cela du premier coup, sans le moindre apprentissage, et sans avoir jamais à craindre de faire marcher la Machine en sens inverse. Le mouvement est analogue à celui que l'on fait en marchant et ne demande point à être régulier et habile comme celui des autres machines exigeant des ouvrières exercées. Les moindres efforts se trouvent utilisés et laissent aux deux mains la grande indépendance si nécessaire à la facile exécution de la couture.

La PÉDALE MAGIQUE s'applique non-seulement aux machines neuves, mais elle s'adapte encore à toutes les anciennes machines. C'est uniquement un moteur plus puissant et plus doux que les autres systèmes, et il n'apporte à la Machine à coudre d'autre modification qu'un mouvement beaucoup moins fatigant.

Pour tous les renseignements, nous engageons nos abonnées à s'adresser à la maison de la CÉLÈBRE SILENCIEUSE-D. BACLE, 46, rue du Bac, qui enverra sur demande le catalogue détaillé de toutes les machines.

COMPTOIR ALSACIEN,
10, rue de la Chaussée-d'Antin.

—

Cotons de couleur.

Les renseignements suivants feront la joie des travailleuses en l'art du crochet, du tricot, de la broderie et même de la tapisserie; ils s'adres-

sent donc à tous les genres d'aptitude en fait de travaux à l'aiguille. Il s'agit de ces cotons de couleur que le Comptoir Alsacien de mercerie met en vente depuis quelque temps. Trente-six nuances très *bon teint* permettent, en outre, d'exécuter des travaux utiles tels que bas, chaussettes, de broder sur étamine des tapis de table, des têtières et autres ouvrages avec les dessins genre ancien, les nuances répondant à celles à la mode, pour les toilettes et pour l'ameublement. Le coton, suivant le travail auquel on le destine, est plus ou moins tors. A ce comptoir alsacien, on trouve échantillonnés des dessus de piano et beaucoup de fantaisies aux dessins si bien nuancés, qu'ils rivalisent avec les broderies de soie; moins chers que ceux-ci, ils sont aussi plus nouveaux. Il est difficile d'indiquer un prix unique, ce prix variant selon la grosseur du coton et la finesse des nuances; toutefois, pour donner une idée de ces prix, nous dirons que la pelote de coton à tricoter coûte, grosseur ordinaire, 80 centimes dans les nuances courantes et à la mode, et 90 centimes dans les nuances fines; il en faut trois pelotes pour deux paires de bas pour enfant de quatre ans. Nous avons vu de ces bas lavés dont la teinte avait à peine un peu pâli. Cette maison a des boîtes de mercerie très utiles pour voyager; elles renferment du fil D. M. C. de tous les numéros, du coton plat et de couleur, du fil glacé pour machine, du lacet de coton assorti, du coton à crochet, à marquer, à tricoter, à broder, tous de première qualité, et coûtant 6, 12 et 25 francs. Nous prions d'écrire directement à l'adresse donnée.

BIJOUX DE FANTAISIE DE LA MAISON SENET.
35, rue du Quatre-Septembre.

—

Le goût est en ce moment aux bijoux anciens, dits : Egyptien, Assyrien et Sultane. Des premiers nous avons déjà parlé, aussi ne décrirons-nous que la parure sultane qui fera les beaux jours des soirées de casino et de la campagne. C'est un vrai bijou artistique, d'une originalité charmante. Le collier rond est formé de têtes de momies sculptées sur une pierre d'un bleu pâle verdâtre, appelée turquoise égyptienne, et finement montées sur un métal doré avec signes et dessins égyptiens; ce même modèle se fait sur pierre noire avec monture dorée ou monture en métal argenté, pour demi-deuil. Prix du collier 45 fr. et 25 fr. le bracelet assorti. Le collier à pampilles est formé d'une grecque dorée mate à laquelle sont suspendues des têtes de momies en turquoise égyptienne avec longues pampilles dorées ou argentées, d'un charmant effet; la monture est pareille à celle du collier sultane; il coûte 60 francs, le bracelet 35 francs. Le bouton d'oreille sultane coûte 15 francs, avec pendant 35 francs la paire; la broche 20 francs; le pendant de col 25 francs; l'épingle de cravate d'homme ou de femme 15 francs; le bouton de manchette carré 25 francs; ovale, pour dame, jeune fille, messieurs et jeunes gens, 20 francs. —La maison Senet expédie franco, à partir de 25 francs, les commandes dont le montant est envoyé soit en timbres, soit en bon de poste, et franco contre remboursement, si on le préfère, à partir de 35 francs. Au-dessous de 25 francs, ajouter 50 centimes au montant, pour l'envoi par la poste.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES N° 4314.
Toilettes et modes des magasins de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en surah ornée de plissés et de revers de satin. — Mantelet (Janine) brodé de jais; arête de passementerie et jais sur les coutures du dos; haute frange surmontée de motifs de passementerie appliqués les uns contre les autres; grosse ruche de dentelle à l'encolure. — Chapeau de tulle perlé avec petit diadème bordé de cabochons; demi-guirlande de roses blanches.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume en gaze brochée violet *évêque*; le devant est couvert de petits plissés de surah mauve alternés de volants en dentelle espagnole et pampilles de jais. Sur le côté, grand panneau en surah plissé à gros plis *tuyaux d'orgue*; une écharpe de gaze brochée partant du panneau traverse le tablier; elle est coulissée de côté et vient se perdre sous le relevé; derrière, long pan de gaze faisant cascade. Corsage-habit (1) à pointe devant; gilet coulissé en surah; manche avec sabot en dentelle espagnole, et bracelet drapé en surah. — Chapeau de crin et paille avec brides de ruban mauve et touffe de violettes.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Jupe en foulard gris angevin, plissée à la religieuse. Corsage rond en pékin à damier (voir la planche de patrons jointe à ce numéro) ouvert en carré, avec gilet décolleté en foulard à pointe dans le bas; écharpe drapée en pékin couvrant le bord de la basque, gros nœud baby derrière. — Chemisette bouillonnée en batiste (voir la planche de patrons) avec col montant soutenant un double tuyauté bordé de dentelle. — Chapeau de paille d'Italie à bord coulissé en velours noir; draperie de foulard gris et, de côté, petit bouquet d'anthémis.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE
Modèle de Mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

VOILE DE FAUTEUIL. — Quart du dessin, en application de toile Colbert sur fond en point d'esprit, ce tissu coûte 12 francs le mètre en 180 centimètres de largeur, et 6 francs sur 90 centimètres de largeur. L'application est fixée par un feston en gros coton, le voile de fauteuil est bordé d'un picot de dentelle.

SALON DE 1881.
UN COUP DE MAIN, par M. Emile Renouf.
Reproduction par le procédé pantotypique.

SIXIÈME CAHIER

Dessus d'assiette. — Pan de cravate en tulle Bruxelles. — Mouchoir. — E. D. — C. V. — Col au crochet pour enfant. — Costume Pastoret — Costume de bain. — Tapis de table (complément). — Costume de bain (patron coupé) devant et dos. — Taie d'oreiller. — Dentelle au crochet. — Mantelet (Victoria). — Entre-deux. — Mantelet-visite (Nadia). — Garniture. — Voilette-imitation.

PLANCHE VI.
1er CÔTÉ.

CORSAGE, } 3e toilette, gravure n° 4314
CHEMISETTE, }

2e CÔTÉ.

TUNIQUE, costume Pastoret, page 3 } Cahier de Juin.
COL POUR ENFANT, page 2, }

PATRON DÉCOUPÉ
COSTUME DE BAIN, page 6 (cahier de Juin).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle vertes, recevront ce patron le 16 juin.

Le Directeur-Gérant : JULES-THIÉRY.

31-2089 — Paris. Mourlsa père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Pour la campage, les bains de mer et les villes d'eaux, il se crée bien des genres de costumes, tous plus jolis les uns que les autres. Les plus ordinaires se font en tissus anglais ou lainages indiens. Jupe plissée en algérienne, col et revers idem, sur jaquette de laine bien ajustée. La soie molle des Indes, genre madras, garnit les surahs unis.

Les percales Pompadours font leur apparition; on les orne de satinette unie. Les formes sont diverses. Il y a des costumes *villageois* avec paniers bouffants, bien retroussés en arrière par des flots de ruban. Corsages très longs, pointus par devant. Manches demi-longues. Dentelle blanche en garnitures. La *veste Lamballe* a aussi beaucoup de vogue. Elle se fait également claire ou foncée. Avec une jupe de cretonne ou satinette, fond écru à bouquets Pompadour, une veste de drap fin, ou de satin merveilleux marron a beaucoup de cachet. Les vestes en étoffe bleu de ciel ou rose, portées sur des jupes blanches, ou à dessins sur fond blanc, sont particulièrement destinées aux jeunes filles; beaucoup de fouillis de dentelle blanche en jabot et en garnitures de manches.

Une jolie réminiscence du passé, ce sont les déshabillés Louis XVI adoptés par les élégantes; ils sont en surah, en mousseline de laine, en percale à dessins, en broderie anglaise, etc. Quelques-uns ont un double pli dans le dos; d'autres sont froncés en pelisses, autour du cou. L'éventail assorti est une nécessité du jour.

L'ombrelle doit également rappeler les détails du costume. On en trouve de charmantes en soie ou en cretonne genre Pompadour, à sujets, représentant de délicieux groupes de petits personnages. On revient aux longs manches forts commodes à la promenade.

Les bas de couleur unis, rayés à jours ou à petites fleurs, sont indispensables avec ces costumes du jour. Des souliers un peu montants se portent d'habitude; de plus habillés se font découverts et à boucles brillantes, en peau mordorée, en chevreau glacé ou en satin de la nuance du fond de la toilette.

On reprend tout-à-fait des paniers. Ceux dits *Marie-Antoinette*, coulissés autour des hanches, devront être choisis par les personnes minces. Un ruban prend sous chaque bras un peu au-dessous de la taille, il est plié en deux, vers la pointe du corsage, il se noue très bas sur le devant et retombe en longs pans. La jupe est généralement plissée en long. Les plis doubles sont particulièrement jolis; il doivent être fixés deux ou trois fois en dessous, et s'ouvrir d'eux-mêmes, seulement à 20 ou 25 centimètres du bas.

La broderie anglaise *blanche* ou *écrue* compose de bien jolies toilettes habillees, qui vont rendre de grands services aux soirées des casinos. Le dessous en foulard ou en faille, est blanc ou écru, et recouvert de deux hauts volants entièrement brodés et très légèrement froncés. Corsage de soie recouvert de broderies, également peu froncé à la taille. Ceinture ronde descendant en pointe, à une main de la taille, ou large ceinture-écharpe en soie molle, sortant en dessous du corsage, en formant paniers sur les hanches, pour se nouer un peu bas par derrière avec de très larges coques et pans.

La dentelle, noire ou blanche, fait tout à fait fureur en ce moment. L'espagnole, très choisie d'abord, se fabrique maintenant en imitation à prix si minime, qu'elle perd sensiblement de sa faveur. Néanmoins disposée sur un costume de crépon noir pour deuil, elle est d'un très joli effet. Quelques brindilles de jais l'égayent de place en place. Beaucoup de robes de surah noir courtes sont entièrement couvertes de volants de dentelle noire peu froncés, hauts de 8 à 12 centimètres. Corsage et manches de dentelle doublés de soie. Ceinture bébé en surah bayadère, ou écharpe

posée en panier non plaqué. Le même modèle se voit en nuance foncée, bronze, gros bleu, etc., la dentelle teinte de la couleur du dessous et de l'écharpe; la dentelle écrue avec écharpe en soie molle madras, est de très bon goût; l'écharpe gris acier avec dentelle de même nuance, perlée ou non d'acier, donne des reflets des plus brillants. Elle est encore plus habillée si elle est bleu pâle, maïs, gris perle, etc., avec volants de dentelle blanche, imitation de malines valenciennes, etc.

Avec toutes ces toilettes ornées de dentelle, il faut l'ombrelle semblable et un chapeau analogue. S'il est fermé, il sera *colimaçonné* de dentelle noire ou blanche, avec branches de roses au feuillage naturel sur le côté. Brides de dentelle. S'il est rond, il peut avoir une couronne de coquillés de dentelle mélangée de roses. S'il est orné de plumes, on ajoutera un motif de dentelle. Les grands chapeaux tout noirs sont toujours distingués, et vont bien avec tout.

Les vraies dentelles noires ou blanches se placent sur satin de couleur pour toilettes de soirée. La plupart du temps, elles sont posées presqu'à plat sur des volants plissés, les dépassant un peu. Paniers ou écharpes de dentelle. Corsages de dessous décolletés. Manches de dentelle, non doublées. Nœuds de ruban de satin parsemés dans la robe. La dentelle blanche va surtout bien sur du maïs, du rose ou du bleu pâle, ou du paon; la noire sur du rouge, du vert émeraude, etc.

Les grands cols ne sont pas seulement l'apanage des enfants. Les grandes personnes les adoptent pour cet été, en leur donnant de très grandes proportions, en guipure d'Irlande avec hautes manchettes semblables, ou en étamine garnie de belle dentelle; et sur les robes simples, en batiste unie à ourlet à jours, ou avec fin plissé au bord. L'intérieur du cou doit avoir un petit plissé remontant.

Les Pèlerines comme complément de costumes ont beaucoup de vogue; les unes, à deux ou trois collets, les autres simples, et retenues au cou par un long nœud de ruban, ou deux ou trois agrafes de métal. Il y en a de froncées en rond, autour du cou, ce qui supprime les pinces des épaules. Quelques-unes sont relevées en draperies, par devant sur la poitrine, ce qui avantage les personnes maigres. Les enfants, eux aussi, portent de ces petites pèlerines. Les petits commençant à marcher ont de jolis costumes de piqué ou de jaconas blancs. La robe forme princesse avec plusieurs entre-deux de broderie anglaise posés à clair, et garniture brodée au bord. Pèlerine ornée de même. J'ai remarqué de charmantes petites robes de pékin satiné — coton blanc, — avec deux volants festonnés de couleur. Pèlerine festonnée et large ceinture de soie molle, de la nuance du feston.

Voici un joli modèle simple en percale unie de deux bleus. Jupe plissée à gros plis, le dessus bleu clair, et l'intérieur gros bleu. Corsage bleu clair, froncé et à taille longue, enfermé dans une large ceinture de percale gros bleu. Grand col et manchettes gros bleu. Chapeau rond en paille gros bleu avec plumes bleu clair.

Les robes tout en broderie anglaise ont toujours beaucoup d'élégance. Pour mettre par dessus j'ai vu une délicieuse veste un peu cintrée en popeline de soie marron foncé. La veste est fendue derrière pour laisser voir une belle ceinture de crêpe de chine, ou de surah bleu de ciel. Grand col de guipure d'Irlande, manchettes idem, et petit jabot coquillé continuant jusqu'au bas de la veste. Cravate bleu de ciel. Chapeau de paille marron, un peu retroussé de côté, doublé de bleu clair, avec plumes de même teinte. Bas bleu de ciel. Bottines mordorées.

Quoique l'époque ne nous paraisse pas comporter les renseignements suivants, nous nous croyons obligées de les donner pour satisfaire aux demandes de quelques-unes de nos lectrices, demandes auxquelles il ne nous a pas été possible de répondre dans les renseignements et conseils du mois de juin, ainsi qu'elles le souhaitaient, parce que cette nomenclature de prix exige une place trop longue dont on ne peut disposer à la petite correspondance.

La première série des châles de l'Inde comprend les châles de 400 à 700 fr.; la seconde ceux de 700 à 1,200 fr., série fine; la troisième de 1,200 à 1,800 fr. est de très-belle qualité et présente de riches dessins; la quatrième de 1,800 à 2,500 fr. offre un choix de beaux dessins, la qualité en est très fine. A 3,000, 4,000, 5,000 fr., qualités exceptionnellement belles, types hors ligne. Résumons : une belle qualité moyenne se trouve de 800 à 1,500 fr.

Les châles carrés coûtent, séries correspondantes à celles indiquées ci-dessus : de 300 à 600 fr.; de 600 à 1,000 fr.; de 1,000 à 1,500 fr.; de 1,500 à 2,000 fr. Au-dessus, pièces exceptionnelles à 2,500, 3,000 et même 5,000 fr. La belle qualité moyenne se trouve de 600 à 1,200.

VISITES DANS LES MAGASINS

Nous désignons à nos lectrices la maison Bernier-Laffon, 160, rue Montmartre, pour les chaussures élégantes et solides. Les souliers en chevreau glacés sont la plus charmante chaussure d'été ; gracieux de forme, bien cambrés, les uns sont à piqûres blanches, les plus habillés découpés à jours avec talon Louis XV. Le soulier en chevreau glacé demi-lacé coûte 8 fr. 50 la paire ; le soulier Charles IX à talon Louis XV, 14 fr. la paire ; le soulier en coutil gris piqué en couleur forme Richelieu à talon Louis XV, coûte 10 fr. 50 la paire; en satin de fantaisie claqué en chevreau verni et piqué à dents, 13 fr. 50 la paire; le soulier en satin noisette claqué en chevreau doré, piqué et à talon Louis XV, 18 fr. 50. Une fantaisie gentille : le soulier en chevreau glacé brodé



de perles en jais, coûte 15 fr. 50. N'oublions pas de signaler la bottine *Bain de mer*, en cuir jaune et toile à voile, indispensable au bord de la mer, et le soulier idem; tous deux solides, avec un aspect qui plaît généralement. Les Polonaises : en chevreau glacé, piquées, en chevreau doré, en satin noir avec claques en chevreau glacé, cette dernière à guêtre façonnée, en satin marron avec claques en chevreau doré, sont réservées pour les toilettes habillées; elles sont soignées et les talons Louis XV en gutta sont très légers.

Pour plus de renseignements, s'adresser à la maison Bernier-Laffon qui enverra le catalogue détaillé de ses chaussures.

***

BUSTES DE LA MAISON PÉLISSIER

4, rue Saint-Augustin—7, rue du Quatre-Septembre.

—

Les dames qui font faire chez elles leurs costumes, trouveront dans les bustes de M. Pélissier, une aide bien pratique pour essayer les corsages et draper les jupes. Ces bustes se font sur mesure et, montés sur une tige à pied, glissent de haut en bas, pour faciliter le drapé des jupes courtes et longues. Le prix, nous a-t-on dit, est très abordable et vite couvert par l'économie des façons. Si nous signalons ces bustes à nos lectrices, c'est que nous les croyons appelés à faciliter le travail, un peu aride, de l'essayage du corsage sur la personne, pour les couturières-amateurs, Nous engageons à demander à M. Pélissier le catalogue des bustes avec leurs prix.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur rue des Rosiers, 5 *bis*, chez M. L. Bonnoville.

—

Ces renseignements serviront de réponse collective à celles de nos lectrices qui nous ont demandé de leur désigner des cosmétiques qui préviendraient et arrêteraient la chute des cheveux causée par la chaleur et la transpiration de la tête. Non seulement, l'eau et la pommade vivifiques fortifient la racine des cheveux, en arrêtent la chute, les font repousser aux places dégarnies, mais encore rendent aux cheveux blanchis prématurément leur couleur naturelle. Nous pensons que ces résultats répondent aux questions qui nous sont posées. Nous pouvons affirmer que les personnes qui n'useraient pour leurs cheveux que de la pommade et de l'eau vivifiques, les conserveraient brillants et souples, qu'elles éviteraient ces petites maladies du cuir chevelu telles que pellicules et démangeaisons qui les font tomber. Pour l'entretien, il suffit d'une ou deux applications de pommade par semaine en frottant avec le bout du doigt la racine des cheveux, une lotion d'eau par semaine au moyen d'une brosse douce. La boîte coûte 8 fr. et 4 fr. la demi-boîte, 2 fr. le flacon et 1 fr. le demi-flacon. Boîte et flacon sont accompagnés d'une notice détaillée sur le mode d'emploi, suivant le degré de maladie des cheveux. Disons que les médecins les conseillent comme très bons et inoffensifs. Ecrire à l'adresse donnée.

***

PARFUMERIE DUSSER

1, rue Jean-Jacques-Rousseau.

—

Nous rappelons à nos lectrices que les pâtes épilatoires sont de deux sortes, pour le visage et pour le corps : la *Pâte épilatoire* pour le visage, le *Pilivore* pour les bras, réunissant toutes deux les garanties désirables d'efficacité et de parfaite innocuité.

Au moment des bains de mer, ce dernier produit est d'une utilité incontestable. Il débarrasse le bras du duvet et rend la peau blanche et lisse comme celle d'un enfant.

Le prix du *Pilivore* est de 10 fr. le flacon; celui de la *Pâte épilatoire*, 10 fr. et 20 fr. la double boîte.

Adresser la demande par mandat de poste à la *Parfumerie Dusser*, rue Jean-Jacques-Rousseau, 1.

***

M. VAILLANT, PROFESSEUR DE COUPE

Rue Montmartre, 150.

—

Beaucoup d'abonnées, en s'adressant à M. Vaillant, lui demandent d'envoyer des patrons par poste et contre remboursement; nous avons l'honneur de les prévenir que la poste ne se charge pas des envois contre remboursement et qu'il est indispensable d'envoyer le montant de ses demandes en mandats ou en timbres-poste français.

APERÇU DES PRIX

Corsage ordinaire, tunique, robe de chambre, Mantelet et paletot simple, en papier, non monté, le patron 1 fr. 50.

Les mêmes, sur mesure et monté en plus, 1 fr.

Les mêmes en mousseline, en plus 1 fr.

Le patron complet en mousseline, 3 fr. 50 c.

Visite, robe princesse, jaquette.

Le costume, 2 fr. 50 c.

Les mêmes, sur mesure et monté, 3 fr. 50 c.

Les mêmes, en mousseline, 5 fr.

MESURE A ENVOYER

Grosseur sous le bras; largeur de poitrine d'une emmanchure à l'autre; grosseur de taille et des hanches; largeur du dos et des basques; largeur de la carrure (moitié) en suivant le coude jusqu'au poignet; longueur du devant, depuis le milieu du dos au bas de la taille.

S'adresser, pour tous renseignements, à M. Vaillant, professeur de coupe, 150, rue Montmartre.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES N° 4318

Modèles des magasins Tissier et Bourely (ancienne maison Cheuvreux-Aubertot), boulevard Poissonnière, 7.

PREMIÈRE TOILETTE. — Toilette de grande soirée en satin bleu pâle, large rayure antique à dessin de fleurs nuancées. Jupe à longue traîne carrée découpée à créneaux bordés de pattes de velours grenat; elles sont terminées dans le haut par un petit trèfle bordé comme elles d'une fine ganse d'or; de chaque ouverture des créneaux s'échappe un flot de dentelle blanche coquillée, posant sur le plissé de satin uni qui borde la traîne. Tablier couvert d'une applique découpée, en satin écru, sur transparent bleu pâle, entre deux coquillés de dentelle, dans lesquels sont posés des nœuds de ruban grenat avec *aiguilles* dorées. Tunique simulée en applique de satin écru, sur laquelle sont disposées, comme à celle du milieu du tablier, de grosses marguerites ornées de pampilles de perles taillées. La jupe tombante est ouverte en draperie, retenue sur le côté par une agrafe de velours grenat, découvrant un revers de satin rose bégonia. Corsage à basque découpée à créneaux bordés comme ceux de la traîne; gilet de satin bleu pâle en pointe dans le bas et couvert d'une applique de satin écru, sur laquelle sont placées des marguerites comme celles de la tunique; le décolleté carré est orné d'une bande en applique assortie. Manche à crevés de satin bégonia, bordée d'une bande en applique.—Pouf de fleurs de côté, dans les cheveux.

TOILETTE DE MARIÉE. — Jupe ornée dans le bas de coquillés de satin et de volants de dentelle; tunique drapée en biais et bordée d'une frange de fleurs d'oranger avec feuillage, qui se termine sur le haut de la draperie, à gauche, par une grosse touffe de fleurs. Corsage à pointe devant (1), lacé derrière; le dos princesse forme une longue traîne unie plissée à gros plis *tuyaux* se dirigeant vers le milieu. Une écharpe de tulle fixée devant, au corsage, est drapée en fichu, un petit bouquet se place au point où elle croise; elle est retenue par un point sur le côté à la taille, et le petit bout bordé d'un plissé de dentelle reste flottant. Manche à parement droit relevé sur un parement-manchette, dépassant en satin coulissé avec talon montant.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle verte recevront ce patron le 16 juillet.

PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

PETITE BANDE pour ameublement, appliques d'imberline ou de surah vieil or sur peluche cramoisie ou de tout autre nuance. Ces appliques sont bordées et fixées par une fine ganse noire et or.

SALON DE 1881

LA PETITE CLASSE, par M. J. Geoffroy (reproduction par le procédé pantotypique). — Encore un charmant sujet, Mesdemoiselles, qui va enrichir l'album de gravures pour lequel votre journal vous a déjà fourni tant de compositions variées. Ces jolis lutins vous donneront à étudier des variétés de physionomies les plus expressives; elles vous inspireront peut-être quelque compassion pour le pauvre instituteur, tout en vous faisant applaudir le jury qui a décerné une médaille à l'auteur.

SEPTIÈME CAHIER

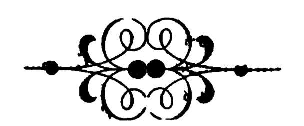
Robe de baby. — Tablier d'enfant. — Toilette en surah pékin — Entre-deux. — Col en toile pour enfant. — Nœud en surah et dentelle. — Parure. — Petite garniture. — Elisabeth. — Mouchoir avec Julie. — Dentelle au crochet en couleur. — C. C. enlacés. — Robe d'enfant avec broderie belge. — Pliant de jardin. — Enveloppe-serviette. — C. T. enlacés. — Gabrielle. — Dentelle imitation. — Judith. — Pouf en drap bleu marine. — Costume en sergé prune. — Branche de roses. — Costume en armure beige. — Entre-deux. — Sac pour bain.

PLANCHE VII

1er CÔTÉ
ROBE D'ENFANT (broderie belge), page 4
TABLIER D'ENFANT (broderie russe), page 1.
ROBE D'ENFANT. id., page 1.
2e CÔTÉ
CORSAGE, costume en sergé prune, page 8.
PARURE, page 2.

} Cahier de Juillet.

Le Directeur-Gérant JULES-THIÉRY.



81-2511 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le blanc de teinte *ivoire* ou *crème* et l'*écru* sont les nuances favorites du moment, à la campagne, aux bains de mer ou dans des villes d'eau. Les jeunes filles choisissent de préférence le tissu dit *voile* se drapant très bien; on l'orne de velours gros bleu, dont on double aussi de grands chapeaux de paille blanche garnis de plumes gros bleu.

Les costumes de voile blanc ivoire, s'ornent encore de dentelle de même ton; on trouve pour cela des imitations spéciales de guipures très hautes, et très avantageuses comme prix. Des nœuds de rubans foncés marron, grenat ou gros bleu se parsèment dans la toilette. Ces mêmes guipures de coton se font en écru, et posées sur une robe de batiste de même teinte, cela fait fort bien. Il y a des jupes entièrement couvertes de volants peu froncés de cette même dentelle. Celle qui est *vermicellée* blanche ou écrue, s'emploie également beaucoup, mais plutôt pour toilette du soir.

Les corsages en surah de couleur comme les jupes, se font à plastron froncé, à longue pointe perdue sous la draperie qui joint le corsage à la jupe. Un gros nœud forme le pouf.

Le pékin de coton blanc à jours compose de charmants costumes courts. On les fait à paniers garnis de dentelles de fil ou de broderies anglaises. Une large écharpe en soie molle à rayures, ou à carreaux algériens, se noue par derrière un peu bas.

Le costume que je vais décrire est également *blanc ivoire*; il a été très remarqué cette semaine à un élégant mariage, et conviendra fort bien pour soirées de Casino; il a l'avantage de ne point se chiffonner dans les caisses, les deux tissus qui le composent étant extrêmement souples. Le jupon, en beau surah *blanc ivoire*, a trois volants plissés, garnis d'une jolie imitation de malines de même ton. Corsage et traîne tenant ensemble en gaze de soie pékinée, une rayure claire et une rayure de velours blanc ivoire. Le corsage est légèrement froncé dans le dos et par devant. Il retombe en pointe sur des paniers froncés aux hanches, et ornés de malines plissée, comme la traîne qui est bien relevée en draperies. Un ruban de satin ivoire part de sous chaque bras, borde la tête des paniers, et se noue en flot sur le devant du jupon, en retombant sur les volants. Les manches demi-longues ont des coquillés de dentelle, de même que le devant du corsage. — Longs gants de Suède ivoire. Grand chapeau de paille blanche, forme avançante, avec coquilles de dentelle semblable à celle du costume, gros bouquet de pensées de nuances diverses, passant du blanc au jaune pour aboutir aux teintes les plus harmonieuses du violet et du marron. Bouquet semblable au corsage. Ombrelle blanche garnie de dentelle en surah *écru*.

Je conseille le joli arrangement suivant : — Si l'on veut réparer une toilette de l'an passé, on mettra marron tout ce que je vais indiquer blanc. — Jupe de surah plissée en long, retombant sur trois très petits volants plissés en satin blanc qui tournent tout autour du costume. Corsage à paniers bouffants, avec trois tout petits plissés de satin blanc. Traîne bien drapée prenant sous chaque panier, et retenue assez bas en arrière par un large nœud de satin blanc. Autour du cou, et du bas des manches, 3 petits volants blancs. — Chapeau forme cloche en paille écrue, avec guirlande très touffue de jasmins blancs. — Ombrelle écrue, garnie de ruban blanc. — Bas et gants écrus.

La broderie anglaise s'emploie beaucoup avec n'importe avec quel tissu.

Voici la description d'une toilette mélangée

de broderie blanche ou écrue, qui n'est pas ordinaire. Le dessous est en soie marron loutre. Il est orné de deux grands volants de broderie anglaise surmontés d'un bouffant, autrement dit, volant double en soie marron retombant en bouillon sur les deux premiers.

Le corsage, à paniers et à traîne, est en mousseline double, fond blanc avec grandes fleurs rouges. Il est à longue pointe devant, et à son extrémité se trouve un nœud de ruban marron. Il est froncé plusieurs fois en pelisse autour du cou, qui est orné d'un assez grand col en broderie anglaise. Les manches demi-longues ont un haut revers de broderie anglaise retenu par un petit nœud marron.—Soulier en peau dorée, bas rayés rouge et blanc. — Grand chapeau de paille marron foncé, garni de belles plumes de même nuance et d'un coquillé de dentelle espagnole marron, se terminant en une écharpe assez longue faite de deux dentelles cousues ensemble. Les mousselines, satinettes et cretonnes à grands dessins sur fonds blancs, écrus, ou noirs, sont très choisis pour costumes d'eaux ou de bains de mer. Généralement les corsages sont unis et de teinte foncée, en velours, en satin, en surah ou en fin cachemire. Les chapeaux sont immenses. La forme *cabriolet* ramenée sur les oreilles de façon à abriter le visage mieux qu'une ombrelle, a bien sa raison d'être, à la campagne ou au bord de la mer. Du reste, toutes les formes se font et se portent: Le Boléro, le Directoire, le Gainsboroug, le Lamballe, etc., on n'a que l'embarras du choix, et il faudrait vraiment être peu habile pour ne pas savoir trouver ce qui convient à son âge, à sa figure et à sa situation. Pour les enfants aussi les grands chapeaux dominent. Aux petites filles, ceux retroussés d'un côté sont les plus seyants; les cloches les garantissent bien du soleil. Pour les petits garçons la préférence est accordée à la forme *marin* posée un peu en arrière.

J'aime bien l'arrangement suivant dans sa simplicité: En paille blanche, le bord relevé tout autour et doublé de velours gros bleu. Deux rubans de satin épais et étroit font le tour du chapeau, l'un gros bleu et l'autre grenat foncé. Sans se séparer, ils retombent derrière, noués ensemble par un flot à quatre pans. Sur le côté, deux gros pompons de soie, l'un bleu, l'autre grenat.

L'*écru* habille fort bien les enfants. Le surah de belle qualité se nettoyant très bien est souvent choisi pour eux dans cette teinte. On brode pour ces costumes de jolis galons d'étamine blanche avec des soies de couleur.

Les tabliers blancs sont devenus d'une rare élégance, et cela se conçoit quand on songe aux services qu'ils rendent dans l'intérieur de la maison. Une enfant déshabillée en rentrant, afin de ménager sa petite toilette de sortie, n'a qu'à endosser sur n'importe quelle robe un de ces jolis tabliers, pour prendre à l'instant, un petit air soigné. Ces tabliers en jaconas fin, se font à petits plis cousus, jusqu'au bas de la taille qui est fort longue. Le haut et la manche sont festonnés et brodés de blanc, ou de coton de couleur. De petites garnitures brodées partent de l'épaulette, et encadrent le plastron du devant en bretelles. Le tablier est fermé par un gros nœud de jaconas façon Bébé, ourlé, avec petits plis et quelquefois une broderie.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

ANCIENNE MAISON CHEUVREUX-AUBERTOT

Tissier, Bourely, successeurs.
7, boulevard Poissonnière.

—

On trouve dans cette maison de charmantes fantaisies à porter à la plage, à la campagne, et aussi de gentilles confections, confortables par la forme et l'étoffe, préparées pour les voyageuses. Des draps légers, genre mélangé, dans des tons qui ne craignent par la poussière, sont souples et suffisamment chauds pour garantir de la fraîcheur des soirées. Les costumes en cretonne garnis de grosse dentelle, ceux en satinette ornés de broderie sont retroussés avec grâce, la jupe dégagée pour laisser voir un haut plissé ou des volants superposés. La robe en dentelle espagnole blanche, disposée en volants, avec une combinaison de moire blanche faisant ceinture plissée devant, comme une draperie plate, et terminée en longs pans avec deux grandes coques tombantes, est la nouveauté la plus élégante de la saison; ce modèle se fait en dentelle noire. Si nous parlons de la lingerie fine, des fichus en gaze, en dentelle, en mousseline et tulle, nous dirons de même, qu'ils sont nouveaux dans leurs formes et chiffonnés avec la grâce qu'exige cette sorte d'accessoires luxueux. Les costumes pour enfants et fillettes sont tous d'une coupe très gracieuse.

***

SPÉCIALITÉ POUR DEUIL

A la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

—

Nous vous avons fourni les renseignements demandés sur les étoffes de laine, tissus légers pour grand deuil, et ceux portés en deuil moins sévère; mais on nous demande de les compléter en signalant les tissus de fil acceptés pour les différents degrés du deuil. En grand deuil on porte la cretonne et la batiste noire, tissus mats; pour deuil de six mois, ces mêmes tissus mouchetés d'un semé blanc, des percales fond blanc à fleurettes mauve; la satinette unie, scabieuse, ornementée de dentelle et de foulard fond noir, mauve scabieuse, violet prune uni ou avec semé de pastilles, de fleurettes, etc. La collection que nous avons vue à la Scabieuse est des mieux choisies comme dessin et combinaison de couleurs, et les costumes exécutés avec ces différents tissus sont

d'une élégance de bon goût, et d'un choix de garniture approprié au plus ou moins de sévérité du deuil. De charmants fichus pour jeune fille et jeune femme ont un grand succès; faciles à porter ils s'harmonisent avec tous les costumes, leur petite forme collet est gracieuse à la taille, ils se composent de dentelle disposée en volants froncés ou plissés, et coûtent 45 fr. avec pampilles en jais piqués dans la dentelle, ou 30 fr. sans jais. Tout-à-fait coquette, l'écharpe formée d'un quadrillé en chenille, avec chenille au contour, se serrant à la taille dans des rubans de moire partant de l'encolure; son prix 120 fr. nous semble modeste, vu l'élégance de cette fantaisie.

Pour les dames d'un certain âge, le mantelet-visite à manches simulées, en tulle et dentelle espagnole est aussi joli que facile à mettre. Nous ne pensons pas que l'hiver verra la fin de son succès, car il nous semble appelé, par son aspect habillé à pouvoir se porter au théâtre et pour les dames âgées, au concert et même en soirée.

***

COMPTOIR ALSACIEN

Renseignements sur les cotons à tricoter.

—

Pendant l'été, on confectionne de préférence au tricot ou au crochet tunisien, des objets en coton, et nos lectrices ne seront pas fâchées d'être guidées dans le choix à faire des matériaux à employer. Les cotons D. M. C., dits à tricoter, servent aussi pour le crochet tunisien et réussissent supérieurement pour tous les travaux de main, y compris les couvertures de berceau, en remplacement de la laine.

Bien des personnes ignorent de quels numéros elles doivent se servir. En couleurs bon teint on livre le plus souvent les n° **20**, **25**, **30** et **35**, les autres grosseurs sont rarement demandées en couleurs. Le n° 20, est une grosseur qui se prête bien aux tricots à la main, spécialement pour bas et guêtres d'enfants. Le n° 25 est la grosseur la plus courante, parce qu'elle se prête également bien aux ouvrages de tricots à la main et à la machine. C'est un n° moyen, pas trop gros ni trop fin, qui répond au besoin de chaque jour. Les n°s 30 et 35 s'emploient principalement pour les ouvrages à la machine et notamment pour des bas fins de dames, parce qu'en raison de la finesse et de la légèreté de la matière, il faut très peu de coton pour la confection. Quoique ce coton soit un peu plus tordu que le coton à tricoter ordinaire, il fait des ouvrages magnifiques, d'une durée et d'une finesse sans égales, ce qui généralement n'est pas le cas pour des couleurs si difficiles et si chargées. L'emploi du coton D. M. C., si avantageux est très à recommander. Au premier moment il paraît cher, mais lorsqu'on calcule et que l'on voit le peu d'influence que le prix de la matière a sur une paire de chaussettes ou de bas, on n'hésitera plus à choisir la meilleure marchandise. Par exemple pour une paire de grands bas de dames en n°s 30 et 35 en couleur il faut seulement 85-95 grammes coton, et pour une paire de chaussettes d'hommes dans les mêmes numéros, il faut 55-65 grammes. Sur la solidité des couleurs les résultats sont des plus favorables; ces couleurs, non seulement ne disparaissent pas à la lessive mais elles deviennent généralement plus vives par le lavage. Comme couleurs difficiles, nous indiquons les n°s 322, 334, 317 et 318, qui perdent un peu pendant qu'on les travaille, cependant, d'après l'expérience que nous avons faite, la couleur se remet à la première lessive et reste alors bonne pour toujours.

Nous ne voulons pas omettre de dire qu'on emploie aussi ce coton à tricoter, notamment en n°s 20 et 25 pour des travaux à l'aiguille, tels que housses de fauteuils et de canapés, couvertures de tables, etc., etc.

Pour repriser les bas faits avec ce coton à tricoter, on trouve dans les mêmes nuances bon teint du coton à repriser 8 fils par 120 pelotes au kilog., mais en n° 25 seulement. — C'est au *Comptoir Alsacien*, 12, rue de la Chaussée-d'Antin, que les dames trouvent réunies toutes ces excellentes fournitures pour ouvrage de main portant la marque D. M. C., dont nous avons eu déjà occasion de les entretenir. Des cartes échantillonnées des nuances et grosseurs sont envoyées.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES, N° 4323.

Toilettes des magasins Tissier et Bourely, ancienne maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boul. Poissonnière. Modes de mesdemoiselles Tarot, avenue de l'Opéra, 5.

PREMIÈRE TOILETTE. — Costume (Rembrandt) en mousseline de laine crêpée gris lichen et satin assorti de ton plus clair ; jupe à panneaux plats en satin, séparés par des plissés éventail en mousseline de laine. Tunique bordée de satin, drapée en biais, et retenue dans le bas du côté droit sous un grand revers de satin. Corsage habit avec plissé de satin réunissant les deux pans ; petite écharpe de satin partant de dessous les pans de l'habit et nouée sur le côté avec de longs bouts pendants, terminés par des *ferrets* en argent; manche à talon plissé et petit revers de satin ; col capoté en satin. — Chapeau de paille noire bordé d'un coulissé de velours rubis ; guirlande de coquelicots nuancés.

DEUXIÈME TOILETTE (Bagdad). — Robe en cachemire d'Ecosse; tunique drapée en foulard pékin multicolore, disposée en pointes tombant sur la jupe plissée à plis creux espacés, avec bagues capotées simulant un volant; quilles plissées et capotées de chaque côté; pan arrêté derrière retombant un peu sur le plissé qui borde la jupe. Corsage plat ouvrant sur une chemisette bouffante en foulard avec pattes boutonnées passant sur la chemisette, basque abattue; derrière, le corsage se termine en pattes à bouts capotés ; manche à sabot plissé surmonté d'un bracelet en foulard (1). — Capote en paille marron avec draperie marron et vieil or; petit revers de velours bordé d'un fine ganse d'or, et de côté, touffe de lilas blancs à boutons rosés.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle verte recevront ce patron le 16 août.

COSTUME D'ENFANT. — Gilet en faille grenat, de chaque côté duquel la robe en foulard de laine crème est plissée; au bas de la robe, devant, est un petit revers de faille grenat; le dos se termine en pans carrés séparés, liserés de grenat; ceinture liserée boutonnée sur le gilet et par derrière ; col tombant devant en revers carrés; manche à double parement avec talon en faille grenat (1). — Chapeau de paille satin, orné de satin blanc; plume blanche entourant la calotte, et de côté petit bouquet de mères de famille grenat posant sur la passe.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

COFFRET A BIJOUX, dessus en lacet amandes et crochet, voir le croquis du coffret monté et l'explication, page 1 (cahier d'août).

ENTRE-DEUX. — Lacet amandes et crochet. Bâtissez vos lacets sur une toile cirée pour arrêter les entrecroisements par quelques points. — Débâtissez et faites le travail au crochet avec du fil n° 150 — formez un anneau de 5 mailles-chainettes que vous fermez par 1 maille passée prise dans la 1re maille — 4 fois : (— 1 demi-bride dans l'anneau — 1 picot mat — 2 demi-brides dans l'anneau — 9 mailles-chainettes 1 maille passée dans le jour du lacet formant l'angle du carré — 9 mailles-chainettes — 1 maille passée dans la dernière demi-bride — 1 demi-bride dans l'anneau.) Vous bordez les deux côtés d'un rang alterné — 2 mailles-chainettes — 1 bride dans le bord du lacet. — Voir sur le dessin comment ces brides sont espacées.

GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

1er CÔTÉ.

CHAUFFEUSE en tapisserie, siège en point de compte. TRACÉ DU DOSSIER; nuancer comme le siège. Voir le croquis et l'explication, page 4 (cahier d'août).—PRIE-DIEU, APPUI (voir 2e côté).

2e CÔTÉ.

PRIE-DIEU. — MOTIF DU MILIEU. — Le dessin et les nuances sont les mêmes que pour la chauffeuse, le milieu seul est modifié pour placer la croix, l'appui est assorti. (Voir l'explication et le croquis, page 4, cahier d'août).

COUSSIN. — Appliques sur fond en drap marron. Voir le croquis d'ensemble et l'explication, page 8 (cahier d'août).

FUMEUSE EN DRAP AVEC APPLIQUES DE CRETONNE, modèle de mademoiselle Lecker. Cette branche forme la moitié du coussin ; on peut laisser le milieu de la guirlande uni, ou y placer un chiffre. Les appliques sont bordées d'un large point de tige en soie d'Alger ainsi que les contours intérieurs, les nervures sont en points lancés; suivant les teintes de la cretonne on disposera les nuances des soies pour broderie. Ce travail se prête à toutes les fantaisies du goût et de l'imagination pour la disposition des nuances.

BANDE POUR AMEUBLEMENT. — Nous sommes heureuses d'offrir à nos lectrices ce dessin, qui a été copié pour elles à Florence même, sur une mosaïque en marbre dans l'église *Santa Croce*. On la fait en drap: bleu marine avec appliques bleu faïence, raisin avec appliques cramoisies, tête de nègre avec appliques bronze clair ; ou bien fond havane *foncé*, avec les appliques havane clair, etc., en un mot de telle nuance que l'on voudra, ton sur ton. Le point de Boulogne est fait par une soie d'Alger ou une laine de la teinte la plus foncée, avec arrêt de la teinte claire ou mais; ou mais avec arrêt de la teinte foncée.

PETITE PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET.—Plumetis et cordonnet pour mouchoir.

ALPHABET POUR LINGE DE TABLE. —Plumetis entouré de cordonnet; ces lettres pourront également servir pour taie d'oreiller et drap d'enfant.

HUITIÈME CAHIER

Coffret à bijoux — Marguerite — Parure guipure Richelieu—M. J. enlacés avec guirlande—Lélia—Entre-deux—Dessin soutache—Costume en toile Pompadour — Entre-deux — Chauffeuse — Prie-Dieu — Bande en toile cachemire — B. V. gothique — Nappe à thé — Dentelle au crochet de deux couleurs — Jenny — Brassière tricotée — Octavie — Costume en satinette pour enfant Garniture — Déshabillé pour jeune fille — Costume en tissu bayadère — Croquis d'ensemble du coussin en drap marron (planche annexe) — Serviette à thé.

PLANCHE VIII

1er CÔTÉ.

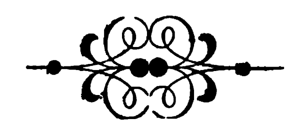
DÉSHABILLÉ pour jeune fille, page 7, cahier d'août.

2e CÔTÉ

CORSAGE, en tissu bayadère, p. 7, cahier d'août.

Le Directeur-Gérant JULES-THIÉRY.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 août.



21-2822 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, Rue Drouot, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La moire et le satin ombré se partagent les faveurs de la mode, et l'on prévoit qu'elles seront les étoffes préférées de cet hiver. On voit déjà dans les réunions élégantes du soir, quelques robes de moire claire, ainsi que des écharpes et de larges ceintures. Un corsage de moire pourra accompagner une toilette de laine ou de soie différente; les brides de chapeaux seront en moire ou en satin ombré.

Les mousselines de couleur foncée ont beaucoup de cachet. Voici un costume que j'ai trouvé particulièrement joli et original. Mousseline claire fond noir, à bouquets de fleurs rouges et jaunes, posée sur un dessous de soie rouge. Le corsage froncé devant et derrière; la jupe bouillonnée trois fois, et garnie, à la suite de chaque bouillonné, d'une dentelle espagnole noire; même dentelle toute coquillée en jabot, ainsi qu'au bas des manches et autour de la traîne, qui est courte. Bouquet de roses rouges et jaunes. Chapeau tout noir, en paille avec grandes plumes. Longs gants de saxe. Ombrelle de mousseline noire semblable à la robe, doublée de soie rouge et garnie de dentelle Espagnole noire.

La satinette unie, aussi en couleur foncée, est très employée pour costumes de fin de saison. On l'orne de plusieurs manières; en voici quelques modèles : Une satinette marron aura des plissés qu'un liseré de satinette blanche ou maïs dépassera partout. Petite pèlerine composée d'un plissé liseré, resserré au cou et s'évasant un peu dans le bas. Nœuds de ruban blanc ou maïs. Un autre costume, de couleur prune sera orné de dentelle espagnole même teinte. Mante à capuchon en satinette, garnie de dentelle espagnole plissée.

Pour garnir des satinettes unies de nuances un peu moins foncées, on prend quelquefois de la même étoffe à dessins, fond noir, que l'on dispose en bande. Cela est d'un joli effet. Il va sans dire que tout ce qui est décrit en satinette peut être exécuté en foulard.

Pour des personnes en demi-deuil, une robe en satinette noire bien faite est d'un joli porté ; ornée de guipures blanches, elle est très habillée.

J'en ai remarqué une dont les manches étaient à crevés de moire. Des nœuds de ruban également en moire, bien placés dans le costume, lui donnaient un aspect élégant et comme il faut. Longs gants noirs. Chapeau en gros paillasson noir, avançant un peu sur le front. Nœud de moire noire et bouquet de roses blanches sans feuilles sur le côté.

La cretonne unie rouge fait de très jolis costumes pour les eaux ou les bains de mer : ils sont trop voyants pour la ville. On les garnit de dentelle russe ou de dentelle de ficelle. Sur des robes écrues, on pose de semblables dentelles doublées de rouge pour les mieux faire ressortir. Tous les costumes doivent être de formes simples, et courts, de manière à dégager le pied qui naturellement devra être fort bien chaussé.

Le foulard est un tissu très apprécié en voyage, car il a le grand avantage de tenir fort peu de place dans les malles et de ne point se chiffonner. Le foulard uni est souvent orné de nuances différentes : ainsi du marron se garnira avec de la dentelle et du foulard écrus. On aura un cache-poussière ou une grande pelisse marron doublés d'écru ou, au contraire, écru doublé de marron. Ce vêtement, complément de costume, sera particulièrement commode en voyage. Du foulard à dessins camaïeux composera une jupe, avec veste unie de foulard gros bleu orné de dentelle blanche et de nœuds de ruban de satin bleu foncé.

Pour toilette de château, on porte de charmantes matinées Watteau à gros plis dans le dos, copiées sur les gravures du XVIIIe siècle. Les ruchés de dentelle et les nœuds de ruban y sont prodigués très élégamment.

SEPTEMBRE 1881

On met aussi des tuniques polonaises sur des jupes plissées du haut en bas. Elles ne sont ajustées que dans le dos. Les devants, vagues, sont serrés à volonté par un ruban partant des côtés, et faisant flot sur la jupe. Les bas doivent être assortis, et les souliers seront à boucles traversant de petits nœuds très plats.

Pour le soir, ou à de grands dîners, on voit toujours des habits sur des jupes claires; ils sont en velours de couleur en satin changeant, en pékin même teinte, ou de deux nuances. De jolis casaquins en soie brochée et des redingotes à paniers en foulard ou en brocard à fleurs, se portent sur des jupes de broderie anglaise écrue ou blanche, et aussi avec du voile, ou du barège ivoire. La redingote est retroussée par des nœuds de ruban de nuance claire.

Pour les jeunes filles et les jeunes femmes minces, les corsages se font froncés, à la grecque, à l'enfant, à la Vierge, etc., avec ceinture de ruban nouant par devant; ou bien à basques échancrées aux hanches, avec paniers froncés plusieurs fois, et pouf. On voit quelques essais de manches froncées aux entournures et reprises au-dessous du coude par plusieurs rangées de fronces. Les corsages lacés derrière cherchent à s'imposer; il faut espérer que cette tentative sera vaine, car outre l'impossibilité de les mettre seule, ils sont fort difficiles à bien réussir. Il y en a de lacés par devant, ce qui est assez inutile.

Les corselets de couleur parent de suite un costume de jeune fille. Il les faut bien cambrés, et à pointe devant et derrière. Un nœud de ruban de même nuance les termine devant, en retombant en longs bouts. A la ville, on les choisit ordinairement foncés : grenat, marron, gros bleu. Le soir, ils peuvent être de couleur tendre; on y ajoute quelques nœuds aux manches et dans les drapés de la jupe.

Les costumes de voyage et d'excursions d'automne doivent être combinés en prévision des variations de la température. En *limousine*, par exemple — c'est une étoffe très choisie en ce moment. — Le costume se fait fort simplement. Jupe plissée en long, écharpe transversale à draperies derrière, et corsage à petites basques postillon. Le tout uni à plusieurs rangées de piqûres. Le pardesus doit être semblable, doublé de flanelle rouge, ou d'autre couleur. La forme diffère selon la personne. — Petite jaquette. — Longue casaque anglaise. Vêtement à pèlerine, ou à plusieurs collets.

Pour le même usage, le beige fait de bons costumes, peu salissants. Jupe composée de deux hauts volants plissés. Corsage froncé à paniers avec pouf très simple. Le tout sans garnitures. Ceinture en cuir de Russie. Ruban de satin même couleur, attachant la pèlerine au cou.

Il se fait également pour voyage de jolis tissus laine et soie à larges rayures. La jupe alors est tout unie, les rayures remplaçant les plis. La tunique est en étoffe unie; elle a un grand col et des revers aux manches en rayures comme le jupon.

Le *cachemire de l'Inde* en couleurs foncées, *gros vert, loutre, raisin de Corinthe*, etc., est toujours employé comme costume de voyage solide et léger, pour aller à pied ou en voiture. Il a l'avantage de ne pas se chiffonner.

Les pardessus se choisissent en drap de même teinte. Les chapeaux sont assortis aux costumes; les plus commodes, s'ils ne sont pas les plus seyants, sont ceux à passe avancée pour abriter le front. La calotte est relevée derrière, de façon à laisser voir le chignon. Le voile se place en dessous afin de maintenir les cheveux sur le front.

Les gros paillassons noirs ou de couleur sont très comme il faut dans leur rusticité. Ils sont ornés de gros nœuds de dentelle bise, de foulard rayé ou bariolé, de velours ou de satin foncé, les plumes et les fleurs étant peu pratiques en cette saison. Ils sont doublés de satin ou de velours de nuance sombre.

VISITES DANS LES MAGASINS

MODES DE MADAME BOUCHERIE
Rue du Vieux-Colombier, 16.

En attendant, les modes d'hiver que madame Boucherie prépare, en ce moment, dans le *silence de l'atelier* et que nous ne pouvons vous faire connaître sous peine d'indiscrétion, nous avons à vous parler des modes de demi-saison et aussi de quelques créations faites en vue des réceptions qui vont avoir lieu pour l'ouverture de la chasse. Ces modes concernent vos mères vos grand'mères et vous, mesdemoiselles, un tout petit peu. Pour vous, et pour attendre le mois de novembre, voici un chapeau en paille loutre à large passe abaissée devant, aplatie des côtés, drapée d'une étoffe bayadère formant une large coque et piquée d'un côté d'une touffe de roses et de boutons soufre et cerise, le dessous est coulissé de surah grenat clair, prix : 30 fr. Je ne vous signale que ce modèle qui se fait en toute couleur et dont le genre est charmant. Un paillasson noir, à passe retournée en revers de velours noir, avec cordon de perle de jais, a un large ruban ombré en satin merveilleux mais, drapé devant et qui fait brides; sur le côté une énorme touffe de chrysanthèmes effeuillées rappelle les tons du ruban, prix : 50 fr., joli chapeau pour une jeune femme. Pour une dame âgée, préférant pour un grand dîner le chapeau à la coiffure, le modèle suivant est élégant. Forme capote, le fond en blonde espagnole plissé et le devant coquillé d'une barbe en blonde espagnole qui fait bride, le bord bouillonné de velours ainsi que le bavolet qui est retroussé. Bouquet de roses effeuillées, corail et rose pâle, soulevant un coquillé, prix : 45 fr. Chapeau-fanchon en tulle brodé de jais, chiffonné de dentelle formant une suite de coques sur le côté. Touffe d'œillets rouges et collier de dentelle avec courant de perles remplaçant les brides prix : 35 fr. Un chapeau de demi-deuil est en tulle

brodé de fleurs en jais; dentelle perlée ombrageant les cheveux, autour du la calotte plate, couronne formée de touffes alternées en graines et fleurs de sureau. Brides en tulle espagnol entourées de dentelle, prix : 40 et 45 fr. Les deux coiffures suivantes sont tout-à-fait réussies comme forme et disposition des fleurs : l'une est faite d'une demi-mantille brodée de fleurs en jais entourée de dentelle coquillée retenue par de longues barrettes en jais. Des branches de jacinthe violettes et mauve soulèvent les coquillés et tombent en s'éparpillant sur toute la coiffure, 28 prix : fr. L'autre a la forme fanchon avec longue barbe. Devant, un joli diadème de larges boutons d'or de nuances variées est ombragé d'une dentelle, prix : 30 fr.

***

TEINTURERIE EUROPÉENNE

J. Périnaud, 26, boulevard Poissonnière.

—

Nous pensons qu'à cet époque il est utile de rappeler a nos lectrices que la Teinturerie Européenne a des procédés particuliers pour teindre les étoffes, procédés qui leur donnent la souplesse de l'étoffe neuve quelle que soit la couleur choisie. Par des études chimiques sérieuses, M. Périnaud a trouvé le moyen de rendre à la soie teinte le brillant du neuf et nous avons vu des soiries teintes que l'on aurait pu comparer, sans désavantage pour elles, avec des soieries neuves. Les couleurs à la mode les plus fines et les plus délicates sont reproduites avec une rare perfection et le noir fin velouté superbe; nous affirmons qu'employées, elles feront honneur, comme si elles sortaient de la meilleure fabrique lyonnaise. Quant à la teinture des costumes non décousus, nous voudrions pouvoir dire tous les remerciements adressés par nos lectrices qui ont su apprécier l'économie qu'un tel système a apportée dans leur budget, aussi bien que la parfaite exécution du travail. Afin que ces costumes leur soient retournés modifiés selon la mode, la maison Périnaud s'est adjoint une excellente couturière spécialement chargée de la réorganisation des draperies et des garnitures et cela sans augmentation de prix. Je pense que cette nouvelle sera appréciée par toutes nos abonnées. Rappelons que la teinture en réserve des châles de l'Inde et français est faite d'une façon supérieure ainsi que celle des tentures d'appartement. Mettre très lisiblement l'adresse sur les paquets afin qu'il n'y ait pas d'erreur ni de retard dans l'envoi.

***

HYGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN

Rue de la Paix, 15.

—

Il n'est pas seulement agréable, mais encore très utile d'emporter en voyage de bons cosmétiques; s'ils sont chez soi, d'un usage agréable, ils le sont doublement alors que l'on court de ville en ville et d'hôtel en hôtel. Qu'on joigne à cela la vie au grand air, au bord de la mer, souvent en plein soleil, qui altère le teint, le couvre de taches, d'efflorescences plus ou moins apparentes, et l'on conviendra que l'hygiène plus que la coquetterie doit diriger dans le choix des préparations à employer. Indiquer la maison Guerlain pour ces achats, c'est dire à nos lectrices qu'elles peuvent être assurées de l'excellence des produits, de la délicatesse des parfums employés et du bon effet qu'elles ressentiront de leur usage. Nous désignons pour le visage, la crême de fraises et la crème émolliente au suc de concombres préparée à froid, excellente pour les personnes chez lesquelles le sang afflue vivement à la peau, surtout après le repas. Pour les mains, le savon sapoceti au blanc de baleine qui fournit une mousse épaisse, abondante et qui doit ses qualités adoucissantes au blanc de baleine qui entre dans sa fabrication. Le prix varie suivant le parfum. La pâte de velours d'une excellente conservation, entretient la blancheur de la peau. Comme eau de toilette, l'eau de Chypre au parfum frais, persistant est agréable, et celle de laurier camphrier est très employée pendant les chaleurs à cause de ses propriétés hygiéniques. Pour les soins de la bouche l'alcoolat de cochléaria et de cresson au quinquina, un dentifrice excellent qui laisse à la bouche une saveur agréable. Pour le mouchoir, les odeurs à la mode sont : *Rose et Œillet*; l'*Héliotrope blanc*, le *Bouquet impérial russe*. Pour vous, Mesdemoiselles, qui devez être sobres de parfums, nous vous conseillerons l'eau de Cologne impériale russe dont l'odeur exquise se conserve sur le mouchoir sans s'altérer et d'une limpidité qu'elle ne perd pas en vieillissant.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES

De M. A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur,

Seul dépôt, 5 *bis*, rue des Rosiers (au Marais).

—

Nous avons dit quelles étaient les qualités qui distinguent ces excellentes préparations : arrêter la chute des cheveux, les fortifier, leur donner de l'éclat, de la souplesse, ramener à leur couleur primitive les cheveux blanchis prématurément, les faire repousser aux places dégarnies à la suite d'une maladie ou par le poids des faux cheveux. Si les cheveux trop malades pour être guéris continuent à tomber pendant les premiers jours de l'emploi de la pommade et de l'eau vivifiques, il ne faut pas s'en préoccuper car en même temps, d'autres cheveux repoussent abondamment. Nous ne saurions trop insister sur ce point important que ces préparations sont non seulement inoffensives, mais extrêmement salutaires et recommandées par beaucoup de médecins Les personnes qui les ont employées en sont très contentes et les compliments adressés par nos abonnées à M. Bonneville, sont une garantie des éloges que nous entendons faire. La pommade s'emploie tous les jours en frottant du bout du doigt la racine des cheveux; l'eau deux ou trois

fois par semaine au moyen d'une brosse douce et de préférence le soir. Pour conserver les cheveux en bon état, nous engageons les mamans à faire usage, pour leurs fillettes, de ces excellentes préparations, elles éviteront les petites maladies du cuir chevelu à la suite desquelles les cheveux tombent et elles enlèveront les pellicules qui sont souvent une des causes de leur perte. La pommade coûte 8 francs la grande boite, 4 francs la demi-boite, 2 francs le flacon, 1 franc le demi-flacon. Exiger que boite et flacon portent la marque déposée: les deux initiales de l'inventeur A. B. enlacés. Ecrire directement.

***

COMPTOIR D'ALSACE

Rue de la Chaussée-d'Antin, 12.

Les jeunes filles et les fillettes en vacances aiment à occuper leurs doigts aux bains de mer et à la campagne, à ces légers travaux de dentelle guipure, dentelle renaissance et au fuseau, frivolité, etc., parce qu'ils sont d'un volume commode à emporter dans la poche. Nous leur recommandons, pour les exécuter, le *fil d'Alsace* ou le *fil d'Alsace renforcé*, et aussi le cordonnet blanc et noir de la marque D. M. C. — A l'aide de ces excellents matériaux, elles obtiendront la solidité, la netteté, la régularité indispensables. Dans ces trois séries se trouve également ce délicieux fil fin dit à dentelle avec lequel nous reproduisons les grilles, les dentelles les plus riches et les plus délicates. C'est au *Comptoir alsacien, 12, rue de la Chaussée-d'Antin*, que les dames peuvent se procurer les fournitures de la marque D. M. C., si précieuses pour tous les ouvrages de main.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4327.

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, rue Richelieu, 104 Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Première toilette. — Costume de jeune fille en voile bleu pâle. Large tablier en satin assorti capoté et plissé; écharpe en voile placée un peu haut. Corsage décolleté en carré, découpé à dents se rejoignant sur un gilet capoté et plissé; nœuds de satin retenant ces pattes dentelées sur le gilet; la chemisette plissée est rapportée. Une seconde écharpe passe sur la basque devant, et se noue derrière (1). Manche arrondie avec draperie capotée en satin. — Chapeau de paille satin, coupée de galons agrémentés en paille; dessous de satin bleu pâle; dessus, touffe de barbeaux pâles et frange de boutons; écharpe-brides en crêpon ivoire.

Deuxième toilette. — Jupe en satin héliotrope clair, couverte de bouillonnés de satin faisant transparent sous des volants de dentelle espagnole. Corsage rond en satin décolleté en carré, recouvert d'une tunique-princesse en dentelle, fuyant des côtés et relevée derrière en pouf, le pouf fixé sur la basque du corsage et mélangé de coques de large ruban de moire assorti. Manche demi-longue avec appliques de dentelle disposées en long; sabot de dentelle et bracelet de moire. — Capote de dentelle noire bordée de cabochons de jais et touffe de soucis-chrysanthèmes vieil or ombré.

Costume d'enfant. — Jupe plissée en foulard écru; dos capoté (2); écharpe-ceinture lisérée de blanc nouée au bas du capoté (Voir ce costume de face, page 8 du cahier de ce mois.) — Chapeau de paille écrue orné de surah rubis.

PETITE PLANCHE COLORIÉE.

Bande coquelicots sur fond chanvre ou vert Nil; fait au petit point, ce dessin pourra être utilisé pour pochette, coussin ou chaise Pompadour.

CARTONNAGE.

Abat-jour, premier tiers; nous donnerons en octobre, avec les deux derniers tiers, l'explication pour le montage.

NEUVIÈME CAHIER.

Costume en foulard Pompadour. — Entre-deux. — Costume de voyage et pèlerine, chapelaine (patron coupé). — Lit portatif. — G. V — B. G. — Madeleine. — Emilie. — G. B. enlacés. — Entre-deux. — Coussin. — Mouchoir. — Garniture guipure Richelieu. — Carré au crochet. — Entre-deux. — Fond broderie rococo. — Costume en foulard pour fillette. — Robe d'enfant. — J. D. enlacés. — Pardessus demi-saison. — E. B. enlacés. — Garniture.

PLANCHE IX.

1er côté

Corsage avec écharpe drapée, pour jeune fille ou pour fillette, page 8 (cahier de Septembre).

2e côté

Demi-saison, page 8 (cahier de Septembre.)

PATRON COUPÉ.

Col-pèlerine, chapelaine, costume de voyage, page 1 (cahier de Septembre).

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 Septembre.

Le Directeur-Gérant: Jules-Thiéry.

81-3211 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS

EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Pour l'arrière-saison, nous voyons des costumes simples, mais pleins de cachet, en toile de coton unie, rouge ou bleu marine, et ourlés tout bonnement. Jupons entièrement plissés avec tuniques et paniers unis.—Grand col Marie Stuart et parement aux manches, en velours de la nuance de la robe ou noir.—Ceinture de velours nouant au bas de la pointe du corsage, et ne prenant que des côtés.

Pour les jours frais, on adjoint à ces costumes une petite pèlerine également en velours, attachée au cou par un long flot de ruban de moire. Cette pèlerine n'a qu'un seul collet et un petit col rabattu. On reprend avec plaisir les jaquettes de drap foncé ou beige. A ces dernières, on pose des cols, des revers, et quelquefois des poches en velours écossais; cela égaie les vêtements de jeunes filles. Pour les jeunes femmes et celles qui sont plus âgées, il y a de bien jolis pardessus en satin et en moire, genre pelisse. Tous ne sont pas en tissu uni; il s'en fait de brochés, d'autres en satin ou peluche, à rayures multicolores très foncées. Ils sont généralement doublés de satin de couleur, garnis de dentelle et coulissés aux épaules, avec larges nœuds de satin ou de moire.

Nous avons vu chez mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104, de charmants costumes et des robes dont nous allons faire la description. Les prix de ces toilettes peuvent naturellement varier avec la qualité de l'étoffe employée. Façon élégante et soin dans l'exécution sont les mêmes, la qualité seule de l'étoffe diffère. Afin de rendre le choix plus facile, ces demoiselles enverront des échantillons de qualité différente avec les prix du costume. Il est inutile de nous étendre sur le goût qui préside aux combinaisons d'étoffe, aux choix des garnitures, les descriptions suivantes en donneront une idée.

Robe de mariée en moire blanche, ce qui se fait de plus beau. Une longue traîne drapée, et le devant plat, fendu à partir du genou avec trois crevés remplis par une quille en passementerie mélangée de perles fines et de chenille. Au corsage-habit, une quille assortie maintient de chaque côté la fente du milieu, et la manche plate reçoit dans le haut un bouillon Henri IV. Collerette touffue en tulle de soie, 800 fr.; en étoffe moins forte, 600 fr.; en beau satin duchesse, 500 fr.

Robe de contrat en surah bleu pâle ornée de broderie sur gaze. Le tablier couvert de volants alternés en dentelle et en surah, et une tunique relevée en pouf; au corsage décolleté, une berthe brodée, piquée de roses pâles, 450 fr.

Costume de visite en moire myrte, avec traîne rapportée. Panneaux en pékin peluche et moire cernant le tablier; sur la partie supérieure une draperie de même étoffe enserre les hanches et se noue d'une large coque, dont la traverse est une belle boucle en métal; pince-taille en moire, 600 fr.

Costume de promenade en cachemire radzinier prune et tissu à rayures bayadères sur même nuance. Jupon en taffetas avec un bas de jupe en tissu bayadère, couvert d'une draperie en radzinier relevée d'un seul côté et très haut, par une agrafe en passementerie. Un gentil corsage amazone avec un nœud en large ruban de moire, à pans, placé derrière sur la pointe, 320 fr.

Robe de voyage en drap amazone, pain brûlé. Sur une jupe en taffetas, un plissé à plis larges et profonds est dépassé par un frisottant mais, assorti aux piqûres de la tunique et du corsage. Une pointe-châle enveloppe le tablier; très relevée des côtés, elle se perd dans le drapé des lés de derrière. Le pince-taille très long; la basque du dos, plissé, ornementée d'une cordelière brandebourg, 280 fr.; en cachemire de l'Inde, 250 fr.

Matinée en vigogne rose pâle, le devant brodé et les revers en peluche rose, doublure de satin rose, et nœuds jetés dans un élégant retroussé, 280 fr. En cachemire doublé de flanelle, 190 fr.

Manteau de voyage, genre pelisse en tissu anglais myrte, les faux ourlets en satin cerise, un très long capuchon et un double rang de boutons en corozo, 130 fr. Nous donnerons encore les deux descriptions suivantes de costumes s'adressant particulièrement aux jeunes filles. Le premier convient pour un dîner prié, pour les visites, et coûte 170 fr.; il est en cachemire pur

français bleu Louise, tenant le milieu entre le bleu foncé et le bleu clair, et orné de moire. Jupe en taffetas, garnie d'un plissé; tunique au relevé accentué et irrégulier; sur le côté, nœud-ceinture en moire à longs pans, avec boucle de métal. Au corsage, un grand col Robespierre en moire.

Le second costume, pour la ville, coûte 130 fr. Joli tissu anglais à mille carreaux grenat, marron, etc., etc. Sur la jupe en taffetas, trois plissés fins. La polonaise relevée régulièrement, descend très bas en tablier carré. Pèlerine en velours serrant les épaules et arrêtée à la saignée; poches en velours et ceinture.

Cette saison de transition nous amène également à parler du châle de l'Inde, parce que nous le voyons en grande faveur. On le met de toute manière : les femmes l'ajustent à leur taille, le drapent suivant le costume qu'elles portent, aussi ne pouvons-nous dire s'il y a une mode spéciale pour le mettre. Chacune s'y enveloppe selon son goût, lui imprimant son cachet, sa grâce personnelle. Le châle de l'Inde carré plus courant est d'un porté facile sur nos costumes actuels; élégant, son coloris fin, ses dessins artistiques s'harmonisent avec toutes les couleurs à la mode. Quant au châle de l'Inde long il sied aux toilettes habillées, et c'est probablement au *grand air* qu'il donne à la tournure qu'il doit d'être choisi par les mères, comme complément à leur toilette d'apparat des messes de mariage.

***

MODES, CHAPEAUX, COIFFURES

De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier (près le boulevard Saint-Germain).

—

Nous ne pouvons dire qu'une forme sera plus particulièrement en vogue cet hiver; il y en a une si grande variété que nous choisissons celles qui nous ont paru les plus seyantes et aussi les plus comme il faut, guidée dans ce choix par le bon goût de madame Boucherie. Les grands chapeaux sont toujours en vogue, quelques-uns se placent comme le chapeau marin, en faisant auréole. Les descriptions suivantes donneront une idée de quelques-unes des plus jolies formes: Chapeau de jeune fille, en feutre pelucheux ou ras bleu-marine ou de toute autre couleur, à calotte très pointue, garnie de nœuds-coques en petit ruban de moire, fixés par des mouches; sur le côté, une touffe de fleurs de deux tons et des brides nouées de côté en étroit ruban de moire, 35 fr. — Toque en feutre avec bord étroit en plumes de fantaisie, dessus, fantaisie assortie au bord avec de nombreuses petites têtes d'oiseaux : 35 fr. — Chapeau en feutre ras, pain brûlé, bord inégalement relevé, plus accentué et renfoncé au-dessus de l'œil où se fixe une belle plume qui enveloppe le fond, lequel est chiffonné de velours du côté opposé : 55 fr. — Autre chapeau de jeune fille, forme bourbonnaise en feutre loutre; le bord légèrement retourné, très bouillonné de velours loutre est garni de ruban de moire, de trois centimètres de largeur, disposé en plusieurs petits nœuds coquettement chiffonnés, d'un côté; de l'autre, garni d'un pouf serré en plumes loutres qui, en s'entrouvrant, montre le cœur bleu pâle: 45 fr. Cette même forme, la plume remplacée par une fantaisie de 30 à 35 fr.

Pour jeune femme et même pour jeune fille, voici un chapeau en feutre tourterelle à bord pelucheux, légèrement ombré, qui a le fond carré et la passe avançant, coiffant en auréole; cette même passe s'adapte à la calotte conique. Autour du fond un bouillonné de velours loutre, dessous, de petits bouillonnés de satin se confondent avec un autre bouillonné de velours qui descend sur la passe; de côté s'allonge une tourterelle parfaitement naturalisée; brides en velours loutre : 60 fr. Ce même type en feutre mou fin, l'ornement plus simple, 40 fr. En feutre myrte garni d'une belle plume myrte dont le fond passe du vieil or au rose pâle, doublé à plat de velours; brides taillées dans le velours, 70 fr. — Un grand chapeau en feutre à longues soies, le bord pelucheux relevé tout autour comme le chapeau marin dont il emprunte la pose; le relevé plus accentué à gauche pour recevoir dessous une belle et fine fantaisie de plumes de magnifique, d'*aigrette*, réunies par une tête d'oiseau de paradis; enveloppant la calotte, deux superbes plumes amazone : 90 fr. — Même forme avec une seule plume, l'ornement plus simple, de 45 à 50 fr.

Pour dame, voici deux jolis chapeaux, l'un de forme capote en velours frappé mousse sur fond vieil or; au bord trois fines cordelières très serrées, assorties; sur le devant, un massif de réséda sauvage en chenille bronze et vieil or, est disposé en forme de coques séparées par une traverse, qui fait pointe, en dentelle suisse, laquelle passe derrière les fleurs et se prolonge en brides. 60 fr. — Capote très coiffante à fond plat et à bord formant diadème, couverte d'un tulle héliotrope très finement brodé de perles de deux tons héliotrope. Autour du fond se coquille une fine dentelle assortie et brodée; et sur le diadème en velours héliotrope, tombent étagés deux rangs de cette même dentelle; brides et touffe de plumes assorties, 75 fr. Même chapeau, les brides en satin merveilleux et un bouquet de fleurs remplaçant les plumes, 60 fr. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à madame Boucherie.

***

CORSETS DE MADAME EMMA GUELLE

11, avenue de l'Opéra.

—

Nous recommandons particulièrement à nos lectrices, à cette époque où l'on s'occupe de ses toilettes d'hiver, les corsets de madame Emma Guelle, qui joignent à l'élégance de la coupe des conditions d'hygiène très utiles. Du corset dépend la grâce de la taille; il faut donc, suivant la mode actuelle, qu'il l'amincisse, mais sans gêne ni fatigue, qu'il dessine le buste en lui donnant une cambrure élégante, que la poitrine soit à l'aise, et le dos bien baleiné sans marquer sur la robe. Toutes ces qualités ont fait le succès

du corset-cuirasse de madame Guelle auquel son buso articulé incassable donne une souplesse exceptionnelle. Mince et flexible, il se prête à tous les mouvements du corps et présente assez de soutien pour aplatir le devant, et permettre au corset de bien emboîter les hanches sans les serrer. Pour soutenir le pouf, la tournure Ovoïde est parfaite; elle donne un développement suffisant, et sa forme, en s'effaçant sur les bords, donne de la grâce à la tournure. Elle peut s'accentuer en serrant le lacet passé dans les œillets des deux pièces intérieures; elle est expédiée *franco* contre le prix, 6 fr., contenu dans la lettre de commande.

***

TAPISSERIES EN TOUS GENRES

De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

—

Un nouveau genre de tapisserie vient de s'ajouter aux tapisseries classiques et de style. C'est la tapisserie faite avec deux couleurs de plusieurs tons; comme dessins, des rinceaux enlacés bleu Louis XV et lion sur fond blé. — Une chauffeuse échantillonnée avec les fournitures, 55 fr. — Un coussin même genre rinceaux, brique et tilleul, fond bleu très pâle, échantillonné au quart, les fournitures, 28 fr., tout lancé, 32 fr.

Pour ameublement, voici une bande de 45 centimètres de largeur, sur 1 mèt. 50 c. de longueur, à dessin Louis XIII sur fond vieux rouge, toute tramée avec les fournitures, 60 fr. — Pour coussin et chaise volante, même genre sur 1 m. 50 c. de longueur et dix de largeur, toute tramée, contours faits, les garnitures, 25 fr. — Un écran de cheminée, courants de pavots nuancés dans les vieux tons tramé et fournitures, 55 fr.—Un autre avec oiseaux au petit point formant le milieu d'un écusson, 75 fr., avec les fournitures, le fond du médaillon en soie.—Tapisserie Renaissance d'un style pur et d'un fin coloris, la bande de 30 centimètres de largeur, sur 3 mètres de longueur échantillonnée avec les fournitures laine et soie, 48 fr., une autre de 20 cent. sur 1 mèt. 50 c. de largeur, 38 fr. — Un coussin fait au point des Gobelins, le fond en soie. 68 fr., en laine, 60 fr.— Un prie-Dieu, le dessin tramé, la croix faite au point des Gobelins, fournitures 75 fr.

Ouvrages en tapisserie appliquée sur peluche. Une feuille de paravent, l'encadrement en tapisserie, le quart échantillonné, le dessin tracé, les fournitures et la peluche, 65 fr. — Un autre dessin, pavots et feuillages, appliques d'imberline et de peluche Van Dyck, la feuille préparée avec les fournitures, 86 fr — Autre genre de tapisserie appliquée sur peluche. Le canevas découpé en suivant le tracé du dessin est appliqué collé sur peluche et tramé, comme pour les autres tapisseries ; ainsi préparé, le travail, plus facile, donne du relief à l'ouvrage, ce que ne produisait pas le travail avec le canevas, dont on tirait les fils, l'ouvrage terminé. — Un coussin pouvant servir pour escabeau carré, le dessin tramé sur fond de peluche bronze, Van Dyck, loutre tout en soie, 50 fr.; le même genre sur drap, 48 fr. Une bande pour chaise toute tramée sur 60 centimètres de largeur, 25 fr. — Dessous de lampe en drap grenat, guirlande arrondie, tramée, échantillonnée, les fournitures, 22 fr. la paire ; même genre sur drap bronze, 22 fr.

Nous recommandons particulièrement à nos lectrices ce nouveau genre d'ouvrage qui nous a paru tout-à-fait joli et dont mademoiselle Lecker leur a gardé la primeur.

C. L.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES N° 4331.

Confections et modes de mesdemoiselles Vidal, rue Richelieu, 104.

PREMIÈRE TOILETTE. (Voir cette toilette de face à la figure 6.) — Visite en satin merveilleux bordée de deux rangs de dentelle espagnole, terminée dans le bas en quatre pointes drapées avec nœuds de satin, tombant sur la jupe de la visite. (Voir la planche de patrons jointe à ce numéro.) — Chapeau de feutre peluche, orné devant d'une touffe couchée de plumes ombrées.

DEUXIÈME TOILETTE. — Capote en drap satin, croisée devant; la jupe, ouvrant sur la robe, est ornée de deux grands revers de brocart, boutonnés en long (1). Manche-visite tenant au petit côté, drapée dans un petit mancheron en brocart ; col de brocart. — Chapeau de feutre doublé de peluche vieil or; brides en satin passant devant la calotte, et plume faisant demi-guirlande.

TROISIÈME TOILETTE. — Manteau en satin loutre ; dos long, carré dans le bas, fuyant des côtés, et découvrant le devant orné de broderies perlées ; éventail plissé à gros plis sur le côté ; petite manche en peluche bosselée et broderie perlée au dessus ; col carré sur lequel rabat un col en peluche. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de feutre à bord relevé de côté; dessous plissé en satin, dessus oiseau et nœud.

QUATRIEME TOILETTE. — Jaquette en drap reps vert chasseur, bordée de loutre du Kamtschatka; sur les côtés, tombant en pans carrés, sont superposées deux poches ornées d'agrafes de passementerie avec olivettes; une agrafe de passementerie est posée sur les épaules; des brandebourgs de passementerie vont de l'une à l'autre dans le dos, simulant une pèlerine. (Voir la planche de patrons.)— Chapeau de velours tendu avec garniture de chenille et nœud en satin.

CINQUIÈME TOILETTE. — Jaquette en drap gris (le même modèle de face à la figure 7.) La basque du dos, plissée à gros plis creux est doublée de peluche grenat; grand col en peluche (2) — Chapeau de satin perlé avec nœud devant et touffe de feuillage de velours, mêlée de fleurs de géraniums nuancées.

SIXIÈME TOILETTE. (Ce modèle est donné de dos à la première toilette.) — Visite arrondie devant se terminant en pointes drapées retenues par des nœuds de satin ; deux rangs de dentelle espagnole la bordent et font le tour du cou. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de feutre doublé de velours coulissé; de côté, bouquet de têtes de plumes.

SEPTIÈME TOILETTE. — Jaquette, à pointe devant;

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.

basque rapporteé rabattue (1); dessin courant en soutache, de chaque côté du gilet et sur la basque; manche à parement-manchette évasé, brodé en soutache et doublé de peluche grenat. (Voir ce modèle de dos à la cinquième toilette.) — Chapeau de feutre avec draperie enroulée, nouée de côté et retenue par une agrafe nickelée.

Huitième toilette. — Paletot en drap satin (devant); manche-peplum tombant très-bas, en armure et petit mancheron de drap satin; passementerie avec gland drapant la pointe de la manche, et brandebourgs de passementerie devant (2). — Capote en velours ciselé avec touffe de primevères rouges.

Neuvième toilette. — Paletot en drap satin (dos); col en drap satin et applique de passementerie en chenille dans le dos, terminée par un effilé de chenille. — Chapeau boléro en feutre avec plume amazone croisant derrière.

Dixième toilette. — Houppelande en diagonale avec boutons de passementerie, devant; sur les côtés, longues pointes de peluche réunies sur l'épaule par une aiguillette de passementerie; quilles de passementerie sur la jupe, derrière; manche japonaise, légèrement drapée dans la couture; col évasé en peluche. (Voir la planche de patrons.)—Chapeau de feutre ras bordé de velours, avec bouquet de bruyères du cap; brides de velours.

Onzième toilette.— Pardessus en peluche, à jupe plissée derrière. Peplum de velours frappé faisant manche drapée, retenue sous un revers fuyant en peluche, et relevé derrière en tête coquillée; col de peluche. - Chapeau de satin coulissé; doublure de velours faisant bord et plume en couronne.

GRAVURE DE MODES N° 4331 *bis*.

Costumes d'enfants de la maison Lacroix, boulevard Haussmann, 62.
Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Première toilette. — Robe princesse entièrement plissée en Norwégienne *cerf*, bouillonnée à hauteur de la ceinture anglaise; un petit biais de satin marron est posé de chaque côté du bouillonné; nœud de satin devant et derrière; manche plissée, coupée de deux bouffants retenus par de petits biais de satin; col plissé et bouillonné en satin marron (3). — Chapeau de feutre cerf avec dessous plissé en satin marron; dessous, nœud doublé en satin.

Deuxième toilette. — Vêtement de drap vert forestier, sur une jupe en côtelé écossais; gilet à basque rapportée abattue; dos droit; devant, basque rapportée plissée sous la poche (voir la planche de ce mois); un petit galon noir borde toutes les parties du vêtement; poche de poitrine bordée d'un galon; gros boutons ciselés en vieil argent. Ce modèle, pour costume de petite fille, sort des ateliers de M. Lacroix. — Chapeau en feutre peluche, doublé d'un coquillé de velours; dessus, pompons et plume rouge ombré.

(1, 2 et 3) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.

Troisième toilette. — Costume en velours grenat avec gros liserés de faille assortie dans les coutures; revers-châle et col bordés d'un double passant de faille; la jupe est faite de deux plissés superposés avec tête doublée de faille. (Voir la planche de patrons de ce numéro.)

Costume de petit garçon. — Blouse en diagonale gris feutre à basque plissée derrière; devant boutonné droit entre deux plis creux sur lesquels est posé un galon agrémenté, qui borde la blouse dans le bas et remonte des côtés sur la jupe simulant une petite patte avec boutons; ceinture de cuir passée dans des attentes (1).— Culotte froncée sur une jarretière, ornée de galon sur les côtés.

Pardessus de petit garçon. — Pardessus en drap beige, bordé tout autour d'une double piqûre; dos découpé à dents fixées sur la jupe plissée par une piqûre; un bouton est placé au creux de chaque dent; très-petit revers finissant à la couture d'épaule. Poche *tailleur* à la basque et sur la poitrine. (Voir la planche de patrons.)

CARTONNAGE.

Abat-jour. Vous découpez dans le bas le contour du dessin, puis vous assemblez les trois parties en collant d'abord, le tiers portant la grappe de raisin de vigne noir, à gauche de celui à grappe de muscat rose; vous collez ensuite la grappe de chasselas, et vous laissez bien sécher à plat, sous presse, avec une règle plate, que vous chargez d'objets un peu lourds; vous fermez en collant les deux extrémités ensemble, vous remettez sous la règle chargée pour laisser sécher, puis vous modifiez avec les ciseaux le bas des feuilles, dont le raccord sur le collage serait défectueux.

MUSIQUE

Poum! polka, par M. Vasseur.

DIXIÈME CAHIER.

Quart de tapis, fond cachemire. — Bande broderie à la croix. — Fond et dentelle au crochet pour mantille. — Angle point à la croix. — Rideau en tulle.— Nœud en gaze. — J. V. L. enlacés. — Petite dentelle au crochet. — Dessin soutache ou plein perlé. — Petite dentelle au crochet. — Bande pour ameublement. — Etoile tricotée pour couverture. — Petite bourse. — Col d'enfant. — Garniture. — L. T. — Entre-deux. — Bavette. — Louise.

PLANCHE X.

1er côté

Houppelande, dixième toilette, } gravure n° 4331.
Jaquette, quatrième toilette, }
Robe de petite fille, cinquième figure, } gravure n° 4331 *bis*.
Pardessus de petit garçon, troisième figure, }

2e côté

Manteau, troisième toilette, } gravure n° 4331.
Visite, première et sixième toilettes, }
Pardessus pour petite fille, quatrième figure (gravure n° 4331 *bis*).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 octobre.

Le Directeur-Gérant : Jules-Thiéry.

81-3506 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

-JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS, 10 FRANCS — 2, *Rue Drouot*, 2 — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Commençons notre Courrier des Modes en disant un mot des superbes châles de l'Inde que contenait la corbeille de la princesse ***, et que nous avons eu la bonne chance de pouvoir admirer. Il paraît que la jeune princesse est une admiratrice passionnée de cette luxueuse enveloppe, qu'elle aime à draper suivant sa fantaisie du moment, et, dans ses mains princières, elle prend des plis d'une grâce originale. toute pleine de charme. L'un des châles de l'Inde carrés, car il y en a plusieurs de chaque sorte, a des dessins élancés qui se détachent sur une teinte ravissante rose de Chine, et une bordure de fleurettes d'une finesse incroyable. Nous en avons vu un autre, d'ensemble foncé, destiné à faire une visite qui sera garnie d'une superbe fourrure de martre zibeline; un long, rayé, coupé en sortie de théâtre, avec une garniture de frange en chenille bleu pâle *grelotée d'argent* ; puis un autre, splendide de couleur et de dessin, qui, dit-on, doit faire un manteau de cour sur une robe de satin blanc lamé d'or.

Maintenant, mesdemoiselles, nous allons vous renseigner sur les pardessus qui vous sont particulièrement destinés, et dont les façons sont aussi jolies que la coupe en est élégante. C'est une visite nommée *le Bourbaki*, d'une forme nouvelle, avec côtés à plis; elle est en drap popeline loutre, garnie de satin peluche. Son prix est accessible à votre bourse : 95 fr.—Et une jaquette, que sa forme habit, détachée sur une jupe plate, a fait baptiser *le Marquis*: en popeline, bordée, avec un col loutre, et fermée par de beaux boutons en nacre, elle coûte 130 fr. ; pour les économes, elle se fait à 110 fr.

Pour les jeunes femmes et les dames, nous désignerons :

Une visite en armure *Rhadamès*, appelée du nom de l'étoffe, avec manches terminées par un plissé, garnies d'une frange *grelotée*, d'une passementerie et de nœuds en satin, à 200 fr. — La pelisse *Chloé*, jolie, jeune, séduisante, comme son nom l'indique, est en armure et peluche sillon; la manche coulissée; le tout doublé de peluche glacée grenat, beau nœud de moire, 325 fr. — Visite nommée *Vague*, parce que le broché de soie dont elle est faite reproduit comme des vagues; elle est doublée de satin et a une garniture de plumes qui fait fourrure, 450 fr. — La visite *Princesse-Marguerite* est splendide d'étoffe, de garniture et de façon. L'étoffe est un satin moiré broché de superbes bouquets; au bas, haute frange en chenille, avec tête et glands en chenille grelotés de jais posé sur la frange, à distances égales, et dont ils font partie; à la manche, passementerie et dentelle, doublure de peluche glacée : 550 fr.

Les voyageuses se trouveront très confortablement dans un manteau de voyage en drap dont la jupe est plissée derrière, la pèlerine gracieuse et la manche visite piquée au contour et faux ourlets en soie. Il a nom le *Révérend*; il fait aussi manteau de pluie. Le classique waterproof, en beau tissu pure laine, vaut 50 fr.

Nous ne pouvons vous donner une idée plus exacte des modes de cet hiver qu'en vous décrivant les modèles tout à fait comme il faut que nous avons vus chez messieurs Tissier et Bourely, 7, boulevard Poissonnière, ancienne maison Cheuvreux-Aubertot. Des pardessus passer aux chapeaux nous semble naturel; n'est-ce pas le complément de la toilette? La gravure coloriée que contient ce numéro vous donne les types de chapeaux que vous pouvez porter : ils sont dans l'esprit de la mode et d'une nouveauté incontestable. Madame Boucherie sait donner à ses chapeaux des formes seyantes, aux garnitures de la grâce; aux passes, des tours croqués, des retroussés originaux, sans jamais s'écarter du bon goût et du *comme il faut*. Elle fait en ce moment une capote en tissu chenille, dans les couleurs sombres, tout à fait charmante. Une fantaisie en chenille garnit la passe, et le bord, légèrement saupoudré de poudre d'or, fait le meilleur effet. Cette fantaisie, qui prend la forme de feuilles, s'arrête sur le côté par deux petits dauphins dorés dont les ailes sont en acier fin; les brides sont en moire; il coûte 50 fr.

Pour les jeunes filles, les toques en feutre, avec très jolie garniture de plumes, valent de 30 à 40 fr., et les chapeaux à grands bords, de 35 à 50 fr. Madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, fait aussi de gentils chapeaux à 20 et 25 fr. qui coiffent très bien les fillettes.

Deux chapeaux élégants, l'un à passe un peu évasée, avec calotte pointue tendue de velours capucine foncé ; au bord de la passe, une dentelle brodée de chenille capucine de trois tons, et, au-dessus, entre la calotte et la passe, un bord en plumes, frisé, aussi de trois tons, et un pouf assorti avec aigrette, brides en moire : 70 fr.; — l'autre forme petite capote fermée, pour dames de 40 à 50 ans. Fond et passe en velours loutre, bouillonnés de plis contrariés dans lesquels sont posées des perles loutre, brillantes et taillées. Une fantaisie de plumes plates, posée mi-partie sur la passe, et retombant sur la calotte; un

peu en arrière et de côté, un très-joli oiseau, avec queue d'aigrette vieil or. Brides en satin sublime, avec large nœud, tout fait : 45 fr.

En dehors des tissus de cachemire de l'Inde qui sont divisés, suivant les prix, en plusieurs séries, nous allons indiquer à nos lectrices quelles sont les nouveautés en lainage que la Compagnie des Indes, 34, boulevard Haussmann, a fait fabriquer pour l'hiver. Ce sont : d'abord, le *Melbourne*, tissu moelleux, dans les couleurs à la mode, en 1 m. 20 de largeur, à 7 fr. le mètre; le *Sidney*, même prix et même largeur, tissu fin, à petits carreaux ton sur ton; le *Chintz*-Cashmere où l'on trouve des carreaux fantaisie multicolores, à 6 fr. le mètre; un quadrillé sur fonds : vert, scabieuse, marron, à 7 fr. le mètre; des carreaux gros-vert sur fond grenat, bleu-marine sur fond olive, à 7 fr. le mètre; un quadrillé ombré en toutes nuances, à 7 fr. 50; une fantaisie en toutes nuances avec petits filets multicolores, à 8 fr. le mètre; une autre avec pointillé or. Le drap cashmere est plus épais que le *Chintz*; les fonds sombres sont égayés d'un pointillé de différentes nuances : 6 fr. le mètre. Tous ces tissus ont 1 m. 20 de largeur. Voici des peluches jolies pour garniture et corsage : l'une est côtelée d'un filet or coupant transversalement l'étoffe d'une lisière à l'autre; le mètre coûte 12 fr. en 48 cent. de largeur; elle se fait dans les nuances foncées à la mode, et la peluche de soie unie dans les teintes nouvelles; le mètre, 14 fr., en 57 cent. de largeur.

La série des moires comprend : une superbe moire Pékin à 14 fr. le mètre, en 57 cent. de largeur, et nuances fondues telles que : marine-pékin-ciel, gros-vert-pékin-Isly, marron-pékin-or, prune-pékin-lilas, noir-pékin-blanc. La moire française est superbe, et coûte 12 fr. 50 le mètre, le pékin-moire 13 fr. 50 et 12 fr. 50, la moire antique 12 fr. 50, et la largeur est de 60 cent. Le satin *Rhadamès* présente comme une suite de lignes diagonales, et coûte de 9 fr. 50 à 12 fr. le mètre. Le satin-duchesse, de 9 fr. 50 à 12 fr., le satin-Swra merveilleux 8 et 10 fr., le merveilleux 7 et 9 fr., le Swra gros grain 9 et 10 fr., le Swra de Chine de 6 fr. 50 à 8 fr., en 65 cent. de largeur. Ces belles soieries sont destinées au costume habillé du matin et aux toilettes de dîner. On trouve à la Compagnie des Indes, pour jupes, de très bonnes failles noires à 3 fr. 50 et 4 fr. 25 le mètre. Cette jupe donne du soutien aux draperies dont on la couvre.

C. L.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

CORSETS DE MADAME EMMA GUELLE
11, avenue de l'Opéra.

—

On croit à tort s'amincir la taille en se serrant; beaucoup de femmes ont cette fâcheuse habitude qui nuit autant à la santé qu'à la grâce de la tournure. Un corset, s'il est bien fait, d'une cambrure élégante, d'une coupe en harmonie avec la taille, amincira sans qu'on ait recours à une pression exagérée; cette pression, au contraire, sera modérée et la taille allongée, parce que le corset restera bien à sa place, sans jamais remonter, quels que soient les mouvements du corps, assis ou courbé. Tous ces mérites, nous les trouvons réunis dans le corset-cuirasse de madame Emma Guelle, dont nous pouvons parler en connaisseuse, ayant nous-même apprécié combien le buste y est à l'aise, tout en y étant maintenu. Le dos, comme l'exige la mode, est bien baleiné, mais ne marque pas sur le corsage; les hanches s'y effacent naturellement, le devant devient plat et le buste ressort tout gracieux et élégant. Le corset du matin de cette maison est une ingénieuse création qu'apprécient les personnes faibles et les dames qui, pour une cause de santé, ont depuis longtemps abandonné le corset; en portant un corset du matin, elles en reprendront l'usage petit à petit. Nous le recommandons avec confiance parce que nous avons entendu des jeunes femmes en parler avec grand éloge. La tournure ovoïde, création brevetée de madame Guelle est obligatoire avec le pouf et le drapé plus volumineux de nos costumes. Elle est expédiée *franco*, après réception de son prix : 6 fr.

***

TAILLEUR SPÉCIAL POUR ENFANTS
Joseph Lacroix. 62, boulevard Haussmann.

—

Les jeunes garçons sont parfaitement habillés par M. Lacroix; le costume journalier, comme le costume habillé, leur donne une allure comme il faut et dégagée. La mode, cet hiver, les habille, de préférence, en drap ouatine dans les tons foncés loutre-olive, gris mode — une teinte nouvelle que nous ne pouvons désigner autrement réséda et gros vert. Pour les enfants de 4 à 6 ans, M. Lacroix a composé un costume charmant qui comprend un nikerbrocker boutonné de côté, au-dessus du genou et une redingote cintrée au dos, croisée devant et fermée par des boutons nickelés, qui descend au dessous du genou, de manière à cacher complètement la nikerbrocker; elle se serre très bas, par une ceinture en cuir jaune à boucle nickelée formant un fer à cheval fermé par un fouet roulé. Pour enfants de 3 ans qui portent le pantalon blanc, cette même façon est légèrement modifiée derrière où elle forme des plis creux qui simulent la jupe. Pour les enfants de 8 ans et plus, le veston droit et la culotte boutonnée au-dessous de genou qu'elle dessine gracieusement: en drap loutre olive; revers devant, et l'encolure du dos libre, couverte par le col en toile rabattu; la toilette habillée se compose de la culotte et de la veste en drap foncé avec gilet assorti, ou gilet clair d'un ton s'harmonisant avec la couleur de l'habillement. Le pardessus se fait d'une bonne longueur, avec un col-châle en velours assorti à la nuance du drap ou en castor naturel, et croisé. M. Lacroix se plaçant au point de vue des mamans économes, laisse aux manches et au bas du pardessus un bon rempli qui permettra de l'allonger l'hiver suivant.



MAISON SPÉCIALE DE TISSUS POUR DEUIL
COSTUMES ET ROBES
A la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Nous ne parlerons pas des tissus classiques pour grand deuil, nous rappelons seulement à nos lectrices qu'elles trouveront à la Scabieuse un choix de première qualité. Parmi les étoffes nouvelles pour costume de deuil, succédant au crêpe anglais, le crêpe *majolique* est une des plus jolies; c'est un mélange laine et soie qui se combine surtout avec un nouveau genre de *cachemire de l'Inde foulé* chaud, léger, doux qui a l'avantage, sur la vigogne, de ne pas moutonner, il est teint et apprêté pour la Scabieuse son prix varie de 4 fr. 75 à 10 fr., le *majolique* coûte 5 fr 50 cent. le mètre. Les granités façonnés, laine et soie s'emploient pour deuil, les dessins riches et de bon goût permettent d'en faire des robes de dîner; il coûte 5 fr. 50 cent. le mètre. Ces belles dispositions se font sur Sicilienne souple et coûtent 6 francs 75 centimes le mètre Le satin Aïda des fabriques de C. J. Bonnet de Lyon, est un tissu de soie mat qui peut servir pour deuil; très beau, il donne plus de soutien que le merveilleux et fait de superbes costumes. Nous allions oublier de mentionner un nouveau tissu de laine: le *drap Soleil* qui a 1 mètre 20 centimètres de largeur et qui coûte 6 fr. 75 cent. le mètre; il habille très bien, est léger, et,combiné avec de la peluche ou de la moire fait de très jolis costumes. Les manteaux de la Scabieuse ont un cachet particulier de distinction; les costumes ont des façons gracieuses, des garnitures nouvelles et des dispositions inédites qui plaisent aux femmes élégantes.

***

TEINTURERIE EUROPÉENNE
J. Périnaud, 26, boulevard Poissonnière.

Nous répondrons à celles de nos lectrices qui nous écrivent au sujet des costumes teints, par M. Périnaud, sans les découdre; que non-seulement la teinture est parfaite, mais que la réorganisation des draperies, des plissés, en un mot de toutes les garnitures, est élégante et soignée. Costume de laine ou d'une fantaisie crêpée mariée avec la faille ou le surah ou de la moire; costume tout en soie ou combiné avec du crêpe de chine, réussissent également bien. La Teinturerie Européenne doit le succès qu'obtiennent ses teintures fines, noire ou de couleurs, aux inventions de M. Périnaud; nous ne parlerons que de la dernière, l'assouplissage des soies qui donne à la soie teinte, la souplesse et le moelleux du neuf; donc plus de plis marqués, cassant l'étoffe; avec l'assouplissage, la soie de n'importe quelle teinte, redevient neuve et peut être employée en robe de soirée ou en costume de ville—selon la couleur—et faire l'honneur d'une toilette neuve. Le velours aussi réussit également bien à la teinture; il se relève, se *démiroite* et redevient neuf. La teinture en réserve des châles de l'Inde et français, des ameublements en tapisserie, des tentures en soie ou laine, ne laisse rien à désirer.

TAPISSERIES EN TOUS GENRES
De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Nous avons à vous parler d'un nouveau genre de travail qui se fait sur satin, pour coussin et pouf. Le dessin, large et courant, se cerne d'une fine ganse, et l'intérieur des pétales et des rinceaux se brode de barrettes en soie perlée d'une couleur allant du ton foncé au ton clair; échantillonnés avec les fournitures : pouf ou coussin, 45 fr. Dans le même genre, une bande de 1 m. 50 c. de longueur, en satin noir, courant de tournesols appelés vulgairement soleils, 50 fr., échantillon et fournitures compris. Voici trois têtières bien jolies : l'une en satin noir brodée en chenille aux tons éteints, avec encadrement de peluche appliquée de passementerie en fil d'or, 45 fr.; sur satin crème, encadrement de peluche, bouquet d'œillets brodés en chenille, 40 fr.; la troisième se compose de deux bandes de peluche grenat clair brodées, séparées par un entre-deux au crochet en gros fil bis; l'encadrement au crochet—ne laissant à faire que la broderie sur peluche,—40 fr.;les fournitures et l'échantillon compris dans le prix. Un coussin sur peluche riche, brodé au point diable de larges étoiles en soie bronze de plusieurs tons et soie bouton d'or, 28 fr. Une paire de dessous de lampe, même genre, au point de tapisserie, 18 fr.; dessous de lampe pour bureau et salle à manger, en drap-cuir appliqué d'une guirlande de marguerites, de bluets et de feuillage camaïeu, forme ronde, 15 fr. Trois dessus de piano, également jolis quoique différents, le premier en drap militaire garance avec milieu en drap bleu hussard, le tout brodé dans le genre oriental, 38 fr.; le second en drap bronze, milieu en imberline vieil or, broderie en soie courant autour et motif au milieu, 55 fr.; le troisième en petite peluche rubis, bordure dentelée intérieurement, en imberline vieil or, broderie en soie, 58 fr. Porte-journaux en satin noir ou bronze, bouquet brodé en chenille et bordure échantillonnée au point Russe, 22 fr.; dans le même genre, écrans octogones; les bouquets faits, la guirlande échantillonnée, 15 fr. Les fournitures et l'échantillon sont compris dans le prix.—On trouve chez mademoiselle Lecker une nouvelle laine un peu torse, dans les couleurs à la mode, solide et bon teint, pour tricoter bas, chaussettes, capelines, etc.

Errata : Dans la nomenclature des ouvrages de mademoiselle Lecker, donnée le 1er octobre, la feuille de paravent sur peluche Van-Dyck, est indiquée 86 fr., lire: *65 fr.*; et la bande en peluche avec canevas porte 60 cent. largeur, lire longueur.

C. L.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4336.
Toilettes et modes de mesdemoiselles Tarot, avenue de l'Opéra, 5.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe à traîne en moire bleu Louis XV, bordée d'un petit tuyauté; tablier étroit drapé en V; de chaque côté, panneau de velours de même ton que la moire: le pouf est relevé de côté en

écaille retenue dans une agrafe de velours. Corsage à pointe ouvert en fichu, avec grand col de velours; jabot coquillé en dentelle. — Chapeau en peluche assortie, orné d'un large bord de plume et panache de côté; brides de moire.

Deuxième toilette. — Costume court en satin réséda et faille rose pâle, garni dans le bas de plusieurs rangs de petits plissés au-dessus desquels est un grand volant brodé; au-dessus du volant, grosse chicorée plissée. Corsage capoté au milieu, devant et sur les épaules; petit col tombant (1) Panneaux capotés, suivant la pointe du corsage, ouvrant devant et bordés d'un volant brodé; pouf relevé par plusieurs rangs de capoté. — Chapeau de feutre peluche, relevé devant et de côté, orné d'une draperie de velours réséda et d'une longue plume nuancée réséda et rose.

Toilette de fillette. — Paletot court en côteline de soie grenat, ouvert à double revers sur un gilet plissé bleu pâle; le revers rapporté, passant sous le premier, fait col rond derrière; gilet plissé, monté sur un empiècement, et tombant en gros bouffants sur la jupe plissée; le paletot est fermé par deux pattes traversant sur le gilet; derrière, la jupe est bouillonnée sous le paletot fendu un peu au dessous de la taille. — Chapeau de feutre peluche grenat, avec petite tête de plumes bleu pâle.

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4336 *bis*.

Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Chapeau de jeune fille en feutre pain brûlé.—Le bord en velours; une torsade autour de la calotte et des palmes en lophophore. — Prix, 50 à 60 fr.; plus simple, de 35 à 40 fr.

Chapeau de jeune femme en velours frappé bronze. — Une couronne en réséda pelucheux et feuillage en peluche; au bord de la passe une fine cordelière bronze et or; brides en dentelle Suisse. — Prix, de 40 à 50 fr.

Chapeau de jeune fille en feutre marine pelucheux. — Autour de la calotte conique, nœuds en ruban de moire piqués de mouches dorées. Aigrette de côté et chute de coques en moire tombant derrière. Le bord retourné doublé de velours. — Prix, de 35 à 40 fr.

Chapeau en feutre tissé à bord pelucheux beige. — Le dessous doublé de velours et autour de la calotte, bouillonné de peluche beige cerné d'un bouillonné de velours. Sur le côté, une tourterelle. — Prix, 50 fr.

Chapeau pour dame en tulle améthyste brodé de perles assorties. — Sur le bord, dentelle brodée de perles. Touffe de fleurs en peluche améthyste et brides en velours. — Prix, 75 fr.; les brides en ruban et les fleurs moins fines, 50 fr.

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèles de mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Tabouret de piano ou pouf rond, fond en satin tête de negre avec appliques en peluche et en satin.

Porte-cigares en cuir d'Allemagne.

Dessous de lampe, étamine, encadrée de peluche cramoisie, broderie en soie d'Alger; bord au crochet en laine.

Coussin en peluche et canevas, brodé en laine et en soie d'Alger.

Ecran a main, broderie en soie d'Alger, sur bande de canevas de soie crème, de vingt centimètres de largeur; on le pose sur transparent de couleur assortie à la nuance de l'ameublement.

Porte-lettres, chevalet, fond en satin vieil or, brodé en soie et chenille fine.

Pochette a ouvrage, broderie en cordonnet sur fond en satin.

Porte cartes ou porte-cigarettes. (Voir page 1, cahier de Novembre.)

Nos abonnées ayant souvent de la difficulté à se procurer les diverses fournitures pour les élégants travaux qu'elles veulent entreprendre, mademoiselle Lecker, à l'occasion du jour de l'an, a préparé une petite collection de très beaux modèles, dessinés sur feuille supplémentaire; tous ces objets disposés, échantillonnés, avec les fournitures pour la broderie et monture pour les petits objets, ont été réduits aux prix exceptionnels, indiqués à chaque dessin, pour être expédié *franco* à toute abonnée qui en fera la demande accompagnée d'un mandat de poste, à l'adresse de mademoiselle Lecker. Nous espérons que nos lectrices goûteront cette grande facilité de se procurer ainsi à un prix peu élevé, des ouvrages entièrement préparés, avec le goût et le soin que mademoiselle Lecker apporte à tous les travaux qu'elle exécute; elles n'auront plus que la tâche facile de se pourvoir — si même elles ne l'ont pas dans quelque réserve — de la doublure pour le travail qu'elles auront terminé, la choisissant comme nuance à leur goût, ou assortie à l'ameublement.

Alphabet. Cet alphabet, plumetis et pois, pour serviette, est assorti à un plus grand pour nappe, que nous publierons en décembre. On peut aussi le faire soit en point festonné brodé d'une chainette, en laine ou en soie d'Alger, soit au passé, soit en applique bordée d'un fin point de Boulogne, pour marque de coussin, rouleau à musique, vide-poche, etc.

CARTONNAGE

CALENDRIER

Kiosque parisien (première partie). — Les explications pour le montage seront publiees en décembre avec le complément.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Quart d'un petit tapis de table, appliques de dentelle de Bruges, sur fond en satin encadré de peluche de teinte plus foncée. Le travail en couleur sur le satin et la peluche, est ajouté aux fils de couleur tissés dans la dentelle, se fait en soie d'Alger.

ONZIÈME CAHIER.

Julie. — Porte-cartes ou porte-cigarettes. — T. S. enlacés. — Chaine. — V. G. — Pantoufle. — Garniture guipure Richelieu. — Costume en tissu anglais. — Confection en drap. — Dentelle croix de Malte.— — Petite garniture. — Coffret à bijoux. — Porte-cigares. — Coussin espagnol ou petit tapis. — Motifs perlés —Robe de petite fille.—Costume en vigogne. — Crochet-écailles pour couverture.—Petite dentelle guipure au crochet. — Brassière, crochet Russe. — S. F. enlacés — Entre-deux guipure Richelieu. — Porte-photographies. — C. D. enlacés.—Bande pour brise-bise (tapisserie par signes). — L. B. enlacés. — Pauline.

PLANCHE XI.

1er côté

Corsage et pèlerine capotés, costume en tissu anplais, page 3 (cahier de novembre).

Paletot de petite fille (gravure n° 4336).

2e côté

Confection, page 3 (cahier de novembre).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ce patron le 16 novembre.

Le Directeur-Gérant : Jules-Thiéry.

81-3792 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

JOURNAL DES DEMOISELLES

2, *Rue Drouot*, 2

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

C'est le mois consacré aux emplettes. Il faut s'occuper de la réinstallation des appartements de ville, songer aux costumes d'hiver, et penser aux cadeaux d'étrennes. Les étalages des magasins deviennent tentateurs, et pour ne pas se laisser trop entraîner par toutes leurs séductions, il faut appeler la raison à son aide.

On n'a jamais rien fait d'aussi joli que les garnitures de cette année : franges de chenille, mélange de brindilles, dentelle d'or, passementeries avec perles d'or, bronze, loutre, etc., etc., motifs d'orfèvrerie, broderies de tout genre, boutons, grelots, olives assorties, etc.

La *peluche* entre dans beaucoup de combinaisons de toilette, ornement ou doublure. La *moire* de soie ou de laine est également très employée. Comme je l'ai déjà dit, le drap un peu épais sera principalement choisi pour costume de ville, à la satisfaction des femmes économes ; car ce tissu fort solide, est de prix abordable pour toutes les bourses. Le costume en drap doit être fait simplement. Généralement un haut volant plissé, et une jupe *idem*, en travers ou disposée en pointe devant, avec pouf par derrière.

Pour corsage, une petite jaquette à basques courtes et à dos bien cambré, avec petits pans Postillon, doublés. — Col ouvert, et manches très collantes.

Avec ce modèle qui doit aller à merveille et qui exige une jolie taille, on ne portera que de la lingerie plate. Cravate d'homme et petit mouchoir dans la pochette de côté.

Autre costume ayant également beaucoup de distinction.

En drap gros vert et peluche de même nuance. Jupon de peluche uni. Jupe de drap, relevée de côté, très haut près de la hanche par de grosses cordelières de chenille. Col de peluche un peu ouvert.

Le dos se termine par deux plis à tuyaux doublés de peluche. Manches étroites fermées sur le côté par de petits boutons, forme mûres, en chenille. Petit col droit en batiste. Cravate de soie blanche façonnée, dont les pans entrent dans le corsage.

On voit d'assez jolies combinaisons de drap de deux ou trois teintes, de même couleur. D'autres plus habillés, mais peut être moins de bon goût, sont plus ornés, comme le modèle que voici, et qui convient à une femme d'un certain âge

Jupe en drap gris tourterelle avec plissé par derrière. Sur le devant, trois draperies de peluche nuancée, gris, vieil or et marron. Corsage polonaise ouvrant sur un long gilet de peluche nuancée. Col et revers aux manches en semblable peluche. Le pouf de la polonaise est retenu par deux traverses de peluche. Chapeau de peluche ombrée ou de feutre gris, avec plumes de teintes vieil or.

Les costumes de drap foncé tout unis, avec col, revers et parements brodés, sont encore très comme il faut, mais toujours très coûteux; il est facile de les confectionner soi-même.

Il faut tailler les différents patrons dans du damassé ou du velours ciselé. Puis on entourera les contours des dessins de soutache de soie ou de fil d'or, et on remplira l'intérieur de soie de couleurs foncées.

Les corsages de drap doivent être très ajustés et bien cambrés. Il est donc indispensable d'avoir un corset très bien fait, et il ne s'agit plus maintenant d'en acheter de tout confectionnés, dans n'importe quel magasin de nouveautés. Le choix d'une bonne corsetière est au contraire très important. A ce sujet, je recommanderai tout particulièrement madame Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

Pour l'intérieur, et pouvant se porter sur n'importe quelle jupe courte, on m'a fait voir de charmantes petites jaquettes de drap foncé, brodées à la hussarde.

Le cachemire, malgré la concurrence du drap, n'est point abandonné; il a l'avantage très appréciable d'être moins lourd que son rival, et supporte mieux les garnitures.

Le costume suivant est *vert bouteille*, en cachemire de l'Inde. Il se compose d'une jupe ornée de deux très hauts volants plissés. Le corsage tient à la jupe par devant. Du haut en bas, se trouve un espace plat, séparé des volants par deux rangées de broderie sur feuillages de velours et chenille, commençant au cou à la largeur de 5 centimètres et s'écartant dans le bas, jusqu'à l'intervalle de 20. Au milieu de ce plastron assez étroit, se trouvent de magnifiques boutons en vieil argent travaillé. Ceux placés au corsage, sont de petite dimension. De la taille au bas de la jupe, ils sont

très gros. Le corsage se termine dans le dos par deux petites pointes faisant fichu, et retombant sur une traîne composée de deux autres pointes simplement ourlées. Le bas des manches et un petit col poignet, sont brodés de feuillage de velours. Manteau-visite en velours ciselé, vert bouteille, orné d'un bel effilé de chenille très bouffant. Chapeau-capote en feutre de soie vert bouteille. Brides de velours, doublées de satin. Dentelle d'or coquillant sur la passe, et se mélangeant à un bouquet de têtes de plumes, vieil or et vert.

Les corsages des robes de cachemire se font presque tous froncés, surtout pour les jeunes filles. Les uns le sont seulement devant, de chaque côté, ou au milieu avec ceinture, prenant sous le bras et se terminant très en pointe sous une boucle; les autres le sont aussi dans le dos. De très petits plis en long remplacent quelquefois les fronces. Il y en a avec plaque, unie ou brodée.

Voici la description d'un costume de cachemire de l'Inde, gros bleu destiné à une jeune fille mince. La jupe a un haut volant plissé dont le bas est orné d'une bandé de pékin satiné, même couleur. Petite jupe très courte, formée par cinq gros plis en travers, avec revers de pékin. Le corsage est coulissé en rond, autour du cou 7 ou 8 fois, puis de nouveau froncé à la taille, une douzaine de fois. — Ceinture à boucle terminée en pointe. Par derrière, le corsage tient à la traîne qui est bien drapée et ornée d'une bande de pékin. Manches très collantes à revers de pékin. — Petit col droit en pékin. — Pelisse de cachemire de l'Inde, semblable au costume, et doublée de Pékin. — Chapeau de feutre rond gros bleu, bordé de velours. Une longue plume ombrée de divers tons de bleu foncé, tourne autour et cache sa tête sous un joli nœud de ruban de Pékin satiné, traversé par une boucle analogue à celle de la ceinture de la robe. Petit voile en gaze de soie gros bleu.

Pour jeunes filles, toujours, on m'a montré de charmantes chemisettes russes en surah, fort commodes à porter sous des vêtements ajustés, et agréables à garder chez soi. Pour l'hiver, ces chemisettes sont de couleurs foncées : noires, gros bleu, grenat ; quelques-unes ont de très jolies petites broderies. Il y en a d'unies, avec boutonnières ornementées, ou entre-deux de dentelle.

C'est le moment de se procurer de chauds jupons de dessous. On en a fait en surah, en satin merveilleux, en cachemire et en flanelle. Ces derniers, principalement roses ou bleu de ciel, sont plissés et garnis de dentelle de fil. Les précédents, légèrement ouatés, sont piqués ou doublés d'une petite flanelle. Ils ont au bord un petit volant plissé orné d'une dentelle blanche ou noire, selon la couleur du jupon.

En fait de toilettes habillées, le satin et la moire seront très employés. Le *noir*, surtout pour la rue, conserve sa distinction. La dentelle espagnole et le jais lui sont réservés comme ornements.

Pour le soir, 7 ou 9 volants plissés en satin noir, composent une jolie jupe avec large ceinture bébé en moire. Corsage-cuirasse en satin, tout pointillé de jais.

La dentelle espagnole se teint en toutes nuances. On la brode souvent de perles. J'ai vu ces jours derniers une toilette de satin loutre, garnie de dentelle de même couleur brodée de perles loutre et de perles d'or ; c'était d'un effet superbe.

On fait des costumes tout en peluche, avec plissés de dessous en satin.

Les manteaux élégants sont en satin, en peluche, en velours de Gênes, etc. On trouve pour les orner des motifs de passementeries et perles étincelants.

Les cachemires de l'Inde, surtout les cachemires longs adaptés aux jolies formes nouvelles, composent de superbes vêtements. J'en ai admiré plusieurs extrêmement bien réussis. L'un, forme douillette, coulissé dans le dos et sur les épaules, est doublé de peluche vieil or, frange de chenille et brins de soie cachemire. L'autre, doublé de satin grenat, est garni d'un col de peluche, même couleur; semblable revers aux manches.

Les enfants porteront encore de grands chapeaux cet hiver. Rien ne va mieux à leurs jolies physionomies que ces larges bords, doublés de peluche ou de velours.

Les larges paletots de drap ou de peluche les habillent généralement fort bien. Aux petits, qui sont encore en blanc, le paletot de peluche rubis va merveilleusement bien. Grand col et hautes manchettes de guipure ressortant bien sur cette nuance.

A mesure que les enfants grandissent, il est de bon goût de recourir à la simplicité comme tissu et comme coupe, pour leurs ajustements. Ainsi, pour les fillettes de 12 à 15 ans, le drap et le cachemire uni, voilà ce qui leur convient. De même que le feutre pour chapeau ou petite toque.

VISITES DANS LES MAGASINS

TRAVAUX DE FANTAISIE, CADEAUX D'ÉTRENNES
De mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Nous commençons, mesdemoiselles, par la description des travaux que les amies de l'ouvrage manuel pourront exécuter en peu de temps et offrir à l'occasion du jour de l'an. Dans les prix que nous donnons sont compris les fournitures et l'échantillon.

Une corbeille de bureau est appliquée de drap militaire, broderie en laine, 35 fr. Une est drapée de peluche olive et la broderie en soie se compose de bouquets jetés et de branches courantes, 42 fr. Une troisième est en roseau et jonc d'une forme élégante et nouvelle; sur les quatre côtés sont des panneaux en peluche rouge brodés, au passé, de très beaux bouquets, 60 fr. Cache-pot en vannerie doré avec lambrequin en peluche, découpé en larges dents. brodée en soie et lai-

ne, 35 fr. Un nouveau genre de cache-pot, remplace très-coquettement la jardinière à pied, il a la forme d'un trépied sur lequel est fixé un grand cache-pot, le tout en bambou avec filet or, drapé de peluche richement brodée et tout orné d'une quantité de pompons, 75 fr. Panier à bois en osier blanc avec panneaux en drap militaire, brodés en laine, 30 fr. ; en osier noir avec même drap, appliqué d'imberline brodée, 40 fr.; en osier noir et or, broderie sur peluche, 55 fr. Une corbeille à cartes est oblongue, en osier et dorée, le fond en peluche gros bleu avec jetés de fleurettes, l'entourage en peluche, brodé, 25 fr. Panier rouleau à ouvrage en osier doré, orné de peluche bronze et grenat avec broderie, 32 fr. Panier-valise avec panneaux en haute peluche, brodé au passé, 42 fr.

Voici maintenant des ouvrages que l'on trouve faits : Miroir à main, monture dorée ou nikelée; la glace se détachant sur un encadrement en satin noir, brodé au point russe, 22 fr.; ou la monture 12 fr. et l'ouvrage échantillonné, 6 fr. Porte-montre forme écusson en satin noir brodé, monture dorée, 15 fr.; ou monture, 8 fr. et ouvrage échantillonné, 4 fr. Porte-cigares nikelé forme puits avec seau suspendu au milieu faisant porte-allumettes ; le tour extérieur du porte-cigares en satin brodé, 24 fr.; ou monture, 15 fr., l'ouvrage, 5 fr. Pelote essuie-plume en bois noir formant boîte avec glace dans l'intérieur du couvercle, garniture en satin noir, brodée, 20 fr.; ou la monture, 8 fr., l'ouvrage, 7 fr. Boîte à timbres avec broderie vieil or sur satin loutre, 15 fr. ; ou la boîte 6 fr., l'ouvrage 6 fr. Paravent pour photographies, 4 feuilles encadrées de satin noir, brodées, 28 fr., ou la monture, 10 fr., l'ouvrage, 12 fr. Boîte à montre en bois noir, le dessus en satin noir, brodé, 15 fr.; ou la monture, 9 fr., l'ouvrage, 3 fr. Bourse en satin bleu, noir, caroubier, brodée des deux côtés d'un joli bouquet de fleurs, 5 fr. 50 c. Porte-cigarettes en cuir feutre, broderie camaïeu, contenant le bout à cigarettes, 23 fr.

*
* *

Étrennes

BIJOUX DE FANTAISIE

De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

—

Les bijoux anciens sont en grande faveur en ce moment, et la mode ne veut plus les colliers serrant le cou, mais tombant ; les médailles dont ils sont faits doivent donc entourer le cou de manière à ce que les médailles retenues par des chainons s'écartent dans le bas. Les plus jolis que nous ayons vus, sortent de la maison Senet. C'est d'abord le *collier antique*, formé de médailles anciennes romaines ou autres de différentes grandeurs, en métal imitant le vieil argent reliées par de petites rosaces en métal d'un or rouge brillant dont l'opposition est du meilleur effet, coûte 15 fr. et la broche 10 fr. Un autre *collier antique* est un assemblage d'anneaux ovales se terminant par des demi-boules, et reliés par des plaques auxquelles sont suspendues des pièces de la dimension d'une pièce de cinquante centimes en métal vieil argent; une grande médaille en vieil argent tombe devant, suspendue à une chaînette argentée, 12 fr. *Collier mignonnette* argenté, composé de petites plaques repercées en forme de cœur et séparées par des petites olives surmontées de fines boules, 16 fr. *Collier Jérusalem* formé de plaques gravées terminé devant par une étoile, 12 fr. *Peigne mythologique* à plaque repercée en métal doré rouge brillant sur laquelle se détachent des plaques avec sujet mythologique en métal vieil argent; la fourchette, en imitation d'écaille, est montée à charnière mobile de manière à pouvoir se placer, devant, derrière ou de côté, 16 fr. Porte-éventail même genre, 18 fr.

Parmi les broches, voici les modèles nouveaux et jolis : Un fer à cheval doré ou nikelé avec clous dorés, selon la grandeur, 3 fr. 50 ou 5 fr. Broche faite d'une longue épingle dorée avec tête de perles sur laquelle sont posées trois bêtes à *bon Dieu*, 6 fr. Epingle antique pour cravate, 5 fr. Epingle mythologique, 7 fr. 50 c,

Tous ces articles peuvent être expédiés *franco* par la poste à partir de 20 fr. le montant contenu dans la lettre de commande et *franco* contre remboursement à partir de 25 fr. Au-dessous de ces prix ajouter 50 cent. pour le port. Les modèles que nous venons de décrire peuvent être argentés, dorés, nikelés ou vieil argent, si les couleurs indiquées ne plaisent pas.

Complétons les indications sur les parures nouvelles dites *antiques* par les prix suivants : Châtelaine antique sans boîtier, 18 fr.; avec boîtier, 25 fr. Broche antique, 7 fr. 50. Boucles d'oreilles antiques, 7 fr. 50 la paire.

*
* *

Étrennes

MACHINES A COUDRE, A PÉDALE MAGIQUE

De M. Bâcle, 46, rue du Bac.

—

Quelle jolie machine nous avons examinée chez M. Bacle ! Mignonne, coquette, d'une légèreté sans pareille, d'un mouvement facile et doux, qu'elle doit à sa pédale magique ; je ne crois pas trop m'engager en disant que cette machine, en tout parfaite, donnera le goût du travail manuel aux fillettes et aux jeunes filles les plus récalcitrantes ; car c'est pour elles tout spécialement que M. Bacle a donné à sa *Silencieuse* à pédale magique, des proportions moyennes en rapport avec la force et l'âge des travailleuses ; en tout pareille à la grande machine, elle fait comme elle tous les genres de travaux au moyen des guides qui lui sont spéciaux. Voilà un cadeau que nous recommandons pour le jour de l'an.

Cela dit, nous ajouterons que les machines, la Silencieuse à pédale magique, le grand modèle à nouvelle tension chiffrée, ont un succès mérité par les perfectionnements dont elles sont l'objet.

La pédale magique pour fillette et jeune fille s'applique à tous les systèmes de machines à coudre, et M. Bacle se charge de l'y adapter. On

trouve encore des machines marchant à la main, d'un très bon usage, telles que l'Express, la Voyageuse; pour connaître les prix des tables, des guides, etc., etc., nous engageons nos abonnées à demander le catalogue illustré.

***

A l'occasion des cadeaux du Jour de l'an, nous recommandons à nos abonnées la maison de *madame Péronne-Lavallée*, 21, rue de Choiseul, qui renferme les plus jolies nouveautés d'étrennes, tant en poupées de toutes tailles, bébés incassabfes, etc,, etc., qu'en costumes et accessoires divers pour ces mêmes poupées et bébés.

Ces charmantes créatures de peau et de bois sont si perfectionnées aujourd'hui, qu'on peut les considérer comme de petits objets d'art. Celles de madame Lavallée sont particulièrement gracieuses, et son magasin est approvisionné de tout ce qui peut tenter les petites filles, voire même les grandes sœurs et les mamans, en toilettes, trousseaux et mobiliers mignons. *Prière de s'adresser directemenl à madame Lavaltée, 21, rue de Choiseul.*

C. L.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4340.

Toilettes et confections des magasins de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Costume d'enfants de la maison Simon, rue Saint-Honoré, 183.

Première toilette. — Robe en pékin moire et satin à traîne unie plissée à gros plis. Tablier garni de petits plissés de satin et sur lequel tombent de grandes pointes à bouts capotés, terminées par un grillage en chenille; écharpe courte en satin, drapée en biais, ornée d'une frange de chenille. Corsage moyen âge à longue pointe, avec col Médicis ouvert sur un gilet capoté; manches demi-longues avec bouffants de satin; nœuds de moire (1).

Deuxième toilette. — Confection en peluche de soie bronze ornée d'écailles en chenille de même ton; dans le dos, le réseau d'écailles se termine en deux pointes auxquelles sont fixés de gros glands en passementerie avec corde. Au bas devant, et au bord des manches, garniture en chenille. — Chapeau de feutre peluche beige avec grande plume assortie entourant la calotte; de côté, sous le bord relevé, oiseau des iles.

Costume d'enfant. — Jupe plissée en satin bleu sur laquelle retombe une chemise russe, capotée à l'encolure et au-dessous de la taille. Jaquette en velours frappé, croisée à la taille et ouvrant largement en carré sur la chemisette; col carré finissant en revers roulé (2). — Chapeau de peluche noire orné d'une torsade de velours bleu, fermée par un chou de satin et velours.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Décembre.

IMPRESSION SUR ÉTOFFE.

Grande pochette a ouvrage en toile. — Nous espérons que le *petit Noël* que nous sommes heureux d'offrir à nos lectrices recevra un accueil bienveillant, et que, grâce à cet objet si utile à toutes, nous prendrons place cet hiver dans les réunions de travail de nos chères abonnées. Pour être promptement en possession, il n'y a plus, la pochette ainsi préparée, qu'à se mettre à l'œuvre, en se dirigeant sur le dessin réduit, avec légende chiffrée et explication, page 3 (cahier de ce mois).

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE.

Tulle brodé. — En point de chainette, pour garniture de nœud de corsage ou de coiffure (voir page 6 du cahier). Vous bordez le feston d'un picot de dentelle; avant de broder le cordon de petits anneaux du haut, vous faites un rempli, que vous enfermez à mesure sur tout le contour en faisant le point de chainette; vous employez, suivant la destination, du tulle blanc, crême ou noir. La chainette est un cordonnet blanc, de couleur ou en fil d'or. Vous bâtissez le dessin, calqué sur papier, entre le tulle et la toile cirée, si vous brodez à la main. Si vous préférez broder au crochet, vous calquez le dessin sur papier fin, comme celui de nos planches de patrons; vous le bâtissez sur le tulle, que vous montez sur un métier à tapisserie ou à filet.

Entre-deux. — Broderie en point de chainette sur tulle.

CARTONNAGE.

Kiosque parisien. — Bonbonnière-calendrier; les pièces contenues dans ce numéro, complètent le kiosque, dont le montage est expliqué (page 1 du cahier) avec croquis et patrons, pour faciliter l'assemblage.

PLANCHE DOUBLE DE BRODERIE.

Alphabet. — Point russe, pour mouchoirs, serviettes à thé, ou petits objets sur satin, cachemire, etc.

Alphabet pour nappe ou taie d'oreiller. — Plumetis et pois, voir dans le numéro de novembre les différentes combinaisons que l'on peut obtenir, d'après l'explication de l'alphabet assorti pour serviette publié sur la planche de travaux d'étrennes. On pourra employer ce même modèle pour drap, en l'agrandissant d'après le procédé indiqué dans le *Manuel du Journal des Demoiselles*.

Alphabet. — Plumetis, cordonnet et pois, en coton de deux couleurs.

DOUZIÈME CAHIER.

Dentelle en mignardise. — Kiosque parisien. — Garniture pour camisole. — Jane. — Dessous de jardinière. — Alice. — Toque au crochet pour baby. — Petite garniture. — Grande pochette en toile, réduction du dessin. — Sachet en broderie rococo. — Visite, marquise. — Pelisse-visite ou sortie de bal (patron coupé). — Bonnet de baby. — Nœud de cravate. — N. D. enlacés. — Nœud de cravate en biais. — Calendrier à effeuiller. — M. L. enlacés. — Lucy. — T. S. enlacés. — Carré en filet guipure. — Petite bande pour brise-bise, tapisserie par signes. — Costume en satin et vigogne de l'Inde. — Couvre-lit. — Zélie.

PATRON COUPÉ.

Pelisse-visite ou sortie de bal. — Page 5 (cahier de Décembre).

Le Directeur-Gérant : Jules-Thiéry.

81-4119 — Paris. Morris père et fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64

